LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1910

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85[bis], FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85[bis]

1910

ARTHUR DILLON

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DES ARDENNES

— 1750-1794 —

Le cas des Dillon est à part dans l'aristocratie européenne, où pourtant tout ou presque se rencontre. On a vu des grands seigneurs polonais et allemands s'attribuer une double, sinon triple, nationalité politique ; on a vu des ducs français être grands en Espagne, ducs en Danemarck et à Naples, princes à Vienne et à Berlin, sans parler de la monnaie du Pape — laquelle n'a point cours. Mais les Dillon sont uniques. Très anciens, cela va sans dire, remontant sans lacune à un sir Henry Le Dillon, dit autrement le chevalier Dillon d'Aquitaine, que le roi Henri II envoya avec le prince Jean pour conquérir l'Irlande, ce qui lui valut d'immenses domaines dans les comtés de Longford et de Westmeath. Ces Dillon, créés vicomtes Dillon en 1621, restèrent les loyaux serviteurs des Stuarts. Théobald, septième vicomte, leva, en 1688, pour la défense de Jacques II, sur ses terres d'Irlande, *Dillon's Country*, un régiment qu'il amena ensuite en France et que Louis XIV prit à son service. Ce régiment, du nom de Dillon, fut, durant un siècle, commandé toujours par un Dillon. Mais le Dillon, colonel propriétaire d'un régiment au service de la France, redevenait Anglais au cas qu'il fût appelé à porter les titres, dignités et propriétés anglaises de la famille et passait

alors le régiment à son cadet. Il ne siégeait point à la Chambre des Lords parce qu'il demeurait catholique, mais il maintenait et sauvegardait le droit — en attendant qu'il y joignît le fait. A la fin du XVIII[e] siècle, un Dillon abjura la foi et prit le siège : ce fut un grand scandale.

En France, vers le milieu du XVIII[e] siècle, il se passa ceci : que deux frères Dillon, colonels du régiment, ayant été successivement tués à l'ennemi, James à Fontenoy, Edward à Lawfeldt, il ne resta de la famille, mis à part le chef anglais de la maison, qu'un nommé Arthur, engagé en France dans les ordres et successivement évêque d'Evreux, archevêque de Toulouse et archevêque de Narbonne. Le roi ne voulut point enlever la propriété du régiment à la famille, et pourtant nul Dillon ne se trouvait en France qui le pùt commander. Ce fut donc lord Dillon, onzième vicomte, seigneur et sujet anglais qui toucha les profits, participa à l'administration et recommanda pour les emplois les sujets qu'il jugeait dignes. Cela jusqu'au 25 août 1767 où il fit nommer colonel propriétaire son second fils, Arthur, né au château de Bragwick le 25 septembre 1750.

Il y a d'autres régiments irlandais servant en France, mais seul avec Dillon, Berwick va de pair. Encore marche-t-il après pour le rang. Mais les Fitz James ne retournent point en Angleterre ; la branche cadette est attachée à la France comme la branche aînée l'est à l'Espagne, et il n'est plus entre eux et l'Angleterre qu'un rapport de souvenirs. Chez les Dillon, tout au contraire, l'échange continue, sans qu'on s'en étonne ; car, si ce sont là des faveurs, elles ont été payées d'un beau sang rouge — comme est l'uniforme, tout rouge, habit, collet et veste. Et ces drapeaux de Dillon, le colonel, blanc avec une couronne d'Angleterre en or dans chaque quartier et une harpe en or au milieu de la croix blanche, les drapeaux d'ordonnance rouges et noirs, à croix rouge bordée de blanc avec les couronnes d'Angleterre et la harpe d'Irlande dans les cantons et partout la devise : *In hoc signo vinces* ; ces drapeaux ont flotté partout où le roi de France a porté ses armes, en Roussillon et en Catalogne de 1691 à 1697, en Italie de 1701 à 1706, en Espagne de 1707 à 1708, en Dauphiné de 1709 à 1712, sur le Rhin en 1713, de nouveau en Catalogne en 1714 : en Alle-

magne en 1734 et en 1742; en Flandre de 1745 à 1747; en Allemagne de 1757 à 1762. Point de guerre qu'ils n'aient vue et à laquelle ils n'aient retrempé de sang le rouge de leurs quartiers.

Ce fut vers cette époque qu'Arthur Dillon y fit son entrée. Inscrit comme cadet le 1er mai 1765, il fut promu sous-lieutenant le 21 mai 1766, à la suite d'une démarche de son oncle, l'archevêque de Narbonne, qui écrivait : « J'ai tout lieu d'espérer qu'il sera aussi bon sujet, mais plus heureux, j'espère, aux coups de fusil que ses oncles. » Il reçut en 1767, le brevet de colonel « à charge de ne prendre le commandement du régiment qu'à l'âge de vingt-trois ans, et de remplir, en attendant, les fonctions de capitaine. » Mais l'on trouve bientôt que cela est peu de chose; et, l'année suivante, on le gratifie des fonctions d'aide-major. En même temps (1768) on le marie, et c'est à une femme qui fut sur le point de jouer un grand rôle à la Cour de France, mademoiselle Lucy Rothe; elle est sa proche parente, étant petite-fille d'une Dillon qui avait épousé Lucius Cary, lord vicomte Falkland, pair d'Ecosse. Cette Dillon n'avait eu qu'une fille, Lucy Cary, laquelle épousa Edward Rothe, fils d'un Rothe passé en France avec Jacques II, et mort lieutenant général et cordon rouge. De cet Edward Rothe, mort lui aussi lieutenant général, inspecteur d'infanterie et colonel propriétaire d'un régiment de son nom, Lucy Cary n'avait eu qu'une fille appelée également Lucy.

On sait qu'elle était mignonne et délicate, un peu maigre, mais pleine de volupté. Ce sont des connaisseurs qui la jugent ainsi : Besenval qui lui trouve un « joli teint, un visage charmant sur lequel était peinte la douceur de son âme comme elle l'était dans le son de sa voix; » Lauzun, qui a vu « peu de femmes réunissant autant de talents, d'agréments et de qualités aimables et estimables ». Lauzun, qui eût été fort tenté de lui faire la cour et qui avait été mené par M. de Guéméné à la campagne chez madame de Rothe, ne « fut pas longtemps sans s'apercevoir combien madame Dillon lui était chère et combien sa manière d'aimer était délicate et discrète. M. de Guéméné lui assura qu'il n'y avait rien de plus que de l'amitié et que rien n'étant moins sûr qu'il eût

fait impression sur elle, il lui proposa de travailler chacun pour soi et « si, lui dit-il, madame Dillon choisit un amant, qu'elle ne perde pas un ami ».

Ceci se passait trois ans juste après le mariage de mademoiselle Rothe avec M. Dillon et madame Dillon était enceinte; elle eut des couches douloureuses, « dangereuses, longues et pénibles »; les deux aspirants lui rendaient leurs soins « et adoucirent un peu ses maux ». Toutefois, Lauzun, soit qu'il n'avançât point à son gré, soit qu'il eût quelque bonne raison qu'il ne donne point, partit pour l'Angleterre vers la fin de 1772. « C'était, dit-il, une entière renonciation à mes droits ou plutôt un aveu formel que je n'en avais pas et que je ne pouvais pas honnêtement en avoir. » Le résultat étant de laisser la place libre à M. de Guéméné, celui-ci ne manqua point de la prendre. « Il ne vivait que pour elle et ne la quittait pas », a dit Besenval, qui ajoute : « Nos gens à sentiment ont voulu établir que jamais M. de Guéméné n'en avait rien obtenu et que sa passion était purement platonique; pour moi, j'avoue que je suis un peu trop matériel pour croire à cette sublimité de sentiment. »

Cette même année 72 — il faut bien des compensations — Arthur Dillon était autorisé à prendre le commandement de son régiment, bien qu'il n'eût point encore vingt-deux ans, et que, d'après le règlement, il lui en fallût vingt-trois. Mais il y avait — sans compter la raison Rohan — tant de bonnes raisons en faveur de ces Dillon et telles qu'on les rappelait dans le brevet : ces deux colonels tués à Fontenoy et à Lawfeldt, ce régiment qui, levé par mylord Théobald Dillon à ses dépens et sur ses terres, n'avait compté depuis là — en 1690 — que des Dillon pour chefs; cela justifiait l'exception. Le régiment irlandais Dillon valait, a dit Arthur Dillon lui-même, 12 000 livres sterling; telle était la somme qui lui avait été compté par son père, mais ces 300 000 livres de capital représentaient un bien autre revenu, et d'ailleurs de quoi s'inquiéter? La fortune des deux époux était dans le plus grand train. Tandis que le régiment, conservé sous l'ordonnance du 26 avril 1775, était mis à deux bataillons par sa réunion avec Bulkeley et, quoique moins ancien, fournissait son nom, madame Dillon avait pris près de Marie-Antoinette, devenue

reine, toute l'apparence d'une favorite en titre d'emploi, mais sa mère, « madame Rothe, était intrigante et n'avait pas d'agréables manières ». La reine s'en aperçut, en fut choquée: du coup elle brisa et, dit Mercy, madame Dillon « rentra dans la classe des femmes de la Cour qui sont traitées avec une bonté ordinaire ». Sa faveur devait avoir d'étranges variations; après avoir été à l'extrême en 75, elle parut fort réduite en 77; puis, elle reprit si fort vers 1779 que l'on en vit des marques essentielles. Il est vrai que l'archevêque de Narbonne, qui n'oubliait nul des siens et dont cette nièce, madame Dillon, tenait et égayait le château de Haute-Fontaine, près Villers-Cotterets, s'était employé pour elle avec le plus grand zèle : « Sur ses instances très pressantes, la reine avait daigné admettre madame Dillon au rang de ses dames du palais surnuméraires en y joignant l'actualité de service et cela avait fait événement à Versailles parce que l'on avait cru voir dans ce choix un indice de la décadence du crédit de madame la comtesse Jules de Polignac. » Et puis cela passa. Il fallait autre chose que madame Dillon pour ébranler les Polignac : la Révolution,

Durant qu'ainsi madame Dillon faisait, à Haute-Fontaine, sous les regards amusés de l'archevêque de Narbonne, le bonheur — platonique? — du prince de Guémené, M. Dillon sollicitait de passer en Amérique, et, en 1778, quittant ses garnisons de Valognes et de Cherbourg, le régiment se dirigeait vers la Bretagne où il était cantonné autour de Lorient et de Brest. Le 5 avril 1779, le premier bataillon s'embarqua sur l'escadre de M. de la Mothe-Piquet. Pour ses débuts, Dillon s'illustra dans la nuit du 2 au 3 juillet par la conquête de la Grenade : 700 prisonniers, 3 drapeaux, 102 canons, 16 mortiers, et cela avec 106 hommes hors de combat. Attaqué trois jours après par la flotte anglaise, il la repoussa et lui infligea de terribles avaries. En septembre, il était au siège de Savannah, où il monta deux fois à l'assaut.

En octobre il retourna à la Grenade; d'où il vint apporter au roi la nouvelle de cette conquête. Cela lui valut la croix de Saint-Louis (25 janvier 1780) et le grade de brigadier (1er mars). Durant que le régiment fournit au comte de Guichen des détachements qui prennent une belle part aux

combats des 15 et 19 mai contre l'amiral Rodney, le colonel est encore le 23 mai à Versailles, où il correspond avec le ministre sur la réunion de divers détachements qu'il doit conduire en Amérique; il rejoint presque aussitôt.

L'année d'après, il commande en second l'expédition embarquée, au Fort-royal de la Martinique, sur l'escadre de M. le comte de Grasse, le 24 mai 1781, et en trois jours (30 mai-2 juin) il fait la conquête de Tabago, puis il descend à Sainte-Lucie, rembarque et revient, vers le 20 juin, au Fort-royal.

En novembre, sous Bouillé, il emporte Saint-Eustache : on est arrivé le 25 en vue de l'île, et, malgré un raz de marée, on se dispose à débarquer; toutes les chaloupes, sauf une, se perdent sur les rochers, une aborde avec cinquante hommes du régiment. Au jour il n'y a pas quatre cents hommes à terre. Bouillé commande en chef; Dillon commande une brigade mi partie Dillon et Walsh qui fait ces quatre cents hommes, mais ils ont l'uniforme rouge. A six heures, Dillon arrive au fort, où la garnison fait l'exercice devant les casernes. Feu à brûle-pourpoint! Le gouverneur est entouré et pris; une des portes est enlevée. Les Anglais capitulent et Dillon écrit à La Fayette qui, lui, vient de forcer Lord Cornwallis à capituler à York Town : « Recevez, je vous prie, mon compliment sur la prise de Lord Cornwallis; c'est un grand événement; nous ne pouvons vous en offrir autant dans notre petit coin du monde, mais au moins c'est de bon cœur que nous vous offrons pour vos étrennes une petite pièce en un acte qui pourra servir de suite à la grande. On ne trouve pas tous les jours 7000 hommes à prendre; aussi nous sommes nous contentés de prendre, avec moins de 400 hommes, plus de 700 hommes, environ 30 officiers, 4 drapeaux et une île farcie de canons; nous avons éprouvé en mer et au débarquement bien des obstacles, mais l'activité, la constance du général et des troupes a tout surmonté et nous a fait réussir à faire un des coups de main les plus heureux qui se soit jamais fait. »

Dillon, qui avait acquis une réputation des plus distinguées, se distingua à la reprise de Saint-Christophe qu'on lui dut en partie. Il en fut établi gouverneur le 25 avril 1782. Il y

mérita les éloges des Anglais. Pour ceux du roi, son maître, voici quels ils furent : il était arrivé quelque peu en retard au lever; Sa Majesté daigna lui dire : « Monsieur Dillon, la tête vous a tenu longtemps sur le chevet ce matin »; il répondit aussitôt : « Sire, quand il s'agit de votre service il n'en est pas de même. » On trouva la réplique fort à propos et même courageuse.

Elle ne l'empêcha point d'être récompensé. Le 13 juin 1783, il fut nommé maréchal de camp, à charge de prendre rang dans la prochaine promotion — qui fut du 1er janvier 1784; et il obtint deux pensions « l'une de six mille livres sur le Trésor royal accordée le 1er janvier 1784 dans le département de la Guerre et une de quatre mille dans le département de la Marine en qualité d'ancien gouverneur de Saint-Christophe. »

Étant maréchal de camp, Arthur Dillon passa le commandement du régiment Dillon dont il restait mestre de camp propriétaire, d'abord au vicomte Walsh devenu mestre de camp commandant le 1er janvier 1784, puis à un parent — quelques-uns disent par bâtardise — Theobald Dillon, celui qui fut massacré par ses propres soldats en 1792. Au reste on ne manquait point alors de Dillon[1]. Il en sortait de partout et l'on eût été bien embarrassé de les compter : Il y avait trois Arthur, l'archevêque, celui-ci, et un abbé, vicaire général de Narbonne et de Langres, qui avait de l'esprit, publia divers pamphlets, et a laissé un curieux récit de sa sortie de Paris

1. Toutes les généalogies des Dillon que j'ai pu voir en France sont pleines de faussetés. Si l'on prétend que la maison Dillon remonte à Logan, surnommé Dilune ou Delion, c'est-à-dire *le Vaillant*, troisième fils du roi d'Irlande O'Neil en 595, on est infiniment moins fixé sur les séparations des diverses branches ; ce qu'on peut croire, c'est qu'il y en eut trois principales : celle des comtes de Roscommon, d'où venaient les Lords Clonbrock, avec divers rameaux égarés en Irlande ; celle des baronets Dillon qui a quelque peine à opérer son rattachement, et celle des Lords viscount Dillon d'où venait Arthur. C'est ici que j'insiste : Arthur, second fils de Henry, 11e vicomte et lord Dillon et de Charlotte Lee, a six frères et sœurs : 1° Charles qui sera le 12e vicomte et qui épousa la fille de Lord Mulgrave ; 2° Arthur; 3° Henry d'abord lieutenant colonel dans le régiment Dillon, puis major général dans l'armée anglaise, époux de Frances Trant; 4° Lady Jerningham; 5° Catherine Dillon; 6° Laura Dillon; 7° La comtesse de Kenmare. Rien de plus. Par suite ni Théobald qui fut massacré à Lille, ni l'abbé Arthur, ni le bel Edouard n'ont rien à voir avec sa branche et cela importe.

en septembre 92 ; il y avait au moins deux Henri : un, vicaire général de Dijon et doyen de la Sainte-Chapelle, et un, lieutenant-colonel au régiment; deux Theobald, un qui fut tué à Lille en 92, maréchal de camp et un qui fut retraité maréchal de camp en 1814; un Robert, maréchal de camp en 1814; surtout un Édouard promis à la plus grande fortune. La faveur de la reine allant à un Dillon qu'on appelait le *beau Dillon*, l'on a voulu que ce Dillon fût Arthur, le mari de mademoiselle Rothe, qui, elle, était bien en faveur; le seul presque qui eût fait parler de lui, le chef à coup sûr de la maison en France. Mais n'y aurait-il pas à penser que le *beau Dillon* n'était point Arthur, mais cet Édouard, un parent ou un homonyme, descendant peut-être d'un rameau fortuit de la branche Dillon des comtes de Roscommon, séparée depuis le XVI[e] siècle? Cet Édouard, contemporain d'Arthur, était un homme de très haute taille, et il serait bien *le beau* Dillon, à en juger par les marques de préférence que l'on est assuré que la reine lui donna à ses bals, par son excessive fatuité, par sa liaison intime avec le comte d'Artois, par les faveurs de tous les genres dont il fut accablé, — car s'il était de bonne maison, son père établi à Bordeaux où il avait Château-Dillon, près Blanquefort, faisait commerce non seulement de ses vins mais de ceux des autres, — il n'avait point le sol et il avait épousé une Anglaise, Fanny Harland, qui avait eu des bontés pour Lauzun. N'importe, on le fit d'emblée, ou presque, colonel du régiment de Provence; il fut, en même temps, gentilhomme de Monseigneur, comte d'Artois, et, pour les services qu'il lui rendit, il fut lieutenant général en juin 1814, maître de la garde robe en janvier 1815, ministre à Dresde en 1816 et commandeur de Saint-Louis. D'après une telle carrière n'est-on pas amené à croire que *le Beau* fut cet Édouard Dillon qui prenait sa part de tous les bals et de toutes les fêtes, et non cet Arthur qui se contentait de bien servir et auquel sa sœur ni nul des siens n'attribua jamais une remarquable beauté?

Il dut y avoir confession des deux personnes, attribution à Arthur de ce qui était d'Edouard, ou addition sur le même nom de grâces qui étaient au moins partagées. Le *Livre rouge* ne connaît qu'Arthur : « Dillon (Arthur appelé vulgairement

le *beau Dillon*), colonel propriétaire du régiment irlandais de son nom, pensions : 160 000 livres : 1° 15 000 livres en considération de ses services aux Antilles ; 2° 30 000 livres en la même considération ; 3° 30 000 livres à la recommandation de la reine pour la même considération ; 4° 850 000 livres (*sic*) en attendant un gouvernement ». Et le rédacteur du pamphlet, imprimé deux fois au moins en Angleterre, ajoute : « Ce beau garçon avait déjà été couché sur la seconde liste des pensions pour la somme de environ 11 000 livres pour la même considération. Il est vrai que le gouvernement de Saint-Christophe ayant déplu à Marie-Antoinette, le bonhomme Louis XVI qui, pour son repos et l'honneur de son front avait jugé cet éloignement nécessaire, d'après une aventure de bal dont il avait été témoin, avait été forcé de rappeler l'amant exilé et qu'on ne peut attirer à la Cour un favori de cette importance, connu de toutes les belles et faisant la partie de la reine, sans pourvoir à la somptuosité de sa dépense. Le Beau Dillon a perdu un œil en passant des remèdes ; c'est une considération qui n'a point échappé à celle qui se croyait obligée de le dédommager d'un pareil malheur. »

On voit le ton : s'il engageait à se méfier des appréciations, comment mettre en doute des chiffres ainsi affirmés? Or nulle trace par ailleurs de ces 160 000 livres et seulement, sur la déclaration même de Arthur, 10 000 livres de pension, 4 000 sur la Marine comme ancien gouverneur de trois colonies conquises et 6 000 sur la Guerre parce qu'il « n'a point de fortune et a fait beaucoup de dépenses pendant la dernière guerre d'Amérique où il s'est conduit avec distinction ».

C'est Edouard l'endosseur connu de certaine aventure de bal — et celui-là, c'est *le beau* Dillon. Et quel autre qu'Edouard, « *le beau* Dillon », qui, en 1780, à Spa, se querelle, à propos de jeu, avec un gentilhomme languedocien appelé M. de Sallière, et veut le prendre du ton le plus haut, à quoi l'autre répond : Vous n'êtes que le petit-fils d'un cabaretier de Bordeaux? » De même « *le beau* Dillon » qui, la même année est engagé pour jouer la comédie dans la troupe de la reine et qui, à la Saint-Hubert de 80, tombe de cheval, se casse le bras et « reçoit de Leurs Majestés présentes au

pansement les plus tendres soins. » Il est dit dans les *Mémoires secrets* : « M. Arthur Dillon, appelé *le Beau* à la Cour, singulièrement protégé de la reine »... et c'est Edouard, non pas Arthur, puisque, en 1780, Arthur fait la guerre aux Antilles. C'est là un alibi qui ne se peut contester, qui n'est point sans importance pour son avenir et permet peut-être d'expliquer certaines parties restées obscures de sa conduite.



Durant que Arthur Dillon courant les mers, prend des îles, des forteresses et des drapeaux, madame Dillon, depuis fort longtemps attaquée de la poitrine, se mourait; « elle eut le bonheur, comme dit Besenval, de finir quelques mois avant la catastrophe de M. de Guéméné qui l'aurait infailliblement mise au tombeau avec bien plus d'amertume ». Elle mourut en 1782. Elle laissait une fille unique, Henrietta-Lucy, dont la naissance avait manqué lui coûter la vie, et qui resta confiée à sa grand'mère Rothe.

Dès les premiers jours de 1785, M. Arthur Dillon — le comte Dillon, comte comme tout le monde et personne, car la reine n'admet plus qu'on lui présente un gentilhomme ou une dame qui n'ait point un titre devant son nom et par là la noblesse française déjà atteinte et viciée en son principe, achève, par des usurpations ainsi favorisées, d'aliéner la considération qui s'attachait à des titres dûment érigés, représentatifs d'une terre et constitutifs d'un état social — le comte Dillon donc se remaria et il épousa une personne dont les aventures avaient singulièrement retenti et dont le caractère paraissait médiocrement attirant. C'était une dame Henriette-Marie-Laure de Girardin de Montgirald, originaire de la Martinique, laquelle était veuve, depuis décembre 1779, d'un certain M. Le Vassor de La Touche de Longpré, en son vivant lieutenant des vaisseaux du Roi. Cette dame de La Touche — ou de Lonpgré, — car, selon les lieux et les temps, elle porte un nom ou l'autre, tombée veuve avec un fils et une fille, eut depuis lors des aventures qui n'ont pas été sans conséquences : une surtout. On a dit qu'elle était parente de Joséphine de Tascher,

devenue, tout juste en décembre 1779, la vicomtesse de Beauharnais. A coup sûr ses parents vivaient dans le même canton des Trois-Islets, tout proche de Tascher; à coup sûr, son mari, Le Vassor, était cousin des Des Vergers de Sanois dont était la mère de Joséphine, et ce grâce à une commune descendance de Guillaume d'Orange; il est fort à présumer que des Girardin que pensionna plus tard l'Impératrice Joséphine à madame de La Touche, il y avait mieux qu'une communauté de nom; on n'a point retrouvé la jonction, mais, en ces colonies, pour peu qu'on y fût établi depuis deux à trois générations, quiconque était de race blanche et de noblesse — même médiocre — se trouvait apparenté. Faut-il croire qu'entre Joséphine et madame de La Touche il y eût eu déjà rivalité, ou que, ce qui est peu probable, dès avant 1779, madame de La Touche eût jeté son dévolu sur Alexandre de Beauharnais, vraiment trop jeune pour que cette dame daignât penser à lui? Faut-il croire que l'intrigue que noua et fila avec tant d'art madame Renaudin pour marier à Alexandre sa nièce Joséphine déconcerta des projets que la mort de M. de La Touche eût permis de réaliser? Cela n'est guère vraisemblable. Bien plutôt que, deux à trois ans après son veuvage, en 1781 ou 82, madame de La Touche rencontra Alexandre, le trouva de son goût, s'entendit avec lui et le fit son amant; ayant peut-être de vieilles querelles à venger, trouvant des armes prêtes dans les cancans qui avaient couru aux Trois-Islets et que ses parentés lui avaient transmis, elle partit avec Alexandre pour la Martinique, y vécut avec lui publiquement, y fit sur le passé une enquête qui, sans être décisive, fut assez probante pour permettre à Alexandre de paraître indigné, d'écrire à son infortunée femme des lettres furieuses, par quoi il pensait à la fois se débarrasser d'une épouse qui ne lui plaisait point et d'une tutelle qui absorbait le meilleur de ses revenus. Après le prononcé de la séparation qui, bien qu'ayant tourné favorablement pour Joséphine, n'en libérait pas moins Alexandre d'entretenir son père le marquis et la vertueuse compagne de celui-ci madame Renaudin, il y eut, comme il arrive après les vilaines victoires, rupture entre les alliés et, le 7 février 1785, madame de La Touche épousa Arthur Dillon.

Madame de La Touche était fort riche, surtout par ses enfants

dont elle avait la tutelle : un fils Alexandre et une fille Betzy, qui sera la duchesse de Fitz James, et elle habitait alors un bel hôtel rue de la Chaise. Bien que le roi et la famille royale eussent signé au contrat les 11 et 15 février et que la nouvelle comtesse de Dillon eût été présentée à Leurs Majestés le 6 mars, elle n'eut point à la cour de France la même fortune que sa devancière : nulle part son nom ne paraît dans les comptes rendus des fêtes. Très peu après ses noces, elle part pour l'Angleterre où son mari veut la montrer à sa famille. Il en a quitté à l'âge de dix ans et il n'est point revenu d'un quart de siècle, mais il a les plus forts appuis et nul n'en saurait trouver de tels dans sa parenté, depuis son père Henry, XI[e] viscount Dillon, sa mère Lady Charlotte Lee, héritière du earl of Lichtfield, petit-fils de Charles II par la duchesse de Cleveland ; sa sœur mariée à Sir William Jerningham, d'une des familles les plus anciennes et les mieux placées d'Angleterre, à laquelle toutes grandeurs eussent été accessibles n'était qu'elle y préférait la religion des ancêtres ; un autre beau-frère Valentine Browne, plus tard earl of Kenmare (sa sœur étant morte en 82); peu ou point de rapports avec son frère aîné Charles, transfuge à la Religion, établie dès 1767, lequel, en 1778. avait réclamé la vicomté, comme douzième vicomte et pris siège à la chambre des Pairs, pour l'Irlande, son père étant vivant — et il devait encore survivre neuf années à cette déchéance. Arthur n'a point affaire de lui. Il est à la mode, il est le lion de la saison, cet Anglais, vainqueur des Anglais et conquérant de colonies anglaises pour le compte du roi de France. Outre qu'il est, comme écrit Lady Jerningham, le plus aimable homme qu'on puisse voir, le meilleur des cœurs avec toutes les autres bonnes qualités, qu'il s'est acquis par l'éclat de ses services militaires une sorte de gloire, il s'est montré disposé, étant gouverneur de Saint-Christophe. à rendre service aux sujets britanniques. Aussi est-il dans le plus grand monde où il se répand avec son épouse durant son séjour de plus de six mois : là-dessus seulement trois semaines à Londres, mais alors quel accueil : Lord Carmarthen lui dit qu'en qualité de secrétaire d'État, il le remercie de sa grande humanité et de sa bienveillance pour les Anglais de Saint-Christophe ; le Lord Chancelier, Lord Thurloe, désire lui être présenté pour lui dire

que, non seulement, avec tout le commun des hommes il le respecte comme un brave officier, mais qu'il le tient pour un non moins bon jurisconsulte et qu'il a été trop heureux de contresigner *Thurloe*, la signature *Dillon*, pour ratifier tous les décrets qu'il a passés durant les trois ans de son gouvernement de Saint-Christophe. — Or c'était le Thurloe « a very rough sort of gentleman, » et, lors de la remise de l'île aux Anglais, lui-même avait revisé les arrêtés pris par Dillon.

Le roi, la reine, le prince de Galles daignent lui témoigner un particulier intérêt et, dans quantité de journaux, paraissent sur lui des paragraphes très flatteurs; il y a enfin des vers dans le *Norwich Mercury*: rien ne manque qu'un arc de triomphe, mais rien ne dit qu'Arthur ne l'eut point à son entrée à Cossey, la terre des Jerningham, d'où il rayonna chez tous les amis des Dillon. Sa femme, qui paraissait lui être très attachée, avait plu; on l'avait trouvée bien apprise, honnête et de bon ton; sans doute n'avait-elle pas encore pris cette curieuse habitude de porter partout une bougie, dont elle cassait avec ses dents un morceau qu'elle mâchait: ce qui étonnait quand on n'était pas prévenu; bref, elle laissa de très bons souvenirs et qui devaient lui être utiles.

Au début de 86, les Arthur partirent de Londres; ils devaient voir encore diverses personnes sur leur route et s'arrêter assez longuement à Cambray où le régiment de Dillon était en garnison et où résidait la mère de madame, madame de Girardin, avec le fils et la fille du premier lit. A ce moment, ce qu'Arthur Dillon sollicitait et qu'il avait, paraît-il, tout lieu d'espérer, c'était le gouvernement de la Martinique et l'on juge quelle joie c'eût été pour la ci-devant Madame de La Touche de rentrer en souveraine dans des États où elle avait eu, somme toute, d'assez médiocres succès. Mais on dit à Dillon qu'il devait débuter; on lui offrit Tabago qu'il accepta (15 juillet 1786). Bien sûr, c'est quelque chose d'être gouverneur de Tabago, mais pour « le beau Dillon », si bien en cour, si fort le protégé de la reine, à qui fera-t-on croire que cela compte? Car Tabago vient en importance même après Sainte-Lucie.

Madame Dillon est enceinte et elle n'a pu suivre son mari;

lequel paraît s'être, de préférence, installé à la Martinique sur les terres de sa femme à Rivière-Monsieur. C'est de là que, le 12 octobre, il écrit à sa sœur Lady Jerningham qui est venue à Paris et lui demande son amitié pour madame Dillon : « Elle me rend le plus heureux des hommes, dit-il, et d'ailleurs elle a pour vous l'amitié la plus tendre. Vous n'aurez, je vous promets, jamais à vous plaindre que de sa paresse qui, à la vérité, est excessive : c'est un de nos vices qu'elle s'est approprié et qu'elle a même perfectionné. » N'empêche que, à deux jours de là, madame Dillon mit au monde une fille, Françoise-Henriette-Laure, qui fut baptisée à la Madeleine de la Ville-l'Evèque. Son nom de Françoise (Frances), elle le tenait de sa tante Lady Jerningham, qui fut sa marraine, le nom d'Henriette de sa sœur Dillon, du premier lit, et celui de Laure de sa mère.

Il était dit que les événements de famille les plus graves devaient se passer en l'absence d'Arthur, car, en mai 87, sa fille Henriette-Lucy épousa M. de La Tour du Pin, comte de Gouvernet. Elle était promise à des destinées souhaitables, si l'on doit envier un homme qui fut colonel sous le régime despotique, ministre plénipotentiaire sous le régime constitutionnel, préfet, et des plus belles préfectures, sous l'Empire, ambassadeur, pair de France et le reste sous la Restauration et qui eut l'honneur, lui ex-préfet de Napoléon, de signer son nom au bas de cette déclaration du Congrès de Vienne mettant Buonaparte au ban de l'Europe. M. de Gouvernet ne paraît point au reste avoir vécu en termes flatteurs avec son beau-père et, dès 88, il semble avoir été brouillé avec lui.

Le désagrément que Arthur Dillon avait éprouvé de n'avoir point été nommé gouverneur de la Martinique et de ne point l'être, la place devenant vacante, malgré que, le 26 juillet 1786, en présence de la reine, le maréchal de Castries la lui eût promise lorsqu'elle viendrait à vaquer; que l'archevêque de Sens le lui eût formellement écrit le 28 décembre 1787 et le 12 septembre 1788; et que, le 20 février 1789, lors de la nomination de M. de Vioménil, le maréchal de Castries eût cru devoir en faire ses excuses, disant qu'elle l'avait autant choqué que Dillon avait pu l'être en l'apprenant, toutes ces disgrâces qui semblaient venir d'un parti pris par le roi

n'avaient pu beaucoup lui plaire. Rentré en France vers le milieu de 89 (il est encore en mars à Tabago), il se trouva en butte à des sollicitations qui le flattèrent. Un sieur Dubuc Duferret. député de l'Assemblée coloniale de la Martinique, en vertu du pouvoir qu'il a reçu d'elle, réunit à Paris, le 11 juillet, les créoles et propriétaires de la Martinique dont les noms lui ont été envoyés; il en joint dont les noms ont été omis, et il y accède des personnes qui ont habité la colonie, ou qui y ont exercé des fonctions, et une telle réunion, malgré les ordres que le roi a envoyés aux administrateurs de la Martinique, se constitue électrice; les cinquante — moins que plus — personnages qui y siègent élisent trois députés à l'Assemblée Nationale, et ce sont Moreau de Saint-Méry, colon de la Martinique et magistrat à Saint-Domingue, le chevalier de Perpigna, propriétaire à la Martinique, et Arthur Dillon.

Dillon qui habite alors en « son hôtel, porte Saint-Honoré, 9, vis-à-vis la fontaine, près le boulevard », ne se mêla nullement de réformes et les griefs qu'il avait pu former n'eurent sur sa conduite aucune influence. Il siégea à droite, même à l'extrême-droite, mais d'une droite *coloniale*. Il ne se mêla point des affaires de la métropole, soit qu'il considérât que son mandat restreint ne l'y autorisait pas, soit qu'il ne jugeât point à propos de s'y compromettre. Toutefois, la première hypothèse paraît plus vraisemblable et la suite des événements est pour la faire agréer.

Eut-il l'idée qu'il pourrait profiter de cette position prise? Cela n'est point impossible : il sollicitait à ce moment le brevet de lieutenant général au gouvernement de la Martinique et il avait, pour cette demande, l'appui du gouverneur, M. de Damas, qui avait apostillé son mémoire en « exprimant d'une manière précise son désir de le voir obtenir cette place et combien il pensait qu'il serait utile de la lui accorder ». Malgré le rapport favorable qui avait été fait au Conseil, le roi avait refusé pour le moment : peut-être parce que Dillon était député. Aussi Dillon écrivait-il : « Ma place de député à l'Assemblée nationale ne peut être un obstacle. Je ne serais que le neuvième qui aurait obtenu des grâces du roi depuis la tenue des États Généraux. J'ai un suppléant qui a droit de séance et très en état de me remplacer pour les intérêts de la colonie. » Et

il demandait au ministre de lui faire connaître d'une façon positive et déterminée les intentions du roi à son égard. « Dix ans de zèle et de service dans les Colonies, pour lesquelles j'ai abandonné toute autre idée d'avancement, n'ont encore, dit-il en terminant, été alimentées que par des promesses, car je n'ai jamais dû regarder le gouvernement de Tabago comme une grâce puisqu'il est du genre de ceux que vous confiez à des colonels et que je ne l'ai accepté qu'en attendant. »

Dillon donc siégea à droite et, étant *conservateur* aux colonies, il se querella avec certains factieux de gauche qui ne devaient point lui pardonner; on le trouva des plus nets à répondre par des faits aux attaques sur les affaires de Tabago, sur quoi il prit dix fois la parole avec une autorité gênante pour ses contradicteurs; il eut l'audace de défendre les ministres, de défendre des camarades comme Damas; l'audace plus grande encore d'attaquer de face « la Société des amis des noirs ». Lorsqu'une députation de gens de couleur voulut se présenter à la barre, il protesta, il s'opposa à leur admision et fit la solennelle déclaration que « l'intention des Colonies était que l'Assemblée Nationale ne s'occupât pas de cette classe d'hommes ». Il fit mieux : il fit imprimer, d'accord avec les commissaires des colons français qui tenaient leur réunion à l'hôtel de Massiac, les « motifs de sa motion relative à l'admission d'une députation de gens de couleur à la barre ». Il se concerta avec MM. de l'hôtel de Massiac en vue d'obtenir que « l'Assemblée Nationale prononçât et décrétât positivement, comme article constitutionnel, que le Corps législatif de France ne se mêlerait jamais de l'état des hommes de couleur et des noirs des Colonies », et il « se flattait d'emporter ce point important au salut des Colonies par des raisons convaincantes. » Qu'on juge s'il devait plaire ainsi à la Société des amis des noirs. Les injures et les dénonciations ne manquèrent point contre lui, mais il n'en prit souci et suivit son chemin; au reste, à la suite du décret du 15 mai 1791, prescrivant l'admission des gens de couleur, nés de père et de mère libres, dans toutes les assemblées paroissiales et coloniales futures, Dillon et son collègue Moreau de Saint-Méry écrivirent à l'Assemblée pour déclarer que « le décret de la veille les mettait dans l'impossibilité d'assister aux séances; qu'ils s'en

abstiendraient donc avec toute la douleur dont devaient être pénétrés des cœurs véritablement français ».

Dillon, qui avait fait décréter en mars que « les militaires, membres de l'Assemblée, ne pourraient recevoir d'avancement pendant quatre ans qu'à titre d'ancienneté », allait se trouver en mauvaise posture par la perte de ses pensions et eût été tout à fait ruiné si on ne lui avait remboursé rien de son régiment. Dès 1790, il avait publié des *Observations historiques sur l'origine, les services et l'état civil des officiers Irlandais au service de France*; en 91, ayant rassemblé les pièces et réclamé entre autres, au ministère de la Guerre, les papiers relatifs à l'arrivée du régiment de Dillon en 1690, il sortit de l'anonymat et adressa à l'Assemblée nationale un mémoire où il réclamait les 12 000 livres sterling auxquelles la propriété du régiment avait été évaluée dans la succession de Lord Dillon. Est-ce pour mieux faire recevoir sa demande qu'entrant quelque peu dans le jargon révolutionnaire, il écrivait par exemple : « Cette abusive propriété du commandement qui, pour jamais, préfère une famille à toutes et chacun de ceux qui la composent à leurs contemporains, diffère essentiellement de celle qui résulterait d'un capital mis en avant par une famille étrangère pour fournir au gouvernement français un nombre d'étrangers comme elle, armés, équipés, disciplinés et tout prêts à combattre ».

A coup sûr, l'argument était sans réplique et lorsque Arthur Dillon évoquait à l'appui les cinq colonels de son nom qui s'étaient transmis, depuis un siècle (1690-1790), cette propriété, les deux qui étaient morts au champ d'honneur, à trois ans d'intervalle, pour le service de leur patrie d'adoption, il était vraiment en droit de penser que la France ne lui ferait point banqueroute.

Il ne perdit pas même moitié, car on lui remboursa 243 200 livres ; il put donc passer presque pour favorisé. Le régiment, devenu national, eut une assez médiocre fortune : devenu 87e de ligne sous le colonel Thomas Keating, il se trouva démembré, son premier bataillon étant seul soumis à l'amalgame et devenant, le 15 juillet 1795, partie de la 157e demi-brigade de bataille, alors que le 2e bataillon, détaché à Saint-Domingue, était incorporé dans les troupes colo-

niales. Ainsi finit, après un siècle, la gloire du régiment de Dillon.

Quant à Arthur, malgré le décret que lui-même avait fait rendre l'année précédente, il fut, le 23 mars 1792, promu lieutenant général avec rang du 13 janvier. Il était formellement stipulé que c'était pour servir dans les colonies et Dillon espérait qu'on l'enverrait à la Martinique où déjà il s'était fait précéder par madame Dillon, sa fille et ses beaux-enfants. Mais, dès la guerre déclarée aux Autrichiens, on constata comme on était à court d'officiers généraux, presque tous ceux qui avaient quelque talent ayant émigré, et l'on s'empressa d'employer tous ceux qui consentaient à servir. Le 15 juin 1792, Dillon fut désigné pour l'Armée du Centre.



Il est difficile de s'expliquer comment de notre temps, un écrivain, d'ailleurs réputé et généralement sans doute mieux informé, a pu, de ce soldat qui avait ainsi fait ses preuves de bravoure et d'intelligence militaires, tracer ce portrait : « Courtisan de Marie-Antoinette, rival des Bezenval et des Lauzun, Dillon ou, comme on l'avait surnommé Dillon le Beau, n'était qu'un général de cour ; il restait au lit jusqu'à dix heures du matin et, durant toute la campagne, ses aides de camp donnèrent, de leur propre mouvement, des ordres qu'il ratifiait ensuite. » Le même historien accuse ensuite formellement le lieutenant-général Dillon d'avoir trahi le drapeau qu'il avait accepté de servir.

De ces accusations, aucune ne se trouve confirmée par les documents officiels, par les témoignages contemporains, ou par la correspondance privée.

On ne saurait prétendre à faire ici l'histoire de la campagne de 92. On en connaît les aspects principaux ; on en ignorera vraisemblablement, durant des années encore, sinon toujours, les intimes intrigues et les raisons secrètes. Il y eut là, outre des défaillances de tous les genres, des intérêts mis en jeu qu'on ne peut soupçonner ; il y eut des passions, des ambitions, des rancunes et tout conspirait à déformer les êtres,

s'entend, à leur donner un caractère anormal, soit de générosité, soit de vilenie, soit de fierté ou d'infamie.

Les mobiles habituels peuvent ici n'être plus seuls à envisager. Il ne s'agit plus uniquement de l'ambition, de l'intérêt, même de vertus traditionnelles, devenues comme une part du patrimoine; pour un homme tel que Dillon dont la fidélité à ses rois légitimes, — naturels ou adoptés, — est la raison d'être; dont, depuis Jacques II, la tradition d'honneur est de servir en France des souverains qui ne soient point des usurpateurs; mais tout de même qui est Anglais, de père, de mère, de frère, de sœurs, et qui tient à être estimé du roi d'Angleterre autant presque qu'à être bien reçu du roi de France; pour ce Dillon qui n'a point, comme d'autres de sa caste, des théories à imposer, des injures à venger, une faction à servir; pour lui qui n'eut rien de la fortune d'un favori, qui semble n'avoir rien qu'il puisse gagner à cette révolution, qu'est-ce à dire et comment s'y attache-t-il?

Nommé lieutenant général avec certitude d'être envoyé aux colonies, averti le 27 avril, par le ministère de la Marine qu'une loi rendue le 4 ne permet plus de donner suite à sa nomination à la place de lieutenant gouverneur et éventuellement de gouverneur des Iles Sous-le-Vent, appelé alors dans une armée qui occupe la frontière, a-t-il pensé que lui, soldat, n'avait pas le droit de refuser, lui moins qu'un autre, puisqu'il n'est point un régnicole, mais un mercenaire?

Il y avait un grand nombre de ces mercenaires dans les armées françaises qui allaient ouvrir la campagne. On recrutait ainsi un peu partout des officiers généraux; il en était venu d'Allemagne, de Pologne, d'Espagne, d'Angleterre; il en devait à quelque moment venir de Caracas et des royaumes de Nigritie. Or cela est notable que, depuis celui qu'on promut maréchal de France jusqu'au dernier employé qu'on pourvut d'un bas grade dans un corps de volontaires, ces soldats venus du dehors se montrèrent bien autrement résolus dans leur fidélité que les nationaux même et, entre ceux-là qui désertèrent à l'ennemi, généraux d'armée ou officiers généraux, vainement chercherait-on, comme on s'y attendrait, les mercenaires étrangers.

Mais Dillon avait, lui, une situation à part et qui eût pu,

sans nul déshonneur, le déterminer à quitter le service. Ses ancêtres avaient, voici un siècle, contracté avec le roi de France un engagement bilatéral : moyennant des sommes fixées et des avantages stipulés, ils avaient amené un régiment levé, équipé à leurs frais, qu'ils s'étaient engagés à maintenir sur le pied de guerre. Qui avait rompu le contrat? Qui avait fait banqueroute, la France ou les Dillon? Loyalement, durant un siècle, les Dillon, en versant pour la France leur sang et le sang de leurs Irlandais, avaient exécuté les clauses du marché, mais, à présent, n'avaient-ils pas plus à redouter les Français qu'on leur donnait à commander que les ennemis de la France?

Témoin l'infortuné Théobald Dillon, « ce parent, ce frère d'armes » auquel Arthur avait confié jadis le commandement de son régiment et qui, à présent maréchal de camp commandant à Lille, fut, au premier engagement, massacré par ses soldats en panique qui criaient à la trahison. C'est une excuse que de telles troupes donnent à leur lâcheté que tuer qui les commande. Arthur Dillon protesta : « Je viens, dit-il à la barre le 1er mai 1792, je viens, moi, son ami, son frère d'armes et son parent, vous demander pour lui justice et vengeance. J'ai droit de l'attendre, car j'apporte ici ma tête pour garant de la fidélité qu'il avait jurée à la nation. L'Assemblée nationale ne peut ignorer que, depuis plus d'un siècle que les Dillon ont adopté la France pour leur patrie, leur sort a été de mourir glorieusement les armes à la main en combattant pour elle. Ses représentants pourraient-ils souffrir qu'un Dillon, qui a marché à l'ennemi par les ordres de son général et qui s'était donné au maintien de la Constitution, ait été impunément massacré par des assassins. Je demande que l'Assemblée nationale décrète qu'il sera envoyé des commissaires qui lui rendront compte sous huit jours, et des ordres qui avaient été donnés à M. Théobald Dillon, et de la conduite qu'il a tenue, tant dans cette circonstance que depuis un an qu'il est employé à Lille ». Le président là-dessus témoigna au pétitionnaire la sensibilité de l'Assemblée sur cet affreux événement et renvoya l'objet de sa demande aux Comités réunis; voilà un beau renvoi.

Si l'Assemblée, par un décret du 8 mai, « charge les comités

de l'Instruction publique et de l'Extraordinaire des finances, de lui présenter dans le plus bref délai un projet de décret sur les réparations et indemnités qui pourraient être dues à la mémoire et aux familles de ceux qui ont été victimes de cet attentat », elle laisse ensuite un mois s'écouler. Il faut, dit-on, qu'on procure les pièces qui mettent l'Assemblée en état de prononcer définitivement. Mais Arthur Dillon veille. Le 5 juin, c'est lui qui remet au rapporteur du comité d'Instruction publique les originaux des certificats, attestations et arrêtés qu'il a reçus du directoire du département du Nord, des directoires des districts et des municipalités des villes de Douay, Valenciennes et Lille, celles où son infortuné parent a été employé à différentes époques, depuis qu'il a été officier général. Il y joint une relation signée des corps d'infanterie qui se trouvaient à l'affaire de Tournay, une lettre du maréchal de Rochambeau, les témoignages du lieutenant général d'Aumont, des adjudants généraux Chaumont et Valabis, de l'aide de camp Dupont-Chaumont, et il réclame de l'Assemblée l'exécution de son décret du 8 mai, la suppliant de fixer le jour où elle voudra entendre le rapport de son comité.

Ce qui le détermine à exiger cette réparation, ce sont les attaques que Laurent Lecointre vient de diriger contre Théobald Dillon. « Sans doute, Messieurs, écrit Arthur Dillon, M. Lecointre, en adoptant la voie d'un journal pour troubler les cendres de cette malheureuse victime d'un odieux complot, a cru remplir un devoir rigoureux. Je ne puis supposer d'autre motif à un législateur; mais je viens supplier l'Assemblée nationale d'adopter à cet égard une méthode qui paraît plus légale et plus franche qu'une attaque indirecte dans une feuille publique, en ordonnant à M. Lecointre de signer et déposer sur le bureau sa dénonciation contre M. T. Dillon et de prouver, comme il l'a écrit, que les sentiments et les principes de ce général étaient au-dessous des éloges que je lui ai prodigués ».

Il n'en était pas moins vrai que, loin de réunir l'unanimité des indignations, l'assassinat de Théobald Dillon trouvait à présent, sinon des apologistes, au moins des avocats. Si les Feuillants réclamaient la punition des assassins, l'érection

d'un monument à la victime, l'attribution d'une pension à sa maîtresse Joséphine Vierville et aux trois enfants qu'il avait eus d'elle, le quatrième ayant été massacré par les soldats au moment où on le portait au baptême; s'ils justifiaient cette demande de pension par le testament où Théobald écrivait la veille de sa mort : « Je n'ai pas eu le temps d'épouser Joséphine; elle est mère de mes trois enfants; je leur laisse tout ce que je possède et j'espère que ma famille voudra bien les reconnaître »; les Girondins, sans excuser ouvertement les assassins, ne pouvaient toutefois admettre que leurs prédications eussent produit de tels fruits; que de tels attentats contre les officiers fussent le résultat immédiat et nécessaire des soupçons qu'ils avaient éveillés contre les nobles; aussi imputaient-ils à Rochambeau d'avoir mal dirigé Dillon.

Après qu'on se fut bien disputé, l'on arriva à cette transaction : qu'aucun monument ne serait élevé en l'honneur de Dillon; que sa maîtresse aurait 1500 livres de pension et chacun de ses enfants non reconnus 800, et que ses assassins seraient poursuivis; on les poursuivit en effet, mais non pas devant des cours martiales; un nommé Vasseur fut reconnu et déclaré coupable par le jury à Douay : il fut condamné à mort, mais la croyance générale est qu'il ne fut pas exécuté. Ce fut tout. On ne pouvait s'aviser, au lendemain du triomphe des Suisses de Châteauvieux, de chercher noise à des soldats qui ne pouvaient manquer d'avoir eu raison contre leurs chefs. L'exaltation soupçonneuse de leur patriotisme méritait assurément qu'ils fussent amnistiés. — Ils le furent.

En vérité, par là seul, Arthur Dillon n'était-il point délié du service de France, et s'il continuait d'y rester attaché, lui qui n'était point un révolutionnaire — il l'avait prouvé à la Constituante — lui qui n'avait rien ou peu à gagner — il était lieutenant-général — lui qui eût été assuré de trouver en Angleterre un admirable accueil et vraisemblablement un grade équivalent, — c'était sans contredit par des motifs qui la plupart échappent. On alléguera le goût, la passion du métier et le plaisir d'y déployer ses talents : cela est très vraisemblable. Mais il y a autre chose : il y a un vice, auquel Dillon paraît incapable de ne point céder. Aussi, pour rester en France et à Paris, résiste-t-il à toutes les objurgations de sa femme qui est

d'une aristocratisme décidée et d'un royalisme intransigeant, et qui attend avec une impatience non dissimulée que son mari la rejoigne à la Martinique.

Dillon s'est contenté d'y envoyer un homme de confiance, en vue de demander certaines sommes qui lui sont nécessaires, car il est perdu de dettes qui remontent loin, certaines que M. de Guéméné s'était chargé de payer, ce qu'il ne fît point. Or, les marchands auxquels il doit et auxquels il a donné des titres ne mettront-ils pas obstacle à son départ? Il y a de tout dans ces dettes : Des marchands de drap pour 1 253 et 784 livres; des marchands de bas pour 760 et 755 ; des selliers pour 986, 3 660, 942, 446; des parfumeurs pour 800; des orfèvres pour 674; des brodeurs pour 1 422 et 3 000; des quincailliers pour 1 315; des ébénistes, des bijoutiers en meubles pour 913, 1 649; des cordonniers pour 2 055; des fabricants de papier pour 4 371; des marchands de soieries pour 12 087; des marchands de porcelaine pour 2 028; des charrons pour 1 662, 3 738, 1 675; une marchande de modes — Mademoiselle Bertin — pour 8 698 et 782; des marchands de toiles pour 9 131, 3 543, 1 420; un vinaigrier, et c'est Maille, pour 1 449; des marchands de vins pour 840; des armuriers pour 2 575; des tapissiers pour 950; des chapeliers pour 849 et 753; des tailleurs pour 535 livres...

Et cela fait 80 000 livres environ, tout aussitôt exigibles; car, pour presque toutes les dettes, il y a mémoire arrêté par Dillon, il y eut assignations répétées et sentence obtenue. Faute de solder ses dettes, Dillon ne peut partir; que madame Dillon envoie l'argent et, tout aussitôt — à l'en croire — il s'embarquera! Cela est fort bien dit, mais l'on doit croire que madame Dillon y fut déjà prise diverses fois et qu'elle sait à quoi s'en tenir. Aussi, à ces demandes, répond-elle par des griefs que l'homme de confiance reproduit textuellement et qui font assez bien connaître quels sont alors l'état d'esprit et la façon de vivre du général.

Madame Dillon se plaint d'abord que son mari l'ait laissée, durant trois années, exposée à mille dangers et à tous les embarras qu'entraînent des affaires dérangées, sans lui envoyer de notes des dépenses considérables faites à son insu, dont on lui a produit les obligations signées de lui, qu'elle a dû payer en

sus des engagements qu'elle avait pris elle-même. Et, pendant qu'elle se retranchait sur tout pour y faire honneur, lui, durant ce temps, ne se gênait point à Paris pour la dépense. — Et, par-dessus, il y a la question politique : « Les espérances d'avancement que vous fondez sur des succès que vous auriez à la guerre, lui paraissent, écrit l'avocat de Madame Dillon, dénuées de toute vraisemblance et elle ne comprend pas comment, avec du bon sens, vous pouvez vous livrer à de pareilles illusions, après la catastrophe de T. Dillon, la retraite de M. de Rochambeau, etc. D'ailleurs, ces espérances fussent-elles aussi fondées qu'elles le sont peu, elle aimerait mieux vous voir un simple planteur, jouissant de la considération que votre nom, une fortune améliorée par votre seule présence, et la conduite qui convient à un homme comme vous, vous auraient assurée, que de vous voir sacrifier de si grands avantages qui dépendent de vous, à l'espérance, peut-être chimérique, d'obtenir des emplois et des honneurs, quelque grands qu'ils puissent être, des dispensateurs des grâces actuels dont le règne ne saurait durer longtemps. »

Mais ces erreurs n'effacent point les sentiments que madame Dillon lui conserve. « L'article sur lequel elle ne saurait prendre son parti est celui du dérangement de vos affaires, surtout si vous ne vous empressiez point de renoncer efficacement à la malheureuse passion qui vous domine, qui fera toujours votre malheur et celui de tout ce qui vous appartient, qui devrait même vous éloigner des emplois où vous aspirez, si ceux qui les confèrent réfléchissaient qu'un homme qui sacrifie sa fortune, celle de sa femme et de ses enfants à sa passion pourrait bien aussi sacrifier la fortune publique. »

Et, après un détail des embarras que cause à tout instant à Madame Dillon la présentation de lettres de change à vue dont la moindre est de 25 000 livres, des reproches que semblent fondés à lui faire ses enfants La Touche, de la fortune desquels elle jouit et qui s'étonnent qu'on emploie leurs revenus à payer les dettes du beau-père, il ajoute : « Tout ne serait pas encore perdu, si vous preniez efficacement la résolution de ne plus jouer et de vous rendre à la Martinique le plus tôt possible, ou du moins de borner vos dépenses à une somme raisonnable en sus de vos appointements, supposé que vous persis-

tiez à vouloir servir la cause des Jacobins. Le premier parti vaudrait infiniment mieux, mais, si vous êtes malheureusement engagé dans le second, vous n'aurez que trop de motifs de vous retirer après la première campagne. J'ai dit, d'après vous, à madame Dillon que c'était votre intention. »

Voilà donc la raison pourquoi Arthur Dillon s'éternise à Paris; la raison pour quoi il s'acoquine aux Jacobins qui doivent lui donner les moyens de racheter par de la gloire la réprobation qu'il sent si rudement peser sur lui : car le jeu c'est le carrefour des vices, par lui et avec lui tous s'y donnent rendez-vous. Nul joueur sobre, nul joueur qui, dans la brutalité des sensations, ne cherche un dérivatif à la vivacité de ses émotions; nul qui n'oublie tous ses devoirs comme fait Dillon, pour assouvir sa passion. Mais au moins, du jeu de la guerre, peut-il espérer des impressions encore plus vives et des coups moins banaux.

FRÉDÉRIC MASSON

(A suivre.)

LES PROGRÈS
DE
LA CHIRURGIE

La Chirurgie a fait de nos jours les plus grands progrès : elle semble avoir atteint, ou peu s'en faut, le plus haut degré de perfection dont elle soit susceptible. Presque toutes les maladies chirurgicales sont aujourd'hui parfaitement connues. Les procédés opératoires sont fixés et décrits avec une précision qui laisse à peine quelque chose à désirer. Nos instruments et nos appareils sont devenus d'un usage plus commode, à mesure qu'ils ont été simplifiés davantage; si nous pouvons espérer de perfectionner encore notre art, c'est moins en imaginant de nouveaux instruments qu'en en réformant d'inutiles.

Ces lignes ne sont pas tirées de quelque récent discours d'ouverture à un Congrès de Chirurgie; elles furent écrites il y a un siècle par Boyer, dans la préface à son *Traité des maladies chirurgicales*, vers 1814. Le baron Boyer, professeur de chirurgie pratique à la Faculté de Paris, premier chirurgien de l'Empereur, commençait alors la publication d'une encyclopédie chirurgicale qu'il termina en 1826 et qui dès 1831 en était à sa quatrième édition, avec plusieurs traductions en langues étrangères. Ce traité fut le bréviaire des chirurgiens français jusque vers le milieu du XIX[e] siècle.

Quand Boyer écrivait sa préface, les majors des armées impériales venaient d'acquérir une maîtrise manuelle qui semblait ne devoir jamais être surpassée. Pourvus de connaissances anatomiques qu'ils jugeaient suffisantes, le geste sûr et rapide, la poigne à toute épreuve, impassibles devant les cris et les défenses de leurs patients, résignés par avance aux complications hémorragiques et infectieuses qui emportaient en quelques jours plus de la moitié de leurs opérés, les chirurgiens de Napoléon pouvaient croire qu'ils ne laisseraient rien à apprendre à leurs successeurs et qu'ils avaient apporté les derniers perfectionnements à une technique peu modifiée en réalité depuis Ambroise Paré.

Leur domaine restait limité presque exclusivement à la chirurgie des membres et des organes superficiels : un seul volume est consacré par Boyer à toutes les maladies du nez, de l'oreille, de la bouche, du cou et de la poitrine, dont chacune aujourd'hui remplirait à elle seule un traité. La plupart des organes profonds du thorax et de l'abdomen inspiraient un religieux respect : de leurs lésions, on ne connaissait guère que la péritonite, complication commune à la plupart d'entre elles. Seule, la hernie étranglée semblait justiciable du bistouri, parce qu'abandonnée à son évolution naturelle, elle entraînait toujours la mort.

« Les opérations pratiquées par les Anciens et même par les Modernes pour la guérison des hernies simples, dit Boyer, sont insuffisantes et dangereuses », et plus loin : « L'ablation des tumeurs abdominales est une opération cruelle, téméraire, inhumaine, que rien ne peut justifier et qui doit être proscrite de la chirurgie. » A côté des régions prohibées, celles qui restaient accessibles au chirurgien étaient semées de tant de surprises, occupées par tant d'ennemis insaisissables, que chacun s'y engageait à ses risques et périls : afin de conjurer le tétanos, l'érysipèle, la pourriture d'hôpital, l'un recourait au fer, l'autre préférait le feu, et quand la plaie avait été ouverte, pour la fermer l'embarras devenait encore plus grand : « Après l'amputation d'un membre, il y a deux manières de faire le pansement; dans l'une, on maintient les lèvres de la plaie réunies par des bandelettes agglutinatives, afin d'en obtenir la consolidation sans suppuration,

par l'accolement direct des bords; dans l'autre, on remplit la plaie mollement avec de la charpie, comme toutes celles qui ne peuvent guérir que par suppuration » : libre à chacun de choisir.

Boyer mourut avant que ses déclarations optimistes eussent reçu un trop éclatant démenti. Il prévit à peine le parti que l'on allait tirer des agents anesthésiques, dont l'emploi marqua la première révolution chirurgicale du siècle dernier. Dès 1844, Horace Wells avec le protoxyde d'azote, Morton avec l'éther en 1846, Flourens et Simpson avec le chloroforme en 1847, permettent d'amener les patients à un tel état d'insensibilité et d'immobilité, que le chirurgien peut opérer posément, par temps bien réglés, en substituant la précision à la violence. Peu après, Claude Bernard, Paul Bert, Schiff, Chauveau et leurs élèves font bénéficier la chirurgie des notions générales et des techniques particulières de la biologie et de la médecine expérimentale; Pasteur vient dévoiler les mystères de l'infection des plaies et suggère à Lister les pratiques fondamentales de l'antisepsie, au moyen desquelles l'accès de toutes les régions du corps est ouvert.

Avant même que Lister ait réglé méthodiquement l'emploi des antiseptiques, Spencer Wells à Londres, Kœberlé à Strasbourg et Péan à Paris en 1864 pratiquent avec succès l'ovariotomie, en utilisant simplement les propriétés antiputrides de l'acide phénique, démontrées par Lemaire en 1859. En 1879, Péan tente et réussit pour la première fois la résection de l'estomac, opération réputée encore aujourd'hui parmi les plus délicates. C'est également vers 1880 que les signes de l'appendicite sont décrits par les chirurgiens américains et que l'opération devient courante.

Au début de l'ère antiseptique, de 1870 à 1880, on connaît mal l'ennemi à combattre et la valeur des armes dont on dispose contre lui. Les rites fixés par Lister sont observés strictement et uniformément. Pour atteindre tous les microbes que l'on croit semés sur toutes les plaies, on recourt aux moyens héroïques : l'acide phénique coule à flots sur les organes; ses vapeurs remplissent d'un brouillard toxique les salles où on les pulvérise avant, pendant et après l'opération. Il faut dix ans pour apprendre que les agents antiseptiques

exercent presque tous une action nocive sur les cellules mêmes qu'ils doivent protéger contre l'infection, et pour que l'usage en soit réservé aux plaies souillées par avance ou aux interventions sur des tissus septiques. On recourt désormais à l'asepsie, moins agressive : limitant au minimum utile les altérations mécaniques ou chimiques des tissus, elle consiste essentiellement à ne porter sur les organes pendant l'opération que des mains bien lavées, des instruments, des linges et des pansements purifiés par la chaleur.

En même temps que s'effectuent ces transformations capitales dans la technique, Charles Robin, Charcot, Virchow, Cornil et Ranvier, pour ne citer que les plus illustres, fixent à l'aide du microscope les caractères anatomiques des lésions; à la suite de Pasteur, de Koch, de Bouchard, d'innombrables chercheurs trouvent dans les cultures et dans les inoculations microbiennes des méthodes fécondes de diagnostic et de traitement. Enfin, plus près de nous, grâce aux rayons de Röntgen et au radium, le chirurgien dévoile et modifie, dans les tissus profonds, des altérations soustraites auparavant à son examen et à son action.

Aujourd'hui, il n'est plus un organe vivant sur lequel il ne se croit autorisé à porter la main : mis à part le cœur, le foie, le pancréas, le cerveau et la moelle épinière, il n'en est pas qu'il n'ait déjà extirpé en totalité ou dont il ne conçoive l'extirpation comme possible. Il connaît les surprenantes réserves d'énergie du corps humain; il sait que les organes doubles, même ceux dont les fonctions semblent essentielles à la vie, se suppléent l'un l'autre : un rein enlevé, l'autre suffit; un poumon supprimé, l'autre assure à la rigueur les échanges respiratoires.

Il sait également que, même pour les organes uniques, des suppléances sont établies par les autres éléments de l'appareil malade; il ose réséquer l'estomac en totalité, l'intestin sur une longueur de plus de deux mètres, puisque les autres portions du tube digestif et les glandes annexes, foie, pancréas et rate, effectueront la transformation et l'absorption des aliments.

Il sait enfin, qu'à côté de certains organes, existent en réserve des amas cellulaires de même nature, de même origine, doués des mêmes propriétés, capables des mêmes fonc-

tions, qui, après la suppression de ces organes, se multiplieront et activeront leurs échanges autant qu'il en sera besoin pour maintenir l'équilibre des phénomènes vitaux. Et quand ces suppléances naturelles semblent en défaut, les produits cellulaires absents peuvent encore être remplacés soit par des sucs organiques que l'opérateur emprunte à quelque animal, comme le suc thyroïdien, soit par des produits chimiques, sels de calcium, de fer ou d'arsenic, qui sont les stimulants énergiques des cellules préposées à la rénovation du sang, à la destruction des déchets et des poisons organiques.

Pour tirer parti des acquisitions nouvelles de la biologie, pour mettre en valeur toutes les ressources de l'asepsie, les chirurgiens contemporains ont dû transformer leur outillage, au risque de le trop compliquer; il leur a fallu également tourner nombre d'obstacles mécaniques. Il ne leur suffisait pas d'être assurés que le poumon droit assumerait la totalité des fonctions respiratoires, pour qu'ils pussent suspendre momentanément le jeu du poumon gauche; longtemps, ils furent arrêtés dans les grandes opérations sur le thorax par les accidents d'asphyxie que provoque l'ouverture large d'une plèvre, et qui sont mortels, si les deux plèvres viennent à être ouvertes simultanément : par cette ouverture en effet, la pression de l'air devient égale à celle de l'atmosphère sur les deux faces interne et externe des poumons; ceux-ci ne sont plus maintenus gonflés dans le vide des cavités pleurales; ils s'affaissent, le sang cesse d'y circuler, les battements du cœur s'arrêtent aussitôt. Pour parer à de tels dangers, on est arrivé à placer l'opérateur et le patient dans une chambre pneumatique où l'on réalise un vide relatif pendant que l'opéré continue de respirer à l'air libre : ou plus simplement encore, sans autre dispositif qu'une canule laryngée ajustée à une soufflerie, on fait pénétrer dans les poumons l'air soumis à une pression plus élevée que la pression atmosphérique. Autre exemple : dans la région de l'abdomen, nombre d'interventions n'ont été réalisables que lorsque l'on sut pratiquer des cloisonnements étanches dans le péritoine, ou dériver préalablement les gaz et les matières en digestion qui encombraient le segment intestinal à supprimer.

Mais il fallait assurer surtout l'arrêt momentané, « l'hémo-

stase », ou la dérivation du sang, dans toutes les régions où l'on opérait, et cela avec une rapidité et une précision d'autant plus grandes, que les manœuvres chirurgicales, devenant plus longues et plus graves, rendaient les hémorragies plus dangereuses. Depuis plusieurs siècles, on savait faire la ligature des vaisseaux dans les plaies ; on avait appris à interrompre le cours du sang dans les membres, en faisant comprimer par un aide les grosses artères ; mais ces pratiques n'étaient plus assez sûres, ni assez expéditives. Vers le milieu du XIX[e] siècle, l'hémostase immédiate fut assurée par les pinces à cran d'arrêt. Vers la même époque, on imagina soit la ligature temporaire des artères volumineuses, soit plutôt la compression circulaire, exercée à distance, au moyen des bandes et des tubes de caoutchouc que vulgarisa Esmarch. La difficulté n'était encore résolue, par ce procédé, que pour les interventions sur les membres : tout récemment le chirurgien allemand Mombourg vient de prouver que l'on peut sans danger interrompre pendant une heure et plus le cours du sang dans l'aorte elle-même : en ceinturant d'une bande élastique l'abdomen de l'opéré et en applatissant ainsi l'aorte contre la colonne vertébrale, on rend exsangue toute la moitié inférieure du corps.



Les progrès les plus surprenants dans la technique opératoire furent réalisés pour la chirurgie conservatrice du cœur et des vaisseaux, et pour la chirurgie des greffes.

Il y a cinquante ans seulement, l'aphorisme d'Hippocrate « cœur blessé, mort certaine » semblait tout juste discutable : le cœur, « centre de la vie » suivant l'expression scolastique, demeurait encore un sanctuaire inviolé. On croyait qu'une simple piqûre de ses parois entraînait la mort, que les hémorragies causées par ses blessures étaient incoercibles ; on jugeait impossible d'interrompre le cours du sang dans son intérieur, ne fût-ce que pour un instant ; personne n'eût donc osé proposer de le mettre à nu pour en rechercher et suturer les plaies. Pourtant, on avait depuis longtemps recueilli des

observations véridiques de survie après une plaie du cœur. Ambroise Paré raconte qu'un gentilhomme italien, blessé au cœur dans un duel, poursuivit son adversaire sur un parcours de 600 pieds, avant de tomber et d'expirer. Vers 1600, Muller pratiquant l'autopsie d'un blessé, qui avait survécu seize jours à une plaie pénétrante de poitrine, trouve le ventricule droit perforé. Au milieu du XVIII[e] siècle, ces faits paradoxaux, avaient été réunis en assez grand nombre, pour que Sénac tentât de les classer et de les interpréter; mais les observations, qui conduisirent aux notions modernes, furent réunies surtout au XIX[e] siècle par Jobert de Lamballe, par Jamin, par Fischer et par Terrier.

L'une des plus suggestives fut rapportée par Tillaux. Un aliéné s'enfonce une tige de fer de seize centimètres dans le thorax: après quelques jours de troubles pulmonaires et cardiaques, il semble s'accommoder de ce corps étranger, dont l'extrémité est perceptible sous la peau, qu'elle soulève à chaque contraction du cœur. L'homme survit un an : son autopsie révèle que la tige de fer a passé à travers le poumon gauche, et transpercé le cœur droit, pour se perdre dans le poumon droit. En d'autres observations, des projectiles divers avaient pu pénétrer dans l'une des cavités cardiaques sans provoquer d'accident mortel : un blessé de Christison, deux ans après un coup de feu, meurt d'une maladie qui n'a pas de relation avec sa plaie; à l'autopsie la balle est retrouvée enkystée dans le ventricule droit.

D'ordinaire, ces corps étrangers restent fixés dans une des parois du cœur; parfois aussi, ils sont charriés plus ou moins loin par le courant sanguin, ou bien leur migration s'effectue simplement dans le sens de la pesanteur. Simonds retira d'une des grosses veines du bassin une balle de pistolet qui était arrivée là en passant par le ventricule droit. Schloffer put de même suivre la trace d'un projectile qui entré par le ventricule gauche, passa par l'aorte, pour s'arrêter dans l'artère principale du bras d'où on l'extirpa deux mois après.

A côté de ces faits, un certain nombre d'autres déconcertaient par les conséquences fatales de traumatismes beaucoup moins graves.

Le fameux La Tour d'Auvergne, frappé d'un coup de lance

à la poitrine, mourait presque sur-le-champ ; l'autopsie révélait seulement une piqûre de la face antérieure du cœur, sans perforation complète de la paroi et sans épanchement notable de sang dans le péricarde. Il y a quelques années, le chirurgien militaire Loison comptait onze morts sur vingt-trois cas de piqûre du cœur par des aiguilles. Bien plus, on enregistrait des morts subites, à la suite d'un choc brusque porté en avant du thorax, sans aucune blessure visible des organes profonds. Les expériences sur les animaux ont permis d'interpréter à leur juste valeur ces faits en apparence contradictoires.

Le cœur est un muscle creux, divisé en quatre cavités, qui communiquent entre elles par de larges orifices munis de valvules ; il se contracte suivant un rythme, qui lui est spécial, et chaque contraction, ou systole, est séparée de la suivante par un temps de repos, ou diastole, durant lequel le cœur est inexcitable. Le principal stimulant du muscle cardiaque est la circulation même du sang, s'effectuant sous pression dans son intérieur : des cellules nerveuses excitomotrices, incluses dans l'épaisseur de ses parois, suffisent à elles seules à entretenir le mouvement rythmique, si bien que le cœur d'un animal vivant, extrait de la poitrine, continue de battre pendant un temps assez long, si l'on provoque dans ses cavités une circulation artificielle.

Il n'est aucunement besoin, pour assurer cette fonction élémentaire, de l'intervention des centres moteurs du cerveau, du bulbe, ou de la moelle épinière : en 1902, Friedenthal a pu sectionner chez le chien et chez le lapin la totalité des nerfs pneumogastriques et grands sympathiques, qui viennent de ces centres, sans que les animaux présentassent de troubles cardiaques graves, durant une survie de plusieurs mois, à condition toutefois qu'on ne les forçât pas d'accomplir des efforts considérables ou répétés. Les nerfs que reçoit le cœur ne font donc qu'assurer la « régulation durable » de son travail, en accélérant ou en ralentissant ses battements. Après la section des rameaux nerveux qui viennent du pneumogastrique, l'excitation du bout périphérique coupé provoque d'abord un ralentissement des battements, puis un arrêt du cœur en diastole, c'est-à-dire un relâchement des parois : par cette expérience, les frères Weber ont démontré, en 1845,

l'existence des nerfs inhibiteurs du cœur. Certaines cellules des ganglions nerveux intracardiaques jouissent de semblables propriétés inhibitrices : c'est par l'excitation de ces divers éléments inhibiteurs que l'on a tenté d'expliquer la mort par piqûre du cœur, et la syncope provoquée par des chocs violents sur la paroi thoracique, sans blessure des organes profonds.

Cependant, la mort par ce mécanisme doit être rare. En 1895, deux expérimentateurs lyonnais, Rodet et Nicolas, essayèrent vainement, en pratiquant des piqûres et des sections du muscle cardiaque de tuer des chiens, soit par syncope nerveuse, soit par un arrêt brusque du cœur : de leurs recherches, on put conclure d'abord qu'une blessure assez large et profonde du cœur est nécessaire pour en entraver le fonctionnement, ensuite que les piqûres faites à ses parois, pour le passage des aiguilles et des fils dans la suture des plaies, ne présentent pas un grave inconvénient.

Quant aux désordres que l'on croyait autrefois résulter soit de la simple exposition à l'air de l'organe, soit du contact des doigts et des instruments, ils furent reconnus illusoires lorsque Schiff, puis Hock eurent établi, en 1874, que pendant la syncope, le meilleur moyen de réveiller les contractions du cœur, était d'exercer des compressions rythmiques sur ses parois mises à nu.

La première guérison d'une plaie du cœur par la suture date de l'année 1895; Rosenthal et Delvecchio opéraient sur des chiens. En 1896, l'Italien Farina obtint un semblable succès chez l'homme; dans un cas de plaie du ventricule gauche par coup de couteau, il put arrêter par la suture une hémorragie très abondante; mais son blessé succomba au bout de quelques jours à une broncho-pneumonie. Les premières guérisons durables revinrent en 1897 à Rehn en Allemagne, à Parozzani en Italie, et en France à Fontan, en 1900.

Dès leurs premières interventions sur le cœur, les opérateurs admirèrent la tolérance remarquable aux manipulations chirurgicales de cet organe réputé si délicat. Une jeune fille russe de seize ans se tire accidentellement un coup de revolver dans la poitrine; après quatre jours de troubles cardiaques, le chirurgien Podrese ouvre le thorax, incise lar-

gement le sac péricardique, le vide du sang qui s'y est épanché, de façon à explorer tout le cœur, du doigt et des yeux. Apercevant une fente d'un centimètre à la surface du ventricule droit par laquelle un peu de sang s'écoule, il introduit dans cet orifice une tige métallique mousse, puis une aiguille pointue, avec laquelle il scrute dans toutes les directions les parois cardiaques : nulle part, il ne rencontre la balle. Il soulève alors le cœur à pleines mains, l'attire à lui, palpe les ventricules puis les oreillettes, sans percevoir le projectile; enfin, il place un fil sur la plaie, puis referme simplement la brèche thoracique qu'il avait ouverte. Ces manœuvres avaient duré près d'un quart d'heure; à la fin de l'opération, le cœur avait perdu sa contraction rythmique normale : il présentait seulement des mouvements ondulatoires tels qu'on les observe avant son arrêt définitif, et qui pouvaient faire craindre une mort prochaine. Or, la malade survécut à la blessure et à l'opération : au bout de quelques semaines, elle paraissait complètement guérie, sans aucun trouble du rythme ou des bruits du cœur.

L'examen par les rayons X démontra alors que la balle était restée dans cet organe; on la voyait se déplacer avec lui dans les contractions.

Il ne faudrait pas croire que toutes les interventions sur le cœur soient aussi simples et aussi heureuses : d'ordinaire, le chirurgien, aveuglé par l'hémorragie, gêné par les mouvements du cœur qui sautille au fond du thorax, pressé par l'état grave du blessé, doit agir beaucoup plus vite, saisir l'organe à la volée et profiter des périodes de relâchement du muscle pour placer ses points de suture.

Depuis 1896 jusqu'à la fin de 1908, 158 sutures du cœur furent pratiquées par 119 opérateurs différents : on obtint 99 morts et 59 guérisons; plus d'un tiers des opérés durent leur salut à ces tentatives. La discussion critique de ces 158 cas devant le dernier Congrès italien de Chirurgie permit d'établir une échelle de gravité dans les blessures du cœur. Quelques-unes de ces blessures restent encore aujourd'hui presque irrémédiables : ce sont celles qui intéressent à la fois les cavités droites et gauches, celles qui portent sur les valvules et sur les centres ganglionnaires nerveux, celles enfin qui coupent

ou oblitèrent une des branches principales de l'artère nourricière.

La plupart des autres plaies cardiaques sont susceptibles de guérir, pourvu que le chirurgien intervienne assez tôt ; les cas de mort foudroyante par hémorragie externe sont relativement rares : dans la proportion de 1 pour 6 environ. Beaucoup plus souvent, le sang s'épanche dans le péricarde et dans la plèvre : la mort survient au bout de plusieurs heures, voire de plusieurs jours, par le mécanisme suivant. Lorsqu'un liquide, sérosité ou sang, s'épanche brusquement dans le péricarde, il remplit assez vite ce sac fibreux peu extensible qui contient le cœur, et il y atteint bientôt une pression supérieure à celle du sang dans les cavités cardiaques : les parois de celles-ci s'affaissent, le cours du sang s'arrête, le cœur cesse de battre. Ainsi succombe d'ordinaire, en quelques minutes, le taureau frappé par un matador habile : pour que les *aficionados* les plus pointilleux jugent le coup irréprochable, pas une goutte de sang ne doit s'écouler au dehors. De même s'expliquent les morts relativement nombreuses après de simples piqûres du cœur : la piqûre par elle-même est de peu d'importance ; mais d'ordinaire, l'aiguille reste plantée par une de ses extrémités dans la paroi thoracique ; autour de ce point fixe, son autre extrémité enfoncée dans le cœur, est violemment déplacée à chaque battement : elle déchire de plus en plus largement les parois : le sang s'écoule peu à peu dans le péricarde et finit par le remplir.

Que l'arrêt du cœur soit produit par la syncope nerveuse ou par la compression intra-péricardique, tout espoir de rappel à la vie est loin d'être encore perdu. Aux anciens traitements de la syncope, il faut ajouter aujourd'hui la réanimation du cœur par le massage.

Ce massage du cœur peut s'exercer de deux façons : soit après ouverture de l'abdomen, en comprimant l'organe à travers le muscle diaphragme sur lequel il repose, soit directement sur le cœur découvert par une large brèche de la paroi thoracique. Le massage provoque une circulation artificielle, qui réamorce les contractions rythmiques : pour remettre rapidement le cœur en tension, on s'aide de sérum artificiel injecté sous la peau, ou mieux encore de la transfusion directe du sang dans

les vaisseaux, devenue inoffensive depuis les récentes techniques de Crile et Carrel.

Le massage médiat du cœur, à travers le diaphragme, s'est montré jusqu'ici le plus efficace, en même temps qu'il est d'une exécution plus facile : sur vingt-deux tentatives, ce massage abdominal a provoqué neuf survies définitives et six réanimations plus ou moins longues. Chez un homme dont le cœur était arrêté depuis trois quarts d'heure déjà, Riedel obtint le retour des battements après une demi-heure de massage; mais la réanimation ne fut pas définitive, car si le muscle cardiaque peut être rappelé à la vie après un arrêt de quinze à vingt minutes, au bout de ce temps l'anémie aiguë a entraîné déjà, dans d'autres organes plus délicats, des lésions incompatibles avec le rétablissement de leurs fonctions. Sans doute à l'avenir un emploi plus judicieux et plus large de la transfusion du sang, combinée avec le massage du cœur, retardera l'apparition de ces lésions définitives dans le cerveau et dans la moelle épinière : les tentatives de réanimation seront plus souvent encore couronnées de succès.

La possibilité d'arrêter momentanément le cours du sang dans le cœur, sans que la mort s'ensuive, a permis de concevoir des prouesses chirurgicales encore plus hardies sur les parois du cœur, sur ses orifices, ou sur les gros vaisseaux veineux et artériels, qui s'implantent à sa base. S'il faut en croire Lauder Brunton et Mac Callum, le traitement rationnel de certaines maladies chroniques du cœur consistera un jour dans le calibrage artificiel des orifices valvulaires, quand ils sont rétrécis ou devenus insuffisants. Monro a de même proposé d'aller suturer le trou qui fait avant la naissance communiquer entre elles les deux oreillettes, mais dont la persistance chez l'enfant entraîne des troubles fort graves. Ce sont là des boutades.

Nous sommes plus avancés dans la chirurgie des gros vaisseaux qui partent du cœur : après Trendelenbourg, plusieurs opérateurs ont déjà tenté, avec des succès divers, d'aller extraire les caillots emboliques, qui oblitèrent parfois l'artère pulmonaire à son origine, et dont la stagnation cause la mort par arrêt de la petite circulation. Avec une égale audace, mais un moindre bonheur, d'autres ont essayé d'extirper les ané-

vrismes développés sur les parois de la crosse aortique; ils ont échoué jusqu'ici, parce qu'ils voulaient reconstituer ces parois avec des tissus trop altérés, qui n'offraient pas une résistance suffisante à la pression du sang. La chirurgie réparatrice de ces anévrismes n'entrera dans le domaine des opérations réglées que lorsqu'on saura greffer par transplantation un segment tout entier de cette artère, en utilisant l'arrêt momentané de la circulation sanguine dans le cœur.

Et nous arrivons au second chapitre des grands progrès chirurgicaux.

Comment de telles greffes peuvent-elles être exécutées?



Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les ressources nouvelles de l'anesthésie et de l'asepsie n'avaient pas apporté de transformations notables aux méthodes anciennes des greffes animales.

Depuis plus de deux mille ans, les Brahmines connaissaient les rites de la greffe qu'ils avaient fréquemment l'occasion de pratiquer dans un pays où les mutilations constituaient le châtiment ordinaire de maints délits. Sans doute, ils utilisaient déjà la greffe, qui fut appelée de nos jours « à la française » et qui consiste simplement dans le décollement, l'avivement et la suture par approche des bords de la perte de substance à combler. Mais on a gardé le non de *greffe indienne* à la méthode, qui permet par exemple de reconstituer un nez, ou tout au moins un appendice qui en tienne lieu, au moyen d'un lambeau de peau prélevé sur le front et retourné sur la plaie du visage. Vers le milieu du XVe siècle, un Sicilien, Branca, introduisit en Italie la rhinoplastie par greffe indienne; après l'avoir essayée, il projeta d'éviter la cicatrice trop visible qu'elle laisse sur le front, en prélevant dans une région plus cachée un lambeau encore plus large; il proposa donc d'aller prendre à distance, sur le bras, les éléments de la restauration.

La *méthode italienne* de Branca fut jalousement détenue pendant plusieurs générations par les Bojani, comme un monopole héréditaire, jusqu'au jour ou Tagliacozzi la divulgua. Bien

que simplifiée par lui, elle exigeait encore plusieurs mois pour être exécutée intégralement : le patient, condamné à une immobilité complète, devait garder durant des semaines le membre supérieur et la tète enfermés dans des appareils compliqués.

Pas plus dans la greffe italienne que dans la greffe indienne, on n'opérait une transplantation immédiate du greffon ; on le détachait d'abord incomplètement, en lui laissant le temps de se rétracter et de se couvrir de bourgeons: on le suturait ensuite par ses bords libres, en lui conservant un pédicule nourricier, et seulement lorsque de nouveaux vaisseaux l'avaient peu à peu pénétré par les lignes de suture, on le détachait définitivement de son implantation première. Tombée en désuétude au XVIIe et au XVIIIe siècle, la greffe italienne fut remise en faveur au début du XIXe par De Graefe en Allemagne; en France, depuis l'ère antiseptique, Berger en fit de multiples et heureuses applications.

Il restait à trouver la greffe « extemporanée », le transport et l'abandon immédiat du greffon sur le porte-greffe. Elle fut réalisée d'abord pour l'épiderme, qui, dépourvu de vaisseaux sanguins et lymphatiques propres, peut se nourrir par la simple pénétration de la lymphe dans les interstices de ses cellules.

Vers 1870, Reverdin fit ces premières greffes cutanées par ensemencement : il en déposait sur les plaies à recouvrir de fines lamelles épidermiques prélevées à la lancette. Ollier, puis Thiersch détachèrent avec un rasoir de véritables lambeaux longs parfois de 10 centimètres sur 2 ou 3 centimètres de large, qui leur permirent de combler en une ou deux séances de vastes pertes de substance; avec leur procédé, on arrive aujourd'hui à recouvrir des surfaces plus larges que la paume de la main; on a même refait ainsi la peau tout entière à des crânes scalpés par des engrenages ou par des courroies de transmission. Ollier réussit également à greffer par ensemencement des parcelles osseuses ou périostiques.

Qu'il s'agisse de la peau ou du périoste, le transplant a d'autant plus de chances de reprendre, en conservant sa vitalité et ses fonctions, qu'il a été prélevé sur un individu plus jeune de la même espèce, voire de la même race que le sujet qui doit le recevoir; de telles greffes sont dites *homoplastiques*.

On a tenté cependant sur l'homme des greffes *hétéroplastiques*, dont les éléments avaient été recueillis chez un animal : on a utilisé ainsi la peau de grenouille pour remplacer l'épiderme détruit; on a pris sur de jeunes chiens des fragments osseux, destinés à consolider des membres ballants. Certains malades semblèrent retirer un réel bénéfice de ces pratiques, Mais, à y regarder de plus près, on reconnut que presque toujours les parcelles hétéroplastiques incluses dans les plaies ne servaient que de tuteurs, de moules, au contact desquels les cellules anciennement lésées étaient excitées dans leurs échanges, se multipliaient plus activement et arrivaient à produire une cicatrice solide; la meilleure preuve en est que l'on a obtenu des résultats aussi satisfaisants avec la membrane de blanc d'œuf qu'avec la peau de grenouille, avec des mélanges organiques consistants qu'avec les os des jeunes chiens.

Ce que l'on avait réalisé pour les membranes sans grands vaisseaux et pour le périoste, on le tenta plus tard pour des organes pourvus au contraire d'une très riche vascularisation. Pour remédier aux accidents qui suivent l'ablation ou l'atrophie de la glande thyroïde, on fit par ensemencement des greffes de parcelles thyroïdiennes sous la peau, dans le péritoine, dans l'intérieur des os et de la rate, ces deux derniers tissus choisis à cause de leur pénétration intime par les vaisseaux.

Les premières greffes parcellaires de glande thyroïde furent tentées en 1884 sur l'animal, par le physiologiste Schiff, puis en 1890 sur l'homme, par Lannelongue. Les échecs furent nombreux d'abord : ils étaient dus surtout au mauvais choix du greffon que l'on empruntait d'ordinaire à un individu d'une espèce différente; lorsque ce greffon n'était pas éliminé rapidement par un processus infectieux, il subissait une résorption progressive, sans multiplication de ses éléments, et n'abandonnait à son hôte que pendant un temps relativement court les produits en réserve de ses cellules originelles. Plus tard, on emprunta uniquement à l'homme les fragments glandulaires à ensemencer; on obtint des greffes définitives, ou tout au moins durables et capables de s'accroître, de sécréter et de faire disparaître chez des crétins tous les stigmates de l'insuffisance thyroïdienne.

On arriva, par ces diverses étapes, à étudier la greffe intégrale de tous les organes, à envisager la possibilité de leur transplantation en masse, avec leurs vaisseaux et leurs nerfs, de façon qu'ils reprissent aussitôt leurs échanges dans le nouvel organisme.

Mais une difficulté se présentait dès l'abord : la greffe des vaisseaux par suture.

Depuis quinze ans, Murphy, Güthrie, Garré, Pierre Delbet, Tuffier et leurs élèves avaient étudié ce problème : les solutions les plus élégantes en furent trouvées par un jeune chirurgien français, Alexis Carrel, d'abord à Lyon, puis à l'Institut Rockfeller, de New-York. Par de multiples et délicates expériences, il démontra que non seulement il est possible de suturer la plaie latérale d'une artère ou d'une veine, de façon à rendre à la circulation le vaisseau redevenu étanche, mais que l'on peut également rétablir la continuité d'un vaisseau sectionné transversalement, et même combler des manques de plusieurs centimètres, en greffant entre les deux bouts du vaisseau coupé un fragment d'égale longueur, prélevé sur un autre vaisseau de même structure. La seule précaution nécessaire est de réaliser des sutures à points très rapprochés, avec des aiguilles très fines, en utilisant des fils très ténus et graissés, de façon à éviter toute coagulation du sang à leur contact.

Les applications de ces découvertes à la pathologie humaine ont été déjà fécondes : les stopages et transplantations d'artères, les anastomoses d'artères à veines sont entrés dans la pratique, ramenant l'irrigation normale dans les membres menacés de gangrène à la suite de larges plaies artérielles ou d'oblitérations spontanées des gros vaisseaux, ou après l'extirpation de volumineux anévrismes.

Comme pour les greffes parcellaires, la condition première de la réussite dans les transplantations vasculaires est de prélever le segment à greffer sur un sujet de la même espèce; ici encore, les greffes hétéroplastiques aboutissent le plus souvent à l'oblitération d'abord, puis à la résorption plus ou moins complète du greffon. Pourtant Stich et Makkas ont fait reprendre sur l'artère carotide du chien des fragments provenant de l'aorte du chat et de diverses artères de l'homme.

Carrel garda vivant pendant plus d'un an un chat dont il avait remplacé la carotide par celle d'un chien; enfin au dernier Congrès français de Chirurgie, Doyen présenta un malade chez qui il avait greffé une veine de mouton à la place d'une grosse veine, réséquée par lui sur une longueur de vingt-cinq centimètres.

Après les vaisseaux, les nerfs. Lorsqu'on greffe en masse certains organes tels que le rein, le corps thyroïde, il est matériellement impossible de rétablir la continuité des nerfs, réduits à de petits filets peu visibles, qui enlacent dans leurs réseaux les artères et les veines : les fonctions des organes transplantés semblaient devoir en être sinon supprimées, du moins altérées gravement. Carrel, Güthrie, Capelle et Stich prétendent que, chez l'animal tout au moins, ces perturbations d'ordre nerveux ne sont pas à redouter; ils ont fait revivre et sécréter des glandes thyroïdes entières, transplantées avec leurs vaisseaux sans qu'on se fût préoccupé de suturer aussi les nerfs; même dans un cas, Carrel fit cette transplantation en renversant le sens de la circulation sanguine, c'est-à-dire qu'après la greffe, le sang veineux coulait dans les vaisseaux artériels, et réciproquement; le sens de la circulation sanguine parut indifférent au bon fonctionnement de la glande thyroïde.

Pour le rein, les résultats furent aussi satisfaisants : Carrel transplanta, chez plusieurs chats, non seulement un des reins, ce qui n'eût pas été très démonstratif à cause de la suppléance possible des fonctions par l'autre organe laissé intact, mais les deux reins avec leurs vaisseaux et leurs uretères; bien plus, afin de réduire au minimum le nombre des sutures vasculaires, il enleva, puis greffa avec eux le morceau de l'aorte et de la veine cave auxquels étaient appendus les vaisseaux rénaux. Un de ces animaux survécut pendant plus d'un an, avec toutes les apparences de la santé, malgré qu'il eût un peu d'albuminurie.

Faut-il donc conclure qu'il importe peu pour la fonction d'un organe glandulaire de supprimer toutes ses connexions avec le système nerveux central? Sans doute le rein, la thyroïde, comme le cœur, portent dans leur propre substance des amas de cellules nerveuses dont les groupes, ou « cerveaux

élémentaires », en assurent les fonctions essentielles ; mais, de même que les ganglions du cœur, les cellules nerveuses intra-glandulaires reçoivent des centres supérieurs les excitations ou les inhibitions qui règlent leurs sécrétions et leur débit, suivant les besoins variables de l'économie. Les chiens auxquels Friedenthal avait sectionné tous les nerfs cardiaques ne pouvaient plus accomplir un effort prolongé, sans présenter immédiatement des palpitations, de l'affolement du cœur. Il est à présumer de même qu'un homme, n'ayant à son service que des reins transplantés sans leurs nerfs, serait à la merci de la première fatigue ou du premier écart de régime, qui augmenteraient la quantité des poisons à éliminer par les glandes rénales.

Étendues par Carrel à la greffe de membres entiers, ces transplantations d'organes ont récemment éveillé de grands espoirs : on entrevoyait déjà dans chaque service de chirurgie une sorte de magasins d'accessoires, où des artères, des reins, des mains, des pieds, des bras, des jambes seraient gardés en bocaux, à la disposition des mutilés. Théoriquement, cette conception soutient l'examen ; sans altération grave, Carrel a pu en effet conserver à l'état de vie latente, des fragments de vaisseaux, des reins entiers pendant plusieurs jours et plusieurs semaines, qu'il immergeait dans une solution saline aussi voisine que possible du sérum sanguin, et à une température un peu supérieure à zéro, et qu'il mettait à l'abri des agents de la putréfaction.

Une pareille conservation peut être *a priori* admise comme possible pour des segments de membres, à une condition toutefois : c'est qu'ils aient été recueillis en pleine vie, sur des sujets en pleine vigueur et non sur des malades ou des blessés. Or, ce simple postulat implique soit le rétablissement des peines mutilantes, soit un trafic clandestin ou consenti de chair humaine, qui serait au moins répugnant à notre époque, même si l'on utilisait uniquement les membres des suppliciés.

Mais quelque soin que l'on apporte, dans la transplantation d'un membre, à rétablir la continuité des artères et des veines principales, à oblitérer par des ligatures celles qui ne devront plus servir, on ne pourra pas éviter que beaucoup de petits vaisseaux sanguins et lymphatiques ne restent béants dans la plaie

et ne compromettent une cicatrisation qui doit être rapide et parfaite, en y déversant pendant plus ou moins longtemps leur contenu.

En outre, quand l'organe greffé n'est plus simplement un vaisseau ou une glande, mais tout un segment de membre, il est essentiel pour sa reprise qu'il reçoive *presque immédiatement*, avec le sang circulant, l'influx nerveux du cerveau ou de la moelle; cet influx est ici indispensable à l'équilibre des échanges, au rétablissement de la sensibilité de la peau, du mouvement dans les muscles; or les notions actuelles sur le retour des fonctions après la suture des nerfs semblent aller à l'encontre d'une telle hypothèse. Sans doute, Carrel a réussi sur un chat la greffe d'une patte entière, en suturant bout à bout vaisseaux, nerfs, muscles et peau; pour ce succès, combien de tentatives il dut renouveler en vain! et il opérait dans un milieu idéal, strictement aseptique, pourvu de tous les perfectionnements matériels, avec un personnel minutieusement stylé. A la Société de Biologie de Paris, en décembre 1909, Janu, de Bucarest, annonça qu'il avait réimplanté un avant-bras arraché, et qui ne tenait plus que par un lambeau de peau large de trois centimètres, pourvu encore de quelques veines perméables; il sutura les os, les nerfs, les muscles, une seule artère, la radiale, puis la peau, et obtint la reprise du membre. Son opéré, revu dix-huit mois après, avait un avant-bras solide et utilisable pour quelques mouvements.

La réussite de telles greffes restera une rareté : en chirurgie humaine, on n'opère plus comme sur l'animal, « toutes conditions égales d'ailleurs ». L'animal choisi est vigoureux, en pleine santé, et mutilé avec précaution quelques instants avant la tentative de greffe. Chez l'homme, mis à part les cas exceptionnels de monstruosité par malformation, où l'enfant naît avec un membre de moins, il faudra intervenir « toutes conditions variables ». Qu'il s'agisse de remplacer un membre amputé après écrasement, ou que l'amputation ait été commandée par une tumeur maligne, par une gangrène infectieuse, par une gangrène due à l'insuffisance de la circulation sanguine, toutes ces éventualités sont bien peu favorables à la reprise d'une greffe complexe. Après les traumatismes, les écrasements, les déchirures, les distensions des tissus, de

tels désordres nerveux et vasculaires se propagent à distance que non seulement une greffe immédiate ne saurait être envisagée, mais que, pour faire une simple amputation, il faut discuter l'opportunité du moment et du siège : la greffe devrait être remise à plus tard, et précédée alors d'une réamputation destinée à régulariser la tranche d'avivement loin des zones de cicatrice.

La greffe immédiate serait plus facilement réalisable sur un moignon d'amputation pour tumeur maligne; mais elle trouverait sans doute peu de partisans, à cause des dangers de récidive rapide pour la tumeur. Enfin les greffes après gangrène vasculaire seraient condamnées par avance à un échec presque certain; on serait réduit en effet à fixer le greffon sur un porte-greffe misérable, irrigué par des vaisseaux à moitié oblitérés, insuffisamment contractiles, et desservi par des nerfs profondément altérés dans leur structure.

Les greffes totales d'un organe ou d'un segment de membre sont des démonstrations élégantes de ce que peut oser la chirurgie réparatrice, dans des conditions un peu artificielles et sur des sujets judicieusement choisis. Les greffes élémentaires de doigts et d'oreilles obtenues par simple réapplication, avec suture de la peau, les inclusions de fragments osseux, cartilagineux ou de parcelles glandulaires dans la profondeur des tissus, plus rarement les transplantations de segments vasculaires, voilà ce qui est actuellement et ce qui sans doute restera, dans la pratique, utile. Des réserves plus sévères encore ont été formulées dans une des dernières séances de la Société de Chirurgie de Paris au sujet de la valeur des greffes vasculaires et glandulaires, par ceux-là même qui en avaient été les plus chauds partisans lors de leur découverte.



Nous voilà bien loin des prévisions de Boyer sur l'évolution de la chirurgie. Pas plus aujourd'hui qu'il y a cent ans, le chirurgien ne peut prétendre à la connaissance intégrale de son art : autrefois considéré par le médecin comme un aide fortuit, importun et d'espèce un peu inférieure, il est devenu le colla-

borateur de plus en plus indispensable. Peu de parcelles de son domaine restent encore à explorer; mais toutes n'ont pas été mises également en valeur. Parmi les méthodes dont le chirurgien dispose actuellement il en est de mutilantes et de conservatrices.

Les opérations mutilantes, qui sont les plus simples, les plus radicales, les plus anciennes en date, ont atteint, avec les nouveaux procédés d'asepsie, d'anesthésie et d'hémostase, sinon, comme le disait Boyer, « le plus haut degré de perfection dont elles soient susceptibles », du moins les limites au delà desquelles leur utilité deviendrait discutable. Mises à la portée de tous, par la simplification croissante de leur technique, nombre d'entre elles ont été si minutieusement réglées dans leur exécution qu'elles ne semblent plus devoir être à l'avenir qu'un jeu, même pour ceux qui n'auraient pas une pratique journalière du bistouri. Une telle vulgarisation de l'acte opératoire a rendu d'inappréciables services au genre humain : elle a sauvé de milliers des malades en permettant d'effectuer sur place, sans délai, les interventions urgentes; elle a transformé le pronostic jusque-là désespéré d'affections universellement répandues, comme la tuberculose et le cancer; par elle, la mortalité de la tuberculose chirurgicale a été réduite des trois quarts, la mortalité de certains cancers de près de moitié.

On a pu dire cependant qu'en devenant plus accessible à tous, l'acte chirurgical risquait de ne plus être considéré parfois que dans ses conséquences les plus proches. Depuis que l'on peut endormir presque sans risque un patient, tenter partout la cure radicale d'une hernie, l'ablation d'un appendice, l'extirpation d'une tumeur superficielle ou profonde, tant de vocations chirurgicales se sont révélées, que certaines auraient eu besoin, peut-être, d'être mûries par l'épreuve du temps et de l'observation.

Là se trouve la raison, pour ne pas dire l'excuse, de la spécialisation de plus en plus étroite vers laquelle tendent beaucoup de chirurgiens, poussés dans cette voie par l'opinion publique; pour acquérir une maîtrise indiscutée sur un terrain strictement enclos, ils sacrifient parfois à une virtuosité strictement manuelle des vues plus larges, plus utiles aux progrès mêmes de la chirurgie.

Pendant les trente années qui viennent de s'écouler, chacun a pu avoir l'ambition de créer de nouveaux procédés et d'accroître par des perfectionnements techniques le bagage de ses devanciers. Si l'ère des opérations audacieuses n'est pas près d'être close, du moins elles devront être asservies de plus en plus aux desseins de la chirurgie conservatrice. Actuellement encore, pour enrayer à coup sûr le mal, nous devons intervenir le plus tôt et le plus largement possible ; trop souvent, nous en sommes réduits à supprimer délibérément un organe, dès qu'il paraît compromis ; les sacrifices ainsi consentis sont d'autant plus étendus que la lésion est plus limitée, et que nous sommes en droit d'escompter des résultats plus durables. Dans trop de maladies encore, nous connaissons seulement les symptômes, le pronostic et non la cause première ; trop rarement aussi nous avons prise sur l'agent pathogène, quand nous l'avons identifié.

Pour la tuberculose, nous savons depuis 1883 que ses ravages sont dus au bacille découvert par Koch, et aux toxines qu'il sécrète ; depuis dix ans, grâce surtout au professeur Poncet, nous avons appris à déceler nombre de ses manifestations rattachées jusque-là à d'autres infections ; et cependant le traitement des ostéites et des arthrites tuberculeuses reste à peu de chose près celui dont Bonnet, puis Ollier ont tracé les grandes lignes, avant la découverte de Koch. Aujourd'hui comme alors, nous en sommes réduits aux injections, aux cautérisations, aux évidements et aux résections dont les résultats ont été améliorés, non transformés par l'antisepsie ; mais, nous n'avons ni vaccin, ni sérum qui nous permette d'agir seulement sur les tissus malades en ménageant à côté d'eux ceux qui ne sont pas profondément altérés.

Pour le cancer, nous sommes encore moins avancés ; les histologistes avaient cru fixer les caractéristiques cellulaires des tumeurs ; ils n'ont abouti qu'à des classifications sans cesse remaniées, à des hypothèses toutes attaquables. Les analogies étroites des cancers avec certaines maladies infectieuses ont fait rechercher de toutes parts, à leur origine, un microorganisme parasitaire : on croit cet agent polymorphe, on en a décrit les stades évolutifs ; mais on n'a pu ni l'isoler ni le reproduire par culture. Tout ce qu'on a cru deviner de

ce parasite aujourd'hui encore irrésistiblement envahissant, n'a rien changé dans notre lutte contre le mal qu'il engendre.

Les caustiques, les rayons X, le radium semblent enrayer les lésions cancéreuses superficielles en respectant les cellules encore intactes au sein de ces foyers; pour les cancers profonds, tous nos moyens conservateurs restent illusoires, et si dans ces dernières années on a prolongé notablement l'existence d'un nombre croissant de cancéreux, c'est en élargissant au maximum le champ des opérations mutilantes, en extirpant au plus tôt, non seulement l'organe entier où l'ennemi a signalé sa présence, mais par avance tous les tissus voisins qu'il aurait occupés bientôt.

Ce n'est pas là, on en conviendra, la chirurgie idéale; pour faire mieux nous devons désormais nous tenir de plus en plus étroitement en communion d'idées et de labeurs avec le biologiste, quitte à découronner de leur prestige les purs virtuoses du bistouri. Ainsi que l'écrivait Claude Bernard, « il faut que le savant connaisse ce qu'ont fait ses devanciers et en tienne compte. Mais il faut qu'il sache bien que ce ne sont là que des points d'appui pour aller ensuite plus loin, et que toutes les vérités scientifiques nouvelles ne se trouvent pas dans l'étude du passé, mais bien dans des études nouvelles faites sur la nature, c'est-à-dire sur les malades et dans les laboratoires ».

LÉON BÉRARD

LA PRISON DE VERRE[1]

VII

On habilla les trois Senecchi, — le père et la mère à coups de chandails, de tricots, de caleçons et de jupons; — on emmaillota le nouveau-né dans des couvertures de laine.

Madame Chevallier donna, cependant, des drapeaux de toile pour l'enfant, et puis on le fit baptiser; mais ce ne fut pas une fête pour l'Œuvre de la Croix d'Orgevault.

Il y avait, planant obstinément, l'histoire de madame Delafosse, et, maintenant, chacun se demandait si ce n'était pas madame Delafosse qui avait raison.

En une semaine, ce fut elle qui l'emporta.

On reconnut que le règlement avait été violé, doublement, triplement, gravement. Le règlement était à bas, l'œuvre aussi.

M. Aristide qui avait commencé par lever très haut les sourcils et par susurrer : « De quoi se mêle-t-elle, madame Delafosse? » en arrivait à trouver qu'elle avait eu tort d'être si violente mais qu'en somme...

— En somme, vous comprenez, ma chère fille, c'est une femme de devoir. Il y a des maternités dans les grandes villes!... Monsieur le curé... évidemment, évidemment! monsieur le curé n'a pas pensé à tout cela, pas plus que le docteur Métayer, pas plus que nous, mais enfin...

— Enfin, nous ne pouvions pas laisser cette femme accou-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 avril.

cher dans le fossé d'une route! — repartait madame Chevallier.

Elle devenait véhémente.

Alors M. Aristide commença d'avoir de plus fréquents serrements de lèvres et reconnut que madame Delafosse avait tout à fait raison.

Madame Chevallier, qui finissait par douter d'elle-même, courait au docteur Métayer pour se réconforter. Elle l'abordait d'un : « Voilà ce qu'on me fait! » comme ces persécutés qui trouvent des joies à montrer leurs blessures.

Le docteur Métayer ne prenait rien au tragique. Il remettait madame Delafosse à sa place, gaillardement : « A-t-on idée de ça!... »

Bon docteur, qui avait gardé la raison, l'indépendance, les idées de sa jeunesse, intactes au milieu de ce petit monde où la raison est la résultante des habitudes de tous, où l'indépendance est un monstre de bocal, où les belles passions de l'adolescence naissent et meurent presque aussitôt.

Près de lui, madame Chevallier reprenait quelque courage.

— Vous voyez, ma chère amie, il ne faut pas tomber dans le gouffre, — faisait-il. — Vous n'avez pas encore vécu la moitié de votre compte, ne vous endormez pas!... Ce que nous avons fait, c'est très bien.... La femme Delafosse est une vieille bourrique. Votre beau-père aussi... ou pire!

Madame Chevallier riait.

C'étaient des boutades, — mais les Senecchi, vêtus de laine des pieds à la tête, n'avaient pas quitté le pays depuis quinze jours que, devant la porte de M. Aristide, ce fut comme un fléau déchaîné. Il vint un épileptique, des mégères qui voulaient qu'on les entretînt, un blessé de 1870 avec des certificats plein les poches et qui ne demandait qu'un lit, « seulement un lit », — avec, bien entendu, la nourriture et des vêtements. — Il dresserait le feu, balayerait la maison de l'Œuvre, la garderait la nuit : les chemineaux ne lui faisaient pas plus peur que les soldats de Frédéric-Charles.

Adèle leur entr'ouvrait la grille, disait : « Attendez ici », avertissait madame Chevallier, mais déjà, M. Aristide était sur le perron, clignant des yeux, fripant le nez.

Madame Chevallier n'osait plus faire avancer les pauvres

jusqu'au vestibule. Elle décrochait sa pèlerine, leur expliquait, dehors, que l'Œuvre ne pouvait pas les prendre en garde, et c'étaient des prières, toujours la même :

— Il y a un lit qui ne fait rien. On ne demande que le lit.

Et la même récrimination :

— On reçoit bien les bohémiens !

Quelques-uns lâchaient aigrement :

— C'est parce qu'on n'est pas des étrangers, qu'on est de braves gens...

Madame Chevallier était rouge de honte. Elle les calmait d'une aumône, mais ils revenaient ou bien il en surgissait d'autres.

Aux repas, M. Aristide prenait un air de sacrifié pour dire :

— C'est tout à fait désagréable, ma chère amie ; nous ne sommes plus chez nous.

Madame Chevallier n'avait plus la force de se redresser. Les mendiants étaient si nombreux, si arrogants !... On aurait juré qu'il y avait quelqu'un qui les envoyait. Madame Delafosse aurait pu le faire ; elle ne l'avait pas fait, mais madame Juigné, une ou deux fois, ne s'en était pas privée. Paraissant réfléchir, elle avait dit à l'un d'eux :

— Au fait, nous ne faisons plus de tricot à l'Œuvre, mais il y a un lit qui cherche un locataire. Je ne suppose pas que notre présidente l'ait donné. Allez la voir !

Le docteur Métayer finissait par avoir tort près de madame Chevallier elle-même. Son bon rire et ses boutades ne la réconfortaient plus.

M. Aristide souriait silencieusement. Toute la ville semblait sourire avec lui.

Il n'y a pas un plaisir plus grand que celui qu'on goûte à surveiller une affaire qui commence à mal tourner.

Là-dessus, le curé sauta.

Il avait été mandé à Poitiers après « l'incident Senecchi », comme disait madame Delafosse. Rien n'avait transpiré de sa visite à Monseigneur ; seulement, on l'avait vu revenir la mine soucieuse et, dès le lendemain, on s'était aperçu qu'il marchait un peu voûté.

Un matin, on avait appris avec stupeur, par les voisins, qu'il

quittait Forgault. Madame Delafosse avait jeté, en passant chez madame Juigné :

— L'abbé Gueydon nous abandonne, paraît-il?

Madame Juigné, dont les moindres propos étaient vinaigrés, lui avait répondu gentiment :

— Vous ne le saviez pas?

Il s'en allait du côté de Lusignan, dans un pays où il n'y avait que des protestants, — un genre de retraite plus amer que la retraite elle-même, une leçon donnée à un âge où, depuis longtemps, on a perdu l'habitude d'en recevoir et qui fauche un homme à cheveux blancs plus sûrement que la plus grave des maladies.

Il partit sans un mot, humblement, en vieux prêtre qui sait où se trouve son devoir et qui s'y rend.

On le remplaça par un jeune curé qui fit la conquête des fidèles en un seul sermon, car, dans ce milieu comme dans tous les autres, on a la mémoire courte et on aime la nouveauté.

L'abbé Gueydon était un saint homme, plein de bon sens et un peu retiré dans sa coquille, mais on connaissait l'entrée de la coquille et, quand on avait besoin de lui, on savait où le trouver. On se souvint seulement de ce qu'il n'était pas très parlant et de ce qu'il vivait à l'écart, tournant du bois, sculptant des stalles, menuisant du matin au soir. Le nouveau semblait très allant, parlait bien; les dévotes extasiées disaient : « Ça coule de source. » Il avait trente ans, une jolie figure enthousiaste, des cheveux d'artiste et des allures de secrétaire de prélat.

On trouva mille raisons d'avoir gagné au change.

Madame Delafosse lui fit cadeau d'une paire de vases pour l'autel de la Vierge et lui donna des indications sur les besoins du pays : on voulait des prières du soir, on voulait que le confessionnal fût ouvert à la tombée de la nuit, de six heures à huit heures, et, tous les matins, une heure avant la première messe; on voulait...

Elle sut lui glisser, pour le convaincre, que son prédécesseur avait eu le grand tort de refuser à la population pieuse de telles satisfactions.

— Enfin, monsieur le curé, — avait-elle ajouté, — souffrez que je vous mette au courant de *l'état d'esprit* du pays, très bon,

à coup sûr, mais qu'il est nécessaire de connaître à fond. Ne vous laissez... permettez n'est-ce pas, je connais si bien Forgault!... ne vous laissez aller à aucune fréquentation assidue. Ici, celui qui est trop bien avec quelqu'un ne fait pas le bonheur de tous les autres...

Elle le sermonna, cassante, précise, et, quand le jeune curé fut à peu près certain qu'il ne pourrait plus faire un pas sans qu'elle le sût, elle devint la dévote, fidèle et soumise, qui buvait avidement les paroles de son desservant.

Ces figures-là ne sont pas exceptionnelles. On les trouve partout, dans l'armée, dans le monde immense des fonctionnaires, dans la politique, dans le commerce, sur le trône, au foyer, partout! On les voit traverser des groupes, s'effacer dans les coins d'ombre, placidement, subalternes, cependant que les regards de leur maître les suivent, non point pour les surveiller mais pour prendre des ordres, involontairement. C'est le capitaine qui connaît le régiment et la ville sur le bout du doigt, qui fait partager au nouveau colonel son jugement sur la caserne et sur la cité, qui lui choisit une maison, des ordonnances, son coiffeur, son tailleur, son bottier; c'est le vieil employé qui travaille dans un coin du bureau, à la plus mauvaise place, dans les courants d'air, entre ses inférieurs et ses supérieurs, sous leurs yeux, et qui les mène tous; c'est l'électeur qui oriente le député, c'est le contremaître qui dirige en même temps l'usine et le patron, c'est le secrétaire qui écrit les lettres du prince et les lui passe pour la signature, avec ses avis; c'est le valet qui conseille d'abord et qui obéit après. Ils imposent leurs jugements et leurs volontés, insinuent leurs commandements, choisissent et les ordres auxquels ils se soumettront plus tard et les coups qu'ils se décideront à recevoir, servitudes légères qui feront oublier que ce sont eux qui tiennent en main l'autorité.

Ce sont des éminences redoutables ou bienfaisantes qui ont cette puissance secondaire, muette et cachée, plus forte que la puissance reconnue et qui, ne se découvrant jamais, ne courant jamais le risque d'être discutée, résiste aux bourrasques qui abattent le Pouvoir.

Madame Delafosse avait cette autorité-là. En quinze jours, le jeune abbé Soubise était son homme, sans le savoir.

Aux offices, du haut de la chaire, il la dominait et ses conseils tombaient sur elle, recueillie et déférente, mais, passé le seuil de l'église, il n'était que son lieutenant.

Sur ses avis, il fit quelques visites, — à Antonine, qui attendait toujours que son frère vînt la rejoindre, à madame Bertrand, aux Juigné, aux pauvres qui avaient été habillés par l'Œuvre de la Croix d'Orgevault; sa première avait été pour monsieur et madame Aristide.

M. Aristide, qui n'allait jamais à l'église mais qui était cependant considéré comme clérical, la lui rendit au presbytère.

L'avant-veille, il avait passé chez madame Delafosse et lui avait dit :

— On pense beaucoup de bien de notre curé. Savez-vous à quoi j'ai réfléchi?... Je voudrais que vous réorganisiez votre œuvre. Il n'y a que vous pour ça... Ma bru est bien revenue de ses idées, allez!... C'était l'abbé Gueydon qui les lui avait fourrées dans la tête : l'abbé Gueydon et le docteur Métayer. Mais oublions ça! Elle ne se console pas de ce qui est arrivé... Si vous vouliez souscrire à mon projet, il faudrait que vous y intéressiez monsieur l'abbé Soubise... Vous le pouvez, si, si! C'est un homme actif, bien pensant; il a l'énergie de la jeunesse... Vous ne savez pas ce qui serait excellent?... Oui, décidément, ce serait excellent!... Cela dépend de vous. Mais, avant tout, il me faut votre avis...

C'était sa façon de présenter les choses quand il avait affaire à quelqu'un qui pouvait résister à sa volonté.

Il s'agissait, tout simplement, de reprendre les séances de travail à l'Œuvre, mais avec un élément nouveau, avec, une fois par semaine, une conférence de monsieur l'abbé Soubise, directeur des consciences, qui saurait tenir tête aux esprits frondeurs de la maison.

M. Aristide s'attendait à ce que madame Delafosse se regimbât.

Contre son attente, après un moment de réflexion, elle répondit :

— Mais... si monsieur le curé ne demande pas mieux...

Incidemment, le soir, à l'église, elle avait préparé M. le curé au projet Aristide, et, lorsque M. Aristide se présenta, la place était ouverte.

Les séances de l'Œuvre reprirent la semaine suivante, mais prévoyant que les soirées seraient orageuses, ou bien qu'il régnerait un silence étouffant, madame Delafosse fit la lecture. Elle avait apporté la *Vie des Saints*.

Cela prépara ces dames aux conférences de M. le curé.

Ainsi une seule voix se faisait entendre et ce n'était pas pour déblatérer sur les voisins ou, ce qui aurait été autrement grave, pour parler de l'histoire Senecchi.

Le vendredi suivant, toute l'Œuvre était assemblée pour recevoir M. l'abbé Soubise, qui raconta la vie de saint Joseph.

Il revint, et voilà que, dès la troisième séance, madame Juigné, eut un sourire en coin qu'on ne lui voyait pas souvent.

Elle regardait M. l'abbé Soubise, elle regardait madame Chevallier... Pour mieux observer, elle se plaça contre le mur.

Il était convenu que les conférences ne devaient pas interrompre les travaux. M. le curé, discourant devant des têtes baissées, avait ainsi l'air de semoncer des femmes en faute. Mais madame Juigné le surveillait et elle voyait ses regards appliqués sur les cheveux d'or cendré de madame Chevallier. On aurait cru qu'il parlait pour elle.

Il parlait pour elle, en effet, et de toute la force de sa conviction.

Un soir qu'il retraçait la vie de Madeleine, il fit, de la repentie, sans le vouloir, d'inspiration, un portrait qui était celui de madame Chevallier. S'il avait su!...

Et madame Chevallier fut comme touchée par ce fluide. Le lendemain, on la vit à la prière qui se disait à l'église, à six heures, avant le dîner, et le surlendemain et les jours suivants on l'y retrouva encore.

M. Aristide se frottait les mains et commençait à penser beaucoup de bien du nouveau curé.

La première fois que madame Chevallier fut de semaine à l'Œuvre, M. l'abbé Soubise y passa dans l'après-midi.

Un vent aigre balayait la rue et la route qui la prolongeait indéfiniment.

Il hésita devant la porte, et puis, d'un coup de doigt, arrangeant ses cheveux, il entra.

Madame Chevallier était avec Antonine. Elles faisaient de la broderie.

Il les entretint de la misère de la famille Gontran. Les deux vieux étaient au lit : la fille courait Forgault, boitant par les rues, à la recherche de bouillon et de bois...

Madame Chevallier regarda Antonine : elles avaient, toute fraîche à la mémoire, l'affaire des Senecchi...

— Tenez, monsieur le curé, prenez toujours ces trois francs! dit madame Chevallier. J'aime mieux que ce soit vous qui fassiez l'aumône. Nous, ici, nous ne distribuons que des lainages, et même, vous voyez, nous en avons une telle provision que nous n'en faisons plus : nous travaillons pour nous.

Le curé se tenait devant elles, un peu gêné. Il resta quelques instants, et, au moment où il était sur le point de partir, Antonine fouilla dans sa poche, ouvrit son porte-monnaie, cligna des yeux en tâtant, pièce à pièce, l'argent qu'elle avait, et tendit deux francs pour les Gontran.

M. le curé se confondit en remerciements et se retira en saluant; madame Chevallier l'accompagna jusqu'à la porte, regarda dans la rue : il n'y avait personne, le froid était cinglant.

Elle rentra.

On entendait les menus graviers soulevés par le vent qui frappaient les vitres comme des rafales de givre.

Le soir, à la réunion de l'Œuvre, madame Juigné, au bout d'un instant, dit aimablement :

— Tiens! j'ai aperçu monsieur le curé aujourd'hui. Il avait l'air de sortir d'ici...

Mais madame Chevallier répondit paisiblement :

— C'est vrai. Nous l'avons vu.

Et, comme madame Delafosse s'apprêtait à commencer la lecture d'un chapitre de la *Vie des Saints*, madame Juigné n'osa pas pousser plus loin son enquête.

A peu de jours de là, on apprit que l'abbé Soubise était revenu à l'Œuvre.

Maintenant M. Aristide se réjouissait de vivre sans angoisse, et, si son canon de midi ne partait pas tous les jours, c'était uniquement parce que le soleil ne se montrait pas réguliè-

rement. Sa bru allait à la grand'messe et aux vêpres du dimanche; de temps à autre, elle avançait jusqu'au cimetière... Il reprenait insensiblement son ton de commandement. Aux repas, il parlait de l'abbé Soubise, lui jetant, de haut, de la menue monnaie d'éloge et de critique, doctement, avec ses façons de : « Voici votre compte; vous n'avez pas à discuter. » Quelquefois, il disait à sa bru :

— Quand vous apercevrez l'abbé Soubise, demandez-lui donc de s'arrêter ici : j'ai besoin de le voir.

Quand elle l'apercevrait?...

Elle le voyait tous les jours et elle ne pouvait déjà plus se passer de lui; non point qu'elle prît à l'entendre un plaisir équivoque, mais il parlait une autre langue que celle qu'on parlait autour d'elle et il avait des gestes larges, souples, habitués à bénir, une voix chaude, soulevée de souffles; ses mains étaient blanches, ses yeux bleus s'animaient étrangement...

Elle aimait ce qu'il disait, pour l'idée qu'il développait, peut-être; pour la manière aussi, et c'était le spectacle même qui l'attirait. Elle ne se l'expliquait pas. Elle allait au spectacle comme l'alouette au miroir, sans ruser, sans avoir honte ni se targuer de sa conduite; elle y allait, de sa démarche ordinaire qui était libre et saine, eurythmique et robuste, qui triomphait des pitoyables vêtements dont elle s'était laissé affubler.

Ni M. Aristide, ni madame Aristide ne se doutaient de ce qui la faisait fréquenter l'église; — ni Antonine avec qui elle passait la plus grande partie de ses journées, soit à l'Œuvre, soit dans la salle à manger de la maison Aristide, ou dans sa chambre. — Elle ne parlait jamais d'elle-même; elle s'ignorait bien trop complètement.

Après la mort de Christian, elle s'était enfuie de ses propres pensées, d'abord pour se ressaisir, et puis, sans s'en apercevoir, gagnée par ce sommeil de toute la province où ceux qui s'agitent le font sous le voile. Elle ne connaissait même plus son corps. Elle ne se regardait plus. A peine apercevait-elle sa figure, le matin, dans le miroir, au moment où elle se coiffait. Elle voyait ses yeux, sa bouche aux lèvres larges et ses admirables cheveux. Quand elle se regardait de près, une fierté lui baignait le cœur. Puis elle pensait : « A quoi bon! » et elle

baissait les paupières, perdant l'occasion de reprendre conscience de sa jeunesse.

Rien ne lui était plus. N'ayant jamais eu la disposition de sa volonté, elle savait tout juste qu'elle aurait pu, probablement, en avoir une. De la pension, sautant dans le mariage, elle était tombée dans la servitude Aristide. Elle y était restée et elle achevait par le rêve ce que son éducation et les circonstances de sa vie avaient commencé.

Elle se figurait avoir conservé son indépendance ; elle n'avait conservé que l'indépendances d'idées de ceux qui, n'ayant pas le goût de discuter, parlent peu et font doucement ce qu'on les engage à faire, — sans entrain, pour gagner leur tranquillité. — Mais elle ne s'entretenait pas assez avec elle-même pour jamais se convaincre qu'elle aurait eu cent raisons d'agir autrement qu'on ne le voulait. Elle pensait ainsi : « Je me plais à l'église. » Elle allait à l'église. Elle ne se disait pas : « Pourquoi est-ce que je me plais à l'église? » Elle n'y priait même pas. Elle s'y rendait comme on se rend à un jardin auquel on est accoutumé d'aller, non point en s'avouant que c'est pour le parfum des fleurs, pour la pureté de l'air, pour le silence ou pour le chant des oiseaux, — mais parce que l'habitude vous y pousse.

La seule femme qui eût pu ouvrir les yeux sur elle, était Antonine, mais la pauvre fille, qui ne pouvait bien se diriger que dans la nuit, était assez peu faite pour voir dans une conscience si limpide. D'ailleurs, elle avait des soucis. Son frère était revenu à Forgault, — sa retraite et ses dernières vilaines histoires à peu près liquidées. — et elle s'inquiétait de savoir quel accueil on lui ferait.

Il avait d'abord commencé par fréquenter M. Aristide, porté vers lui par ce besoin de prendre rang dans la société, mais la compagnie de M. Aristide l'avait promptement lassé. Il avait, tout doucement, espacé ses visites.

On se rencontrait avec Poulain et, de temps en temps, avec Delafosse.

Ils allaient au café, — Poulain sans se cacher, Delafosse avec moins de désinvolture, à cause de sa femme qui le recevait toujours par :

— Émile, je ne sais ce qui te prend en ce moment, mais ces façons-là ne me conviennent pas.

Il avait beau se couler par les ruelles, raser les murs, faire des détours : madame Delafosse était avertie. Alors, sous le prétexte de vins ou d'engrais à placer, il filait vers Angoulême, ou Fontenay-le-Comte, ou n'importe où, avide de liberté, laissant Belloche avec Poulain.

Belloche s'ennuya tant, qu'il apparut quelquefois aux réunions de l'Œuvre, le samedi, le jour des hommes.

Enfin, ne sachant comment tuer le temps, il se complut à regarder madame Chevallier.

Un soir, à peine dans la rue, il prit le bras de Poulain et s'exclama :

— Elle est bougrement bien, cette femme-là !

Cela avait été dit avec un tel accent que l'honnête Poulain ne put s'empêcher de lui répliquer rudement :

— Dites donc, vous !...

— Ah çà ! — fit Belloche en s'écartant, froissé. — on n'a plus le droit d'ouvrir la bouche ?...

Poulain s'excusa, mais Belloche lui en tint rancune. Il continua d'aller aux séances de l'Œuvre, avec M. Aristide ; il attendit de se trouver en compagnie de Delafosse pour se renseigner sur madame Chevallier.

Delafosse ne sut pas lui en dire grand'chose ; seulement, il admit, avec lui, que « c'était une belle femme, n... de D... ! »

Belloche la détaillait de loin, et quelquefois d'un peu près, en lui parlant, mais il sentait qu'elle était gardée par un rempart qu'il ne savait définir. Il tenta cependant des mots à double entente : ils n'eurent pas de prise sur elle. Madame Chevallier le regarda clairement, dans les yeux, un peu étonnée.

Il la jugea inaccessible et mit son échec sur le compte de la religion, qu'il insulta, ce qui ne l'empêcha point de s'obstiner à tenter de connaître son passé.

— Enfin, — faisait-il, — Ernest Chevallier, c'était un crevé ? Je me le rappelle : je l'ai rencontré à Poitiers deux ou trois fois... Ici, qu'est-ce qu'il fichait ?

— Peuh ! peuh !... rien. — répondait Delafosse. — Il était malade.

— Et elle, pendant ce temps?

Elle?... Eh bien, à la réflexion... non!... rien!

— Alors, — reprenait Belloche, — toujours et toujours à l'église, comme ça?

— Ah! pas du tout! Ça ne la tient pas depuis si longtemps!

Belloche lui envoya une tape sur l'épaule, content de sa découverte :

— Delafosse, mon ami, il y a des femmes qui aiment ça!

« Ça », pour lui, c'était la soutane, — et il était enchanté, sachant que, pour la prise, un braconnier patient vaut les meilleurs chasseurs.

Quand il ne s'agissait que d'une mineure à dégourdir, il y allait hardiment : la pièce à la mère et l'exécution du marché, — ou bien il se passait de la mère. Mais, pour une femme, il ne se sentait pas de force à enlever la position par un assaut ou par un siège en règle. Il circulait aux environs et, un beau jour, profitant d'une exaltation ou d'une lassitude, il entrait dans la place.

Son physique ne lui permettait pas de faire autrement. Ce n'était pas un séducteur. Il était maigre, plutôt petit, la barbe rude, courte, avec des poils de toutes les couleurs allant du roux au brun, parsemés de poils blancs. Sa figure chafouine était bouleversée de tics et sa mise était extravagante. Été comme hiver, il portait le même costume à carreaux, veston court, gilet voyant et pantalon collant sur ses jambes de coq maigre. Aux froids, par là-dessus, il jetait un macfarlane, et quelquefois, par les grandes chaleurs, il avait une culotte de toile, des bas de couleur et des souliers « bains de mer ». Sa démarche était inégale : le pas que faisait son pied droit était court et paraissait douloureux. Il avait l'aspect sale, mais on disait qu'il soignait ses dessous, qu'il portait des caleçons et des chemises de fine soie. Quand on était à quelques pas de lui, on ne sentait que le patchouli dont il s'imprégnait; un peu plus près, on percevait aussi l'odeur d'alcool et de tabac de son haleine. Il fumait toute la journée et ses pouces étaient culottés comme de vieilles pipes.

Il n'était pas arrivé depuis quinze jours que madame Delafosse disait à Antonine :

— Votre frère ne va donc jamais à l'église?

Antonine y allait bien pour deux. Belloche n'y voyait pas d'inconvénient : sa maison était tenue, ses repas prêts à l'heure; elle pouvait se gaver d'offices et de prières! Il laissait vivre à sa guise cet être diaphane qui apparaissait et s'évanouissait comme une vision et menait si peu de bruit qu'on ignorait l'instant où il avait passé quelque part.

Chez eux, lorsqu'ils étaient seuls, ils ne prononçaient pas vingt paroles dans la journée, — Antonine parce qu'elle ne parlait guère, et lui parce qu'il la jugeait inférieure et qu'il n'aimait point la mêler de ses affaires.

Il la questionna, cependant, sur madame Chevallier, une ou deux fois.

Antonine la portait dans son cœur.

— Et avec le père Aristide? — demanda-t-il.

— Avec monsieur Aristide?...

— Elle s'entend?...

Jamais madame Chevallier n'avait entretenu Antonine de son beau-père.

Belloche leva les épaules, agacé de cette candeur et ne souffla plus mot. Mais il surveilla et, malgré qu'il ne pouvait pas souffrir les Aristide et ceux qui les fréquentait, il ne manquait plus une occasion de s'approcher de madame Chevallier dont l'image ne lui sortait plus de l'esprit.

Madame Juigné le vit-elle à l'affût? Un soir, elle lui fit signe, et, réprimant un frisson de joie, elle lui dit :

— Ah! monsieur Belloche, quel gentil curé nous avons!... Ah! monsieur Belloche! Je crois bien que madame Chevallier lui devra le ciel qu'elle se gagne!

Et elle sourit d'une façon entendue.

M. le curé ne sortait de chez M. Aristide ou de l'Œuvre que pour aller à l'église, où madame Chevallier se montrait deux fois par jour. Dans la rue, on avait pris l'habitude de la voir passer endeuillée, pareille aux femmes de la ville qui ont le temps de pleurer leurs morts et qui vont de leur banc de prière à leurs tombes, tout le long de l'année. Sa soumission semblait s'accomplir tout doucement, sans qu'elle eût à en souffrir.

Madame Aristide la trouvait « très bien ». M. Aristide fai-

sait : « Mais oui, mais oui », l'air détaché, si content, pourtant, au fond de lui!...

A l'église, tous les soirs, avant la prière en commun, M. le curé exhortait sa quinzaine de fidèles à saintement aborder la nuit. Il ne montait point en chaire; il se tenait devant l'autel, sur la dernière marche, et il improvisait pendant un quart d'heure. Madame Juigné, que la ferveur n'avait jamais étouffée, était devenue une assidue. Les lèvres en perpétuel mouvement, elle esquissait de grands signes de croix ou brassait bruyamment son chapelet, mais ses yeux ne cherchaient pas le chemin du ciel et son esprit ne s'appliquait pas à être touché par la grâce.

Sa chaise était juste derrière celle de madame Chevallier : une bonne place pour surprendre quelque chose de « salé ».

Elle ne surprenait rien, que les regards illuminés de M. le curé qui allaient droit aux cheveux d'or et qui ne les quittaient pas.

Le malheureux ne s'apercevait guère de son propre trouble. Son éloquence le grisait.

Du petit monde qu'il avait devant lui, il ne voyait qu'une auréole blonde qui s'élargissait, devenait immense, irradiant sa splendeur par toute l'église. Il parlait du Christ, de sa beauté, de sa puissance, de sa séduction divine, de l'amour qu'il avait révélé aux hommes, et ce n'était pas un sermon : c'était une longue phrase d'adoration, exaltante, affolante à faire éclater, dans une chapelle de couvent, le cœur des novices qui auraient eu encore à lutter contre les souvenirs de la vie.

Une seule femme l'écoutait, les yeux baissés, la poitrine battue par les ressauts de son cœur.

C'étaient, pour elle, des minutes adorables où se précisait la beauté corporelle de l'Homme-Dieu, évoquée par la musique des mots. Elle se représentait ce poète admirable, plantant les jalons de sa religion à coups de passion, de douleurs, de sacrifices, de jouissances, de martyres, lavant les pieds des mendiants et se faisant laver les siens par des femmes, s'érigeant au-dessus de l'Humanité, dominant douze hommes, des groupes, une foule, un peuple, des nations, et lançant dans l'histoire future des phrases d'amour qui devaient faire battre des races; elle le voyait formidable comme un personnage de

légende immortelle, plus formidable puisqu'il était un homme !

Elle sortait de là, allégée, gonflée d'une tendresse universelle, répétant ce qu'elle venait d'entendre : « Que reste-t-il d'Alexandre, de César, de Napoléon?... »

Un soir que, rentrée dans sa chambre, elle s'était mise à lire des prières dans un livre de messe, elle commença de chercher à en saisir la portée, mais elle les trouva pitoyables et se demanda comment on pouvait atteindre Dieu en s'obstinant à dire tous les jours, inlassablement, les mêmes paroles qu'on s'accoutumait à réciter de la même voix, sans y attacher d'importance, malgré soi, l'habitude triomphant.

Elle relisait des actions de grâces, des actes de contrition, des formules d'invocation, mais elle y ajoutait des phrases qu'elle forgeait dans son extase.

Elle raisonnait comme un être impollu, saine jusqu'au fond de son être, ne demandant qu'à se convaincre.

Elle se renseigna sur les dogmes près de l'abbé Soubise, qui lui parla, un soir, à l'église, au moment de se retirer. Ils se trouvaient à deux pas des fonts baptismaux.

Madame Juigné, sortie la dernière des fidèles, s'était retournée deux fois avant de mettre le pied dans la rue. Dix minutes après, elle revint, entendit la voix de l'abbé Soubise... Il parlait de l'Homme-Dieu, chaudement, comme un avocat d'assises.

A la lueur d'une veilleuse, madame Juigné distingua madame Chevallier : elle était appuyée à la grille.

Tout à coup, M. le curé demanda :

— Qui est là?

Madame Juigné répondit :

— C'est moi, monsieur le curé : j'ai perdu mes gants... Je crois qu'ils sont restés sur ma chaise.

Il faisait nuit.

— Nous en recauserons, — chuchota M. le curé à madame Chevallier; — si vous voulez, demain, à l'Œuvre... vers trois heures?...

Elle s'en alla, troublée profondément et se répétant qu'il serait doux de vivre dans une atmosphère de piété et de foi, dans une grande maison où l'on parlerait de Dieu avec la

passion qu'on réserve aux choses terrestres, où l'on serait en perpétuelle extase, où il n'y aurait ni M. Aristide ni madame Aristide, où la vie ne viendrait pas bousculer le rêve, où, par lui, on s'approcherait d'un « au-delà » si délicieux qu'on souhaiterait n'en jamais sortir.

Madame Chevallier, le lendemain, était à l'Œuvre. Le service de semaine ne fonctionnait plus régulièrement : c'était le tour de madame Bertrand, mais la malheureuse avait d'autres soucis.

A toute heure du jour, Bertrand recevait des paysans et elle savait bien que ce n'était pas pour passer des contrats ordinaires; elle savait aussi que, la nuit, les trois lampes de son mari brûlaient dans son cabinet. Souvent elle avait aperçu la rayure aveuglante de leur lumière sous la porte. Elle n'était jamais entrée : le verrou était tiré. Alors, comme si le grincement de la plume aux mille signatures avait gratté ses muscles, elle restait éveillée, circulant dans la maison, dans sa chambre, en pantoufles, promenant sa fièvre dans tous les coins. Très tard, lorsque Bertrand s'apprêtait à monter, elle percevait le choc de la serrure de son bureau-ministre, qu'il refermait. Elle n'avait plus qu'à se coucher vite, vite, pour qu'il ne la surprît pas debout. Mais quand il était au lit, près d'elle, et qu'il s'endormait paisiblement, en homme fatigué par une besogne honnête, elle demeurait les yeux ouverts, se demandant : « Qu'est-ce qu'il vient encore de faire, mon Dieu? » et le cœur lui battait à petits coups irréguliers dans la poitrine tandis que des cloches sonnaient à ses oreilles. L'aube qui striait les persiennes apaisait son angoisse; mais à huit heures elle était debout et se mettait au ménage, aidée de sa domestique qu'elle dirigeait doucement, estimant qu'il fallait demander pardon à tous, du plus grand au plus humble, des crimes qui se commettaient sous son toit. Dans la journée, au lieu de fuir la maison, elle s'y enfermait, peureusement, préparée aux plus effroyables tragédies, regardant ses pauvres affaires comme si l'instant où il faudrait tout abandonner était proche. Certaines fois, quand elle s'inquiétait de savoir comment elle ferait pour payer des notes urgentes, elle trouvait précisément de l'argent sur sa table,

déposé par son mari, pour elle ; d'autres fois, quand elle s'imaginait que la caisse était garnie, il n'y avait pas un sou. Tout cela la démoralisait.

Et pourtant, quand elle avait la force de sortir de sa geôle, elle oubliait ses angoisses pendant des minutes, mais un rien ravivait ses tristesses, un mot, la douleur ou la joie d'un autre... Sa gorge se contractait. Elle n'était plus où elle était.

Les premiers temps, au moment où on avait fondé l'Œuvre, elle courait à la petite maison de la Croix d'Orgevault, pressée de faire du bien, coûte que coûte ; ensuite, lorsqu'il n'y eut plus de tricots à distribuer, lorsque, durant des semaines, on ne vit plus que les dames patronnesses et madame Delafosse qui remplissait les livres de remarques sur la tenue de la femme Castagne, sur l'assiduité à l'église des Gontran, des Nougaret, des Kuntz, elle recommença de s'enfermer chez elle.

Pour les autres, c'étaient de petites récréations où chacune avait plaisir à découvrir son importance sociale ; pour elle, rien n'était assez bas. Elle aurait voulu s'asseoir par terre et se traîner à genoux par humilité.

Ce jour-là, cependant, elle était allée à la Croix d'Orgevault.

On était en semaine sainte et madame Delafosse avait demandé qu'on réunît les assistés après la messe de Pâques, pour leur faire une distribution de brioches. C'était une idée à elle : il en était qui n'avaient pas de pain et qui auraient préféré une bonne miche aux deux bouchées de gâteau qu'on leur imposait, mais une fête doit être marquée par des friandises. Elle avait d'ailleurs exigé qu'auparavant chacun des inscrits se présentât, non point qu'elle redoutât une erreur, mais, outre qu'elle aimait la discipline, elle pensait que toutes ces allées et venues faisaient très bien à Forgault...

Madame Bertrand était à l'Œuvre depuis une demi-heure lorsque madame Chevallier y arriva. Presque en même temps qu'elle, un paysan, qui sortait de l'étude, vint demander où était le notaire, et madame Bertrand se leva, bouleversée.

Depuis cinq ans, elle s'attendait à un coup de massue et, chaque fois que quelqu'un se présentait, chaque fois que, devant elle, on s'inquiétait de savoir où était son mari, elle se figurait qu'elle allait recevoir le choc.

Elle dit à madame Chevallier :

— Je reviens tout de suite!...

Et elle se sauva.

Lorsque madame Chevallier se vit toute seule, elle eut envie de sortir aussi et de fermer l'Œuvre, mais les filles Nougaret frappèrent : elles venaient se faire inscrire pour une brioche.

Elles étaient encore là quand M. l'abbé Soubise entra.

Dès les premiers mots. lorsqu'ils furent seuls, madame Chevallier se sentit tout à l'aise.

C'était comme la continuation, sans coupure, de leur entretien de la veille, et puis, malgré lui, gagné par sa propre éloquence, il se reprit à passer des dogmes à Jésus.

Si on l'avait entendu en haut lieu ecclésiastique, on l'aurait sabré comme un sous-lieutenant qui se mêle de faire de l'internationalisme. Il avait lu Renan, des philosophes, des historiens, et il s'était fait une idée d'un Christ si humain que c'était tout à fait un homme tourmenté d'un grand rêve, mais un homme, heurté par les passions, transfiguré par les joies, un homme qui avait couru à la fête du martyre comme un soldat bondit à la charge, avec de grands élans hors de l'être; un homme, rien qu'un homme qui, dans l'inextricable fouillis des présomptions et des doutes, avait démêlé l'écheveau d'une religion de bonté à laquelle la terre semblait aspirer; un homme qui avait souffert et qui était mort pour avoir tenté d'aller trop haut. Un homme!

Madame Chevallier le préférait ainsi. Elle le voyait mieux et il lui semblait plus beau que ce Fils de Dieu qu'on présente comme instruit de son origine divine et de la vie qu'il devra vivre parmi les hommes, qui fait des miracles et qui ne songe pas, étant Fils de Dieu, au plus grand qui les aurait résumés tous, à faire les hommes frères en amitié et à supprimer leurs maux...

N'étant pas habituée à raisonner, elle pensait tout cela confusément et n'en osait pas discuter, mais, lorsqu'il lui était arrivé de s'appesantir là-dessus avec quelque obstination, elle avait eu des révoltes. Elle avait adoré le Christ martyr de sa foi, mais n'avait pu se défendre de juger sévèrement Dieu le Père.

Quelquefois, pour ne pas se laisser envahir par le doute, devinant qu'elle se perdait un coin de repos, par un grand effort, elle s'était arrachée à ses réflexions.

Si elle n'était pas religieuse, au sens où l'on entend le terme d'ordinaire, c'était, pensait-elle, la faute de la religion. Elle ne demandait qu'à se convaincre ; mais elle voulait pouvoir ouvrir les yeux tout grands, étant trop souvent obligée de les fermer dans la réalité sur tout ce qui se faisait autour d'elle.

Et voilà qu'on lui représentait un Homme-Dieu plus humain que l'Homme-Dieu, Fils de Dieu, auquel on l'avait accoutumée : M. l'abbé Soubise lui parlait de cet être exceptionnel comme d'un héros de l'histoire, effleurant à peine sa parenté divine, satisfaisant, sans le vouloir, cette auditrice, gagné, lui aussi, par cette extase et se disant que Madeleine, qui était belle, devait, aux discours du Christ, ressembler à madame Chevallier.

A un moment, il lui demanda :

— Pourquoi ne communiez-vous pas ?

— Est-ce que je sais ! — fit-elle, l'air absent.

Il en reçut comme un grand coup, sous lequel il se redressa.

Un autre aurait dit : « Malheureuse ! » et l'aurait accablée des foudres célestes.

Il avait, lui, l'enthousiasme de sa jeune foi. Cette femme, à qui nul n'avait parlé comme il l'avait fait, qui se cristallisait dans son propre silence au lieu de s'épanouir dans une ardeur religieuse, il la gagnerait, — il la gagnerait !

— Alors pourquoi venez-vous aux offices, pourquoi priez-vous, si vous ne croyez pas tout à fait ?... Serait-ce la peur de Dieu qui... ?

Non, ce n'était pas la peur de Dieu qui l'amenait au pied de l'autel : ce qui l'attirait, c'était cet apaisement qui tombe des voûtes de l'église, ce silence ou ces chants aigres, ou ces psalmodies qui endorment, ou cet encens qui grise ; c'était l'appareil du sacrifice, les fleurs, les cierges qui piquent d'or la nuit, et les coloris des vitraux sur les piliers, et la blancheur de la sainte table, et ces gestes de bras qui élèvent le ciboire et l'ostensoir, et cette espèce de sauvegarde, de terrain neutre où l'on se retire quand on a souffert au combat ; c'était tout ce qui repose du spectacle de la vie... Ce n'était pas la peur de Dieu, mais elle ne savait pas l'expliquer.

Elle restait silencieuse, étonnée de la clarté que projetait la question en elle, n'osant plus regarder.

— Cherchez!... Cherchons... Est-ce la confession qui vous fait reculer?

Elle eut un geste : « Peut-être », mais ne répondit pas.

— Eh bien!... j'admets que la confession soit amère... il faut qu'elle soit amère!... Mais savez-vous ce que vous vous refusez? Savez-vous la joie qui la suivra? Savez-vous... savez-vous que la communion a la saveur d'un baiser?

Il s'était dressé :

— C'est un baiser... c'est le baiser de Dieu qui parachève l'œuvre d'amour, comme le baiser de l'homme parachève les amours des hommes... mais cent fois plus beau, cent fois plus adorable, cent fois plus doux!...

Penché au-dessus de ses cheveux d'or, il ne voyait qu'un poudroiement d'auréole et, au-dessous, de longs cils baissés sur des cernes bleuis et le duvet des joues.

Le monde finissait là.

L'abbé se troubla.

Son verbe s'était amolli :

— N'avez-vous jamais pressenti l'extase qu'il y a à se dire : « Dieu pénètre en moi, je le reçois comme le plus radieux, le plus suave des amants »?... Ah! venez à lui, venez!... Laissez-moi vous conduire à cette joie!... Et, tenez...

Sa voix frémissait. Il se baissa doucement, prit la main de madame Chevallier qui tremblait sur le bras du fauteuil, et, au contact de cette peau brûlante, tout acheva de se brouiller :

— Tenez! madame... tenez! si vous veniez à Dieu, il ne me semblerait pas que ce serait moi qui vous amènerais jusqu'à lui, je croirais que nous irions ensemble vers lui, dans un même amour divin. Nous arriverions à ses pieds, comme deux pécheurs, d'un même élan, et. près de vous, je me sentirais moins indigne...

Il sentit la main qu'il tenait trembler plus fort.

Se méprit-il?... Il se laissa tomber à genoux comme un homme, bouleversé, pleurant et balbutiant :

— Madame... madame!...

Madame Chevallier poussa un cri.

Elle était debout, devant lui, outragée comme si des lèvres

de femme étaient venues se poser sur sa chair et, dans un grand désarroi, elle se recula vers la fenêtre.

Sans un mot, sans rien pour celui qui se traînait à ses pieds et lui demandait pardon de ce coup de folie, elle avait pris son chapeau, sa pèlerine, rapidement, et elle était partie haletante, allant droit à la maison Aristide.

On ne la vit pas à la prière du soir.

Au dîner, elle répondit à peine à madame Aristide et, dès le dessert, elle monta dans sa chambre, se disant qu'elle n'irait plus à l'Œuvre, jamais!

Elle ouvrit son secrétaire, prit les lettres de M. Colonna, se mit au lit et les relut lentement, une à une, pour se laver de cette salissure.

Le lendemain, qui était vendredi saint, elle ne se montra pas plus à l'église qu'à la Croix d'Orgevault; le surlendemain et le dimanche de Pâques, elle n'y parut pas davantage.

Madame Aristide essaya de la questionner, mais elle répondit d'un ton sec :

— Je ne me sens pas bien.

— Et la distribution des brioches?...

Elle tourna les talons, tranquillement, sans colère, mais décidée.

M. Aristide crut à une fantaisie; mais, comme celle-ci se produisait, pensait-il, sans motif, il eut peur. Son terrain ne lui paraissait plus solide : sa belle-fille, dont il escomptait déjà la torpeur, se réveillait... Il fallait aviser, au plus tôt.

Il commença de fréquenter assidûment Bertrand avec qui, d'abord, à propos en l'air, et, insensiblement, précisant ses intentions, il se mit à parler d'affaires de Bourse.

Bertrand se faisait fort de doubler des capitaux en moins de six mois.

« Six mois, — pensait M. Aristide, — six mois... »

Il s'était dit qu'un jour ou l'autre, une lubie prendrait à sa bru et qu'elle les planterait là.

Le souvenir de leurs morts ne la retiendrait pas à Forgault; quant à ses occupations!...

Alors, il fallait profiter de la fortune qu'il avait encore en garde. « Neuf chances sur dix! » — disait Bertrand.

Avec deux ou trois bonnes opérations...

Il fallait les tenter.

Belloche, lui, lorsqu'il avait vu madame Chevallier s'interdire la porte de l'église, avait fait : « Tiens, tiens! » et il s'était frotté les mains, supputant son tour, car il croyait fermement que le curé avait eu le sien.

VIII

On n'avait rien su de ce qui s'était passé.

Madame Juigné avait appris seulement que M. l'abbé Soubise était venu à l'Œuvre et qu'il y avait rencontré madame Chevallier. Une autre qu'elle se serait contentée de cela pour jaser, mais c'était une commerçante qui avait l'orgueil de la bonne marchandise : elle entendait aussi ne livrer que des potins de premier choix.

Elle tâta madame Delafosse, madame Poulain, M. le curé lui-même.

Madame Delafosse était trop outrée de la brusque retraite de madame Chevallier pour ménager cette jeune femme qui avait, disait-elle, des façons d'hystérique; mais elle ne savait rien non plus. Madame Poulain était logée à la même enseigne; d'ailleurs les cancans ne l'intéressaient pas. Quant à M. le curé, il avait dit : « Madame Chevallier est très malheureuse. Elle nous reviendra. » Cependant, à la prière du soir, il ne parlait plus de l'Homme-Dieu et de Madeleine. Un poids paraissait l'accabler. Il courait chez les pauvres, donnait des aumônes tant qu'il pouvait, et, quand il ne s'enfermait pas au presbytère, on le trouvait à l'église, rangeant, époussetant ou priant, à genoux sur la pierre, la figure entre les mains.

Il n'était pas intransigeant; il ne le devint pas pour cela. Une atmosphère de bonté vaguait autour de sa personne. Il aurait voulu racheter toutes les faiblesses, toutes les fautes, les siennes et celles de l'univers entier.

Depuis qu'il était arrivé à Forgault, depuis qu'il parlait

devant madame Chevallier, il n'avait pas vu sur quel terrain il s'égarait. Il avait fallu ce coup de folie pour lui faire recouvrer sa raison, non pas affolé par les conséquences, mais affolé par son indignité, se mortifiant, honteux de n'avoir pas su mater ses appétits d'homme de trente ans.

Il s'était raccroché à sa foi, brusquement chassé de ce rêve dans lequel il s'était embarqué, n'ayant alors, dans tout son cerveau déraisonnable, que la vision des cheveux blonds, de la figure adorable, des cernes bleuis, des lèvres sanglantes et du souffle égal qui, sous le corsage de deuil, soulevait la gorge de madame Chevallier.

Le lendemain, il était parti pour Poitiers, chercher l'apaisement de son tourment près du vieux confesseur qui, durant son passage au grand séminaire, avait reçu l'aveu de ses péchés. Il en était revenu, le soir même, pour s'abîmer dans une pénitence de chartreux ; le surlendemain, jour de Pâques, il avait fait son sermon sur la contrition, s'imposant l'amertume de lancer par l'église sa propre histoire, parlant du pardon de Dieu, de la bonté de Dieu, de musique céleste, tandis que grondaient encore en lui ses remords d'homme.

Quand madame Delafosse lui avait signalé que madame Chevallier, non seulement ne communiait pas, mais n'était pas à la messe, un grand froid au cœur l'avait saisi. Madame Delafosse avait lâché durement :

— Puisqu'elle est si malheureuse, elle n'a qu'à nous imiter. Et, d'ailleurs, pourquoi est-elle malheureuse ?

Il avait répondu suivant son idée :

— Il faut prier pour elle.

Il pria, de toute sa ferveur, ignorant encore qu'il priait pour une femme, bien plus que pour une âme à sauver, — homme, malgré lui, jusque dans sa contrition.

Il se demandait comment il pourrait ramener à Dieu celle qu'il avait éloignée de lui ; il voulait courir à elle, se jeter à ses pieds, la supplier d'effacer de sa mémoire cette minute insensée ; il voulait reparaître devant elle en humble ministre de Dieu...

A quelques jours de là, madame Aristide dit à sa bru :

— J'ai commandé une messe pour l'anniversaire de la mort de Christian.

Mais, lorsque l'anniversaire arriva, madame Chevallier ne parut pas à l'église.

M. Aristide, n'y tenant plus, lui demanda :

— Ah ça, ma chère amie, qu'avez-vous donc?

Elle?... Rien, rien.

Elle alla au cimetière; mais, au cimetière, elle ne trouva pas le dérivatif qu'elle souhaitait. Elle se retira dans sa chambre, relut des lettres de Christian, fouilla dans le meuble où ce qu'elle gardait de lui dormait... Une année déjà! Cela lui semblait pourtant si près — ou si loin!

Une grande douleur ou une grande joie s'enregistre d'un bloc dans la mémoire et dissimule les détails de tout ce qui l'a précédée. De la crise, il vous reste une date, un incident tout sec : on ne voit plus avec netteté les détails. On voudrait reconstituer le passé; on se décide à mettre ordre à ses souvenirs... Un à un, on les appelle, on les classe; on s'aperçoit qu'il en manque, on les recherche. Il en est qui ne reviennent plus, évaporés. Trop près de l'événement, on n'était pas assez maître de soi : les souvenirs tourbillonnaient; un d'eux s'étalait et prenait la place de dix autres, on n'arrivait pas à le réduire, les proportions n'étaient pas gardées. Trop loin, ce sont les plus futiles qui, seuls, ont résisté aux années.

Elle commençait pourtant à s'entourer des siens. Peut-être que si elle avait eu quelqu'un pour l'en entretenir, elle aurait pu ramener les égarés, les meilleurs. Mais il aurait fallu quelqu'un qui eût connu toute sa vie, ou bien que les choses du cœur eussent intéressé.

Elle n'avait qu'Antonine, qui venait passer les après-midi avec elle, et cette grande fille incolore, si douce, si éteinte, ne semblait pas préoccupée des choses du cœur.

Toutes les deux, elles ne s'entretenaient que de la tâche qu'elles s'imposaient.

Depuis que madame Chevallier n'allait plus à l'Œuvre de la Croix d'Orgevault, elle s'était mise sérieusement à faire de la broderie. Antonine la dirigeait.

Elles se comblaient d'éloges.

C'étaient leurs joies.

Elles travaillaient côte à côte et le contraste était extraornaire. L'une paraissait toute en lumière, l'autre se brouillait

dans la pénombre, et chacune, avec des attitudes et des traits différents, en arrivant à ressembler à l'autre.

Des deux, Antonine était encore la plus courageuse. Elle avait pris l'habitude, dès l'enfance, de ne se passer aucun rêve. Elle savait qu'aucune prière, aucun cataclysme heureux, ne pouvait la tirer de sa médiocrité. Elle était née résignée. Elle aurait fait le bonheur d'un homme, mais on lui avait enseigné à ne jamais souhaiter le mariage : une fille qui est presque une irréalité, qui a des cheveux, des cils et des sourcils blancs, et une peau diaphane, ne se marie pas. Elle avait accepté son sort sans récriminer ; elle était restée bonne, attentive, et, quand on la connaissait bien, elle laissait apparaître sa gaîté. Avec madame Chevallier, elle avait de ces moments d'expansion subite. Elle lui disait parfois brusquement :

— Comme vous êtes jolie !...

Madame Chevallier, qui aurait voulu pouvoir lui répliquer : « Et vous, Antonine ! » lui répondait :

— Jolie, moi ? Allons donc !

Elle finissait par ne plus le savoir : on le lui avait si peu prouvé ! Et puis, cela lui servait-il à mieux brûler ses heures ? Mais non, elle n'était pas jolie !

Et elle se remettait à sa broderie.

Un jour, Antonine arriva plus joyeuse. Elle avait un journal de modes à la main : on annonçait un grand concours de travaux de dames.

Madame Chevallier le lut et s'étonna de tant d'agitation.

Alors Antonine rougit jusqu'aux oreilles, en disant :

— Je croyais que cela vous amuserait... Moi, un jour, j'ai envoyé des napperons à un concours et j'ai eu un troisième prix.

Madame Chevallier réfléchit un peu et, comme une pensionnaire qui se résout à quelque chose de risqué, elle regarda Antonine en souriant :

— Si j'envoie mon paravent de glaïeuls, vous enverrez votre nappe d'autel ?

— Oui !

C'est ainsi qu'elles se décidèrent...

Elles s'occupaient de l'emballage lorsque madame Aristide survint : il fallut bien lui avouer ce qu'elles voulaient faire.

— Antonine a eu déjà un prix, — dit madame Chevallier.

Madame Aristide regarda le panneau. Elle aurait voulu des hirondelles, ou une colombe, ou des papillons, pour animer les fleurs, — avec des nuages aussi.

— En somme, — ajouta-t-elle en examinant le règlement du concours, — qu'est-ce que c'est qu'une « Association de relèvement social »?

— C'est une société de bienfaisance, — répondit madame Chevallier.

Le mot « social » tourmentait madame Aristide. Elle dit tout de suite :

— Oui, mais, vous savez, ma chère fille, si c'était une affaire de socialistes, quelquefois?... Vous devriez en parler à votre beau-père... Il faut prendre tant de précautions par le temps qui court!

Madame Chevallier n'eut pas à en parler à M. Aristide. Ce fut lui qui, le soir, au dîner, à brûle-pourpoint, lui demanda :

— En somme, qu'est-ce que c'est que cette Association de relèvement social?

Elle n'en savait pas plus long que lui.

Il branla la tête, réfléchit un instant, regarda madame Aristide, et — selon sa coutume, quand il entendait affirmer son inébranlable volonté d'être maître en sa maison — il parla d'autre chose : de l'affaire Bertrand, en ne s'adressant qu'à sa femme jusqu'à la fin du repas.

Madame Chevallier s'était à peine retirée dans sa chambre qu'il lâchait, les dents serrées :

— Tu me feras le plaisir de t'informer, dès demain, sous quel nom elle a l'intention de prendre part à ce concours, n'est-ce pas?

Et, devant la mine ahurie de madame Aristide, il ajouta lentement, en se frottant les mains :

— Je ne suppose pas qu'elle ait le toupet de mettre le nom des Chevallier en avant?... Chevallier! Chevallier!... ça ne lui appartient pas! c'est mon nom!

« Son nom!... » Il souriait, content.

Dès le matin, madame Aristide monta chez sa bru :

— Eh bien! — fit-elle, — vous êtes toujours décidée?

— A quoi? — demanda madame Chevallier.

— Dame, voyons! à envoyer vos glaïeuls?... Vous savez, ma chère fille, si cela vous amuse *la moindre des choses*, ne vous privez pas!... Aristide me le disait encore hier : « Elle a bien raison!... » Vous avez bien raison!... Mais, en somme, qu'est-ce que c'est que ce journal?... Quelquefois, on ne s'imagine pas ce que ça peut vous attirer de désagréments!... Si Antonine envoyait les glaïeuls à son nom?... hein? vous ne croyez pas que ce serait aussi bien?

Madame Chevallier, agacée, répliqua un peu sèchement :

— C'est moi qui les ai faits. D'ailleurs Antonine envoie une nappe d'autel.

— Ah?... Eh bien, raison de plus! Elle n'a qu'à joindre vos glaïeuls à sa nappe.

— On n'a droit qu'à un seul objet pour l'exposition... Et puis laissez-moi!... je veux envoyer mon paravent!

— Peste!... peste!... ma chère fille, vous pouvez envoyer votre paravent!... Envoyez le diable et son train, si vous voulez! Ce que je vous en dis, c'est pour vous, n'est-ce pas?... Mais vous devez comprendre aussi que dans notre situation, à Forgault, ça fera causer!... Il n'y a que les petites filles des sœurs qui font ça!... Ah! on parlera, oui!

— Tant mieux! On parlera.

A la fin, c'était agaçant!

Madame Aristide sentit bouillonner sa colère. Des larmes lui vinrent aux yeux. Elle chercha vivement son mouchoir, mais, pour atteindre sa poche, il fallait qu'elle relevât sa jupe, qu'elle pût glisser la main dans l'ouverture de son premier jupon, puis dans l'ouverture du second jupon; il n'y avait plus, ensuite, qu'à trouver le grand sac qui lui battait les jambes, — le sac qui contenait son porte-monnaie, son trousseau de clefs, des cure-dents, un chapelet dans sa gaine, trois marrons d'Inde contre les rhumatismes, quelques menus objets, des fragments de papier et son mouchoir.

Exaspérée, elle lança :

— On parlera!... C'est vite lâché!... Et qu'est-ce que vous faites de nous?...

Et, comme la poche ne voulait pas livrer son ouverture, madame Aristide sortit en criant :

— Dans ce cas, on prend un faux nom anonyme, là!

Et elle continua de bougonner sa rage dans l'escalier.

Madame Chevallier serrait les poings. Ah! cette voix qui s'éloignait, cahotante, asthmatique, et qui sombrait dans un fracas de portes fermées violemment!... Combien de fois elle l'avait entendue!

Jusqu'au soir, elle ressassa son indignation, se persuada qu'il fallait se décider à en finir.

Au dîner, elle n'était pas calmée.

De part et d'autre, on resta silencieux.

Lorsque, le lendemain, madame Aristide pénétra dans la chambre de sa bru, sans frapper, selon sa coutume, elle déposa une pile de linge sur une chaise et dit :

— Je ne vous dérange pas, Jeanne? Je vous apporte des serviettes!...

Elle s'effondra dans un fauteuil, les poings à la gorge, et après des : « Quelle chaleur! » elle cligna des paupières et, le plus aimablement qu'elle put, fit :

— Vous ne savez pas?... Eh bien, moi je suis contente que vous envoyiez quelque chose pour ce concours! Après tout, les gens diront ce qu'ils diront... nous sommes les maîtres, n'est-ce pas?...

M. Aristide était passé par là.

Madame Chevallier sourit : elle avait déjà écrit l'adresse, avec : « Envoi de Mademoiselle Jeanne Reverdy, — de Forgault », — pour avoir la paix et puis parce qu'elle éprouvait une joie de gamine à retrouver son nom après s'en être déshabituée pendant quatorze ans.

L'après-midi, Antonine étant souffrante, madame Chevallier porta son colis à la gare et s'en fut chez son amie, lui montrer son récépissé.

La maison Belloche était une grande bicoque triste, propre, qui sentait le moisi, et dont la moitié des pièces était plongée dans l'ombre où vivait Antonine. Dès le seuil, on avait l'impression d'entrer dans une cave; le premier, comme le rez-de-chaussée, était pavé de carreaux rouges, passés au sang de bœuf tous les mois et qui luisaient, reflétant le plafond.

Antonine était dans sa chambre, aux volets fermés, avec une

de ces migraines qui lui duraient huit ou dix jours chaque fois que la saison changeait.

Ce fut Belloche qui vint ouvrir, en chaussons, le chapeau mou sur la tête, et, si madame Chevallier ne s'était pas contrainte, elle ne serait pas entrée. Mais Belloche insista.

Elle le sentit qui montait derrière elle, dans l'escalier, et elle en eut un frisson comme si une bête visqueuse s'était collée à sa jupe.

Cependant, à la porte d'Antonine, il s'arrêta, la chargea de ses « bons souvenirs » pour monsieur et madame Aristide, et partit en disant à sa sœur :

— Je sors.

Dans un coin de la pièce toute noire, madame Chevallier devina une forme blanche. C'était Antonine, qui était étendue sur sa chaise longue.

Un pas courut sur le dallage, la fenêtre crissa, et un filet de lumière fit irruption dans la pièce, frappant le panier des soies et jetant sur les murs des ors, des bleus, des rouges.

Madame Chevallier eut beau se fâcher, Antonine ne voulut pas la recevoir dans l'ombre.

— Vous savez, — dit-elle, — que je n'envoie décidément pas ma nappe. C'est trop religieux. J'aime mieux finir ce chemin de table, que j'ai commencé il y a plus de six mois... Vous ne le connaissez pas ?

Madame Chevallier le prit, alla l'examiner dans le rayon de jour qui venait de la fenêtre : c'était un merveilleux travail, précieux, délicat, où toutes les ressources d'un labeur microscopique étaient employées avec une aisance extraordinaire.

Madame Chevallier s'écria :

— Je ne concours plus, je ne veux plus concourir avec vous. C'est insensé ! C'est admirable ! Je ne concours plus !... Je vais retirer mon envoi !

Antonine s'était levée d'un bond, riant, goûtant de ces grands bonheurs de recluse qui éclatent pour de petits motifs de fourmis.

— Vous croyez que c'est bien ? — demandait-elle, ravie, convaincue déjà.

Madame Chevallier affirmait qu'elle ne voulait plus concourir :

— J'aurais honte!... Je vais retirer mon envoi!

— Taisez-vous! taisez-vous donc!... Vous ne voyez pas les défauts, et il y en a!... Tenez, ici, dans la bordure...

Cette Antonine!...

Elles s'embrassèrent.

Lorsqu'elle la quitta, madame Chevallier, toute joyeuse, revint chez M. Aristide en se répétant : « Antonine aura le premier prix!... On ne peut pas le donner à d'autres!... » Elle en était toute bouleversée.

C'était pour une broderie, mais les peintres sont bien bouleversés par un tableau, les sculpteurs par une forme de plâtre, les écrivains par une page de livre, les jardiniers par un pétale de rose, les chimistes par une fumée, par une cristallisation microscopique, par la couleur d'un liquide, les enfants par le succès d'un camarade, — et chacun se figure que le monde est secoué de son émoi, que la terre en frémit et que tout va prendre une direction nouvelle... Ils reculent les limites de leur action, ils se suggestionnent, ils ne voient plus leurs voisins tels qu'ils sont. Ce sont des isolés qui peuplent un désert infini...

Au tournant d'une rue, madame Chevallier rencontra le docteur Métayer et lui dit :

— Je sors de chez Antonine.

— Comment va-t-elle?

— Très bien.

— Je la croyais avec sa migraine?

— Ne m'en parlez pas!... Elle a un chemin de table qui est une merveille!

Le docteur Métayer la regarda, un instant, et, en même temps, l'un et l'autre éclatèrent de rire.

Ils revinrent ensemble.

— Vous avez raison, — faisait le docteur, — l'important, c'est qu'elle ait un chemin de table qui soit une merveille... Et puis, je voudrais bien bavarder avec vous, comme autrefois, à cœur ouvert. Nous sommes de si vieux amis!...

Belloche les croisa, fit mine de s'arrêter, mais le docteur l'esquiva, le saluant à la façon de quelqu'un qui n'a pas une minute à perdre. Il marmonna :

— Une jolie acquisition que le pays a faite là!

— Oh! docteur!...

— J'ignore s'il a de bonnes épaules, mais je sais ce qui pourrait peser dessus!... Enfin! ça nous est égal!... Écoutez-moi. Il y a longtemps que je voulais vous entretenir de vous. Qu'est-ce que vous faites?

Elle faillit répondre : « De la broderie », mais elle fut embarrassée comme un grand garçon à qui l'on demande : « Que fais-tu? » et qui ne peut cependant pas avouer : « J'écris des vers. »

— Vous ne vous ennuyez pas?

— Quelquefois, — dit-elle.

Ils marchèrent en silence.

Soudain, madame Chevallier s'exclama :

— Ah! mon Dieu!...

Ils étaient devant chez M. Aristide.

Le docteur Métayer ne se montrait pas souvent chez les Aristide, — non point qu'il fût brouillé avec eux : on le comblait de prévenances; mais il sentait bien qu'on aurait voulu l'envoyer aux cinq cents diables pour son indépendance d'idées et ses allures d'anarchiste. Il reprit :

— Il faudra que nous causions, un de ces jours.

— Quand vous voudrez, docteur.... Qu'est-ce qu'il y a?

— Allons! allons! ne vous tourmentez pas. Il n'y a rien de grave..., pour l'instant.

— Mais, dites, docteur!... dites vite!... qu'est-ce qu'il y a?

— Chut! Voyez, voyez!... voici votre beau-père qui nous a aperçus et qui arrive... Il y a lui, voilà! Avez-vous l'intention de finir vos jours dans ce cloître?... Chut! il arrive... Réfléchissez...

M. Aristide était derrière la grille :

— Vous n'entrez pas, docteur?

Le soir, dans sa chambre, madame Chevallier se répéta : « Où voudrait-on que j'aille? »

Où aurait-elle pu aller? Elle était comme ces prisonniers qui sont restés longtemps dans une cellule trop étroite, à qui l'espace donne le vertige.

Rien qu'à l'idée d'un changement, la tête lui tournait. Pourtant, qui donc pouvait la retenir ici?... Son petit mort?... Il

était vivant en elle, il emplissait sa pensée!... Ses parents?... Elle n'en avait point.... Ses amis?... En avait-elle?... Le docteur Métayer?... Elle le voyait si peu!... Antonine?... Six mois avant, elle ne la connaissait pas.

Elle pensa qu'elle réfléchirait; mais, avant de s'endormir, elle fit un retour vers le passé, celui de son petit Christian, celui — court et brûlant — de M. Colonna, et, quand elle se réveilla le lendemain et qu'elle ouvrit sa fenêtre, le ciel était si pur, les misérables arbres fruitiers, enfermés entre les murs du jardin de M. Aristide, si frais, que sa résolution, déjà vague la veille, devint encore plus floue.

Flavie entra, portant le petit déjeuner.

Flavie?... Oui, elle l'emmènerait.

Où l'emmènerait-elle?...

Un peu plus tard, elle entendit Adèle monter.

C'était l'instant où elle venait enlever la tasse de chocolat, — un prétexte à bavardage; Adèle lançait un petit coup de tablier à droite, un coup de plumeau à gauche, apportait les nouvelles du pays...

Adèle?... Eh, non!... elle ne l'emmènerait pas. Adèle avait sa vie faite ici.

Elle disait pourtant que la maison ne lui plaisait guère : la souillarde était trop étroite, il n'y avait pas assez de cuivres, et madame Aristide était toujours à lui donner des ordres par bribes. Surtout, il y avait M. Aristide, la mine fermée; Adèle frissonnait quand elle se demandait ce qu'il pouvait penser... Eh bien, si on l'avait mise à la porte, elle aurait pleuré toutes les larmes de son corps et peut-être même qu'elle n'aurait point voulu partir! Son licol la blessait, mais il était entré dans les chairs, profondément.

Voilà, pourtant, que cette idée du docteur Métayer cheminait.

Madame Chevallier réfléchissait. Si elle avait connu quelques jolis coins paisibles, elle aurait bâti un projet; mais quels endroits connaissait-elle?... Poitiers? Deux années d'amertume!... Niort? Quelques jours de joie et les plus immenses douleurs de sa vie!... Saint-Georges? Deux saisons, en « baigneurs », — deux saisons avec son Christian et les vieux Bénité. Aussi Niort et Saint-Georges sans Christian... Non, non!

Forgault, douze années de Forgault : l'éternité!

Et cette femme, gonflée de sève, avait si peur de la vie qu'elle préférait s'enterrer là, plutôt que de tenter l'aventure.

A quelles tristesses, à quels crimes ne nous détermine pas l'habitude et quelle force n'abolit-elle pas en nous? Les courageux, ce sont ceux qui ont tâté de tout sans avoir le temps de s'attacher à rien. Le gamin qui, d'une classe de collège, a passé à une autre classe, et du collège au lycée, du lycée à la chambre d'étudiant, et de la dernière chambre d'étudiant à la caserne, est mûr pour le courage. Vienne l'instant, il se fera casser la figure allégrement, n'ayant, dans la petite histoire de ses jours, aucun chapitre un peu long où il puisse se découvrir le goût de l'existence.

A ses côtés, le fils du fermier, qui a vécu vingt ans sur la terre natale, qui l'a désertée pour endosser l'uniforme, se battra parce qu'il a le conseil de guerre dans son dos, parce qu'il a les enthousiastes près de lui qui marchent, qui vont aux balles en chantant; mais les souvenirs de ses champs, l'odeur des fourrages et des étables qui l'assaillent, à cette minute, impérieux, si forts, le rendront sage. Si loin du sillon, il entend cependant le soc qui gémit dans le sillon : « Garde-toi pour moi! »

Et, pareil à ce paysan, fils de paysan, qui n'a vu qu'un ciel et qu'un même horizon durant vingt années, il y aura encore le bourgeois, fils de bourgeois, celui qui a emporté de chaque coin de la maison paternelle le parfum d'une habitude et qui, à distance, retrouve sur chaque meuble, dont la forme, la couleur et les détails se précisent en son esprit, les traces de son propre passé. Du courage. il en aura toute sa vie, mais petitement, âprement parfois, pour se conserver son fauteuil, sa chaise, son lit, le coffre à bois où, les soirs d'hiver, il puise les rondins du foyer. Si la plainte familière d'une charnière de porte venait à lui manquer, il croirait être devenu sourd.

Les gouttes d'eau qui, d'une haute corniche de cathédrale, tombent toujours, et toujours à la même place, depuis des siècles, creusent, dans les dalles les plus dures, ces trous profonds. Ce sont les manies les plus menues qui, se renouvelant au même endroit, creusent la tanière qui est la véritable patrie du petit bourgeois. Il n'a de courage que pour arracher

les plantes qui, envahissant l'entrée, finiraient par la boucher. Qu'un cataclysme se produise, il se laissera bloquer dans sa retraite, assuré que partout ailleurs une mort certaine le guette et se figurant que là, du moins, il peut encore vivre sans air, sans lumière : qu'importe! Il est chez lui.

Qu'il s'agisse du bourgeois, du paysan, du financier, du poète ou de l'ouvrier, ce sont les habitudes qui constituent pour chacun le plus précieux attirail du bonheur. Et celui qui en a de très vieilles peut dire : « Je ne tiens pas à celle-ci... » Quel mensonge!... Ou quelle vérité! Si vieille, c'est l'habitude qui le tient au cœur.

Sans ses douzes années de vie de Forgault, madame Chevallier aurait peut-être fait ses malles, — mais elle retourna le soir chez Antonine, elle y revint le lendemain, songeant à peine à cette idée de départ qui l'avait effleurée et ne s'imaginant pas que c'était sa volonté d'affranchissement qu'elle abandonnait.

Vers la fin de la semaine, elle aperçut le docteur Métayer, de loin, et, se devinant si lâche, elle l'évita.

Le dimanche suivant, madame Aristide revint de la messe en disant :

— Ah! ma chère amie, c'est bien ennuyeux!... Vous ne savez pas?... J'ai vu madame Delafosse... C'est bien ennuyeux, allez!... Figurez-vous qu'elle a passé à l'Œuvre hier. Elle a regardé la réserve, et les mites y sont!... Il y a deux chandails complètement mangés. Croyez-vous?... Et nous qui avions mis tant de naphtaline!... On ne peut pas laisser perdre tout ça!... Il va falloir s'en occuper.

Madame Chevallier ne répondit pas. Depuis l'incident de l'abbé Soubise, elle n'avait remis les pieds ni à l'Œuvre ni à l'église. et madame Delafosse lui en gardait une double rancune. On ignorait à quoi elle occupait son temps, et madame Juigné avouait ingénument qu' « elle y perdait son latin ».

La brave Poulain soupirait après les réunions, tandis que madame Bertrand était à ses tourments de tous les jours.

Quant à M. Aristide, il fréquentait Bertrand de plus en plus assidûment, et, certains soirs, après des heures en sa compagnie, il revenait, la figure éclairée, non point par un sourire,

mais par quelque chose d'indéfinissable : une joie qui se cachait sous sa peau et qui la faisait frémir à certaines places. Quelquefois il avait marmonné à madame Aristide :

— Du train dont nous allons, hé! hé!... Je pourrais bien lui dire dans deux ou trois mois : « Si la maison ne vous plaît pas, allez voir ailleurs! »

— Pas possible!...

— Tout est possible...

Il ajoutait, impératif :

— En attendant, tais-toi et occupe-la.

Et madame Aristide répondait, subjuguée :

— Je me tais!

Pour ce qui était d'occuper sa bru, elle ne savait pas comment s'y prendre. Cette femme avait de telles lubies! Lorsqu'elle la visitait, dans sa chambre, avec l'intention bien arrêtée d'être aimable et de bavarder, elle demeurait coite après les : « Quelle belle mine, ma chère amie! quelle belle mine vous avez! » ou : « Cet escalier!... » Elle s'asseyait, se tournait, lançait des coups d'œil de droite et de gauche et lâchait une remarque qui achevait de faire prendre la glace.

Madame Aristide était une femme qui regardait à tout, qui examinait tout, mais qui n'enregistrait que ce qui allait de travers. Elle était comme ces médecins qui n'ont l'oreille ouverte qu'au petit bruit de ce qui chevauche et qui, dans la figure d'un homme, ne découvrent que les stigmates de la tare. Quand une telle femme entre chez vous, il faut, vite, se tenir sur ses gardes et dire : « Vous voyez ces rideaux? Ils ne sont pas fixés parce que... Et cette housse? Elle n'est pas nettoyée, parce que... » Sinon, à peine dehors, elle ira répéter : « Vous savez, dans cette maison, tout est en désordre! Les rideaux ne sont pas fixés, les housses sont dans un état!... »

Pour que les mites, qui avaient dévoré les chandails, pussent fournir aux Aristide une occasion de faire revenir leur belle-fille à l'Œuvre, il aurait fallu que madame Delafosse consentît à se prêter à la combinaison : or madame Delafosse n'entendait pas prier madame Chevallier de convoquer ces dames. Des éclairs rageurs traversaient les verres de son lorgnon, quand on parlait de la présidente de l'Œuvre de la Croix d'Orgevault : « Elle ne s'en occupe guère, de son Œuvre! » C'était

tout, mais il y avait le soupir!... Cependant, pour être agréable à madame Aristide, elle consentit à pressentir les dames du Comité. Il fallait aviser. au plus tôt, et tenter de réorganiser les séances.

Elle était, cette après-midi de dimanche, chez Antonine, lorsque madame Chevallier s'y présenta.

La sonnette avait à peine tinté que Belloche se précipitait, un doigt sur les lèvres : « Pas de bruit! » Et, comme madame Chevallier s'inquiétait ce qu'il y avait, Belloche refermait la porte derrière elle et la forçait d'entrer à gauche, dans la pièce du rez-de-chaussée, où il se tenait ordinairement.

— Il y a... je vais vous le dire, — fit-il, — mais chut! Chut! asseyez-vous!

Et son ton était de si bon aloi que madame Chevallier s'assit et regarda la pièce.

Belloche reprit :

— Vous n'étiez jamais venue ici?... C'est mon domaine, gentille dame!

Il sourit encore un peu, mais c'était aussi effroyable que son « gentille dame ». Il avait une grimace de viol et d'étranglement ou ce rictus de triomphe d'un animal de proie qui a saisi sa victime.

Madame Chevallier en fut si interdite que Belloche dut s'en apercevoir.

— Vous comprenez, — corrigea-t-il, bonhomme, — dans toute cette grande bicoque, je me perds. Je veux me sentir chez moi... C'est ici... Mais écoutez donc! Vous ne savez pas qui est avec Antonine?.. La Delafosse! Ça ne vous chante pas de la voir, hein?... Alors, je vous ai, je vous garde!

Et, comme madame Chevallier faisait mine de partir, il lui posa doucement la main sur le bras :

— Je vous en prie!... tout à l'heure!... Vous comprenez qu'Antonine aura besoin de vous, après la visite qu'elle reçoit!... Allons! gentille dame, allons!...

C'était ce « gentille dame » qui était effrayant!

Elle s'assit pourtant et continua de regarder autour d'elle, étonnée de se trouver dans un tel décor de misère poussiéreuse et de luxure. Son fauteuil était bas, affaissé sur le sol comme un coussin, — un de ces fauteuils d'où l'on ne sait plus s'arra-

cher. — La fenêtre était derrière elle et, à sa gauche, dans le coin, le bureau encombré de paperasses, de livres, de journaux illustrés et de photographies. Sur la cheminée, des cartes de visite, des entrées de courses et des menus étaient glissés dans le cadre de la glace. Accrochés à deux pitons dorés, il y avait des loups, des éventails sales et graisseux, une mule rose maculée, un morceau de dentelle, des rubans, et, piqués un peu partout sur le mur, des tambourins environnés de petits papillons d'étoffe, souvenirs de foires ou d'assemblées, ainsi que deux ou trois chromos qui représentaient des femmes nues.

En face de madame Chevallier, s'ouvrait l'alcôve, dont le fond était occupé par un grand canapé de reps rouge, monstrueux, fatigué, déchiré, ignoble; au-dessus du canapé, des rayons de bibliothèque s'étageaient jusqu'à la moulure du plafond; le plus élevé était garni de bêtes empaillées, de coquillages, de cristallisations et de bocaux où baignaient des serpents, des lézards et deux petites masses équivoques qui pouvaient bien être des fœtus.

Il se dégageait de là une odeur de poussière, de parfums entêtants, de pourriture de fruits et de pharmacie.

A gauche de l'alcôve, mal fermé par un rideau trop court, était un cabinet où l'on devinait des brocs et un seau de toilette.

— Une drôle de femme que cette Delafosse, — dit Belloche. Ah! si ma sœur voulait m'écouter, ce qu'elle balayerait cette femelle à ratichons!

Et, pour donner confiance à madame Chevallier, il repoussa un peu le fauteuil dans lequel il s'était laissé choir, puis, relevant son pantalon, découvrant ses chaussettes et le bas de son caleçon de soie mauve, il poussa un soupir de désillusion :

— Quelle vie!... Quelle sacrée vie dans ce trou!... Toujours tomber sur les autres!... toujours!... Jamais je ne me serais douté qu'on pouvait passer ses jours à déchiqueter ses voisins! C'est du propre!... Voyons! chère amie, ne protestez pas! Vous vous doutez bien que vous êtes dans une maison où on sait ce que vous valez, où on vous aime, où on ne fait pas de potins du matin au soir... Mais cette Delafosse, et ces Juigné, et Bertrand, et la femme Poulain!... Ah! non, non!... Et votre beau-père, on peut bien se l'avouer, entre nous, votre

beau-père... il est plus malin, plus... enfin, il ne vaut pas mieux que les autres et il n'épargne pas son monde, même pas vous, parfaitement!... Nous en parlions avec Antonine, hier encore, et je lui disais : « Comment diable ton amie s'accommode-t-elle de lui? Elle est jeune, elle est jolie... » Mais oui, voyons, entre nous, est-ce qu'on ne peut pas causer?... Oui, vous êtes jeune, vous êtes...

Madame Chevallier s'était levée, refoulée, non pas par la brutalité du compliment, mais par le ton, par la contraction de la figure de Belloche, et aussi par ces deux mains dont les doigts maigres, aux ongles longs, se tendaient vers elle.

— Allons bon! — fit-il, — voilà que je vous ai fâchée!... Qu'est-ce que je vous ai dit, voyons?... C'est à cause de votre beau-père?... Ah! tant pis! tant pis! J'en ai trop sur le cœur, à la fin! Je sais ce qu'il vaut, le bonhomme! Il ne se vante pas de ses prouesses, mais on les connaît quand même, et c'est vous qui en faites les frais!

Doucement, avec une insistance sourde, il contraignit madame Chevallier à se rasseoir, et, comme s'il avait changé de tactique, il se mit à lui parler de Poitiers, de la rue des Basses-Treilles :

— Dernièrement, j'ai vu votre ancienne maison. Au juste, combien l'avez-vous habitée?... Deux ans?... Ah! deux ans, à cette époque de la vie!... ça compte, oui!... Les années de grand bonheur, la lune de miel... Alliez-vous au théâtre?

Et il parla du théâtre.

Madame Chevallier ne l'écoutait plus. Les années de lune de miel?... Ah! ses années de lune de miel!...

Belloche était allé à sa cheminée :

— Vous étiez à Poitiers, il y a douze ans?... Eh bien, mais, dans ces environs-là, j'y venais assez souvent, d'Angoulême. Le directeur du théâtre était un de mes amis : Mantourel. Vous ne vous souvenez pas?... C'était une saison d'opéra-comique et d'opérette.

Madame Chevallier finit par dire :

— Je ne suis allée au théâtre que trois fois.

— Qu'est-ce que vous avez vu?

— Voyons!... *La Fille du Tambour-Major... Les Dragons de Villars...*

— *Les Dragons de Villars*... Eh bien, vous ne vous rappelez pas la petite Zacco?... La petite Zacco?...

Il lui plaça sous les yeux une photographie.

— La voilà!... Vous ne vous souvenez pas d'elle?...

Oui, vaguement!... Une petite femme drôlichonne, qui chantait faux, faisait des gestes de bras en anses de panier, mais qui était décolletée outrageusement.

Madame Chevallier dit :

— Oui, oui, en effet!...

— La mâtine! — fit Belloche en serrant les dents. — Si elle avait voulu travailler!... Mais elle avait une flemme!... Quelle petite rosse!... Jolie, vous savez! Tenez, — reprit-il en glissant sur la première une autre photographie, — regardez-moi un peu ça!... Et canaille!... Vingt ans, des seins...

— Oui, oui, — faisait madame Chevallier en s'écartant.

Il était derrière elle, penché sur le fauteuil, la figure tout près de sa nuque et la buvant des yeux :

— Comme du marbre, vous savez!... Et canaille!... Et amoureuse!... la sale petite bête!

Madame Chevallier repoussa fermement Belloche, mais il ne sut pas résister à ses désirs. Il bredouillait :

— Am... amoureuse... oui, amoureuse, comme... comme...

Et, dans la même seconde, ses deux bras se fermèrent sur la gorge de madame Chevallier et sa bouche chercha la nuque qui se refusait.

Malgré la pesée qui la tirait en arrière, malgré le fauteuil si bas qu'elle croyait être enfoncée dans le sol, d'un effort immense et imprévu, sans bond, sans jet de côté, sans bataille, sans effarement, puisant au fond d'elle-même une énergie insoupçonnable, elle se redressa.

Le fauteuil bascula. Belloche piqua dessus, ridicule et vexé, mais madame Chevallier ne le regarda pas. Elle marcha vers la porte, crispée dans son dégoût, et sortit.

Dans le couloir, elle entendit madame Delafosse qui disait aigrement :

— Je vous en prie, Antonine, ne descendez pas.

— Mais si, — faisait Antonine, — je veux vous accompagner.

Une fois dans la rue, la tête lui tourna. Elle crut qu'elle allait tomber, et, sans penser à rien qu'à fuir cette maison, elle

revint droit chez M. Aristide, de son grand pas libre et souple qui choquait les amies de sa belle-mère, habituées à trotter menu comme des souris, à lambiner aux portes, à se presser, à changer d'allure à chaque façade, à faire des détours pour éviter une fenêtre ou pour obliger quelqu'un à s'arrêter.

Elle croisa les deux Juigné sans répondre à leur salut, et, à peine dans le jardin de son beau-père, elle appela Flavie, tandis que madame Aristide, qui pinçait des coléus, se releva en lui disant :

— Comment! vous n'êtes pas chez Antonine?

— Tout à l'heure! — fit-elle, sans raison.

Et elle disparut.

Madame Aristide courut à son mari qui, de la place où il se trouvait, avait vu sa bru entrer en coup de vent. Il regarda sa femme, silencieusement, haussant les sourcils de l'air de demander : « Qu'est-ce qu'il y a encore? »

Elle lui répondit en balançant ses bras, harassée.

Il s'exclama :

— Enfin, enfin!... elle est à enfermer!

— Je vais monter dans sa chambre! — dit madame Aristide, décidée.

Mais, de son éternel geste d'apaisement, il la retint, et tous les deux furent s'asseoir sur le petit banc qui était collé au mur de la cuisine.

— Qu'est-ce qui peut se passer? — faisait madame Aristide.

Son mari ne bougeait pas.

Il avait un journal à la main, selon sa coutume. De temps à autre, il le dépliait comme pour le lire, mais il ne le lisait pas.

— Qu'est-ce qui peut se passer? — répéta encore madame Aristide.

— Est-ce que je le sais, moi! — fit M. Aristide agacé. — Va lui demander!

Madame Aristide ne saisit pas que c'était une façon de la rabrouer : elle se leva. Mais son mari l'empoigna brutalement par l'épaule et la cloua sur le banc, si vivement que la réserve des sanglots déborda.

Il la regarda, jeta son journal à terre, frappa du pied et,

serrant les poings, marmonna longuement des : « Non! non! non! » exaspérés.

Les larmes de madame Aristide coulaient quand Flavie traversa le jardin, une lettre à la main.

— Bien, parfait! Encore une histoire! — dit doucement M. Aristide.

Sa femme en oublia de s'essuyer la figure. Elle l'examinait : il souriait imperceptiblement, en hochant la tête.

— J'ai vu Bertrand hier, — dit-il. — Nous allons probablement faire un petit voyage ensemble! (Son sourire s'accentua.) Et dans un mois...

Il s'interrompit.

— Un petit voyage?...

— ... Et, dans un mois, — reprit-il, — qu'il se produise la moindre anicroche, et je me charge d'informer *ta bru* que, si elle ne se sent pas à l'aise ici, elle pourra nous faire ses adieux!...

Madame Aristide comprit qu'il s'agissait d'un voyage d'affaires, mais c'était tout de même si extraordinaire qu'elle ne put s'empêcher de dire :

— C'est à Poitiers?...

— A Poitiers!... Pourquoi veux-tu que ce soit à Poitiers?

— Est-ce que je sais, moi?... Je dis Poitiers... parce que... je ne sais pas...

Les sanglots sourdaient encore.

M. Aristide se leva brusquement, sous une poussée d'irritation, et s'en fut dans l'allée, en mâchonnant :

— Ça n'est pas à Poitiers... C'est à Angoulême!... C'est vrai, tu es toujours là... à vouloir tout savoir : « Qu'est-ce que tu fais?... Qu'est-ce que tu dis?... qu'est-ce que dit Bertrand?... »

— Oh! Aristide!

— Eh, bien, c'est à Angoulême, là!... Les placements en Bourse ne rapportent rien. On court des risques et on ne voit pas seulement ses mines ou ses chemins de fer. Tandis qu'une bonne affaire industrielle, que vous pouvez surveiller comme bon vous semble, qui vous intéresse, c'est autrement sérieux. Vous êtes huit, dix financiers qui l'alimentez, vous avez un directeur qui est votre homme. Vous ne vous mêlez pas de

la gestion, bien sûr, mais vous vérifiez les comptes quand vous le voulez. Vous êtes des financiers intelligents, quoi!...

C'était exactement ce que lui avait expliqué Bertrand : ce mot de « financier » flattait son amour-propre.

Madame Aristide, qui ne connaissait rien à la rente et pas plus aux entreprises industrielles, devina quand même tout l'honneur qu'il y avait à être la femme d'un « financier », et la girouette de son cerveau se tourna gaîment vers cette idée.

— Alors, il y a une fabrique?

— Une fabrique?... Non!... Une manufacture.

— Oui!... enfin, une manufacture...

— Ça n'est pas la même chose. Une fabrique, c'est tout petit... Nous avons cinq cents ouvriers... nous ne les avons pas... nous les aurons dès que nos nouvelles machines seront installées.

— Et qu'est-ce qu'elles feront, ces machines?

Il eut un geste vague, et madame Aristide, se doutant qu'elle était trop bête pour connaître de pareils sujets, demanda :

— Et, dans la manufacture, qu'est-ce qu'on fera?

— De la porcelaine.

— De?... Ah! ce Bertrand!... C'est un homme rudement fort! — fit-elle.

— Bertrand, — dit M. Aristide, — n'est pas un homme si, si fort : c'est un garçon pas bête, mais il a besoin de quelqu'un près de lui. Il manque d'esprit pratique. Quand il m'a entretenu de l'affaire, je lui ai tout de suite indiqué les points faibles ; je les ai étayés et, maintenant, nous pouvons marcher. Il est dans la combinaison pour une cinquantaine de mille francs ; monseigneur de Bayac, la marquise de Damfrémont, le prince de Maurepas, les Pères Blancs et monseigneur le duc d'Orléans sont de la société. J'ai dit à Bertrand : « Je veux bien vous confier des capitaux, mais j'entends que notre société soit une société où on puisse se fréquenter... » Il avait reçu des demandes de deux ou trois députés, d'un sénateur... Je n'aime pas ces gens-là. J'ai voulu que notre société soit foncièrement honorable. Nous n'avions que l'embarras du choix.

Madame Aristide répétait :

— Monseigneur le duc d'Orléans!... Monseigneur... Comment dis-tu? Monseigneur de...

— Monseigneur de Bayac?

— Monseigneur de Bayac!... Qui est-ce monseigneur de Bayac?

— C'est l'évêque *in partibus* de la Guadeloupe.

— Monseigneur de Bayac!... Mais c'est très, très bien!... Et alors, vous ferez de la porcelaine!

— Nous ferons?... Nos ouvriers feront!

Il corrigeait, de cet air las et détaché d'un magister excédé par les demandes d'explication d'un cancre, et madame Aristide, éblouie par ces « monseigneur », ces titres de duc, de prince, de marquis, poussait des exclamations.

— En attendant, — fit-il, — il ne faut pas que ta bru nous claque dans les mains... Dans un mois, dans deux mois, mettons dans six mois... bien!... Je l'y engagerai, même!

Madame Aristide voulut dire : « Ne t'inquiète pas. Moi, je vais m'occuper de ça... » Mais son mari la devança :

— Toi, tu me feras le plaisir de ne pas bouger sans mon ordre. Il n'y a pas de : « Oh! » C'est comme ça!... Les temps sont graves...

En effet, la veille, Bertrand, qui travaillait son homme depuis quelques semaines, avait confié à M. Aristide : « L'affaire est sur pied. Si vous voulez en être?... » Il avait montré des lettres de monseigneur de Bayac, d'une marquise de Damfrémont qui habitait les Pyrénées, du prince de Maurepas, du supérieur des Pères Blancs, et la fameuse lettre du fondé de pouvoir du duc d'Orléans qui écrivait : « Monseigneur veut bien s'intéresser à cette entreprise, à la condition formelle qu'il n'y sera mêlé que des personnes d'honorabilité incontestable et d'idées politiques et de sentiments religieux conformes au bien de la France et au salut de l'humanité. Son Altesse m'a fait écrire à ce sujet au prince de Maurepas et à madame la marquise de Damfrémont, qui lui ont affirmé la parfaite loyauté de l'affaire. Je vous prie, en conséquence, de vouloir bien me faire savoir de quelle somme Monseigneur peut créditer votre caisse; par le même courrier, vous m'adresserez l'extrait détaillé des règlements intérieurs... »

M. Aristide serait mort de joie. Non! non! il n'aperçut pas les points faibles! Il ne vit que beaucoup d'honneur et un profit certain. Il prit le temps d'une réflexion superficielle, il

laissa tomber une objection de forme, pour essayer de faire croire à Bertrand souriant qu'il était homme à tâter, à supputer...

— Vous comprenez, mon cher ami, il ne faut pas s'embarquer comme ça... Vous allez! vous allez!... Vous êtes habitué à brasser de l'or... De la prudence, que diable!

Bertrand haussa les épaules en répétant :

— Nous avons des filons, six hectares de terre, une petite usine, à transformer... La première année : 50 p. 100 de bénéfices et, dès la seconde, 100 p. 100... C'est tout ce qu'il y a à voir.

Bertrand tendait la plume. Il avait préparé sept copies, — une pour monseigneur le duc d'Orléans, une pour l'évêque *in partibus*, une pour la marquise, une pour le prince, une pour les Pères Blancs, une pour M. Aristide Chevallier de Forgault....

Ce fut M. Aristide qui signa le premier, avant toutes ces couronnes et ces grandeurs, et le bruit de sa plume parut à Bertrand la course de 30 000 pièces d'un franc vers sa caisse.

M. Aristide donna des ordres de vente; en trois minutes, il n'eut plus d' « ottoman », plus de « russe », plus de Compagnie du gaz, plus de... Il ne voyait que les 100 p. 100 de « la manufacture royale », car on avait décidé de la nommer ainsi, sur ses instances.

En attendant le 100 p. 100 et l'inauguration de la manufacture, madame Aristide vit rentrer Flavie et, si elle avait été seule, elle aurait sauté sur elle pour lui demander d'où elle venait. Son mari articula doucement, mais avec des vibrations auxquelles il était impossible de se méprendre :

— C'est entendu, n'est-ce pas?... Tu vas commencer par ne faire que ce que je voudrai! Et d'abord, tu ne lui parleras de rien... de rien!... Si elle te dit quelque chose, tu viendras me demander conseil, et tu répondras après.

À ce moment, la sonnette de la grille tinta.

Antonine était dans la rue, les paupières closes, en aveugle qui ne s'impatiente jamais.

Flavie accourut.

Les Aristide entendirent ensuite des volets qu'on fermait et ils restèrent là, — madame Aristide soupirant. agitant des

embryons de sujets, faisant : « Enfin, qu'est-ce qu'il y a?... » son mari, les paupières closes, les lèvres pincées, chiffonnant son journal, — propriétaire d'un domaine dans lequel on pénétrait sans sa permission, ou, mieux, chef d'usine qui n'est plus maître chez lui.

Ils se retirèrent dans la salle à manger.

Enfin, au bout d'une heure, des bruits de pas résonnèrent dans l'escalier...

De la fenêtre où ils étaient, monsieur et madame Aristide virent apparaître Antonine, la figure encore plus blanche que de coutume et les traits plus brouillés : elle avait pleuré. Madame Chevallier l'aida doucement à descendre les trois marches du perron, la conduisit jusqu'à la grille, l'embrassa et dit quelque chose à quoi Antonine sembla répondre :

— Oui! oui!... c'est promis... Au revoir!

Lorsque madame Chevallier fut revenue à la maison, M. Aristide n'y tint plus : il s'en alla vers le fond du jardin, froissant son journal, allant du carré de cerfeuil au canon de midi, ne voyant rien, ne regardant qu'en dedans de lui où il y avait une bourrasque folle qui faisait de grands tourbillons.

Le soir, juste avant de dîner, madame Aristide n'eut que le temps de lui jeter :

— Ah bien!... il y en a, une histoire...

— Tais-toi donc! — commanda-t-il.

Madame Chevallier entrait.

Dès le potage, M. Aristide se mit à parler de « la chaleur qui prenait » et de « l'été qui se préparait ». Il fut aimable, nerveux mais causeur. Madame Aristide, dans ces moments-là, oubliait les tourments de l'heure présente et pensait au pot de prunes à l'eau-de-vie.

M. Aristide dit rageusement :

— Je veux bien... tout de même!... Une petite prune?

Madame Chevallier remercia, prétexta un mal de tête et disparut.

M. Aristide, la main levée, faisait signe à sa femme de garder le silence.

Il entendit sa bru qui montait l'escalier; une porte battit au second.

Alors il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que Belloche l'a embrassée dans le cou, — lâcha madame Aristide, tout d'un trait.

Ça ne lui était jamais arrivé, à elle! Jamais un Belloche, — et probablement jamais son mari — ne l'avait embrassée dans le cou.

M. Aristide ouvrait des yeux!... Il croyait rêver!

— Voyons, — fit-il, se reprenant à la réalité — explique-toi!

— Belloche l'a embrassée dans le cou, chez lui. Elle était allée rendre visite à Antonine. Belloche l'a fait entrer dans son bureau... Voilà!... Ah! je lui ai dit, à Jeanne : « C'est honteux pour un homme comme Belloche!... » Elle a fait prévenir Antonine et elle lui a dit : « Votre frère ne remettra plus les pieds chez moi, mais il ne faut pas que ça vous empêche de revenir... »

Madame Aristide se laissait aller à son indignation. Un grand coup de poing, qui s'abattit sur la table avec un gros juron, l'arrêta net, et si, les verres et les bouteilles tressautèrent du coup de poing, madame Aristide fut suffoquée par le juron.

Un instant après, elle hasarda :

— Aristide, ta prune!

Mais M. Aristide lâcha sèchement :

— Fiche-moi la paix!

Et il se promena de long en large dans la salle à manger, aux prises avec ses idées.

Madame Aristide le regarda, et, n'arrivant pas à démêler ce qui agitait son mari, elle se décida, silencieusement, à faire disparaître une prune dans sa bouche et commença d'enlever le couvert, le cœur gonflé; puis, ouvrant doucement la porte de la cuisine, elle s'évapora.

Alors M. Aristide s'arrêta devant sa prune et la mangea.

Lorsque sa femme revint, il s'exclama, entre les dents, pour lui seul, comme on fait, au théâtre, dans le dos des personnages :

— Ah! si c'était dans deux mois!...

— Ce Belloche, tout de même, — fit madame Aristide.

— Ce Belloche!... Qu'est-ce que tu lui reproches, à ce Belloche?... Sais-tu seulement comment ça s'est passé? non?...

Peuh ! Si ta bru n'était pas si provocante, il n'y aurait pas eu ce scandale ! Mais c'est des toilettes, c'est des histoires à n'en plus finir ! Et ses cheveux ?...

Il éleva la voix :

— Quand on a des cheveux pareils, on va... jusqu'au bout, tu entends ?... Et on ne se plaint pas que Belloche vous embrasse... Je veux que ça finisse, moi ! Elle porte notre nom, et je ne tolérerai pas...

Le lendemain matin, à neuf heures, doux et triste, la mine endeuillée d'un loup de la Fontaine, il frappait chez sa bru.

Il serra de ses deux mains les mains de madame Chevallier longuement, et commença sans préambule :

— Ma chère Jeanne, je suis au courant... Je suis outré... vous entendez ?... C'est inqualifiable !... Pourquoi ne m'avez-vous pas averti immédiatement ?... Belloche !... Mais enfin comment expliquez-vous ça ?

Il palabra pendant un bon moment, cassant Belloche aux gages, promettant de lui donner une leçon :

— Laissez-moi faire... Pardon ! Je suis le seul homme de la famille !... On vous a offensée, on m'a offensé ! Je n'admettrai pas plus qu'on attente à votre honneur que je n'admettrai qu'on attente à l'honneur de ma femme...

Attenter à l'honneur de madame Aristide !

Insensiblement, il s'apaisa et finit par raisonner froidement :

— Je devine, ma pauvre Jeanne !... Cela n'excuse pas Belloche... et moi, tout le premier, je ne l'excuserai pas... Je devine pourtant !... Il faut voir les choses telles qu'elles sont... Vous êtes jeune... laissez-moi achever, il le faut !... vous êtes jolie, et puis... il y a une chose autrement grave : il y a vos cheveux...

Madame Chevallier leva les épaules en disant :

— Je ne peux pourtant pas les couper !

— Ce serait un crime, — fit M. Aristide, galamment. — N'empêche que Belloche s'est mépris... Permettez !... J'en suis sûr !... Je vous répète que je ne l'excuse pas !... Cependant, ma chère Jeanne, regardez autour de vous : on ne porte pas les cheveux comme vous les portez. Alors, vous comprenez...

Il parla longtemps, chargeant Belloche, s'acharnant imperceptiblement contre ces cheveux qui pouvaient bien être cause de tout le mal. Quand il se retira, il disait :

— Aujourd'hui même, j'irai chez Belloche, et j'exigerai des excuses... Ça ne vous regarde pas! Laissez-moi intervenir!... L'injure qui vous est faite m'atteint en pleine figure.

« C'était lui l'homme de la famille. »

Madame Chevallier ne pouvait pas placer un mot.

En bas, M. Aristide héla doucement sa femme, d'un *psst* familier :

— Toi, approche!... Je veux qu'elle se coiffe comme tout le monde!... C'est entendu, n'est-ce pas?... Avec une perruque pareille, elle nous filerait dans les doigts à la première occasion!...

Et il la chapitra.

Il ne restait plus de la madame Chevallier d'autrefois que ses cheveux, auréole splendide qui la marquait d'une beauté exceptionnelle et qui, malgré l'accoutrement que lui avait imposé la couturière de Forgault, lui donnait un air de n'être ici que de passage.

Au déjeuner, M. Aristide eut des amabilités. Il présentait les plats à sa bru, lui servit du vin plusieurs fois et s'abstint de faire allusion à Belloche et à tout ce qui pouvait concerner le personnage. Il prononça même les : « Ma chère Jeanne » des jours de fête. Il la soignait comme si elle avait été violée.

En sortant de table, il fit un tour de jardin, et guetta le coup de canon de midi. Ensuite, il rentra vite, s'habilla ostensiblement, c'est-à-dire qu'il donna des ordres à madame Aristide, à Adèle, à Flavie : — il lui fallait ses bottines à boutons ; son pantalon noir n'était pas brossé ; il ne parvenait pas à attacher son col... Sa canne...

— Ma canne!... Où avez-vous fourré ma canne?

Elle était dans le coin du vestibule, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, jamais touchée, dormant dans cette retraite ignorée du plumeau.

On aurait juré qu'il s'apprêtait à la rompre sur l'échine de Belloche.

Toute la maison était sur pied.

Madame Chevallier ne pouvait pas ignorer qu'il sortait pour venger l'honneur de la maison.

Sur le pas de la porte, il fit volte-face, et dit :

— A tout à l'heure!... Je n'en aurai pas pour longtemps.

Sa voix était frémissante.

Il allait chez Belloche, en ambassade.

Quelle entreprise!

Madame Chevallier ne savait plus que penser : elle avait d'abord voulu le retenir, et puis, passivement, elle l'avait laissé faire. Les excuses lui importaient peu; aucune offense ne la poussait à les désirer. Ce qu'elle avait ressenti, ce qui lui restait encore, c'était le dégoût que lui avait causé l'approche de ce Belloche. Il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais se débarrasser de ce relent d'alcool et de tabac qui lui avait rappelé les baisers de son mari, — subis comme des épreuves à toutes les époques de cette vie commune sans amour, presque jusqu'au jour où la mort était venue la délivrer. — La démarche de M. Aristide ne pouvait rien pour effacer le souvenir de cette nausée.

Vraiment, Belloche, l'abbé Soubise!... Qu'avait-elle donc sur elle?...

Vers deux heures, Antonine arriva comme elle l'avait promis, mais elle entra bouleversée, disant :

— Monsieur Aristide est à la maison!...

— Chut! — fit madame Chevallier, — nos conventions, Antonine!... Plus un mot là-dessus, jamais!... C'est oublié... Voyons!... aujourd'hui, nous commençons notre broderie japonaise...

Et, dès qu'Antonine fut commodément installée dans son coin sombre, à l'endroit où le soleil ne frappait pas, on n'entendit plus que le bruit infime de l'aiguille qui piquait la trame et de la soie qui filait à travers l'étoffe.

A un moment, Antonine eut une sorte de toux qui parut dissimuler un sanglot.

Elle prit son mouchoir...

Comme elle savait souffrir gentiment!...

Un peu après, elle demanda :

— Vous avez vu madame Delafosse?

— Non.

— Les chandails sont mangés aux mites.

Elles bavardaient paisiblement, en béguines occupées de travaux fins, chacune dirigeant son rêve parmi des mots et des phrases qui ne se rapportaient pas à lui.

Lorsqu'elles entendirent le pas de M. Aristide, elles se turent, pensant aux conséquences de l'entrevue, et puis Antonine dit :

— Voilà six heures.

Elle rangea son travail, examina celui de madame Chevallier, fit :

— Oh! oh!... je suis jalouse!

Madame Chevallier sourit, incrédule, et la reconduisit.

Elle revenait, quand M. Aristide l'aborda, de biais, l'air content :

— Jeanne, j'ai vu Belloche!... Mais faisons un tour de jardin... Je vous apporte des excuses, — dit-il enfin. — Belloche voulait venir vous les présenter : j'ai pensé qu'il était plus correct de les recevoir moi-même et de vous les transmettre... Écoutez-moi, ma chère amie, écoutez-moi!... Il m'a juré qu'il était absolument désolé, qu'il ne savait pas ce qui s'était produit, qu'il s'était senti tout d'un coup hors de lui... Je ne peux pas vous répéter ce qu'il m'a dit de vous : vous m'empêcheriez de poursuivre. En deux mots, il vous a trouvée provocante... Ne vous fâchez pas, ma chère Jeanne, je répète à la lettre : « provocante ». Il s'est trompé, voilà tout! Mais enfin, vous comprenez...

Il y avait les excuses de Belloche, mais, dissimulée, il y avait aussi la semonce de M. Aristide.

Ses cheveux! On ne parla pas d'eux, mais ils étaient là, pourtant, dans chaque phrase, dans les petits silences, dans les exclamations de M. Aristide...

Le matin même, madame Aristide, qui était entrée dans la chambre de madame Chevallier au moment où sa bru se coiffait, lui avait dit :

— Vous vous en donnez une peine, ma pauvre Jeanne! Faites donc comme moi : prenez vos cheveux comme ça, tenez!... Tirez-les en arrière, serrez avec un cordon; ensuite vous faites des tresses pour le chignon, et vous n'aurez plus de ces mèches qui vous bouffent aux oreilles, qui vous bouffent

sur le front, qui vous bouffent partout... Ici, il n'y a que vous comme ça, allez!... Ah! quelle chaleur! Il va faire une de ces journées!...

Elle n'avait pas répondu.

« ... Qui vous bouffent aux oreilles, qui vous bouffent sur le front... »

Cela lui revenait.

L'après-midi, tandis que M. Aristide était chez Belloche, elle s'était considérée dans une glace, devant Antonine, et elle avait dit, à brûle-pourpoint :

— J'ai envie de me coiffer comme vous.

— Quand on a des cheveux pareils!... — fit Antonine. — Ça serait malheureux!

— Pourquoi serait-ce malheureux?

— Parce que moi, je suis une vieille fille..., tandis que vous, jolie, jeune...

— Taisez-vous!

Elle en avait assez, de sa beauté, de sa jeunesse!...

Pour être embrassée par Belloche et des curés!...

Elle s'était replongée dans son travail, mais Antonine avait insisté :

— Oui, ce serait malheureux!

— Demain, ce sera fait!

— Pourquoi?

— Pour avoir la paix, — avait répondu tranquillement madame Chevallier.

Antonine crut qu'il s'agissait de son frère, et elle inclina un peu plus la tête sur son ouvrage.

Cependant madame Chevallier n'avait pas modifié sa coiffure; mais, la veille du jour où l'on devait reprendre les séances de l'Œuvre, elle s'y décida.

M. Aristide qui, le premier, la vit descendre de sa chambre, réprima un mouvement d'étonnement.

Au lieu de son sec petit « bonjour » habituel, il lui dit :

— Bonjour, Jeanne. Vous allez bien?

Et il courut à sa femme qui comptait ses couverts d'argent. Il lui glissa :

— Ça y est!

— Quoi? — fit-elle.

— Quoi?... Ses cheveux, là!

Il ajouta rageusement :

— Et pas de bêtises, n'est-ce pas, toi!... Tu l'aborderas comme tous les jours!

Elle se leva, chercha sa bru, s'efforça de trouver son intonation ordinaire pour répéter : « Bonjour Jeanne. Quel temps, hein? » revint à la cuisine où elle s'attarda et, bien contente, elle fit une tarte pour fêter la victoire de M. Aristide.

Au déjeuner, elle ne put se retenir de placer :

— Vous avez une mine superbe, ma chère Jeanne.

Un coup de pied lui arriva par-dessous la table.

Il n'y eut pas d'autre accroc.

Adèle et Flavie, même, ne soufflèrent mot : madame Aristide leur avait expliqué que les cheveux de madame Ernest tombaient, qu'elle changeait de coiffure, et qu'il ne fallait pas lui en parler pour ne pas lui être désagréable. Mais, après tant de précautions, quand elle fut seule avec sa belle-fille, il fallut qu'elle susurrât :

— Ah! à la bonne heure, Jeanne! Vos cheveux... Eh bien, ça vous enlève plus de dix ans!... Ma parole, vous avez l'air d'une jeune fille!

D'une jeune fille au couvent, oui!

Lorsque Antonine fut là, madame Chevallier lui dit seulement :

— Ça me va?

— Non! — fit Antonine confuse, comme une coupable.

— Tant mieux! — répondit madame Chevallier.

GASTON CHÉRAU

(A suivre.)

TESTAMENT POLITIQUE[1]

II

Sire, il y a des dépenses devant lesquelles un gouvernement ne doit pas reculer. Sire, nous avons créé des institutions, pris des mesures, qui, au premier abord, peuvent sembler inutiles ou inopportunes. Après réflexion, on les reconnaîtra nécessaires et même indispensables; alors même que, sous prétexte d'économies, on vous proposerait d'abolir notre œuvre, il faut la conserver intacte.

Pour économiser quelques centaines de milliers de livres, on risquerait de dépenser des millions. Permettez-moi comme exemple, Sire, de vous soumettre l'opinion d'un homme soi-disant éclairé : « Lors de la création des vilayets, deux sinécures ont été instituées; leur suppression réaliserait une économie notable ». Il parlait des *mutessarifliks* (gouverneurs-adjoints) et des *politicas mémourous* (directeurs des affaires politiques). L'économie eût été sérieuse, mais quel résultat? Étant donnée l'étendue considérable de quelques-unes de nos provinces, égale presque à celle d'un royaume, un gouverneur-général ne peut suffire à tout le travail. Interrogez, Sire, les fonctionnaires consciencieux; je doute qu'un seul réponde avoir pu suffire seul à l'expédition des affaires. Il dira qu'il rencontrait partout des obstacles, ayant constamment à lutter contre les tracasseries de ces petites puissances, d'autant plus

1. Voir la *Revue* du 1er avril 1910.

exigeantes qu'elles sont petites; dois-je nommer les consuls et consorts? « On aurait pu, ajoute cet homme éclairé, confier la direction des affaires politiques aux interprètes qui sont communément attachés aux gouverneurs-généraux ». Aucune personnalité, capable de remplir les fonctions de directeur des affaires politiques du vilayet, de rendre des services comparables à ceux du gouverneur-général, n'accepterait l'emploi d'interprète.

La diversité des intérêts des différentes races amènerait tôt ou tard le démembrement : l'État peut et doit, au moyen de l'éducation, chercher à lier les intérêts et à les diriger vers le maintien de l'Empire. L'homme veut le bien-être et la sécurité ; sa patrie est l'endroit où il trouve l'un et l'autre.

L'Empire de Votre Majesté est peuplé de races différentes, groupées sous le nom de communautés religieuses. Chaque communauté forme un corps distinct, différent d'esprit, de langage, de mœurs, d'aspirations. Ces communautés ont pris un développement imprévu. Des privilèges, des immunités leur ont été accordés ; de là des difficultés, auxquelles il importe de mettre fin. Le gouvernement de Votre Majesté devrait laisser à chaque communauté le soin de régler les questions purement religieuses qui la concernent. Mais il serait opportun de les soumettre à la loi générale et de ne plus admettre leurs constitutions particulières. L'inégalité des charges résulte des privilèges dont ces diverses communautés jouissent. C'est là un grave inconvénient. La partie musulmane du peuple ottoman est presqu'entièrement absorbée par le service du gouvernement. Les autres peuples s'adonnent aux professions qui peuvent procurer la richesse. Cela crée pour ces derniers une supériorité réelle et funeste sur la fraction musulmane de Vos sujets.

A cette première cause d'infériorité, s'en ajoute une seconde, très puissante : l'impôt du sang qui pèse uniquement sur les musulmans. Dans de telles conditions, la population musulmane, qui diminue dans des proportions effrayantes, sera vite absorbée et ne formera bientôt plus qu'une infime minorité, s'affaiblissant de jour en jour. L'histoire est pleine d'exemples de conquérants absorbés par les vaincus. Un recensement dans deux villes, l'un musulman, l'autre chrétien, permettrait de constater dans le premier une effrayante décroissance, chez le

second un accroissement prodigieux depuis dix ans. Consultez les registres de l'*Evcaf* (administration des biens *vacoufs*), section du *Mahlulat* (enregistrement des biens revenant à l'*Evcaf*, par suite d'extinction de familles) : vous serez édifié. Que peut faire un homme enlevé de son village, dans la vigueur de l'âge, qui y rentre après sept ou dix ans d'absence, passés dans les camps ou les casernes, ces foyers de contagions où il risque de contracter les pires maladies?

Il faut que les musulmans, imitant les chrétiens, s'adonnent à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, aux arts. Le travail est seul un capital durable. Mettons-nous au travail, Sire, là seulement nous trouverons le salut! Sire, il est temps encore de libérer la population musulmane, des charges qui l'oppressent au profit des chrétiens, qui prospèrent et se multiplient et tendent à la supplanter. Que les chrétiens fournissent des soldats, des officiers et des fonctionnaires au Gouvernement, proportionnellement à leur nombre et non plus comme aujourd'hui un pour cent mille. J'entends nos profonds politiques m'objecter : « Comment! armer nos populations chrétiennes, les exercer, pour qu'un jour elles se retournent contre nous! Leur confier des fonctions gouvernementales, n'est-ce pas les mettre à même de nous dominer? »

Parler ainsi à Votre Majesté, c'est perpétuer un état de choses qui amènerait fatalement un soulèvement des populations chrétiennes de l'Empire. L'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine en 1857, la révolte du Liban, l'insurrection de la Crète, les tentatives de soulèvement en Bulgarie, en 1868 et 1869, doivent empêcher de se ranger à cette opinion. Ces conseillers funestes n'ont pas calculé tout ce que nous ont coûté les événements intérieurs, en hommes, en argent, en prestige : ils nous eussent coûté davantage, si nous n'avions pas cherché, dans la mesure du possible, à satisfaire les légitimes aspirations de ces peuples. Ces conseillers ne tiennent pas compte de la puissance d'un peuple qui revendique ses droits. Dompté aujourd'hui par la force. il se relèvera demain plus fort et plus vaillant. Chaque insurrection nouvelle le prouve et nos coreligionnaires eux-mêmes, poussés par les mêmes aspirations, seraient entraînés par l'exemple.

Il faut, Sire, étudier les causes de toutes les révoltes, et ne

pas les confondre. Celles que suscitent les influences étrangères ou qui sont produites par l'ambition personnelle des meneurs, réussissent difficilement en un pays sagement gouverné. Il est facile de les réprimer avec le concours de ceux qu'on veut éliminer aujourd'hui. Pourquoi ces mêmes conseillers se refusent-ils à reconnaître que le chrétien, qui se soulève pour revendiquer ses droits, sans être exercé au maniement des armes, se bat, privé d'officiers, tout aussi bien que s'il était habitué au métier militaire et ne manque pas d'armes? A l'objection concernant les emplois civils, je réponds : « Un homme qui s'appelle Stéfanovich, Ralli, Tubini, Camondo, Zarifi, est-il vraiment un subordonné? Jouit-il d'une considération moindre que nos plus hauts fonctionnaires? Bon nombre de ces derniers ne sont-ils pas aujourd'hui tenus de s'incliner devant lui? »

Sire, les fonctionnaires méritent par leur zèle et leur dévouement, qu'on s'intéresse spécialement à eux et qu'on leur assure le présent et l'avenir. Malgré nos efforts, on n'a pu encore y réussir. Notre système gouvernemental rendra leur position aussi misérable que celle des employés d'une mauvaise administration privée. Celui-ci au moins, protégé par la loi, est assuré de ne pas perdre ni de voir diminuer la rétribution de son travail. L'avenir de nos fonctionnaires est-il assuré? Tout homme nouveau au pouvoir s'arroge le droit de détruire l'œuvre de son prédécesseur et de s'entourer de ses créatures. Grands et petits perdent confiance. Le fonctionnaire ne doit-il pas prévoir la disgrâce de celui qui l'a choisi? Le chef conserve l'espoir de reprendre le pouvoir; ses amis lui font crédit; il peut attendre des jours meilleurs. L'employé subalterne, après des services maigrement rémunérés, peut-être le sacrifice de ses plus belles années, restera plongé dans la misère.

Oui, Sire, la plupart des fonctionnaires n'est pas suffisamment rétribuée, ni récompensée. Cela est malheureux à dire, il s'agit des plus dévoués et des meilleurs travailleurs. Ceux-là seuls sont considérés qui sollicitent les grands et les flattent. Cela s'appelle chez nous servir son pays. Il résulte de là que les hommes de talent s'écartent de l'administration et cherchent des moyens d'existence plus honorables et plus fructueux. Le gouvernement de Votre Majesté, Sire, sera réduit à

recruter son personnel parmi les médiocrités. Tous ces gens-là n'auront qu'un but, chercher les moyens d'améliorer leur situation précaire, au détriment du bien public.

Nous ne doutons pas, Sire, que, suivant les ordres de Votre Majesté, le gouvernement ne cherche à améliorer pécuniairement et moralement le sort de ses fonctionnaires. Il faut en outre relever leur prestige, leur attirer le respect du public, assurer la rétribution du travail, les récompenses et l'avancement par des lois bien étudiées. Il importe de ne pas déplacer continuellement les fonctionnaires en général, particulièrement ceux des provinces. Le fonctionnaire, exposé à perdre son poste lorsqu'il commence à peine à connaître son service, prendrait son travail en dégoût. Chacun, quel que soit son grade, devra avoir sa part de responsabilités et sa part de récompenses. Nous supplions, Sire, Votre Majesté de réserver les distinctions honorifiques à ceux qui se vouent au service de Votre Gouvernement. Les accorder facilement aux commerçants, banquiers et autres favorisés de la fortune serait, aux yeux des fidèles serviteurs de l'État, leur enlever tout prestige.

Plus que partout ailleurs, l'ordre et l'exactitude sont nécessaires dans le ministère des Finances. Aussi bien pour un gouvernement, l'argent est-il le moyen d'action essentiel. Il est urgent que ce ministère soit en même temps le contrôleur général de la perception et de l'emploi des revenus de l'Empire; il devra aussi en être le dépositaire temporaire et l'exact répartiteur. Dans ce but, nous avions conseillé à Votre Majesté l'institution du budget. Le budget arrêté et établi, le ministère des Finances devra tenir à la disposition de chaque service les sommes qui lui seront allouées. *Aucun autre département, personne, pas même Votre Majesté, ne pourra faire toucher et distraire de leur destination première et sous quelque prétexte que ce soit, les sommes réparties d'avance.*

Alors seulement, les différents services seraient, à juste titre, responsables des sommes qui leur seraient destinées.

Il importe que Votre Majesté, usant de Son autorité souveraine, impose de promptes et sérieuses réformes en rendant chaque ministère responsable de ses actes. Oui, Sire, il faut le reconnaître, nos efforts pour améliorer l'administration ont

en grande partie échoué. Notre insuccès provient de la mauvaise gestion de nos finances et du favoritisme qui amène aux affaires des gens intelligents et honorables peut-être, mais incapables de remplir leurs fonctions. Il était réservé à Votre Majesté de ruiner à jamais les obstacles que l'on trouve au sein même du gouvernement, en y introduisant le principe indispensable des responsabilités. Sans lui, tout progrès sera arrêté et notre œuvre inévitablement détruite. A un commencement de réorganisation, l'Empire verrait succéder les plus grands malheurs. Exigez, Sire, dans tous les services de Votre Empire, des chefs intelligents et laborieux, avec des collaborateurs habiles, auxquels on accorderait une certaine initiative. Avec des hommes de cette valeur, traités comme ils le méritent, le nombre des fonctionnaires pourrait être réduit au quart de celui que l'État possède actuellement.



La question des revenus touche spécialement le gouvernement de Votre Majesté, qui a pour devoir impérieux de la résoudre utilement et définitivement. Il est juste que l'homme riche, généralement le citadin, supporte une plus forte partie des taxes et impôts, pour soulager les populations des campagnes, déjà surchargées par les dîmes. L'habitant des campagnes a peu de ressources pour accroître son bien : son labeur est pénible autant que nécessaire. L'homme des villes, au contraire, peut s'enrichir rapidement et jouir d'une vie facile et agréable. Arracher au pauvre paysan, gagnant actuellement trois ou quatre mille piastres, la moitié de son gain par les impôts directs et indirects, c'est le condamner à la misère. Prendre au citadin riche et opulent, la moitié des cent mille piastres formant son revenu, c'est lui laisser le moyen de vivre dans l'aisance.

Sire, il faut exiger de Votre Gouvernement un système de perception plus rationel, plus efficace et offrant plus de garanties. Il faut d'autres collecteurs. Après mûre réflexion, nous pensons que le seul moyen chez nous serait d'affermer la perception des dîmes, taxes et impôts divers à de puissantes

compagnies. Liées par un bail à long terme, ces compagnies auraient mandat de rechercher et de soumettre au gouvernement les moyens de développer la prospérité publique. Leurs intérêts et ceux du gouvernement seraient identiques. Il faudrait stipuler que tous les cinq ans, les conditions du bail seraient revues et augmentées proportionnellement à l'accroissement des revenus. Des délégués du ministère des Finances, choisis avec soin, auraient pour mission de contrôler, au nom du gouvernement, la progression de ces revenus. Le long terme, condition indispensable, stimulerait l'ardeur des compagnies pour faciliter au contribuable les moyens d'augmenter ses ressources et sa prospérité.

Alors, une sage modération présidera au maintien de la fortune publique. On évitera d'effrayer le contribuable en le pressurant; on l'encouragera par l'espoir de nouvelles ressources. Ce système de perception nous paraît le meilleur. Il l'est spécialement pour nous, car nous manquons d'hommes capables de remplir dignement les fonctions de percepteur. Le savoir-faire et la prévoyance sont aussi indispensables qu'une probité à toute épreuve. Ce moyen du reste, à notre avis, convient à tout gouvernement, même dans les pays les mieux administrés et disposant d'hommes le mieux doués et le plus dévoués. Les intérêts d'un gouvernement, quelles que soient la probité et l'habileté de ses membres, ne peuvent être aussi bien défendus et surveillés que ceux d'une administration privée. Les membres du gouvernement n'étant pas rétribués en proportion croissante du développement de la prospérité publique d'où résulte l'augmentation des recettes du fisc, s'y intéressent très peu. Tenus de tout surveiller et diriger, ils ont trop d'occupations pour se préoccuper exclusivement d'un seul service. Il n'en est pas ainsi des agents d'une société privée, bien organisée et soucieuse de ses intérêts. Outre leurs honoraires, ils ont droit à des primes qui progressent suivant l'augmentation des bénéfices. Quant aux directeurs de la société, comme associés, comme actionnaires, ils ont intérêt à voir fructifier les capitaux.

Il est certain que le système que je propose rencontrera une violente opposition, basée sur des motifs inavouables. On dira à Votre Majesté que les compagnies nous déposséderont de nos

biens. N'écoutez pas, Sire, de tels propos. Ils sont déraisonnables et cachent des sentiments honteux. Au contraire, Sire, ces compagnies seraient une sauvegarde; étant nos associées, elles défendraient par intérêt nos droits, notre sol, notre bien. Leur action serait d'autant plus efficace qu'elles seraient internationales. L'intendant d'une maison prospère aspire-t-il à ruiner cette maison? cherche-t-il à supplanter ses patrons? Cela s'est vu peut-être, mais où? Chez des maîtres insouciants, dilapidateurs et ignorants, travaillant à leur propre ruine. Dans ces conditions, l'intendant cherche à tirer profit de la situation, et consomme la ruine de ses maîtres. Cela ne peut se produire chez des gens soucieux de leurs intérêts et qui, malgré la confiance qu'ils ont dans leur mandataire, contrôlent la gestion de leurs affaires. Ici, comme toujours, Votre Majesté peut constater que nous ne reculons pas devant les aveux. Oui, Sire, nous le disons une fois de plus; les hommes capables et spéciaux nous font relativement défaut. Il vaut mieux avouer notre faiblesse et y remédier qu'exposer le gouvernement à ne pouvoir plus dans un avenir prochain faire face à ses engagements.

Le système en vigueur est désastreux. Nous le répétons, il exaspère le contribuable et le pousse à la révolte!

Parallèlement, Sire, aux réformes financières, il importe de créer un service cadastral et un service de statistique sagement organisés. Convaincus de leur importance, nous avons voulu les établir, mais sans succès. Le principal obstacle provient de la modicité des traitements, insuffisants pour des hommes capables. Il faut établir des services centraux, placés chacun sous la direction d'un homme spécial, leur donner des sous-chefs expérimentés, choisis à l'étranger. Il faut engager les gouverneurs-généraux à prescrire aux mutessarifs, caïmacams, mudirs, de tenir un registre sur lequel seraient inscrits les noms des sandjaks, cazas, mudiriets, de leurs villes, bourgs et villages. Ils y joindraient les noms des habitants indigènes ou étrangers domiciliés dans le pays et possédant un immeuble, même ceux qui n'y sont que de passage, leurs professions, leur âge, etc., etc... Ce registre constituerait le registre civil, sur lequel tous les habitants de l'Empire, fixes ou temporaires, quelle que soit leur race, leur religion ou leur nationalité,

seraient obligés de se faire inscrire. On y verrait figurer les mariages, les naissances, les décès survenant dans leurs familles.

En même temps, les gouverneurs généraux feraient dresser par des agents spéciaux une carte du vilayet : situation géographique, limites, étendue, population ; nombre et nature des cours d'eau ; situation des villes, villages, même des fermes ; superficie des terrains habités et cultivés ; distances qui séparent les différents centres ; routes, chaussées, chemins ; nature des terres arables et des pâturages ; productions ; montagnes, bois, forêts exploitées ou non ; contenance de chaque propriété ; noms des propriétaires ; bref tous les renseignements utiles aux services du cadastre et de la statistique.

Ce travail paraîtra colossal et l'est en effet. Mais il est indispensable, et la dépense sera minime comparée aux avantages qui en résulteront. Les États européens ont consenti tous les sacrifices pour mener à bien cette opération. La France y travaille depuis plus de quarante ans et y a consacré plus de 200 millions, mais aussi quels fruits n'en recueille-t-elle pas ! Imaginez un négociant, qui, par esprit d'économie malentendue, n'aurait pas de registre inventaire, de journal, de livre de caisse : c'est là notre situation !

Ce qui a été fait en faveur des biens *vacoufs* et des autres propriétés de l'Empire est bien insuffisant. L'état actuel de la propriété, sa dépréciation, l'impossibilité pour le propriétaire d'en tirer tous les avantages, le prouvent avec évidence. Les causes de cet état désastreux sont nombreuses. La multiplicité des genres de propriété, des règlements qui les régissent forme un véritable dédale. On s'y perd. Il faut ajouter les formalités interminables pour les transferts en cas de vente ou d'achat. Figurez-vous les inquiétudes du vendeur et de l'acquéreur, pendant la durée, généralement assez longue, de ces formalités. L'absence d'une loi (loi existante mais entourée de telles restrictions, qu'elle est rendue illusoire), l'absence, dis-je, d'une loi sur les hypothèques oblige le propriétaire, désirant faire un emprunt, même minime, de faire une vente en règle. Il doit débourser les droits d'une vente véritable et n'a pour garantie qu'une déclaration de son acheteur reconnaissant que la vente n'est en réalité qu'une opération hypothécaire.

Votre Majesté n'hésitera pas à ordonner un remède énergique. Puisque nous pouvons le faire encore, n'hésitons pas devant des réformes radicales. Rendez la propriété libre, sanctionnez des lois qui rendront les opérations précises, claires et peu onéreuses. Alors, le propriétaire ne redoutera plus de voir ses droits contestés. Le prête-nom doit être aboli. Au reste il est devenu inutile, depuis la grâce octroyée par Votre Majesté à tous ses sujets indistinctement ainsi qu'aux étrangers : chacun peut acquérir ouvertement des immeubles.

Promulguez, Sire, cette loi, exigez son application rigoureuse. Grâce à elle, le gouvernement de Votre Majesté n'aura plus recours à des emprunts onéreux pour combler les déficits du budget. Les revenus de la propriété suffiront *seuls* à les combler. La propriété étant constituée, le propriétaire trouvera facilement les fonds pour la mettre en valeur. Qu'il veuille créer une industrie, établir un commerce, le Trésor public en profitera toujours. Le taux des intérêts tombera à 5 ou 6 p. 100 au maximum. On pourra tirer de ses capitaux un bénéfice de 12 à 15 p. 100 permettant de payer les intérêts, d'amortir la dette, de vivre et de prospérer. Les faits témoignent en faveur de cette réforme. L'emprunt est devenu impossible; le propriétaire qui y recourt pour avoir du pain ne peut le faire qu'en payant couramment 20 ou 25 p. 100 quelquefois même 50 p. 100. Si nous persistons dans cette voie, le taux de l'intérêt atteindra 100 et 200 p. 100, parce que le régime actuel de la propriété effraye les capitalistes. Qui de nous est certain de ne jamais emprunter? Cela peut arriver plus prochainement qu'on ne croit, alors nous serons dépossédés de nos terres, qui seront la proie des usuriers. Il ne faut pas s'étonner de voir de vastes terrains incultes et abandonnés. On en trouve dans les villes et même dans la capitale. Leurs possesseurs n'ont pas d'argent et ne peuvent s'en procurer.

Considérez, Sire, l'étendue de Votre Empire : combien petite est la surface cultivée! Votre Majesté n'ignore pas qu'il existe un courant d'émigration qui prend sa source en Europe et se dirige vers des contrées lointaines, où la nature est plus sauvage, le travail plus pénible que chez nous. Ceux qui partent ainsi, non seulement y trouvent leur existence, mais encore

concourent à la prospérité universelle. Entièrement à leur travail, ils ne demandent qu'un lambeau de terre, pour y prendre racine, à l'exemple de l'arbre qui grandit et produit où on le transplante. Il appartient à Votre Majesté de leur offrir partie de ses terres, qui sont incultes faute de bras.

Hâtez-vous, Sire, d'attirer ces travailleurs pacifiques ; loin d'être un danger, ils nous aideront dans notre œuvre de réorganisation. Sous l'égide de lois sages, ils s'incorporeront facilement à nos indigènes. Cet élément étranger sera une cause puissante d'émulation et de prospérité. Ayant ses biens à défendre, il sera un gage de tranquillité. Quelqu'un dira peut-être : « Nous serions absorbés : les capitulations soustrairaient ces étrangers à notre dépendance ». — Les protocoles signés par des puissances étrangères, ont annulé la force des capitulations en ce qui concerne le propriétaire étranger, domicilié sur le territoire de l'Empire. Ce qui en subsiste pourra facilement être aboli dans l'avenir. Il suffit d'entrer résolument dans la voie des réformes. L'émigrant allemand, suisse, irlandais devient franchement américain en Amérique, australasien en Australie. On voit chez nous plus d'un Européen fonctionnaire, industriel ou commerçant, plus ottoman que nous-mêmes. Une méfiance injustifiée nous empêche de le reconnaître. Ils entendent mieux nos intérêts, et sont plus patriotes que nous-mêmes.

La création de colonies dans l'Empire se lie étroitement aux questions si importantes de l'agriculture.

On ne saurait trop faire, Sire, pour l'agriculture. Favoriser le cultivateur pour l'attacher à la terre, est sage au point de vue des intérêts généraux et particuliers et surtout pour en faire le soutien de l'État et la base de l'édifice politique. Cela est plus intéressant pour notre pays que pour tout autre, car son territoire est immense et fertile. L'agriculture y est la proie de l'usure. Il est urgent d'améliorer le sort des populations agricoles. L'abrogation du système de perception des dîmes y contribuerait largement. Les lois et règlements contre l'usure devraient être rigoureusement appliqués. Il faut les compléter et favoriser la création de banques agricoles. Le moyen qui semble offrir le plus de garanties et le moins onéreux serait de trouver à l'étranger des hommes habiles, qui vien-

draient se fixer en Turquie. Il faudrait leur offrir des facilités, même des subsides, si leurs ressources étaient insuffisantes. Une seule ferme dans chaque district, dirigée par un de ces hommes, suffirait pour donner de bons résultats à bref délai.

Les résultats seraient encore meilleurs si Votre Majesté voulait instituer deux fois par an, dans chaque vilayet, un concours agricole et industriel. Des récompenses seraient attribuées aux meilleurs produits et à l'outillage rural. Ce que nous proposons, Sire, tous les États d'Europe l'ont mis en pratique. Les résultats sont merveilleux. La création d'écoles, où la théorie est enseignée, ne suffit pas. Il faut la pratique, pour combattre efficacement l'antique routine. L'établissement de fermes modèles, appartenant à l'État, serait sans utilité. A peu d'exceptions près, ceux qui en auraient la direction, laisseraient l'œuvre péricliter et tomber en ruine. Il en serait de cela comme de tous nos établissements. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, l'amour du gain, l'indifférence pour le bien de l'État, sont l'apanage des fonctionnaires qui en sont chargés.

De même, le Gouvernement a tout intérêt à favoriser la création d'établissements industriels privés, surtout lorsque des capitaux indigènes y sont engagés. Le but ne doit pas être de rivaliser avec les États européens, dont l'industrie, développée et favorisée depuis plus d'un siècle, inonde l'univers de ses produits. En s'attachant à l'emploi des matières premières, abondantes chez nous, notre industrie fera une légère concurrence aux produits européens. Il faut lutter par tous les moyens contre l'importation étrangère. L'industrie indigène a été tuée par l'industrie étrangère donnant plus économiquement des produits meilleurs. Pour la relever, il suffirait d'initier nos compatriotes aux méthodes européennes en favorisant l'établissement de nombreuses usines. Grâce à la vivacité d'intelligence qui distingue nos populations, cette initiation ne demanderait pas beaucoup de temps. Il importe que Votre Gouvernement, Sire, guide ses peuples dans toutes les voies où le travail conduit à la richesse, aussi bien dans leur intérêt que dans celui de l'État.

Au dire des utopistes eux-mêmes, la province ne possède pas encore des hommes suffisamment capables pour former à

Constantinople une Assemblée destinée à signaler l'état et les besoins de la population. En conséquence, il conviendrait que Votre Majesté nommât des commissaires-généraux dont l'intelligence et l'honorabilité offriraient toutes garanties. Unissant beaucoup de science à beaucoup d'intelligence et d'expérience, ces commissaires jugeraient sainement ce qu'il serait utile de faire pour le pays. Chargés du contrôle de l'administration provinciale, ils verraient ses défauts, en rechercheraient les causes et proposeraient les remèdes. L'amélioration du sort précaire de nos populations serait leur constante préoccupation. Ils étudieraient un meilleur système d'impôts et de taxes, en se livrant à une étude approfondie des ressources du pays, et en montrant le meilleur parti à en tirer. Ils auraient à s'enquérir des rapports existant entre les populations de confessions et races si différentes unies sous le sceptre de Votre Majesté, afin de voir s'ils ne peuvent pas dans l'avenir devenir une cause de troubles.

Leur mission serait aussi d'étudier les aspirations du peuple, de les signaler à temps, pour éviter de les laisser dégénérer en exigences. Ces fonctionnaires éclaireraient Votre Majesté sur toutes les questions et relèveraient uniquement de Votre Majesté. Leur rétribution devrait être large et proportionnée à leurs responsabilités, afin de leur éviter tout souci matériel.

Pour relever leur prestige, ils seraient inamovibles, à moins de faute grave dans l'accomplissement de leur mission. Dans ce dernier cas, ils seraient justiciables d'une Haute Cour de Justice. L'enquête, l'accusation, la défense et le jugement seraient publics. Coupables, ils perdraient leur place et seraient passibles des peines les plus sévères. La nomination d'un de ces commissaires, dans chaque vilayet, concourrait puissamment à la réorganisation de l'Empire.

La liberté de la presse n'est un danger que pour les gouvernements qui ne veulent pas se corriger de leurs défauts. Au contraire, Sire, elle serait un bienfait pour Votre Gouvernement qui n'a en vue que le bien du pays. Comprimer la pensée d'un peuple, c'est l'obliger à chercher des issues secrètes, qu'il trouve infailliblement. C'est favoriser les complots et les entreprises séditieuses. Il faut alors employer la violence, et la sécurité de l'État se trouve compromise. Cette liberté de la presse devient

pour le gouvernement un puissant auxiliaire pour lutter contre le mal et favoriser le bien.

Sous le régime actuel, la presse n'établit qu'un lien très faible entre les sujets ottomans. L'intérêt public est presque méconnu, surtout en province; l'intérêt privé est l'unique préoccupation. C'est pour resserrer ce lien, qui doit unir tous Vos sujets, Sire, et les rattacher au Gouvernement, que nous proposons d'accorder la plus grande liberté à la presse et à tous les écrits en général. La presse s'occupera des questions politiques, jugera les actes du Gouvernement et signalera les besoins du pays. Elle facilitera la tâche des commissaires-généraux dont nous proposons la création. Elle pourrait tenir lieu provisoirement de cette représentation nationale, journellement réclamée par des gens qui ne connaissent pas le pays. Composée de provinciaux et même d'habitants de la capitale, une Assemblée, chargée de discuter et de veiller sur les affaires publiques, offrirait promptement le spectacle d'une lamentable impuissance.

Il faut agir sans précipitation et se contenter pour le moment de laisser prendre à la presse l'extension qu'elle mérite en la débarrassant de ses entraves. Que le Gouvernement fonde un grand journal, qui, chargé de répondre aux articles de la presse indigène ou étrangère, défendrait les véritables intérêts du Gouvernement et du pays, publierait les lois, règlements et ordonnances, les commenterait et ferait connaître au public, l'esprit et le mobile des mesures prises par le Gouvernement. La malveillance se verrait désarmée. La direction de ce grand journal devra ignorer la flatterie, plus fâcheuse aux yeux du public que la vérité quelle qu'elle soit. La vérité et la sincérité seront sa devise.

Nous conseillons à Votre Majesté, Sire, dans son intérêt particulier, dans l'intérêt général, de renoncer définitivement aux usines dirigées par des fonctionnaires salariés par l'État. Les usines impériales sont très dispendieuses et pèsent sur l'industrie privée, seule capable de prospérer. Il conviendrait de mettre en actions l'important matériel de premier ordre, constructions et machines, que nous possédons, et de confier l'administration et la direction des usines de l'État à des sociétés privées. Votre Majesté et Son Gouvernement seraient

simplement actionnaires de ces sociétés, et leurs intérêts représentés par un nombre d'actions plus ou moins important. Ils auraient dans chaque conseil des représentants, ayant droit de contrôle et chargés d'encaisser les dividendes.

Ces établissements prospèreront, ayant à leur disposition un outillage parfait, auquel on n'a pas su faire rendre jusqu'ici tout ce qu'on était en droit d'espérer. L'examen des comptes démontrerait que les prix de revient sont dix fois supérieurs à la valeur des produits, si on tient compte des intérêts des dépenses de premier établissement, d'entretien, des émoluments des fonctionnaires, etc., etc., et du temps employé à la fabrication de chaque objet. Avec des sociétés privées, Votre Majesté et Son Gouvernement obtiendraient à des conditions de prix et de qualité notablement plus avantageuses les mêmes fournitures. Au besoin ils pourraient s'adresser à l'étranger. En tous cas, on ferait de considérables économies.



Permettez-moi, Sire, de soumettre à Votre Majesté quelques considérations sur la marine.

Par sa position géographique, son étendue, la Turquie touche à la mer des Indes à la mer Noire, à la Méditerranée, à la mer Rouge, à l'Adriatique. Les navires de toutes les puissances européennes sillonnent ces mers. Le rôle de la Turquie n'est pas celui qu'elle devrait avoir, étant donnée sa position. Loin de rivaliser avec les autres puissances, l'Empire semble s'efforcer de céder le pas à l'Europe. Nous ne disons pas que le pavillon de guerre de Votre Majesté ne flotte pas fièrement dans les eaux du Bosphore; nous tenons à lui rendre justice et disons que ces superbes cuirassés, construits à grands frais par les arsenaux étrangers, remplacent une marine marchande, véritable école navale, que nous aurions dû créer.

La vue de ces superbes vaisseaux alignés au pied du palais de Votre Majesté nous ont toujours inspiré de tristes réflexions. Que d'argent inutilement dépensé! La satisfaction de faire admirer cette flotte ne vaut pas les millions qu'elle coûte. Si elle était de quelque utilité, nous ne regretterions pas la dépense.

Mais il s'agit peu de cela, encore moins de combattre et de vaincre! L'Europe ne doit pas nous servir de modèle sur ce point. Les grandes puissances maritimes ont des colonies, des intérêts lointains à défendre. Il se peut que dans ces derniers temps, une rivalité malentendue les ait poussées à perfectionner les constructions navales en fer. Cette fièvre de constructions en fer, est peut-être entretenue par certains États qui désirent en faire profiter leur industrie métallurgique. Autrefois ces flottes étaient nécessaires pour le transport des troupes et du matériel comme pour la protection des côtes. Aujourd'hui la marine marchande, grâce à la vapeur, est en mesure d'assurer les transports de troupes en temps de guerre. Les moyens perfectionnés que l'on possède suffisent à la défense des côtes. A l'appui de ce que nous avançons, les événements de la dernière guerre de France sont une preuve. La belle flotte française a été réduite à faire une simple démonstration dans la Baltique, sans aucun résultat pratique. Pour un Etat comme le nôtre, la création d'une flotte de guerre et son entretien entraînent à des dépenses absolument inutiles.

Pour ces motifs, Sire, et après mûr examen de la situation, nous avons récemment, négligeant les sacrifices faits en 1855 pour détruire la force navale de la Russie dans la mer Noire, nous avons, dis-je, conseillé d'accepter le protocole de Londres, relatif au rétablissement de la flotte russe.

Lorsqu'on réclamait l'annulation de l'article VI du traité de Paris, la Russie possédait une flotte marchande considérable. Ce même article lui permettait de la quadrupler. Nous comprîmes que le rétablissement de la flotte russe dans la mer Noire, demandé par la note Gortchacoff, ne pouvait donner qu'une satisfaction d'amour-propre à la Russie et à son souverain. Il flattait la manie presque générale de construire à grands frais des escadres que le temps se charge de détruire plus promptement que les boulets. Un refus pouvait entraîner des conséquences très graves. Les circonstances, la situation de la France, permettaient de soupçonner un piège. On pouvait supposer que cette demande était formulée avec l'espoir secret de la voir repoussée. Nous nous crûmes obligés d'y faire droit dans l'intérêt de l'Empire. Le temps et les événements prouveront que notre raisonnement était juste.

Toutes les considérations ci-dessus démontrent l'inutilité de notre flotte cuirassée. Nous conseillons à Votre Majesté de s'en défaire, tandis qu'il en est temps encore. Il convient de la remplacer par des vapeurs relativement petits, à marche rapide, pouvant transporter les troupes et le matériel de guerre. En temps de paix, ils serviront de gardes-côtes, renforceront la marine de commerce nationale et remplaceront la Compagnie maritime Osmanié, qui appartient à la Liste civile.

Cette marine serait mise en actions, administrée par un conseil des principaux actionnaires et dirigée par un d'entre eux. Chaque navire serait commandé par un officier, et un tiers de l'équipage composé de matelots appartenant à la marine de guerre. Le matériel existant serait cédé à la nouvelle compagnie, contre remise d'actions en représentant la valeur. Ces actions deviendraient la propriété de Votre Majesté. Pour permettre à la compagnie de lutter contre le Lloyd autrichien, les Messageries maritimes et la Khédivié, etc., etc., d'autres actions seraient émises dans le public.

Le crédit, Sire, est une des principales bases de l'Empire. Il est sage de s'en occuper. Notre crédit a été conservé jusqu'à ce jour grâce à notre réputation de bonne foi que nos efforts pour tenir nos engagements justifient incontestablement. La réputation de bonne foi ne suffit plus pour l'avenir. Notre crédit se trouve à la merci du moindre événement. Il faut tout prévoir. Il importe de restreindre le nombre des établissements de crédit : ils accaparent une grande partie de la fortune publique, sur laquelle repose notre crédit; ils paralysent la petite industrie et le petit commerce. Les titres de ces établissements font concurrence, à la Bourse, à notre 5 p. 100, à la dette générale et à nos différents emprunts. Les jeux de Bourse déprécient non seulement ces valeurs, mais encore nos fonds d'État. Ces mouvements de hausse et de baisse inquiètent les porteurs de nos fonds et produisent des paniques.

Afin de pourvoir aux besoins immédiats, notre avis est de contracter un grand emprunt, avec des émissions annuelles ou semestrielles. Il serait *uniquement* destiné à couvrir les déficits qui pourraient se produire dans nos budgets, en attendant le résultat des mesures que nous proposons à Votre Majesté.

J'estime qu'après trois ou quatre années nos revenus seront plus que suffisants pour couvrir toutes nos dépenses. Le succès d'un emprunt émis dans ces conditions, soit à l'étranger, soit dans le pays même, aurait un succès dépassant toutes les prévisions. Si nous nous éloignons de la voie que je viens d'indiquer, nous pourrons végéter quelque temps encore, puis le moindre coup porté à notre crédit nous fera sûrement succomber. Sire, notre salut dépend de Vous : personne n'hésitera à suivre Votre Majesté.

Tout autre moyen pour assurer notre avenir et conserver la confiance publique non seulement serait inefficace, mais encore porterait atteinte au crédit national.

La proposition relative aux établissements de crédit soulèvera des objections. Celle-ci entre autres : « *Le pays étant dépourvu de numéraire, ces établissements en apporteront et par la concurrence qui s'établira entre eux, vu leur grand nombre, on pourra s'en procurer à bon prix.* » La première partie, hélas! de cette objection, n'est que trop vraie! Pour le reste, il est facile d'apprendre à qui et pourquoi ces établissements prêtent de l'argent. Où va-t-il cet argent? à quoi sert-il? à des spéculations de Bourse; il ne peut en être autrement : n'est-ce pas à la Bourse seulement qu'on peut gagner suffisamment pour payer les intérêts exigés par les banques.

Qu'on n'invoque pas l'exemple de l'Europe où, en dépit de nombreux établissements de crédit, les États ne se ruinent pas. Je conviens que cela est juste pour le moment seulement. Mais l'Europe souffrira à son tour du trop grand nombre de ces établissements, bien qu'ils ne soient pas en Europe l'unique ressource de l'épargne. Les États européens jouissent d'une grande prospérité agricole, industrielle et commerciale. Le taux des dividendes de ces banques n'est jamais supérieur aux bénéfices des maisons de commerce; le travail rapporte généralement sinon plus, assurément autant qu'une banque. Il en résulte que quiconque possède un capital, le divise ainsi : moitié dans une entreprise industrielle, commerciale ou agricole, qu'il dirige lui-même (*remarquez qu'en Europe tout le monde travaille*); un quart est confié à une grande compagnie, et l'autre quart à un établissement de crédit. Ce dernier quart constitue une réserve : on a confiance dans ces

établissements parce qu'ils s'intéressent à des affaires de petits rendements et pas aux jeux de la Bourse. On pourrait dire que les établissements financiers européens sont des caisses d'épargne et de réserve. Si quelques-uns se développent et prospèrent à l'égal des nôtres, c'est qu'ils participent à de grandes affaires commerciales et industrielles, compagnies de bateaux à vapeur, travaux publics, etc., etc. En est-il ainsi chez nous? Malheureusement non, ils sont à la merci du moindre événement et nos fonds publics ressentiront le contre-coup de leur débâcle.

Il serait opportun que le Gouvernement de Votre Majesté mît tout en œuvre pour entraver, à l'avenir, la création de nouvelles institutions de crédit. Leur nombre ne devra s'accroitre que parallèlement à l'extension de notre commerce et de notre industrie. Une exception sera faite pour les établissements ayant pour but d'exploiter et de développer les immenses ressources de notre sol, ou l'exécution de grands travaux publics, tels que chemins de fer, routes, canaux, etc., etc. Ces établissements seraient chez nous, comme sont en Europe le Crédit Foncier, le Crédit Agricole, le Crédit Mobilier et les Banques des constructions diverses. Il faut imiter l'Europe, seulement dans ce qui peut être utile.



Sire, nous avons exposé à Votre Majesté non pas tout ce que notre cœur aurait voulu lui communiquer, mais simplement quelques idées générales sur les mesures à prendre dans l'intérêt de Son Empire. Nous revenons un instant sur les mesures relatives à l'administration et à la politique extérieure de l'Empire.

Le Gouvernement doit mettre tous ses soins à régulariser son action et à conquérir l'affection de tous nos nationaux. De la sagesse des mesures qui seront prises, dépendront le bien-être civil et le maintien de l'Empire. On ne saurait trop insister sur ce point qu'il faut donner à l'Europe le spectacle d'une régénération intérieure, basée sur l'utilité générale de tous nos nationaux, pour ne *pas permettre de discuter nos droits*.

Il faut restituer aux provinces, sous forme de créations destinées à leur procurer le bien-être moral et matériel, la plus grande partie des revenus qu'on en tire. On leur montrera ainsi que l'État est un bienfaiteur.

En entrant dans cette voie, le Gouvernement de Votre Majesté imprimera à sa politique étrangère une marche aisée et régulière. L'Europe nous prêtera son puissant concours, et personne ne pourra dire que nous ne la suivons pas sur la route du progrès. Alors seulement sera fortifié le lien qui unit la Turquie au reste de l'Europe. Alors aussi, les traités qui garantissent son intégrité cesseront d'être illusoires.

Le sort véritable de l'Empire est donc, avec la volonté de Dieu, dans les mains augustes de Votre Majesté. Il Lui appartient de faire jouer à l'Empire le seul rôle qui puisse lui convenir, celui d'un État qui n'a d'autre désir que de conserver une forte attitude défensive. Au point de vue militaire, nous croyons, Sire, qu'il est superflu et contraire à de nombreux intérêts, d'entretenir une armée permanente considérable. De même une marine de guerre serait insuffisante dans tous les cas pour empêcher une agression. Il serait beaucoup plus utile, suivant nous, de contruire des forteresses sur les points stratégiques du pays. Cela relèverait le prestige de l'État auprès des populations.

Sire, nous faisons des vœux pour que Votre Majesté accueille favorablement nos conseils. Ils partent du cœur et nous sont dictés par l'expérience. Ils n'ont d'autre but que Vos plus précieux intérêts. Personne dans l'entourage de Votre Majesté ne pourra douter de nos intentions. L'intérêt particulier qui nous rattachait aux choses de ce monde n'existe plus pour nous!

En quittant par la Volonté Divine le poste d'honneur que, dans sa Haute Bienveillance, Votre Majesté nous avait confié, nous emportons de très vifs regrets de ne pouvoir plus continuer à lui offrir, en signes matériels de notre reconnaissance, les meilleurs fruits de nos travaux et de nos peines.

Bébek, septembre 1871.

Signé : AALI

LE

THÉÂTRE D'HENRY BATAILLE

L'auteur applaudi de *l'Enchantement* et de *la Marche nuptiale*, l'auteur acclamé de *la Femme nue*, a remporté, — qui l'ignore? — avec *la Vierge folle,* une des victoires les plus éclatantes, pour ne pas dire la plus extraordinaire victoire, que la critique ait enregistrée depuis 1900. Et voici que déjà survient, pour la rafraîchir et comme la fleurir, cet ingénieux, mélancolique, amer et parfumé « poème théâtral », *le Songe d'un Soir d'Amour*, — cette « Nuit » d'un fantastique singulièrement moderne ajoutée à celles de Musset par un petit-neveu de Baudelaire, par un neveu de Verlaine. — Mais le triomphe de *la Vierge folle*, on a pu le comparer à un autre, qui semblait devoir rester plus longtemps incomparable, à celui qu'obtint d'emblée, en 1897, *Cyrano de Bergerac.*

Aucun autre rapport, bien entendu, entre la « comédie héroïque » qui fit la gloire de M. Edmond Rostand et la nouvelle tragédie bourgeoise, ou aristocratico-bourgeoise, que certains de ses juges, dans la presse, sont allés jusqu'à célébrer comme l'œuvre d'un nouveau Racine : d'un Racine à la mode d'aujourd'hui, — séparé seulement de l'ancien, selon ces mêmes juges, par les deux chefs-d'œuvre de M. Georges de Porto-Riche, *Amoureuse* et *le Passé.*



Ce n'est pas la première fois, d'ailleurs, qu'on nous a présenté M. Henry Bataille comme la troisième personne, en

quelque sorte, d'une trinité dont M. Georges de Porto-Riche serait le Fils, Racine étant le Père. En 1906, dans le *Gil Blas*, — à propos d'une pièce qui n'est assurément pas la moins curieuse, mais qui n'est pas la meilleure du jeune maître : *Poliche*, — M. Nozière écrivait : « M. Henry Bataille, comme Racine et comme Georges de Porto-Riche, nous montre des humains asservis à l'amour... »

Le double rapprochement était fait pour réussir; et, grâce au prodigieux succès de *la Vierge folle*, le voilà presque devenu un « cliché ». Je n'aurai pas l'impertinence d'y contredire. On sait, au reste, on peut du moins savoir ma vive admiration pour *le Théâtre d'Amour* de M. Georges de Porto-Riche, car, dans cette *Revue* même, je l'ai nettement exprimée, lorsque *le Passé* fut repris à la Comédie-Française [1]; et l'on verra, je pense, que j'admire aussi, profondément, l'œuvre inégale, mais si originale, si « prenante », si poétique et parfois si vigoureuse de M. Henry Bataille. Seulement, et pour ne point parler encore de Racine, j'avoue qu'entre les deux théâtres à peu près contemporains qu'on nous invite à considérer du même œil, les différences me paraissent assez importantes.

Ils offrent, certes, des traits de parenté, notamment celui qu'indiquait M. Nozière; mais ce n'est pas de la même manière, ce n'est pas dans le même esprit, ce n'est pas, écrirais-je volontiers, d'après la même philosophie morale, ni suivant la même poétique théâtrale, que cet asservissement de l'humanité à l'amour nous est exposé par l'auteur d'*Amoureuse* et par celui de *la Vierge folle* et de *la Femme nue*.

Le premier conçoit et peint l'amour, à l'Alfred de Musset, comme le seul bien qui mérite d'être désiré, cherché, pleuré, mais, d'autre part ou, plutôt, à la fois, comme ce qu'il y a souvent de plus douloureux, de plus affreux, et de plus insensé ou de plus vil. Les deux grandes héroïnes de son théâtre, Germaine, dans *Amoureuse*, Dominique, dans *le Passé*, sont des martyres de leur passion. Germaine, tout à coup, se dégrade, se jetant aux bras d'un homme qu'elle n'aime pas, pour se venger de l'époux qu'elle adore; et son bonheur est à jamais ruiné, avec celui du mari qui, n'ayant pas le courage de la quitter, s'écrie : « C'est à croire que nous

1. Voir la *Revue* du 1er juillet 1902.

sommes rivés l'un à l'autre par tout le mal que nous nous sommes fait... Quel avilissement!... » Et, si Dominique échappe finalement à l'homme qui l'a jadis torturée et qui ne pourrait que la torturer encore, au séduisant et misérable « amoureux » qu'est François, c'est un peu, je crois, parce qu'il a plu au dramaturge de la sauver. En effet, elle ne doit son salut qu'au hasard, à une chance ; et l'on dirait que, malgré tout, — chose à bien noter, — elle se reproche d'avoir chassé le menteur, l'ignoble menteur à qui elle a pu justement crier : « Va-t'en, cœur public!... » — « Si je l'aimais autant que vous croyez », — déclare-t-elle (et c'est la conclusion de la pièce), — « je ne l'aurais pas laissé partir. J'aurais eu plus de courage. » Traduisons : il n'y a pas de misères, il n'y a pas de hontes que le véritable amour ne puisse accepter ; c'est même à cela qu'il se reconnaît, à ce « courage » effrayant ou navrant, parfois monstrueux...

M. Henry Bataille ne porte pas dans ses pièces, qui cependant sont toutes des pièces d'amour, cette cruauté d'observation ou de pensée. Le poète, en lui, commande au psychologue, si épris de vérité que soit ce dernier. Ou, du moins, le psychologue, en M. Henry Bataille, tout pénétrant qu'il est, n'a pas, des rapports de l'homme et de la femme dans l'amour, l'âpre vision réaliste qui fait, peut-être, la principale originalité du grand talent aigu de M. Georges de Porto-Riche. — Vision, pour le dire en passant, qu'on trouve, avec un singulier mélange de romantisme biblique, voire apocalyptique, dans certains drames d'Alexandre Dumas fils, et, plus juste, dans son *Demi-Monde* et son *Ami des Femmes* ; vision, néanmoins, très différente, dans ces deux pièces mêmes, de celle qu'apporta l'auteur d'*Amoureuse*, créateur, en cette œuvre, d'un nouveau pathétique passionnel.

Je n'oublie pas, sans doute, que M. Henry Bataille nous a montré deux cas d'avilissement par l'amour ; — encore le mot « avilissement » est-il bien fort : — c'est le cas de « Poliche » (1906) et celui de Charlotte Férioul, dans *le Scandale* (1909).

Pour se faire aimer de la jeune et belle Rosine, veuve joyeuse et brillamment déclassée, Didier Meireuil, qui n'est pas beau, qui n'est pas élégant, et qui le sait, est devenu

« Poliche », l'amuseur, l'espèce de bouffon, sous l'entrain inépuisable et la grosse verve duquel se cache l'âme fine, et ardemment tendre, qu'il a bien essayé d'offrir, mais qu'on a repoussée, avec quelle hauteur! Comment la « superbe viveuse », éprise de « *gentlemen* distingués, hauts en cravate et pâles en couleurs », — raconte-t-il à un ami. — eût-elle pu se sentir attirée par le balourd qu'elle eût continué de voir en lui s'il était demeuré lui? Mais, « dans un dîner où elle était », il lui arriva de lancer une plaisanterie grasse « qui porta beaucoup » : Rosine le regarda avec un commencement de curiosité; il récidiva : nouveau regard et « plus curieux »; si bien qu'un autre jour, il fit, « à tout hasard, une charge énorme », dans « une espèce de chahut au pesage... », et la glace fut rompue.

— Désormais, dès qu'elle m'apercevait, Rosine me souriait. Je sentais qu'elle se disait : « Tiens! voilà le monsieur qui est si rigolo!... » Alors, mon cher, alors,... honteusement un peu, je fis ce que tout le monde fait plus ou moins en matière d'amour... Ayant senti le seul côté, le seul,... par lequel je pouvais plaire à cette femme, je l'exploitai... Quel est celui qui ne devine pas le point sensible par où il atteint la sympathie de l'être chéri? le terrain bon à cultiver?... L'affreux désir de plaire à tout prix, par n'importe quel moyen, vous pousse aux pires bassesses, et devenir le pitre désiré, c'est devenir un roi si le regard chéri s'éclaire d'attention et s'adoucit à votre adresse...

Et, de fait, un soir qu'il avait été particulièrement « rigolo », qu'on avait dû même l'expulser de l'Olympia où il l'avait emmenée, elle devint sa maîtresse. Du moins, elle l'admit à tenir l'intérim entre l'amant qui venait de la quitter pour se marier et le futur « amour ou béguin » qui pourrait survenir. Heureux et malheureux Poliche! car il crut sage de persévérer dans son rôle de « gros sans-souci » comique et « bambochard ». Il joua la demi-indifférence à l'égard de ce qui aurait été pour lui le bonheur suprême s'il ne l'avait si « durement payé » à cause même de cette fidélité à son personnage :

— Ah! mon ami,... les confidences abominables que j'ai entendues aux heures intimes... les récits que j'ai écoutés tranquillement, en fumant une cigarette!

Mais le « béguin » prévu « est arrivé ». Poliche a surpris

Rosine et le beau Saint-Vast, lèvres contre lèvres; et, prêt à « pousser un cri de rage », il s'est contenu, a bouffonné comme toujours...

Plus tard, il redeviendra lui-même... Et il s'affranchira de sa passion ! Ce n'en est pas moins un homme qui s'est dégradé par amour. Mais son « cas », je reprends le mot, témoigne-t-il contre l'amour aussi gravement, aussi directement que le « cas » de Germaine ou de Dominique? On m'entend bien. Je ne veux nullement diminuer l'intérêt de ce caractère de Poliche, qui m'apparaît, au contraire, un des caractères d'hommes les plus intéressants et les plus vrais, dans ce qu'il a d'exceptionnel, sinon même le plus originalement vrai, et le plus touchant, le plus émouvant, que M. Henry Bataille ait tracé. Je me place à un point de vue tout philosophique; et je demande s'il se dégage de *Poliche* une conception de l'amour nous permettant de ranger l'auteur. avec M. Georges de Porto-Riche, parmi ceux qui, en adorant, en exaltant l'amour, le peignent cependant comme s'ils le haïssaient.

M. Henry Bataille serait le premier à répondre justement : « Non », ou à protester si l'on répondait : « Oui ».

Et à propos du *Scandale*, sa réponse ou sa protestation serait aussi nette et juste. — Épouse irréprochable jusque-là (elle est mariée depuis dix ou douze ans), épouse heureuse, en outre, Charlotte Férioul s'est donnée, dans un moment de « folie », à un aventurier, qu'elle a pris, la malheureuse provinciale, pour l'homme du monde et l'honnête homme qu'il peut sembler être, d'ailleurs, — sembler, au moins, quelque temps. — L'erreur de Charlotte dure à peine huit jours. Forcé, un soir, par sa vie d'expédients, de se découvrir à sa dupe, l'aventurier la laisse accablée de honte, — et guérie pour toujours de ce qu'elle appelait, avec une sorte d'effroi ravi, « le péché ». Et ce n'est là pour elle que le commencement de l'expiation : il va s'y ajouter une suite de circonstances horribles, où elle se débattra inutilement, car elle ne pourra, malgré tous ses efforts, ni maintenir son mari dans l'ignorance de sa faute, ni même conjurer le scandale, qui, finalement, éclatera dans la petite ville qu'elle habite avec les siens. Je dis : « les siens », parce qu'elle a deux enfants, — ce qui lui est, du reste, on l'imagine, un surcroît de souffrance.

Mais, de tout cela, quelle conclusion tirer, si ce n'est : 1° que Charlotte est, en somme, beaucoup plus à plaindre qu'elle n'a pu être à blâmer; et 2° qu'elle a été bien coupable, soit! mais non pas, évidemment, comme si elle avait connu d'abord et accepté pour ce qu'il était l'homme à qui elle se livrait, ou comme si, une fois éclairée, elle avait eu de la peine à trouver, dans son dégoût moral, la force d'une entière reprise d'elle-même, comme si elle était restée, fût-ce quelques jours encore seulement, la proie sensuelle de l'infâme...

M. Henry Bataille ne l'a pas avilie. Après l'avoir fait déchoir, il l'a relevée... Et la philosophie du *Scandale* est dans ces paroles du mari, à la fin de la pièce :

— Qui sait, Charlotte, si, un jour... oh! bien plus tard!... notre ancien amour... ne pourra pas nous revenir... non plus pareil... moins clair... mais peut-être agrandi... L'amour déchu, c'est de l'amour humanisé...

Combien plus amère la conclusion d'*Amoureuse*!

Et puis, et puis, l'art de M. Georges de Porto-Riche est toujours un art « direct », tout classique, par là, dans sa modernité! Rien de plus net et de plus « nu », au meilleur sens du terme, que son dialogue. Aucun ornement; pas de « couplets ». M. Henry Bataille, au contraire, s'attarde volontiers aux ornements que lui suggèrent son imagination et sa sensibilité poétiques; et, dans presque toutes ses pièces, sinon dans toutes, on relèverait des « couplets ». Quelques-uns, d'ailleurs, sont exquis!

Rappelez-vous, dans *Poliche*, celui de Didier sur le manchon de Rosine : « Sa main y habitera tout l'hiver... »; dans *le Scandale*, celui de Charlotte sur les jardins en fleurs de sa villa : « Ah! certains soirs où l'on sent le fond de son âme, dans les amandiers, dans les violettes,... au milieu des oliviers humides... ». Et, dans *Maman Colibri* (1904), à l'instant le plus pathétique, lorsque cette « maman » essaie d'expliquer à son fils pourquoi elle aime le petit Georget : « J'ai un printemps en retard... tu sais, ça arrive... nous en parlions hier, tu te souviens? Il y a des oiseaux qui se mettent à bâtir leur nid très tard... On se dit : « Sont-ils bêtes! Voilà

l'automne... ». Et, dans *la Marche nuptiale* (1905), ce passage d'ode ou d'élégie qui monte aux lèvres de l'héroïne accoudée à la fenêtre : « Oh! Paris!... Paris auquel je songeais si souvent là-bas, comme tu dois en engloutir, de ces héros sans gloire, au fond de tes rues où les maisons se pressent si douloureusement les unes contre les autres!... Grand Paris, seule ville où l'on meurt comme l'on doive mourir, anonyme perdu, comme l'on était entré en toi, Paris, plus profond que les bois!... »

Ou bien ce sont des réflexions morales, des sentences, jetées au courant du dialogue, et dont le tour et l'accent nous font parfois songer à l'accent et au tour d'adorables phrases de Maurice Maeterlinck dans son théâtre. Par exemple, dans *la Marche nuptiale*, et de l'héroïne encore : « Il n'arrivera rien, parce que la vie m'a l'air de dispenser trop mesquinement, même ses épreuves, pour qu'il arrive quelque chose qui soit digne d'une noble douleur... » Ou, dans *l'Enchantement* (1900), ceci, du principal personnage masculin : « Il est de ces choses qu'on peut penser, et qu'il faut bien se garder de faire, et la morale des hommes ne va pas jusqu'à elles... »

Au reste, dans une préface écrite en 1907 et qui était tout ensemble une sorte d'exégèse de son œuvre par lui-même et une sorte de manifeste, M. Henry Bataille a déclaré qu'un des « progrès les plus certains du théâtre » sera l'emploi ou, comme il disait, le « juste mélange » de « deux langages », correspondant chacun à un ordre de « vérités » : « le langage direct et le langage indirect ». Ce dernier « est celui dont le sens n'est pas celui même de l'expression employée, mais celui qui voile ou qui révèle le sentiment intérieur »; et le poète dramatique ne doit-il pas, comme tout autre poète, s'efforcer d'exprimer « les rapports des vérités intérieures de l'âme avec les vérités extérieures »?

Dans les « temps anciens », poursuivait M. Henry Bataille, — et dans ces « temps anciens », c'est à noter, il rangeait le temps même de Racine, — l'expression de ces rapports était, pour ainsi dire, impossible. « Le langage indirect n'aurait sans doute pas été perceptible au public... » Mais le public, aujourd'hui, « est devenu assez pénétrant pour en suivre les

nuances, non point encore dans toute leur étendue et leur variété,... du moins dans leur intérêt essentiel ».

Et il y a, certes, du vrai dans cette dernière affirmation de M. Henry Bataille. L'intelligence du public s'est remarquablement affinée depuis quinze ou vingt ans; et elle va s'affinant un peu plus tous les jours. Non seulement, du point de vue psychologique, c'est une véritable libération qu'il faut constater, — libération qui frapperait de stupeur un Émile Augier ou un Dumas fils, si l'un ou l'autre pouvait ressusciter pour une année ou deux et suivre, pendant ce temps, le mouvement dramatique, — libération, même, qui fait encore l'effet à bien des gens fort honorables, et non dénués d'esprit, d'être plutôt un signe de décadence morale que de progrès intellectuel, — libération, quoi qu'il en soit, dont l'art avait besoin et doit se réjouir; — mais, du point de vue proprement littéraire aussi, il apparaît bien que le goût public évolue et, parlons franc, progresse. Pas plus qu'il n'y a maintenant, pour le dramaturge, des sentiments, des idées de convention à respecter, coûte que coûte, ou à ménager soigneusement, au profit d'un peu de vérité neuve; pas plus — ou guère plus — n'y a-t-il désormais une « écriture de théâtre » aux prétendues lois de laquelle se conformer, un vocabulaire passionnel ou moral et une syntaxe tenus pour immuables et sacrés. Comment, d'ailleurs, eût-on pu s'affranchir des conventions morales et psychologiques qui régnaient encore il y a vingt-cinq ans, et rester prisonnier des moyens d'expression que s'étaient créés ces conventions mêmes? Fond et forme se tiennent nécessairement dans ces évolutions d'un art... Et, conséquemment, — pour revenir à la question du langage indirect, — il est fort possible qu'un jour, suivant la prédiction et le vœu de M. Henry Bataille, ce langage, de mieux en mieux compris par un public de plus en plus fin, soit au théâtre d'un emploi régulier et de plus en plus important.

Jusqu'ici, il n'a été vraiment et largement employé que par M. Maurice Maeterlinck; et le théâtre de M. Maurice Maeterlinck (*Monna Vanna* mise à part, avec *Joyzelle* et la féerie philosophique *l'Oiseau bleu*), n'a pas été composé en vue de la représentation, du moins en vue de longues suites de représentations, sur des scènes classées. M. Henry Bataille, chose

étrange, ou plutôt fort naturelle, tout en usant d'un art d'écrivain beaucoup plus compliqué, nuancé, « précieux » que celui, non seulement d'un Georges de Porto-Riche, mais d'un Maurice Donnay, par exemple, ou d'un François de Curel, M. Henry Bataille a relativement peu accordé à ce fameux langage indirect, objet de son culte ; et même, c'est dans ses dernières pièces, dans *la Femme nue* (1908), dans *le Scandale* et dans son triomphant ouvrage d'hier, qu'il lui a fait la plus petite place. Que dis-je ? En écoutant *la Vierge folle*, je n'ai pas eu, un instant, la sensation qu'un personnage y recourût à une façon de parler plus profondément, plus mystérieusement expressive qu'aucune autre au cours des quatre actes.

Racine eût tout compris, — ce Racine que la préface-manifeste dont je me suis occupé tout à l'heure met au rang des maîtres « primitifs ». Voici la phrase où se trouve l'épithète : « Le langage direct était le langage presque unique du théâtre primitif (et par théâtre primitif il faut entendre depuis Sophocle jusqu'à Racine). » Et, sans doute, on pourrait s'amuser à soutenir que cela signifie : « jusqu'à Racine exclusivement » ; mais alors, il faudrait comprendre aussi : « depuis Sophocle exclusivement », — ce qui serait un non-sens. — Et pourtant, c'est en comparant M. Henry Bataille à Racine qu'on pense, évidemment, lui adresser le compliment le plus flatteur... Mais je ne voudrais pas me donner l'air de chercher au subtil et vigoureux artiste que j'étudie une chicane. Je m'assure qu'il a pour Racine l'admiration qu'aucun Français lettré ne saurait lui refuser. Nous ne sommes plus à l'époque où un fanatique de Shakespeare et de Victor Hugo traitait Racine de « pieu », à cause de la simplicité de son vers. Le symbolisme a respecté Racine, l'a même loué, célébré. Et, malgré la variété de ses tendances, la jeune génération littéraire pense sur Racine ce que l'on doit penser.

Mais quoi ! Si juste que puisse être, en un sens, c'est-à-dire au point de vue psychologique, — et même encore au point de vue dramatique, — un rapprochement entre Racine et un auteur de « tragédies modernes », écrites en prose, comme celles de M. Henry Bataille (ou de M. Paul Hervieu), sied-il

d'oublier par où ce rapprochement demeure toujours et doublement inexact? J'ai ouvert une parenthèse pour nommer M. Paul Hervieu, parce que, si je ne me trompe, c'est à propos de sa *Course du Flambeau* et de *l'Énigme* que le mot de « tragédie moderne » fut prononcé pour la première fois — ou fit fortune. — Moi-même, dans cette *Revue*[1], s'il m'est permis de le rappeler, je citai la page de La Bruyère sur le « poème tragique », qui « vous serre le cœur dès le commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le temps de vous remettre... », et j'appliquai cette définition à *l'Énigme*, qui venait d'être représentée. Et je n'avais pas tort... Mais la définition de La Bruyère est incomplète. Elle l'est devenue, plutôt. Au temps où elle parut, on ne pouvait pas concevoir le « poème tragique » autrement que sous la forme d'un drame en vers, développant un sujet emprunté à la légende ou à l'histoire. Ces deux conditions de la tragédie — que les personnages en fussent des « héros », soit historiques, soit légendaires, et qu'ils s'exprimassent en vers — n'avaient donc pas besoin d'être indiquées. Le mot « poème » suffisait pour qu'il n'y eût aucune incertitude dans l'esprit du lecteur. Et les contemporains de La Bruyère ne pouvaient non plus s'y méprendre : c'était surtout à Racine qu'il avait songé! — à Racine, dont M. Émile Faguet a si bien dit qu'il était poète, d'abord, « par le choix de ses sujets, toujours pris de telle sorte qu'ils excitassent l'imagination autant qu'ils étaient capables d'émouvoir la sensibilité, ayant toujours pour arrière-fond, pour dernier plan indéfini de tableau, quelque pays lointain, quelque région de rêve où la pensée du spectateur peut s'enfoncer et ouvrir ses ailes : dans *Andromaque*, « l'Orient désert » et les ruines de Troie... ; dans *Bajazet*, le sultan menaçant et sombre au fond de l'Asie confuse; dans *Mithridate*, le Pont, les bords du Pont-Euxin, les régions montagneuses aux défilés inquiétants... ; dans *Athalie*, le temple juif aux replis tortueux, aux profondeurs mystérieuses... », etc.

Et ce qui se trouvait encore sous-entendu dans la définition de La Bruyère, c'est que le lointain du cadre, la grandeur des

1. *Le Théâtre de Paul Hervieu*, 1er décembre 1901.

événements, et des passions aux prises, permettaient à un Racine de travailler pour l'éternité, en ne peignant que l'homme de tous les temps.

Un auteur de « tragédies modernes », fût-il l'égal de Racine par le génie dramatique et psychologique, eût-il l'âme aussi d'un véritable poète, mêlera toujours de « l'actuel », par conséquent du périssable, à ce qu'il pourra mettre d'éternel dans les personnages. Et, tôt ou tard, cela tuera ceci...

Le décor, le costume, et jusqu'aux particularités passagères du langage, autant d'ennemis de l'œuvre qu'ils auront d'abord servie. La plus belle vieillira fatalement avec eux, puis, avec eux, disparaîtra.

Et voilà ce que je voulais dire...

Ce n'est pas réjouissant. Mais, d'autre part, il faut y réfléchir, c'est peut-être une raison pour admirer davantage ceux qui s'efforcent de communiquer la plus grande vertu possible de durée à des œuvres qu'ils ne peuvent avoir l'illusion de créer immortelles. Et M. Henry Bataille est de ceux-là, — au premier rang.



Laissons de côté *la Belle au bois dormant*, féerie lyrique représentée par « l'Œuvre » en 1894. M. Henry Bataille l'a exclue de son théâtre. Pourquoi? je l'ignore, — comme j'ignore s'il l'a jamais fait imprimer. Lorsqu'il publia dans un même volume, en 1898, avec une préface, *la Lépreuse* et *Ton Sang*, il parla de cette *Lépreuse*, « tragédie légendaire » en trois actes, jouée en 1896, comme de sa première pièce. Et dans la préface de 1907, c'est encore par *la Lépreuse* qu'il commença l'examen de son théâtre. J'avoue, d'ailleurs, que je n'oserais me fier à mes souvenirs de spectateur pour dire quoi que ce soit sur *la Belle au bois dormant* : il me souvient à peine de l'avoir vue!

En 1894, M. Henry Bataille était un tout jeune homme, épris d'art et de littérature, ému par le mouvement de rénovation poétique qu'on appelait, depuis plusieurs années déjà, le « mouvement symboliste ». Il ne s'était pas destiné d'abord aux lettres, mais à la peinture. Il avait, je crois, passé par l'École des Beaux-Arts. On sait, du reste, qu'il n'a pas « brisé son

pinceau » ou « jeté son crayon », comme dirait noblement M. Prudhomme. Il a donné à la Librairie Ollendorff un *Album* de 22 lithographies, intitulé *Têtes et Pensées* et qui renferme des portraits de Catulle Mendès, de Georges Rodenbach, de Jean Lorrain, de MM. Maurice Donnay, Octave Mirbeau, Henri de Régnier, etc. Et *l'Illustration*, en publiant *la Femme nue*, a reproduit une photographie qui nous le montre assis devant un chevalet, sa palette à la main.

Néanmoins le démon littéraire et dramatique, qu'il portait en lui, a été le plus fort.

On lit dans la préface de 1907 :

Le jeune homme, presque l'adolescent, qui, dans la forêt bretonne du Huelgoat, pour avoir écouté un paysan chanter, laissa tomber ses pinceaux et se prit à crayonner fiévreusement sur ses genoux les pages de *la Lépreuse*, ne se doutait certes pas à ce moment qu'il devait par la suite donner des rejetons à cette songerie passagère. Il essayait seulement, pour son plaisir personnel, à travers la chanson populaire, de retrouver un peu la source maternelle de nos âmes, là-bas, dans ce tragique primordial et divin de la légende...

Le plaisir personnel du jeune artiste étant devenu le plaisir d'une salle captivée, troublée, ravie, M. Henry Bataille écrivit *Ton Sang*, « tragédie contemporaine » en quatre actes, qui fut représentée l'année suivante, et dont il a dit, en 1898, qu'il l'avait conçue « en même temps » que *la Lépreuse* et sur le « même plan ».

Sur le même plan?... Comprenez que les « deux drames » s'offrirent à l'imagination de l'auteur comme devant mettre « les mêmes forces naturelles en présence ». Mais n'allons pas trop vite... Œuvre tragiquement — et lyriquement — exquise, *la Lépreuse*, dans son genre, est un modèle!

Malheureusement, il est difficile de la raconter sans la dépouiller d'une partie de son charme, car une partie de ce charme est dans la forme, dans cette langue au rythme naïf et subtil, « ni tout à fait prose, ni tout à fait vers, ni tout à fait discours, ni tout à fait chanson, mousselines de vagues tristesses et de vague douceur », — expliquait M. Jules Lemaître, en 1896, après avoir noté que le drame lui-même n'est, philosophiquement parlant, « ni tout à fait pensée, ni tout à fait songe... »

M. Henry Bataille n'a d'ailleurs usé de cette forme que dans ce drame. Dans *le Songe d'un soir d'Amour*, c'est franchement au vers qu'il a recouru, — au vers libre, sans doute, essayant d'appliquer dans cette curieuse petite œuvre de poésie « moderniste » une théorie qu'il énonçait ainsi tout récemment :

Le vers à forme fixe, le vers classique, oblige le poète, au théâtre, à des roueries, à des tours de force, à des non-sens, à une prodigalité d'épithètes et de *concetti*, à une dépense de virtuosité prodigieuse et nuisible...

Donc j'ai voulu un vers qui soit moins rude, moins pétrifié, plus malléable... Observez un peu des personnes qui conversent : chacune a son rythme plus ou moins pressé, plus ou moins marqué, plus ou moins nombreux... Surtout dans les minutes de la grande passion, il jaillit de notre être exalté un lyrisme vrai, ardent, sans rhétorique, qui obéit à une logique certaine qui n'est pas, je le dis, celle de la prosodie conventionnelle... A nous, écrivains dramatiques, de trouver ces lois profondes, difficilement perceptibles, encore ignorées!...

Dans le théâtre en vers tel que je le conçois, mon vers s'enroule autour d'une émotion directement saisie et transcrite [1].

Mais revenons à *la Lépreuse*... Follement amoureux, le jeune Ervoanik a résolu d'épouser la belle Aliette. Il l'a résolu malgré les larmes de sa mère et la fureur de son père. Il disait vrai, pourtant, le rude vieillard, en accusant Aliette d'être une lépreuse. Aliette a pour mère la vieille et terrible Tili, qui lui a transmis son mal, et qui se venge et la venge en le lui faisant donner à quiconque s'éprend d'elle. Un baiser d'amour de ces lèvres en apparences si pures, on est perdu! Il suffit même de boire dans le verre où elle vient de boire. Et les victimes d'Aliette sont déjà nombreuses. « J'ai aimé dix-huit innocents... », s'écrie-t-elle. « Aimé »? Elle s'entend. C'est aujourd'hui seulement qu'elle aime, — et sa peine est grande :

Ervoanik! Yohan! Yanik!
Par tous vos noms je vous aime...
Mais j'ai bien envie de pleurer.

Songer qu'elle sera sa femme, avec le devoir de se refuser toute, sans cesse!... Elle s'en promet le courage :

1. *Interview* publiée dans le supplément littéraire de *l'Action*, le 26 février 1910.

Je serai sa mère à vingt ans près de lui,
Je l'embrasserai de loin, dans l'air, tout autour,
Et le temps passera toujours,
Et le temps passera toujours!

Mais la vieille Tili s'emporte; et, sa colère restant vaine, elle a recours à un mensonge, qui réussit. Elle persuade à sa fille qu'Ervoanik est un trompeur, qu'il a femme et enfants; et alors Aliette, désespérée, tend à son fiancé un verre rempli de vin, après en avoir lentement humecté les bords de sa salive.

Quand le rideau se relève, c'en est fait d'Ervoanik... Pendant que le père et la mère se lamentent, des voix chantent au loin le *Libera me*, le *Dies iræ*... Elles se rapprochent, et la procession apparaît, qui va retrancher du monde, enfermer dans la léproserie le mort vivant.

Joué à « l'Œuvre », *Ton Sang* obtint un succès égal, ou presque, à celui de *la Lépreuse*; et M. Henry Bataille put croire qu'il avait eu raison de vouloir opposer de nouveau, l'une à l'autre, dans une tragédie « contemporaine », les « forces primitives » qu'il avait si délicatement et puissamment évoquées et confrontées dans sa tragédie « légendaire ». Le malheur est que *Ton Sang* est loin de valoir *la Lépreuse*, et que le rêve du dramaturge était, d'abord, en soi, une erreur. La tragédie « contemporaine » la plus simple ne saurait dresser l'une contre l'autre ces forces profondes d'amour et de haine avec l'élémentaire et passionnante simplicité indispensable. Et *Ton Sang* est un drame compliqué!... un drame peu clair, où éclate, assurément, ce que M. Catulle Mendès appelait « des beautés souveraines et des beautés charmantes », mais où l'on distingue mal le but philosophique du poète, — le même illustre critique en convenait, — disons mieux : le regrettait hautement. M. Henry Bataille eut l'esprit de dédier la pièce à celui qui l'avait jugée avec cette franchise dans l'éloge et dans le blâme; j'espère donc qu'il me pardonnera...

Deux frères ennemis, physiquement et moralement aussi différents que possible : l'aîné, Maxime, robuste, énergique, né pour la vie moderne la plus intense et, au besoin, la plus grossière, pour l'âpre travail et la jouissance rapide; le cadet,

Daniel, malingre et nerveux à l'excès, anémique, neurasthénique, phtisique peut-être, se disputent une jeune fille, Marthe, — jeune fille aveugle, née, à la fois, elle, pour les joies de la chair (elle est secrètement la maîtresse de Maxime), et pour le dévouement, le sacrifice (elle soigne Daniel en sœur de charité, et va, pour le sauver, jusqu'à souffrir qu'on lui infuse de son sang de fille saine et forte). Des deux frères, lequel, finalement, sera vainqueur? Par bonté encore, par pitié, et quoique aimant toujours Maxime, Marthe consent à épouser Daniel. On célèbre les fiançailles; fête dans un parc. Survient Maxime, que personne n'attendait : on le croyait là-bas, à la ville, dans l'usine qu'il dirige avec son père. Il semblait ne plus penser à Marthe, et voici qu'il la veut derechef, — par jalousie, évidemment : — « Tu viendras ce soir. » Elle refuse, mais elle ne peut se défendre d'une faiblesse suprême, ou, plutôt, c'est avec une sorte de frénésie qu'elle livre, pour la dernière fois, sa bouche à Maxime : « Tiens, encore ce baiser, Maxime... Toute ma bouche pour te dire adieu... tiens, tiens... » Daniel a entendu : il en devient fou. Après avoir insulté Marthe, lui avoir crié : « Ah! petite bourgeoise au cœur sale », il se jette sur elle et la force, cette aveugle, à valser avec lui, devant tout le monde, éperdument... Au dernier acte, il meurt. Il s'est ouvert les veines pour « rendre à la terre » le sang de Marthe; on les lui a bandées, mais il arrache les bandes; et, doucement, il agonise, en pardonnant à celle que malgré tout il aime et qui ne tardera pas à le rejoindre, car la douleur l'a terrassée : elle est condamnée...

Et tout cela, certainement, constitue un drame original, qui émeut, qui « empoigne », mais qui n'a, je le répète, dans son ensemble, ni la clarté ni le charme de *la Lépreuse*.

Mais, si M. Henry Bataille s'était trompé en voulant faire rivaliser une tragédie contemporaine avec une tragédie légendaire quant à la mise en présence des passions élémentaires de l'humanité (passions qui, en effet, ne peuvent pas ne pas se compliquer dans un milieu contemporain), nous devons applaudir à l'idéal de beauté tragique et lyrique tout ensemble, ou lyrico-tragique, qui lui dictait ces lignes : « Laborieusement, viendra à son tour le théâtre des poètes, ceux-là

qui sauront extraire de l'exacte réalité de la vie moderne, âmes et choses, la poésie profonde qu'elle recèle... » — « Les poètes, écrivait-il encore, ne seront pas toujours les émigrants vers l'autrefois, vers l'ailleurs, ou vers la pure pensée. » Ils « presseront de plus près le sens des choses quotidiennes et se pencheront d'heure en heure plus attentivement sur le cœur même et le *sang* de la vie [1] ».

Extraire de « l'exacte réalité » la poésie qui s'y trouve, mais qu'il faut savoir y découvrir, en extraire au moins une partie, n'est-ce pas, aussi bien, ce qu'il a essayé de faire dans toutes ses pièces modernes?

Et c'est pourquoi *l'Enchantement* (1900), sa première pièce d' « exacte réalité », en fut un pour le public.

On fut séduit par quelque chose d'indéfinissable, une espèce de parfum de vérité subtile, courant d'un bout à l'autre des quatre actes.

Pour son premier pas sur le terrain solide où l'avaient précédé les maîtres de l'avant-veille, ou de la veille, et quelques aînés, célèbres déjà, M. Henry Bataille avait eu, du reste, la chance de rencontrer deux caractères de femmes (un de femme et un de jeune fille) presque entièrement nouveaux, avec, au surplus, un caractère d'homme moins neuf, mais sans banalité. Et, dès cette première pièce, chose bien remarquable aujourd'hui, l'action reposait sur le conflit amoureux de la jeune fille et de la femme; conflit qu'on allait retrouver — avec des modifications capitales — dans *le Masque* (1902); puis, à la fin de *Maman Colibri* (Maman Colibri est alors comme la femme de Georget), et dans *la Marche nuptiale*, avec cette énorme différence, sans doute, que la jeune fille, ici, Grâce de Plessans, héroïne de la pièce, n'est la rivale de la femme, Suzanne Lecatelier, qu'involontairement et contre sa volonté. Enfin, ce conflit, c'est toute ou à peu près toute *la Vierge folle*.

Dans *l'Enchantement*, la jeune fille, Jeannine, — seize ans, à peine, mais d'esprit et de sensibilité précoces, une de ces enfants trop ardentes pour leur âge, en qui un amour, aux désirs confus, peut grandir jusqu'à la jalousie la plus amère, la

1. Préface de 1898.

plus violente, — est la sœur de la femme, Isabelle Dessandes. Sa sœur et comme sa fille. Isabelle l'a élevée, car, depuis des années, elles sont orphelines; et Isabelle, vingt-huit ou trente ans, n'a pas eu besoin, jusqu'à cet âge, d'autre amour que sa passionnée tendresse maternelle pour cette enfant. Elle a consenti à se marier, un peu pour faire à temps, si je puis dire, une fin de « vieille fille », et parce que Georges Dessandes, homme intelligent, instruit, lettré, était son plus ancien ami. Elle ignore que Jeannine adore Georges, qui n'est cependant plus un jeune homme; mais elle l'apprend le jour même où le mariage vient d'être célébré. Comment? par une tentative de suicide de Jeannine et par une lettre trouvée dans le corsage de la jeune amoureuse, lettre d'adieu romantique au séducteur sans le savoir, qui est stupéfait de la découverte. Que résoudre? Éloigner Jeannine, au moins pour quelque temps? Georges le propose, mais Isabelle : « Êtes-vous fou?... » Isabelle ne vivrait pas, séparée de la pauvre petite, qu'elle sait « capable de recommencer demain... » Elle la gardera pour « la guérir ». Et elle la garde! Très bien. Mais voici ce qui va se passer. Jeannine ne guérira pas, ne voudra pas guérir, voudra se faire aimer de Georges, engagera donc une véritable lutte contre sa sœur, avec une sournoiserie naïve mais tenace, avec des ruses et des hardiesses de coquetterie, qui blesseront doublement Isabelle, et finiront par l'affoler, par la pousser au désespoir, parce que, de son côté, elle se sera mise à aimer d'amour, du plus ardent amour, ce mari épousé d'un cœur si tranquille, mais qui a éveillé la femme en elle; — d'une voix basse, tremblante, elle l'avoue à une amie :

— Il a suffi d'une minute, d'une étreinte, pour faire sombrer toute ma vie... et me livrer, poings liés, à cet asservissement... Oh! j'en pleurerais, j'en pleurerais d'une grande honte blessée...

« ...Asservissement »! Le mot que nous avons employé au commencement de ce travail à propos de M. Georges de Porto-Riche et de M. Henry Bataille...

Jeannine et Isabelle sont également asservies, — comme le sera « Maman Colibri », comme le seront, dans *la Vierge folle*, la femme et la maîtresse de Marcel Armaury et Marcel Armaury lui-même... Et cet asservissement à l'amour, qui pervertit

l'âme exaspérée de Jeannine, égare jusqu'à la démence Isabelle, jalouse à son tour, Isabelle peu à peu convaincue, par cette jalousie seule, que Georges ne demande qu'à la tromper...

Mais — là est l'intérêt singulier, profond, de ce caractère de femme — elle est restée mère. tout de même, pour la « petite louve »; et, après une scène de mutuel affollement, où Jeannine la menace de se tuer, elle prend le parti de lui céder la place. Elle appelle Georges :

— Va, va, fais ce que tu veux! Elle est à toi,... je te la donne!...

Georges, furieux, enjoint à Jeannine de partir. Mais, pour Jeannine, entendre cette voix qui gronde sur sa tête, se sentir les bras pris et serrés par l'homme aux bras de qui elle voudrait tomber, « c'est délicieux »; et, à demi pâmée, les yeux clos, avec, d'ailleurs, un art merveilleux de séductrice, ou, si vous préférez, avec l'infaillible science de l'instinct en amour, elle arrive à mêler d'attendrissement cette colère d'homme bon, à le troubler, et, tout à coup, « d'un mouvement nerveux », il la saisit, et leurs lèvres se joignent... Un incident, assez providentiel, dégrise Georges, qui, aussitôt, rougit de lui-même... Et Jeannine partira!... Mais ce ne sera pas sans qu'Isabelle, ayant appris « ce baiser indéniable, cet affreux baiser », ait voulu tenir sa promesse de disparaître : Georges a dû lui arracher des mains le revolver qu'elle venait de prendre dans un tiroir!...

« Serons-nous heureux? » — C'est elle qui parle. — « Mais oui », fait Georges, qui l'aime toujours, n'aime vraiment qu'elle. Et pourtant, après l'avoir désarmée, lorsqu'elle le suppliait de jurer qu'il n'aimait pas Jeannine, il a osé répondre : « Je ne jurerai pas cela... » Franchise admirable, et, d'abord, admirable sincérité de cet honnête homme envers lui-même. Sait-il, peut-il savoir quel sentiment il « éprouve, là, en ce moment, pour cette enfant »?

— Apprends-moi où commence l'amour, où finit la pitié...

Ce philosophe tendre est, au demeurant, sans illusion sur la vie, et peu disposé, d'ordinaire, à s'émouvoir outre mesure; beaucoup plus disposé même à rire qu'à pleurer, jusqu'à déconcerter par instants ceux qui le connaissent le mieux.

Enfin, c'est quelqu'un d'assez rare, dans les deux sens du mot, et, si je ne m'abuse, la figure masculine la plus heureusement « venue » dans le théâtre de M. Henry Bataille, après Poliche et, peut-être, le héros du *Masque*, André Demieulle.

M. Henry Bataille est surtout un peintre de femmes.

A propos du *Masque*, il a écrit, dans sa préface de 1907 : — Cette pièce « tentait d'apporter sur la scène une psychologie un peu moins simpliste et des personnages d'une sincérité moins élémentaire que celle que l'on a accoutumé d'y voir... » L'action se passe, dit-il encore, « dans un milieu de cérébraux ». André Demieulle est un auteur dramatique, aux nerfs surexcités par un besoin constant d'émotions nouvelles. Et, pour satisfaire ce besoin, les occasions ne lui manquent pas dans ce monde des coulisses où il vit. Au moment où commence la pièce, il a pour maîtresse une belle fille hardie et non dépourvue de talent, que nous voyons dans une répétition danser avec fougue une danse joyeuse, comme le veut son rôle; et, pendant qu'elle brûle ainsi les planches, André explique à un ami le genre de charme complexe, esthétique et pervers, qu'exercent sur lui les femmes de théâtre, et, en particulier, celle-ci, pour l'heure :

— Oui, regarde... tiens, ces yeux, ces épaules, qui ont l'air de s'allumer et de crépiter seulement à la lumière du soir.... cette chair spéciale, prêtée, qui n'est pas à moi comme celle de ma femme... J'aspire avec elle la vie même de son milieu... Je suis avec elle les mille désirs d'hommes qui l'ont exaltée... Ce que j'étreins en elle, mais c'est tout le paysage de vie qu'elle apporte. Tiens, en ce moment, elle s'est assise, elle s'étend... regarde-la... elle devient pour moi toute la lassitude nocturne de la femme...

Et ce n'est pas fini :

— Les jupes secouées, envolées, comme elles sont vivantes! Cette chair de femme... est un geste rose de la vie... Ah! au contraire, le gris ennui fidèle de la chair à moi, quand je vais rentrer tout à l'heure...

Mais ce n'est pas cette liaison d'André que Geneviève, sa femme, ne pourra point supporter : elle en a « vu d'autres »! Cette liaison, du reste, va se rompre, et Geneviève ne l'ignore

pas. Seulement, dans « l'interminable chaîne de femmes et d'aventures » qu'est déjà et que sera toujours, pense-t-elle, la vie d'André, un nouveau « chaînon » se prépare, qui pourra durer plus que les autres : car André s'est pris d'un âpre désir pour une jeune fille, la fille d'un vieil auteur, Gysèle Dartier, dont il fera certainement une actrice en même temps que sa maîtresse... Et Geneviève est lasse de souffrir. Elle partira!...

Elle part.

Regretterons-nous qu'elle n'ait pas essayé de lutter?... En disant plus haut qu'on retrouve, dans *le Masque*, le conflit amoureux d'une jeune fille et d'une femme, je disais trop. Le conflit, du moins, n'est qu'indirect. Et même Gysèle hésite fort devant l'aventure où l'entraîne André. Encore ne sait-elle pas que, si Geneviève s'en va, c'est à cause d'elle. Et, cinq ou six mois plus tard, lorsqu'elle la rencontre à Monte-Carlo, elle estime que son devoir est de lui révéler ce dont elle est sûre : « Il n'y a qu'une seule femme qu'il aime, et c'est vous!... » Du reste, elle n'a aucune peine à remplir ce devoir. Ce n'est pas une amoureuse; en tout cas, elle n'était pas faite pour un « artiste » aussi « compliqué » qu'André, pour ses « violences », ses « cris », ses trahisons.

Rien, d'autre part, n'empêchera Geneviève de se laisser reprendre.

Et l'on peut tout de même s'en étonner. Cette asservie définitive nous avait paru capable de rejeter le joug à jamais. On lui avait souhaité un meilleur sort que celui qui l'attend, elle n'en doute pas! Car au moins est-elle clairvoyante : « Tu me trahiras encore!... » Tout ce qu'elle lui demande, — mais il vaut mieux le lui entendre dire, à elle :

— Reprends-moi donc!... toi, ta cruauté et ton mauvais amour!... Je ne lutte plus... Fais de moi ce que tu voudras... Je te donne le reste de ma vie... Épargne-moi le plus que tu pourras, c'est tout ce que je te demande!...

Cette conclusion qui, je le répète, ne semblait point inévitable, est cependant celle, dans tout ce théâtre, par où se justifierait le mieux, au point de vue philosophique, le rapprochement des noms de MM. Henry Bataille et Georges de Porto-Riche.

« Maman Colibri », toute passionnée qu'elle est, et bien qu'à son amour elle ait tout sacrifié, n'a pas cette lâcheté...

Les situations ne peuvent se comparer, c'est vrai.

Et qu'elle est donc charmante, qu'elle est donc adorable, — et ensuite pitoyable, en son héroïsme de renoncement, — cette espèce de Froufrou-Nora parisienne, qui a tout brisé pour sauver de la mort son Georget.

Elle vivait heureuse, fêtée pour sa grâce exquise, dans le monde le plus brillant. Elle était la très jolie et très considérée baronne Irène de Rysbergue, et le baron, « glorieux brasseur d'affaires », s'il n'avait pas toujours été un mari sans reproche, lui gagnait des millions. Elle avait deux fils, dont l'un déjà majeur, et qui, tous les deux, l'aimaient : elle les a toujours, mais à Paris, où elle n'est pas sûre de les revoir jamais... Elle, la voilà, près d'Alger, dans une « maison d'habitation », « d'assez grand air », soit! mais où elle mange l'argent de sa dot, qui ne fut pas extraordinaire : « deux cent mille francs ». Et la récompense, c'est que Georget, tout en l'aimant encore, se détache d'elle; ce qui ne l'étonne pas! Elle a quarante ans, lui, vingt-deux; « il faut », le mot est d'elle, « qu'il aille vers la vie!... » Une jeune Américaine, leur voisine, Miss Deacon, est déjà devant elle comme l'image de cette vie qui s'apprête à le lui prendre.

Et, Miss Deacon ne serait-elle pas là, avec son flirt impitoyable, « une autre » passerait qui le lui prendrait, — un peu plus tard, voilà tout. Elle s'est résignée, armée de courage : sa lettre d'adieu est écrite. On doit écrire ces choses-là d'avance : au dernier moment, le pourrait-on? La main tremblerait trop, ou l'on mettrait dans cette pauvre lettre « des cris, des injures, des supplications égarées... », parfaitement inutiles. Maman Colibri n'hésitera pas, le moment venu, à déposer la sienne auprès du bien-aimé, et il y trouvera — c'est ce qu'elle veut — « tout le cœur pur » de l'incomparable amante!... Et, en effet, elle la dépose, après l'avoir relue en pleurant...

On a fait des objections. Une « telle abdication sans combat », a écrit M. Adophe Brisson, est-elle « d'essence humaine et surtout féminine »? Est-il admissible qu'Irène « n'essaye pas de garder un bien auquel elle a tout immolé?...

Si ce n'est sa propre passion, comment la haine qu'elle doit avoir contre sa rivale ne la pousse-t-elle pas à agir, à se défendre? Rappelez-vous la jalousie de Phèdre à l'égard d'Aricie et les crimes où cette atroce aversion la précipite? Et Miss Deacon... n'est qu'une demi-vierge... » Ce serait même le devoir d'Irène « d'arracher son Georget aux griffes d'une aventurière suspecte... » Mais, ayant dit tout cela, M. Adophe Brisson conclut : « Il faut qu'Irène soit une créature tout à fait exceptionnelle, et c'est ainsi que nous la devons considérer. » Oui! Et les objections tombent... Une créature exceptionnelle, une femme plus que femme, une Parisienne de rêve un peu, vraie à la fois d'une vérité réelle et poétique. — la Froufrou-Nora que j'ai dite, enfin, non pas une Phèdre du XXe siècle; pas plus une Phèdre que sa jeune et triomphante rivale n'est, je l'accorde, et il importe peu, une Aricie...

Je comprends que M. Henry Bataille, en 1907, — avant d'avoir offert à notre admiration *la Femme nue*, avec son héroïne si vivante, si touchante, si vaillante, l'ancien « modèle » Louise Cassagne, née « peuple » et qui a conservé toute la tendresse, toute la noblesse morale et l'énergie des meilleures filles de ce pavé parisien où poussent tant de jolies et fières âmes de femmes, — ait déclaré : « Entre toutes » les héroïnes de mon théâtre, « il en est trois pour lesquelles je ne puis me défendre d'une certaine prédilection : Jeannine, de *l'Enchantement*, Maman Colibri et l'héroïne de *la Marche nuptiale*. »

L'héroïne de *la Marche nuptiale*! C'était la plus admirable. La plus étrange aussi, la plus « exceptionnelle », — l'a-t-on assez répété! — mais d'une beauté « spirituelle » atteignant au sublime. Une provinciale, celle-là, qui vient se perdre avec son rêve d'amante mystique dans ce Paris « plus profond que les bois!... »

Grâce de Plessans, d'une vieille famille de robe, a été élevée dans un couvent, et a voulu, toute jeune fille, se vouer à Dieu. Mais la foi s'en est allée : elle est rentrée chez les siens. Elle a maintenant vingt-sept ans. — Un jour, elle a cru discerner, sous l'humble enveloppe de son professeur de piano, une

âme d'un tel prix qu'elle a demandé à son père la permission d'épouser ce pauvre Claude. Le père, il va sans dire, a refusé. Alors elle est partie avec l'élu de son cœur, prête à la pauvreté, au travail mercenaire, pour vivre selon l'idéal qu'elle porte en elle... Mais qui ne connaît la pièce? l'horrible déception de cette chrétienne fourvoyée, lorsqu'elle apprend que Claude a volé son patron, — afin de pouvoir, sans doute, lui procurer, à elle, une grande joie : l'installation d'un piano dans leur misérable chambre ; — puis le caprice sensuel et, finalement, l'amour du riche industriel, patron de son amant : les efforts de ce Lechatelier pour la conquérir ; le trouble où la jette cet amour sincère et adroit d'un homme élégant et dont l'intelligence, comme la tenue et le langage, achèvent de lui faire douloureusement sentir l'erreur de son choix ; enfin son suicide lorsqu'elle doit s'avouer qu'elle pourrait succomber à cet amour, ou du moins qu'elle le partage et souille par là même ce qui était sa fierté dans sa faute ou plutôt sa gloire devant sa conscience, son orgueil religieux de sainte laïque qui osa se donner contre les conventions du monde, dans le mépris de la famille et de la loi :

— Des femmes de ma lignée n'appartiennent qu'à un homme...

Et si elles s'aperçoivent, un jour, qu'elles ont « gâché » le « plus pur présent de la femme », le « don... le don nuptial de soi... », elles n'ont qu'à mourir.

Grâce de Plessans est une figure unique dans tout le théâtre français.

Lechatelier a raison :

— Autrefois, cette femme eût employé sa fierté d'aristocrate aux cultes chastes qui ont fait l'apanage des noblesses passées... Elle aurait été abbesse... ou la Sainte Thérèse de sa sous-préfecture... Le rêve naïf de se consacrer à Dieu ne leur suffit plus, à ces fleurs issues des sociétés hermétiques d'autrefois, mais qu'a frôlées le vent des préoccupations d'aujourd'hui. Elles ont les mêmes soifs, mais cherchent d'autres moyens de les étancher... De ce qui était un crime, la mésalliance, elle se fait maintenant une beauté consciente et volontaire...

Combien différente la « Vierge folle ». Diane de Charance, qui se fait pourtant aussi de la mésalliance une « beauté

volontaire »! Mais ce n'est qu'en révoltée, en amoureuse violente. Et elle n'a que dix-huit ans!... Un avocat l'a séduite, le célèbre avocat Marcel Armaury; mais le père de Diane n'est-il pas duc, et ne l'a-t-il pas élevée dans les principes d'honneur les plus hautains? Elle n'a donc obéi qu'à l'empire de Marcel sur son imagination et son cœur, et à la suggestion des sens : des lettres qu'elle écrivait à son amant établissent à quel point cette suggestion est déjà forte en elle. En la baptisant Diane, on ne lui prévoyait pas ces ardeurs. Mais, après tout, n'est-ce pas simplement une Jeannine un peu plus âgée, et née au sommet de la société, qui, au lieu d'un brave homme comme Georges Dessandes, a trouvé devant elle le passionné sans scrupules, je ne dis pas sans courage ni sans une sorte de farouche grandeur anti-sociale, qu'il fallait à sa nature physique et morale?

Selon M. Henry Bataille, j'entends bien, elle symbolise, avec Marcel, « l'instinct », vainqueur, ici comme dans *la Marche nuptiale* (ou *Maman Colibri*), des préjugés moraux et des codes. Et l'on ne saurait demander à toutes les instinctives d'être des saintes, comme Grâce; non plus qu'à tous les instinctifs d'être « des innocents », comme Claude. Et M. Henry Bataille était libre de nous montrer l'instinct uniquement. Il l'a fait avec son impétueuse, éloquente et poignante sincérité coutumière; avec cette belle audace, ennemie de toute concession aux idées qu'il heurte ou peut heurter, et, en plus, avec cette habileté de métier, qui, réunies, sont capables de transformer en triomphe ce qui, traité moins adroitement et moins ardemment, eût été un désastre.

Tout de même, — çà et là, on l'a dit ou insinué, — le caractère de Diane n'a pas reçu du peintre toute la lumière désirable.

Celui d'Armaury, également, pourrait être plus clair.

Apôtre de l'amour libre. Armaury, certes, a un mérite : ce n'est pas de bien parler, — pauvre mérite si l'on agit mal, — c'est d'accepter toutes les conséquences de son acte; c'est de glorifier cet acte au risque de sa vie. Mais il n'a emmené Diane avec lui que parce que le duc de Charance a découvert l'intrigue et voulu mettre sa fille au couvent. Elle s'est sauvée : qu'eût-il fait si l'intrigue n'avait pas été découverte?

Serait-il demeuré l'amant secret, sans responsabilité, cueil-

lant de faciles plaisirs avec sa jeune et fougueuse maîtresse? Songez qu'elle est presque une enfant encore, et que cet homme de quarante ans n'a point hésité à faire d'elle sa proie. Quelles raisons a-t-il pu se donner pour commettre sans remords ce qui ressemble à une infamie?

Nous voudrions les connaître... Si l'auteur les a indiquées, elles échappent à l'attention du spectateur, — qui, je l'avoue, en prend son parti. Mais cette espèce d'insouciance du public sur les moyens par lesquels on arrive à l' « empoigner », ce n'est pas ce qu'un psychologue et un poète comme M. Henry Bataille invoquerait, je pense...

La Vierge folle nous montre, heureusement, une figure de femme aussi admirable que les plus belles dont j'ai parlé. C'est madame Armaury, la femme trompée, puis délaissée. Il me serait impossible de rien ajouter aux jugements enthousiastes portés sur ce caractère par la critique du lendemain ou des feuilletons. Tout le monde sait, au reste, ce qu'elle souffre et comment elle aime, cette épouse que Marcel n'a jamais aimée d'amour, mais à laquelle il reconnaît devoir toute sa tendresse et une estime sans bornes.

Diane intéresse ; Fanny Armaury émeut, arrache des larmes.

D'où un inconvénient, il faut bien le dire! Puisque c'est à elle que va notre sympathie, le drame ne tourne pas à l'avantage de l'idée morale et sociale, — j'écrirais volontiers : de la thèse, — qui a manifestement la faveur du dramaturge : l'idée qu'aucun devoir n'est à mettre en parallèle avec les droits et les devoirs de l'amour, lesquels sont supérieurs à tout. Lorsque aux prières, puis au blâme irrité d'un prêtre, ami des Charance, Armaury oppose cette idée révolutionnaire, il est le porte-parole convaincu de l'auteur; et, néanmoins, sans protester contre la théorie, ni refuser aux amants sa pitié, c'est à l'épouse surtout que le public l'accorde, — en d'autres termes : à l'amour et au devoir légaux, qui sont donc, réellement, les vainqueurs philosophiques, autant que les victimes, de la thèse « libertaire ». Sans compter que la catastrophe, — le suicide de la maîtresse, victime suprême et seule victime pour toujours, — aggrave la défaite de cette thèse.

Mais peu importe, si l'on veut!... Et j'approuve qu'on le veuille, en considération de cette vérité essentielle :

Jamais M. Henry Bataille n'avait posé, développé ni résolu le conflit de l'amour « légitime », représenté par une femme, et de l'illégitime, ayant une jeune fille pour représentant et pour objet, avec la franchise et la force qui distinguent *la Vierge folle*.

Cette franchise et cette force n'ont pas permis, ne permettent pas au public de s'interroger, de discuter avec son émotion. Il la subit, haletant et ravi. M. Henry Bataille, qui était un enchanteur, a été, de plus, cette fois-ci, un dompteur. Enfin, jugée du seul point de vue dramatique, c'est excellemment, cette *Vierge folle*, une de ces tragédies modernes, en prose, auxquelles on est tenté, malgré tout, d'appliquer la fameuse définition de la tragédie classique par La Bruyère : « Le poème tragique vous serre le cœur dès le commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le temps de vous remettre... »

LÉOPOLD LACOUR

LE PRINTEMPS ENCHAÎNÉ[1]

La beauté qui te suit depuis ton premier âge
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser;
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
En conserve l'éclat et craint de l'effacer.

MAYNARD

I

Le Vaudeville donnait la répétition générale d'une comédie : *le Vétéran*.

Profitant d'un entr'acte, Dalzace, le moins compétent et le plus spirituel des critiques dramatiques, alla saluer madame Valbel dans sa loge.

— Méchant ouvrage ! — dit-il, après avoir baisé la main qu'on lui tendait. — Les deux premiers actes sont complètement inutiles; la pièce ne commence qu'au troisième.

— Heureusement qu'elle finit au quatrième ! — ajouta quelqu'un.

— Ah ! tant mieux ! — soupira madame Valbel. — L'auteur en soit loué !... Comment s'appelle-t-il, ce garçon ?

— Un nom à ne pas retenir, — trancha Dalzace. — Fastidieux, le sujet ! Quand nous délivrera-t-on de l'inévitable vieillard amoureux d'une toute jeune fille ? Les passions séniles sévissent aujourd'hui sur nos théâtres... c'est dégoûtant !

— Oui, c'est pénible, — approuva M. Valbel, beaucoup plus âgé que sa femme.

1. Ce petit ouvrage est le dernier d'un jeune écrivain, doué le plus joliment du monde, qui mourut l'an passé. La *Revue de Paris* sent particulièrement le mélancolique honneur d'offrir ces pages au public.

Quelqu'un murmura :

— Bah ! la question d'âge a bien peu d'importance !

Un médecin, qui se trouvait parmi les amis de madame Valbel, prétendit démontrer que l'amour, au contraire, relève de la physiologie pure, et que, s'ils ne comptent pas, à peu près, le même nombre d'années, deux êtres ne peuvent s'aimer plus d'une semaine.

— Mettons un mois, pour être généreux! — repartit Dalzace.

Comme le médecin, déjà orateur, et aspirant à devenir député, ainsi que tous ses confrères, continuait de discourir sur les règles physiologiques de l'amour et de citer Stendhal, qu'il n'avait jamais lu, Dalzace, impatienté, l'interrompit encore et le désarçonna par une plaisanterie un peu vive.

Madame Valbel n'aimait les inconvenances que dans le tête-à-tête; elle détourna la conversation :

— Dites-moi, Dalzace, comment trouvez-vous Thérèse Derol ?

— Toujours belle, toujours jeune, et cependant... elle n'a plus trente-cinq ans.

— Nous étions au pensionnat ensemble... mais pas dans la même classe! — acheva précipitamment madame Valbel.

— Allons donc ! — fit Dalzace, insolent ou distrait.

— Elle aura quarante ans, ces jours-ci.

On se récria d'admiration dans le fond de la loge, et on lorgna avec insistance les épaules de Thérèse Derol.

— D'aucuns prétendent — répliqua Dalzace — qu'une femme bien caressée ne vieillit jamais. A voir votre Thérèse, si souple et d'une ligne si nette, je présume qu'elle possède la perle des amants : un homme tendre, savant et vigoureux qui prolonge sa jeunesse en lui donnant la sienne.

— Pas du tout! Thérèse est sage : si elle avait une liaison, je le saurais.

— Et depuis quand est-elle divorcée ?

— Depuis deux ans.

— Alors, elle revoit son mari ?

— Erreur! Son mari n'habite plus la France.

— Pourquoi ont-ils divorcé ?

— Derol ne pouvait supporter la vie commune.

— Il n'avait qu'à ne pas se marier!

— Évidemment !... Mais il n'a fait cette fâcheuse découverte qu'après quinze ans de ménage... D'ailleurs, la chose n'a soulevé aucune difficulté. Derol a mis toute la gentillesse possible à ces formalités ennuyeuses; même, Thérèse a gardé le nom de son mari. Cela vous prouve assez que ce divorce fut un acte de bonne amitié.

— Derol ne supportait pas la vie commune; soit! Mais sa femme s'accommode-t-elle d'une solitude qui est si peu de son âge et que l'agrément de sa personne rend inexplicable?

— Oui, je vous le répète. Cependant...

— Voyons! — fit Dalzace avec intérêt.

— Je ne serais pas étonnée que Thérèse finît par se remarier... Vous connaissez Philippe Versein?

— De nom.

— C'était un ami de Derol. Il voit souvent Thérèse, lui donne des conseils, la met en garde contre le monde, joue un peu au tuteur et a grande envie de l'épouser... C'est un homme agréable, intelligent et qui ne manque pas de culture. Il est riche, sans excès...

Le dernier acte allait commencer : Dalzace prit congé. Désireux de juger impartialement la pièce, il préféra ne point assister au dénouement : « J'interrogerai des amis, — pensa-t-il, — et je me ferai une opinion juste. »

Dans le couloir, en mettant son pardessus, il heurta légèrement, de la main, un jeune homme qui se retourna.

— Tiens! vous étiez là? — dit le critique, reconnaissant Michel Bertin. — Je ne vous avais pas vu.

— Je viens de saluer madame Derol.

— Ah! — fit Dalzace. — Vous sortez? Je vous emmène.

— Non, je reste... Que dites-vous de la pièce?

— Chut!... Je réserve mon opinion jusqu'à demain.

Dalzace serra la main de Bertin et gagna la sortie.

Il songeait : « On est trop injuste envers les jeunes hommes d'aujourd'hui. On assure qu'ils manquent de la galanterie la plus élémentaire, qu'ils font preuve d'une éducation négligée. Il en est cependant, comme Michel Bertin, qui résistent à la petite vanité de se montrer aux côtés d'une femme dont la beauté ne fait de doute pour personne et qui, afin de ne la

pas compromettre, se cachent modestement dans le coin le plus obscur... »

Dalzace ajoutait : « Si je n'étais pas très disposé à retrouver partout les traces de la vieille galanterie française, j'imputerais à quelque amour violent la discrétion et la réserve de Michel Bertin... »

Même, en son for intérieur, il n'hésitait point à se représenter son jeune ami et madame Derol sous les apparences les plus libres.

II

L'enfance de Michel Bertin, lui avait-on affirmé souvent à lui-même, s'était écoulée heureuse et gaie ; mais il en avait oublié tous les épisodes. Le collège l'avait prodigieusement assommé. Tandis qu'il était inscrit à la Faculté des Lettres, il publia dans une revue des contes antiques ; ces contes méritaient que, pour l'amour du grec, on embrassât l'auteur : de jeunes femmes n'y manquèrent pas. Ces liaisons banales, qu'il embellit grâce à quelque peu de littérature, ne réussirent point à le distraire ; le service militaire lui fut odieux.

Il avait perdu sa mère tout jeune ; puis son père mourut. C'était un rude industriel, qui lui avait laissé des usines en pleine prospérité. Ils ne s'étaient guère aimés ni connus. L'enfant avait été élevé par sa marraine, madame Froment, femme gracieuse et douce. Veuve de bonne heure, elle n'avait pas voulu se remarier, et traitait Michel comme s'il eût été son fils ; Michel lui payait d'ailleurs toute la reconnaissance qu'il lui devait.

Mais le joli sentiment que lui inspirait Thérèse Derol était la meilleure impression, la plus aimable et la plus savoureuse qu'il eût éprouvée, ou du moins qu'il se rappelât.

Ils s'étaient rencontrés en Bourgogne. Michel y possédait un bien très important : des bois, des champs, des fermes et des vignes. Les paysans appelaient ce domaine le « Champ Bertin », et ils étaient enchantés de leur innocente plaisanterie. Le père de Michel ne jugeait pas ce mot très drôle, car son vin n'était pas d'une qualité remarquable, et jamais le « champ-

Bertin » n'avait pu se vendre à des prix approchant ceux du véritable chambertin.

Michel ne faisait en Bourgogne que de rares apparitions. Il avait fallu que le goût de la campagne le prît avec sa vingt-huitième année pour qu'il décidât de demeurer tout l'été « dans ses terres ». A peine installé, il eut peur de s'ennuyer et, quoiqu'il n'adorât pas le monde, fit quelques visites à ses plus proches voisins. C'étaient de braves gens, qui lui parlaient sans relâche de son père et de sa mère, en épiloguant sur la brièveté de nos existences.

Il allait plus fréquemment chez madame Derol, qui habitait, au milieu des bois, un petit pavillon Louis XVI. Elle ne lui disait rien de ses parents, qu'elle avait à peine connus, mais elle aimait la nature et en discourait avec agrément. Aussi, quelques semaines après son arrivée, ne s'écoulait-il pas d'heure que Michel ne souhaitât de voir Thérèse.

Ils passaient le meilleur de leur temps ensemble, se plaisaient à sortir par les grandes chaleurs.

Midi. Le soleil tombe d'aplomb, l'air est brûlant, les meules semblent enflammées, les arbres crépitent, telles des torches. La terre est comme la cendre de ce brasier; de toutes choses s'échappe avec abondance une odeur forte et saine. Il y a des silences étourdissants...

Michel eût préféré peut-être des promenades plus tardives : il aurait débité quelques phrases élégantes sur la mélancolie et les grâces du jour qui s'éteint. Mais il admirait Thérèse et toutes ses inventions. Il en vint même à estimer que le crépuscule est un morne accompagnement dont il vaut mieux se dispenser : c'est du deuil et de la tristesse qui descendent.

Parfois, après une longue course, ils s'asseyaient sous les arbres et se reposaient de leur saine fatigue; ou bien ils se réfugiaient dans une charmille qui mettait, parmi le désordre et le mystère de la petite forêt où était blottie la maison de madame Derol, l'élégante discipline d'un jardin à la française. Des feuillages pendaient de quatre urnes symétriques. Un dieu Terme, dont la figure était boursouflée et verdie, souriait aux couples imaginaires qui s'enlaçaient devant lui sur le banc de pierre moussue. Jamais Michel ne vint là sans trouver Thérèse désirable; même il avait la tentation de le lui avouer.

Le soir s'avançait; on sentait dans l'air une brusque fraîcheur : madame Derol disait que l'été allait finir. Elle brodait sur un thème banal, comparant sa vie à l'année déclinante, et redoutait le prochain automne.

Michel avait beau jeu à lui rire au nez et à se moquer d'elle quand elle jouait à la vieille femme. Au fond, il était tout heureux que Thérèse évoquât l'automne par coquetterie, mais attristé, inquiet même, quand il la soupçonnait de parler sérieusement.

Ils quittèrent la Bourgogne après les vendanges. A Paris, ils s'étaient revus, mais Thérèse avait mis une sourdine à cette camaraderie trop intime : elle paraissait froide et gênée.

Cependant, un jour qu'ils feuilletaient un album tout plein de vues d'Italie, devant un paysage lumineux qui leur rappela sans doute leurs promenades au grand soleil, un même mouvement les avait attirés l'un vers l'autre. Mais ce baiser rapide, furtif presque, ils s'en étonnaient encore, et Michel se demandait s'il avait de l'amour pour Thérèse, ou seulement une envie tendre.

III

Quelques jours après la répétition générale du *Vétéran*, Michel Bertin trouva dans son courrier un mot très bref de madame Derol :

Venez me dire adieu. Je vais quitter Paris.

Michel fut surpris de ces projets de voyage que Thérèse ne lui avait pas confiés.

Il était impatient de savoir pourquoi elle partait, et cependant il redoutait d'apprendre une mauvaise nouvelle. Il résolut d'aller chez madame Derol le jour même, puis il remit au lendemain.

Mais il ne put longtemps surmonter son ennui et son désarroi : il annonça sa visite pour l'après-midi.

IV

Thérèse souhaitait sincèrement que Michel ne lui demandât point de renoncer à ce voyage. Le goût qu'elle éprouvait pour lui, un goût tendre, profond et grave, ne laissait pas de l'effrayer, surtout quand elle réfléchissait à son âge, et elle y réfléchissait souvent : — ses quarante ans l'obsédaient.

Pour son repos, elle aurait voulu que leur amitié demeurât de l'amitié, ou même s'effritât en indifférence ; mais elle sentait qu'en se séparant de Michel elle se condamnait à des regrets.

Naguère Philippe Versein, qui venait journellement faire sa cour, lui semblait l'ami affectueux et poli qu'une femme charge de la consoler de n'avoir plus vingt ans. Maintenant elle n'avait d'yeux que pour Michel.

Si Thérèse n'avait écouté que son cœur, elle n'aurait pas eu l'idée de prendre la fuite. En matière sentimentale, un voyage est une lâcheté lorsqu'on ne part pas à deux.

Ne nous a-t-on pas soigneusement appris, non à créer la joie, mais à éviter les désillusions ? Il est naturel que madame Derol redoute déjà l'avenir. Michel, souvenez-vous-en, est moins âgé qu'elle. Et que dirait le monde si elle ne savait pas résister ?...

Elle en était à ce point de ses réflexions lorsque Michel entra dans le petit salon où elle l'attendait. Instinctivement, elle cacha ses mains derrière son dos, comme si elle dissimulait un piège, un artifice, quelque chose où l'on se prend et où l'on reste pris. En le voyant si jeune, encore plus jeune qu'il n'était, le regard de madame Derol sembla dire : « Voyons ! comment avons-nous pu songer l'un à l'autre ?... »

— Vous partez ? — demanda Michel.

Thérèse ne répondit pas : elle se fût trahie, tant son trouble était grand ! Elle eût souhaité que Michel s'emportât contre son silence, qu'il se plaignît, qu'il lui demandât pour quelle raison elle s'en allait : elle eût inventé quelque défaite, quelque ingénieuse explication. Mais il dit une seconde fois :

— Vous partez ?

Thérèse fut émue par la détresse de Michel, par tout ce qu'elle devinait en lui de sincère et de simple, mais par son

propre chagrin aussi, qui la poignait au cœur. Elle se dit : « Pourquoi souffrirait-il par moi?... Et moi, ne suis-je pas libre d'agir à ma fantaisie?... » Elle dénoua ses mains, les tendit à Michel, et il n'y eut plus dans ce cabinet d'aspect galant, meublé selon le goût du XVIIIe siècle, que deux êtres qui se plaisaient. Seule une hypocrisie amoureuse les retenait encore. Si d'ailleurs quelque niais scrupule avait surgi entre cet homme jeune et cette femme pleinement épanouie, là, tout près, dans ces cadres d'or éteint, les dames poudrées que Van Loo peignit eussent protesté, en ce clair et vigoureux langage dont nous avons perdu le secret.

Le dénoûment n'était pas douteux. Il importait bien peu que Michel, avec sa jolie rhétorique un peu précieuse, prouvât à madame Derol que jamais. dans aucun temps, on n'avait pensé à une femme comme il pensait à elle; il n'importait pas davantage que Thérèse employât une mauvaise foi généreuse à démontrer que leur union était impossible, vouée au pire insuccès. Comme il était indifférent que tour à tour les deux amants découvrissent des arguments de choix, qu'ils qualifiaient d'irrésistibles en riant sous cape!

Ils continuèrent ainsi de causer, et même de disputer, parce que leurs voix leur étaient douces à entendre; mais ils étaient depuis longtemps édifiés.

Ils le comprirent si bien qu'après s'être affirmé d'une façon irréfutable qu'ils perdaient le sens, ils cessèrent de parler et firent de leurs lèvres un meilleur usage. Les dames poudrées purent sourire au baiser qu'elles attendaient depuis trois bons quarts d'heure.

— Alors, vous partez? — redemanda Michel.

Oui, elle partait, — elle partait avec lui.

V

Après une journée passée en wagon, Thérèse Derol et Michel Bertin arrivèrent en Italie, sur cette terre que tant de voyageurs eussent rendue banale si elle n'était la plus magnifique, la plus diverse, la plus émouvante de toutes. Savants, amoureux, artistes ou simplement gens de goût se retrouvent toujours en Italie avec de nouvelles délices.

Thérèse et Michel se rendaient au lac de Garde. Après avoir traversé les campagnes de la Lombardie, ils parvinrent à Desenzano. Le dernier bateau les recueillit pour les mener à Gardone, où ils débarquèrent à la tombée de la nuit. L'hôtel était simple, petit et propre ; il avait ce charme modeste que rend si bien le mot : *albergo*[1]. Un jardin l'entourait ; une *pergola*[2] descendait au lac.

On installa Michel et Thérèse au premier étage. Leurs chambres communiquaient par un balcon : ils s'y accoudèrent aussitôt. Le lac de Garde, éclairé de lumière blanche, s'enfonçait comme une lame d'argent au cœur des montagnes qui l'enserrent. Il était infiniment doux de respirer la nuit à travers les lauriers-roses qui montaient du jardin, atteignaient le balcon et semblaient d'énormes bouquets posés à chacun des angles... Cette odeur de l'Italie, comme je plains celui qui ne la connaît pas ! Odeur subtile et attirante, qui vous dégoûte pour toujours des parfums violents et de l'atmosphère fade de nos pays embrumés. L'air est plus léger, je vous jure, en Italie ; il vous soufflette ailleurs, il vous caresse ici avec des mains aux doigts singulièrement souples.

Ainsi, dans les cheveux de Thérèse et de Michel, jouait le vent agile qui, parti des lagunes vénitiennes, avait franchi les vignobles de Padoue et de Vérone, les montagnes couvertes de citronniers, le lac immobile, le petit jardin où ils allaient s'aimer...

Thérèse, par calcul autant que par sûreté de goût, s'était promis de ne point céder à ses sentiments avant des jours et des jours. Michel aurait su faire violence aux siens pour ne lui déplaire aucunement.

N'aimait-elle pas à espérer qu'ils avaient le temps pour eux ?... Et, puisqu'elle redoutait que plus tard il ne se lassât d'elle, ne valait-il pas mieux, en prolongeant son attente, prolonger ainsi leur liaison, qui aurait, n'est-ce pas ? une fin...

Mais que deviennent nos courages par ces soirées alanguissantes ?

Ils ne respirèrent pas plus avant la nuit pleine d'odeurs délicates.

1. Auberge.

2. Treille, tonnelle.

VI

Baignées de soleil, les petites villes qui sont dispersées sur le pourtour du lac semblent bâties d'or fauve; mais les ombres immenses que projettent les hautes montagnes donnent une incomparable impression de fraîcheur, de tranquillité. Rien de violent, ni de heurté : c'est la perfection des lignes et des couleurs. Même, la nature se pare d'une grandeur antique. Et ce n'est point grâce au promontoire de Sermione, chargé de ruines romaines, mais qui passe inaperçu dans l'ensemble : des serres pour les citronniers, tout simplement, voilà ce qui ressuscite la beauté des temples.

Singulières orangeries en plein air! Adossées à la montagne, elles se composent de piliers de pierre, régulièrement espacés, qui soutiennent un toit de chaume. De loin, l'illusion est complète : on jurerait que l'on aperçoit des colonnades croulantes, les vestiges d'un fronton grec. A Limone San Giovanni, on reste ravi devant cette assemblée splendide d'édifices primitifs empruntant le meilleur de l'architecture classique.

Thérèse et Michel jouissaient du lac et de ses environs comme d'un présent rare que leur faisait la vie. Ils parcoururent la campagne, visitèrent Garda, Maderno, Gargnano.

Lorsqu'on escalade la montagne, des vignes, des acacias, remplacent les citronniers; des oliviers, phares de soleil et de lumière, contrastent avec quelques cyprès, minces, élégants et froids.

Les chemins courent entre deux murs; parmi les pierres poussent des câpriers odorants; puis les sentiers nouent leurs lacets sur des prairies très vertes ou des crêtes de schiste rose; chaque touffe d'herbe est fleurie de cyclamens.

Parfois, sur une pente abrupte, on découvre avec étonnement un jardin dessiné, dirait-on, par quelque élève inhabile de Le Nôtre. C'est un *roccolo* [1].

Une méchante cabane recouverte de feuilles s'érige au milieu de charmilles aux festons agréables, disposées en allées et en quinconces. Les rameaux cachent un filet fin et consistant. On jurerait, à voir ce poste de chasse affectant la forme d'une

1. Lieu spécialement aménagé pour la chasse aux petits oiseaux.

toute petite église parmi des arbres bien taillés, que Lauzun ou l'un de ses contemporains y expie ses galanteries et vit en ermite, avec le jardinage, tel qu'on le comprenait de son temps, pour seule consolation. A l'aube, l'oiseleur, par des appeaux et des sifflets, attire les oiseaux, et, quand ils sont bien occupés à becqueter les graines généreusement dispensées sur le sol de la cabane, — mon Dieu! comment permettez-vous qu'on donne l'apparence d'une église à ce mauvais lieu? — on projette sur eux un immense épouvantail : et les pauvres bestioles de se précipiter dans le filet. Il ne reste plus qu'à faire la cueillette des ortolans, des grives, des becfigues...

Des sommets où Thérèse et Michel parvenaient en remontant le cours de torrents taris dès la canicule, ils apercevaient toute la terre : Vérone, point d'or palpitant dans la poussière, Solférino et sa tour ronde, tout un horizon très ample et d'aspect intime.

Ils ne rentraient qu'à la nuit tombante.

Avant de disparaître absolument, le soleil tisse, pour le lac transparent, pour les jardins d'oliviers, pour les montagnes, des voiles de fine gaze violette et rose : on croirait volontiers qu'une main diligente veut préserver de la fraîcheur des nuits, des embûches de l'obscurité, ces paysages éclatants et fragiles. L'agonie de cette lumière se prolonge fort avant dans la soirée.

Dans les temples ruinés, le feuillage du citronnier se confond avec l'ombre, mais les fruits mûrs recueillent la dernière clarté : — autant de lampes qui brûleraient pour quelque dieu invisible et gourmand.

Décor incomparable où l'on savoure la sensation la plus forte que puisse donner l'amour : le renouvellement de nous-même. Une autre existence commençait pour Thérèse et Michel. Dans leur enthousiasme, il leur semblait qu'ils naissaient à la vie.

VII

MADAME THÉRÈSE DEROL A MONSIEUR PHILIPPE VERSEIN

De Vérone.

Je suis arrivée hier à Vérone, mon ami, et j'ai couru aussitôt où devait courir une femme amoureuse : à la maison, au tombeau de Juliette. Hélas!

La maison? Imaginez une demeure sans importance, de style ogival. Le balcon fameux qu'escaladait, prétend-on, Roméo, est à une hauteur telle que l'amant le plus épris, le moins prudent, n'y atteindra jamais. Et jamais, je le jure, en cette rue sombre, humide, triste, l'alouette ne fit entendre son chant matinal.

Quant au tombeau, ah! mon ami!... Dans un jardin maraîcher de la via Cappucini, *parmi les laitues et les scaroles, les radis et les choux-fleurs, se trouve le sarcophage où repose, il faut le croire la fille des Capulets. Les murs de l'enclos sont tapissés de cartes de visite déposées là par les jeunes gens qui viennent se mettre sous la sauvegarde de Juliette.*

Pour ma part, l'amante de Roméo m'est apparue en ce modeste potager, non pas comme la fée protectrice des amants, mais bien comme la divinité des salades et des légumes.

Heureusement, d'autres surprises nous étaient réservées. N'attendez point que je vous détaille Vérone : n'importe quel guide vous renseignera sur ses curiosités; les musées, d'ailleurs, sont médiocres, et la ville vaut surtout par elle-même.

Sachez seulement que j'y ai trouvé des places de proportions parfaites entourées de palais et de maisons dorées par le soleil, des promenades bordées d'arbres roux, un fleuve blond, une église où l'on parvient entre deux haies de fleurs, des arènes évocatrices, un commencement d'automne qui donnait à tout cela une douceur intense sans mélancolie aucune, non, vraiment... Vérone est un sourire, et quel sourire!

Du salon où je vous écris, j'aperçois, de l'autre côté de l'Adige, les Alpes lessiniennes : elles s'étagent, se suivent, se joignent avec une harmonie, une courbe élégante et nette, inconnue ailleurs qu'en ce pays unique. Il fait une fin de journée attendrissante; tout me plaît et je suis enchantée.

Et ne venez pas, grand Dieu! gâcher ma joie en me disant ce qu'au moins quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent tiennent à vous répéter : « Comment! vous aimez les Italiens?... Ils sont si faux!... » Cela m'exaspère. Les Italiens sont fins, et cela est tout autre, adroits, galants, habiles à se créer les ressources les plus ingénieuses : témoin ce gardien du Canonicato *qui dissimule sous une épaisse couche de son la mosaïque antique promise à l'admiration des visiteurs. Avec quelle grâce il s'informe s'il doit balayer et mettre à découvert le pavé précieux pour lequel vous vous êtes spécialement dérangé! Et, par la manière dont finalement il vous tendra la main, il vous prouvera qu'ici la façon de demander vaut mieux que ce qu'on demande.*

Enfin, je serais parfaitement heureuse si je ne me reprochais souvent la discrétion que j'ai observée à votre égard, jusqu'à ces

derniers jours, sur les raisons de mon voyage. Mais où aurais-je pris le courage de vous avouer certaines choses avant mon départ? J'aurais senti la désapprobation de vos yeux, et aussi leur peine, peut-être, car je savais, mon ami, ce que vous ne m'avez pas dit : j'ai voulu rester pour vous quelque temps encore la sage Thérèse que je fus... Ne me dites rien : je comprends tout ce qui se passe en vous. Dites-moi seulement que je vous suis toujours chère, et que vous serez toujours mon ami.

T.

VIII

FERRARE[1]

Beaucoup d'Anglais visitent Ferrare; peu de Français, peu d'Allemands. Byron, en écrivant l'histoire de la Parisina, en se faisant incarcérer dans les cachots du Tasse pour y composer des vers spécialement émus, a rendu célèbre chez ses compatriotes l'ancienne capitale des Este. Puis Ferrare fut la patrie poétique de Boiardo, de l'Arioste, du Tasse, et il n'est pas douteux que les Anglais ne connaissent mieux que nous les auteurs italiens du XVe et du XVIe siècle.

Gœthe s'est inquiété des sentiments qu'éprouva pour Léonore l'auteur de la *Jérusalem délivrée* et Lamartine écrivit un poème sur ce même sujet; mais ni l'un ni l'autre n'ont déterminé un exode de touristes vers Ferrare; quant à Gautier, vraiment il y est passé trop vite pour en bien parler et pour donner le goût d'y aller.

Il est dommage qu'on ne visite pas Ferrare avec plus de constance. Non que les curiosités y soient innombrables, ni que la campagne soit pittoresque. Mais l'empreinte du passé est si nette sur cette ville, qui connut des jours bruyants, que l'on éprouve à la voir et à la parcourir le plaisir le plus rare.

Lorsqu'on examine Ferrare d'un peu haut et d'un peu loin, il semble que la ville s'est rétractée : elle est fort à l'aise dans sa ceinture intacte de remparts.

Mais la cité ne s'est point amoindrie et rétrécie sans que l'activité se retirât d'elle : Ferrare est une ville morte, et l'on a cette impression de la façon la plus certaine, en même temps qu'une magnifique jouissance, lorsqu'on arrive par le *corso Vittorio-Emanuele*, large rue couverte de dalles sonores et de cailloux pointus, bordée de

1. Article de Michel Bertin publié par *Promenades*, revue éditée à Paris.

palais où durent se résumer toutes les élégances, quelques siècles auparavant.

Voici le Palais Sacrati, le palais Roverella, le palais des Diamants[1], hérissé de sa beauté; et la rue entière présente un aspect imposant et sévère, car tous ces palais sont de nobles et hautes œuvres d'architecture. En outre, ils sont inhabités, pour la plupart, ou transformés en musées : rien ne trouble le recueillement et la paix de cette avenue, jadis remplie de mascarades, de fêtes étincelantes, de chasses, de cortèges, aujourd'hui tranquille et silencieuse comme un cimetière. Voilà le tombeau de l'ancienne Ferrare, ville de plaisir, de dissipation et de guerre. Le temps l'a respectée et nos contemporains ne la profanent ni par un geste ni par un cri.

Seuls quelques pieds de glycine, poussant leurs rameaux hardis, nous rappellent que cela vit et respire encore. Les tiges souples ont escaladé les cèdres et les magnolias des jardins attenant aux palais; et c'est à certains endroits du *Corso* une avalanche de grappes violettes franchissant le mur ou contournant un toit. Mais ces fleurs abondantes, il ne semble pas que la nature, en les plaçant dans cette nécropole, ait voulu donner une preuve de son éternel renouvellement et de notre caducité : on dirait plutôt que de pieuses mains ont déposé ces glycines, dont la couleur est comme le rappel d'un deuil lointain, pour honorer les héros et les femmes charmantes, ensevelis on ne sait où, mais dont le souvenir rôde dans ces palais et sous les arbres de ces jardins...

A la tombée d'une nuit de septembre, nous suivions lentement cette rue sépulcrale. L'air était tiède; on éprouvait à rêver une douceur étrange; rien n'était aussi apaisant et d'une mélancolie aussi tendre que ce commerce avec le passé, sous un ciel clair.

Quand nous débouchâmes sur la place où aboutit la rue, brusquement s'évanouirent nos sensations tristes et délicates. Le soleil se couchait et le château surgit, massif et dentelé, vision inattendue.

Gautier écrit dans son *Voyage en Italie* : « Le château des anciens ducs de Ferrare a une belle tournure féodale. C'est une vaste botte de tours réunies par un moucharaby faisant corniche, émergeant d'un fossé plein d'eau, où l'on pénètre par un pont défendu. »

Au coucher du soleil, quand l'eau des fossés prend une coloration violente, le château, construit en briques et en pierres rougies, apparaît comme une masse sanglante en un fossé plein de sang. Il ravive en notre esprit, encore plus que les fêtes galantes et les tournois poétiques, les tragédies qui s'y passèrent.

1. Ainsi appelé pour son revêtement de marbres taillés à facettes.

Quelques lauriers roses et blancs, croissant à la faveur d'une terrasse, mettent un pardon et un oubli sur ce séjour trop sombre.

Vous connaîtrez Ferrare aussi bien que moi quand je vous aurai menés sur la place où s'est réfugiée toute l'activité dont la ville est encore capable.

La cathédrale montre une belle façade, riche en colonnades et en colonnettes. Dans une niche, la statue d'Albert d'Este sous le costume du pèlerin.

Quant aux cariatides soutenant le portail, elles n'ont pas cet air dégagé, si ridicule. Bien qu'ils soient formidablement musclés, ces gaillards plient sous le fardeau qui les accable. A l'intérieur, la cathédrale, qu'on a restaurée au XVIIe siècle, a l'aspect un peu froid et cependant mondain d'une galerie ou d'un salon Louis XVI.

Nous avons poussé jusqu'à la maison de l'Arioste, qui se trouve dans un quartier assez éloigné. Le grand poète n'y a laissé que des souvenirs médiocres. Cette demeure chétive et noire nous cause une légère désillusion, et combien est plus plaisante, avec ses arcades élégantes et ses arbres, la cour de l'hôpital où l'on enferma le Tasse devenu fou!

La maison de l'Arioste est triste comme une prison; la prison du Tasse, gaie comme une maison de poète.

Nous voici au palais Schifanoia. — « Sans-Souci! » — Il est bien exposé, vaste, clair : il est peint de fresques très fraîches qui racontent la vie éclatante de l'ancienne Ferrare. La maîtrise s'y révèle de Lorenzo Costa et de Cosimo Tura.

Une collection de médailles retient notre attention : nous voyons Savonarole, lippu et osseux; Lucrèce Borgia, au profil insignifiant et doux; Hercule II d'Este, qui fut le mari de notre Renée de France. — Il a le front large, les yeux bien dessinés; sa barbe drue est taillée en pointe : il donne une impression de force et de sagacité. C'est une tête solide et que nulle femme ne réussit à faire tourner.

Puis, nous errons dans un dédale de rues où le passant est rare. Une femme coud à la fenêtre, presque toujours jolie quand elle est jeune; elle relève la tête au bruit que fait notre voiture : figure résignée et simple.

Nous nous arrêtons devant le palais Bentivoglio, dont les murs portent les armoiries splendides de ses maîtres.

Nous arrivons au palais de Ludovic le More. Tandis que les autres demeures de Ferrare se sont conservées intactes, celle de Ludovic Sforza, qui fut peut-être la plus somptueuse, est presque entièrement ruinée : ce n'est qu'aux dimensions de la cour, aux détails de certains

pilastres, aux fresques décorant deux salles, qu'on se rend exactement compte de sa splendeur primitive.

Ludovic, — qui fut puissant, qui fit échec aux Français et régna sur le Milanais, qui rivalisa avec les Médicis, — eut une cour et vécut dans le commerce de Léonard de Vinci ; ce prince cruel et courageux finit misérablement captif. Le palais ambitieux qu'il fit construire à Ferrare est comme l'image de sa grandeur et de sa décadence.

Je ne quitte pas sans émotion la ville où le Tasse aima comme un fou, — c'est du moins la légende, — où Parisina et Ugo moururent à vingt ans d'avoir voulu goûter aux délices défendues.

O terre d'Italie, quelles leçons tu nous donnes quand nous foulons ton sol harmonieux! Berce notre folie et excite notre sagesse. Enseigne-nous par la triple gloire de ton climat, de tes artistes et de tes héros, que le plus court chemin vers l'immortalité, c'est encore d'avoir aimé.

MICHEL BERTIN

IX

MONSIEUR PHILIPPE VERSEIN A MADAME DEROL,
POSTE RESTANTE, A BOLOGNE,
ITALIE.

Mon amie,

Je m'étais imaginé que vous seriez seulement émue par Vérone; je vois que vous avez été également divertie. Je l'ai un peu regretté : cette légèreté d'humeur n'est pas dans votre caractère et ne saurait durer.

Ne voyez là aucune amertume : je suis seulement fâché pour vous, que je mets si haut dans mon cœur et dans mon esprit. Vous savez bien que, même si je souffrais, aucune hostilité ne se manifesterait à votre endroit, ni dans mes actes, ni dans mes paroles.

Et, d'ailleurs, je souffre. Je me moque bien de ce que peut dire le monde : pour une fois, il n'est pas méchant et quelque chose que je ne sais pas exprimer le désarme. Au demeurant, soyez tranquille, il se ressaisira.

Toutes les conversations dont vous faites les frais me sont indifférentes, et, très franchement, je ne peux m'imaginer, un seul instant, qu'en cette aventure j'aie le rôle ingrat et ridicule, si bien que je continue à vous proposer ce que je n'ai jamais osé vous dire et que vous avez deviné.

Revenez à Paris. Nous ne parlerons pas de cette fugue.

C'était la débauche de lumière et de soleil avant d'entrer dans l'ombre paisible que je vous offre. Vous êtes partie : vous avez eu raison, vous avez eu vos raisons, ce qui est la même chose à mes yeux, aux yeux de tout homme sincère et droit.

Méditez cette parole, non qu'elle soit neuve ni profonde; mais elle vous montrera toute ma tendresse.

PHILIPPE.

X

MADAME MARIE FROMENT A M. MICHEL BERTIN, A FLORENCE (POSTE RESTANTE).

Mon grand enfant,

J'ai lu ta dernière lettre et l'article publié par Promenades *avec beaucoup de plaisir : il me semblait que j'étais près de toi et que je renouais connaissance avec cette Italie délicieuse et que j'aime.*

Mais ne te grises-tu pas de mots? Ta littérature, ta maudite littérature, te reprend de temps à autre et il faut que tu écrives, que tu racontes, que tu t'exaltes. Remarque bien que je ne songe pas à me plaindre, puisque tu m'as gratifiée d'une longue lettre; mais l'enthousiasme de certain couplet m'a presque alarmée.

Je ne demande pas mieux que de croire à la sincérité de ton grand amour et je suis persuadée qu'on t'aime, qu'on t'aime peut-être désespérément, — tu me comprends, sans que j'insiste? Mais, de ton côté, est-ce bien solide? Combien de temps durera cet enchantement où l'Italie et tes souvenirs classiques furent des complices?

Méfie-toi, mon enfant. Je ne vois point d'issue à la situation où tu te trouves, et je suis inquiète parce que je sens chez l'un de vous des sentiments qui ne varieront pas.

C'est un sot métier que de pénétrer dans le cœur des autres. Je te quitte, mon cher petit. Je suis un peu triste. Tu crois vivre : tu fais de la littérature!... Que je voudrais t'avoir près de moi et te montrer ta vie véritable!

MARIE FROMENT.

XI

Cependant les mois se succédaient. Après s'être attardés dans leur molle villégiature de Gardone, Thérèse et Michel avaient paresseusement achevé leur voyage dans l'Italie du

Nord. Ils étaient à Florence, d'où ils n'avaient pas le courage de partir après un séjour de trois semaines. De temps à autre, Michel prétendait que ses affaires souffriraient d'une si coupable négligence. Madame Derol déclarait alors qu'il ne fallait pas différer le départ d'une heure ; elle apercevait mille raisons ingénieuses pour que sa présence à Paris fût aussi utile que celle de Michel. En réalité, ils étaient sous l'enchantement de ce pays qu'ils avaient découvert en se découvrant eux-mêmes.

De plus, ils avaient peur de Paris. Pourraient-ils là-bas mettre leur vie en commun avec autant de liberté et de charme ? Ils se demandaient, non sans inquiétude, « s'ils ne porteraient pas le châtiment d'avoir voulu changer de place ». Et, chaque fois qu'ils se décidaient à prolonger leur séjour, ils frissonnaient délicieusement à la pensée des périls évités.

Tout en jetant des regards distraits vers les bijoux en filigrane que l'on vend sur le Vieux Pont, Michel tenait à son amie les discours les plus tendres et les plus sensés. Car en Italie on peut faire de la philosophie parmi le bruit des foules et exprimer ses sentiments dans la rue sans en être le moins du monde incommodé. C'est la magie de la lumière et la gentillesse du peuple qui permettent ce miracle.

Donc Michel raisonnait ainsi en serrant contre le sien le bras de madame Derol :

— Si nous étions sages, mon amie, nous resterions toujours dans ce pays. Nous choisirions sur les bords de notre cher lac un beau terrain planté d'oliviers, descendant à la grève, en pente douce. Nous ferions bâtir une maison, belle surtout des fleurs et des plantes qui lui emprunteraient son ombre ou sa lumière. Si nous étions sages, notre villa serait petite et nous n'aurions pas besoin d'amis pour la peupler. Toutefois, nous prierions à dîner ce gentilhomme campagnard qui possède un *roccolo* dans la montagne et qui ne peut se résoudre, quand il parle notre langue, à ne pas employer le « *si* » chantant et insinuant. Si nous étions sages, nous n'irions plus à Paris qu'en voyageurs rapides. Quelle volupté d'être « l'étranger », celui qui passe ! Si nous étions sages, je renoncerais à devenir un puissant industriel et nous vivrions modestement à Gardone comme de petits commerçants enrichis de Brescia ou de Vérone.

Et Michel concluait invariablement :

— C'est fou.

Thérèse souriait à toutes ses paroles. Qu'en importait le sens, pourvu qu'il les lui murmurât à l'oreille? Elle était heureuse et gaie ; elle était jeune...

Une lettre plus importante que les précédentes, ou plutôt une journée maussade, froide, pluvieuse, détermina leur départ. Et l'idée d'être le lendemain chez eux ne laissa pas de leur être agréable.

Légère inconséquence, après tant de craintes, et qui décélerait des amoureux si nous ne savions déjà que Thérèse et Michel cultivent dans le vase italien une tendresse rare.

XII

Si Michel s'était avisé de mettre en métaphores sa liaison avec madame Derol, il l'eût comparée à quelque rose d'automne éclose dans les campagnes bourguignonnes et métamorphosée, pendant les mois passés à Gardone, en un fruit rond et doré : — une de ces oranges qui, posées sur les tiges flexibles, semblent des jouets ou des joyaux...

Comment une rose, même d'automne, aurait pu produire une orange, nul savant n'eût réussi à l'expliquer. Mais les poètes se moquent de la vraisemblance : acceptons les images étranges de Michel Bertin.

Transporté de la douce Italie jusqu'à Paris, où novembre ne permet plus que de précaires beaux jours, que deviendra ce joli fruit? J'entends bien : il a des racines françaises, — « des racines de rosier », précise Michel. — Mais je me demande avec madame Marie Froment si ce sentiment aussi violent que brusque n'est pas un mirage italien : Thérèse et Michel ont plongé leurs regards extasiés dans le lac, et l'eau perfide a renvoyé l'image trompeuse du bonheur.

A Paris, ils s'installent chacun chez soi. Il est convenu que Michel ira dîner tous les soirs chez madame Derol. Quand le jeune homme aura mis en ordre ses affaires, dont il s'est détaché pendant près de six mois, on se verra parfois le matin ou l'après-midi : on ira se promener au Bois ; s'il pleut,

on visitera les musées. — Thérèse et Michel sont revenus de Florence, où toute leur activité ne venait pas à bout des galeries de peinture, avec ce projet bien arrêté.

Quel plaisir délicat de partir tous les deux seuls et de parcourir les salles de musées où l'on ne rencontre jamais d'amis, de fâcheux! Rien que des gens venus de loin et des pauvres. Et quelle joie de découvrir la toile dont les qualités harmonieuses procurent une telle satisfaction, un tel repos et, nonobstant, un tel enthousiasme, que l'on serre plus fort la main de son amie! On voudrait recueillir dans une étreinte l'émotion qu'elle éprouve.

Ce projet excellent ne fut suivi que d'un commencement d'exécution. Un jour, Michel vint déjeuner chez Thérèse, qui lui proposa d'aller au Luxembourg. Le temps était superbe; le soleil luisant répandait une chaleur très douce; ils arrivèrent au Luxembourg tout joyeux, mais c'était un lundi et le musée était fermé.

Ils marchèrent pendant une heure dans le jardin; ils évoquaient l'enchantement des parcs italiens, — Giusti, Boboli, Pallavicini. — Cette journée leur parut charmante.

Ainsi les jours s'écoulaient heureux, tranquilles, un peu monotones, vivifiés quelquefois par un souvenir de voyage. Les amants continuaient d'entourer de soins et de précautions leur tendresse ardente et délicate. Il ne leur manquait que d'avoir souffert l'un par l'autre.

XIII

Beaucoup de romans mettent en scène l'honnête provincial que « la capitale corrompt ».

Vous rappelez-vous l'anathème que jette alors l'oncle ou le grand-père du malheureux pécheur, les malédictions que prononce la pauvre maman? Certes oui; et le couplet est trop rebattu, trop ennuyeux pour que l'on songe à le transcrire ici. Mais il exprime évidemment une vérité : les tentations sont plus nombreuses et plus vives à Paris que partout ailleurs; il faut être bien sûr de soi-même, cuirassé de toutes les vertus, pour résister aux occasions si douces de mal faire. Si sympa-

thiques que nous soient Thérèse et Michel, il ne faut pas nous dissimuler qu'ils auront toutes les peines du monde à atteindre cette perfection sentimentale qui, après celle du style, est la plus éloignée de nos faibles talents et de nos débiles caractères.

La fidélité réciproque est une force et un honneur dont peu d'hommes, et, soyons justes, peu de femmes, sont capables. En Italie, Thérèse et Michel nous émerveillaient : voilà, disions-nous, des amants modèles. Mais leur rôle était facile. A Paris, je tremble qu'ils ne trébuchent et que la noblesse ne s'en aille de leur vie amoureuse.

La raison, cette maladie mentale, m'épouvante. A sept ans, elle s'empare de nous et ne nous laisse plus de répit; c'est le tyran du logis : on ne peut être heureux qu'en la perdant. Mais cette séparation d'avec la raison est si mal vue qu'on s'efforce de l'éviter.

Que Thérèse et Michel, deux êtres absolument heureux, s'avisent de réfléchir, ils n'auront plus qu'une idée capable de ruiner leur existence : s'enfuir chacun de son côté. Est-il sage qu'un tout jeune homme s'éprenne d'une femme mûre? Mille fois non.

Admettons que, par un concours de circonstances exceptionnelles, Michel et Thérèse goûtent dix années d'un bonheur complet. Il n'en est pas moins certain qu'ils auront bâti sur le sable, que leur union tombera un jour en ruine et qu'il sera trop tard pour commencer une autre vie. Lamentables épaves, ils disparaîtront dans quelque remous, entraînés droit au fond, oubliés de tous. Telle est l'opinion générale du public. Car il y a un public, et il pense! Si je prête une oreille attentive, j'entends en outre ceci : « Pourquoi ce garçon, qui a de la fortune, veut-il épouser cette vieille femme? » (Il me semble reconnaître la voix des mères qui ont une fille à marier.)

Il convient de s'incliner devant la logique de l'opinion : nos héros sont des fous. Madame Marie Froment, qui voudrait éloigner son filleul de Thérèse, et Philippe Versein, qui s'applique à reprendre madame Derol, apparaissent, au contraire, comme des personnages sensés.

Mais moi, qui ne suis qu'un témoin désintéressé des faits que je rapporte, je sens mes yeux se remplir de larmes à la pensée que les gens raisonnables peuvent parler légèrement

de dix ans de bonheur, — que dis-je? d'un an, d'un jour de bonheur. — Je ne puis admettre qu'ils condamnent quelqu'un à l'ennui perpétuel, en lui promettant le monde banal où ils vivent, et en l'éloignant de son paradis éphémère. Ils ne savent pas, les pauvres gens, la joie de ceux qui ont vu Dieu; ils ne savent pas que le bonheur, c'est avoir vu le bonheur.

XIV

MADAME MARIE FROMENT A M. MICHEL BERTIN

Paris, le...

Es-tu libre jeudi prochain, mon cher enfant? Oui, n'est-ce pas? Fais-moi l'amitié de venir dîner à la maison. Tu auras la bonne fortune d'y rencontrer madame Augé, cette dame veuve dont je t'ai déjà parlé. Elle nous amènera sa sœur, mademoiselle Gérard. C'est une jeune fille charmante, dont les parents sont riches : aussi les épouseurs ne manquent pas. Ces dames seront ravies de faire ta connaissance. Madame Augé a beaucoup voyagé.

A jeudi, mon grand! N'arrive pas trop tard.

MARIE FROMENT.

P.-S. — J'ai rencontré un de tes amis qui m'a dit que tu t'occupais avec ardeur de tes affaires. Toutes mes félicitations! Mais il a bien vite ajouté que tu ne pouvais jamais disposer d'une soirée. Je t'ai déjà dit ce que je pensais à ce sujet, mon cher Michel; je n'insiste pas. J'espère que tu feras une exception pour moi.

XV

Madame Froment n'était point assez naïve pour espérer que Michel allait s'éprendre de mademoiselle Gérard et la demander en mariage dans la huitaine. Mais elle essayait opiniâtrément de rompre la liaison qui la tourmentait.

Les dix-huit ans, les yeux bleus et le teint clair de mademoiselle Gérard lui paraissaient un des meilleurs moyens. « Je ne dis pas qu'il l'épousera, — raisonnait madame Froment, — mais il subira son charme, il la trouvera plus fraîche que l'autre : cela lui donnera à réfléchir. »

Calculs ingénus, espérances puériles! Les mères seules et certaines marraines sont capables d'une telle simplicité. Quelle saveur peut trouver à une jeune fille, à la plus adorable jeune fille, un homme qui vient de passer des jours enchantés avec une véritable femme?...

Mademoiselle Gérard était très jolie : madame Froment n'avait rien exagéré, Michel la regardait avec plaisir, et même il se disait, avec un reste d'esprit qui sentait le collège : « S'il fallait l'épouser, j'avalerais la pilule. » Mais il s'intéressait bien davantage à sa voisine de droite, madame Augé, belle femme blonde, presque rousse, au teint un peu animé; elle avait une lèvre rouge et l'autre rose, des dents très blanches, son sourire était éclatant. « Ton deuil ne suffit pas, — lui disait plaisamment une de ses amies; — on ne s'apercevra que tu es veuve que le jour où tu feras teindre tes cheveux en noir, et où tu te décideras à pâlir... »

Comme madame Froment l'avait dit, madame Augé avait beaucoup voyagé. Elle s'était attardée en Italie, où son mari aimait sans cesse à retourner. Cet homme singulier, — « le dernier païen », déclaraient ses élèves, — professait un cours libre à la Sorbonne. Il s'évertuait avec patience à démolir les idées universitaires sur les Grecs et les Romains, idées dont nous sommes imprégnés. Pour lui, qui avait vu tous les vestiges de l'art grec et romain, et qui avait lu tous les auteurs anciens, comprenant d'eux jusqu'aux plus minces détails, puisqu'il possédait aussi bien qu'eux le sujet, — pour lui, nos maîtres n'entendent rien à ces civilisations disparues qui les échauffent si fort et qu'ils admirent sans en saisir le sens véritable. Aussi traitait-il avec un suprême dédain les savants dont nous sommes habitués à vénérer le nom. Mais l'enthousiasme qu'il tirait de sa science personnelle était autrement ardent et fécond que le faux engouement des hellénistes et latinistes officiels. Augé avait résolu dès le principe ce problème, rendu difficile par dix-neuf siècles de christianisme : il était né païen. Un voyage en Grèce avait pour lui des vertus qu'il n'a pas pour nous, et la mort — car c'est là qu'il faut en venir pour que sa veuve ne nous semble pas trop vite consolée — la mort ne l'émouvait pas plus qu'elle n'affecte la nature toujours impassible.

Miné par une maladie grave, Augé savait sa fin prochaine : il l'acceptait avec une résignation souriante, une foi entière dans son anéantissement total, ce qui ne l'empêchait pas de bercer ses dernières heures avec les fables dont les anciens Grecs entouraient leurs morts. En Sicile, près de Girgenti, il sentit que la vie se retirait de lui. Tandis que sa femme sanglotait, il lui montra du doigt les temples graves et purs embrasés par un soleil splendide. Le savant expira en recommandant à sa compagne de ne pas oublier l'obole du nocher.

Elle lui éleva le monument qu'il avait demandé, dans le chétif cimetière. On y grava l'épitaphe qu'il avait choisie dans l'Anthologie :

Excellent Sabinus, que ce monument, bien que la pierre en soit petite, te soit un gage de ma précieuse amitié. Je te regretterai sans cesse; mais toi, ne va pas, si tu le peux, chez les morts, boire une seule goutte de cette eau du Léthé, qui te ferait m'oublier.

Et si madame Augé regrettait « l'excellent Sabinus » conformément à l'épitaphe, elle ne se livrait pas à des manifestations extérieures qui eussent gravement déplu au cher défunt...

Michel lui parla bientôt de l'Italie, qu'elle avait parcourue avec son mari, trois étés de suite, peu d'années après leur mariage. Elle raconta son séjour près du lac de Némi, avec l'enthousiasme que prisaient si fort les élèves d'Augé et qu'elle avait hérité du « dernier païen ».

— Il est admirable, ce lac! — dit-elle, tandis que sa sœur se demandait si tout son agrément de jeune fille plaisait à Michel et que madame Froment se posait la même question. — Une galère s'y est ensevelie, un soir d'orgie ou de tempête, une galère galante chargée de richesses. Des bijoux ciselés, des armes belles et pesantes reposent sous les eaux. Chaque année, on plonge et on ramène des lances rouillées, des casques, des cuirasses d'or, des miroirs en bronze, des coupes à libations, toutes les dépouilles des guerriers riches et des femmes élégantes qui montaient la galère engloutie par ce lac minuscule et d'apparence si bénigne.

Michel pensait à Augé, qui avait assisté au pillage de la galère : comme le savant devait se divertir quand il voyait

surgir des flots l'épée, le bouclier, ou le bijou qui lui permettait de lire avec plus de plaisir Végèce, les *Commentaires de César*, ou telle satire de Juvénal contre la coquetterie des femmes !

Il se le représentait prenant l'objet dans ses mains exsangues, tremblantes d'émotion : — il l'élève pour le mieux voir, et l'on peut croire qu'il remercie les dieux d'avoir si heureusement dirigé la plongée. Qu'importe l'agonie lointaine, la noyade de ces Romains? A présent, ils ressuscitent, et leur âme, aussi longue à nous parvenir que la lumière de certaines étoiles, est désormais immortelle...

Michel écoutait, dans le ravissement, madame Augé qui décrivait cette galère de fête descendant au fond du lac avec l'image de toute une époque. Il aimait sa voix, ses yeux et la forme de sa bouche.

— Que diable allait faire cette galère sur ce lac? — interrogea mademoiselle Gérard, qu'on avait menée naguère aux *Fourberies de Scapin*.

Michel estima qu'elle avait dit une sottise. Il n'avait de complaisance que pour la « dernière païenne ».

XVI

Ce même soir, madame Derol, qui dînait seule, avait prié son ami Philippe Versein à passer la soirée avec elle. Bien entendu, elle en avait averti Michel, — qui, s'il eût été jaloux, eût pu se formaliser que Thérèse s'empressât, la première fois qu'il désertait leur dîner quotidien, d'inviter un homme ouvertement amoureux d'elle. — Mais Michel Bertin était trop sûr de son amie pour l'effleurer d'un soupçon, et, grâce à la confiance exagérée que lui inspirait le monde, il refusait d'admettre que le bonheur est toujours en péril, même chez les honnêtes gens.

Thérèse et Philippe Versein se retrouvèrent sans embarras, et, après avoir échangé les phrases banales des gens qui ne se sont pas vus depuis longtemps, leur conversation, bien partie, ne chôma guère. Mais, les souvenirs de voyage et les racontars de Paris une fois égrenés, il fallut en arriver à ce terrible sujet de méditation qui les tourmentait l'un et l'autre.

Apparemment, Stendhal dont l'ambition était d' « écrire comme le Code civil », — on comprend cette expression obscure et elliptique, — excellerait à rapporter les raisonnements dont devait user Philippe Versein pour remettre Thérèse dans le bon sens, et ceux que Thérèse lui opposerait dans les élans de son cœur, ou joindrait, au contraire, à ceux de son ami, comme pour les fortifier, prise envers elle-même d'une dure sévérité.

Mais la sécheresse voulue de Stendhal n'eût pas rencontré ici une belle matière : on ne raisonna pas. Philippe Versein se permit seulement de dire, de vingt manières différentes, sur tous les tons : « Que je vous aime!... En dépit de tout ce qui nous arrive, je vous demande d'être ma femme... » Et madame Derol répondait : « C'est impossible. Mais vous êtes mon meilleur ami... » On respire en découvrant des gens qui ne traitent pas l'amour comme les affaires.

La soirée se termina par une visite imaginaire au cher lac de Garde, que Thérèse célébrait avec tendresse et reconnaissance. Elle lui accordait tout le mérite de son aventure, si délicieuse, — « si inespérée », pensait-elle parfois, en songeant à ses quarante ans passés. — Aussi, dans les moindres paroles dites sur Gardone, Maderno ou Desenzano, sentait-on une gratitude infinie. Philippe Versein en souffrait : il prit congé.

JEAN GOUNOUILHOU

(La fin au prochain numéro.)

GEORGE MEREDITH [1]

III

SON ART

La délicatesse et la profusion des œuvres d'art neutralisent l'effet d'ensemble dans certains musées trop riches. A Londres, les plus claires intelligences s'offusquent après une première visite aux galeries de South Kensington. Elles se troublent, elles défaillent... Retourner en arrière, c'est aggraver notre vertige... Les moindres vitrines se changent en autant de mystérieux archipels où l'on discerne avec épouvante une floraison de petites merveilles... De même, à vue de pays, ni *l'Égoïste* ni *Diane des Crossways* ne nous renseignent sur la manière de Meredith : leur chatoyante bigarrure déconcerte le regard...

Mais n'est-ce pas en partant des choses simples qu'on s'élève aux choses composites?... Commençons toujours par la nature. Le meilleur remède à nos perplexités c'est d'étudier d'abord les paysages de Meredith. Les bizarreries du romancier nous rebuteront moins, si, de bon matin, avec le poète lyrique, nous avons écouté comment chante une alouette.



Suivons-le sur la pelouse encore assoupie et embrumée. Aux premiers feux de l'aube, par un chaste et diaphane

1. Voir la *Revue* des 15 février et 15 mars 1910.

crépuscule, il ne compose pas son visage, il ne surveille pas ses discours. Et, dès le plus léger bruissement, avant même qu'on ne sait quoi d'agile et de fougueux s'échappe des céréales, George Meredith, avec un cri d'allégresse, reconnaît l'oiseau qui s'envole... Avez-vous entendu le hautbois répondre à la flûte, dans une belle symphonie pastorale?... C'est ainsi que Meredith transpose en dialecte humain, dans le même ton, sur un rythme identique, la cantilène de l'alouette :

Elle surgit et commence à tournoyer, elle déroule sa chaîne d'argent sonore à plusieurs anneaux sans lacune, gammes, flageolets, fioritures, vocalises, se multipliant de proche en proche comme des fossettes d'eau en un courant où chaque ride empiète sur une autre ride, où chaque remous tourbillonne dans un autre remous, déluge de notes agglutinées, ruisselant si vite qu'elles semblent confondues en un seul accord, et toujours égrenant leur trille, dont l'écho persiste alors qu'elles s'écoulent, infiniment suaves au tréfonds de l'ouïe, infiniment agréables à Celle qui séjourne près de nos sources intérieures [1]...

Arrêtons-nous, et respirons un peu!... Comment traduire cette phrase musicale sans pareille, prolongée d'une seule haleine durant soixante-quatre vers, si limpide, si copieuse et toujours si ample que le vent des plus robustes poumons s'épuise à la déclamer? Comment transcrire cette chanson perpétuelle qui jamais ne reste court, qui jamais ne fait description?... Avons-nous sous les yeux un pastiche poétique ou musical?... Nullement. C'est une vraie alouette qui grisolle... Et l'unique différence, c'est que vous comprenez son ramage.

Meredith ne relie donc pas entre elles des perceptions prises du dehors. L'enthousiasme, à son paroxysme, provoque chez lui une espèce d'hallucination. Il se précipite en idée à l'intérieur d'un phénomène, puis, au lieu de le dépeindre, il s'ingénie à le reproduire...

Vous avez affaire à un voyant. Voilà qui est entendu... Et, le premier étonnement surmonté, votre esprit s'accommode à ce nouveau genre de poésie, encore que l'adaptation n'aille pas sans quelque effort.

Mais vous n'êtes pas au bout de vos peines. Songez-y bien :

1. *Ascension de l'Alouette* dans *Poèmes de la Joie de la Terre*.

Pégase ne craint pas les pirouettes. Ayez l'œil à sa conduite! Un saut, un écart un peu brusque, et vous voilà dans la poussière... Juste ciel! que se passe-t-il?... Rien du tout... Seulement, avec la plus naïve désinvolture, le poète a modifié son attitude : il s'est projeté hors de l'oiseau chanteur pour le considérer comme un symbole; il s'est travesti en philosophe. Et voici, en abrégé, comment il argumente :

« Jamais lyre humaine n'a exprimé notre essence avec autant de feu, autant de suavité... Pourquoi donc?... Pourquoi nos lèvres ne sont-elles pas tout ensemble musicales et véridiques?... Hélas! le torrent de nos passions charrie un flot tumultueux, et il faut d'abord que notre sève se refroidisse avant que la sagesse se prononce. Nous n'avons pas d'interprète assez pur, assez angéliquement impersonnel pour que les foules applaudissent en lui leur éloquent porte-parole, tandis qu'il acclame en leur nom le soleil.

» Si l'alouette, elle, accomplit très facilement sa prouesse, c'est que, vivant selon les lois, selon les ressources de la terre, l'heureuse alouette affirme la perfection de son existence bien accordée... Nous autres, toujours éloignés du diapason normal, nous de qui la destinée abonde en cacophonies, où trouverions-nous de tels chanteurs!... A peine si quelques héros, les uns présents, les autres ensevelis, nous enseignent les éléments d'une harmonie future. Ceux-là seuls eurent le verbe immense et le divin coup d'aile. Leur vie — qu'ils aient chanté ou non — s'exhale comme un hymne d'allégresse. Nous leur devons toute poésie. Ils s'élancent comme l'alouette; comme elle, ils épanchent sur les plaines de la terre et du ciel une onde puisée aux réservoirs humains; comme elle, ils traversent les hauts silences de l'éther, puis, sitôt leurs évolutions disparues dans le soleil, il ne subsiste, dans l'air et dans l'azur, que la seule fantaisie qui chante... »



L'ode intitulée *Ascension de l'Alouette*, publiée par Meredith en son âge mûr (1881), décèle sa prodigieuse adresse à manipuler et à combiner des substances hétérogènes. Meredith

accouple, malgré leur notoire incompatibilité, le dithyrambe à la dissertation, la musique à la métaphysique. Soyez sans crainte, si, parfois, il néglige la figure principale! Toujours il la ressuscite à point pour éclairer d'une belle image le précepte à retenir. Ainsi en usait Platon avec ses allégories et ses mythes. Et de même, chez George Meredith, la poésie et la prose échangent amicalement leurs privilèges. Voyez plutôt notre alouette... Au début, quand elle tournoie sur des épis, elle procure une sensuelle jouissance à nos yeux, à nos oreilles; ensuite, à mesure qu'elle s'élève, elle symbolise un progrès humain, les mystiques noces du ciel et de la terre, et c'est alors qu'elle récompense d'une chaste et spirituelle volupté l'intelligence qui la contemple.

Êtes-vous alarmé de ces métamorphoses?... N'aimez-vous point que le visible vous mène à l'invisible, le sensible au spirituel?... Haïssez-vous les modulations insolites, les portes soudainement ouvertes sur de fuyantes et sublimes perspectives?... Eh bien! alors, prenez congé de Meredith!... Ses cadences les plus émouvantes, ses décors les plus fastueux, les mille prestiges de son orchestre et de sa palette ne servent qu'à égayer les âpres chemins de sa dialectique... Idéologie que l'*Apaisement de Dèmètèr*! idéologie encore que sa charmante allégorie printanière, *le Jour de la Fille de l'Hadès*! idéologie encore que sa parabole silvestre du bon docteur *Mélampus*!...

Si Meredith chante, s'il peint, ce n'est pas seulement amour de la musique, amour de la couleur... Au contraire, la couleur même, la couleur en soi, devient un motif de spéculations abstraites dans l'*Hymne à la Couleur*... Et quand, d'aventure, il sacrifie à la vogue, au frivole goût du jour, en faisant de « l'art pour l'art », il ne produit que des œuvres de troisième ordre, bâtardes ou banales... Ne lui demandez pas des romances, des ballades ou des *Lieder* allemands à la manière de Schubert ou de Schumann : ces bagatelles ne conviennent pas à son humeur. Et ses poèmes de 1851 nous l'attestent.

En fait, pour que Meredith soit vraiment Meredith, il faut que sa raison régisse étroitement sa virtuosité. Sa poésie ne veut être que la poésie de l'idée pure. D'elle-même, elle sollicite une contrainte, une sévère et judicieuse tutelle. « Servir! servir!... » tel est son cri... Meredith ne s'est jamais

laissé étourdir, comme son camarade Swinburne, par la magnifique rumeur que produit, en s'écroulant, une avalanche de périodes. Il n'envie pas non plus aux préraphaélites leur prétentieuse ingénuité ni leur idolâtrie pour l'archaïsme. Un court poème, d'ailleurs touchant, *Marguerite à la veille de ses noces*, voilà tout ce qu'il doit à l'influence de Dante-Gabriel Rossetti. Sa Muse ne cherchait pas, avec les vierges de Burne-Jones, de vaines et mélancoliques analogies à la surface d'une eau dormante. Elle n'avait d'autre « miroir de jouvence » que l'obscure profondeur de la pensée humaine. — En sorte que, plus tard, quand il se sentit en pleine possession d'une sagesse où l'intuition se vérifiait par l'expérience, Meredith ranima la poésie proprement démonstrative que l'on croyait éteinte depuis Lucrèce ou Xénophane, Parménide ou Empédocle. Singulière évocation au XIX[e] siècle. et dont plusieurs se déclarent effarouchés.

Mais quelques-uns, plus hostiles, renvoient tout bonnement à la prose une poésie qui ose mettre en jeu la réflexion. Ils conspuent Meredith, — cet usurpateur pédantesque, ce romancier pervers qui violente la poésie.



Assurément, la logique et l'analyse empiétèrent maintes fois sur le lyrisme de Meredith. C'est incontestable, et chacun en a souffert en lisant l'*Ode à l'Esprit Comique* ou *le Sage Amoureux et la Dame Honnête*. Mais ce que nous contestons, c'est que le poète ne doive, en aucun cas, adopter l'attitude et les procédés intellectuels du philosophe. Nous le contestons avec énergie, car nous ne voulons perdre ni la poésie lyrique de Gœthe en ce qu'elle a de plus précieux, ni le second *Faust* tout entier. Cette absurde querelle des genres ne nous concerne donc pas. L'essentiel, c'est que le *poète-né* s'impose par ses qualités de passion, d'enthousiasme, par son invincible puissance d'enivrement.

George Meredith, lui-même, était persuadé de sa vocation poétique :

Je souhaite que l'on associe de préférence ma mémoire aux poèmes où je célèbre l'unité de la vie, l'âme éparse de l'univers. Il

n'y a d'éternel que le spirituel. Bien peu de gens lisent mes vers. Pourtant, voilà celles de mes productions qui me tiennent le plus à cœur. Quel dépit d'être méconnu par ses propres juges! La semaine dernière, un collaborateur du *Times* déplorait, à propos du livre de Trevelyan, que la figure d'Ildico fût tellement effacée dans mes *Noces d'Attila*... Mais quoi! ce n'était pas un chant d'amour que j'ai voulu écrire, c'est l'effondrement d'un trône... En somme, j'ai commencé par où je compte finir : par la poésie[1]!...

Il ne s'abusait pas! Le poète se reconnaît en George Meredith aux effusions bouillonnantes qui débordent — même sur ses narrations! — avec une si impétueuse abondance, aux images étincelantes, aux interludes vastes et sinueux qui se déroulent comme les commentaires de l'orchestre dans nos opéras modernes, comme les strophes et antistrophes du chœur antique. Ce n'est pas seulement dans *l'Épreuve de Richard Feverel* qu'il intercale un « divertissement sur un sifflet de deux sous », mais en chacun de ses romans, depuis *la Chevelure de Shagpat* jusqu'à *l'Étonnant Mariage*. A telles enseignes qu'une seconde cabale, — non moins aveugle que la première, mais plus hypocrite, — tout en n'accordant à Meredith ni vigueur ni invention, s'apitoie sur ce grand poète embourbé dans la prose, comme sur un albatros de haut vol échoué dans un ravin.

Ainsi, les poètes chassent Meredith chez les prosateurs; les romanciers, à leur tour, le renvoient chez les poètes, et ceux-ci, finalement, le livrent aux philosophes. Mais ce qui exaspère les uns et les autres, ce sont ses saillies, ses fusées, son style fourmillant de paillettes comme la jupe d'une ballerine.

« Du bel esprit chez un poète? chez un romancier?... fi donc, quelle horreur!... Cela se pardonne chez l'homme du monde, le journaliste, le conférencier, tout au plus chez l'auteur comique... »

Là-dessus, oubliant qu'en fait d'esprit les mieux doués ne possédèrent jamais que le strict nécessaire, ils dénoncent avec indignation le préambule de *Diane des Crossways*, certains passages d'*Evan Harrington*, évidemment apparentés au vaudeville, les tribulations grotesques d'Algernon Blancove dans *Rhoda Fleming*, certaines tirades, tour à tour éblouissantes et ténébreuses, dans l'*Essai sur la Comédie*, *l'Égoïste*, *Un de nos*

1. Voir Edward Clodd, article déjà cité, *Fortnightly Review*, juillet 1909.

Conquérants et *l'Étonnant Mariage*... Ces délicats regimbent contre les trois demoiselles Pole[1], malgré leurs « beaux scrupules » et leurs « exquises nuances », contre la trop babillarde Mrs. Chump[2] (d'autant plus que son patois irlandais est de pure convention!...) et contre cette mégère de Mrs. Pagnell dont la verve roturière avilit *Lord Ormont et son Aminta*. Vite, qu'on leur ôte ces magots de dessous les yeux!... Mais prenons-y garde : la satire a emprunté de tout temps les recettes savoureuses de la farce. Et jetterez-vous par-dessus bord, sans autre forme de procès, l'art d'un Hogarth, d'un Goya, d'un Daumier ou d'un Gavarni?...

En définitive, de ce que la poésie de Meredith côtoie la philosophie; de ce que, romancier, il s'arroge les attributs, les immunités et les licences des poètes; de ce que la plaisanterie la plus fine assaisonne à la fois ses vers et sa prose, — que s'ensuit-il?... Comment lui reprocher d'avoir corrompu la tradition artistique, puisqu'il n'y en eut jamais en ce pays de Grande-Bretagne, véritable Eldorado pour les sectes de toute espèce?...

Tâchons de voir net. — Il est des individualités exubérantes et audacieuses qui ne souffrent point de frontières. Lorsqu'un Beethoven dilate à sa mesure la forme étriquée du quatuor à cordes; lorqu'un Wagner conçoit et parachève une fusion plus intime entre le drame et la symphonie; lorsqu'un George Meredith, à lui seul, résume le quadruple personnage de l'homme d'esprit, du romancier, du poète lyrique et du penseur, — chacun de ces réfractaires s'expose à des récriminations forcenées. Aussi ne nous arrêterions-nous pas aux injustes mais inévitables attaques dont George Meredith fut l'objet, si nous ne rencontrions parmi ses détracteurs deux hommes de grand talent : M. George Moore, qui l'a toujours traité de haut en bas, et Oscar Wilde, qui lui décochait, en 1889, l'épigramme suivante :

> Comme styliste, toutes les maîtrises, à l'exception du langage... Comme romancier, capable de tout, hors de raconter une histoire... Comme artiste, tous les dons, cohérence et clarté à part[3]...

1. V. *Sandra Belloni*.
2. *Ibid*.
3. *The Decay of Lying*, dans *Intentions*, par Oscar Wilde.

Cette méchante boutade a couru les journaux. Mais on a soigneusement dissimulé ce que le même Oscar Wilde proclamait, deux ans plus tard (1891) :

Nous avons en Angleterre un romancier incomparable : M. George Meredith. Il y a en France des artistes plus adroits, mais pas un seul qui embrasse la vie d'un regard aussi vaste... Il y a en Russie des écrivains mieux informés de la douleur. Mais c'est à lui seul que revient en partage la philosophie dans la fiction. Ses personnages ne se bornent pas à vivre : ils vivent par la pensée. On peut les considérer sous un millier de points de vue. Ils sont suggestifs. Il y a en eux et autour d'eux une âme. Ils sont interprètes et symboles. Et le créateur de ces agiles et merveilleuses figures, les ayant créées pour son propre plaisir, ne s'est jamais demandé ce que le public pouvait bien désirer, ne s'en est jamais soucié, n'a jamais permis à personne de le dominer ou de l'influencer aucunement, mais il a toujours fortifié davantage son individualité, il a toujours continué son œuvre indépendante et caractéristique. Nul ne venait à lui, dans les premiers temps. Cela ne le troubla pas. Puis vint le petit nombre. Cela ne le changea pas. Maintenant la masse lui est venue. Il est encore le même : un incomparable romancier[1] !...

On se garda de divulguer ce magnifique éloge. Quelques baladins aux abois, s'autorisant de MM. Oscar Wilde et George Moore, raillèrent insolemment le « maniaque de Box Hill », ses « grimaces d'ataxique », son « galimatias d'aphasique »... Et ce ne sont que les moindres fleurs du bouquet !...

Meredith prend connaissance de leurs diatribes. Puis, avec une sourde ironie, il mande à un admirateur d'Amérique : « En Angleterre, je ne suis encouragé que par un petit nombre d'enthousiastes... »



Aussi bien est-ce une entreprise aléatoire que la sienne !... Imprimer au roman moderne les allures de la cantate ; vouloir qu'une « ode à l'alouette » ait plusieurs sens superposés comme les oracles de la Sibylle : — cet amalgame inouï du lyrisme et de la prose révolte les honnêtes gens, d'autant plus que les moyens

1. *The Soul of Man under Socialism*, du même auteur.

de Meredith ne sont pas toujours très catholiques. Mais quoi! tant de réformateurs illustres se trouvent dans le même cas! Ils commencent par des expédients. Ils émettent une monnaie fictive dont ils ordonnent le cours forcé... Lucrèce, par exemple, au moment de transplanter à Rome la poésie philosophique, s'excuse de créer, vu l'indigence de la langue et la nouveauté des idées, quelques vocables insolites :

Propter egestátem linguæ et rerum novitatem.

Meredith, lui, s'il ne forge pas de néologismes, recourt à un style plus musculeux, plus alerte, plus élastique, afin de passer sans retard d'un plan de conscience à un autre. Dans sa phrase, on voit les mots tendus jusqu'à l'extrême, comme on voit, sur le thorax d'un gymnaste, saillir les vertèbres jusqu'à crever la peau. Jongler avec la fantaisie, la spéculation, l'humour et le mélodrame, cela nécessite des flexions, des torsions, des arc-boutements et les détentes les plus terribles. Il n'est donc pas étrange que MM. George Moore et Oscar Wilde aient surpris George Meredith à son ingrat labeur d'athlète. Mais le plus étrange, c'est que la noblesse d'un tel effort n'ait touché ni l'un ni l'autre.

Les gazettes ont colporté à l'envi que l'auteur de *l'Égoïste* ne s'exprimait plus qu'en *meredith*, baragouin hermétique, à peu près inintelligible. Ce sarcasme piquait au vif le grand écrivain, et il s'en plaignait à M. Edward Clodd[1]. « Voilà qu'ils ont fait de moi une épithète[2]!... » Apparemment, il s'attendait plutôt à des actions de grâces pour avoir assoupli, sans l'énerver, une syntaxe rigide et routinière. Grâce au magicien Meredith, l'idiome anglais s'émancipe, s'élance, plane et s'égosille éperdument, comme l'alouette, elle-même, en son hymne matinal... Certes les lois de l'équilibre condamnent les soixante pages initiales d'*Un de nos Conquérants* : celles-ci nous dépeignent avec une verve réellement trop minutieuse les affres du gentleman qui découvre une tache de boue sur son irréprochable gilet blanc... Parfois les idées de Meredith s'accrochent comme des tombereaux dans un embarras. Par-

1. Ainsi qu'au signataire de cette étude.
2. Article déjà cité.

fois, à force de scruter les phénomènes avec un œil grossissant comme celui de la mouche, il se donne le cauchemar... Mais de ces accidents ou de ces charges d'atelier, il n'y en a guère dans *Evan Harrington* ni *Harry Richmond*. Jamais aventure plus vivement menée que *le Cas du Général Ople et de Lady Camper*. Et l'*Histoire de la Belle Bhanavar*, cet intermède capiteux de *la Chevelure de Shagpat*, quel merveilleux exemple de narration fluide, ondoyante, imagée!...

Quand les lits de Procuste n'étaient pas trop longs, ils étaient trop courts... De même, ces engorgements d'émotions vives et d'idées substantielles alternent, chez Meredith, avec des lacunes ou même des gouffres... C'est qu'il élimine avec une excessive rigueur tout ce qui manque de relief. A l'encontre d'un Tolstoï, lequel assigne aux plus humbles incidents une signification solennelle, à l'encontre d'un Mæterlinck, si prompt à subodorer partout quelque mystère, Meredith prétend choisir parmi les circonstances, les trier avec soin, et toujours au bénéfice de l'entendement et de l'art... Mais ce souci de sélection le rend obscur. C'est à force de scrupules qu'il contracte ses défauts : le rocailleux, le sourcilleux, le manque de liaison, on ne sait quoi de factice, de tronqué, de spasmodique... Par horreur du superflu, pour aller au plus pressé, il écourte ses transitions, déblaye les adjectifs, retranche le verbe, supprime le pronom, exclut l'article, brise la conjonction... C'est ainsi que les fleuves de la déconcertante Illyrie s'engloutissent sous terre, puis, à quelque distance, affleurent, sourdent, jaillissent...

Son insigne finesse lui permet de dévider un subtil écheveau de syllogismes dont il nous escamote le détail. En vain le lecteur proteste, George Meredith brûle les étapes. Finalement, de sous-entendus en ellipses, de raccourcis en réticences, il dépiste les limiers les plus tenaces. A mesure qu'il avance en âge, à mesure que sa pensée se distille, son dédain pour le médiocre, pour le banal, s'exaspère; il ne rêve plus que personnages singuliers en des postures extravagantes : un pédagogue pour petites-maisons, sir Austin Feverel; un négociant grec, dilettante et fanatique, Périclès Agriolopoulos[1]; un homme-paon, sir Willoughby Patterne[2]; des aventuriers mégalomanes comme

1. V. *Sandra Belloni* et *Vittoria*.
2. V. *l'Égoïste*.

Richmond Roy [1] et la comtesse de Saldar [2]; des tribuns exaltés comme Barto Rizzo [3], Nevil Beauchamp [4], le docteur Shrapnel [5] ou le socialiste Alvan [6]; des misanthropes ou des hypocondriaques, tels qu'Antoine Hackbut [7], lord Ormont [8] et lord Fleetwood [9]...

« Excentrique? — dit Mrs. Lovell [10], — mais cela signifie tout simplement, *hors du commun* [11]. Ce qui est excentrique peut très bien être naturel. »

Cependant, malgré sa mansuétude souriante pour les maniaques, Meredith glorifie toujours l'excellence des hommes tempérés, disciplinés, modérateurs de leur corps, de leur esprit, de leur âme : Vernon Whitford [12], Merthyr Powys [13], Dartrey Fenellan [14] ou Redworth [15]... C'est à eux qu'il réserve son estime la plus tendre...

Qu'un poète voltige de cime en cime sans jamais toucher terre, c'est très beau. Mais comment le romancier rivaliserait-il avec les aigles ou les météores, lui qui doit se faire, selon les circonstances, architecte ou ingénieur? Cela n'est guère possible, et George Meredith le sait aussi bien que personne. Seulement, il se résigne avec tant de dépit à sa tâche qu'il ne prend pas toujours la peine de dissimuler ses matériaux et qu'il nous en exhibe l'assemblage, au grand préjudice de l'illusion. Ses catastrophes se déclenchent parfois avec une soudaineté invraisemblable. Admettrons-nous que sa Diane [16], — cette jeune

1. V. *Harry Richmond.*
2. V. *Evan Harrington.*
3. V. *Vittoria.*
4. V. *la Carrière de Beauchamp.*
5. *Ibid.*
6. V. *les Comédiens Tragiques.*
7. V. *Rhoda Fleming.*
8. V. *Lord Ormont et son Aminta.*
9. V. *l'Étonnant Mariage.*
10. *Rhoda Fleming,* chap. XXVII.
11. En français dans le texte.
12. V. *l'Égoïste.*
13. V. *Sandra Belloni* et *Vittoria.*
14. V. *Un de nos Conquérants.*
15. V. *Diane des Crossways.*
16. *Ibid.*

femme non seulement très intelligente, mais pure, digne, fière et d'un cœur magnanime, — vende subitement à un directeur de journal le secret dangereux que lui a confié un ami? On ne s'ébahit pas moins qu'il naisse un fils à Carinthia. Même, cela devient un jeu, parmi les lecteurs de *l'Étonnant Mariage*, de construire des hypothèses sur les rapports de lord Fleetwood et de sa femme. Ils se glissent à l'oreille : « Vous rappelez-vous cette auberge de village, cette escalade nocturne, à minuit, par l'échelle appliquée contre la fenêtre?... Y êtes-vous?... Eh bien! oui, c'est cela... ce fut alors... »

Et Meredith, lui-même, en convenait plaisamment : « Ce n'est pas *l'Étonnant Mariage* que j'aurais dû intituler mon livre, c'est *l'Étonnant Bébé*... »



Une lettre déjà mentionnée, écrite à un admirateur d'outre-mer, le 22 juillet 1887, nous montre comment Meredith appréciait sa technique :

En affirmant que j'aurai contribué à une modification du goût public, si jamais elle se produit, vous me tendez précisément la guirlande fleurie que j'ambitionne. Le plus juste usage de l'existence, l'unique secret de notre carrière, c'est, je crois, de paver les chemins au profit de nos successeurs. Je n'attache de prix à mes œuvres, d'ailleurs défectueuses, que dans la mesure où elles indiquent et favorisent cette fin. Connaître exactement nos compagnons de route, définir les lois de l'existence, voilà ce qui mène à une haute civilisation. J'ai supposé que le roman, parce qu'il expose et éclaire l'histoire naturelle de l'homme, nous servirait de viatique. Mais je n'ai jamais entrepris un roman afin de poursuivre la théorie qu'il corrobore. A moitié route, l'idée dominante s'emparait de mes caractères et de l'intrigue.

Les scènes sont rares, dites-vous... Le sont-elles toujours autant? Ma méthode consiste à préparer une présentation décisive des personnages et à jouer alors mon va-tout : la grande scène, dans le plein de sa substance et de sa portée morale, sous la pression de conjonctures brûlantes.

Quant à mon style, voici : la réflexion est chose dure et dont l'usage endurcit. De même, il se produit forcément de la confusion, lorsqu'un esprit actif repousse la crue d'une passion véhémente. Mais les morceaux de stricte narration ou de simple émotion, les

trouvez-vous laborieux? Quand l'auteur eut à les reviser pour une édition nouvelle, son jugement critique les approuva. N'allez pourtant pas imaginer qu'il défende son opinion envers et contre tous! La sentence est au lecteur.

Dans les comédies[1], sitôt que s'impose une présentation concentrée, la diapason s'élève fort au-dessus de la normale, ce subterfuge étant le seul qui permette de montrer beaucoup. Mais adieu les résumés, adieu les notes suraiguës, dès que vibre le sonore appel humain!... Entendez, du moins, que tel fut toujours mon désir.

Pareillement, l'annonce que mes œuvres se répandent à l'université de Harvard, et que la jeunesse de Harvard les lit, est propre à stimuler en moi une plus généreuse recrudescence de productivité. En Angleterre, je ne suis encouragé que par un petit nombre d'enthousiastes. L'autre jour, dans un article sur mes poésies, on me traitait de charlatan et d'arlequin. Je suis accoutumé à ces gentillesses comme nos orateurs de réunions électorales aux briques et aux chats crevés qu'on leur flanque par la figure, — à quoi ils sourient poliment, et moi de même. Toutefois, après plusieurs années de ce métier, mon âme regarde ailleurs...



Qu'est-ce, au juste, qu'une « présentation concentrée »?

Quand Meredith veut fixer notre attention sur un point (simple propos, détail de mœurs, physionomie ou incident), tous les artifices lui sont bons, et il en use à sa convenance. Petits vers moraux incrustés dans la prose poétique du *Shagpat*, aphorismes de « la Besace du Pèlerin » qui nous éclairent, — autant que les épigrammes d'Adrien Harley ou les sages et riants discours de lady Blandish, — sur l'épreuve imposée à Richard Feverel; fréquentes interventions du philosophe, toujours autorisées par le romancier dans *Sandra Belloni*; le prétendu registre d'égoïsme dont il dresse l'inventaire au début de *l'Égoïste*; la dissertation en règle sur les mémoires et les journaux intimes par laquelle s'ouvre *Diane des Crossways*; dans *l'Étonnant Mariage*, les racontars de la Rumeur Publique alternant avec les adages d'un « Livre de Maximes » apocryphe.

1. Meredith applique volontiers le terme de « comédie » à certains de ses romans. N'oublions pas que le sous-titre de *l'Égoïste* est : *Une comédie sous forme de narration...*

— toutes ces ressources, toutes ces formules d'une « présentation concentrée », tout cet appareil n'a d'autre objet que de nous fournir une documentation plus précise.

Ce souci des préparations vous rappelle-t-il *Werther*, *Wilhelm Meister* et les *Affinités électives*?... En effet, Meredith est demeuré tributaire de l'Allemagne par son éducation. Et certes, qu'il frayât librement avec Gœthe ou Henri Heine, ce n'était pas un désavantage. Mais comment se réjouir qu'il partageât avec les Allemands leur fétichisme pour certains faux dieux : par exemple, pour leur Jean-Paul?... Hélas! il en a subi l'influence... Un dédale de digressions moitié savantes, moitié bouffonnes, un indigeste pot-pourri de trivial et de sublime nous gâte la bluette de jeunesse intitulée *Farina* et même certaines pages de *l'Égoïste*.



En revanche, quand une fois il nous a mis au courant, Meredith change à l'improviste sa manière. Il rejette ses béquilles. Plus de commentaires! plus d'analyses! L'action se précipite. Le dialogue se resserre. Coups de pointe, feintes, parades, ripostes se succèdent sans répit. Cela forme un violent contraste avec la paisible progression du début et ne rend que plus pathétique le déchaînement final.

En pareille occurrence, Meredith inaugure une autre composition, un autre style, une autre langue... Après les périodes à l'allemande, prolixes, copieuses, cérémonieuses, farcies de mots savants, saturées d'allusions érudites, où les incidentes s'insinuent et s'incrustent avec tant de complaisance, voici la manière française : phrases nettes, rapides, coupantes, d'une sobriété et d'un mordant à la Voltaire. On dirait, avec moins de sécheresse, du Laclos, du Mérimée ou du Stendhal... Mais non! n'y aurait-il point là, plutôt, une effervescence à la Michelet, une fièvre et une frénésie à la Saint-Simon? En effet, *Evan Harrington*, *Harry Richmond*, *Lord Ormont et son Aminta*, en leurs plus beaux chapitres, ont l'emportement des fameux *Mémoires*. George Meredith nous indique lui-même cette parenté. Interrogé sur ses préférences

littéraires, il mentionne Saint-Simon, le portrait du Régent[1]...

Quiconque lui cherche des ancêtres immédiats, qu'il ne s'attarde ni chez Fielding ni chez Richardson! Mais qu'avant tout il songe à l'auteur favori de Nevil Beauchamp, à ce fantasque et forcené Carlyle. Meredith le caractérise par certains traits qui s'appliquent mieux encore à lui-même :

C'était son écrivain bien-aimé, cet homme traitant des héros en un style si rude et si lâche qu'il participe tout ensemble de l'architecture primitive et des ruines les plus caduques; style pareil aux rafales dans le verger, culbutant parfois avec un énorme tapage quelque fruit appréciable; phrases dépourvues de commencement qui se brisent en pente abrupte ou en fumée, comme la houle contre une estacade; mots techniques de dictionnaire donnant la main à l'argot des rues; intonations tombant au hasard sur cette foule comme des rayons obliques à travers une nuée en marche; enfin, toutes les pages fouettées par une bourrasque, tout le livre produisant une espèce de décharge électrique dans l'intelligence, dans les jointures[2]...

Voilà bien, n'est-ce pas? la déroutante méthode que nous avions déjà signalée dans *l'Ascension de l'Alouette*. Ainsi nous revenons à notre point de départ, à une accumulation d'images, violemment échafaudées, sans mortier ni ciment, comme des roches brutes dans les constructions cyclopéennes. Mais ce que les plus brillantes comparaisons ne sauraient rendre, — fussent-elles de Meredith! — c'est l'allure, l'atmosphère propre de son style, c'est l'âme si spéciale qu'il aime à dégager des choses. Il y a là on ne sait quoi d'irréductible. Une paraphrase, même ingénieuse, toujours laisse échapper le principal : — ces prolongements indéfinis, ce clair-obscur, ce mystère ondoyant, peuplé de pressentiments vagues, auquel Gœthe attachait tant de prix et qu'il désignait par l'épithète allemande « *ahnungsvoll* »...



Chez Saint-Simon comme chez Carlyle, ce qui fascinait Meredith, c'était la « note suraiguë », la sensation fou-

1. Voir la bibliographie de M. John Lane, p. XLVII, dans *George Meredith* par M. Richard Le Gallienne.

2. *La Carrière de Beauchamp.*

droyante... Aussi, par prédilection pour l'extrême et pour l'intense, a-t-il voulu approfondir ou dilater le domaine de la comédie et de la tragédie, pousser l'une et l'autre aussi avant que possible. Nulle main plus ferme, plus experte à doser le ridicule, tant pour la plus âcre satire que pour la plus bénigne ironie. *L'Égoïste*, vu sous cet angle, est un miracle de discernement.

De même que le Renard de La Fontaine exhorte sournoisement maître Corbeau à croasser, Meredith exhorte son héros à se dévêtir, afin qu'il nous éblouisse par sa radieuse nudité. Le stratagème réussit : « l'égoïste », avec un empressement grotesque, rejette ses habits; convaincu par avance de son triomphe, tout à sa joie, à son orgueil, sir Willoughby Patterne expose naïvement ses plus hideuses difformités... Et nous, allons-nous rire?... non pas! nous détournons les yeux. Et pourquoi? C'est que ce misérable nous ressemble à faire peur, et nous tremblons qu'un témoin ne s'en aperçoive... Ah! si, par hasard, c'était Willoughby qui se moquait de nous!... S'il nous criait, soudain, avec un ricanement satanique :

Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
— Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère[1]!

D'ailleurs, la chose est arrivée... Robert-Louis Stevenson rapporte[2] que Meredith vit accourir chez lui, au lendemain de *l'Égoïste*, un de ses jeunes amis. Celui-ci, absolument affolé, répétait à tue-tête : « C'est indigne! c'est affreux!... Willoughby, c'est moi!... » Le poète lui répondit : « Mon cher, calmez-vous donc!... Willoughby, c'est chacun de nous... »

Malgré cette assurance bénévole, un obscur malaise nous envahit, une appréhension de nous reconnaître nous-mêmes, au naturel, chaque fois que sir Willoughby Patterne — la perle et le parangon des égoïstes — martyrise cette pauvre Lætitia Dale qu'il lanterne depuis des années.

— Et vous allez bien?

Le ton anxieux de sa question autorisait sir Willoughby à fouiller

1. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, — *Préface*.
2. *The Art of Writing*.

profondément ces prunelles. Il joignit l'homme qu'il y cherchait: il l'étreignit passionnément; puis il passa son chemin [1]...

Irritant badinage qui blesse, qui bientôt nous prend aux nerfs. Quelle torture de dissocier malgré soi, dans une âme de Narcisse, les mille nuances haïssables de la fatuité! Et quel désarroi pour le lecteur, quand la satire se confond avec le drame! Ce bizarre chapitre de *Sandra Belloni* aurait-il raison de suggérer que « le masque de la Comédie n'est pas sans analogie avec une tête de mort [2] »?... Peut-être!... On inclinerait à le croire, — d'autant plus que l'on doute si elle est plaisante ou poignante, la scène où le major Percy Waring adjure Mrs. Lovell de l'épouser :

— Oui, vous serez mienne! Mon amour pour mon pays et pour mon état, c'est plus qu'à moitié de l'amour pour vous... « Marguerite », ce mot incendie le sang de mes veines! Combien souvent j'ai formé des vœux pour que les événements portassent mon nom à Marguerite! Je savais que des actions éclatantes vous toucheraient; je serais mort avec délices, persuadé que cette nouvelle eût fait bondir votre cœur. Et ce cœur, ah! laissez-le battre contre le mien! Parlez!

— Soit! — répondit Mrs. Lovell, maîtrisant les sursauts de son sein.

Sa voix était âpre et son visage exsangue.

— Percy, combien d'argent avez-vous?

Il fut pétrifié par cette glaciale averse sur le bouillonnement de sa passion.

— De l'argent! — fit-il, en l'examinant avec une étrange froideur...

Comme dans l'éclair d'un miroir, elle lui apparut osseuse, usée, flétrie, inacceptable. Mais il essaya de se convaincre qu'elle venait de poser une question tout à fait naturelle.

Il dit résolument :

— Je possède un revenu annuel de cinq cents livres, indépendant de la solde que je reçois comme major au service de Sa Majesté.

Puis il s'arrêta, et le silence fut entre eux comme un abîme qui s'élargissait. Elle le rompit en disant :

— Auriez-vous des espérances?

Cruauté bien pire, mais non plus surprenante! Il regrettait seulement en son cœur que la voix de cette femme devînt si fâcheuse.

Avec une précision impassible, il répondit :

1. *L'Égoïste*.
2. *Sandra Belloni*, — titre du chap. XXVI.

— A la mort de ma mère...

Elle émit une faible interjection...

— ... A la mort de ma mère, j'hériterai de cinq ou six mille livres. Quand mon père mourra, peut-être me léguera-t-il son avoir. Mais ceci n'est pas une certitude.

De vraies larmes brillaient aux paupières de Mrs. Lovell. Feignait-elle de pleurer sur ces lointaines contingences[1] ?...



Nous voici à l'extrême frontière du comique. Faudra-t-il nous y arrêter?...

Non! franchissons-la!... Une fois sur le terrain de la tragédie, nous constaterons que le pathétique de Meredith égale, à tout le moins, sa verve humoristique. Ses fins de romans, surtout, — ces fins toujours navrantes, toujours lamentables, toujours funestes! — dégagent une amertume qui serre la gorge. A peine si l'on peut sangloter!... Le seul dénouement heureux est celui de *la Chevelure de Shagpat*; mais encore Shibli Bagarag ne terrasse-t-il son adversaire qu'après une lutte surhumaine. Partout ailleurs, ce ne sont que défaites et supplices, innocents et coupables précipités pêle-mêle dans un même abîme... C'est la Belle Bhanavar, princesse des serpents, savante et intrépide, assaillie par ses vassaux mutinés[2]. C'est le duel de Richard Feverel et la démence de sa jeune femme; l'épilogue douloureux d'*Amour Moderne*; l'affolement de Rhoda Fleming parmi les sacs d'or éventrés; la suprême expiation de Victor Radnor et de sa compagne durant l'agonie de Mrs. Burman[3]; la rixe entre lady Charlotte Eglett et son frère lord Ormond à propos de leurs bijoux; la terrible séance de famille où Mr. Beltham assène à son gendre Richmond Roy de si furieuses invectives[4]...

De tels spectacles ont sur l'esprit une prise d'autant plus vigoureuse que, tout en l'étonnant beaucoup, ils ne manquent pas de le satisfaire. L'art du dramaturge consiste à

1. *Rhoda Fleming.*

2. *La Chevelure de Shagpat.*

3. *Un de nos Conquérants.*

4. *Les Aventures de Harry Richmond.*

nous ménager des surprises vraisemblables : or les scènes auxquelles nous faisons allusion, si brutales qu'elles soient, sont préparées par la progression la plus savante. Meredith, lui-même, prisait et préconisait par-dessus tout ce *crescendo*, cette constante accélération du rythme, cette grandiose montée chromatique, lorsqu'il disait de la correspondance entre Robert Browning et sa femme :

Mon premier mouvement fut hostile à sa publication, mais je changeai d'avis à la lecture, devant la haute qualité du texte... On voit poindre la passion de Browning pour cette jeune infirme, si peu attrayante au physique, et, de même, chez elle, on épie, comme sous le microscope, l'éclosion de l'amour... On distingue d'abord l'étincelle vitale, puis l'imperceptible point écarlate qui deviendra le cœur, enfin la pleine pulsation de chaque globule rouge... C'est ainsi que Browning fit d'elle une femme[1] !

Eh bien ! toutes les fois que la nervosité n'égare point George Meredith, toutes les fois qu'il résiste à son caprice, il amène ses dénouements par des procédés identiques. Tout concorde alors à renforcer la conclusion, à la rendre plus âpre, plus pénétrante, — et la mâle simplicité de l'expression, et le choix de l'heure ou du lieu, et le décor, et la lumière aveuglante qu'il projette sur des âmes jusque-là insaisissables et voilées, — en sorte que son dernier coup de théâtre, c'est encore son dernier coup de pinceau !...

Examinez *les Aventures de Harry Richmond*. Un autre eût terminé ce roman bien plus tôt : à l'endroit où Mr. Beltham nous révèle son gendre Richmond Roy — le plus chevaleresque des chevaliers d'industrie — comme un histrion de bas étage, comme « un imposteur aux crochets d'une vieille fille de province ». Mais George Meredith va plus loin. Il assigne à Richmond Roy une fin plus conforme à son génie, mieux appropriée à son humeur fastueuse, magnifique et téméraire. Il nous décrit cette soirée d'automne, à la campagne, où Harry Richmond, après mille vicissitudes, rentre avec sa femme Janet au château de Riversley :

Villageois, métayers, valets de ferme, les membres d'une députation qui devait nous saluer à la gare et qui s'en était retournée à

1. Voir Edward Clodd, *Ibid.*

cause de notre arrivée tardive, une foule de monde se pressait là, regardant de tous côtés la grange qui brûlait aux deux ailes principales. Le feu surgissait en gerbes de flammes et en colonnes de fumée cramoisie. Mais il respectait encore les salles et les appartements du milieu, si bien que l'on apercevait ceux-ci tout chamarrés d'une mystérieuse rangée de lumières. Ces lumignons apparaissaient et disparaissaient sous les vapeurs; ils formaient un si chétif pendant à la fournaise épouvantable de droite et de gauche que nul n'y aurait pris garde, si l'on n'avait recherché leur origine et leur raison. Au reste, ils s'éclipsèrent bientôt. Des ténèbres mortelles s'abattirent sur eux, et, tout d'un coup, une fusée de flamme voua toute l'immense bâtisse à la destruction.

Ma femme s'empara de ma main.

Devant nous, — le feu aux entrailles, le feu aux ailes, — notre vénérable maison flambait avec cette majesté d'horreur qui vous glace les membres et ne vous laisse que la faculté de regarder.

J'entendis Janet se murmurer à elle-même :

— Qu'est-ce que Riversley a donc commis pour mériter cela?

Puis, quand une langue de feu jaillit dans l'aile sud-est, où mon vieux grand-père avait dormi, elle dit encore :

— Sa chambre!...

Par la route carrossable, notre voiture nous mena dans le parc, à la première ligne des spectateurs. Il n'y avait plus personne dans la maison, paraît-il. Ma tante Dorothée se trouvait à Bulsted. Je remarquai, parmi les domestiques, le valet de mon père, Tollingby, et je l'appelai. D'autres s'approchèrent en même temps, et, dans la rumeur de ces innombrables voix, parmi tant de visages qui interrogeaient avec effroi la muraille de feu, nous apprîmes par bribes que mon père avait concerté en notre honneur une brillante réception : lampes, bougies dans toutes les chambres, torches dans le hall, lampions le long des fenêtres, feux d'artifice, bref, un gala comme lui seul en imaginait. Le sinistre avait éclaté entre chien et loup : explosion de pétards dans une aile, accident inexplicable dans l'autre... D'ailleurs, le château devait avoir pris feu comme une mine, tant par la poudre, les flambeaux, les devises de papier, les banderoles de mousseline que par les extraordinaires décorations qui célébraient notre retour, selon le goût de mon père.

Des gens à cheval foncèrent sur nous au galop. Le capitaine Bulsted me saisit la main. Il s'en était allé querir des pompes, et, tout échauffé encore de sa course, il me corna rudement aux oreilles :

— L'avez-vous trouvé?

Ceci se rapportait à mon père.

Et des clameurs retentissantes s'élevèrent alors, et les groupes

s'agitèrent et se rompirent, et le nom de l'absent, jeté aux échos nocturnes, demeura sans réponse. Quand le capitaine Bulsted l'avait quitté, après l'explosion des pétards, mon père s'efforçait bravement d'éteindre l'incendie. Le capitaine fit quelques tours avec moi, questionnant les domestiques et les valets bouleversés qui maintenaient chevaux et chiens. Ces individus nous assurèrent que le bétail était sain et sauf, mais toujours pas le moindre mot sur mon père. Et, parmi le vacarme des femmes, les conseils et les exhortations des hommes, tandis que poutres et plafonds s'écroulaient dans le gouffre de feu, nous fîmes en courant le tour de l'édifice métamorphosé en fournaise; nous cherchions une brèche afin de porter secours à la créature humaine qui, par hasard, n'eût pas réussi à s'enfuir. Et dans la nuit, aussi claire que le jour, mais bien plus bruyante, une horreur proprement humaine s'ajoutait à l'horreur des éléments...

Janet ne voulut point quitter sa place. Ayant renvoyé les chevaux à Bulsted, elle restait assise dans la voiture pour voir brûler Riversley jusqu'au bout. Chaque fois que j'allais à elle, Janet jetait ses bras autour de mon cou, me baisait en silence.

Ensuite, quand les hommes et les femmes de la maisonnée eurent rassemblé leurs esprits, nous recueillîmes leurs témoignages. Il en résulta que mon père avait dû s'attarder dans la vieille maison agonisante afin de sauver ma tante Dorothée.

On ne l'a jamais revu depuis[1]...

Ces déchirants chefs-d'œuvre, il faut les avoir lus dans le texte, les recueillir en son esprit, en son cœur, pour concevoir jusqu'où s'élève, hors du théâtre, un paroxysme dramatique et pour admettre que leurs chaleureux admirateurs aient pu comparer George Meredith à William Shakespeare.

— Mais pourquoi un dramaturge? — dira-t-on. — Et pourquoi prononcer ici le grand nom de Shakespeare?...

Visionnaires l'un et l'autre, Shakespeare et Meredith obéissent à des obsessions d'une égale intensité. Ils entrevoient le monde, le genre humain, comme un voyageur entrevoit de nuit un paysage au flamboiement des éclairs. L'opposition des

1. *Les Aventures de Harry Richmond.*

lieux et des circonstances mise à part, Meredith présente sir Willoughby Patterne comme Shakespeare son Richard III. L'égoïste confondu qui réclame coûte que coûte une fiancée pour sauvegarder son amour-propre n'est pas moins saisissant que le royal assassin qui s'écrie : « Un cheval ! un cheval ! mon royaume pour un cheval !... »

Meredith a relaté sa première rencontre avec un de ses personnages les plus caractéristiques. Elle fut réellement « shakespearienne » :

Quand le père de Harry Richmond est venu me trouver d'abord, quand j'ai entendu la pompeuse parole de ce fils d'un duc de sang royal et d'une actrice de dix-sept ans, je me souviens d'avoir ri aux éclats [1] !...

Oui, Meredith est plus semblable à Shakespeare qu'à n'importe quel romancier. Comment le rapprocher de notre Balzac, par exemple ?... Balzac aligne rigoureusement sa troupe dans l'espace et dans le temps, lui adjuge cinquante années, en France, de 1789 à 1839, nous montre comme sont habillés, coiffés, meublés Rastignac et Maxime de Trailles. Mais les héros de Meredith ne décèlent que le plus précieux, le plus caché de leur essence. Quant à leur mine ou à leur mise, on prendrait ces personnages du XIX[e] siècle tantôt pour des indigènes d'Ophir ou de Thulé, tantôt pour des contemporains de Swift, de Sheridan, de Sterne et de Smolett.

Disons tout de suite que ce ne sont pas des personnages. Encore moins des types, dans l'acception ordinaire du terme, mais plutôt des « résumés de types », animés d'une vie tout idéale, comme Alceste, Jacques le Mélancolique, Harpagon ou Shylock. Nous ne les avons jamais vus, nous n'avons aucune chance de les approcher, — bien que notre esprit les fréquente assidûment. — Qu'ils soient incompatibles avec une société comme la nôtre, c'est probable. Pourtant, s'ils ressemblent rarement à tels individus en particulier, ils représentent à merveille telle classe dans son ensemble... S'ils ne sont pas *réels* ni *parlants* comme les héros de Dickens, de Thackeray, de Balzac ou de Flaubert, ils sont plus *vrais*, plus *significatifs*, car

1. Voir Marcel Schwob. *Spicilège*.

ils participent de cette vérité permanente que Shakespeare ou Molière sont seuls à posséder. Chassez-les, traitez-les de fantômes : comme des fantômes, ils reviennent et hantent obstinément le souvenir. Une figure de Dickens s'évade à jamais de notre mémoire, dès que se brise le fil de ses aventures. Au contraire, Willoughby Patterne, Austin Feverel, Richmond Roy, Sandra Belloni ou Rhoda Fleming, même si l'on oublie quelque détail de leur carrière, ils subsistent, s'imposent, s'emparent de la fantaisie. Ils habitent, comme les créatures de Shakespeare, en dehors du temps et par delà l'espace. Ils sont, proprement, des *caractères*. Ils ne relèvent que du très grand art.



Mais un art qui transgresse la démarcation des genres, un art qui flotte capricieusement entre Gœthe, Carlyle, Saint-Simon, Voltaire, Jean-Paul et Shakespeare, un art où toutes les influences, toutes les tendances coexistent sans se confondre, — cet art si disparate aura-t-il quelque unité? Que peut-il se fixer d'homogène sur cette fermentation et ce papillotage? Et si l'art de Meredith n'admet aucune discipline, aucune ordonnance, en quoi Meredith se distinguera-t-il de n'importe quel « décadent »? N'aura-t-il pas rêvé, pour le lyrisme et l'analyse, des fiançailles mille fois plus insensées que celles de Harry Richmond et de la princesse Ottilia? Et pourquoi s'astreint-il, dès qu'il se surveille, à un système plus chimérique et apparemment plus arbitraire que celui de sir Austin Feverel?

La réponse est facile.

Une pièce, *la Branche d'Olivier* ouvre le recueil poétique de 1851. Or, depuis cette pièce jusqu'aux derniers vers de 1909, ce qui assure la cohésion de l'œuvre total, ce qui le défend mieux qu'une armature ou qu'une maçonnerie, ce qui lui confère son prestige, son charme et sa vaste portée, c'est son immuable unité intellectuelle. Depuis ses premiers balbutiements jusqu'à ses codicilles philosophiques, à travers une immense galerie romanesque, Meredith a toujours engagé son génie, avec ses innombrables ressources, au service des mêmes

idées : convictions métaphysiques ou morales qui constituaient sa substance et sa moelle. C'est ainsi qu'il a pu conclure, sans déplacer les contre-poids de son équilibre, une entreprise tellement plus étonnante que *l'Étonnant Mariage* de lord Fleetwood et de Carinthia : l'union de la poésie et de la prose anglaises... Et c'est pourquoi il est tellement vain de s'attaquer à *l'Égoïste* ou à *Diane des Crossways*, avant que ses poèmes nous aient enseigné la double notion de la Terre et de l'Esprit comique.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(La fin prochainement.)

LA CHAÎNE ÉTERNELLE[1]

I

L'INFINI QUOTIDIEN

Senteurs des parcs touffus qui montez des feuillages
A nos chambres encore ouvertes sur les nuits,
Tendre arome des foins, parfum triste des buis,
Acre odeur des varechs séchés le long des plages;

Nuances des forêts d'automne à l'or vivant,
Lignes des monts, reflets des lacs où les cieux tremblent,
Aspects aériens des nuages qui semblent
La forme suspendue et visible du vent;

Saveur du pain qu'habite un végétal mystère,
De l'eau limpide ainsi qu'une essence d'azurs;
Saveur des vins, liqueurs de soleil; des fruits mûrs,
Où l'on croirait goûter le sang frais de la Terre;

Bruits sans nombre, fracas des mers, chants des oiseaux,
Faibles soupirs des blés mouvants, graves murmures
Que font les brises d'ouest en froissant les ramures,
Clapotis des remous, le soir, dans les roseaux;

1. Ces poèmes font partie d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

Et vous, subtils contacts, velouté des jonquilles,
Feutre des mousses, soie épaisse des gazons,
Tiédeur lisse au couchant des murs de nos maisons,
Grain des marbres, poli délicat des coquilles;

Et toi surtout, en qui tout se mêle à la fois
Et s'exalte, beauté de la chair féminine,
Qui contiens tout, ainsi qu'une amphore divine,
Couleurs, contours, tiédeurs, saveurs, parfums et voix;

Entrez en moi, pendant mes quelques jours à vivre,
Entrez abondamment en moi, par tous mes sens,
Par mes yeux et ma bouche et mes doigts frémissants,
Que de vous à jamais je m'emplisse et m'enivre;

O merveilles, entrez toutes, de jour en jour,
Vous qu'au fond du tombeau même, si l'on y rêve,
Doit encore évoquer et regretter sans trêve
Le mort, le mort glacé, muet, aveugle et sourd;

Que je vous aie au moins pleinement possédées,
Puisque mon corps bientôt ne vous sentira plus;
Que peut-être, dans l'ombre où je serai reclus,
Je vous emporte, ainsi que d'obscures idées,

Et vous médite alors dans l'immobilité,
Frissons quotidiens dont la somme est le monde,
Infini de la vie éphémère et profonde
Que n'épuiserait pas toute une éternité!

II

HOMO

Je rentre enfin, laissant derrière moi la Ville;
Et, dans ma chambre étroite où s'assombrit le soir,
Je reconnais à peine, au fond du vieux miroir,
Mon visage flétri par la vie âpre et vile.

Je rentre, le front chaud, les yeux lourds, les mains sèches,
Fatigué de soucis, de craintes harassé,
Tremblant, fiévreux, hagard, haletant, hérissé,
Criblé de passions comme un blessé de flèches.

Le mal quotidien, le grand mal d'être, vibre
Comme un couteau planté dans mon cœur palpitant,
Et sursaute selon son rythme et, par instant,
Y semble pénétrer encor, de fibre en fibre.

Mon corps s'épuise avec mon âme en luttes vaines;
Le sang heurte ma tempe à grands coups continus,
Et j'ai toute la vie au bout de mes nerfs nus,
Et toute la douleur aboutit à mes veines.

Les hommes sont menteurs, lâches, durs, égoïstes;
L'amitié même cache un échange accepté;
L'amour n'est que l'appel de détresse jeté,
Des deux côtés d'un mur, par deux animaux tristes!

J'aimais ce vieil ami de tout mon cœur sincère :
Notre Jeunesse avait ses deux mains entre nous,
Comme une vierge aux doigts invisibles et doux
Qui rapprochait nos mains à l'heure nécessaire.

Cet autre, je l'admire encor plus que je l'aime :
Son nom, naguère, avec un éclat triomphant,
Brillait illustre et pur à mes regards d'enfant,
Comme le nom sacré de la gloire elle-même...

Et quand, meurtri, cherchant le soutien que réclame
Tôt ou tard, aux tournants du sort, l'homme perdu,
Quand je criais d'angoisse, aucun n'a répondu,
Et je suis resté seul, avec mes cris dans l'âme.

Ah! ce que je lisais jadis n'est pas un songe!
Les hommes sont pareils à des cachots murés,
Et sous le beau vernis des grands mots vénérés,
Il n'est rien qu'un lugubre et vulgaire mensonge!



Et cependant mon âme est ardemment joyeuse!
Si la Mort m'appelait ce soir, je dirais : « Non! »
Et quelque chose encor me dit que tout est bon
D'une grande bonté sourde et mystérieuse!

Quelque chose... Ah! qui sait, hélas? peut-être n'est-ce
Que cet étrange espoir tout physique et naïf,
Que l'orgueil d'éprouver son corps allègre et vif,
Que cette confiance enfin de la jeunesse!

Non. Si parfois j'entends bondir mon pouls sonore,
Si mes doigts me font mal quand je serre le poing,
Je sais ma force brève et ne m'abuse point,
Et, même faible et vieux, je voudrais vivre encore!

Ah! sans doute, au hasard je désire, et regrette;
Je ne sais d'où je viens, je ne sais où je vais,
Et la vie est cruelle, et les hommes mauvais...
Mais je sens là-dessous une splendeur secrète!

Mon cœur amer est plein d'une gaîté stoïque,
D'un désespoir fervent et d'une heureuse horreur :
Comme un acteur frémit de feindre la terreur,
Je m'enivre, en jouant, du grand drame héroïque!

J'ai dans l'âme toute une ardente et sombre fête;
Je suis comme un marin au pied des mâts brisés
Qui, se sachant perdu, s'assied, les bras croisés,
Et d'un regard lucide admire la tempête!

Je suis comme un soldat qui rit pendant qu'il charge,
Blessé, mais par la poudre et la rage exalté,
Comme un nageur nerveux qui se noie en été,
Et qui roule au soleil dans les vagues du large!

Je me sens dans le cœur d'une Chose profonde,
Faible atome que baigne un tourbillon puissant,
Humble goutte éphémère et brûlante du sang
Qui circule à jamais dans les veines du monde!

III

A UN AMI

Pauvre homme recouvert d'une lourde toison,
Qui, parmi les chasseurs gorgés de venaison,
Un soir, à la lueur fumeuse d'un feu terne,
Dessinas sur les murs noircis de la caverne,
D'un geste où gauchement tâtonnait ton instinct,
La tête d'un beau renne aperçu le matin;
Toi dont l'âme d'enfant portait d'avance en elle
Tout l'infini de l'art, cette enfance éternelle,
— Sois béni, sous la terre obscure, dans tes os,
Dont, sans doute, enfermant ton suprême repos,
Un millénaire humus dissout l'informe reste;
Sois béni, du profond des âges, pour ton geste
Qui renaît, depuis lors, dans chaque effort tenté
Par tes frères, afin d'atteindre la Beauté,
Et tous les jours console encore une âme triste,
Rêveur tendre, ô lointain ami, — premier artiste!

IV

A DIDON

Infelix Phœnissa.

Ne pleure pas, Didon, brune Phénicienne!
Laisse fuir les vaisseaux du blond Troyen trop cher
Dont les yeux ont versé jusqu'au fond de ta chair
Le mal que n'adoucit nulle magicienne!

Près du beau lit, témoin de la joie ancienne,
Monte sur ton bûcher, qu'il verra de la mer!
Croise en paix tes deux mains sur ton grand cœur amer,
Et clos tes yeux, captifs d'une image, — la sienne!

Meurs, tu seras vengée, ô triste reine!... Un jour,
Dans mille ans, par un juste et merveilleux retour,
Penché vers l'horizon de cette mer fatale,

Un lointain fils d'Énée, un Romain, à son tour,
Pleurera vainement de voir, pâle d'amour,
Fuir les vaisseaux d'une autre reine orientale!

V

SOIR D'ATHÈNES

Des esclaves riaient sur les places tranquilles,
Menant des chevaux courts, au col rond et veiné,
Comme ceux que portait le temple d'Athéné,
Et la mer moutonnait, bleue, au large des Iles.

Un long rayon dorait la lance de Pallas,
Où les marins, bercés par leurs barques lointaines,
Croyaient voir resplendir et veiller sur Athènes
L'âme à la fois aiguë et brillante d'Hellas.

Le printemps déjà tiède, aux vents aromatiques,
Entre-croisait les flots de son souffle changeant,
Et, rebroussant aussi les oliviers d'argent,
Allait fondre la neige au haut des monts attiques.

Dans un jardin, laissant, plein d'aise et d'abandon,
Les mots nombreux couler de ses lèvres sans cesse,
Humble de sa laideur et beau de sa sagesse,
Socrate caressait les cheveux de Phédon.

Un riche, calculant combien les blés d'Asie,
En ces jours où la flotte armait chaque vaisseau,
Coûteraient, aux moissons prochaines, par boisseau,
Se hâtait vers les bras célèbres d'Aspasie.

Et sur le port, auprès d'un voilier syrien
Dont la proue évoquait des grèves inconnues,
Tandis que dans l'azur roulaient de blanches nues
Comme un marbre tombé d'un temple aérien,

Quelque enfant grave et doux qui sortait de l'école
Sentait s'ouvrir son âme au grand songe éternel,
En regardant, là-bas, dans les hauteurs du ciel,
Un nuage s'enfuir derrière l'Acropole...

VI

DIPTYQUE

I

PLUTARQUE

« ... Lui, le bourgeois de la petite ville de Chéronée... »

FERDINAND BRUNETIÈRE. — *Histoire de la Littérature française classique*, t. I, 3e partie.

C'était un riche et vieux bourgeois de Chéronée,
Ridé, tout blanc, avec des cheveux encor drus,
Une barbe stoïque, à dessein peu soignée,
Et des yeux restés vifs sous les sourcils bourrus.

Célèbre en sa jeunesse, et fêté même à Rome,
Puis rentré sous son toit pour vieillir en repos,
Dans la petite ville il était le grand homme
Qui consent aux obscurs honneurs municipaux.

Il rédigeait, savant sans lourdeur doctorale,
D'agréables récits d'histoire, ou compilait
Maint ouvrage traitant droit, cuisine, ou morale,
En un style où Platon laissait quelque reflet.

Sa foi dans un grand Dieu vague et cosmopolite
Lui faisait le front calme et l'esprit indulgent :
C'était le sage honnête et fin, le Grec d'élite,
Tolérant, modéré, pratique, — intelligent.

S'il regrettait les jours où l'Hellas était libre,
Mieux valait, pensait-il, qu'elle acceptât ses fers :
Le monde avait atteint son état d'équilibre;
Rome et Zeus gouvernaient pour toujours l'univers...

Et, quand il regagnait vers la nuit sa demeure,
Méditant quelque date incertaine à revoir,
Là-bas, près de Lutèce, en Gaule, à la même heure,
Sous des coteaux boisés, dans les brumes du soir,

Un fleuve aux longs roseaux baignait un gros village
Où, quatorze cents ans plus tard, verrait le jour
Un confrère barbare à l'incertain langage
Qui traduirait son œuvre éparse avec amour,

Et, par delà la nuit des temps, ferait renaître
Son vieux talent sauvé de l'abîme sans fond,
— Et qui serait sujet d'un roi de Gaule, et prêtre
D'un Dieu de qui jamais il n'avait vu le nom.

II

AMYOT

« ... L'histoire est partout du gros pain que sa mère lui dépêchait toutes les semaines par le batelier de Melun... »

FERDINAND BRUNETIÈRE. — *Histoire de la Littérature française classique*, t. I, 3ᵉ partie.

Donc souvent, sur ce fleuve où se dore l'automne,
Ici même, voilà bientôt quatre cents ans,
Quand le jeune Amyot, petit clerc de Sorbonne,
Vivait pauvre en un vieux logis d'étudiants,

A passé le bateau qui descendait la Seine,
Et contenait, envoi toujours très opportun,
Le gros pain que sa mère, une fois la semaine,
Lui dépêchait par le batelier de Melun.

Ici même... A travers une brume indécise
Devait poindre, halé par la corde, au tournant,
Le bateau qui glissait vers Vosves et Boissise,
Et que de lourds chevaux tiraient en piétinant.

C'étaient des jours pareils à celui-ci. Des herbes
Se rebroussaient, brouillant le reflet bleu du ciel;
Les champs, dressant leurs blés ou jalonnés de gerbes,
Dormaient... Comme aujourd'hui le monde était réel.

Parfois filait au ras du soleil un nuage
Qui promenait sa grande ombre sur les labours.
A l'arrière, les plis argentés du sillage
S'élargissaient... Où sont ces plis?... où sont ces jours?...

La Renaissance était à son matin encore;
Sur les prés vendômois jouait Ronsard enfant.
On découvrait, dans une allégresse d'aurore,
Que des hommes avaient pensé, longtemps avant...

Et là-bas, à Paris, en quelque salle noire,
Ménageant avec soin son reste de pain sec,
Amyot, petit clerc ardent, rêvait la gloire,
Et passionnément déclinait force grec.

Et tout cela qui nous amuse et nous convie
A songer, d'un esprit tendrement curieux,
En souriant avec regret, et presque envie,
Était alors normal, profond, et sérieux,

Comme ce qui pour nous maintenant est la vie.

1er Mai 1910.

VII

DEUX POÈTES LATINS

I

VIRGILE

Per amica...

Per amica silentia lunæ...
J'entends chanter les doux mots de Virgile,
Sous cette lune ample, limpide, agile,
Dont le jardin est tout illuminé...

Par un tel soir, il s'était promené.
Il suivait las, courbé, d'un pas fragile,
La route pâle aux ornières d'argile :
Soudain, en lui, le beau vers était né.

C'était des mots, balbutiés à peine,
Un peu de vent, un soupir, une haleine...
Il vivait, lui, jeune, aimant, couronné.

Et maintenant ces mots lus dans son livre
Sont plus que lui réels, et le font vivre,
Et c'est par eux qu'il flotte, deviné,

Per amica silentia lunæ...

II

JUVÉNAL

Meretrix augusta...

O Louve dont jadis, au plus profond d'un antre,
Dans la fourrure longue et rêche de ton ventre
Avec tes louveteaux pêle-mêle tapis,
Romulus et Remus ont tété les durs pis,
Si ton fantôme encor, furtif, au crépuscule,
Revient sur les sept monts familiers et circule,

Quel sourd grommèlement doit découvrir tes crocs,
Lorsqu'à travers les noirs carrefours pleins d'escrocs
Ou dans le vil ramas des filles en maraude,
L'autre Louve, la Louve impériale rôde
Et, par endroits, au cœur des quartiers suburbains,
S'arrête haletante et pâle, près des bains
Où luit le nom de son mari pontife et prince,
Et dans le clapotis des strigiles qu'on rince,
Penchée aux soupiraux qu'empourpre une lueur,
Renifle le parfum des mâles en sueur!

VIII

LE MIRACLE DES OISEAUX

— ÉVANGILE APOCRYPHE —

En ce temps-là Jésus s'assit dans les roseaux,
Près d'un lac, et pétrit des images d'oiseaux,
Une corneille, un coq, un ramier, une grive,
Dans la terre onctueuse et molle de la rive;
Et des enfants, pour ce beau jeu quittant le leur,
S'assemblèrent autour du divin modeleur.
Or, des Pharisiens qui revenaient du temple
Lui crièrent, passant près de là : « Quel exemple,
Pour cet essaim d'enfants qui devant toi s'ébat,
De travailler ainsi par un jour de Sabbat!
— Quoi! j'ai donc tant péché? » dit Jésus aux apôtres.
Il sourit, et posa sans hâte près des autres
Un merle au bec pointu qu'il venait d'achever :
Puis, de ces mains qu'un jour il lui faudrait lever
Pour en laisser couler le salut sur la terre,
Redoublant le scandale aux yeux du groupe austère,
Prestement il frappa trois coups brefs...
                                        A l'instant,
Les oiseaux prirent tous leur volée, en chantant.

IX

TRISTAN ET YSEULT

Ils sont là, dans la hutte étroite de feuillages.
Le vent sur leurs fronts nus traîne de longs sillages
D'odeurs, de toutes les odeurs de la forêt,
Comme si la grande âme éparse les couvrait
Des branches et des fleurs, des mousses et des herbes...
Près d'eux un lys sauvage entremêle ses gerbes
D'un blanc ardent qui fait se nacrer l'air autour,
Pur à la fois et chaud ainsi que leur amour,
Et quelque abeille errante y bourdonne sans trêve,
Comme, au bord ébloui de leurs âmes, le rêve.
Ils sont là, dans l'abri fragile et bocager
Qui tresse au-dessus d'eux son entrelacs léger,
Verte loge, maison rustique et naturelle,
Paisible nid humain, si petit et si frêle
Pour contenir tout l'infini de leurs deux cœurs!
Là-haut, pleuvant sur eux en limpides lueurs,
L'azur brille à travers les ramures croisées,
Comme la joie au fond de leurs doubles pensées...

Tout se tait. Çà et là, dans l'épaisseur des bois,
Des coups de soleil font des taches d'or... Parfois
Une feuille, en un bruit furtif, frôle la mousse
Qui vers l'étang voisin dévale en pente douce,
Ou, sur le sable lisse, au seuil de leur abri,
Molle, tombant soudain du ciel avec un cri,
L'ombre d'un vaste oiseau qui plane se balance;
Et bientôt tout reprend son lumineux silence.

La mer, la mer changeante et rauque, est loin, là-bas.
Sa ligne au sombre azur tremblant ne se voit pas,
Même du plus haut tertre, au ras des plaines vagues...
Loin, l'éternel tumulte insomnieux des vagues,
Les cris du port, toujours plein d'un bruyant arroi,
Loin, les nocturnes sons du cor, du cor du Roi,

Dans l'ombre où par instants se rapproche la chasse,
Et les baisers hâtifs que la peur désenlace,
Loin, la vie, innombrable et fiévreuse prison,
Et loin aussi, loin même, hélas! la trahison...

Seul, autour de leur couple, à l'infini, s'étale
L'universel pardon de la paix végétale.

A peine en tout un jour voient-ils, d'un bond soudain,
Passer un écureuil espiègle, ou quelque daim
Fugitif, égaré de la natale harde.
Parfois pourtant, derrière un haut buisson, s'attarde
Une biche aux pas vifs et menus qui, le soir,
S'en vient les regarder tout près, de son œil noir,
Curieuse, et de jour en jour apprivoisée.
Hier Yseult a pu, traversant la rosée,
Lui donner des glands doux dans le creux de la main.

Ainsi les bois secrets gardent le couple humain.

— C'est midi. L'ombre est courte en la hutte de branches.
Yseult la blonde tient dans ses frêles mains blanches
Le front de Tristan brun et fort, presque endormi,
Et, les yeux dans ses yeux, chantonnant à demi
De très vieilles chansons aux notes indécises,
Aux mots balbutiants qui semblent pris aux brises,
Elle le berce comme un enfant bien-aimé...

Profonde et calme, ainsi qu'un domaine charmé,
Sans fin, mêlant au chêne épais le bouleau svelte,
Autour d'eux rêve aussi leur sœur, la Forêt celte.

X

L'INTRUS

La chambre, saturée encore des odeurs
Qui tout le jour ont afflué par la fenêtre,
La chambre où le vent frais qui par souffles pénètre
Allège à peine l'air aux étranges lourdeurs,

La chambre autour de moi se tait. Dans un cristal,
Des fleurs penchent là-bas, sans bruit, leur calme rêve
Même, à son battement paisible faisant trêve,
L'horloge a suspendu son cœur lent de métal.

Et, pourtant, çà et là, de grandes ombres denses
Palpitent dans les longs rideaux aux plis touffus;
Et le silence est plein d'un mystère diffus,
Et j'y sens tressaillir d'invisibles présences.

Parfois des meubles ont de soudains craquements
Qui révèlent l'obscur travail de la matière...
Animant d'un subtil frisson la chambre entière,
Quelle vie est éparse entre ces murs dormants?

Dans ce vase le lourd bouquet de roses mûres
S'effeuille tout à coup, comme en un brusque émoi...
Qu'est-ce qui frémit là, dans l'ombre, autour de moi,
Avec d'indéfinis et d'incessants murmures?

— Mille êtres sont présents dans ma chambre, ce soir,
Mille êtres, des milliers et des millions d'êtres,
Cachés dans les rideaux inertes des fenêtres,
Dans l'émail de la lampe ou le tain du miroir,

Cachés dans le bois sombre et verni de la table,
Dans la plume d'acier qui grince sous mon doigt,
Partout où le regard accoutumé ne voit
Qu'un petit univers banal, tranquille et stable.

Qu'est-ce que fait ma vie humaine à ces milliers,
A ces milliards sourds et clandestins d'atomes
Qui m'entourent ainsi d'innombrables fantômes,
A jamais inconnus sous leurs airs familiers?

Sans doute ils ont leurs paix, leurs guerres, leurs désastre
Leurs désirs, et qui sait même? leurs passions.
Eux et moi, si voisins qu'ici nous paraissions,
Nous sommes séparés par des distances d'astres!

— Je les sens m'observer, ce soir, en frémissant,
Je les entends parler avec des rumeurs vagues,
Pareilles aux reflux, aux murmures de vagues
Que font en moi leurs sœurs, les gouttes de mon sang :

« Qu'est-ce que cet intrus qui, dans notre silence,
Fait du bruit, et parmi notre immobilité
Va et vient, d'un tumulte inutile agité
Et rompant notre antique et grave somnolence ;

Qui marche par moments à pas forts et bourrus,
Dérangeant les échos de ces murs, et, comme ivre,
Heurte une chaise, jette un papier, froisse un livre,
Fiévreux, hâtif, brutal?... Qu'est-ce que cet intrus?... »

Cet intrus, c'est l'intrus merveilleux de la Terre !
C'est l'Être inattendu que peut-être là-bas,
Dans les temps, l'Univers d'abord n'espérait pas,
Nouveau mystère issu du primitif mystère ;

Celui que l'animal lui-même, en son désir
Obstiné d'une vie élargie et meilleure,
En ses efforts vers une âme supérieure,
Ne rêvait pas peut-être au fond de l'avenir :

C'est un homme, c'est l'homme, ardent, lucide et tendre,
L'homme où votre infini se résume en ce jour,
L'homme qui sent pour vous comme un obscur amour,
Et qui, vous concevant, tâche de vous comprendre,

L'homme, animal debout enfin, aux regards droits,
Qui contemple le ciel sans peur, sinon sans trouble,
Plante qui marche et qui, dans le cerveau, fleur double,
Lève l'éclosion suprême de vos lois,

L'homme qui fait tenir dans une étroite chambre
Tout un autre univers caché qu'il porte en lui,
Qui projette au ciel bleu de juillet son ennui,
Ou se fait de son rêve un azur en décembre,

Et qui même, écrivant parfois, le front en feu,
Immobile, mais plein d'une sublime joie,
Guerrier assis au geste intérieur, envoie
Ses fiers pensers, ainsi que des flèches, à Dieu!

XI

POURQUOI?

L'orgue du vent captif, au fond des corridors,
Chante et gronde, et le vent déchaîné du dehors,
Dans l'ombre où quelque chien lugubre se lamente,
Hurle, en faisant bondir jusqu'aux cieux la tourmente.
Et nous sommes tous deux perdus, dans tout ce bruit...
Perdus, perdus, perdus, tous les deux. sous la nuit,
Dans cette maison basse au grand parc solitaire;
En ce coin de la France, en ce lieu de la Terre;
Sur cette planète humble et chétive du chœur
D'astres que le soleil anime comme un cœur;
Sur cette théorie immense et vagabonde,
Sur cette grappe en feu d'étoiles par le monde;
En ce monde, lui-même indistinct à travers
Les mille millions de pareils univers
Qui peuplent au delà les cieux inaccessibles,
En ces réalités parmi tous les possibles!...
Perdus par cette nuit de tempête, au milieu
De ces bois, dans ce frêle abri, près de ce feu,
Sous cette ombre semblable à l'ombre originelle,
En cet instant, clin d'œil de la Face éternelle.
Perdus ainsi, tous deux, nous deux, toi près de moi,
Avec tels fronts, tels yeux, telles âmes... *Pourquoi*?

Qui sait?... Peut-être afin que, dans le cours des choses,
Ce vertige devant le mystère des causes
Fût éprouvé, ce soir précis, en cet endroit,
Par cet homme qui sent un peu trembler de froid
Sa main maigre à sa tempe, hélas! bientôt ridée.
Peut-être justement afin que cette idée

Entre tant d'autres vînt à son esprit, ce soir,
Près de l'âtre où l'hiver prochain l'a fait asseoir,
Dans cette maison triste où le vent tonne et pleure.
Peut-être fallait-il qu'ici même, à cette heure,
A ce point de l'espace, à ce moment du temps,
A cette croix que font leurs infinis flottants
En coupant tout à coup leur route dispersée,
Cette pensée entre mille autres fût pensée,
Pour que tout l'ordre universel s'accrût demain
Des effets qu'en venant toucher un front humain
Cette pensée y va propager elle-même,
Et pût se dérouler selon sa loi suprême;
Peut-être qu'aujourd'hui fatal, ce songe obscur
Se trouvait nécessaire aussi pour le futur;
Et que le mouvement, le rythme, au gré des signes,
De ma plume écrivant sur le papier ces lignes,
Cet humble geste où tout un passé vient finir,
Contribue à créer ailleurs un avenir,
Et va participer en des sphères profondes
Au rythme unique, au geste unanime des mondes!

FERNAND GREGH

LA ROUTE DE FACHODA

Autour du chemin de fer de Bagdad, la Triple Entente paraît se livrer à des opérations dangereuses, et nous autres Français, si nous n'y prenons garde, notre diplomatie à la remorque de nos financiers pourrait bien nous conduire vers un autre Fachoda.

En juin-juillet 1907, j'exposais ici la genèse et le développement de cette affaire, comment les Allemands en 1888 avaient obtenu, grâce à l'appui de Londres et à l'amitié d'Abd-ul-Hamid, la concession des *Chemins de Fer d'Anatolie*; comment les travaux, commencés en février 1889 et partant de la rive asiatique du Bosphore, avaient escaladé vers Biredjik et Eski-Chehr le plateau anatolien (1889-1891) et comment un second tronçon (1891-1893) les avait poussés jusqu'à Angora. Là, un premier arrêt avait interrompu l'avancée et l'on avait dû changer les plans[1].

Dans le projet primitif, en effet, pour contourner l'impénétrable désert qui occupe le centre de l'Anatolie, les Allemands avaient choisi la route du Nord par Angora, Yozgat et Sivas, au bout de laquelle deux directions s'offriraient à la ligne continuée : par Erzingian et Erzeroum, on poursuivrait droit à

1. Voir la carte jointe à cet article et empruntée à mon volume *Le Sultan, l'Islam et les Puissances* (Paris, A. Colin, 1908).

l'est, vers la Perse et vers l'Extrême-Orient; par Kharpout et Diarbékir, on tournerait au sud-est, vers la vallée du Tigre, les plaines de la Mésopotamie et le Golfe. Or la Russie ne voulait à aucun prix d'une ligne ferrée qui pût servir soit à la mobilisation turque vers Erzeroum, vers les frontières de sa Transcaucasie, soit à la pénétration allemande en Perse. Et Berlin, toujours déférente aux désirs de Pétersbourg, abandonnait la route du Nord.

D'Angora à Kaisarieh, puis Marach et Biredjik, un tracé du centre fut proposé qui pouvait gagner la haute vallée de l'Euphrate. A ce projet encore, la Russie fit un mauvais accueil : elle ne voulait pas d'autres rails que les siens dans cette Grande Arménie qu'elle revendique pour sa sphère d'influence. Et Berlin de nouveau acquiesçait.

Rebroussant donc d'Angora vers Eski-Chehr, les Allemands adoptaient la route du Sud et contournaient le désert par Kioutahia et Afioum-Kara-Hissar; à la fin de 1895, le rail atteignait Koniah. Là de nouveau, il fallut s'arrêter : on allégua la pénurie d'argent; elle n'eût pas été irrémédiable; mais les diplomates de Londres se mettaient en travers du chemin. Durant quatre années (1895-1899), malgré l'entente anglo-allemande que les Cecil Rhodes et les Chamberlain s'efforçaient de rendre plus intime, la diplomatie anglaise ne pouvait pas se résigner à la descente des Allemands dans la plaine de Cilicie, côtière de la mer de Chypre, ni à leur entrée dans les plaines de l'Euphrate et du Tigre, qui mènent au Golfe, vestibule de l'Inde.

En octobre-novembre 1899 seulement, Guillaume II, profitant de la guerre sud-africaine, enlevait à Londres le consentement des Anglais et à Constantinople la promesse de la ligne Koniah-Bagdad, que durant l'année 1900 une commission d'ingénieurs et de diplomates allemands étudiait et qu'un rapport officiel en février 1901 décrivait sous le titre un peu agressif de *die Deutsche Bagdad-Bahn*, « le Bagdad-allemand ».

Par-dessus le Taurus, sauter dans la plaine de Cilicie; en franchir les marécages et en gravir les revers orientaux; passer dans les hautes plaines d'Alep et de l'Euphrate et, droit à l'est, courir vers le Tigre à travers le pays ondulé qui se déploie au pied des monts, à l'orée du désert mésopotamien; par Harran

et Nisibis, atteindre Mossoul; couler au long du Tigre vers Bagdad; prendre ensuite la rive méridionale de l'Euphrate et de ses marais pour atteindre Bassorah; aboutir enfin à la rade de Koveit qui serait un jour la Marseille du Golfe, dans les bouches du Chat-el-Arab : tel était le projet définitif dont Abd-ul-Hamid concédait aux Allemands le monopole et les multiples profits par le firman de mars 1903. Il ne manquait pour le réaliser que l'argent d'une part et, d'autre part, la collaboration diplomatique des puissances, de l'Angleterre et de la Russie en particulier : les gages à trouver pour la garantie kilométrique, sans laquelle la construction était impossible, nécessitaient cette collaboration.

C'est Londres qui, la première, avait parlé jadis de ce chemin de fer entre la Méditerranée et le Golfe; c'est pour le service ou la surveillance de cette ligne que Londres en 1878 avait occupé Chypre. Depuis 1882, l'occupation de l'Égypte avait tourné les préférences anglaises vers un autre chemin; mais, n'insistant plus pour obtenir elle-même la route des Fleuves, Londres ne pouvait pas admettre que d'autres prissent ce domaine, sans tenir compte des hypothèques morales et financières dont l'Angleterre se prétend nantie sur la côte du Golfe et sur toute la basse plaine des Fleuves entre Bagdad et le rivage.

Pour les Russes, la Méditerranée de Chypre est l'une des mers libres que rêve d'atteindre leur descente sur le Sud : de Tiflis à Payas ou Alexandrette, ils ont sur la carte planté leurs jalons, à Kars, Erzeroum, Kharpout et Marach : concédant aux Allemands un embranchement sur Marach, le firman du Bagdad éveillait le mauvais vouloir de Pétersbourg. Un autre embranchement promis rendait ce vouloir plus hostile : de Bagdad, les Allemands auraient le droit de détacher vers l'est, vers la frontière persane, une ligne Bakouba-Khanikhine qui leur livrerait la route Kermanchah-Hamadan, la grande route religieuse, la porte continentale de l'Iran, juste en face de cette porte caspienne Recht-Kasvin que la pénétration pacifique des Russes venait d'accaparer.

De 1899 à 1905, grâce aux guerres sud-africaine et russo-japonaise, les Allemands auraient pu se passer de l'assentiment de Pétersbourg et de Londres, s'ils avaient eu quelque argent

disponible. Mais l'argent manquait et Paris, seule, pouvait le fournir. Or Paris énonçait des conditions que M. Delcassé, aux applaudissements de la Chambre (24 mars 1902), déclarait indispensables à la sauvegarde de nos intérêts, droits et devoirs au Levant : Paris voulait que « la Société des Chemins de fer d'Anatolie, concessionnaire de la ligne de Bagdad, cédât le pas à une société définitive où l'élément russe aurait pleine faculté d'entrée et où l'élément français aurait, dans la construction et dans la direction de l'entreprise, une part absolument égale à celle de l'élément étranger le plus favorisé ». Berlin acquiesçait d'abord à ces conditions équitables, puis essayait de tricher, en exigeant la haute main dans la direction et la meilleure part dans la construction : d'où la rupture avec Paris et deux ans de bouderies qui menaient au discours de Tanger (mars 1905).

De 1905 à la fin de 1906, le Maroc et la Conférence d'Algésiras occupent l'Europe entière ; mais les Allemands n'oublient pas leur Bagdad : lentement, au fur et à mesure de leurs disponibilités financières, ils avancent de Koniah à Eregli, puis jusqu'au pied de Boulgar-Dagh à Boulgourlou. Ils disent qu'à eux seuls, ils peuvent percer le Taurus. Ils comptent en vérité que l'augmentation des droits de douane en Turquie et d'autres combinaisons fiscales permettront à Abd-ul-Hamid de leur donner effectivement les garanties kilométriques que le firman spécifie. Mais l'opposition de Londres et les réformes macédoniennes contrecarrent tous les efforts d'Abd-ul-Hamid qui, lui-même, a fort à faire pour trouver les fonds de son chemin de fer sacré, Damas-La Mecque...



Une nouvelle ère s'ouvre en 1907 avec les projets anglo-russes, puis l'entente anglo-russe sur la Perse (août 1907). Berlin, tenue au courant par Pétersbourg, saisit aussitôt l'avantage que lui donnent les appétits des deux contractants. Ces deux voisins s'adjugent sur l'Iran les mêmes droits que l'Espagne et la France sur le Maroc : à chacun d'eux, en propre, une sphère d'influence; à tous deux, en indivis, le reste de l'em-

pire. Berlin reprend en Perse les mêmes menées et les mêmes démonstrations qu'au Maroc : ses financiers et ses diplomates s'efforcent d'inquiéter, sinon de gêner, les espoirs des deux voisins.

Sur la Perse, les Allemands ont une prise bien plus commode que sur le Maroc : leur embranchement Bagdad-Khanikhine peut les conduire juste en cette zone neutre du centre que Londres et Pétersbourg ont laissée indivise entre leurs sphères du nord et du sud. Toujours encline aux combinaisons de contre-assurance allemande, Pétersbourg dès novembre 1907 s'empresse de négocier avec Berlin : l'intervention militaire en Perse apparaît de nécessité urgente à M. Isvolski, tant pour rendre quelque prestige aux Russes dans leur voisinage asiatique et au Tsar dans son propre empire que pour couper court à la renaissance nationale et aux aspirations constitutionnelles de la Jeune Perse. En décembre 1907, Berlin et Pétersbourg s'accordent : donnant à Berlin son assentiment complet pour tout le reste de la ligne, Pétersbourg obtient le droit de construire quelque jour et d'exploiter tout embranchement vers la frontière persane.

Il semble que Londres n'ait rien ignoré de ces négociations et que, dès 1907, elle fût disposée à une transaction analogue. Il n'est pas douteux que les visites d'Édouard VII à son neveu marquèrent, chacune, une étape dans la voie de la conciliation : pendant la dernière de ces visites, en février 1909, les notes officieuses laissèrent entendre que l'on avait trouvé la formule; en décembre 1909, les financiers anglais et allemands signaient le contrat. Donnant à Berlin son assentiment complet pour le reste de la ligne, Londres obtiendrait le droit de construire et d'exploiter toute la partie du réseau entre Bagdad et le Golfe.

Ayant gagné ces deux consentements, Berlin pensait n'avoir plus d'obstacle à tourner, puisque nos financiers étaient d'accord avec les siens et qu'ils se disaient autorisés par notre diplomatie. En mai-juin 1909, ils exposaient en effet à nos diplomates le projet d'une Société suisse, dans laquelle les Allemands auraient la majorité, et ils demandaient qu'on leur laissât toute liberté de conclure, sans plus réserver les conditions d'égalité dans la direction et la construction qu'avait

posées M. Delcassé en 1902 et qu'avait alors approuvées notre Parlement. Le Quai d'Orsay promit de laisser faire, puis, sur les réclamations de notre ambassade à Constantinople, retira la permission, mais pour la redonner presque aussitôt. En décembre 1909, on annonçait la formation définitive de cette Société de Glaris[1] : l'argent français allait construire le Bagdad allemand ; le partage négocié entre Londres, Pétersbourg et Berlin allait découper l'Asie turque en sphères d'influence, dont l'intégrité ottomane n'aurait pas longtemps à se louer.

L'opposition de notre Parlement fut si vive que notre gouvernement retira à la tribune l'autorisation que, dans le cabinet, il avait donnée à notre finance et déclara reprendre pour son compte les conditions de M. Delcassé (24 décembre), qui, peut-être, au bout de sept ans et après les accords franco-allemands sur le Maroc, n'étaient plus, toutes, de mise. Mais l'émotion fut bien plus vive à Constantinople, et les Jeunes Turcs se trouvèrent dans le plus grand embarras. Les menées arabes, la révolte latente et presque déclarée de toute leur Arabie, d'Alep au Yémen et de Mossoul à Jaffa, leur font une nécessité politique et militaire de la ligne ferrée qui mettrait Bagdad et la plaine des Fleuves sous la garde de leur armée. Mais le « Bagdad allemand », tel que Berlin, Londres et Pétersbourg le comprennent, outre ses charges financières qui sont un peu shylockiennes, serait pour l'avenir de la domination turque en Asie une telle menace !

Certains de nos financiers ont cru trouver la solution : puisque les Turcs veulent atteindre Bagdad, mais ne veulent pas du Bagdad allemand, construisons-leur une autre route ; d'ouest en est, coupons tout droit de la Méditerranée aux Fleuves ; rejoignons les gares françaises de Syrie aux villes de l'Euphrate d'abord, puis à celles du Tigre. Les caravanes de l'antiquité venaient ainsi de la Mésopotamie au rivage syrien, à travers le Badiet-ech-Cham, le Grand Désert pierreux : juste à mi-chemin des Fleuves et de la côte, l'oasis de Palmyre leur offrait un reposoir, dont la richesse et les monuments firent la gloire de Zénobie. Pourquoi ne pas rouvrir cette route ?... Par le canal de notre ambassade, nos financiers demandent à

1. Voir la *Revue* du 15 décembre.

la Porte la concession d'une ligne Tripoli-Homs-Palmyre-Anah-Hit-Bagdad, qui pour longtemps rendrait inutile le Bagdad allemand.

Admirable conception! Je ne dis rien de la valeur financière de ce tracé, à travers un désert comparable à notre Sahara : si nous avons avons besoin de jeter notre argent dans une folie transsaharienne, donnons au moins la préférence à nos déserts de l'Afrique; ils sont de taille à contenter tous nos rêves! Mais les conséquences politiques sont bien plus graves. En 1895-1896, quand les Anglais enfilaient la vallée du Nil pour pénétrer la Nubie, le Soudan et toute l'Afrique orientale qu'ils s'étaient adjugée, nous eûmes l'ingénieux et grandiose projet de leur couper la route par le travers : nous les rencontrions en 1898 à Fachoda. En 1910, quand les Allemands vont enfiler la vallée des Fleuves turco-arabes, quand, depuis dix ans, ils ont étudié et commencé leur marche, quand le « Bagdad allemand » est, à n'en pas douter, l'un des pivots de leur politique mondiale, nous recommençons en petit l'opération de Fachoda.

*
* *

C'est peut-être une politique, après tout : ayant reçu à Fachoda l'accueil que nous méritions, nous sommes devenus les amis de Londres, et, moyennant l'Égypte abandonnée, nous avons reçu le Maroc. Peut-être ne manque-t-il pas chez nous de « Marocains » insatiables qui, d'un Fachoda allemand, accepteraient la courte honte et le même résultat : le Maroc définitivement livré à nos opérations militaires, moyennant la Turquie d'Asie livrée aux sphères économiques des partageants.

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

ALBERT BESNARD

« Tandis que certains de nous, semblables à ces cavaliers des miniatures persanes, couchés sur le col de capricieuses montures, bravant l'âpreté du jour et sa fantasmagorie, pourchassent d'une ardeur inlassée leur multiple idéal[1]... »

Après l'exposition de la galerie Georges Petit en 1905 et celle de Venise pendant l'été de 1909, voici qu'un troisième hommage est rendu par l'Union des Arts décoratifs au peintre le plus fécond, à l'œuvre la plus diverse, à l'imagination la plus brillante de notre temps. Ce ne sont pas des répétitions inutiles. Albert Besnard triomphe de ces trois épreuves, dont une seule aurait pu être redoutable pour un autre. Bien que les salles du Pavillon de Marsan nous aient offert plus d'études et de fragments que d'ouvrages achevés, cette réunion de « cartons, esquisses et dessins » ne fut ni la moins instructive ni la moins captivante.

Albert Besnard[2] a trouvé dans la décoration l'usage le plus

1. Paroles prononcées par Albert Besnard en l'honneur d'Eugène Carrière, le 20 décembre 1904.

2. Albert Besnard est né à Paris, en 1849, de parents tous deux artistes. Son père, élève d'Ingres, mourut jeune. Il fut élevé par sa mère, qui avait reçu les leçons de madame de Mirbel et possédait un agréable talent de miniaturiste. Cependant cette mère inquiète accueillit sans enthousiasme la vocation de son fils. Celui-ci entra dans l'atelier de Cabanel. Plus que ce professeur officiel, son véritable maître fut un vieil ami de sa famille, le peintre Jean Brémond, aujourd'hui bien oublié, mais qui n'était pas sans mérite, comme en témoignent les peintures exécutées par lui dans l'église

complet des dons les plus beaux, rarement accordés au même artiste : une curiosité intuitive, ouverte aux grandes idées, une imagination sans cesse jaillissante, créatrice de mouvements, de formes et de couleurs, une sensibilité toujours vibrante et cependant presque toujours heureuse, une vivacité d'exécution qui suit sans peine l'élan de la pensée.

De bonne heure, il a montré le goût qui l'attirait vers la composition décorative. La curieuse *Procession des Seigneurs dé Vauhallan*, où il s'était représenté, devant les cavaliers bardés de fer, en compagnie de ses amis Alfred Lenoir, Henry Lerolle et Forain, est antérieure au départ pour Rome; on voit, par ce premier essai, que son amour des chevaux n'est pas moins ancien. Un peu plus tard, il fit, à la Villa Médicis, l'esquisse d'une grande frise pour une salle du Palais Farnèse. L'exposition du Pavillon de Marsan réunissait un certain nombre de documents très intéressants, témoignage de son activité décorative après son retour de Rome : dessins de *Femmes avec des instruments de musique* (1882), en vue d'un plafond qui devait être exécuté en Angleterre; projets pour des concours de la Ville de Paris; enfin *Jésus et la Samaritaine*, carton à l'aquarelle, fort peu connu, d'une décoration qu'on

de la Villette. Élève d'Ingres, lui aussi, et néanmoins admirateur enthousiaste d'Eugène Delacroix, ce Brémond était une vraie nature d'artiste et une rare intelligence. Quand Besnard obtint le prix de Rome en 1874 (le sujet du concours était la *Mort de Timophane, tyran de Samos*), ce fut une surprise pour ses camarades et peut-être pour lui-même. La vie déjà l'intéressait plus que les formules d'école : le portrait de *Mademoiselle Gorges*, qui lui avait valu au Salon de la même année 1874 une 3e médaille, faisait prévoir un peintre qui ne s'attarderait pas à des *Timophane*. Cependant, sauf son dernier envoi, *Après la Défaite*, grand tableau plein de fougue et de mouvement, ses travaux de pensionnaire furent peu remarqués. Revenu de la Villa Médicis à la fin de l'année 1879, il épousa la fille du sculpteur Dubray, elle-même sculpteur de talent. Madame Besnard ayant reçu la commande de plusieurs bustes en Angleterre, le jeune ménage s'installa à Londres pour deux ans. Besnard y peignit quelques bons portraits, d'allure déjà libre et souple. Quand il rentra définitivement à Paris en 1882, il avait trouvé sa voie. Le *Portrait de Madame Georges Duruy* (1885), le montre en complète possession de son talent. En 1890, il accompagne Puvis de Chavannes et le groupe d'artistes qui se séparent de la Société des Artistes français pour fonder la Société nationale des Beaux-Arts. Sur la jeunesse de Besnard, M. Frantz Jourdain, ami très ancien de l'artiste, a écrit quelques pages de précieux renseignements et de communicative sympathie : elles sont reproduites dans le livre de M. Gabriel Mourey, *Albert Besnard* (1906), p. 25-35.

peut qualifier d'inconnue, puisqu'elle fut placée en 1882 dans une petite église du Staffordshire. Ce carton est charmant; la couleur en est fraîche et harmonieuse; si l'on n'y trouve pas encore la fougue et la lumière des grandes compositions qui allaient venir, il annonce déjà un décorateur-né, continuant avec son tempérament et sa vision d'homme de nos jours les maîtres français du XVIIIe siècle. Enfin, en 1887, un succès, mérité par la qualité sentimentale de l'invention et la beauté des effets lumineux, accueille le *Soir de la Vie* et les deux autres panneaux destinés à la mairie du Louvre : une sensibilité renouvelée y magnifiait les thèmes éternels.

Il suffit ensuite d'énumérer ces peintures murales, dont l'apparition nous a, depuis vingt-cinq ans, apporté tant de joies nouvelles et de splendeurs inédites. C'est le cloître de l'École de Pharmacie, le plafond du Salon des Sciences à l'Hôtel de Ville, l'amphithéâtre de Chimie à la Sorbonne, la chapelle de Berck, le plafond du Pavillon de Marsan, le plafond de la Comédie-Française, la coupole du Petit-Palais, — et ces œuvres de dimensions plus réduites, mais d'une valeur non moindre et d'une égale originalité : la rotonde de l'ancienne maison de l'*Art nouveau*; la salle à manger d'un hôtel particulier; *le Jour, les Fruits et les Fleurs*, panneaux exécutés pour le salon d'une villa; et cette *Ile heureuse*, où le peintre n'a pas craint de lutter avec l'illustre et délicieux souvenir de l'*Embarquement pour Cythère* : il a été récompensé de sa témérité, tant il y a mis de grâces nouvelles et d'invention spontanée.

A ce poème de fantaisie légère et voluptueuse, que l'imagination du peintre a paré de toutes ses fleurs, il avait préludé par la charmante composition qui s'intitule *le Jour* : on y voit un pays enchanté, des arbres aux riches frondaisons et, sur des gazons verts, dans l'ombre transparente où les tons s'avivent, des rires, des flûtes et des danses voilées. Ces deux panneaux symbolisent et poétisent tout ce que Besnard a aimé et aimera encore : la lumière, la couleur, le mouvement, la séduction d'une heure choisie dans un paysage à la fois aimable et magnifique, les gestes élégants, les riches costumes, la rêverie tour à tour de nonchalance et d'ardeur que suggère la présence de femmes jeunes et belles, animées par le désir de

plaire. Tous les peintres, ceux du moins qui sont mieux que des ouvriers habiles ou des copistes consciencieux, ne devraient-ils pas, en un jour d'inspiration et de confidence, composer un tableau qui pourrait s'appeler l'*Ile heureuse*? Ne l'ont-ils pas fait d'ailleurs, plus ou moins consciemment? Mais, suivant la nuance plus farouche ou plus tendre de leur sensibilité, la Terre fortunée leur apparaît tantôt lointaine et défendue par les troupeaux des hurlantes Charybdes, tantôt agitée de drames grandioses sous des cieux empourprés ou, au contraire, accessible, modeste et parfumée par l'haleine vierge des matins. Les eaux où Besnard a vu la barque rapide et le navigateur pressé d'atterrir ne ressemblent pas au lac célébré par Baudelaire :

... lac de sang, hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours verts...

A travers l'œuvre de Besnard, circule un amour immense de la vie, des joies de la vie, de toutes les joies de la vie; malgré ce qu'elle a de frémissant, de capricieux, de multiple, c'est ce qui en fait l'unité, la santé, comme aussi l'air de jeunesse. Si je ne craignais d'être mal compris de ceux qui croient qu'une attitude chagrine est la marque d'un esprit supérieur, je prononcerais le mot d'optimisme. Mais l'optimisme d'un artiste qui est en même temps un homme sceptique et passionné, d'une nervosité presque féminine, pourvu d'une compréhension vive, qu'aiguise encore la culture, n'a rien de commun avec cet esprit de contentement facile, qui accompagne le manque de clairvoyance et l'incapacité d'émotion. L'optimisme d'un Besnard est fait de sensualité fine et comme intellectualisée: ce qu'il suppose de naïveté n'est qu'un charme de plus. N'y a-t-il pas, du reste, de la naïveté chez tous les grands artistes, chez tous ceux, peintres ou écrivains, que leur imagination offre en proie à la sensation présente? L'Ile heureuse est une terre de rêve : l'image du bonheur est plus belle que ne le serait le bonheur lui-même, si nous le possédions jamais, et de cette certitude naît la divine et douce mélancolie qui ennoblit l'épicurisme du poète.



Albert Besnard est le plus grand décorateur que la France ait connu, avant la fin du XIX[e] siècle, depuis Delacroix et Puvis de Chavannes.

Mais, comme le premier et plus que le second de ces maîtres, il est avant tout un peintre. On a le droit de dire que rien de ce qui appartient au domaine de la peinture ne lui est resté étranger et qu'il n'a négligé aucun des moyens par lesquels sa pensée ou son impression pouvait être exprimée. « Un des caractères principaux du grand peintre est l'universalité », disait Baudelaire à propos d'Eugène Delacroix. Besnard est peut-être le seul artiste de son temps qui soutienne ce périlleux éloge. Il a tour à tour, ou presque en même temps, abordé — et aimé — le portrait, le nu, le paysage, la grande décoration, la fantaisie, la séduction fugitive des élégances mondaines et le pittoresque immuable de la vie primitive, la simplicité de l'intérieur familial et le luxe des fêtes, les chevaux, les foules et les individus. Il a manié avec une égale maîtrise et une égale facilité l'huile, la détrempe, l'aquarelle, le pastel, le crayon, la pointe du graveur.

Il nous a donné dans chaque genre des œuvres délicates ou somptueuses, où l'audace naturelle d'un tempérament vif et prime-sautier est le plus souvent disciplinée par la réflexion et la volonté.

Il a semé les roses, les œillets et les lilas autour des femmes parées ou nues, il a fait crouler les légumes et les fruits aux murs d'une salle à manger, il a pris un évident plaisir à meubler de flacons, de cornues, de ballons de verre et d'éprouvettes la frise basse qui court sous les panneaux de l'École de Pharmacie. Cependant on ne citerait ni un tableau de fleurs, ni une nature morte de cet homme qui a peint, semble-t-il, tout ce qu'il est plausible de peindre.

On n'aurait pas de peine à expliquer cette abstention. Ce peintre, si amoureux de la vie et de ses innombrables manifestations dans l'univers, n'est pas un réaliste. Il n'a pas peint les choses pour elles-mêmes, mais pour la sensation, principalement pour la joie qu'elles lui donnent et pour une

sorte de symphonie intime, dont elles fournissent les éléments. Ce virtuose de l'exécution n'est pas un peintre de morceau.

Albert Besnard est un lyrique, un lyrique qui ne craint pas la fantaisie, qui va même jusqu'à la chimère; mais son lyrisme reste classique, parce qu'il se soumet volontairement à cette logique, à cette clarté qui sont et qui furent de tout temps les vertus maîtresses de l'art dans notre pays. Ses tableaux, comme ses peintures murales, sont toujours fortement liés et centrés. Ce n'est pas seulement l'arabesque des lignes et des mouvements qui est ordonnée de façon à composer un tout harmonieux; qualité plus belle et plus rare, surtout pour un coloriste qui se plaît aux raffinements, aux contrastes ingénieux, aux dissonances cherchées, la couleur elle-même est ramenée à cette unité d'aspect que Baudelaire admirait tant chez Delacroix.

Les lois du portrait ne sont-elles pas contraires à un tempérament sur lequel la nature agit comme un excitant de l'imagination? Il est de notoriété publique que Besnard a éprouvé avec quelques-uns de ses modèles féminins des mésaventures, dont il faut conclure, sans plus, que ceux-ci préféraient à l'impression du peintre la complicité de leur miroir. L'auteur de l'*Ile heureuse* avoue que, dans le spectacle du monde, il est plus sensible aux apparences qu'au mystère intérieur des êtres. Pourquoi ne l'avouerait-il pas, puisque à un peintre doué de la plus haute imagination plastique et maître du langage le plus riche, nous ne pouvons, nous ne devons rien demander de plus? Dans certaines de leurs œuvres, où la beauté de la peinture s'enrichit de résonances morales, Eugène Carrière et Ernest Laurent ont, par des moyens différents, pénétré plus avant dans l'âme de leurs modèles : ils nous offrent un émouvant plaisir, en nous faisant voir l'invisible et toucher l'impalpable. Besnard ne se pique pas de subtilité psychologique : les formes, les mouvements, les couleurs lui suffisent. Mais il s'en empare avec une ardeur passionnée; et à l'être créé par lui, il accorde sans effort ce don suprême : la vie.

Après un travail d'observation préparatoire auquel la nature de son intelligence le rend merveilleusement propre, après avoir laissé son modèle libre de se mouvoir et de révéler

inconsciemment les habitudes caractéristiques de son geste et de son expression, il n'est pas douteux que Besnard ne se livre ensuite tout entier à son imagination. Sur le thème proposé par la nature, il invente un tableau où le jeu de la lumière, le caprice des reflets, le chatoiement des étoffes, la transparence des chairs, l'élégance du costume, l'harmonie somptueuse ou subtile des tons concourent à l'effet d'ensemble autant que les combinaisons de lignes et de mouvements et l'expression même du visage. Quelques portraits d'hommes, celui de *M. Denys Cochin*, celui de *M. Frantz Jourdain*, relèvent d'une formule plus sobre, plus traditionnelle; mais s'il faut y reconnaître d'excellentes et vivantes effigies, il me semble que la virtuosité du coloriste n'avait pas lieu de s'y déployer avec autant d'éclat. Il en est de même de la grande toile où le peintre a représenté avec une affectueuse piété celle qui est le fidèle témoin de sa vie et la confidente de sa pensée.

Mais j'entends parler de ces œuvres qui sont dans la mémoire de tous les amateurs de peinture : le *Portrait de Madame Roger Jourdain* (1886), le *Portrait de Madame Bardet* (1894), le *Portrait de famille* (1890), toile délicieuse, où, groupant sa femme et ses quatre jeunes enfants au premier plan d'une pièce claire, tandis que lui-même, debout, près de la grand'-mère assise entre deux fenêtres ouvertes sur un paysage ensoleillé, observe ce spectacle de gracieuse intimité, l'artiste a eu la rare fortune de fixer un moment particulièrement heureux de sa vie et de faire en même temps un chef-d'œuvre; enfin cette toile, d'un esprit si différent et pourtant non moins belle, qui s'appelle aujourd'hui *Portrait de théâtre* (1898), la comédienne fameuse, dont elle restera le plus magnifique souvenir, s'étant retiré le privilège de lui donner son nom. *Portrait de théâtre*, ce nom dicté par les circonstances exprime mieux qu'une minutieuse description ce que la postérité verra de général, de vivant néanmoins, dans les images que Besnard lui transmet de nos contemporaines. Il évoque ce visage mobile, ce rire souligné par le maquillage, cette gorge plus nue d'être blanchie par la lumière artificielle et les fards, le mouvement de cette robe rose qui passe comme une voile gonflée devant les verdures bleues du décor.

Quand nous pensons au portrait de *Madame Roger Jourdain*

ou à celui de *Madame Bardet*, nous sommes le plus souvent tentés de dire : la *Femme jaune*, la *Femme orange*. N'obtient pas qui veut cette familière consécration. Ce n'est pas sans raison qu'un portrait reçoit, des artistes d'abord et du public ensuite, un surnom tiré d'une qualité proprement picturale ou matérielle. N'est-il pas curieux que la même aventure soit arrivée au maître le plus fécond, au plus grand virtuose de l'art moderne et qui est resté depuis trois siècles le type le plus accompli du génie décoratif? C'est un détail de costume qui sert à désigner *Suzanne Fourment*, telle que Rubens l'a représentée dans cette toile célèbre de la *National Gallery* qu'on appelle le *Chapeau de paille*[1]. Pour les artistes qui sont avant tout des peintres, le portrait n'est pas un genre limité par des règles spéciales. Rubens pensait ainsi. Que la toile comporte plusieurs figures ou une seule, le *Chapeau de paille*, qui est un portrait, et la *Femme à la pelisse*, qui n'en est pas un, le grand *Portrait de Thomas d'Arundel et de sa femme* et l'*Enlèvement des filles de Leucippe* sont nés de la même conception et nous touchent par des beautés du même ordre.

Tel fut, plus près de nous, le cas des admirables bustes de Carpeaux. On trouverait plus d'une ressemblance entre Carpeaux et Besnard, tous deux à la fois audacieux et classiques, aimant d'une égale passion le mouvement et la vie. C'est la vie des sens, bien plutôt que la vie intérieure, que le sculpteur a ressuscitée pour nous dans le marbre ou dans le bronze, et c'est le même mouvement qui anime ses bustes et ses grandes compositions : le buste de *Mademoiselle Fiocre* est décoratif autant que la tête de la *Flore* est vivante. Les portraits de Besnard seront admirés dans cinquante ans comme nous admirons aujourd'hui ceux de Carpeaux : nos petits-neveux y salueront la femme de notre temps, avec ses grâces, ses attitudes et ses parures, de même que nous voyons vivre dans les bustes de la *Duchesse de Mouchy* ou de *Mademoiselle Fiocre* les héroïnes déjà lointaines du second Empire.

Il n'y a pas de différence essentielle entre les portraits de Besnard et ses nus, entre la *Femme jaune* et la *Femme qui se chauffe*, entre le *Portrait de Théâtre* et la *Féerie intime*. C'est

1. Ou *Chapeau de poil*, suivant une autre tradition.

l'amour de la femme et l'amour de la vie qui ont inspiré les uns et les autres : une beauté profonde et durable, une valeur de style s'attachent ainsi, presque à l'insu de l'artiste, à des œuvres où nous croirions seulement trouver des grâces, des prestiges, une sensualité raffinée, une réalité prestement saisie et des harmonies de couleurs. Sans parler de la suite d'eaux-fortes qui s'intitule *la Femme*, l'œuvre de Besnard nous offre les multiples stances d'un poème qui pourrait s'appeler *Feminæ laudes*. La femme y est vue par les yeux d'un amant, qui est un poète ardent et subtil, et qui pense que le plus grand plaisir de l'amour est d'exprimer sa passion. Car, pour ce voluptueux très conscient, de toutes les joies de la vie il n'en est pas d'égale à la joie de peindre. « Peindre, a-t-il écrit, est pour l'artiste la suprême expression de la joie de vivre[1]. »

La chair de la femme, fruit ou fleur, tour à tour plus blanche que la lune, plus rose que le cœur des roses ou plus transparente que les marbres imprégnés de soleil, la chair tendre, fine et tiède sous laquelle le sang court secrètement, la chair lumineuse qui éblouit l'œil et fait frissonner la main, la chair que la lumière captée dans une chambre close caresse, dore, nacre, irise et que l'ombre bleuit, la chair entourée de tout ce que la coquetterie féminine et l'industrie humaine inventèrent de plus léger, de plus somptueux, et qui, au milieu des nuages et des couleurs, reste plus subtile qu'eux et plus éclatante qu'elles : c'est le thème inépuisable sur lequel il a composé sans effort mille et une variations originales. Ne mériterait-il pas, pour marquer l'empire qu'il a fait sien, de peindre sa propre image dans l'attitude où Titien a représenté Alphonse d'Avalos posant la main sur le sein nu de sa maîtresse ?

Si des critiques sévères jugent qu'au poème plusieurs stances furent jointes sans nécessité, qu'ils pardonnent en faveur de celles que divinise une délicieuse mélancolie ou que pare une étincelante fantaisie, et qu'ils gardent une admiration sans réticence à deux toiles qui devraient un jour prendre place au Louvre près de l'*Odalisque* d'Ingres et de l'*Olympia* de Manet, dans une grande salle du XIXe siècle où l'on verrait aussi quel-

1. Notes pour un ouvrage qui n'a pas été publié, citées par M. Gabriel Mourey, *Albert Besnard*, p. 49.

ques nus de Corot, de Degas et de Renoir : je veux dire la *Femme qui se chauffe* (1887) et *Féerie intime* (1901).



Le peintre qui, dans ses tableaux, nous a donné des images si neuves et si frémissantes de la femme, on n'avait pas à craindre qu'appelé à décorer de grandes surfaces murales, il peuplât ses compositions des nudités mythologiques dont les formes et les gestes s'apprennent à l'École. Du reste le nu n'intervient pas dans plusieurs de ses plus belles inventions décoratives, et ce ne fut pas, au temps où elles parurent, leur moindre originalité. C'est à l'Hôtel de Ville qu'il a pour la première fois, je crois, employé la beauté féminine à l'interprétation plastique d'une idée. Les sujets les plus abstraits ne l'effraient pas. Rubens, ayant à représenter le *Gouvernement de la Reine*, compose sur ce thème ingrat la plus fastueuse et la plus vivante assemblée de figures héroïques. A l'Hôtel de Ville, à la Comédie-Française comme au Petit-Palais, Besnard crée facilement de vivantes allégories.

Un critique très sûr remarquait déjà chez Besnard, il y a dix-sept ans, « la communauté la plus absolue entre les dons du cerveau et de la main[1] ». Comment s'opère pour un tel artiste la transformation plastique des idées? C'est un problème qu'il n'est pas plus facile de résoudre à propos des peintres que des écrivains. Chez les uns et chez les autres, l'idée précède-t-elle l'image? Les personnes qui prisent la logique avant tout répondront qu'à n'en pas douter, c'est l'idée qui doit précéder et dicter l'image. Cela est vrai dans bien des cas et Besnard, souvent, en use ainsi. Mais, aussi bien qu'une idée, une émotion peut être la vraie génératrice, ou même il est possible qu'une vision purement sensuelle de lignes et de couleurs détermine la philosophie de l'œuvre. A quel poète n'arrive-t-il pas que des mots lui suggèrent des pensées, qui à leur tour engendreront de nouvelles images?

Quand Besnard, ayant reçu la commande d'une décoration

1. Roger Marx, *The Painter Albert Besnard*, 1893; cité par Gabriel Mourey, *Albert Besnard*, p. 140.

d'ensemble pour le cloître de l'École de Pharmacie, commença de rêver à son œuvre, ce n'est pas une combinaison de lignes et de couleurs qu'il a vu d'abord se dérouler sur les murailles. On a le droit de supposer que son point de départ a été une abstraction : la volonté, très raisonnable, mais qui était alors très audacieuse, de secouer la friperie mythologique et de transformer en matière décorative non seulement les costumes modernes et les gestes de la vie quotidiennne, mais l'objet même et les procédés de la science. Il faut admirer avec quelle aisance, avec quelle élégance, avec quel sens de la mesure aussi, Besnard se sert d'emblée de ce langage nouveau. La *Maladie*, la *Convalescence*, la *Cueillette des simples*, le *Laboratoire*, la *Promenade géologique*, qui donc avait eu la hardiesse de transposer de telles données dans le mode décoratif?

La transposition est ici très discrète encore. On sent que le peintre, dans ce premier contact avec une poétique nouvelle, s'impose une certaine retenue : la couleur est sobre, atténuée; et cette réserve est une marque de goût, puisqu'elle s'accorde avec la modestie de l'édifice ainsi décoré et avec la sévérité des études qu'on y poursuit. Cependant, qu'on imagine de tels sujets traités par un Bastien-Lepage, le seul artiste qui aurait pu alors en avoir la pensée! Comme, du premier élan, Besnard s'élève sans peine au-dessus du réalisme terre à terre qui était un dogme pour le consciencieux auteur des *Foins*! Un je ne sais quoi de vif, de souple, la largeur et la légèreté de l'exécution, la grâce des paysages, le balancement heureux de certaines lignes, le jet d'un groupe comme celui du médecin penché sur la malade défaillante, l'atmosphère de tendresse qui entoure les premiers pas de la convalescente, c'est de la poésie familière, *sotto voce*, de la poésie tout de même, et comme c'est plus vivant que les « tranches de vie » dont on parlait tant à cette époque! Le lyrisme est déjà plus libre dans les petits panneaux où l'artiste a évoqué, avec une fantaisie divinatrice qui n'avait pas de modèle et qui n'a pas été imitée, les étapes du monde depuis la préhistoire jusqu'à l'âge moderne.

C'est un lyrisme de l'intelligence qui a inspiré Besnard à l'École de Pharmacie. Quelques années plus tard, se trouvant en présence de problèmes analogues, mais plus ardus, il les résolvait en montrant la même curiosité de la science et une

élévation d'esprit plus rare encore. Le grand panneau décoratif, exécuté pour l'amphithéâtre de Chimie à la Sorbonne (1896) est, je crois, l'œuvre dont il s'enorgueillit le plus. Personne, avant lui, n'avait osé traduire plastiquement ce qu'il y a de plus grandiose et de plus obscur dans la science ; personne ne l'a osé depuis. Il ne s'agissait plus seulement, comme à l'École de Pharmacie, de faire œuvre décorative dans des compositions où entreraient les éléments concrets de la vie moderne et le matériel, également concret, des travaux scientifiques ; ni même, chose déjà plus difficile, de nous offrir une image hypothétique et vraisemblable des phases les plus anciennes de notre globe. Il s'agissait de l'objet le plus abstrait de la science et, en quelque sorte, de sa métaphysique. Il fallait créer des symboles.

Dans son admirable étude sur Delacroix[1], Baudelaire rappelle la brillante amplification écrite par Paul de Saint-Victor sur le plafond de la galerie d'Apollon. Il lui semble que cette longue et minutieuse description ne donne pas une idée aussi vraie du chef-d'œuvre que le simple programme rédigé par le peintre pour ses visiteurs. Dans sa concision dépouillée de tout ornement, cette page a en effet un style et un caractère qui justifient l'éloge... « Croyez-vous, ajoute Baudelaire, que l'admiration pour le peintre me rende visionnaire,... et que je me trompe absolument en prétendant découvrir ici la trace des habitudes aristocratiques prises dans les bonnes lectures, et de cette rectitude de pensée qui a permis à des hommes du monde, à des militaires, à des aventuriers, ou même à de simples courtisans, d'écrire, quelquefois à la diable, de fort beaux livres que nous autres, gens du métier, nous sommes contraints d'admirer ? »

Je ne sais si Besnard connaît le texte d'Eugène Delacroix et le commentaire du poète. Mais la phrase que je viens de citer se présente à ma mémoire, quand je lis la note explicative écrite par l'artiste pour le panneau de la Sorbonne :

La Vie renaissant de la Mort.

Au centre un cadavre de femme est renversé parmi les germes de plantes. Un enfant tette une de ses mamelles, tandis que de l'autre

1. *L'Œuvre et la vie d'Eugène Delacroix*, dans l'*Art romantique*, p. 22 et suiv.

s'échappe un lait qui, serpentant au travers de la Nature, forme comme un fleuve de vie. Autour de la bouche errent les papillons, compagnons de toute pourriture et porteurs de germes. Le serpent, emblème des mystères de la génération terrestre, rampe auprès du cadavre. A droite, le couple humain, dominant la Nature, son futur domaine, descend vers le fleuve, qui, remontant vers la gauche, charrie au travers des cataclysmes les débris des plantes et des hommes et vient se perdre dans les entrailles de la Terre, au fond d'un gouffre de feu, véritable creuset d'où ressortira à nouveau la Vie, symbolisant ainsi les forces de la Nature, l'eau et l'air, la terre, le feu, principes de la chimie organique, qui ont créé la plante, l'animal et l'homme sous l'influence du Soleil.

Nous devrions notre estime à qui aurait tenté une si haute entreprise sans y avoir complètement échoué. Mais il y a ici, entre la pensée et l'imagination, entre le cerveau et la main, un accord dont les exemples sont rares dans tous les temps, et la réussite est égale à l'effort, puisque, devant cette vaste fresque, d'une composition si pleine et si riche, avant même que nous ayons compris toutes les intentions de l'auteur, l'aspect seul de l'ensemble, une sorte de clarté dans la complication, un bouillonnement de couleur et de lumière, une atmosphère de feu et de métamorphose, un noble mélange d'épouvante et de joie, nous inclinent à une méditation qui est celle même d'où est sortie la conception de l'œuvre. De l'expression, Besnard s'est élevé à la suggestion, qui est la forme la plus haute de la poésie dans tous les arts.

Qui aurait cru que le peintre de l'*Ile heureuse*, de *Féerie intime*, de la *Vie renaissant de la Mort*, penserait même à décorer l'humble chapelle d'un hôpital, dans une petite ville de marins, où le climat est rude et l'art inconnu? Semblable pourtant aux pieux ouvriers de nos cathédrales et aux grands Italiens du *trecento* qui avançaient leur salut en travaillant pour la Maison de Dieu, ce sceptique, ce mondain offrit un jour à des murs que visitera seulement la prière, son temps, son cœur et son talent. Sans doute, Besnard repousse, avec raison, toute prétention théologique. Qu'importe? Personne n'a dit avec plus d'émotion ni d'austère éloquence que la lutte séculaire de l'humanité contre le mal, la douleur et la mort ferait de certaines heures de notre vie une angoisse sans nom, si

nous n'avions le secours de ces vertus que nous sommes trop tentés de méconnaître aux jours fortunés, la foi, l'espérance, la résignation.

Entre l'Amphithéâtre de Chimie et la Chapelle de Berck, quel contraste et quelles ressemblances pourtant! Là c'est le pathétique de la Science, un lyrisme touffu, majestueux, éblouissant. Ici, pour rendre le cri de l'humaine souffrance et son appel à une mystérieuse promesse, le pathétique est tendu, contenu, et atteint au plus haut lyrisme moral. Le dessin est le plus simplifié qu'on voie chez Besnard. Les figures, peu nombreuses en général, comme dans les deux admirables panneaux de la *Naissance* et de la *Mort*, se silhouettent sur un fond sans détails ni accessoires inutiles, qui laisse entre elles de grands espaces vides : leurs visages et leurs gestes, où s'inscrivent des sentiments simples, forts, éternels, gardent ainsi leur plus grande valeur d'expression. Rien pour le pittoresque, tout pour le pathétique. Le peintre a-t-il pensé à Giotto? On n'oserait le dire, tant, par la modernité de son art, il est loin du grand Florentin; mais il est glorieux pour lui que ce souvenir vienne à la pensée du spectateur.

Nous nous sentons en présence d'une œuvre vraiment unique dans la carrière de Besnard, et comme on en citerait bien peu dans celle d'aucun artiste. Elle traduit, avec un élan qui bouleverse les habitudes antérieures, la douleur et la pitié dont fut emplie son âme pendant une période cruelle de sa vie. Étant le fruit d'une émotion exceptionnelle, ces peintures de l'hôpital Cazin-Perrochaud n'auraient pu être ni conçues ni exécutées à un autre moment. Je ne connais pas de plus bel éloge, et il est à l'honneur de Besnard que la même remarque s'applique à mainte autre composition d'un esprit tout différent. C'est ce qui fait l'accent de sincérité et en même temps la beauté vivante de ses meilleures œuvres. Besnard se livre sans restriction, on dirait presque naïvement, à ce qui frappe présentement sa sensibilité. Une sensation ou un sentiment le possède tout entier : c'est comme un dieu qu'il porte en lui, et c'est proprement l'inspiration. Le dieu n'est pas toujours le même; mais, une fois au moins, ce dieu fut Celui qui, depuis dix-neuf siècles, a ramené tant de désespoirs vers ses plaies et vers son sourire. Qu'il l'ait voulu ou non, qu'il l'ait su ou

non, Albert Besnard a signé à Berck les peintures les plus pathétiquement religieuses du XIXe siècle.

Pour s'en assurer davantage, il suffit de comparer l'émouvant, l'involontaire christianisme de l'hôpital Cazin-Perrochaud aux belles et sereines images du grand panneau que le peintre vient de consacrer à l'*Art chrétien* sous le dôme du Petit-Palais. Là aussi, cependant, il a créé sans peine apparente des symboles.

La coupole étant divisée en quatre pendentifs, il décida, comme on sait, d'opposer la *Pensée* et la *Matière*, l'*Art antique* (ou la *Plastique*) et l'*Art chrétien* (ou la *Mystique*). Devant ce noble ensemble, qui doit être bientôt inauguré, on songe à un Mignard du XIXe siècle ou, mieux encore, à un Tiepolo français.

Besnard n'a pas fait de compositions plus pleines ni plus heureusement inventées que celle de l'*Art chrétien*, si différente de l'esquisse, — ce qui permet de mesurer le travail d'un homme qu'on traite parfois d'improvisateur. Au premier plan, cavalier colossal armé de pied en cap, saint Georges perce de sa lance le dragon impie; la masse majestueuse de la Cathédrale, chef-d'œuvre de l'art que gouverne la foi, occupe le fond du tableau; sa flèche se perd dans une gloire qui laisse voir le Christ couronnant la Vierge. On admirera ce groupe royal de la Vierge souveraine et du Christ dominateur, *Regina cœli, Rex angelorum*. Mais on gardera une secrète préférence pour le panneau qui, dans la chapelle de Berck, évoque la *Résignation*, pour cette Vierge à la fois humaine et céleste qui tient sur ses genoux le corps du divin supplicié, pour le geste simple et beau de son visage pleurant renversé vers le ciel.

C'est qu'au Petit-Palais, — les convenances de l'un et de l'autre lieu l'ordonnaient d'ailleurs ainsi, — nous voyons l'œuvre d'une intelligence qui respecte et comprend les beautés du christianisme traditionnel; dans la pauvre chapelle d'hospice, à cette intelligence qui se croyait seule émue, un cœur étreint de miséricorde dictait des secrets oubliés, qui échapperont toujours au raisonnement.



La beauté supérieure de ces œuvres capitales ne doit pas nous rendre injustes pour d'autres qui peuvent paraître moins ambitieuses. *La Vérité qui entraîne les sciences à sa suite, en répandant la lumière sur les hommes* (Hôtel de Ville), les *Idées* (Pavillon de Marsan), les *Fées des neiges* (Maison de l'Art nouveau), c'est, avant tout, et malgré l'ingéniosité expressive de certains détails, de belles ou charmantes figures qui volent à travers les espaces clairs ou sombres. Leurs formes drapées ou nues qu'un tourbillon emporte ou que balance un rythme apaisé, leurs groupes qu'embellissent de contrastes ou d'harmonies les jeux de la lumière et de la couleur, c'est ce qu'a vu le peintre; c'est en nous le faisant voir qu'il nous charme.

L'amour du mouvement se confond chez Besnard avec l'amour de la vie. Les nuages qui, au-dessus du *Port d'Alger*, traversent le ciel de leurs écharpes multicolores, comme on sent qu'ils sont rapides! Dans ses compositions décoratives, il affectionne les immenses espaces de ciel, parce qu'il les remplira par le prestigieux voyage des nuées. Il y a du mouvement dans le ciel de l'*Ile heureuse* et dans celui de la *Montagne*, comme il y a du mouvement dans les portraits. Le vent invisible qui enfle la robe de *Madame Roger Jourdain* ou de la « Comédienne », le mystérieux courant d'air qui incline la flamme de la haute bougie dans l'ombre, derrière l'énigmatique nudité de *Féerie intime*, ce qu'il y a d'instable, de transitoire, pourrait-on dire, dans l'attitude de certaines figures, chargées pourtant d'exprimer le repos, — je pense, par exemple, au charmant dessus de porte qui s'appelle la *Rêverie*, — tout cela, c'est du mouvement; et si la *Danse espagnole* est un des meilleurs tableaux de Besnard, c'est parce qu'elle est comme une allégorie endiablée du mouvement. Les danseuses y sont piaffantes et lustrées autant que ces chevaux qu'il a peints si souvent avec une maîtrise singulière. Qu'on se rappelle le *Marché aux chevaux en Algérie* et le *Marché à Abbeville*, et cette grande toile, œuvre exceptionnelle au XIX[e] siècle, *Poneys harcelés par les taons*.

Le cheval devait plaire à un tel artiste : parmi les êtres animés, n'est-il pas, avec la femme, le plus beau don de la Nature et la plus belle création de l'homme ? Besnard aime les chevaux pour leur finesse nerveuse, pour leur aristocratie native, pour la lumière qui se joue sur leurs robes soyeuses ; mais il les aime surtout d'être comme l'incarnation et le symbole vivant du mouvement. Il leur a confié souvent un rôle plus héroïque : celui de suggérer l'élan lyrique de l'esprit. L'animal de course et d'élégance est aussi le Pégase qui porte la fantaisie du poète, ou plutôt, à lui seul, sans que l'homme l'accompagne ou le monte, il est la Poésie et la Passion, comme dans tel petit tableau où, sauvage, la crinière frémissante et les yeux étincelants, il se dresse au bord d'un golfe désert et se cabre dans les flots qu'illumine le couchant.

On trouverait peut-être autant de profit que d'amusement à recenser la ménagerie des grands peintres : outre les chevaux, la ménagerie de Besnard contient des oiseaux, surtout des cygnes et des paons, puis des serpents et même des singes. Quelques-uns de ces animaux l'ont séduit évidemment par la richesse de leur diaprure ; mais la plupart l'intéressent davantage par leur mobilité et par le caractère onduleux de leurs formes. Ajoutons qu'aucune toile de Besnard ne nous montrerait le bon chien au regard humain que Carrière a si affectueusement peint, couché aux pieds de *Jean Dolent*.

Cet homme, pour qui le mouvement est comme l'arabesque de la vie, hait la grimace autant que l'emphase. Il a saisi sur les visages humains, sur les visages féminins principalement, tous les sourires, surtout ceux qui expriment la mobilité, et toutes les nuances de la joie, de la volupté, de la rêverie, de la mélancolie. Mais le drame est rare dans son œuvre et, quand il y apparaît, le lyrisme lui donne la forme plus personnelle, plus confidentielle du pathétique, comme dans les panneaux de Berck. Malgré la différence de la destination, du format et du procédé, le pathétique de Berck sort des mêmes sentiments qui ont inspiré la remarquable série d'eaux-fortes intitulée « *Elle* » : amour de la vie, horreur du mal, de la maladie et de la mort ; feuillets détachés d'un émouvant journal intime, brèves méditations où l'angoisse du poète, traduite en traits cruels, se heurte sans cesse à l'image terrible, sournoise, inévitable de la

Mort! C'est la conclusion à la fois ironique et naïve du vaste poème à la gloire de la Vie qu'est l'œuvre de Besnard : *Laus Vitæ!*



Si des mots sans dessin ni couleur ont pu donner une idée des généreuses facultés d'Albert Besnard et des multiples beautés qu'il a réalisées. on comprendra de quelle importance est sa personne dans l'histoire artistique de notre temps. L'aventure d'un tel peintre est singulière. Il fut à ses débuts honni par les académiques, qui le haïssaient comme un transfuge et un dangereux anarchiste : on n'a pas oublié encore, si l'on a quelque peine à le comprendre, le scandale que souleva, au Salon de 1886, le *Portrait de Madame Roger Jourdain*. Depuis quelques années, sans que le clan de l'École lui soit devenu plus favorable, Besnard rencontre le dénigrement systématique de nos esthètes d'avant-garde. C'est à peine si ces jeunes gens daignent le considérer comme le successeur d'un Paul Baudry, qu'ils méprisent d'ailleurs injustement. Certains ne veulent voir en lui qu'un virtuose, et il n'est pas de grief plus grave aux yeux de ceux qui adorent comme leurs vertus principales les pires gaucheries du Greco ou de Cézanne. D'autres vont répétant des boutades plus spirituelles que judicieuses, échappées, dit-on, à la mauvaise humeur d'un maître. Mais jugeons-nous Ingres sur ce qu'en pensait Delacroix, ou Delacroix sur ce qu'en disait Ingres?

Je crois que Besnard a professé, professe encore une égale indifférence pour les anathèmes des uns et des autres. L'instinct et la réflexion l'ont guidé vers le même emploi de ses talents. Il a conscience de remplir sa destinée, et il sait que cette destinée n'est pas médiocre. Quand la faveur du public commença de lui venir, il ne laissa pas de l'accepter comme un avantage. Mais sur la qualité du plaisir, il est sans illusion. Sans doute il n'a pas toujours résisté. autant que nous le souhaiterions, à la tentation de certaines réussites trop faciles. Corot lui-même, le modeste Corot, n'eut-il pas la même faiblesse vers

la fin de sa vie, et lui en tenons-nous rigueur? Ceux pour qui la gloire est une certitude donnent une superbe leçon en dédaignant le succès. Mais ils ont aussi le droit de le goûter, dans la mesure où il leur paraît agréable, si leur tempérament les y porte; et ne savons-nous pas que Besnard aime toutes les joies de la vie?

Sur cette part de son œuvre — certains pastels — qui n'est assurément pas la meilleure, il me semble bon de rappeler quelques lignes très équitables, écrites par un peintre que son esprit et son talent placent à la tête de la génération née aux environs de 1870 : « Les concessions au goût du jour,... j'admets qu'il les a faites par une sorte de logique, de sincérité comparables à celles de certains artistes du XVIIIe siècle, intimement mêlés à la vie élégante de leur temps, emportés par le tourbillon du monde et de la mode, satisfaits de fidèlement les refléter[1]. » C'est la vérité même et l'observation est d'une fine psychologie.

On peut ajouter que Besnard nous offre le réconfortant exemple d'un artiste prodigieusement fécond et qui, à soixante ans, ne s'est pas répété. Une telle activité créatrice ne va pas sans risque. Il y a de l'inégal dans cette immense production. Mais la joie de peindre, constante chez lui, communique aux ouvrages les moins heureux un je ne sais quoi d'allègre et de spirituel qui les sauve de la platitude. A côté des chefs-d'œuvre qui sont l'orgueil de notre XIXe siècle, Delacroix a signé quelques tableautins, quelques aquarelles presque détestables. Il me semble que les artistes dominés par l'intelligence et par la passion — c'est le cas d'Albert Besnard comme d'Eugène Delacroix — sont nécessairement exposés à l'inégalité. L'intelligence et la passion ne connaissent pas l'automatisme de l'instinct : l'animal ne se trompe pas, l'erreur est un privilège humain. L'instinct seul ou le pur système assurent une production égale, mais aux dépens parfois du meilleur et du plus rare.

D'ailleurs un artiste tel que Besnard n'est-il pas amené à exécuter certains petits tableaux, comme un pianiste fait des gammes, pour entretenir sa main? « La main instrument redou-

1. Maurice Denis, dans l'*Ermitage*, 15 novembre 1905.

table, quand elle agit avant le signal de l'esprit », a dit Besnard lui-même[1]; instrument précieux cependant, car sa docilité et sa prestesse sont indispensables, plus qu'à tout autre, à l'artiste passionné. « Puisque je considère l'impression transmise à l'artiste par la nature comme la chose la plus importante à traduire, disait Delacroix[2], n'est-il pas nécessaire que celui-ci soit armé à l'avance de tous les moyens de traduction les plus rapides? » Voilà l'explication et la justification de ce qu'on appelle, non sans arrière-pensée de critique, la facilité de Besnard. Cette virtuosité, don de nature ou vertu acquise, est le seul langage capable de traduire sans la trahir la rapidité de sensation et de compréhension qui est la source de son art. L'exposition du Pavillon de Marsan montrait à ceux qui les auraient ignorés les dessous solides de cette facilité. Tant de dessins, les esquisses incessamment modifiées pour les grands plafonds, une étude serrée comme l'admirable carton du *Saint Georges*, répondent victorieusement à la malveillance. Sa technique est celle des maîtres. « S'étant libéré du souci de la forme par des études préalables, il se libère également de celui de la couleur. Une magistrale grisaille d'une exécution stricte le confirme dans l'observation des valeurs; il ne lui restera plus qu'à l'enrichir, dans une heure de lyrisme joyeux, des magies de la couleur[3]. »

Au temps où Albert Besnard était pensionnaire à la Villa Médicis, la légende rapporte qu'il lui plaisait parfois d'être pris par les étrangers pour un amateur élégant, pour un jeune diplomate désireux de trouver dans la peinture une aimable distraction. Comme toutes les légendes, celle-ci doit contenir du vrai plus ou moins déformé. Mais elle témoigne surtout de l'opinion qu'avaient de Besnard ses camarades. Dès lors il leur apparaissait différent. Or, dans une foule, être différent, c'est déjà une chance d'être supérieur. Chez les jeunes gens appelés à vivre en commun, il y a toujours un type d'affectation généralement adopté, qui est comme l'étiquette du groupe. J'avoue ma sympathie pour ceux dont

1. Parole recueillie par M. Roger Marx, dans *The Painter Albert Besnard*.

2. Baudelaire, *l'Art romantique*, p. 8-9.

3. Madame Charlotte Besnard, Préface écrite pour le Catalogue de l'Exposition de 1905 à la galerie Georges Petit.

l'instinct repousse ce vêtement d'uniforme, et j'aime celui qu'on raille d'être un homme du monde dans une société de rapins, où le bon ton veut qu'on soit mal vêtu et mal parlant. On m'accusera de grandir démesurément des choses très petites; mais, si quelqu'un échappe au pli professionnel ou social, j'y vois déjà l'indice d'une ferme indépendance.

Plaignons les sots uniquement occupés de la mode. Mais, sans craindre le ridicule, sachons honorer le dandysme des hommes supérieurs. Il est la frivole apparence de ce qui les distingue de la foule; il leur sert comme une haute et distante politesse; il fait comprendre qu'à leurs yeux, l'élégance est la première prêtresse du temple de Beauté. C'est pour eux que vaut l'étymologie qui rapproche les mots élégance, élection, élite. Je veux citer encore ce passage de Baudelaire : « Il faut bien que je le dise, puisque je trouve en ceci un nouveau motif d'éloge, Eugène Delacroix, quoiqu'il fût un homme de génie, ou parce qu'il était un homme de génie complet, participait beaucoup du dandy[1]. » Le dandysme prend les formes les plus variées; il a des racines trop profondes dans la nature humaine pour n'avoir pas toujours existé. Il peut réclamer des ancêtres chez les Grecs et chez les grands artistes de la Renaissance; au XIX[e] siècle, Byron, Delacroix, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire sont des répondants qu'il n'est pas permis de récuser. Le dandysme d'Eugène Delacroix, ombrageux, solitaire, lui servait surtout de défense contre les familiarités importunes. Le dandysme d'Albert Besnard est une forme instinctive de sa fantaisie aristocratique; il achève sa physionomie d'artiste, en faisant entrevoir un homme complet, étreignant la vie dans toutes ses possibilités.

On reproche à Besnard les influences qu'il a subies : il n'est pas de reproche plus injuste. Au début de sa carrière, il a fait l'éducation de son goût et de sa technique en consultant les Italiens, surtout ceux du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, et les Français du même temps, c'est-à-dire les maîtres avec lesquels il se sentait des affinités. Plus tard, quand il revint de la Villa Médicis, en 1879, il n'était plus un débutant, puisque, avant

1. L'*Art romantique*, p. 28.

même son départ pour Rome, il avait signé le charmant *Portrait de Mademoiselle Gorges*, qui fait songer à un Fantin-Latour plus élégant et plus jeune. Cependant il n'est pas douteux que les œuvres de Manet, de Degas, de Monet et des autres impressionnistes, vues dans des expositions qui étaient alors des champs de bataille, n'aient exercé une action libératrice sur ce jeune homme déjà en possession d'un métier et pourvu d'un sens aigu de la vie moderne. Il sentit que de ce côté était le vrai, et il y trouva un encouragement à suivre le chemin que déjà son instinct lui montrait. Est-ce là de quoi porter préjudice à une originalité naissante?

Il y a eu peut-être quelque chose de plus. L'étude subtile du reflet, l'analyse des colorations qui le composent passent pour une conquête des impressionnistes. Besnard profita sans doute de leurs recherches. Mais depuis quand est-il interdit, en art, d'utiliser les découvertes de ceux qui excellèrent avant nous? L'art, comme la science, se renouvelle et crée le présent en prenant pour point de départ ce qui fut nouveau hier. Le reflet appartenait-il, par la vertu d'un monopole exclusif, à un groupe de peintres seuls autorisés à porter le nom tour à tour raillé ou envié d'impressionnistes? Il semble que plusieurs l'aient cru de bonne foi. Mais qui peut aujourd'hui partager leur erreur? Pour cette fameuse conquête, les impressionnistes ne doivent-ils pas autant à Delacroix[1] que celui-ci à Rubens et que Besnard lui-même aux impressionnistes? Que nous importe donc, si, avec ce qu'il emprunta, Besnard fit des œuvres vraiment originales autant par le sentiment que par la facture, des œuvres qui ne ressemblent nullement à celles des impressionnistes et dont ceux-ci n'auraient certes pas eu l'idée, des œuvres qui furent pour les jeunes gens aussi pleines d'enseignements nouveaux et bienfaisants que celles des impressionnistes l'avaient été pour lui-même?

Bien qu'il soit impossible d'indiquer avec précision en quoi elle consista[2], on parle souvent aussi de l'influence exercée

1. Voir une éloquente et curieuse étude du peintre Émile Bernard sur *les Palettes d'Eugène Delacroix*, dans le *Mercure de France*, 1er février 1910, notamment p. 396-398.

2. Sauf, peut-être, pour le *Remords*, toile exécutée en 1881; elle appartient précisément à Sir John Sargent.

sur Besnard par les peintres anglais contemporains. En vérité, si le séjour de deux ans qu'il fit en Angleterre, de 1880 à 1882, eut pour lui des conséquences heureuses, c'est surtout par l'effet de ce dépaysement qui, à l'heure critique où l'on cherche sa voie, favorise l'examen de conscience et le doute méthodique d'où se dégageront les principes directeurs. Besnard était revenu de Rome dégoûté du stérile travail auquel on l'avait astreint, bien décidé à ne pas se traîner dans l'ornière académique, mais troublé, inquiet, hésitant. S'il était resté à Paris, l'enthousiasme conçu pour les audaces des novateurs l'aurait peut-être enfermé dans les limites, trop étroites pour lui, du dogme impressionniste. Il risquait tout au moins de s'attarder dans un réalisme pour lequel il n'était pas fait. Le mysticisme des préraphaélites anglais dut agir sur lui comme un antidote du réalisme. Tandis que son amour de la vie le garantissait contre les filtres dangereux d'un Rossetti, magicien exsangue, ou d'un Whistler, prince des neurasthéniques, l'un et l'autre lui faisaient comprendre les beautés, méconnues alors en France, de la rêverie, et lui révélaient son propre lyrisme, si différent du leur.

Si l'on ajoute à ces influences diverses et diversement acceptées celle de Rubens, ce sera une autre manière de dire que Besnard continue la lignée de nos meilleurs coloristes. Rubens lui a enseigné ce qu'il avait enseigné à Watteau, à Fragonard, à Delacroix : c'est vers le grand Anversois que nos maîtres français se sont tournés, chaque fois qu'ils ont voulu s'affranchir de l'italianisme scolaire. Les seules admirations qu'on n'ait jamais reprochées à Besnard sont celles qu'il revendiquerait volontiers : Ingres et les miniatures persanes.

Besnard n'est pas un théoricien : chose remarquable chez un artiste supérieurement intelligent et qui sait s'exprimer, dans les nombreux fragments écrits par lui d'une plume souvent heureuse, il est rare qu'on rencontre le mot Art. C'est la Vie dont il parle toujours avec des effusions lyriques, la Vie, le mouvement, la lumière, la couleur. Rien ne répugne plus que la rigidité d'un système à un homme qui se laisse passionnément pénétrer par tous les courants de sensations,

dont la curiosité, la sensibilité, la fantaisie frémissent, réagissent incessamment et diversement à tous les chocs de la vie. Sentant en lui le désir et le pouvoir d'orner par des inventions aussi variées qu'abondantes les murs de nos maisons et des édifices publics, à l'heure où le génie réfléchi d'un Puvis de Chavannes renouvelait l'art de la grande décoration, Besnard admira sans doute, comme il convenait, la *Sainte Geneviève* du Panthéon et le *Bois sacré*. Mais cette peinture aux lignes architecturales, qui imposait à tant d'autres sa noble et sereine formule, n'eut pas sur lui d'action directe. L'humeur indépendante de son intelligence, autant que le caprice de sa sensibilité, devait l'éloigner d'une formule, fût-elle de son fonds, dont il eût été le prisonnier. Ici encore, il s'expose à être légèrement traité par les esthéticiens de la nouvelle école. Rien ne leur semble plus futile qu'un peintre qui laisse voir une émotion dans ses œuvres, et ils n'éprouvent pas d'estime pour eux-mêmes si, entre vingt-cinq et trente ans, ils n'ont pas laborieusement constitué une géométrie déformatrice, apte à transcrire cette vie dont ils n'ont pas encore eu le temps de jouir et cette nature qu'ils ont à peine regardée.

Constater dans la formation d'un grand artiste des influences multiples et contraires, cela n'équivaut-il pas à reconnaître qu'aucune d'elles ne fut capable de diminuer son originalité? Pendant les années d'apprentissage, l'ardente curiosité de Besnard fut largement ouverte. Il se sentait assez fort pour assimiler ce qui lui convenait, pour recevoir sans rien perdre, et sans craindre aucune servitude. Le Rhône garde sa couleur, même après qu'il a traversé la nappe glauque du Léman; plus loin, devenu un des grands fleuves de l'Europe, le Rhône de Mistral roule, dans un lit élargi, ses eaux toujours pareilles au torrent du glacier alpestre. — J'imagine encore une terre fertile dans une plaine ensoleillée. Elle reçoit les eaux qui descendent du Nord, de la colline crénelée d'obscurs cyprès, et celles qui viennent du Sud, des pentes festonnées par les vignes. Privée de ces irrigations, elle resterait stérile : la pluie du ciel ne suffirait pas à la féconder. Mais les fruits qu'elle porte sont néanmoins les vrais produits de son sol et ne ressemblent pas à ceux qui croissent sur les hauteurs d'où elle tire l'humidité nourricière.

Il y a, pour les artistes, plus d'une façon d'être original. Certains sont impénétrables aux actions du dehors : ils tirent presque tout d'eux-mêmes, constituant des principes nouveaux et créant une technique inédite, dont les disciples pourront se servir à leur tour. C'est la manière de Puvis de Chavannes et de Cézanne; c'est la manière des théoriciens et des systématiques. D'autres, au contraire, ne se refusent pas aux actions, aux influences, aux traditions même : ils s'en laissent pénétrer, sachant qu'ils s'enrichissent et qu'il y a en eux une inépuisable capacité de réagir et d'amalgamer. Ils possèdent ce que je me permettrai d'appeler une personnalité absorbante. Ils ne prétendent pas à découvrir une nouvelle méthode de peindre, satisfaits d'exprimer par les moyens les mieux appropriés, d'où qu'ils viennent, la force irréductible de leur passion ou l'inimitable poésie dont ils gardent la source intime. C'est la manière de Corot et d'Eugène Delacroix. Corot peignait comme on lui avait appris à peindre, et cela lui suffisait pour faire des chefs-d'œuvre. Delacroix peignait comme Rubens d'abord et ensuite Constable lui avaient appris à peindre; par des recherches incessantes sur la technique de son art, il perfectionna, il développa, mais il n'innova pas. Son invention était ailleurs, et d'un ordre plus grand. Besnard, à son tour, s'appuie sur la tradition des maîtres pour dire, dans un langage qui lui appartient parce qu'il s'adapte à la nuance de sa sensibilité, des choses qui n'avaient pas été dites, qui du moins n'avaient pas été comprises avec la même nature d'intelligence ou senties avec la même qualité de passion. Se souviendra-t-on ici de ses paroles, qui furent maintes fois citées : « l'Intelligence et la Passion sont bien près du Génie »? Cette seconde sorte d'originalité, qui est la sienne, ne me paraît pas moins bonne que l'autre.

PAUL JAMOT

NOTES SUR
LA CRISE ANGLAISE

Janvier 1910.

On dit que l'Angleterre change vite en ce moment; mais le changement n'est guère visible dans les choses. A Londres, il y a bien les autobus, les nouveaux chemins de fer souterrains et, dans les quartiers du centre, plus de restaurants et de théâtres, des foules plus épaisses, plus avidement ruées le soir autour de ces lieux de plaisir, dans la brume enflammée de rayons électriques. Mais que tout cela compte peu à côté de tout ce qui survit des aspects familiers! Aux abords de Londres, dans ces banlieues et faubourgs que je traversais hier en arrivant, dans ces immenses *suburbs* où vivent les millions qui sont le vrai peuple anglais, toujours les mornes et monotones rangs de villas décentes qui semblent s'être levés là d'un seul coup, ces files infinies, anonymes. de maisonnettes couleur de suie, cellules indiscernables, enfermant, dirait-on, des individus indiscernables, hérissement de petits toits identiques, tous de même niveau, et qui semblent du haut du chemin de fer qui court au-dessus de leur étendue, une sorte de croûte proliférante, un banc sous-marin vu dans le jour trouble et lourd des profondeurs. Ainsi durent et s'imposent aux hommes d'aujourd'hui ces aspects de l'Angleterre

industrielle et citadine qui se déterminèrent au cours du XIXe siècle et dont Ruskin dénonçait la tristesse et la laideur. Sur la génération nouvelle, l'œuvre matérielle des générations antérieures exerce la toute-puissante influence d'un inéluctable milieu. Soumises à cette influence qui continue, les âmes peuvent-elles beaucoup changer?

J'ai fui le centre cosmopolite pour me loger dans une de ces rues grises à l'écart du trafic — *residential streets* — dont la paix participe de l'ordre et de la respectabilité de toute l'Angleterre. Des deux côtés de cette rue, les maisons ne forment qu'une seule façade monochrome, nous répétant cent fois les mêmes petites grilles devant le fossé du sous-sol, les mêmes marches conduisant aux mêmes portes, les mêmes lourdes glaces où se révèlent, parmi des reflets, les mêmes intérieurs sérieux et pleins d'ombre, longues chambres spacieuses où brûle un feu de houille. Çà et là, le matin, lavant la pierre d'un perron, une servante, toujours la même, semble-t-il aussi, dans l'uniforme invariable des servantes anglaises. Un *cab* passe, glissant sur l'asphalte lisse; on entend le bruit sourd d'un heurtoir sur une porte. Parfois, principal événement de la matinée, la stridente romance d'un piano mécanique, monte soudain, emplissant de sa banale et pourtant indicible mélancolie le silence figé de la rue. Tristes musiques populaires, qui dans les quartiers pauvres font valser sur les pavés les petites filles. Comme elles s'associent au souvenir des brumes, des lents crépuscules froids, de l'immense et terne Tamise, des dimanches inanimés, pour composer le sentiment si fort, presque la nostalgie que l'on peut emporter de Londres si l'on y a vécu! On aime à les écouter quand on revient, comme on respire attentivement dans un paysage retrouvé une certaine senteur qui contribue à le faire unique.

Ni pluie, ni vent, ni soleil. Le ciel est une épaisseur terne et continue d'un jaune sale qui tourne au vert, — le ton de ce brouillard que les Anglais désignent du nom de *soupe aux pois*: et sans doute un de ces brouillards est suspendu dans l'espace. On dirait qu'il ne passera jamais, que jamais plus on ne verra d'azur ni de vrais nuages. C'est le ciel d'hiver qui peut durer des mois, appesanti sur Londres, l'enfermant comme un suaire, accablant pour qui ne réagit point par l'effort de

travail ou de jeu à ces humides et déprimantes influences. Le soir, aux feux de l'énorme ville, cela s'éclaire d'un rouge profond, vague, menaçant, comme les premières lueurs d'un fer qui s'échauffe.

De la fenêtre de ma chambre où j'écris le matin, je puis savourer, méditer l'ennui de ces paysages de brique, de brume et de fumée dont s'est attristée la sérieuse Angleterre du siècle dernier. Je vois un jardin mort, aux arbres couleur de suie, où l'on n'imagine pas que le printemps puisse jamais passer. De l'autre côté, une muraille de brique percée de trous rectangulaires : le revers d'un rang de maisons, déjà trouble et qui semble fondre à cent mètres. Pas un balcon, pas un volet : seulement les immobiles carrés des fenêtres à guillotine qui, de loin, semblent toujours fermées. Nul signe de vie. Rien que ce mur de prison jaunâtre et demi-fumeux barrant l'espace jaunâtre.

Comme on comprend qu'à un tel milieu, l'Anglais en oppose un autre où il se réfugie, le *home* dont la perfection et l'agrément lui sont devenus d'une importance qui nous étonne! Comme on comprend qu'il se soit replié non seulement sur ce *home*, mais sur lui-même! Plus le monde extérieur s'est voilé pour lui d'un rideau de fumée triste, plus ses aspects sont devenus repoussants et monotones, et plus le monde intérieur de l'âme a grandi, plus se sont déployées les puissances d'imagination et de volonté, celles qui firent aux temps de Carlyle et de Ruskin la grandeur matérielle et spirituelle de ce peuple, l'extrême intensité du travail économique aussi bien que du rêve poétique et religieux. Aujourd'hui, par le succès même de tout ce qu'a fait cette société pour s'adapter au régime industriel dont les premiers effets furent si douloureux, par les efforts de l'État et des municipalités pour corriger les cruautés de la concurrence et les tristesses de la rue, par l'habitude plus générale de l'association pour le plaisir ou pour l'action, par les voyages, les jeux, par le confort plus facile, par la diffusion des livres, des journaux, par la circulation plus rapide des idées dont l'effet est d'arracher l'homme à la solitude de son souci ou de son rêve, par le changement des mœurs plus sociables, par le développement enfin de la civilisation, il semble bien que l'âme anglaise revienne aux équilibres ordinaires. Elle est plus saine, plus

normale, plus amie du plaisir et de la beauté, moins tendue, moins véhémente, moins étrange. Cela est visible si l'on compare la littérature et l'art contemporains aux grandes œuvres qui la manifestaient, cette âme, il y a cinquante ans, — les ferveurs mystiques et puritaines d'alors et la vie religieuse d'aujourd'hui. Cela est plus visible encore si l'on compare les grandes figures représentatives des deux époques. J'ai sous les yeux deux séries de portraits : la première me donne les personnages qui furent éminents et actifs entre 1840 et 1880 : Carlyle, Ruskin, Tennyson, George Eliot, Mrs. Browning, Gladstone, Watts, Burne-Jones, Newman, Meredith ; la seconde me présente des artistes, hommes de lettres, politiciens de la nouvelle génération : M. Balfour, M. Lloyd George. M. Winston Churchill, M. Wells, le Révérend Campbell. Certainement d'un groupe à l'autre on peut noter une différence générale. Ceux-ci restent Anglais, mais ils le sont d'une façon moins intense. La grandeur fruste et qui tient du rocher, le puissant parti pris des âmes, manifesté par le fort caractère des physionomies, le regard idéaliste, visionnaire ou rayonnant de clarté spirituelle, ce qui nous étonne enfin dans les héroïques et rugueuses figures d'un Carlyle, d'un Gladstone et d'un Tennyson, tout cela semble avoir à peu près disparu de ces nouveaux visages. Ils nous parlent d'une Angleterre moins excessive et qui n'est plus si différente.

Dans une crise comme celle que traverse cette Angleterre d'aujourd'hui. un peuple se laisse étudier. D'abord il apparaît en tant que peuple. On n'est plus seulement en présence de telles institutions à l'œuvre, de tels individus qui parlent et qui agissent. On découvre la personne collective qu'est une nation, les sentiments et les images qui composent sa conscience de soi-même, les conflits et les accords de ses idées anciennes et nouvelles. Par-dessous l'unité de cette vie, on aperçoit ses classes distinctes avec leurs intérêts différents. leurs habitudes et procédés d'esprit. Surtout, on assiste au travail des multitudes qui réfléchissent, raisonnent, cherchent leurs décisions : on voit les façons générales de penser et de sentir. les principaux mobiles. les sources de l'enthousiasme et de la conviction. Mieux que les fièvres de la guerre sud-africaine et du couronnement, trop pareilles à toutes les effervescences patriotiques.

et chacune déterminée par l'obsession d'une idée unique et simple, la récente agitation nous renseigne sur l'âme et la vie diverses de l'Angleterre nouvelle.



Il n'y a point de fièvre et l'agitation n'est point dans la rue. On peut suivre d'un bout à l'autre les grandes artères de la ville sans rien connaître de ce qui se passe. Nulle cacophonie de proclamations électorales, nulle fureur et vindicte de candidats qui s'invectivent au long des murs. Nulle poussière et cliquetis de combat où se houspillent des adversaires, où flamboient les épithètes de traître, de menteur et de vendu. Rien ne trouble le calme et puissant trafic qui roule continûment sous l'œil des flegmatiques policemen et fond au loin dans la vaste perspective brumeuse.

De loin en loin pourtant, quand une palissade [1] interrompt la file des murs de brique, à peine distinctes des annonces pittoresques du commerce et des théâtres, de grandes images parlantes, où le vermillon domine, signalent les idées principales des partis. Mais pour les voir abonder, il faut quitter les grandes voies, errer par les quartiers tranquilles où les murs de planches peuvent se déployer à l'aise, le long des squares et des terrains vagues. On dirait qu'elles n'appartiennent à personne, ces images : elles demeurent anonymes ; elles font partie d'une propagande générale, traduisant aux yeux les grands arguments des deux thèses qui se disputent le pays. Rien de philosophique et d'abstrait dans ces arguments, rien que ne puissent comprendre les esprits qui pensent par représentations simples, directes et concrètes des choses. Tout se ramène à des questions immédiates, positives et purement anglaises de droit, de fait, d'intérêt. Ce ne sont pas les Droits de l'Homme, c'est un certain droit historique, établi par tel ou tel précédent, un droit peu à peu conquis par le peuple anglais que les lords ont violé en rejetant un *bill* de finances. Aussi, dans les affiches radicales, c'est John Bull lui-même, botté, trapu, la mâchoire massive et tenace, le geste résolu, la poitrine ceinte de son

1. Il n'est permis d'afficher que sur ces palissades.

pavillon britannique, qui affirme ce droit et ferme le poing pour le défendre. En face de lui, qui se dresse sur une carte de la Grande-Bretagne, un pauvre lord décrépit flageole dans ses robes d'hermine. Pour légende, les rudes paroles de John Bull : *Halte-là! Ces îles sont-elles à moi ou à vous?* — C'est encore John Bull, la panse toujours traversée des grandes croix obliques du *Union Jack*, qui, dans une attitude de combat, le sabre à la main, protège un grand pain de huit sous : « A bas les pattes ! Ne touchez pas à la nourriture du peuple ! »

La plupart des images sont plus simples et presque toutes illustrent les conséquences matérielles pour l'artisan et le petit bourgeois du libre-échange et de la protection, leur contre-coup sur les bourses, les estomacs. Voici, suivant les ennemis du *Tariff-Reform*, le pain des libéraux à côté de celui des protectionnistes : il est visible que le second est plus petit d'un quart. Voici l'intérieur d'une chambre d'ouvrier : une table, des chaises, une cheminée ; sur la table les aliments quotidiens d'un déjeuner anglais, un jambon, un morceau de lard, un pain, une motte de beurre, des œufs, du sucre, des paquets sur lesquels sont écrits les mots *thé*, *café*, *chicorée*, *cacao*. Sur la chaise, un chapeau; sur la cheminée, une pendule; par terre, une paire de souliers. Personne dans la chambre; mais ces objets parlent, et parlent en faveur du libre-échange : leur prix montera si les conservateurs, revenant au pouvoir, réalisent leur projet de réforme douanière. Et voici, visible dans le geste passionné d'une créature humaine, traduit avec la puissance anglaise de sentiment et de réalisme expressif, tout le pathétique du débat. C'est une mère, une veuve sans doute, de beauté pâle et hagarde, qui se dresse, les yeux fixes, cernés de douleur, serrant contre ses genoux la tête d'enfant qui s'y blottit : « Qu'ils ne taxent pas la nourriture de mon petit ! » — Comme contraste, voyez la sollicitude des libéraux pour la vieillesse pauvre. Un couple de septuagénaires se chauffe au soleil, au seuil d'un joli cottage, devant un jardinet fleuri de belles roses trémières : leurs mains raidies, leurs vénérables bouches qui rentrent, leurs yeux fanés, tout dans ces pauvres visages que le sang ne colore plus, dit l'usure touchante laissée par toutes leurs années de travail patient, fidèle et monotone. Mais leur fatigue est contente. Le soir de

leur vie est tranquille comme leur petit jardin ; leurs derniers jours sont exempts de souci : ils reçoivent de l'État les cinq shillings par semaine, la retraite de vieillesse qu'institua pour 682 000 pauvres âgés de plus de soixante-dix ans un gouvernement juste et sage. Dans une autre image, le même couple, courbé, s'avance à pas difficiles vers M. Lloyd George qui leur tend une petite bourse. Le vieil homme dit respectueusement : « Merci de tout mon cœur, monsieur, pour cette pension qui nous permet de nous reposer. » Et le bon M. Lloyd George, avec un sourire attendri, répond : « Et puissiez-vous, mon brave, jouir encore beaucoup d'années de votre petite rente. »

Ce qui frappe dans ces dessins qui font penser à ceux d'un *Keepsake*, d'un conte de Noël, c'est le sentiment. Il me semble qu'au bout d'un quart d'heure passé devant la série de ces affiches, on est à peu près renseigné sur la psychologie moyenne de ce peuple. Rien d'étonnant, leurs auteurs étant des Anglais qui savent exactement ce qu'il faut pour mettre en mouvement les cœurs et les cerveaux de leurs compatriotes. Elles nous vérifient, ces grandes images simples, ce que nous savions déjà : que l'intérieur d'une tête anglaise est de l'ordre concret, qu'elle se représente directement les choses, sans leur substituer des signes abrégés et des formules générales, que la croyance est en elle l'œuvre non du raisonnement logique et général, mais de l'expérience et de l'impression personnelles, du souvenir laissé par le fait positif et tangible, en second lieu qu'en beaucoup de cœurs anglais il est un élément de rêve et de poésie : l'amitié pour la nature en même temps que le goût des choses spirituelles, le sens du pathétique et de l'humour, la disposition à considérer les significations morales, à tout juger en termes d'âme et de conscience, bref la sensibilité honnête que touchent les bons chiens expressifs de Landseer, les cartes de Christmas, avec leurs vieilles cheminées qui fument et leurs rouges-gorges dans la neige, les scènes familiales de la peinture anecdotique, les romances, surtout la littérature populaire, candide, et dont le romanesque incite à la vertu. Cette naïve sensibilité morale, les libéraux ont déjà su la remuer dans le sens hostile à leurs adversaires lorsqu'ils leur reprochaient si âprement en 1906 l'importation au Transvaal du travail chinois avec ses scan-

dales et ses cruautés : on sait combien cet argument pesa sur les consciences, et que les conservateurs y ont toujours vu la raison décisive de leur déroute. Sentiment, profond instinct moral, souci du juste et de l'injuste. imagination concrète, voilà le fond psychologique de la foule ; et ce fond si anglais, les grands individus, les artistes, les écrivains supérieurs — une George Eliot réaliste. puritaine, et qui prêche la religion de la pitié, comme un Ruskin, sermonnaire, minéralogiste, et qui ramène l'art à la notation du détail symbolique et vrai — n'y ont jamais ajouté que leur génie.

Aux paraboles des affiches libérales, celles des protectionnistes répondent par un seul et tout-puissant argument : le chômage dont elles multiplient la tragique évocation. C'est un ouvrier qui se dresse hâve, blême, douloureux : ses bras. ses mains, qu'il ouvre dans le geste de l'impuissance et de la désolation, expriment ce que sa bouche est trop lasse pour dire : « *C'est du travail qu'il me faudrait !* » Une autre image est plus éloquente encore, poignante à la façon de certaines scènes d'Eliot et de Dickens, de certains tableaux anglais où l'artiste a traduit l'extrême de la souffrance et de la désespérance humaines[1]. Dans un logis délabré d'artisans, l'homme est assis près de la table vide, les mains dans les poches, désœuvré, morne, le regard perdu ; en face, la femme est affaissée sur la table, la tête dans les bras, détournée de l'enfant qui pleure. On sent la vie suspendue, le malheur entré dans cette chambre et qui pèse et dure comme le silence.

Pour comprendre ce qu'une telle évocation signifie de menace réelle et directe aux ouvriers qui regardent longuement ces *posters*, il faut avoir vu le troupeau des chômeurs adossés à onze heures du soir contre le quai de la Tamise et qui, serrés les uns contre les autres avec ces mines inoubliables de noyés dont le souvenir serre le cœur, tremblants dans la nuit, courbés par le froid. le collet d'un pauvre veston relevé — la plupart n'ont pas de paletot — s'apprêtent à rester là jusqu'au petit matin. Voilà la honte et la tristesse que l'An-

1. Voyez, par exemple, à la Tait Gallery les deux tableaux intitulés *Hopeless Dawn*, de Bramley, et *The Doctor's visit*, de Luke Fildes. Cette peinture, toute littéraire, est pathétique comme l'*Enoch Arden* de Tennyson ou la *Janet's Repentance* de George Eliot.

gleterre ne connaîtra plus si les protectionnistes arrivent au pouvoir. En doutez-vous? regardez encore le double tableau que voici : à gauche des bâtiments de manufactures dont la vie semble s'être retirée; les portes sont closes, les grandes cheminées ne fument pas; à l'entrée, pour que l'on comprenne bien, un écriteau porte l'avis suivant : *Usine fermée: inutile de se présenter*. Au premier plan, des groupes de miséreux vaguent et regardent. Au-dessous les mots : *Libre-échange, pas de droits sur les produits étrangers*. A droite, la même façade de briques, mais quel changement! L'usine est vivante; elle respire; des volutes de fumée noire sortent à flots de la cheminée; des travailleurs gros et gras, bien vêtus, s'acheminent gaîment vers la porte, où passent des camions chargés. L'écriteau dit : *On demande des ouvriers*. Comme légende : *Régime de protection*. Et si vous voulez comprendre par les yeux, vous figurer matériellement ce que c'est que la protection, regardez à côté cette carte des Iles Britanniques. Autour d'elles, sur le bleu des mers, une grande digue circulaire est tracée. Vers ce rempart, des vaisseaux s'avancent, les uns de l'Ouest et du Sud, portant les mots *Canada*, *Australie*, *Préférence Coloniale*, et pour qui s'ouvrent de libres intervalles dans la muraille, les autres de l'Est et du Sud-Ouest, et que signalent les mots *Allemagne*, *États-Unis*, la proue tournée vers des portes étroites, nommées guichets de péage, où quelques-uns déjà sont arrêtés. Voilà la défense nécessaire du travail et des travailleurs anglais contre les concurrences du dehors. Défense juste : « *L'étranger vous taxe, taxez l'étranger!* » — défense efficace et dont ne veut pas M. Lloyd George, ami des ouvriers étrangers, disciple des révolutionnaires du continent.

Regardez-le, ce Lloyd George, coiffé du bonnet rouge, rampant le couteau à la main vers la pauvre et belle Britania; mais John Bull magnifique l'a vu, et d'un geste tout-puissant il a saisi le bras du faux traître. Notons le bonnet phrygien, évidemment impopulaire ici et dont les conservateurs ne manquent jamais d'affubler leurs adversaires : voilà qui nous renseigne sur le sens et la portée du débat; — et pareillement, dans les affiches des radicaux, la classique et rassurante figure de ce même John Bull en qui les apôtres d'un budget socialisant ont pris soin d'incarner leurs idées, sans oublier, pour mieux plaire et con-

vaincre, de lui couvrir le ventre du pavillon national ou de l'habiller en policeman, représentant de l'autorité, défenseur de la loi, de l'ordre et de la constitution.

Quelques affiches sont méchantes pour les Lords : il me semble que les passants s'y arrêtent moins. La question des lords passionne les politiciens : elle n'émeut pas le pays. Elle est ancienne : en 1832, en 1846, en 1861, en 1884 ils furent attaqués comme aujourd'hui, non pas au nom d'un principe, mais comme aujourd'hui pour des raisons de faits, parce que la législation d'un parti au pouvoir s'aheurtait à leur persistante opposition. On parlait des droits acquis, constitutionnels du peuple anglais ; on accusait les pairs de les avoir violés ; on rappelait ce qu'il était advenu jadis du souverain plus sacré, quand il avait tenté de gouverner contre les précédents. Les lords cédaient, et le plus souvent sans attendre que leur opposition fût étouffée sous une fournée de nouveaux collègues. Le tumulte tombait et la Chambre Haute redevenait un des ornements historiques du pays.

Après tout le tapage d'aujourd'hui, j'imagine qu'on se contentera de les réduire définitivement à ce rôle et qu'ensuite on y tiendra superstitieusement, comme à la monarchie depuis que le roi ne gouverne plus. Les Anglais gardent avec amour, comme des titres de noblesse, toutes les survivances du passé, à condition qu'elles soient inertes et ne gênent pas leur liberté. Mais dans la crise actuelle, seuls les militants du parti radical parlent des droits violés du peuple et de la rébellion des lords. Là n'est point ce qui tourmente le populaire. « Les lords, monsieur, me disait un vieil ouvrier, nous n'y pensons guère. C'est à nous que nous pensons » ; — c'est-à-dire à la question du chômage. Question pressante, mais non fanatisante, justement parce qu'elle est de l'ordre pratique et non métaphysique, parce qu'elle oppose des intérêts et non des mentalités ou des religions comme celles du libre penseur et du catholique, du traditionniste et du jacobin. Question vitale pour chacun, et qui peut se ramener à ces termes : vaut-il mieux risquer de chômer pour ne pas voir monter le prix du pain ? — Vaut-il mieux risquer de voir monter le prix du pain pour ne pas chômer ? Quels sont exactement les effets du libre-échange et de la protection sur le coût de la vie, les salaires, l'offre et la demande ?

Question difficile enfin dont les orateurs et la presse des deux partis ne cessent par des statistiques, par des exemples tirés de l'étranger, par cent arguments, de soutenir les deux formes de l'alternative. Je ne m'étonne plus que ce peuple semble calme. Il pèse le pour et le contre d'un problème d'affaires, d'économie domestique, de ménage, de *housekeeping*. Il réfléchit.



Le soir, dans les quartiers populeux, à l'heure où se fait le *canvassing*, où se tiennent les réunions publiques, autour des bureaux de comités, l'émotion politique apparaît dans la rue. Une chose frappe : la riche couleur, l'air de fête, le pittoresque abondant et gai, *jolly*, qui font l'aspect si vivant, original et populaire de l'événement électoral. Ce pittoresque, cet élément anglais de jeu, d'activité joyeuse, je le vois dans les copieuses et flamboyantes décorations des *comittee-rooms* tapissées au dedans comme au dehors de multicolores images, — dans la cordiale animation des travailleurs (*friends*, *helpers*, *workers*) hommes, femmes, jeunes hommes et jeunes filles volontairement enrôlés pour la cause, tous gens du quartier, tous fleuris du pompon rouge, jaune ou bleu (la nuance d'un parti varie d'un quartier à l'autre), tous affairés à écrire des adresses, envelopper des paquets d'affiches, à vendre ou distribuer des brochures, à recevoir et classer les fiches apportées par les *canvassers* qui entrent, sortent, émissaires zélés de cette ruche bourdonnante. Cette couleur à la fois traditionnelle et spontanée, cette libre et saine activité d'un peuple qui se donne aujourd'hui comme il y a deux cents ans, suivant ses coutumes propres, en dehors des formes austères et régulières de la raison, à l'une de ses grandes affaires, tout m'en répète l'impression, m'évoquant aussi la demi-kermesse avec horions, pétards, tonneaux défoncés de bière, qu'était jadis une élection.

Rien ici de notre conception latine, froide et noble comme un décor de mairie, des citoyens mâles et majeurs délibérant et « s'assemblant dans leurs comices » pour accomplir avec « la majesté d'un peuple libre » l'acte sacré du citoyen. Tout est plus naïf, plus humain, plus local. Des meetings s'impro-

visent dans la rue; des orateurs parlent du haut d'une voiture; les réunions électorales débutent par des concerts; la famille du candidat paraît avec lui sur l'estrade; parfois, s'il est occupé ailleurs, sa femme le remplace et fait un discours. L'autre jour, c'était le cas pour M. Lloyd George. On a vu mieux cette semaine : deux enfants âgés de quatre et de six ans parlant devant les électeurs en faveur de leur père. L'un disait : « Trois hurrahs pour le *Free Trade!* », et les hurrahs éclataient; — l'autre : *Vote for Daddy!* — et la foule chantait le vieux refrain cordial : *For he's a jolly good fellow!* Mieux encore : des terre-neuve, de braves toutous, à la porte des bureaux de comités, ou bien assis dans la voiture d'un champion politique, affublés d'une pancarte qui recommandait leur maître aux suffrages du quartier. Tout cela est populaire, touche le fond anglais, le sentiment qui s'émeut à la vue des bons animaux, à l'évocation de la famille et du *home*. Autres traits de coutume, de terroir et de nature : le candidat doit personnellement frapper à la porte des citoyens que les *canvassers* lui signalent comme rétifs. Hier les journaux illustrés nous montraient l'ancien membre du Parlement pour la circonscription qui comprend le marché de *Billingsgate* visitant, le chapeau haut de forme sur la tête, les mareyers et les poissardes au milieu de leurs poissons et leur serrant les mains. Un autre vient de passer une journée sur des barques et chalands de la Tamise, discutant avec les mariniers, ses électeurs. En général, et surtout à la campagne, les plus jolies amies et parentes du candidat se chargent d'une partie de cette propagande; elles vont, de cottage en cottage, caressant les enfants, souriant aux mères, serrant les mains calleuses, causant impôts, salaires, prix du beurre et du pain, école, chapelle, marine.

Le jour du vote est un jour de fête : pavois, musiques, processions, apparition des deux concurrents en des voitures fleuries comme pour une bataille de mi-carême. Afflux d'autres voitures : victorias, broughams, landaus, mail-coaches, les candidats ont mobilisé les mieux vernis pour aller, suprême politesse, chercher à domicile leurs partisans et les conduire avec fanfares, sonneries de cor, au galop joyeux de beaux chevaux enrubannés jusqu'à la salle de vote, à travers la file

des *canvassers* qui en gardent l'entrée, agitant leurs couleurs, clamant les cris de ralliement et de combat des deux causes, tâchant au dernier moment de saisir l'électeur rebelle au passage et de l'endoctriner. Ces traits indiquent une vieille constitution qui a perdu la simplicité lisse et logique de l'idée pure. Depuis des siècles, elle est mêlée à la vie d'un certain peuple; pénétrée, enrichie de tout ce qui lui vient de cette vie, elle-même présente la caractère complexe, étrange, irrationnel de la vie : participant à l'originalité des mœurs anglaises, elle est ici proprement anglaise. Si locale, singulière, bariolée, absurde en quelques-uns de ses aspects, il faut pour la comprendre penser, non pas aux procédés symétriques de nos constitutions neuves et réfléchies, mais aux coutumes propres et pittoresques de quelque libre commune du Moyen âge, à quelque populaire élection, jadis, à Nîmes ou à Anvers, de consul ou de syndic.



7 janvier.

Réunion publique à Peckham où doit parler M. Lloyd George. Une masse compacte, dans une grande salle, d'humanité debout. En avant, dans un large espace séparé par des cordes tendues, les invités — ils sont bien un demi-millier — sont assis. En tout deux à trois mille personnes : foule monochrome aux visages pâles, dont les sérieuses têtes d'ouvriers forment le fond. Là haut, d'une corniche à l'autre, sur des cordes parallèles et tendues, les vives couleurs nationales, les bleus pavillons des radicaux, des fleurs et festons de papier font un joyeux pavois. Les quatre murs disparaissent sous la bigarrure des affiches : elles sont toutes là, les grandes images multicolores du parti, nous enveloppant d'une gaie tenture disparate où le tonique éclat du vermillon domine. A droite, à gauche, dix fois je retrouve la miche du libre-échange à côté de celle du *Tariff-Reform*, le vieux couple idyllique à qui M. Lloyd George rend visite dans un jardin, le vilain lord cacochyme qui fait une si méchante grimace parce que le gouvernement veut taxer sa terre (*What! tax my land!*), le marquis de Bude domi-

nant Cardiff du haut de son formidable château fort, à côté de l'humble boutique de tailleur dont l'impôt foncier dépasse le sien, — vingt autres, vingt fois vues dans la rue, chacune répétant vingt fois son évidente leçon de choses, pareille à ces simples images que l'on accroche aux murs des écoles primaires pour parler aux simples esprits des enfants. Simplicité des âmes, et leur sérieux visible dans les figures, et leur rude vigueur éprise de sports, de chants et de couleurs voyantes : tout cela, c'est bien le fond candide, puissant et primitif de la multitude anglaise.

Des pipes s'allument çà et là. Sauf ce détail, ce meeting débute à la façon d'une réunion religieuse dans une chapelle dissidente. Des jeunes gens accueillent à la porte les assistants, les conduisent à leurs places, remettent à chacun le recueil des hymnes libéraux que l'on chantera dans la soirée. Il y a derrière l'estrade une maîtrise : un monsieur grave annonce au public le numéro d'un chant, et trois mille voix s'élèvent, dociles, disciplinées, conduites, comme à l'église, par le chœur, émouvantes par leur nombre et leur concert, assemblant les âmes dans la même attitude et le même acte, manifestant, semble-t-il, la volonté d'un peuple. Rythmes forts, sérieux à la fois et joyeux, attestation d'enthousiasme et de conviction, où les mots religieux *Ciel, Dieu, Justice, Miséricorde* montent, par-dessus la prose massive et vigoureusement scandée du vocabulaire économique et politique *budget, impôt, libre-échange, commerce.* D'abord le chant principal, composé sur un air de marche américaine et populaire, l'hymne de ralliement adopté par les libéraux, quand tout l'effort et la passion des partis semblaient vouloir se concentrer sur la question de la grande propriété terrienne : « *La terre, la terre, c'est Dieu qui nous donna la terre! — La terre, la terre! Le sol sur lequel nous marchons! — Pourquoi serions-nous tous des mendiants, avec le bulletin de vote dans nos mains? — C'est au peuple que Dieu donna la terre.* » Ces strophes-là, que tous connaissent par cœur, montent spontanément, pressées, ardentes, puissamment lancées par les longues notes initiales où semble se déployer l'aspiration d'une multitude. Dans cet espace clos, où l'air est dense, où quelques milliers de têtes font une étendue fourmillante, l'effet sur les nerfs est grand : on se sent pris,

porté, entraîné par un souffle irrésistible et qui soudain se dégage. Certainement, dès la première strophe, la salle n'est plus la même : la mystérieuse et contagieuse émotion qui traverse une foule est apparue. D'autres musiques suivent, car les orateurs n'arrivent pas, et la grande assemblée docile obéit au commandement que le chef du chœur lui jette de l'estrade. Voici le numéro 2 du petit recueil que tous les assistants tiennent à la main ; — la musique est celle d'un hymne de l'église congrégationaliste : « *Quand voudras-tu sauver ton Peuple, ô Dieu de pitié? Quand? — Non pas les rois et les seigneurs, mais les nations, non pas les trônes et les couronnes, mais les hommes. — Ne les laisse point périr comme l'ivraie, n'ayant pour héritage qu'un jour sans soleil! Dieu sauve le peuple!* » Numéro 3, moins religieux, tout positif, précis, technique : « *Allons, landlords, payez votre part honnête de la taxation nationale! — Sûrement, vous ne refuserez pas d'aider à porter les charges de la nation. Car notre nourriture ne sera point taxée, et notre commerce restera libre, et nous marcherons à la victoire en taxant justement la terre!* » Paroles résolues, mais sans haine. On imagine un solide et brave homme, de pensée honnête et flegmatique, qui, lentement, conçoit une injustice, et, de toute sa force, s'apprête à y résister. Que nous sommes loin de notre *Internationale* frénétique et philosophique!

Debout les forçats de la terre!
Debout les damnés de la faim!
La raison tonne en son cratère.
C'est l'éruption de la fin!

— Numéro 9, sur l'air du *Vicaire de Bray*, dénonçant la révolte des Lords contre les droits historiques du peuple anglais, contre la vieille constitution : « *Quand fut signé le parchemin de la Grande Charte, élargissant nos libertés, — le Baron, d'un cœur honnête, défendait notre cause. — Aujourd'hui les Pairs, avec le geste du tyran, méprisent les franchises du peuple : — ils foulent aux pieds nos libertés, sourds aux reproches comme aux avertissements!* » Ce qu'il faut noter pendant que se développe ce concert, c'est l'allure attentive, appliquée des chanteurs. A côté de nous, un petit homme maigre à brève barbe blanche, qui pourrait être un vieux mécanicien, doit

suivre le dimanche les hymnes de sa chapelle baptiste ou wesleyenne avec cette conscience : évidemment il se donne du mal. Sur sa pâle figure usée, qui doit avoir l'habitude du silence, je lis l'effort pour bien faire avec tous les autres, pour donner toute sa voix et suivre exactement le rythme, comme un bon soldat fatigué qui s'inquiète de marcher juste au pas du régiment.

Survient le bureau, avec les orateurs inscrits : une dizaine de gentlemen, dont les jaquettes et chapeaux noirs font contraste avec ce public d'ouvriers en casquettes. Le président qui s'assoit au milieu de l'estrade paraît d'une autre condition : sans doute un petit boutiquier de ce grand quartier pauvre, qui s'est embrigadé comme sous-agent électoral. Tout de suite debout, il ouvre la séance : il parle bien, avec une conviction énergique. A tous les degrés de l'échelle sociale, je note cette aptitude à parler de verve en public, chez les lords, qui « donnent » en ce moment avec une vigueur et un ensemble admirables, comme chez les orateurs improvisés de la rue. Mais chez celui-ci l'accent est laid, défiguré par le fort nasillement *cockney*. Il présente le candidat, M. Richardson, qui a déjà porté le drapeau de Peckham au front du combat. « C'est un homme de devoir, pour qui voteront à Peckham tous les hommes de devoir. » Le candidat se lève. Beau type aristocratique de cet orateur : visage tout rasé, aux traits vigoureux de médaille, geste vif, précis, prunelles claires d'une sorte d'énergie radieuse. Il parle vite, avec une décision brève, dans une attitude familière et dégagée, un pied posé sur le barreau d'une chaise, le coude sur le genou, le menton sur le poing. S'adressant à ce public d'ouvriers, il ne dit pas *Gentlemen* ; il les appelle *Men*. C'est le mot qu'emploient ici un directeur d'usine, un officier, pour parler à leurs hommes. Mot cordial, confiant, anglais, humain entre tous, indiquant l'autorité naturelle, une relation directe et vivante entre un chef et une troupe. Les mots *citizens*, *comrades* semblent ici prétentieux, affectés, d'origine étrangère, continentale.

Tout d'un coup tumulte, brouhaha : M. Lloyd George vient de paraître sur l'estrade. Les *hip! hip! hurrah!* partent, se prolongent comme un vent de tempête. Vertigineuse, excitante comme le délire contagieux d'une foule, cette immense cla-

meur rythmée qui monte de trois mille poitrines serrées et que ces murs trop prochains semblent ne pas pouvoir contenir! Elle ne dure que quelques minutes, et l'on dirait qu'elle s'éternise. Cependant je regarde celui dont l'action semble peser si fort en ce moment sur les destinées de l'Angleterre. Est-ce l'élément de race, l'origine celte qu'il ne cesse de proclamer, que décèle cette physionomie sensible, expressive et mobile? Quelle distance entre une telle figure et celle d'un Asquith grave, puissant, honnêtement massif, aux lèvres minces, ou d'un Sir Edward Grey, maigre, entraîné, tenace, à la mâchoire serrée, au regard gris de métal! Il y a de l'artiste et du gamin en celui-ci, un rire latent dans ces petits yeux d'un bleu si tendre et qui rayonne; la bouche intelligente est aussi prête à la raillerie qu'au sourire séduisant et facile; le bas de la figure se modèle fortement et délicatement en un creux de finesse, d'où surgit le pur relief de l'audacieux menton. L'homme que révèle cette physionomie peut amuser, émouvoir, entraîner; il est populaire : il ne commande pas le respect. Lorsque les Anglais de « la vieille école » lui reprochent de n'être pas tout à fait anglais, ce n'est pas sa race, son hérédité galloise qu'ils dénoncent; c'est son ton, ses gestes, son rire, son insolence, ses familiarités. Évidemment, pas plus qu'un Wells ou qu'un Bernard Shaw, il n'appartient au « système »; il se moque non seulement des traditions, mais des conventions, si impérieusement astreignantes pour un Anglais véritable. Il lève des voiles que l'on tient ici pour sacrés. Par la violence rectiligne et simple de ses gestes révolutionnaires, par la fantaisie nerveuse de ses sarcasmes et la virulence de ses polémiques, il renverse l'idée reçue en Angleterre de l'homme d'État; il s'oppose à ces gentlemen expérimentés, amis du tact et du compromis, qui, libéraux ou conservateurs, par leur sérieux, leur respect de l'adversaire, leur attention aux règles du combat, leur souci de persuader sans choquer ni porter de mauvais coups, ont fait jusqu'ici la dignité de la politique anglaise. Son éloquence gesticule; à Limehouse et Newcastle, elle clignait de l'œil et faisait la grimace à l'auditoire; à Cardiff, au milieu des Gallois, elle s'est attendrie jusqu'aux pleurs. Elle tient de la littérature, du drame : elle met en scène l'adversaire et dialogue avec lui. Il y a du clown en ce chancelier de l'Échiquier, disent les

graves conservateurs et pensent aussi beaucoup de libéraux qui, par antipathie pour ces manières, voteront cette fois avec les tories. Autre trait, le plus étranger de tous, le plus choquant pour beaucoup d'Anglais : en même temps qu'il fait appel à l'émotion sentimentale, ce démagogue leur apparaît comme un excitateur de haine. La haine et les pleurs, voilà ce qu'ils ont appris de bonne heure à mépriser ; voilà ce qui semble essentiellement *unenglish*, étranger, à cette gentry que toute l'éducation anglaise a dressée aux attitudes d'énergie sereine et de dignité. D'où l'image que se font de l'homme que j'ai devant les yeux les plus anglais de ses compatriotes ; et ce n'est pas seulement le sentiment de leur intérêt menacé qui les excite à cette vision malveillante : M. Asquith, qu'ils respectent, leur est un adversaire aussi résolu.

Mais la foule est bien moins spécialement anglaise que la gentry, bien plus simplement et généralement humaine. Elle n'a pas subi au même degré l'action des idées et consignes nationales ; elle échappe aux disciplines qui, par les traditions de famille et de caste, par l'école, l'université, la littérature, façonnent à demeure et suivant un type si fort et si distinct les hommes de la haute classe. Elle est plus suggestionnable, plus accessible à la contagion du rire et de la passion. Les mots et les gestes qui font perdre au brillant auteur du budget beaucoup de partisans chez les gentlemen, assurent son pouvoir sur la multitude.

Haut juché derrière la table du président, chaque pied posé sur une chaise, tour à tour souriant, sarcastique, sérieux, méprisant, patriotique, évangélique, M. Lloyd George parla pendant près d'une heure. Il ripostait au chef de l'opposition qui, dans un meeting de province, venait d'évoquer le péril allemand : il compara le méditatif et nébuleux M. Balfour à une araignée qui file, file ses grandes toiles flottantes et fragiles — bonnes pour attraper les mouches — en les tirant toutes de sa seule substance intérieure. Il compara son discours aux caquets d'une jolie femme dans un salon, — « vous savez, à l'heure du thé, quand, leurs soucoupes à la main, ils bavardent en des attitudes élégantes ». Il s'attrista d'un tel manque de dignité, d'un tel oubli des bonnes traditions. Il fut celtique,

ému, fantasque, humanitaire. Il fut anglo-saxon, statisticien, *matter-of-fact*, nationaliste. Il cita les derniers chiffres du commerce britannique, des extraits d'un *Blue book* inédit. Il défia les nations à venir se mesurer avec l'Angleterre sur le terrain des constructions navales. « Oui, l'Allemagne, la France, l'Italie, les États-Unis, le Japon, qu'ils y viennent tous! » Et la salle trépigna d'enthousiasme. Le poing fermé, dans le geste du boxeur, il déclama le refrain chauvin : *Nous ne voulons pas nous battre — mais par Jingo! si nous nous battons, — nous avons les hommes, nous avons les vaisseaux, et nous avons l'argent aussi!* Il fut religieux et conjura les électeurs de choisir entre une politique de chicanes, de querelles et de menaces, et la politique divine qui commencera le règne de la paix sur la terre et de la bonne volonté parmi les hommes.

Un épisode pittoresque, où tout l'homme, d'un sursaut, se révèle, vaut qu'on le détache de cette harangue. L'orateur se demandait comment le bon sens anglais peut prendre au sérieux l'idée d'une guerre avec l'Allemagne, la meilleure cliente de l'Angleterre : « Songez que nous n'avons jamais eu de guerre avec les Allemands, que, presque toujours, ils se sont battus à nos côtés contre les autres peuples. Ils étaient avec nous à Waterloo! A Waterloo, leurs morts sont enterrés avec les nôtres! Et puis, est-ce que nous ne sommes pas leurs cousins, frères par le sang, hommes de la même race? »

Tout d'un coup, un silence. Un pur sourire est apparu sur les lèvres du chancelier; dans ses yeux, un éclair d'amusement, de malice impossible à contenir; et soudain la fantaisie galloise a brisé cet élan de pathétique : « Quand je dis *nous*, je veux dire *vous*! moi, c'est autre chose. Je n'ai rien de commun avec eux, pas une goutte de sang. Pur Celte! Les Saxons ne nous ont point encore exterminés! »

On a ri. L'impertinence a bien passé[1] : M. Lloyd George connaît admirablement ses publics; mais notons que cette fanfare-là sonne dans presque tous ses discours. On l'entendit à Newcastle où il disait aux lords, à la vieille oligarchie terrienne en brandissant son budget : *Now you've the Celt!* « C'est au Celte à présent que vous avez affaire! » — à Cardiff

1. Ce trait fut supprimé dans les comptes rendus des journaux.

où il rappelait à ses Gallois qu'ils sont le peuple autochtone, qu'il y a deux mille ans, six siècles avant l'invasion des hordes germaniques, César s'est heurté à leurs ancêtres, — à Londres, où parlant du régime de la terre et proclamant cette terre anglaise la plus riche sous le soleil, il ajoutait : « C'est bien pour cela que les Saxons nous l'ont prise et ne nous ont laissé que nos montagnes. Je ne voudrais pas changer! » Voilà, semble-t-il, le sentiment profond et toujours présent qui nourrit son enthousiasme et son activité. Reconnaissez celui du Breton épris de sa pauvreté et de son rêve, vis-à-vis du *Saoz*, comme l'on dit dans le pays de Galles et dans notre Bretagne, du Saxon pratique et conquérant, — l'obstination du Celte à persister dans sa conscience de race, à se souvenir de tout le passé, à toujours espérer l'avenir. L'avènement au pouvoir, l'action, le succès du ministre gallois c'est un peu, pour ceux qu'il représente, le réveil d'Arthur.

C'est peut-être, et non plus seulement dans son petit pays, mais dans une grande partie de l'Angleterre, l'âme indigène, non détruite par l'envahisseur, latente au fond du peuple sous la surface anglaise, qui se remet à vivre. Par un trait la propagande de M. Lloyd George rappelle celle de Wesley au XVIIIe siècle : son champ d'expansion est le même. Elle aussi réussit dans l'Ouest et le Nord-Ouest de l'Angleterre, sur la grande plèbe ouvrière, fille d'une basse caste agricole où le fond celtique semble avoir persisté, — et spécialement dans le pays de Galles où son succès est immédiat. On dirait que dans le rêve humanitaire, démocratique, socialiste de notre époque, le vieil idéalisme d'une race intellectuelle et sensible, en même temps qu'imaginative jusqu'à la chimère, trouve soudain à se déployer, comme autrefois dans les ardeurs et le mysticisme agité des premiers *revivals* méthodistes, et que c'est lui qui revient s'affirmer dans la prédication nouvelle contre le système d'idées et d'institutions peu à peu établi par l'envahisseur aristocrate, disciplinaire, orgueilleux de sa force et de son bon sens. N'est-ce pas à peu près la même idée que les impérialistes allemands avaient traduite à leur façon, en formules à la fois de science et de mépris, lorsqu'ils ont dit que le socialisme, en général les doctrines de pitié et de fraternité sont des conceptions non de Germains et de maîtres,

de dolichocéphales blonds, mais de Sémites et de Welches à cheveux noirs, d'inférieurs et de vaincus? Les Anglais ne généralisent pas, et les adversaires de M. Lloyd George font seulement remarquer qu'il est indépendant de la chose anglaise, *qu'il n'y tient pas*, — au double sens du mot, — qu'il n'en reçoit pas, comme un homme « du sang » et « du système », une partie de son être et de sa forme, et que peu lui importe, par conséquent, de la risquer en des expériences improvisées. Ils concluent que M. Lloyd George est dangereux.



9 janvier.

Autre meeting, autres types, autres idées. C'était à Lambeth et chez les conservateurs. On m'avait dit qu'il y aurait du tapage. C'est la règle, paraît-il, dans les réunions où parlent les tories. Au contraire, chez les libéraux, où l'on n'entre que sur invitation, la salle est toujours unanime. On m'assure que ce contraste ne prouve rien, ni la popularité plus grande, ni le succès futur des partisans du budget. En général les libéraux sont mieux organisés pour l'attaque, plus agressifs et passionnés. Les tories combattent à l'anglaise, sans furie, fantasia ni belles charges, en masses denses et qui tiennent. D'après eux — et c'est bien possible — ce qui décidera l'élection, c'est le vote du *silent man*, de l'électeur tranquille, qui ne parle point politique, se fait tout seul son opinion et la garde. Ils ajoutent naturellement que cette opinion leur est favorable.

Public assez bas, malingre et pauvre d'aspect, et presque tout entier hostile. Vraiment le candidat, le major Gastrell, semble avoir peu de chances [1]. Aussitôt qu'il paraît, les maigres applaudissements des premiers rangs du public sont couverts par une tempête de cris et de sifflets. Au fond de la salle beaucoup de très jeunes gens qui finissent par clamer en chœur, longuement, le chant radical : *The Land! the Land!...* (Il n'y a point de chant de ralliement chez les tories.) Mines blêmes, fatiguées de gamins de la rue, quelques-unes vraiment

1. Il fut élu.

de voyous que j'entrevois à travers un nuage de fumée. Évidemment, la plupart ne sont pas électeurs, et le tumulte est préparé d'avance, organisé. Sont-ils payés? Je ne le crois pas : chaque parti surveille attentivement les procédés de l'autre, et les tentatives de corruption coûtent cher. Pourtant un partisan du candidat, refoulé par le flot de nouveaux venus jusque sur mes genoux, et qui sentait le gin, leur criait toutes les cinq minutes, avec la voix veule et le geste mou de l'homme qui a bu : « Taisez-vous, les cent sous! » *Shut up, you four bob men! Shut up, I tell you! Can't you shut up?* A la fin, quand le major Gastrell, aristocrate évident et superbe, en longue redingote irréprochable, large fleur à la boutonnière, se leva pour essayer de parler, après l'avoir fixé avec des yeux ronds d'admiration, ce défenseur des traditions trouva une variante : *Can't you shut up, when such a great swell comes here to speak to you*[1]?

Sur l'estrade, il n'y avait guère que des gentlemen dont la qualité se révélait non seulement à leur mise et leur tenue, mais à leur belle mine, leur calme vigueur visible, leur stature. Entre cette caste sereine et confortable, entraînée aux jeux de grand air, bien nourrie, dédaigneuse des activités cérébrales presque autant que des gestes de l'émotion, et le peuple des ouvriers et boutiquiers confinés dans les villes, appliqués à leurs besognes malsaines de comptoirs et de manufactures, la différence physiologique apparaît d'abord, comme de chevaux de courses à des chevaux de fiacres. Cette santé morale et physique de la haute bourgeoisie est une des réussites propres de la civilisation anglaise; mais de tous les contrastes entre les riches et les pauvres, celui-ci quand il s'atteste avec une telle évidence semble bien le plus cruel. Plusieurs dames, sur l'estrade, présentaient les mêmes aspects de force généreuse, de puissance et de dignité, qui ne sont pas seulement un effet des conditions de vie, mais qui font partie de l'idéal auquel on aspire, l'opinion dans cette catégorie sociale étant peu tolérante à la maladie, à l'étrangeté, à tout ce qui n'est point le type et la forme — *good form* — qu'elle impose. Deux ou trois personnages étaient différents : le *chairman*,

1. Taisez-vous donc, quand un homme aussi chic vient vous parler!

petit, carré, en veston gris — sans doute, comme le président du meeting de M. Lloyd George, un habitant de ce quartier populaire, petit commerçant ou contremaître — qui fit face aux tapageurs avec une froide obstination, jusqu'à prendre les noms de ceux qu'il reconnaissait, et menacer, en montrant le texte de la loi, qu'il avait fait afficher derrière lui, de les poursuivre; un instituteur irlandais, dont la voix de stentor, la gesticulation, l'émotion presque hystérique et voisine des larmes finit par dominer le tumulte, cependant qu'il dénonçait l'iniquité des radicaux qui favorisent les écoles dissidentes et prétendent limiter à quarante-neuf shillings par tête d'enfant la contribution de l'État aux écoles catholiques. A son côté, un vieillard aux cheveux blancs, à la face pourpre et rasée, massif et fruste avec ses gros souliers, sa lourde redingote, son pantalon noir et déformé, pouvait passer de loin pour quelque fermier endimanché ou ministre wesleyen de campagne.

Le président le nomma, lui donnant la parole. C'était lord Ashbourne, principal personnage de la soirée[1]. Quand il fut debout, animé, je le vis mieux. Plutôt qu'un fermier ou clergyman rural, un rude et vieux squire d'autrefois qui n'a guère quitté le domaine héréditaire et porte en soi quelque chose de la lenteur et de la gravité des champs et des labours. Une figure de style ancien, où le fonds ethnique, atavique est presque tout : fonds d'énergie, de courage, d'honnêteté. Sur cette figure le sang visible, irradié en fibrilles rouges, les rudes et blancs buissons des sourcils, la simplicité puissante des traits annoncent la force latente du tempérament, force qui n'est pas seulement de patience et de résistance, mais peut soudain se tendre en volonté d'action et de combat. Force tout anglaise et qui se décèle dans le moment où il fait effort pour dominer la rébellion de l'auditoire, au miroitement d'acier oblique qui passe étrangement dans ses yeux, à son poing de septuagénaire qui se ferme et s'avance. On pense à ces figures d'ancêtres où des romanciers, il y déjà cinquante ans, ont tenté de ramasser les vertus — ténacité, amour de l'effort et de la lutte, énergie de commandement — qu'ils jugeaient

1. Lord Ashbourne fut membre du premier cabinet de lord Salisbury (1885-1886).

proprement anglo-saxonnes : au vieux Tulliver de George Eliot, au squire Brown de Hughes[1], au lord Romfrey de Meredith[2].

Il fut superbe. Pendant trois quarts d'heure il fit tête à l'ennemi, s'arrêtant dix fois pour laisser passer l'orage et puis recommençant toujours. Quand ses yeux jetaient leur froid éclair, quand les muscles de sa mâchoire se serraient, quand son vieux poing de combattant menaçait, je sentais le mouvement en avant de la volonté, jamais l'émotion. S'il avait le dessous, si la clameur ou bien le chœur tout d'un coup reformé d'un chant radical couvrait sa voix, il se taisait, attendait, et puis retournait à la bataille. Il avait l'air d'un boxeur bousspillé qui reçoit avec patience sa « punition », et puis tranquillement revient encore une fois présenter sa face et ses poings à l'adversaire. Il souriait alors avec une indulgence amusée. Chez ce vieillard de soixante-treize ans, c'était là le trait le plus beau, disant les belles et vieilles disciplines apprises dès l'enfance au *public-school*. Se battre sans colère ni rancune, en gentleman et en sportsman, commander à ses nerfs, résister aux réactions de l'instinct, montrer sa force en montrant son calme et sa bonne humeur, bref sourire en recevant un coup de poing, c'est la principale consigne de cette éducation aristocratique et stoïque. A ce sentiment anglais et jadis populaire du sport, des règles du combat, du *fair-play*, son discours faisait appel. Les interrupteurs lui criaient : « Assez, mon vieux ! *That'll do, old man!* » Il les traitait en gentlemen, leur donnant formellement ce titre : « Je suis content de rencontrer des adversaires, d'avoir une occasion de discuter. Mes adversaires, je les respecte : j'espère qu'ils me respecteront. Il s'agit d'un combat honnête, en public — *a fair fight above board* — et qui, de part et d'autre, doit être combattu respectueusement, suivant les règles. » Mais à peine, dans les intervalles du vacarme, put-il placer quelques phrases : « Les Lords ont fait leur devoir en rejetant le budget. Un tel budget est contraire à toute tradition... Sous couleur de finance on a voulu nous imposer toute une législation que nous avions repoussée, et

1. Dans *Tom Brown's School Days.*

2. Dans *Beauchamp's Career.*

que nous avions le droit de repousser... L'étranger nous taxe : taxons l'étranger!... La marine... Les arsenaux allemands... »
Il dut céder. Tranquillement, simplement, il se rassit, avec toujours son indulgent sourire de grand-père plus amusé que scandalisé par une classe turbulente d'enfants.

Le major droit, véhément, précis, à qui la coupe irréprochable de sa longue redingote et le beau gardénia de sa boutonnière donnaient un air de clubman, les traita comme un officier des soldats mutinés. Il parla haut et bref, gronda, menaça; il eut des gestes de colère. Tout juste, il put enfin signaler l'argument suprême, positif et visible, sur lequel il comptait pour emporter les convictions : deux paquets de lettres posés sur la table, et contenant, nous expliqua-t-il, des réponses de postulants à deux offres d'emplois de commis; la première publiée en Allemagne dans un journal allemand, la seconde en Angleterre dans un journal anglais. Dans la liasse allemande, cinq lettres; dans la liasse anglaise, quatre-vingts lettres. Or l'Allemagne est un pays de protection et l'Angleterre un pays de libre-échange. De cet exemple, concluez logiquement aux effets contraires sur le chômage, du libre-échange et de la protection.

Le plus intéressant pour nous dans ce bruyant meeting, c'est le sens de la manifestation. Elle s'adressait à un programme, non à une classe. A ces *gentlemen* et *ladies* assis sur la plateforme, à ce candidat dont la supériorité de caste s'attestait à la face de cette populace avec une telle évidence, on n'a point crié : *Aristos, repus, bourgeois, capitalistes!* Un petit détail fut significatif. Le major était arrivé dans une étincelante limousine. Un adversaire lui fit un reproche : non pas d'éclabousser le peuple de son luxe, mais de posséder une automobile de fabrication française. Le major indigné nous invita tous à vérifier en sortant la marque de sa voiture.



Dans l'Est de Londres, du côté de la Tamise, dans ces régions vagues et pauvres qui se suivent pendant des lieues et

des lieues, l'étendue sordide et monotone des petites maisons noires, çà et là coupée de docks, hérissée de hautes croix brumeuses, celles des mâts portant leurs grandes vergues en travers.

Dans ces lointains quartiers, il semble que l'on échappe au courant de la vie présente. Je venais là fuir ce que j'étais venu chercher en Angleterre : la vie actuelle, immédiate, consciente de ce pays, les affaires, la politique, les journaux, l'interminable discussion sur le libre-échange et le budget. Parmi ces rangs serrés, infinis et comme inanimés dans la brume, de petits logis suburbains, dans ces espaces où il n'y a rien pourtant que l'homme et ses œuvres, on se sent pris par quelque chose de vague, d'anonyme et d'immense : même sensation bienfaisante qu'à se perdre par un jour sombre sur la mer ou dans la forêt.

Oui, cela semble le produit d'une force aveugle, fatale, qui s'est déployée lentement, en silence : vie obscure, innombrable du vaste polypier humain qui s'étend, gris et terne, dans la grisaille terne de l'espace, grandit toujours, avance d'année en année sur cette plate et blafarde terre. Dans ces rues sans magasins, presque vides, partout pareilles, bordées de logis pareils, où se cachent des vies si pareilles, quelle pacifiante impression de solitude et d'oubli !

Au bout d'une de ces rues, j'avais trouvé les hautes tours embrumées, l'immense volée tournante du *Tower-Bridge,* porte orgueilleuse et titanesque de la capitale maritime du monde. Longuement j'avais regardé les espaces et les confusions du fleuve, les steamers à l'ancre, par chapelets et paquets, assiégés par des radeaux plats où des hommes s'agitaient parmi des chaînes, des treuils, des jets de fumée, — d'autres, qui montaient ou descendaient le courant, évoluaient, nombreux comme des voitures dans une rue. Sur les deux rives, un chaos industriel et noir, des murs sans âme, alignant des centaines de fenêtres rectangulaires et mornes, des chantiers, des tuyaux d'usines, des gestes obliques de grues géantes surgissant dans l'espace. Alentour, un tapage de marteaux, des bruits de chaînes, des cris, un va-et-vient de charrettes, parfois l'aigre frisson d'une risée retroussant l'eau, un tourbillon de mouettes piaulantes, approchées de biais, tout d'un coup, tellement

qu'on distinguait leurs têtes qui tournaient sur leurs corps immobiles et suspendus, leurs yeux pâles, qui, étrangement, venaient regarder les hommes. Au loin, coupé de grands vides gris, un mouvant désordre et qui s'effaçait : des voiles rougeâtres, d'autres, par delà, engrisaillées et s'évanouissant comme des ombres, un grand pont fantôme où passait, en procession serrée, dans le néant terne de l'espace, en charroi énorme et sans bruit, une incessante humanité fantôme.

Quelle vision, par delà les hommes et les agitations d'aujourd'hui, de l'Angleterre qui dure! On voit s'ouvrir les perspectives du passé; on songe aux générations antérieures qui connurent ce morceau de monde, qui contribuèrent à l'édifier autour des berges de vase et de l'eau solitaire, chacune y ajoutant son œuvre et le saturant davantage d'essence anglaise. Ruskin, Dickens, Turner, Wordsworth sont venus contempler cet illustre et fumeux paysage où l'effort de l'homme est partout, visible et victorieux comme nulle part ailleurs sur la planète. Ils en ont aimé le sérieux sombre et vaste, l'immensité spectrale. Par le mouvement innombrable de ce grand port de septentrion, ils se sont sentis communiquer avec les multitudes et les nations de la terre. Nous sommes ici plus près d'eux que des Anglais nouveaux dont je suivais ces jours-ci les gestes et la pensée.

Je suis entré à la Tour de Londres, la massive forteresse féodale qu'ont vue toutes les générations qui se sont levées depuis le Conquérant sur cette rive. Franchies les poternes, les douves, les enceintes successives, je me suis trouvé dans la chapelle du réduit central. Là, dans l'épaisseur et la fraîcheur de la pierre, entre ces murs antiques que nul bruit de la vie ne traverse, devant cet autel où les Plantagenets en armures ont prié, le temps était comme aboli; il me semblait pénétrer dans les siècles lointains, dans le profond passé de la race. Dans ces rudes chapelles primitives, où la pierre participe encore du rocher, où les piliers sont bas, où les pas éveillent des sonorités tombales, l'ombre a quelque chose d'éternel comme celle des cryptes et des caveaux. Je regardais les frustes chapiteaux barbares et byzantins; leurs fleurs et leurs entrelacs grossiers me parlaient de Rome antique et de l'Orient, des premiers temps de l'Europe chrétienne. Un épais pilier central me semblait la tige romane, le tronc primitif planté par le Normand, d'où s'est

épanouie l'Angleterre avec ses siècles, ses civilisations, aboutissant au peuple d'aujourd'hui.

Non loin de là, dans une petite chambre, presque aussi secrète et sainte, les *regalia*, les magiques insignes, superstitieusement conservés qui figurèrent à tant de sacres et dont la vertu mystique se communique au Roi : les longs manteaux d'hermine, le glaive, les éperons d'or, le sceptre, les masses d'armes, la couronne où saigne le grand rubis que le rude Henry V, à la bataille d'Azincourt, portait à son heaume. Puis, quittant ce sanctuaire de la race, cette ombre close, pleine d'ors et de joyaux anciens, les cours et ponts-levis traversés, je me suis retrouvé à la porte de la citadelle. Un jour blême et vaste, un grand terrain vague où des *wharves*, des bâtiments d'usines, des murs souillés faisaient face aux tours épaisses du Moyen âge. Quel retour aux ternes réalités immédiates! Que cela, succédant à cette vision des siècles, semble sordide et quotidien!

Au milieu de ce terrain qui montait, dominant les fossés du château, une foule pauvre s'épaississait autour d'un orateur debout sur une charrette à bras. C'étaient des ouvriers en casquettes, en vêtements usés, jaunâtres, aux mines blêmes, détendues, passives; mais chez la plupart les traits précis, sculptés en vigueur, — fronts droits, profondes cavités des yeux sous la barre de l'arcade sourcilière, bouches exactes, fort relief des mentons — attestaient encore, sous toutes les déchéances, l'énergie et la beauté foncières de la race. Sans doute, des chômeurs qui viennent vaguer là les après-midi de la semaine, sur ce forum de la misère où tous les jours des meneurs et des illuminés, socialistes, athées, chrétiens, « sécularistes », débitent des harangues. Non pas la plus triste espèce des sans-travail pourtant. Rien de semblable à ces derniers déchets de l'humanité anglaise que l'on voit s'affaler hâves, exsangues, sur les bancs de *Hyde-Park* ou grelotter la nuit, toute volonté morte et toute fierté perdue, près de l'eau noire, contre le parapet de l'*Embankment*. Ceux-ci ont l'air de vrais ouvriers, capables de travail : beaucoup, sans doute, ont un logis près d'ici dans un de ces rangs de maisonnettes noires. Mais ils traversent une saison morte, secourus peut-être par leurs *Unions*. Les huches et les âtres sont à peu

près vides; les mères n'ont que du pain sec à donner aux enfants. On compte sur la soupe de l'école. Les hommes tuent le temps dans la rue. Les partisans de la réforme du tarif nous ont évoqué ces tristes scènes, ces figures résignées ou anxieuses, dans les grandes affiches illustrées qu'ils intitulent : chômage.

L'orateur semble plus misérable que ceux qui l'écoutent. Il est vêtu d'une mince jaquette limée et maculée; un mouchoir autour du cou; sur la tête, un chapeau rond. Un bien pauvre hère, si maigre, dont la barbiche noire allonge la figure exténuée : les épaules sont étroites et voûtées, les tempes creuses, les pommettes aiguës et d'un rose maladif; dans les yeux caves, luit quelque chose du feu qui brûle les pauvres poitrinaires. Toutes les quatre phrases, il est obligé de s'arrêter pour tousser longuement et douloureusement. On souffre de l'effort que fait ce malade pour lancer loin dans l'espace glacé sa voix qui défaille. Il a l'air d'un martyr et d'un apôtre. Mais nul mysticisme dans les paroles qu'il adresse à ces pauvres gens : un âpre appel à la haine et à la guerre. Il prêche les destructions, la revanche, la vengeance des misérables, avec une passion concentrée, par moments une rage qui crispe sa figure. C'est ici l'évangile du « grand soir », la pure idée révolutionnaire, fanatique et simple, la même qui, chez nous, s'est déployée en 48 et en 71. Elle est tombée dans un esprit à la fois intellectuel et fruste, où nul préjugé, nulle routine, nul parti pris de pensée proprement anglaise ne lui résiste ou ne la qualifie. C'est la première fois que j'entends ici cette prédication qui, sur le continent, a passé toutes les frontières. « Vous êtes la foule, vous êtes le nombre, leur crie-t-il de sa voix cassée : comptez vos désirs, vos seuls désirs matériels que vous n'avez jamais pu satisfaire! Songez à tout ce que vous êtes condamnés à envier, et que ceux qui vous gouvernent se réservent et vous interdisent à jamais : les grands hôtels, les clubs somptueux, dont vous ne verrez jamais que les insolentes façades, condamnés que vous êtes pour toujours à l'atelier, à vos taudis, à la rue. Voilà le fruit de deux mille ans de christianisme, de mille ans de civilisation! Avez-vous lu dans les journaux le menu du banquet du lord-maire, le 9 novembre, à l'entrée de cet hiver qui vous apportait la faim? Il a coûté quatre mille livres, ce dîner de ministres, d'aldermen et de

corporations : environ cinq livres par tête. Cinq livres! Est-ce que vous n'auriez pas été contents d'avoir ces cinq livres-là pour vous aider un peu contre l'hiver? Les riches se croient forts! Ils comptent sur leurs soldats, sur leurs marins, sur leurs constables, mais je vous dis que les temps sont proches. Nos yeux s'ouvrent; eux aussi les constables et les soldats commencent à comprendre; ils nous laisseront passer, ils marcheront avec nous, ils se battront avec nous quand le jour viendra! ils en ont assez d'être dupes et, pour une maigre pitance, de garder contre leurs frères ces richesses que leurs frères s'usent à créer! Ils savent comment on les traite : l'autre jour encore un pauvre policeman remercié après trente ans de service et frustré de sa pension... Ils volent jusqu'à leurs domestiques!... »

Impassibles, incorruptibles, deux policemen se tenaient droits, à côté de l'orateur qui parlait pour eux. Ils étaient là en service, pour surveiller, réprimer un désordre possible. Rien ne bougeait dans leurs faces bien nourries, bonnasses, roses sous le casque noir. Pas une émotion, pas un sourire. La consigne leur bouchait les oreilles. La jugulaire au menton, dominant la foule de leur stature, par l'épaisseur et la correction de leurs longues redingotes confortables, par l'ampleur de leurs poitrines, par leur expression de force imperturbable et paternelle, ils symbolisaient la sécurité de l'ordre établi; ils incarnaient la paix britannique, la loi impartiale, sereine et souveraine.

Un autre révolutionnaire se tenait auprès de l'orateur qui s'adressait à lui, en l'appelant *Mr. Chairman* : ce fut le seul trait anglais de son discours. A son tour, ce président parla. Quel contraste après les sombres ardeurs de celui qu'il remplaçait! Un malin, un pitre intelligent, loquace, à la voix de fausset, faubourienne, gouailleuse. Il bafouait M. Lloyd George — *this'ere Lloyd George* — qui touche cinq mille livres par an, un autre ministre qu'il nommait, en le comparant à un cochon. Il brandissait une photographie : « Voulez-vous voir? Faites passer! regardez si ce n'est pas tout à fait le cochon! L'état et l'expression de satisfaction sont communs aux deux animaux. » Remarquez que cet homme d'État, érudit et grave, le meilleur représentant au ministère de la haute

culture anglaise, venait de parler en faveur de ce budget qui nous semble « socialiste ». Sans doute, c'est le gentleman que ce beau parleur attaquait en lui, l'admirable type de haute classe auquel aboutit tout le vieux système social de ce pays, l'allure et l'expression d'assurance, de force imperturbable et sérieuse.

La foule répondait mal à ces excitations. La plupart écoutaient avec une curiosité molle de badauds, de désœuvrés, en fumant leurs pipes de terre. Quelques-uns, en avant, d'aspect misérable et qui formaient un groupe distinct, jetaient de temps en temps un pauvre *hear! hear!* On les sentait, ceux-là, bien faibles, isolés, tout en bas, sans volonté ni conviction véritables, impuissants contre la masse ancienne des habitudes, coutumes, croyances, institutions, contre l'autorité traditionnelle d'une *gentry* si saine et si forte, si résolue, certaine de sa valeur et de ses croyances, et qui depuis si longtemps mène l'Angleterre et lui donne le ton.

Autour de nous les choses parlaient dans le même sens : paysages d'usines et de fumées, pêle-mêle à l'infini de wharves et de chantiers, navires, vaste Tamise où se poursuit le trafic de la ville mondiale avec le monde, innombrable travail d'une humanité appliquée à ses besognes quotidiennes et matérielles de commerce et d'industrie, d'enrichissement : — tours massives, vieux château vénéré du conquérant où ce peuple garde jalousement les reliques de son passé et les couronnes de ses rois.

Dans les fossés de la citadelle des jaquettes rouges évoluaient — poitrines bombées, pas énergique, précis, fier et discipliné, sous l'œil d'un très jeune officier dont Kipling aurait été content.

Mais, auprès des chimériques et faméliques orateurs, les deux policemen, surtout, étaient admirables.

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

LA PRISON DE VERRE[1]

IX

La vérité, c'est que M. Aristide n'avait exigé aucune excuse de Belloche. Il était arrivé, lui avait frappé sur le bras à petits coups bienveillants et il lui avait dit :

— Je sais ce qui s'est passé... C'est ennuyeux!... Écoutez-moi!... Ma bru est emportée. Je veux bien qu'il y ait eu malentendu... Il y a eu malentendu, évidemment!... Mais, sapristi, que c'est ennuyeux!... Elle est montée, montée!... Elle se calmera... Il faut la laisser se calmer toute seule... Le plus simple serait que nous ne parlions plus de cette histoire, hein?... N'est-ce pas?

Belloche, agité par ses tics, avait mâchonné :

— N'en parlons plus!

Et ils n'en avaient plus parlé.

Aux séances de l'Œuvre, qui avaient repris, sans l'abbé Soubise, madame Chevallier, avec ses cheveux plats tirés en arrière, ne se distinguait presque plus de « ces dames de la Croix d'Orgevault ». Il lui restait encore sa peau lumineuse de blonde et sa démarche longue, souple, et son silence, qu'elle brisait à peine pendant les réunions.

Cette grosse bête de madame Aristide se croyait sauvée. Elle voyait du calme, de l'ordre : elle s'endormait.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 avril, et 1er mai.

Un qui ne s'endormait pas, c'était M. Aristide! Lui, autrefois si casanier, était constamment hors de chez lui. On le rencontrait devant chez les Juigné, devant chez les Delafosse; il entrait, toujours en seigneur qui vient visiter ses vassaux, bien sûr, mais il entrait. On commençait déjà à ne plus considérer sa venue comme une faveur exceptionnelle.

Deux fois par jour, il se rencontrait avec Bertrand, aux mêmes heures. Bertrand était sur le seuil de l'étude, occupé à tailler un crayon. Ils s'abordaient, et tous les deux se promenaient dans la rue, longuement.

Un jour, M. Aristide serra la main du contrôleur des contributions directes et du percepteur, qui sortaient de la mairie. Tout Forgault le sut, et cela fit comme un coup d'ongle sur une page blanche : le prestige de M. Aristide en porta la trace.

Enfin, il partit avec Bertrand pour Limoges.

Alors le docteur Métayer, qui courait la campagne du matin au soir et ne se souciait guère des potins de sa petite ville, finit par prendre au sérieux ce qu'on disait de M. Aristide.

On chuchotait qu'il « jouait à la Bourse ».

Avec qui donc?...

Avec Bertrand qu'il ne quittait plus?...

Avec Bertrand! et voilà qu'ils voyageaient ensemble!...

Il réfléchit, et puis, jugeant que la situation pouvait s'aggraver, il se décida, brusquement, à voir madame Chevallier.

A peine fut-il devant elle, qu'il s'arrêta, stupéfait. Sa bonne l'avait pourtant informé « que madame Ernest se coiffait à plat ». Il avait répondu, mi-riant, mi-bougon : « Ah! nom d'un chien! Quelle nouvelle!... » *Se coiffer à plat!* Qu'est-ce que cela représentait pour lui?... Il avait pensé : « C'est une fantaisie. Très bien, elle s'occupe!... » Il s'était promis de l'en féliciter; mais, un jour, on venait le chercher à cinq heures du matin; d'autres fois, il rentrait pour dîner à dix heures du soir. Il traversait Forgault dans son cabriolet à l'heure où la dernière fenêtre venait de se clore, ou bien quand la première n'était pas ouverte, ou encore il passait devant la maison Aristide quand M. Aristide traînaillait son ennui par le jardin : il remettait sa visite... Et madame Chevallier, qui devinait confusément le travail de dessèchement qui se faisait en elle,

et qui redoutait d'en constater les effets, fuyait son vieil ami.

Il la surprit comme un amoureux, et, après le premier mouvement d'étonnement, s'efforçant de ne plus considérer la coiffure de son amie, il glissa, parmi des gestes et un bon sourire qui ne répondaient pas du tout à ses paroles :

— Je puis vous voir seule?... J'ai quelque chose d'important à vous communiquer.

Elle resta devant lui interdite. Elle était comme une nonne vieillie dans son rêve et qui s'effare d'être rejointe par des souvenirs qu'elle a semés, tout le long de sa route, des souvenirs qu'elle croyait à jamais perdus.

Il chuchota vite :

— Changez de mine, je vous en prie!... Je suis sûr qu'on nous épie... D'ailleurs, ça n'est pas si grave que cela... Écoutez-moi : monsieur Aristide est absent?

— Oui.

— Ça va bien! Nous pourrons parler tranquillement.

— Dans ma chambre?

— Non, ici, dans le jardin, tout simplement... en nous promenant... Il y a si longtemps que cela ne nous est arrivé!...

Et il commença :

— Vous savez ce qu'on colporte dans le pays? Que votre beau-père joue à la Bourse... Ça ne vous dit rien?... Eh bien, attention!... J'ignore s'il joue à la Bourse... S'il jouait, hum! je n'aurais pas confiance. Quand on se met sur le tard à spéculer... sans apprentissage... et lui, lui surtout!... Fichue affaire!... Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est toujours fourré chez Bertrand... et Bertrand, ma petite amie, c'est une fripouille.

Madame Chevallier eut un : « Oh! » doux et scandalisé.

— Parfaitement!... Une fripouille! Il y a un an, j'ai sauvé cinq mille francs à de pauvres bougres qui les avaient placés chez lui : toute leur fortune. Ils ne pouvaient pas avoir leur compte. C'étaient, de temps en temps, des versements d'intérêts, sans date d'échéance. Une année s'écoulait ensuite : on ne leur remettait pas un sou... Ils m'ont demandé conseil, et, le jour même, l'homme s'est présenté chez Bertrand avec un bon gourdin qu'il lui a montré en disant que, s'il ne lui rendait pas

ce qu'il lui devait, il était décidé à se payer en nature, en attendant que la justice s'en mêlât... La semaine suivante, il était rentré en possession de son capital... Voilà!... Faites-en votre profit... Je ne connais pas vos engagements d'argent...

Il la regarda de ses bons yeux honnêtes.

Elle soupira en levant les yeux, désintéressée de toutes ces babioles.

— Sacré nom d'un chien, ma chère amie, — éclata le docteur Métayer, — vous êtes donc une enfant?

Mais, s'apaisant tout à coup, et retrouvant son sourire embroussaillé, il lui dit :

— Ma parole, vous me feriez mettre en colère!

Il ajouta, en raillant un peu :

— Vous n'avez pas l'intention de finir vos jours dans ce purgatoire?... Alors!... Il faut penser à l'avenir... Y pensez-vous quelquefois?...

Elle ne savait plus. Le silence l'avait réduite à cela, et l'avenir, pour elle, était ce trou noir qui l'effrayait, vers quoi elle marchait malgré elle.

— Sacristi, tout de même, il faut y penser!

Mais elle restait calme, calme, et le docteur Métayer, oubliant la maison dont les fenêtres bâillaient derrière eux, se croisa les bras, furieux, en s'exclamant :

— Eh bien, je vois qu'on n'a pas perdu son temps, ici!

Elle soupira, déjà lasse :

— Que voulez-vous que je fasse, toute seule, dans la vie?...

Le docteur Métayer crispa les poings, prêt à répliquer; mais, comme il se retournait, il aperçut madame Aristide qui, surgissant de la cuisine, accourait en s'essuyant les mains à un tablier qu'elle jetait derrière elle.

— Il faut, vous m'entendez bien, chère amie, il faut, — répéta-t-il fermement, — que nous parlions de cela au plus tôt. Vous voilà en vieille femme de Forgault... Vous vous tirez les cheveux en arrière, vous vous êtes mise à la mode de madame Delafosse... vous!... Ça n'est pas sérieux!...

— Docteur!... Ah! quelle surprise!... Docteur!

Madame Aristide arrivait.

Il chuchota encore :

— Je reviendrai... Mais, si vous avez besoin de moi, vous savez...

Le soir, elle tenta de réfléchir. Elle se disait : « Eh bien, supposons! Je suis libre... »

Elle se vit dans le déménagement, au milieu des malles, et se fit un monde de ces tracas. Elle arrivait dans une ville, seule, à la sortie de la gare, devant la rangée des omnibus. Elle cherchait une figure de connaissance, parmi toutes les figures qui lui étaient étrangères; elle s'affolait, voulait repartir. Repartir!... Mais pour où?

Elle ranima de vieux rêves; dans tous il y avait Christian près d'elle; dans quelques-uns, il y avait aussi M. Colonna. Aujourd'hui, sans eux, la vie lui apparaissait comme un arbre dont il ne restait plus que le tronc. Elle essaya de se convaincre : « Que ce soit ici ou là, peu importe. Il faut me faire une autre existence! » Et, tout de suite, un tableau sortait de l'ombre. Elle s'imaginait avec Flavie, dans une petite maison entourée d'un jardinet. A la tombée de la nuit, elle se barricadait comme une vieille veuve qui ne peut compter que sur elle seule pour se défendre. Un frisson... et le découragement! Toutefois elle se répéta : « Il faut réfléchir. Ça ne peut pas durer... », avec moins de conviction, — et elle s'endormit.

•

Le lendemain, M. Aristide revint, l'air gourmé, éteignant un sourire satisfait. Il se frottait les mains, lentement, et faisait ensuite craquer les articulations de ses doigts. Au déjeuner, il prononça incidemment, comme s'il avait découvert un village aux environs de Forgault :

— C'est très joli, Limoges. Je ne connaissais pas...

Et puis il eut des « Bertrand » par-ci, « Bertrand » par-là. Bertrand occupait une place considérable dans sa vie.

Avec madame Aristide, qu'il prit à part en sortant de table, il échangea sur lui des propos élogieux :

— Oui, — fit-il, — Bertrand est un homme organisé... Organisé?... On ne peut pas dire qu'il soit organisé supérieurement, mais il a de l'acquis, beaucoup d'acquis... assez d'acquis... Il a besoin de quelqu'un près de lui, c'est évident... Ça n'est pas le duc d'Orléans!...

— Est-ce que le duc d'Orléans y était? — demanda madame Aristide, émue.

Son mari leva les épaules :

— Le duc d'Orléans!... Le duc d'Orléans a d'autres chats à fouetter... et d'ailleurs il est exilé, tu le sais bien! Il n'a pas le droit de mettre les pieds en France. Il a des fondés de pouvoir.

Il daigna s'étendre un peu sur son voyage et parla de l'usine.

Il y avait une usine, en effet, à quatre kilomètres de Limoges, en pleins champs, une usine composée de trois corps de bâtiments : — une vieille grange, où était installée une meule que tournait un âne étique; perpendiculairement, deux hangars, où séchaient des façons de pots, et, par derrière, dressant sa masse informe de briques et de terre, une espèce de fortin croulant dont le pied était percé d'une ouverture cintrée : le four!

Pour l'instant, l'usine du duc d'Orléans, de M. Aristide Chevallier, d'une marquise, d'un prince, d'un évêque *in partibus* et des Pères Blancs se bornait à ce strict minimum. Il y avait dedans un chien de garde, contre d'improbables voleurs, et, tristes, sales, minables, trois ouvriers, en attendant les cinq cents qui, à la réorganisation, devaient donner de la vie aux grands bâtiments de fer, de verre et de ciment qu'on édifierait.

— ... De ciment armé, — avait insisté Bertrand, lorsque, sur place, il avait expliqué leur projet.

M. Aristide, envahi par une vague terreur de s'engager dans une entreprise déplorable, avait pourtant hasardé :

— C'est qu'il y a beaucoup, beaucoup à faire!

Bertrand avait parlé, dépliant un plan sur lequel ni la route qui menait à l'usine, ni l'usine existante avec son four, sa vieille grange et ses bâtiments n'étaient marqués :

— ... Vous saisissez : par ici, c'est la place des malaxeurs. Nous aurons des malaxeurs à double révolution, qui économisent plus du tiers de l'énergie qu'il faudrait si nous avions des malaxeurs ordinaires. De ce côté, les concasseurs... Des concasseurs nouveau système : avec eux, il n'y a pas de pierres qui tiennent : tout est réduit en poussière : tout! Ah!... Et par ici, voilà les ateliers de tourneurs en fin, pour les grandes

pièces, celles que les souverains s'offrent entre eux et que les gouvernements placent dans leurs musées : les pièces de collection...

Sans les filons, M. Aristide aurait reculé; non pas qu'il y vît clair, mais parce que, vraiment, il en revenait toujours là : « Il y avait beaucoup, beaucoup à faire!... »

Le contremaître était apparu : c'était un homme maigrichon, à barbe rare, et qui avait une drôle de façon de parler de l'installation de l'usine et des produits futurs. Pour lui, tout était des *trucs*, des *machins*, des *vapeurs* : « Comprenez, quand on aura le... le truc du machin de ce côté..., ça en boulottera, de la besogne!... » Ou bien il lançait des phrases énigmatiques : « En arrière, on fera une enceinte de 10 sur 20 : ça ne se sera jamais vu, 10 sur 20! C'est pour les réserves. Les cribles seront autour; comme ça, pas de temps de perdu... Voilà deux lignes de wagonnets; on apporte le kaolin : bon!... tout de suite, aux cribles!... et puis, à la réserve!... Ensuite, n'est-ce pas?... »

Les cribles, la réserve, les pilons, les concasseurs...

M. Aristide n'y entendait rien; Bertrand, pas plus que lui. Bertrand, du moins, savait pourquoi il ne comprenait rien.

On s'était mis en marche dans un champ de blé au bout duquel il y avait un énorme tas de bourriers et, près du tas, deux excavations, avec, chacune, une large tache blanche qu'on avait précieusement entourée d'un grillage.

— Les filons!

M. Aristide avait fait : « Ah! » comme s'il se réveillait.

On ouvrit la porte d'un des enclos et il foula ce sable précieux d'où sortiraient ces merveilles de porcelaines dont les souverains se feraient hommage.

Bertrand discutait avec le contremaître, mais M. Aristide ne l'écoutait déjà plus. Seuls, certains de leurs mots parvenaient jusqu'à lui : « Sondage... 97 pour cent... onze millions de mètres cubes... analyses chimiques... approximation minima... »

Ce qui faisait plus que tout cela, c'était cette poignée de terre blanche, fine, malléable, qu'il triturait et dont il ne parvenait plus à se débarrasser.

On lui en avait donné dans un cornet de papier, et puis, en compagnie de Bertrand, il était revenu à Limoges.

Il avait demandé :

— Enfin, quand croyez-vous que l'usine puisse être inaugurée ?

Il tenait à l' « inauguration ».

Cette fois, Bertrand avait pu se persuader qu'il tenait son homme. Le dîner avait achevé de le lui conquérir.

Le soir, lorsque madame Chevallier se fut retirée chez elle, M. Aristide, qu'un nouvel orgueil gonflait, entretint sa femme de Son Altesse le duc d'Orléans, de la marquise de Damfrémont, des Pères Blancs, et il lui montra précieusement son petit paquet de kaolin. Il versa quelques gouttes d'eau dans une assiette, jeta son kaolin dedans, brassa longuement et fit une galette, puis une boule, puis une sorte de vase.

Onze heures sonna : il aplatit son vase entre ses paumes, enveloppa la galette de terre dans un morceau de papier neuf et dit :

— Maintenant, dans quelques mois, nous pourrons *lui* dire : « Si vous ne vous trouvez pas bien ici, allez voir ailleurs ! »

Et ils montèrent se coucher, — M. Aristide commençant des songes d'argent, madame Aristide répétant, sans penser à mal, pour montrer qu'elle partageait l'avis de son mari :

— Allez voir ailleurs !... Parfaitement !

Le lendemain matin, en se réveillant, M. Aristide avait encore sur les lèvres le sourire de la veille. Ce voyage l'avait rajeuni. Adèle, qui était à l'affût des moindres gestes de ses maîtres, n'en revenait pas. Elle l'aperçut qui, après avoir chargé son canon, faisait les cent pas dans les allées, poussant du pied des cailloux et se baissant pour ramasser du sable qu'il examinait et qu'il rejetait ensuite.

M. Aristide n'était plus ici, ou bien, s'il y était encore, il y était transformé, comme son jardin, comme sa maison, — son jardin agrandi, sa maison embellie. — Les terres d'alentour lui appartenaient. Tout était la propriété de l'homme qui avait cette grande usine qu'on s'apprêtait à construire ; tout était la propriété de l'ami et de l'associé de

Son Altesse le duc d'Orléans... Il s'arrêta devant la borne qui, autrefois, était plantée à l'entrée de Forgault, sur la route de Niort, et qu'il avait fait apporter là parce qu'une couronne y était sculptée et que c'était une borne d'une route royale, — une borne royale!... Il s'assit dessus et la caressa de la main, heureux de sentir le froid d'une pierre qui avait été taillée alors que le pays avait un souverain : l'ancêtre d'un de ses associés!... Qui lui aurait dit cela?... Mais son agitation le contraignit à se lever. Il fallait donner du mouvement aux rêves qui roulaient en lui. Il marcha encore, par hygiène, — et, vers dix heures, sentant que ses rêves étaient, décidément, trop à l'étroit entre les murs de son jardin, il les emmena dans la rue et les arrêta devant chez Bertrand.

Bertrand sortit.

— Mon ami, — fit M. Aristide, — il faut examiner la situation...

Et ils se promenèrent : cinquante pas d'un côté, cinquante pas de l'autre.

Bertrand, tête nue, le porte-plume à l'oreille, traçait du doigt, en l'air, des lignes brisées, des courbes, piquait des points; mais sa figure restait ce qu'elle était d'ordinaire, paterne, troisième personne, et ses yeux demeuraient morts au-dessus de leurs poches bleuies; il parlait de sa voix calme, blême comme son teint farineux.

— Vous avez écrit à Monseigneur? demanda M. Aristide.

— A M. Lestisson, l'homme d'affaires, oui, — dit Bertrand.

— Il faut activer : on ne sait pas ce qui peut survenir. Une concurrence, un coup de Bourse...

« Une concurrence?... » Bertrand était tranquille de ce côté : ils avaient le terrain et les autorisations.

— Quant au coup de Bourse, réfléchissez, monsieur Aristide : nous sommes propriétaires de toutes les parts. Il n'y a que nous : sept têtes.

M. Aristide s'était mal exprimé :

— Je veux dire... je veux dire : une dépréciation de notre kaolin.

— Allons donc! — fit Bertrand, — qu'est-ce qu'on peut contre nous? Nous avons nos filons, les meilleurs filons connus...

— N'empêche qu'il faut se presser. Chaque jour perdu est un jour de bénéfices gaspillé.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, nom d'un chien! Les travaux commencent aujourd'hui. Vous entendez : *aujourd'hui*!

M. Aristide martyrisait son journal; s'il ne s'était maîtrisé, il aurait trépigné de joie.

Ils marchaient, silencieusement maintenant, tandis qu'aux fenêtres des ombres apparaissaient, s'éclipsaient et se montraient encore, guetteuses, prudentes et agiles. Les persiennes, qui étaient à demi fermées, palpitaient.

Depuis tant de semaines d'affût, nul ne savait encore ce que manigançaient M. Aristide et Bertrand.

Ce matin-là, leur promenade se prolongeait plus que de coutume. M. Aristide gesticulait avec animation, rejetait son chapeau en arrière, le ramenait en avant, serrait les poings, faisait de grandes enjambées et s'arrêtait tout à coup; à son côté, Bertrand marchait, placide... Qu'est-ce qui aurait bien pu le faire sortir de son apathie, lui, bon Dieu?... Des gains énormes?... Énormes, alors : capables de combler les trous qu'il avait creusés et de lui permettre d'opérer sa retraite en lui assurant la petite maison et le jardinet au bout de la grande rue d'un village, à deux pas de la rivière où, à l'ombre d'un grand arbre, tendant sa canne à pêche, il continuerait à faire des dupes avec une mouche artificielle qui flotterait sans malice dans un remous... Oui, oui, quelquefois, au beau milieu de ses tracas, cette vision de grand calme le visitait. Être un petit rentier!... Vivre, l'été, en bras de chemise, le gilet déboutonné, un chapeau de jonc sur la tête; l'hiver, en douillette, les pieds au chaud dans de bonnes pantoufles... Et ne plus faire d'affaires, jamais, jamais! Il en était si las!... Il aurait tant voulu se reposer!...

M. Aristide lui demandait, pour la centième fois :

— Voyons, Bertrand! le cœur sur la main, entre hommes qui n'ont pas peur de la vérité... Qu'est-ce que nous ferons, la première année?

Et Bertrand répondait, sans agacement :

— Je vous l'ai dit : nous rentrerons dans notre mise, bâtiments, machines, terrains, tout sera payé.

M. Aristide serrait son journal à pleins doigts pour s'y accrocher :

— C'est pourquoi, mon cher Bertrand, il faut se presser! Il faut, il faut se presser!

— Oui, oui, — faisait Bertrand.

En se retournant, ils se trouvèrent nez à nez avec Belloche, et M. Aristide, jovial, s'écria :

— Comment allez-vous?

Sans rejeter le bout de cigarette qu'il déplaçait de la langue, Belloche dit :

— Et ce voyage?

M. Aristide leva haut les sourcils, mais il les abaissa aussitôt et répondit en souriant :

— Merci. Ça n'a pas été long.

Bertrand n'ouvrit pas la bouche. M. Aristide répéta discrètement :

— Ça n'a pas été long... Quel temps merveilleux!

Ils étaient là, au milieu de la rue, depuis un instant, lorsqu'une carriole de paysan s'arrêta près d'eux; le gars qui la conduisait demanda :

— Vous n'avez pas vu l'docteur, m'sieu Bertrand?

— Le docteur?... Ma foi, non!

— J'viens d'chez lui : paraît qu'il est parti sur la route de Montjeau.

— C'est urgent?

— Quasiment!... C'est ma mère qu'étouffe depuis avant-hier.... *Diouc!*

Et il lança un grand coup de fouet à sa jument...

— On aurait vraiment besoin de deux docteurs dans le pays, — articula M. Aristide. — Voilà une femme qui étouffe depuis deux jours; il n'y a personne pour la secourir. Le docteur Métayer n'est jamais là.

— Tiens, — fit Bertrand, — voilà Juigné!

Juigné arrivait, souriant, se dandinant, gêné d'être vu de si loin. Il souleva la casquette de chauffeur qu'il étrennait, et puis il la replaça sur sa tête, avec précaution, des deux mains, à la façon d'un client qui essaye une coiffure devant le miroir d'un chapelier.

— Eh bien, Juigné?

— Eh bien, monsieur Aristide!... Ça coule?

— C'est commode, ça? — dit Belloche en empoignant sans façon, par le fond, la casquette de Juigné.

— Ah! oui, c'est commode!... c'est épatant!

La casquette avait une visière de celluloïd multicolore, une jugulaire de cuir verni fixée par deux boutons de nickel; sur le devant était agrafée une plaque de faux émail qui représentait une roue, une ancre, un fusil, une épée et, à la rigueur, aussi, un ballon, — tous les sports. — L'étoffe était mordorée et le tout dégageait une odeur de camphre et d'acide. Le prix et la pointure étaient encore à l'intérieur.

— Ah! — fit tout à coup Juigné dont la mémoire semblait se réveiller, — à propos, monsieur Aristide!... Vous avez vu le facteur?... eh ben! il peut se vanter de nous avoir fait chercher, oui!... Sans ma femme on aurait tout sûr pas trouvé!... Il demandait partout si on connaissait une demoiselle Jeanne... tiens, voilà que j'me souviens plus du nom, maintenant!... Jeanne?... Enfin, n'est-ce pas? on ne connaissait pas.

La figure de M. Aristide était devenue sévère, comme autrefois, avant qu'il eût abandonné sa morgue.

— C'était — continuait Juigné — pour une lettre qui venait de Paris, avec un en-tête de journal, pour... Ah!... pour... pour mademoiselle Jeanne Reverdy... C'est ça : Jeanne Reverdy... Y a pas de ça à Forgault, n'est-ce pas?

— C'est bon! — fit M. Aristide sèchement.

— Alors, c'est ma femme qu'a dit : « Mademoiselle Jeanne Reverdy?... Mais c'est madame Ernest, c'est la bru de... »

— C'est bon, c'est entendu, Juigné!... Et après?... C'est tout?...

Le pauvre Juigné ouvrait la bouche, ahuri par ce ton cinglant. Bertrand regardait les nuages, Belloche allumait une autre cigarette avec la parcelle de feu qui couvait sous la cendre de l'ancienne.

Juigné ne recouvrait pas ses esprits.

— Onze heures! — fit Bertrand.

— Whuït! — siffla Belloche, — Au déjeuner!... Je me sauve. Adieu, messieurs!

— Ah ben!... onze heures! — ânonna Juigné. — Moi aussi!...

— Je vous reverrai, n'est-ce pas, Bertrand? — dit M. Aristide.

Il n'y avait déjà plus dans la rue que M. Aristide qui regagnait sa maison, à pas raides, la figure verrouillée, les lèvres plissées, les ailes du nez pincées.

En dépliant sa serviette, il eut son filet de voix des sous-entendus pour dire à sa bru :

— Eh bien, ma chère amie, vous pouvez vous vanter d'avoir intrigué la ville entière, ce matin!...

Elle se méprit et demanda presque joyeusement :

— Comment donc?

— Vous ne savez pas?... Le facteur vous a remis une lettre? Non?... Alors vous allez la recevoir... Elle est adressée à mademoiselle Jeanne Reverdy; évidemment, personne à Forgault ne connaît mademoiselle Jeanne Reverdy... Sans madame Juigné...

Madame Chevallier blêmit un peu et répliqua simplement :

— C'est pour le concours de broderie.

— Oui, — dit madame Aristide.

Mais M. Aristide, le buste penché en avant, lui envoya par-dessous la table un coup de pied qui lui fit perdre l'envie d'aller plus loin et Adèle survint, apportant le premier plat.

Le silence s'installa en convive habitué de certains jours d'orage. Les oreilles de madame Chevallier bourdonnaient.

Cependant la mine de M. Aristide s'éclaircit insensiblement. Il déchiffrait la marque des assiettes : « Sarreguemines... Sarreguemines... »

— Donnez-moi donc, — fit-il à Flavie, — le petit compotier qui se trouve à gauche, dans le buffet.

« Limoges!... » Il examina la pièce, la gratta de l'ongle et s'absorba dans ses réflexions.

Avant le dessert, un coup de sonnette jeta le trouble dans le jardin et par toute la maison.

On entendit Flavie passer dans le couloir en courant.

— C'est votre lettre, — glissa M. Aristide. — Il serait peut-être préférable d'aller la recevoir vous-même : cette fille n'a pas besoin de savoir que...

Mais, sur un geste de madame Chevallier, il ajouta :

— Bien, bien! vous savez, moi, ça ne me concerne pas...

directement, — fit-il au moment où Flavie entrait, présentant la lettre.

Madame Chevallier lut l'adresse : *Mademoiselle Jeanne Reverdy, à Forgault*... Elle en eut une secousse au cœur si violente qu'elle sentit ses bras s'abattre. L'enveloppe était près de son couvert, énorme, avec une écriture qui pouvait se voir de si loin!

M. Aristide, qui balançait doucement la tête, appuya sur sa femme un regard qui signifiait : « Elle ne se décidera pas à la décacheter?... »

Madame Aristide leva les yeux au plafond pour prendre Dieu, les saints et les anges à témoin de ce qui arrivait.

Madame Chevallier émiettait son pain.

La pauvre lettre, qu'elle souhaitait avec tant d'impatience, à propos de laquelle Antonine lui disait encore la veille : « Il ne faut pas être pressée... Ils ont tant à faire!... Moi pour ma nappe, je n'ai reçu de nouvelles que la semaine du jugement!... » La pauvre lettre!...

Madame Chevallier était comme un enfant dont le jouet, commandé en cachette, n'arrive pas à son heure. Elle en mourait de honte, et le déjeuner lui semblait interminable.

M. Aristide, qui avait coutume de se lever dès la dernière bouchée, attendait obstinément qu'elle déchirât cette enveloppe : il voulait savoir!... La détonation du canon de midi le fit bondir sur sa chaise. Sa femme poussa un petit cri, madame Chevallier se sauva dans sa chambre...

Les poings fermés, les regards aigres et glacés, il murmura :

— Ah! dans quelques mois!...

X

C'était pourtant une lettre bien innocente :

Mademoiselle,

En vous accusant réception de votre envoi, je prends sur moi de vous faire espérer que votre travail sera retenu pour un prix. Je vous prie d'agréer mes vives félicitations. C'est une petite merveille de goût et de patience. Je suis d'autant plus heureuse de vous exprimer la satisfaction que j'ai de pouvoir exposer en

bonne place votre travail que vous portez le nom d'une de mes gentilles camarades de pension que j'aimais beaucoup, fille du colonel Reverdy.

Croyez, mademoiselle, etc.

HÉLÈNE DULUC.

Hélène Duluc!...

Madame Chevallier ouvrit son secrétaire, répondit fébrilement :

Ma chère Hélène, c'est-moi-même, Jeanne Reverdy. Mais je me nomme madame Jeanne Chevallier. Je t'écrirai plus longuement une autre fois. Aujourd'hui, je suis trop heureuse de te retrouver. J'en pleure de joie. Je t'embrasse.

JEANNE.

Elle sonna Flavie, l'envoya vite à la gare.

Hélène Duluc! Ah bien!...

En bas, madame Aristide avait déjà arrêté Flavie; mais, à ce moment, madame Chevallier apparut, rayonnante, semblable, avec ses cheveux lisses, à une image de primitif, à une femme de Van Eyck, mais exubérante, heureuse :

— Vous ne savez pas qui m'écrit? Hélène Duluc!... Hélène Duluc!...

Madame Aristide resta bouche bée : Hélène Duluc?... qui était-ce, Hélène Duluc?...

Antonine arrivait. Madame Chevallier courut à elle.

Brusquement elle était revenue à l'âge où, en compagnie de la petite Duluc, elle se présentait à son brevet simple.

— Vous comprenez, Antonine, sans mon nom de jeune fille, elle ne m'aurait jamais reconnue!

Et cette Antonine qui s'animait aussi!...

— Avec elle, ça y est! vous avez le premier prix!

Elles s'embrassèrent sur le perron.

M. Aristide qui, au bruit, s'était glissé jusqu'à la porte de la cuisine, les scrutait du coin de l'œil, tout à fait chaviré.

Sa femme s'approcha :

— Tu ne sais pas?...

Mais il fit un geste d'énervement : elle se tut.

— Eh bien, quoi?... Qu'est-ce qu'il y a?

Le soir, à la séance de la Croix d'Orgevault, madame Chevallier et Antonine avaient leur figure paisible de tous les jours, mais une allégresse transparaissait sous leur peau.

Madame Juigné, qui s'entendait à ne pas perdre son temps à des balivernes, les examinait sournoisement. A la fin, dans un silence, elle flûta :

— Pendant que j'y pense, madame Ernest... le facteur s'en est donné un mal, ce matin!... Il avait une lettre pour une demoiselle Jeanne Reverdy...

Madame Delafosse dit :

— Tiens, c'est vrai! Il est venu me demander pour qui ça pouvait être.

— A moi aussi! — éclata la femme Poulain.

Madame Chevallier, lentement, paisiblement, mais très fort, répondit :

— C'était pour moi.

Et elle continua à ravauder les chandails qui lui étaient dévolus, étonnée du ton de sa réplique.

— Figurez-vous, — expliqua madame Aristide, — c'est une ancienne amie de Jeanne...

Mais madame Florenval, qui n'écoutait pas, dit au bout d'un moment :

— Mesdames, j'aurais à vous proposer... (Les fronts se dressèrent.) A vous proposer quelqu'un : une autre dame patronnesse! (Les mots l'étranglaient.) C'est ma nièce : vous savez, madame Aristide? Berthe!...

— Berthe Hauriol?

— Elle travaille!... ah! dix fois mieux que moi!... Elle s'est fourré dans la tête d'être dame patronnesse. Je n'aurai pas la paix qu'elle ne le soit.

Madame Delafosse regarda par-dessus son lorgnon et prononça sévèrement :

— Dame patronnesse?... Elle est trop jeune... Elle devrait faire un stage.

— Qu'elle fasse un stage! — susurra madame Juigné.

Madame Florenval paraissait désolée.

— Nous pourrions, — dit madame Delafosse, en s'adressant à madame Chevallier, — la nommer zélatrice?

— Ah! zélatrice si vous voulez, — repartit madame Florenval; — elle serait si contente!

On la nomma zélatrice et cela combla une lacune dont nul, jusqu'ici, ne s'était aperçu. On décida, sur l'heure, qu'elle serait déléguée au nettoyage de la maison et au battage des chandails; pour la flatter, on décréta qu'elle s'occuperait aussi de la correspondance (il n'y en avait plus depuis longtemps), et on voulut la voir aussitôt.

Madame Juigné ne tenait pas en place :

— Une... comment dites-vous, madame Delafosse?

— Une zélatrice.

— Une zélatrice!...

Madame Florenval revint avec sa nièce, la poussa dans la salle et lui commanda de saluer ces dames.

— Tu es zélatrice, — fit-elle.

Berthe fondit en larmes.

C'était une forte fille brune à gros traits hommasses. Elle avait de très beaux yeux, grands et noirs, de grands yeux de veau.

On lui mit un balai entre les mains et elle balaya le couloir, le petit escalier, la chambre, la courette et la rue devant la maison.

Le premier honneur qu'on lui accorda fut de sortir en même temps que ces dames, la dernière, pour fermer la porte.

Après trois jours d'attente, madame Chevallier reçut une autre lettre, de la même écriture, mais sans en-tête de journal : « Ma chérie, » — comme autrefois! — « c'est bien toi! Maintenant que je t'ai, je ne te quitte plus. Et d'abord, que je te raconte au galop à qui tu as affaire... »

Il y avait quatre pages si gaies, si pleines d'entrain que madame Chevallier en ressentit une gêne indéfinissable et qu'en la relisant elle en fut un peu choquée.

Elle répondit, mais, déjà, avec moins d'enthousiasme, une lettre aimable, bien composée, dans quoi les mots de « veuve », « perdu mon fils », « retirée chez mes beaux-parents », « bonnes œuvres », « Antonine... » brochaient les étapes de son existence : il semblait que tout cela était recouvert d'une poudre grise, formée d'embryons de volontés, de tristesses, de

petits plaisirs et de toutes ces poussières de sentiments qui estompent les traits des recluses et parent leur renoncement d'une béatitude qu'on leur envie. A les entendre, elles ne désirent plus rien et ce n'est pas la fatalité qui les a poussées là ; si elles n'avouent pas ouvertement qu'elles y sont par goût, elles le laissent supposer : aussi ne songe-t-on pas à leur venir en aide. Madame Chevallier, d'ailleurs, en était au point d'ignorer si elle désirait secouer sa torpeur : tels ces malades qui ont des membres robustes et qui, pour avoir laissé s'éteindre leur énergie, ne peuvent plus se résoudre à faire un mouvement et se croient sur le point de mourir...

Tout de même, quel rayon de soleil contenait cette lettre d'Hélène Duluc!... Un rayon de soleil qui la pénétra et qui la fit pleurer sur quelque chose de douloureux, sur une image de femme, jeune, jolie, courageuse, — si différente d'elle-même! — à quoi elle aurait si bien pu ressembler!

Hélène Duluc!...

— Vous êtes contente, hein? — fit Antonine en arrivant.

Elle n'avait pas d'Hélène Duluc dans sa vie, elle, et d'entendre madame Chevallier parler de cette amie retrouvée, elle ressentait ce qu'éprouvent, dans les pensions, les orphelins ou les petits boursiers pauvres qui, aux jours de congé, voient partir leurs voisins et se préparent à passer des heures désolées qui ne seront que de longues récréations sans jeux, sans camarades, pendant lesquelles on les traînera dehors, en rangs, jusqu'à l'étude du soir où, pour les aider à tuer leur ennui, on leur prêtera des livres de grandes aventures. Au moment de la rentrée, ils sont là, derrière la porte, anxieux, à guetter les amis pour leur demander, le cœur étreint : « As-tu canoté?... As-tu fumé?... Avec qui étais-tu?... »

Antonine questionnait madame Chevallier :

— Qu'est-ce qu'elle fait, à Paris?

— Elle dirige un journal de modes, mais il ne faut pas le dire ici : ma belle-mère ne comprendrait pas.

— En effet!...

— J'ai dit qu'elle s'occupe de bonnes œuvres.

— Vous avez bien fait!

— Et puis...

Madame Chevallier hésitait; mais avec Antonine!...

— J'ai dit qu'elle était veuve. Ça n'est pas vrai : elle n'est pas mariée. Elle vit toute seule et elle travaille.

— C'est très bien ! — fit Antonine.

— Elle gagne beaucoup d'argent.

Ce Paris !

A chaque lettre, c'étaient des confidences nouvelles. Hélène Duluc devenait une sorte d'être fabuleux qui lançait dans Forgault de grands tourbillons de menus bonheurs. Madame Chevallier respirait plus vite, oppressée, ses yeux se troublaient et elle se demandait ce qu'elle faisait, à cette fenêtre qui dominait ce jardin où le soleil se plaquait. Elle contemplait les allées de sable, bordées de maigres traits de buis, ces enclos pitoyables à l'intérieur desquels les fleurs ont l'air de plantes d'exposition qui attendent chacune leur étiquette. Elle regardait la grille, sèche, revêche, hostile, qu'aucune liane ne décorait parce qu'une vigne vierge, une glycine, des volubilis, désagrègent la peinture et appellent la rouille. Elle regardait cette clôture blanchie à la chaux sur quoi rien ne grimpait, ces espaliers étriqués et, sur le faîte des murs, ces tuiles rouges, propres, où rien ne courait, ni lierre, ni mousse, rien !

Elle entendait au loin la marchande de poisson qui promenait la marée : neuf heures !

Elle rêvait, rêvait jusqu'à ce qu'un aigre petit bruit de trompette perçât l'atmosphère ; — les journaux de Poitiers : — dix heures !

Un berdaquement de roues sur les pavés : le forgeron apparaissait, poussant, en compagnie de son apprenti, une charrette à bras où il y avait deux paires de roues qu'il allait ferrer dans un terrain vague : mercredi ! C'était son jour : ce soir, il expédierait les quatre roues à Niort, — quatre roues par semaine, en dehors de l'imprévu ; toujours quatre roues, toujours le mercredi.

Cette obsession lui pesait sur la tête, sur les épaules, sur la poitrine.

Elle n'avait pas l'intuition de sa déchéance : cette clarté est réservée à ceux qui, pour connaître ce qu'ils sont, ont le courage d'imaginer ce qu'ils auraient pu être. Si elle avait tenté

de s'examiner, ses forces l'auraient trahie. Maintenant, quand elle recevait une lettre de Paris, elle en était toute ébranlée : tant de gaîté, tant de jeunesse, l'écrasait comme le sommeil de Forgault, où grouillaient tant d'agitations mesquines, l'avait écrasée — autrefois.

Lorsque mademoiselle Duluc lui écrivit au sujet du concours, elle n'en parla pas à Antonine. Son amie lui disait :

Le jury se réunira dans une huitaine et décidera du prix d'honneur et de quelques autres. Je m'arrangerai pour avoir les deux premiers pour vous, les prix d'honneur étant réservés à des protégées de la présidente.

Elle s'arrêta là, avec, confusément, un sentiment douloureux qui lui faisait prendre en pitié ce concours, qui n'en était pas un.

Elle chérissait ses illusions à la façon dont un enfant chérit les personnages de ses légendes, et les plus belles réalités lui étaient pénibles. Celle-ci, brutale, décevante, causait un écœurement qu'elle ne parvenait pas à chasser.

Un concours où le mérite entrait si peu en ligne de compte!... Mon Dieu!... Si Antonine pouvait se douter de cela!...

Mais une autre lettre de Paris vint lui procurer un sujet d'agitation :

... Veux-tu me rendre un grand service? Voici... La femme d'un de mes administrateurs, en même temps qu'elle voudrait acheter ton paravent, serait heureuse d'avoir deux grands coussins dans le genre de ta merveille. Consentirais-tu à entreprendre la tâche? Tu combinerais les dessins à ta fantaisie. Je suis sûre que ce sera très bien...

Pour tout autre qu'elle, je n'insisterais pas...

Mademoiselle Duluc terminait par :

D'ailleurs, le travail sera bien payé et nul autre que nous n'en saura rien.

« Le travail sera bien payé!... » Quelle folle que cette Hélène!

Madame Chevallier haussa les épaules et s'abîma dans ses réflexions.

Encore une lettre dont elle ne soufflerait mot à personne!...

Pourtant. dès qu'Antonine fut là, elle ne put se retenir de lui avouer qu'elle avait reçu des nouvelles de Paris.

— Eh bien?...

— Eh bien, rien encore!

— Mademoiselle Duluc ne parle pas du concours?...

— Non!...

La lettre était sur le guéridon; elle la prit, et, brusquement, dit :

— Lisez-la!

Deux minutes après, Antonine battait des mains, enthousiasmée :

— Qui est-ce qui avait raison, hein?... Vous en avez, un succès!... Oh!... oh!... Il faut commencer les coussins immédiatement!... Vous me permettrez bien d'en faire un?...

Il fallut choisir les soies, arrêter les dessins, s'organiser pour une semaine de besogne. Le lendemain, elles étaient à l'ouvrage.

Le jour où elles expédièrent leurs broderies, parut le journal qui donnait le palmarès du concours. Ce fut Antonine qui apporta la nouvelle, une Antonine transfigurée.

Madame Chevallier essayait de partager son enthousiasme, mais elle savait de quoi était composé le plat.

Au déjeuner, M. Aristide dit, sur un ton de persiflage :

— Il paraît que vous avez gagné quelque chose, à votre loterie?

Elle se redressa sous le coup :

— A notre loterie?...

— Enfin, vous avez gagné un bronze?...

— Ça n'est pas à une loterie, voyons! — plaça madame Aristide.

— C'est à un concours!

M. Aristide regarda sa bru. Elle avait prononcé si fermement : « C'est à un concours » qu'il en fut fouetté.

— Mais, pardon, ma chère amie! J'ai bien le droit de m'inquiéter de ce qui vous arrive, je suppose?

Et, comme sa femme faisait mine de s'interposer, il jeta vers elle un : « Je t'en prie! » qui l'étrangla net; mais. déjà,

pressentant que, dans l'état de ses affaires financières, il était allé trop loin, il ajouta :

— Je ne croyais pas vous être désagréable.

— Eh bien, — répéta, doucement cette fois, madame Chevallier, — c'est à un concours.

Mais il ne l'écoutait déjà plus. Il examinait une assiette : « Sarreguemines... », et pensait qu'à Limoges on ferait mieux que cela.

Malgré que madame Aristide se dépensât en attentions, le déjeuner s'acheva en silence.

Le chapeau sur la tête, M. Aristide, qui cuvait son irritation sourdement, guetta le coup de canon de midi, et disparut aussitôt : il avait besoin que Bertrand lui rafraîchît ses espoirs...

Deux heures plus tard, il revenait, mais en compagnie de Belloche, qui, un peu gêné de se retrouver ici, s'arrêtait devant les arbres du jardin dans l'attitude d'un homme qui s'est déshabitué de fréquenter les lieux où il se trouve et qui constate les changements accomplis pendant son absence.

Jusque sous la tonnelle, ils parurent s'entretenir de futilités; mais là M. Aristide se croisa les bras, incrédule, et considéra Belloche qui, une main dans son gousset, paisiblement, lui répondit. Ensuite ils marchèrent, dans l'allée du fond, Belloche poursuivant ses explications, M. Aristide faisant des pauses, de temps en temps, les jambes écartées.

Madame Chevallier, qui les avait aperçus de sa chambre, avait dit à Antonine :

— Votre frère est ici.

Et la pauvre fille avait blêmi un peu plus. Ses doigts diaphanes avaient tremblé sur l'ouvrage et sa gaîté s'était évaporée.

Son frère!... Quand elle le savait chez eux, elle était plus tranquille, mais dehors... et ici!...

Au bout d'un instant, elle demanda :

— Il est toujours avec monsieur Aristide?

C'était doux, infiniment, et retenu; il n'y avait aucune apparence de tourment et les doigts travailleurs ne tremblaient plus. Détachée, elle aussi, madame Chevallier fit :

— Je ne sais pas.

Puis elle se leva en disant :

— Je vais voir.

D'une fenêtre qui donnait sur le potager, elle les aperçut, près du canon de midi. M. Aristide passait inconsciemment sa main sur le socle ; Belloche parlait en regardant d'un autre côté, fixement. Madame Chevallier revint vers Antonine et dit : « Oui », simplement, mais troublée, et chacune se remit à la tâche, réglant son souffle et comprimant une appréhension vague. Toutes les deux se taisaient.

Il y avait de la catastrophe dans l'air.

Le soir, à table, M. Aristide consentit à dire qu'il avait eu la visite de Belloche aujourd'hui.

Les assiettes, qui n'étaient pas épargnées dans le service, cliquetaient plus fort. La pendule n'avait pas été remontée, et cela rendait le silence plus étouffant.

— Tiens, — fit madame Aristide, — la pendule qui est arrêtée !

M. Aristide tira sa montre, dit :

— Il est sept heures et demie.

Le dîner se termina là-dessus.

Lorsqu'ils furent seuls, madame Aristide ne put s'empêcher de demander :

— Qu'est-ce que Belloche désirait ?

Il lui répondit :

— Il venait pour moi.

Et, comme il n'ajouta rien, qu'il arpenta la pièce dans tous les sens, et qu'il sifflotait rageusement, elle jugea prudent de ne plus ouvrir la bouche, débarrassa la table, tourna de droite et de gauche, gênée dans cette atmosphère lourde de pressentiments, et disparut dans la cuisine, où elle prit une chaise, s'assit entre le panier à pain et le buffet de bois blanc et fit si bien qu'à la cuisine l'atmosphère devint aussi intolérable que dans le reste de la maison.

Adèle s'exclama :

— Ah ben !... Y avait-i' longtemps qu'on n'avait vu monsieur Belloche !

Madame Aristide faisait la sourde oreille. Adèle reprit :

— C'est-i' que c'est pour les affaires de la Croix ?

— Oui, — fit madame Aristide.

La vaisselle était finie depuis longtemps, la cuisine en

ordre pour la nuit, que madame Aristide était encore là, perdue dans ses réflexions, étonnée de réfléchir.

Lorsque Adèle, enfin, se retira, suivie de Flavie, elle sortit aussi et passa dans la salle à manger, mais elle recula : il n'y avait plus personne!

Une vision de malheur traversa son gros esprit de maman couveuse. Aristide était dehors!

Elle courut à la porte. La porte était fermée.

Alors elle monta.

Il était couché!

Elle ne lui demanda pas : « Tu dors, Aristide? » Elle était trop contente de le voir dormir ou de croire qu'il dormait. Elle se déshabilla vite, sans bruit, contre son habitude, se coiffa de son bonnet blanc à brides empesées, fit sa prière, souffla la bougie et se coula dans le lit.

M. Aristide, face au mur, serrant les poings, remâchait ses idées. Il entendait sa femme qui se tournait lentement pour ne pas le déranger, et ce surcroît de précautions l'agaçait. Il avait des fourmis dans les jambes, des crampes dans les doigts. Il remua doucement les pieds et, d'un insensible mouvement, étendit un bras.

Il dût gratter le rideau.

Il y eut un bondissement dans le lit et madame Aristide se trouva assise, chuchotant, émue :

— Une souris!

Pour le coup, il ne se retint plus et cria :

— Ah çà, tu es folle, nom d'un chien!... Tu ne vas pas me laisser dormir?... Qu'est-ce que c'est que ces façons-là?

— Je te dis qu'il y a une souris.

— C'est moi qui gratte le rideau!

— Oh!... oh! — fit-elle, — écoute, vraiment, je ne sais pas ce que tu as, mon pauvre Aristide!... Oh!... oh!...

Quand ses larmes eurent cessé de couler et qu'elle eut étouffé ses soupirs, elle s'ingénia de toutes ses forces à ne pas bouger, pour s'entraîner au sommeil.

Il aurait fallu peu de chose pour qu'elle reposât paisiblement. Il aurait fallu qu'en se déshabillant elle eût fait tomber ses bottines et qu'elle eût articulé : « Ah! là! Je ne peux plus me baisser! » qu'elle eût employé un quart d'heure à préparer

sa tête pour le lendemain, qu'elle eût couru de droite, de gauche, en chemise et en bonnet blanc, comme un fantôme bien ridicule. que son mari lui eût dit : « C'est agaçant à la fin! dépêche-toi!... » Il aurait fallu qu'elle eût accompli les rites accoutumés. Sa joue aurait à peine touché l'oreiller que ses paupières se seraient closes.

Mais elle entendit sonner dix heures, dix heures et demie, — peut-être onze heures : ce n'était pas bien sûr... Alors son obstination triompha : elle dormit...

Elle dormit jusqu'à ce que le soleil, qui zébrait de lames aveuglantes le parquet de la chambre, brûlât son dernier cauchemar. Elle fit :

— Ah! quelle chaleur!

Et elle s'éveilla.

Dans son cerveau de linotte, il ne restait rien de ce qui l'avait tourmentée la veille. La visite de Belloche?... D'ailleurs, était-ce la visite de Belloche qui avait exaspéré Aristide?... Et puis, baste!... Elle commença sa prière à genoux et, le *Pater* achevé, elle partit vers la table de toilette, défaisant ses tresses en récitant l'*Ave*.

Chaque matin, elle parlait ainsi à la Vierge, sans façon, de femme à femme, en disposant ses cheveux, comme si la Vierge exigeait moins d'égards que Dieu...

A neuf heures, un coup de sonnette anima toute la façade de la maison. Madame Aristide, qui était dans la salle à manger, souleva un rideau; Adèle, qui « faisait le vestibule », surgit pour aller ouvrir; Flavie, qui était au grenier, apparut à l'œil-de-bœuf; madame Chevallier ouvrit sa fenêtre, et M. Aristide s'avança précipitamment. Il dit à Adèle :

— J'y vais!

Belloche était derrière la grille. Il entra, tendit la main à M. Aristide, et, sans un mot, ils s'en furent au fond du jardin.

Il n'y avait plus, comme autrefois, de M. Aristide distant, orgueilleux, toujours plus grand que son voisin et « magistrat » : il commençait à se mettre au niveau des autres. Persuadé que sa barque n'était plus solide et redoutant les bourrasques, il se rapprochait de la rive, ignorant que c'est sur la côte que la tempête est le plus dangereuse. Mais, de

tous ceux qui le fréquentaient, Belloche était encore le seul à avoir pris des libertés avec lui. Il disait bien encore : « Monsieur Aristide ». M. Aristide, lui, l'appelait bien : « Belloche ». Mais l'un semblait prononcer : « Aristide », tout court, et l'autre : « mon vénéré Belloche ».

Ils se promenèrent longtemps, puis ils rentrèrent à la maison, et M. Aristide, laissant Belloche dans le vestibule, monta au premier en disant :

— Le temps de changer de veston !...

A ce moment, madame Chevallier, qui les croyait partis, sortit de sa chambre. Ce n'était pas qu'elle craignît de retrouver Belloche, mais on n'aime pas à rencontrer sur son chemin ce qui vous cause un frisson de dégoût.

Au bas de l'escalier, elle eut un haut-le-corps.

— Hé, bonjour ! — s'écria Belloche. — Je vous ai fait peur !... Comment allez-vous ?

Elle répondit :

— Merci, monsieur.

Et, comme elle obliquait pour passer, Belloche se plaça résolument devant elle, et, souriant à sa façon de satyre, il lui demanda :

— Vous faites toujours la méchante ?

Stupéfaite, madame Chevallier chercha sa voix, et, dans un éclat de colère, elle lança :

— Dites donc !...

Sa physionomie était si farouche que Belloche se recula, marmonnant :

— Je vois que le malentendu n'est pas dissipé...

Mais elle traversa le couloir, de son grand pas souple, et elle disparut. Belloche en fut ébloui, — comme les incrédules, à la résurrection de Lazare, — et M. Aristide, qui le trouva le dos au mur, l'air absent, lui dit :

— Eh bien ?...

— Voilà ! — fit-il en clignant des yeux.

Madame Aristide, rongée par la curiosité, survint avec des :

— Tiens ! monsieur Belloche !... Bonjour, monsieur Belloche...

— C'est bon, c'est bon ! — dit M. Aristide. — Laisse-nous !... Je reviendrai tout à l'heure !...

Elle resta dans le vestibule, longtemps. Madame Chevallier l'y retrouva.

— Je crois — confia-t-elle finement à sa belle-fille — que Belloche entre dans les combinaisons de Limoges.

Aussitôt elle se mordit la langue.

— Oui, — fit-elle en essayant de se rattraper, — c'est une affaire financière... Il faut garder cela pour nous...

Et, bien vite, pour faire oublier son indiscrétion, elle lança :

— Vous allez travailler, Jeanne?... encore?... toujours, donc?... Vous avez tort, ma chère fille, vous travaillez trop! Vous vous perdrez les yeux!...

Ah! vraiment?... Sans l'écouter, madame Chevallier se retira dans sa chambre et s'y enferma.

Elle voulut se remettre à son ouvrage, mais ses doigts tremblaient.

Voilà!... Elle ne pouvait plus travailler!... C'était à cause de ce Belloche!

A cause de Belloche?... Parce qu'il se montrait ici?... Était-elle donc chez elle?...

Ah! si elle avait été chez elle!...

Et la pensée d'une petite maison, qu'elle avait construite en rêve, la visita.

Le docteur Métayer avait raison : il faudrait bien, un jour, prendre une décision!...

Elle se mit à réfléchir, mais la douce figure d'Antonine se présenta. Elle la vit à côté d'elle, le jour de l'attentat de Belloche; elle entendait encore la voix de cette amie lui demander : « Pardon! » à l'oreille, et la supplier de ne rien faire. « Si vous saviez! Je n'ai que vous... »

« Je n'ai que vous!... » N'avoir qu'une amie, une seule, quand on est Antonine, qu'on habite avec un être pareil!...

« Je n'ai que vous!... » Une grande pitié lui baigna le cœur. C'était vrai : elle était l'unique soutien de cette Antonine, et l'amitié qu'elle avait pour elle s'accrut d'un peu de reconnaissance pour le sacrifice qu'elle lui faisait. D'ailleurs, à quoi bon dire à M. Aristide : « J'exige que Belloche ne mette plus les pieds ici »?... Que redoutait-elle de lui?...

Elle s'imaginait que, si Belloche avait été là, elle ne se serait pas départie de son calme. Elle était sûre d'elle, comme jadis,

lorsque, avant la mort de son mari et dès qu'elle avait été veuve, elle tenait tête à son beau-père qui l'assaillait d'allusions à propos de sa toilette, de sa façon de vivre, à propos de l'éducation de Christian, — un temps dont elle ne se souvenait plus.

Cependant, quand elle entendit Antonine dans l'escalier, elle eut un battement de cœur à l'idée qu'elle pourrait, si elle le voulait, lui infliger une peine immense. Elle n'aurait qu'à lui annoncer, sérieusement, qu'elle était décidée à fuir cette maison où Belloche revenait malgré elle, ramené par M. Aristide...

Mais Antonine entra, bouleversée, et lui dit, en se laissant tomber sur une chaise :

— Mon frère part en voyage avec monsieur Aristide!...

Sa mine était si drôle que madame Chevallier éclata de rire.

Ah! qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait ri si fort! « Monsieur Aristide partait en voyage?... avec monsieur Belloche?... Eh bien?... »

— Eh bien, je ne sais pas, mais... — dit Antonine, interdite.

Madame Chevallier avait retrouvé, intact, chaud et jeune, son rire glorieux d'autrefois, un rire qu'Antonine ignorait et qui acheva de lui faire perdre contenance.

Elle la considérait, étonnée, ne sachant plus que penser. Ses yeux aux reflets rouges, ses yeux d'animal de nuit, cherchaient à distinguer ce qui se passait dans la lumière du jour, où s'agitait une vague forme de femme qu'ils ne reconnaissaient plus.

— Antonine!... Antonine!... il faudra me répéter ça souvent; vous m'amusez trop! — faisait madame Chevallier.

Ah! monsieur Aristide s'en allait en voyage avec Belloche!...

Elle avait le sentiment qu'une transformation s'opérait autour d'elle.

Ceux qui vivent si à l'étroit, en province ou dans les grandes villes, éternellement au milieu des mêmes objets, avec les mêmes gens qui partagent leur existence ou qui en ont une semblable, tout près d'eux, ont cette prescience qu'ignorent ceux que rien ne fixe. Pour ces emmurés, une pendule qui n'a pas été remontée, une chaise, un cadre déplacé, des volets qui ne grincent pas à l'heure où on les ferme d'ordinaire, sont

des indices significatifs. Les catastrophes des atomes qui les entourent les enthousiasment ou les abattent.

M. Aristide et Belloche partaient en voyage!

Antonine se frottait doucement le front, comme pour chasser de vilaines idées.

Madame Chevallier se levait, s'asseyait, fourgonnait dans la corbeille à ouvrage, sans raison... Elle était dans une agitation extraordinaire.

— Vous viendrez dîner avec nous, et déjeuner... tous les jours!... Si, si. si!... Je le veux!... Vous n'êtes pas la maîtresse!...

— Qu'est-ce qui vous prend? — demanda timidement Antonine.

— Il me prend... que je suis très contente, que...

Elle réfléchit; un vague sourire erra sur ses lèvres et, de sa voix blanche, elle dit :

— C'est vrai! Je crois tout de même que j'ai bien changé!

Le voile qui cachait son passé venait brusquement de se déchirer.

— Alors, — reprit-elle plus posément, — mon beau-père part en voyage avec monsieur Belloche!...

— Eh bien?...

— Eh bien, Antonine, nous aurons la paix!... Et nous pourrons travailler tant que nous voudrons!...

Elle avait déjà son air de tous les jours.

Cette fois, Antonine la retrouva.

Madame Aristide entre-bâilla la porte, faisant, mi-bonne femme, mi-sérieuse :

— Ah! j'espère, oui!... On s'en donnait, tout à l'heure!... Vous avez bien raison...

Et elle disparut.

Au bout d'un instant, Antonine qui, de son coin d'ombre, regardait madame Chevallier, soupira :

— Vous m'avez fait peur.

— Moi?...

— Oui!... Quand vous avez ri!

— Je riais comme ça... autrefois, — dit madame Chevallier.

Ce fut tout.

Elles entendirent remuer des meubles, pousser des chaises : chacune pensa qu'on faisait la valise de M. Aristide...

Le soir, lorsqu'elles descendirent, madame Aristide dit à sa bru :

— Ah! ma chère amie, nous allons dîner en tête à tête!... Ne m'en parlez pas!... Votre beau-père a été obligé de s'en aller en voyage... Je crois — reprit-elle en s'adressant à Antonine — que monsieur Belloche est parti aussi?...

— Dans ce cas, — fit madame Chevallier, — vous dînerez avec nous, sans cérémonie.

Antonine protestait; madame Aristide, embarrassée, s'excusait :

— Dame!... ce sera à la fortune du pot!... Il n'y a rien... Si j'avais su...

Après le dîner, toutes les trois firent un tour de jardin.

— Si nous tirions le banc?... proposa madame Aristide. Parce que, vous savez, la nuit, sous les charmilles, il y a un tas de bêtes!

Mais elle ne fut pas plus tôt assise qu'elle eut l'idée d'aller à la cuisine.

Antonine et madame Chevallier demeurèrent seules.

De loin, vint une mélopée qu'un paysan chantait, de sa voix de tête, dure, sèche, semblable aux paysages de ce Poitou dont les horizons ne s'enveloppent jamais de bleu, semblable à cette race toute en traits, nette, revêche, sans fantaisie et sans poésie.

Les crapauds tintinnabulaient.

Une voiture ronfla dans une rue :

— Le docteur Métayer! — fit tout bas madame Chevallier.

Depuis le temps, elle aussi avait appris à distinguer tous les bruits de la ville.

— Il en mène, une vie! — dit paisiblement Antonine.

Le paysan continuait de chanter.

Une demie sonna tout à coup, et Antonine se leva.

— Je vous accompagne, — dit madame Chevallier.

Madame Aristide, en la voyant sortir, se récria :

— A cette heure, par cette nuit!...

Il était neuf heures et demie et toutes les étoiles étaient au ciel.

Le lendemain, malgré que madame Aristide se fût décidée à un grand nettoyage, la maison semblait dormir. Le salon était ouvert et son odeur de moisi, pompée par la chaleur du dehors, montait au ras des murs, s'enfournait dans les fenêtres des étages et visitait les pièces.

Adèle, dans le feu du travail, interpellait Flavie :

— La tête de loup!... Le plumeau!...

On remuait l'échelle double, on battait les tapis.

Il y avait un branle-bas de veille de fête.

Madame Chevallier se mit à faire la toilette complète de sa chambre. Elle essuyait, objet par objet, époussetait, frottait. Il y avait longtemps qu'une pareille joie ne l'avait animée.

Le canon de midi resta muet...

Après le déjeuner, quand Antonine arriva, madame Chevallier lui dit fièrement :

— J'en ai enlevé, de la poussière!...

Et elle était si contente d'elle qu'elle voulut prendre des vacances :

— Allons nous promener!...

— Oh! — fit Antonine, troublée.

Madame Aristide, qui était dans le couloir, entra en disant :

— Voulez-vous que nous allions au cimetière?

Pourquoi pas?

La journée était incomparable.

Dans la rue, on racola madame Juigné, et puis madame Poulain. Une fois que ces dames se furent renseignées sur le voyage de M. Aristide et qu'elles eurent appris que c'était un voyage d'affaires, elles bavardèrent comme des pies borgnes.

Madame Chevallier marchait en arrière avec Antonine, qui se dirigeait comme une aveugle, la tête oblique, les yeux clos, attentive à régler son pas sur le pas de son amie.

Au cimetière, madame Juigné s'en fut voir un oncle, dans un coin, et madame Poulain prit la grande allée qui conduisait à la tombe d'un de ses cousins.

Madame Aristide, après un signe de croix, s'agenouilla pour désherber et tapa sur le gardien qui laissait pousser le chiendent. Elle disait :

— Mon pauvre Ernest!... pauvre cher fils, si bon!... Et Christian!... Ah! mon Dieu!...

Mais le chiendent lui donnait tant de mal qu'elle ne songeait pas à pleurer.

Enfin elle rejoignit madame Poulain; madame Juigné abandonna son oncle pour courir à elles, et toutes les trois commencèrent de parcourir les petits routins du cimetière, stationnant devant chaque « concession », s'entretenant du défunt, gaîment : on racontait ses aventures.

C'est une promenade dont on connaît trop peu l'innocent agrément. Chaque pas vous jette dans un sujet nouveau et tout cela fait qu'on ravaude l'histoire du pays. On cherche, on se trompe, on rectifie : c'est un jeu passionnant de construction et de devinettes. On enjambe une maison, on retrouve la famille un peu plus loin, on s'amuse, — et il y a de quoi s'amuser dans ce répertoire de croix de pierre et de bois, de dalles qui s'effritent et de couronnes rouillées.

Madame Chevallier était restée avec Antonine. Elles firent une pause devant la tombe des vieux Belloche, dont Antonine se mit à parler tendrement, découvrant dans son âme, translucide comme sa peau, « maman... papa... Dovic... », — « Ludovic », celui qui devait être « Belloche » tout court, plus tard, pour les chanteuses de beuglants, pour les miséreuses au corps frais, pour les femelles avachies, pour les mineures maigres qu'il payait en sucres d'orge, pour tout le monde!

Belloche avait été « Dovic »!

Était-ce possible?

En repassant devant la sépulture Chevallier, elles s'arrêtèrent.

— Vous l'aimiez bien? — dit Antonine.

— Qui? — demanda madame Chevallier.

— Monsieur Christian?

— Appelez-le donc Christian.

Cette fois, il lui sembla qu'elle était plus près de lui. Elle s'agenouilla encore et demeura longtemps ainsi, jusqu'au retour de madame Aristide, qui, en bonne compagnie, avait revu plus d'un siècle de Forgault...

Avant de se coucher, madame Chevallier ouvrit une lettre de Christian. Tout à coup, à relire ces lignes, elle retrouva la silhouette de son fils : elle le voyait clairement, là, tout près

d'elle d'abord, et puis au lycée, écrivant ces pages, sous le bec de gaz qui chantait :

Écoute, maman chérie. Je dois d'abord te dire que je vais avoir à travailler fameusement pour enlever mon baccalauréat à dix-sept ans : aussi je prends mon courage à deux mains. Je travaillerai; seulement, tu comprends, il ne faudrait pas que je reste pensionnaire. Tu ne peux pas t'imaginer ce que c'est. Il y a des moments où on a envie d'étudier sa géographie, et puis, juste, c'est du grec! Ensuite, vois-tu, chacun a ses petites manies : moi, je n'apprends vite mes leçons qu'en les lisant tout haut. Ici, je ne peux pas et, si j'étais externe, j'aurais une petite chambre, tout près de la tienne, avec une étagère pour mes livres et une autre pour mes pierres, parce que, plus je réfléchis, et plus je me dis que j'aurai une grande collection de géologie...

Madame Chevallier pleurait doucement; mais, brusquement, de l'alinéa suivant, un nom lui sauta aux yeux : « Monsieur Colonna... »

L'enchantement avait disparu. Elle eut une étreinte : la figure de son petit s'embruma, le fantôme devint trouble... Un autre surgit et le remplaça : M. Colonna!...

Elle ne pouvait plus penser à M. Colonna sans avoir ce serrement de cœur affreux sous lequel elle défaillait comme au rappel d'un crime. Quand il se présentait, elle faisait un bond de côté, se jetait dans des préoccupations ridicules, parlait, s'agitait, se terrait ensuite profondément comme ces poissons qui, pour échapper au danger, « boulent » de la vase et s'enfuient à la faveur du nuage.

Malgré elle, dans son existence de cloîtrée, elle s'était initiée aux rouèries de la vie étroite : elle évitait si soigneusement de songer à ce qu'elle avait été que ses sentiments d'autrefois lui étaient devenus étrangers et qu'ils lui apparaissaient monstrueux.

Elle avait fini par être de Forgault : ses deux grands deuils l'avaient vaincue. Si elle avait raisonné, elle aurait secoué son apathie, mais le propre de la petite province est de ne jamais, jamais raisonner. On « se fait une raison », c'est-à-dire qu'on admet sans discussion ce qui doit être admis; — et ce qui doit être admis vient « d'on ne sait où », de l'air, peut-être, de

l'ennui qui traîne par les rues et dans les maisons, de tout et de rien de précis. Ceux qui raisonneraient feraient sourire, et rien n'empêche mieux de raisonner que le sourire qui rôde autour des propos.

Silencieusement, on se laisse gagner par les manies qui attendent l'instant propice pour s'infiltrer en vous, et, lorsque la veuve parle de « son pauvre mari », la mère de « son pauvre enfant », le parent de « son pauvre parent », rien ne vibre en eux. Ils content des faits, et, s'ils y ajoutent des soupirs ou des « bonnes gens », c'est à la manière de madame Aristide, par habitude.

XI

Le lendemain matin, madame Chevallier était déjà descendue de sa chambre lorsqu'on lui apporta une lettre de Paris :

Ma chérie, tu es une fée, et ton amie, mademoiselle Antonine, en est une autre. Tu ferais ma fortune si tu le voulais, — et tu le voudras. Il faut absolument que tu me rendes le service de me trouver des brodeuses. Tu les dresseras, tu tâcheras qu'elles t'imitent; le travail sera bien payé. Tu verras ce que nous ferons ensemble!...

Et, parmi les exclamations, les projets de dessin, les détails de la besogne, l'embrouillement des : « C'est agaçant d'être pressée comme ça... », la plume en retard sur les idées, madame Chevallier démêla qu'Hélène Duluc voulait lancer une nouveauté :

Voici ce que je te propose... Ça va être trop long à t'expliquer. Enfin, écoute-moi! Je... Non! Quand je suis obligée d'écrire des affaires comme celle-là, j'étouffe! J'étouffe déjà quand je dois les expliquer de vive voix... Mais il serait bien plus simple de nous revoir... Tiens!... J'ai la plus folle envie de t'embrasser. Je puis prendre 48 heures après le Grand Prix. Voudras-tu de moi à ce moment? Tu vas me répondre oui; je te détaillerai mon projet, nous travaillerons l'affaire, et puis, enfin, je reverrai ma chère petite Jeanne! Ce sera mes vacances, ma chérie. Deux jours en pleine campagne, avec toi! Qu'il doit faire bon dans ton pays! En attendant, il faut que tu commences à dresser ton atelier...

Elle lui donnait des indications :

Je te fournirai la soie, les rubans, — tout! D'ici là, fais-moi broder ce que je t'envoie. Tu trouveras les modèles dans le paquet. C'est pour mes essais... Ah! c'est admirable!...

Te souviens-tu de la petite Melville? Je l'ai rencontrée au vernissage, mariée, mère de famille, belle situation, gentille toujours...

Quelle brouillon que cette Hélène!

A la fin de la lettre, il y avait :

J'accroche à ce griffonnage un mandat pour le paravent et les coussins...

Il y avait deux cents francs, et cela fit à madame Chevallier l'effet d'une gifle.

— Hein? Croyez-vous! dit-elle à Antonine, le jour même. Cette folle!...

Elle ne pouvait pas comprendre qu'on la payât. Et deux cents francs!... pour une semaine de travail à deux!

— Il y a votre paravent!

— Et quand même?... Mon paravent!... Je vous dis qu'elle est folle!... Jamais je n'oserai aller toucher le mandat à la poste!

Alors elles résolurent d'aller le toucher ensemble et d'en verser le montant à l'Œuvre.

— D'ailleurs, — expliqua Antonine, — au lieu de tricoter des chandails qui ne serviront peut-être jamais, on pourrait bien faire de la broderie qu'on vendrait, et l'argent serait pour les pauvres!...

Elles consultèrent madame Aristide, qui sauta sur l'idée.

— Chut! — faisait madame Chevallier, — il ne faut pas trop en parler!

— Bien sûr!... bien sûr!... — répondait madame Aristide.

On décida sur l'heure d'en conférer avec ces dames, et madame Aristide, qui voulait se donner l'illusion qu'elle était maîtresse de maison, proposa une réunion pour le soir même :

— Ici!... Je ferai du thé... On convoquera la zélatrice!...

Elle saisit son chapeau et partit, pressée, attachant les brides en pleine rue.

Chez madame Delafosse, elle ne rencontra qu'Émile Delafosse, qui recopiait des actions de grâces et qui répondit :

— Ma femme, madame Aristide?... Elle est probablement à la chapelle de la Vierge.

A madame Poulain, elle conta par le menu ce qu'on leur soumettrait. A madame Juigné aussi, à toutes, parbleu! Ces dames se passionnaient... Deux cents francs pour un paravent et deux coussins!...

Pendant ce temps, M. Aristide, qui était arrivé par le train de Niort, avait sonné chez lui, avait passé devant Flavie, figée d'étonnement, et, n'apercevant pas sa femme en bas, avait demandé où elle était.

Sortie?... Ah! elle était sortie?...

Il serra les lèvres, ordonna d'aller chercher sa valise à la gare et, rageusement, s'en fut charger son canon.

La maison parut morte.

Le canon chargé, M. Aristide se promena, les mains au dos; examinant distraitement les treilles, dans l'attitude d'un homme qui revient de voyage et qui ne trouve personne au foyer.

En haut, dans la chambre de madame Chevallier, on avait chuchoté : « Le voilà! » et Antonine, pliant son ouvrage, s'était apprêtée à rentrer chez elle.

— Restez un peu, — fit madame Chevallier.

Elle soupira doucement :

— Mon frère...

Il s'agissait bien de lui!

— Et la réunion de ce soir!

Cela les glaça. Elles réfléchirent.

Antonine était d'avis d'informer ces dames qu'on se réunirait à l'Œuvre; mais le thé de madame Aristide!...

L'épervier planait : les oiseaux n'osaient plus bouger.

Cependant madame Chevallier, que ces deux jours de liberté avaient rendue plus courageuse, résolut d'avertir son beau-père. Antonine n'eut pas le temps de faire un mouvement, qu'elle était déjà dans l'escalier.

— Tiens... Jeanne! — fit M. Aristide, mais d'un ton si nouveau qu'elle perdit contenance.

Ce n'était pas le ton pointu ordinaire, pas non plus le ton

aimable et cérémonieux de ses instants de diplomatie; la figure aussi était tout autre.

Et voilà que M. Aristide prenait très bien le projet de réunion!... Il s'enquérait de l'heure, du nombre de personnes, — un peu absent, peut-être, mais aimable, — quand madame Aristide survint, bouleversée, le chapeau de travers et sa horde d'exclamations aux lèvres :

— Aristide! Ah! mon pauvre homme!... (Elle ne l'avait pas vu depuis vingt ans!...) Comment vas-tu? Mon Dieu, que tu dois être fatigué!... Tu ne sais pas?... avant-hier... (Cela la tenaillait comme un remords!...) Eh bien, avant-hier, nous avons invité Antonine à dîner!... Cette pauvre fille, on ne pouvait pas la laisser seule!

M. Aristide souriait.

On aurait cru qu'il allait bondir : non! Il souriait, — fraîchement, mais il souriait!... Et, profitant de ce que madame Chevallier s'était éloignée pour parler à Adèle, il demanda, de sa façon coupante :

— C'est toi qui as eu cette idée?... Non?... Tant pis! Tu n'aurais pas pu en avoir une meilleure!... A propos...

Sa femme ne respirait plus.

— Tu invites donc le comité, maintenant?... C'est ce soir qu'on boit du thé ici?...

— Du thé!... Oh! du thé! — fit-elle en haussant les épaules. — Peuh! Non, va!... Rien... Écoute, Aristide! Tu ne sais pas?... c'est ta bru...

Elle pensait qu'il valait mieux la jeter par-dessus bord sans hésiter.

M. Aristide l'arrêta sèchement d'un :

— C'est bon!

Et il reprit, d'une voix cinglante :

— Tu n'as pas invité ces messieurs?... Préviens-les que je compte sur eux.

Puis il tourna les talons.

Sur le perron, il fit volte-face, dévisagea sa femme et lança :

— Eh bien?...

Il n'y avait pas d'explication à attendre de lui.

D'un coup de poing de vieux grognard, elle rajusta son chapeau, et, à grandes enjambées, repartit vers les demeures

de ces dames de l'Œuvre, le cœur gros de ne savoir à quoi rimait l'ordre qu'elle transmettait, et cependant heureuse, vaguement, à cause du thé.

A huit heures moins le quart, Belloche arrivait. Un Belloche transformé, propre, la barbe à peu près nettoyée, mais, ce qui était plus extraordinaire que tout, Belloche accompagné d'Antonine!

Ils paraissaient comme ces vieux époux irréconciliables, qu'une cérémonie réunit et qui s'avancent l'un près de l'autre, parcourant leur rue et saluant leurs connaissances : chacun d'eux est tel que la veille, et pourtant on les reconnaît à peine. Ils ne savent plus se tenir : gênés par les regards qui s'attachent à eux, ils buttent dans des pavés, saluent de travers, avec des gestes endimanchés...

Madame Chevallier demanda tout bas à Antonine :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne sais pas!

— Ah! — s'exclama madame Aristide, — vous êtes les premiers!... C'est très bien!

Elle ouvrit le salon, y porta la lampe, alluma deux bougies dans les candélabres, dont les branches en avaient une demi-douzaine de toutes les couleurs, et on s'assit.

Il faisait glacial et cela sentait le moisi. Les panaches grisonnants et poussiéreux des vases de la cheminée, piqués de fleurs en papier, donnaient un air de fête nègre.

La réception devait être tout à fait « exceptionnelle ».

A la queue leu leu, se présentèrent les Poulain, les Juigné, et puis les Delafosse, et la zélatrice qui pénétra dans le salon en se glissant derrière les fauteuils, saluant de loin, à petits coups de tête, avant de disparaître dans un coin, cachée par le « voltaire ».

M. Aristide avait une main sur l'épaule de Belloche et s'entretenait avec lui, — de haut encore, mais si amicalement!

Madame Aristide, pour la dixième fois, racontait la « surprise » :

— Vous comprenez, ça en serait, une affaire, pour nous!... De la broderie, c'est pas difficile, et on en gagnerait, de l'argent!... et vite, oui!...

— Qu'en ferons-nous? — demanda madame Delafosse, qui, elle seule, n'était au courant de rien.

— Pardine! — dit madame Poulain, — ce sera pour les pauvres!

— Dame! — fit madame Juigné.

— Pour qu'ils aillent boire sur la place, probablement? Nous aurons travaillé pour les bouchons?... Merci!

— Mais — plaça Antonine — on leur achèterait de la viande, du pain, de tout en nature...

On discutait. Madame Delafosse, qui ne soufflait plus mot depuis un moment, fit signe qu'elle désirait parler.

Elle parla.

« L'Œuvre n'était pas un bureau de bienfaisance. C'était une œuvre de lainages... »

— D'ailleurs, — conclut-elle aigrement, — moi, je ne sais pas broder.

— Qué qu'ça fait! — dit madame Poulain, — on brodera pour vous!

— Je n'ai pas besoin qu'on brode pour moi, madame Poulain!...

Cela tournait mal.

Dans le clan de ces messieurs, on agitait un autre sujet.

Juigné, Delafosse et Poulain se faisaient des confidences, en regardant M. Aristide et Belloche.

— Moi, — affirmait Poulain, — ça m'épate!... Ils sont copains, ma parole!

Delafosse marmonnait entre ses dents :

— On n'a pas idée c'que j'm'en f...!

— Moi aussi, — reprenait Poulain ; — seulement, c'est pour dire c'que je pense.

Juigné souriait bêtement.

Au-dessus du dossier du voltaire, se montrait la figure de la zélatrice qui, lèvres ouvertes, buvait tout ce qui venait du groupe de ces dames...

En plein brouhaha, les Bertrand entrèrent.

A ce moment, M. Aristide s'éclipsa par la salle à manger, sans les accueillir, jetant derrière lui :

— Je reviens!... J'ai oublié...

— Aristide! — appela sa femme.

La porte s'était refermée.

Lorsqu'il réapparut, madame Aristide expliquait à madame Bertrand la combinaison de la broderie :

— Vous comprenez, c'est une occasion...

— Chut! — commanda M. Aristide, en frappant sur la serviette qu'il avait achetée depuis qu'il était « financier ».

Bertrand s'avança vers lui, la main tendue, mais M. Aristide consultait son dossier de notes; un tic faisait tressauter le sourire qu'il avait aux lèvres.

— Chut! mesdames!... Mesdames, messieurs, si vous voulez vous taire?...

Delafosse chuchota :

— Ben, mon vieux Poulain, on va rigoler!

Il ne s'imaginait pas si bien dire.

— Assis! — fit madame Aristide, comme au théâtre.

Il y avait une chaise qui restait libre, au milieu du salon : M. Aristide la désigna du doigt à Bertrand, avec désinvolture, presque avec gentillesse, et, faisant des yeux le tour de l'assistance devenue enfin attentive, il repoussa un candélabre, installa sa serviette sur la cheminée, prit des papiers, et, apercevant sa femme, il la rejoignit, solennel :

— Fais-moi le plaisir de prendre ce siège, et vous, Jeanne, celui-ci!

L'une à sa droite, l'autre à sa gauche.

Ah! qu'on s'amusait!

Madame Juigné gloussait, madame Poulain se trémoussait et pouffait, s'attendant à un petit jeu; Bertrand, à cause de sa longue habitude de ne se sentir à l'aise nulle part, effleurait les visages de ses regards, quêtant un éclaircissement, quelque chose à quoi s'accrocher, un rien, — pour son apaisement.

— Mesdames, messieurs, — fit M. Aristide, — j'ai voulu vous présenter un homme à qui je dois une reconnaissance éternelle...

Chacun examina ses voisins.

— C'est monsieur Ludovic Belloche!

Il y eut un : « Ah!... » prolongé.

— Il y a quelques mois, — poursuivit M. Aristide, — comme j'avais des capitaux disponibles, mon ami, notre ami, monsieur Bertrand... (et il mordait dans le nom!) m'indiqua une affaire

industrielle intéressante. Je passe sur les détails. Il s'agisssait d'une usine de porcelaine. Monseigneur le duc d'Orléans en était, ainsi que... Voici d'ailleurs la liste des actionnaires...

Il énuméra la marquise de Damfrémont, le prince de Maurepas, le supérieur des Pères Blancs, monseigneur de Bayac, — avec des éloges pour chacun.

— L'usine devait se construire. Tout marchait si bien que j'avais pensé, un moment, qu'il serait bon d'y associer votre œuvre, mesdames. Oui, oui! et j'en ai parlé, la semaine dernière, à Belloche. C'est pourquoi, avant-hier... (Il s'arrêta; ses lèvres tremblaient.) Belloche, qui voulait se renseigner, est parti avec moi pour Limoges. Nous en arrivons.

Bertrand se dressa, mais, aussitôt, il se laissa retomber sur sa chaise, les jambes fauchées.

— Nous en arrivons, parfaitement! — fit M. Aristide en se tournant vers lui. — Et, tenez!...

Mais, ne pouvant plus maîtriser sa colère, les yeux hors des orbites, le bras tendu, il se reprit à deux fois, la voix étranglée dans la gorge, pour lui lâcher :

— Frip... fripouille!

Cela fit comme un formidable craquement de tonnerre; la vie parut suspendue pour l'éternité.

On entendit, dans le souffle de Bertrand, un : « Viens! » sec, impératif. Sa femme se pencha en avant, oscilla, et, les paupières closes, rassemblant son énergie, elle se raidit et marcha du côté de son mari.

M. Aristide cria encore :

— Frip... fripouille!

Il ne se sentait plus d'indignation.

Madame Bertrand se retourna lentement, écarta les bras... Son attitude était d'une indéfinissable noblesse. Elle n'implorait pas, elle ne tenait pas le coup orgueilleusement : elle protégeait et demandait grâce. On ne l'avait jamais vue ainsi.

M. Aristide tapa du pied en disant :

— Je vous défends de...

Mais il s'arrêta, dominé par cette ombre.

Il tripota ses papiers, et, s'efforçant de retrouver son calme, il sourit en vilain garnement qui a médité un tour de sa façon.

— Attendez l'explication, au moins! La voici!... Je vais vous lire la lettre que j'écris à Monseigneur le duc d'Orléans :

« *Monseigneur, j'ai la profonde tristesse d'informer Votre Altesse Royale qu'un chevalier d'industrie a eu le cynisme d'abuser de votre confiance...* »

— C'est une infamie! — hurla Bertrand.

— Vous n'avez pas la parole!

Et, comme les Bertrand faisaient mine de partir, M. Aristide dit posément à son ancien associé :

— La porte est fermée à clef!

C'était affreux.

Madame Chevallier, plus blanche qu'un linge, avait les mains crispées à son corsage.

La femme Juigné, elle-même, était prise au spectacle.

Cependant la zélatrice souriait béatement. Bien installée derrière le fauteuil Voltaire, elle croyait assister à une comédie organisée. On aurait mis le feu aux rideaux, M. Aristide aurait donné des coups de couteau à Bertrand, que la lumière ne se serait pas faite dans son esprit. Elle voyait des visages blêmes, où les yeux s'ouvraient démesurément; personne ne bronchait... Pourquoi?... Ah! voilà!... Pourquoi?... Elle avait cette face intelligente des gens qui ne comprennent rien à ce qui se produit et qui traversent des drames avec ces clignements de paupières qui signifient : « C'est pour rire?... Parfaitement! Je comprends! »

— Je continue, — dit M. Aristide :

« *... qu'un chevalier d'industrie a eu le cynisme d'abuser de votre confiance. L'usine de Limoges n'existe pas et il n'y a pas de filon de kaolin. Monseigneur, Votre Altesse a été volée honteusement, et l'idée que le voleur est de mon pays me fait plus de peine, cent fois, que la perte pécuniaire que j'ai le grand honneur de subir aux côtés de Votre Altesse. J'ai porté plainte...* »

Cela parut tirer Bertrand de sa stupeur : il bondit. Mais, à son ordinaire, il n'était pas un héros : il ne fut pas plus un héros dans cette impasse. Il dit seulement :

— C'est faux!... c'est faux!

Et, presque posément :

— Je veux m'expliquer!...

M. Aristide, qui, devant cet homme démantibulé, avait du courage à revendre, lui répondit :

— Quand j'aurai terminé!...

Puis il voulut continuer de lire sa lettre, mais madame Bertrand s'effondra.

Les femmes se précipitèrent pour la ramasser, toutes ensemble, et toutes ensemble aussi elles s'arrêtèrent au premier pas, comme s'il s'était agi de relever une pestiférée. Seule, madame Chevallier s'agenouilla près d'elle, lui soutint le buste, et, se persuadant qu'elle n'arriverait jamais à traîner son fardeau jusqu'au canapé, elle appela Antonine.

Antonine ne bougea pas. Elle avait la tête renversée en arrière sur le dossier de son fauteuil : elle était évanouie. Nul ne s'inquiéta d'elle.

M. Aristide poursuivit.

— « *J'ai porté plainte aujourd'hui...* »

Alors madame Chevallier, indignée, lui cria :

— Taisez-vous donc!

La misérable madame Bertrand ânonnait à l'oreille de madame Chevallier :

— Merci... merci... merci!

Quand elle fut debout, elle essaya d'atteindre son mari, mais madame Chevallier l'entraîna doucement, et M. Aristide, qui redoutait un éclat de sa bru, les précéda pour leur ouvrir la porte.

A l'instant où il sortait, Bertrand se retourna et dit :

— Il y a un malentendu!... Tout cela est faux. Je me justifierai.

A M. Aristide, il fit :

— Vous en reviendrez, monsieur Aristide!... Je ne vous en veux pas, vous savez!... Vous en reviendrez!...

M. Aristide répétait son : « Frip... fripouille! » entre les dents, comme quelqu'un qui est au plus mal et qui n'a plus qu'un mot à la bouche.

En chassant Bertrand, il parvint cependant à lui dire :

— La lettre à Monseigneur partira demain.

— C'est pas la peine! répondit Bertrand à bout de forces. Il n'en est pas!... le prince de Maurepas non plus, le supérieur

des Pères Blancs... personne... Il n'y a que vous... Mais je me justifierai, monsieur Aristide... Vous verrez ça...

— Bien! — fit Belloche de sa place, — en attendant, demain vous aurez le procureur de la République chez vous!

On entendit Bertrand traverser la salle à manger, rejoindre sa femme, et puis, dès que la porte du perron se fut fermée, un grand sanglot.

M. Aristide se précipita dans le couloir : c'était madame Chevallier qui, le front au mur, pleurait, secouée par de longs spasmes.

On accourut avec des lumières.

Madame Aristide faisait, en essayant de calmer sa bru et de la ramener au salon :

— Ma chère enfant!... ma chère Jeanne!... Hein! ce Bertrand! Canaille!... fripouille!...

Mais madame Chevallier voulut se retirer dans sa chambre, toute seule, et renvoya son monde assez sèchement.

Lorsqu'on reprit ses places, on aperçut la figure de la zélatrice qui souriait au-dessus du fauteuil Voltaire : elle regardait, à l'autre bout de la pièce, Antonine, dont le corps seul s'était insensiblement affaissé.

Madame Aristide poussa un grand cri. On appela Adèle, on appela Flavie, et il y eut un tel remue-ménage que madame Chevallier descendit quatre à quatre l'escalier, haletante et déjà préparée à un nouveau drame.

Il fallut ranimer Antonine : on lui présenta du vinaigre, on lui mit une pincée de poivre sous le nez et madame Aristide la lui fit priser de force.

Dans un moment pareil, on lui aurait fait avaler du pétrole, si quelqu'un l'avait proposé comme remède.

Antonine finit par éternuer : alors on la porta dans la cuisine, on lui mit des linges mouillés sur le front; on lui tapotait les mains, on l'éventait avec un torchon...

Elle continuait d'éternuer, elle était sauvée!

A peine avait-elle repris ses sens qu'on l'abandonna pour revenir au salon.

Il y eut un tumulte inimaginable, des : « Croyez-vous! ces Bertrand?... Canailles!... Je m'en étais toujours douté!... »

Chacun s'en était toujours douté.

Belloche, modestement, baissait les yeux.

Tout à coup, M. Aristide, qui était allé chercher son échantillon de kaolin, apparut, et le silence se fit encore.

Il articula péniblement, en montrant le petit paquet :

— Voilà une pièce à conviction !

On fit : « Oh !... »

Il n'y avait plus à douter.

— Et maintenant, — dit-il en prenant la main de « Ludovic Belloche », — il faut qu'on sache que voici mon sauveur. Sans lui, nous serions rui... notre fortune serait compromise. Je le remercie publiquement.

Belloche avait des : « Non, mais non ! » discrets.

— Si ! — affirma M. Aristide, — vous êtes mon sauveur !

Et ils s'embrassèrent.

— Quant à cette fripouille, demain il sera sous les verrous !

Là-dessus, le tumulte recommença.

« ... Sous les verrous !... Ah ! voleur, canaille !... » La chair était fumante, les chiens aboyaient, se battaient, déchirant leur proie à pleines dents : c'était une curée.

— Vous l'avez vue, hein ? — faisait madame Aristide en parlant de madame Bertrand. — Elle n'a pas dit ouf !... Ah ! la vilaine femme !... Quand je pense que j'ai reçu ça chez moi !...

Madame Juigné recommençait de roucouler comme un pigeon gavé devant sa grenaille. Madame Delafosse dit péremptoirement à M. Aristide :

— Vous avez été dur, mais il n'y a rien à reprendre !

— Canaille ! — répétait M. Aristide. — Monseigneur le duc d'Orléans !... la marquise de Damfrémont !...

Belloche, doucement, s'obstinait dans ses remontrances :

— Vous n'avez jamais voulu me croire ! J'étais sûr que c'était de la frime !

— Canaille !...

La vraie catastrophe se trouvait là : le duc d'Orléans, les Pères Blancs, la marquise de Damfrémont, monseigneur de Bayac n'en étaient pas !... Il était seul, tout seul ! On le prendrait pour un imbécile !

Le duc d'Orléans ne perdait rien !... ni les Pères Blancs, ni personne !... que lui !

La honte d'avoir été roulé lui était plus amère que la fuite de ses rêves et de ses capitaux.

— C'est égal, — répétait Belloche, demain!...

Il faisait le geste d'un geôlier.

Quel scandale! On ne pouvait plus se quitter. Chacun voulait en prendre son content. Il fallait pourtant se faire une raison. On oublia le thé de madame Aristide, et, dans un brouhaha indescriptible, tous partirent ensemble.

Tous?...

La zélatrice était à la même place, avec la même figure extasiée : la comédie se poursuivait pour elle.

Madame Aristide fut obligée de lui faire signe que c'était fini. Elle serait bien restée jusqu'au lever du soleil!...

Les ménages Delafosse, Poulain et Juigné étaient sortis, que M. Aristide tenait toujours Belloche par le coude.

Sur le point de se souhaiter une bonne nuit, ils s'aperçurent qu'Antonine n'était pas là.

On apprit d'Adèle que madame Chevallier l'avait fait coucher dans le lit de Christian.

La pauvre fille claquait la fièvre, secouée par cette émotion de tout à l'heure qui lui en rappelait une autre dont nul n'avait connaissance ici, — une soirée à Angoulême avec, comme acteurs, un ouvrier, sa gamine et Belloche, et, comme témoin, elle, Antonine qui embrassait la petite et qui répétait au père : « Je vous en supplie, monsieur, nous paierons ce qu'il faudra mais ne portez pas plainte!... Je vous en supplie!... »

Aujourd'hui, Belloche était un des justiciers!

Lorsque Forgault s'éveilla, la nouvelle était déjà partout. On aurait dit que, parcourant les rues, elle s'était infiltrée dans chaque maison.

On passait devant l'étude Bertrand, sans s'arrêter d'abord, et puis en ralentissant. Les volets ne s'ouvrant pas, quelqu'un émit l'idée que Bertrand avait gagné La Rochelle, où il s'embarquerait. On prévint le tambour de ville, qui était aussi garde champêtre, mais il ne voulut pas courir après les fugitifs sans ordre; d'ailleurs, il remarqua que, puisqu'il fallait courir, il valait mieux courir après eux par le premier train. Un peu après, les quatre gendarmes de Forgault apparurent.

On ne douta plus que les Bertrand eussent filé...

On entourait la force armée; chaque habitant donnait son opinion, mais tous étaient d'avis qu'il fallait agir.

Le brigadier disait :

— Si nous n'avons pas d'ordres, nous ne pouvons rien faire.

S'ils n'avaient pas d'ordres!...

— Eh bien, — répliqua quelqu'un, — s'ils s'étaient suicidés, vous n'entreriez pas?...

Il n'en fallut pas plus pour qu'on se mît à crier que les Bertrand agonisaient, et qu'il fallait les sauver.

Alors le brigadier frappa aux volets de la salle à manger, et, comme on ne répondait pas, il autorisa deux de ses hommes à escalader le mur du jardin : la maison était close de ce côté comme de l'autre.

Le charron fit sauter une serrure : on visita les pièces du rez-de-chaussée...

Les oiseaux s'étaient envolés, et la figure du brigadier commençait à s'allonger.

Pendant qu'on prévenait M. Aristide, un gendarme monta au premier.

Les portes étaient fermées à la targette : d'un coup d'épaule, il en enfonça une, aperçut quelque chose qui semblait un corps allongé sur le parquet; en même temps, une bouffée d'odeur âcre le prit à la gorge.

Le brave homme n'en avait jamais tant vu.

Il appela à l'aide, et, au bruit que firent les gros souliers dans l'escalier, on aurait pu croire que tout Forgault donnait l'assaut.

Quelqu'un brisa les vitres pour ouvrir les volets : — on aurait pu, simplement, ouvrir la fenêtre, mais il fallait bien que le drame se reflétât à l'extérieur; — on trouva madame Bertrand à terre, tassée sur elle-même, de côté, les mains jointes, comme si elle était morte en priant, et Bertrand étendu sur le lit.

Même pour mourir, il avait pris la meilleure place.

M. Aristide survint.

L'opinion publique se tournait déjà contre lui.

— Au moins, — fit-il gravement, — il ne volera plus le pauvre monde!

C'en fut assez pour que les sympathies lui fussent acquises. Il aurait dit : « Canaille!... » ou bien il aurait soupiré sur cette fin, qu'on l'aurait probablement hué. Il parlait du « pauvre monde » : un peu plus on l'aurait porté en triomphe, et chacun s'empressa d'agir en victime de Bertrand.

Le jour même, l'abbé Soubise fit le voyage de Poitiers, pour consulter son évêque, qui décida que Bertrand s'était suicidé et que sa femme était morte d'accident. Ainsi, l'Église exercerait à la fois sa justice et montrerait son indulgence : on s'accordait pour reconnaître le double suicide, mais enfin la douce madame Bertrand était assidue aux offices, donnait aux pauvres, faisait partie de l'Œuvre, tandis que Bertrand...

En l'absence de la famille qui, n'ayant que des dettes à recueillir, ne se souciait pas d'apparaître, on fixa l'enterrement de madame Bertrand au vendredi matin, à neuf heures. On ne sut qui arrêta celui de Bertrand pour le même jour, à deux heures de l'après-midi, mais on reçut, de Niort, des lettres de faire-part :

Vous êtes prié d'assister aux obsèques civiles du citoyen Bertrand...

Le vendredi matin, lorsque l'abbé Soubise, accompagné de son enfant de chœur, se présenta pour faire la levée du corps de madame Bertrand, personne n'était là, pas un habitant, pas un porteur, personne enfin! Il fut obligé d'envoyer chercher le sacristain, qui décida le fossoyeur et le gardien du cimetière à se joindre à lui.

Au bout d'une heure, le cortège parvint à s'ébranler; c'était la misérable dépouille de madame Bertrand, sur son brancard, qui le fermait.

Sur le parcours, les trottoirs étaient encombrés de curieux. On se signait au passage de la croix et on détournait la tête devant la bière.

Flavie, qui s'était échappée de chez M. Aristide, revint dire à madame Chevallier :

— Si madame veut voir un bel enterrement, qu'elle se

presse!... Ah! ben! pour le sûr, qu'on ne voudrait pas se montrer derrière le cercueil d'une suicidée!

Madame Chevallier en fut outrée. Elle revit cette ombre qu'était déjà madame Bertrand vivante, elle la revit surtout telle qu'elle était trois jours avant, lorsqu'elle l'avait prise contre elle, dans le salon de son beau-père; elle percevait encore le : « Merci, merci... » où débordait la reconnaissance de la misérable martyre. C'en fut assez pour la décider : elle s'habilla en hâte et arriva devant l'église au moment où le convoi en sortait.

— Hein? croyez-vous! — fit madame Poulain qui la croisa.

Elle ne lui répondit pas.

Les porteurs souriaient en ayant l'air de dire : « Vous savez, nous, on s'en fiche : on est payé! »

Alors, tranquillement, madame Chevallier se détacha des curieux, traversa le grand espace vide que creusait le cercueil et suivit.

Tout aussitôt madame Poulain la rejoignit en disant :

— Ben, moi aussi, donc!...

En avant, l'enfant de chœur s'approcha du curé et dut lui faire part de l'événement.

Madame Chevallier marchait, les yeux baissés, les mains jointes, mais le corps droit, orgueilleuse de l'acte qu'elle accomplissait et se sentant différente de tous ces gens qui ricanaient tout à l'heure et qui, maintenant, n'osaient plus tant se réjouir.

La bonne madame Poulain n'y voyait pas si loin: elle était simplement contente d'être aux côtés de madame Chevallier qui devait bien avoir ses raisons d'accompagner madame Bertrand à sa dernière demeure.

A onze heures, M. Aristide, qui avait appelé sa bru pour le déjeuner, se mit à table avec madame Aristide.

Adèle, dont les mains tremblaient, cassa un verre et renversa le poivre. Elle savait où était madame Ernest : la femme du charron le lui avait dit...

M. Aristide prenait son café, quand on entendit ouvrir la grille du jardin. Il regarda sa femme, qui se précipita vers la fenêtre, mais madame Chevallier était déjà dans le vestibule.

Elle monta dans sa chambre et redescendit un instant après.

M. Aristide avait filé du côté de son canon.

— Eh bien, Jeanne?... — fit madame Aristide. — Nous avons mangé, ma chère fille! D'où venez-vous donc?

Elle répondit posément :

— De l'enterrement de madame Bertrand.

Madame Aristide resta bouche ouverte, bras inertes, abrutie par la révélation. Au moment où Adèle apporta les plats réchauffés, elle s'échappa et courut prendre le vent près de monsieur Aristide.

— De...?

— De l'enterrement!

— Tu es folle!

Madame Aristide se glissa jusqu'à la cuisine, dit à Adèle en soupirant :

— Ah! mon Dieu!... Cette pauvre madame Bertrand!... Ça n'était pas une mauvaise femme!...

— Ben sûr! — fit Adèle, — et moi, j'trouve ça très bien, c'qu'a fait madame Ernest.

— Qui vous l'a dit?

— La Birault. Et elle aussi trouve ça très bien!... C'est vrai! pourquoi qu'on ne l'aurait pas suivie?

— Ça va en faire!...

— Eh ben, ça en fera!... A madame Ernest, ça lui est bien égal... et puis à madame Poulain, donc!

— Madame Poulain?...

— Dame!... elles étaient toutes les deux, n'est-ce pas?... Moi, j'peux le jurer devant Dieu et la Sainte Vierge! si j'étais pas qu'une domestique, j'y aurais été, à l'enterrement!... Et j'aurais voulu voir qu'on me dise quéque chose!

Madame Aristide revint à son mari et répéta les propos d'Adèle... M. Aristide marcha, marcha, sans un mot.

Le canon de midi partit : il ne l'entendit pas. Il n'y avait pas de nuages au ciel, et pourtant tout lui paraissait noir, la maison, les treilles, autour de lui, les allées aveuglantes, tout!

Trente mille francs envolés, — peut-être... peut-être!... il faudrait voir! — et maintenant, sa bru qui faisaient des siennes?...

Deux catastrophes!

Dans l'après-midi, il y eut l'enterrement Bertrand.

Le dernier train de Niort avait amené une vingtaine d'hommes décorés de cocardes et dont l'un portait une bannière enroulée. Ils se firent indiquer la maison du notaire et s'y rendirent en corps. Ils avaient des mines de conjurés. Le chef de la bande était jeune, élégant, et avait un large monocle.

On sut que c'étaient les délégués de la loge du « Buisson ardent ».

Ils sortirent eux-mêmes le cercueil de Bertrand, déployèrent leur bannière, et, quand la rue fut pleine de curieux, le jeune homme au monocle harangua la foule.

Il parlait aisément et para Bertrand d'un tas de qualités qu'on ne lui connaissait pas.

Puis on se mit en route, la bannière précédant le corps, les « Buissons » le suivant, et, venant derrière eux, les mécontents de Forgault, — ceux que ni les républicains ni les conservateurs, ne satisfaisaient.

Au cimetière, un autre délégué prit la parole.

« Il s'agissait, expliqua-t-il, de s'entendre. La République tournait au régime impérial. On foulait aux pieds les principes de la Révolution : il connaissait, heureusement, un homme capable de les relever... » Il présenta leur chef, l'éloquent jeune homme au monocle.

— Souvenez-vous de lui, mes amis, — fit-il ; — aux prochaines élections, vous le verrez triompher des cabales...

On applaudit la péroraison, et on ne pensa pas du tout qu'on venait d'entendre un discours politique sur la tombe d'un suicidé.

Dix mains se tendirent pour descendre le cercueil de Bertrand dans la fosse où celui de sa femme attendait sa venue depuis le matin.

On fit cortège aux « Buissons ardents » qui retournaient à la gare, et Forgault ne savait déjà plus où était la vérité.

XII

Lorsque M. Aristide fut informé de ce qui s'était passé, il se sentit mordu dans son amour-propre. Cependant il voulut

savoir ce qu'étaient ces « Buissons ardents », qui se saisissaient des cadavres abandonnés pour exalter l'âme qui les avait habités.

— En somme, — faisait-il, — qu'est-ce qu'il a dit au juste, cet énergumène?... Qu'il se chargerait de blanchir la mémoire de Bertrand?...

C'étaient ses trente mille francs qui lui trottaient dans le cerveau. Il les aurait bien acceptés de la caisse des « Buissons ardents », même il aurait dit grand merci; mais il apprit vite que les « Buissons ardents » n'avaient pas de caisse et qu'ils ne s'occupaient que de blanchissages moraux...

Pendant trois jours, ce fut, dans le pays, un continuel défilé de carrioles qui amenaient les victimes en blouse de feu Bertrand. Les unes s'arrêtaient devant chez le pharmacien, devant les magasins, certaines devant la maison du notaire; les paysans descendaient, se concertaient, la plupart allaient chez M. Aristide qui les accueillait d'un : « Bonjour!... A qui ai-je l'avantage de parler?... » Cela lui faisait un peu de bien de ne pas se sentir abandonné, — mais quand ils étaient partis, quel marasme!... Les paysans sortaient de chez lui, les mines jaunes, le chapeau à la main, non pas réconfortés, mais avec l'assurance qu'il y avait quelqu'un de plus malheureux qu'eux. Revenus chez eux, ils parlaient de M. Aristide, qui était le gros créancier, un homme bien bon qui leur avait dévoilé les crimes de cette canaille de Bertrand et qui leur avait dit : « Il faut agir!... »

En effet, ils commencèrent d'agir, mais l'étendue de la débâcle leur fut promptement révélée.

Les Bertrand ne possédaient que la maison qu'ils habitaient, le jardin qui s'étendait derrière et un pauvre mobilier. Chose extravagante, on ne trouva pas d'inscriptions hypothécaires, mais le tout valait bien quinze mille francs et nul ne pouvait encore dresser approximativement la liste des emprunts et des dettes de Bertrand. Chaque jour, on faisait circuler des billets à ordre, qui étaient régulièrement protestés avec indignation : « Fripouille de Bertrand!... »

A M. Aristide on présenta quatre effets. Trois étaient faux; mais, dans une telle débâcle, une bonne signature ne se remarque pas : il les refusa tous. Il racontait même que Ber-

trand lui avait emprunté trois mille francs, qu'il lui avait avancés « comme ça, de la main à la main, sans garantie! »

Les morts ne savent pas se défendre...

Du matin au soir, dans cette maison, on ne parlait que de « l'escroc », de « la fripouille » et des honnêtes gens qui étaient ruinés par lui.

Madame Chevallier, devant ce malheur, n'osait plus penser qu'elle avait accompagné la femme de ce faussaire au champ de repos.

M. Aristide ne l'oubliait pas, lui, mais l'instant était trop grave pour s'expliquer là-dessus. Il fallait liquider; ensuite, on verrait.

Les rides de son front se creusaient, ses tempes avaient une teinte terreuse, et quelquefois, après un long silence, ses doigts se mettaient à trembler.

Lorsque madame Chevallier lui fit part de son désir de recevoir son amie, « madame Duluc », il répondit :

— Mais certainement, ma chère Jeanne!... Vous savez bien que vous êtes ici chez vous... Nous sommes ensemble, nous ne faisons qu'un, allez!... pour les bonheurs et pour les malheurs.

Il tenait, surtout, à ce qu'elle fût avec lui pour les malheurs et pour les pertes.

Seul avec sa femme, il demanda :

— Qu'est-ce que c'est au juste que cette madame Duluc?

— Tu sais bien, Aristide, c'est la dame du concours...

— Il ne faudrait cependant pas — reprit-il après avoir réfléchi — que ta bru se croie tout permis. Est-ce que c'est le moment de recevoir du monde?...

Mais il avait d'autres soucis.

Madame Chevallier écrivit à son amie, commença de préparer la chambre qu'elle occuperait; M. Aristide ne pensait plus à cette invitation. Il était constamment avec Belloche, dans le jardin, dans la salle à manger, dehors, dans les rues de Forgault. Ils ne se quittaient que le soir, et parfois, même, Belloche partageait le dîner des Aristide en compagnie de sa sœur.

Ils encadraient madame Chevallier : Belloche à droite, Antonine à gauche.

Ces messieurs s'entretenaient des affaires Bertrand; Anto-

nine et madame Chevallier parlaient de leurs travaux à mi-voix, en jeunes filles. Madame Aristide se levait, à chaque instant, pour placer le sel devant Belloche, pour servir du vin à Belloche, pour ramasser la serviette de Belloche... Cela avait l'air de repas où l'on traitait un fiancé ou un oncle à héritage.

Le docteur Métayer, qui était venu deux fois sans rencontrer madame Chevallier, finit par la retrouver à l'Œuvre; il lui demanda des nouvelles de sa santé et lui dit à brûle-pourpoint :

— Ma chère amie, je voudrais vous voir un peu longuement, pour parler de vous.

Madame Chevallier le regarda.

— Oui, — fit-il. — Je crains que vous ne vous endormiez. Vous savez?... Je vous ai déjà avertie quand Bertrand et monsieur Aristide se fréquentaient!... Eh bien, ma pauvre amie, attention à Belloche!... Je sais, je sais! je ne suis qu'une vieille baderne... Vous allez me répondre que Belloche a démasqué Bertrand, et que monsieur Aristide aussi a démasqué Bertrand... Attention, tout de même!

Et, comme un pas résonnait sur les pavés du caniveau, il glissa vite :

— Je veille toujours sur vous!... Chut! chut!... Nous en reparlerons.

Une forme passa dans l'encadrement de la fenêtre.

Madame Chevallier, qui redoutait une explication, chuchota vite :

— Voilà madame Poulain!

Avec elle, ils s'entretinrent des nouveaux travaux de l'Œuvre.

Tout le monde était à la broderie, même madame Delafosse, que M. Aristide avait convaincue en lui répétant : « Il faut une caisse!... Ça ne sera pas pour les pauvres, sapristi!... » Il était d'avis que les pauvres sont les pauvres et qu'il faut les entretenir dans cet état : « Mais c'est vous la directrice, n'est-ce pas? Vous avez la haute main... Vous ferez ce que vous voudrez. Moi, je trouve qu'il vous faut de l'argent!... Vous êtes là, toutes, à donner votre temps, à acheter de la laine, à... C'est stupide, à la fin!... Il ne s'agit pas de vous payer de

votre peine! Mais, enfin, il y a des dépenses qui ne doivent pas vous incomber... Votre laine!... Eh bien, vous achèterez votre laine avec l'argent de la caisse! Vous achèterez... est-ce que je sais!... ce que vous voudrez... Vous avez la haute main... »

Il en avait assez, de sortir de l'argent pour les pauvres!

Il ne l'avouait pas, personne ne l'avouait, mais les Juigné pensaient comme lui, et madame Delafosse aussi.

Elle se mit donc à la broderie avec cet air dégoûté de certaines gens qui sont furieux d'être obligés de tripoter de jolies choses. — De la soie, des rubans!... Et pour qui, grand Dieu? — Elle poussait des soupirs sur son ouvrage, et, n'avait été qu'elle se piquait au jeu... ah! elle leur en aurait donné, des pavots, des glaïeuls, des roses, des tulipes et des bordures japonaises!... Mais les élèves des sœurs, qui maintenant collaboraient à l'œuvre de la Croix d'Orgevault, apportaient tant de zèle à leur tâche, qu'il fallait bien ne pas être au-dessous de ces gamines. Aussi, c'était des criailleries à n'en plus finir et des questions : « Enfin, moi, je désire savoir à qui iront nos produits, parce que... » Ah! parce que si le travail de madame Delafosse avait dû servir à parer des femmes dont la vie n'était pas pure, il n'y aurait pas eu de M. Aristide, pas eu de caisse à constituer à l'Œuvre, pas eu d'Œuvre de la Croix d'Orgevault, pas eu de pauvres à Forgault, pour l'empêcher de tout envoyer promener!

Sans elle, on aurait été à la joie.

Les étoffes de madame Duluc avaient apporté leur soleil dans la froide petite salle de l'Œuvre; les mines prenaient des couleurs, les coudes s'écartaient du corps. Un jour, on fit chanter une fillette, et la grosse madame Poulain, ensuite, y alla de sa romance. Un heureux démon était entré dans cette vitrine de pantins mécaniques et avait brouillé les poulies.

En un autre temps, Forgault se serait occupé de cette agitation nouvelle, mais il y avait l'affaire Bertrand!

M. Aristide, lui-même, n'avait plus d'oreilles pour la Croix d'Orgevault et ses regards ne s'attachaient plus qu'à peine à sa bru. Il n'entendait, il ne voyait que ce qui avait trait à Bertrand. D'ailleurs, le coup l'avait touché. En trois semaines, il avait maigri et ses traits, coupants déjà, s'étaient encore, semblait-il, aiguisés.

Un matin, il avait constaté que ses vêtements étaient devenus trop larges.

Il s'était examiné de près, de loin, de face et de profil, et, se sentant atteint, il avait verrouillé son émotion.

Il ne fallait pas que cela se sût : son orgueil en aurait été blessé ; et puis, de s'avouer en danger, il aurait peut-être crié au secours ; il aurait coulé à pic. Alors il garda le silence, serra la ceinture de son pantalon, les pattes de son gilet, et mangea tant qu'il put, se figurant que toute cette nourriture finirait bien par lui faire regagner ce qu'il avait perdu.

De près, on ne voyait pas clairement sa déchéance ; mais, de loin, sa silhouette apparaissait amenuisée et légèrement disloquée.

Enfin, M. Aristide était en perpétuel état de défiance. Il se défiait de tout le monde, des voisins, des relations devant lesquelles il crânait assez mal, de Belloche lui-même, qui avait pris en main ses intérêts.

Lorsque Belloche lui annonça qu'il gagnait mille francs sur les *Porto-Rico* qu'il lui avait achetés, M. Aristide écrivit à l'agent de change : « Vendez tous les *Porto-Rico*. Je veux toucher l'argent... » C'était en effet ce qu'il voulait : toucher l'argent immédiatement. Il était devenu comme ces avares qui ne peuvent croire à leur fortune que lorsqu'ils l'ont sous les yeux.

Quelques jours de plus, il aurait réalisé le double, et cela, encore, ajouta à son aigreur.

Avec Belloche, c'étaient d'incessants : « Pensez-vous que ça soit si bon que ça, le *Venezuela?*... Et ces *Petites-Voitures* qui ne remontent pas!... »

Belloche, secoué de tics, agacé, répondait : « Heup!... mais laissez moi donc faire!... Heup! bien sûr que c'est bon le *Venezuela*. J'en ai, moi! »

Sur le moment, M. Aristide avait confiance, mais après!...

On le voyait par toute la ville, chez les Delafosse, chez les Florenval, dans la boutique des Juigné, et aussi chez de plus petites gens à qui il parlait à peine, autrefois.

On commençait déjà à l'aborder moins respectueusement; on ne se gênait pas pour le questionner ou pour le conseiller : « Vous devriez faire telle chose », et il n'avait plus de ces

haut-le-corps orgueilleux qui éloignaient les familiers. Il répondait, et certains se confiaient derrière lui : « Monsieur Aristide?... baste!... il n'est pas plus malin que les autres... »

On l'avait descendu de son trône : Adèle elle-même ne le redoutait plus. Parfois, lorsqu'il passait par la cuisine, elle lui disait : « M'sieu Aristide? J'fais des pois gralés pour le dîner », avec l'idée de savoir si le plat lui agréerait, et, aux repas, en servant, lorsque Belloche n'était pas présent, elle s'inquiétait de ce qu'on mangerait le lendemain. A l'occasion, elle faisait remarquer à M. Aristide qu'il avait taché son paletot. Envers madame Chevallier elle gardait toujours la même affection déférente et la même admiration. Elle avait, instinctivement, le désir de la satisfaire en tout, et, avec ses façons de pauvre fille sans éducation, elle trouvait des délicatesses charmantes.

Un soir, à table, elle lui dit qu'elle voudrait bien connaître les goûts de « la dame qu'on attendait ».

— Les goûts? Ma foi, je ne sais pas, — fit madame Chevallier. — Pourquoi?

— Ben, donc, pour lui faire ce qu'elle veut. Qu'est-ce qu'elle mange?

— Mais, de tout, je crois..., comme tout le monde! — répondit madame Chevallier en riant.

— Pardine! bien sûr; mais ce qu'elle aime plus fort.... ce qu'elle se fait faire le dimanche?

Madame Chevallier sourit :

— Je tâcherai de le savoir, — dit-elle.

Lorsque Adèle fut partie, M. Aristide demanda :

— Vous voulez donc absolument recevoir votre amie bientôt?

Madame Chevallier resta figée d'étonnement.

— Vous ne comprenez pas, — reprit M. Aristide. — J'entends qu'il aurait été plus agréable pour elle, et pour vous, de l'avoir à une autre époque, lorsque la chaleur sera un peu tombée, aux vendanges, par là...

Il prononçait : « aux vendanges », comme si on était accoutumé de fêter les vendanges à Forgault... Il n'y avait pas cinq hectares de vignes dans toute la contrée!

— Et puis, — ajouta-t-il, — l'affaire Bertrand serait moins

brûlante... Nous sommes tous si, si occupés par cette histoire, que nous ne pourrons guère nous occuper de votre amie.

— Je vous en prie..., — fit madame Chevallier, — moi, je m'occuperai d'elle.

— Ah! c'est vrai, ma chère fille, — plaça inconsidérément madame Aristide, — vous auriez bien dû lui écrire de ne pas venir.

— De ne pas venir? Allons, bon! — soupira M. Aristide. — Et pourquoi donc?... Ah! par exemple!... Non! non! Il faut qu'elle vienne, au contraire : elle vous distraira... Mais enfin, à cette époque... voilà, n'est-ce pas?

— C'est vrai..., — opina madame Aristide.

Il lui lança :

— Allons! tais-toi, tiens!

Ses doigts tripotaient rageusement son couvert.

Madame Chevallier était un peu agacée. C'étaient les manies de son beau-père qui réapparaissaient : toujours repousser, toujours repousser!...

Elle lui dit, en le regardant en face :

— Mon amie prend ses vacances quand elle peut... D'ailleurs, elle ne sera pas difficile.

— Voyons, ma chère Jeanne, — protesta M. Aristide paternellement, — il ne s'agit pas d'être difficile...

Mais, comme madame Chevallier s'était murée, vexée, il choisit un ton douloureux pour parler de leur train de maison « qui était, en somme, modeste... »

— Nous vivons en bourgeois, n'est-ce pas? Nous ne pouvons pas, à notre âge, modifier nos habitudes, et la perte que nous venons de subir nous interdit désormais tout luxe inutile... Il faut rester ce que nous sommes, unis, familiaux... J'admets qu'il y a des nécessités... Ah! ma chère Jeanne, si vous saviez!...

Tout cela était confus, trouble, gênant; il louvoyait, indécis, devinant que la minute était grave et se demandant s'il n'allait pas tout briser.

Mais madame Chevallier pliait lentement sa serviette; elle regardait son assiette, très digne, hautaine.

Il eut peur.

— Vous comprenez bien, ma chère Jeanne, — fit-il, — que je ne m'oppose pas à ce que votre amie vienne ici. J'en suis, au contraire très heureux. Il importe, seulement, de la prévenir... qu'elle... (il eut un éclair de sourire) qu'elle ne se figure pas descendre chez des millionnaires. Nous ne sommes que des « bourgeois », mais qui mettent l'honneur par-dessus tout, qui sont inattaquables ; ils ne sont pas des millionnaires... voilà tout!... Vous comprenez?... Si elle est assurée de cela, elle peut arriver, elle sera la bienvenue... Ah! ma chère Jeanne, dans la vie, le tout est de se comprendre. Moi, je suis pour les situations nettes. Dites bien à cette dame à qui elle aura affaire et... insistez ensuite pour qu'elle fasse le voyage... C'est que ça n'est pas un petit voyage! De Paris!... sapristi!...

— Nous n'y sommes jamais allés, nous! — plaça madame Aristide.

Son mari haussa les épaules :

— Oh! toi... tu ferais mieux de te taire!...

Il poursuivit, en s'adressant à sa bru :

— Vous comprenez, voilà précisément ce qui me tourmentait. Je pensais que, pour un tel déplacement, il fallait une réception digne de... vous comprenez, enfin?... A Paris, mon Dieu, je sais ce que c'est! Il y a des agréments dans toutes les rues et qui ne coûtent rien. A Forgault... Je ne dis pas... ça change d'air, c'est autre chose... Mais je serais désolé de... Enfin, vous vous arrangerez. Agissez comme il vous plaira... « Vous comprenez?... n'est-ce pas?... Enfin, ma chère amie!... » Ah! qu'elle les connaissait, madame Chevallier, les tours d'éloquence de son beau-père!

— Ne vous mettez pas en peine, — dit-elle. — Hélène sait ce qu'il en est. C'est une travailleuse.

M. Aristide pinça un peu les lèvres et repartit :

— Oui!... c'est une travailleuse!... (Il hésita quelques secondes.) Elle est... journaliste?

— Directrice d'un journal de modes.

— Oui!... Enfin, n'est-ce pas? elle gagne sa vie... Mais c'est très bien! Voilà une femme énergique!... D'ailleurs, — fit-il en regardant madame Aristide, — on n'a pas besoin de savoir ici ce qu'elle fait à Paris!... Et puis, quand on le saurait!...

Je voudrais bien que quelqu'un... Ah! par exemple!... Mais ça n'est pas à nous de le publier.

Il s'interrompit, parce qu'Adèle entrait.

— Enfin, quand arrivera-t-elle?

— Je ne sais pas. Dans une quinzaine...

— Eh bien, il faut que tout soit prêt pour la recevoir... Si c'est un vendredi, il y aura du poisson.

Adèle put ainsi dire à Flavie que toute la maison attendait l'amie de madame Ernest.

Seulement, quand M. Aristide se trouva seul avec sa femme, il serra les poings, lâcha un gros juron qui fit que madame Aristide se signa, et il laissa partir son flot de rage :

— Voilà où nous en sommes!... Sans cette fripouille de Bertrand, aujourd'hui, tu entends, aujourd'hui, tout serait réglé! Je lui aurais dit : « Vous voulez faire des invitations?... A votre aise!... Voici la porte!... Auparavant, passez à la caisse : votre compte est prêt!... »

GASTON CHÉRAU

(La fin au prochain numéro.)

UN « GARDE-MANGER » DE BALZAC[1]

— DOCUMENTS INÉDITS —

On sait quel sort bizarre et navrant subirent, en 1882, les papiers de Balzac.

A peine sa veuve était-elle morte, une saisie générale était opérée au petit pavillon de la rue Fortunée où Balzac avait amené sa femme en arrivant de Wierszchownia, et qu'elle n'avait point quitté depuis; et les déménageurs de l'hôtel Drouot suivaient de près la horde des huissiers. Ce fut alors une scène de sacrilège barbarie, sans pareille, dans les annales des lettres contemporaines. Cinq ou six grandes caisses clouées avaient été mises à part, dans un petit salon respecté par les hommes de loi. Elles renfermaient les papiers de Balzac, des manuscrits autographes, des notes volantes, des cahiers. Les déménageurs s'en emparèrent; l'unique valet préposé à la garde du mobilier ne put rien empêcher. Les caisses furent bousculées, défoncées, éventrées; leur contenu joncha bientôt le parquet. Le public, attiré par le scandale de cette ruine princière et par le grand nom de Balzac, y choisit à son gré; bientôt le désordre dégénéra en pillage. Vainement le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, accouru, tenta de s'interposer. Il obtint seulement le retour de deux des caisses emportées à l'hôtel Drouot; encore en revinrent-elles à moitié vides... On était allé avertir l'héritière. On lui

1. Préface d'un volume qui paraîtra prochainement : *Pensées*, *Sujets*. *Fragmens*, par H. de Balzac.

demanda ce qu'il fallait faire des papiers répandus dans le petit salon. Elle répondit, assure-t-on : « Brûlez tout! »

Ainsi se réalisait une fois de plus le sinistre pressentiment qui avait assailli Balzac quand, ramenant de Russie l'épouse si longtemps convoitée et se croyant, comme il l'écrivait à sa sœur Surville, « au comble du bonheur », il avait trouvé la porte de son hôtel défendue contre lui par un concierge devenu subitement fou. La petite maison du financier Beaujon devait lui être fatale jusque par delà la tombe. Là, il avait agonisé dans l'affreux isolement que l'on sait; là, se réveillant d'un rêve ardemment nourri pendant dix-sept ans, il avait pu méditer pour son compte la terrible réplique de Quinola : « Et l'on parle du premier amour! Je ne connais rien de terrible comme le dernier, il est strangulatoire! » Maintenant, c'étaient des fragments de son œuvre même, des parcelles de sa pensée, que ces murs voyaient profaner, disperser, anéantir [1].

L'album que publiera prochainement M. Blaizot est-il sorti de l'hôtel de la rue Fortunée dans la poche de quelque passant à qui le désordre de cette heure-là fournit l'occasion de satisfaire à peu de frais ses goûts de collectionneur? On peut le supposer. C'est en 1882, en effet, qu'il devint la propriété de M. Gustave Clément-Simon, avec un portefeuille en chagrin violet qu'ornait en son milieu un portrait de Balzac, d'après le médaillon de David d'Angers [2], et qui contenait encore un bulletin d'*Equipagen-transport* datant du dernier voyage en Allemagne (mai 1850). Et j'inclinerais d'autant plus à cette conjecture qu'il ne figure pas dans le catalogue de la vente des livres et manuscrits provenant de la succession de madame de Balzac. Cependant il sied de l'observer : M. Clément-Simon tenait cette pièce de M. Chasles, libraire-expert, celui-là même qui venait de diriger ladite vente. On pourrait donc admettre aussi bien l'hypothèse d'une cession de gré à gré consentie à M. Chasles par les ayants droit de la veuve.

Quoi qu'il en soit, c'est entre les mains de M. Clément-

1. Presque tous ces renseignements sont empruntés à l'article de Jehan Valter, *les Papiers de Balzac*, publié dans *le Figaro* du 20 juin 1882.

2. Ou plutôt d'après le croquis fait par le grand sculpteur pour madame Surville. — Balzac a parlé plusieurs fois de cette réduction dans ses *Lettres à l'Étrangère*. (V. 2 mars et 7 avril 1843 notamment.)

Simon, à Tulle, où il s'était fixé depuis de longues années, que je vis, moi, au cours d'un voyage, ce très curieux manuscrit. On n'est pas sans connaître quelques-uns des travaux de M. Clément-Simon. Il était de ces chercheurs patients, de ces monographes passionnés qui savent arracher leurs secrets aux papiers les plus obscurs, et sans lesquels l'histoire provinciale ne serait encore aujourd'hui que ce qu'elle fut jusqu'à ce siècle : une fable dont le talent de l'auteur faisait tout le prix. M. Clément-Simon m'entretint avec enthousiasme de son trésor. Pendant quatre ans, aidé du vicomte de Spoelberch, il en avait déchiffré les hiéroglyphes et reconstitué le texte. Et il portait dans sa tête, quasi écrite, la préface qu'il fallait pour y jeter la lumière à flots. D'ailleurs, voilà une dizaine d'années, l'album avait dû paraître : déjà les caractères en étaient choisis, les fac-similés tirés. Mais des contretemps avaient surgi, des tristesses : l'éditeur en question était mort, et M. de Spoelberch. Et lui-même, à cette heure, M. Clément-Simon, chargé d'environ quinze lustres, après l'effort que venaient de lui coûter les *Mémoires de la comtesse de Valon*, se sentait bien las...

Je l'adjurai de ne pas différer davantage une publication dont tous les balzaciens se réjouiraient. Il me le promit, vint à Paris pour traiter avec M. Blaizot, lui confia la copie — il serait plus juste de dire la « traduction » — du texte. La mort le prit, à son tour, comme il allait rédiger la préface, les notes, et faire profiter le lecteur de ses patientes recherches, — une mort que les circonstances firent particulièrement cruelle : dans une maison de santé, loin des siens et de tout ce qu'il aimait, à cent cinquante lieues de ses riches archives et de sa chère Corrèze où le soleil se lève dans des vapeurs roses.

Ainsi m'échurent l'honneur et la tâche, que je sens plus lourde à songer combien M. Clément-Simon s'en fût mieux acquitté, d'être le scoliaste de cet album et de le présenter au lecteur.



C'est un album oblong, acheté tout relié[1], et relié sans

1. Il porte encore la marque d'origine : « Werner, papetier, rue Vivienne, n° 2 *bis*. »

aucune recherche (dos de chagrin, plats de papier marbré), qui, par ses feuillets de nuances diverses, fait penser aux albums à croquis, par son format rappelle les carnets de commande des libraires, et dont la tranche salie et les plats fatigués témoignent d'un long usage.

Ouvrons-le.

A l'intérieur du premier plat, collée, une vignette au bas de laquelle se lisent la signature d'A. Devéria et le monogramme de Charles Thompson : une femme, drapée dans les plis d'un péplum qui doit autant aux modes de la Restauration qu'à la Grèce antique, retient sous sa main une liasse de feuilles ; plusieurs lui échappent, tourbillonnent au vent. En exergue : *Ne ludibria ventis*[1]. Faut-il voir dans cette vignette une simple allégorie de la reliure ? Ne serait-ce pas plutôt une « marque » de librairie que Balzac aurait commandée vers 1825, quand il élaborait, avec Urbain Canel, ces éditions en un volume de La Fontaine et de Molière, dont la mévente pesa si lourdement sur toute sa vie ? Cette dernière conjecture est séduisante et ne semble pas sans fondement, Devéria et Thompson ayant précisément signé les illustrations du La Fontaine et du Molière[2]... Au-dessus de cette gravure, un jour, sans doute, que le souvenir de ses déboires d'imprimeur lui cuisait particulièrement et qu'il n'était pas satisfait non plus de ses proses, Balzac a écrit : « Folle gardant des folies ».

En regard, le titre : *Pensées, Sujets, Fragmens,* tracé de cette belle « anglaise » que l'on retrouve en tête de tous les manuscrits du père de la *Comédie humaine.* Au-dessous de ce titre, se faisant pendant, deux dates qui semblent commander l'album : *février 1833 — 27 septembre 1833.* Au-dessous encore, s'échelonnant, une suite de citations ou de devises latines, cueillies au hasard des voyages ou des lectures : *Fuge, late, tace*[3] (inscription d'une cellule à la Grande Chartreuse, 29 septembre 1832) ; *Umbra mea sit vita*[4] (inscription d'un

1. *De peur qu'elles ne soient le jouet des vents.*

2. V. Gabriel Hanotaux et Georges Vicaire : *la Jeunesse de Balzac.*

3. *Fuis, cache-toi, tais-toi.* — Balzac parle de son voyage à la Grande Chartreuse dans une lettre à madame Carraud, datée du 23 septembre 1832. — Cette devise se retrouve dans *le Médecin de Campagne* (1833).

4. *Que ma vie soit ombre.* — Peut être faut-il lire *sic* au lieu de *sit.*

cadran solaire); *Ultimam cogita*[1]; *Fama vel fame*[2]... Elles correspondent assez mal, hors la dernière, à ce que nous savons de Balzac, de sa suffisance et de ses ambitions, il faut en convenir. Mais, en haut de la page, en face d'une description d'écu qui pourrait bien avoir le comte Ferdinand de Gramont pour auteur[3] et qu'on devine sous les ratures, tout en haut de la page, placée là comme une mystique dédicace, voici, en revanche, une indication toute personnelle, évidemment : *6 janvier, naissance d'E.* Retenons-la, elle nous sera une clef tout à l'heure.

Suivent cinquante-quatre feuillets couverts, au recto et au verso, d'une écriture souple, allongée, menue le plus souvent, ici restée noire et emprisonnant encore quelques parcelles de poudre à sécher, là jaunie par les ans, tantôt alignée régulièrement, tantôt distribuée en paquets au hasard du papier, si fine parfois qu'on la croirait plutôt formée avec la pointe d'une aiguille qu'avec une plume de corbeau, et qui disparaît, des demi-pages, sous des ratures en croisillons, et qui ne souffre pas un espace blanc, et qui emprunte des façons d'arabesques, et qui se corrige, et qui annote aujourd'hui ce qu'elle avait hier consigné, et qui soudain se perd dans un *et cætera* ou une tache d'encre, et qui, bousculée toujours par la pensée, n'a jamais le temps d'achever la syllabe finale... Je ne m'étonne plus si les « typos » d'Everat[4] mettaient comme première condition à leur engagement qu' « ils n'auraient pas, journée commune, plus de deux heures de Balzac »[5], ni que maints romans de notre auteur aient coûté beaucoup plus cher à corriger qu'à composer, et j'admets volontiers maintenant que MM. de Spoelberch et Clément-Simon purent pâlir des semaines et des mois sur ces pages-ci.

Mais lorsqu'on a vaincu leur constante énigme, introduit de

1. *Pense à la dernière* [*heure*]. — Cette inscription orne un cadran solaire dans *la Grande Bretèche* (1832).

2. *Par la renommée ou par la faim.*

3. « Écartelé aux 1 et 4 d'azur aux trois sautoirs d'argent 2 et 1 ; au chef d'or chargé de trois sautoirs d'azur, aux 2 et 3 de gueules à trois formaux d'or éperonnés d'azur et de gueules d'argent. » — C'est le comte de Gramont, on le sait, à qui les héros de la *Comédie humaine* sont pour la plupart redevables de leurs armoiries.

4. L'imprimeur de la *Revue de Paris*, à l'époque.

5. E. de Mirecourt, *les Contemporains.*

l'ordre dans tout ce désordre et pénétré, si je puis dire, la mécanique de ce carnet, on oublie l'aridité de son labeur. Notre texte, en effet, dépasse, et de beaucoup, les promesses de son titre. Non seulement on y trouve, avec trente ou quarante plans abandonnés, plusieurs des plus célèbres romans de Balzac en leur schéma original, et quelque cent cinquante pensées inédites avec une centaine d'autres qui ont pris place dans la *Comédie humaine*, mais il constitue un véritable mémento-journal, à la fois livre de comptes, agenda et « crachoir d'or », — pour employer la pittoresque expression dont Paul de Saint-Victor peignit les *Disjecta membra* de Barbey d'Aurevilly, — un capital « garde-manger », rectifierait Laure Surville, selon son illustre frère[1], — où la vie palpite avec l'œuvre, où l'homme transparaît dans l'auteur, où sont jetés, pêle-mêle et au jour le jour, programmes de travaux, recherches de style, listes d'amis, mots entendus, anecdotes typiques, bilans budgétaires, etc, etc. Ici l'inédit voisine avec l'édité, le roman avec le drame, la politique avec la religion, des considérations sur l'amour avec des préceptes littéraires; une coupure de journal interrompt une suite d'aphorismes, une fleur séchée ouvre ses pétales jaunis au bas d'un canevas de pièce, une citation virgilienne jaillit d'un plan d'habitation, et il arrive que la callipygie d'une grosse dame sans tête fasse reculer le flot de notes... C'est un document littéraire inestimable et c'est aussi un document biographique de premier ordre.

Au reste, j'en dirai plus sur son importance par deux citations que par d'abondants commentaires. On lit dans les *Lettres à l'Étrangère* (20 janvier 1838) :

En voilà bien assez pour vous convaincre qu'il faut être une huître (vous souvenez-vous de ceci ?) ou un ange pour s'attacher à ces grands rochers humains.

Et une note de l'éditeur, au bas de la page, explique :

Balzac avait écrit à Genève, *sur un album à lui*, cette pensée : « Les grands hommes sont comme les rochers, il ne peut s'y attacher que des huîtres. » Madame Hanska écrivit au-dessous : « Je suis donc une huître. »

On lit dans le même recueil (10 octobre 1837) :

1. V. l'Étude biographique dont est précédée la *Correspondance*.

Quand j'ouvre *mon livre, où j'ai mis toutes les pensées de mes ouvrages et tant de choses*, j'en reviens toujours à : *Je serai Richelieu pour te conserver*. C'est, *dans le grand parc de mes idées*, la fleur que je caresse le plus de l'œil.

Eh bien! la pensée de Balzac : « Les grands hommes sont comme les rochers... », — et la plaisante approbation de madame Hanska, — et cette fière déclaration : « Je serai Richelieu pour te conserver », — dont il encensait l'orgueil de son amie et qui a sans doute intrigué plus d'un lecteur, — tout cela se retrouve dans notre album!... Celui-ci, sans conteste, et de l'aveu même de Balzac, n'est donc rien moins que « le livre où il a mis toutes les pensées de ses ouvrages et tant de choses », « le grand parc de ses idées ».



Mais d'abord une question se pose : à quelle période de la vie de Balzac correspond ce précieux livre? Question dont il est superflu de signaler l'importance et qui n'est pas, je l'avoue, sans m'avoir longtemps et fort embarrassé.

On ne remplit pas un cahier de notes comme on rédige un manuscrit ordinaire. On l'ouvre au petit bonheur, sur un coin de table, entre une lecture et l'ouvrage en cours, et, hâtivement, on griffonne quelque chose au hasard des blancs restés. Balzac, dont l'existence était effroyablement encombrée, n'a point manqué à la règle commune. Notre album n'offre pas moins de désordre en la distribution de ses matières qu'en son aspect graphique. Ainsi un mémorandum expressément daté « 1830 » s'y présente bien après les plans de la *Peau de Chagrin* et des *Deux rencontres*, qui sont de 1830-31, et même après une allusion à la *Chartreuse de Parme*, parue en 1840; un programme pour 1836 s'y trouve encadré entre un programme pour 1842 et un autre pour 1847. Et, si les millésimes y figurent en assez grand nombre, il est le plus souvent impossible, sur simple lecture du moins et avec quelque soin qu'on examine le texte, de déterminer la limite des fragments qui se rapportent à chacun d'eux.

A ces premières causes de confusion inhérentes, elles, au manuscrit, ajoutez celles qui tenaient à la personne de l'au-

teur, à sa prodigieuse fécondité, à sa conscience, à ses habituelles négligences aussi. Entre tous les romanciers français, Balzac est assurément celui qui remania le plus souvent ses œuvres. On sait les exemples fameux de *Pierrette*, dont furent tirées treize épreuves, de *César Birotteau*, qui en nécessita dix-sept. On n'ignore pas non plus que d'autres romans, tels la *Femme de trente ans* ou *Sur Catherine de Médicis*, sont restés jusqu'à dix et quinze ans en préparation, et le bibliophile Jacob a rapporté que vers 1840 Balzac s'offrit à lui montrer « l'ordre chronologique de ses publications jusqu'en 1850 ». Enfin, il suffit de parcourir l'ouvrage bibliographique du vicomte de Spoelberch pour se rendre compte de l'extraordinaire désinvolture avec laquelle l'auteur d'*Eugénie Grandet* en usait envers les dates : la plupart de celles que l' « Édition définitive » a placées en bas des différentes œuvres sont fausses. Dans ces conditions, comment oser trancher la part qui revenait exactement à chaque année dans notre album, et conclure catégoriquement sur la période qu'il embrasse?

Il n'y avait décidément qu'un moyen d'arriver à une certitude quasi absolue : c'était de procéder à l'analyse minutieuse de nos matières en les isolant individuellement; puis de rechercher parmi nos plans ceux que la *Comédie humaine* avait réalisés, en n'acceptant leurs dates de publication que comme limite, et, pour les pensées et locutions heureuses, d'en retrouver le plus grand nombre possible dans l'œuvre imprimée ou la correspondance; enfin, de rapprocher tous ces éléments de preuve, et, en tenant compte alors, dans une certaine mesure, aussi bien de la place occupée par chaque fragment dans notre texte que des suggestions de l'analyse critique, de conclure du particulier au général. Méthode qui n'allait pas évidemment sans exiger beaucoup de labeur, de temps, de lectures, d'investigations de tout ordre, mais qui du moins devait donner des résultats irréfutables... Irréfutables! J'en appelle à tous les bibliographes, quel mot sonne plus harmonieusement à l'oreille?...

Je me résignai donc à cette patiente besogne. Je lus et relus les vingt-quatre volumes in-8° de l'Édition définitive, sans négliger les *Œuvres diverses* et le théâtre; j'épluchai la *Correspondance* et les *Lettres à l'Étrangère*, je contrôlai le tout par les

innombrables ouvrages ou articles auxquels notre auteur, sa vie et son œuvre ont donné matière. Quand j'eus fini, ma conviction était faite : cet album avait séjourné sur le bureau de Balzac, à portée de sa main, pendant toute sa carrière[1]. Ainsi s'expliquait la diversité des millésimes qu'on y rencontre; mais le gros des notes, des plans, les parties capitales enfin, devaient, à n'en pas douter, être rapportées à la période 1830-1835 environ. — Et puis, sur ces entrefaites, en collationnant ma copie avec l'original, voici que je découvre une double mention que la dactylographe avait oublié de transcrire : *février 1833—27 septembre 1833*, ces deux dates dont j'ai dit que, placées immédiatement sous le titre et s'y faisant pendant, elles semblaient commander notre texte tout entier!

Dans quelles perplexités je retombai alors, ceux-là seuls qu'a tourmentés la passion de recherches analogues peuvent l'imaginer. J'étais certain de mes conclusions, je ne pouvais révoquer en doute la rigueur de ma méthode, et pourtant elles me mettaient en contradiction flagrante avec mon manuscrit lui-même! Et ce, après des mois d'études! C'était à briser ma plume de scoliaste, à nier la science de tous les bio-bibliographes et l'information de tous les anecdotiers dont les travaux étaient à la base de ma conviction. L'avouerai-je? Je faillis maudire ma découverte!...

C'est elle cependant qui devait m'amener à constater et à signaler une des particularités les plus curieuses de notre album. J'appelais tout à l'heure l'attention du lecteur sur l'inscription : *6 javnier, naissance d'E.*, qui domine le titre. Voici l'instant de s'en souvenir. Un jour, l'idée me vint de la rapprocher des deux dates énigmatiques. Dès lors tout s'éclaira. Voyez plutôt :

C'est le 6 janvier 1804 qu'est née Ève Rszewuska, la future comtesse Hanska.

C'est en *février 1833* que part de Wierzschownia pour Paris ce petit livre, cette *Imitation de Jésus-Christ* dont l'envoi, coïncidant avec la mise en train du *Médecin de campagne*,

1. Il y figurait sans doute au-dessus de ce « livre de cuisine » où Balzac inscrivait les pensées et maximes de Napoléon, rencontrées au cours de ses lectures, et qu'il vendit un jour de détresse à un sieur Gaudy, bonnetier, qui bayait après une décoration. — V. *Lettres à l'Étrangère*, 10 octobre 1838.

frappe l'esprit de Balzac comme un avertissement providentiel. Le 24 de ce même mois, il écrit à « l'Étrangère » :

Il y a certes quelque bon génie entre nous, je n'ose dire autre chose. car comment expliquer que vous ayez fait voyager vers moi l'*Imitation de Jésus-Christ*[1] lorsque je travaillais nuit et jour à un livre dans lequel je tâche de dramatiser l'esprit de ce livre en l'appropriant aux désirs de civilisation de notre époque; comment se fait-il que vous ayez eu la pensée de me l'envoyer quand j'avais celle d'en mettre la poésie méditative en action ; qu'à travers les espaces, le saint volume. accompagné d'un doux cortège de pensées. vînt à moi qui me lançais dans les champs délicieux d'une idée religieuse; qu'il me soit apporté au moment où, lassé, fatigué, je désespère de pouvoir accomplir cette œuvre magnifique de charité, belle dans ses résultats, si mes efforts n'ont pas été vains?

Enfin, c'est le *27 septembre 1833*, un vendredi, — jour de Vénus, — que Balzac rencontre à Neuchâtel, pour la première fois, celle qui sera désormais l'étoile de sa vie et le but de ses efforts.

On a maintenant le mot de l'énigme, et le lecteur a compris à quelle secrète intention correspondent les deux dates qui manquèrent m'égarer. Elles ne pouvaient rien changer à mes conclusions, puisque ce n'est pas l'auteur qui les a écrites ici, mais l'homme. Il n'y faut point voir, comme je l'avais fait tout d'abord, les deux portes entre lesquelles va s'étendre « le grand parc » des idées balzaciennes, mais des figures tutélaires que l'amour reconnaissant et l'espérance ont placées à son entrée[2].

1. Balzac attachait un si haut prix à cet exemplaire de l'*Imitation*, qu'il le laissa par clause spéciale à sa femme, bien que son testament instituât déjà celle-ci pour sa légataire universelle.

2. A dire le vrai, j'aurais dû le soupçonner plus tôt. A travers sa correspondance ou les commentaires de ses biographes, Balzac se montre constamment soucieux de rappeler à madame Hanska les heures et lieux qui virent leurs serments. Son pseudo-mysticisme, bien proche de la superstition, et qui m'apparaît surtout comme un des effets de sa foi dans les courants magnétiques, le fait s'entourer d'objets consacrés à leur amour : bagues, encriers, cachets, portefeuilles, médaillons, qui portent, eux aussi, les dates des rencontres de Neuchâtel, Genève, Pétersbourg, ou des devises que l'Étrangère inspire : *Adoremus in æternum* *, *Fulge vivam* **, *Eva-Ave* ***, etc.

* *Adorons pour l'éternité.*

** *Brille, je vivrai.*

*** *Eve, salut.* — On a remarqué qu'*Ave* forme l'anagramme d'*Eva*.



1830-1835. Il y a, sans doute, des époques plus fameuses dans la carrière de Balzac, bien que celle-ci ait vu paraître *le Colonel Chabert*, *Eugénie Grandet*, *le Médecin de campagne*, *le Curé de Tours*, *le Père Goriot*, *la Recherche de l'Absolu*, — et quelques nouvelles tout à fait remarquables, — mais il n'y en a pas de plus diverse, de plus passionnée, de plus captivante.

« Mademoiselle la Gloire », qui l'a dédaigné tant qu'il se cachait derrière les romans populaires de « lord R'hoone », « A. de Viellerglé » ou « Horace de Saint-Aubin », vient de sourire au jeune Honoré Balzac, né d'hier au monde de la littérature avec les *Chouans*, et, bien qu'un peu scandalisée, s'est penchée avec complaisance sur les feuillets jonquille de la *Physiologie du mariage* (1829). Ainsi, l'heure est propice. A la charge donc, et à la hussarde, et jusqu'à ce que la changeante donzelle avoue sa défaite, pour payer les quatre-vingt-dix mille francs de dettes par quoi s'est soldée la liquidation de l'imprimerie, pour confondre irrémissiblement le scepticisme de la famille et des amis, pour qu'un faquin d'éditeur ne se croie plus autorisé à plaisanter « Votre Grosseur », pour mériter l'envie des confrères et l'admiration des femmes, pour participer enfin à tous les honneurs et toutes les jouissances que la société doit au génie!

Dans le petit pavillon de la rue Cassini, là-bas, entre l'Observatoire et le Luxembourg, à l'écart du bruit, des distractions et des fâcheux, tous rideaux clos, les bougies brûlent les deux tiers du jour. Balzac mène « une vie de galérien de plume et d'encre ». Il se couche à six heures du soir, « comme les poules », et « la pâtée dans le bec »; il se fait réveiller à minuit, et se remet aussitôt à sa table, qu'il ne quittera plus guère avant quatre heures de l'après-midi. En 1833, il accusera deux fauteuils tués sous lui. Sa porte est consignée; elle ne s'entr'ouvre que pour recevoir un collaborateur ou un éditeur; il ne sort que pour obtenir d'un créancier récalcitrant le renouvellement de quelque billet ou pour donner la chasse aux documents. Un ami exige-t-il de le voir, il l'invite à dîner... et ne paraît qu'au dessert. Pour le

contraindre à prendre l'exercice indispensable à son tempérament apoplectique, Laure fait livrer chez elle les épreuves de son frère.

Tout le jour et la moitié de la nuit, Balzac commande à sa plume de courir, et elle obéit. Elle court pour la *Mode* de Girardin, pour la *Silhouette* de Ratier, pour l'*Époque littéraire* de Bohain, pour la *Caricature* de Philipon, pour tous les petits périodiques, dont elle ne peut encore dédaigner les subsides; elle court pour le *Rénovateur* de Berryer et pour le *Feuilleton des journaux politiques*, et pour la *Revue de Paris* et pour la *Revue des Deux Mondes*; elle court pour les *Scènes de la Vie Privée*, qui vont paraître chez Mame-Delaunay, et pour les *Romans et Contes philosophiques*, qu'attendent Charles Gosselin et Urbain Canel. Tour à tour badine, austère, licencieuse, romantique ou réaliste, elle aborde les genres les plus divers, la charge, la politique, l'histoire, la chronique, le roman, la nouvelle, la monographie, etc., daube sur *Marmiton-Civet* et les *Philipotins*, rend compte du livre nouveau, terrifie le lecteur avec la *Vendetta. el Verdugo* ou le *Réquisitionnaire*, le moralise avec le *Bal de Sceaux* ou la *Maison du Chat qui pelote*, l'inquiète avec *Sarrasine*, l'émoustille avec les *Contes drolatiques*, le déconcerte avec la *Femme de trente ans*...

Point de trêve. Quand Balzac est las, il se verse force tasses de ce café dont le docteur Minoret nous a conservé la recette; quand il ne peut plus rédiger, il corrige et se mesure avec la syntaxe; ou bien il appelle Ratier et Sandeau pour leur dicter la substance de quelque trois ou quatre drames mirifiques... qu'il ne reste plus qu'à écrire, — et qu'ils n'écriront jamais, ces paresseux!... Ou bien il fait des comptes, suppute le profit qu'il peut tirer d'une édition, examine, entre tous les sujets notés, lequel a le plus de chances de plaire... Quand son cerveau enfin s'avère épuisé, il en renouvelle la sensibilité par quelque voyage, et transporte à Saché, à Nemours, à Frapesle, à la Grenadière, les rigueurs de son régime.

Balzac est d'ailleurs servi, pendant la période qui nous occupe, par une imagination sans seconde. Plus tard, il élargira le cadre de ses études, saura donner plus d'ampleur à ses personnages, il écrira plus correctement, plus facilement aussi, et pourra se vanter d'avoir composé *César Birotteau* en

dix-sept jours et *Ursule Mirouet* en vingt; mais il n'aura plus cette fécondité d'invention qu'il montre entre sa trentième et sa trente-cinquième année. De La Grenadière, il mande à Ratier :

Ah! j'ai bien du regret de n'avoir pas avec moi un camarade qui puisse développer tous les sujets que je conçois et qui viennent trop en foule pour que je fasse tout [1].

Et encore, à madame Zulma Carraud :

Je vous assure que je vis dans une atmosphère de pensées, d'idées, de plans, de travaux, de conceptions, qui se croisent, bouillent, pétillent dans ma tête à me rendre fou [2].

C'est d'ailleurs un fait généralement reconnu par ses biographes que tous les ouvrages qui devaient prendre place dans la *Comédie humaine*, ou presque tous, furent pensés avant 1835. — Une statue de Napoléon préside, rue Cassini, à cette incomparable activité. Napoléon, es-tu content de ton disciple?... J'imagine qu'il l'est même assez pour lui pardonner d'avoir écrit sur le socle de sa statue : *Achever par la plume ce qu'il a commencé par l'épée*! — Balzac, à cette époque, ne montre certes pas cette unité de vues et de doctrine dont il se targuera bientôt, et il n'a pas encore découvert, par exemple, qu'il « écrit à la lueur de deux vérités éternelles : la religion, la monarchie »; mais quel prodigieux professeur d'énergie!...

Le succès lui est venu, les élégantes se coiffent « à la *Femme de trente ans* », « le plus célèbre restaurant de l'époque, le Rocher de Cancale » s'inspire de l'orgie de la *Peau de chagrin*, — dont soixante-douze femmes, parmi lesquelles madame Récamier et la princesse Bagration se flattent d'avoir « posé » la Fœdora; — à Limoges, où il est allé voir madame Nivet, on se précipite « à la musique » pour avoir chance de contempler l'illustre auteur, et on se dispute chez le perruquier des mèches de ses cheveux. Balzac donne libre cours à sa suffisance et à ses ambitions trop longtemps comprimées. Il veut être député pour être pair de France, pour être ministre; il soupire après le costume et le renom des dandies, et puis il

1. Juillet 1830.
2. Mars 1833.

rêve de régner sur le boulevard comme Pixérécourt, sur les théâtres comme Scribe, — qui fut petit clerc à ses côtés chez Me Guyonnet de Merville, — d'avoir maison montée comme Eugène Sue, de collectionner les millions comme le marquis d'Aligre et de se voir demandé en mariage par quelque riche héritière comme le fut jadis Crébillon. Samuel Berthoud, le duc de Fitz-James, madame Zulma Carraud doivent s'engager à soutenir sa candidature à Cambrai, à Chinon, à Angoulême; Gosselin lui cisèle une canne qui deviendra célèbre; il se commande trente gilets en un mois, parade à la loge « infernale » dans un superbe habit bleu à boutons d'or, émerveille ses familiers et jusqu'aux passants par la splendeur de ses robes de chambre à ramages, remplace la mauvaise voiture de louage qui a fait rire Sophie Gay par un tilbury et un cabriolet à son chiffre, achète deux chevaux, dont l'un compense une regrettable boiterie par l'illustration de son précédent propriétaire, — il a appartenu à l'écurie d'un vicomte! — s'anoblit lui-même, pour n'être pas en reste avec son cheval, et plaint très fort les Balzac d'Entraigues, auxquels il a emprunté leur écu, de ce qu'il ne descend point d'eux.

Entre temps, il s'entoure d'une mise en scène éblouissante, à la faveur de laquelle il décuple ses prix, crée un véritable marché de ses œuvres, — il compte sept éditeurs en 1833! — se brouille avec nombre d'amis, avec Latouche, Henri Monnier, Lautour-Mézeray, Paul Lacroix, etc., avec la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*, avec la *Presse* et le *Constitutionnel*; il remplit la ville du bruit de ses querelles et de ses procès, fait signer à des tiers, à Philarète Chasles, à Félix Davin, des préfaces apologétiques dont un Barnum ne renierait pas l'esprit, embouche à tout propos et sans pudeur la trompette de sa propre renommée, et témoigne d'une morgue fâcheuse envers ses cadets de la littérature. Passons : ce Balzac-là n'est pas le meilleur. Mais il faut pardonner leurs faiblesses aux génies, et c'est assez que le candide Werdet ait écrit de celui-là : « On perdrait son temps à essayer de refaire certains hommes! » Aussi bien Balzac ne tardera pas à expier ses fautes. Sa dette a doublé en cinq ans. Il va falloir se défaire des chevaux, liquider la luxueuse installation de la rue Cassini, congédier les domestiques, loger sous nom d'emprunt

et longer les murs, dans la crainte de ces Messieurs du Commerce.



Mais l'intérêt de cette période 1830-35 ne se limite pas aux vrais débuts du romancier ni aux premiers enivrements de sa gloire. C'est encore celle où se rencontrent les trois femmes qui ont le plus marqué dans la vie comme dans la pensée de Balzac, et dont les influences, pourtant si diverses, devaient converger pour l'entraîner vers les hautes régions du mysticisme. — Je dis : les influences... Il est certain que madame de Berny ne condamna pas moins le matérialisme de la *Physiologie du mariage* que la marquise de Castries ou la comtesse Hanska le scepticisme de la *Peau de chagrin*, mais il serait peut-être plus juste encore d'attribuer aux circonstances vraiment particulières où Balzac les connut, l'étrange avatar que subit alors son génie.

On sait maintenant à peu près tout ce qui importe des inspiratrices du père de la *Comédie humaine*. La publication des *Lettres à l'Étrangère*, les études de M. Hugues Rebell, du vicomte de Spoelberch, et, tout récemment, de mademoiselle Geneviève Ruxton, ont dissipé bien des voiles. La rupture avec madame de Berny fut un arrachement; les deux amants restaient unis de cœur, mais les vingt-quatre ans de plus que comptait madame de Berny se dressaient désormais entre eux comme une barrière qu'ils ne pouvaient plus oublier. Effroyable échéance que sonna cette heure-là, et qui, coïncidant avec de cruelles épreuves de famille, n'allait pas tarder à conduire la malheureuse femme au tombeau : elle mourut en 1836. Si inconstant que fût Balzac, — comme la plupart des artistes, il faisait de sa vie deux parts, celle du cœur et celle des sens, — il est hors de doute que le lent supplice de sa compagne l'affecta lui-même profondément et l'inclina vers la spiritualité. De cette maternelle amante, il demeurait trop l'obligé, — le mot étant pris dans son acception la plus complète, — pour ne pas lui promettre leur éternité commune en échange de son renoncement terrestre, et l'on conçoit avec

quelle ferveur cette autre madame de Mortsauf[1], qui était allée, elle, jusqu'aux extrêmes conséquences de sa passion, et qui, jusque sur son lit de tortures, se faisait parer pour les visites de son ami, devait provoquer et accueillir de tels serments! Une de ses filles, d'ailleurs, n'avait-elle pas été conduite à la folie par le mysticisme?

Madame de Castries, elle, était encore, en 1832, dans tout l'éclat de sa jeunesse, et les contemporains nous la dépeignent fort séduisante. Mais une chute de cheval, survenue l'année précédente, la condamnait le plus souvent à garder la chaise longue. Faut-il croire que les suites de cet accident furent pour quelque chose dans l'échec de Balzac, conclure à une insuffisance de goût pour sa vaste personne, ou simplement saluer ici les résistances de la vertu? Il est seulement certain que l'escarmouche fut vive entre la grande dame et l'écrivain. Madame de Castries, pour attacher ce captif de marque à son char, joua le rôle de la grande coquette; elle fit briller pour lui les facettes d'un esprit assez séduisant, l'éblouit de son luxe et de son aristocratique parenté, le promena d'Aix à Genève, — et puis le renvoya quinaud.

Chemin faisant, elle n'avait sans doute pas dédaigné de le moraliser, — comme elle devait agir avec Alfred de Musset, qui reçut de ses mains, quelque dix ans plus tard, une *Imitation de Jésus-Christ*. (L'Imitation fut décidément, entre amants, un cadeau fort à la mode pendant toute la période romantique.) — Mais Balzac semble avoir été peu touché de ses sermons. Aussi bien n'avait-il jamais attendu d'elle, — cela se voit de reste dans ses confidences à madame Zulma Carraud, — que ce qu'elle lui refusait précisément. Il se vengea de madame de Castries en la prenant pour modèle de sa duchesse de Langeais et en traînant celle-ci, éperdue et repentante, aux pieds du Montriveau qu'il n'avait pas su être. Et puis il mit tout son orgueil — et, sous ce rapport, les bonnes fées de son berceau l'avaient abondamment pourvu! — à se persuader qu'il devait à son caractère et aux lettres françaises « de voir plus haut que les ceintures ». Convenons-en, le dépit n'a pas souvent dicté, même aux auteurs comiques, de

1. On sait que madame de Berny posa notamment la Pauline de la *Peau de Chagrin* et la madame de Mortsauf du *Lys dans la vallée*.

mots aussi définitifs. Ces amours-là, elles encore, tournaient donc pour lui au triomphe de l'Esprit.

Enfin, voici le moment capital, le *veni, vidi, vici* de sa carrière amoureuse, — ce 27 septembre 1833 dont je parlais tout à l'heure. — La scène représente une promenade publique, à Neuchâtel. Une dame assez belle, de cette beauté développée à la Rubens qu'il prisait particulièrement, est assise sur un banc, un livre ouvert sur les genoux, — c'est le signe qui doit la faire connaître. — Passe un petit gros homme, avantagé de « l'embonpoint charmant de la seconde jeunesse », écrira Desnoiresterres sous la dictée de madame de Balzac, — ce que je demande la liberté de traduire : brimbalant une vaste bedaine sur de courtes jambes qu'un pantalon étriqué fait paraître plus courtes encore. — « Pourvu que ce ne soit pas *lui*! » soupire l'Étrangère, qui, depuis dix-huit mois, rêve son correspondant aussi heureusement formé que Raphaël de Valentin, aussi élégant qu'Eugène de Rastignac. C'est lui. Madame Hanska se sent envahie d'une confusion mortelle. Cependant le gros petit homme retire son large feutre, découvrant un front immense sous lequel brillent ces admirables yeux « bruns remplis d'or et qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole », dont, après madame de Pommereul, Théophile Gautier et tant d'autres nous ont rapporté la fascination ; il parle, il s'anime, il prodigue cette verve et cet esprit déjà fameux de son temps. Et l'Étrangère s'avoue conquise, déjà prête pour « l'entente définitive [1] ». Et lui, toutes ses vanités d'homme délicieusement flattées, se déclare, pour la vie, l'humble moujik de la belle Polonaise.

Mais madame Hanska n'est pas libre et, quelque complaisance qu'elle apporte à s'humaniser, elle ne peut faire que Wierszchownia et Paris ne soient séparés par plusieurs centaines de lieues. Mais elle est très catholique, d'un catholicisme qui fait des prosélytes, — elle convertira bientôt la gouvernante de sa fille, Henriette Borel, la « Lisette » des *Lettres à l'Étrangère*, — et encline au mysticisme autant qu'il appartient à une jeune femme que l'isolement des steppes se partage

1. Cet euphémisme appartient à M. de Spoelberch. Son objet prit place en décembre 1833, à Genève.

avec un vieux mari. Lisez plutôt ces lignes, qu'elle envoie à Balzac :

L'union des anges doit être votre partage. L'Étrangère veut être votre amie; elle aussi sut aimer, mais c'est tout. Oh! vous me comprendrez!... Une vérité éternelle m'anime, je le sens; elle m'enflamme; vous seul pouvez la comprendre et décrire ces battements d'amour pur, sacrés...

Mais, tenue au courant de la vie privée de Balzac par des amis de Paris, elle s'avoue jalouse, inquiète. L'a-t-il comprise comme elle se flatte de l'être? Saura-t-il l'attendre? Est-il capable d'amour pur et de fidélité?

Balzac s'exalte, à son tour, son imagination l'emporte, il promet, il s'engage à tout ce qu'on veut; de bonne foi, il oublie, pour un moment, les quatre ou cinq petites amies qu'il énumérait complaisamment à sa sœur avant que de partir pour Neuchâtel [1], et dont la tendresse peu platonique convenait à coup sûr davantage à son tempérament. D'ailleurs, en lui refusant obstinément la possession de celles qu'il pourrait aimer, la Providence ne se propose-t-elle pas de lui indiquer la voie du ciel? Je ne serais pas surpris qu'il l'eût pensé. Balzac répugnait à la pratique d'aucune religion, mais il adhérait aux théories de Mesmer et de Lavater, consultait des spirites et des chiromanciens, ambitionnait d'avoir des somnambules à ses gages et à l'année : — en 1832, quand le choléra décime la population parisienne, n'est-ce pas à une somnambule qu'il supplie le docteur Chapelain de recourir pour pénétrer les causes du fléau? — Il croyait encore aux influences occultes des choses, aux vertus du fer à cheval qu'on trouve, à la malice d'une épingle qu'on donne, etc., et qui ne sait qu'au royaume du surnaturel, religions et superstitions se rejoignent aisément?... Les œuvres de Swedenborg, de Jacob Bœhm, de Claude de Saint-Martin garnissaient la bibliothèque de sa mère : Honoré s'en souvint, les emporta chez lui, les « dévora [2] ».

C'est son heure mystique, dont *Séraphita* semble le témoignage le moins récusable. Peut-être estimera-t-on que je

1. Spoelberch de Lovenjoul : *Un roman d'amour*.

2. V. la notice biographique de Laure Surville.

l'explique avec une légèreté singulière ; mais le galimatias de cette *Séraphita*, écrite pour plaire à l'Égérie de l'Ukraine, et peuplée de toutes les brumes du Nord, me laisse réfractaire, il faut que je l'avoue. Balzac mystique, lui dont la passion ahane si manifestement dans les *Lettres à l'Étrangère*, lui qui, à l'aise dans l'adultère comme un oiseau dans l'air, entretient l'aveuglement du comte Hanski par des envois d'autographes et, escomptant la disparition du vieux mari, exhorte son amie par des arguments de ce ton : « Bêbête! dans dix ans, tu auras trente-sept ans et moi quarante-cinq, et à cet âge on peut s'aimer, s'épouser, s'adorer toute une vie [1] »; mystique, le peintre des *Petits Bourgeois*, qui pouvait dire, non sans justesse, à Champfleury : « Vous me ressemblez » (ajoutant d'ailleurs : « J'en suis content pour vous »), et dont l'œuvre entier procède de la plus minutieuse analyse, — à d'autres!

Sur ce point je ne suis pas moins sceptique que M. Hugues Rebell ou M. André le Breton, — de qui l'ouvrage [2] m'apparaît comme le plus pénétrant et le plus complet qu'ait produit à ce jour la critique balzacienne. — Le « Shakespeare français » a touché au mysticisme parce qu'il a touché à tout ce qui est humain ; et j'accorde volontiers qu'il jouissait d'une imagination égale à celle des grands inspirés ; mais, pour être de leur famille, un attribut capital lui manquait : le sens religieux. A telle enseigne qu'il ne parvint jamais, malgré tous ses efforts, à s'assimiler Joseph de Maistre ni, en dépit de ses éclatantes professions de foi, à être d'aucune Église. La religion, Balzac n'y a vu qu' « un instrument propre à gouverner » et « la seule puissance qui sanctionne les lois sociales [3] ». — « Mais, objectera-t-on, il y a le *Médecin de campagne* et le *Curé de Village*! » — Sans doute! Seulement, lisez la lettre à M. Mame, du 30 septembre 1832, et vous y constaterez que Balzac, dans le projet du *Médecin de campagne*, considère surtout la profitable occasion de transposer l'Évangile et le Catéchisme, « deux livres d'excellent débit »; seulement, remarquez que le personnage du *Curé de Village*, bien qu'ayant donné son titre au roman, n'y figure qu'au second plan, comme si l'auteur se fût

1. *Lettres à l'Étrangère*, mars 1834.
2. *Balzac, l'homme et l'œuvre.*
3. *Le Médecin de Campagne.*

trouvé gêné pour le peindre ; seulement, souvenez-vous de la tendre prédilection de Balzac pour les impies de la *Comédie humaine*, et puis feuilletez avec moi cet album ! — Vous allez y voir la divinité de Jésus mise en doute, Pascal bafoué, et même le spiritualisme contesté :

Dieu, voulant racheter les hommes, me fait l'effet d'un négociant mettant son argent d'une caisse dans une autre.

Pascal a écrit : « Sans Jésus-Christ, le monde ne subsisterait pas ». Je voudrais que la figure de l'Amérique comparût à ses yeux. Heureuse, peuplée jusqu'au XVe siècle, dépeuplée, suppliciée pendant trois cents ans. J'aurais voulu que le monde mahométan, que la Chine lui apparussent et que l'Asie lui tirât les oreilles.

O Platon, sublime corrupteur qui fait de l'âme un instrument pour ouvrir un corps, tandis qu'il est si naturel d'ouvrir le corps pour y trouver l'âme!

Voilà pour son catholicisme auquel pourtant un grand esprit comme Barbey d'Aurevilly ajoutait foi, et dont M. Paul Bourget admet la sincérité. Et je pourrais citer, par surcroît, tels aphorismes comme : « La matière est la femelle de Dieu », ou : « La mort est inévitable, oublions-la », qui sont vraiment aux antipodes de l'esprit chrétien. Non, plus j'y pense, et moins je me sens porté à reconnaître à Balzac d'autre religion foncière que « l'arrivisme », si sympathiquement exalté chez ses héros favoris, Rubempré, Rastignac, La Peyrade, du Tillet, etc. Je m'empresse d'ajouter toutefois qu'on trouverait encore chez lui et sans chercher beaucoup, une bonne dose de satanisme, — ce catholicisme de derrière les fagots, — due sans doute à l'hérédité paternelle autant qu'à l'influence de « l'école frénétique ». On lit dans notre album un « Il y avait plus beau à faire », où se trahit bien explicitement ce goût de l'horrible, commun à tous les sataniques :

Les loups-cerviers et les banquiers réduisant un inventeur à rien et le flouant par leurs ruses, puis la réaction par un moyen quelconque. Ils dépendraient d'un plus riche banquier et leur gendre ou leur fille découvre cela. Il y avait plus beau à faire : *arriver à une rente viagère, l'homme mourrait, la femme et la fille seraient dans la misère.*

Mais pour son prétendu mysticisme, on en chercherait vainement la trace dans ces pages, contemporaines cependant de *Séraphita*. Les purs ravissements de la contemplation, les divines extases d'une âme que la gloire de son créateur emplit, n'ont point accès au « grand parc » des idées balzaciennes ; en revanche, au détour de ses allées, nous surprendrons maintes fois le glissement d'une des robes qui, entraînant Balzac dans leur sillage parfumé, lui valurent l'illusion de s'ébattre auprès d'elles au « troisième ciel » de Swedenborg.



La part d'inédit qu'apporte notre album ne laisse pas d'être considérable.

Au hasard de ses feuillets, nous trouvons d'abord, de-ci. de-là, des indications fort précieuses pour établir la date de conception de telle œuvre célèbre, les circonstances dont elle naquit, ou la signification exacte que l'auteur lui voulait :

Séraphita *conçue en voyant dimanche 16 novembre [1833] le Séraphin de Bra.*

La Peau de chagrin, *l'expression pure et simple de la vie humaine en tant que vie et que mécanisme, la formule exacte de la machine humaine, enfin l'individu décrit et jugé, mais pratiquement.*

Le Livre des douleurs *est une étude destinée à prouver qu'il existe un point d'appui matériel dans la pensée pour supporter les plus effroyables douleurs, et que ce n'est pas un secours venu d'en haut. En ôtant l'idée religieuse chrétienne et prenant trois exemples authentiques : Béatrix Cenci, le tailleur de Henri II ou tout autre martyr protestant, et un régicide, Chatel ou Damiens.*

Marciole, *cinq actes. Une première demoiselle de comptoir, maîtresse du négociant, Tartuffe en herbe. Son frère caissier, 2 filles, un amant, le père et la mère, drame horrible et grand.*

On a reconnu dans ce dernier plan l'idée originelle de l'*École des ménages*, représentée hier à l'Odéon après soixante-dix ans d'attente. Ce « Tartuffe en herbe » ne vient-il pas à point pour expliquer le « flottement » du personnage

d'Adrienne, — devenue, dans la version définitive, une protagoniste de bonne foi?

Voici maintenant des notes qui précisent certains romans dont la *Correspondance* nous entretient, que souvent même elle affirme achevés :

Faire un roman nommé la Bataille, *où l'on entend à la première page gronder le canon et à la dernière le cri de victoire, et pendant la lecture duquel le lecteur croie assister à une véritable bataille, comme s'il la voyait du haut d'une montagne avec tous ses accessoires, uniformes, blessés, détails. La veille de la bataille et le lendemain. Napoléon dominant tout cela. — La plus poétique à faire est Wagram, parce qu'elle implique Napoléon au sein de sa puissance se mariant à une archiduchesse, et qu'il y a un roman précédent pour le peintre national aux Tuileries, et un troisième ouvrage qui peigne les ressorts de sa ruine ourdie par le Metternich.*

Ainsi, *la Bataille* devait former la seconde partie d'une trilogie.

Les Vendéens auraient eu pour sujet :

Une femme aimant un homme sans que cet homme le sache, protégeant celui qu'elle aime à son insu, sans qu'elle puisse être récompensée par lui, le sauvant comme un ange gardien, n'en étant pas vue, et allant s'enterrer dans quelque coin parce qu'elle ne le peut épouser.

Le Juge de Paix, qui aurait grossi probablement les *Scènes de la vie de campagne*, est dessiné :

Le vrai magistrat — justum et tenacem — *qu'un grand seigneur ne peut corrompre ni par ses dîners ni par peur. Une affaire minime, mais où il déploiera les plus hautes vertus. — Toutes les choses qui ont été omises dans la* Vie de campagne *groupées autour du juge, de l'affaire elle-même. — Figure de garde champêtre. — Le maître corrompu.*

Puis encore, en abondance, des scénarios de drames ou de comédies. — M. Edmond Biré, dans son étude sur le *Théâtre de Balzac*, pourtant très consciencieuse, a négigé la période qui s'étend depuis *Cromwell*, la première œuvre dramatique de notre romancier (1820), — celle-là même qui aurait fait dire à Andrieux que son auteur pouvait être bon à tout sauf à la

littérature, — et *Marie Touchet* (1834), écrite en collaboration avec le comte Ferdinand de Gramont. Mais, aux environs de 1830, Balzac s'était repris à essayer du théâtre, la chose est sûre. Nous le voyons, dans une lettre datée de Nemours, mai 1831, exhortant son ami Ratier, alors directeur de *la Silhouette*, à s'associer à lui « pour faire un bon Scribe », et, vers la même époque, Le Poitevin Saint-Alme raconte à Paul Lacroix :

Balzac m'annonça qu'il avait étudié la manière et les procédés de composition dramatique qu'on admirait dans Beaumarchais et que pas un seul écrivain n'était capable de s'approprier. C'était à lui qu'il appartenait de compléter, d'achever l'œuvre de Beaumarchais; il se proposait donc d'écrire à la Beaumarchais deux ou trois grands drames qui avaient leur place marquée entre *le Mariage de Figaro* et *la Mère coupable*. Les plans étaient ébauchés, sinon faits, et je n'attendis pas que mon Balzac m'offrît de m'en donner lecture [1].

Quelles sont, entre toutes les pièces que notre album énumère, celles qu'eût exploitées, selon l'expression de Balzac, son entreprise de « charcuiterie littéraire », de concert avec Ratier, je n'ai pu l'établir; mais ces comédies « à la Beaumarchais », dont parle Le Poitevin Saint-Alme, il est facile, elles du moins, de les retrouver ici, car leurs personnages sont couramment désignés : « un Figaro », « un Bartholo », « un Bridoison ». A propos du *Républicain*, qui fait partie de cette série avec la *Gina* et *l'Aubain*, et qui aurait groupé « autour d'un honnête homme les idées de notre époque personnifiées », —

les républicains conspirateurs commençant par le despotisme pour finir par le despotisme, tous plus mal au cinquième acte qu'au premier,

— Balzac va nous livrer sa recette théâtrale :

S'inspirer de Molière et de Beaumarchais, de la plaisanterie âcre de lord Byron, et fondre le tout.

Et, mêlé à des scénarios qui seront mis à exécution beaucoup plus tard (*Paméla Giraud, la Marâtre*), ou à d'autres que l'apprenti dramaturge projetait de tirer d'ouvrages contemporains, — comme, s'en doutait-on? *la Chartreuse de Parme*, —

1. *Histoire de mes relations littéraires avec de Balzac* (extrait de mes Mémoires), *Le Livre*, 10 mai 1882.

voici celui de *l'Artiste*, expressément daté du 6 décembre 1830. Je le donne dans sa totalité, car il nous révèle plusieurs des sources où Balzac puisait couramment ses inspirations :

Le 6 décembre 1830, — conception primitive de la comédie de l'Artiste, *à faire en 5 actes et en vers. — Un homme de génie en butte à des esprits médiocres, — aimant avec idolâtrie une femme qui ne le comprend pas, — tout cela pris comiquement. —* Le Tasse *de Gœthe est tragique; — y chercher des analogies. — Le grand modèle est Don Quichotte (l'homme de génie) aux prises avec quelque Sancho Pança. (Voir M. et Mme Guillaume de mes* Scènes de la Vie Privée.) — *Un sot lui est préféré. — Il faut rassembler les situations. — Il en faut cinq capitales; — se modeler sur* le Misanthrope.

Il y a d'abord l'artiste. — Son contraste. — L'imbécille (sic) *du monde (Prudhomme d'H. Monnier), musqué, faisant de l'esprit. — Un frère bourgeois, sensé, qui n'a jamais tort. — Une femme (caractère à trouver), la jeune fille.*

Enfin, pour achever l'inventaire de nos documents nouveaux, outre quelques vers inédits et cinq ou six pages à peu près écrites qui nous permettent de conjecturer ce qu'aurait été cette *Anatomie des corps enseignants*[1] annoncée dès 1842 dans la Préface de la *Comédie humaine*, il ne faut pas mentionner moins d'une douzaine de romans ou de contes dont aucun biographe n'a fait mention, et qui, jusque dans leur titre, semblent avoir été ignorés jusque du vicomte de Spoelberch, pourtant d'ordinaire si incomparablement renseigné. De ces sujets, plusieurs s'avèrent médiocres, voire mauvais : ils appartiennent à la toute première manière de Balzac (*le Chirurgien de Padoue, le Duel à l'inconnu*). au Balzac qui n'avait pas encore secoué l'emprise d'Anne Radcliffe, de Maturin et de Walter Scott, et la littérature portera leur deuil allègrement; mais trois ou quatre autres eussent fourni à la plume du maître romancier la plus riche matière. Lisez, par exemple, ces deux projets :

La fin du monde *annoncée pour une époque fixe, ce qui s'en suit, les gens qui ont souscrit des billets qui échéent après la fin du monde, les jeunes filles qui se donnent, les b... ruinés parce*

1. « L'idée fondamentale de ce livre est que le père et la mère tuent presque toujours moralement leurs enfants... »

que toutes les femmes se livrent, les avares qui ouvrent leurs coffres, toutes les relations sociales changées, l'on se bat, l'on se tue, un poitrinaire se moque d'un homme en santé. — Orgie générale. — Plus de masques.

Le Père. — *Un homme heureux dans sa famille. — Sa femme lui a donné trois enfants. Il n'en paraît que deux : un jeune homme de vingt-cinq ans, une fille à marier. Le fils n'est pas de lui. La femme est tourmentée par un misérable gredin qui veut la ruiner en dévoilant tout. Il l'a mise à bout en la dépouillant. Le fils, pour sauver sa mère et sa famille, tue ce gredin. Le père fait évader son fils, et, en faisant toutes ces choses, c'est lui qui est pris pour le coupable et qui subit l'instruction.*

On devine aisément quel motif fit renoncer Balzac à écrire *la Fin du monde*. L'écrire eût été signer une déclaration de matérialisme et se perdre dans l'esprit de ses plus ferventes admiratrices. Mêmement, on peut conjecturer que *le Père* fut abandonné quand parut *le Père Goriot*; la faveur qu'avait obtenue cet ouvrage pouvait faire craindre à son auteur de ne pas aussi bien réussir dans un nouveau drame de l'amour paternel. Mais les meilleurs arguments ne sauraient m'empêcher de regretter ces deux romans-là. Dans *la Fin du monde*, le peintre de l'orgie de *la Peau de Chagrin* aurait trouvé son « Jugement dernier », et combien le « Monsieur Alphonse » que nécessitait l'intrigue du *Père* aurait passé en intérêt et en vérité ce Vautrin trop vanté, dont les transformations frégoliesques appartiennent plus au romantisme qu'à la vie!



Cependant, si riche de matières inédites que soit notre album, c'est plutôt encore par d'autres vertus, je le crois bien, qu'il retiendra l'intérêt du lecteur. Les *reliquiæ* des grands hommes sont pareilles aux enfants : c'est moins le trait inconnu qui y plaît que la ressemblance avec leurs auteurs. Le trait inconnu provoque des exclamations, mais la ressemblance fait se lever des souvenirs au fond des mémoires; celui-là peut nous intriguer, mais celle-ci nous émeut, — et nous flatte, par surcroît, car elle nous confirme dans nos assurances.

Ces *Sujets, Pensées, Fragmens* ont une puissance d'évocation

qui saisit. Balzac y apparaît au naturel, tel qu'il était en 1830 et tel qu'il resta, à quelques points près, jusqu'à la fin de sa carrière. Nous le constatons dans la fièvre de ses conceptions et sa discipline de travail, dans sa lutte avec le mot, avec le temps, avec la dette. Nous le voyons s'engageant envers lui-même pour chaque année par des programmes de travaux dont l'exécution suffirait à remplir la carrière d'un autre écrivain, et tâchant à se forger, à grand renfort d'expressions hardies, cette personnalité du style qu'il enviera toujours à Victor Hugo et à Théophile Gautier; nous le vérifions associant constamment ses soucis de gloire et de fortune, faisant suivre les titres des ouvrages projetés du nombre de feuilles qu'ils représentent. Et, sans doute, il assure : « Tout ce qu'un homme de cœur a au-dessus de vingt mille livres de rente est une prime donnée aux embêtements sociaux ; » mais, d'autre part, il pousse des cris de joie s'il a conçu quelque roman susceptible d'un gros tirage ou passé un contrat aux chiffres éblouissants :

Les magnifiques sujets du Partage *et d'*Une élection*: ce sont deux sujets de chacun quinze feuilles.*

J'ai à récolter 130 000 francs sur les Études de mœurs *en 1835!*

Pour mon affaire, il y a comme spécimen un admirable livre à faire avec le Médecin de campagne.

Parfois aussi nous l'entendons soupirer sous son formidable fardeau. Après une longue énumération, il conclut mélancoliquement :

Il faudrait avoir fini tout cela pour 1833.

On songe aux deux paroles qui alternaient dans ses visites à madame Surville : « Je suis en train de devenir un génie... Je sombrerai, ma sœur! »

Soulevons maintenant les ratures qui brouillent ici un grand nombre de passages. Des phrases nous apparaissent qui appartiennent à *Louis Lambert*, à la *Peau de chagrin*, au *Lys dans la vallée*. et, dans leur premier germe, la plupart des *Romans philosophiques*, *Séraphita*, *la Marana*, *El Verdugo,* etc. Le *Père Goriot* tient en trois lignes, et les *Paysans* en cinq. La *Comédie humaine* s'élabore sous nos yeux. Peut-être est-elle née seulement de cette pensée, que nous rencontrons dès notre page 1 :

L'histoire de l'homme est l'histoire de l'humanité, comme l'histoire d'une société est l'histoire de toutes.

Peu à peu les classifications de l'œuvre gigantesque se précisent, ses cadres se remplissent, ses protagonistes se groupent. Tous ses personnages, qui doivent, un jour, « faire concurrence à l'état civil », prennent vie et s'agitent. Balzac les passe en revue, comme le Petit Caporal sa Grande Armée; il cause avec eux, il leur donne la croix, il leur tapote la joue. Dressant une liste de ses héroïnes, il constate fièrement :

Nous nous sommes amusés à compter les différents sourires, à les étudier, les varier, et rien ne manque dans cet essaim de grâces et cet arsenal de perfidies.

En face des noms de Bonne d'Armagnac et de Marie de Maillé, il déclare :

On peut leur confier son secret ou sa bourse.

Et il se récrie, à propos d'Adélaïde de Rouville :

Dans quel temps vivons-nous pour qu'une fille aussi... et aussi... soit sur le pavé ?

Il semble qu'on l'entende faire la légendaire réponse à Sandeau, que l'état d'une sœur malade préoccupait :

— Tout cela est bien, mais revenons à la réalité : parlons d'Eugénie Grandet!...

Ses amis lui font cortège, ses amis de chair et d'os, madame Delannoy, « sa seconde mère », le bon petit père Dablin, Gavault, « le bon tuteur », Dutacq, son « Olivier le Daim », — comme l'appellera Champfleury; — les hôtes de ses villégiatures, la démocrate madame Carraud et l'économe M. de Margonne; ses intimes, le fidèle Borget et le « cher cardinal » de Gramont, Théophile Gautier, *frère George*, la duchesse d'Abrantès et madame Belloc; — la plupart de ceux ou de celles dont sa *Correspondance* nous entretient, qui aidèrent Balzac dans ses tribulations ou qui furent mêlés à ses travaux, apparaissent ici, à la faveur d'une liste d'envois ou d'un projet de préface, comme pour aviver nos souvenirs et nous faire plus facile et plus familière l'évocation. — Ses amis spirituels, Sterne, Cervantes, Beaumarchais, Voltaire, Le Sage, Boccace, Rabelais, auxquels il doit tant, encadrent de leurs noms un

schéma symbolique du Conte. Plus loin, il affirme son culte pour Napoléon jusqu'à copier le madrigal à mademoiselle Saint-Huberty :

> Romains qui vous vantez d'une illustre origine,
> Voyez d'où dépendit votre empire naissant...

Nous reconnaissons la main de madame Hanska dans plusieurs notes marginales. A défaut de madame de Berny, voici mentionnés son fils Alexandre et sa propriété de la Boulonnière, où fut écrite *la Fleur des Pois*. Et comment la seule adresse de miss Patrickson ne suffirait-elle pas, auprès d'un Balzacien, pour faire surgir le fantôme charmant de la redoutable duchesse dont « lady Nevil » servit la rancune?

Et Balzac est encore ici présent avec ses pensées familières, celles qui guidèrent sa vie et dont sortit son œuvre, avec sa foi dans la physiologie et ses tergiversations religieuses, avec sa croyance aux privilèges du génie et sa haine de l'individu social, avec son autoritarisme de gouvernement et son dédain des majorités, avec ses systèmes de stratégie amoureuse et ses préventions contre l'Anglais, avec ses principes d'économie politique et sa morale prédicante. Et il s'y montre encore dans son goût des histoires grasses et dans ce ton de mauvais sujet qu'il affecta parfois, dans ses faiblesses et dans ses superstitions, et jusque dans cet esprit d'aventure qui un jour le jetait en Sardaigne pour exploiter un gisement argentifère, et un autre jour lui suggérait de cultiver l'ananas aux Jardies... Le lecteur trouvera dans ces *Fragmens* une *Note sur les nombres* où Balzac torture les chiffres pour leur faire prédire l'avenir. Il n'y a qu'une découpure d'article collée dans nos feuillets : elle est relative aux trésors mystérieusement enfouis de Toussaint Louverture! Et voici la mine inépuisable des calembours et proverbes retournés où s'approvisionnaient, pour la plus grande joie de leur créateur, le facétieux Mistigris et la bonne madame Crémière...

Si notre album est, sans doute, comme l'écrivit Balzac, le grand parc de ses idées, il est aussi le miroir fidèle de son caractère, qui ne laissa pas de se signaler par quelques disparates assez déconcertantes.

JACQUES CREPET

LA COMÈTE DE HALLEY

Après le Soleil, Mars et Vénus, il n'y a pas d'astre qui soit associé plus étroitement à la vie de notre globe que la comète de Halley; pourtant, depuis deux mille ans que les hommes observent son retour périodique dans le ciel[1], ils n'ont pas pu se faire à l'idée qu'elle est. au même titre que Neptune et Uranus, dont la durée de révolution est encore plus grande, un des hôtes permanents du système solaire. Son apparition dans notre ciel est liée à des légendes de guerres et de cataclysmes, dont l'imagination populaire n'arrive pas à se libérer. Nous n'en sommes plus comme, en 1829, le docteur anglais Forster, à noter qu'après telle apparition de comète, tous les chats de Westphalie furent malades, et nos inquiétudes ont pris une apparence plus scientifique. Arago faisait la même constatation à propos de la comète de 1835 et il se croyait obligé à traiter des questions qui répondaient aux préoccupations de son époque : « Une comète peut-elle venir choquer la Terre ou toute autre planète? — Des comètes sont-elles tombées dans des étoiles? — La Terre peut-elle passer dans la queue d'une comète? Quelles seraient, sur notre globe, les conséquences d'un pareil événement? — Le brouillard de 1831 et celui de 1783 ont-ils été occasionnés par des queues de comètes? — La Terre pourra-t-elle jamais devenir le satellite

1. Le Talmud parle d'une étoile très brillante qui apparaît tous les soixante-dix ans et qui trompe les navigateurs.

d'une comète et, dans le cas de l'affirmative, quel serait le sort de ses habitants[1]? » Pourtant, il concluait en disant : « Écoutez, quand vous assistez à l'une de ces brillantes réunions où affluent ceux qu'il est d'usage d'appeler les notabilités sociales, écoutez un seul instant les longs discours dont la future comète fournit le texte, et décidez ensuite si l'on peut se glorifier de cette prétendue diffusion des lumières que tant d'optimistes se complaisent à signaler comme le trait caractéristique de notre siècle. Quant à moi, je suis depuis longtemps revenu de ces illusions. »

L'illustre astronome, s'il vivait parmi nous, aurait lieu d'être satisfait, en considérant la sérénité avec laquelle nous nous préparons à passer dans la queue de la comète de Halley, événement qui, de mémoire d'homme, ne s'était jamais produit[2]. Il est vrai que les savants, après avoir éveillé nos inquiétudes par leurs prédictions, les ont calmées aussitôt en y versant le baume de ces probabilités optimistes, dont il faut plusieurs centaines pour faire une certitude. On peut même ajouter à leur liste les considérations suivantes, qui n'ont pas encore été indiquées, que je sache, et qui ne me paraissent pas dénuées de poids. La première est que la Terre se plonge chaque année, sans dommage pour ses habitants, dans l'amas nébuleux qu'on nomme la lumière zodiacale, dont la constitution parait assez voisine de celle des nébuleuses cométaires. La seconde est que la pluie d'étoiles filantes, qui traverse annuellement notre atmosphère, représente un apport de gaz et de matière cosmique probablement supérieur à ce que nous pourrons recevoir, dans les quelques heures de notre passage brutal à travers une queue de comète dont on peut dire ce que Newcomb disait de la couronne solaire, qu'elle est sans doute formée d'un grain de poussière tous les kilomètres cubes.

Mais l'intérêt de la question est ailleurs, et il est d'ordre exclusivement scientifique. Les mouvements du ciel nous présentent, cette année, dans les positions respectives de la Terre et de la comète de Halley, une combinaison qui a de grandes

1. *Astronomie populaire*, t. II, livre XVII.

2. Le passage de la Terre dans les nébulosités des comètes de 1819 et de 1826 paraît décidément controuvé; mais il est possible que nous ayons traversé, en 1861, la queue de la grande comète de Hind.

chances de ne plus sortir avant longtemps. Les astronomes se sont préparés de longue main à utiliser les conditions favorables qu'elle présentera. Des missions ont été envoyées à Ténériffe, aux îles Sandwich, en Australie, pour compléter l'effort des grands observatoires d'Europe et d'Amérique, et le hasard a voulu que la grande comète de janvier dernier soit venue, fort à point, pour permettre une répétition générale des expériences. Il s'agit donc de comprendre quels problèmes se posent à propos des comètes, et quels moyens la comète de Halley va nous donner pour les résoudre.



On croit parfois que la comète de Halley est suffisamment définie par le fait qu'elle revient tous les soixante-quinze ans. Rien n'est moins exact, en premier lieu parce que cette périodicité éprouve des variations dont la grandeur dépasse un an et demi, ensuite parce qu'il passe dans notre ciel assez de comètes pour qu'il s'en trouve toujours une et même plusieurs, qui répondent à cette même périodicité. La comète de janvier 1910 aurait pu, à ce compte, être prise pour la comète de Halley. En réalité, chacun de ces astres est défini par son état civil, autrement dit par sa trajectoire, et cette trajectoire elle-même peut être repérée à l'aide d'un petit nombre de données numériques.

La comète de Halley, dans sa position la plus rapprochée du Soleil (qu'on nomme son *périhélie*), en est distante des 58 centièmes du rayon de l'orbite terrestre. Le plan de sa trajectoire est incliné de 17 degrés environ sur le plan de cette même orbite terrestre (plan qui est l'*écliptique*); le plan de l'écliptique et celui de la comète se coupent suivant une droite qui passe par le Soleil et qu'on appelle la ligne des *nœuds*; la direction de cette ligne forme avec une certaine droite fixe un angle de 50 degrés qu'on nomme la *longitude du nœud*; on repère de même la direction du périhélie par sa longitude, 301 degrés, c'est-à-dire par l'angle qu'elle forme, dans le plan de l'écliptique, avec la même droite origine des longitudes. Ces quatre données numériques suffisent pour déterminer la trajectoire;

il faut seulement ajouter que le mouvement de la comète est rétrograde, c'est-à-dire qu'elle tourne autour du Soleil dans un sens contraire à celui de la Terre et des autres planètes. L'état civil est maintenant complet, et nous pouvons comprendre en quoi a consisté la mémorable découverte de Halley.

Newton venait, en 1670, de révéler le principe de la gravitation universelle et de montrer que les planètes y étaient asservies, lorsque la comète de 1682 traversa le ciel. Edmond Halley, astronome à Greenwich, en calcula les éléments, d'après les observations de La Hire et de Flamsteed ; il obtint les résultats suivants :

Inclinaison.	Longitude du nœud.	Longitude du périhélie.	Distance périhélie.	Sens du mouvement.
17°,42′	50°,48′	301°,36′	0,58	rétrograde

Il eut alors l'idée d'appliquer les mêmes méthodes de calcul aux comètes observées antérieurement ; il trouva pour l'une d'elles, observée soixante-quinze ans plus tôt, en 1607, par Képler, les nombres suivants :

Inclinaison.	Longitude du nœud.	Longitude du périhélie.	Distance périhélie.	Sens du mouvement.
17°,2′	50°,21′	302°,16′	0,58	rétrograde

Il trouva enfin que, soixante-seize ans auparavant, en 1531, Apian avait observé une comète et suivi sa marche dans les constellations, avec assez de soin pour qu'on en pût calculer les éléments :

Inclinaison.	Longitude du nœud.	Longitude du périhélie.	Distance périhélie.	Sens du mouvement.
17°,56′	49°,25′	301°,30′	0,57	rétrograde

Ces trois comètes, jusque-là réputées distinctes, avaient donc suivi, à soixante-quinze ou soixante-seize ans d'intervalle, presque exactement la même trajectoire dans le ciel. Halley, en considérant que les comètes peuvent avoir toutes les trajectoires possibles, c'est-à-dire toutes les longitudes, toutes les inclinaisons et toutes les distances périhélies, conclut que le hasard ne pouvait pas produire une telle accumulation de coïncidences, et que les trois comètes de 1531, de 1607 et de 1682 n'étaient qu'un seul et même astre décrivant, comme les pla-

nètes, une ellipse autour du Soleil. Du coup, le domaine du système solaire prenait une étendue considérable : Uranus venait à peine d'être découvert, en 1681, par W. Herschell, et voilà que la comète de 1682, et toutes les autres après elles, subissaient à leur tour la loi de l'attraction solaire; les idées de Newton recevaient par là une une éclatante confirmation.

Comme conséquence de la périodicité qu'il avait découverte, Halley annonça un nouveau passage de la comète pour 1758 ou 1759 : « Si le retour de la comète, écrivait-il en 1705, a lieu au temps où nous l'avons prédit, l'impartiale postérité ne se refusera pas à reconnaître que ce fut un Anglais qui l'a annoncé pour la première fois. » Il ne pouvait pas espérer vivre assez longtemps pour assister au succès de sa prédiction; mais il eut, dans sa longue vieillesse, la satisfaction de voir ses déductions admises par tout le monde savant; la postérité ne lui a pas non plus marchandé la gloire et la comète qui porte son nom le rappelle, chaque siècle, à notre souvenir.

Halley n'avait pas tout fait : restait maintenant à expliquer d'un passage à l'autre, les variations de la trajectoire et de la période. Le calcul de ces perturbations, causées par les actions des planètes et principalement de Jupiter et de Saturne, constitue, suivant l'expression d'Arago, la pierre de touche de la théorie de Newton; il conduit malheureusement à des complications inouïes, qui exigent plusieurs années de travail. Clairaut eut le premier, en 1758, l'audace de l'aborder, en se limitant à l'action des deux grosses planètes, et il put ramener l'indécision à un mois : ses calculs annonçaient pour le 13 avril 1759 le passage au périhélie, qui eut lieu effectivement le 13 mars.

Pour l'apparition suivante, de Pontécoulant entreprit à son tour le calcul des perturbations, mais en tenant compte aussi des actions d'Uranus et de la Terre, et il plaça le passage au périhélie entre le 7 et le 13 novembre 1835; l'événement se produisit en réalité le 15 novembre. Cette précision ne paraît pas avoir été dépassée depuis, du moins en France, car l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* pour 1909 annonçait que la comète de 1910 atteindrait son périhélie le 8 avril, alors que ce passage s'est produit réellement le 19.

Nous sommes loin encore, on le voit, de la précision admirable avec laquelle sont annoncés, à une fraction de seconde près, les autres événements du système solaire : c'est que les planètes décrivent des orbites circulaires très éloignées les unes des autres, de telle sorte que leurs influences réciproques sont très faibles et entraînent des termes très correctifs très minimes; la comète de Halley, au contraire, parcourt le système solaire depuis l'orbite de Vénus jusqu'à celle de Neptune et subit à chacune de ses révolutions les influences superposées de toutes les planètes.

Mais cette difficulté est un attrait de plus pour les astronomes : par la facilité avec laquelle elle obéit aux actions perturbatrices, la comète de Halley est devenue le réactif le plus sensible que nous possédions pour l'étude des forces qui agissent dans notre monde solaire. Le jour où l'on possédera des procédés suffisamment précis et rapides pour le calcul des perturbations (les astronomes américains s'attachent actuellement à l'étude de ces procédés), on pourra d'abord prédire la marche de la comète avec une approximation plus honorable; surtout on pourra rechercher s'il existe dans le système solaire des forces encore inconnues, provenant, par exemple, de planètes trans-neptuniennes ou d'un frottement dû au passage des astres dans la nébuleuse zodiacale ou même d'une viscosité de l'éther. C'est ainsi que l'étude, en apparence si aride, de ces perturbations permettra d'aborder, et peut-être de résoudre, des problèmes nouveaux.



Suivons maintenant, par la pensée, la comète de Halley pendant le long voyage qu'elle vient d'accomplir, depuis trente-sept ans, pour arriver jusqu'à nous. En 1873, elle était à son point le plus éloigné du Soleil, à son *aphélie*. par delà l'orbite de Neptune; elle semblait s'attarder dans ces régions glacées, car elle n'avançait sur sa trajectoire qu'à raison de moins d'un kilomètre par seconde. Pourtant, peu à peu, et avec une vitesse croissante, elle a dépassé Neptune, puis Uranus; mais il n'y a pas trois ans qu'elle a traversé l'orbite

de Saturne, à la vitesse de 3 kilomètres par seconde. En 1908, elle atteignait l'orbite du puissant Jupiter; dès cette époque, les astronomes de l'observatoire Yerkes, aux États-Unis, avaient entrepris sa recherche en photographiant les régions du ciel où les éphémérides indiquaient sa présence; ce fut en vain; l'éclat de la comète était encore insuffisant pour impressionner les plaques. C'est seulement le 11 septembre 1909 que M. Max Wolf, directeur de l'observatoire de Heidelberg, eut, en développant ses clichés, la satisfaction de l'apercevoir, sous forme d'une petite nébulosité pourvue d'un noyau et dont l'éclat, comparable à celui d'une étoile de seizième grandeur, était à la limite de ce que nous pouvons distinguer dans le ciel.

Ce n'est pas pour le vain plaisir d'arriver avant les autres que les astronomes multipliaient depuis deux ans leurs efforts; ce n'est qu'en déterminant la trajectoire effective qu'on peut contrôler et rectifier les calculs relatifs aux perturbations. Aussi, depuis le 11 septembre, il ne s'est presque pas passé de jour sans que l'astre fût étudié, d'abord par la photographie, puis par l'observation télescopique, aussitôt qu'elle devint possible. C'est grâce à ces observations que l'on a pu fixer, avec une rigueur tout astronomique, les éléments de la trajectoire future dans la partie qui nous intéresse le plus, c'est-à-dire au voisinage de la Terre et du périhélie.

Les observations ont montré que la comète grossissait rapidement : en octobre 1909, elle passait de la quinzième à la treizième grandeur, en novembre de la douzième à la onzième; à partir de ce moment, il n'était plus nécessaire, pour l'observer, de recourir aux plus puissants télescopes; elle devenait accessible aux instruments d'amateur. En février 1910, on pouvait la voir, à l'aide d'une simple jumelle, sous forme d'une nébulosité très légèrement allongée, avec une condensation centrale assez apparente; elle était devenue plusieurs milliers de fois plus lumineuse qu'au moment de sa découverte en septembre.

Au début de février 1910, elle traversait, avec une vitesse de vingt kilomètres à la seconde, l'orbite de Mars, après avoir passé à faible distance de cette dernière planète dont l'attraction aura certainement accéléré sa marche. Le 11 mars, elle

traversait l'orbite de la Terre, mais la Terre n'était pas là; elle passait, dans son périple annuel, de l'autre côté du Soleil. Aussi la comète, vue de la Terre, paraissait être à peu près dans la direction du Soleil. Cette situation, qui s'est prolongée pendant la fin de mars, a empêché toute observation : pendant cette période, la comète impossible à distinguer en plein jour ne pouvait être aperçue, au début de mars, qu'un peu après le coucher du Soleil, un peu avant son lever pendant avril; mais la lumière de l'aube ou du crépuscule et les nébulosités inévitables de l'horizon, rendaient alors toute observation impossible.

Dès les premiers jours de mai, les phénomènes se précipitent; la Terre et la comète, ayant tourné l'une et l'autre en sens inverse autour du Soleil, se rapprochent avec une vitesse due à celles de la comète, 50 kilomètres, et de la Terre, 30 kilomètres par seconde. L'astre errant, après être apparu le matin à l'Orient, sera visible le soir à l'Occident[1], et deviendra chaque jour plus lumineux; en effet, la distance de son noyau à la terre atteint successivement les valeurs suivantes :

66	millions	de kilomètres	le 10	mai.
54	—	—	12	—
43	—	—	14	—
33	—	—	16	—
26	—	—	18	—
22	—	—	20	—

A partir de cette date, la distance des deux astres commencera à croître, et d'autant plus vite que leurs vitesses seront en sens contraire; encore une semaine ou deux, et la comète de Halley aura disparu dans l'immensité.

1. La comète a été visible le 1er mai, à partir de deux heures quarante-cinq du matin, soit deux heures avant le lever du soleil; on l'a vue, dans les premiers jours de mai, à l'observatoire de Marseille, avec l'éclat d'une étoile de seconde grandeur, escortée d'une queue dont la longueur atteignait dix degrés, c'est-à-dire vingt fois le diamètre de la Lune; elle sera observable, le 15 mai, encore à partir de deux heures quarante-cinq, c'est-à-dire une heure et demie avant le lever; le 20 mai, elle n'apparaîtra plus que dans le crépuscule, puisqu'elle se couchera à huit heures quarante-cinq du soir; enfin, le 25 mai, elle sera visible entre le crépuscule et onze heures du soir, et le 30 mai entre le crépuscule et onze heures trente ; c'est donc la période du 20 au 30 mai qui sera la plus commode pour l'observation, bien que la Lune, pleine le 24, produise dans le ciel une clarté défavorable.

Mais, si la trajectoire du noyau peut être actuellement prévue avec une grande rigueur, on ne peut pas donner des indications aussi précises en ce qui concerne la queue. La comète de Halley s'est toujours montrée jusqu'ici avec une queue unique, dirigée à l'opposé du Soleil. Cet appendice était peu indiqué à la fin de mars et l'on sait, par l'exemple des autres comètes, que les transformations les plus imprévues peuvent se produire. Toutefois, si les choses se passent normalement, nous ne devons pas nous attendre à voir le noyau traîner après lui un long panache flamboyant : aux époques de grande visibilité, la queue sera dirigée vers la Terre et par suite, il est vraisemblable que le noyau nous paraîtra entouré d'une nébulosité dégradée dans tous les sens. On sait même que les calculs les plus précis, effectués par M. Crommelin en Amérique et, en Angleterre, par M. Searle, indiquent que, dans la nuit du 18 au 19 mai, la Terre, la Comète et le Soleil seront en ligne droite sur les chemins du ciel ; à ce moment, la tête de la Comète sera à vingt-six millions de kilomètres de nous, soixante-sept fois plus éloignée que la Lune ; si la queue a une longueur supérieure à cette distance, ce qui n'a rien que de très vraisemblable, notre monde terrestre sera, pendant une heure ou deux, enrobé dans la nébulosité cométaire. Nous n'aurons pas la primeur de cette coïncidence car, le 1er ou le 2 mai, la planète Vénus passera, avant nous et plus profondément que nous, dans la queue de la Comète.



Il résulte de la trajectoire, dont nous venons d'indiquer les caractéristiques essentielles, que les observations astronomiques seront concentrées sur un petit nombre d'heures ; ce laps est somme toute suffisant pour qu'on essaye d'élucider quelques questions, qui se posent spécialement à propos de la comète de Halley, et des problèmes plus généraux qui vont se présenter dans des conditions favorables à leur examen.

La première et la plus importante de ces questions a été posée jadis, mais non résolue, par Arago : les comètes par-

ticipent-elles de la longévité des planètes, ou sont-elles au contraire des astres périssables? Cette dernière opinion n'a rien d'invraisemblable, si l'on considère les dimensions très réduites du noyau (quelques centaines, ou au plus quelques milliers de kilomètres de diamètre), qui paraît alimenter la nébuleuse environnante, soit en se volatilisant sous l'action de la chaleur solaire, soit par une véritable pulvérisation électrique, analogue à celle qui se produit aux dépens des cathodes dans les tubes à vide, soit par tout autre procédé; l'histoire encore récente de la comète de Biéla, qui s'est finalement convertie en une traînée de météorites, semble favoriser cette opinion.

Les observations successives de la comète de Halley ont paru montrer qu'on ne retrouvait plus la splendeur des anciennes apparitions. Le passage de 1456 avait laissé un souvenir dont les anciens chroniqueurs nous apportent le témoignage; certains l'appellent *terrible*; d'autres signalent les dimensions de la queue, suspendue comme un glaive au-dessus de l'Orient, alors embrasé par les conquêtes des Turcs. Or, la comète de 1531 paraît avoir été moins brillante; sa queue occupait environ quinze degrés dans le ciel et c'est même en l'observant qu'Apian constata, pour la première fois, la direction de cet appendice à l'opposé du Soleil. L'apparition de 1607 fut suivie par Képler, qui trouva pâle et faible la lumière émise par la comète; d'autres observateurs comparèrent l'éclat du noyau à celui d'une étoile de première grandeur; la queue n'offrit non plus rien de remarquable.

La célèbre apparition de 1682, qui amena la découverte de Halley, ne paraît pas non plus avoir été très éclatante. Picard et La Hire comparaient le noyau à une étoile de deuxième grandeur, mais la queue occupait trente degrés. En 1759, le noyau était encore moins lumineux; mais sa queue fut assez faible pour que divers astronomes, entre autres Lalande, aient affirmé que l'astre en était dépourvu. Cette diminution avait attiré l'attention d'Arago qui s'attendait à la voir s'accentuer en 1835; il dut constater, au contraire, que l'éclat de la comète paraissait avoir plutôt grandi depuis 1759; dans sa plus grande visibilité, vers le milieu d'octobre, le noyau, légèrement rougeâtre, paraissait pouvoir être assimilé aux étoiles de première

grandeur, si même il ne les surpassait pas en intensité; la queue, observée à l'œil nu, paraissait embrasser une étendue de vingt degrés.

La question reste donc indécise, d'autant plus que les descriptions, souvent hyperboliques, des anciens auteurs, sont loin de s'accorder entre elles et que les dessins d'observateurs plus récents n'ont pas non plus une grande valeur documentaire. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que la Terre était loin d'avoir, lors des apparitions successives de la comète, la même position sur son orbite et cette considération suffirait, à elle seule, pour expliquer les changements d'éclat du noyau et les variations d'aspect de la queue. A partir de son présent voyage, la comète de Halley va pouvoir être soumise, non plus à des observations grossières, mais à des mesures précises. On pourra mesurer l'éclat de son noyau à une distance connue de la Terre et le nombre ainsi obtenu pourra être comparé, dans soixante-seize ans, à celui qui résultera d'une prochaine observation; dans trois ou quatre siècles, on pourra dire avec certitude si la comète de Halley est véritablement un astre moribond.

D'autre part, les circonstances tout à fait exceptionnelles du passage actuel vont permettre de soumettre le noyau à une épreuve très intéressante : si les calculs des astronomes se vérifient, c'est-à-dire si le passage au voisinage de Mars et de Vénus n'a pas dévié sensiblement la trajectoire, le noyau de la comète passera exactement entre le Soleil et nous le 19 mai, entre une heure et demie et deux heures et demie du matin ; les pays qui, à cette heure-là, seront en plein jour, comme l'Australie et les îles Sandwich, verront donc ce noyau traverser le disque solaire. C'est pourquoi des missions scientifiques ont été envoyées dans ces régions privilégiées pour photographier le disque solaire pendant cette occultation partielle; ces photographies nous apprendront peut-être quelque chose sur la constitution, encore mystérieuse, des noyaux cométaires. Quelles sont les dimensions vraies de ces noyaux? Sont-ils continus ou formés d'un essaim de pierres météoriques? Sont-ils en fusion et lumineux par eux-mêmes, ou bien la lumière qu'ils émettent n'est-elle due qu'à la compression des gaz en avant d'eux, ou à des actions électriques?

Autant d'hypothèses, dont le nombre et le vague nous désespèrent et que nous ne saurions préciser sans arriver bientôt au bout de notre courte science. Les observations de 1835 étaient déjà de nature à éveiller l'attention : dès le 14 octobre, le noyau, regardé avec un grossissement de 90 diamètres, parut à Bessel perdre l'apparence d'un corps solide ; Arago constata de son côté, le 23 octobre, que « la comète avait tellement changé d'aspect, le noyau, jusque-là si brillant, si net, si bien défini, était devenu tellement large, tellement diffus, qu'on ne croyait à la réalité d'une variation aussi subite qu'après s'être assuré qu'aucune humidité ne couvrait ni l'oculaire, ni l'objectif des lunettes employées pour les observations ».

Autant que le noyau, la nébulosité cométaire va être l'objet d'études suivies ; on comprendra de suite l'avantage immense que les observateurs actuels ont sur leurs devanciers en réfléchissant que ceux-ci ne possédaient ni l'appareil photographique, ni le spectroscope.

La spectroscopie, en premier lieu, va jouer un rôle essentiel. Le fait qu'aux environs du 18 mai, nous avons des chances de voir la queue en bout et non pas en travers, causera peut-être quelque déception aux badauds ; mais il donnera aux mesures un intérêt tout nouveau. On a lieu de penser, en effet, que la queue des comètes a généralement la forme d'un tube creux ou d'une série de gaines qui s'enveloppent mutuellement. Les astronomes vont donc profiter du hasard qui va les faire passer dans l'axe du tube pour voir si ces enveloppes concentriques correspondent à des milieux de composition chimique différente. Ce sera également une circonstance heureuse que de pouvoir viser la lueur cométaire à travers les 26 millions de kilomètres qui nous sépareront du noyau ; la substance des queues est si ténue et si diffuse que ce n'est pas trop de cette épaisseur pour obtenir des résultats précis. On sait que M. Deslandres, à Meudon, et M. Pickering à Cambridge (États-Unis) ont déjà commencé cette étude spectroscopique et ont reconnu dans les gaz de la queue la présence du cyanogène. On peut attendre mieux encore des observations qui seront faites en mai, d'autant plus qu'au lieu d'observer le *spectre d'émission* de la comète, on pourra

observer son *spectre d'absorption*, c'est-à-dire que la lumière solaire, après avoir traversé la nébuleuse cométaire, donnera peut-être, dans le spectroscope, des bandes sombres ou des raies noires caractéristiques. Les astronomes feront bien de ne pas rater leurs clichés, car il s'agit d'une expérience qui ne se renouvellera probablement pas d'ici à plusieurs milliers d'années.

La nébulosité de la comète de Halley ne sera pas moins intéressante à étudier dans sa structure physique que dans sa constitution chimique ; il y aura lieu de vérifier si les curieuses variations observées en 1835 se reproduisent en 1910 : « Le 15 octobre 1835, dit Arago, je dirigeai sur la comète la lunette de 124 centimètres de l'observatoire de Paris, armée d'un fort grossissement. J'aperçus, sur la nébulosité de forme circulaire qui porte le nom de chevelure, quelque peu au-dessus du point diamétralement opposé à la queue, un *secteur* (d'autres astronomes disent une *aigrette*) compris entre deux lignes sensiblement droites dirigées vers le centre du noyau et qui ne s'étendaient pas jusqu'aux bords de la tête ; la lumière de ce secteur surpassait notablement celle de tout le reste de la nébulosité. Le lendemain 16, je reconnus que le secteur du 15 avait disparu ; mais, sur une autre partie de la chevelure, au nord du point diamétralement opposé à l'axe de la queue, il s'était formé un secteur nouveau... Le 21, j'aperçus dans la nébulosité trois secteurs lumineux distincts ; le plus faible et le moins ouvert était situé sur le prolongement de la queue. Le 25, il n'existait plus que des traces à peine sensibles des secteurs. »

Comme la chevelure, la queue a présenté, en 1835 et aux passages antérieurs, des variations subites d'éclat et de grandeur dont les autres comètes ont donné, depuis, de nombreux exemples. Ces variations se produisent sur une étendue qui se chiffre par millions de kilomètres et dans un milieu si diaphane que Bessel ne trouve aucune trace de réfraction dans la lumière des étoiles vues à travers la queue de la comète de 1835. Il est donc peu vraisemblable qu'on se trouve en présence de déplacements soudains de cette matière, tandis qu'on pourrait mettre en cause une illumination par des décharges électriques, éclairant successivement des régions

différentes de la nébuleuse[1]. Certains astronomes affirment que les queues cométaires sont animées d'un mouvement de tourbillon autour de leur axe, qui expliquerait les apparences observées; d'autres, enfin, attribuent tout simplement ces pulsations lumineuses à des irrégularités de la réfraction dans notre atmosphère.

On voit combien nombreux sont les problèmes qui devront être discutés d'après les documents accumulés pendant quelques nuits d'observations. Aussi est-il nécessaire que ces documents soient aussi nombreux que possible, afin qu'on puisse les confronter et les compléter l'un par l'autre : une théorie, disait Voltaire, est une souris; elle était passée par neuf trous; un dixième l'arrête. Pour multiplier les trous; qui permettent de cribler les théories, la *Société astronomique et astrophysique d'Amérique*, qui compte dans son sein des savants de premier ordre, a décidé d'associer les amateurs au grand effort des observatoires, et elle a rédigé, à leur intention, des instructions détaillées qui permettront de les intéresser aux observations de la comète et de diriger leurs travaux vers un but utile.

Ce ne sera pas trop de tous ces efforts pour diminuer un peu notre lamentable ignorance de tout ce qui touche aux comètes. Arago raconte que, sous la Régence, Mairan, secrétaire de l'Académie des Sciences, interrogé par une dame de la Cour qui visitait l'Observatoire, ne sut lui répondre autre chose que : « Je ne sais pas ». Sur quoi, la dame impatientée : « A quoi sert-il donc, monsieur, d'être Académicien? — Cela sert, madame, répliqua Mairan, à répondre : Je ne sais pas. » Le public d'aujourd'hui est plus raisonnable; il accepte l'ignorance des savants, pourvu que les savants lui expliquent les raisons de leur ignorance.

LOUIS HOULLEVIGUE

1. Si ces décharges électriques ont leur origine dans des projections d'électrons émanés du Soleil, nous devons nous attendre à ce que les variations d'éclat soient peu marquées au passage de 1910, le Soleil étant actuellement dans une période d'accalmie.

LE PRINTEMPS ENCHAÎNÉ[1]

XVII

A moins d'être l'auteur du roman, il me paraît bien difficile de savoir l'âge exact d'une femme. Nous avons appris celui de madame Derol, c'est déjà beaucoup; mais c'est un succès inespéré de connaître celui de madame Augé : trente-sept ans. Je me hâte d'ajouter que, si elle avouait seulement la trentaine, nul ne s'aviserait d'y contredire. Ainsi de Thérèse, on voudra bien se le rappeler. — Cela prouve que ces deux personnes sympathiques n'ont point lutté avec désavantage contre les années, grâce sans doute à la qualité de leur cœur et à la douceur de leur caractère.

Madame Augé est encore plus « étonnante » que madame Derol. Michel, qui s'attendait à voir mademoiselle Gérard chaperonnée par une veuve de savant mal habillée, vieillie précocement pour s'être mêlée aux travaux de son mari, fut surpris de trouver une jeune femme ne paraissant emporter que de peu le droit d'aînesse sur sa sœur, insignifiante poupée. — Ce jugement, sévère pour mademoiselle Gérard, était sans appel, disons-le bien haut ; on n'en peut vouloir, un moment, à Michel. Mais il s'est aperçu que Thérèse n'est pas une femme unique : d'autres supportent leur âge avec autant de désinvolture. Voilà une fâcheuse découverte.

Elle n'eut pas de conséquences : Michel n'était pas plus des-

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

tiné à « la dernière païenne » que madame Augé ne l'était à Michel.

Une discussion futile dissipa l'enthousiasme du jeune homme et dégoûta madame Augé de sa complaisance à se laisser regarder. Il serait imprudent de jurer qu'il n'y eut pas, dans cette dispute très amicale, le dépit de deux êtres qui se sont promis de prendre quelque distraction ensemble, et qui y renoncent en s'apercevant qu'ils vont au-devant d'une déception ou d'un ennui. On ne complique sa vie que sur des injonctions très fortes de l'esprit, du cœur ou des sens. L'homme amoureux reste encore un animal épris de confort : ni madame Augé ni Michel ne jugeaient utile de sacrifier leurs aises.

Madame Marie Froment avait organisé un dîner avec les mêmes convives : mademoiselle Gérard, madame Augé, Michel. Louable empressement! La marraine du jeune enamouré avait senti que la précédente réunion n'avait pas déplu à son filleul : elle avait renouvelé l'invitation. On fut exact au rendez-vous; mais, après le dîner, un débat s'éleva.

Or madame Augé et notre ami Michel Bertin ne vivent pas à la même époque, quoiqu'en pensent les employés de l'état civil. « La dernière païenne » tient de feu son mari un idéal qui, à la vérité, nous échappe : elle voudrait habiter une maison antique, porter le péplum, écouter sur les gradins du théâtre les tragédies de Sophocle ou les comédies de Térence. Michel est un homme du XVIIIe siècle. Madame Derol a déterminé sa vocation : la première fois qu'il est allé chez elle, il a été pris par le style galant du boudoir; il a aimé aussitôt ces meubles, ces gravures, ces tableaux, objets familiers d'honnêtes gens qui n'ignoraient pas « la douceur de vivre », si Talleyrand a dit vrai. La perfection de cet art a pour Michel d'autres charmes que la perfection des Grecs et des Latins, tellement éparse et mutilée qu'il faut le génie spécial et l'âme particulière du professeur Augé pour la restituer.

« La dernière païenne » eut le tort d'attaquer le XVIIIe siècle, — « le grand siècle », comme l'appelait Michelet, — et de soutenir que nos aïeules étaient de grossières commères.

Michel voulut voir dans cette incartade une critique directe contre son amie : il riposta. La discussion apaisée, madame

Augé et Michel eurent la sensation bien nette qu'ils étaient désormais indifférents l'un à l'autre et que mieux valait en rester là.

— Voilà beaucoup de bruit pour une pique! — se récria madame Froment, lorsqu'elle s'occupa d'organiser une troisième réunion et qu'elle sentit de la résistance chez madame Augé comme chez Michel.

Et la brave dame soupira longuement.

XVIII

Le plus clair résultat de la stratégie déployée par madame Froment fut de rendre Michel plus assidu auprès de Thérèse. Il se repentait d'avoir trouvé à son goût la jolie dame blonde. Il lui en voulait d'avoir raillé le temps où son amie et lui essayaient de vivre. Michel savoura mieux que jamais l'agrément de l'hôtel ancien où demeurait madame Derol.

Thérèse lui apparaissait comme une de ces dames du XVIIIe siècle qui déplaisaient si fort à madame Augé. Un jour qu'elle le reçut vêtue d'une robe d'intérieur de forme surannée, le jeune homme murmura ces paroles :

— Il ne vous manque que d'avoir les cheveux poudrés...

Son attachement à madame Derol ne diminuait point. Il sentait tout le prix d'entrer avec elle dans la vie. A l'âge où tant de jeunes gens végètent dans la saleté et dans la goujaterie pour s'être acoquinés à des femmes sans intelligence ni mesure, il gagnait encore en élégance morale, cultivait les passions les plus nobles, n'aspirait qu'à la gloire et à la vertu. En un mot, il épanouissait une belle âme.

Certes sa modestie l'eût empêché de se rendre justice, mais la reconnaissance qu'il avait à madame Derol de le guider si sûrement nous démontre assez qu'il était conscient de sa jeune valeur.

A considérer trop attentivement la jolie veuve, il s'était aperçu que Thérèse n'était pas la seule à réunir la sagesse et la beauté. Mais la sagesse de madame Augé l'irritait, celle de son amie l'enchantait.

Où aurait-il trouvé une autre femme dont la conversation

et le silence fussent si pareils à ses désirs ?... Il semble bien qu'elles soient vaines, les alarmes du lecteur qui ne s'imagine pas un livre où la fidélité des principaux personnages ne trébuche jamais.

XIX

Le monde a un goût très vif pour faire les mariages et les ménages ; mais il ne répugne pas non plus à les défaire.

Ce n'est pas toujours un sentiment d'indiscrétion qui pousse les gens à se mêler de la vie intime de leurs amis : le but de celui que les Italiens appellent joliment le *terzo incomodo* est d'amener la dissolution ou l'échec d'une œuvre à laquelle il collabora. Retenons l'exemple des belles-mères, — dont il est toujours délicat de parler parce que le vaudeville les a mises, sans espoir de retour, hors de la littérature : — elles sont, pour leurs filles, des agents matrimoniaux de premier ordre, mais souvent les artisans du divorce.

Nul couple, vécût-il loin de cette publicité qui fane les bonheurs délicats et n'est le régal que de la canaille, ne peut se vanter, hélas ! de n'être point affligé d'un *terzo incomodo* qui troublera le tête-à-tête et réussira parfois à le rompre. Les fâcheux qui vous troublent quand vous filez le parfait amour sont les plus fâcheux de tous.

Comment Thérèse Derol sut-elle le désir éphémère et subtil né dans le même instant chez Michel, dont il anima les yeux, et chez madame Augé, qu'il incitait à se donner la peine d'être plus séduisante ? Quel triste sire courut signaler ce péril à Thérèse ?

Ce n'est pas Philippe Versein, dont nous savons le caractère. Ce n'est pas l'innocente mademoiselle Gérard, — ni sa sœur elle-même, à qui les mesquineries de notre société n'inspirent nulle sympathie ; ce n'est pas davantage Michel, qui, n'étant pas allé jusqu'à la faute, ne vit pas la nécessité d'avouer.

C'est donc un de ces fâcheux à qui suffit une indiscrétion de seconde main. La moindre rumeur est bonne à prendre et à ne pas garder pour soi seul, puisqu'on se réserve

de lui conférer une valeur et un sens exceptionnels. Michel a pu dire à un de ses amis combien madame Augé lui paraissait charmante, et cet ami a sans doute recueilli de celle-ci quelques propos flatteurs sur le compte de Michel; il a confronté les textes, il a prêté aux mots une signification qu'ils n'avaient pas, et si vif était son désir de former une union et d'en briser une autre, qu'il est arrivé à cette leçon : « Bertin est amoureux de madame Augé, qui ne le déteste pas. Il va quitter madame Derol. » Et, dans les vingt-quatre heures, — car c'est un ami fidèle de ces trois personnages, — il a réussi à les joindre, à dire à madame Augé les sentiments de Michel, à Michel ceux de madame Augé, à madame Derol le sort qui la menace. — Et sa conduite semblera toute naturelle. Ne vous avisez pas de lui infliger une épithète désagréable : on vous moquerait ou l'on vous traiterait de malappris...

Du temps passa avant que Thérèse parlât à Michel de cette infidélité spirituelle. Bien qu'elle sût exactement ce qu'il en était, elle marquait de la tristesse. L'idée l'accablait que son amant pût être pareil aux autres hommes. Seule la pensée qu'il ne méritait encore aucun reproche retenait ses larmes.

Mais lui, — cet âge est sans pitié, — n'était point ému avec elle. Il éprouvait même qu'il n'est pas de jouissance plus délicieuse que de voir en peine, par notre faute, les yeux tendrement aimés.

XX

Thérèse et Michel continuaient d'être à Paris des amants édifiants, ni plus ni moins qu'en Italie. Celui qui prétendrait dépeindre en quelques mots cette calme et vivante quiétude serait proprement un malotru, s'il murmurait avec le poète : « C'est le soir d'un beau jour... »

L'allusion serait trop claire à l'âge de madame Derol. Mieux inspiré certes, s'il comparait cette tendresse passionnée au matin qui verse sur la terre des torrents de lumière et de joie!... Dès l'aurore, le sage, s'il en a le loisir, s'esquive de sa maison ; il va causer avec les arbres, les feuilles, la prairie et la fraîche rivière. Son pas est alerte; il a un cœur neuf, et le ciel est si beau qu'il croit à la bonté de la nature : ses ressources

d'enthousiasme et d'espoir sans cesse renaissant l'empêchent de voir le nuage qui peut gâter cette matinée incomparable.

C'est par un raisonnement analogue à celui de nos Parisiens, grands amateurs de banlieue et grisés par un rayon de soleil, que madame Froment et monsieur Philippe Versein décidèrent de négliger provisoirement leurs projets : « Entre amoureux, — raisonnait la marraine de Michel, — le temps est au beau fixe. Intervenir serait folie : prenons le large. Nous reviendrons quand le baromètre baissera et que la pluie, les larmes ou la tempête seront prochaines... » Elle partit pour l'Espagne, qu'elle avait toujours souhaité de connaître. Madame Augé l'accompagnait, ainsi que mademoiselle Gérard.

Philippe Versein pensait comme madame Froment. Il sentait que toutes ses tentatives pour « ramener Thérèse à la raison » — c'est lui qui parle ! — ne serviraient absolument de rien, sinon à irriter madame Derol et à la buter : « Attendons qu'elle renonce d'elle-même à sa folie, — disait Philippe ; — cela ne saura tarder. » Il choisit le chemin de l'Italie, fit le même voyage que Thérèse et Michel, souffrit beaucoup parce qu'il était, au fond, de complexion jalouse. Mais il était assuré de ravir, à la fin, la victoire. « Je sècherai ses larmes ! » s'annonça-t-il à lui-même. Et il ne disait pas cela sur le ton de la colère : il n'en voulait pas à Michel de les avoir fait couler. Il s'imaginait, du reste, que si Thérèse pleurait, un jour, ce serait plus sur celui qu'elle avait dédaigné que sur celui qu'elle aurait perdu. Et, comme Michel, — tous les âges sont sans pitié ! — Philippe Versein mitigeait son amertume au spectacle futur de son amie en peine.

XXI

Thérèse, Thérèse, vous qu'une naissance heureuse a faite si belle et que des soins patients et une volonté constante ont conservée telle, un grave danger vous menace.

Vous ne songiez pas à défendre votre béatitude, parce que madame Froment et Philippe Versein étaient allés se consoler, — vous l'avez dit, espiègle ! — avec nos sœurs latines. Vous vous endormiez dans une sécurité trompeuse.

Il ne fallait pas braver la vie, il ne fallait pas inviter une seule fois à vous venir voir, même si vous soupçonniez chez Michel un peu d'ennui, cette Fanny Meller, dont vous saviez le pouvoir sur les hommes, et qui n'a jamais été une amie pour vous.

Si Michel s'était lié plus intimement avec « la dernière païenne », vous auriez lutté victorieusement contre madame Augé : elle est de votre âge ou presque, et il importait peu que votre amant eût appris que vous n'étiez pas la seule à défier le temps; votre amour vous eût enlevé dix ans et l'avantage vous fût resté.

Mais cette Fanny Meller, cette séduisante et diabolique petite femme! elle ne désarmera pas avant d'avoir montré à Michel que vous êtes... (parlons bas pour que personne n'entende...) que vous êtes une vieille femme.

XXII

Mademoiselle Meller était originaire de Bayonne. Elle appartenait à une famille israélite qui s'était enrichie dans les affaires de banque. On se convertit lorsqu'on eut acheté une villa à Biarritz et noué, sur cette plage élégante, des relations avec la haute société espagnole. Les Meller devinrent plus catholiques que les sujets de la reine Marie-Christine. Leur maison parut même si austère à mademoiselle Fanny qu'elle l'abandonna et partit pour Paris.

Par héritage, elle possédait une part dans la banque Meller et pouvait mener une existence confortable : elle ne lésina point et se distingua par son luxe un peu criard.

A vingt-cinq ans, Fanny jouissait d'une liberté sans limites. Les jeunes filles l'enviaient, qu'irrite la tutelle de leur mère; les femmes la jalousaient, dont les nerfs sont agacés par la tyrannie de leur époux : tous les hommes convoitaient en elle la maîtresse idéale. Bref, Fanny Meller avait à Paris une de ces situations en vue que l'on n'acquiert d'habitude que par des talents réels ou bien une fortune dix fois plus considérable que la sienne : elle comptait.

La même dilection pour le pays basque réunit Thérèse

Derol et Fanny Meller : une sorte de sympathie naquit bientôt. Elles s'étaient rencontrées chez madame Valbel, et, tandis que Dalzace, trop spirituel à leur gré, contait ses fines anecdotes, elles se remémorèrent l'une à l'autre les rochers de Biarritz, les bois d'Asquin, la baie de Saint-Jean-de-Luz, cette miniature italienne.

Michel survint tandis que les deux jeunes femmes causaient : madame Derol le présenta. La conversation continua de plus belle. Fanny les amusa par ses audaces de langage, ses gamineries, et aussi par la singulière justesse des jugements qu'elle portait sur les gens avec une désinvolture unique.

Michel s'y leurra tout aussi bien que Thérèse : ils prirent Fanny pour une amie. Comme leur situation irrégulière éloignait d'eux quelques personnes timorées, ils désirèrent de se lier avec mademoiselle Meller, dont le commerce leur semblait agréable et sûr. Thérèse l'invita à dîner; elle accepta. Il est peut-être regrettable que Michel et sa maîtresse n'aient pas su le mot que dit à Dalzace, après leur départ, Fanny l'espiègle :

— Ils me plaisent beaucoup, Bertin jeune et Derol aînée!

XXIII

Oui, Thérèse et Michel avaient été mal inspirés en allant chez madame Valbel. Ils auraient dû se rappeler que la société est un merveilleux refuge pour les gens de tout ordre, de tout rang, de tout acabit, sauf pour deux êtres qui s'aiment. Que ne suivirent-ils le conseil excellent donné par un médiocre poète, le chevalier de Florian :

Pour vivre heureux, vivons cachés!...

Que ne méditèrent-ils ce vers!... car c'est un vers, — on pourrait aisément l'oublier.

Ces heureux mortels ne sentent pas tout le prix de vivre en marge de la société. Ils se fourvoient s'ils quittent leur intimité ou l'Italie. Même ils courent des dangers. Le sage n'évite pas le monde uniquement par crainte d'être ennuyé : il en sait encore les périls.

Madame Derol fut-elle la seule coupable, ou faut-il rejeter

une partie de la faute sur Michel, qui dès l'abord témoigna de la sympathie à Fanny Meller? La touchante Thérèse ne se figura-t-elle point que son amant trouvait un peu monotone, à la longue, leur tête-à-tête jamais troublé? Ou bien faut-il charger mademoiselle Meller, qui ne laissa pas d'intriguer?... Quel ennui de rechercher les responsabilités!...

Fanny vint au jour dit; elle fut exquise. Elle ne cacha pas qu'elle avait enfin rencontré les amis qui lui manquaient.

« Sa situation était si difficile à Paris! Une jeune fille seule, sans parents, est déchirée par tant de calomnies! Elle ne peut se défendre qu'en pleurant... » Mademoiselle Meller exprima discrètement le vœu qu'on ne repoussât point la fidèle, l'attentive gratitude réservée par elle à ceux qui l'accueilleraient comme une petite sœur.

Tous ses gestes ne s'accordaient pas avec l'humilité de ses paroles... Regardez avec quelle souplesse elle marche, avec quelle vigueur elle modifie la grâce de ses attitudes : ne dirait-on pas qu'elle proteste contre la grave, la noble attitude de Thérèse?...

Certes elle ne marchande pas les compliments à madame Derol. Elle jure que ses yeux ne se sont jamais régalés d'une beauté si épanouie. Elle la fait asseoir dans une bergère, à contre-jour; elle ramène un rideau afin qu'une pénombre baigne les traits délicats de Thérèse; elle s'extasie... Ne dirait-on pas qu'elle a découvert sur ce visage d'irréparables outrages et qu'elle tient à montrer les dangers de la grande lumière?...

Mais madame Derol et Michel s'intéressent à ces jeux sans en percer le mystère. Ils s'amusent de son bavardage, ils rient de ses caprices; ils l'estiment originale et primesautière. Fanny n'est pas encore partie qu'il est entendu qu'elle reviendra.

Les débiles ennemis de votre plaisir, le vieil amoureux et la bonne marraine, ne m'inquiétaient guère, ma chère Thérèse. Votre amie m'épouvante.

XXIV

S'il me fallait donner une définition de la jalousie, j'en trouverais une seule passable : « La jalousie est la pire des

maladresses. » Je me hâte de reconnaître que cette définition n'est guère pertinente.

Bien que Fanny fût adroite en ses entreprises, Thérèse était trop fine pour ne pas deviner son intention secrète : il était clair que la jeune fille s'était juré de mettre en évidence ses vingt-cinq ans et les quarante ans de madame Derol.

Fanny ne perdait pas son temps à faire des avances à Michel, mais toutes ses actions et toutes ses paroles, sans que telle ou telle pût prêter isolément à quelque fâcheuse critique, tendaient à lui prouver que sa liaison avec Thérèse risquait d'être en plus d'un point ridicule et douloureuse. Que ne prenait-il une amie du même âge que lui? — « Du même âge que moi », spécifiait-elle sans rien dire. Car le talent des femmes est d'indiquer leur volonté sans y mettre aucun style. Un homme formule et demeure l'esclave de sa parole; pour bavardes qu'elles soient, les femmes n'aiment pas ce genre de discours. Elles ont à leur disposition des moyens plus subtils d'obtenir notre obéissance.

Après s'être tue longtemps, Thérèse avoua qu'elle souffrait depuis que Fanny Meller s'occupait si soigneusement à ruiner sa vie. Michel protesta, de façon véhémente : « Il était sûr de lui, et, du reste, mademoiselle Fanny Meller ne lui avait pas dit une parole qu'il ne pût répéter... Non rien ne menaçait leurs calmes délices... »

Quoiqu'elle ne fût pas rassurée, Thérèse sourit. Michel venait de montrer une chaleur, une émotion, dont il n'était pas coutumier. Elle l'avait toujours bien jugé : c'était « un tendre ».

Du temps passa encore et les conséquences vinrent que devait probablement avoir cette inutile et maladroite scène de jalousie. Michel voulut savoir si Fanny cherchait vraiment à l'attirer. Même il résolut de favoriser par une apparente complicité le dessein qu'on attribuait à la jeune fille et mademoiselle Meller ne manqua pas de lui faciliter la tâche.

Ce furent alors des amusements dangereux auxquels Michel apporta un excès de vivacité. Il était flatté de découvrir chez Fanny des sentiments d'ardente affection à son endroit. Il ne tarda pas à les classer sous cette appellation vague, mais magique : « de l'amour ».

Les tristesses et les reproches de Thérèse ne donnaient que plus de charme à ce qu'il dénommait « un sport ». Il ne se rendait pas compte qu'il s'attachait à Fanny, qu'il jouissait cruellement des soucis de madame Derol tout en les prétendant fort vains.

Michel avait pris une route qui lui plaisait, bien qu'il ignorât où elle devait aboutir. Il continuait à la parcourir d'un pas allègre, également leste à esquiver les ronces que tendait Thérèse pour l'empêcher de passer et prompt à respirer les fleurs que l'autre lui jetait à travers la haie.

Maintenant que l'élan était donné, Fanny disait adieu à la prudence et devenait plus caressante. Michel résistait mal. Bientôt ce fut lui qui l'encouragea.

Thérèse comprenait peut-être que sa jalousie agissait sur Michel comme un aiguillon. Mais elle était sincère : aussi renouvelait-elle souvent l'aveu de ses appréhensions. Michel lui déclara, un jour, qu' « elle avait la goutte à l'imaginative ». Le mot la peina, bien qu'il n'eût été dit que par goût des archaïsmes. Elle se plaignit, gémit presque. Pour la première fois, elle ennuya Michel.

On doit admirer madame Derol pour sa probité spirituelle : — elle a le courage de sa douleur ; — mais on peut critiquer sa méthode. Il lui manque ce tour de main si utile pour manier les hommes. Elle l'aurait, si elle était coquette. Hélas ! Thérèse unit à la beauté toutes les qualités d'un honnête homme.

XXV

Quand il eut quitté madame Derol, ce jour-là, Michel s'analysa comme il le faisait volontiers. Il en voulait à son amie d'avoir exposé longuement ses doléances. Nulle femme mieux que Fanny Meller n'effacerait cette impression désagréable, ne dissiperait ce malaise : il décida de lui faire une visite. Puis des scrupules le retinrent. Tout en suivant le chemin le plus court pour arriver jusqu'à Fanny, ils s'attardait devant les boutiques des libraires et des antiquaires ; il hésitait.

Chez un vieil homme, ingénieux à découvrir les estampes. deux gravures anglaises, au ton de pastel, étaient en montre : Michel les acheta et les fit envoyer à madame Derol.

Ce cadeau tranquillisa sa conscience inquiète. D'un pas ferme, il s'en alla chez Fanny Meller.

Elle le reçut aussitôt, sans étonnement : plusieurs fois Michel était venu lui dire bonjour, au passage. Mais elle comprit que le jeune Bertin et son amie étaient divisés, tant elle flairait avec perspicacité les brouilles dont elle était l'auteur : elle jugea le moment opportun pour brusquer les événements. Avec beaucoup de modération et toutes sortes de réticences qui voulaient teinter de sincérité ses moindres paroles, elle se plaignit de madame Derol et de sa diplomatie sournoise : « Pourquoi Thérèse travaillait-elle à l'éloigner? Pourquoi lui témoignait-elle cette aigre jalousie et cette insultante méfiance? »

Michel eut beau dire qu'il ne s'était aperçu de quoi que ce fût, Fanny Meller lui soutint que l'attitude de madame Derol rendait désormais les relations impossibles entre elles. Elle concéda que jamais Thérèse n'avait prononcé une parole dont elle pût se fâcher; mais certaines inflexions de voix et certains silences valent les pires grossièretés ou les plus vives impertinences. Fanny ne voulait pas être mise à la porte après avoir été sollicitée par madame Derol de fréquenter chez elle. Elle signifia donc à Michel sa résolution de n'y point retourner.

Le couplet était hasardeux. Mademoiselle Meller le fila jusqu'au bout avec un art exquis. Elle opposa de si justes répliques aux interruptions de Michel qu'il ne sut rien répondre quand elle eut terminé. Comment eût-il soupçonné une comédie? Fanny parlait avec tant d'intérêt du bonheur si complet et si rare de madame Derol! Elle demandait si haut que les amants oubliassent l'intruse et le mal qu'elle avait causé involontairement!

Michel paraissait accablé par ses protestations d'amitié comme par les griefs articulés contre Thérèse. Il demeura silencieux, puis s'esquiva avec grâce.

Il ne se dissimulait pas que ce manège équivalait à l'aveu des torts qu'aurait eus madame Derol. Il n'était pas très content de lui parce qu'il n'était plus certain du sentiment qui naguère ennoblissait sa vie. Michel aurait pu dire après Diderot : « J'ai élevé dans mon cœur une statue que je ne voudrais jamais briser. Quelle douleur si je me rendais coupable d'une action qui m'avilît à ses yeux! »

XXVI

Le roman doit, comme l'histoire, être impartial. Les défauts ne seront pas celés des personnages que l'auteur affectionne; il ne laissera pas volontairement dans l'ombre ce qui peut adoucir les angles de certaines figures moins sympathiques.

Fanny Meller serait odieuse si elle n'avait pour Michel un réel penchant. Son habileté diabolique à détourner de son plaisir un homme comblé de faveurs par la plus aimable des femmes n'est pas incompatible avec une certaine chaleur de cœur. Dans le monde, Fanny Meller passe pour n'aimer personne : soit! mais elle n'est pas insensible. Il ne lui a manqué que de rencontrer un amant à son goût.

Michel lui plaît. Elle n'a point la tendresse ni ce souci de perfection qu'a Thérèse, mais elle lutte avec vigueur. Leur désir est égal, — pour Fanny d'acquérir, pour madame Derol de conserver.

Michel Bertin subissait ces deux influences, indécis, fâché contre lui-même et gonflé de vanité nouvelle. Les promesses de bonheur sensuel et léger que pouvait lui donner Fanny l'emportaient sur les souvenirs les plus délicieux. Il dédaignait le passé qui, la veille encore, ne lui paraissait pas si méprisable, et attendait avec un naïf enthousiasme des jouissances inconnues.

Il eût été simplement correct que Michel cessât de fréquenter chez mademoiselle Fanny Meller du jour où celle-ci, se prétendant offensée, avait décidé de ne plus voir Thérèse : Michel le sentait bien; mais, chaque soir, le même mouvement de honte et de sensualité le ramenait secrètement à la porte de Fanny. Il lui arrivait de négliger madame Derol, de l'abandonner une semaine entière sous des prétextes vagues et maladroits. Mais quelle assiduité auprès de mademoiselle Meller! quelle fidélité dans sa trahison!

Sachant qu'ils goûteraient, sans que personne pût s'y opposer, toutes les joies qu'ils s'étaient promises, Michel et Fanny ne se hâtaient guère de les cueillir : ils voulurent même se persuader, un temps, de la pureté rare, ou, pour

mieux dire, unique, de leurs intentions. Ils communiaient dans les chastes et pures extases de l'amitié.

Mais il était fatal que cette amitié fît ses preuves : ils devinrent amants. On n'a pas encore inventé un autre moyen pour se montrer qu'on s'aime.

La longueur des préliminaires, le caractère réservé et néanmoins licencieux de leurs fiançailles, leur firent trouver plus de saveur aux caresses échangées. Michel, s'il n'éprouva pas cette forte sensation de naître à la vie, que lui avait value Thérèse, pensa que Fanny l'occupait davantage. Le verbiage de celle-ci l'enchantait et les coquetteries lui semblaient inimitables dont elle assaisonnait la volupté.

Grâce à des mots chuchotés, grâce à l'attitude de son amant, madame Derol avait appris bien vite les péripéties du badinage qui, né sous ses yeux, était devenu, par l'habileté de Fanny et la naïveté de Michel, un jeu sérieux qui mettait en péril son bonheur même. Bien qu'elle eût prévu les conséquences de la rivalité dangereuse qu'elle avait imprudemment acceptée, le dénouement l'atterra. Elle écrivit à Michel les lettres les plus touchantes du monde. Il vint s'excuser en courant de la délaisser un peu. Suivant la tactique qu'il avait adoptée, il traita de vaines alarmes, de billevesées, les craintes pleinement justifiées de Thérèse.

Puis il n'alla plus chez madame Derol que si elle réclamait sa présence par de nombreux billets qu'il ne lisait même pas. Quand ces billets, entassés, empêchaient le tiroir, où il les jetait, de se refermer, Michel se décidait à répondre à leurs convocations. Mais il avait soin, en arrivant, d'inventer un prétexte pour s'évader bientôt. Les reproches et les supplications larmoyantes de Thérèse l'irritaient. Elle n'avait jamais été plus belle que dans sa douleur : il ne s'en apercevait pas. Michel avait hâte de rejoindre Fanny Meller qui, sachant la force de l'habitude, l'obligeait à venir continuellement chez elle. Aussi ses entretiens avec madame Derol étaient-ils brefs et pénibles.

Malgré les quelques baisers qu'elle dérobait au fuyard, Thérèse inclinait chaque jour à la plus amère mélancolie, tandis que Michel n'osait plus se regarder avec ses yeux d'autrefois :

sa lâcheté lui pesait, il avait honte de ne point user de franchise, de ne point purifier par une confession sincère ses lèvres qui avaient caressé une autre femme.

Thérèse Derol tomba dans un tel désespoir qu'elle ne lutta plus que mollement, privée de cette fameuse énergie qui est simplement une expression littéraire : Michel en profita pour venir plus rarement s'inquiéter d'elle.

Cependant Fanny Meller s'était emparée entièrement de lui. Il ne concevait plus la vie sans cette jolie fille au charme étrange : dans un corps ingénu de jeunesse et de fraîcheur, une intelligence veillait, experte et mûrie, à ce que toutes les satisfactions que peut offrir le monde lui fussent prodiguées ; entraîné par elle dans un tourbillon de plaisirs, Michel Bertin avait rompu avec tout ce qui n'était pas leur agrément commun. Indifférent aux appels de Thérèse, il cessa complètement d'aller chez elle.

Deux mois s'écoulèrent sans qu'il daignât lui donner signe de vie. A quoi bon procurer une illusion fugace à madame Derol, puisqu'il était sûr de ne jamais quitter Fanny Meller? Mais il forma le propos de dire à son ancienne maîtresse comment il entendait régler sa vie. Assurément cette démarche n'était point pour plaire à Michel, mais il croyait prouver tant de noblesse et de courage en l'exécutant qu'il n'y renonça pas, au dernier moment, comme il en avait entrevu la commodité.

Il se rendit chez Thérèse et pria qu'on l'annonçât. On lui répondit que madame Derol était en Bourgogne.

— Je ne savais pas, — murmura-t-il.

Et il se retira, très sot.

Ainsi, Thérèse était partie sans l'avertir ! Des larmes vinrent aux yeux de Michel. Il revit tout d'un coup leur fugue, la magie de la lumière italienne, leurs promenades dans la montagne et leurs rêveries au crépuscule...

Il marcha machinalement. Il mettait ses pensées en ordre. Le départ de Thérèse lui épargnait une rude corvée. Eût-il osé lui dire les mots qu'il avait préparés pour elle?

Soudain il s'aperçut qu'il allait chez Fanny Meller et, à travers ses larmes, il sourit au destin qui conduisait si heureusement ses pas.

XXVII

MONSIEUR PHILIPPE VERSEIN A MADAME DEROL

Je comprends, mon amie, que vous ayez fui Paris. Je comprends qu'il ne vous agrée pas d'y revenir sans délai. Mais je ne puis concevoir que vous me découragiez d'aller en Bourgogne vous dire mon amitié toujours plus tendre. Une femme de votre âge et de votre beauté ne saurait s'ensevelir pour toujours dans la solitude. Même il est fâcheux pour le charme épars dans Paris que vous vous soyez exilée. Vous y reviendrez, n'est-ce pas? Je voudrais vous y ramener dans de telles conditions que votre sécurité ne serait plus menacée.

En attendant, laissez-moi vous dire que les événements devaient se dérouler comme ils l'ont fait. La nature humaine est malheureusement invariable, et nul ne le regrette plus que moi. Les exemples sublimes sont sans la moindre utilité. Vos qualités incomparables ne sont nullement contagieuses. Si l'on en subit, un instant, la puissance trop douce, c'est pour mieux montrer, l'heure venue, les défauts contraires.

Tout délicieux que fût votre rêve, il était impossible qu'il durât : deux êtres exceptionnels ne se rencontrent jamais.

Je vous jure, mon amie, qu'aujourd'hui, en traçant ces lignes, je ne songe ni à jeter la défaveur sur un homme qui vous fut cher, ni à vous démontrer qu'il est bien mince et bien chétif, le bonheur que vous êtes en droit d'espérer. Je suis, par-dessus tout, attristé de vous prêcher le retour aux choses moyennes, tièdes et médiocres. Mais croyez-en mon expérience déjà vieille et éprouvée, à laquelle il n'a manqué aucune déception, aucun chagrin.

Pardonnez, mon amie : c'est le prix de votre repos. Oubliez : c'est la condition des joies calmes et graves qui vous attendent. Mandez bientôt votre ami près de vous, avec la pensée de le retenir.

Ne vous abandonnez pas, surtout, à quelque beau désespoir.

Dans la vie, rien ne vaut une larme, — excepté vous!

PHILIPPE

XXVIII

— C'est à l'influence qu'elles ont sur les hommes qu'il faut juger les femmes, — prononça sentencieusement madame Froment. — Je me demande, tout compte fait, si je ne préfère pas madame Derol à cette écervelée.

« Cette écervelée », c'était Fanny Meller, qui détruisait méthodiquement les embellissements réalisés chez Michel par Thérèse Derol. Le goût du jeune homme pour les bons livres, son amour pour les œuvres nobles, ses vives préférences pour ce qui est pur et simple, Fanny sut rendre tout cela tellement ridicule qu'il se réfugia pour lui plaire dans la plus plate grossièreté.

Il s'appliqua donc à suivre la mode, à jouer gros jeu, bien que les cartes ne le récréassent point, à se montrer partout où il est de bon ton d'être vu. Il abjura sa délicatesse, et toutes ses actions participèrent de l'aimable goujaterie régnant dans le milieu qu'il avait adopté.

Madame Marie Froment regrettait que ses devoirs nouveaux et toujours plus pressants éloignassent Michel de sa maison. Du temps de Thérèse, en s'y prenant bien, on réussissait à obtenir de lui une ou deux soirées par semaine; Fanny Meller avait mis bon ordre à ces débauches familiales. Michel vit sa marraine à son retour d'Espagne, puis s'avisa de mille raisons pour ne jamais revenir chez elle.

Cependant madame Froment s'inquiétait de sa nouvelle vie et continuait à veiller sur lui attentivement. Ce qui la tourmentait le plus, c'était de constater avec quelle désinvolte inconscience cet enfant abandonnait les affaires paternelles, qui jadis l'occupaient chaque jour plusieurs heures, bien qu'il trouvât, en outre, le temps d'ébaucher quelques travaux littéraires.

Tous les soucis, tous les soins incombaient maintenant à son directeur, homme habile et plein de bonne volonté, mais qui manquait peut-être d'envergure parce qu'il ne gérait pas ses propres capitaux. Michel ne lui facilitait pas la tâche. Ses besoins d'argent grandissaient; il dépensait sans compter, pour le plaisir le plus coûteux, après celui du jeu : celui de la dépense. Qu'une année vînt de grève et de chômage, Michel Bertin serait dans le pire embarras.

Mademoiselle Fanny Meller s'en moquait : elle n'aimait pas Michel pour sa fortune, mais bien pour lui-même, et elle ne mentait pas quand elle protestait de son désintéressement, si son amant lui annonçait une ruine prochaine. Mais il est infiniment probable qu'elle eût cessé de l'aimer le jour qu'il n'eût plus possédé un sou vaillant. Mademoiselle Meller eût expli-

qué alors que ce n'était point la pauvreté de Michel qui l'effrayait, mais bien son manque de dignité devant ce coup du sort. Les femmes veulent toujours paraître logiques aux autres et sincères à elles-mêmes.

Michel refusait d'entrevoir l'avenir. Il était passionnément épris de Fanny et ne songeait qu'à rendre leur liaison plus piquante et plus étroite par mille folies et divertissements. Une force l'entraînait qu'il était impuissant à discipliner. Il ne voulait plus résister et ne pensait qu'à s'étourdir.

Madame Marie Froment avait grandement raison de regretter la sage Thérèse et de vitupérer « l'écervelée », — qui n'avait de cervelle que juste ce qu'il faut pour tout ruiner autour d'elle.

XXIX

Chez sa marraine, où il avait enfin accepté de déjeuner, Michel se proposa de s'évader tandis qu'on servait le café. Un mot de madame Froment l'arrêta :

— Voici les beaux jours revenus; ne songes-tu pas à visiter le « Champ Bertin? » Tu devrais veiller au parfait entretien de ta propriété. Tu la retrouveras avec bonheur comme un asile fort passable quand tu seras obligé de vivre à la campagne de tes maigres rentes. Tu négliges par trop tes affaires, depuis quelque temps!

Interdit, Michel confessa qu'il s'était un peu amusé pendant ces derniers mois, mais qu'il songeait à reprendre sa laborieuse existence.

— Bravo, mon enfant! — s'écria madame Froment, — mais ne néglige pas pour cela ton petit domaine bourguignon. Du reste, un voyage dans cette saison n'a rien de désagréable. Une de tes voisines a passé tout l'hiver dans ses terres... C'est une vie plus rude, mais aussi plus saine que la vie de Paris, — ajouta la bonne dame avec un soupir.

Michel déclara qu'il réfléchirait : sa marraine le pria de venir lui confier, la semaine d'après, le résultat de ses méditations.

Il fut fidèle au rendez-vous. Ce fut lui qui remit la conversation sur le voyage que madame Froment voulait qu'il entre-

prît. Quelques affaires urgentes le retenaient encore à Paris, prétendait-il, mais il pensait avoir quinze jours de liberté dans le courant de juin.

— Je vous rapporterai les premiers fruits de mon verger! annonça Michel à madame Froment.

Sa marraine le remercia. Elle affirma que ce voyage serait pour lui une véritable partie de plaisir... M. Philippe Versein ne devait-il pas, lui, passer tout le mois de juillet en Bourgogne?

— Comment savez-vous cela? — demanda Michel.

— Mais, par des amis communs, par madame Augé et sa sœur, qui tenait la nouvelle de madame Valbel, qui la tenait elle-même de Dalzacc.

— C'est un peu compliqué, — dit Michel; — ces gens ont du temps à perdre, pour s'occuper ainsi de moi!

— Mais il n'est nullement question de toi dans tout cela! fit remarquer madame Froment, jouant l'innocence.

Michel partit fort troublé. Il se repentait maintenant d'avoir quitté Thérèse sans un mot où l'on sentît de la tendresse, même passée. Il voulait fortement lui dire ses regrets. Puis la jalousie le piquait, de savoir que Philippe Versein allait être l'hôte de madame Derol. Madame Froment n'avait pas prononcé le nom de Thérèse, mais le doute était impossible.

Quelque scrupule ou quelque chagrin qu'il eût, Michel résolut de ne point le cultiver. Il avait renoncé, depuis sa nouvelle liaison, à descendre en lui-même et à s'interroger sans témoin : au moindre souci, il se précipitait chez Fanny Meller; il était guéri dès qu'il la voyait.

Ce fut encore à Fanny que Michel porta, pour une prompte consolation et pour un plus rapide oubli, ses anciens remords et sa jeune jalousie.

XXX

Quand elle vit que Michel recommençait à s'occuper activement de ses affaires, qu'il consacrait moins d'heures au jeu et aux spectacles, qu'il essayait manifestement de calmer ce besoin frénétique d'exhibition et de dépense, Fanny Meller eut peur. Elle sentit que son amant n'était peut-être pas fait

pour la vie mondaine, bien qu'il s'y montrât brillant. Mais la lassitude était venue et le fond de la nature apparaissait : il regrettait son travail, ses livres et les belles choses au milieu desquelles il aimait à vivre... Ne regrettait-il pas Thérèse?

Mademoiselle Fanny Meller s'évertuait à faire en sorte que Michel chassât sans esprit de retour ses idées laborieuses, son regain de tendresse pour l'étude. A quoi rimaient ces recherches historiques sur les petites villes de l'Italie septentrionale? Elle tenta l'impossible pour que Michel continuât de s'étourdir, qu'il se laissât prendre aux pièges qu'elle lui tendait. Fanny demandait en grâce à cette sorte de Providence galante qu'adorent toutes les femmes amoureuses que son amant restât soumis à ses caprices pendant quelques mois encore : après, il ne serait plus temps pour lui de réagir. Ses vœux ne furent pas exaucés, — non pas que la cause en fût immorale, ni illicite; mais elle s'y prit mal pour aider le Ciel. Elle fut coquette avec une témérité imprudente qui déplut à Michel, dont le caractère, un instant brouillé, reprenait ses lignes nettes et son ferme dessin.

Les qualités qu'il avait acquises dans le commerce de madame Derol ne l'avaient pas empêché de se commettre avec des gens indignes de lui, mais elles l'avaient préservé de leur emprunter leur bassesse. Cette épreuve avait trompé son honnêteté et l'avait rendue plus hardie.

Fanny essaya de le rendre jaloux : elle ne se doutait pas qu'il l'était déjà, mais non à cause d'elle. Furieuse de voir que ce procédé ne stimulait plus son amour-propre ni n'exaspérait son amour, elle perdit toute mesure et se jeta à la tête des premiers venus. Elle en arriva à choisir comme partenaires de ses coquetteries des jeunes gens qui gardaient à leur maîtresse une fidélité édifiante. Michel pensa que c'était chez Fanny une habitude de ne jamais frapper à un cœur vacant. Le passé revivait dans sa mémoire : il y voyait avec quelle merveilleuse dextérité mademoiselle Meller l'avait séparé de madame Derol. Il avait cru être un élu, il s'apercevait qu'il n'avait été qu'un jouet.

Cette pensée lui fut insupportable. Quel homme viendra déclarer sans colère qu'il fut dupe? Michel finit par croire que Fanny n'avait jamais eu pour lui la moindre affection. Chez

elle, un caprice succédait à un caprice. Elle avait agi avec lui comme elle agissait maintenant avec d'autres jeunes hommes. C'était décidément une femme indifférente et qui ne voyait qu'un amusement là où quelques-unes trouvent un passe-temps plus noble et plus pur.

Michel avait une envie folle de quitter Paris, de s'enfermer dans sa propriété de Bourgogne avec des livres, de travailler, tous les jours, du lever au coucher du soleil. Il était dégoûté de l'existence inutile qu'il avait trop longtemps menée. Il déplorait que la médiocrité de ses études ne lui permît pas, malgré une culture étendue, d'écrire quelques ouvrages où les hommes viendraient chercher un peu de sagesse et d'apaisement.

Mais elle exerçait encore sur lui une séduction bien forte, cette Fanny Meller. Elle seule savait calmer son âcre désir et, parmi le désarroi de ses pensées, qui aurait pu comme elle mettre dans sa vie le parfum duquel on ne peut pas se priver même aux plus mauvais jours?...

Néanmoins, à l'issue d'un souper qui s'était prolongé jusqu'au matin, et dont rien n'avait relevé la lugubre grossièreté, Michel, écœuré, dit à Fanny qu'il partait pour un mois : il avait besoin d'être seul.

Mademoiselle Meller lui demanda où il comptait faire cette retraite.

— En Bourgogne, — répondit Michel d'un ton agressif.

Alors Fanny, déçue de voir tant d'efforts avorter, ne ménagea plus ses paroles :

— Va-t'en, je ne te retiens plus. Va retrouver madame Derol. Sa tendresse maternelle te plaît : à ton aise!... Je t'ai toujours jugé à ta juste valeur, moi! Sais-tu comment je t'appelle quand tu as le dos tourné? « L'inconsolable orphelin ».

Mais Michel ne l'écoutait plus.

XXXI

Thérèse avait quitté Paris avec les résolutions les meilleures pour sa tranquillité. Elle voulait oublier Michel et renoncer à ce rêve décevant contre lequel tout le monde l'avait mise

en garde. Mais, chaque jour, elle devait constater, peut-être avec une joie secrète, qu'à son âge le cœur ne varie plus. Comment aurait-elle pu en bannir Michel, son premier et dernier amant?

Bien qu'elle s'appliquât à des exercices d'oubli, à des pratiques de consolation, incessamment elle espérait le retour de Michel. Dans cette pensée, rien ne pouvait la distraire, — ni les livres, ni les soins familiers qu'elle donnait aux bêtes, ni l'intérêt qu'elle prenait à son jardin. Le ciel changeant, le sable, les arbres et le brin d'herbe, le jasmin accroché à la margelle du puits, tout lui disait : « S'il revenait?... »

Parfois, quand des nuages bouffis de pluie encombraient l'horizon, elle se sentait envahie par une soudaine tristesse, plus sombre que son ordinaire mélancolie : il lui semblait qu'elle était entourée de ténèbres et que nul espoir ne luirait plus jamais.

Son miroir fut une mauvaise fréquentation. Parfois il lui permettait de sourire et d'avoir foi dans l'avenir : sans doute, il la trouvait jolie et jeune. Mais si, par malheur, elle n'était pas à son goût, si elle paraissait fatiguée ou vieillie, soudain il figeait le ris sur ses lèvres et la laissait désolée. Miroir inconstant, en quelles miettes eussiez-vous été réduit si Thérèse n'avait été la femme la plus douce du monde, et si un artiste délicat n'avait rehaussé d'or l'écaille où s'encadrait votre foncière indifférence! Vous fîtes que la noble vie des champs fut parfois sans effet sur l'humeur désabusée de madame Derol. Elle s'abandonnait alors au désespoir le plus rigoureux. Nul doute que le monde ne l'eût morigénée pour cette douleur superflue; la raison le dit textuellement : « Il faut se faire une raison!... »

Les lettres de Philippe Versein, pleines d'une admirable sagesse, avaient des destins différents, selon qu'elles parvenaient un jour de clarté ou un jour d'orage, un soir que le miroir avait été galant ou un matin qu'il s'était montré grossier. Cependant Thérèse parut touchée par la grâce, puisqu'au début de l'été elle invita Philippe à venir la rejoindre en Bourgogne. Il ne doutait pas que ce mois de juillet ne vît des actions décisives : Thérèse ne refuserait pas de devenir sa femme. Il écrivait alors à madame Derol :

Votre cœur, me dites-vous dans une de vos dernières lettres, n'est plus qu'un peu de cendre. J'aime que le feu de paille soit éteint. J'apporterai à notre foyer cette flamme patiente et fidèle dont vos cendres prolongeront la durée et l'éclat.

Ce fut au moment même où Philippe Versein songeait à se mettre en route que Michel annonça son départ à mademoiselle Fanny Meller. Il quitta Paris sans tarder.

De vrai, il ne savait pas très bien ce qu'il dirait à Thérèse. Mais il voulait la voir. Il désirait apprendre comment elle avait supporté les chagrins qu'il lui avait infligés. Était-elle guérie de ses blessures?

Il était tout naturel que Michel vînt demander de ses nouvelles, et qu'il s'excusât, en même temps, de s'être sauvé au lieu d'implorer son pardon.

« Je lui dirai que je suis allé chez elle pour me confesser, qu'elle était partie et que je n'ai pas osé lui écrire. Je lui dirai qu'elle n'aurait pas dû quitter Paris sans me prévenir, au moins. Je lui dirai que je regrette le passé, que je garde d'elle un souvenir vivace. Je lui dirai que ses soupçons furent souvent injustes. Je lui dirai que je suis sot loin d'elle et que je m'ennuie... Je lui dirai... Je lui dirai... »

Michel préparait, tandis que le train l'emportait vers la Bourgogne, le discours bien net et sincère qui devait dissiper tout malentendu entre madame Derol et lui, panser les plaies, ranimer l'innocent plaisir qu'ils trouvaient à être l'un près de l'autre...

Enfin il aperçut sur un coteau le castel du « Champ Bertin ». Son régisseur l'attendait à la gare.

« Je lui dirai que je regrette de n'avoir pas dix ans de plus », — pensait-il, tandis que le paysan lui racontait les nouvelles du village. — « Non, ce serait indélicat et cruel... Quel homme suis-je donc devenu?... »

Et, comme tous ces préparatifs d'éloquence lui rompaient la tête, il se déclara : « Je ne sais pas du tout ce que je lui dirai. D'ailleurs, il n'est pas sûr qu'elle veuille me recevoir... »

Avec son régisseur, tant que dura le trajet, Michel parla du pays comme s'il ne l'avait jamais quitté.

XXXII

Le lendemain, — juin finissait, — Michel se leva de bonne heure : il ouvrit sa fenêtre à l'air matinal et s'en laissa caresser. Le temps était splendide. Jusqu'à midi, il parcourut ses champs et ses vignes, vit la fontaine neuve du village. A son déjeuner, il goûta le vin de l'année précédente et le jugea délectable.

Il fallait profiter de cette journée radieuse et ne point différer la visite à madame Derol. Michel se rendit chez elle en flânant : il recherchait les arbres sous lesquels ils s'étaient assis, les haies qu'ils avaient traversées, les chemins préférés.

Michel pénétra ainsi dans le parc de madame Derol, qui n'était défendu par aucune barrière. Il redoutait de voir Thérèse, maintenant qu'il était tout près d'elle. D'ailleurs, à chaque pas, un souvenir l'arrêta. Il tournait autour de la maison, ne se décidant pas à y rentrer. Attiré et craintif, il voulait revoir cette clairière qui semblait, au milieu de l'ombre et du mystère, un débris de jardin à la française ; il voulait revoir le dieu Terme à la face souillée et les urnes enguirlandées, et le banc de pierre moussu : c'est là que Michel avait retenu sur ses lèvres les premiers aveux.

C'est là qu'il la retrouva. Il l'aperçut avant qu'elle sentît sa présence. Assise sur le banc, elle semblait, dans sa robe aux tons de feuille morte, quelque déesse des jardins. L'hiver l'avait-il poudrée de ses frimas, tandis qu'elle attendait, muette et pensive, le retour de l'infidèle ami ? Michel crut que ses cheveux étaient devenus blancs. Il s'approcha pour la mieux regarder, et déjà il se demandait, en son cœur serré, si sa lâcheté n'avait pas fait cette tête chenue.

Mais Thérèse, qui avait entendu le craquement des pas, tourna vers lui son visage tranquille, plus jeune que jamais sous cette neige légère. Elle ne bougea point, elle continuait de l'attendre.

De quelle émotion, de quel effort était fait son calme apparent ? Et comme ces instants eussent été moins douloureux si elle avait eu vingt ans de moins ! Elle se serait permis les larmes et eût été soulagée. Mais elle se savait à l'âge où les

yeux rougis ne reprennent pas leur vivacité éclatante, où la grimace du malheur ne s'efface plus. Elle gardait un visage immobile, presque insensible : à peine y découvrait-on quelque tristesse.

Tandis qu'il s'avançait vers elle, Michel la contemplait, l'âme navrée ; mais il était ébloui.

N'eût-on pas dit que les heures, enchaînées par tant de grâce, avaient laissé dans ce recoin de jardin à la française une de nos jeunes aïeules ?

Michel s'arrêta tout près de Thérèse :

— Je suis venu vous demander pardon. Je suis venu vous dire...

Il l'aimait plus, à cette minute, qu'il ne l'avait jamais aimée. Il se jeta contre elle en sanglotant, avec la volonté de prononcer jusqu'au bout sa confession. Mais son chagrin l'étranglait. Thérèse lui caressait doucement le front et le calmait :

— Ne dis rien ! ne dis rien !...

Elle le fit asseoir près d'elle, sur le banc. L'émotion de Michel s'apaisait. Mais il sourit en regardant Thérèse :

— Que tu me plais ! — murmura-t-il.

Et, comme elle protestait en montrant ses cheveux, dont beaucoup étaient gris, qu'elle les poudrait exprès, il dit en lui prenant la main :

— Je n'ignore plus la douceur de vivre, puisque je vous ai retrouvée... Qu'importe le temps où nous vivons ! Vous vous êtes évadée d'une époque que j'aime pour me séduire et me charmer. Thérèse gardez-moi toujours. J'ai suivi la mauvaise route et j'ai honte : ne m'abandonnez pas et pardonnez !

Thérèse regarda autour d'elle si nul ne les épiait, puis elle se pencha sur Michel et l'embrassa de toutes les forces de sa tendresse exilée.

XXXIII

MADAME THÉRÈSE DEROL A MONSIEUR PHILIPPE VERSIEN

J'ai suivi vos conseils, mon cher ami, pas tous ; mais du moins celui que vous jugiez le plus propre à me rendre ma tranquillité : j'ai pardonné.

Vous serez le bienvenu ici. Je vous attends dans les premiers jours de juillet. C'est de vive voix que je veux vous annoncer la grande nouvelle.

Votre fidèle amie,

THÉRÈSE

MONSIEUR MICHEL BERTIN A MADEMOISELLE FANNY MELLER

Ma chère Fanny,

Voulez-vous que nous mettions un terme, d'un mutuel accord, à la folie que nous avons faite?... Vous avez eu tort de me distinguer : je ne suis pas né pour la vie active que vous menez. Il était grand temps que je me réfugiasse à la campagne. J'étais fourbu.

Vous haussez, de pitié, vos jolies épaules! Accordez-moi encore un petit sourire supérieur, une moue méprisante, et que tout soit fini. Je ne mérite pas davantage.

Votre,

MICHEL

MONSIEUR PHILIPPE VERSEIN A MADAME THÉRÈSE DEROL

Chère amie,

Cette fois, il faut renoncer à vous sans espoir et « faire la retraite ».

Puisque c'est par un grand voyage qu'on sanctionne les grandes joies et les grandes douleurs, dites-moi où vous ferez le vôtre pour que je ne vous rencontre pas pendant le mien.

Mais, de près comme de loin, toutes mes pensées seront pour vous.

PHILIPPE

XXXIV

La nature a des bontés presque divines et ses bienfaits rendent la vie supportable à quelques-uns, exquise à d'autres.

Que de plats esprits s'offusquent du mariage de Thérèse Derol et de Michel Bertin, il importe peu. L'essentiel est que cette union tienne les délices que les amants se sont promises. Les destins le voudront qui firent Thérèse si belle et d'esprit si noble, qui rendirent Michel friand de cette beauté et de cette grâce spirituelle.

Nul doute que toutes les femmes flétries avant l'âge par leurs intrigues et leurs calculs, nul doute que les jeunes hommes qui se cherchent et ne se trouvent pas, ne voient d'un œil jaloux et ne jugent d'une bouche amère Thérèse et Michel Bertin : — on ne pardonne pas à une femme un second printemps, surtout quand il est paré de toutes les séductions de l'automne, et l'on n'aime guère que les jeunes gens goûtent cette félicité faite d'amour et de quiétude qui est le seul privilège de l'avenir.

Otez la hideuse envie, et la société s'écroule.

Dalzace fera un mot, et peut-être une pièce, sur le cas du jeune Bertin : — comme tous les critiques dramatiques, Dalzace écrit pour le théâtre. — Madame Valbel, beaucoup plus jeune que son mari, affirmera — mais non sans commettre un mensonge — qu'elle ne voudrait pas être à la place de Thérèse. Passons!... Nous souhaiterons seulement que les préventions de madame Froment s'évanouissent en voyant le bonheur qui échoit à Michel.

Quant à moi, qui n'ai d'autre prétention que de connaître nos héros mieux que personne au monde, je ne crois pas m'aventurer beaucoup en disant que Michel ne cessera de regarder Thérèse avec les yeux émerveillés qu'il eut quand il la retrouva sur le banc de pierre, en tête-à-tête avec le dieu Terme à la figure souriante et verdie.

Déesse des jardins, poudrée de givre et de fleurs printanières, ou marquise du temps jadis, coiffée « au désir de plaire », il la verra toujours comme ces statues antiques que le temps peut atteindre et même mutiler, mais qui n'en conservent pas moins leur éternelle beauté. Il l'aimera sans trêve pour ses grâces vivantes et pour ce qu'elle représente d'impérissable : — la perfection.

JEAN GOUNOUILHOU

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON[1]

Ibsen écrivait à Björnson, à l'occasion de son cinquantième anniversaire :

Tes œuvres sont au premier rang des littératures et elles y seront toujours. Mais, s'il me fallait trouver l'inscription qu'on gravera un jour sur ta tombe, je choisirais les mots suivants : *Sa vie fut son plus beau poème.* Oui, donner au cours de son existence la pleine mesure de soi-même, voilà, à mon avis, la plus bel idéal qu'un homme puisse atteindre. C'est notre devoir à tous ; mais la majorité le trahit[2]...

Vieux déjà d'un quart de siècle, le jugement d'Ibsen est plus vrai que jamais. Björnson a été la nature la plus puissante et la plus harmonieuse de la Norvège contemporaine. Sa vie est d'une variété et d'une richesse qui déconcertent au premier abord : on ne sait s'il faut admirer davantage en lui le poète ou le politicien, l'orateur, l'agitateur ou le journaliste, le patriote passionné ou le citoyen d'Europe. Pendant plus de cinquante ans, sa silhouette apparaît à l'horizon norvégien dans

1. L'histoire de Björnson et de ses œuvres se trouve dans les innombrables articles de journaux dus ou consacrés à Björnson, que renferme la bibliothèque de l'Université, à Kristiania. Quant aux ouvrages qui le concernent, — à part les articles de M. Georges Brandes — il n'y en a que deux, mais de premier ordre : la riche biographie de M. Chr. Collin (Aschehoug, Kristiania ; Albert Langen, Munich), qui s'arrête malheureusement à l'année 1860 ; — et son choix d'articles et de discours (*Gyldendalske Boghandel*, Copenhague), qui sera prochainement achevé.

2. *Breve fra*, Henrik Ibsen, II, p. 110.

une poussière de bataille, et cependant il a trouvé le temps d'écrire une œuvre aussi considérable et souvent aussi belle que celle d'Ibsen. A eux seuls, ses articles de journaux sont une production énorme, et je ne cite que pour mémoire les innombrables discours de ses campagnes politiques, morales, linguistiques, pacifistes. Quel est le secret de cette carrière héroïque ?

C'est d'abord sa force. Il ressemble à son ancêtre spirituel Wergeland et dépasse notre Hugo. Tout en lui respire une vigueur exceptionnelle : la taille élevée et la solide carrure, la tête puissante et comme taillée dans le granit, les fortes mâchoires, le nez, les sourcils énormes, le front haut, surmonté d'une crinière rebelle. Il est le représentant le mieux doué des Norvégiens du Guldbrandsdal, de ces géants blonds ou roux, dont la force se manifeste à l'ordinaire en lenteur féconde ou en éclats de brutalité. Il appartient par son père, le pasteur Pierre Björnson, à cette masse paysanne qui avait patiemment accumulé, pendant la déchéance nationale, des forces prêtes à s'épanouir. Car les paysans sont l'aristocratie de ce peuple sans caste noble. C'est dans ce milieu sain et fort qu'il passa sa jeunesse ; d'abord, dans le petit presbytère de montagne [1] où il connut le rude hiver, les Lapons descendant sur leurs skis pour vendre la chair de renne, et les rudes bûcherons que son père avait peine à mater; puis, au bord de ce fjord du Romsdal, large, violent, fantasque, où le poète voyait plus tard l'image de son caractère. C'est du droit de sa force qu'il s'imposa comme chef de bande aux écoliers de Molde, et, quand il vint à Kristiania, au début de l'année 1850, pour être bachelier et poète, il apparut, dans sa force fruste, comme un dieu paysan, — dieu familier, d'ailleurs, turbulent, et prêt à faire le coup de poing, comme les jeunes gens de son théâtre. — N'est-ce pas à Copenhague, nous dit une légende, qu'il secoua, un jour, par la fenêtre son premier critique récalcitrant, Clemens Petersen ? Ses muscles ont toujours eu ce besoin d'action et de détente. Plus tard, dans sa ferme d'Aulestad, il aimait à suivre la charrue pour arracher les

1. A Kvikne (Œsterdal), où il est né le 8 décembre 1832.

pierres qu'elle heurtait en défrichant[1]. Il s'est dispersé sans pourtant s'épuiser. Et, malgré des soucis multiples, — famille, théâtre, politique, propagande, — il a gardé un excès de force inemployée dont il a animé le monde imaginaire de son œuvre.

De telles natures connaissent peu la fatigue et semblent défier la vieillesse. Leurs douleurs sont intenses, comme leurs joies; mais vienne un nouvel afflux de sang, et la vie reprend son cours : « Tes blessures se cicatrisent vite », dit-on à un personnage de *Daglannet*. Il en est de même pour Björnson. Ce rude batailleur oublie vite les coups, ceux qu'il reçoit aussi bien que ceux qu'il donne, et, après l'orage, la bonne humeur revient tout entière. Il ne se plaît qu'à l'endroit où la mêlée est le plus forte. D'instinct, il s'est senti attiré par la grandeur de Michel-Ange, dès son premier séjour à Rome, en 1860-62, et, plus tard, par la vie intense des États-Unis, où il passa l'hiver de 1880-81. Il aime à raconter avec quel étonnement, puis quelle joie, il vit à Boston, à New-York, à Chicago, une nation où l'énorme et le colossal étaient ordinaires, où l'effort était partout et pourtant naturel. Les spectacles où la vie s'épanche largement lui ont inspiré ses meilleures pages; — le printemps, la jeunesse ou l'amour, — la nature norvégienne ou la grande montée populaire, — les vastes horizons ouverts à l'esprit par l'hypothèse de l'évolution ou l'ère naissante de la paix. — Vers 1875, il semblait encore emprisonné dans un romantisme fade et décoloré. Mais, quoiqu'il eût dépassé la quarantaine, il sentit « des sources nouvelles jaillir en lui », et, en l'espace de quelques années, il se renouvela presque complètement. Sans doute, cette vigueur est devenue moins expansive avec le temps : elle s'est concentrée et ménagée; mais sa vieillesse est féconde en œuvres, et en 1908 encore, à soixante-seize ans, par une campagne persévérante de conférences et d'articles de presse, il organisait, à peu près seul, un grand parti national pour la défense de la langue littéraire.

La force paysanne était lente et concentrée chez le pasteur P. Björnson; elle s'épanouit en tous sens chez le poète. Son père craignit même un instant de voir reparaître en lui la

1. Renseignement communiqué par M. Chr. Collin.

violence désordonnée dont un aïeul avait donné l'exemple. Et en effet il y a chez Björnson une « inquiétude » du tempérament autant que de l'imagination, un besoin précipité d'action, le goût de la bataille pour la bataille et pour le plaisir d'éprouver ses forces. C'est le Björnson incomplet et faux en somme, dont la statue se dresse devant le théâtre de Kristiania, — la tête haute, le poing sur la hanche, invitant à la lutte avec un air de défi, — et qu'il appela lui-même une « calomnie journalière ». — La vérité est qu'il a toujours senti le vertige de la force et les excès où elle pouvait l'entraîner. Et cet effroi l'a rendu prudent, dans son œuvre comme dans sa vie. Il a vu aussi d'assez près ces natures faunesques où l'instinct se fait mystérieux et qu'il est également impossible d'approfondir ou de maîtriser. Björnson est équilibré : l'action a maintenu en lui la santé, et, plus encore que l'action, d'autres penchants profonds, par où la force se discipline, se fait utile et humaine.



L'un de ces penchants est ce que j'appellerai sa piété. Le mot semble déplacé ; mais ce prétendu révolutionnaire, l'iconoclaste des années 1880, l'être dangereux dont les bourgeois de Norvège ont pris peur, est en réalité un homme d'affection et de respect, un modéré, un enraciné. Il est au centre de tous les groupements humains : la famille, le parti, la patrie, l'humanité. Il éprouve tous les sentiments de solidarité : le sentiment religieux, la piété envers le passé, la sympathie instinctive pour l'avenir et pour la foule où germe l'avenir. On connaît le mot de l'individualiste Ibsen : « L'homme fort, c'est l'homme seul. » Au jugement de Björnson, Ibsen se libère avec une joie diabolique. Parti et patrie lui sont des entraves ; la famille, les amis, « un luxe coûteux ». Björnson prend exactement le contre-pied de cette doctrine. Pour lui, l'homme n'existe que par l'amour, et, si les échanges d'affection où s'entretient la chaleur de vie cessaient un instant, ce serait la mort de l'âme. Les héros tragiques de son œuvre sont des romantiques, des isolés qui ne peuvent exprimer la passion qui les étouffe, des cœurs froids qui ignorent la joie de se

donner, ou des héros excessifs qui sont « au delà des forces » et meurent d'être seuls. Surtout, selon lui, il n'y a guère de vie possible hors du cercle sacré, du cercle de famille :

> Celui qui n'a pas l'amour des petits
> Ne sera aimé ni de la foule, ni de l'avenir.
> Celui qui ne peut bâtir sa propre maison,
> S'il bâtit un palais, le palais deviendra poussière,
> Et, vainqueur de Moscou à Carthagène,
> Il mourra solitaire à Sainte-Hélène [1].

Ces affections ont été le bonheur et le repos de son existence agitée. Les joies de la famille, pour ne citer que celles-là, ont été les plus constantes et comme le chant intérieur de sa vie, depuis ses premières années au foyer très peuplé du pasteur Björnson, jusqu'à son automne de patriarche souriant.

La loi et l'idéal d'une pareille nature est la bonté. « Être bon, complètement bon pour tous », tel est un de ses mots d'ordre. Il s'est prodigué, et de toutes parts la vie lui a répondu. « J'ai le cortège le plus splendide », dit-il dans un poème, en parlant des siens. Avec le temps, ce cortège est devenu un peuple. Gardons-nous cependant d'exagérer : Björnson n'a pas toujours été tendre. Il a tendu les bras, mais aussi le poing. Et son affection a pu sembler parfois gâtée d'un peu de tyrannie et de violence. Mais il a avoué ses erreurs, et, surtout, il n'a point connu la haine et n'a jamais résisté à une marque de sympathie, même chez un ancien ennemi. Seule, la froideur le rebute et le rend injuste. Il éprouve une sorte de souffrance physique à la vue, à la pensée même de la mer ou de la haute montagne : la solitude illimitée et stérile le glace [2] et il se montre dur pour les natures qui ont la grandeur froide de la vague. Mais la lumière, les fleurs, la caresse confiante d'une bête domestique le trouvent souple et facile, prêt à se donner. Il y a en lui quelque chose d'un enfant : la spontanéité et la franchise, l'ouverture de cœur, la jeunesse des sentiments, — ce qui, joint à sa force, a été d'une séduc-

1. Björnson. *Poésies* : *Mit fölge.*
2. Conversation avec Björnson, janvier 1904.

tion très grande. C'est, chez cet homme si peu mondain, le secret du charme qui lui a conquis tant d'amis à travers le monde.

Cette piété et cette puissance d'affection n'apparaissent nulle part plus nettement que dans son évolution religieuse. Il a commencé par la pure orthodoxie, — sans tomber toutefois un instant dans le piétisme, — et jusqu'à quarante ans, il a eu la foi naïve d'un « honnête homme » de notre XVII[e] siècle, avec beaucoup de mépris pour ces grandes nations d'Europe où fleurit l'incrédulité. Un jour vint où la critique allemande, le positivisme anglais et français furent les plus forts et l'obligèrent à renoncer à cette chère illusion. Il eut de longues hésitations et « des moments d'un vide affreux ». Mais, le saut accompli, il se retrouva, dans la libre pensée, un croyant aussi passionné. Il accueillit la doctrine de l'évolution comme une foi nouvelle. Il admira, il adora le principe de vie qui circule sans arrêt à travers le monde, prodigue les formes et les êtres et fait de l'univers un tout splendide et éternel :

Gloire à l'éternel printemps de la vie,
Source de toutes choses!
Le jour de la résurrection luit pour l'être le plus humble;
Seules les formes se perdent.
Les générations engendrent les générations;
Elles acquièrent une force croissante;
Ces espèces naissent des espèces
Pendant des millions d'années.
Les mondes disparaissent et renaissent.
. . . .
Nous sommes tous fruits et semence de l'éternité[1].

Björnson n'est donc pas un esprit critique. Sans doute, il a une oreille très sensible aux fausses notes de la pensée et du sentiment. Mais il ne voit guère qu'une chose à la fois, et, si c'est une faiblesse pour un philosophe, c'est une force pour l'homme d'action. L'esprit tout plein d'une idée, il écarte délibérément tout ce qui le gêne ou ne se rapporte point à son sujet. Il a été tout entier, suivant les époques, norvégien ou

1. *Poésies*, Psaume II (1880).

scandinaviste, — danomane ou pangermain, — grundtvigien ou libre penseur, — moraliste en art ou pacifiste militant. Puis, quand un aspect nouveau de la réalité s'est présenté à lui, il a changé de front et s'est posté ailleurs, sans hésitation ni réserve.

Tous ceux qui l'ont approché ont remarqué cette superbe assurance. Elle était dans sa démarche, dans son geste, dans sa parole. Elle éclata dès ses débuts. Tout jeune encore, il voulait être poète. Il le voulait à vingt-quatre ans, quoiqu'il n'eût encore rien écrit qui fût digne d'être signalé. Il le fut décidément à vingt-cinq, d'un coup, ou à peu près. Ibsen l'admirait et l'enviait. Et pourtant Ibsen avait aussi une foi indomptable dans sa vocation, — mais une foi tourmentée, soumise à de rudes crises intérieures, sans parler des déceptions que lui infligeait le public. Björnson avait la sérénité d'un jour de printemps. Il a été le Haakon des *Prétendants à la Couronne*[1], le chef à « la pensée royale », que le succès vient trouver naturellement et nécessairement, tandis que Skule s'use dans le doute, se déchire et finalement reste seul et stérile.

Cette assurance a ses revers. A l'égard des autres, elle peut être de l'orgueil et de l'intolérance. Elle est souvent aussi de la naïveté, quand Björnson, entraîné par l'amitié, accorde trop vite aux autres le crédit qu'il peut se faire à lui même. « Ma célèbre naïveté m'a joué bien des tours », dit-il. « J'ai été souvent dupe, écrit-il à un ami, et l'on a trop fait de moi le parrain du diable. Mais on ne m'y prendra plus. » Naturellement, on l'y reprenait le lendemain. Plus douloureuses étaient les déceptions quand l'erreur l'atteignait lui-même et qu'il se voyait obligé de remettre en question une vérité longtemps admise. Telle fut la crise des années 1880. Sa conception néo-romantique de la vie était battue en brèche de toutes parts. Le doute s'imposait, le doute mortel aux optimistes et aux hommes d'action. Björnson y succomberait-il? On pouvait le croire; mais il n'en fut rien. Il riposta d'abord par la colère, — la colère des gens dont la naïveté a été surprise, — et les théologiens, à commencer par saint Paul, passèrent un mauvais moment; puis par une proclamation véhémente de son doute, ce qui est encore une façon de croire et d'affirmer; et enfin par l'ac-

1. Déclaration d'Ibsen à Björnson.

tion, qui rapproche l'esprit des réalités et le garde des scrupules qui énervent. Le jour où il fut convaincu que le saint roi David n'avait été qu'un petit bandit juif, lui, l'ancien luthérien orthodoxe, ne se tint pas pour battu. Il alla aussitôt trouver ses fermiers et leur prêcha sa conviction nouvelle. Ils devaient cesser de croire à un idéal faux et par conséquent dangereux. Tout Björnson est dans ce geste, avec sa foi prompte, son optimisme ingénu et fort, sa franchise entière dans l'action.



Car ce poète fut un homme d'action et un chef, et c'est peut-être le trait le plus original de sa nature. Tous les poètes agissent en idée et envoient leurs héros courir les grands chemins d'un monde où ils seraient eux-mêmes dépaysés. Ils sont rares, ceux qui suivent ou précèdent leurs héros. Björnson est de ceux-là le type le plus frappant. Il est tout entier dans tout ce qu'il fait et joint le geste à la parole :

J'ai vécu plus que je n'ai chanté.
Idées, colères et joies, j'ai tout semé
Autour de moi, sur mon passage.
Être là où il fallait être
M'a presque été plus cher que tout
Ce que ma plume a confié au papier [1].

Ainsi, le meilleur de son œuvre est entré dans les faits, au jour le jour, pendant des années, au grand scandale d'Ibsen qui le voyait éparpiller en poussière d'action sa verve de poète. Ibsen avait plus d'une fois raison; mais, dans l'ensemble, Björnson restait fidèle à lui-même, et d'une façon indirecte, servait admirablement son art. Il n'aurait pu être autrement. « Tout le monde fera de la politique en Norvège, et moi seul, je ne le pourrai! » Cela lui semblait une absurdité. A peine était-il étudiant qu'il groupait ses camarades pour une grande démonstration contre les acteurs danois (Pibekonsert, 1856). Trois ans plus tard, nous le retrouvons

1. *Poésies : Godt mod.*

à Bergen, en plein épanouissement de sa force juvénile, déjà directeur de théâtre, orateur, journaliste, si conscient de son rôle qu'il prononce, le 17 mai 1859, un discours patriotique qui est une révélation, et sème dans la foule, du haut de la tribune, son premier hymne national.

Les Norvégiens d'autrefois avaient connu ce type de chef et d'apôtre, les Sverre, les Olaf, qui étaient un peu des poètes et des prêtres, et d'admirables hommes d'action. L'espèce en reparut au XIXe siècle avec le poète Wergeland, et surtout avec Björnson. On aurait pu le deviner en le voyant à l'œuvre comme directeur de théâtre. Il a déployé dans cette fonction, à Bergen, de 1857 à 1859, puis à Kristiania, de 1865 à 1867, de rares mérites. Il a formé, discipliné et surtout enthousiasmé la première génération d'acteurs norvégiens. Tous ont loué ses qualités de chef : il avait, il a toujours su faire d'une troupe disparate un ensemble homogène, donner l'essor aux imaginations et entraîner les volontés, faire jaillir de la pièce et inspirer aux interprètes l'émotion, la *stemning* qui échauffe le jeu, va droit au spectateur et gagne la partie. Il a été le premier homme de théâtre de la Norvège.

Tout le portait à la vie publique, ses défauts comme ses qualités : la vigueur de sa nature qui réclame une tâche immédiate, le besoin d'affection qui le met aussitôt en communion avec la foule et gagne sa confiance, l'absence d'esprit critique qui lui fait prendre l'idée en bloc et comme un dogme, l'imagination qui grandit le courage et l'idéal : mieux encore, le sentiment profond des responsabilités qui donne au chef une mission, qui assure le sérieux à sa conduite et à ses leçons des échos prolongés dans les âmes. Voilà comment s'est transfiguré l'apostolat orthodoxe du pasteur P. Björnson. Témoin le discours fameux qu'il adressa aux étudiants de Kristiania, en l'automne de 1877, sur ce texte : « Être en vérité. » Ses auditeurs racontent encore volontiers l'effet puissant que produisit l'appel de Björnson. Il leur sembla que le sol tremblait sous eux, et ils comparent cette impression aux violentes secousses que les drames d'Ibsen provoquaient alors dans la conscience norvégienne (*les Soutiens*, *Maison de Poupée*, *les Revenants*). Ce jour-là surtout, le poète eut pour son peuple les accents d'un prophète irrité.

On comprend maintenant que, dans l'histoire de la Norvège contemporaine, Björnson n'apparaisse jamais seul. Ses ennemis n'ont pas manqué de ridiculiser les satellites et la petite garde du corps qui lui cachaient, dès sa jeunesse, la vue du vaste monde. Leur critique serait très juste si ces groupements n'avaient été spontanés et s'ils ne s'étaient constamment défaits et refaits, au point que tous ses compatriotes, peut-on dire, ont été un jour les servants de Björnson parce qu'il a été le servant enthousiaste de leur idéal. N'oublions pas non plus qu'avec le temps ce rôle s'est élargi, qu'il a embrassé et dépassé toute la vie norvégienne. Björnson a peut-être culminé vers 1880, soit qu'il fût un des premiers à attaquer le pouvoir royal et à demander la mise en accusation des ministres, soit qu'il prît contre l'opinion et même contre son propre parti la défense des *Revenants* d'Ibsen, taxés d'immoralité. Le goût de l'action et la haine de l'hypocrisie lui inspirèrent alors le vrai courage, et il mérita l'éloge que son rival, ailleurs si âpre et si mordant, lui décernait indirectement : « Il a, en vérité, une grande âme royale [1]. »

On dira que l'action ne lui a pas toujours réussi. Parfois en effet, il a été entraîné à gaspiller ses forces, à se mêler de trop d'affaires, à perdre la vue exacte des hommes et des choses. Il a pu être, — il a été, — violent, fantasque, injuste. C'est vrai. Et il le savait bien. Mais, à lutter ainsi, il a plus gagné que perdu. Sa personne a grandi, a donné toute sa mesure, et il a fait de ses forces et de ses idées un essai qu'il n'eût jamais pu faire autrement. Son optimisme s'est corrigé et affermi. J'ajoute sans crainte qu'il a plus bâti qu'il n'a détruit, et qu'il a mieux su ainsi le prix de l'amitié et la valeur des efforts humains.

Enfin son art y a gagné une force incomparable, et tous ses critiques souscriront à la définition qu'il donnait un jour de son rôle et de son œuvre dans ces vers justement célèbres :

Je combats sans la moindre haine.
Ce que j'aime me donne de la joie ;
De l'ardeur aussi et de la colère.
C'est mon sang, mon âme qui passe

1. *Breve fra*, Henrik Ibsen, II, p. 105.

Dans chaque ligne que je frappe.
Et c'est pourquoi elle va droit[1] !

Car, après tout, et même au plus fort de l'action, Björnson restait poète. On l'aurait beaucoup étonné en disant qu'il fut un soldat toujours discipliné ou un chef parfait. Son imagination lui a montré l'idéal assez proche, et l'a parfois rendu peu capable d'action méthodique. Elle a brouillé les plans et jeté ses caprices dans la lenteur monotone de la vie. D'autres fois, le psychologue trahissant en lui l'homme de parti, il a vu les fautes des siens et manqué à la discipline dont il avait été souvent le meilleur apôtre. Ou bien, c'est le poète qui réapparaît sous le chef et, à son tour, fait valoir ses droits avec force. Alors Björnson part et s'isole. Autrefois, à Copenhague et en Italie ; plus tard, dans sa ferme d'Aulestad, à Munich, à Rome, à Paris. Désormais la passion d'écrire le possède. Plans mûris depuis longtemps, thèmes anciens qui prennent une forme nouvelle, impressions toutes fraîches qui s'apaisent, s'ordonnent et se transforment, — c'est un monde nouveau qui surgit pour expliquer et compléter le monde réel. Mais toujours, — que ce fût le sentiment de sa mission, ou son tour d'esprit positif, ou son besoin profond de sympathie et d'action, — un lien étroit l'attachait à la vie et l'empêchait de se perdre dans le rêve. Et si les bruits du dehors se faisaient plus pressants, l'humeur guerrière se réveillait et le viking s'embarquait pour une nouvelle course.

Quand on parcourt en pensée la vie de Björnson, mille souvenirs assiègent l'esprit, et, suivant les temps et les lieux, une foule d'attitudes et de gestes viennent varier son portrait. Leur abondance embarrasse le biographe. Il est cependant quelques aspects de lui qui se fixent plus profondément dans la mémoire et semblent résumer toute une période. Il y a ainsi un premier Björnson, celui des débuts et de l'enthousiasme néo-romantique, qui étonnait les contemporains par son assurance de « somnambule » et les divinations de son génie. Il est presque tout entier dans cette première attitude, avec sa pensée peu formée et ses puissants instincts, lyrique et positif,

1. *Poésies : Godt mod.*

batailleur et croyant, faisant élire ses députés à Bergen et pleurant à chaudes larmes en écrivant le dénouement de *Synnöve*. — Il y a en ensuite, de 1860 à 1870, une époque où le poète rayonnait et s'imposait sans conteste, mais où l'homme d'action était vivement discuté et prenait volontiers sa revanche en art, chantant la naïveté, la bonté, et surtout l'amour du foyer et de la patrie. Son horizon semble borné à la Scandinavie; sa pensée s'est moulée dans le système du danois Grundtvig et s'y attarde. — Il y a eu le chef et le poète des années 1880, renouvelé et mûri, « puissant comme un lion » (Kjelland), mêlé à toutes les luttes et les dominant presque toutes, montrant surtout de sa nature la force admirable de résistance et d'expansion. C'est la période héroïque. — Enfin, il y a eu, pendant près d'un quart de siècle, un Björnson que nous avons mieux connu, vieillard toujours vigoureux et fécond, très norvégien et très européen à la fois. Les instincts les plus profonds de sa nature semblaient désormais prendre le dessus. Toujours prêt à agir, il défendait plus qu'il n'attaquait; il était plus l'homme de la morale et de la paix que des batailles; patriarche entouré, glorieux, aimé surtout, et plus que jamais roi spirituel et pasteur d'hommes.



M. Georges Brandes disait un jour que « prononcer le nom de Björnson, c'est agiter le drapeau norvégien ». Rien n'est plus juste. Björnson était patriote dès ses débuts et de toute son âme; il l'a été aussi profondément jusqu'au bout et on ne peut vraiment le comprendre si on l'isole de son pays. Il convient donc, pour terminer, de l'y replacer un instant, en se demandant s'il n'y a pas puisé et laissé le meilleur de lui-même et comme un chef d'œuvre de plus.

Björnson est le représentant le plus parfait de la renaissance norvégienne au XIXe siècle. On sait qu'il y a cent ans, la Norvège était à peine un nom sur la carte d'Europe. Elle n'avait ni Parlement, ni Université, ni vie nationale. En 1814, elle conquit sa liberté. Restait à en faire une nation. C'est l'œuvre du siècle passé, et, malgré toutes ses lacunes, il y en a peu dont un peuple puisse être plus fier.

Cette rénovation fut d'abord très lente. Il fallait apprendre l'usage de la liberté, organiser la démocratie. Il y eut vers 1830, à l'époque où naît Björnson, des efforts généreux suivis d'un grand découragement. Wergeland, le héros du premier réveil national, mourut solitaire et en apparence vaincu. Cette crise n'était pas encore passée vers 1850 et l'on pouvait se demander quand la « Norvège anonyme » céderait la place à un peuple conscient, actif et fort.

Qu'allait faire le poète? Deux voies s'ouvraient à lui : celles de l'enthousiasme ou de la satire, de l'action ou de la critique. Car la Norvège est un très petit pays, avec les inconvénients d'un petit pays. La pauvre Norvège d'autrefois était menacée par la Suède, inférieure au Danemark, dépendante de l'Europe. Le sentiment de tant de dettes morales n'est pas fait pour encourager l'orgueil national et il s'est trouvé des esprits austères ou chagrins pour rappeler au peuple qui s'abuse la dure réalité. Welhaven l'avait fait au temps de Wergeland. C'est le rôle qu'a repris plus tard Ibsen, et l'on sait avec quelle autorité. L'autre tradition est celle des esprits optimistes. Les regards tournés vers l'avenir, ils voient moins les défauts réels que l'idéal capable de séduire les bonnes volontés. Pour eux, ce qui importe, c'est d'éviter le découragement, d'entretenir l'espoir et la joie d'agir. Björnson a été de toutes ses forces l'apôtre de la confiance, de l'effort et de l'unité.

Il a dit lui-même, un jour, quelle place il occupe parmi les principaux représentants de la race. Le caractère national offre deux courants, ou, suivant son expression, deux « lignes », la ligne sombre et la ligne claire :

Dans les profondeurs du passé, aussi loin que remonte l'histoire du peuple, on observe cette ligne sombre. Elle apparaît dans nos annales, une page sur dix, quelquefois une sur trois, et, dans certaines périodes, à chaque page. Il y a certainement, à l'origine, deux peuples.... un peuple sociable, ayant une foi lumineuse dans les forces de la vie, — d'autre part, la protestation d'un vigoureux individualisme, qui ne voit ou ne veut voir que les entraves imposées à l'homme par la loi et les coutumes, — et qui par suite se révolte. Tous les peuples connaissent ce contraste; de quelque façon qu'on bâtisse une société, un nombre plus ou moins grand d'individus souffrent, — et protestent. Mais, en Norvège, cette protestation est plus violente et l'a toujours été. C'est plus qu'un résultat de l'his-

toire, c'est une des conditions de la race. Quand le grand constructeur Harald aux-beaux-cheveux, fonda l'unité de la Norvège, il se trouva des gens pour lutter contre lui jusqu'au bout. Plutôt que de plier, ils s'exilèrent, quelques-uns en Écosse, en Irlande, au Grönland, jusqu'en Amérique, qu'ils découvrirent. Le type de ces révoltés est la grande figure d'Egil Skallagrimsón, poète et viking, guerrier haineux, rusé, dont l'ironie mordait tout ce qu'il voulait détruire. Mais, au fond du cœur, il sanglotait d'abandon.

Il s'en alla en exil. Mais il resta en Norvège beaucoup de gens de son espèce. Mêlés aux autres, ils se trahissaient partout à leur teint sombre... Que ces contrastes soient très apparents, ce n'est qu'un signe de santé. C'est le seul moyen d'obtenir une liberté toujours en éveil. Ils ne se confondront avec les autres, ils ne cesseront leur guerre que lorsqu'on réalisera une société où l'intérêt public ne heurtera pas le développement de l'individu, c'est-à-dire jamais. Mais ce qui importe, c'est que l'idéal lumineux soit en grande et joyeuse majorité... Thor à la barbe rouge est encore le premier Dieu de la Norvège [1].

C'est ainsi que Björnson, un peu à son image et suivant la pente de son instinct, dégage la philosophie de l'histoire norvégienne. Il faut y voir surtout une excellente définition de son patriotisme et du rôle qu'il s'est tracé. Dans l'héritage national, c'est la part de l'optimisme et de l'action qu'il a recueillie.

On le vit bien dès le premier jour. Il avait vingt-cinq ans et méditait ses premières œuvres. L'heure était peu propice à l'inspiration : réaction politique en Norvège comme à l'étranger; dans la vie pratique, le matérialisme des gens d'affaires; chez les poètes, le culte d'un vague idéal, l'ironie, le pessimisme, le mépris de l'action. Björnson se joua de tous ces obstacles. Il fut national malgré l'influence danoise; optimiste, malgré la tendance générale; paysan et démocrate, malgré les préjugés bourgeois; — et le résultat fut qu'en 1857, avec le conte de *Synnöve*, il inaugurait une littérature vraiment norvégienne, et réhabilitait d'un mépris injustifié la masse paysanne de la nation. Il créait doublement; mieux encore, il inspirait, il enthousiasmait. Et, du même coup, il liait aux destinées de la Norvège son action et son art.

1. *Den moderne norske literatur.* — Article écrit pour le *Forum* (New-York, 1896).

Il est impossible d'exposer ici avec quelque détail l'œuvre accomplie par Björnson en Norvège. Il faudrait pour cela écrire l'histoire du pays pendant trois quarts de siècle. Mais ce qu'on peut indiquer sommairement, c'est le caractère et les résultats de cette action. Le critique qui le suit pas à pas se demande souvent si sa pensée est originale, et il reconnaît en effet chez lui, suivant l'époque, des échos de Wergeland, de Grundtvig, de Sverdrup et d'une foule d'autres. Mais ce qui n'appartient qu'à lui, c'est d'abord la puissance avec laquelle il fait siennes ces idées, les rend vivantes et les lance dans la foule. « Ce qui fait ma force, dit-il, c'est que je sais trouver des images[1]. » Et en bonne justice, il faut lui attribuer une large part dans les succès de la démocratie norvégienne.

J'ajoute aussitôt qu'il n'a jamais été un démagogue et qu'il a dix fois risqué toute sa popularité pour attaquer de front les préjugés de la masse paysanne, sa lenteur, son conservatisme, son piétisme sombre :

Il corrige la foi routinière du peuple[2],
Son paganisme et sa peur du Moloch.
Sous le voile gris d'automne de l'idée de Dieu,
Il voit germer les pousses fraîches.
Libérées, elles croissent
En jet d'amour et de force
    Dans l'âme du peuple
        Qui s'échauffe
        Et s'emplit
        Et s'indigne,
Puis s'enhardit et s'éprend de clarté.
C'est dans la vie que Dieu est révélé[3].

La foule ne lui en a pas tenu rigueur. Car il sentait d'instinct ses besoins. Il était où sont les poètes, c'est-à-dire, suivant lui, « à la tête de la caravane humaine, là où l'on découvre les voies nouvelles, où le cortège s'ordonne ». Et puis, comment refuser d'entendre celui qui aimait sa patrie d'un si profond amour? Ses hymnes à la terre natale sont les plus beaux de la littérature norvégienne. Ils en donnent avec un

1. Conversation avec Björnson, janvier 1904.
2. Le poète.
3. *Poésies. En sangers kald.*

lyrisme saisissant l'impression la plus exacte. Il en a dit la rudesse, comme dans le court poème *Taemme eller taemmes*[1] :

Le pays au large horizon,
Les menaces de la mer et des hauts sommets,
L'hiver froid et le pâle été,
— Brefs sourires et point de tendresse, —
Voilà le monstre qu'il faut dompter...

Ailleurs, c'est sa grandeur sauvage qu'il a consacrée en ces vers, si beaux pour des Norvégiens qu'ils sont devenus l'hymne national :

Oui, nous l'aimons ce pays,
Tel qu'il se dresse,
— Creusé, mordu du vent, —
Au-dessus des eaux,
Avec ses mille foyers...

Ou bien il en a évoqué, avec une ferveur contagieuse, les multiples aspects et les rêves d'avenir :

Norvège! Norvège!
Toute bleue surgie de la mer glauque.
Dans une nuée d'îles;
Bras des fjords qui serpentent
Aux profondeurs paisibles;
Forêts, collines, fleuves, vallées.
En suite lente;
Sur les hauteurs, lacs et plateaux.
La paix divine et le sanctuaire;
Norvège! Norvège!
Douce ou rude Norvège,
Tu es à nous, tu es à nous,
Tu es le pays de l'avenir!

Norvège! Norvège!
Pays étincelant des courses de skis,
Loups de mer au port et bancs de pêche,
Trains de bois en marche,
Clochettes des chèvres dans la montagne, flammes des glaciers,
Et prés, et champs.
Forêts runiques semées de clairières,
Villes semblables à des fleurs.

1. *Dompter ou être dompté.*

Jetées par le fleuve au tourbillon
Où la mer se brise en blanche écume ;
Norvège ! Norvège !
Douce ou rude Norvège,
Tu es à nous, tu es à nous,
Tu es le pays de l'avenir !

L'avenir n'a pas été complètement sourd à cet appel. Björnson a eu la joie de voir réalisé dans sa vieillesse un de ses rêves patriotiques les plus ambitieux : la Norvège, par une sorte de révolution pacifique, a récemment proclamé son indépendance. Si le poète n'a pas contribué directement à l'acte décisif, il peut cependant en partager la gloire, et ses compatriotes ne l'ont pas oublié. Ils se sont rappelé les longues étapes parcourues et les batailles qui jalonnent sa vie : sa première campagne politique à Bergen (1858-59), et, à Kristiania, la douloureuse mêlée de l'hiver 1859-60 ; puis le parti démocratique lentement organisé et recevant vers 1870 le baptême du feu ; les discussions furieuses des années 1880 et le poète accusé un instant de lèse-majesté; la grande victoire parlementaire (1884); puis les lendemains pénibles, le long, le patient et ingrat labeur journalier qui bâtit pierre à pierre la conscience d'une nation, et, malgré les découragements, l'espoir toujours debout ; la lutte pour le drapeau « pur », pour les consuls norvégiens ; — puis, tout d'un coup, au détour du sentier, le sommet enfin conquis, l'immense horizon apparu et la mer libre au loin... L'optimisme de Björnson avait raison : un génie équitable réservait à sa vieillesse cette apothéose.

JEAN LESCOFFIER

(La fin prochainement.)

HEURES PROVENÇALES

I

Au blond matin le mas entr'ouvre ses croisées
Près de l'étang limpide où pointent les roseaux.
Des flamants endormis sur le miroir des eaux
Fleurissent l'azur clair de leurs plumes rosées.

Une chaude vapeur se traîne au ras du sol;
De pénétrants parfums de sel et de résine
Viennent des lointains bleus où la mer se devine
Sous le vert éventail d'un vieux pin parasol.

D'invisibles courlis chantent; les asphodèles
Dressent dans l'air brûlant leurs grains en chapelets.
Vers les bois embrumés de rayons violets
Des canards fuient, avec du soleil sur les ailes.

Des taureaux assoupis rêvent à l'horizon.
A travers les genêts on voit briller leurs cornes,
Et, seul, un cavalier, parmi les salicornes,
Sous le ciel enflammé regagne la maison.

II

Au tournant brusque de la route,
Sous la branche d'un olivier,
Une petite vache broute
L'herbe maigre dans le gravier.

Une poule à la tête bleue
Se promène avec ses poussins;
Un paon fait miroiter sa queue
Sur la barrière des voisins.

Pieds nus, une gamine flatte
Le chien qui dort dans les cailloux;
Un morceau d'étoffe écarlate
Sèche au sommet luisant des houx.

Et, contre un cyprès dont le faîte
Balance un rosier qui fleurit,
Une femme, en tournant la tête,
Regarde sa fille et sourit.

III

Le mas frémit comme une ruche
Au tronc noueux d'un olivier;
La servante remplit sa cruche
A la fontaine du vivier.

Dans la salle où fume la soupe
Rient et chantent les paysans.
Sur le ciel un figuier découpe
Ses rameaux tordus et luisants.

Près de l'étable une charrette,
Les bras levés, sert de perchoir
Au coq maigre et fier dont la crête
Saigne sur le plumage noir.

Dans l'herbe roussie et rasée
Ruminent des bœufs indolents,
Et, sur le bord d'une croisée,
Se caressent deux pigeons blancs.

IV

Le jour décline : le soleil
De ses derniers rayons embrase
Les cavales au poil vermeil
Qui galopent sur l'herbe rase.

Les cyprès, aux lointains pâlis,
Dressent leurs grandes ombres nettes ;
Les sifflets plaintifs des courlis
Se mêlent aux voix des rainettes.

Dans les joncs, au bord de l'étang,
Assis sur un vieux cep de vigne,
Un pêcheur, immobile, attend
Que le poisson morde à sa ligne.

L'ombre gagne : au ciel de safran
La première étoile va naître,
Et, sous un tilleul odorant,
Le mas allume sa fenêtre.

JEAN RENOUARD

L'ÉTAT PRÉSENT

DE L'INDO-CHINE

De mauvais bruits sont répandus sur le sort de notre Indo-Chine. Il y a quatre ans ses finances seules étaient en péril; aujourd'hui un plus grave danger est né de la désaffection des indigènes et de la recrudescence de la piraterie. La pacification du pays n'est pas aussi complète que le croyait le créateur de l'Union Indo-chinoise. Dans un discours prononcé à Paris le 2 avril 1901, M. Paul Doumer s'écriait : « Si je puis éprouver parfois un sentiment d'orgueil, c'est quand je constate que, depuis quatre années, il n'est pas un seul soldat français qui ait été tué sur le territoire de l'Indo-Chine. »

L'armistice a été long; mais en 1908 le capitaine Fleury, les lieutenants Weigand, Aymard, Reynaud et Delatre sont morts, tués au Tonkin par les réformistes et les réguliers chinois; l'an passé, le capitaine Perthuis, plusieurs sous-officiers et un grand nombre de soldats sont tombés au cours de la campagne contre le De-Tham. Et les civils ont également payé leur tribut : en 1904, l'administrateur O'dendhal, tué chez les Moïs; en 1907, le colon Paris, assassiné en Annam; en 1909, l'inspecteur de milice Chaigneau, tué et mutilé par les bandits d'Hoa-Binh. Partout l'insurrection gronde. En

Annam nous avons eu une révolution pacifique, tandis qu'au Tonkin la piraterie renaissait de tous côtés jusqu'aux portes d'Hanoï. On a donné de multiples raisons à ces attentats : tour à tour, les lettrés, les Annamites réfugiés au Japon, les partisans de l'ancien empereur Thanh-thai ont été accusés : ces diverses menées ont pu être découvertes; mais on s'est aperçu qu'il n'existait aucune cohésion entre ces petites conjurations qui témoignaient seulement d'un même désir d'exploiter le mécontentement de la nation annamite.

L'incident le plus grave fut l'affaire du 27 juin 1908. Les conjurés, ayant formé le dessein de s'emparer de la citadelle d'Hanoï, avaient décidé d'y empoisonner les artilleurs français; ils avaient réussi à gagner à leur cause les cuisiniers indigènes qui avaient mélangé du datura à la soupe du soir. Heureusement, le colonel Prost, qui depuis quelques jours avait été mis sur ses gardes, empêcha ses hommes de terminer ce funeste repas, et la tentative avorta. L'enquête de la Commission criminelle, chargée de poursuivre les coupables, démontra la complicité d'un ancien chef pirate, Hoang-hoa-tham plus connu sous le nom de De-Tham qui avait été l'âme du complot. L'explosion de haine contre l'élément français ne devait être que le prétexte à une lutte dynastique; les conjurés, obéissant aux ordres du De-Tham, reconnaissaient en lui le général et le représentant du prince Cuong-dé, membre de la famille impériale, exilé au Japon, et qui pouvait, par le fait de l'adoption d'un de ses ascendants, prétendre au trône.

Dès son arrivée en Indo-Chine, M. Klobukowski comprit la nécessité de purger définitivement le Tonkin du banditisme et il résolut de s'emparer de ce chef pirate que le gouvernement avait traité jusque-là en seigneur féodal, si bien que son fief du Yen Thé était devenu le refuge de tous les malfaiteurs. Mais cette besogne de police s'est transformée, par suite de nombreuses maladresses, en une véritable campagne de guerre, qui n'a pourtant abouti à aucun résultat définitif : le De-Tham, découvert plusieurs fois, nous a constamment échappé; les dernières troupes qui le pourchassaient ont été disloquées sans qu'il fût pris.

Il semble que l'instrument n'a pas été à la mesure de l'œuvre et que l'antagonisme des pouvoirs civil et militaire a créé la plus

fâcheuse des confusions. Le De-Tham étant considéré comme un tributaire, c'est le résident supérieur du Tonkin qui au début commanda la campagne ; l'autorité militaire ne devait servir qu'à aider l'exécution du plan dressé par les services civils. D'où les instructions d'une prudence excessive, données au bataillon qui devait appuyer la surprise du De-Tham dans sa forteresse du Yen Thé ; il put s'enfuir avant que les troupes se fussent décidées à l'attaque. La poursuite à travers le haut Tonkin devint une guerilla meurtrière et coûteuse ; Hoang-hoa-tham avec sa poignée de partisans échappait à l'action d'une colonne peu mobile, et nos troupes tombèrent dans de terribles embuscades comme celles de Hien-luong [1] (juillet 1909) et de Yen-lo [2] (septembre 1909).

Nous avons, en cette aventure, réédité les fautes qui, l'année précédente, lors de la campagne contre les réformistes chinois, avaient coûté la vie à cinq officiers et deux sous-officiers français. Ces réformistes chinois, que nous avions laissés librement traverser le Tonkin, s'étaient groupés aux abords de notre frontière. Ils s'y rencontrèrent avec les troupes régulières. Comme nous avions à cœur de protéger l'intégrité de notre territoire et d'empêcher les empiétements des réformistes aussi bien que des réguliers chinois, nous reçûmes le contre-coup des uns et des autres, et bientôt nous dûmes pourchasser les réformistes. Or les chefs de province n'avaient qu'un but : éloigner d'eux l'ennemi sans s'inquiéter s'il continuerait ses ravages dans la province voisine, et ce manque d'entente explique les surprises de Ban-mang et de Luc-an-chau si meurtrières pour nos troupes. Les réformistes chinois ne nous causent plus d'inquiétude [3] ; le De-Tham, qui erre seul sans partisans, n'est plus dangereux. Mais nous sommes à

1. A Hien-luong, le gros des pirates s'était réfugié dans une mare que nos troupes n'aperçurent que lorsqu'elles furent à bout portant. Le capitaine Perthuis et 12 soldats français furent tués.

2. Dans l'affaire de Yen-lo, nous eûmes 3 soldats tués, 3 morts d'insolation et 4 blessés.

3. Il faut toutefois signaler un incident qui, le 4 janvier 1910, a coûté la vie au capitaine Mosse. 150 réguliers chinois ayant déserté, s'étaient réfugiés en territoire tonkinois. Le commandant Maurin avait été chargé de les cerner et la bande fut rejointe à Ca-toum, mais, au lieu de battre en retraite, elle livra à nos troupes un furieux combat au cours duquel le capitaine Mosse fut tué et le sergent Roedel gravement blessé.

la merci d'un nouvel incident qui une fois encore révolutionnerait le Tonkin.



Ces épisodes sanglants ne sont pas le signe le plus grave du danger qui menace l'Indo-Chine ; la sourde explosion de haine, non plus chez quelques malandrins, mais au milieu de la paisible population des villages, est autrement redoutable. Pourquoi des millions de travailleurs veulent-ils soudain secouer le joug français? pourquoi les lettrés mécontents ont-ils trouvé tant d'oreilles complaisantes? le nationalisme indo-chinois est-il né au lendemain de la victoire du Japon? le peuple annamite a-t-il conscience de sa force et se propose-t-il de se débarrasser de son vainqueur? Des avis nous ont été maintes fois donnés par les Annamites eux-mêmes, notamment par la Chambre consultative indigène et en dernier lieu par l'ancien Kinh-luoc ou vice-roi du Tonkin, S. E. Hoang-cao-khai[1].

Les indigènes se plaignent, parce qu'ils sont surchargés d'impôts et que, loin d'écouter leurs doléances, l'administration française prétend les pressurer à son seul profit, tout en apportant une parfaite négligence à la défense de leurs intérêts. Ils réclament des charges moins lourdes et plus d'équité dans leur répartition. Ils demandent que le recrutement des mandarins et fonctionnaires indigènes s'opère dans de meilleures conditions et ils protestent contre les exactions des mandarins actuels, qui sortent d'un milieu inférieur. De lourdes fautes ont été commises autrefois et nous en subissons maintenant les conséquences.

Il faut remonter au régime de 1898, au début de l'Union Indo-chinoise, pour découvrir la genèse des difficultés. Mais la grande réforme accomplie à cette époque, n'est pas l'unique raison des fautes commises depuis lors. Sans doute notre colonie

1. Hoang-cao-khai a publié à la fin de 1909 un livre intitulé *En Annam*, et qui a été traduit par le capitaine Roux. Pour une analyse plus détaillée de cet ouvrage, cf. *la Revue indigène*, 28 février 1910, et *l'Asie française*, mars 1910.

a souffert du bluff fait inconsidérément sur son nom, comme elle souffre aujourd'hui d'une dénigration systématique, causée plus par l'ignorance des gens et des faits que par la malveillance. Il est indéniable qu'en 1898-1900 on s'est un peu trop vite illusionné sur les possibilités économiques de notre colonie; un essor très rapide a fait croire à un Eden; les Français sont accourus au Tonkin comme à la conquête de la « Toison d'Or » et lorsque, après quelques années d'un trop facile enthousiasme, la limite de la richesse du pays a été atteinte, la désillusion a causé le désenchantement dont nous entendons les échos.

Malheureusement, le gouvernement a suivi l'engouement : il a joué de ses budgets; il a été prodigue; les services généraux, modestes bureaux au début, se sont transformés en de véritables ministères qui, pour démontrer leur pouvoir, ont créé un enchevètrement de règlements au milieu desquels les fonctionnaires eux-mêmes se perdent, et qui compliquent inutilement l'existence des Annamites, amis de la simplicité.

Parmi ces services généraux, celui des Douanes et Régies se fit particulièrement remarquer par la violence de ses procédés; mais, comme à lui seul il fournissait les neuf dixièmes des recettes du budget général, le gouvernement aurait cru compromettre la solidité de ses budgets s'il avait rappelé l'orgueilleuse Régie à un plus juste respect de l'autorité civile et au ménagement des intérêts indigènes. C'est en vain que les résidents protestèrent contre les agissements des douaniers qui semaient la terreur dans leurs provinces : ceux-ci arguaient d'ordres effectivement reçus et le gouvernement, ne voulant pas créer un conflit d'attributions, fermait les yeux. On peut dire que de 1902 à 1908, les Douanes et Régies ont seules présidé à la direction de la colonie : ce manque absolu de contrôle explique l'impunité de bien des crimes sur la personne des Annamites.

C'est aux mois de décembre 1902 et mars 1903 que ce service passa avec des particuliers les fameux contrats de monopoles qui devaient causer à la colonie un plus grave préjudice pécuniaire et moral que la plus coûteuse des guerres.

Les contrats de l'alcool comprennent le monopole de fabri-

cation accordé à la Société française des Distilleries de l'Indo-Chine, et le monopole de vente accordé à la Compagnie générale du Tonkin et du Nord-Annam.

Je n'insisterai pas sur ce double fléau que M. de Pressensé a stigmatisé du haut de la tribune de la Chambre[1]. Les gains énormes des bénéficiaires suffiraient pour condamner un tel système ; mais. s'il n'est pas prouvé que les monopoles aient causé un grave préjudice au Trésor, il est certain que leur effet moral a été désastreux. Les principes de droit commun les plus élémentaires ont été violés par l'administration qui ne visait qu'à assurer le succès de ses contractants, et qui fermait les yeux aux excès et abus qu'ils commettaient. L'impôt a été doublé par les différentes taxes payées par les contribuables à la Compagnie générale chargée de la vente. Les distilleries indigènes ont été fermées arbitrairement et l'administration a ruiné un grand nombre de travailleurs annamites. Les indigènes du Tonkin et du Nord Annam ont été mis dans l'obligation de consommer un alcool qui ne leur plaisait pas. La Régie pour imposer le monopole a prescrit une campagne de répression des plus barbares, et ce n'est que devant des rébellions à main armée qu'elle a retiré ses brigades mobiles et donné des ordres moins sévères pour la poursuite de la contrebande.

L'impôt du sel a donné lieu à des mesures plus vexatoires encore. L'administration a fermé arbitrairement un grand nombre de salines, et si les indigènes doivent livrer tout le sel produit, ils ne peuvent par contre exiger qu'on leur vende la totalité des quantités dont ils ont besoin : aux époques de crise, les livraisons peuvent être restreintes, ce qui permet au concessionnaire de la vente de pratiquer une spéculation éhontée.

Les impôts directs, qui constituent les ressources des budgets régionaux, n'étaient pas sans reproche, et la révolte d'Annam en 1908 a été aussi bien causée par le mécontentement contre la régie du sel que par les griefs contre les impôts directs. Ceux-ci sont établis d'une façon équitable ; l'impôt foncier notamment est proportionnel au revenu des

1. Séance du 2 avril 1909.

terres; mais les règles fixées par l'administration sont demeurées lettre morte. Les résidents, collecteurs de l'impôt, laissent les fonctionnaires indigènes le répartir suivant leur fantaisie, si bien que l'incidence finale en est souverainement injuste. Enfin, les droits de marchés, concédés à des particuliers, et les corvées donnent lieu aux abus les plus odieux. Tel était, brièvement résumé, le résultat de ces six années d'administration. Il fallait donc remédier aux défauts d'un organisme usé et supprimer des procédés qui avaient failli provoquer une révolution générale.

En 1908, le nouveau gouverneur général, M. Klobukowski, invitait les directeurs des services généraux à lui proposer une réforme complète de leurs bureaux. et il ne leur cachait pas son intention de supprimer les ministères d'Hanoï aussi coûteux qu'encombrants. Quelques jours après, dans sa proclamation du 12 octobre 1908 aux habitants de l'Annam et du Tonkin, il promettait aux indigènes d'étudier un programme libéral de politique et de finances; il leur donnait l'assurance que les impôts ne seraient pas augmentés, qu'il n'en serait pas créé de nouveaux. Quant aux monopoles, on crut nécessaire de les maintenir jusqu'à nouvel ordre. Ce n'est que dix mois plus tard, le 5 juin 1909, sur un ordre venu du Ministère [1], que l'on signifia aux détenteurs des monopoles que leurs contrats ne seraient pas renouvelés. On a depuis confirmé cette décision par deux décrets, pris à la date du 13 septembre 1909 en commission permanente du Conseil supérieur, suivant lesquels les contrats des 21 décembre 1900 pour la vente du sel, et du 31 décembre 1902 pour la vente de l'alcool, sont officiellement dénoncés.

Quelle est la portée exacte de la réforme? La Chambre de commerce d'Hanoï, celle de Saïgon, la section indo-chinoise de la Ligue des Droits de l'Homme, la Chambre d'Agriculture de Cochinchine, tour à tour, ont adressé des félicitations au gouverneur général et il paraissait que le régime de terreur créé

1. Dans la réunion qui eut lieu ce jour-là au Gouvernement général, M. Klobukowski déclara qu'il avait reçu des ordres du Ministre en vue de la suppression des monopoles. C'est donc à M. Milliès-Lacroix que revient l'initiative de la réforme. On a fait observer que le département avait donné de telles instructions au lendemain de l'interpellation de Pressensé.

par les monopoles était enfin aboli. Mais, seuls les monopoles de vente du sel et de l'alcool ont pu être dénoncés; malgré le vif désir du gouvernement d'opérer une réforme complète, on n'a pas pu prendre la même mesure à l'égard du monopole de fabrication de l'alcool, car le contrat passé le 10 mars 1903 avec la Société française des Distilleries de l'Indo-Chine ne prévoyait pas la possibilité d'une résiliation anticipée [1] : « Les contrats étant la loi des parties, déclare M. Klobukowski [2], rien ne peut être fait en dehors de ce qu'ils autorisent; aussi l'administration n'a-t-elle pas songé un seul instant à s'affranchir de conventions qu'elle a librement conclues et qu'elle a le devoir étroit d'exécuter jusqu'à leur terme normal ou jusqu'à leur résiliation amiable; elle n'a entendu examiner que les changements compatibles avec les clauses en vigueur. »

On ne peut sans doute faire grief à M. Klobukowski d'une situation qu'il n'a pas créée; les termes de son discours, malgré leur modération, laissent percer un blâme à l'égard de l'administration qui a pu passer des contrats qu'elle n'a jamais osé publier [3]. Il faudra encore subir pendant trois années le monopole le plus gênant, et les indigènes, ignorant notre droit et nos mœurs administratives, comprendront difficilement les raisons qui nous empêchent de leur donner satisfaction.

Une campagne des plus violentes a été dirigée contre le gouverneur général par les bénéficiaires des contrats : comme si leurs intérêts particuliers pouvaient être mis en balance avec l'existence même de la colonie! On s'explique mal ces protestations véhémentes puisque le contrat du débitant général d'alcool ne prévoyait pas la possibilité d'une prorogation et qu'en tout état de cause son monopole aurait pris fin le 31 décembre 1912. En fixant au 1er janvier 1911 la reprise par l'administration, M. Klobukowski a simplement profité

1. L'administration avait demandé à la Société des distilleries de l'Indo-Chine de lui proposer un chiffre de rachat de son monopole, mais devant les prétentions exorbitantes de cette dernière (on a parlé de la bagatelle de 20 millions) elle n'a pas donné suite aux pourparlers.

2. Discours prononcé par M. Klobukowski au Conseil supérieur de l'Indo Chine, p. 103.

3. Dans son rapport au budget de 1910, M. Messimy, rapporteur du budget des colonies, raconte qu'il a cherché à examiner ces fameux contrats mais qu'il lui a été impossible d'en connaître le texte.

de la clause qui lui permettait de dénoncer ledit contrat à l'expiration de la huitième année et il ne saurait par suite être question d'une indemnité ou d'un dédommagement. N'est-il pas déjà suffisamment étrange que l'administration soit mise dans l'obligation de reprendre les immeubles, le mobilier et le matériel d'exploitation du débitant général, ce qui constituera une nouvelle dépense improductive puisqu'il est probable que ces immeubles et ce matériel seront en grande partie inutilisables?

Quel sera le régime adopté au Tonkin à l'expiration du monopole de vente de l'alcool? L'administration ne peut avoir la prétention d'exploiter directement la régie : une tentative faite en Cochinchine de 1906 à 1908, a été désastreuse; les ventes baissèrent de 60 p. 100, et les marchés passés avec les adjudicataires Chinois pour le transport de l'alcool étaient encore plus onéreux que les sommes réclamées à cet égard par le débitant général en Annam-Tonkin. Le gouvernement est-il disposé à répondre au vœu des indigènes qui demandent que la fabrication et la vente de l'alcool soient laissées entièrement libres, les villages devant payer une taxe d'abonnement représentative du produit de l'impôt? Il est fort probable que l'administration laissera subsister la taxe de consommation et qu'elle usera en Annam-Tonkin du même procédé qu'en Cochinchine après la suppression de la régie directe : le pays sera arbitrairement divisé en régions exploitées par un débitant général, des débitants de gros et des débitants de détail. Mais alors les craintes qu'expriment les partisans des anciens monopoles ne seraient pas vaines; l'Annamite, au lieu d'être persécuté par une seule compagnie, le serait par plusieurs gros négociants chinois — les seuls aptes à devenir débitants généraux — et par une multitude d'indigènes à leur solde.

Il ne suffit pas de défaire; l'administration indo-chinoise doit maintenant rebâtir.



L'autre grande pensée du gouvernement, la décentralisation administrative, a déjà reçu un commencement d'exécution et

dans quelques mois la réforme sera complètement achevée. On a supprimé les administrations centrales qui constituaient un rouage inutile, on a maintenu cinq sous-directions dans les différents pays de l'Indo-Chine, et l'on a soumis les services généraux au contrôle de l'autorité des résidents.

La Direction de l'Instruction publique, créée par décret du 14 novembre 1905, était le dernier-né des services généraux; il a été le premier supprimé : le décret du 18 mars 1909 rend aux résidents supérieurs les attributions dont ils venaient d'être démunis. Un autre décret du 18 mars 1909 supprime la Direction de l'Agriculture, des Forêts et du Commerce, et place les services locaux sous la direction des résidents supérieurs. Le service forestier, détaché de l'ancienne direction, constituera une administration autonome.

Mais la suppression la plus intéressante est celle de la Direction générale des Travaux publics, par décret du 9 décembre 1909. L'arrogance de ce service était devenue insupportable : il n'exécutait les travaux demandés que suivant son bon plaisir; la direction, qui comprenait un trop grand nombre d'ingénieurs, avait des visées grandioses et refusait de procéder avec l'économie nécessaire. Il suffit à chaque pays de l'Union d'un service de Travaux publics homogène, exactement adapté aux besoins locaux. Un inspecteur-conseil, qui peut facilement surveiller et contrôler les directions régionales, est placé auprès du chef de la colonie pour le renseigner sur les projets établis par les différentes circonscriptions.

Dans son discours du 27 novembre au Conseil supérieur, M. Klobukowski annonçait qu'il avait envoyé à Paris un projet de réorganisation des Douanes et Régies. La réforme consiste dans la suppression de la direction générale et la création de directions locales, placées sous l'autorité directe du lieutenant-gouverneur en Cochinchine et des résidents supérieurs en pays de protectorat. Nous verrons donc cette administration, dont les fautes faillirent causer la perte de l'Indo-Chine, réduite enfin au rôle qu'elle aurait dû toujours avoir, de collecteur de l'impôt sous le contrôle des résidents, chefs de province. Enfin, le gouverneur général avait proposé au département la création d'un cadre local des Postes et Télégraphes, aux lieu et place des agents métropolitains détachés dans la

colonie. En définitive les réformes accomplies et préparées auront deux résultats heureux : la possibilité de quelques économies, et l'homogénéité d'une administration entièrement placée sous le contrôle des Services civils.

Mais puisque l'on prétend donner un tel pouvoir aux résidents, ne serait-il pas indispensable d'exiger d'eux de plus sérieuses garanties professionnelles ; ne devraient-ils pas connaître parfaitement la langue du pays? Appelés à diriger les provinces, conseillers et protecteurs des indigènes, ils sont incapables de les comprendre, la plupart du temps, l'interprète jouant le rôle dévolu au chef de la province, et ne manquant pas d'en tirer profit. L'Annamite, simple mais confiant, vient exposer ses doléances au chef-lieu : il retourne dans son village décontenancé, désappointé ; il n'a pas obtenu satisfaction et s'est fait voler par les secrétaires de la résidence, les seules personnes avec qui il a pu s'entretenir. Les rares administrateurs qui savent se faire aimer et obéir sont ceux qui parlent la langue et ils sont à peine un sur dix. Il faut que le gouvernement se décide à prendre des mesures énergiques. Comme à Java et dans les Indes anglaises, tout agent, qui dans un certain délai ne saura pas parler couramment la langue de ses administrés, sera rappelé. Les intéressés ne trouveront pas du reste cette rigueur excessive si, contrairement à ce qui se passe actuellement, l'avancement est donné au seul mérite.



L'Indo-Chine n'est plus qu'une colonie d'exploitation pour fonctionnaires. On n'y trouve pas trace d'une œuvre entreprise pour l'amélioration du bien-être des indigènes. Depuis 1903, l'Indo-Chine n'a guère fait que des dépenses de personnel, tandis que les crédits inscrits au chapitre des Travaux Publics ont été réduits d'année en année, et encore n'a-t-on pu les utiliser en totalité [1]. Le budget général absorbe presque les deux tiers de ses recettes pour l'entretien de l'adminis-

1. Les annulations de crédit pour les 3 exercices 1905, 1904 et 1903 se sont élevées à 1 653 000 piastres.

tration ; pendant ce temps, les rizières s'appauvrissent faute d'eau. Il y a longtemps que l'on a reconnu la nécessité de doter le Tonkin d'un régime d'irrigations pour la fertilisation normale des terres et la mise en culture des rizières abandonnées. Cette œuvre aurait dû être jugée plus urgente que la création des voies ferrées dont le trafic est médiocre ; quand le programme des chemins de fer va être réalisé, nous serons incapables, faute de ressources disponibles, de commencer l'exécution du programme des irrigations. Le seul effort qui ait été fait est une mission spéciale d'études d'hydraulique agricole, qui a coûté 50 000 piastres. Je doute que les Annamites se soient rendu compte de la grandeur et de l'utilité de ce sacrifice.

Pour exécuter le plan de cette mission, un emprunt de 100 millions serait nécessaire ; or l'Indo-Chine n'a pas de nouveaux gages à offrir. Elle a dû, l'an passé, contracter un emprunt de 53 millions pour l'achèvement du chemin de fer du Yunnan et cette nouvelle dette lui a fait atteindre la limite de son crédit. Sans doute, après la crise financière qui a sévi en 1905 et en 1906, le budget général connaît à nouveau l'ère des excédents : celui de 1907 a été de 4 194 225 piastres sur lesquelles il a été prélevé 809 319 piastres pour combler le déficit des exercices 1905 et 1906 et 2 997 568 piastres pour régulariser les paiements faits en 1905, 1906 et 1907 à la Compagnie de Chemins de fer du Yunnan. L'exercice 1908 a produit un excédent de 4 459 582 piastres, mais si en 1904 et en 1905, grâce à la hausse de la piastre, le Trésor avait pu masquer des déficits, la baisse du métal argent a été, cette fois, préjudiciable aux finances indo-chinoises, et l'on a dû sur les bénéfices de 1908 prélever une somme de 4 246 498 piastres pour frais de négociation et perte de change.

Ce prélèvement était nécessaire pour liquider en partie la situation dans laquelle la colonie se trouvait à l'égard du trésor métropolitain. L'Indo-Chine doit en effet verser chaque année des sommes importantes à la Métropole, pour l'intérêt des emprunts, la contribution militaire, la solde des fonctionnaires en congé. Il y a un an, la dette s'élevait à quelque 67 millions de francs, figurant dans les écritures du Trésorier-payeur général de l'Indo-Chine à des taux divers allant de

2 fr. 50 à 3 francs suivant les dates d'échéance. Or, la piastre est tombée au cours de 2 fr. 30 et la colonie ayant été forcée de s'acquitter, il en est résulté pour elle une dépense de change extraordinaire : la bagatelle d'une dizaine de millions.

Quant à l'exercice 1909 ses résultats ont été bien inférieurs à ceux des deux années précédentes. L'excédent des recettes de douanes a été de 206 773 piastres et celui des recettes de régies de 448 355 piastres ; pour les autres services du budget l'excédent n'a été que de 86 767 piastres. Au total, nous avons pour l'exercice 1909 une plus-value de 741 895 piastres [1] par rapport aux prévisions budgétaires, mais une diminution de 2 millions de piastres sur les recettes de l'année précédente. Comme le cours de l'argent ne semble pas devoir s'améliorer, l'excédent de 1909 sera encore absorbé par la perte de change sur le règlement du compte métropolitain, il est même probable qu'il ne suffira pas pour régler la différence.

En outre, les finances de l'Indo-Chine manquent d'élasticité. Les sacrifices imposés à la colonie ne sont pas en rapport avec ses ressources réelles. Les intérêts des emprunts atteignent 17 millions et demi ; la contribution militaire s'élève à 14 millions et demi ; les dépenses accessoires (solde des fonctionnaires en congé 1 700 000 francs, retraites 1 046 000 francs, frais de transport des fonctionnaires sur les paquebots 1 814 000 francs, subvention à la marine marchande, consulats d'Extrême-Orient, subventions aux établissements scientifiques, etc.), au total 6 millions ; on voit que sur un budget général de 82 millions, 38 millions doivent être versés annuellement à la métropole.

Quelques-unes de ces charges sont discutables : sans parler des subventions diverses dont l'Indo-Chine a été prodigue, la contribution militaire qui augmente sans cesse pèse d'un poids trop lourd sur un budget déjà obéré. Lorsqu'en 1900 la

1. On pourrait compter pour l'exercice 1909 une économie de 440 000 piastres provenant de la non-réalisation de l'emprunt de 22 millions dont les intérêts avaient été prévus à ce budget et du retard apporté à l'emprunt de 53 millions dont les intérêts n'ont été payés que pour un seul semestre ; mais cette économie sera absorbée par les dépassements de crédits des divers services qui s'élèvent notamment à 350 000 piastres pour le chapitre des Travaux publics et 100 000 piastres pour le chapitre des transports de fonctionnaires.

colonie a bien voulu acquitter une partie des dépenses militaires, cette contribution n'était en principe qu'une simple libéralité, librement consentie ; elle est devenue par la suite une obligation permanente. Elle ne s'élevait au début qu'à 10 millions ; elle atteint aujourd'hui 14 millions et demi. L'Indo-Chine peut-elle se permettre une telle générosité alors que le gouvernement de l'Afrique occidentale ne verse qu'une somme dérisoire (200 000 francs) pour l'entretien de son armée et que l'Algérie, pourtant conquise depuis près d'un siècle, ne verse rien?

Depuis dix ans, le budget général a augmenté dans des proportions vertigineuses, passant de 19 687 701 piastres en 1899 à 34 537 000 piastres en 1909 et les prévisions de 1910 donnent encore un accroissement de 1 284 000 piastres. L'état des recettes est si justement équilibré qu'une nouvelle crise agricole, qui diminuerait la puissance d'achat des indigènes et agirait par contre-coup sur la consommation des produits de régies, causerait un véritable désastre.

Les 35 821 000 piastres du budget général ne constituent qu'un peu plus de la moitié des dépenses de l'Indo-Chine. Il faut y joindre les 18 millions des budgets locaux et les 11 millions des budgets provinciaux et municipaux; l'ensemble des impôts payés par les Annamites s'élève à 65 millions de piastres, soit 160 millions de francs, ce qui représente quatre fois le budget de l'Afrique occidentale et plus de six fois celui de Madagascar.

Les budgets provinciaux sont à la disposition des administrateurs chefs de province; établis et gérés par eux-mêmes sans autre contrôle que l'approbation nominale du Résident supérieur, ils ont donné lieu à des critiques justifiées. En 1899, l'ensemble de ces budgets ne dépassait pas 2 millions et demi de piastres; dix ans après, il atteignait 6 millions et demi sans que cette augmentation ait eu d'autre raison que le désir des résidents d'augmenter leur bien-être matériel. Les principales dépenses des budgets provinciaux sont en principe des travaux de voirie: mais, par le jeu des virements, ces travaux se trouvent le plus souvent transformés en achats d'automobiles et de mobiliers de luxe.

En définitive, l'indigène qui paie environ 5 piastres ou

12 fr. 50 d'impôts par tête [1] est trop lourdement chargé et l'Indo-Chine n'a pas raison d'être fière d'avoir un budget supérieur à celui de l'Algérie; l'indifférence apparente des Annamites a seule permis d'établir une façade aussi brillante, au mépris de la sécurité de notre domination.

Le prix de la vie a été augmenté par l'obligation faite à la colonie d'accepter le tarif douanier métropolitain. Suivant la loi du 11 janvier 1892, les marchandises françaises entrent en franchise et les marchandises étrangères sont soumises au tarif général. Mais, c'est à peine si les marchandises françaises, malgré la détaxe dont elles bénéficient, représentent un peu plus du tiers de l'importation générale : dans ces conditions était-il juste d'imposer une charge aussi lourde à l'Indo-Chine et d'entraver l'essor de son commerce [2]? Aux recettes de la Douane qui s'élèvent en moyenne à 18 millions de francs, il faut ajouter la prime payée par la colonie à la France pour des importations qui seraient avantageusement remplacées par des marchandises étrangères d'un prix moins élevé. La valeur de ces dernières se trouve augmentée d'environ 15 p. 100 par suite des droits de douane.

Malgré la barrière douanière le chiffre du commerce de l'Indo-Chine a suivi une progression à peu près constante : de 215 millions en 1897, il a passé en 1901 à 363 millions et 481 millions en 1907 [3]; mais le chiffre des importations est toujours supérieur de 40 à 50 millions à celui des expor-

1. Il est assez difficile d'obtenir des chiffres certains. M. Beau, dans son rapport général, prétendait, se basant sur un total de 51 millions de piastres d'impôts et une population de 15 millions d'habitants, que l'Annamite payait 3 piastres, soit 7 fr. 50 d'impôts par tête. M. le lieutenant-colonel Bernard, rectifiant à la fois le chiffre des impôts réels et celui de la population, démontra au contraire qu'il en payait pour 14 francs. On peut faire une moyenne en prenant les deux bases de 65 millions d'impôts et 13 millions d'habitants, ce qui donne 5 piastres par tête.

2. La nouvelle loi douanière promulgée le 30 mars 1910 ne fait qu'accentuer la charge imposée par la Métropole aux colonies. En effet suivant l'article 7 de cette loi, les colonies doivent supporter sans aucune compensation les augmentations de tarifs. Aussi les députés coloniaux et plusieurs groupements, notamment le Comité du commerce et de l'industrie de l'Indo-Chine, ont-ils protesté auprès du Ministre.

3. Les statistiques officielles sont présentées sous le jour le plus favorable; en 1900, on a augmenté d'un tiers environ les valeurs en douane pour le plus grand nombre des produits, et dans les chiffres du commerce sont compris ceux du mouvement du numéraire.

tations. En outre, la colonie pratiquant la monoculture du riz, une mauvaise récolte a une répercussion immédiate sur la valeur du commerce. C'est ainsi qu'en 1906, la puissance d'achat se resserra et à l'importation, il y eut une diminution de 34 millions sur l'année précédente. Pour 1909, M. Klobukowski a déclaré que les résultats ne seraient pas des plus brillants, et à la fin du troisième trimestre l'exportation du riz était inférieure de 100 000 tonnes à 1908. En Cochinchine une véritable crise a sévi sur le marché du riz [1]. Plusieurs firmes chinoises ont dû déposer leur bilan, et les exportateurs européens constituer un syndicat de défense. Quant au Tonkin, il y a plusieurs années que commerçants et industriels français s'y plaignent de la stagnation des affaires : l'arrêt des grands travaux publics a causé la ruine des entrepreneurs qui, depuis 1900, y étaient accourus trop nombreux; la surcapitalisation de certaines affaires a fait le reste.



Nous aboutissons fatalement à ce dilemme : pour reconquérir l'âme annamite, il nous eût fallu diminuer les charges et consacrer les ressources à des œuvres d'un intérêt général; mais les budgets étaient à peine suffisants pour acquitter les dettes et entretenir une armée de fonctionnaires; loin de diminuer les impôts, il a été indispensable de les augmenter sans cesse et de rendre plus vexatoires les procédés d'inquisition.

Nous aurions pu aisément donner satisfaction aux aspirations indigènes en diminuant l'autorité mandarinale, nous souvenant que lors de la conquête nous avions trouvé dans la commune annamite un précieux auxiliaire, désireux de s'appuyer sur nous contre les mandarins. Or nous avons

1. Cette crise s'est produite dans des conditions assez singulières. La récolte de 1908 avait été excellente; mais l'Annamite a des idées économiques assez simples : contrairement à toute logique, il estime que plus une denrée est abondante, plus elle est précieuse et plus il faut la vendre cher. Les indigènes ont donc gardé la majeure partie de leur récolte et leurs clients habituels l'Inde et la Chine se sont fournis ailleurs à meilleur compte.

oublié les services de cet allié et nous avons porté de graves atteintes aux prérogatives et à l'autorité des notables de communes. Leur responsabilité pécuniaire et collective pour les délits de contrebande d'alcool, commis sur le territoire de la commune, a été récemment supprimée ; mais pendant cinq ans l'administration avait tant et si bien abusé de la caution arbitrairement imposée aux notables que les indigènes laborieux et honnêtes cessèrent de briguer des fonctions aussi onéreuses. En même temps la répartition des impôts directs, laissée aux mains des mandarins, irritait les contribuables.

Un meilleur choix des mandarins, un contrôle plus rigoureux de leurs actes auraient été certainement mieux accueillis par la population des villages que les œuvres d'intérêt social, la création d'une Université et l'accession des indigènes dans les cadres de l'administration française, mesures qui ne pouvaient favoriser qu'une élite. Je me demande d'ailleurs si nous avons bien fait d'accroître ainsi le nombre des lettrés qui, obligés d'attendre trop longtemps un emploi, ont tôt fait de devenir des mécontents, voire des révoltés, qui trouvent dans le réveil nationaliste un esprit favorable à leur ambition. En même temps de nombreuses sociétés secrètes se sont créées, des factums révolutionnaires ont été répandus dans toute la colonie et, au Tonkin, les indigènes déjà illusionnés par la renommée du De-Tham, ont gardé, après la dernière campagne, l'idée que ce bandit redoutable était un grand général, capable de tenir tête aux Français.

Or c'est précisément ce moment que la Commission du budget a choisi pour démunir l'Indo-Chine d'une partie de ses effectifs [1]. Le gouvernement métropolitain a souvent varié d'opinion au sujet de la défense de sa colonie. Lors de la campagne de Chine en 1900, les premières troupes venues d'Indo-Chine et qui étaient entrées dans la composition de la colonne Seymour avaient été d'une aide précieuse et c'est pour parer

1. On commença en 1906 par supprimer la brigade de réserve de Chine : les troupes de l'Indo-Chine comprenaient alors 4 régiments d'infanterie coloniale, 4 bataillons de légion, 6 régiments de tirailleurs et 22 batteries. La commission du budget pour 1908 estima que l'on pouvait se contenter de 3 régiments d'infanterie coloniale, 2 bataillons de légion, 5 régiments de tirailleurs et 19 batteries. La diminution fut acquise par un vote de la Chambre des députés, le 5 décembre 1907, après une discussion sommaire.

dans l'avenir à une telle éventualité que fut constituée la brigade de réserve de Chine. En 1904, ces précautions ne parurent même pas suffisantes, les succès des Japonais nous faisant craindre un danger imminent pour nos possessions indochinoises. On conçut alors le plan très audacieux de constituer à l'Indo-Chine une défense propre : le général Voyron et M. F. Deloncle, député, furent envoyés en mission dans la colonie pour étudier ce projet.

Mais l'Indo-Chine était incapable de supporter à elle seule une aussi lourde charge estimée pour les principaux travaux de défense à une première mise de fonds de 150 millions et il eût été nécessaire que la Métropole subvînt à cette dépense. M. Deloncle avait déposé, en ce sens, un projet depuis plusieurs mois et la Chambre n'avait pas encore pris de décision. Survint la signature de l'accord franco-japonais : les anciens soucis furent vite oubliés et le Parlement restreignit les dépenses militaires.

Ainsi des trois raisons que l'on avait d'organiser la défense de l'Indo-Chine : assurer la sécurité intérieure, purger le pays de la piraterie, parer au danger extérieur, la troisième paraît complètement négligée aujourd'hui et l'on peut présumer — le gouvernement n'ayant jamais exposé explicitement ses intentions — que si l'existence de notre colonie était mise en péril par une attaque venue de l'extérieur, la France estime sans doute que les troupes formant le corps d'occupation suffiraient pour parer au premier choc et que l'arrivée rapide de troupes de renfort conjurerait ensuite le danger.

Mais notre pays qui a déjà tant dépensé pour la conquête du Tonkin consentirait-il à un tel effort? Les Français se rendraient-ils suffisamment compte que la colonie leur paie aujourd'hui largement la rétribution de cet argent, et que notre intérêt matériel aussi bien que moral nous commande de tout tenter pour conserver la France d'Asie? Après un très vif élan vers les colonies, qui de 1885 à nos jours, nous a permis de reconstituer un vaste empire colonial, des doutes s'élèvent dans le public : les résultats n'ont pas été aussi brillants qu'on l'espérait, et on redoute que les possessions d'outre-mer n'imposent de nouvelles charges à la Métropole.

Cet état d'esprit n'a pas échappé aux indigènes et S.E. Hoang-

cao-khai nous dit : « Il apparaît encore que même si le gouvernement de France voulait transporter ici beaucoup de troupes et dépenser beaucoup d'argent, il se pourrait que le peuple français n'y donnât pas son consentement. »

Devons-nous fatalement envisager cette hypothèse d'un envahissement de notre territoire tonkinois ou d'une révolution générale? n'est-il pas aussi naturel de penser que les colonies d'exploitation deviendront, comme les colonies de peuplement, des *self-governments*, que l'Inde anglaise sera conquise pacifiquement par les Hindous et l'Indo-Chine par les Annamites et que ces peuples s'administreront un jour comme les Canadiens et les Australiens? C'est cette dernière solution qu'entrevoit Hoang-cao-khai : « Dans cinquante, au plus tard dans cent ans d'ici, nos compatriotes seront comme les Français, c'est-à-dire qu'ils ne formeront plus avec eux qu'une race éclairée. Le gouvernement de gens encore arriérés par des gens intelligents est chose facile; mais quand des gens éclairés ont à en gouverner d'autres gens éclairés comme eux, c'est chose difficile. Soyons dès lors assurés qu'à ce moment c'est d'elle-même que la France nous remettra le pouvoir de nous administrer en toute indépendance, tandis que c'est sur elle que nous nous appuyerons pour nous représenter au dehors. » En vue de cette révolution pacifique, Hoang-cao-khai adjure ses compatriotes d'avoir confiance dans le gouvernement français qui est venu leur apporter les bienfaits de l'instruction scientifique d'Occident.

Il est peu vraisemblable que les Annamites écoutent les leçons de sagesse de l'ancien vice-roi du Tonkin : ils sauront s'organiser si nous laissons subsister parmi eux les causes du présent mécontentement et si nous négligeons d'introduire dans notre administration les réformes radicales qu'ils nous demandaient hier et qu'aujourd'hui ils paraissent en humeur d'exiger.

PIERRE DASSIER

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

L'HONNEUR EST SAUF

— DRAME EN UN ACTE, EN VERS —

AVANT-PROPOS

Dimanche prochain sera inauguré, sur la place Saint-François-Xavier, entre sa chère maison et son église paroissiale, le monument dédié par l'admiration et, si l'on peut dire, par l'amitié publique à François Coppée. Nous avons la bonne fortune de pouvoir, à cette occasion, célébrer sa mémoire en offrant aux lecteurs de cette revue un opuscule, entièrement inédit, que nous avons trouvé parmi ses papiers.

A vrai dire, ce n'est qu'un exercice littéraire, en quelque sorte, un petit essai de drame en vers, la transposition d'une nouvelle intitulée : *l'Honneur est sauf*, qui figure dans le recueil de *Vingt Contes nouveaux* publié par le poète en 1883. — Peut-être, aussi bien, est-ce le drame qui fut écrit d'abord, et, plus tard, non joué, fut-il réduit en nouvelle et traduit en prose, pour un journal...

Quoiqu'il en soit, l'exercice, tel quel, en son romantisme encore juvénile, est assurément curieux : il suffirait à prouver l'« homme de théâtre ». Et si quelques vers, par leur prosaïsme voulu, rappellent l'amusante virtuosité des *Humbles*, certains autres, où sonne le souvenir de *Marion Delorme* et de *Ruy Blas*, sont aussi, pour la plénitude, pour la fermeté, pour l'éclat, déjà contemporains, ou peu s'en faut, de *Severo Torelli* et des *Jacobites*.

Le manuscrit ne portait aucun titre : nous avons donné au drame celui du conte même qui en est comme le scénario.

JEAN MONVAL.

1er Juin 1910.

PERSONNAGES

LE COMTE DE TERNEUSE	IRÈNE DE TERNEUSE
CORENTIN	ÉTIENNE

En 1814. — Dans un vieux manoir de Bretagne, un petit salon. — Portes à droite et au fond; fenêtre à gauche. Un guéridon à droite; une table à gauche. Aux murs, des portraits de famille, une panoplie.

SCÈNE I

LE COMTE, IRÈNE, CORENTIN.

LE COMTE, *jetant sur la table un journal qu'il lisait.*
Au diable ce papier!

CORENTIN

Pardon, monsieur le comte...
Qu'est-ce donc aujourd'hui que le journal raconte?

IRÈNE

Oui, père, qu'avez-vous appris?

LE COMTE

Rien, rien. C'est bon!
Mais seulement on perd la maison de Bourbon.

CORENTIN

L'usurpateur n'est pas revenu?

LE COMTE

Non, sans doute.

CORENTIN

Sa Majesté va bien?

LE COMTE

Très bien, malgré sa goutte,
Et la gazette dit qu'hier, précisément,
Elle entendait la messe en son appartement.

CORENTIN

Alors?...

LE COMTE

Tout est au mieux. Triomphe de la Charte.
Les anciens lieutenants du sieur Bonaparte
Mettent sur leur poitrine, à nos yeux éblouis,
Près de leur croix d'honneur l'ordre de Saint-Louis.

Un Soult, un Masséna, tous gens sortis d'un bouge,
Des ennoblis d'hier, sont dans la Maison Rouge.
Des prêtres défroqués et de vieux jacobins
Sur les plus hauts emplois ont jeté leurs grappins.
Le vieux corps social se rompt et se démembre,
Et des fils de laquais vont siéger à la Chambre.

IRÈNE

Mon père, ce n'est là qu'un trouble passager :
Le trône a bien des gens qu'il lui faut ménager
Et doit faire au passé d'importants sacrifices.

LE COMTE

Eh! s'il n'oubliait pas du moins tous nos services;
S'il voulait quelquefois se souvenir encor
Que nous avons donné notre sang et notre or;
Si la caisse publique, à tous dilapidée,
Daignait jeter du pain aux soldats de Vendée!...

IRÈNE

Père, nous le devions, notre or et notre sang :
Qu'importe qu'on nous soit ou non reconnaissant!

CORENTIN

La noble enfant!

LE COMTE

C'est vrai, nous le devions, ma fille!
Je reconnais en toi l'âme de la famille.
D'ailleurs, et j'en atteste ici tout mon passé,
Mon ancien dévouement fut désintéressé.
Je le sais, j'ai tout l'air d'un vieillard qui ressasse;
Mais, lorsque, décrochant nos vieux fusils de chasse,
— Tu t'en souviens encor, mon brave Corentin. —
Nous sommes tous les deux partis, un beau matin,
Pour rejoindre les gars de monsieur de Charette!...
Ah! c'était le bon temps alors, et qu'on regrette :
Se battre pour le Roi, c'était le seul désir,
Et nous faisions cela, morbleu, pour le plaisir...
Non, je n'ai point agi pour une récompense;
Mais je suis ruiné mon Irène, et je pense

A toi, ma pauvre enfant, née au jour du péril,
A toi, le seul trésor que m'ait laissé l'exil;
Et je suis triste.

IRÈNE

Allons, mon père, où Dieu nous mène!
Nous n'avons qu'un vieux bien et qu'un pauvre domaine,
Mais cela nous suffit. Le maître est de retour,
Son blason brille encore au sommet de la tour;
Pendant les mauvais jours, la calomnie haineuse
N'a pu ternir l'éclat du beau nom de Terneuse;
Fière de le porter, je n'ai d'autre avenir
Que de le faire ici respecter et bénir,
Et, sans un seul regard de regret en arrière,
J'accepte mon devoir : l'aumône et la prière.
D'ailleurs je ne vois pas mon avenir si noir,
Et ma mélancolie aime ce vieux manoir;
Parmi son luxe éteint et ses splendeurs fanées
Je vois venir la fin de mes jeunes années,
Mon père, je les vois s'écouler près de vous,
Simplement, noblement, et ce sort est si doux,
Sous l'œil des souvenirs qui toujours nous contemple,
De vivre pour le bien et de donner l'exemple,
Que, si l'on m'apportait le monde et le plaisir,
C'est cette vie encor que je voudrais choisir,
Non pas pour me ranger parmi les héroïnes,
Mais comme une humble fleur se plaît dans les ruines.

LE COMTE

Irène, pauvre enfant! ... Laisse-nous, Corentin.

CORENTIN

Une sainte!

SCÈNE II

LE COMTE, IRÈNE.

LE COMTE

Tu peux accepter le destin,
Mais mon âme n'est pas au niveau de la tienne :
Je n'ai pas, j'en conviens, cette vertu chrétienne,

Et je ne saurais vivre, à mon malheur soumis,
Sans quelques serviteurs et sans quelques amis.

IRÈNE

Et Corentin?

LE COMTE

C'est vrai. C'est de l'ingratitude.
Celui-là m'est resté dans cette solitude :
Il berça mon enfance, il coudra mon linceul;
C'est mon vieux compagnon. Mais, enfin, c'est le seul.

IRÈNE

Vous oubliez encor son fils Étienne?

LE COMTE

Écoute.
Ce jeune homme est pour nous respectueux, sans doute :
Il n'a pas oublié ce que j'ai fait pour lui.
Mais il sort du collège, il nous quitte aujourd'hui,
Mais il trouve déjà trop lourde ma livrée :
Nature de science et d'orgueil enivrée,
Il rêve séminaire, il sera prêtre, au lieu
D'être valet; pour maître, il n'aura plus que Dieu.
Va, quelque ambition secrète le dévore.

IRÈNE

Père, il priera pour nous : c'est nous servir encore.

LE COMTE

Ma chère enfant, tu vois les choses de bien loin...
Peu m'importe, après tout, d'être seul dans mon coin.
Mais je souffre pour toi, ma belle résignée,
Car l'époque, vois-tu, n'est pas bien éloignée
Où tu resteras seule au monde, et j'en frémis.

IRÈNE

Voyons, n'avons-nous pas encor d'autres amis?

LE COMTE

Des voisins, tout au plus.

IRÈNE

Cette bonne comtesse?

LE COMTE

Madame de Lodève?

IRÈNE

Oui.

LE COMTE

Pure politesse :
Elle respecte en toi l'honneur, la piété.
Bien qu'elle reste ici, pour raisons de santé,
Son cœur est à la cour, auprès du fils qu'elle aime ;
Le comte est en faveur chez le duc d'Angoulême,
Aide de camp, si jeune!... ah! c'est un protégé.
Ne dit-on pas qu'il passe en Bretagne un congé?

IRÈNE

Il est ici déjà : je l'ai vu chez sa mère.

LE COMTE

J'avais pourtant nourri jadis cette chimère
Que je pourrais unir un jour nos deux maisons :
Nos biens étaient égaux ainsi que nos blasons ;
C'était une alliance en tous points honorable.
Mais l'émigration t'a faite misérable
Et je crains de risquer qu'on te réponde non,
Pauvre sainte qui n'a pour dot que ton grand nom !

IRÈNE

Mon père, c'est assez de faire honneur au vôtre
Si Dieu ne permet pas que j'en puisse avoir d'autre.

LE COMTE

Ton courage est sublime, et tu vaux mieux que moi,
Vieux fou qui crois encore au souvenir du Roi
Et ne puis sans regret perdre mon ancien rêve...
Allons, viens m'embrasser, viens!

SCÈNE III

LE COMTE, IRÈNE, CORENTIN.

CORENTIN

Monsieur de Lodève
Attend monsieur le comte au salon.

LE COMTE

Ah! j'y vais.

Corentin sort.

IRÈNE, *à part.*

Oh! le monde, Paris!... Tout ce que je rêvais!

LE COMTE

Dis-moi, tu ne savais rien de cette visite?

IRÈNE

Mon père, quand l'espoir est si beau, l'on hésite.
Mais pour moi la comtesse avait tant de bonté
Que je ne suis pas trop surprise, en vérité.

LE COMTE

Il demande ta main... Non, mon désir me leurre!

IRÈNE

Vous me direz cela, mon père, tout à l'heure.

LE COMTE

Ah! la dissimulée!

Il sort.

SCÈNE IV

IRÈNE, *seule.*

Ainsi, c'est donc certain;
Je pourrai donc jeter ce masque puritain,
Quitter cet air bégueule exigé chez les nôtres;
Je vais vivre, briller, aimer, comme les autres.
Ce hobereau m'épouse : il est bien inspiré!
Pourvu qu'il soit aveugle et docile à mon gré
Et que sa passion jamais ne m'importune,
Ce naïf, je consens à faire sa fortune.
Il est noble, il est riche, il n'a pas de talents :
On fait avec cela de parfaits chambellans;
Je l'enverrai meubler le salon d'une Altesse...
Vous avez vingt-six ans, madame la comtesse,
Il était temps! — Ainsi, c'est fini, tout cela,
Ruine où sans soleil mon printemps s'écoula,
Parc démodé, salons déteints, portraits d'ancêtres,
Vieux serviteurs poudrés pleurant sur leurs vieux maîtres,
Combat de Quiberon tous les matins narré,
Tricots au coin du feu, visites du curé,
Regrets du temps passé, tristesses résignées,
Nobles ennuis parmi les toiles d'araignées,

Nuits sans sommeil qu'on passe en écoutant le vent,
Mitaines de dentelle et robes de couvent,
Charité de béguine, aumônes coutumières
Qu'on va, tous les huit jours, verser dans les chaumières,
Messe, vêpres, salut, sermon et pain bénit,
Pauvreté, piété, vertu! c'est donc fini.
— Oh! du plaisir!... Il faut que je me rassasie :
C'était trop de contrainte et trop d'hypocrisie,
J'étouffais. Mais enfin, voilà donc un rayon
De bonheur, et, pareille au nouveau papillon,
Je jette en m'envolant ma chrysalide immonde.
Ah! je vais donc les voir, cette cour, ce grand monde,
Ce Paris!... je veux vivre et veux savoir aussi
Comment va la parure à cette beauté-ci,
Et la faire admirer pour de bon, et connaître
La forte volupté qui trouble et qui pénètre
De répandre en passant le désir et l'émoi,
Et d'être belle enfin pour d'autres que pour moi.
— Pour d'autres?... Mais j'y pense... Et cet enfant?... Étienne?...
C'est une destinée étrange que la tienne,
Irène... Celui-là, vois-tu bien, tu l'aimais
Plus que dans l'avenir tu n'aimeras jamais;
Et pourtant, pour courir vers une autre chimère,
Tu brises sans regret cet amour éphémère.

SCÈNE V

IRÈNE, ÉTIENNE.

Étienne entre, sans voir Irène, et va mettre une lettre qu'il tient à la main dans un des livres placés sur le guéridon, à droite. Au bruit qu'il fait en reposant le livre, Irène se retourne, et ils s'aperçoivent.

IRÈNE, *se levant brusquement.*

Vous, Étienne!... c'est vous!...

ÉTIENNE

Je n'osais espérer
Ce hasard qui me fait ici vous rencontrer,
Car, depuis quelques jours, il semble qu'on m'évite.

IRÈNE

Qu'avez-vous à me dire, Étienne? faites vite,

A part.

Il vaut mieux en finir.

ÉTIENNE

Oh! rien ou presque rien.
Mais, s'il fallait me taire encore, je sais bien,
Irène, que cela finirait par un crime
Et que l'un de nous deux en serait la victime.

IRÈNE

J'attends.

ÉTIENNE

Écoutez-moi. Voilà déjà longtemps
Que vous me connaissez : vous aviez dix-sept ans
Lorsque j'étais encor. gamin assez rustique,
Votre laquais, le fils de votre domestique.
Pourtant vous m'appreniez à lire, à prier Dieu;
Vous étiez bonne et grave, et vous faisiez un peu
Comme une châtelaine avec son petit page.
Tant de bonté, cela se gagne et se propage,
Et je devenais bon, par vous, auprès de vous.
Mon service, d'ailleurs, n'était-il pas bien doux?
Je vous accompagnais dans votre promenade
Lorsque vous consoliez le pauvre, le malade :
Moi, très discrètement, je vidais, quelque part,
Le grand panier rempli par vous-même au départ,
Et puis de revenir vous faisiez la promesse.
Le dimanche, j'allais avec vous à la messe :
Je portais votre livre, et quand, près d'un pilier,
Toujours non loin de vous, j'allais m'agenouiller,
Ce n'était pas, dans notre église fraîche et sombre,
Le Christ que je priais, mais, là, perdu dans l'ombre,
Enivré par l'encens, les voix, les cierges d'or,
Oui, c'était vous déjà, vous toujours, vous encor,
Vous vers qui s'envolait ma naïve prière.
Vous étiez près de moi, pure, mystique et fière,
Les cils baissés, les mains jointes sur le prie-Dieu;
Sous un rayon passant par le vitrail en feu,

Votre tête semblait d'une auréole ceinte,
Et je vous adorais alors comme une sainte.

IRÈNE

Oui, voilà bien longtemps.

ÉTIENNE

Je quittai la maison.
Le comte, — je ne sais vraiment s'il eut raison, —
Me trouvant de l'esprit, me mit dans un collége.
J'en sortis envieux, ingrat : que vous dirai-je?
Je haïssais celui qui m'avait fait du bien,
Votre père; j'étais près de rougir du mien;
On avait dans mon cœur semé l'orgueil rebelle.
Mais je vous retrouvai, toujours belle, oh! plus belle,
Encor meilleure avec plus de noble fierté,
Encor plus pauvre, grâce à votre charité,
Et malgré moi, vraiment, ayant peur, ayant honte,
Moi, le pauvre écolier, le protégé du comte,
Qu'aurait dû devant vous incliner le respect,
Je sentis dans mon cœur, Irène, à votre aspect,
Naître je ne sais quoi de sublime et d'infâme,
Et j'osai vous aimer comme on aime une femme.

IRÈNE

Tout cela n'est-il pas encore du passé?

ÉTIENNE

Hélas! je vous aimais d'un amour insensé,
Sans borne, sans espoir; je souffrais le martyre.
Pourtant je serais mort avant de vous le dire :
Sur ce cœur, qui battait à grands coups révoltés,
Mes ongles bien souvent se sont ensanglantés;
J'étouffais cet amour... Mais, un soir de décembre,
Nous étions réunis dans cette même chambre
Qu'une lampe voilée éclairait à demi;
Votre père s'était près de nous endormi;
Vous étiez là, les yeux baissés sur quelque ouvrage,
Et moi, je vous faisais la lecture d'usage;
Mais, en lisant, j'avais peur, car il me semblait
Que j'allais défaillir et que ma voix tremblait.
Je me tus, tant mon trouble avait de violence,
Écoutant, au milieu du terrible silence,

La respiration du vieillard qui dormait;
Et, comme la pensée aux regards se transmet,
Les miens devaient livrer leur désir frénétique.
Je n'étais que le fils de votre domestique,
Irène, et m'attendais alors, plein de terreur,
À vous voir reculer dans un long cri d'horreur,
Et me chasser avec votre geste de reine.
Mais alors je faillis mourir de joie, Irène,
Car je vis hardiment vos yeux, vos yeux ardents
Se fixer sur les miens et regarder dedans;
Sur ma main je sentis votre main palpitante;
Et le regard de flamme et l'étreinte brûlante
Avaient tant de promesse et tant de volupté
Que du triomphe alors je fus épouvanté!

IRÈNE

Je n'ai rien oublié.

ÉTIENNE

Je connus cette ivresse :
Moi, vous entendez, moi, je vous eus pour maîtresse.
Cet amour monstrueux, où sombrait ma raison,
Était crime pour vous et pour moi trahison;
Mais, malgré le danger, la terreur, le mystère,
J'avais l'immense orgueil d'une fleur de la terre
Qui saurait bien que c'est pour elle seulement
Que brille une splendide étoile au firmament.
Tout tremblant, quand minuit dans le ciel noir s'envole,
J'entrais par la fenêtre et j'aimais comme on vole;
Je tombais à tes pieds, palpitant, ivre, fou,
Tu me mettais tes bras charmants autour du cou,
Tu me parlais... C'étaient les douceurs infinies
Des longs aveux, des yeux ravis, des mains unies,
C'était l'enivrement, l'extase, l'abandon,
Mes lèvres rencontraient tes lèvres... Mais, pardon,
Tout ce passé fatal me donne le délire
Et ce n'est pas cela que je voulais vous dire...
Pourquoi me fuyez-vous, Irène? Oh! oui, pourquoi
Feindre de ne pas voir que je souffre par toi?
Pourquoi m'évitez-vous depuis trois jours? La lettre
Suppliante qu'ici, chaque soir, je viens mettre

Dans ce missel, complice ancien de nos amours,
Pourquoi n'y répondez-vous pas depuis trois jours?
Pourquoi? Je ne dis pas : « Pour qui? » Mais je frissonne
A l'horrible pensée… Et cependant personne,
Personne, même Dieu, ne peut nous désunir;
Et tu ne peux avoir perdu ce souvenir
Dont mon âme est troublée encor par intervalle,
Qu'un soir où je traitais ta prière en rivale,
Te damnant avec moi dans un baiser de feu,
Tu ne m'as pas permis d'être jaloux de Dieu.

IRÈNE

L'instant est bien choisi pour cette confidence
Quand vous savez que tout m'oblige à la prudence
Et qu'un de ces vieillards peut nous surprendre ici…
En effet, le moment, Étienne, est bien choisi !

ÉTIENNE

Pardon… J'ai le vertige ainsi qu'au bord d'un gouffre…
Je sens que je te perds… Ayez pitié… Je souffre,
Irène, songez donc un peu… Depuis trois jours!…

IRÈNE

Que me demandez-vous?

ÉTIENNE

Si tu m'aimes toujours!
Le désespoir certain vaut mieux que les alarmes.
Fais donc à cette lettre humide de mes larmes,
A ce mot où j'ai mis mes vœux désespérés,
Une réponse franche et prompte.

IRÈNE

Vous l'aurez.

SCÈNE VI

IRÈNE, ÉTIENNE, CORENTIN.

Corentin entre par le fond, s'arrête sur le seuil et observe, un moment, Irène et Étienne, qui se sont éloignés l'un de l'autre à son arrivée.

CORENTIN

Monsieur le comte fait dire à mademoiselle
Qu'il l'attend au salon et qu'il a besoin d'elle.

IRÈNE, *à part.*

Besoin de moi? L'espoir n'était donc pas trompeur.

Haut.

Merci, j'y vais.

Avant de sortir, elle jette sur Étienne un long regard.

Vraiment, cet enfant me fait peur.

Elle sort.

SCÈNE VII

ÉTIENNE, CORENTIN.

CORENTIN

Que faisais-tu là?

ÉTIENNE

Rien.

CORENTIN

Tu mens.

ÉTIENNE

Mon père!

CORENTIN

Étienne,
Jure-moi sur ta mère et sur ta foi chrétienne
Que tu n'éprouves pas pour cette sainte enfant
Un criminel amour que l'honneur te défend.

ÉTIENNE

Un tel serment!...

CORENTIN

C'est bien!... Je soupçonnais ma honte...
J'espère cependant que des bontés du comte
Et de mes cheveux blancs mon fils s'est souvenu,
Qu'un reste de pudeur enfin l'a retenu,
Et qu'il a su du moins renfermer dans son âme
Son désir monstrueux et sa pensée infâme.

ÉTIENNE

J'ai su dissimuler, mon père.

A part.

Il faut mentir.

CORENTIN

Maintenant, dès demain, d'ici tu vas partir.

ÉTIENNE

Partir!...

CORENTIN

J'ai préparé d'avance ton bagage,
J'ai retenu ta place au coche, et je t'engage
A ne point revenir, pas même après ma mort.
Si le bon Dieu veut bien accueillir ton remord,
Apprends à le prier, Étienne, et sois d'Église.
J'ai mis vingt-cinq louis dans la vieille valise;
Tu t'en vas à Paris chez mon frère l'abbé.
La coupable démence où ton cœur est tombé,
Quand même tu pourrais n'en rien faire paraître,
Je n'en devrais pas moins rendre compte à mon maître :
Mon silence est déjà presque une faute. Et puis
Tu te perdrais : tu vas errer toutes les nuits,
Comme un larron d'honneur, là, sur cette terrasse...
Ne dis pas non : tes pas y laissent une trace;
Je l'ai bien reconnue, et j'ai su t'épier...
Ah! tout ton repentir pourra-t-il expier
Cette infamie? Aimer mademoiselle Irène,
La fille de mon maître et du tien, ta marraine,
Une fleur de noblesse, un ange de vertu,
Une Terneuse enfin!... Voyons, qu'espérais-tu?
Toi, le fils d'un laquais! Réponds? C'est du délire...
Tiens, je n'aurais pas dû te faire apprendre à lire.

ÉTIENNE.

Oh! mon père!...

CORENTIN

Et j'assiste à cette trahison,
Moi, le vieux serviteur de la vieille maison,
Qui naquis sous son toit et l'ai toujours servie,
Qui du comte ai sauvé jadis deux fois la vie.
Et c'est mon fils qui la commet, et, justement,
Quand j'allais recevoir ce prix du dévouement
De voir la noble enfant, à son blason fidèle,
Rencontrer à la fin un époux digne d'elle!...

ÉTIENNE

Pour Irène? un époux?

CORENTIN

Monsieur, personne ici
Que son père n'a droit de la nommer ainsi.

ÉTIENNE

Non, on vous a trompé!... Non, c'est un mauvais rêve!...

CORENTIN

Elle sera bientôt comtesse de Lodève,
Et toi, tu quitteras dès demain le pays.

ÉTIENNE

Je ne partirai pas.

CORENTIN

Pars, ou je te trahis!

SCÈNE VIII

ÉTIENNE, CORENTIN, LE COMTE, IRÈNE.

LE COMTE, *donnant le bras à sa fille.*

Et maintenant qu'on est des fiancés, j'espère
Qu'on ne gardera pas de secret pour son père
Et que l'on aura plus de confiance en lui.

ÉTIENNE, *à part.*

Qu'ai-je entendu!

IRÈNE

Je suis bien heureuse aujourd'hui.

LE COMTE, *apercevant Corentin et Étienne.*

Étienne! Corentin, eh! toute la famille...
Que faites vous si tard, tous les deux, chez ma fille?

IRÈNE, *à part.*

Mon cœur bat!

CORENTIN, *au comte.*

C'est mon fils qui vient prendre congé.

LE COMTE

Il part?

CORENTIN

Oui, son séjour s'est ici prolongé,

Ces vacances, bien plus que le temps ordinaire.
Mais voici qu'il est temps qu'il entre au séminaire :
Il part demain matin par le coche, et, ce soir,
Une dernière fois il a voulu vous voir.
Son cœur reconnaissant...

LE COMTE

Bien, bien, je le tiens quitte.

ÉTIENNE, *à part.*

Soit, voyons !

Haut.

Oui, monsieur le comte, je vous quitte,
Si personne du moins n'a plus besoin de moi...

LE COMTE

Bon voyage, mon gars, et Dieu veille sur toi !

ÉTIENNE

... Et si mademoiselle aussi veut le permettre !

A part.

Je vais connaître ainsi sa pensée.

Irène prend négligemment la lettre qu'Étienne a cachée dans le livre.

Oh ! ma lettre...

IRÈNE

Moi, je fais à monsieur mes adieux les meilleurs ;
Ici rien ne l'engage et tout l'appelle ailleurs...
Et puis enfin il n'est pas à notre service.

Elle jette la lettre au feu.

ÉTIENNE, *à part.*

Ah ! l'infâme ! C'est trop de parjure et de vice !

CORENTIN, *qui a tout observé, à part.*

Mon fils osait écrire !... Oh ! comment expier ?...

LE COMTE, *à Irène.*

Que brûles-tu donc là ?

IRÈNE, *froidement.*

Rien, un méchant papier.

LE COMTE

Allons, ma fille est lasse et va rentrer chez elle.

ÉTIENNE

Adieu, monsieur le comte... Adieu, mademoiselle...

LE COMTE

Non, vous nous reviendrez quelquefois : au revoir!

Étienne, sans répondre, salue profondément et sort au fond.

IRÈNE, *à son père.*

Mon bon père, voici votre baiser du soir.

LE COMTE, *la baisant au front.*

Va, va, je ne suis pas inquet de ton rêve :
Dormez bien cette nuit, madame de Lodève!

Irène sort à droite.

SCÈNE IX

LE COMTE, CORENTIN.

LE COMTE

Je me coucherai seul et n'ai besoin de rien :
Va rejoindre ton fils.

CORENTIN, *d'une voix altérée.*

Un moment d'entretien?

LE COMTE

Une heure, si tu veux.

CORENTIN, *à part.*

O mon Dieu, du courage!

LE COMTE

Que me veux-tu?

CORENTIN

Monsieur le comte, on vous outrage.

LE COMTE

Moi?

CORENTIN

Vous-même.

LE COMTE

Dis-moi tout ce qui s'est passé.

CORENTIN

Un pauvre fou, monsieur le comte, un insensé
Ose aimer devant vous mademoiselle Irène.

LE COMTE

Ma fille!

CORENTIN

Je ne sais où cet amour l'entraîne...
Mais il écrit pourtant des lettres, j'en suis sûr.

LE COMTE

L'infâme!

CORENTIN

Il vient errer, la nuit, au pied du mur,
Ici, sous ce balcon, et son pas sur le sable,
L'autre matin encore, était reconnaissable.

LE COMTE

Oh! j'en ferai justice, aussi vrai que je vis!
Son nom?

CORENTIN

Ayez pitié de moi, car c'est mon fils.

LE COMTE

Lui!

CORENTIN

Voilà mon secret et je vous le confie.

LE COMTE, *après un moment de sombre méditation.*

Mon vieil ami, tu m'as deux fois sauvé la vie,
Mais ce dévouement-ci dépasse la raison.
Es-tu fou?

CORENTIN, *très calme.*

Je défends l'honneur de la maison.

LE COMTE

Alors, dis-moi de quoi l'impudent est capable!

CORENTIN

Je ne sais pas jusqu'à quel point il est coupable,
Mais le papier brûlé devant vous aujourd'hui,
J'en suis certain, était une lettre de lui.

LE COMTE

Cette lettre!... Il aurait Irène pour complice?...

CORENTIN

S'il en était ainsi, que son sort s'accomplisse.

LE COMTE

Et ce brusque départ, c'est par ton ordre?

CORENTIN

Il doit.
Une dernière nuit, dormir sous votre toit.

LE COMTE

Tu ne sais rien de plus?

CORENTIN

Rien.

LE COMTE

Cette nuit me reste,
Et j'éclaircirai seul cette énigme funeste...
Mais tu vas prévenir ce misérable enfant?

CORENTIN

Non : je ne serais plus fidèle en le sauvant.

LE COMTE

Merci... Je prends une arme à cette panoplie :
Si l'amour de ton fils n'est que de la folie,
Je lui pardonnerai, puisqu'il s'en va demain ;
Mais si c'était du crime...

CORENTIN

Il mourrait de ma main.

Ils sortent.

SCÈNE X

IRÈNE, *rentrant, seule.*

Et maintenant je vais pouvoir rêver, j'espère...
Lorsque je l'ai chassé, tantôt, devant mon père,
Cet enfant, je croyais que cela m'aurait fait,
Au moins dans le moment sérieux, plus d'effet.
Il était là, frappé comme par le tonnerre;
Mais mon cœur a battu tout comme à l'ordinaire
Et son regard d'enfer n'a pas su m'alarmer.
Comme le cœur est dur quand on cesse d'aimer!...
C'est égal, il m'a plu. Pauvre petit Étienne!
C'est que j'ai presque peur cette nuit qu'il ne vienne...

Mais non, il n'aura pas cette audace et, ce soir,
Je n'avais franchement pas l'air de le vouloir.
Décidément, plus rien dans ce sein-là ne vibre
Pour ce souvenir-là... Que c'est bon d'être libre!...
Quoi donc? ce bruit connu!... L'impertinent! c'est lui...
Des explications encore... Quel ennui!...

Étienne entre brusquement par la fenêtre, dont il referme les rideaux derrière lui. — On a le temps d'apercevoir au dehors un splendide clair de lune.

SCÈNE XI

IRÈNE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE

Ce n'est pas vrai?

IRÈNE

C'est vrai.

ÉTIENNE

Vous épousez?

IRÈNE

J'épouse.

ÉTIENNE

Ma passion n'a pas le droit d'être jalouse,
Et je n'arrive pas en amant furieux :
Des serments avec moi, ce n'est pas sérieux;
Si l'on a bien voulu se montrer peu sévère,
C'est déjà trop d'honneur qu'on a daigné me faire.
L'ennui porte à l'amour, j'étais là : on m'a pris.
Mais je me sais indigne et j'ai très bien compris :
Je suis intelligent... Les filles de noblesse
Peuvent pour un faquin avoir une faiblesse :
Cela n'engage à rien, et cet heureux mortel
Doit se dire d'abord que c'est accidentel :
Ce serait du délire et de l'effronterie
S'il voulait prolonger une galanterie
Et croyait qu'en ce monde élégant et moqueur
En donnant un baiser on vous donne son cœur.

Non, mon âme n'est pas à ce point vaniteuse,
Et je conçois fort bien qu'on ne soit pas honteuse,
Lorsqu'il faut épouser un homme de son rang,
De faire ses adieux à cet indifférent,
Et j'admets encor mieux qu'on soit très indignée,
Si ce drôle n'a pas l'âme assez résignée
Pour cacher un dépit d'où naîtront des caquets,
Et qu'on quitte un amant comme on chasse un laquais.

IRÈNE

Étienne, je suis bien aise de vous connaître :
Vous franchissez le mur, vous forcez la fenêtre,
Vous violez l'asile où vous fûtes admis ;
Vous faites tout cela, sans qu'il vous soit permis,
Et pour le seul plaisir d'insulter une femme.

ÉTIENNE

Pardieu ! je le sais bien comme vous, c'est infâme,
Et lorsque vous cherchiez un amant, n'est-ce pas ?
Vous avez eu bien tort de le prendre si bas !

IRÈNE

Fussé-je dix fois plus méchante et plus coupable,
Étienne, celui-là qui se montre capable
D'offenser, un instant, par un mot seulement,
La femme qui l'a pris autrefois pour amant,
Savez-vous bien que c'est un lâche qu'on le nomme ?

ÉTIENNE

C'est vrai, je ne suis pas, madame, un gentilhomme,
Et ce que je veux faire est du plus mauvais goût ;
Mais je ne suis pas né, moi, je sors de l'égout,
Mes moindres actions, c'est peuple, c'est canaille...
Ah ! vous n'auriez pas dû me dire : « Qu'on s'en aille ! »
Un autre dans son coin serait allé pleurer :
Moi, je viens pour vous perdre et vous déshonorer.

IRÈNE, *à part.*

S'il reste plus longtemps ici, je suis perdue.

ÉTIENNE

Oui, cette catastrophe est très inattendue,
Et vous ne pensiez pas que ce petit garçon
Pût vous donner un jour cet horrible frisson...

Parlez donc : ce silence, à la fin, m'exaspère...
Parlez!... Menacez-moi!... Dites que votre père
Va tout à l'heure entrer, une arme dans la main...
Ah! de toutes façons, je serais mort demain :
Près de vous j'attendrai la mort... J'ai ce caprice
Que toute votre race en soit la spectatrice,
Et que tous ces témoins de ton dernier serment
Le soient de ma vengeance et de ton châtiment.
Ils approuvent, dans leur loyauté féodale,
De voir le déshonneur puni par le scandale :
La femme qui commit ce parjure hideux
N'est pas de leur famille et n'est pas digne d'eux;
Ils comprennent combien ma rage est légitime,
Et, pour sacrifier une telle victime
Et commettre un tel acte au moment de mourir,
Ils savent bien qu'il faut horriblement souffrir.

Il tombe sur un fauteuil et se cache la tête dans les mains en sanglotant.

IRÈNE, *à part.*

Il pleure! Tout n'est pas perdu peut-être encore.

Se mettant aux genoux d'Étienne.

Mon Étienne, pardon!... M'entends-tu! Je t'adore...

ÉTIENNE

Tu mens!

IRÈNE

Je te voudrais, tant je l'ai mérité,
Encor plus de colère et de brutalité!
Punis-moi, flétris-moi : ma lâcheté d'une heure
Mérite que je sois perdue et que je meure...
Mais je t'aime pourtant toujours, et je voudrais
Un soufflet de ta main pour la baiser après.

ÉTIENNE

Tu mens, tu mens!

IRÈNE

J'aurais dû repousser mon père,
Pauvre homme qui m'adore et qui se désespère
De me laisser dans la misère et l'abandon,
Quand il m'a proposé cette chose... Pardon!

Mais je ne m'attendais à rien, on m'a surprise...
Cet hymen, entends-tu? dès demain, je le brise...
Pardon d'avoir été faible et d'avoir menti
Quand ils me l'ont offert et que j'ai consenti.
Car, à présent, je t'ai revu : tu me désarmes,
Mon Étienne; devant ta douleur et tes larmes,
Je n'ai plus de famille et je n'ai plus d'honneur,
Car toi seul es l'amour, toi seul es le bonheur;
Tout à l'heure j'étais fière de ton insulte
Qui me prouvait encor la ferveur de ton culte,
Et je reste fidèle à mes anciens serments
Et je suis à toi seul...

ÉTIENNE

Tu mens, tu mens, tu mens!

IRÈNE

O cher aimé! tes yeux sont émus, ta main tremble...

ÉTIENNE

Une preuve!

IRÈNE

Une preuve? Eh bien, fuyons ensemble,
Étienne, allons cacher quelque part nos amours.

ÉTIENNE

Quand partons-nous?

IRÈNE

Demain.

ÉTIENNE

Demain!... Tu mens toujours.

IRÈNE, *à part.*

Que faire?

Haut.

Eh bien, partons à l'instant même, Étienne!

ÉTIENNE

Quoi! tu consentirais?...

IRÈNE

Je t'aime et je suis tienne :
Partons! Je te suivrai partout, toujours!

ÉTIENNE, *se jetant à ses pieds et lui couvrant les mains de baisers.*

Merci !

IRÈNE, *haut.*

Et tu doutais !

A part.

Il faut qu'il s'éloigne d'ici :
Qu'il me laisse un quart d'heure, un seul, et je suis forte.

ÉTIENNE

Pardon ?

IRÈNE

As-tu la clé de la petite porte
Du jardin ?

ÉTIENNE

Oui.

IRÈNE

Descends devant, et va l'ouvrir.

ÉTIENNE

J'y cours.

IRÈNE

Et moi, je vais en hâte réunir
Quelques menus objets qu'il me faut pour ma fuite.

ÉTIENNE

Oh ! du fond de mon cœur, pardon !

IRÈNE

Va tout de suite !

Etienne court à la fenêtre et l'ouvre. On aperçoit à l'extérieur une lueur de torches : il recule, épouvanté.

ÉTIENNE

Mon Dieu !

IRÈNE

Mais va, va donc !

ÉTIENNE

Irène, le départ
Est impossible.

IRÈNE

Oh ! c'est affreux !

ÉTIENNE

Il est trop tard :

Ton père et ses valets étaient sous la fenêtre ;
Ils montent l'escalier, ils m'ont dû reconnaître,
Et nous sommes perdus !

Irène va vivement vers la porte et pousse le verrou.

On peut ne pas ouvrir.

ÉTIENNE

Oui, mais après ? après ?...

IRÈNE

Après ? on peut mourir.

ÉTIENNE

Mourir !

IRÈNE, *arrachant un poignard de la panoplie et le présentant à Étienne.*

Oui, prends cette arme, et vois si ma main tremble...
Es-tu digne de moi ?

ÉTIENNE

Parle.

IRÈNE

Mourons ensemble !...
Veux-tu ?

ÉTIENNE, *saisissant le poignard.*

Si je le veux ?... Donne... Mais moi d'abord...

Il se frappe, tombe et tend le poignard à Irène.

Suis-moi !

On frappe violemment à la porte.

IRÈNE, *à part, regardant Étienne qui râle.*

Dans un instant, cet enfant sera mort...

La voix du COMTE, *au dehors.*

Irène, ouvrez !

IRÈNE, *à part.*

Et moi, je ne veux pas le suivre.

ÉTIENNE

Prends, on ne souffre pas.

IRÈNE, *de même.*

Comment faire pour vivre ?

La voix du COMTE, *au dehors.*

Brisez cette porte !

IRÈNE, *à part,*

Ah! quelle inspiration!

ÉTIENNE

Mais prends donc ce couteau, prends!...

Il se dresse sur ses mains et regarde fixement Irène. On frappe à la porte avec plus de violence.

Ah! damnation!
L'infâme me trompait... Oh! c'est le coup de grâce...
On avait un amant et l'on s'en débarrasse...
Mais mon cadavre est là pour te perdre, entends-tu?
Bas le masque! c'est trop d'hypocrite vertu...
Le crime monstrueux que ton regard médite
Ne s'accomplira pas... Ah! je meurs.... Sois maudite!

Il meurt. — La porte, enfoncée, tombe en dedans, et l'on aperçoit le comte, une épée nue à la main, suivi de Corentin et de deux domestiques portant des flambeaux.

SCÈNE XII

IRÈNE. ÉTIENNE, *mort,* LE COMTE, CORENTIN.

LE COMTE, *brandissant son épée.*

Justice à tous!

CORENTIN, *apercevant le corps d'Étienne.*

Mon fils!

LE COMTE.

Dieu! l'effroyable objet!

IRÈNE

C'est moi qui l'ai tué : cet homme m'outrageait.

LE COMTE

Tu l'as tué!... Ma race entière vit en elle...
Merci, ma noble enfant!

CORENTIN, *s'agenouillant devant Irène.*

Pardon, mademoiselle!

FRANÇOIS COPPÉE

MÉDECINE ET PHILOSOPHIE[1]

« Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme ». C'est par ces paroles que J.-J. Rousseau commence son *Émile*. Cette croyance à la perfection de la nature humaine et à sa dégradation par la civilisation a servi de mot d'ordre à plusieurs générations et a conduit à chercher les types du bonheur parmi les peuples primitifs. Aujourd'hui il est permis de soutenir une thèse opposée : la nature a mal fait l'homme, et ce n'est que par ses propres efforts et son travail que l'homme peut se perfectionner.

On doit considérer aujourd'hui comme bien établie l'origine

1. Les pages qui suivent sont en grande partie la reproduction d'une conférence publique que j'ai faite en octobre dernier à Stuttgart, au profit de la Croix Rouge pour les hôpitaux des colonies allemandes. Cette conférence avait pour objet de résumer les principes exposés dans deux de mes ouvrages : *Études sur la Nature humaine* et *Essais optimistes*.

Dans le premier, j'ai tracé une sorte de programme de recherches capable d'éclaircir les problèmes de l'existence humaine. J'invitais la jeune génération à contribuer à ces études qui demandent beaucoup de temps et de patience. Il s'est trouvé que moi-même, avec l'aide de plusieurs élèves et collaborateurs, j'ai pu élucider certaines questions sur la nature de l'homme : ce sont les recherches que j'ai résumées dans mes *Essais optimistes*, parus il y a trois ans. Le temps qui s'est écoulé depuis n'a pas été perdu. Le programme indiqué dans les grandes lignes a été exécuté en partie et ces pages sont destinées à renseigner le lecteur sur les acquisitions nouvelles. J'ai profité de l'occasion pour répondre à certaines objections qui m'avaient été adressées de divers côtés par des savants de grande compétence.

animale de l'homme : l'homme provient de quelque espèce anthropoïde. Cette opinion, exprimée d'une façon nette il y a environ cinquante ans, a fait de plus en plus la conquête des esprits, malgré l'opposition la plus acharnée. Très significative sous ce rapport a été la fête solennelle donnée en juin dernier à Cambridge en l'honneur de Darwin. Lorsque ce grand savant avait exprimé l'idée que l'homme tirait son origine de quelque espèce animale, il avait soulevé contre lui mille protestations. L'Université de Cambridge, où il avait étudié quelque temps la théologie, s'était prononcée contre sa théorie de l'origine des espèces. Elle a persisté dans cette attitude pendant de longues années et ce n'est que dans ces derniers temps qu'il s'est manifesté un changement profond. Il y a un an, l'Université de Cambridge a convoqué une pléiade de savants de tout l'univers pour célébrer le centenaire de la naissance de Darwin et le cinquantenaire de la publication de son principal ouvrage. On y a proclamé que la théorie de l'origine des espèces par voie de sélection naturelle et celle de l'origine simienne de l'homme sont fondées. Les théologiens même qui assistaient à la fête, ne se sont pas montrés hostiles à cette consécration du darwinisme.

Mais les découvertes scientifiques faites dans le courant des cinquante dernières années ont infiniment plus de portée au point de vue de l'origine de l'homme. Du temps de Darwin et de ses premiers partisans, on ne savait encore presque rien sur le développement embryonnaire des singes anthropoïdes. Depuis, on a pu recueillir des documents qui ont démontré que les embryons des singes anthropoïdes, notamment du gorille et du gibbon, accusent une analogie surprenante avec les embryons humains. L'étude du liquide sanguin, entreprise dans ces derniers temps, a établi que le sang humain présente, sous tous les rapports, une ressemblance des plus étroites avec le sang des anthropoïdes. Partant d'un point de vue tout-à-fait différent, la science médicale a fourni de nouvelles preuves. Dans la nécessité d'étudier les maladies humaines par la méthode expérimentale et dans l'impossibilité de les inoculer à l'homme, on s'est mis à les communiquer à toutes sortes d'espèces animales. On a reconnu que ce sont les singes anthropoïdes qui s'y prêtent le mieux, car c'est eux qui con-

tractent les maladies humaines dans les formes les plus semblables aux nôtres. C'est ainsi que la syphilis, un des grands fléaux de l'humanité, a pu être reproduite sur les singes anthropoïdes avec les mêmes caractères que chez l'homme. Plus récemment, Charles Nicolle a réussi à inoculer au chimpanzé le typhus exanthématique. Ce n'est qu'après passage par l'organisme de ce singe anthropoïde que le savant bactériologiste de Tunis a pu reproduire la maladie sur des singes.

Le choléra des nourrissons, cette infection si meurtrière, a pu être communiqué aux jeunes chimpanzés, tandis que les singes ordinaires, même tout jeunes, y sont restés réfractaires. Tout récemment, il a été démontré que le chimpanzé est capable aussi de contracter la fièvre typhoïde, que l'on n'avait pu donner jusque là aux animaux de laboratoire.

Tout cet ensemble de faits, joint à la parfaite analogie qui existe entre la structure anatomique de l'homme et des singes anthropoïdes, constitue une preuve des plus évidentes en faveur de leur parenté intime. Mais il y a des savants qui ne se contentent pas de ces arguments. Ils réclament des preuves directes : l'existence des formes intermédiaires entre l'homme et les singes anthropoïdes. Il est de toute évidence qu'une telle exigence n'est point facile à réaliser. Quantité d'ossements se réduisent à la longue en poussière. Ceux qui se sont conservés sont ensevelis profondément dans le sol. Il est probable que les squelettes intermédiaires entre les anthropoïdes et l'homme se trouvent dans des pays éloignés de l'Europe, où l'on commence à peine les recherches paléontologiques.

Bien que les ossements découverts par le professeur Dubois à Java soient expliqués par les savants de façons différentes, il est très probable qu'il s'agit là de quelque forme intermédiaire entre l'homme et les singes anthropoïdes. Même en Europe, on a déterré quelques ossements très intéressants, et cette découverte est capable de projeter une vive lumière sur les formes intermédiaires entre l'homme et le singe. Il y a plus de quarante ans que l'on fit la découverte, dans la vallée de Neander (Neanderthal), d'un crâne remarquable, rappelant celui de singes anthropoïdes. Plus tard, des trouvailles analogues ont été faites à Spy, en Belgique. Les anthropologistes ont reconnu dans ces restes fossiles des calottes

crâniennes d'homme se rapprochant des singes anthropoïdes. Mais quelques savants ont exprimé l'opinion que le crâne du Néanderthal appartenait, à un microcéphale : cette interprétation est devenue insoutenable depuis la découverte d'autres crânes qui présentent les mêmes caractères. Sous ce rapport, le squelette presque entier, trouvé dans une grotte de la Chapelle-aux-Saints, en Dordogne, et étudié par le professeur Boule, présente un intérêt tout particulier. Il s'agit d'ossements fossiles d'un homme âgé, qui présentent une analogie incontestable avec ceux d'un anthropoïde. Appartenant au même type que les crânes de Néanderthal et de Spy, celui de la Chapelle-aux-Saints occupe une place intermédiaire entre les crânes d'homme contemporain et de singe anthropomorphe. Il n'est pas niable que ces crânes fossiles se rapprochent beaucoup plus de l'homme actuel que du chimpanzé. Le crâne du chimpanzé est beaucoup plus saillant en avant et accuse des caractères de bestialité autrement prononcés que chez l'homme : les mâchoires sont beaucoup plus proéminentes et munies de dents très fortes. Cependant, chez l'homme fossile de la France méridionale, les deux mâchoires sont plus larges et plus fortes que chez l'homme actuel. La mâchoire inférieure trouvée à la Chapelle-aux-Saints se distingue surtout par ses dimensions et présente une ressemblance remarquable avec celle que l'on a découverte il y a peu d'années à Heidelberg.

Les recherches paléontologiques amènent à cette conclusion que dans les temps préhistoriques l'Europe connut des hommes qui représentent un des types à mi-chemin entre l'homme actuel et les singes anthropoïdes. Certains savants supposent que cet homme fossile doit être envisagé non seulement comme une race à part, mais bien comme une espèce particulière, désignée sous le nom de *Homo primigenius*.

Tandis que tout l'ensemble des faits recueillis depuis cinquante ans plaide en faveur de la théorie de l'origine simienne de l'homme, dans le même laps de temps il n'a surgi aucune découverte qui plaide contre elle. Tout récemment, un physiologiste de beaucoup de talent, M. de Cyon, a essayé de démontrer la fausseté de cette thèse. Les annonces de librairie relatives à la publication de son livre : *Dieu et Science*, promettaient une réfutation complète de la théorie d'après

laquelle l'homme dériverait d'un singe quelconque. Quels sont les arguments? M. de Cyon fait grand cas de l'autorité du célèbre pathologiste Virchow, qui n'admettait pas l'origine simienne du genre humain. Virchow était sans doute un grand savant, ce qui ne l'empêchait pas, surtout dans la dernière période de sa carrière scientifique, de soutenir des idées fausses : ainsi, en même temps qu'il cherchait à réfuter le darwinisme, il s'acharnait à nier que les microbes jouent un rôle dans l'étiologie des maladies infectieuses.

M. de Cyon essaie de démontrer que l'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints « ne pouvait avoir aucun lien génétique, ni direct ni indirect, avec les singes ». Il est pourtant incontestable, ainsi qu'il résulte des recherches de M. Boule, que non seulement le crâne avec ses mâchoires, mais aussi les autres parties du squelette de cet habitant préhistorique de la France, accusent une ressemblance plus grande avec les singes anthropoïdes que l'homme actuel. Au sujet des restes fossiles découverts à Java par Dubois, M. de Cyon se range, sans cependant donner les motifs de sa croyance, à l'opinion de Virchow, qui affirmait que la calotte crânienne devait appartenir à un grand singe. Il résume la question en affirmant que « les morphologistes sont à peu près tous d'accord sur l'impossibilité de jamais pouvoir démontrer cette origine ». Mais pourquoi admettre que jamais, même lorsqu'on connaîtra mieux la paléontologie des pays exotiques, on ne trouvera d'ossements intermédiaires entre l'homme et le singe?

La théorie de l'origine simienne du genre humain a été fondée et appuyée sur des arguments scientifiques bien avant la découverte des restes fossiles de Java et de la Chapelle-aux-Saints. Même s'il était vrai que ces ossements ne fournissent aucune preuve de la parenté entre l'homme et le singe, cette lacune ne diminuerait pas le moins du monde la portée des autres arguments, tels que l'analogie parfaite entre l'organisation de l'homme et des singes anthropoïdes, la ressemblance étonnante entre leurs embryons et leurs sangs, ainsi que la présence chez l'homme de rudiments d'organes qui se rencontrent chez les anthropoïdes. Nous pouvons conclure sur ce point par une parole profondément vraie de von Hartmann, le célèbre philosophe pessimiste : « L'homme n'a pas été créé

par miracle; il provient, par une évolution lente et progressive, d'ancêtres animaux : voilà pour nous une vérité si solide, que nous n'avons même plus besoin de la prouver par une généalogie de formes intermédiaires. »



Il est donc parfaitement légitime d'admettre que l'homme est issu de quelque singe anthropoïde, depuis longtemps éteint. La comparaison de l'organisation humaine avec celle des anthropoïdes vivants s'accorde en tous points avec cette théorie. Mais pour laisser passer la tête de grandes dimensions qui caractérise l'être humain, le bassin de la femme a dû acquérir une grande largeur et se développer considérablement; il en va de même chez l'homme où il sert d'appui pour les jambes dans la position verticale.

Ces particularités de l'organisme humain ont nécessairement exercé une grande influence sur toute la destinée de l'humanité. Le grand développement de la tête et du bassin a amené une série d'inconvénients, dont les principaux sont la difficulté de l'accouchement et la facilité avec laquelle se fait la luxation congénitale de la hanche.

Tandis que, chez la femme, le passage du fœtus prend un temps d'une demi-heure à une heure trois quarts, chez la jument il ne dure que quatre à six minutes, tout au plus un quart d'heure. Il suffit de comparer la rapidité et la facilité de l'accouchement chez une femelle de cochon d'Inde et chez la femme, pour être convaincu de la grande supériorité de la première. Et cependant le cobaye vient au monde dans un état beaucoup plus développé que l'enfant nouveau-né. Celui-ci naît malheureux, pleurant et absolument incapable de se suffire. Le cobaye, au contraire, se met aussitôt à trotter, il peut se nourrir indépendamment de a mère, il donne l'impression de jouir de l'existence. Après ce parallèle, n'est-il pas bien difficile d'admettre la perfection de la nature humaine?

Après sa naissance, l'enfant commence à parcourir dans son développement une longue période semée de toutes sortes de maux. La grande majorité des mammifères nouveau-nés se distinguent de leurs parents beaucoup moins que l'enfant

nouveau-né de l'homme adulte. Ces différences se rapportent tout autant aux proportions du corps et à l'organisme en général qu'aux facultés intellectuelles.

Lorsque les jeunes animaux, poussés par leur instinct, imitent leurs parents, il en résulte bientôt des actes adaptés à une fin utile. C'est ainsi que le petit chien apprend à chasser le gibier. Il en est tout autrement chez l'homme, surtout chez l'homme civilisé. La différence entre l'enfant et son père est incomparablement plus prononcée que chez les autres mammifères. L'imitation instinctive, qui est un si bon moyen d'éducation chez les animaux, amène souvent chez l'enfant des conséquences désastreuses. Nous n'avons qu'à nous représenter un petit garçon voulant imiter son père à la chasse avec un fusil! On sait quel mal se donnent les mères pour préserver leurs enfants de toutes sortes d'outils dangereux.

Ces difficultés dans l'éducation des enfants tiennent surtout aux conditions purement organiques de leur développement physique. La maturité sexuelle des adolescents s'établit longtemps avant qu'ils ne soient prêts pour la vie conjugale. Tout le monde connaît les angoisses des parents lorsque leurs enfants entrent dans cette période et les conséquences malheureuses qu'amène le développement sexuel précoce.

Après une période trop longue qui précède l'âge mûr, la vieillesse commence prématurément. Il est tout à fait exceptionnel qu'un homme de cinquante ans puisse entrer dans une carrière nouvelle. Dans certains pays, les employés de l'État doivent recevoir leur retraite dès soixante ans. En Danemark, tout indigène âgé de cinquante ans acquiert un droit à la retraite. En France, les médecins des hôpitaux et les professeurs des Facultés, arrivés à leurs soixante-cinq ans, sont considérés comme incapables de remplir leurs fonctions, à moins qu'ils ne soient membres de l'Institut ou de l'Académie de Médecine. Les généraux de l'armée française reçoivent leur retraite obligatoire entre soixante et soixante-cinq ans. Et cependant, vieilli si vite et devenu inutile, l'homme sent un insatiable désir de vivre et une invincible crainte de la mort.

Cette peur de mourir est un des principaux caractères qui distinguent l'homme des animaux, même des autres animaux supérieurs. Tous les animaux évitent instinctivement la mort,

mais ils n'ont pas conscience de son imminence. L'enfant se trouve dans le même cas. La notion de la mort inévitable ne se forme que plus tard, à la suite du développement remarquable des facultés intellectuelles.

Bon nombre de philosophes et de savants essayent de prouver que la mort, étant un phénomène des plus naturels, ne présente rien d'effrayant. Le professeur Bloch, chirurgien danois, a récemment développé cette thèse dans une monographie en deux volumes. Il y cite un grand nombre d'exemples destinés à démontrer que beaucoup de gens rencontrent la mort sans crainte. Seulement, il serait facile d'en citer un beaucoup plus grand nombre d'autres qui témoignent de la peur profonde que l'homme éprouve vis-à-vis de la mort. Ce sentiment, enraciné dans nos instincts naturels, a toujours beaucoup préoccupé l'humanité. C'est pour cette raison que la solution du problème de la mort a pris une des premières places dans les systèmes de philosophie.

Il faut avant tout prendre en considération que l'homme, étant d'origine animale, porte en venant au monde ce qu'on peut appeler des tares organiques, et qu'en même temps, en vertu de son développement intellectuel, il acquiert la notion de la mort inéluctable. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que certains penseurs aient affirmé que les animaux doivent être beaucoup plus heureux que l'homme et que partant le bonheur ne peut être considéré comme le but de l'activité humaine. Cette opinion, exprimée par beaucoup de philosophes de toutes les époques, a été récemment encore soutenue par le célèbre savant M. Poincaré. Est-il en effet possible de considérer l'homme comme un être parfait?

L'homme a hérité de ses ancêtres animaux toute une série de caractères qui lui sont nuisibles. La fonction sexuelle n'en fournit déjà que trop d'exemples. Ainsi que nous l'avons mentionné, la lenteur du développement général de l'homme prolongé jusqu'à la complète maturité, n'a pas empêché le développement précoce des organes et de la fonction sexuels. Par suite de cette anomalie originelle, un grand nombre de jeunes gens de dix-sept à vingt ans, dans l'impossibilité de mener une vie sexuelle régulière, contractent des maladies, parmi lesquelles l'avarie occupe une place trop éminente. Il

est bien établi que c'est précisément pendant cette période de la vie que l'homme est le plus souvent atteint par ce fléau dont les effets pèsent sur tout le reste de l'existence.

Les organes digestifs de l'homme, héritage de ses ancêtres anthropoïdes, présentent la plus grande analogie avec ceux des singes supérieurs. Mais, tandis que ces derniers se nourrissent à l'état de liberté avec des aliments crus et grossiers, l'homme prépare sa nourriture à l'aide d'un art culinaire plus ou moins perfectionné et tire ses aliments d'animaux et de plantes cultivées. Dans ces conditions, l'appareil digestif qui convenait chez les animaux devient trop compliqué et en partie superflu pour l'espèce humaine. Aussi les chirurgiens savent bien qu'il est possible d'enlever à l'homme une assez grande portion de son intestin grêle, sans que cette diminution amène des conséquences fâcheuses. La partie restante suffit amplement pour assurer la digestion normale. Encore l'intestin grêle est-il un organe indispensable à la nutrition; le gros intestin de l'homme est non seulement inutile, mais certainement nuisible pour le cours normal de sa vie. Il s'est développé chez nos ancêtres mammifères comme organe de digestion pour la nourriture végétale, qui est difficilement assimilable, et aussi comme réservoir des déchets alimentaires. Pour l'homme cet appareil est inutile. La digestion de la nourriture préparée s'opère parfaitement dans l'intestin grêle et l'homme n'a pas besoin d'accumuler les restes de ses aliments. Dans ces conditions, le gros intestin est devenu non seulement un organe superflu, mais un organe dangereux.

Cette thèse, que j'ai plusieurs fois exposée dans mes ouvrages, a été sévèrement critiquée de divers côtés. Et cependant je suis plus que jamais persuadé qu'elle est vraie.

Les trois parties du gros intestin qui traversent la cavité abdominale de l'homme subissent souvent un tel déplacement que la sortie normale du contenu en devient très gênée. Quelquefois la dilatation du gros intestin provoque des phénomènes morbides connus sous le nom de maladie de Hirschprung. Il arrive aussi qu'une partie du gros intestin s'allonge à tel point qu'elle forme une anse, ce qui amène une stagnation du contenu. Cette anomalie donne lieu à toutes sortes de suites fâcheuses que les médecins rangent le plus souvent

dans la catégorie des troubles nerveux. Le traitement médicamenteux dans ces cas reste le plus souvent infructueux.

Le docteur Lane, chirurgien anglais aussi audacieux qu'habile, s'est décidé à recourir chez ces malades à une opération radicale et très grave. Il enlève soit la partie déplacée, soit le gros intestin presque entier, ou même tout le gros intestin. Dans ce dernier cas il implante le bout inférieur de l'intestin grêle dans le rectum. Une pareille opération est naturellement très dangereuse et donne encore une forte mortalité. Le docteur Lane a publié, il y a un an, le récit détaillé de trente-neuf de ses opérations. Sur ce nombre, il a perdu neuf malades, soit une mortalité de 23 p. 100. En revanche, l'opération a amené chez les survivants un grand soulagement. Quelques-uns ont déclaré qu'ils se sentaient comme ressuscités.

La méthode du docteur Lane a naturellement soulevé une forte opposition. Ses adversaires condamnent l'opération à cause de la proportion de morts qu'elle entraîne. Mais il ne faut pas perdre de vue que la technique opératoire est capable de grands perfectionnements qui pourront amener l'abaissement de la mortalité. Du reste, il y a déjà bon nombre d'années que la chirurgie pratique l'élimination partielle ou totale du gros intestin. Les données élaborées par le docteur Lane et d'autres chirurgiens confirment pleinement l'opinion que l'homme peut se passer de son gros intestin et que partant cet organe n'est pas nécessaire à la vie normale.

Le danger dont nous menace le gros intestin ne consiste pas seulement dans les maladies provoquées par la stagnation prolongée du conteau, maladies souvent très graves, entre autres le cancer du côlon. Le gros intestin est encore une grande source de maux par la quantité de microbes qu'il abrite.

Malgré les objections que l'on a formulées contre cette opinion, elle doit être néanmoins considérée comme vraie. Nous nourrissons dans notre tube digestif, notamment dans le gros intestin, une flore très riche, une végétation ennemie aux méfaits de laquelle nous sommes perpétuellement exposés.

Tout le monde sait qu'aussitôt après la mort commence la putréfaction du cadavre. Elle a son point de départ dans les intestins, d'où elle gagne tout le corps. Ce phénomène est le

résultat de l'activité des microbes qui peuplent normalement notre tube digestif. Dans l'organisme vivant et intact, empêchés par des influences diverses, ils n'arrivent pas à produire une putréfaction avancée. Mais tout accident morbide peut suffire à déchaîner leur activité malfaisante. L'étranglement d'une hernie, l'invagination d'un segment de l'intestin dans un autre, sont capables de déterminer une forte inflammation et même de la nécrose, et ces accidents ont pour cause les microbes putréfiants qui peuplent nos organes digestifs.

On peut objecter que, dans les conditions normales, ces mêmes microbes vivent dans nos intestins sans occasionner aucun dommage apparent. En effet, il n'est point douteux que chez l'homme bien portant la putréfaction intestinale n'atteint pas, tant s'en faut, l'intensité formidable que l'on observe dans une hernie étranglée ou chez le cadavre. Et pourtant le contenu de notre gros intestin est jusqu'à un certain point dans un état de pourriture constante, comme l'atteste l'excrétion continue, par les reins, des produits de la putréfaction. Ces produits sont des poisons, tels les phénols, c'est-à-dire l'acide phénique et une substance voisine, le paracrésol.

L'homme élimine journellement par les reins environ quinze milligrammes de phénols, ce qui représente à peu près la moitié de la quantité de ces substances formées dans le gros intestin. Dans l'espace d'un an, l'organisme humain se débarrasse donc par la voie rénale de onze grammes de phénol. Ces substances sont très toxiques et capables non seulement de provoquer l'empoisonnement aigu, mais aussi une intoxication chronique. La dose mortelle pour l'homme est très variable ; mais quelquefois il suffit de cinquante centigrammes pour amener des accidents graves d'empoisonnement aigu.

Depuis que l'acide phénique a été introduit dans la pratique médicale, on a observé un grand nombre de cas d'intoxication plus ou moins sérieux. Non seulement la pulvérisation avec l'eau phéniquée dans la salle d'opération s'est montrée nuisible pour le malade et pour le chirurgien, mais même l'emploi du pansement phéniqué a été parfois suivi d'intoxication mortelle. Les chirurgiens, qui avaient employé pendant longtemps l'acide phénique dans leur service, présentaient des symptômes d'intoxication aboutissant à une sorte de marasme.

La constatation de ces faits a eu pour résultat l'abandon presque complet de l'antisepsie phéniquée. Si l'organisme n'était pas en possession de quelque moyen de défense contre les phénols, le danger de ces substances, soit appliquées sous forme de pansements ou de pulvérisations, soit produites par les microbes intestinaux, serait encore plus grand. Mais il a été démontré qu'en ajoutant du soufre aux phénols, phénomène qui se produit très probablement dans le foie, l'organisme en atténue dans une forte proportion l'effet nuisible. On a même affirmé que ces phénols sulfoconjugués devenaient tout à fait inoffensifs, ce qui cependant dépasse la vérité, car ces substances sont elles-mêmes des poisons dangereux.

Quelques savants ont supposé que les phénols pouvaient être produits par l'organisme même, indépendamment des microbes du tube digestif. Cette hypothèse doit être rejetée, car les phénols sont absents chaque fois que l'organisme se trouve à l'abri de la flore intestinale. Ce fait a pu être récemment démontré à l'Institut Pasteur sur des roussettes, ces chauves-souris qui vivent dans l'air comme des oiseaux et dont le gros intestin est très réduit. Elles rejettent les déchets de la nourriture sitôt formés, ce qui empêche la pullulation des microbes et assure l'absence totale de la production des phénols.

Il résulte des faits les mieux établis que le gros intestin, cette fabrique de poisons microbiens, est un organe plus qu'inutile, un danger permanent pour l'organisme.

Quelques savants, dont M. Ribbert, professeur de pathologie générale à Bonn, trouvent inacceptable l'idée que l'homme soit en possession d'un organe capable de lui faire du mal. D'après ses conceptions générales, on ne peut admettre que « le tube digestif normal absorbe des poisons de son contenu normal, parfaitement adapté aux conditions de l'existence de l'espèce. » Il est cependant incontestable que ce « contenu normal » renferme des microbes malfaisants. Il existe même des pays où normalement, c'est-à-dire chez tous les sujets sans exception, le tube digestif abrite des vers intestinaux dont le rôle nuisible ne peut être mis en doute. Tel est le cas des Annamites, d'après Mathis et Leger.

Quant à l'absorption des poisons du contenu intestinal par le tube digestif « normal », le fait ne peut non plus être mis en

doute. Nous avons déjà parlé des phénols, produits par les microbes intestinaux et résorbés constamment par la paroi intestinale pour être excrétés par les reins. Il existe plusieurs autres poisons qui se trouvent dans les mêmes conditions. C'est ainsi que l'indol, un autre produit microbien, suit la même voie. Sécrété par certains microbes intestinaux, il est journellement absorbé par l'intestin pour sortir de l'organisme sous la forme d'indican. C'est à tort que l'on a affirmé que l'indol, contrairement aux phénols, est une substance inoffensive. Il est bien un poison qui, à la longue, peut occasionner des troubles graves. D'après les recherches de M. Ohkoubo, exécutées à l'Institut Pasteur, l'indol est même capable de provoquer l'artério-sclérose, cette affection si fréquente dans la vieillesse. Les faits se chargent donc de réfuter l'idée de Ribbert, que le contenu normal, c'est-à-dire constant, du tube digestif, ne peut jamais être nuisible.



Le principe sur lequel repose l'opinion de Ribbert est également contraire à la réalité. D'après cet auteur, l'organisme humain serait bien adapté à ses conditions d'existence. Et pourtant, dès sa naissance l'homme souffre de l'état imparfait de sa nature. La cause principale de ses malheurs réside dans cette contradiction, que son développement complet demande une période de temps très longue, tandis que la durée de la vie est trop courte par suite de l'empoisonnement chronique de l'organisme.

La nature animale de l'homme, c'est-à-dire un organisme adapté à la vie telle que la mènent les animaux, se trouve en contradiction permanente avec sa nature purement humaine, avec son intelligence développée et exigeante. C'est l'héritage de nos ancêtres animaux qui nous empêche d'atteindre le but de notre existence. Les poètes, doués d'une sensibilité raffinée, ont depuis longtemps senti que l'homme tend vers quelque but particulier; seulement il n'ont jamais pu préciser en quoi il consiste. Cette aspiration vague peut être comparée à l'état d'âme d'une jeune fille qui se sent malheureuse sans se rendre

compte de la cause de ses sentiments. Elle soupire souvent et pleure sans raison apparente. Quelquefois se développe chez elle une tendance à la solitude et aux rêveries religieuses ou bien à des manifestations exagérées d'amour et d'amitié. Certains romanciers, entre autres Tolstoï et Maupassant, ont fait de cet état des peintures exquises. Dans le fond, ce n'est pas autre chose que l'approche de la maturité sexuelle.

Cette période est quelquefois très longue et accompagnée de multiples inconvénients. Chez les animaux l'état correspondant dure beaucoup moins et ne recèle pas les même dangers. Chez la femme, dans la majorité des cas, la période troublée n'est que passagère, elle ne tarde pas à se terminer avec la vie conjugale et la maternité : alors la femme se sent plus équilibrée et commence à comprendre où est le but de sa vie. Lorsque l'Anna Karenine de Tolstoï, malheureuse dans son mariage, pensait à son fils, elle se consolait par la pensée qu'elle possédait le but réel de son existence.

Malheureusement, un assez grand nombre de femmes n'atteignent pas ce but ; elles deviennent mélancoliques et sentent leur vie brisée. Et de même qu'une jeune fille n'a pas conscience du but vers lequel elle tend passionnément, de même les hommes ne se rendent pas compte du but où ils aspirent et ne savent pas en quoi il consiste. Et cependant le besoin de le préciser, très profondément ressenti, a donné naissance à une quantité de théories philosophiques et religieuses, qui insistent surtout sur la brièveté de notre existence, interrompue avant son parfait accomplissement.

Le sujet éternel des doctrines philosophiques et religieuses est le problème de la mort. Elles affirment qu'après la mort la vie continue, que partant l'homme doit se préparer constamment à la vie future. Les philosophes qui n'acceptent pas l'immortalité, admettent que l'homme représente une partie d'un tout métaphysique et que son but vital consiste dans une activité en harmonie avec cet ensemble. Cette idée, exprimée à différentes reprises par un grand nombre de philosophes, a été développée de nouveau par le regretté neurologiste et penseur, Paul Möbius.

Tout en admettant que « le principal but de l'homme est son existence même », Möbius pense que nous ne vivons pas

pour notre propre plaisir. « Et pour quel autre but serions-nous là? » se demande-t-il. Il arrive à cette conclusion que « notre vie est dirigée vers un certain but » et que « notre vie peut servir de moyen en vue de fins élevées ». Möbius trouve une grande consolation dans la possibilité de se dire : « Nous servons à quelque but supérieur, bien que nous ne sachions pas comment cela se fait... Si nous faisons partie d'un ensemble grandiose, nous pouvons déjà avoir droit d'espérer ».

Une pareille conclusion implique une réalité qui existerait au-dessus de l'homme, ce qui imposerait à notre vie une loi ignorée de nous. Elle nous livre à la métaphysique, avec laquelle la science ne peut avoir rien de commun.

La situation est-elle vraiment si désespérante qu'il soit impossible de comprendre le sens de la vie humaine sans l'acceptation de quelque force inconcevable pour notre entendement?

En scrutant de plus près le problème, nous constatons d'abord que la recherche d'un but particulier de notre existence change avec notre âge. Nous avons vu plus haut l'exemple d'une mère qui a trouvé le but de sa vie dans l'éducation de son enfant. Les hommes qui ont longtemps vécu ne se demandent plus en vue de quelle fin l'homme existe. La cause en est dans le développement complet du sens de la vie, c'est-à-dire d'un besoin instinctif de vivre, joint à une grande peur de la mort. Nos instincts sont de nature purement physiologique. Nos sens se développent lentement, de même que notre vie psychique en général demande un temps prolongé pour son entière évolution. Ainsi, le sens esthétique se développe assez tard. Les enfants le plus souvent ne ressentent aucun plaisir devant les beautés de la nature. Je citerai comme preuve un exemple très démonstratif. Un mien ami est né et a passé les premières années de sa vie dans une ville éloignée; il a voulu la revoir de nouveau à l'âge d'homme. Il s'est trouvé qu'il avait parfaitement conservé le souvenir de la maison où il avait vécu, ainsi que des pâtisseries où il achetait des friandises, mais il n'avait conservé aucune notion de la beauté du pays dans lequel son enfance s'était écoulée.

Comme le sens de la vie est composé de toute une série d'autres sens, parmi lesquels le sens esthétique, il est facile de concevoir que pour son développement complet il faut une

période de temps très longue. Une dame âgée, depuis longtemps malade, exprimait en ces termes son désir de continuer à vivre : « Mon Dieu, si je pouvais voir encore l'éclosion du printemps, l'épanouissement des fleurs et le beau soleil qui me donne tant de joie! »

La lenteur du développement de nos sens peut être démontrée par d'autres exemples. Les garçons manifestent dès la plus tendre enfance leur besoin instinctif de lutter et de se battre. Ce caractère s'est développé chez le mâle comme moyen pour entrer en possession de la femme. Et cependant les garçons non seulement n'ont aucune conscience de ce but, mais au contraire manifestent le plus grand mépris pour le sexe féminin. Avec l'âge cette attitude change et l'adolescent commence à éprouver pour les femmes une grande admiration.

Parmi les sensations qui changent étonnamment avec l'âge, on peut citer le sens du temps. Tout le monde sait à quel point l'écoulement du temps paraît différent aux diverses périodes de la vie. Tandis que pour l'enfant ou pour l'adolescent une année semble s'écouler avec une infinie lenteur, aux vieillards elle paraît extrêmement courte.

Après ces exemples, il est facile de concevoir que le sens de la vie et la peur de la mort, liée intimement au sens de la vie, se développent lentement et sont ressentis d'une façon beaucoup plus intense dans la vieillesse que pendant le jeune âge.

Grâce au développement du sens de la vie, l'homme âgé est moins préoccupé de préciser le but de l'existence, car il sent que la vie par elle-même est déjà en grande partie l'acheminement vers ce but. Mais parce que l'amour de la vie n'est pas encore satisfait même à un âge avancé, l'homme souffre d'un sentiment de mécontentement et l'idée de la mort qui approche lui est particulièrement terrible.

Et comme dans la vieillesse la vie qui s'écoule si rapidement semble beaucoup trop courte, le problème de la fin passe au premier plan. Depuis des temps immémoriaux l'humanité à cherché la réponse à cette question. La majorité des hommes pensait et beaucoup pensent encore actuellement que la mort n'est pas la vraie fin de l'existence et qu'au delà de la mort commence la vie éternelle.

La foi en l'immortalité de l'âme seule ou de l'âme avec le

corps s'est enracinée très profondément chez beaucoup d'hommes. On affirme souvent que cette foi est capable d'anéantir complètement la peur de la mort et donne la meilleure solution du problème. Mais cette opinion n'est que bien rarement justifiée par les faits.

Les hommes de haute culture, malgré leur foi profonde, éprouvent une grande peur devant la mort. Aux exemples déjà connus, je puis en ajouter un autre, dont j'ai été récemment témoin. Il s'agit d'un religieux parvenu à la vieillesse, très intelligent, dont la foi sincère ainsi que la pureté morale étaient au-dessus de tout soupçon. Issu de famille riche et aristocratique, tout jeune il s'est voué à la religion. Après avoir fait abandon de sa fortune, il est entré dans un ordre religieux auquel il est resté fidèle jusqu'à sa mort, survenue il y a peu de temps. Toutes les personnes qui l'ont connu de près affirment à l'unanimité que son influence était de nature à inspirer des idées élevées. A l'âge de soixante-quatorze ans il est tombé gravement malade. L'observance de la confession, dont il s'acquittait tous les jours, ne l'empêchait pas d'éprouver une crainte très vive de la mort. Il espérait être guéri par les médecins et attendait leurs avis avec anxiété. On lui cachait naturellement la vérité. Non seulement on ne pouvait lui parler de sa mort, mais on devait même lui cacher soigneusement le décès de quelqu'une de ses connaissances.

Une pareille peur de mourir ne présente rien d'étonnant, car la foi dans la vie future se communique par l'éducation, tandis que la crainte de la mort est une manifestation purement instinctive. A plus forte raison il est à prévoir que les systèmes de philosophie, qui prêchent l'existence d'un tout métaphysique auquel doit être soumise et sacrifiée la vie humaine, n'auront jamais beaucoup de succès.

La seule issue est donc de s'adresser à la science, en lui demandant si elle ne serait pas capable d'éclaircir le grand problème de la vie. Dans l'impossibilité de le résoudre définitivement, elle est néanmoins en état de tracer la voie qui mènera dans l'avenir à une solution satisfaisante.

La vie humaine est trop courte pour que son objet intégral soit atteint, précisément à cause du temps beaucoup trop long que demande l'évolution psychique. Cette brièveté

de la vie est la conséquence de l'origine animale de l'homme. Certains organes, indispensables pour les animaux, sont devenus inutiles ou même nuisibles pour l'homme, infiniment plus intelligent. La science devra autant que possible remédier à ce mal, ce qui peut être obtenu par l'application rigoureuse des préceptes d'une hygiène rationnelle. Certes, il n'est pas facile de parer au danger qui provient de notre flore intestinale. Même l'opération audacieuse de l'ablation du gros intestin n'aboutit qu'à un résultat partiel, car il reste toujours une quantité de microbes nuisibles contre lesquels il faut soutenir la lutte. Les méthodes destinées à remplacer la flore sauvage de notre tube digestif par une flore cultivée, n'ont fait encore que leurs premiers pas. Il est à espérer que les recherches qui sont en cours accompliront dans cette voie de nouveaux progrès.

La lutte contre les poisons bactériens formés dans l'intestin, l'élimination des diverses causes qui abrègent l'existence, devront prolonger la vie jusqu'au moment de la *mort naturelle*. Il est très probable que la mort naturelle est due aussi à un empoisonnement. Seulement, dans ce cas, il s'agit non pas de poisons microbiens, mais plutôt des poisons élaborés par les éléments propres de l'organisme.

On connaît déjà quelques poisons de cette catégorie, comme l'adrénaline, produite par les capsules surrénales. Il suffit d'un dixième de milligramme de cette substance pour tuer un homme. Le suc prostatique exerce aussi dans certaines conditions une action toxique : or c'est un fait que, d'autre part, ce même suc contribue à provoquer des sensations voluptueuses. Quelques faits permettent de supposer que la mort naturelle doit également être accompagnée de sensations infiniment douces, dues aux qualités particulières des poisons de l'organisme qui la provoquent.

Il existe dans la nature un grand nombre de poisons semblables, mais dont les plus connus sont d'origine végétale. Tel est le poison du pavot, l'opium avec ses dérivés, et le haschich. L'alcool est aussi un poison produit par les plantes microscopiques que sont les levures, et ses propriétés excitantes ont créé un des plus grands fléaux de l'humanité.

L'idée que la mort naturelle doit être accompagnée de sensations particulièrement agréables, bien qu'hypothétique, n'est cependant pas dénuée de fondement. On a rapporté plusieurs cas où l'approche de la mort a été accompagnée de sensations très douces : par exemple des hommes qui étaient en train de se noyer ou qui étaient frappés par la foudre, et qui, à deux doigts de la mort, ont été sauvés au dernier moment.

Il ne manque pas d'autres faits qui indiquent l'existence d'un lien particulier entre la mort et l'impression de béatitude. On sait qu'une très grande joie est capable de causer la mort. On en a de tout temps décrit des exemples. Dans la littérature médicale récente on a signalé le cas d'une dame qui attendait sa fille à la gare : avant l'arrivée du train, elle apprit qu'il s'était produit une collision, avec mort de plusieurs voyageurs. Lorsque cette dame a vu sa fille arriver saine et sauve, la joie a déterminé une telle émotion qu'elle est tombée en syncope et qu'elle est morte au bout de douze heures. Beaucoup plus détaillé est le récit du docteur Ferré sur l'un de ses clients qui, bien qu'ayant survécu à une grande joie, n'en fut pas moins très malade. Au reçu d'une nouvelle particulièrement heureuse, il a commencé par marcher rapidement dans sa chambre; puis il est tombé dans une sorte d'ébriété. Il se mit à trembler de tout son corps, tomba par terre et dormit pendant dix-neuf heures de suite. Ce n'est qu'au bout de cinq jours qu'il guérit de sa trop heureuse émotion. Il s'agit ici d'une véritable maladie qui aurait pu amener la mort. Bien qu'il ne pût être question de délire alcoolique, la ressemblance avec celui-ci est tellement grande qu'on a le droit d'admettre dans ce cas une sorte d'empoisonnement. Seulement le poison actif provenait non pas de levures, mais de l'organisme humain lui-même.

Notre hypothèse est que l'homme possède un pressentiment vague de la mort naturelle, vers laquelle il aspire comme vers le but définitif de l'existence. Seulement cette mort ne peut être atteinte que tout à fait exceptionnellement, à cause de la brièveté de notre vie. Au lieu de se préparer par une vie rationnelle la sensation joyeuse de la mort naturelle, l'homme cherche l'oubli de son malheur dans les poisons végétaux, alcool, tabac ou opium.

Notre tâche est donc de conduire l'homme dans la voie que lui trace son pressentiment. et de l'amener à la béatitude de la mort naturelle. La science positive n'est pas encore en état de fournir la preuve de cette hypothèse. Elle ne peut pas non plus promettre à l'homme une vie éternelle, sous la forme de l'immortalité de l'âme ou du corps. D'autre part elle se refuse à consoler l'humanité par l'idée que l'homme ne forme qu'un élément confondu dans un tout métaphysique, puisque ce tout échappe entièrement à notre connaissance.

Si pour le moment la science ne peut encore donner la certitude que le cycle idéal du développement de l'homme doive nécessairement amener la sensation d'une béatitude suprême et le besoin ardent de la mort naturelle, elle peut au moins promettre que le développement normal de l'homme assurera une vieillesse heureuse.

Le sens de la vie, dans son évolution progressive, sera alors satisfait à tel point que, dans un âge très avancé, il se développera une sorte de satiété qui. sans le secours d'aucune foi, paralysera la peur de la mort. La science autorise à promettre un si beau résultat. Elle sait au moins par quels moyens il est possible de se préserver de la plupart des maladies infectieuses et des intoxications. Elle n'est pas non plus impuissante lorsqu'il s'agit de parer au danger qui provient de notre flore intestinale, ce grand obstacle au cycle normal de notre vie. Il reste encore d'énormes progrès à réaliser. Mais la médecine expérimentale, de nos jours, avance tellement qu'on a plein droit d'espérer en elle.

En somme, il ne peut être nié que notre nature, à cause de son origine animale. est marquée de nombreuses tares ; mais l'homme, grâce à sa haute culture, est capable de se préparer une existence exempte de terreur et une fin heureuse. Je puis donc conclure, contrairement à J.-J. Rousseau, que tout ce qui sort des mains de « l'auteur des choses » est bien loin d'être parfait, et qu'entre « les mains de l'homme » la nature humaine, au lieu de dégénérer, marche à son perfectionnement, avec l'aide de la science.

ÉLIE METCHNIKOFF

LA MORT ET LA VIE[1]

En juillet 189..., Gavina Sulis termina ses études.

Son père, ancien entrepreneur de chemins vicinaux, homme assez intelligent, lui avait fait redoubler sa quatrième élémentaire, parce qu'il n'y avait pas d'écoles supérieures dans cette petite ville de Sardaigne.

Le jour des examens, elle s'en retournait chez ses parents, en pensant que pour elle les beaux jours de vacance et de liberté étaient désormais finis. Elle avait près de quatorze ans; elle se croyait une vraie femme, et se rappelait les paroles de son confesseur : « Le Seigneur a dit que la femme doit garder la maison, fuir l'oisiveté et les mauvaises compagnies ».

Quant aux « compagnies », elle fuyait non seulement les mauvaises, mais aussi les bonnes; et, justement, elle imitait son confesseur, qui allait toujours seul, baissant les yeux et rasant les murs. Lorsqu'elle fut au bout de la rue, elle se retourna, un instant, et regarda l'ancien couvent où étaient les écoles, et la vallée mélancolique, couverte de broussailles et de poiriers sauvages, et elle soupira.

Adieu! Peut-être passerait-il des années avant qu'elle revît la vallée inculte, la route solitaire, la façade noircie des écoles. Sa maison était à l'autre extrémité du pays, au pied de la montagne, sur le bord d'une autre vallée, — en partie cultivée, celle-ci, verte et grise de vignes et d'oliviers. — Pour arriver

1. L'original a paru sous ce titre : *Sino al Confine* (*Jusqu'à la Limite*).

chez ses parents, Gavina devait donc traverser toute la ville en suivant le Corso ou les rues adjacentes.

Elle préféra ces dernières : elle craignait de s'aventurer sur le Corso et d'être exposée aux regards des étudiants, des bourgeois et, plus encore, des officiers qui stationnaient devant le café de la Poste ou sur la place du Marché. Ces personnages représentaient pour elle le monde, le péché. Elle avait des battements de cœur en les rencontrant; mais il lui semblait pécher simplement parce que la vie, avec son souffle ardent, passait sous le modeste costume d'un jeune étudiant ou d'un employé de la sous-préfecture.

Pour éviter ces dangereuses rencontres, elle prit les petites rues mal pavées où elle ne croisait que des femmes vêtues de noir et de rouge, quelque pasteur à cheval, ou quelque paysan revenant de la moisson avec sa voiture chargée de paille ou de blé. L'air était embaumé par les foins; entre les maisons basses, les montagnes voilées de vapeurs bleuâtres se confondaient avec le ciel métallique, embrasé. Les murs étaient brûlants. Elle n'avait ni ombrelle ni chapeau; mais un foulard de soie, noué avec une certaine coquetterie sur l'oreille gauche, lui enveloppait la tête, faisant ressortir la pâleur olivâtre de son visage au profil dur. Ce visage sombre, triste, avait comme une expression ascétique; mais quand, sous les épais sourcils noirs, les paupières bistrées se relevaient lentement, les grands yeux rayonnaient de passion et de joie. Ces yeux profonds, pleins de lumière, c'étaient deux lambeaux de ciel bleu par un jour de nuages.

Du reste on remarquait dans toute sa personne quelque chose de rude et d'aristocratique à la fois : sa chemisette d'indienne, sa jupe longue et large, ses souliers à lacets étaient plutôt d'une paysanne que d'une bourgeoise; mais ses mains et ses pieds étaient petits, et son maintien, et surtout sa tête rejetée en arrière, son front poli sous ses beaux cheveux très noirs, révélaient une nature fière et volontaire.

Arrivée au bout d'une rue en pente, elle s'inclina légèrement et fit le signe de la croix : on voyait sur une hauteur les tours grises de la cathédrale. Le plus court chemin pour rentrer chez elle était celui qui passait devant la vieille église : Gavina préféra suivre un sentier, puis la grande route qui courait entre

la vallée et la montagne, et remonta une étroite ruelle entre des maisonnettes pareilles à des tas de pierres.

La rue, sillonnée d'ornières, où aboutissait la ruelle était en grande partie la propriété des Sulis. Çà et là s'élevaient les maisons et les murs des cours appartenant à ces gens riches et industrieux. Les femmes aussi faisaient honneur à la famille Sulis. L'une, la tante Itria, veuve et sans enfants, exerçait le commerce des grains; sa maison grise, à l'entrée de la rue, marquait la limite entre celle-ci et la ruelle, exclusivement habitée par des pasteurs et de pauvres paysans. Une autre tante de Gavina possédait deux maisons, une bleue et une rose, là-bas, proche la petite église de San-Gavino. Un chanoine Sulis habitait plus loin; cependant sa maison très modeste rappelait celle des misérables paysans auxquels, tout en disant d'eux pis que pendre et les injuriant souvent, il prêtait de l'argent qu'on ne lui rendait jamais.

En passant devant la maison de sa tante Itria, Gavina regarda par la porte ouverte et salua de la main. Au fond d'un corridor encombré de sacs de grains, on voyait une cour étroite comme un puits : une femme petite et obèse, à la figure grasse et au nez camus, criblée de petite vérole, était assise dans la cour, devant une table sans nappe, et mangeait tranquillement.

Gavina continua son chemin, s'arrêta devant sa maison jaune et neuve, et frappa fortement avec la main de fer appliquée comme heurtoir sur la porte brune que surmontait une imposte vitrée. Les coups résonnèrent dans la maison qui semblait déserte; quelques minutes après, apparut pourtant une vieille servante en costume du pays, une femme qui dans sa jeunesse avait dû être fort belle : malgré ses joues flasques, son visage restait rose et doux, et ses yeux châtains, entourés de rides, brillaient encore.

— Tout a bien été? — demanda-t-elle avec empressement. — On a fermé l'école aujourd'hui?

— Mais oui, — répondit Gavina d'un ton indifférent. — Vous déjeunez déjà?

Dans la pièce qui s'ouvrait à gauche du corridor frais et silencieux, ses parents étaient déjà à table. Elle accrocha son cartable à un clou et alla s'asseoir à côté de la place vide de son frère.

Précisément, l'ex-entrepreneur et sa femme parlaient de leur fils, qui n'était pas rentré la nuit précédente, mais dans la matinée seulement. Sa mère l'excusait, comme toujours :

— Tu ne veux pas qu'il prenne la clef : hier soir il se sera attardé, et il n'aura pas osé frapper... Espérons qu'il ne le fera plus.

— Oh! s'il continue ainsi, je prendrai une sérieuse résolution, — dit M. Sulis d'une voix douce mais ferme. — Je n'ai rien à me reprocher, moi, et je ne peux pas me résigner à avoir un fils paresseux, ivrogne et de mauvaise conduite. Il n'a pas voulu étudier : il voulait être propriétaire, agriculteur, prêtre... Et, au lieu de cela, c'est un débauché... Il finira mal.

Alors la mère releva son visage triste et sévère, qui ressemblait à celui de Gavina, et, fronçant les sourcils :

— Il est jeune, il deviendra raisonnable. Ce n'est pas un mauvais garçon ; il a de la religion, il a la crainte de Dieu ; ce n'est pas un voleur, ni un coureur : pourquoi finirait-il mal?

— Mieux vaut un voleur qu'un ivrogne! dit le vieillard. Mieux vaut...

Mais il n'acheva pas la phrase, par égard pour Gavina.

D'ailleurs, il n'était pas trop en colère : sa figure de vieil homme gras et débonnaire (il avait presque vingt ans de plus que sa femme), ses petits yeux gris et vagues comme ceux d'un enfant au maillot, conservaient leur expression habituelle de bonté naïve. Il haussa la voix seulement quand la servante, qui entrait apportant le bouilli de mouton sur un plat d'étain, se permit, elle aussi, de défendre Luca.

— Il faut être indulgent pour la jeunesse, monsieur... Qui est-ce qui n'a pas été jeune?... Luca ne fait de mal à personne.

— Il s'en fait à lui-même... Et toi, Paska, occupe-toi de ton ouvrage.

Les femmes se turent, mais Paska s'essuya les yeux, et madame Zoseppa mit de côté une grosse tranche de bouilli pour Luca.

Gavina mangeait en silence. Elle était habituée à ces petites scènes; mais, dans son for intérieur, sans oser contredire sa mère, pour qui elle avait un très grand respect, elle donnait raison à son père. Elle n'aimait pas Luca. Ils avaient été

élevés comme deux étrangers. Le père, alors plongé dans les affaires, ne s'était guère inquiété d'eux. La mère les avait instruits comme elle on l'avait instruite, les emmenant avec elle à l'église, et les tenant séparés à la maison, leur enseignant que saint Louis n'osait pas regarder sa mère parce que c'était une femme. Les rapports entre le frère et la sœur étaient donc peu amicaux : Luca, l'aîné, avait plus d'une fois giflé Gavina, et Gavina avait plus d'une fois griffé Luca. Maintenant ils ne se battaient plus, mais, si Gavina pensait à Luca, elle éprouvait une sorte de malaise, une oppression.

Pendant le silence qui succéda aux dernières paroles de son père, elle se répéta la triste prophétie : « Il finira mal... » Mais elle changea d'idée bien vite, parce que ses parents se mirent à discuter sur un sujet qui l'intéressait d'une façon particulière. Maintenant que ses études étaient finies, Gavina devait-elle, oui ou non, porter le costume du pays, comme sa mère et ses tantes? La mère opinait pour le costume; le père, non. Il s'habillait en bourgeois, et il voulait que Gavina conservât ses robes actuelles qui convenaient à une jeune fille comme il faut, et qui ne coûtaient pas cher.

Il réussit à convaincre sa femme. Gavina, qui ne devait se mêler ni de cette question-là, ni d'autres, ne fut pas consultée. Mais elle ne protestait jamais contre les décisions de son père; et, tandis qu'elle n'osait pas lever les yeux devant sa mère, elle répondait en souriant aux regards enfantins de M. Sulis, et elle avait pleine confiance en lui...

Dès que ses parents se retirèrent pour faire la sieste dans leur chambre, au premier étage, elle monta aussi se déshabiller, mais ne se coucha pas. Sa chambre, au second, était vaste, presque vide, avec les murs blanchis à la chaux et le plafond de bois gris; pour tout ornement, il y avait sur la commode une vieille pendule en ébène, avec des colonnes d'albâtre qui soutenaient un petit jardin suspendu, et sur les roses fanées, jaunes et rouges, on voyait de minuscules papillons dorés et d'étranges abeilles vertes, irisées, qui semblaient ne jamais se rassasier de pomper le suc de ces fleurs. En contemplant durant des heures la vieille pendule, Gavina avait fini par croire que tous les jardins du monde étaient pleins de roses fanées et d'abeilles irisées.

Les yeux de Gavina ne se fixaient jamais en bas : ils considéraient l'horizon, comme hypnotisés par cette splendeur. Des montagnes de granit et de calcaire, et, plus loin, de schiste et de manganèse, roses et bleuâtres au matin, rouges et violacées au coucher du soleil, voilées de vapeurs cendrées à cette heure chaude de midi, fermaient l'horizon, comme de gigantesques murailles en ruines.

Les profils plus éloignés, vagues et presque diaphanes, et qui apparaissaient blancs de neige les trois quarts de l'année, gardaient encore sur les plus hautes cimes une sorte de capuchon de nacre.

Elle était toujours en extase devant cet horizon si clair qu'il semblait argenté. Elle savait que, derrière cette muraille des montagnes, s'étendait le monde avec ses mers, ses villes, ses merveilles; mais elle regardait plus haut, parce qu'au-dessus de la voûte azurée, il y avait pour elle un monde sous lequel le nôtre n'est qu'une lande mélancolique. Il y avait le Ciel, avec le rêve des rêves : Dieu.



D'habitude, à cette heure-là, elle se jetait sur son lit. Mais aujourd'hui elle était agitée par un mélange d'inquiétudes et d'espérances : après avoir été à la fenêtre qui donnait sur le potager, elle alla guetter derrière les vitres de celle qui donnait sur la rue.

On entendit un piétinement de chevaux, et bientôt une troupe de chasseurs envahit la chaussée, puis s'arrêta devant une grille dont les colonnes massives portaient deux aigles en plâtre aux ailes éployées. Presque tous beaux garçons, les joues en feu, les chasseurs riaient et criaient, sûrs de leurs montures : on aurait dit des centaures prêts à s'élancer dans une course effrénée.

De sa fenêtre, Gavina regardait avec des yeux avides. Un homme qui n'était plus jeune, mais bien bâti, de haute taille, les cheveux châtains et le visage gras et rose, tout de blanc vêtu, sortit par la grille et se mit à la tête des chasseurs. Monté sur un cheval blanc, il avait l'air d'une

statue équestre. Gavina détestait et admirait cet homme, qui était riche et s'amusait, qui voyageait, et, quoique très bon ami de son voisin le chanoine, affectait une haine farouche contre toutes les religions. Pour Gavina, c'était l'incarnation du péché mortel; et néanmoins, tandis qu'il s'éloignait, elle suivait par la pensée cette imposante silhouette.

Et voici que les chasseurs quittent le pays, descendent par la grande route blanche de poussière et de soleil, longent la vallée, se dirigeant vers le versant oriental de la montagne, où gîtent les renards et les sangliers. Pendant une ou deux nuits, ils camperont là comme une tribu nomade, et, à l'affût entre les roches du maquis, ils attendront le passage de la bête. La lune voyage vers le nord, d'une montagne à l'autre, éclairant le maquis : assis derrière une roche, Elia, le riche viveur, et un autre chasseur parlent bas, se racontent mutuellement leurs aventures galantes... Oui, elle le sait, elle a entendu dire par Priamo Felice, le séminariste, que, si deux hommes sont ensemble, ils ne parlent que de femmes... Et le signor Elia, dit-on, a eu plus d'une maîtresse; c'est un homme sans scrupules... Gavina l'exècre, mais elle ne peut s'empêcher de penser aux confidences que lui et son ami se font derrière la roche...

Un bruit de pas sur le palier la tira de son rêve. Paska, penchée sur le trou de la serrure, appelait doucement Luca.

— Réveille-toi, Luca! Tu dors comme un loir. Est-ce que tu ne veux pas manger, aujourd'hui?

Il ne répondit rien. Et, comme Paska insistait, Gavina ouvrit sa porte et dit avec colère :

— Finis donc, imbécile! Ça ne serait pas un grand mal, s'il ne se réveillait plus...

Habituée à ces manières peu aimables entre le frère et la sœur, Paska ne protesta point, et redescendit au rez-de-chaussée, en laissant sur les marches l'empreinte de ses pieds nus et humides. Gavina la suivit, prépara le café, et, accompagnée par le bruit monotone du moulin, elle fredonna une chanson en patois, sur le seul air mélancolique et primitif qu'elle savait :

Su sordadu in sa gherra,
Non chi s'est olvidadu,
Non s'ammentat de Deus,

Torrat su corpus meu,
Pustis chi est sepultadu,
A sett'unzas de terra[1]...

Cette cantilène rappelait le chant bas et monotone de quelque femme arabe occupée à préparer le café auprès d'une tente ombragée par les cactus et les palmiers. Et ce que l'on voyait dans l'encadrement de la fenêtre auprès de laquelle Gavina moulait le café ressemblait véritablement à un coin d'oasis : un énorme cactus gris se dressait sur le vert brillant d'un jujubier; entre les feuilles d'un palmier tremblotaient les fleurs d'un laurier-rose; devant une touffe d'absinthe croissait un oranger aux fruits d'or. L'ombre de la treille rendait doux ce coin de potager, au delà duquel on apercevait entre les feuilles de cactus les plants de choux rongés par les limaces.

Dans le silence chaud de midi, on entendait piaffer le cheval de Luca, et causer gaiement les jeunes vauriens qui se réunissaient tous les jours vers cette heure-là dans la cour de la tante Itria pour jouer aux cartes. Gavina chantonnait, et ces voix insolentes et ces rires grossiers arrivaient à lui faire oublier les chasseurs. Elle croyait voir ces mauvais sujets réunis autour de la vieille obèse qui les ménageait, — disait Paska, — dans la crainte qu'ils n'aillent, un de ces jours, visiter ses magasins de blé.

— Ceux-là sont réellement des pécheurs de première qualité! déclarait le chanoine Sulis. Presque tous des ivrognes, des débauchés, des repris de justice...

— Ce sont des fils de Dieu! Laissez-les vivre, — protestait la tante Itria, — le monde est grand.

Mais Gavina, Paska et madame Zoseppa ne pensaient pas de même : le monde est grand, oui, mais les malfaiteurs ne sont pas les fils de Dieu : ils sont ses ennemis.

*
* *

Le café est prêt. Madame Zoseppa, qui n'a pas pu fermer l'œil, descend et appelle Paska à l'écart :

1. « Le soldat, à la guerre,
On dit qu'il a oublié,
Qu'il ne se rappelle pas Dieu.
Mon corps se réduira,
Quand il aura été enterré,
A sept onces de poussière. »

— Il faut réveiller Luca et l'envoyer aux champs avant que son père se lève.

— Je l'ai appelé déjà plusieurs fois, mais il ne répond pas, sa porte est fermée à clef.

— Est-ce qu'il serait malade?

Les deux femmes se regardent, inquiètes. Debout devant la fenêtre, Gavina se frotte les dents avec une feuille de sauge, et voudrait dire à sa mère que ce n'est pas la peine de se tourmenter tant que cela pour Luca. Mais elle n'ose ouvrir la bouche, et c'est seulement quand sa mère sort qu'elle s'écrie :

— Vous me mettez en rage!... Quel besoin ma mère a-t-elle d'aller le dorloter?.. S'il crevait une bonne fois, ça ne serait pas une perte!...

— Oh! Gavina, peut-on parler comme cela d'un frère, d'un chrétien fils de Dieu!

— Ce n'est pas un frère, c'est un ennemi, — répliqua Gavina.

Et elle alla s'asseoir auprès de la fenêtre entrebâillée de la salle à manger. L'ombre envahissait la rue solitaire; une odeur d'œillet et de basilic s'exhalait du balcon délabré du chanoine Sulis.

Les après-midi, en été, sont longues pour ceux qui n'ont pas grand'chose à faire : comment passer le temps, sinon à tricoter? Gavina prit son tricot et compta les mailles pour les séparer et commencer le talon.

Il y avait une maille en trop : où la mettre? Cette grave question resta un moment irrésolue, parce que madame Zoseppa rentrait, furtivement suivie par Luca. Petit, très gras pour son âge, la figure pâle et bouffie, les yeux bleus, ronds et humides, il aurait eut l'air d'un petit vieux, sans les moustaches noires qui retombaient comme une frange sur sa bouche entr'ouverte. On voyait ses dents gâtées d'alcoolique. A ses cheveux en désordre et aux plis de son vêtement d'étoffe anglaise mal taillé, on devinait qu'il s'était jeté sur son lit sans se déshabiller, et qu'il avait dormi du long sommeil des ivrognes.

Il ne parut pas voir Gavina, et, pendant que sa mère allait dans la dépense chercher un sac, il s'approcha de la table et explora le tiroir. Mais à peine s'il grignota un morceau de pain; il avait repoussé tout le reste, comme s'il en eût éprouvé

le dégoût. Puis il ouvrit l'armoire qui servait de buffet, se versa un verre de vin qu'il but d'un trait, et s'en versa un autre.

Il y eut alors une scène rapide et violente. Gavina, qui regardait son frère avec des yeux étincelants de colère, cria :

— Assez, Luca!... Si tu bois encore, j'appelle papa.

Il vida son verre sans répondre. Elle se leva d'un bond, se précipita sur lui, le rejeta de côté, ferma l'armoire et mit la clef dans sa poche.

Il poussa un cri rauque et leva la main pour la battre. Elle courba instinctivement les épaules, et, le défiant :

— Essaye donc, si tu en as le courage! Essaye, espèce d'âne, fainéant, propre à rien! Essaye! Je le dirai à papa.

Alors il eut peur. Il sortit de la chambre, et, quelques minutes après, il partit à cheval pour une ferme que son père possédait dans la vallée...

Gavina se rassit auprès de la fenêtre et se remit à compter les mailles. Son cœur battait avec force.

« Eh! oui, — pensait-elle, — c'est comme cela qu'il faut faire : autrement, il ne s'arrêtera plus... Et ma mère... elle qui est si sévère pour tout le monde, elle est si faible envers lui!... »

L'heure passait. Dans la cuisine, madame Zoseppa et Paska, assises par terre sur un sac de laine pareil à un tapis, mondaient le grain et médisaient de la tante Itria. Madame Zoseppa, « si sévère pour tout le monde », l'était encore bien plus à l'égard de sa belle-sœur :

— Que le Seigneur lui vienne en aide : elle a toujours été si légère. sans préjugés, l'amie des chenapans! Elle s'imagine qu'elle ne risque rien, et elle ne se doute pas qu'elle joue gros jeu. Son frère, le chanoine, qui ne manque pourtant pas d'indulgence pour les mauvaises gens, dit...

A ce moment, l'abbé Sulis sortait de chez lui. Tout chanoine qu'il était, il avait l'air d'un pauvre curé de campagne, avec sa soutane graisseuse et son chapeau râpé; mais c'était plaisir de regarder sa figure rose et joufflue, au nez retroussé, à la petite bouche souriante.

— Et ton père? — demanda-t-il en appuyant son gros bedon contre les barreaux derrière lesquels se tenait Gavina.

— Il dort encore, — répondit-elle en se reculant, mais pas assez vite pour empêcher son oncle de lui tirer sa natte. — Laissez-moi, mon oncle! Vous me faites mal.

— Mets-les en chignon, ces cheveux-là : il est temps, maintenant que tu es grande! Je voudrais te voir coiffée comme une demoiselle, et non avec une queue, comme les chevaux.

Il tirait et riait. Avant de s'éloigner, il lui annonça :

— Au retour de l'église, le chanoine Felix viendra avec moi vous souhaiter le bonjour.

A ces mots, elle fut reprise d'une agitation nerveuse : elle se leva et courut annoncer à sa mère la visite du chanoine Felix; puis elle monta dans sa chambre et s'examina dans la glace.

Quand son père descendit, lent et grave, et alla s'asseoir devant la porte de la rue, comme il faisait tous les jours, elle lui porta une chaise, l'*Unité catholique*, ses lunettes, et lui dit que Luca était allé aux champs, et qu'on aurait bientôt la visite du chanoine Felix.

— Ah! c'est bien, dis à ta mère de préparer le café.

Une femme, ayant une cruche sur la tête, salua et sourit en passant : M. Sulis lui fit signe de s'arrêter et lui demanda comment allait son mari.

— Il a toujours la fièvre. Nous avons dû prendre un domestique pour la récolte. Oh! pour nous, il n'y a plus d'espoir. Si vous ne nous aidez pas cet hiver, on nous trouvera morts de froid et de faim, comme Luca Gattu.

— Taisez-vous, femme, taisez-vous! — répondit le vieil entrepreneur, en se mettant un doigt sur les lèvres. — On ne doit jamais désespérer de la Providence.

Et la femme continua son chemin, réconfortée.

Peu de temps après, vint un pasteur à cheval, et, lui aussi, il s'arrêta, donna de mauvaises nouvelles de son troupeau et reçut des consolations.

Tous ceux qui passaient s'arrêtaient devant le vieillard comme devant le représentant de la Providence, lui souriant et le cajolant.

Cependant Gavina préparait les tasses sur un plateau. Lorsque les deux chanoines, avec un séminariste pâle et de haute stature, passèrent devant la fenêtre, elle courut prévenir

sa mère, qui se noua sur la tête un foulard de soie pour recevoir ces messieurs.

On les fit entrer dans la chambre du rez-de-chaussée, qui servait aussi de salon. C'était la seule pièce meublée avec un certain luxe, ayant des rideaux aux fenêtres et des peaux de cerf devant le canapé. Sur une ancienne console d'ébène incrustée de nacre, une petite Vénus en plâtre penchait sa tête suave sur son épaule, et ramenait sur sa poitrine le manteau de soie bleue avec lequel madame Zoseppa l'avait couverte. Et, dans une bibliothèque fermée à clef, on voyait de nombreux livres reliés, un peu en désordre, appuyés les uns contre les autres, comme las et endormis.

Les chanoines, le séminariste, M. Sulis et madame Zoseppa s'assirent en cercle, et, après les compliments habituels, restèrent quelques moments silencieux. Gavina épiait derrière la porte entrebâillée, et n'osait pas entrer, mais elle voyait le visage séraphique, pâle et doux, du chanoine Felix, et elle l'entendit se livrer, après quelque hésitation, à sa plaisanterie accoutumée :

— Aujourd'hui, à l'église, on ne voyait pas une seule dame avec de la fourrure.

Ayant trouvé un sujet de conversation, il se mit à parler de la chaleur ; mais cela n'intéressait évidemment pas le séminariste, car il regardait çà et là, en tournant la tête à droite et à gauche et en clignant ses grands yeux noirs un peu troubles. La Vénus et les livres attiraient spécialement son regard inquiet. Mais, quand Gavina entra en apportant le café, ces yeux un peu vagues s'illuminèrent, devinrent fixes, ne quittèrent presque plus le visage de la jeune fille.

Le chanoine Felix, qui était né dans un village de la montagne, racontait, de sa voix lente et onctueuse, une aventure qui lui était arrivée quarante ans auparavant. Cette histoire devait être fort originale, car les Sulis l'écoutaient avec attention et riaient ; seuls, Gavina et le séminariste la trouvaient sans doute trop vieille pour eux, car, s'ils daignaient l'écouter, ils ne riaient guère ni quand il le fallait.

Vu de profil, Priamo avait l'air d'un saint Louis pâle, d'une pâleur comme bleutée, avec son nez d'un dessin très pur, et sa bouche à la fois sinueuse et charnue. Ses cheveux noirs et

luisants, coupés en frange, lui formaient comme un cercle autour du front. Les bras croisés sur sa maigre poitrine, les mains sous les aisselles, il se balançait continuellement, et paraissait en proie à une inquiétude nerveuse : ses larges paupières, aux longs cils, s'abaissaient et se relevaient sans cesse. Gavina le regardait, mais, quoique prise aussi d'une vague inquiétude, elle restait immobile à sa place et redressait fièrement la tête.

L'entrepreneur, à son tour, raconta une histoire, qui ne remontait pas très loin, mais n'était pas assez récente pour intéresser les jeunes gens. Il était question d'un bandit qui avait arrêté un jour M. Sulis au beau milieu d'une forêt.

— J'avais trente mille francs sur moi. Aussi je n'étais pas trop heureux de cette rencontre, mais, à ma grande surprise, l'homme me dit poliment : « Monsieur Sulis, mon beau compère, vous l'avez, la petite commère?... Je voudrais bien lui donner un baiser. — A ton aise, mon camarade, voici la petite commère : embrasse-la tant que tu voudras! »

Et tous de rire : — la « petite commère », c'était la gourde pleine de vin que l'entrepreneur emportait toujours en voyage. — Voyant le succès qu'avait obtenu son histoire, il ajouta, en appuyant les poings sur le canapé pour se lever :

— A propos, on pourrait aller faire un tour à la cave, si madame Zoseppa le permet...

Madame Zoseppa lui lança un regard sévère : il lui semblait inconvenant de conduire à la cave le chanoine Felix. Mais les trois personnages étaient déjà debout, la figure souriante, et elle dut les imiter.

Priamo laissa passer les trois personnages et madame Zoseppa, et, au lieu de les suivre, il se retourna, et, regardant Gavina qui remettait sur le plateau une tasse restée sur la console :

— Tu ne viens pas, Gavina?

— Si, j'y vais.

Il s'approcha d'elle, rouge comme un coq : ses lèvres s'avançaient tremblantes, agitées par l'envie d'un baiser ; mais Gavina baissa les yeux, et sortit rapidement, sans prononcer un seul mot.



Luca revint vers le soir, et, à peine descendu de cheval, se mit à pester et à jurer contre le domestique qui travaillait à la ferme.

Accoudée à la fenêtre de sa chambre, Gavina pensait encore à Priamo, quand la voix rauque de son frère la tira de son rêve.

Frémissant d'indignation, elle descendit l'escalier à la hâte, mais, arrivée dans le corridor, elle s'arrêta pour embrasser son père, qui rentrait alors de sa promenade habituelle.

Avec son chapeau à larges bords et sa grosse cravate de soie noire, il avait l'air d'un quaker. Sa présence parut amener le calme autour de lui : ils se turent tous les trois, et, après avoir déposé sa canne derrière la porte, il se mit à table, et on dîna tranquillement, comme toujours.

Mais, lorsque Gavina et madame Zoseppa se levèrent, M. Sulis fit signe à Luca de rester, et lui demanda :

— Voudrais-tu me dire ce qui t'est arrivé hier?

Luca se défendit humblement, puis voulut changer de conversation, et parla de sa visite à la ferme. Le domestique était un paresseux, il n'avait pas encore bêché la terre sous les amandiers, et, la nuit, il laissait les paysans ouvrir la barrière et mener leurs bœufs paître dans les champs. Il fallait le renvoyer.

— Oui, — soupira le vieillard ; — tu es comme le domestique ; tu laisses la barrière ouverte à tous les vices, et tu ne t'aperçois pas du mal que tu te fais à toi-même et aux autres. Un de ces jours, quelqu'un te renverra... Prends garde à toi, mon garçon !

Luca baissa la tête, puis alla dans la cuisine et récita le chapelet avec les femmes, en se disant que Dieu pardonne au pécheur qui se repent.

Assise sur le seuil, Gavina voyait par la porte du jardin le palmier noir sur un fond bleu. La lune surgissait derrière les montagnes, et les étoiles scintillaient tellement qu'elles semblaient osciller en saluant, émues, l'astre à son lever. On enten-

dait, un peu amortis dans le silence de la nuit chaude, des chants lointains et les rires joyeux des enfants qui jouaient dans la rue; et, de temps en temps, parmi le chœur monotone des chanteurs nocturnes, éclatait un cri aigu, vibrant de passion sauvage, qui semblait un appel désespéré vers un être impossible à rejoindre.

Gavina priait pour sa famille. A chaque dizaine de chapelet, elle demandait à la Sainte Vierge une grâce spéciale : — la santé pour son vieux père et pour sa bonne mère, le changement de conduite de son malheureux frère Luca; pour les autres pécheurs épars dans le monde, rien.

Elle ne demandait rien non plus pour elle, et croyait en cela faire un sacrifice. Elle était prête à souffrir, si Dieu le voulait; mais elle le suppliait seulement de lui accorder la paix domestique.

Cependant le cri passionné qui retentissait de temps en temps au milieu des chants nocturnes lui rappelait Priamo; et alors elle oubliait les autres et pensait à elle-même. A la dernière dizaine, elle fut bien tentée d'invoquer Dieu pour elle et pour celui qui lui témoignait un amour sans espoir; mais cela lui parut un si grand péché que, pour l'expier, elle pria en faveur de la veuve Cambedda.

La veuve Cambedda était la femme la plus perfide et la plus mauvaise langue du voisinage, à tel point que même la tante Itria ne la voyait pas sans déplaisir.

Juste à ce moment, l'on entendait sa voix aigre, irritante comme le grincement d'une lime sur du fer...

Le chapelet terminé, tandis que Paska finissait de remettre la cuisine en ordre, madame Zoseppa, fatiguée de sa longue journée de travail, prit une lampe pour remonter dans sa chambre. En passant près de Luca, elle lui posa une main sur la tête et lui dit :

— Va te coucher, mon enfant; tu es las...

Gavina s'en alla aussi dans sa chambre, et, par ses fenêtres ouvertes, elle vit le paysage lunaire et la petite ville grise et noire dans la nuit bleue. La rue, si déserte pendant la journée, était bruyante et animée : les enfants jouaient là, au clair de la lune, comme des levrauts dans les sentiers de la forêt; des groupes de personnes réunies pour jouir de la fraîcheur causaient et

riaient. M. Sulis, assis devant sa porte, et le chanoine, du haut de son balcon, parlaient de la visite du chanoine Felix, louant ce saint homme que tout le monde aimait et vénérait. Mais tout à coup intervint la voix stridente de la veuve Cambedda :

— Voilà ce que vous appelez des braves gens? Je voudrais qu'ils soient tous crevés dans huit jours... Je sais ce qu'il a fait, votre saint homme!...

— Taisez-vous, langue infernale! — cria le chanoine Sulis.

— Bon! écoutez-le, celui-là! Il n'y a pas moyen de dire la vérité devant lui.

— Vous mentez constamment. Taisez-vous!

— En ce cas, laissons de côté l'oncle, et parlons du neveu... Nierez-vous, monsieur, que Priamo est un libertin? L'année dernière, il s'est sauvé de chez ses parents; cette année, il se sauvera du séminaire... Ah! oui, vous pouvez le faire prêtre : il deviendra...

— Que peux-tu exiger d'un garçon de son âge? — demanda M. Sulis d'un ton débonnaire.

La veuve déclara franchement :

— Je le mettrais à moudre le grain, plutôt que...

Il fit un signe d'adieu avec la main :

— Si tous les jeunes écervelés devaient moudre le grain, adieu les ânes!

— Ah! oui? — glapit la voix aigre. — Maudit soit le péché mortel!... Et pourquoi pas? N'y a-t-il que les pauvres qui doivent être traités sans pitié dès qu'ils ont commis la moindre faute?... Mon pauvre agneau, mon bon fils, tu étais pauvre, et voilà pourquoi on t'a condamné.

Son « agneau » était en prison pour vol, et elle en parlait toujours comme d'un enfant martyr.

— Nous sommes tous égaux devant Dieu, et, au jour du jugement, il nous mettra tous ensemble comme des olives sous la meule, — dit le vieil entrepreneur.

Et l'on ne savait pas s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement.

La veuve répliqua aussitôt :

— Moi, je ne vous dis qu'une chose : c'est que nous ne sommes pas non plus égaux devant Dieu, parce qu'il nous a créés différents : les uns bons et les autres méchants, les uns

vertueux et les autres ivrognes... Nous voudrions être tous bons. Maudit soit le péché mortel !

— Dieu nous a créés tous bons! — cria le chanoine, qui fouillait dans sa poche, comme pour chercher un projectile à lancer contre la femme. — Taisez-vous, je vous répète, taisez-vous!... Et le libre arbitre?... C'est nous qui devenons méchants... Est-ce Dieu qui l'a dit à votre Pascaleddu, d'aller mal faire?

La veuve se mit à pleurer et à maudire les riches; mais la discussion continua tant que M. Sulis ne se leva pas pour rentrer.

Alors Paska s'en alla sur la petite place appeler Luca, qui était assis à côté de la tante Itria et ne soufflait mot, mais qui semblait avoir grand plaisir à écouter les propos licencieux et les histoires des jeunes vauriens, amis de la vieille obèse.

Paska s'arrêta aussi, comme attirée par un charme maléfique. Le tableau à demi éclairé par la lune qui, dans son cours oblique, surgissait déjà derrière le mur longeant la place, était digne de remarque. Et ces dix ou douze hommes, réunis autour de la vieille comme autour d'une idole difforme, non seulement ils avaient les plus étranges figures qu'on pût imaginer, mais encore ils parlaient de manière à faire pâmer de rire les saints eux-mêmes. Il y avait, entre autres, trois ouvriers d'une cordonnerie voisine : — un nain, qui avait l'air d'un enfant de six ans, mais avec un visage d'homme malicieux, un ancien moine au teint pâle et aux cheveux roux, et un grand vieillard avec une petite tête qui ressemblait à celle d'un lièvre. — Et ces deux-ci faisaient continuellement des projets de voyage, se proposant d'aller dans les « grandes villes » pour exhiber le nain comme un « phénomène vivant ». Et ils riaient à l'avance des gens qui accourraient le voir... Mais le type le plus curieux de la bande était un vieil homme du pays, à la face bronzée, encadrée de longs cheveux et d'un collier de barbe blancs comme la neige. Dans sa jeunesse, il avait été condamné à quinze ans de prison, et tout le monde le savait; mais il disait que, durant cette longue absence, il avait été à la guerre avec Victor-Emmanuel et Garibaldi, et il racontait ses aventures d'une manière si persuasive que beaucoup le prenaient pour un véritable héros.

— Rentrons, Luca, sinon je te laisse coucher dehors! — dit Paska, après une minute d'attente.

— Toi! C'est bien toi? — répondit-il, en prenant le ton narquois des vauriens qui s'amusaient à berner la servante.

— Luca, ce n'est pas ainsi qu'on parle à sa nourrice, — fit l'ancien moine.

— Itria Sulis, — reprit sévèrement Paska, — dis à ton neveu que son père m'a ordonné de fermer la porte.

— Bien!... Va-t-en : moi, je ne veux pas d'histoires, — dit à Luca la tante Itria.

Il ne bougea point. Paska s'en alla; mais, de sa fenêtre, Gavina les entendit continuer leur feu roulant de railleries contre la servante. Le nain proposait de la marier au « grognard », et la tante Itria fredonnait des vers, en italien, à propos de ce mariage :

Un bel gobbo ed una gobba
All' età di ottant'anni,
Storpi e pieni di malanni,
Si giuraron fedeltà... fedeltà... fedeltà[1]...

Agacée, Gavina ferma la fenêtre de la rue, et se dirigea vers celle qui donnait sur le jardin.

Là, au moins, tout était féerique et pur. La lune éclairait les montagnes, dont les derniers profils étaient pareils à des nuages bleus bordés de nacre; les grillons chantaient sous le hêtre, noir et immobile sur le fond lumineux du paysage, et les choux ressemblaient à d'étranges fleurs grisâtres brodées d'argent. De la végétation tropicale qui entourait la treille montaient d'âcres parfums; l'odeur un peu amère du laurier-rose rappela subitement à Gavina les chasseurs à l'affût parmi les broussailles du maquis.

Et, comme la rosée qui tombait et se fixait sur les fils d'araignée tendus entre les choux, et les transformait en rangs de perles, ses rêves tombèrent sur sa petite âme.

Elle pensa encore à Priamo, et elle rêva un pays fantastique,

1. « Un beau bossu et une bossue,
Agés de quatre-vingts ans,
Estropiés, perclus de douleurs,
Se jurèrent fidélité... fidélité... fidélité... »

un endroit solitaire, plein de roches et de buissons, éclairé par la lune, où elle pourrait vivre avec lui. Il était pauvre et mauvais : elle était riche, et par son amour elle arriverait à le rendre bon… Pendant quelques minutes, elle vit tout brillant, puis soudain tout s'assombrit. Elle croyait pécher en songeant à un homme qui ne pouvait l'épouser. Dans un accès de mysticisme, elle se tordit les mains, s'agenouilla devant la fenêtre, et regarda au loin avec des yeux d'hallucinée ; ses lèvres murmurèrent des prières pareilles à des blasphèmes : elle demandait à Dieu de la faire souffrir, de la punir dans ce qu'elle avait de plus cher au monde, si elle était incapable de résister à la tentation.

Et, tandis qu'elle priait, elle s'enfonçait les ongles dans les paumes et, de temps à autre, elle se frappait le front sur la pierre. Dehors, la lune ronde et mélancolique montait dans le ciel bleu, comme si elle désirait s'éloigner le plus possible de la terre pour n'en pas voir les misères et les erreurs.



Les jours se suivaient et se ressemblaient. Madame Zoseppa et Paska se levaient à l'aube et vaquaient ensemble aux besognes du ménage en marmottant des prières et en bavardant. On les aurait plutôt prises pour deux amies intimes que pour la maîtresse et la servante.

Peut-être la servante avait-elle eu jadis une nature personnelle, peut-être avait-elle été gaie, jeune, insouciante : cela se perdait dans la nuit des temps. Entrée au service des Sulis le jour même du mariage de l'entrepreneur, elle s'était modelée sur madame Zoseppa : elle en avait pris les manières, la façon de parler, la gravité, elle était devenue d'une piété austère comme sa maîtresse. Elle l'avait soignée lors de ses couches, pendant ses maladies, elle l'avait aidée à élever les enfants, et maintenant elle l'accompagnait dans le lent déclin d'une vie faite exclusivement de travail et de vertu.

— Jusqu'à trente ans, j'ai hésité à me marier, — racontait la maîtresse à la servante, tandis qu'elles vannaient le grain ou qu'elles préparaient la pâte. — Les partis ne manquaient

pas; mais j'avais peur du mariage.., Ma mère était une sainte; mon père, tu l'as connu, — que Dieu ait son âme! — abusait de la patience et de la bonté de sa femme, et elle était contente de souffrir comme les saints martyrs... Moi, ce n'est pas pour me vanter, tu le sais, moi aussi, je suis prudente et patiente, mais pas jusqu'à me laisser battre... Oui, une fois, je peux bien te le dire aujourd'hui, j'ai découvert une chose : ma mère portait le cilice! J'ai essayé d'en faire autant, quand j'étais jeune, mais je n'ai pas pu l'endurer... Puis je suis restée seule, sans père ni mère, seule comme une bête dans la forêt. Et alors le chanoine Sulis, qui en ce temps-là était un simple prêtre, eut l'idée de me faire épouser son frère. Luigi avait déjà quarante-huit ans; moi, j'en avais presque trente : on ne pouvait donc pas dire que notre mariage était une gaminerie, un de ces mariages d'amour qui finissent généralement mal... Et pourquoi finissent-ils mal? Parce qu'en s'unissant, l'homme et la femme sont presque toujours poussés par un désir inavoué, sans bien savoir ce qu'ils font. Et, quand ils sont las de leur péché, ils deviennent deux ennemis... Mon mari et moi, au contraire, nous avons formé une famille selon les volontés du Seigneur, et, jusqu'ici, tu le sais, l'accord le plus parfait a régné entre nous...

Souvent Gavina aidait les deux femmes, et écoutait les racontages et les préceptes maternels. Elle était intelligente et pleine d'imagination, et elle savait par instinct quels étaient les divins plaisirs de la vie : l'amour, la liberté, la gloire. Mais elle avait le plus grand respect pour sa mère, qui était la vertu personnifiée, et dont les actions confirmaient les principes. L'âme de Gavina recevait l'empreinte de l'exemple maternel, de même que le pain fabriqué par Paska et par madame Zoseppa gardait les empreintes des boutons filigranés et des « formes » avec lesquels les deux femmes le décoraient.

Depuis quelques jours donc, elle croyait commettre ce que sa mère appelait « le plus gros péché » : elle pensait à un homme; et, de plus, cet homme était presque consacré à Dieu.

Le samedi, après la visite du chanoine Felice, elle dut se lever de très bonne heure pour aider sa mère et la servante à faire le pain, dans la cuisine chaude et silencieuse, où la fumée odorante du bois de genévrier sortait du four. Lasse de

pétrir la pâte, elle prenait parfois un prétexte pour aller dans le potager : elle vit l'étoile du matin disparaître derrière les montagnes, et, entre les branches du hêtre, l'orient se teindre d'un rose violacé; puis tout l'horizon devint couleur d'or, les oiseaux chantèrent, et elle eut un accès de joie, une envie folle de partir, d'aller dans une ville fantastique, environnée de palmiers, non loin de la mer... Au lieu de cela, il lui fallut rentrer dans la cuisine, se remettre à la pâte, et, quand le pain fut cuit, le brosser et le gratter avec un couteau. A un moment, elle approcha de ses lèvres la lame chaude, et elle eut un frisson : il lui semblait que Priamo l'embrassait... Elle ferma les yeux et fut tentée de recommencer, mais elle s'aperçut aussitôt qu'elle péchait, et, pour se punir, elle laissa longtemps le couteau sur le pain chaud, puis se l'appliqua tout brûlant sur les lèvres.

Mais, vers la fin de la journée, elle s'accouda à la fenêtre et elle revit Priamo, et, quand il la regarda, elle éprouva la mêmei mpression de volupté douloureuse que lui avait donnée le contact du couteau brûlant sur ses lèvres.

Elle ne sortait presque jamais, si ce n'est pour aller à l'église; et puis, quelquefois, Paska l'accompagnait jusqu'à une fontaine qui était en dehors du pays. Ce soir-là, justement, poussée par une surexcitation insolite, ayant besoin d'air et de mouvement, elle se pendit au bras de la servante et l'entraîna avec elle.

Elles traversèrent la petite place, sans faire attention aux plaisanteries de la fameuse bande, et s'avancèrent dans le quartier des pauvres. La ruelle tortueuse était illuminée de lune; l'air était empesté par les herbes qu'on avait brûlées; çà et là, on entrevoyait, accroupies dans la poussière, les figures noirâtres de femmes éreintées, d'hommes revenus des champs où ils avaient été accablés de chaleur. Ils s'entretenaient tous de leurs maigres affaires : les hommes parlaient de leurs bœufs comme de compagnons de travail et de malheur; les femmes, de la mauvaise récolte. Comme chaque fois que Paska passait par la ruelle, elle lui demandèrent si elle avait mangé beaucoup de poires et beaucoup d'amandes : — elles ne mangeaient jamais de fruits, sauf ceux que leurs hommes réussissaient à marauder; elles en parlaient comme les malades qui souffrent de la soif.

Gavina n'aimait pas tous ces gens au langage libre, ces femmes sales et gourmandes, ces hommes qui ne respectaient pas le bien d'autrui : elle fila rapidement, serrant le bras de Paska; mais, arrivée au détour de la ruelle qui aboutissait à la grande route, elle s'arrêta devant la porte ouverte d'une petite maison blanche, moins pauvre que les autres.

La lune éclairait un gracieux tableau encadré par le cintre de la porte : au fond d'un corridor obscur, on apercevait deux bœufs noirs tachés de blanc et un âne gris attachés à la mangeoire; plus loin étaient assis, sur un banc de pierre, un homme déjà vieux, chauve, avec une barbe grise autour d'un visage noble et calme, et une jeune fille, dont la face terreuse, ceinte d'un bandeau noir, aurait paru cadavérique sans l'ardeur et l'éclat de deux grands yeux verdâtres, longs et félins... S'il y avait eu un petit enfant, on se serait cru devant une crèche de Noël.

Quand elle vit Gavina, la jeune fille se leva d'un bond, et ses yeux étincelèrent.

— Viens-tu avec nous, Michela? — dit Gavina. — Vous le lui permettez, *zio* [1] Bustia?

— Comment donc, *sennoricca* [2]! — répondit l'homme, un paysan aisé, à qui M. Sulis demandait souvent conseil pour la culture.

Michela glissa son bras sous celui de Gavina, en murmurant d'une voix passionnée :

— Je t'attendais. Pourquoi n'es-tu pas venue hier au soir?

— Si tu voulais me voir, tu pouvais venir chez nous! — répondit Gavina d'un ton quelque peu ironique.

— J'ai eu tant d'occupations!... Mon père est revenu et a rentré le blé... Et puis nous avons des locataires...

Paska, qui ne voyait pas d'un bon œil cette amitié entre Gavina et la fille d'un paysan, s'intéressa aux locataires :

— Et depuis quand les avez-vous?

— Depuis hier. Nous leur avons loué les deux chambres du haut.

Paska se retourna. Et, à la fenêtre du premier et seul étage

1. Est-il besoin de rappeler que le nom de *zio* (oncle), se donne familièrement aux vieillards, en Sardaigne, comme chez nous le nom de « père »?

2. Pour « *signorina* », — « mademoiselle ».

de la maison, à côté d'une caisse en liège d'où retombait avec son feuillage grisâtre une touffe d'œillets, elle aperçut la tête d'un jeune homme, aux cheveux ras, noirs et luisants comme du velours, la figure sombre et maigre tournée vers la lune. Il sifflait et avait l'air de ne pas voir du tout les femmes qui passaient dans la rue.

— C'est un étudiant, — reprit Michela. — Il doit travailler même pendant les vacances, et il a fait venir sa mère de son pays.

— Ils sont riches?

— Tu peux t'imaginer s'ils sont riches, pour qu'ils viennent habiter chez nous!... Ils vivent avec dix sous par jour. La mère est fileuse... Écoute quelle histoire! A douze ans, on la fiança à un homme de quarante. Ils devaient se marier quand elle aurait seize ans accomplis, mais, peu de temps avant cette époque-là, elle s'éprit d'un jeune courrier, tu sais, un de ceux qui font le service de la poste, en allant à cheval d'un pays à l'autre, dans les montagnes... Un jour, les deux amoureux s'enfuirent : il l'emporta sur son cheval, comme une lettre. Puis ils réussirent à se marier... Mais, un jour, le cheval du courrier revint seul au bureau de poste. Et on trouva le courrier mort au milieu des touffes de genêts en fleurs, et on n'a jamais su qui l'avait assassiné... La veuve prétend que c'est l'autre : elle ne s'est jamais consolée, et elle raconte que, dans les derniers mois de sa grossesse, — car elle était enceinte quand son mari fut tué, — elle priait l'enfant qu'elle portait dans son sein de se transformer en garçon, si c'était une fille, afin de pouvoir venger son père... Et elle eut un fils.

— Et lui, que pense-t-il, maintenant?

— Qui? Francesco Faïs?... Il rit et il chante toute la journée, tandis que sa mère est sauvage comme un lièvre... tu verras!...

Gavina haussa les épaules. Elle n'aimait pas les pauvres, et, par conséquent, elle ne tenait nullement à connaître la veuve Faïs... Et, comme Paska, non plus, n'attachait pas grande importance à son bavardage, Michela changea de conversation.

Elle devinait l'hostilité de Paska, et sentait que, tout en recherchant sa compagnie, Gavina ne l'aimait pas; mais, précisément, cette froideur, parfois méprisante, avivait la soif d'amitié de Michela.

Tant que la servante fut avec elles, elle parla vaguement de choses et d'autres, et narra ce qu'elle avait fait depuis le matin. Elle s'était levée de bonne heure, était allée à l'église, s'était confessée et avait communié; elle avait jeuné au pain et à l'eau, comme tous les samedis; elle avait travaillé et prié toute la journée.

Quand elles arrivèrent au-dessus de la fontaine, située en contre-bas de la route, Paska descendit, et les deux jeunes filles restèrent appuyées au parapet, devant l'immense vallée qui s'étendait grise et noire, au clair de lune. Au fond, sur les flancs bleuâtres des montagnes lointaines, brûlaient de grands feux qui semblaient sortir de la terre elle-même : pour défricher les landes incultes, les paysans incendiaient les broussailles; et parfois c'étaient des bois entiers qui flambaient, et, dans les soirées sombres, la clarté fantastique de ces feux répandait sur la vallée une lueur rougeâtre comme celle du soleil couchant.

— Écoute, Gavina, que je te dise une chose, — murmura Michela; — mais jure-moi de me croire.

— Je te croirai. Il n'est pas nécessaire de jurer, — repartit fièrement Gavina.

Elle pensait que Michela voulait lui révéler un secret doux et troublant, pareil au sien; mais ce que son amie lui confia la remplit d'étonnement et d'envie.

— Écoute, *j'ai vu saint Louis*... Ah! tu ne me crois pas? Si, si, tu me crois. Cette fois, c'est vrai, pas comme le jour où il m'a semblé voir, sur notre petit tableau, la Madone des Neiges ouvrir et fermer les yeux. Cette fois-ci, c'est vrai.

— Mon Dieu! mon Dieu! — soupira Gavina, en lui serrant le bras, comme si, d'un moment à l'autre, la sainte vision devait réapparaître devant elles dans les ombres de la vallée. — Comment? comment? Raconte-moi cela.

— Oui, aujourd'hui, au crépuscule, j'étais lasse, je me suis assise, un moment, sur les marches de l'escalier extérieur qui mène au premier étage. Il faisait presque noir, parce que la lune ne donnait pas sur la cour... Tout à coup, j'entends comme un son de cloche et je vois comme la lumière d'une lampe... Et saint Louis a traversé la cour... Il ne m'a point regardée : il baissait les yeux et tenait une petite croix.

— Tu as bien de la chance, Michela!... Tu possèdes la grâce de Dieu, toi! — dit Gavina. — Moi, je n'ai jamais réussi à *voir*.

Elle se croyait au moins aussi digne de la grâce que la fille du paysan.



Ce récit de l'apparition de saint Louis fit sur Gavina une telle impression qu'elle voulut tenter aussi une épreuve décisive. Elle jeûna, et commença une dentelle pour une aube de son oncle; et, tout en travaillant, elle priait et invoquait saint Louis, puisque c'était le jeune saint aux grands yeux purs qu'elle désirait voir.

Mais, le premier jour, l'épreuve échoua. Elle avait trop de distractions : elle entendait le bavardage de Paska, les questions que son père, assis devant la porte, adressait aux passants; elle devait souvent se fâcher parce qu'à chaque instant Luca s'en allait, à pas de loup, boire à la cave... Puis, vers le soir, elle vit Priamo qui se retourna pour la regarder...

Le deuxième jour, elle resta à travailler dans sa chambre, auprès de la fenêtre qui donnait sur le potager; mais, à l'heure où le séminariste se rendait chez le chanoine Sulis, elle fut tentée de courir à la fenêtre de la rue. Elle repoussa ce désir, qui lui semblait, ce jour-là, indiciblement coupable; mais, en pensant au saint, elle se le figura pâle, avec des yeux langoureux fixés dans les siens, le front plissé, sous une frange de cheveux noirs... Ce n'était pas saint Louis, c'était Priamo!... Le soleil couchant teignit de rouge les montagnes, le soir descendit sur le jardin solitaire; l'apparition ne vint pas!

Le troisième jour, veille de la Madone des Neiges, elle jeûna au pain et à l'eau et travailla jusqu'à une heure tardive, jusqu'au moment où se déroulèrent dans le ciel mauve les serpents d'or des fusées lancées de la place de la Cathédrale... Mais l'apparition ne vint pas... Gavina pleura d'angoisse et de désir.

Le lendemain, c'était fête solennelle : dès le matin arrivèrent

quelques hôtes amis des Sulis, et entre autres une dame d'un village montagnard, une femme de haute taille et imposante, vêtue de noir et de jaune, avec la jupe large et le corsage à pointe, comme une dame du XVIe siècle. Gavina la conduisit à la cathédrale, et s'agenouilla près d'elle entre deux pasteurs qui exhalaient une désagréable odeur de bergerie.

L'église était comble; soudain, les portes s'ouvrirent toutes grandes, et, dans un flot de lumière, l'évêque s'avança, tout vêtu d'or, escorté par les chanoines en camail de soie rouge et les séminaristes en surplis brodés, avec des rubans bleus au cou. Deux d'entre eux portaient la queue de l'évêque; et un était pâle et beau, semblable à un ange triste, avec les manches larges du surplis repliées comme des ailes fatiguées. Lorsque le cortège passa, frôlant les bancs, les yeux troubles de l'ange triste rencontrèrent ceux de Gavina; puis les séminaristes se rangèrent autour du chœur, — et Priamo, ayant laissé tomber la traîne de l'évêque, ne pensa plus qu'à chercher Gavina du regard : il ne voyait qu'elle, semblait-il, dans l'église étincelante de lumière et de couleurs, et elle se sentait défaillir sous ce regard, mais elle croyait être la plus dissolue des femmes, une cause de péché, de rébellion contre Dieu, et elle aurait voulu pleurer d'amour et de remords...

Dans l'après-midi, elle accompagna son hôtesse qui allait rendre visite au chanoine Bellia : — il était du même pays que cette dame.

Le confesseur de Gavina vivait dans une maisonnette située presque en dehors du pays, avec une de ses vieilles parentes encore simple et naïve comme une enfant. Gavina, qui avait un profond respect, mêlé de crainte mystérieuse, pour son austère confesseur, s'assit dans un coin du petit salon qui avait l'air d'une chapelle, et demeura muette et raide comme une des nombreuses statuettes religieuses qui l'entouraient.

Les deux femmes babillaient, ingénues et aimables; le chanoine Bellia, un homme grand et voûté, au visage olivâtre et raviné de rides obliques, écoutait sans jamais relever ses paupières livides, et fronçait par moments ses sourcils gris et touffus, comme pour blâmer la conversation, pourtant bien innocente, de ces commères. Il sourit une seule fois, quand sa parente dit :

— Nous ne faisons pas comme Bellia : il se plaint de ce que personne ne le salue, et c'est lui, au contraire, qui ne regarde pas les gens qu'il rencontre !...

Subitement la porte s'ouvrit et deux hommes noirs entrèrent : le chanoine Felix et son neveu.

Gavina rougit ; elle se leva brusquement, se rassit, reconnut Priamo, et, dès lors, elle ne vit plus que lui.

Le chanoine Felix annonça de sa voix calme :

— Il fait frais aujourd'hui. C'est pour cela que tous les messieurs avaient leur pardessus.

— Vous avez trop chaud ici ? — s'empressa de demander madame Bellia. — Voulez-vous que nous allions un peu dans le jardin ? Nous vous ferons goûter les abricots.

Ils sortirent et mangèrent des abricots.

Priamo sautait pour attraper les branches. Il était svelte et agile, avide de mouvement ; et il parut oublier même que Gavina était là, pour se mettre à courir dans le jardin qui était vaste et inculte, et parsemé de roches comme un coin de montagne.

Gavina fut saisie d'une tristesse vague. Elle ne prenait aucune part à la conversation des chanoines et de ces dames ; et, sans la présence de Priamo, elle se serait ennuyée. Pendant que les autres faisaient le tour du jardin, elle resta près de l'abricotier, et s'assit sur une pierre qui avait la forme d'un fauteuil. Le soleil se couchait, rouge sur le ciel d'or, au delà de la vallée où était le couvent. On entendait le cri d'un faucon, on respirait l'odeur résineuse des pins...

Tout à coup, dans le poudroiement rose qui s'étendait devant ses regards, Gavina vit une ombre se dresser et se précipiter vers elle. Prise d'une peur instinctive, elle se leva ; mais, avant même qu'elle se rendît compte de ce qui arrivait, elle se trouva serrée entre la roche et la poitrine de Priamo. Il était méconnaissable : il avait une figure tragique, et ses yeux exprimaient une douleur farouche ; ses lèvres crispées tremblaient et effleuraient celles de Gavina... Elle eut un accès de désespoir : il lui semblait qu'elle devrait rester ainsi toute la vie, entre la roche dont une saillie lui meurtrissait la nuque, et la poitrine haletante de Priamo... Mais elle ne cria point, ne bougea pas, tant qu'un bruissement derrière les arbres ne mit pas fin à

cette sauvage démonstration amoureuse du séminariste. Alors il se recula, et elle regarda, éperdue, autour d'elle.

— Je veux te revoir... où? quand?... Je t'aime... Et toi aussi, tu m'aimes... Je ne veux pas me faire prêtre... — balbutia-t-il, en essayant de la retenir.

Mais elle le repoussa, courut loin de lui, ivre d'amour et de terreur... Et, à partir de ce moment-là, elle fut accablée de remords.

« Embrassée!... il m'a embrassée! » pensait-elle en tremblant. Et elle croyait être souillée, avoir eu déjà toutes les révélations de l'amour.

Même, elle trouvait ces révélations brutales... C'était ça, l'amour? Oui, c'était une douce chose, mais aussi terrible : le baiser lui avait fait mal, l'avait presque meurtrie, comme la roche sur la nuque...

Désireuse de voir Michela pour lui confier son triste et pénible secret, elle alla le soir à la fontaine, avec Paska.

La nuit était tiède et claire comme un crépuscule; la lune montait derrière une très légère brume violacée qui couvrait le ciel, tout en laissant transparaître son azur intense, et la vallée, les montagnes semblaient des nuées d'argent.

Michela attendait, debout devant la porte, échangeant quelques mots avec son jeune locataire accoudé à la fenêtre. Il riait et disait :

— ... J'ai passé par là dix fois, mais je ne l'ai pas vue...

Quand il aperçut Gavina, il garda le silence. Et, dès qu'elles s'avancèrent sur la route, Michela dit :

— Francesco est amoureux de toi, mais il a peur...

— Il a bien raison d'avoir peur! — grommela Paska.

— Il a eu vite fait d'être amoureux : il n'a donc pas autre chose à faire? — ajouta Gavina d'un ton méprisant.

Puis elle s'arrêta, comme plongée dans un rêve. Mais, quand Paska descendit à la fontaine, elle s'appuya au parapet et murmura :

— Si tu savais, Michela!...

Et elle raconta que Priamo, en lui déclarant son amour, avait cherché à l'embrasser.

— Tu as permis cela, toi? — s'écria Michela d'une voix sourde. — Tu n'aurais pas dû le permettre. Il fallait crier...

appeler son oncle... Quel péché vous avez commis! quel péché! quel péché!... Il faudra t'en confesser... dès demain; je t'accompagnerai.

— Oui, oui, j'ai péché! — admit Gavina.

Et, tandis que, dans le silence de la nuit délicieuse, l'autre continuait à s'indigner par jalousie, elle versa des larmes de regret et de passion.



Le chanoine Bellia était un confesseur très recherché par les dames. Quoique très sévère, il réussissait à convaincre et à réconforter ses pénitentes : on assurait qu'il avait décidé une femme de mauvaise vie à quitter le pays et à se faire religieuse. Lorsque Gavina et Michela s'approchèrent du confessionnal, il y avait déjà dix ou douze pénitentes qui attendaient anxieusement leur tour, prêtes à se disputer si l'une d'entre elles essayait de passer avant les autres.

Gavina dut attendre longtemps, exténuée par le jeûne, et humiliée, honteuse d'avoir cet horrible péché à dire. Elle refaisait son examen de conscience, s'accusant d'envie, de vanité, d'orgueil; elle pensait à Luca, et appelait « péché d'intolérance » l'hostilité qu'elle nourrissait contre son frère.

Enfin le chanoine Bellia, en camail violet, sortit de la sacristie et se dirigea vers le confessionnal; il marchait la tête basse, les sourcils froncés, comme accablé par le poids des péchés d'autrui...

Quand Gavina s'agenouilla devant le petit grillage, elle eut un léger vertige, un éblouissement, et elle entendit un soupir, une voix sombre :

— Dites-moi, ma fille : combien y a-t-il de temps que vous ne vous êtes confessée?

— Quinze jours.

Après une courte pause, la voix sombre reprit d'un ton énergique, si bien que la question paraissait adressée à une personne qui aurait croupi depuis des années en état de péché mortel :

— Qu'avez-vous fait pendant ce temps-là?

Elle commença, pleine de terreur, mais aussi d'espérance : tel un malade qui espère guérir après une dangereuse opération. Elle s'accusa d'abord des « petits péchés » : vanité, désobéissance, intolérance, paroles inutiles, conversations oiseuses, plaisir à écouter les médisances, tiédeur à faire le bien. — Le chanoine soupirait et insistait :

— Ensuite?...

Elle dit qu'elle avait douté de l'existence de Dieu... Et ce n'était pas vrai : elle avait seulement eu peur de douter.

Il n'eut pas l'air très surpris. Il soupira, parla de Renan et de Voltaire, et déclara que les fous seuls peuvent mettre en doute l'existence de Dieu.

— Ensuite?...

Gavina sentait son cœur battre à coups précipités; mais elle cherchait à éloigner autant qu'elle le pouvait le calice d'amertume. Elle s'accusa d'avoir cru aux songes, aux vaines apparitions, aux fantômes, d'avoir invoqué et attendu une vision céleste... Le prêtre lui répondit que c'était un péché d'orgueil : les saints n'apparaissent qu'aux saints, aux âmes innocentes.

— Ensuite?...

L'effroyable moment était arrivé. Elle murmura d'une voix imperceptible :

— J'ai péché par déshonnêteté...

Nouveau soupir du confesseur, — mais soupir prolongé, presque de satisfaction, qui semblait dire : « Enfin nous y voilà! »

— Ma fille, expliquez-moi...

— Je me suis laissée embrasser par un jeune homme...

— Quels rapports avez-vous avec ce jeune homme?... A-t-il de bonnes intentions?... Vos parents savent-ils que vous et lui...?

Elle ne respirait plus. Comment, comment avouer cette faute abominable?

— Il... il aurait de bonnes intentions, mais il ne peut pas!... il...

— Est-il retenu par d'autres liens? Est-il marié?

— Il... il doit se faire prêtre.

Le confesseur ne soupira plus, cette fois; il se tut, comme abasourdi, puis se moucha.

« Mon Dieu, mon Dieu, qu'adviendra-t-il de moi? » se demandait Gavina : elle se sentait devant un juge qui avait la faculté de lui infliger les plus cruels tourments, et sa petite âme se pliait ainsi que l'herbe fouettée par le vent, assaillie par le souffle d'épouvante qui sortait de cette cachette en bois où un homme était enfermé comme le Seigneur dans le tabernacle.

Et l'homme terrible parla :

— Ma fille, ce que vous venez de me dire est très grave. Peut-être n'en avez-vous même pas compris toute l'horreur. Parlez, faites-moi connaître dans tous ses détails votre odieux péché.

Elle parla, violemment agitée, prise d'une envie folle de souffrir, d'expier. Elle exagéra : elle raconta qu'elle avait encouragé le séminariste en lui lançant des œillades, en l'attendant à la fenêtre, en répondant à ses regards jusque dans l'église.

L'autre écoutait, la figure sombre ; et, quand se tut la grande pécheresse, il reprit :

— Votre péché est pire qu'un crime. Vous avez voulu dérober une âme à Dieu. Lorsque vous comprendrez toute la bassesse de votre faute, vous n'aurez point assez de larmes pour pleurer... Le péché sensuel est déjà par lui-même le plus grave et le plus ignoble des péchés, et, en dehors des liens sacrés du mariage, le Seigneur condamne tous les actes amoureux qui souillent les âmes chastes et pures... Vous avez contaminé votre âme, sans penser que votre faute est doublement grave parce qu'elle a été commise avec un homme destiné au service de Dieu... Vous pleurez, ma fille? Oui, pleurez donc ; repentez-vous, songez que notre vie est courte et que le Seigneur peut aussi nous châtier sur cette terre...

Il continua ainsi pendant un certain temps. Gavina pleurait comme une enfant, se promettant de faire pénitence, de renoncer aux vanités de ce monde ; mais, malgré sa désolation et son repentir, le confesseur lui refusa l'absolution.

— Revenez dans trois jours, — lui dit-il, après lui avoir donné une longue série de prières à réciter. — Allez en paix !

Elle s'en alla néanmoins le cœur bouleversé, les joues en feu. Elle n'avait pas reçu l'absolution ! Elle croyait être excommuniée, et, trois jours durant, elle vécut à la façon d'un criminel qui a commis un forfait inutile et qui a peur d'être découvert. Elle jeûnait, priait, se cachait : penchée sur sa dentelle qui sem-

blait sortir de ses petites mains par un phénomène naturel, comme les feuilles des bourgeons, elle suait, pâlissait, et avait des vertiges ; et son désir de revoir Priamo et les remords que lui inspirait ce désir minaient lentement sa santé.

Le soir du troisième jour, elle descendit au jardin et fut obligée de s'appuyer contre le hêtre, tant elle se sentait faible, épuisée.

Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient le ciel qui, vers l'occident, était tout nacré ; une voix chantait au loin, l'étoile du berger brillait d'un vif éclat, les feuilles du hêtre bruissaient légèrement. Et c'était une soirée si calme et si douce que, pour un instant, Gavina oublia ses chagrins... Et soudain elle s'imagina que le hêtre où elle appuyait sa tempe était vivant et palpitait. Cette révélation la remplit de joie : elle fut prise d'une folle tendresse pour cet arbre. Puis elle crut que toutes les choses environnantes s'animaient, et elle s'aperçut qu'elle les aimait, qu'elle vivait et palpitait avec elles.

La tête lui tourna, ses jambes fléchirent; comme si elle était ivre, elle se cramponna au hêtre et ferma les yeux ; et, dans son délire momentané, elle se figura qu'elle serrait Priamo lui-même entre ses bras...

Ce fut l'espace d'un instant : elle se ressaisit, rouvrit les yeux, et tout lui parut changé. Voilà qu'elle avait péché encore ! Elle retombait dans les ténèbres. Elle se jeta sur le petit mur voisin du hêtre, mordit les pierres, fut reprise de sa haine pour tout ce qui vivait et palpitait.



Elle eut l'idée de se faire religieuse. Pendant qu'elle aidait aux travaux du ménage sa mère et Paska, qui sans cesse critiquaient la tante Itria, elle songeait à un couvent idéal, tout en marbre, entouré d'un jardin plein de roses et d'insectes irisés, comme le jardinet de sa pendule : des fenêtres du couvent qu'elle rêvait, on pouvait jouir du crépuscule glauque et rose, contempler la lune et les étoiles, écouter la voix des arbres, sans tomber dans le péché mortel.

Du reste, chez ses parents aussi, elle aurait pu mener une vie tranquille, sans les rapides scènes de violence et de haine qui survenaient parfois entre elle et Luca. Mais, s'il avait été le plus fort jusqu'ici, elle prenait sa revanche maintenant, et il commençait à la craindre autant que son père...

Dans les premiers jours de septembre, le chanoine Felix et Priamo vinrent faire une visite aux Sulis : Gavina prépara le café, mais ne se montra pas dans le salon.

Paska lui raconta ensuite que Priamo devait aller dans son pays pour voir son père gravement malade, et que le chanoine avait parlé de certain projet concernant son neveu :

— Il veut envoyer Priamo à Rome, en automne, pour lui faire étudier la théologie... Nous le verrons évêque.

Adieu donc! Tout était fini, pour toujours. Elle n'éprouva ni douleur ni joie; mais, au fond, elle eut une vague déception : elle estima que Priamo l'avait trop vite oubliée...



Le chanoine Felix était venu aussi pour recommander à M. Sulis un vieil homme de son pays, qui cherchait une place de gardien de vignes.

L'homme se présenta deux jours après : c'était un drôle de type, au visage sarcastique, entièrement rasé, avec les joues rentrantes, la bouche pincée, et de petits yeux noirs et luisants comme ceux d'un rat. Il était assez bien habillé, en veste de velours vert bouteille, et fut accueilli favorablement. Il se mit aussitôt à bavarder et à réciter des vers. Il dit qu'il était le « fameux poète » Sorighe, l'improvisateur : il avait dépensé une petite fortune en allant de fête en fête pour prendre part aux concours de poésies improvisées, et maintenant il devait se livrer aux plus humbles travaux; cependant il acceptait son sort non seulement avec philosophie, mais en riant.

— Et, à l'occasion, — conclut-il, — je m'amuse encore!

On l'envoya aux vignes que M. Sulis possédait sur le plateau, non loin du pays, et où madame Zoseppa se rendait tous les ans pour présider aux vendanges. C'était un lieu âpre et sauvage. Autour des vignes, dont le vert foncé ressortait sur

le sol jaunâtre, s'étalaient des buissons, des prunelliers, des prés couverts d'asphodèles secs ; les figuiers s'alignaient le long des vignes basses, et au-dessus du vendangeoir des Sulis se dressait un chêne qui, tout comme le hêtre dans le potager du pays, avait l'air d'un exilé venu des montagnes environnantes.

Zio Sorighe avait nettoyé la maison, composée de deux vastes pièces au rez-de-chaussée, dont l'une servait aussi de cuisine, et, sur la pente, il avait bâti un petit mur, devant le chêne, de sorte qu'il restait autour de l'arbre une petite place propre et commode. Plus haut, il avait construit une cabane où il passait la nuit.

Quand ses maîtresses arrivèrent, il les aida galamment à descendre de cheval, et, s'adressant à Gavina :

Dami sa manu, bellita, bellita,
Dami sa manu, e torromila a dare,
Dami sa manu ca t'app' a dare
Unu bestire 'e seda biaitta,
Dami sa manu, bellita, bellita[1] *!*

Il dit à sa patronne :

— Les vignes sont comme des brebis noires couchées par terre, tant elles sont chargées de raisins !

Plus tard, le gardien, madame Zoseppa et Luca, qui avait fini par venir aussi, abreuvèrent les cuves. Le vieil homme débitait des plaisanteries, et parfois ses expressions étaient si libres que sa maîtresse fronçait les sourcils.

Luca lavait l'intérieur des cuves avec un balai, et restait silencieux, comme grisé par l'odeur du moût que le bois exhalait encore. Mais, dans l'après-midi, il parut se lasser : usant de ruse, il attendit un moment où personne ne le voyait, et but le vin que sa mère avait caché dans l'armoire ; puis il se coucha et s'endormit.

Après avoir travaillé, elle aussi, toute la journée, Gavina alla s'asseoir sur une pierre adossée au large tronc du chêne.

1. Donne-moi la main, ma jolie mignonne,
Donne-moi la main et donne-la moi encore,
Donne-moi la main, et je te donnerai
Une robe de soie bleu ciel,
Donne-moi la main, ma jolie mignonne !

De là-haut, il lui semblait être au milieu d'une mer toute verte; le disque rouge du soleil descendait au-dessus des montagnes violacées, étendant un voile de lumière rose, doux et mélancolique, sur les vignes et les buissons ; quelques petits chevaux paissaient tranquillement dans le maquis, et, à cette distance, on les aurait pris pour des agneaux noirs. Pas une feuille ne remuait sur le chêne, et l'on aurait dit que toute la nature se recueillait devant le mystère magnifique de l'occident. Pour la première fois, depuis trois mois de sombres rêveries, Gavina sentit, bien malgré elle, la joie de vivre, et elle goûta un plaisir mélancolique, pareil à celui que semblait éprouver la terre en disant adieu à son grand ami le soleil. Quand le disque rouge s'évanouit, et que les choses prirent un aspect morne et silencieux, comme si elles étaient plongées dans le souvenir de l'ami disparu, elle pensa aussi à Priamo.

Il était loin, malheureux ; peut-être ne le reverrait-elle plus jamais, elle pouvait donc se souvenir de lui sans pécher, et même pour se féliciter d'avoir dominé sa passion...

Les jours suivants, elle entendit souvent parler de la famille Félix par la gardien-poète.

— Il fut un temps où ils étaient riches, — disait-il : — mais ils ont eu beaucoup d'ennemis, de procès, de malheurs. Aujourd'hui ils sont réduits à la misère. Heureusement, il y a le chanoine qui les aide, et qui laissera sa stalle à son neveu... si celui-ci arrive à être tonsuré... (Froncement de sourcils de madame Zoseppa...) Eh ! ce garçon-là aime mieux les jupons que la soutane... ha ! ha !... c'est clair comme le jour... D'ailleurs, si c'est dans son caractère, où est le mal ? Qui est-ce qui n'aime pas le cotillon ? Moi, par exemple...

— Taisez-vous, maudit homme ! Mais...

— Mais quoi ?... je dis seulement que si on m'avait forcé de me faire prêtre contrairement à ma volonté, moi... je me serais amusé quand même... J'en ai connu, des curés qui ne s'en privaient pas !... Pride Mannoï, par exemple... Vous ne l'avez pas connu ?... Alors je vous raconterai...

Mais madame Zoseppa ne voulait rien savoir des aventures de l'abbé Mannoï ; et, de son côté, Gavina priait pour que Priamo devînt un bon prêtre. A Rome, certainement, dans

la ville de la foi, il se convertirait. acceptant avec joie la mission que lui imposaient ses parents...

Ainsi, de loin, elle recommença de penser à lui, principalement le soir, quand le souvenir du séminariste l'assaillait subitement, comme arrivait soudain jusqu'à la vigne la lueur des feux qui brillaient et s'éteignaient dans la solitude du paysage.

La nuit était limpide, crépusculaire, parfumée par l'odeur des pampres et du maquis. De temps en temps résonnait la voix d'un petit berger qui menait son troupeau brouter l'asphodèle sec; et la voix aigre, mais juste, du vieux gardien lui répondait; et les deux voix chantaient des couplets amoureux. des invocations à une personne chère, — « dont l'absence ». disaient les vers, « rendaient les campagnes cultivées semblables à des déserts africains »! — Ces deux voix animaient la solitude, et paraissaient une plainte du paysage lui-même, qui s'endormait encore chaud des caresses du soleil.

Le chêne aussi frémissait, comme s'il se réveillait au chant d'amour, tel un vieil exilé entendant un air de son pays. Alors Gavina repensait à Priamo, et elle aussi répondait involontairement à la cantilène amoureuse qui vibrait dans la nuit...

Un jour, les vendangeurs arrivèrent, presque tous jeunes et gais. Le gardien composa un couplet pour chaque vendangeuse, ce qui provoqua force commentaires, et même des protestations à cause de certains propos trop vifs; et, quoique fatigués, ils chantèrent tous et se divertirent jusque fort avant dans la soirée.

De sa place habituelle, sous le chêne, Gavina assista, sans qu'on la vît, à l'entretien, tête à tête, d'un vendangeur et d'une vendangeuse : assis sur le petit mur, ils se disaient des gaudrioles, et, au début, la femme riait tout doucement. comme si l'homme la chatouillait, puis elle se tut, ensuite elle soupira. L'homme, à son tour, cessa de parler : Gavina comprenait qu'ils s'embrassaient et, involontairement, elle pensait à Priamo et elle enviait le bonheur des deux paysans...

Elle passa une nuit agitée, sans dormir : il lui semblait être retombée dans le péché mortel, et elle songeait à un lieu soli-

taire, aux ermites qui avaient raison de fuir les hommes corrompus et bestiaux, dont l'exemple induit à la tentation.

Les vendangeurs partis, zio Sorighe et ses maîtresses restèrent derechef seuls à la vigne. Le gardien surveillait les cuves en fermentation, et fredonnait quelque couplet en l'honneur du vin nouveau. L'autre domestique arriva du pays et commença de transporter la récolte.

— Et, à présent, que ferez-vous en sortant d'ici? — demandait-il à zio Sorighe.

— Je m'envolerai comme l'oiseau dans l'air. J'irai célébrer la Saint-François, puis la Saint-Constantin... Je mourrai en chantant!

— J'espère que vous vous confesserez avant... Ferez-vous votre confession en vers?

— Pourquoi devrais-je me confesser? Quel mal ai-je fait dans mon existence? J'ai joui de la vie le mieux que j'ai pu. C'est pour cela que Dieu nous a créés, si je ne me trompe! Manger, boire, et s'amuser : tout le reste est péché mortel.

La maîtresse fronçait les sourcils, et Gavina considérait Sorighe comme un fou.

Quand il la regardait en lui répétant son refrain :

Dami sa manu, bellita, bellita...,

elle se sauvait au lieu de lui donner la main.

Une après-midi, l'avant-veille de leur retour à la ville, elle le vit faire des saluts, du haut de la côte, en face de la barrière, et elle l'entendit crier :

— Salut, don Pilimu[1]!... Salut, don Pilimu!

Elle se demanda s'il n'était pas devenu complètement fou; mais, au bout de quelques minutes, Priamo, à cheval, en costume laïque, apparut en effet devant la barrière, suivi d'un paysan de haute stature, imposant comme un empereur. Un daim apprivoisé les accompagnait.

— Il faut les inviter à descendre, — dit madame Zoseppa, en courant à la barrière.

Priamo, qui revenait de son pays, et qui avait fait un grand

1. En dialecte sarde, pour « Priamo ».

détour afin de passer devant la vigne de Gavina, ne se fit pas prier.

— Mon père va mieux, — annonça-t-il, en mettant pied à terre.

Et ses yeux cherchaient ceux de Gavina. Mais elle se reculait, timide et sauvage comme le daim, qui s'était réfugié entre les jambes des chevaux, et elle avait presque peur du séminariste, qu'elle trouvait tout autre, ainsi habillé en bourgeois, peut-être moins beau que d'habitude, mais plus hardi, plus homme.

Tandis que madame Zoseppa offrait à boire aux deux hôtes, le paysan promenait ses regards autour de lui, examinait en connaisseur l'étendue de la vigne, les cuves pleines à déborder, la solidité de la maison ; puis il regardait Gavina et souriait. On aurait dit qu'il savait quelque chose : pour échapper à cette inquisition, elle s'approcha du daim et le caressa. Le poil jaune de la jolie petite bête brillait comme du satin ; ses grands yeux se tournèrent vers ceux de Gavina avec une douceur presque humaine.

Elle lui tendit une bouchée de pain ; mais le daim se recula en pliant ses pattes fines et rejetant la tête en arrière, et ce fut seulement quand Priamo vint près de lui qu'il avança son museau tremblant vers la main de Gavina. Elle le prit par le cou et l'attira vers la maison.

— Il vous plaît? — cria le paysan.

Et Priamo d'ajouter bien vite :

— S'il te plaît, je te le donne... Le veux-tu?... Mais il faudra l'enfermer dans la maison pour qu'il ne nous voie pas partir.

Elle rougit, accepta, et le vieux gardien se chargea de retenir le daim, lui donna à manger, lui parla en vers.

— Si tu veux me faire un plaisir, — dit madame Zoseppa à Priamo, — tu iras demain voir mon mari et Luca, et tu leur diras que tu nous as vues et que nous nous portons bien... Nos compliments à ton oncle!

— Oui, oui, j'irai! — cria Priamo, en sautant sur son cheval, et lançant une dernière œillade à Gavina.

Elle resta dans la maison, caressant le daim qui n'essayait pas de s'enfuir, mais qui regardait par la fenêtre avec des

yeux fixes et mélancoliques; et elle aussi regardait au loin, et ses yeux avaient la même expression que ceux de la jolie petite bête...

Où était Priamo? Était-il déjà en ville? Pensait-il à elle?... Mais elle, elle, il lui était défendu de penser à lui, comme il était défendu au daim de penser à la pleine liberté dans la forêt et à l'amour avec ses semblables.

— Ce garçon-là se fera prêtre quand je me ferai ermite! — disait zio Sorighe à madame Zoseppa.

— Pourquoi pas?... Le diable aussi s'est fait ermite!

Et il advint une chose qu'avait prévue peut-être le malin vieillard : Luca et Priamo arrivèrent le lendemain, dans l'après-midi. Luca avait une espèce d'adoration maladive pour les petites bêtes, et il venait voir le daim; et Priamo... pourquoi revenait-il, Priamo? Gavina aurait pu le dire, et, sans doute, aussi zio Sorighe, mais le vieux gardien ne songeait qu'à faire bouillir de l'eau avec des cendres et des feuilles de pêcher; et Gavina affectait de ne pas même s'apercevoir de l'arrivée des deux jeunes gens.

Accoudée à la fenêtre, elle paraissait uniquement occupée de la course d'un nuage lumineux, effilé comme une grande épée d'argent. Mais tout à coup il lui sembla que cette épée était suspendue sur sa tête, parce que madame Zoseppa disait :

— Luca, laisse tranquille cette bête-là, et fais quelque chose de plus utile : aide-moi à laver les tonneaux... Et toi, Priamo, et toi, Gavina, sortez un peu, allez cueillir des figues...

Priamo se précipita dehors, suivi par le daim; il s'arrêta, pour attendre Gavina, près de zio Sorighe, qui attisait le feu sous la chaudière, et il demanda d'une voix troublée :

— Vous lavez les tonneaux avec une décoction de feuilles de pêcher? Dans mon pays, au contraire...

Il n'acheva pas sa phrase, pour courir après Gavina qui excitait le daim, en se dirigeant vers le chêne. Quand elle y fut arrivée, elle se retourna et vit la silhouette de Priamo se dresser nettement sur le fond lumineux du paysage.

Elle palpitait de peur, de curiosité, d'attente. Il la rejoignit, regarda le tronc du chêne, et dit, d'une voix légèrement haletante :

— Que c'est beau ici!... Tu as gravé ton nom sur l'arbre? Non?... Écrivons-le maintenant... On pourrait le mettre là... et le mien aussi...

— Où? — demanda-t-elle, en se haussant sur la pointe des pieds et appuyant une main sur le tronc.

Il posa la sienne sur cette petite main qui tremblait. Gavina s'agrippa à l'arbre, comme pour éviter par ce moyen d'être enlacée dans les bras du jeune homme; mais il l'en détacha aussitôt, avec force, et la serra sur sa poitrine.

— Oh! tu ne m'échapperas plus! — murmura-t-il avec une passion sauvage. — Je voudrais bien savoir pourquoi tu me fuis... Je sais pourtant que tu m'aimes... Je ne veux pas rentrer au séminaire. Non, non, non! Je me ferai plutôt paysan, portefaix, berger. Mais prêtre, non!... Veux-tu de moi, dis, veux-tu de moi?...

Quoique l'avenir offert ne fût pas brillant, elle répondit d'une voix imperceptible.

— Oui.

Alors il lui donna un baiser et son visage exprima une joie folle. Pour un instant, ils oublièrent, l'un et l'autre, tout ce qu'il y avait de triste et de faux dans leur vie; pour un instant, ils furent tels qu'ils auraient dû être pendant toute leur jeunesse : heureux et sincères. Le daim sautillait autour d'eux, et le chêne murmurait au-dessus de leurs têtes; et l'on aurait dit que la bête et l'arbre et toutes les choses environnantes exultaient de voir les deux adolescents ainsi enlacés.

Mais soudain retentit le cri du gardien, qui imitait celui du faucon pour effrayer les oiseaux perchés sur les figuiers, et alors ils se séparèrent et se sauvèrent, comme épouvantés, eux aussi, par un cri hostile. Priamo remarqua la cabane, en haut de la vigne, et y courut, à travers les rangées de ceps dépouillés de raisin, comme vers un havre sûr. Gavina le suivait, le cœur gonflé d'amour, mais déjà ressaisie par les remords.

— Je t'écrirai, — lui disait-il tout bas, — comment pourrai-je t'envoyer mes lettres?... Je n'ai guère confiance dans la poste. Voilà pourquoi je ne t'ai jamais écrit.

— Oh! non, non, ne fais jamais cela : tu me perdrais! — s'écria-t-elle, épouvantée.

— Je connais ton amie... Michela...

— Oh! elle est si religieuse! — répondit Gavina.

Et elle rougit. Puis elle devint sombre, et soupira :

— Michela et moi, nous nous sommes promis de... de ne jamais nous marier, — reprit-elle timidement.

Il l'interrompit :

— Qu'est-ce que tu me dis? Mais alors... ce n'est donc pas vrai que tu m'aimes?... Pourquoi donc?... Alors tu me trompes... en ce moment?...

— Si je ne me marie pas avec toi, je ne me marierai avec aucun autre. Il n'y a que pour toi... que...

— Jure-le moi! jure-le moi!

Il s'arrêta devant la cabane; il était devenu très pâle, avait repris un air tragique, et ses yeux étaient remplis d'angoisse.

Elle releva la tête, et, avec son geste fier, le regardant bien en face :

— Il n'est pas nécessaire de jurer... Si je ne me marie pas avec toi, je ne me marierai jamais avec personne.

— Viens, allons nous asseoir dans la cabane.

— Non, non, non... restons ici... restons ici...

Le daim aussi, arrêté près de la porte, paraissait les inviter à entrer. Elle continuait à répéter :

— Non, non, non...

Mais Priamo, quelque peu impatient, après s'être assuré que personne ne les voyait, la prit par le bras et l'attira à l'intérieur.

Elle ne dormit pas, cette nuit-là : les baisers de Priamo lui brûlaient encore les lèvres, mais l'idée d'avoir péché troublait profondément sa conscience. Elle croyait entendre la voix sombre du chanoine Bellia, accompagnée par le murmure du chêne :

« Vous osez vous rendre la rivale de Dieu!... La rivale de Dieu, comprenez-vous?... Mais n'oubliez pas qu'il nous punit même sur cette terre!... »

Elle osait pourtant espérer dans la générosité de son terrible rival :

« Mon Dieu, vous savez que lui et moi, nous nous aimons. Nous serons sages, vertueux... »

Mais comment échapper au blâme du chanoine Bellia? L'idée lui vint de ne pas se confesser, de ne rien dire, d'attendre des temps meilleurs...

Mais de nouveau la voix reprenait d'un ton lugubre, avec le murmure mélancolique des chênes :

« Ah! vous vous taisez, ma fille?... Qui voulez-vous tromper?... vous?... Dieu?... Lui!... Il voit tout, ma fille; et nous pouvons nous tromper nous-mêmes : mais Lui, on ne le trompe pas. »



Le lendemain matin, de très bonne heure, elle était sous le chêne et pensait à Priamo, quand elle vit arriver le domestique, qui tirait deux chevaux derrière lui. Il devait venir ce jour-là, mais seulement vers le soir : pourquoi était-il en avance?

— Monsieur a eu, cette nuit, une légère indisposition. Il vaudrait mieux que vous retourniez tout de suite en ville...

La légère indisposition était une attaque d'apoplexie; et, quand madame Zoseppa et Gavina arrivèrent à la maison, le malade agonisait.

Gavina, bouleversée, se jeta au pied du lit où son père mourait, et elle pensa au terrible Rival qui la frappait, comme Lui seul sait frapper.

GRAZIA DELEDDA

(Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER.)

(A suivre.)

ARTHUR DILLON[1]

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DES ARDENNES

— 1750-1795 —

II

Le 20 juillet, Arthur Dillon est employé comme lieutenant-général commandant sur la frontière du Nord.

La situation est infiniment grave. La France a affaire à la fois aux Autrichiens en Flandre, aux Autrichiens, aux Impériaux, aux Prussiens et aux émigrés dans la région des Ardennes, de la Moselle, de la Meuse et du Rhin. A ce double effort, elle oppose en ce moment trois armées : du Nord, du Centre, du Rhin.

L'armée du Nord, environ 44 000 hommes, — sur quoi quarante-deux bataillons de garde nationale contre dix-huit de troupes de ligne — a, trois fois en six mois, changé de chef; elle est répartie en des camps, à Maubeuge, à Maulde, à Dunkerque, à Famars, où l'esprit est divers selon celui qui commande et où la Révolution a établi un régime de suspicion et de délation qui rend toute discipline impossible. De cette armée du Nord, Luckner fut le chef jusqu'au 11 juillet, depuis lors La Fayette. Dans les places que les Autrichiens se préparent à attaquer, 15 000 hommes environ.

1. Voir *la Revue* du 1er mai 1910.

A l'Armée du Centre, d'où arrive La Fayette et où Luckner lui succède, 22 000 hommes environ, de composition pareille; par sa gauche, elle se relie à l'Armée du Nord et devrait, par sa droite, rejoindre l'Armée du Rhin qui, après un intérim de La Morlière, est commandée par Biron, 40 à 45 000 hommes. Entre l'Armée du Centre et l'Armée du Rhin prendra place en octobre l'Armée des Ardennes, fluctuante et momentanée, tout de même que les autres, dont à chaque instant on fait des détachements, selon que l'attaque paraît sur quelque point de la frontière menacer davantage.

Ainsi, à fin juillet, l'attaque principale venant au Nord-Est, on laisse à Dillon quarante-trois bataillons répartis entre un camp à Pont-sur-Sambre, Maubeuge et le camp de Maulde. La Fayette prend poste à Sedan avec 23 000 hommes; Luckner avec 25 000 aux environs de Metz; Biron avec le gros de l'Armée du Rhin, à Wissembourg, ayant Kellermann à Lautherbourg; on donne à son armée 48 000 hommes et on lui promet 8 000 hommes de renfort.

L'armée coalisée paraît formidable : 42 000 Prussiens, 6 000 Hessois, 14 000 hommes de l'armée des Princes français. 51 000 Autrichiens (corps de Clerfayt, de Hohenlohe-Krischberg, d'Erbach, d'Esterhazy), 2 000 Mayençais, 5 000 Condéens — 120 000 hommes contre à peine 96 000.

Dillon, avec Dumouriez sous ses ordres à Maulde et d'autres à peu près aussi sûrs à Pont et à Maubeuge, voudrait bien arriver à mettre son monde en état de servir, car tout n'est point de chanter et de prononcer des serments. Il s'efforce donc d'établir une discipline, de donner quelque instruction à ses volontaires, d'améliorer leur moral, fût-ce par des éloges hors de mesure. Il ne recule point devant l'exagération des compliments et il atteste en la solidité de ses hommes une confiance que les faits ne justifient point exactement, lorsque par exemple il présente comme une sorte de victoire la résistance vainement opposée par un poste français à une attaque des Autrichiens. Doit-on croire que, par de telles flatteries aux Volontaires de la Somme, il s'était proposé de gagner leur confiance?

Jusqu'où un chef qui descend aussi bas peut-il compter qu'il sera suivi? D'ailleurs y a-t-il un chef à présent si le trône s'écroule et si le pacte constitutionnel est déchiré? Par quoi,

sinon par là, la nation vit-elle, à présent que l'absolutisme légitime a été aboli. S'il n'y a pas de constitution, qu'y a-t-il? Donc à la première nouvelle des événements du 10 août, Arthur Dillon, de son quartier général de Pont-sur-Sambre envoie à toutes les troupes, à tous les gardes nationaux sous ses ordres, à tous les citoyens dans son commandement, l'ordre suivant : « De grands et sinistres événements ont eu lieu dans la ville de Paris : Le général Arthur Dillon, commandant en chef sur les frontières du nord, ne peut les communiquer à l'armée avant d'en avoir été instruit d'une façon officielle ou certaine; mais on assure que la Constitution a été violée. Quels que soient les parjures, ils sont les ennemis de la liberté française. Le général saisit cette occasion périlleuse de renouveler le serment de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le maintien et l'intégrité de la Constitution du royaume, décrétée par l'Assemblée nationale aux années 1789, 1790 et 1791 et d'être en tout fidèle à la Nation, à la Loi et au Roi. »

En même temps, il écrit aux généraux sous ses ordres, entre autres à Dumouriez : « Étranger à toutes factions je ne connais que la Constitution et mon serment. Je ne le violerai jamais. Combattre les ennemis du dehors était le vœu le plus cher de mon cœur. Depuis que je commande dans ce pays, je n'ai négligé aucun moyen pour en triompher. Les affaires présentent une nouvelle face. Je dois, dans le poste que j'occupe, faire connaître avec franchise quels sont mes véritables sentiments. Je vous prie d'insérer dans l'ordre qui sera donné demain au camp de Maulde celui que je vous envoie ci-joint. Je l'attends de la loyauté que vous m'avez promise, et, s'il le faut, je vous en donne l'ordre positif. »

Ce n'étaient point là de médiocres engagements, au lendemain du jour où la faction parisienne, appelant à soi des extrémités du royaume les instruments d'anarchie, organisant, avec un art auquel il faut rendre justice, l'attaque contre la Constitution, y procédant, avec un admirable mépris de toute loi politique ou criminelle, par l'usurpation des pouvoirs, l'assassinat individuel et les massacres par catégorie, avait prétendu s'imposer par la terreur à l'Assemblée législative, aux pouvoirs constitués, à la nation et aux armées — et y réussissait. De quel

côté était la légalité? Du côté de ceux qui, comme La Fayette et Dillon, résistaient aux vainqueurs du 10 août ou du côté de ceux qui se solidarisaient avec la Commune insurrectionnelle de Paris? Oui, mais, en même temps qu'il y avait la légalité non douteuse, il se posait une autre question moins claire : fallait-il croire que, pour défendre le territoire national contre les étrangers coalisés avec les royalistes, le roi constitutionnel faisait ce qu'il devait faire? Fallait-il croire que certains avertissements ne venaient point aux Autrichiens du château des Tuileries et que le jeu fût franc de la part des officiers employés qui tenaient à la noblesse? Qu'il y ait eu des trahisons, qui en peut douter? que le patriotisme surexcité en ait soupçonné plus encore, n'est-ce point naturel? Mais si l'on conçoit que certains aient cru sauver la patrie en renversant le trône, l'on ne doit pas moins être assuré que ceux-là qui avaient cru trouver la panacée sociale dans la Constitution de 91, qui étaient convaincus que le roi s'y conformait exactement et qui avaient prêté serment — et tant de fois! — de l'observer devaient s'efforcer de la maintenir.

Seulement, il eût fallu l'unanimité des généraux employés. Or, parmi les sous-ordres, certains tournèrent casaque, et ce fut, au premier rang, l'ancien ministre des Affaires étrangères et de la Guerre du roi Louis XVI, ce figaro militaire qu'on appelle Dumouriez. « Je suis désolé, mon cher général, écrit-il à Dillon, que vous ayez donné un ordre aussi imprudent : je me garderai bien de le faire exécuter dans le camp de Maulde. Vous auriez dû attendre les détails officiels et l'arrivée des commissaires et surtout ne pas donner une déclaration qui est un crime contre la souveraineté nationale. Je n'ai pas le temps de vous en déduire le motif, mais j'espère qu'en y réfléchissant, vous me saurez gré de ne pas obéir et que vous-même vous détruirez dans votre armée l'impression qu'a pu produire un ordre déplacé. Je vous dis la vérité comme ami, si vous avez un patriotisme à toute épreuve. » Ainsi, Dumouriez se refusait à obéir. Il tenait pourtant Dillon pour « un très brave homme, très loyal, trop fougueux pour être fin »; surtout, il était convaincu qu'il le tournerait à son gré : ne lui avait-il pas inspiré cet acte de révolte contre Luckner, cette convocation des officiers généraux en conseil de guerre en vue de prendre

une délibération pour sommer Dumouriez, auquel Luckner avait ordonné de se rendre à Metz et qui ne voulait point quitter le camp de Maulde, de ne point abandonner le département du Nord; sur les mêmes incitations, Dillon n'avait-il pas aggravé sa désobéissance en refusant d'exécuter l'ordre donné par La Fayette d'arrêter Dumouriez et de l'envoyer à la citadelle de Metz? Mais, puisque l'orage était passé, Dillon ne comptait plus. Dumouriez, qui, dès le 14 août, avait dénoncé Dillon aux commissaires de l'Assemblée a soin, dans ses *Mémoires*, de rejeter la rivalité qui était entre eux sur les idées divergentes en matière de guerre. Il dit qu'il tenait pour l'offensive, alors que Dillon voulait qu'on gardât la défensive — ce qui est formellement contredit par une lettre de Dillon au ministre de la Guerre qu'on peut croire du 2 août. Il affirme que Dillon était à ce point jaloux de lui que « cette jalousie le rendait facile à toutes les impressions défavorables qu'on lui donnait continuellement ». Tout cela, trouvé plus tard, a seulement pour objet de dissimuler que Dumouriez, malgré les services qui lui avaient été rendus par Dillon, était parfaitement résolu à l'évincer et, quoique son cadet de quatre ans comme maréchal de camp, de se substituer à lui pour le commandement de l'Armée du Nord. Il n'admettait point qu'il servît sous les ordres de Dillon, mais il admettait encore, pour le moment, que Dillon servît sous les siens. Il s'agissait seulement d'un de ces tours de gobelet auxquels Dumouriez excellait.

Le 14, Dillon, qui s'attendait à une attaque de l'ennemi sur toute la ligne, avait reçu, des commissaires de la Législative arrivés à Valenciennes, l'invitation de venir les trouver, et il s'en était excusé alléguant que l'ennemi était sur le point « de tenter une grande entreprise ». Mais il avait alarmé toute la ligne : « Nous sommes partout sur nos gardes, disait-il, bien disposés à mourir pour la défense de la patrie ». Et il terminait par ces phrases curieuses : « Si, dans la matinée, il n'y a pas d'apparence que les ennemis attaquent, soit ce camp (d'Aymeries), soit celui de Maubeuge, je me rendrai vers quatre heures à Valenciennes; s'ils marchent, je vous en ferai part en vous priant de vous rendre ici, où vous serez aussi commodément que tranquillement, dans un château éloigné de tout danger. J'ai grande impatience de connaître les motifs de votre mission.

Profondément affligé des événements que je n'ai appris qu'imparfaitement, mon courage ne peut jamais varier quand il s'agit de défendre la patrie. » Il y avait là déjà une rétractation en forme, que Dillon accentua le lendemain lorsqu'il alla à Valenciennes trouver les commissaires : Delmas, Dubois-Dubays et Bellegarde. Ils « reçurent ses excuses sur le serment et, non contents de le conserver dans son commandement », ils lui conférèrent le commandement de la partie de l'Armée du Nord vers laquelle ils avaient été envoyés, en lui enjoignant de ne plus prendre les ordres de La Fayette et d'agir seul.

Cependant les dénonciations pleuvaient : Dumouriez les enregistrait avec soin et en expédiait des copies à ses amis de l'Assemblée. Si lui-même souhaitait la place de Dillon, d'autres ne manquaient point de souhaiter la sienne, en particulier le maréchal de camp Beurnonville, qui servait sous ses ordres et qui s'émancipait à donner des avis qui ressemblaient très fort à des ordres. — On peut se demander s'il n'y avait point là-dessous quelque franc-maçonnerie ; car, dès lors, Riel dit Beurnonville, cet étonnant personnage dont la fortune est peut-être la plus surprenante de toutes celles qu'on fit durant ces vingt-cinq ans, était fort avancé dans les hauts grades. Quoi qu'il en soit, Beurnonville ne voyait que ceci à faire pour sauver cette frontière : « faire arrêter sur-le-champ et envoyer dans l'intérieur le général Dillon qui a manifesté son opinion. ... Dès cette nuit même, répétait-il, il faut que Dillon parte pour Paris, pour l'intérieur, sous une bonne escorte », et une troisième fois : « Si MM. les commissaires ne vont pas de l'avant, tout est perdu. Dillon et Lafayette sont d'intelligence... MM. les Commissaires peuvent encore tout sauver en faisant partir Dillon dès cette nuit pour Paris.... Revenez promptement, agissez vitement, efficacement. Tout dépend de MM. les commissaires. S'ils n'agissent pas, nous n'avons qu'à mettre la clef sous la porte. »

Si Beurnonville, sans doute pour ses intérêts personnels, se déclare ainsi inquiet, pour d'autres motifs, des capitaines de volontaires, des administrateurs et des citoyens de Douai, d'Avesnes, de la plupart des villes de la frontière, attirent l'attention de l'Assemblée sur ce général qui a voulu « acca-

parer l'armée ». Couthon, qui est aux boues de Saint-Amand, écrit aux Commissaires : « Je crains, mes chers collègues, une chose, c'est qu'Arthur Dillon vous ait déterminés à lui laisser le commandement de la frontière du Nord : si cela est exact, je craindrais beaucoup une insurrection parmi la troupe. L'on sait maintenant que ce général appartient à l'abbé Dillon qui a péri dans la journée du 10[1]. L'on sait qu'il est une des créatures de La Fayette et qu'il est comme lui royaliste à l'excès. Ennemi de l'Assemblée et disposé à agir dans le sens contraire des décrets qui assurent la Liberté et l'Égalité, avant d'avoir reçu officiellement les détails de la journée du 10,... il s'est avisé de déclarer dans un ordre qu'il a fait lire à son armée... que la Constitution était violée... Cet ordre, qui n'est pas autre chose qu'une censure criminelle du décret, qui ne tendait qu'à royaliser l'armée et à y étouffer le patriotisme qu'il est si essentiel d'y conserver; cet ordre, dans la circonstance, est un crime : c'est ainsi qu'en pensent tous les vrais amis de la Liberté. Le général Dumouriez a refusé, m'a-t-on dit, de s'y conformer : il a bien fait : c'est une preuve sûre qu'il est dans les bons principes et qu'il veut les maintenir dans son camp. Si cependant Dillon est resté en place et qu'il vienne avec vous à Maulde, je crains que l'armée, instruite de ses torts et qui a bien su le juger, n'oublie ce qu'elle doit à son titre et ce serait un double malheur s'il arrivait des événements fâcheux en votre présence. Je craindrais d'ailleurs que ce ne fût une occasion pour le général Dumouriez, et pour tous les bons officiers qui sont avec lui, de se retirer, car vous jugez bien que, sous un chef qui le déteste d'autant plus qu'il n'a pas voulu empoisonner son camp du royalisme que renfermait l'ordre de Dillon, vous sentez bien, dis-je, que, sous ce chef, son sort ne serait pas fort doux et, si l'on perdait le général Dumouriez, je crois que l'on compromettrait essentiellement dans cette partie de la frontière le salut public. Il a la confiance du pays; il est chéri du soldat; il est dans les grands principes. Tous ceux qui l'entourent sont comme lui; il ne connaît que les décrets et pas autre chose; c'est l'homme qu'il

1. Cela n'était point exact, mais, comme l'a raconté l'abbé lui-même, on avait massacré quelqu'un qu'on avait pris pour lui. D'où le bruit qu'il était mort.

faut à la Patrie.... Tout me fait désirer qu'il ait le commandement en chef. Je ne connais point de hiérarchie d'ancienneté. Ce sont des patriotes et des patriotes éprouvés qu'il nous faut. »

Moyennant un tel parrainage, Dumouriez, qui se trouve en même temps l'homme de Couthon et de la Gironde, ne peut manquer d'être préféré à Dillon, et Dillon, moyennant les dénonciations de Dumouriez et de Couthon, n'a guère de chances d'échapper. En effet, le 18, l'Assemblée — ce qui en reste, car à cette date déjà tous les députés de la droite et la plus grande partie de ceux du centre doivent, sous peine d'insultes et de coups, s'abstenir de paraître, — l'Assemblée donc, en sa souveraineté, rend un décret portant qu'il a perdu la confiance de la Nation et ordonnant qu'il soit remplacé; le 20, ce décret est confirmé par un deuxième décret rendu sur un rapport du district de Douai; il est à la vérité suspendu par un troisième décret alléguant les bons témoignages des commissaires; mais ce troisième décret est annulé par un quatrième, rendu à la suite d'une dénonciation de Thuring de Rhéys accusant Dillon de vouloir livrer Valenciennes; le 21, arrivent des lettres des Commissaires attestant le civisme de Dillon, et, le 26, des lettres de Dillon détruisant l'inculpation de Thuring — le même qui devait passer à l'ennemi en 1807.

La situation légale n'en reste pas moins telle : Dillon, qui eût été, par son ancienneté, commandant en chef de l'Armée du Nord, n'était que Dumouriez, par son intrigue ne se fût fait attribuer le généralat; Dillon, qui, à défaut du commandement en chef, auquel il avait été nommé par les Commissaires, a consenti à accepter sous Dumouriez, son cadet, un commandement de division, bientôt tourné en commandement d'armée n'en a pas moins officiellement *perdu la confiance de la nation*. Car, malgré deux renvois à la Commission extraordinaire, aucun autre rapport n'a été fait sur son cas et, depuis le décret du 20, annulant le décret qui a suspendu le décret deux fois confirmé de destitution, aucune autre disposition n'a été prise à son égard. C'est un bel exemple du genre du gouvernement qu'exerce une assemblée.

Quoi qu'il en soit, Dumouriez, étant parti le 25 août pour se

rendre à l'armée ci-devant de La Fayette, sous Sedan, le 27 les Commissaires du Corps législatif requirent Dillon d'aller le joindre. Il arriva le 29. Le 30, Dumouriez tint un grand conseil de guerre où Dillon, vu l'impossibilité d'attaquer l'ennemi de front, opina pour une puissante diversion dans les Pays-Bas; le même jour, sur l'ordre de Dumouriez, il vint à Donzy prendre le commandement de l'avant-garde, avec, sous ses ordres, deux maréchaux de camp, le Polonais Miaczinski, général du fait de la Confédération de Pologne, et l'Anglais Money, général du fait des insurgés belges. De Donzy, il alla à Mouzon, d'où il devait se rendre à Stenay : il eut ce jour une escarmouche vigoureuse à la Neuville avec les Autrichiens auxquels il fit perdre du monde, et il retourna à Mouzon où, le 1er septembre, Dumouriez vint le trouver pour concerter l'occupation des gorges du Clermontois. Mais le 4, Dumouriez, qui espère Chazot, Beurnonville et les troupes du camp de Pont-sur-Sambre, se détermine à occuper lui-même la trouée de Grandpré et à y tenir; et il détache Dillon pour occuper les gorges du Clermontois. — Dillon arrivera-t-il à temps? A la côte de Biesme, qui est le point essentiel, le général Galbaud n'a que deux bataillons, et le duc de Brunswick, maître de Clermont, semble pouvoir l'en chasser à son gré. Dillon marche pourtant par Varennes et la Chalade pour rejoindre Galbaud; à la Chalade, on lui annonce que Galbaud s'est retiré sur Châlons et que l'ennemi s'est rendu maître de Sainte-Menehould. Sans vivres et sans fourrages, engagé dans des gorges étroites où sa troupe peut être enveloppée, il gagne la plaine, Vienne-le-Château, où il trouve des vivres — et aussi des nouvelles. Galbaud, sur l'annonce de la venue de Dillon, a repris sa position à la côte de Biesme; aussitôt, Dillon met sa troupe en marche et va s'établir à cette côte « qui va devenir pour la France le détroit des Thermopyles ». Il y dispose en batteries les dix-sept canons qui sont toute son artillerie; il étend sa cavalerie jusqu'à Passavant; mais il ne peut empêcher divers échecs dus à l'indiscipline des troupes. Dégarni de plus de la moitié de son monde par Dumouriez qui craint d'être attaqué à Grandpré, il repousse, le 17 septembre, l'attaque dirigée contre lui; le 20, durant qu'on se canonne à Valmy, il tient contre une forte partie de l'armée prussienne qu'il pour-

suit avec deux bataillons, quelques centaines de tirailleurs et quatre canons jusque dans les jardins de Clermont.

Le 21, sur l'ordre de Dumouriez qu'affolent des fausses nouvelles, il fait une grande reconnaissance sur Clermont pour s'assurer que la ville est toujours occupée en forces par les Prussiens et les Hessois. Elle l'est à n'en pas douter, et quelle démonstration meilleure, plus probante, de l'utilité dont a été le maintien de Dillon à la côte de Biesme puisque, à Clermont, il a immobilisé ainsi au moins vingt mille hommes?

Dans les jours qui suivent, inaction. Dumouriez mène avec les Prussiens les négociations dont il s'est réservé le secret. Cependant les troupes hors des centres et des routes, comme celles de Dillon, ont, pour tenir, à s'approvisionner, et le problème n'est point facile à résoudre. C'est Dillon qui s'emploie par tous les moyens — et même de sa bourse — à chercher et à acheter des provisions. — Et puis la retraite des Prussiens se décide.

L'essentiel est ceci : le duc de Brunswick ayant pris Verdun le 2 septembre, est venu jusqu'à Clermont, mais n'a point occupé la côte de Biesme où Dillon s'est établi le 5 avec des forces suffisantes. Les Prussiens ont reconnu leur faute et, dans l'impossibilité de s'emparer de la côte de Biesme, ils ont été obligés à un détour de douze lieues pour se trouver le 20 à la hauteur de Sainte-Menehould, où ils auraient été le 4 s'ils avaient occupé la côte. Par suite de ce retard, Dumouriez et Kellermann ont pu faire leur jonction; et Dillon a contraint Brunswick à laisser vingt mille hommes devant lui. De là Valmy et la retraite des Prussiens.

« Il a donc bien mérité de la Patrie, écrira Merlin de Douai, le général qui a eu la sagesse d'occuper les conservatrices gorges de Biesme et le courage de les défendre. »

Mais ce jugement motivé d'un contemporain qui s'était entouré de tous les renseignements contradictoires, qui parlait en juge révolutionnaire, au nom du Comité de la Guerre de la Convention Nationale, ce jugement de Merlin de Douai, auquel on n'eut point coutume de reprocher son indulgence, a été revisé de nos jours. A la vérité, aux références que fournit l'auteur de cet arrêt de revision, il est difficile de se fier : ainsi dit il que tout l'honneur de la défense des Islettes revient non

pas à Dillon, mais à chacun de ses subordonnés, qu'il énumère comme s'ils avaient pris d'eux-mêmes leurs mesures et n'avaient reçu de leur chef aucun ordre ; il renvoie à ce sujet uniquement aux *Souvenirs* de Money, l'un des maréchaux de camp aux ordres de Dillon ; or Money a écrit : « Il n'aurait pas été possible de disposer des troupes avec plus d'habileté et, bien que, dans ses lettres au ministre, le général Dillon n'ait jamais cru devoir faire mention de moi, je me plais à lui rendre cette justice ». Cela suffit : il est impossible de vérifier les autres accusations, puisque l'unique référence est Money et que Money dit exactement le contraire de ce qu'on veut qu'il ait dit; par ailleurs, il semble bien que tout ce qu'on impute à Dillon se trouve intégralement réfuté. Mais pourquoi ces accusations? D'intérêt personnel on n'en voit pas, non plus que d'intérêt historique, sauf de porter sur Dumouriez et Kellermann tout le rayonnement de gloire de la France sauvée ; sauf que, cela ayant été une *thèse*, cette interprétation des textes a fourni peut-être du nouveau et que, le nom de Dillon étant peu connu et médiocrement sympathique, en daubant sur un courtisan de la reine, on ne risqua rien. On ne peut savoir, car on entre là dans le for intérieur.

Dumouriez, cadet de Dillon et fort son inférieur en talent et en expérience, n'avait eu qu'une idée : se débarrasser, par tous les moyens, dont la délation, de l'homme qui eût dû commander en chef, qu'il n'avait supplanté que par ses intrigues avec Couthon et qui continuait à jouer l'un des principaux rôles à l'Armée du Nord. Comme a écrit Money : « La jalousie ne cessa jamais de régner entre Dillon et Dumouriez ou plutôt celui-ci était mal intentionné vis-à-vis de Dillon ». Mais cela a été bien plus loin que ne l'imagine Money. Dumouriez avait assuré Dillon qu'il demanderait pour lui le commandement de l'armée « qui se trouvait depuis Rocroy jusqu'à Montmédy, sous le nom d'Armée des Ardennes ». L'a-t-il fait comme il l'affirme? cela est possible, quoique improbable : mais, tout de suite après que Dillon, en prenant poste malgré tout le monde à la côte de Biesme, a donné toute chance du salut, Dumouriez écrit, le 11 septembre, au ministre Servan : « Il faut absolument renvoyer Dillon, je l'ai jugé trop favorablement ». — C'est de politique qu'il s'agit et cela se rattache encore aux dénoncia-

tions au sujet du serment — et tout aussitôt, le 15, Servan expédie cet ordre éventuel que Dumouriez remettra à son gré : « *A M. Dillon.* Le Conseil exécutif provisoire vous destitue de la place de lieutenant-général dans l'armée de Dumouriez. »

Cependant Dumouriez ne remet point la lettre de Servan ; il laisse Dillon sauver l'armée et la France en tenant bon à la côte de Biesme, — exploit, moins retentissant, mais bien autrement méritoire que d'avoir entendu le canon à Valmy, — et par rien il ne montre à Dillon qu'il l'ait mis en disgrâce, mais, le 24, il écrit à Servan : « Je n'ai point encore remis (la lettre) quoique Dillon soit toujours le même. Westermann vous en dira les motifs ; mais je lui ai déjà enlevé le commandement de l'avant-garde pour le donner à Beurnonville (*Rien de cela dans le journal de Dillon*). Il me dissimule sa sensibilité sur cette préférence, mais je crois que le diable n'y perd rien. Je crois qu'il y a un moyen très simple de s'en débarrasser, c'est que vous l'appeliez à Paris sous un prétexte quelconque : quand il y sera, gardez-le bien et je donnerai la place à un autre. » Donc, de complicité avec ce général en chef qui veut se débarrasser d'un subordonné qu'il jalouse, le ministre de la Guerre, qui a en poche, depuis le 18, une lettre écrite le 17 par Dillon le mettant en demeure de lui communiquer ce que la Convention a décidé à son égard, le ministre de la Guerre propose au Conseil exécutif d'écrire à Dumouriez cette lettre destinée à être mise sous les yeux de Dillon : « Il sera important, d'après les événements du moment et ceux qui se préparent, de vouloir bien m'envoyer un officier qui vienne en rendre compte au Conseil. Il m'ordonne de vous écrire qu'il a jeté les yeux sur M. Dillon pour remplir cet objet. » A cela, Dillon répond : « Je suis prêt à obéir à tout ordre qui me mettra à même de servir la patrie et la cause de la liberté : mais permettez-moi de vous faire observer qu'astreint à mon poste, que je connais bien et qui est très important, je ne me suis occupé, depuis que je sers sous les ordres de M. Dumouriez, que d'obéir à ceux qu'il m'a donnés. J'ignore parfaitement tous les plans de campagne qui ont pu être faits. Je vois d'excellentes dispositions faites pour repousser de tous côtés l'ennemi. Je désire, au moment où les négociations viennent d'être rompues, rester au poste honorable où je suis placé.

J'espère prouver que le général Dumouriez n'a pas mal placé sa confiance lorsqu'il m'a ordonné de l'occuper. Je vous prie de trouver bon que je ne quitte pas l'armée de vue tant que ses armées et les nôtres seront en présence. »

La machination de Dumouriez et de Servan a donc échoué devant la simplicité militaire de Dillon : mais ce qu'il est intéressant de prouver, c'est qu'il ne s'agissait là que d'une jalousie de personnes, ou tout au plus d'une querelle politique : autrement, comment Dillon, du commandement d'une division, se fût-il trouvé élevé à celui d'une armée : celle des Ardennes, et comment, si l'homme était suspect et si ses talents étaient nuls, Dumouriez eût-il doublé l'Armée des Ardennes par des renforts tirés de sa propre armée ?

Pourtant, Dillon, ayant appris, le 29 septembre, qu'entre les Autrichiens et les Hessois campés à Clermont « régnait la plus grande discorde », a proposé à Dumouriez de prendre 1 200 hommes du camp de Biesme pour les porter à Passavant, afin de tâter l'ennemi du côté de Rarécourt ; le 1er octobre, avec ses 1 200 hommes, il a marché sur Fleury et Autrecourt où il a su qu'était l'ennemi, et, avec les dragons du général Neuilly et les hussards du 5e du colonel Lamarche, il a réussi, des deux côtés, une des plus jolies opérations de guerre, car ainsi peut-on parler de l'enlèvement à toute bride, par des dragons du 2e, du pont d'Autrecourt gardé par un poste de quarante Hessois, dont trente-huit restent sur la place, l'officier seul étant sauf lorsqu'il est pris. Le lendemain, décidé à suivre les Hessois qui ont précipitamment levé leurs camps de Clermont, Dillon donne ordre au général Money de marcher sur Clermont avec tout ce qui est resté à la côte de Biesme, et il envoie demander des renforts à Dumouriez. Ces renforts arrivent le 3 ; ils font plus que doubler les forces mises aux ordres de Dillon, les portent à vingt bataillons et neuf escadrons qui, dans la soirée, sont organisés en divisions et en brigades. Le 4, Dillon pousse en avant sa petite armée autour de Verdun, si bien que, le 5, « il est maître de tous les postes qui environnent la ville et l'ennemi est complètement cerné des deux côtés jusqu'à la Meuse ».

Malheureusement, l'exemple qu'a donné Dumouriez a été contagieux : les généraux, au lieu de combattre, s'amusent à

négocier et prétendent y réussir d'autant mieux que ce n'est point leur état. De plus, il leur paraît héroïque et romain de traiter les rois de façon cavalière et de faire connaître aux divers Antiochus qui attaquent la France, devenue république depuis le 22 septembre, qu'en chaque commandant de division revit un Popilius Lénas. Arthur Dillon a donc profité de l'enlèvement de l'officier hessois au pont d'Autrecourt pour entrer en correspondance avec le landgrave de Hesse-Cassel qui lui est opposé. Il lui a renvoyé cet officier en saisissant « cette occasion pour offrir à S. A. S. quelques réflexions dictées par l'humanité et la raison. » Il a commencé par poser le principe de la souveraineté du peuple : « Libre et absolument indépendante à jamais, la nation française a repris ses droits et a voulu changer la forme de son gouvernement ; tel est, a-t-il dit, le précis de ce qui se passe en France ». Et, partant de là : « S. A. S. le landgrave de Hesse-Cassel amène en France un corps de troupes : comme prince, il sacrifie ses soldats pour une cause qui lui est étrangère ; comme soldat, il doit apercevoir la situation où il se trouve ; elle est périlleuse pour lui : il est entouré. Je lui propose de reprendre demain matin le chemin de son pays ; de vuider le territoire français. Je lui procurerai les moyens de passer en sûreté près des armées françaises, qui se sont rendues maîtresses de plusieurs points par lesquels il doit passer. Cette proposition est franche : je demande une réponse catégorique et formelle. La République française excuse une erreur ; mais elle sait venger sans pitié l'envahissement et le pillage de son territoire. »

Dillon, qui se croyait assuré de la mésentente entre Hessois et Autrichiens, voyait là une manœuvre des plus habiles, puisqu'on était déjà ailleurs en conversation avec les Prussiens et qu'il ne resterait bientôt en armes, devant les Français, que de petits corps autrichiens et les émigrés. Il avait rédigé sa lettre de concert avec son état-major et en particulier le général Galbaud, « dont les principes ne pouvaient être suspects » ; il avait si peu l'intention d'en faire mystère qu'il en tirait vanité et que, le 9, il la remit avec toutes les autres pièces relatives à ces affaires aux commissaires de la Convention qui, avec le général Kellermann, étaient venus dîner à son camp de Sivry-la-Perche. On était d'ailleurs entre Français et Coalisés

(sauf Autrichiens) aux confidences ; le 8, en avant de Verdun, le général Labarolière, commandant les troupes légères, accompagné du général Galband, de l'artillerie, avait eu avec le général Kalkreuth et un général hessois une conférence, où, après « avoir bu l'eau-de-vie ensemble », on partit de niaiseries de tirailleurs pour reviser le traité de Versailles, sur quoi Galband dit des choses profondes, ainsi : « Il y a longtemps que le roi de Prusse aurait dû reconnaître que, par une fausse politique, il allait devenir la victime d'une cour perfide, que Frédéric sut toujours apprécier et qui ne renonça à l'alliance de la France que parce que la cour de Louis XV, encore plus perfide, sacrifia les intérêts du peuple à l'ambition d'un courtisan ». Là dessus, Kalkreuth trouva la conversation si intéressante qu'il alla chercher le duc de Brunswick, généralissime, et que le duc de Brunswick après quelques mots sur les tirailleries, s'empressa d'entrer au vif : « Causons un peu de votre nation, dit-il. Je l'aime et je l'ai prouvé plus d'une fois ; je suis fâché que Dumouriez, au sujet de mon dernier manifeste, ait pris la mouche pour quelques paroles insignifiantes qui s'y trouvent. Ces expressions se jettent dans le peuple, mais des personnes instruites savent les apprécier, et je suis étonné que Dumouriez y ait donné plus de valeur qu'elles n'en ont. » Et, des excuses sur son manifeste, il était arrivé presque à la reconnaissance du droit qu'avait la nation de choisir son gouvernement ; à ce moment, un émigré, en uniforme de maréchal de camp et cocarde blanche, le baron de Klinglin, s'étant approché du groupe, Brunswick « fit à Klinglin le geste le plus méprisant », et il dit aux deux généraux patriotes : « Vous voyez comment je traite les émigrés ; je n'ai jamais aimé les traîtres. Faites en tout ce que vous voudrez, peu nous importe. » L'on aborda ensuite la reddition de Verdun, et Brunswick, tout en réservant l'opinion du roi de Prusse, dit : « Le Français est une nation bien étonnante ; à peine s'est-elle déclarée république qu'elle prend déjà le langage des républicains ».

On convint de se revoir, Kalkreuth devant être muni des pouvoirs du roi son maître et les Français d'instructions de Dumouriez. Mais Dillon est pressé : dès le 21, il somme le commandant de la place de Verdun et citadelle « de lui céder cette place et de l'évacuer à l'instant ou dans un délai

qu'il prendra dans la journée ». Dans l'après-midi, le général Kalkreuth répond par une demande de conférence où Dillon se rend tout aussitôt, et le Prussien se déclare trop heureux s'il pourrait concourir à un arrangement également avantageux pour les deux nations. « Je sais, dit-il, que le roi est très disposé à écouter toute proposition honorable et qu'il ne tiendra pas à lui qu'on n'y parvienne franchement. » On commence donc par vitupérer conjointement « le monstrueux traité de 1756 », et Kalkreuth déclara que, quant à la guerre présente, « il la trouve aussi impolitique, de la part du roi, que celle de 1756 l'était de la part de Louis XV » ; puis, s'étant mis d'accord là-dessus, Dillon invoque « la sublime déclaration de ne point commencer de guerre dans la vue de faire des conquêtes ». Kalkreuth convient que cela était bien noble, mais il demande : Quelles garanties la France en donnera à l'Europe. « Son intérêt, répond Dillon, et surtout la loyauté et la franchise qui doivent servir de base à tout gouvernement républicain. » Il suffirait que le roi de Prusse évacuât le territoire français, qu'il reconnût la République et les pouvoirs délégués à la Convention nationale et tout serait pacifié. Pour le moment, il rendrait Verdun. Kalkreuth n'en disconvient pas : « J'espère que notre conduite en vous remettant la place vous prouvera le désir du roi de s'arranger avec la France. — Il ne faut pas Verdun seulement, reprend Dillon, mais Longwy. — Ce ne sont pas les Prussiens qui occupent Longwy, riposte Kalkreuth, mais « ce que le roi pourrait promettre ce serait de ne se mêler en rien de sa défense. — Ce n'est pas assez, » conclut Dillon qui veut l'évacuation formelle de Longwy. On se sépare avec des souhaits d'alliance prochaine et, pour les affirmer, le même jour 11 octobre, le général prussien Courbière annonce au général Dillon que, dès le lendemain 12, la porte de secours sera occupée conjointement par les troupes du roi et par les troupes françaises et que le terme de l'évacuation entière de Verdun pourra avoir lieu le 14. « C'est d'après cela, dit-il, que je suis autorisé à convenir des points de la capitulation. » Et au sujet des habitants qui ont accueilli le roi de Prusse et les émigrés, les Prussiens ne stipulent aucune garantie, les livrant ainsi nus et sans défense aux représailles de la République.

Ainsi Dillon a-t-il réussi dans toutes ses entreprises, et les Commissaires à l'armée de Châlons lui rendent-ils un complet hommage ; ainsi, plus qu'homme au monde, a-t-il contribué à sauver Paris et la France ; ainsi, sans coup férir, a-t-il repris Verdun. Ce sont des beaux succès à coup sûr, tels qu'il doit les payer : comme l'écrit Money, « on veut avant tout lui reprendre son commandement ». Il a fourni contre lui-même une arme qui se briserait à la vérité à la première inspection, mais dont on ne permettra point l'examen. La faction dont Dumouriez est l'âme et qui, par deux fois déjà, a échoué dans ses complots contre Dillon, le tient à cette fois. Le 11 octobre, sur lecture de sa lettre au landgrave de Hesse, certains des membres de la faction proposent contre Dillon un décret d'accusation. La Convention ajourne jusqu'au compte à rendre par le Conseil exécutif. Le même jour, le Conseil exécutif, sans avoir reçu aucun renseignement nouveau, préjuge la solution envers « le général qui, sous le vain prétexte d'une fausse générosité et s'arrogeant un pouvoir qui ne lui appartient pas et dont il fait un abus coupable, écrit de telles lettres à un prince. » D'ailleurs, le Conseil exécutif[1] mande à la Convention qu'il ne lui est parvenu aucun des renseignements que la Convention attend de lui, mais que Dumouriez, qui doit ce jour-là se présenter à la barre, en saura sans doute davantage. Dumouriez est donc interrogé par le président sur la lettre de Dillon au landgrave. Il répond qu'il ignore ce qui a pu déterminer Dillon à écrire cette lettre, que, quant à lui, il ne la regarde que comme une bravade et qu'au surplus le général Dillon s'est toujours bien conduit. De la lettre, comme Dillon l'avoue lui même, une seule phrase est répréhensible : « *Je lui procurerai les moyens de passer en sûreté près des armées françaises qui se sont rendues maîtresses de plusieurs points par où il doit*

1. Il faut citer le procès verbal : « Sur la lecture de cette lettre il s'est élevé une discussion. Le général Dillon paraissait avoir, dans sa lettre, excédé les pouvoirs d'un commandant de troupes. Il paraissait même prévenu d'avoir voulu faciliter aux troupes étrangères des passages pour échapper aux armes de la République. Le décret d'accusation a été proposé. Il a été représenté que la lettre du général au landgrave pouvait n'être qu'une ruse de guerre que les circontances l'auraient déterminé à employer ; que les Commissaires de la Convention, qui avaient le pouvoir de suspendre tous les officiers, n'eussent pas manqué d'en faire usage contre le général si sa conduite l'eût rendu suspect de trahison. »

passer ». Mais qui peut dire qu'à ce moment il ne croyait point conclue entre Dumouriez et les Prussiens cette fameuse convention qui ouvrait à ceux-ci les routes de leur pays, et si les excuses qu'il donne à ce sujet sont médiocres, comment eût-on tenu rigueur à celui qui venait de reprendre Verdun sans un coup de fusil? Les négociations avaient du bon et l'on en avait la preuve : la Convention passe donc à l'ordre du jour sur la proposition d'accusation ; mais le Conseil exécutif, d'accord avec Dumouriez, poursuit le but qu'il s'est donné d'écarter Dillon. Le 13, il prend un arrêté par lequel il mande à Paris le général Dillon pour y rendre compte de sa conduite et, « par là, il lui retire de fait le commandement de l'Armée des Ardennes qui a, de suite, été confié au général Valence ».

Ainsi se remplit, comme on voit, le plan de la faction qui met sous sa main, en même temps, les trois armées dont la France républicaine dispose sur les frontières du Nord et de l'Est. Valence, le neveu de madame de Montesson, l'homme lige des d'Orléans, substitué à Dillon et agissant de concert, d'une part, avec Dumouriez et son pupille Égalité fils, de l'autre, avec Kellermann tout acquis, c'est, à bref délai, la réussite de la conspiration orléaniste — et Dillon, par cela seul qu'il fut suspect aux Orléanistes, tout à l'heure traîtres à la Nation; par cela seul qu'il fut ainsi jésuitiquement éliminé par eux, en reçoit, avec un certificat de civisme, l'estime des patriotes.

A ce point Dumouriez eût été empêché de justifier cette élimination de Dillon que, dans ses *Mémoires*, à peine s'il la mentionne : « A cette époque, écrit-il, Dillon fut destitué ». Cela le dispense d'entrer dans des raisons et d'expliquer pourquoi et comment il agit.

Le 15 octobre au soir, Dillon est touché à son camp de Fleury par un billet du général Kellermann l'invitant à se rendre sur-le-champ à Verdun. Il y court et y trouve l'ordre du Conseil exécutif provisoire. Sans rentrer à son camp, il part pour Paris. Dans son armée, l'émotion est très vive : elle se traduit en particulier par cette lettre que le citoyen Paul-Victor Lefebvre, dit Deville, capitaine au sixième régiment d'infanterie, commandant des grenadiers à l'armée des Ardennes, adresse au ministre de la Guerre : « J'apprends que le général

Dillon a été destitué de son commandement à cause de la lettre qu'il a écrite au landgrave de Hesse. Je puis et je dois vous assurer que cette lettre a été faite au milieu d'un grand nombre d'officiers de l'armée, que tous l'ont approuvée et en ont trouvé le style et le sujet fort nobles, dignes de la générosité et de la fierté républicaines. Je suis peut-être le seul qui ai fait une réflexion sur l'objet dont on l'accuse aujourd'hui. Je lui ai dit que le landgrave l'embarrasserait beaucoup, s'il acceptait son offre, attendu qu'il n'avait pas le pouvoir de lui donner un sauf-conduit : à quoi il a répondu, ainsi que tout le monde, que le landgrave n'accepterait pas, sa position n'étant pas assez mauvaise pour s'humilier à ce point, qu'il était assez beau qu'un général de la République pût écrire sur ce ton à un despote et que, d'ailleurs, s'il acceptait, il n'était pas douteux que les généraux en chef ne ratifiassent, que la Convention nationale et le pouvoir exécutif n'approuvassent et qu'enfin c'était au nom de toutes ces autorités supérieures qu'il jetait cette idée... » Et, après une justification en règle de Dillon, Paul-Victor Lefebvre dit Deville terminait ainsi : « Citoyen Ministre, je sais que la liberté est ombrageuse et nul n'est plus défiant que moi. Je sais que nul ne doit empiéter, même en apparence, sur le pouvoir exécutif, mais je sais que le général Dillon est de tous les soldats celui dont on a moins à craindre qu'il veuille s'élever au-dessus de la loi et qu'il a servi de bonne grâce sous des chefs qui étaient ses aides de camp généraux. Je ne suis point son ami, ni ne lui ai point d'obligation, mais c'est par amour pour mon pays que je rends cette justice à un citoyen que je crois innocent et qui est capable de bien servir. » Il y a mieux : le général d'artillerie Galbaud, qui a joué le rôle principal dans les conversations avec Kalkreuth et Brunswick et qui, par un mémoire en date du 4 novembre, intitulé : *Observations sur la campagne de 1792 et sur l'importance de la côte de Biesme*, mémoire presque entièrement consacré à l'apologie de Dillon, rend à ses intentions comme à son caractère le plus affectueux témoignage.

Le Conseil exécutif était déterminé à ne point tenir plus compte des victoires de Dillon que de la voix de son armée se solidarisant avec lui. Dillon arrive à Paris dans la nuit du 20 au 21 ; le 21, il écrit au ministre pour demander audience, et

lui, général en chef. il n'est point reçu ; le 22, il se rend aux Tuileries, demande par écrit à être admis au Conseil exécutif ; il n'est point reçu. On lui répond par un arrêté lui enjoignant de rendre au ministre de la Guerre le compte qui lui a été prescrit. Le 28 octobre, il remet au ministre de la Guerre ce compte qui est imprimé et distribué le 1er novembre. Point de réponse. Il insiste, il sollicite chaque jour, — rien.

Le 8 novembre, le Conseil décide que son affaire sera rapportée à la prochaine réunion. Il n'en est rien de plus. Le 16 novembre, exaspéré de ces formes qu'on a adoptées vis-à-vis de lui, de cette destitution cachée sous un refus de l'employer, de cette décision qui « le prive de son état dans le monde après avoir constamment consacré sa vie et sa fortune à se mettre en état de le bien remplir », Dillon somme le ministre d'avoir à lui donner une autre réponse que des mots dilatoires. « Le Conseil exécutif, qui ne peut vouloir être injuste à mon égard a sans doute, écrit-il, des motifs fondés pour en agir ainsi à mon égard. Je ne demande d'autre grâce que celle de les connaître. Sans doute, il ne me la refusera pas, sans quoi son autorité et ses décisions seraient plus redoutables que celles du Conseil secret de Venise. »

Mais c'est ainsi ; le 17 novembre, le ministre de la Guerre l'informe de la décision qu'a prise le Conseil et de la cessation de son activité et de son traitement. Protestation de Dillon qui demande qu'on examine son affaire et qu'on lise sa justification. Le 20, sur le rapport, fait par le ministre de la Guerre du compte rendu par Dillon et des différentes demandes formées par ce général, « le Conseil exécutif a renvoyé au ministre de la Guerre celles de ses demandes sur lesquelles il appartient au ministre de prononcer et, quant aux autres objets, le Conseil n'a pas cru devoir les prendre en considération et il a passé à l'ordre du jour ». Comprenne qui pourra.

Le même jour, 20 novembre, ayant eu connaissance de cet oracle sibyllin, « rebuté, comme dira Merlin de Douai, de la lenteur du Conseil exécutif à s'occuper de sa conduite et entrevoyant déjà qu'il n'était rien moins que disposé à s'expliquer sur les inculpations dont il était l'objet », Dillon casse les vitres : il s'adresse directement à la Convention, laquelle, par un décret du même jour, renvoie au Comité de la Guerre la

lettre de Dillon et son compte rendu en le chargeant de faire incessamment un rapport sur l'un et sur l'autre. Merlin de Douai est chargé de faire le rapport qui est distribué le 30 janvier 1793, et où avec une lucidité absolue il évoque toute l'histoire légale du général : il prouve que, commandant une division, un corps d'armée et même une armée, Dillon n'en était pas moins décrété d'incivisme; il établit quelle fut pourtant sa conduite aussi bien après le 10 août que depuis l'invasion; et il conclut par cette proposition de décret :

« La Convention nationale, après avoir entendu son comité de la Guerre, rapporte le décret du 18 août 1792, par lequel le lieutenant général Dillon a été déclaré avoir perdu la confiance de la nation et décrète qu'il n'y a lieu contre lui à aucune inculpation. »

Ce décret est adopté le 8 février, mais le Conseil exécutif ne se rend point pour si peu. Le 17, il n'a encore pris aucune décision pour réintégrer Dillon qui, pourtant, le 11, le 15 et le 17, a été entendu sur divers renseignements qu'il est venu proposer au Conseil relativement aux affaires coloniales et qui a communiqué à trois commissaires expressément nommés : Carnot, Despinassy et Merlin, un plan sur ces mêmes colonies. Alors, ce même jour 17, Dillon écrit au ministre de la Guerre, le général en chef Beurnonville, le Beurnonville qui, comme on voit, a mis à profit ses dénonciations du mois d'août précédent et qui, depuis le 4, a le portefeuille : il lui écrit pour lui rappeler, en même temps que ses services dès la guerre d'Amérique, ce qui s'est passé depuis le 13 octobre. Le décret du 19 août est rapporté, dit-il, « j'ose croire que le Conseil exécutif jugera maintenant qu'il n'existe contre moi aucune trace de méfiance de la part de la Convention nationale. Je demande donc, citoyen ministre, à reprendre mon service et à être employé conformément à mon grade et à mon ancienneté; en me jugeant par vous-même, vous saurez apprécier avec quelle impatience je désire connaître le poste qui m'est destiné pour défendre la patrie et pour employer mon zèle et tous mes moyens pour aller combattre de nouveau ses nombreux ennemis. L'amour de mon pays, celui de mon métier et le désir d'acquérir une gloire méritée sont les seuls sentiments qui m'animent; eux seuls m'ont déterminé à un pénible sacri-

fice en abandonnant depuis quatre ans ma femme et mes enfants auxquels je suis extrêmement attaché et avec qui je pourrais mener une vie aussi douce qu'aisée. J'ai dépensé pour le service de la République quatre fois plus que je n'en ai reçu ; je ne demande point de dédommagement, mais seulement une réponse franche, décisive et prompte du Conseil exécutif. Il m'est impossible de languir plus longtemps dans l'incertitude et j'ai même l'amour-propre de croire que, lorsque j'offre loyalement quelques talents militaires acquis par une longue étude et de l'expérience, le Conseil exécutif ne voudrait point les rejeter, à moins qu'il n'ait des raisons que je ne puis en aucune manière deviner ».

La réponse du Conseil exécutif fut un arrêté autorisant le ministre de la Guerre « à employer ce général dans la ligne seulement, et non comme chef ».

Il y avait là un acte d'usurpation sur les droits de la Convention, un acte inqualifiable d'hostilité contre Dillon. A la vérité on lui a seulement annoncé sa mise en activité et, pour le reste, on lui a donné de bonnes paroles. Mais ces paroles l'inquiètent, ainsi que « la manière franche et loyale dont le ministre lui a parlé relativement à sa destination future ». « Permettez-moi, lui écrit-il le 28 février, qu'à cet égard je vous offre quelques réflexions. La Morlière et Custine exceptés, je suis le plus ancien officier général au service de la République : je suis maréchal de camp du 17 mai 1783 et lieutenant général du 13 juin 1792. J'ai trente ans de services effectifs sans avoir jamais obtenu un seul congé, et de plus six campagnes de guerre et quatre années qui comptent double, employé comme officier général aux colonies. J'ai commandé, dès 1779, un corps de 8 000 hommes à Savannah ; j'ai commandé les troupes à la prise de deux îles anglaises et me suis trouvé à la prise de toutes les autres et à quatre combats de mer. J'ai plus d'actions de guerre qu'aucun de mes contemporains et cependant, sur neuf généraux en chef, huit sont mes cadets. Si tous avaient rendu des services, s'ils avaient, comme vous, obtenu des grades à la pointe de leur épée et coopéré efficacement à chasser les ennemis de France, je ne me plaindrais pas, mais, parmi les généraux, j'en vois qui n'ont jamais vu tirer un coup de fusil, pas même la campagne dernière ; un qui

les a évités et qui est méprisé des troupes et à qui on confie néanmoins la défense de toutes les côtes de l'empire ; d'autres dont l'incapacité absolue est généralement reconnue ; n'ai-je donc pas raison de réclamer et de qui pourrai-je espérer justice, si je ne l'obtiens d'un ministre juste, et bon soldat lui-même, et qui a été à portée de juger nos moyens et de connaître la loyauté de mon caractère, qui sait que j'ai abandonné dans des climats éloignés ma femme à qui je dois tout, des enfants et mes intérêts les plus chers pour me livrer uniquement à l'amour de la gloire militaire qui m'a toujours dominé dans l'ancien régime comme sous le nouveau ?

« J'ose croire que la Convention Nationale (à l'exception d'une douzaine d'hommes dont je rougirais d'avoir les suffrages) et mes frères d'armes me rendent justice sur tous les points et que le public a su enfin apprécier à leur juste valeur la nature des inculpations que l'on avait dirigées contre moi.

« Si, le 6 octobre dernier, lorsque le danger était passé, Servan a pu se faire nommer général, créer deux autres places et les donner à des hommes qui n'avaient pas même vu l'ennemi, ne pouviez-vous, vous qui venez d'être appelé pour sauver l'État dans les moments les plus périlleux, placer ou nommer à votre gré ceux que vous croyez capables de seconder vos efforts et réparer les injustices non méritées qu'ils ont éprouvées ?

« Je vous demande avec confiance un commandement en chef. Je crois l'avoir mérité et pouvoir l'exercer d'une manière utile. Vous croyez sans doute à la guerre avec l'Espagne, et cependant, l'armée que commande Servan est à peine organisée et vous n'en avez pas une au point où il est le plus nécessaire d'en avoir : dans le Roussillon ! Chargez-moi de cette besogne, en me donnant le commandement des troupes dans les départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Je connais très bien toute cette frontière ainsi que la Catalogne. Si vous ne pouvez me donner le titre de général en chef, que je sois au moins indépendant de Servan, qui aura de son côté cinq départements et une frontière qui lui laisseront plus de besogne qu'il ne pourra peut-être faire.

« Je crois que ma proposition tend au véritable bien de la chose. Je vous promets activité et fidélité et que vous n'aurez jamais qu'à vous louer de la justice que vous m'aurez rendue. »

Jusqu'au dernier moment, en *post-scriptum*, il fait des combinaisons et des propositions ; mais le ministre répond : « Je ne puis déplacer aucun général pour vous placer en chef ; les généraux en chef commandent dans toute l'étendue de leur commandement. Quand on aime bien son pays, on le sert en sous-ordre comme en chef ; je désire vous employer, mais en me conformant aux lois. » Ces paroles écrites par l'Ajax français sont délicieuses.

Le 7 mars, Beurnonville désigne Dillon pour servir à l'Armée du Rhin : mais Dillon, par une lettre qu'il adresse le 16 au Conseil, refuse cette destination et renvoie l'ordre de service qui lui a été remis pour être employé comme lieutenant général de l'Armée du Rhin sous les ordres de Custine. Le Conseil, persistant dans ses délibérations précédentes, renvoie au ministre de la Guerre la lettre de Dillon et l'ordre de service qui y était joint. Le 18, Custine réclame instamment Dillon dont les talents lui sont nécessaires, et il lui écrit directement de le rejoindre. Dillon refuse. Le 22, le ministre l'invite à partir sans retard pour sa destination ; Dillon déclare, le 24, qu'il n'en veut pas : il demande à être employé dans l'armée du général Dumouriez ; sa demande est rejetée. Le Conseil arrête qu'il n'y a pas lieu de délibérer ; que Dillon devra se rendre à l'Armée du Rhin, faute de quoi il sera rayé du tableau des lieutenants généraux.

Le 26, il a l'air de se résigner ; il écrit un mémoire pour demander le relief de ses appointements à compter du 15 novembre dernier, époque où il a cessé d'être payé. « Aujourd'hui, allègue-t-il, le Conseil exécutif vient de lui fixer une destination. La guerre et la situation des Iles-du-Vent n'ayant pas permis d'en recevoir ses revenus, il a un besoin pressant des appointements qui lui sont dus. » Le 27 mars, arrêté conforme portant qu'il sera payé par la Trésorerie nationale de ses appointements depuis le 17 novembre 92 jusqu'au 8 janvier 93, époque à laquelle un décret de l'Assemblé nationale dudit jour à fixé la cessation du traitement des officiers généraux suspendus ou destitués.

Le 1er avril, il n'est point parti encore : Custine insiste sur l'envoi d'un lieutenant général à son armée ; le Conseil arrête que le ministre de la Guerre par intérim mandera au

lieutenant général Dillon qu'il ait à partir sur-le-champ pour l'Armée du Rhin à laquelle il est destiné, qu'autrement il sera considéré comme ayant refusé de servir et, en conséquence, sera rayé du tableau des officiers généraux de la République. »

Cette mise en demeure lui parvient-elle ? On ne saurait le penser; dès le lendemain : « Sur l'exposé fait au Conseil de différents rapports qui méritent confiance et qui rendent le général Dillon très suspect d'intentions inciviques », l'adjoint au ministre de la Guerre, La Saussaye, est chargé de lui mander que son départ pour l'Armée du Rhin est suspendu jusqu'à nouvel ordre.

Le 21 avril, Dillon écrit aux citoyens députés à la Convention composant le comité de Salut public pour demander à sortir de « cet état d'incertitude ». « Je ne sollicite rien de vous, citoyens, qu'une décision à cet égard. Si vous croyez que je puisse être utile et que vous désiriez m'employer, ma vie et tous mes moyens sont dévoués à la défense de ma patrie. Si ce n'est pas votre intention, cela me paraîtra très simple. » Et il expose ce qu'il a voulu faire en prenant du service : « Disposé avant la guerre, dit-il, à me retirer dans le sein de ma famille, je crus, en la voyant déclarée, qu'un militaire qui contribuerait efficacement à garantir sa patrie de la fureur des puissances étrangères combinées aurait acquis une gloire aussi satisfaisante que pure ». Mérite-t-il encore la confiance du Comité ? Voici que le citoyen Delmas lui a demandé un travail sur les moyens de défense de la République. Il a remis la première partie; il prépare la seconde. « Il ne demande d'autre récompense que celle de pouvoir se rendre aux vœux d'une famille chérie, » et, pour cela, il sollicite la recommandation du Comité pour obtenir les passeports nécessaires le plus tôt possible.

Le travail que Dillon a remis à Delmas, intitulé *Idées Générales relatives à un plan de Campagne défensif sur tous les points du territoire de la République française*, n'était point, comme on eût pu le penser, une réunion de phrases déclamatoires, mais un groupement des faits de détail les plus caractéristiques, une critique très acerbe des mesures de désorganisation, un appel énergique aux principes de discipline, un exposé des mesures à prendre pour rétablir les armées. Nulle flatterie —

tout au contraire. Pourtant, le 23 avril, le Conseil exécutif ayant arrêté qu'il serait ouvert au conseil, avec ceux des généraux qui se trouvaient à Paris, une conférence ayant pour objet d'examiner la position du général Dampierre et de déterminer si l'on devait lui donner l'ordre de livrer bataille, Dillon fut convoqué avec La Bourdonnaye. Achille du Chastelet et Grimoard. Le procès-verbal de la conférence fut envoyé à Dampierre et le Conseil décida de former incessamment et de délibérer, dans les mêmes conditions, « un plan général d'opérations pour la défense générale de toute la frontière depuis Dunkerque jusqu'au Rhin. »

Mais, vingt jours plus tard, le 15 mai, le Conseil exécutif décide que Dillon ne sera point compris dans le tableau de l'état-major de l'armée arrêté à cette date. En conséquence, à dater du 1er juin, il est suspendu de ses fonctions. Il en est informé le 13, et il répond le 14 au ministre de la Guerre, le citoyen Bouchotte : « J'ai reçu hier votre lettre en date du 1er de ce mois par laquelle vous m'apprenez qu'à compter dudit jour 1er juin, je ne suis plus employé dans les armées de la République. Cette exclusion, citoyen, est honorable pour moi quand je considère les nombreux novices que le comité de Salut public et le Conseil exécutif viennent de placer à la tête des armées de la République ; je fais des vœux pour que des talents innés en eux puissent suppléer à leur inexpérience et ne point faire regretter les injustices commises envers les officiers généraux les plus anciens et les plus expérimentés qui ont pu sauver la patrie la campagne dernière, quoiqu'ils ne fussent pas membres du club des Jacobins.

« En réponse à vos demandes, citoyen, j'ai l'honneur de vous prévenir que je compte me rendre à la Martinique : c'est dans cette colonie que, depuis plus de quatre ans, j'ai abandonné, pour servir la chose publique (tant comme législateur que comme général), ma femme et mes enfants qui y font leur résidence. C'est là où sont concentrées toutes mes propriétés. Vous sentirez, Citoyen ministre, qu'il m'est impossible, par ces raisons, de vivre ailleurs, et j'espère qu'en conséquence vous voudrez bien m'accorder au plus tôt un passeport pour m'y rendre.

« Je vous adresse ci-joint l'état de mes services : vous verrez

qu'ils sont tels que j'ai acquis pour ma retraite le maximum fixé par la loi; vous trouverez dans les bureaux de la Guerre, soit dans les anciens registres des services des officiers généraux, la preuve matérielle des services que j'annonce dans mon mémoire. Je n'ai point avec moi mes anciens brevets, les ayant laissés chez moi en Amérique.

« J'attends de votre justice, Citoyen ministre, que vous voudrez bien donner des ordres pour que je sois payé de mes appointements, logement et fourrages comme général de division, depuis le 3 janvier dernier, époque à laquelle j'ai cessé d'être payé, comme vous pourrez le vérifier d'après l'extrait de revue qui a été fait à cet effet par le commissaire ordonnateur Lefebvre. Je vous observerai, Citoyen ministre, que je n'ai jamais été destitué ni même suspendu. Un ordre du Conseil exécutif me rappela à la fin d'octobre dernier pour rendre compte de ma conduite. J'ai rendu ce compte publiquement et d'une manière satisfaisante; néanmoins, le Conseil exécutif ne jugea pas à propos de me renvoyer à mon poste. En attendant de nouveaux ordres de sa part, je sollicitai et j'obtins de la Convention nationale l'examen le plus sévère de ma conduite, à la suite duquel la Convention rapporta, en février dernier, un décret rendu contre moi par l'Assemblée législative le 18 août 1792. Vous trouverez sans doute, Citoyen ministre, de toute justice la demande que je fais de mes appointements du 8 janvier au 1er juin, époque où il a été décidé que je ne serais plus employé. Je pourrais, comme tant d'autres, réclamer une indemnité pour les dépenses forcées que j'ai été obligé de faire à Paris, et en conservant depuis huit mois, par l'incertitude où l'on m'a laissé, un équipage de guerre très coûteux à entretenir et qui, dans le principe, m'a coûté dix fois plus que ce que la nation m'a alloué. Je pourrais également vous observer qu'ayant, l'année dernière, lorsque je commandais en chef sur la frontière du Nord, une somme de 500 000 livres à ma disposition dont je n'étais pas tenu de rendre compte, j'ai néanmoins remis aux commissaires de l'Assemblée législative le compte le plus détaillé de toutes les dépenses que j'avais faites et, de plus, la somme de 456 000 livres qui restait intacte sur celle qui m'avait été confiée. Le citoyen Delmas était un des commissaires. Il pourra vous attester ce

fait. Je ne le rapporte point, Citoyen ministre, pour m'en prévaloir, mais j'espère qu'un désintéressement aussi reconnu que le mien n'éprouvera pas de difficultés dans la demande que je forme des appointements qui me sont légitimement dus. »

Le même jour, il présentait un mémoire où il réclamait la pension de général de division, alléguant son âge, ses vingt-huit ans de services, ses dix campagnes, son service aux colonies, la confiscation de moitié du prix que son régiment avait été compté dans sa légitime, la perte de ses deux pensions, une de quatre, l'autre de six mille francs. « Ses propres services, écrivait-il, parlent assez en sa faveur pour qu'il doive en recevoir la récompense. »

Dès le 10, il a écrit à Collon frères, Carmichael et C[ie], armateurs au Havre, pour demander s'il y aurait bientôt « une occasion en droiture pour la Martinique, ou, à défaut, une pour la Nouvelle-Angleterre. Avec quel empressement l'accueillerait madame Dillon! Un instant, sur les nouvelles du mois d'août, elle a espéré le salut : « On vous a cru émigré lors de la déchéance du roi, écrit l'homme d'affaires le 28 octobre, et alors on a osé lui parler de vous, mais, depuis, on garde le plus profond silence. Dieu veuille que vous vous tiriez de la bagarre sans compromettre votre gloire et votre bonheur à venir! » Et, comme cette lettre est encore destinée à notifier que madame Dillon se refuse à payer une lettre de change tirée sur elle par son mari sans avis préalable, l'officieux a ajouté : « La Nation devrait au moins vous donner des appointements suffisants; les services que vous lui rendez vous coûteront assez cher pour qu'elle paye *généreusement* ».

A la fin de décembre, les patriotes martiniquais en sont encore aux nouvelles qu'il fait des merveilles sur la frontière; mais madame Dillon s'inquiète et elle aurait grand besoin d'être rassurée : « Elle aurait désiré, écrit l'homme d'affaires, que vous ne vous mêlassiez point de la querelle, mais, quoiqu'elle diffère d'opinion avec vous sur ce point, avez-vous pu penser qu'elle pût être indifférente à votre sort? Elle n'a vu que dangers en la carrière que vous courez. Étranger, dépouillé de votre régiment, personne ne pouvait comme vous se tenir à l'écart sans déplaire à aucun parti. Vous n'avez pas vu de

même, mais, si votre conduite politique lui a causé beaucoup de chagrin, soyez persuadé que vous êtes le seul objet de son inquiétude. Votre opinion n'est pas un crime à ses yeux, mais votre silence est un grand tort que vous ne devriez pas avoir. »

On s'est encore fait en janvier 93 l'illusion qu'il allait arriver : « On nous a dit, lui écrit-on, que vous aviez eu des succès mais que votre générosité envers les ennemis avait déplu et que vous aviez perdu la confiance de la nation et qu'en conséquence vous vous étiez retiré en Angleterre ». Que n'arrive-t-il à la Martinique où, pour les propriétaires, la situation est si grave? « Madame Dillon a pris le parti de rester sur sa propriété aussi longtemps qu'il sera possible et de ne pas imiter et les aristocrates et les démocrates qui se sauvent à l'envi; elle espère que sa présence contiendra les nègres qui respecteront ses ordres plus que ceux des économes. D'ailleurs elle a ici toute sa propriété et celle de ses enfants: autant vaut-il périr que d'être réduit à demander l'aumône ». Et l'officieux ajoute : « Les patriotes de ce pays-ci ont une grande idée de vous... et, si vous les serviez encore, cette considération pourrait beaucoup servir madame Dillon. »

Bien qu'il ait beaucoup attendu, Dillon semble être en train de réaliser ce que sa femme attend de lui. Par malheur, le 14 mai, on lui répond du Havre qu'il n'y a d'occasion ni pour la Martinique ni pour la Nouvelle-Angleterre. Le 17, le comité de Salut public lui refuse un de ses passe-ports parce qu'il n'est pas un citoyen employé et l'invite à se conformer au droit commun. Vainement s'adressera-t-il au ministre de la Guerre, au ministre de l'Intérieur, au comité de Sûreté générale (17 juin), partout prétextes dilatoires ou portes closes. La dernière chance qu'il avait d'échapper est perdue. Il faut qu'il suive son destin.

FRÉDÉRIC MASSON

(*La fin prochainement.*)

POUR LA CHASSE A COURRE

Le 15 mai 1907, s'ouvrait à Paris le Congrès international de la Chasse sous la présidence effective de M. Daubrée, directeur général des Eaux et Forêts. Le but de ce Congrès était d'étudier la chasse, tant au point de vue sportif qu'au point de vue économique, en réunissant tous ceux qui voient dans cet exercice non seulement un plaisir, mais encore un intérêt national et une source de richesse pour la France; il devait étudier l'influence que la chasse peut avoir aussi bien sur la vie physique de notre race que sur notre commerce et notre industrie.

M. Ruau, ministre de l'Agriculture, y prononça un remarquable discours où il affirma que la chasse en France constituait à la fois un divertissement et une nécessité nationale et, l'entendant parler de la chasse à courre, je recueillis avec soin des paroles que je n'ai pu retrouver dans le texte imprimé, mais dont j'ai gardé le souvenir vivace : « Je suis tellement étonné, nous dit le Ministre, après avoir pris connaissance des travaux des commissions, des ressources surprenantes que procure à notre pays la chasse à courre que, si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Le Ministre ne pouvait ajouter à cette formule si juste les raisons multiples qui l'incitaient à l'énoncer. Bien d'autres

questions s'imposaient à son attention : assurances et caisses mutuelles de retraite pour les auxiliaires de la chasse ; chevaux pour la mobilisation de l'armée ; repeuplement des chasses ; ressources que retire le Trésor des permis, des taxes de chiens, de la location des forêts ; engins à prohiber ; mesures douanières touchant l'importation du gibier vivant, etc., etc., et combien d'autres sujets qu'il serait trop long d'énumérer ici ! Le Ministre dut résumer sa pensée sur chacune d'elles : pour la chasse à courre, il trouva la formule la plus heureuse et la plus brève : « Si la chasse à courre n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Je ne tenterai pas d'expliquer les raisons qui lui ont suggéré cette pensée. Mais je voudrais éclairer un peu les esprits qui, ignorant ces questions, seraient disposés à écouter d'une oreille bienveillante les projets fiscaux qui menacent sans cesse les intérêts de la chasse aux chiens courants. Je les invite à relire cette phrase de Buffon : « Quel exercice plus sain pour le corps, quel repos plus agréable pour l'esprit?... L'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adresse, la légèreté du corps, si nécessaire pour soutenir et même pour seconder le courage, se prennent à la chasse et se portent à la guerre. »

La chasse à courre est une école d'entraînement continuelle. Tous ces maîtres d'équipages, dont beaucoup ont dépassé la cinquantaine, sont des cadres admirables pour nos régiments de cavalerie territoriale. N'est-elle pas la meilleure école de guerre qui existe pour le cavalier? Elle développe l'habitude de l'orientation, qualité si précieuse pour des éclaireurs. Le veneur, envoyé en reconnaissance en temps de guerre, par l'habitude qu'il a d'observer le sol, se rendra compte si des cavaliers ennemis ont passé par le pays qu'il doit éclairer. Il pourra parfois juger de leur nombre en appliquant aux fers des chevaux ses connaissances de vénerie, il verra si les empreintes laissées sont de bon temps ou de vieux temps : avons-nous oublié le rôle des uhlans dans la dernière invasion?

Mais courons au plus certain, aux chiffres indiscutables. Nous lisons dans le rapport présenté en 1907 au Congrès de la Chasse par la section économique : « Il a été reconnu que le bon cheval de chasse était le bon cheval de guerre et il est superflu de répéter ici que, par la remonte de ses écuries,

la chasse à courre encourage chez nos éleveurs la production de ce type que la tactique moderne a rendue si nécessaire pour notre armée. » En 1906, on comptait, en France, environ 405 grands et petits équipages de chasse qui comprenaient, tant pour les maîtres que pour leur personnel et leurs invités, 12 185 chevaux. Ce chiffre est au-dessous de la réalité, car « il s'agit seulement de chasse », dit M. Coutard, inspecteur des Finances, « et il faudrait y ajouter ceux qui servent à l'attelage des voitures, qui suivent les chasses ou transportent les chasseurs, des gares aux lieux de chasse. Le nombre ne saurait en être déterminé. Il faut en outre considérer les chevaux et les voitures affectés à la chasse, mais aussi ceux et celles que leurs possesseurs ne possèdent et n'entretiennent que parce que la chasse leur donne l'occasion de s'en servir. Combien de *dog-cars*, de *breaks*, de *mails*, d'omnibus de campagne, de charrettes anglaises seraient-ils vendus, si leurs détenteurs n'avaient pas l'occasion de les utiliser de cette façon? Combien d'écuries ne verraient-elles pas réduire leurs effectifs, s'il n'y avait plus lieu d'atteler ces voitures et de seller ces chevaux? »

Utile à tous, la chasse à courre est aussi un plaisir populaire, mis à la portée de chacun, un plaisir démocratique, ainsi que l'a excellemment proclamé M. Ruau dont les paroles ont dû surprendre plus d'un de ses collègues du Parlement, portés à croire que, seuls, les gens fortunés sont appelés à en jouir. Ces sceptiques devraient assister, un jour de fête, un lundi de Pâques par exemple, à une chasse à courre dans les environs de Paris, à Rambouillet, à Compiègne, à Chantilly, à Fontainebleau. Ils resteraient stupéfaits devant le spectacle qui se déroulerait sous leurs yeux. Tout ce monde plein de gaieté affluant au rendez-vous et suivant la chasse, soit en carriole attelée d'un cheval plus ou moins claudicant, ou d'un âne, soit à bicyclette, soit à pied, s'amusant des moindres incidents, joyeux de participer à une fête qui n'entame pas ses modestes ressources et de se divertir à bon marché et dans l'air sain de la forêt, tout ce monde de petits cultivateurs, de commerçants, d'industriels, d'ouvriers que les maîtres d'équipage accueillent avec la plus grande cordialité, attend chaque année avec la même impatience cette journée de liberté récréative.

Et toujours il en a été de même. Gace de la Buigne, à l'époque du roi Jean, écrivait :

Souventes fois, moyennes gent
Qui sont et amys et voysins.
Si ne sont-ils pas tous cousins.
Comme sont curez et chanoines.
Escuyers, prieurs, bourgeois et moynes.
S'assemblent souvent pour aller
Quérir le lièvre et le trouver.

Le ministre de l'Agriculture a eu raison de dire : « La vénerie actuelle évidemment n'a que de lointains rapports avec la grande vénerie d'autrefois. Très aristocratique en apparence, elle est, aujourd'hui, suivie de la façon la plus curieuse, la plus attentive, par la classe des petits ruraux qui, dans son organisation, trouvent de multiples profits... » et, la définissant d'un mot caractéristique, il ajoutait qu'elle constitue « un sport à portée de tous, un sport éminemment démocratique ».

Sujet plus important. Il n'est, pour ainsi dire, pas une branche de revenus publics que la chasse n'intéresse, pas une de nos régies fiscales qui n'en tire profit : enregistrement, domaines, timbre, contributions directes et indirectes, monopoles, industrie des chemins de fer, chapitres divers du budget. Le domaine forestier de l'État comprend 1.163.527 hectares : l'administration des forêts gère en outre des domaines communaux de 1 939 496 hectares ; on peut se figurer le bénéfice que l'État tire de ses locations.

Je ne puis énumérer ici en détail les profits dont il bénéficie du fait de la chasse à courre. Quelques exemples suffisent. En ce qui regarde les contributions des chevaux et voitures, voici ce que dit M. Contard, rapporteur du Congrès de 1907 :

D'un travail récent, produit à l'issue des sous-commissions de notre Congrès, il résulterait que la chasse à courre (d'après les renseignements fournis sur 285 équipages alors qu'il en existerait 400 en France) emploierait un effectif de 7235 chevaux. D'autres évaluations antérieures en avaient porté le nombre total à 10 ou 12 000... Or on sait qu'il y a, en France, et *taxés à taxe entière* (c'est-à-dire servant au transport des personnes et n'appartenant ni à des loueurs qui en sont exempts, ni à des agriculteurs ou commerçants qui, les

employant en partie pour leur industrie ou leur négoce, ne paient que demi-taxes) 99 301 chevaux de luxe ou d'usage bourgeois dont la taxe produit 797 692 francs : 235 500 voitures donnant un produit de 2 904 790 francs (chiffres de 1906).

Serait-il exorbitant, sachant ce qui nous est dit des chevaux de chasse à courre qui sont bien rarement à deux fins, d'estimer, en y comprenant les chevaux d'attelage, à 12 000 le nombre des chevaux dont la chasse motive l'emploi, à 10 000 (c'est-à-dire à moins d'un vingtième du total) celui des voitures d'un type assez spécial qu'elle donne lieu de conserver à ceux qui les possèdent et ne les utilisent guère qu'à cette occasion?

En appliquant à cet effectif ainsi déterminé la taxe moyenne de 8 fr. 03 par cheval et de 12 fr. 50 par voiture, on obtient un produit total de 221 360 francs, en chiffres ronds 220 000, qui ne doit pas être très loin de la vérité.

On doit y ajouter, au profit des communes, les prestations correspondantes qui, en raison de la nature très spéciale de ces chevaux et de ces voitures, sont toujours converties en argent. A combien évaluer 36 000 journées environ pour les chevaux et 30 000 pour les voitures, le produit des tarifs de conversion? Il est difficile d'admettre qu'il ne dépasse pas le produit de la taxe; tout au moins doit-il l'atteindre.

Comment définir dans l'industrie des transports, la part qui, sous forme multiple d'impôts, patentes, licences estampilles, droit d'un dixième, revient au Trésor? Comment calculer le mouvement des chasseurs, des meutes et des chevaux sur nos lignes ferrées? Et la taxe municipale des chiens? On sait que les tarifs adoptés pour cette catégorie par les conseils municipaux et approuvés par décrets en Conseil d'État peuvent varier entre 1 franc et 10 francs.

Passons aux bénéfices que la chasse à courre fait réaliser chaque année au commerce et à l'industrie. « On reste stupéfait — écrit M. A. de Lesse, ingénieur agronome, rapporteur du Congrès, — devant le nombre prodigieux de branches commerciales et ouvrières auxquelles la vénerie se rattache. »

Afin d'en donner une idée, il suffirait de parler des achats et des ventes de chevaux et de chiens, du trafic des grainetiers, maréchaux, boulangers, équarisseurs, selliers, bottiers, tailleurs, carrossiers, hôteliers, loueurs de chevaux et de voitures etc., tous vivant des équipages de chasse et de leurs employés, parmi lesquels il faut compter les piqueurs, les

valets de chiens, les cochers, les palefreniers, les garde-chasses, etc. J'ai dit qu'en 1906 il existait environ 405 équipages de chasse à courre. Voici quelques détails sommaires donnés au Congrès de la Chasse sur le mouvement des fonds qu'elle engendre en France pendant une année :

960 piqueurs et valets de chiens (à 1 200 fr. chaque).	1 152 000 fr.
Nourriture de 12 185 chevaux (à 900 fr. chaque). .	10 966 500
Achat de 2 400 chevaux servant de remonte aux maîtres d'équipage, piqueurs, valets de chiens, invités et sociétaires (à 1200 fr. et à 800 fr. chaque)	2 520 000
Tailleurs, culottiers, cordonniers, bottiers pour les piqueurs et valets de chiens.	259 200
Maréchalerie, sellerie, vétérinaires, pharmacie pour les chevaux, etc.	970 500
Entretien des chiens d'équipage et de remonte (paille, bois, farine, lait, équarisseur)	2 101 500
Impôts sur les chevaux et permis de chasse	287 430
Frais personnels des maîtres d'équipage, des sociétaires et invités (tailleurs, bottiers, etc...)	2 662 500
Salaire des palefreniers, employés au service des maîtres d'équipage, sociétaires, invités, piqueurs et valets de chiens	6 672 000
Maréchalerie, sellerie, entretien des chevaux des sociétaires et entretien des équipages	4 212 000
Total.	31 803 630 fr.

A ces 31 ou 32 millions, il convient d'ajouter les dépenses provenant des déplacements de chasse, des locations de chevaux et des voitures de place, des hôtels, des transports en chemin de fer, les recettes des octrois qu'alimente la présence des équipages dans une région et dont l'évaluation est difficile à préciser. A Compiègne, l'un des plus grands centres de chasse, la municipalité a cherché à se rendre compte avec la plus scrupuleuse exactitude de l'apport de la chasse dans le commerce local pendant une année. Il est arrivé au chiffre de près de 900 000 francs. Il est vrai que dans ce chiffre concernant la ville et ses environs se trouvent comprises certaines dépenses évaluées dans le tableau ci-dessus. On se tromperait donc si on le multipliait par les 405 équipages de France et si l'on ajoutait ce produit aux 31 millions de francs. Cepen-

dant, dans la nomenclature du commerce local il convient de retenir :

1° Les loueurs de voitures, par an	120 000 fr.
2° Les dépenses des chevaux de louage par an (retranchant les 133 000 fr. concernant les chevaux des invités déjà comptés ailleurs)	132 000
3° Les hôteliers par an.	12 000
4° L'octroi par an	8 000
Total.	272 000 fr.

Si l'on multiplie ces 272 000 francs par 405 équipages, on obtiendra le chiffre de 110 160 000 francs. Mais comme il serait exagéré d'assimiler tous les centres de chasse à celui de Compiègne, on peut, sans crainte d'erreur, prendre pour chacun comme moyenne le chiffre de 106 000 francs soit : 40 500 000 francs qui joints aux 31 803 630 francs précédemment énoncés donnent un total approximatif de 72 303 630 francs. Ces 72 millions représentent donc le mouvement d'argent créé en France par l'exercice de la chasse à courre. Et je passe encore sous silence l'élevage et le commerce des chiens qui créent une source de revenus très importants dans nombre de départements où se tiennent des foires spéciales.

Mettant au bout les unes des autres toutes les considérations ci-dessus exposées, n'ai-je pas le droit de dire avec M. le ministre de l'Agriculture que « si la chasse à courre n'existait pas, il faudrait l'inventer », en raison de la richesse et de la prospérité qu'elle contribue à apporter à notre pays? Aussi le Congrès de la Chasse de 1907 a-t-il émis à l'unanimité le vœu général que les pouvoirs publics cherchent à favoriser et à encourager en France par tous les moyens l'exercice de la chasse à courre.

MARQUIS DE L'AIGLE

LA PRISON DE VERRE [1]

Hélène Duluc écrivit encore deux fois et puis, enfin, elle se mit en route.

Madame Chevallier l'attendait à la gare. Elle sortait de l'Œuvre, où l'on avait décidé de recevoir en corps, le lendemain, « cette dame de Paris ». Madame Delafosse était opposée à cette cérémonie ; mais une enragée, c'était Antonine. On ne la reconnaissait plus. Elle voulait que tout le monde fut là pour présenter les broderies à madame Duluc et qu'on lui fît un bel accueil.

— Comme des ouvrières? — avait placé madame Delafosse.

— Non. Pas comme des ouvrières !...

Madame Chevallier s'était sauvée, et, en courant à la gare, fébrile, elle se demandait comment tout cela allait finir.

Lorsque le train arriva, elle aurait souhaité être à cent pieds sous terre. Deux portières de troisième classe s'ouvrirent et une de seconde, celle du courrier.

Hélène Duluc n'était pas là !...

On descendit du fourgon une grande malle enveloppée d'une housse de toile, aux arètes de cuir jaune. C'était cossu, élégant ; deux initiales : H. D... !

Hélène Duluc !...

Une main gantée tourna la poignée d'un compartiment de première.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 avril, 1er et 15 mai.

Hélène Duluc surgit.

La plus étonnée des deux, ce fut encore elle.

Madame Chevallier faisait : « Ah!... ah!... bien!... » Mais les premiers mots qui s'échappèrent des lèvres de cette amie qui réapparaissait après quinze ans, ce furent : « Ma pauvre Jeanne! » tendres, apitoyés, très doux, comme si elle avait eu la révélation d'un immense malheur. Madame Chevallier, qui la regardait, gênée, ne put s'empêcher de lui reprocher d'être venue « en toilette de cérémonie ».

Le train était parti, elles avaient traversé les voies, elles étaient sur le point de sortir de la gare, qu'Hélène Duluc répétait encore, inconsciemment : « Ma pauvre Jeanne!... » Elle se reprit, avec effort :

— Hein? qu'en dis-tu?... quelle surprise!

— Oui, — fit poliment madame Chevallier, — mais toi, comment vas-tu?

C'était horrible : elles se tutoyaient, avaient envie de s'étreindre et ne parvenaient pas à s'élancer. Il y avait une barrière entre elles.

— Et ton bagage?

— Eh bien, on va le donner à l'omnibus.

— Il n'y en a pas, — répondit madame Chevallier.

— Il n'y a pas d'omnibus? — s'écria Hélène en riant. — Quelle chance!... Alors... c'est la vraie campagne!

Hélas! elle vit bien que ce n'était ni la vraie ni la fausse campagne! Dès le premier coup d'œil, elle fit ingénument :

— Dieu, que c'est laid!

Et madame Chevallier rougit jusqu'aux oreilles.

On chargea l'employé de la gare d'apporter la malle et elles partirent.

Les gens se mettaient aux fenêtres.

— Rentrons vite, — dit madame Chevallier. — Ah! ma chère Hélène!...

Elles eurent ainsi, jusque chez M. Aristide, des « ma chère Hélène », « ma petite Jeanne », et pourtant les rouages ne parvenaient pas à fonctionner.

— Tu comprends, — expliquait timidement madame Chevallier, — c'est une petite ville. Il n'y a pas beaucoup de ressources et, dame! il ne faut pas être très difficile.

Elle poussa la grille du jardin.

— Je vais te présenter à ma belle-mère, — fit-elle.

A voix basse, elle ajouta :

— Elle est très gentille...

Et, dans le vestibule, où elles la rencontrèrent, madame Chevallier dit timidement, honteuse :

— Madame Aristide Chevallier.

— Ah! ma chère dame, — haleta madame Aristide, — vous devez être rompue!... De Paris, il y a une trotte, oui!... Venez donc vous asseoir.

Elles pénétrèrent dans la salle à manger :

— Voyez-vous, — continua madame Aristide, — il fait une chaleur à mourir!... Asseyez-vous dans ce fauteuil... Quelle chaleur!... Encore, dans cette pièce, il fait bon!... Et comment trouvez-vous Forgault? Ça n'est pas Paris, bien sûr! C'est une petite ville. Il n'y a pas beaucoup de ressources... Enfin, n'est-ce pas? la maison est grande... que de trop... parce que c'est une fameuse charge, allez!... C'est la plus grande du pays et des environs, à beaucoup près... Pour nous trois, ah! mon Dieu! c'est une caserne... Et par où êtes-vous passée?

— Mais... par Poitiers! — répondit madame Duluc.

— Non, non, — dit madame Chevallier, qui avait compris ; — devant chez Anselme.

— C'est le plus court, — reprit madame Aristide. — Justement, mon mari a été obligé de sortir... Il ne tarde que le moment de rentrer... Mais ôtez donc votre chapeau : il doit rudement vous gêner.

— Pas du tout, pas du tout!

Madame Duluc faisait, des yeux, le tour de la pièce : elle regardait le fauteuil de monsieur Aristide, où la tête du dormeur ordinaire qui l'occupait avait marqué son empreinte grasse sur le dossier, et cette table ronde, aux pieds grêles, recouverte d'un tapis rêche, et ces chaises alignées le long des murs, et cette cheminée dont les vases avaient des garnitures de fleurs en papier, et cette suspension enrobée d'une gaze verte, gommée, sur quoi crevaient les mouches, et cette fenêtre aux rideaux droits, et tout ce qui faisait cette pièce glaciale, affreuse, inhabitable.

Elle sentit son cœur se contracter.

Elle avait envie de se sauver, ou de rester là pour pleurer tout son content, indéfiniment...

— Et alors, madame Duluc, — fit madame Aristide, — vous êtes veuve?... Jeanne aussi!... Elle vous l'a écrit?... La chère enfant!... Ah! ça n'est pas gai, allez!... Si vous aviez connu ce pauvre Ernest!... Pauvre Ernest!... C'était mon fils...

Un sanglot gras gonfla sa poitrine; elle souleva sa jupe, chercha son mouchoir dans son jupon et se moucha de toutes ses forces, comme pour s'arracher le chagrin du cerveau.

Madame Duluc considérait les chaussures chavirées de cette grosse femme, ses jambes qui se découvraient jusqu'à la moitié des mollets, son jupon à fleurs sur quoi elle n'avait pas rabattu sa jupe...

Adèle appelait Flavie.

— C'est ta malle qui arrive, — dit madame Chevallier.

Sa malle!... Pour elle qui aurait voulu fuir cette maison dès ce soir, ou, tout de suite, courir à la gare, sauter dans le premier train pour Paris, entendre des rires!...

— Il faut donner la pièce à l'homme d'équipe, — dit madame Aristide: — mais attention au papier de l'escalier!

Madame Chevallier était déjà dehors.

— Avec ces gens-là!... — soupira madame Aristide. — Ah! oui, ma chère dame, il y a de bien grands malheurs dans la vie... Alors vous habitez Paris?... Et vous êtes dans un journal?... Il faut bien s'occuper! Vous avez raison, allez!... Ah! mon Dieu!...

Madame Chevallier rentra gênée, et, dit :

— Si nous montions, Hélène?

— C'est ça, montons!

— Il y a du savon, Jeanne? — demanda madame Aristide.

Sur le palier du second, madame Chevallier dit :

— Tu couches dans la chambre de Christian.

Cela lui échappa si simplement qu'Hélène Duluc étreignit son amie.

— Ma petite Jeanne, ma pauvre petite Jeanne!...

Elle aurait voulu dire : « Dans quel état tu es!... »

Au bout d'un moment, quand elle eut quitté son chapeau

et sa jaquette, elle regarda par la fenêtre, vit par delà le mur du jardin les champs dorés, le petit coteau, le ciel bleu... Ça n'était pas gai, gai, mais il y avait de l'air et elle s'exclama :

— Au moins, on respire, ici!

— Voici ma chambre, — dit madame Chevallier. — Quand Christian venait en vacances, nous laissions cette porte ouverte et nous causions très tard dans la nuit.

Madame Duluc attira son amie près d'elle, l'assit sur le bord du lit :

— Tu l'aimais bien, ton petit, hein?... Jeanne!... Te souviens-tu, autrefois, de nos projets?... Je voulais épouser un officier; toi, un ingénieur... Nous voulions des enfants... Quels rêves!... Et voilà où nous en sommes!... Dis, ma petite Jeanne?... tu n'es pas malheureuse, ici?... Réponds-moi?... Dis?... Tu ne sais pas!... Allons donc?... Tu ne sais pas!... Écoute-moi, ma Jeannette!... C'est affreux ce que je vais te demander!... A quel âge est-il mort?... Tu ne me l'as jamais écrit!...

Elle la berçait tendrement, les yeux fermés, retrouvant en elle l'image de la compagne d'autrefois, si blonde, si jolie, si glorieuse de santé!... la petite compagne qui avait un rire si éclatant; la petite compagne qu'aujourd'hui elle tenait, là, contre elle, tout en larmes, murée dans son silence!...

— Écoute, Jeannette!... parle-moi un peu de toi... Qu'est-ce que tu fais ici?... Tu ne veux pas me le dire?... Jeannette! ma petite Jeannette!...

Ce fut un instant délicieux : madame Chevallier s'abandonnait à cette douceur amère de pleurer sur sa propre déchéance. Elle devinait qu'on découvrait l'immense changement qui s'était fait en elle, qu'elle avait vieilli, qu'elle s'était enlaidie, qu'elle était rivée à cette existence de demi-morte, qu'elle était perdue, — et cela lui faisait du bien.

Sans s'éloigner, Hélène débrida le chapeau de son amie, le lui enleva et vit ses cheveux, tirés en arrière, comprimés en tresses dures comme des grelins. Elle l'embrassa :

— Jeanne!... Je veux savoir quelque chose!... Tu ne te fâcheras pas?

Et, tout bas, à l'oreille :

— Pourquoi te coiffes-tu comme ça?... Tu ne veux pas me

le dire?... Tu ne sais pas!... Pourquoi te coiffes-tu comme ça?... Allons, vite!... Parce que?...

Plus bas encore, madame Chevallier lui répondit :

— Je t'en prie!... J'ai honte!

Lorsqu'elles se séparèrent, Hélène soupira gravement :

— Jeanne, tu es malheureuse!

— Mais non! Où j'en suis, on ne sent plus rien! — fit madame Chevallier.

Elle disait cela à la façon d'une sœur cloîtrée à qui une poussée de souvenirs vient de redonner l'ancienne saveur de la vie qui remonte en elle, fraîche, parfumée, conservée par des années de sommeil, telles ces peintures qui dormaient dans la nuit des tombeaux et qui nous apparaissent comme brossées d'hier.

Quand Hélène eut ouvert sa malle, elle en tira un long carton étroit, appela son amie et le lui mit dans les mains :

— C'est une ombrelle.

— Une ombrelle!... Et pour qui?

— Mais pour toi, voyons!... Tiens!

Elle la sortit de son étui, l'ouvrit... Ce fut une aurore dans la chambre : madame Chevallier en était éblouie. Elle la prit, maladroitement et ne put s'empêcher de dire :

— Je n'oserai jamais la porter.

— Eh bien, ma petite Jeanne... c'est gentil!...

— Hélène!... Pardon, Hélène!... Je suis en deuil!

Madame Duluc regardait cette femme attifée de noir qui tenait cette grande fleur rose luxueuse, et cela lui parut si navrant qu'elle saisit l'ombrelle, la ferma, la replaça dans le carton et dit :

— Tu la retrouveras quand tu auras quitté le deuil.

Puis elle courut prendre dans sa malle un petit panier de bonbons qu'elle lui donna.

— Mais tu es folle! — dit madame Chevallier confuse. — Moi... je n'ai pas de cadeaux à te faire!

— Il ne manquerait plus que cela! Tu n'arrives pas de Paris!... Écoute!... Écoute un peu! — fit-elle joyeusement. — Tu en offriras à ta belle-mère. Ça lui fera peut-être digérer mon chapeau!... Allons, ne proteste pas, va!... Je sais ce que

c'est!... ou je croyais le savoir; maintenant, je le sais!... Il ne faut pas se frapper. Tout s'arrange... quand on veut. Nous parlerons de ça entre nous, n'est-ce pas?

— Oh! oui, entre nous! — fit madame Chevallier en baissant la voix.

— C'est entendu! A une condition, cependant!... tu m'écouteras!... Je veux qu'on m'écoute! Tu te rappelles?... J'étais ton tyran, autrefois!... Je le serai encore!... C'est égal!... Quel crime, ma petite Jeanne!... (Elle lui montrait ses cheveux.) Mais, par exemple, quand tu leur donneras la liberté, ce que tu auras de succès!... Et la peau, ta peau!... Tu es admirable, tiens!...

Madame Chevallier ne savait plus quelle contenance adopter. Cet entrain, ces parfums, cette jolie poupée élégante et, tout près, le bouillonnement des dentelles dans la malle!...

— Tu n'en mets pas souvent de poudre, hein, ma petite Jeanne? — demanda Hélène, la houppette à la main.

— Ici... — fit madame Chevallier.

— C'est mal porté?

Elle s'arrêta brusquement :

— Dis donc!... Et ton beau beau-père, comment est-il?

— Il a perdu trente mille francs dans l'affaire Bertrand, — répondit ingénument madame Chevallier.

Madame Duluc se retourna, ahurie un instant, et, comme Jeanne poursuivait sérieusement le récit des malheurs de M. Aristide, elle n'osa pas éclater de rire.

En bas, M. Aristide était revenu et sa femme lui avait confié :

— Ah! fichtre!... elle est élégante, oui!... mais elle ne répond pas à son genre.

Il n'avait pas ouvert la bouche. Il savait déjà que l'amie de madame Ernest avait voyagé en première classe et que l'employé de la gare avait charroyé sa malle.

Il passa par la cuisine, alluma une bougie et descendit à la cave pour choisir deux bouteilles de vin bouché. En remontant, il s'inquiéta du menu et conseilla paternellement à Adèle de laisser faire le service par Flavie.

Lorsque madame Duluc apparut, il demeura stupéfait, rougit un peu et dit, à la façon des grands seigneurs qui accueillent un étranger :

— Soyez la bienvenue!

Puis, il la pria tout de suite de s'asseoir. Mais à peine dépliait-il sa serviette qu'il commença d'en vouloir terriblement à sa femme d'être si grosse. si bonasse, si bête, et à sa maison qui lui sembla manquer de « confort », et à sa bru toute rentrée en elle-même.

— Ah! — fit-il en se frottant les mains, — vous devez avoir faim!

Il fut cordial, et, lorsque sa femme demanda pour la deuxième fois à madame Duluc comment elle trouvait le pays, il leva les épaules, bon diable, et s'écria :

— Mais laisse donc madame tranquille!... Quand on vient de Paris, Forgault... allons, c'est autre chose! C'est une petite ville qui ne paie pas de mine... Nous ne sommes pas chef-lieu de canton, mais c'est un centre... La campagne est très riche... C'est la campagne qui prime tout ici.

Un peu après, il expliqua :

— Si nous avions une bonne industrie, nous serions une des communes les plus riches de France. Mais, à Forgault, il n'y a pas d'industrie. La population n'est composée que de petits bourgeois et d'anciens commerçants. Quant à la grosse bourgeoisie, la vraie. elle n'existe pas!... Nous n'avons personne à fréquenter!

— Il n'y a que monsieur Belloche, — plaça madame Aristide.

— Oui, oui... Belloche... (M. Aristide lui concéda Belloche.) Mais Belloche est un ancien fonctionnaire. On ne peut pas le considérer comme faisant partie de la grosse bourgeoisie. C'est pourtant un garçon intelligent; il a de la culture... Nous nous occupons ensemble de l'affaire d'un triste personnage... Ah! madame, vous arrivez à Forgault en pleine crise! Tout le pays est à feu et à sang.

Et, enfin, il parla de Bertrand, mais avec légèreté, comme un financier qui se serait fait une aimable philosophie.

— Moi, — dit-il, — tel que vous me voyez, je l'ai beaucoup connu... Pfffuu!... C'était un homme impossible!... Il a été reçu ici même, ici! Je le vois encore! On lui aurait donné le bon Dieu sans confession... Eh bien, il était très fort. Il m'a roulé; mais. sapristi! ça lui a coûté quelque chose!

— Il est en prison? — s'inquiéta madame Duluc.

M. Aristide toléra que sa femme répondît :

— Comment, vous ne saviez pas?... Il est mort! Il s'est suicidé avec sa femme.

Et puis il reprit en badinant :

— Hé! hé!... Il me fait perdre une jolie petite somme!.., Mais, bah! tout cela n'est rien. Il y a de pauvres gens qu'il a ruinés, à qui il faut penser.

Et il continua de discourir, en philantrope, laissant tomber, de temps en temps, entre deux sourires, sa phrase favorite : « C'était un homme impossible!... »

Il n'y en avait que pour lui. On aurait cru qu'il avait des millions et des millions à l'ombre. On aurait cru, aussi, que c'était un vieux séducteur qui se plaisait encore à parader.

Madame Chevallier mangeait sagement, silencieusement, les yeux baissés, en fillette qui n'est pas d'âge à se mêler à la conversation.

Madame Aristide était tout entière au service qu'elle dirigeait à coups de regards et de toussotements.

Madame Duluc écoutait M. Aristide, conquise.

Après le dessert, il s'excusa d'être obligé de sortir. Sa femme faillit en lâcher le verre qu'elle tenait.

— J'ai — dit-il — une conférence au sujet de cette canaille de Bertrand et je crains bien de ne pouvoir rentrer assez tôt pour vous souhaiter le bonsoir... D'ailleurs, madame, profitez de votre séjour ici pour vous reposer... Ça ne sera pas le bruit qui vous dérangera : il ne passe pas une voiture par nuit... Dernièrement, j'étais à Limoges : quel tintamarre, mon Dieu!

Et il partit.

Madame Aristide le rattrapa dans le jardin pour lui demander ce qu'il y avait. Il se retourna raide et lui envoya en pleine figure :

— Je sors!... Si je veux sortir, il me semble que j'en ai le droit. Je ne suis pas un enfant!...

Ah mais!...

En quittant la table, madame Duluc glissa en souriant à Jeanne :

— Il est très gentil.

Et, dans le jardin où elles furent se promener, elle demanda :

— Est-ce qu'il s'entend avec sa femme?

Madame Chevallier, absorbée, répondit :

— Oui... assez bien.

Elle s'attendait à un repas sinistre, et voilà qu'un M. Aristide tout neuf s'était révélé!

— Et avec toi? — insista madame Duluc.

— Oh!... avec moi... Je ne sais pas, — répondit madame Chevallier.

Son amie l'examina longuement, de côté, en marchant, et, tout à coup, la prenant par l'épaule, elle lui dit :

— Écoute, ma petite Jeanne, tu es renfermée, tu es... On jurerait que tu en veux à quelqu'un... Qu'est-ce qu'il y a, voyons?

Il n'y avait rien, elle n'avait rien, elle était ainsi tous les jours.

Hélène Duluc l'entraîna vers la tonnelle et répéta :

— Qu'est-ce que tu as?

— Je t'assure, — faisait madame Chevallier, — je n'ai rien.

— Tu t'ennuies?... C'est vrai que ça n'est pas gai... mais, enfin, ton beau-père est gentil.

Alors, il apparut à madame Chevallier qu'elle s'enfonçait plus profondément dans son chagrin. Elle aurait voulu crier qu'on l'enterrait vivante, ou qu'on la stupéfiait pour la faire mourir; mais quoi!... Son martyre avait-il laissé des traces?... N'était-elle pas ce que tout le monde était ici, libre, dans Forgault? N'agissait-elle pas à sa guise?... Si elle avait voulu causer du scandale, ou s'enfuir, qui donc aurait pu l'en empêcher?... Eh bien?...

Elle étouffait et ne pouvait définir le mal qui l'étranglait. Les doigts ne lui serraient pas la gorge, les mains ne lui pesaient pas sur la poitrine, et cependant elle ne respirait plus. Elle voulait faire un pas, et ne se décidait pas à le commencer; elle voulait gesticuler, et ses muscles ne lui obéissaient plus; elle voulait s'expliquer, et les mots ne se présentaient pas... Elle était dans une prison de verre : les quatre cloisons qui la retenaient étaient de pauvres cloisons fragiles, qu'un choc aurait pu briser. Au-delà il y avait la lumière, l'air; mais c'était la lumière qu'on voyait à Forgault, l'air

qu'on respirait à Forgault, la vie pareille à celle qu'on menait à Forgault... peut-être!... A quoi bon briser ces cloisons?... Pour élargir sa geôle?... Pour s'assurer que, plus loin, par delà les petits coteaux, la même lumière éclairait des espaces identiques dans quoi la même vie bruissait?... Les bras retombaient sans force et, de la bouche ouverte pour un cri, ne s'exhalait qu'un misérable soupir d'impuissance. On était découragé avant d'avoir rien tenté...

Hélène Duluc n'avait devant elle qu'une mère désolée qui, volontairement, se gavait de tristesses. Elle répéta : « Ma pauvre Jeanne! » mais avec une pointe de reproche et, pour secouer cet engourdissement qui la gagnait, elle eut un grand rire et demanda :

— Ah çà, pourquoi ta belle-mère s'obstine-t-elle à me traiter de veuve?

Madame Chevallier la regarda dans les yeux, et, d'une voix égale, confessa qu'on n'aurait jamais admis qu'une jeune fille eût pu, comme cela, toute seule, se faire une existence à Paris :

— Ma belle-mère m'a dit, un jour, en parlant de toi : « Elle est veuve? » J'ai répondu : « Oui. » — « Son mari était dans le journalisme? » J'ai encore répondu : « Oui ». C'était plus commode et je n'avais pas de tracas.

Hélène Duluc repartit d'un grand éclat de rire, et puis elle se révolta, jugeant déshonorant « ces petits mensonges pour avoir la paix ». Et, comme sa « pauvre Jeanne » restait silencieuse, elle s'enquit des broderies qu'on lui avait promises.

Madame Aristide survint ensuite; puis le silence des champs gagna la ville et, enfin, la nuit s'épaissit, étouffante.

Lorsqu'elle se fut couchée, madame Chevallier se dit qu'elle avait perdu son amie. Elle eut un grand serrement de cœur et elle s'endormit dans ce nouveau deuil.

Dès que le soleil frappa ses vitres, Hélène Duluc sauta de son lit, se précipita dans la chambre voisine, pour dissiper son rêve qui lui avait montré Jeanne en larmes, et la trouva debout, habillée des pieds à la tête.

— Tu sors? — demanda-t-elle.

— Non. Pourquoi? — fit madame Chevallier.

Hélène Duluc n'y tint plus. Ce ton de sacrifiée, cette mine de recluse!... Elle embrassa Jeanne et, la retenant de force, elle la sermonna. Pourquoi s'obstinait-elle à vivre en bête traquée? Pourquoi se retirait-elle du monde à l'âge où le monde semble vous sourire?

— Nous sommes du même âge, et, avec ton air de religieuse, on croirait que tu as vingt ans de plus que moi!... En ce moment, je m'imagine être à ta place, morte dans cette maison!

Elle en eut un frisson, et puis elle lui répéta que M. Aristide était « cependant gentil ».

C'était trop! Madame Chevalier soupira en se dégageant :

— Tu ne le connais pas, va!

Jamais elle n'en avait tant dit; mais, déjà lasse de se défendre, elle retomba dans son abattement.

— Moi, — fit Hélène, — je lui parlerai!

— Je te le défends!...

— Tu me le défends?... En voilà, des façons!... D'ailleurs, j'en fais mon affaire!... Je lui parlerai!

— Je t'en prie... je t'en supplie!

Mais Hélène Duluc, comme décidée à quelque chose, n'insista pas. Un instant après, elle s'écriait gaiement :

— Dieu, que j'ai faim!

Et, tandis que son amie courait faire préparer son petit déjeuner, elle se mit à sa toilette, fenêtres ouvertes, aspirant à pleins poumons cet air du matin des campagnes dont on oublie si vite le goût à Paris.

Deux bandes folles de martinets tourbillonnaient en « cilant ». Un gros bourdon noir vira dans la chambre et s'enfuit.

Elle chanta doucement, et puis plus fort.

On l'entendait d'en bas ainsi que les chocs de ses brosses, de ses limes, de ses ciseaux, de sa boîte à poudre, de ses flacons sur le marbre de la commode, et c'était une sorte de pluie d'injures qui tombait de haut, par les fenêtres et par l'escalier, et qui se répandait sur le gravier du jardin et par les pièces de la maison. M. Aristide faisait : « Pfffuu! » madame Aristide : « Ah! mon Dieu! » et tous les deux surveillaient la rue, redoutant l'oreille des passants.

Madame Duluc s'apprêtait à descendre, en clair peignoir de linon bleu, lorsque Adèle apporta le chocolat.

— Ah! — fit Adèle, — que c'est joli!

Cela lui avait échappé si naturellement qu'elle en fut, ensuite, tout à l'aise.

— Voyez-vous, madame, — continua-t-elle pendant qu'Hélène mangeait, — c'est ça qu'il faudrait à madame Ernest! Ici, c'est trop triste pour elle. Restez donc un bout de temps avec nous : ça la remettrait!... Vous savez, les vieux, les jeunes ensemble, ça se porte du tort, n'est-ce pas? Monsieur Aristide est ce qu'il est! (Elle baissa la voix.) Pas méchant, méchant, tout sûr... Enfin c'est tout de même pas ce qu'il faut à madame Ernest!... Du temps de monsieur Christian... ah! le cher petit!... Quel malheur!...

Elle bavardait, les poings aux hanches, brave femme. Tout à coup, elle tendit l'oreille, marcha vers la fenêtre et revint, sur la pointe des pieds, en disant :

— C'est monsieur Aristide qui va charger son canon. Faudrait pas qu'il me voye là, non!...

Et elle disparut.

Madame Duluc réfléchit un instant, hésita et, d'un haussement d'épaules, chassant les doutes qui lui venaient, elle descendit, joyeuse de la matinée ensoleillée, joyeuse d'être en voyage et de ce qu'elle allait faire. Ah! elle était chez des escargots? Eh bien! elle leur ferait pousser des pattes!

Dans le vestibule, elle se trompa de porte, pénétra dans la cuisine, qu'elle traversa, gamine, jetant un bonjour à Flavie, disant :

— Ça sent bon!

Et elle s'en fut droit à M. Aristide, qu'elle surprit en train de marmonner.

— Sapristi!... — fit-il. — Déjà levée?

— Et cette conférence d'hier?

Quelle conférence?... Ah! pour l'affaire Bertrand?... Il lâcha son écouvillon et tous ses ustensiles, et ils s'éloignèrent vers le fond du jardin.

De loin, on voyait M. Aristide faire de grands gestes, s'arrêter, rejeter son chapeau en arrière, et c'était aussi inouï de le deviner si plein d'entrain que de le voir près de cette

jolie femme, fraîche, luxueuse et qui avait l'air d'une fée. — d'une fée qui, avant de se poser dans ce jardin revêche, aurait fait une station chez le bon faiseur.

Puis M. Aristide montra les treilles, les cordons de pommiers, les laitues, les fraisiers. — On devinait qu'il disait : « mes treilles », « mes pommiers ». Il leva le bras ; la conversation passait par dessus le mur : — les champs, la campagne... les Hortillés, « ma propriété, là-bas, très loin, du côté de Luçon... »

Hélène Duluc commença de le questionner ; ensuite ce fut au tour de M. Aristide de l'écouter. Ils se promenaient toujours ; mais M. Aristide paraissait avoir perdu son enthousiasme. Il marchait, les yeux baissés, les mains au dos, les lèvres aplaties. Lorsque madame Duluc ralentissait son pas, il continuait impoliment, sans se préoccuper d'elle.

Madame Aristide vint les rejoindre.

— Ma chère dame, — fit-elle, — quelle chaleur !... Vous n'en n'avez pas de pareille à Paris, hein ?

Après les politesses, madame Duluc dit :

— Je faisais part à monsieur Aristide de l'ennui que j'éprouvais de trouver Jeanne si changée.

— Elle est changée, n'est-ce pas ?... Pauvre Jeanne ! Voyez-vous, elle ne s'est jamais remise de la mort d'Ernest !

— Changée ?... — siffla M. Aristide. — Enfin !...

— On lui donnerait cinquante ans, — affirma madame Duluc. Que diable, après tout, elle est jeune : elle est de mon âge.

— Permettez, permettez ! — fit M. Aristide. — On lui donnerait ?... Vous, vous lui donnez !... Jeanne, évidemment, ne s'habille pas à la façon de...

Il sentait monter son aigreur. Il eut une crispation du visage : s'il ne s'était pas contraint, ah ! qu'il l'aurait envoyée promener, cette Parisienne !

— Elle s'habille comme on s'habille ici, — fit-il plus posément. — Nous, madame, nous sommes des bourgeois, c'est tout différent ! Paris... c'est très bien ! Mais il y a un monde entre Paris et nous !... Enfin, il faut penser que Jeanne est libre de faire ce que bon lui semble. Elle est chez elle.

Sa colère remonta. Il secoua brusquement les épaules et partit en répétant :

— Changée!... Pffuu! Changée!... Si vous la connaissiez un peu plus!...

— Je crois, — reprocha madame Aristide à voix basse et l'air contrit. — je crois que vous avez fâché mon mari.

Au bout d'un instant, elle dit :

— Regardez donc ces salades!... Est-ce pas malheureux?... Elles se perdent : il y en a trop!... On ne peut pas tout manger. Moi, je voudrais des lapins, mais Aristide ne veut pas de bêtes chez nous.

En revenant, à quelques pas de la maison, elle dit encore, mais en implorant :

— Il ne faudra pas reparler de cette affaire à monsieur Aristide... Le pauvre homme!... Croyez-vous? Il n'en dort pas!... Sa chère Jeanne!... C'est notre fille, allez! Et par là-dessus, encore, cette affaire Bertrand qui le tracasse!... Ah! mon Dieu!...

Sur le perron, elle demanda joyeusement :

— Aimez-vous les petits pois? Vous en aurez ce matin. Chez nous, les légumes sont tout ce qu'il y a de fins!

C'est ainsi qu'elle escamotait les difficultés.

Cependant, malgré ses exclamations, ses : « Vous ne mangez pas!... En voyage, il faut manger!... » le déjeuner ne commença pas gaiement. M. Aristide avait repris sa mine grave de vieux magistrat et s'obstinait dans le silence. Il répondait poliment : « Merci, non! » à sa femme qui insistait pour qu'il retournât au plat, — et il examinait son couteau, sa fourchette, ou bien il touchait, un à un, les boutons de son gilet.

Madame Duluc, très à l'aise, se tenait sur la réserve : mais, la gène persistant, elle s'exclama, en s'adressant à Jeanne :

— Et mes broderies?

— Tu les verras cette après-midi.

— Quelle chance!

— Celles d'Antonine — fit madame Chevallier — sont... Tu les verras!

Elle en avait la gorge serrée d'émotion.

A partir de ce moment, la maison n'exista plus pour elle... Deux rubans, et voilà une femme transfigurée!

— Quand tu verras le travail d'Antonine!... Ah! ma chérie!...

Elles s'amusaient, comme deux fillettes à la table des grands parents.

M. Aristide ne les regardait même pas. De temps à autre, il disait à sa femme :

— Le gendre de Bertrand est en Algérie ; c'est Belloche qui l'affirme... Tu sais, les fermiers de Matignon? Eh bien, ils en sont pour quatre mille.

Des choses sérieuses, ça !

Le coup de canon les surprit encore à table.

M. Aristide regarda sa montre, soupira :

— J'ai un rendez-vous à midi et demie.

Qu'il était occupé !

En se levant, il prononça :

— Pendant que j'y pense !... vous avez été bien aimable de donner un prix à votre amie... Elle a été bien contente.

Madame Duluc n'eut pas le temps de protester que le prix n'avait pas été donné à « son amie » : M. Aristide était déjà parti.

— C'est un drôle de bonhomme, — dit-elle à Jeanne quand elles furent seules.

L'atmosphère de cette maison commençait de lui paraître irrespirable. Elle s'étira, eut un bâillement, qu'elle ne dissimula pas.

— Veux-tu que nous sortions? — proposa Jeanne, ne sachant à quoi se résoudre.

— Sortons !

Elles prirent leur chapeau.

— Attends ! — fit Hélène Duluc. — C'est une casserole que tu as sur la tête !... Laisse-moi faire, je t'en prie !

Elle la décoiffa, rabattit le bord de paille, défit le ruban, qu'elle noua à sa façon : en trois coups de doigt, le chapeau fut transformé.

— Essaye !... non..., comme cela... Eh bien?...

Eh bien, c'était charmant.

— Et tes cheveux? — dit madame Duluc. — Tu ne vas pas...

— Je t'en prie !... — fit Jeanne, comme si une pudeur l'avait empêchée de rien ajouter.

Ses cheveux, ils étaient tels qu'ils devaient être et il ne fallait pas s'en occuper.

Hélène Duluc voulut insister ; mais, après les cheveux, il y aurait eu la robe, et puis le ton à réformer... Elles descendirent.

Madame Aristide s'exclama :

— Vous avez donc acheté un chapeau, ma chère amie?

— Je lui ai arrangé le sien, — dit Hélène en riant ; — vous savez, c'est plus fort que moi : quand je trouve un chapeau, il faut que j'y mette la main.

Madame Aristide eut une lippe de regrets et demanda :

— Vous allez au cimetière?

— Nous sortons, — répondit madame Chevallier, agacée.

Mais, à peine dans la rue, elle apprécia d'un coup l'étendue du scandale. Son chapeau lui pesa sur la tête ; elle aurait voulu revenir à la maison.

Et son amie, avec cette robe de toile blanche, cette ombrelle éclatante, ce parfum... ce parfum! Elle se dit qu'elles prendraient la première rue à droite et qu'en une minute elles auraient gagné la campagne. Mais une silhouette apparut, là-bas : Juigné! Elles tournèrent à gauche et voici qu'au premier coin la maison Delafosse se présenta... Jeanne n'avait pas songé à la maison Delafosse!... Elles prirent une venelle, se jetèrent dans une impasse, revinrent en arrière... Plus loin, ce fut un groupe qui, surgissant à cent pas, bouleversa leur nouvel itinéraire, et, repoussées, ballottées, madame Chevallier, évitant les trottoirs pour que le parfum de son amie ne s'enfournât pas dans les fenêtres ouvertes, elles parcoururent, malgré elles, toutes les rues de Forgault.

Hélène bavardait, s'amusant d'un rien, doucement, — trop fort! — s'arrêtant devant les fenêtres tapissées de volubilis ou pour caresser un chat, disant :

— Tu me fais marcher!... J'ai pourtant le pied parisien... Je n'en peux plus!

Madame Chevallier l'entraînait de ses : « Viens! viens! »

Les oreilles lui bourdonnaient. Elle finit par lâcher :

— Allons au cimetière!

— Alors, attends! — fit Hélène Duluc, qui poussa délibérément un portillon devant lequel elles se trouvaient.

Une clochette tinta.

Madame Chevallier restait dans la rue, surprise.

— Entrez donc, madame Ernest, — vint lui dire le jardinier. — J'en aurai pas pour longtemps, mais vous allez vous asseoir quand même !

— Qu'est-ce que tu fais ? — demanda-t-elle à Hélène.

Pendant que le jardinier coupait des roses, la femme Bordage survint et s'inquiéta de la santé de M. Aristide. Ensuite elle se tourna vers son mari :

— C'est pour le cimetière, n'est-ce pas ?

— Oui, — dit madame Duluc.

— T'entends, Bordage ?... Alors, deux couronnes !

— Non ! pas de couronnes !

— Dans ce cas, deux croix... Y a des carcasses de prêtes.

— Pas de croix, non !... Une brassée, comme ça !

Une brassée !... Les pauvres gens ne savaient comment ils devaient prendre l'ordre. Une brassée de fleurs pour les morts !...

Au cimetière, Hélène laissa tomber sa gerbe sur la tombe de Christian, s'agenouilla, et, attirant son amie près d'elle, la forçant à s'agenouiller aussi, elle l'étreignit longuement en lui chuchotant :

— Jeanne !... ma chère petite Jeanne !...

Madame Chevallier sentit que son cœur fondait sous cette tendresse.

Son petit mort était là, devant elle, près d'elle, assis sur la pierre dont l'inscription ridicule disparaissait sous les fleurs...

Une rose chavira.

C'était *lui* qui venait de la toucher !... *Lui, lui* !...

Très doucement, sans une larme, elle commença de l'évoquer.

Elle racontait leur vie à Forgault :

— Le matin, il apprenait ses leçons ; ensuite, il jouait dans le jardin ; après le déjeuner, nous lisions... Si tu savais comme il était gentil !... et affectueux !... et intelligent !... Mais ce qui m'effrayait le plus, c'est qu'il avait des remarques qui n'étaient pas de son âge. Il raisonnait comme un homme !... Christian !... Et il avait déjà des manies !... C'était adorable !... Figure-toi que, tout petit, son jeu favori, c'était de bâtir des histoires qu'il me racontait. Il avait des morceaux de bois dont chacun représentait un de ses personnages !... Plus

grand, il continuait toujours à jouer aux morceaux de bois, mais il n'était plus si bavard... Je devinais qu'il y avait des histoires qui n'étaient déjà plus faites pour moi!... D'abord, j'en avais été jalouse, et puis j'ai compris qu'il fallait me résoudre à ne plus être qu'une femme, à qui on ne raconte que ce qu'on veut bien...

Lui... nous... moi : le monde entier!

Et l'*autre*!... Le passant qui avait marqué si profondément son empreinte qu'elle était toujours aussi nette, quand un souffle chassait la poussière qui s'était amassé dessus!...

Mais de cet *autre* elle n'osa pas parler...

Elles revinrent par les routins des champs, madame Chevallier le cœur gonflé de reconnaissance et, lui semblait-il, gonflé aussi d'une joie nouvelle qui ne redoutait pas la lumière.

De loin, d'où elles étaient, elles voyaient Forgault, le clocher sec et luisant, les toits, le toit de la maison Aristide. Que tout cela était aride!

Au bout d'un moment, madame Chevallier s'arrêta brusquement et, se penchant vers Hélène, elle lui dit :

— Il faut que je t'embrasse!

Elle était contente! Ah!...

— Tu es sotte, tiens! — fit madame Duluc.

Elle aussi avait les yeux pleins de larmes.

— Et puis, — fit madame Chevallier, comme si elle courait à une autre joie, — nous allons voir tes broderies! Ces dames sont là...

— Ah! ces dames sont là?...

— Qu'est-ce que ça fait?

Madame Chevallier avait lancé cela d'un air mutin qui fit s'esclaffer Hélène.

— A la bonne heure!... Qu'est-ce que ça fait!...

— Tu verras Antonine.

Elles marchaient allégrement, à grandes enjambées.

Quel temps! quel soleil! Les champs ondulaient.

— C'est du blé? — demanda madame Duluc.

— Je crois, oui, — répondit madame Chevallier.

C'était de l'avoine. Baste!

— Et ça, — reprit madame Duluc, — c'est un âne?

— Oui, — répondit encore madame Chevallier.

Hélène éclata d'un grand rire. C'était un veau; mais madame Chevallier fit : « Peuh! » de son air du : « Qu'est-ce que ça fait? »

Cependant elle n'avait plus tant d'assurance quand elle pénétra dans la salle de l'Œuvre et qu'elle dit :

— Mon amie, madame Duluc.

Pendant qu'elles examinaient les broderies, madame Delafosse se plaignit à madame Juigné d' « étouffer ». — Cette bonne pièce de femme Juigné souriait en faisant semblant de se boucher les narines...

On présenta le travail d'Antonine,

Il fallut bien qu'Hélène Duluc la félicitât.

— Je crois — dit madame Delafosse — que je vais être obligée de me retirer. On m'attend à la maison.

Elle se tourna légèrement vers madame Duluc, la salua d'un hautain petit mouvement de tête et, la main sur le bouton de la porte, prononça lentement, à l'adresse de madame Chevallier :

— Vous y penserez, madame Ernest?

Un filet de voix qui vous coule par les moelles!

— A quoi? — demanda madame Chevallier.

— Vous ne vous rappelez pas? — reprit madame Delafosse en souriant. — Nous voudrions savoir à quel genre de clientes est destiné notre travail.

Et elle disparut.

Madame Duluc regarda son amie, mais Antonine était là, rouge de joie, et madame Florenval, qui faisait des grâces, et madame Juigné, qui gloussait sourdement, et la zélatrice, les yeux écarquillés, toujours au spectacle, elle!

La femme Poulain répétait :

— Qué qu'ça fait! Je vous demande un peu qué qu'ça fait?

Lorsque madame Chevallier, madame Duluc et Antonine sortirent ensemble de l'Œuvre, elles rencontrèrent madame Aristide qui accourait : « Le dîner était servi... »

— Antonine, — dit madame Chevallier, — je vous garde.

— Oui, — insista madame Aristide, — bien sûr! Votre frère est à Niort : venez dîner avec ces dames.

Antonine protestait doucement qu'elle n'était pas habillée, mais elle resta, contente, troublée...

— Vous monterez ce petit paquet dans la malle de madame Duluc, — glissa-t-elle tout bas à madame Chevallier.

C'était une écharpe de tulle brodé, une merveille, un travail de forçat.

— Hélène! — fit madame Chevallier.

— Non, non! taisez-vous! C'est trop peu...

Elle était de ces braves gens qui, accoutumés de ne jamais recevoir, restent humbles en faisant des cadeaux, donneraient-ils des millions. Avec eux, c'est toujours « trop peu », et, dès qu'ils ont donné, ils se sauvent, effrayés de leur audace.

— Eh bien, madame Duluc, — dit M. Aristide en découvrant la soupière, — vous avez vu l'Œuvre de la Croix d'Orgevault?

Il avait retrouvé le ton enjoué de la veille : le repas allait être joyeux.

Madame Duluc le regarda posément, dans les yeux, et lui répondit :

— J'ai vu l'Œuvre de la Croix d'Orgevault. Ces dames font de très belles choses, mais, de toutes, ce sont encore celles de mademoiselle Antonine qui sont les plus admirables.

Elle ne savait où se fourrer, la pauvre fille, et sa tête branlait comme la tête d'un furet qui sort du trou à lapins.

— Et encore, — dit carrément madame Chevallier, — tu ne connais pas ce qu'elle t'a donné!... J'ai mis sur ta malle un petit paquet...

Antonine voulut l'empêcher d'aller le chercher, mais madame Chevallier était déjà debout :

— Alors, — fit-elle, — descendez donc aussi votre ombrelle, que je la voie!

On entendit madame Chevallier qui montait l'escalier quatre à quatre, gamine, heureuse. Elle riait toute seule. La belle soirée!... Quand elle réapparut, ouvrant d'un grand coup son ombrelle rose, — ce fut de la stupeur.

M. Aristide en resta ahuri.

— J'espère!... j'espère!... — faisait sa femme.

— Mais, — dit-il enfin, — c'est une ombrelle de grande cérémonie!... Vous avez gâté Jeanne!...

Madame Duluc, qui avait déplié précieusement le paquet

que lui avait remis madame Chevallier, se leva et dit à Antonine :

— Je voudrais vous embrasser !

Antonine pleurait, ravie.

M. Aristide regarda sa femme et ne desserra plus les dents que pour manger. Il ne se sentait plus chez lui.

Vers la fin du repas, cependant, il dit paisiblement à madame Duluc :

— Vous êtes donc décidée à nous quitter demain matin, madame ?

Mais il n'insista pas pour la garder. Il ajouta même :

— C'est qu'il faudra vous lever de bonne heure !... Le train de Poitiers n'a jamais de retard.

— Vous partez demain matin ? — fit Antonine, navrée.

— Il faut bien, — répondit Hélène ; — mais vous viendrez à Paris. Je veux vous revoir.

— Oh ! madame... oh ! madame !...

Antonine demandant à la gare un billet pour Paris !... Cela faisait pouffer M. Aristide.

— Vous accompagnerez Jeanne, — reprit madame Duluc ; — parce que, tu sais, je compte sur toi !... Je te garderai huit jours, quinze jours, le temps que tu voudras !...

— Oui, oui, — faisait madame Chevallier en souriant, pour avoir la paix.

— Il ne s'agit pas de dire : « Oui », comme cela. Je veux t'avoir !... Qu'est-ce qui te retient ?...

C'étaient des paroles formidables, qui auraient dû faire crouler les murs.

Madame Chevallier, relevant les yeux, finit par prononcer :

— Je ne dis pas non.

Elle avait un accent qui glaça M. Aristide...

Neuf heures étaient sonnées depuis longtemps, lorsque madame Chevallier et son amie quittèrent Antonine au seuil de la maison Belloche.

Elles revenaient par les rues de Forgault, lentement, sans parler. Les derniers volets se fermaient pour la nuit. Tout était calme.

— Écoute ! — dit Hélène en s'arrêtant, le doigt levé.

C'était la plainte angoissante du boulanger au pétrin.

— Il fait son pain, — chuchota madame Chevallier.

Elles s'approchèrent doucement.

— *Haaahi!... Huuuii... Haa... aa... haahi!*

Hélène ne pouvait pas s'arracher de là. Il lui apparaissait que cette petite ville était morte et que, dans ces murs muets, un seul être, celui-ci, un supplicié, vivait encore... Il n'appelait pas, certain qu'il n'y avait plus de secours à espérer, mais il se lamentait. Devant lui, son instrument de torture fonctionnait. Une massue lui arrivait sur la poitrine, chassait de ses poumons l'air qu'il avait aspiré; puis. le coup reçu, l'air à nouveau se précipitait tumultueusement en lui, par la gorge trop étroite...

— Mais je ne me trompe pas? — fit une voix.

Elles sursautèrent.

— Le docteur Métayer! — dit madame Chevallier.

Et elle nomma son amie.

La plainte s'arrêta; un pas courut vers la porte, qui s'ouvrit toute grande, et un homme apparut, nu jusqu'à la ceinture.

— Bonsoir, docteur!

— Bonsoir, Lebuisson, — fit le docteur Métayer.

— Vous venez de chez la mère Montagne?

— Oui.

— Elle ne va pas fort?

— C'est l'âge!... Bonsoir, Lebuisson!

— Bonne nuit, docteur!

Il rejoignit madame Chevallier.

— Eh! bien, — dit-il, — vous êtes contente? Vous avez votre amie!

— Oui, docteur, mais pas pour longtemps!

— Tant pis! Ah! tant pis!... Vous ne savez peut-être pas, madame. — fit-il en s'adressant à madame Duluc, — qu'il y a une belle action à commettre à Forgault?

— Laquelle, docteur?

Il réfléchit un peu et, se plaçant entre elles, il dit :

— Tirer votre amie de là!

— J'y songe depuis ce matin, — avoua madame Duluc.

— A la bonne heure!

Ils firent encore quelques pas. Madame Chevallier marchait, sérieuse, sentant sourdre en elle un sang renouvelé. De grandes traînées lumineuses lui traversaient le cerveau; elle aurait voulu crier, mais une force la contraignait à la gravité. D'ailleurs, il ne s'agissait ni de joie à prendre, ni de vengeance à méditer; il s'agissait d'une libération, d'un immense bonheur solennel. Les murs s'effritaient, elle franchissait les décombres...

— Qu'est-ce que vous faites, maintenant? — demanda le docteur Métayer.

— Nous rentrons, — dit-elle.

Elle avait retrouvé sa voix d'autrefois. Le docteur Métayer en fut bouleversé :

— Je songe — fit-il au premier tournant — que l'occasion est bonne pour parler à cœur ouvert... Votre amie ne sait peut-être pas que je suis une vieille bête de médecin qui voudrait vous aider à voir clair en vous? A nous trois... Tenez! venez chez moi, nous causerons à l'aise.

— Allons, viens! — fit Hélène Duluc.

Le voile s'était aussi déchiré pour elle.

Sans hésiter, comme s'il s'était agi d'une opération urgente, elles pénétrèrent dans la petite maison du docteur Métayer.

Les coqs chantaient quand ils en sortirent.

— Je vous accompagne, — fit le docteur Métayer.

Il ferma sa porte, et, les mains dans les poches, le chapeau haut de forme rejeté en arrière à la mode des anciens étudiants du Quartier latin, il partit avec elles vers la maison Aristide.

Les grillons menaient leur train de nuit d'été.

Il n'y avait plus, au-delà de Forgault, que ce bruit immense, si grand qu'il paraissait envelopper la terre. En frôlant les volets clos, on entendait le mouvement des pendules. Dans un couloir, une tourterelle roucoula; un peu plus loin, un chien aboya, et, d'une maisonnette enfoncée dans le sol, vint un ronflement de dormeur.

Madame Duluc se faisait l'effet de traverser furtivement un dortoir.

Le docteur Métayer poussa un gros soupir et dit :

— Partez!... Quittez-nous!... Vous voyez à quoi je me résous : je vous chasse de notre vie pour vous jeter dans la vraie vie active. Il ne s'agit pas de perdre du temps : il faut se décider immédiatement; sans quoi... Il y en a tant qui, pour n'avoir pas filé au bon moment, sont restées en cage tout le reste de leurs jours!... Je vous saurai heureuse... Si, si! Vous serez heureuse!...

— Pourquoi pas? — fit madame Duluc.

— C'est évident!... Tant pis pour moi si je reste seul dans ce trou. J'aurai la satisfaction de vous avoir arrachée à une vilaine petite mort... D'ailleurs, j'irai vous voir!... Nous nous retrouverons... si vous voulez!... Tiens! — marmonna-t-il, — on n'est pas couché chez monsieur Aristide?

— Je n'avais pas pris la clef! — dit tranquillement madame Chevallier.

En un autre temps, le cœur lui aurait sauté dans la poitrine; ce soir...

— C'est très bien, ma chère amie! — fit le docteur Métayer, répondant à sa remarque. — Et maintenant, allez dormir. Nous reparlerons de cela.

Il leva son chapeau, serra la main de madame Duluc en chuchotant :

— Un fameux sauvetage!... A nous deux, n'est-ce pas?...

Et, plus haut :

— Nous nous reverrons à Paris, n'est-ce pas, madame?... Je crois que nous nous entendrons!

Hélène Duluc l'aurait embrassé, ce vieil artiste de docteur qui était resté si jeune, si ardent, si sincère au milieu de ce peuple de moribonds!

Sur le point de sonner, elles s'aperçurent que la grille n'était pas fermée.

— Ah bien! — fit madame Chevallier, — heureusement que je suis avec toi!...

— Parce que?...

— Parce que... ça en ferait une histoire!

Elles traversèrent le jardin silencieusement, amortissant leurs pas.

Une fois dans le couloir, madame Chevallier poussa doucement la targette et, souriante, dit tout bas à son amie, en lui

montrant Adèle qui, effondrée dans un fauteuil, dormait à poings fermés :

— Si nous montions?...

Elle était calme, vigoureuse; on n'aurait jamais cru que, la veille, elle était perdue dans sa douleur de ne plus rien pouvoir tenter.

— Madame Ernest! — haleta brusquement Adèle, en se réveillant.

Et, la bouche pâteuse, aveuglée par la lumière, elle lui confia que M. Aristide les avait attendues jusqu'à dix heures.

— Il ne savait pas où vous étiez. J'suis allée voir chez mademoiselle Antonine, et puis, en revenant, le boulanger m'a dit que le docteur Métayer vous avait emmenées.

Elle ajouta :

— J'n'ai rien dit!

On perçut le grincement d'une porte qui se refermait au premier.

Elles se regardèrent et gravirent l'escalier, sans bruit.

Précaution inutile : car on ne dormait pas chez les Aristide.

Lorsqu'elles furent déshabillées, Hélène et Jeanne se mirent à la même fenêtre, — celle qui donnait sur le jardin.

L'innombrable chanson des « grelets » se continuait, agrandissant la nuit. Une petite brise d'est, ânonnante, leur apportait le parfum des blés verts et des sainfoins. Madame Chevallier, pour la première fois, s'imprégnait de ce repos.

En bas, du côté du cuveau, une grenouille coassa; une autre lui répondit, et puis le grésillement infini de grelets eut raison de tous ces menus accrocs.

Cependant une heure du matin tinta lourdement.

Alors Hélène se coucha. Jeanne, un instant après, vint l'embrasser; elle s'assit sur le lit, et, talonnée par le besoin de raconter sa vie, elle recommença de lui parler d'elle : — une réserve de douze années arides! — A la fin, elle dit courageusement :

— Et puis, ma petite Hélène..., j'ai eu un amant!

Hélène eut un bondissement, s'assit, joyeuse, émue!... Elle qui croyait que Jeanne n'avait jamais été heureuse!... Elle lui saisit les mains et demanda :

— Où est-il?

— Il est mort, ma petite Hélène!

Et elle lui confessa tout, tout!... Il lui semblait qu'elle aurait encore plus de courage après.

Deux ou trois fois, elles entendirent craquer le parquet du couloir et elles s'arrêtèrent, ne respirant plus... Ensuite, la rampe de l'escalier gémissait.

Hélène avait envie de courir à la porte, de l'ouvrir et de crier : « Qui est là?... »

Elles parlèrent ainsi jusqu'au grand jour; mais quand, à huit heures, madame Chevallier se réveilla, dans son lit, elle se figura avoir fait un beau songe.

Le soleil était dans sa chambre : il n'y avait plus moyen de rêver, plus moyen de se tromper sur sa force! Et les projets, et les promesses au docteur Métayer, et le souvenir de leur rentrée furtive, le souvenir de sa confession, tout, tout lui afflua au cœur!... Elle percevait encore le menu choc de la targette qu'elle avait poussée, les gémissements de la rampe et du parquet...

Il faisait grand jour, dehors et dans sa vie.

Adèle, qui se glissa dans la chambre, lui dit :

— Monsieur Aristide a une mine! Ah ben!... C'est lui qui m'envoie, à cause du train, vous savez?... Il n'a pas de retard, qu'il dit... Mais madame Duluc veut pas partir ce matin?...

Hélène manqua son train, c'est-à-dire qu'elle ne courut même pas à la gare. Elle descendit en compagnie de Jeanne, et, devant M. Aristide qui les examinait, l'air soupçonneux, elle se prit à rire en s'exclamant :

— Je ne me suis pas réveillée!

On ne fit aucune allusion à leur nuit, on ne leur demanda pas comment elles avaient dormi.

M. Aristide avait les traits tirés; sa femme, une figure de papier mâché.

Madame Duluc, seule, était joyeuse. Elle partit enfin par le train d'une heure, et M. Aristide poussa un soupir.

GASTON CHÉRAU

(La fin au prochain numéro.)

BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON[1]

II

Björnson ébauche ses premières œuvres à Kristiania, vers 1855. Époque ingrate; milieu plus ingrat encore. Une petite ville de trente mille âmes, mesquine et morne. Beaucoup de gens d'affaires et quelques étudiants; pas de musée ou à peu près; point d'artistes; de pauvres journaux; de loin en loin quelques discussions politiques. Une seule chose y avait cours : l'esprit critique, dont tous les poètes norvégiens ont cruellement souffert.

Dans ce milieu d'un « prosaïsme diabolique », l'art faisait triste figure. La Norvège vivait aux dépens de l'art danois et sa capitale artistique était Copenhague. Elle importait aussi de l'art suédois, beaucoup d'art allemand, et les comédies de Scribe, qui forment à elles seules un bon tiers du répertoire. En 1848, à la faveur de l'enthousiasme national, les artistes norvégiens essayèrent de reprendre pied chez eux. Il y eut à Kristiania une fête sans lendemain. Le pays était trop pauvre; les peintres retournèrent à Düsseldorf; le virtuose Ole Bull courut de nouveau les grands chemins d'Europe, et les acteurs danois continuèrent à jouer *Une Chaîne* et *Bataille de Dames*. C'est alors que parut une œuvre qui fondait défini-

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

tivement la littérature nationale, et où se révélaient plus qu'en germe un grand auteur et une grande époque : la première œuvre de Björnson, *Synnöve* (1857).

Ce n'est pourtant qu'un conte de paysan; mais il vint à son heure. Depuis vingt ans, d'admirables chercheurs, au souffle du romantisme et du patriotisme norvégien, avaient couru le pays, étudiant mœurs, costumes, chansons et légendes. Un grand grammairien avait inauguré la science des dialectes nationaux. Le pays se découvrait une tradition vivante chez les paysans, par lesquels on remontait jusqu'aux temps lointains des sagas. Tous ces efforts devaient un jour s'épanouir en poésie. On voit paraître en effet vers 1850 quelques ébauches intéressantes, aussi bien au théâtre que dans le roman. Il appartenait au génie de rendre au peuple sous forme d'art ce qu'on avait tiré de lui. Ce fut le rôle de Björnson. Il chanta ce que les autres balbutiaient : « Dieu, dans sa toute bonté, m'a fait comprendre ce qu'était notre saga, ce que murmurent nos vieilles chansons et la poésie dont est lourde l'âme des paysans qui vont au travail ».

Voilà comment sont nés les contes paysans. Quand Björnson les composa, à Kristiania, à Copenhague, à Bergen, plein de nostalgie pour la vie de son enfance, pour la vie de son père et de ses aïeux, il voyait en imagination la grande vallée alpestre, puissante et sévère, où vivent ses personnages. Parfois elle s'égaie de la poésie des hautes neiges, des nuits lumineuses de l'été; les trolds se cachent aux forêts; des légendes courent sous l'eau du lac. Mais cette nature pèse sur l'esprit des hommes; elle rend leur démarche lente et leurs paroles rares. Plus d'un songe avec mélancolie à ce qui se passe « au delà des hautes montagnes ». D'autres éclatent en violences furieuses, surtout quand l'ivresse les prend. Pourtant ce sont des natures saines; leurs cœurs sont fidèles, et ce n'est pas un vain symbole que l'église dressée au milieu de la vallée. Aucune influence du dehors n'a pénétré dans ce milieu patriarcal : on y voit encore les costumes anciens, les cortèges de noces, les danses pittoresques... Tout cela va disparaître. Les contes sont un adieu ému à cette Norvège idyllique.

Ces dehors d'idylle cachaient parfois une pénible réalité. La vie paysanne, disait un contemporain, n'est qu'ivrognerie

et débauche. La grande campagne antialcoolique n'avait pas encore commencé. Björnson avait vu beaucoup de misères et reçu les confidences des valets de ferme au presbytère paternel. On trouvera dans *Synnöve*, sous le nom d'Aslak, le type de ces paysans dévoyés. C'est au cours d'une noce, une noce où l'on s'enivre, où l'on déchire les habits de fête, où les gens à demi morts restent sur place, où la mariée elle-même pleure dans un coin, que le vagabond Aslak paie le verre d'eau-de-vie qu'on lui donne de l'histoire suivante, sa propre histoire :

Il y avait une fille qui habitait dans une vallée. Dans quelle vallée, peu importe, et peu importe aussi le nom de la fille. Or la fille était belle, de l'avis du fermier. Elle eut de beaux gages; elle eut même plus que son dû : elle eut un enfant. Des gens disaient qu'il était de lui; mais lui ne le disait pas, car il était marié; et elle ne le dit pas non plus, car elle était fière, la pauvre gueuse. Il y eut donc un mensonge le jour du baptême et c'est un petit gueux qu'elle avait mis au jour... Mais elle eut une cabane près de la ferme, et ce n'était pas du goût de la fermière, comme bien on pense. Quand la fille venait, elle lui crachait au visage; et quand l'enfant voulait jouer avec les fils du maître, elle leur disait de chasser le petit bâtard. C'était tout ce qu'il méritait...

Cela dura une année, puis une autre, huit années en tout, et la fille n'avait pas encore quitté la place. Elle dut enfin s'y résigner et partit. Mais avant, la ferme fit une belle flambée et l'homme fut brûlé, car il était ivre. La fermière se sauva avec ses petits en disant que la gueuse de fille était cause de tout. Possible que oui. Possible que non. C'était un singulier gamin que le sien. Pendant huit ans il avait vu sa mère peiner et savait bien à qui la faute. Elle le lui avait dit souvent, quand il demandait pourquoi elle pleurait; elle le lui racontait encore la veille du départ, et voilà pourquoi il n'était pas à la maison cette nuit-là. Mais sa mère dit au greffier qu'elle avait allumé cette belle flambée, et on la mit en prison pour la vie.

Son fils s'en alla à travers le pays... La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il était ivre et l'on dit qu'il s'est mis à boire. Est-ce vrai, je ne le dirai pas, mais je ne sais pas ce qu'il aurait pu faire de mieux... Il déteste tous les hommes, surtout ceux qui sont bons les uns pour les autres et plus encore ceux qui sont bons pour lui. Et il voudrait voir tout le monde lui ressembler, quoiqu'il ne dise cela que lorsqu'il est ivre. Alors il pleure lui aussi, et c'en est un déluge... Mais si vous le voyez pleurer, n'y croyez jamais, car cela n'arrive que quand il a bu et cela n'a pas d'importance. » A ces

mots Aslak tomba de son tabouret en sanglotant. Mais cela ne dura pas, car il s'endormit. « Le pourceau est ivre », dit quelqu'un[1].

Ces pages sont importantes dans l'histoire des lettres norvégiennes. Elles semblent être de vingt ans en avance sur leur temps, et quand le réalisme triomphera en 1880, on ne peindra pas de couleurs plus sombres la vie populaire. Pourtant *Synnöve* est plus qu'une fraîche idylle et mieux qu'un tableau vrai, c'est la révélation d'un grand poète. Quand on relit ce conte après avoir parcouru toute l'œuvre de Björnson, on est frappé de voir qu'il annonce en quelques pages les thèmes essentiels du poète, les tendances profondes de sa pensée et de son art. Le héros est un jeune homme, Thorbjörn. Dans la famille, une génération sur deux est victime de sa turbulence et de ses excès. Saemund, le père, a évité cette catastrophe. Mais le tour de Thorbjörn est venu. Va-t-il subir le sort de la race? Sera-t-il une victime de l'hérédité?

Le père veut discipliner les violents instincts de son fils et une lutte émouvante s'engage. Ses efforts échouent. Il redouble de sévérité, mais sa rigueur maladroite révolte Thorbjörn. Pourtant les deux hommes s'aiment profondément sans pouvoir se le dire d'un mot ou d'un regard. Le cas de Thorbjörn semble un instant désespéré; sa violence l'entraîne à tous les excès. Mais le secours viendra d'une femme. Thorbjörn est né sur le flanc sombre de la montagne. En face, dans une clairière pleine de soleil, grandit Synnöve, la blonde Synnöve, qui n'est que tendresse et amour. C'est elle qui, par sa seule douceur, domptera cette nature indisciplinée, la rendra heureuse et utile. Ainsi s'exprime l'optimisme du poète, sa foi dans l'amour et l'action.

Synnöve est le poème de la jeunesse. Les scènes les plus charmantes sont les scènes d'enfants qui ouvrent le conte; les plus émouvantes, celles où le poète unit les deux amoureux. Mais il a fait plus. Par de courts poèmes, glissés dans le récit, il en a condensé l'émotion. Il a dit la chanson du Renard et du Lièvre, la mélancolique histoire d'Ingerid ou de Venevil, l'angoisse de ceux qui, au fond des vallées, rêvent d'une vie libre et d'un large horizon.

1. *Synnöve*, chap. VI.

Dites-moi, que pourrai-je voir
par delà les hautes montagnes?...
L'aigle s'élève à vigoureux coups d'aile,
plane dans la jeune lumière triomphante,
gorge son cœur de la chasse sauvage,
s'abat où veut son caprice,
l'œil fixé sur la côte étrangère...
Ne pourrai-je jamais aller
au delà des hautes montagnes?
Mes pensées vont-elles se briser
contre ce mur de glace et d'effroi?
Va-t-il m'enfermer jusqu'au dernier jour?
Va-t-il devenir mon cercueil?...
Partir, je veux partir, au loin, bien loin
au delà de hautes montagnes! [1]

Le poète fut plus heureux que son héros. Avec les contes, sa renommée dépassait déjà sa patrie. Elle s'implantait à Copenhague pour rayonner bientôt sur tout le Nord. Ces contes pourtant ne nous offrent qu'un aspect de la pensée de Björnson. Au moment où Ibsen fondait le théâtre norvégien, Björnson lui aussi sentait une foule de thèmes dramatiques obséder son esprit.

Le théâtre contemporain lui offrait comme modèles le vaudeville danois et la comédie de Scribe. Les suivre, c'était étouffer en soi toute flamme poétique. Björnson le sentit et choisit comme source d'inspiration, la Saga. La Saga! c'est-à-dire l'admirable et véridique épopée du Nord, ses récits de feu et de sang, les courses des vikings, les luttes des grands rois norvégiens, ou la tragédie des familles islandaises.

Le plus beau drame de cette époque est la trilogie de *Sigurd le Méchant*. Sigurd, fils de roi, voulut sa part de royaume. On l'écarta par ruse. Il se révolta et répondit par tant de ravages et de meurtres qu'il souleva une tempête de haine et tomba trahi. Conduit au supplice, il fut fouetté, pendu, décapité, souillé; mais au milieu des tortures, il se taisait ou chantait des psaumes, et ses rudes bourreaux furent aussi effrayés de son courage que la Norvège l'avait été de sa violence. Voilà ce que dit l'histoire, et voici ce qu'en a tiré

1. *Arne*, ch. XIV.

Björnson. Il ne peut croire à la méchanceté de Sigurd. Cet homme si grand dans la haine n'était ni un bandit ni un imposteur. Pour tant oser et endurer, il devait être soutenu par une grande passion. C'était un vrai roi, dont le malheur fut de ne jamais trouver le cœur de son peuple. Héros incompris, il voulut le bien et sema le mal. Un monologue grandiose exprime sa haine furieuse contre ceux qui l'ont frustré et qui ont voulu le noyer dans le fjord.

Mes vêtements raidis de glace me coupent les membres. Il font du bruit quand je marche; on dirait qu'un cliquetis d'os me suit pas à pas. Oui, c'est la mort! La camarde veut m'avoir, depuis que j'ai passé à la nage son large fjord. Mais la vie m'a trompé et maintenant je trompe la mort...

Pourquoi tout cela? C'est que je suis un fils de roi. Mais à ma vingtième année, on m'a ensorcelé, et comme un chien noir, on m'a chassé dans le vaste monde. Sur le trône de mes pères s'est assis un fou, puis un enfant, puis un faible d'esprit. Mais moi, on me chassait toujours et partout... si bien que j'ai léché la main qui me frappait. Alors, j'ai pu revenir chez moi, et l'on a demandé au faible d'esprit qui était sur mon trône s'il me connaissait. Oui, a-t-il dit, c'est mon frère ensorcelé; mettez-le dans mes bras. Et ses bras, c'était la profonde, la froide mer, où j'allais tomber, — mais au lieu de tomber, j'ai surgi... et celui qui a surgi était un roi, armé de haine, le désespoir aux yeux, à la main une rouge épée flamboyante. Quand je la brandirai, la flamme en luira sur toute la Norvège. les larmes couleront, serrées comme la pluie d'orage, — et pourtant les larmes d'un peuple entier ne pourront faire couler les pleurs qui m'étouffent[1].

Björnson ramenait le drame de Scribe à Shakespeare. Nul passage ne le fera mieux comprendre que ces vers, d'une beauté classique, où la mère de Sigurd exprime sa douleur, quand son fils s'arrache à elle pour courir le monde.

Une mère souffre du jour où elle est mère. — Elle aime l'enfant avant sa naissance; dans une douleur mortelle, elle lui donne la vie, — et pour son enfance, elle verse sa santé. — Elle est l'œil, le pied, le bras, et puis — les ailes qui le portent vers la lumière.

Mais quand sa tâche est faite, elle le perd. — Il s'arrache à ses larmes, — et sans un regard en arrière, — il s'élance, ivre de joie,

1. Sigurd Slembe, III.

— jusqu'à ce qu'il tombe, blessé, — on se redresse pour blessre un autre; — et chaque fois il blesse sa mère.

C'est ainsi qu'elle enfante et nourrit elle-même, — une douleur longue comme sa vie[1].

Björnson avait trente ans. Depuis dix ans il avait emprunté à la vie populaire et à la Saga, à l'art scandinave et étranger. Il avait admiré Œhlenschläger et Shakespeare, enfin puisé longuement, passionnément, avec la ferveur religieuse d'un homme du Nord, aux trésors de beauté que lui offrait l'Italie. Désormais, la nouvelle littérature norvégienne était fondée, avec un style, des sujets et une couleur propres, des chefs-d'œuvre dans le roman et le drame, et je ne parle pas ici de son lyrisme qui fit époque.

Dix années suivirent, fécondes en œuvres, actives et diverses : années de travail patient et d'évolution lente, de celles qui sont à la base de toute vie et de toute œuvre glorieuse.

Puis vient l'épanouissement des années 1880. Björnson, rajeuni et maître de son génie, publie coup sur coup des œuvres qui ont forcé l'admiration de l'Allemagne et même de la France.



D'abord, Björnson est un conteur. Alors qu'Ibsen n'a écrit que des drames, la moitié de son œuvre, à lui, se compose de nouvelles, de contes et de romans. Björnson, communicatif et exubérant, a le besoin instinctif de projeter aussitôt l'impression que la réalité a produite sur lui. Le poète qui est ainsi fait, — quand il est doué d'une excellente mémoire et des meilleures qualités de l'orateur, qu'il a en outre un sens très délié des nuances psychologiques, — ce poète est né pour le conte. Si loin qu'on remonte dans le passé de Björnson, on retrouve en lui cette humeur. A Molde, quand les sagas et Snorre étaient sa principale lecture, il contait pour les collégiens ses camarades ; il contait aux paysans de Naesset et ne se

1. Sigurd, Slembe, I. 4.

gênait pas d'ajouter des « menteries » pour les amuser. Ce cercle d'auditeurs s'est reformé sans cesse autour de lui. Un détail a réveillé les souvenirs dormants et aussitôt tout reprend vie : le poète s'anime, le geste est sûr, la voix claire, variée, puissante quand il le faut, le regard intense sous les lunettes, les sourcils accentuent la vigueur ou la colère, la bouche s'ouvre largement pour le rire, et le conte naît spontanément avec toutes les couleurs de la vie.

Björnson a débuté par le conte et il y est toujours revenu. Il en a renouvelé l'art avec *Magnhild*. Après l'avoir dédaigné pour le drame, il l'a élargi dans ces grands romans, *On pavoise* (1884) et *Les Voies de Dieu* (1889). Tantôt il s'y fait naïf et souple, adapté aux âmes d'enfants et de jeunes filles [1] ; tantôt il a la sévérité d'un juge (*Poussière*) ; ou bien il est rude et heurté comme dans la grandiose description de la tempête qui ouvre *Les Voies de Dieu*. Mais partout et jusque dans la fière *Mary*, fille de sa vieillesse (1906), il garde avec une parfaite jeunesse d'esprit et de sens le don de traduire directement, longuement, sans fatigue, la réalité observée. On sent sous le récit comme une joie contenue à dérouler amplement le spectacle des choses, et le lecteur, oubliant le poète, se laisse entraîner au courant de la vie. Björnson est ainsi plus qu'un conteur : il a le souffle épique. Voici, entre vingt, un exemple tiré du premier chapitre de *On pavoise*. Björnson, posant le problème de l'hérédité, va chercher jusqu'au XVIIIe siècle les ancêtres de son héros et, pour plus de vérité, prend le style naïf d'un vieux conteur :

Quand l'évêque de Kristianssand, feu monseigneur Jersin (que Dieu l'ait en sa sainte garde!) vint en tournée pastorale dans notre ville, peu avant la mort de Curt, et que le dit Curt en sut la nouvelle, il pria qu'on lui fît la grâce de recevoir et héberger Sa Grandeur durant son séjour. A quoi l'Évêque ne répondit non. Lors, se rendit Curt à ses devants avec un de ses vaisseaux qui était au port, et emmena le prêtre, et le Conseil, et maints bourgeois et fidèles serviteurs du Roi, et fit grand festin à bord pour l'Évêque... Et ils descendirent tous à terre en tel état que ce fut belle chose à voir. Curt prit avec soi l'Évêque et quand ils furent venus à l'escalier du château et se préparèrent à monter, l'Évêque se tournant, dit, si

1. Cf. l'ÉTAT MAJOR, dans *On pavoise*.

que tous entendirent, que c'était le plus grand escalier qu'il eût vu dans le pays. A quoi répondit Curt : « Cet escalier, Votre Grandeur, a aussi une autre qualité, vu qu'il y est monté plus de pucelles qu'il n'en est descendu. » Il dit cela en son allemand, mais en voilà la pensée. Je le tiens de quelqu'un qui était jeune et qui était sur l'escalier avec la bière pour offrir à la bienvenue; et Curt but à l'Évêque et lui tendit la coupe. Et celui qui était sur l'escalier fut plus tard le Conseiller Niels Ingebrechtsön, qui était alors secrétaire de Curt. Et il me l'a raconté.

Or venons à la mort de Curt, qui advint de la façon suivante. A la ville étaient venus un paysan, sa femme et sa fille, et combien qu'il y eût grand'foule de paysans à ce moment, cependant, oncques n'avait-on vu gens si beaux, et on en fit maints discours au dîner chez Curt. Surtout disait-on grandes louanges de la fille. Et dès le lendemain, le paysan vint au château, avec sa femme et sa fille, invités par Curt. Là furent traités comme vrais seigneurs, et promenés dans toutes les salles. Mais la fin de tout cela fut que plusieurs gens de Curt vinrent et que la fille fut séparée de son père et violée. De quoi elle fut très courroucée et pria son père de demander pour le dommage une grande somme d'argent. Donc réclama le père : mais Curt ne voulut rien savoir. Le paysan se plaignit au Bailli, lequel lui conseilla de se tenir pour satisfait, pour ce qu'on n'avait jamais obtenu rançon de Curt, qui avait toutes les autorités de son côté, à la fois soldats, prêtres et laïcs, et des patrons à la cour. Et n'y avait dans le peuple qui ne lui fût dévoué.

Mais le paysan alla seul chez Curt et le trouva à la ferme, derrière l'écurie, entre celle-ci et l'étable. Et là, demanda de nouveau rançon : « Che de tonnerai ranson à mon terrière, baysan tu tiaple ! » répondit Curt. Car c'était son propos ordinaire. Lors le paysan prit Curt à soi, et l'enleva de terre. Et il déboutonna ses chausses tout à son aise et prit sa rançon à l'endroit que Curt lui avait dit, c'est-à-dire tout près de là. Et la prit avec son couteau. Et n'était là personne, sinon deux ou trois servantes, ensemble un vieux palfrenier lequel regarda le paysan faire. Après quoi Curt fut jeté sur le fumier avec ce qui lui appartenait. Et là il trépassa.

Telle est la forme initiale de l'art de Björnson. Il est des choses qu'il voit surtout ou qu'il voit mieux : les mouvements et les formes plus que les couleurs, — la nature féconde plus que ses aspects romantiques, — l'homme enfin plus que la nature. Le poème *Romsdal* et le début des *Voies de Dieu* en sont de frappants exemples. L'esprit joue avec l'impression reçue, la multiplie et la transpose. C'est l'imagination qui se

donne carrière. Björnson est un poète lyrique de premier ordre. Il est plus poète qu'Ibsen, dit M. G. Brandes. Il a des vrais lyriques le naturel et la naïveté absolue. Ses chants lui sont « tombés sur le nez ». Et s'ils sont relativement peu nombreux dans toute son œuvre, c'est que le journalisme a absorbé une bonne part de cette veine. Il faut aussi au poète lyrique, dit Björnson, un exercice presque journalier pour rendre possible une production prolongée. Mais ce qu'il a écrit, il l'a écrit spontanément et dans la joie. Ses premiers poèmes traduisaient à merveille la simplicité savoureuse du romantisme populaire, et ses chants patriotiques avaient, comme on l'a pu voir, l'élan d'un fort et grand amour. Ils n'ont d'ailleurs rien d'exubérant. Son lyrisme est le résumé inattendu et frappant d'une émotion prolongée. Björnson condense. Quelques taches lumineuses; les moments principaux d'un sentiment; des images brèves et qui semblent heurtées — et voilà un poème. Mais le tout est si expressif, si direct ou d'une vision si forte qu'on ne l'oublie plus. Témoin ce début du poème à la mer, tiré d'*Arnljot Gelline* :

C'est vers la mer que je veux aller, oui, vers la mer,
vers les lointains où la houle s'étale, magnifique et lente.
Sous le poids des brumes, lourdes comme des montagnes,
éternellement, elle va au-devant d'elle-même.
Le ciel en vain s'incline et la terre l'appelle;
elle n'a pas de repos; jamais elle ne recule.
Dans les nuits d'été, dans les tempêtes d'hiver,
elle va roulant le même appel désespéré.

C'est vers la mer que je veux aller, oui, vers la mer,
vers les lointains où elle dresse son front glacé.
Voyez! le monde s'y reflète en murmurant sa souffrance,
le soleil la caresse, chaud et rayonnant;
il chante l'allégresse et la joie de vivre.
Pourtant toujours froide, mélancolique et calme,
elle engloutit deuils et consolations.

La lune l'aspire, l'ouragan la soulève,
mais leur prise glisse et l'onde ruisselle.
Les dunes s'en vont en tourbillons, les montagnes en poussière,
mais elle roule son flot égal vers l'éternité.
Ce qu'elle attire doit suivre sa voie.

Ce qui tombe en elle ne remonte point.
Jamais de message et jamais de cris....
Elle a conclu l'étrange pacte avec la mort,
de tout lui donner, — tout, sauf elle-même.

Conteur et poète lyrique, Björnson l'est certes au plus haut degré. Et pourtant ses plus durables créations sont peut-être les personnages qu'il a fait vivre dans ses drames. Il est un peintre d'âmes, à une époque et dans un pays qui en compta de grands, Lie, Kjelland, et par-dessus tous, Ibsen. Pour la génération précédente, l'homme s'évanouissait dans la nature; avec eux, il revient au premier plan de l'œuvre, et tout un peuple naît de ces cerveaux créateurs.

Björnson a été voué au théâtre dès sa jeunesse; c'est au théâtre de Kristiania qu'il a fait la moitié de ses études; avec Ibsen, il a défendu le théâtre norvégien contre le Danemark et créé une scène vraiment nationale. A de nombreuses lectures, à la connaissance des principaux théâtres d'Europe, il joignait l'expérience précieuse d'un directeur de troupe. Il aimait passionnément son métier; il avait même les dons d'un excellent comédien, et s'il ne les a pas exercés, son fils aîné a recueilli et brillamment exploité cette part de l'héritage paternel.

Mais, par un jeu du hasard, la maîtrise technique que l'on pourrait attendre de Björnson, c'est son rival, c'est Ibsen qui l'a eue. Je pense que personne ne conteste plus à celui-ci l'éloge que Björnson lui-même lui adressait : « C'est la plus grande force dramatique du temps présent. » Le plan nettement délimité et le conflit borné, par une abstraction hardie, à quelques individus violemment opposés l'un à l'autre; — plusieurs actes supprimés et l'action considérée dans sa crise même; — l'emploi du secret tragique dont la lente révélation jette sur le drame une terreur grandissante, ou bien l'analyse fouillant le passé et descendant dans les profondeurs des consciences pour porter un jugement de mort; — le clair-obscur original; le dosage habile des effets; les contrastes savants, et, sur un fond d'idées ou de symboles, un dessin d'une sûreté incomparable; — le génie de la réplique et l'impression constante d'une maîtrise imperturbable, d'un réalisme minutieux au service d'une imagination effrénée, — tel est en

quelques traits l'art d'Ibsen : or c'est exactement le contraire de l'art björnsonien.

Un exemple le montrera. C'est le petit drame intitulé *Au delà des Forces* (1), qui, méconnu à son apparition, a fait glorieusement, depuis, le tour des théâtres d'Europe. Deux actes seulement : une conversation au chevet d'une malade, et une discussion de prêtres sur le miracle. Le héros présenté au premier acte disparaît au second. En revanche, une foule de personnages nouveaux envahissent l'action qui semble repartir sur de nouveaux frais. Une catastrophe termine le drame sans apporter de conclusion apparente. On ne peut guère imaginer d'œuvre plus « mal faite ». Et pourtant, d'après un critique qui n'est pas suspect d'indulgence, « Björnson n'a jamais fait mieux. » « Ibsen non plus », ajoute-t-il[1]. Comment donc y a-t-il réussi?

Au delà des Forces est la tragédie du miracle. Les principaux personnages sont le pasteur Sang, sa femme Klara, ses enfants Elias et Rachel. Sang est un chrétien admirable, de foi naïve et profonde, qui par malheur ne croit rien d'impossible à sa foi. Klara raconte les miracles, l'ineffable bonté, l'exaltation dangereuse de son mari. Son existence même, avec ses courses hasardeuses dans la montagne ou sur le fjord déchaîné, est un prodige perpétuel. Il est, il vit « au delà des forces ». Il a sacrifié sa fortune; tous les jours encore, avec une bonté joyeuse, il sacrifie sa vie et les siens, témoin Klara qui s'est usée à lutter contre sa folie et gît maintenant paralysée. Le passé de la famille revit en quelques traits. Voici les fiançailles de Sang : Klara n'a pu résister à sa bonté; elle l'a aimé parce qu'il était puissant et faible; elle s'est dévouée pour maintenir ce héros sur terre et le sauver. Puis, la tragédie des enfants. Sang les avait élevés dans une sorte d'ivresse religieuse. Klara, voyant le danger, les a arrachés au mysticisme paternel : ils ont fait leur éducation au dehors, et reviennent, l'esprit à peu près guéri, — au moment même où la vie leur réserve une affreuse épreuve.

Sang en effet, arrive, illuminé de foi. Ses paroles sont un hymne à la beauté des choses, un hymne d'amour pour Klara.

1. Georg Brandes, *Samlede Skrifter*, III, p. 408.

Comme il se sent plus près de Dieu, il veut guérir la paralysée. Car c'est son désespoir de ne pouvoir, lui le prêtre aux miracles, sauver par un miracle celle qu'il aime par-dessus tout. Il priera avec ses enfants. Mais ceux-ci ont perdu la foi, et l'avouent douloureusement à leur père. Sang chancelle, et sans colère, les plaint. Sa foi est toute-puissante : il priera donc seul. Il va prier. Et pendant que tous sont glacés d'épouvante, ce prodige s'accomplit : Klara, après de longues nuits d'insomnies, s'endort d'un sommeil d'enfant. Et l'avalanche, déchaînée au même instant, épargne Sang et ne la réveille pas.

Tel est le premier moment du drame. C'est, comme on le voit, un drame de famille. Ibsen isole l'individu. Le premier soin de Björnson, ici comme partout, est de le rattacher solidement au milieu familial. Quelquefois il s'y arrête, et toujours il y revient. Et il ne peut en être autrement, puisque la première loi de la vie est celle des rapports élémentaires qui unissent les êtres humains. De là ces conflits originaux qui, — avec le conflit primordial de l'homme et de la femme, — distinguent les drames de Björnson : conflits des enfants et des parents, des frères et des sœurs, des fiancés même. De là surtout cette intensité d'émotion qui s'en dégage : Sang n'a pas un mot de reproche pour ses enfants incrédules. Et Klara, de son côté, n'a aucune amertume au cœur. Bien plus, elle aime sa douleur : « Ne va pas me plaindre, dit-elle à sa sœur, moi qui ai fait le voyage de la vie avec le meilleur des hommes, avec la volonté la plus pure qui soit au monde. On vit moins longtemps de la sorte. C'est vrai ; on ne peut pas tout avoir. Mais, changer ! grands Dieux ! »

Le drame, chez Ibsen, est, si je puis dire, à base d'ironie et de critique ; chez Björnson, de sentiment et d'émotion.

Ceci posé, le drame s'élargit bientôt. Car l'homme ne peut se comprendre si on l'isole de son milieu, de la race, de la société, de la nature. Le drame s'ouvre donc à toute la réalité ; il déborde et foisonne, tout en gardant dans les chefs-d'œuvre une forte unité. On compte trois générations dans *Leonarda* ; on en compte bien plus dans les romans, tant le poète est sensible à la continuité de la vie. A défaut de la race,

c'est d'abord la nature que nous trouvons ici, avec ce paysage miraculeux du Nordland, si bien fait pour le pasteur Sang : le fjord sauvage où l'océan se brise avec furie, mais où l'été met l'infinie douceur de ses nuits sans ténèbres. Après la nature, la foule fait son entrée dans le drame, la foule qui entraîne, soutient les héros, où se répercutent leurs victoires et leurs catastrophes. Au deuxième acte, le miracle de Sang a attiré la masse des fidèles, et à leur suite les prêtres voisins. Ils attendent avec angoisse la guérison de Klara. L'impossible va-t-il s'accomplir? Dieu va-t-il enfin leur donner un témoignage éclatant de leur foi? Björnson a résumé ces angoisses dans un personnage de second plan, beau de douleur et de passion concentrée, le pasteur Bratt :

Pendant sept ans, j'ai promis, comme prêtre, le miracle aux croyants. J'ai promis parce que c'était écrit; et pourtant, je doutais moi-même, parce que je n'avais jamais vu un croyant obtenir le miracle. Pendant sept ans, j'ai prêché ce que je ne croyais pas. Aussi, pendant sept ans, quand venaient les jours de détresse... et les nuits sans sommeil, j'adressais à Dieu cette prière brûlante : « Où est ce pouvoir miraculeux que tu as promis aux croyants?..... »

..... La religion n'est plus le seul idéal de l'humanité; mais si elle doit être son plus haut idéal, montrez-lui le miracle! Les hommes peuvent vivre et mourir pour ce qu'ils aiment — pour leur patrie, leur famille, leurs convictions, — et puisque c'est là ce qu'il y a de plus haut dans les limites du naturel et qu'il faut leur montrer quelque chose de plus haut encore, — eh bien! dépassez ces limites, montrez-leur le miracle!

Donnez-leur un gage, un gage de la vérité de la parole divine. S'ils le voient, les hommes croiront aussi ce qu'ils ne voient pas.

Voilà ce que je cherche, car c'est ce qui est promis.

O Dieu! mon Dieu! je suis ici devant ma dernière épreuve....

C'est sur ce fond de détresse humaine que se détache le drame. Que sera-t-il?

Pour Björnson, il y a drame, quand un obstacle, — individuel ou social, — passager ou durable, — s'oppose au bonheur ou à l'action. Car la vie est harmonie, effort équilibré et fécond. Constater la tragédie en la déplorant, ou bien ramener l'une vers l'autre les volontés et les passions ennemies et rétablir l'harmonie première : telles sont les deux solutions du drame.

L'optimisme de Björnson a souvent choisi la seconde. Même quand la logique du conflit devrait amener une catastrophe, le poète croit trop à la vie pour se résoudre à une conclusion désolante. Ainsi le dernier acte de *Une faillite*, apaisé et souriant, nous montre les jeunes gens qui se mettent courageusement au travail pour réparer la ruine domestique.

Mais Sang n'est pas de ceux que l'on peut sauver. Nous retrouvons avec lui ces héros que leur grandeur même expose au danger. Il va dans la vie comme un halluciné, ivre de foi et de sacrifice. La sécheresse des prêtres orthodoxes l'a rejeté violemment vers le miracle :

J'ai vu que le christianisme rampait.... Pourquoi? me suis-je demandé. Est-ce parce que, s'il se dressait de toute sa hauteur, il arracherait la réalité à ses gonds?

Est-ce le christianisme qui est impuissant ; ou est-ce les hommes qui n'osent pas?

Si un seul osait..., n'y en aurait-il pas mille qui oseraient? J'ai senti que je devais essayer d'être cet homme.

Désormais, c'en est fait pour lui de la sagesse humaine. La folie du miracle l'a gagné. Elle gagne un instant la foule, la soulève d'un espoir immense ; mais le ciel entr'ouvert se referme. Sang, au deuxième acte, prie de nouveau avec une telle ferveur que sa femme se lève et marche, puis retombe morte, tuée par le miracle. Et Sang meurt aussitôt, tué par son premier doute. Il était « au delà des forces » et le surhumain a tué l'homme.

Peu de dénouements sont aussi accablants. Et pourtant Björnson répugne au désespoir. Il a besoin de retrouver sa liberté et souvent il la retrouve dans le rire. C'est ainsi qu'une veine de comique et d'humour anime son œuvre. C'est un repos et une revanche après la tragédie. Aucun malheur ne peut être si grave qu'il atteigne tout l'homme. Il reste en nous, même après les pires catastrophes, des forces intactes qui ne demandent qu'à s'épanouir. L'œuvre de Björnson fourmille de passages où l'on passe insensiblement des larmes au rire et inversement[1]. Dans *Au delà des Forces* il a hardiment glissé

1. Tout le deuxième acte de *Géographie et Amour* est un chef-d'œuvre tragi-comique.

au début du deuxième acte un épisode amusant. Les prêtres arrivent chez le pasteur Sang, encore ébranlés par le mal de mer, doucement ridicules ou prosaïques. Ils discutent sur le miracle qui est venu troubler leur paix de bureaucrates. Comment vont-ils accueillir cet intrus?

Le désir du miracle, dit l'un deux, est une excroissance de la foi, un désordre, une maladie, pour dire le mot : un vomissement. (*Rire étouffé des prêtres. Ils toussent.*)

Le miracle qui n'est pas reconnu par les prêtres et pour ainsi dire installé et établi par l'autorité suprême sous la présidence de S. M. le Roi, n'est pour moi qu'un vagabond, un rôdeur, un voleur à main armée. (*L'évêque rit; les prêtres rient les yeux fixés sur l'évêque.*)

C'est très beau d'être naïf. Moi aussi, j'ai été naïf. Mais quand on est prêtre dans une grande ville et qu'il faut être triste à un enterrement vers une heure, — puis joyeux dans une joyeuse noce à trois heures, — assister peut-être un pauvre à l'agonie à quatre heures. — puis dîner à la Cour à cinq heures, — alors on apprend à connaître la faiblesse humaine et ce qu'on apprend, c'est à ne pas s'en remettre aux personnes, mais d'autant plus aux institutions.

Là où le miracle se montre, toute institution fait naufrage sous la révolte du sentiment.

... Je me trouvais un jour dans une réunion où j'étais seul avec une vingtaine de dames (*Rires.*) L'une d'elles eut une crise. Aussitôt une seconde, puis une troisième, en tout six. (*Les rires augmentent.*) Alors, je pris de l'eau et j'arrosai d'abord ces six dames, l'une après l'autre. (*Il fait le geste avec la main.*) Après quoi j'arrosai aussi les autres, car c'est contagieux. (*Grands éclats de rire.*)

Vous connaissez le remède. Arrosez. (*Rires, toux. Quelques prêtres le remercient chaudement.*)

On comprend sans peine combien de tels passages ajoutent de variété à l'œuvre. Mais ce qui peut-être lui donne le plus grand air de vérité, c'est le sentiment, cette « stemning » jamais exprimée et partout présente, sensible dans toutes les répliques du drame, et grâce à quoi l'action, les caractères, le style se nuancent de la même émotion, jaillie des profondeurs de l'âme. C'est ce qu'explique ce mot de Björnson : « *egentlig er jeg lyriker*[1] » ; « *je suis surtout un poète lyrique* ». C'est parce que le sentiment est tout-puissant que le poète laisse

1. Conversation avec le poète.

son œuvre s'épanouir au mépris des règles ; c'est lui qui donne à ses chefs-d'œuvre une admirable unité. *Au delà des Forces* fut composé en un temps de libre pensée agressive. Et pourtant aucune dissonance, aucune violence ne vient troubler l'atmosphère religieuse de la pièce. A force de se pencher sur ces âmes de croyants, le poète n'a plus éprouvé pour elles que de la pitié. On croit entrer au théâtre et l'on est dans un temple.



Vivre et, pour vivre, agir, ou mieux encore, aimer et agir : Björnson aime la vie, parce qu'il la croit bienfaisante et maternelle. Une force insondable nous entraîne d'un mouvement irrésistible vers les destinées meilleures. Car le monde n'aurait pas de sens si le progrès n'existait pas. Pessimisme et déterminisme sont des dogmes faux. La vérité est que nous sommes libres, nés pour l'effort et pour le bonheur.

Nous devons avoir la certitude rassurante que la vie dispose d'une bienfaisante surabondance, qu'après les pires épouvantes, les plus tragiques gaspillages, la terre est baignée d'un flot de sève, venu des sources éternelles. Si nous y croyons, c'est que cela est.

Aussi mon héros, dans toute la poésie moderne, est-il Victor Hugo. C'est la croyance aux forces infinies de la vie qui colore sa splendide imagination. On parle souvent de ses défauts ; on lui reproche d'être théâtral. Soit ! Mais ces défauts ne sont que des fétus, balayés par un puissant souffle de vie [1].

L'œuvre de Björnson respire la santé et la force. Elle est l'image d'un peuple jeune et hardi. Ce qu'elle offre au lecteur dans ses meilleures pages, — ce qui en fera sans doute le charme durable, — c'est une longue théorie de jeunes gens et de fiancés, qui courent au bonheur avec une audace contagieuse. Toutes leurs paroles sont un hymne à la joie de vivre. Et s'il leur arrive malheur, ils reprennent vite courage en répétant avec Œyvind :

1. Discours prononcé devant l'Académie Suédoise qui lui avait décerné le Prix Nobel, déc. 1903.

Dresse la tête! hardi, camarade!
Pour un espoir ou deux de brisés.
Voici qu'un nouveau brille à tes yeux
Dès qu'ils voient un rayon du ciel!

Lève la tête et regarde!
Quelque chose te crie : accours!
Quelque chose aux mille voix
Qui clame l'allégresse.

Dresse la tête et chante ta joie.
Jamais on n'arrête la sève nouvelle.
Quand il y a vie et vigueur,
Tout repousse au printemps prochain [1].

Cette même philosophie de l'action explique une autre tendance de sa pensée, celle que résume le vers suivant de son poème à Sverdrup :

Slip stormen ind i det stille!
Déchaînez la tempête dans les eaux calmes!

On y reconnaît le cri de guerre de celui qui fut un admirable agitateur. Car agir, c'est aussi se sentir responsable, et peu de poètes ont éprouvé ce sentiment au même degré que Björnson. Si l'on aime la vie, si l'on croit au progrès, peut-il y avoir plus grande souffrance que de constater la médiocrité de la foule, la routine des paysans, l'engourdissement de la foi au sein de l'orthodoxie? Devant ces faiblesses nationales, le poète se révolte ; sa première tâche sera de secouer rudement les consciences et de rappeler à chacun son devoir. Car amener les gens à la vie, c'est les amener au bonheur :

Un poète est un prophète
Surtout aux temps de détresse et d'enfantement.
A ceux qui luttent et qui souffrent,
Sa foi donne un reflet d'idéal [2].

De là sont nés ces personnages si fréquents chez lui : natures molles et engourdies qui s'éveillent enfin à l'existence, — ou caractères fortement trempés, héros de l'action que le poète

1. *Chant d'Oyvind* (*Un joyeux garçon*).
2. *Poésies. Vocation du poète.*

a chargés de sa mission civilisatrice. On a vu comment il a lutté contre le piétisme et l'église officielle. C'est la campagne de toute sa vie. Rappelons en passant une campagne analogue contre la royauté, c'est-à-dire la royauté suédoise, alliée naturelle de tout ce qu'il y avait de conservateurs en Norvège. Il a voulu la discréditer dans un drame touffu, inégal, débordant : *Le Roi*. Il y a réussi sans effort dans de courts poèmes, *Post Festum*, ou dans le délicieux chapitre de *On pavoise*, où Milla raconte sa visite au château royal. Pour continuer cette revue, il faudrait citer la moitié de son œuvre, Elle commente sans cesse la parole austère : « Soyez vrais ! » (At vaere i sandhed). Elle explique que ses compatriotes peuvent dire de lui ce qu'il disait à Sverdrup :

Tu fus une rude bourrasque
dans notre vie morne et routinière ;
le courant salé qui de la mer
vint rafraîchir nos fjords étouffants.

Ainsi Björnson a fait pour la morale sociale ce qu'Ibsen faisait pour la morale individuelle.

Or, en même temps que de la sorte il faisait front contre l'extrême droite norvégienne, ce radical se déclarait conservateur en morale. Pendant un quart de siècle, par le drame et le roman, la parole et le journal, il a voulu « rassembler les efforts éthiques ». Et l'on ne s'en étonnera pas si on songe qu'ici encore, les besoins de l'action et le sens de la vie pratique ont inspiré sa conduite. Il n'a jamais été le défenseur d'une morale étroite. Sans cesse au contraire, de *Magnhild* à *Mary*, il a bousculé les préjugés et le formalisme bourgeois, déclaré le divorce nécessaire, réclamé une liberté et une vérité plus grande dans les rapports d'homme à homme. Mais il a toujours éprouvé un respect ému pour la famille et l'enfant, — et, dans les questions de morale sexuelle, ce peintre hardi a une discrétion dont Ibsen fournit un autre exemple. Les critiques diront plus tard toutes les raisons qui ont, après la cinquantaine, accentué chez lui cette réserve. Dès aujourd'hui, elle s'explique suffisamment par l'histoire des mœurs norvégiennes. Vers 1880, la Norvège intellectuelle et artiste avait

subi un vertige de critique qui n'avait rien épargné. Mais la révolte individualiste et naturaliste amena des excès dont Björnson eut peur. Dans la ruine de la religion, il fallait sauver la morale. Le poète avait toujours résisté à la glorification romantique de la passion et à la théorie de l'art pour l'art. Quand le romantisme redevint à la mode, il s'y opposa de toutes ses forces et commença une lutte qui explique, entre autres œuvres, le roman intitulé *Les Cheveux d'Absalon*, les drames *Laboremus* et *Grande Cour*. Elle lui suggérait encore l'an passé un quatrième acte qu'il voulait ajouter à *Laboremus*[1].

Malgré son optimisme foncier, Björnson défend cette tendance avec une ardeur puritaine. Écartant les contradictions apparentes, il dit : « Rien n'est plus ancien dans la conscience humaine que l'expérience du bien, du mal, de l'utile et du nuisible[2]. » Le sens moral est la plus précieuse de nos acquisitions, c'est donc un effort sacrilège que de vouloir l'affaiblir. Ceux qui l'essaient ne voient pas qu'on ne peut remonter le cours des siècles, qu'il est aussi impossible de supprimer la morale que l'air qu'on respire. Et s'il se trouve encore par malheur des âmes foncièrement mauvaises et un « corps de destructeurs », il ne faut pas s'étonner que la société ou les plus conscients des êtres moraux les chassent ou les suppriment comme un danger public. C'est la conclusion formelle de Björnson.

Ainsi toute œuvre d'art exprime une tendance, tout artiste a une mission morale à remplir, tout poète est d'autant plus responsable que son génie exerce une action plus puissante. Dans son discours à l'Académie Suédoise, Björnson ajoutait :

Pour parler de notre époque et de deux grands noms du présent, ma pensée va d'abord à mon vieil ami malade (Ibsen). Il a allumé de hauts phares le long de la côte norvégienne. C'est ce que les marins voient d'abord quand ils cherchent la terre. Ils rayonnent de là sur le monde et signalent les écueils dangereux.

Je citerai ensuite notre voisin de l'est (Tolstoï), le grand vieillard qui dans le port ouvert du bonheur humain, nous appelle sans trêve. Au cours de leur longue journée de travail, la tendance de leurs

1. Conversation avec Björnson, avril 1909.

2. Discours cité.

esprits a grandi sans cesse, comme grandit la lueur des torches au vent du soir....

Mais il arrive parfois que le premier nous avertit si rudement qu'il nous effraie. Et il peut se faire que le second nous séduise par l'attrait d'un idéal qui dépasse les forces humaines. Et lui aussi nous effraie. Or, ce que nous voulons. c'est qu'on fortifie notre courage à vivre. non qu'on l'affaiblisse...

Ces lignes nous font comprendre ce qui distingue le plus Björnson de ses frères et rivaux en génie, de l'individualisme radical d'Ibsen et du mysticisme de Tolstoï. A l'inverse de ceux-ci, sa pensée fuit les extrêmes. Elle est saine, vigoureuse et pratique; elle est surtout profondément humaine.

Nulle part cette philosophie n'apparaît mieux que dans *Au delà des Forces* (I et II). On connaît le premier drame. Le second est l'histoire d'une grève et d'un complot anarchiste. Le héros en est le fils du pasteur Sang, Élias, et Björnson a été rarement mieux inspiré qu'en montrant, dans un problème social, cette soif d'infini et de surnaturel qui est, pour lui. un si grand obstacle au progrès. Élias, élevé dans la religion du miracle, est resté un exilé dans la vie. Pas plus que son père, il n'a le sens du réel. Il n'a quitté la religion chrétienne que pour la religion anarchiste, et avec son exquise bonté, il souffre cruellement des maux que la vie accumule chez les pauvres :

— Tu es trop bon, Élias.

— Non, je ne suis pas trop bon; mais ce sont les hommes qui sont trop malheureux.

Il faut agir. Mais comment? Est-ce par un effort suivi et réglé, celui qui est utile et qui sauve? Mais que sont les progrès misérables ainsi obtenus quand on les compare à l'infini dont il rêve? Il frappera donc un grand coup pour éveiller les consciences. Au prix de sa mort? Oui, sans doute, s'il est vrai que tous les progrès de l'humanité ont subi le baptême du sang. Donc, au delà! par delà le réel, puisque le réel est méprisable! A travers la mort! Les voix qui s'entendent de l'autre rive de la vie ont un retentissement incomparable. Et voilà comment Élias se laisse séduire par un nouveau miracle et organise l'attentat anarchiste.

Björnson, devant cette folie, n'a pas de regrets assez amers : « Nous sortons chancelants d'un brouillard millénaire. Et

nous voulons sauver le monde! Il est devenu assez bigarré pendant que nous étions en captivité. Mais nos cerveaux ne sont pas préparés à cette tâche. Imaginations surmenées ou volontés surmenées, il y a toujours en nous quelque chose au delà des forces [1]. » Nulle plainte n'est plus émouvante que celle de Rachel, la sœur d'Élias. Le lendemain de la catastrophe est une journée radieuse, et le soleil brille sur les ruines :

N'est-ce pas comme si la nature voulait vous dire : honte! honte! Vous jetez du sang sur mes feuilles et vos cris de mort se mêlent à mon chant. L'air est assombri de vos plaintes affreuses. Mon printemps, vous le salissez... De toutes parts s'élève, comme d'une eau croupie, la puanteur de votre misère. Voilà ce que dit la nature!

Seules, mes plus hautes montagnes, seuls, mes déserts de sable ou de glace ne vous ont pas vus. Mais dans tous les autres coins du globe, on entend l'écho de vos cris féroces. Au milieu de la splendeur éternelle, les hommes ont imaginé un enfer et cet enfer est rempli. Vous avez eu vous le rebut et la malédiction du monde, — et vous devriez en être la perfection [2]!

La pensée de Björnson est humaine et veut qu'on s'accommode de notre nature. Elle part de la terre, non du ciel. Nous sommes hommes, c'est-à-dire imparfaits et limités, soumis à des contraintes nombreuses. La vraie sagesse, comme le vrai courage, consiste à s'en rendre compte. C'est un jeu facile que de se faire des illusions. L'histoire nous montre à chaque pas les débris des systèmes et les cadavres de ceux qui ont essayé trop tôt de voler au ciel. Idéal et théorie peuvent être dangereux. Le génie même porte en lui le germe de sa perte. C'est par une aberration qu'on donne pour but à l'humanité de créer des saints ou des héros. Les voies de l'humanité sont autres. Le bien l'emportera à la fin dans le monde et son règne est assuré. Mais autant il faut y travailler, autant il est dangereux de vouloir le réaliser tout d'un coup. On n'obtient par là que tragédie individuelle et réaction sociale. Dans l'intérêt même de l'idéal, il ne faut pas être « au delà des forces ».

A ces conclusions s'ajoutent celles d'un autre drame du poète, le chef-d'œuvre de sa vieillesse, *Paul Lange et Tora*

1. Acte II, 6.

2. Acte IV, 1.

Parsberg. Cette œuvre, comme les meilleures de Björnson, a mûri longuement. En voici la genèse. En 1886, un ministre, ami de Björnson, se tuait pour des raisons encore obscures, où sans doute la politique entrait pour une large part. Les haines de parti rendirent Björnson responsable de sa mort; mais il n'avait eu que le tort de malmener son faible ami au nom de la morale. Ce fut pour le poète une crise pénible. Il se défendit longuement, douloureusement. Puis l'oubli se fit, et l'art, peu à peu, prit sa revanche. De ce drame vécu qui l'avait si violemment bouleversé, Björnson, avec une tranquille audace, a tiré un autre drame : le héros est le même, idéalisé et pourtant reconnaissable; avec lui revit la crise politique d'alors. Mais le tout est apaisé. La justice du poète dirige les destinées, panse les plaies, et s'apitoie sur la catastrophe.

Le fond du tableau est une peinture du monde politique. En réalité, les mœurs politiques de la Norvège sont une pure idylle, si on les compare à celles des grands pays. Mais Björnson y a vu les germes du mal qui fleurit ailleurs. Il sait combien d'ambitions basses, de cupidités et de haines se cachent sous le couvert du bien public. Mais surtout il déteste l'affaiblissement du sens moral et l'endurcissement des cœurs.

Les vrais hommes, dit un ennemi de Paul Lange, ils sont en avant; ils donnent l'assaut; ils conquièrent pour la race. Mais ceux-là, les bons à rien, les sentimentaux, ils n'en sont pas capables. Ils font machine arrière et restent avec les débiles, les ratés, les gens usés, — et avec les femmes! — Leurs pensées sont des pensées d'hôpital et leur mot d'ordre : « A quand l'ère des estropiés! »

Et ces gens-là s'occuperaient de politique! donneraient ses directions à la race! Quand la politique, comme un taureau, doit rugir d'un rut de santé[1]!

Voilà donc, dit Björnson, ce qu'est devenue la politique . « Elle vous est donnée comme la liberté de créer la plus haute forme d'amour humain, et vous en faites la plus haineuse chasse à l'homme! Elle doit donner à la société du courage et une vie saine, mais sur sa route elle sème le poison dans les âmes[2]! »

La victime est ici Paul Lange. A côté du héros surhumain

1. Acte II.
2. Acte II.

qui ne craint que l'excès de sa force, Björnson nous présente en lui un autre héros, aussi faible qu'il est délicat, exposé à toutes les blessures, parce qu'il est infiniment sensible aux misères des hommes. Ceci est une idée chère au poète. « C'est mon idée à moi, j'en ai pris brevet[1] », dit-il en souriant. D'autres déclarent : heureux les forts! Mais Björnson répond : heureux les faibles, parce qu'ils sont les plus affinés des hommes, la fleur de l'humanité, les messagers de l'avenir.

Ainsi Paul Lange est une révolte contre les cruautés de la politique, contre les conséquences exagérées des théories darwiniennes et de la lutte pour la vie. C'est une forme rajeunie de l'éternel idéal de bonté et de charité. Pour traduire sa pensée, Björnson a imaginé une femme, Tora Parsberg[2], la plus accomplie de celles qui, mères, sœurs ou fiancées, puisent dans leur amour la force d'agir et vivent de dévouement. C'est elle qui exprime en ces mots émus la conclusion du drame et le dernier mot de la philosophie de Björnson :

Comme le roi de la légende qui invitait ses hôtes à la fête, je voudrais dire :

Soyez les bienvenus, vous qui venez du monde ensorcelé! Vous dont l'humanité fait la détresse; vous qui n'avez pas été assez adroits parmi les loups, assez méchants pour la tyrannie des partis; assez droits pour les tables de la loi; assez faux pour le commerce humain.

Vous, les dévoués et les bons, qui n'avez pas trouvé la voie parce que votre aile était blessée; vous qui vous êtes traînés de gîte en gîte, à cause de votre imprudence, de votre courage, de votre amour.

Ici, vous serez les premiers, martyrs de l'humanité!

Björnson tient à son temps, d'abord par son esprit positif, rebelle au romantisme et à ces retours offensifs du romantisme qu'a vu paraître la fin du XIXe siècle : avide d'action et de progrès, il proclame la nécessité pour l'homme d'être homme, sans impatience ni dégoût. Il est de son siècle aussi par l'ardeur de sa foi démocratique, et le caractère populaire de sa personne et de son action. Le sens profond de la vie et de son unité, un christianisme qui n'a plus rien de doctrinal

1. Conversation avec Björnson.

2. « Elle m'a donné beaucoup de mal.... Je l'ai dessinée sans modèle. » Déclaration de Björnson, janvier 1904.

et se réduit à la charité et à la pitié humaine, font de lui l'apôtre de tous les efforts altruistes. Et comme il avait une imagination puissante, il a pu être à la fois homme de tradition et de vrai progrès, donner sa forte empreinte à quelques-unes des pensées d'aujourd'hui et finir, comme il aimait à dire, au premier rang de la caravane humaine et d'accord avec l'avenir.

Quant au poète, c'est un créateur épris de vie, heureux de la voir s'épancher amplement, convaincu qu'elle dispose d'un renouveau sans fin. Aussi ses œuvres ont-elles à leur tour l'abondance vigoureuse ou l'intimité émue, le mouvement irrésistible ou les heurts puissants qu'il constatait dans la nature. Elles vont de l'avant, profondes sans mystère, riches avec unité, beaux et durables échantillons d'un large réalisme humain.

Mais si grand que soit le poète, c'est peut-être encore l'homme, comme le disait Ibsen, qu'il faut admirer le plus. Il a eu la belle destinée des forts qui sèment abondamment autour d'eux la vie et le bonheur. Des milliers d'hommes se sont réchauffés à sa flamme, ont emporté des instants vécus près de lui un trésor de courage et de bonté. Il a commencé comme un torrent; puis comme un large fleuve, il a fécondé ses rives pendant un demi-siècle, patient, dévoué, inlassable. Son pays, qui le compte parmi ses plus grands enfants, n'a aimé personne plus que lui. Il s'y fera un long silence, maintenant que sa grande voix s'est tue.

JEAN LESCOFFIER

LE PÉTROLE ET LA ROUMANIE

La production mondiale du pétrole qui n'était en 1857 que de 275 tonnes est passée en

1860 à	66 693	tonnes.
1870	700 818	—
1880	3 897 203	—
1890	9 817 695	—
1900	19 570 163	—
1905	28 486 424	—
1908	38 052 233	—

Jusqu'à ces dernières années, deux pays avaient à peu près le monopole de la production : le Caucase et les États-Unis. Bien que le pétrole existe un peu partout, les prospections n'ont encore décelé sa présence que dans fort peu d'endroits. On en a reconnu des traces au Mexique, au Chili, en Argentine, en Espagne. La France même n'en serait pas dépourvue. En Italie, dans les provinces de Parme et de Plaisance, des puits en exploitation donnent un rendement annuel de quelques milliers de tonnes et, en construisant un port sur le lac de Costosimo (sud de l'Italie) une source nouvelle a été récemment découverte. En Asie, sur la frontière turco-persane, depuis l'Arménie jusqu'au golfe Persique, une région nettement pétrolifère s'étend sur 1 500 kilomètres de long et 200 de large : les Allemands se sont, paraît-il, assuré la concession

de ces territoires et escomptent pour leur futur chemin de fer de Bagdad le chauffage et le transport des huiles minérales.

En Afrique, le pétrole a été reconnu dans l'Atlas, sur la côte d'Oran, en Égypte, au Transvaal, au Cameroun sur la frontière du Congo Français. Le centre du continent noir n'a pas été prospecté ; mais un jour viendra où le « coq gaulois » pourra librement « gratter le sable » que la diplomatie anglaise se vantait de lui laisser : qui sait si nous ne verrons pas alors jaillir le pétrole dans le Sahara?

Il y a donc du pétrole partout; mais jusqu'à ces derniers temps, il n'était vraiment exploité qu'au Caucase et en Amérique. Or l'Amérique a vu tarir tout à coup plusieurs de ses anciens puits. La consommation sans cesse croissante allait-elle être arrêtée faute d'aliments? Allait-on manquer de pétrole? Le précieux liquide que l'Europe faisait venir de bien loin existait pourtant sur son territoire, dans le bassin du Danube, à proximité de la mer Noire, en Roumanie.



La Roumanie est un golfe de plaines entre les monts des Carpathes et les dernières pentes des Balkans. Le pays, s'élevant en amphithéâtre depuis la mer Noire, est divisé en trois régions, aussi distinctes en leur aspect et leur vie sociale que dans la constitution de leur sous-sol.

La région des plaines basses est formée surtout d'alluvions quaternaires et s'étend depuis le Danube jusqu'à Bucharest : c'est une vaste étendue de plusieurs centaines de kilomètres carrés. La couche superficielle, épaisse d'un mètre, est composée d'un humus noir, dû au dessèchement de lagunes que couvrait autrefois une abondante végétation. Cette couche donne aux terrains une fertilité extraordinaire qui a fait de la Roumanie un grenier européen de premier ordre. C'est là qu'est concentrée la culture des céréales : région d'aspect mélancolique et uniforme, analogue à notre Beauce, avec des routes sans arbres, que ne jalonne aucun village, ceux-ci étant généralement construits dans les terres, au milieu des exploitations rurales.

La région sub-karpathique, au nord de Bucharest, présente des plaines hautes et des pentes allongées sur les premiers contreforts des Karpathes. Le sous-sol de ces collines est constitué par des terrains tertiaires dont les assises sont, en allant de la superficie vers la profondeur, le pliocène et le miocène. Les roches qui composent ces terrains sont formées par des alternances d'argile, de marne, de sable et de grès. C'est dans cette région sub-karpathique que sont localisées toutes les exploitations minières, pétrole, lignite, sel.

La troisième région comprend les pentes et les sommets des Karpathes, la barrière naturelle qui sépare la plaine roumaine du plateau transsylvain : hautes montagnes, forêts immenses de sapins, région des pâturages. Les terrains sont constitués d'un complexe de marne, grès, argile, avec des schistes, le tout de formation secondaire.

C'est principalement dans la région sub-karpathique, dans la région des collines, que l'on trouve le pétrole, la région des plaines en étant totalement dépourvue. La zone pétrolitère, qui atteint sa plus grande largeur — 40 kilomètres, — dans le district de Prahova, a la forme d'un arc de cercle de près de 300 kilomètres de long, enserrant les Karpathes. Sur toute cette étendue, on constate des émanations de gaz hydrocarburés, indice certain du pétrole dans la profondeur. Actuellement quatre districts seulement sont en exploitation : Dambowitza, Prahova, Buzeu et Bacau, distants l'un de l'autre d'environ 50 à 60 kilomètres. De ces quatre districts, le seul bien prospecté est celui de Prahova. On s'étonnera que, sur une aussi grande étendue de terrain reconnu pétrolifère, on ne puisse relever que quatre centres d'exploitation, du reste prospères, puisque la Roumanie a fourni en 1909 un million trois cent mille tonnes de pétrole. Mais la difficulté des recherches est grande, dans ces terrains d'une grande complexité géologique.

Toute cette région a subi lors du soulèvement karpathique un énergique plissement, qui l'a bouleversé à ce point que les couches contenant le pétrole se rencontrent, les unes à 100 mètres de profondeur, et d'autres à plus de 600 mètres, comme dans la région de Campina. Ces complexités géologiques sont souvent la cause de déboires, mais souvent aussi une indication

utile pour les prospecteurs. Ces plissements ne se sont pas produits sans de nombreuses cassures, et c'est le long de ces lignes de fracture, dans le voisinage des assises salifères du miocène inférieur que s'est opérée la concentration du liquide.

Les terrains miocènes, riches en sels, semblent être la roche mère du pétrole. Aux temps préhistoriques, dans ces couches, que la sédimentation déposait lentement au fond des mers tertiaires, de grandes quantités d'animaux auraient été ensevelies, tuées par la sursaturation des eaux (on peut constater journellement des phénomènes analogues dans l'Atchi-Daria). Recouverts par d'épais sédiments, ces débris d'animaux se sont lentement transformés, et, comme l'a montré expérimentalement Engler en distillant des boues ou de l'huile de foie de morue, le pétrole est né de la transformation et de la distillation de ces débris. Les roches mères, très riches en sel et en pétrole, et qui contiennent souvent encore de grandes quantités de gaz hydrocarburés, n'étaient pas assez poreuses pour retenir le pétrole. Sous l'influence des plissements, il est venu s'emmagasiner dans les assises plus perméables, voisines des fractures. Le pétrole se rencontre toujours dans des couches perméables, grès ou sables, que recouvrent des couches imperméables, marne ou argile, lesquelles se sont opposées à son cheminement. En Roumanie, on peut constater l'existence de plusieurs couches pétrolifères séparées par des marnes ou des argiles et la richesse de ces dépôts pétrolifères est en raisons inverse de leur nombre. Plus le nombre de ces dépôts est considérable, moins le pétrole y est condensé.

Le peuple roumain, quoique disposant de ressources médiocres, a bien su tirer parti de son sous-sol, et l'on est étonné des résultats. Pour extraire le pétrole, il suffit théoriquement de creuser le sol jusqu'à la couche pétrolifère. Le pétrole, sous la pression des gaz hydrocarburés qui le surmontent, jaillit alors à de grandes hauteurs, si la pression gazeuse est suffisante; tout au moins, il atteint la surface du sol et s'écoule comme l'eau d'une source. Si la pression des gaz n'est pas suffisante, le pétrole ne fait que sourdre au fond du trou, et il faut l'extraire comme l'eau d'un puits. En Roumanie, l'extraction du pétrole s'est faite successivement, à l'aide des fosses, des puits et des sondages, les méthodes se

perfectionnant et se remplaçant à mesure que se modifiaient les conditions de l'exploitation.

La méthode des fosses était rudimentaire. Elle consistait à creuser des excavations de quelques mètres à l'endroit où suintait le pétrole et au point où s'échappaient les gaz hydrocarburés. On recueillait ensuite le pétrole, de mauvaise qualité, du reste, et partiellement oxydé. La nécessité de produire plus et mieux fit abandonner ce système et l'on eut recours aux puits. Ce procédé, bien qu'il soit peu à peu abandonné ailleurs, persiste encore en Roumanie et donne au paysage un aspect caractéristique. A la fin de 1909, la société *Columbia* creusait un puits qui atteignait à cette époque 300 mètres de profondeur (généralement ces puits n'ont que de 40 à 100 mètres). Un seul ouvrier y travaille à la fois, creusant le sol avec une pioche à manche court. Le trou est rond, quand les terrains sont formés de roches résistantes, et les parois en sont seulement clayonnées avec des branchages afin d'éviter les chutes de pierre contre lesquelles l'ouvrier est fort mal défendu par son chapeau de fer-blanc. Si les terrains traversés sont de nature ébouleuse, le trou est carré de 1 mètre de côté : les parois sont alors étayées de planches. Les difficultés du travail augmentent avec la profondeur; l'atmosphère devient très rapidement irrespirable, par l'arrivée des gaz hydrocarburés. On installe alors à l'entrée du puits un soufflet géant qui, par des tuyaux de métal, envoie de l'air au fond du trou. Au bout d'une heure ou deux, le puisatier, remonte au moyen d'un treuil rudimentaire, dans le seau en bois, qui sert alternativement à ramener à la surface l'homme et les déblais. Aux environs de la couche pétrolifère, la dernière assise est perforée au moyen d'une tige de fer que l'ouvrier enfonce à coups de masse. Souvent les gaz arrivent en si grande quantité, souvent le pétrole monte si rapidement dans le puits que l'ouvrier ne peut être remonté à temps. En 1905, huit puisatiers sont morts ainsi.

Les sociétés étrangères ont introduit en Roumanie trois procédés d'extraction mécanique par sondage : sondage à la corde, sondage canadien et sondage hydraulique.

Le sondage à la corde consiste à forer le trou au moyen d'un instrument très lourd en forme de ciseau de menuisier et appelé *trépan*, qu'une poulie élève et fait retomber au fond

du trou; les roches se désagrègent et leurs déchets sont remontés de temps à autre à la surface à l'aide soit de cuillères, soit de pompes à sable. Le sondage à la corde est facile; mais dans des terrains pétrolifères comme ceux de la Roumanie, il ne donne que des résultats médiocres, car on obtient difficilement la verticalité du trou.

Le sondage canadien, qui emploie des tiges de fer rigides au lieu de câble, présente de multiples avantages, rapidité, facilité d'exploitation; mais il coûte beaucoup plus cher. Un puits à la main de 50 mètres coûte 2 000 francs et s'exécute en six mois; un puits de 200 mètres coûte 18 000 francs et prend deux ans. Un sondage canadien de 500 mètres (profondeur que le puits à main ne peut atteindre) s'exécute en un an, mais coûte 50 000 à 80 000 francs.

La nécessité de pousser parfois les forages jusqu'à 1 000 mètres a fait récemment introduire le sondage hydraulique. Dû aux ingénieurs allemands, ce nouveau procédé se distingue du sondage canadien, en ce que, pendant le travail du trépan, on injecte de l'eau sous pression, qui fait remonter à la surface les boues et déchets du forage. Malheureusement ce procédé est d'un usage délicat. L'envoi d'eau dans le trou de sonde peut masquer la traversée d'une nappe aquifère et noyer ainsi la couche pétrolifère. Mais si l'on recueille l'eau dans des réservoirs jaugés, il est facile de constater l'augmentation du liquide, dont la cause ne peut être attribuée qu'à la rencontre d'une nappe souterraine et il suffit d'un personnel attentif, surveillant les réservoirs, pour constater la présence du pétrole à la surface de l'eau de sondage.

Au début, la main-d'œuvre était rare en Roumanie et peu habituée au sondage hydraulique. Le gouvernement roumain a réglementé d'une façon intelligente ce mode de sondage et créé à Campina une école de maître-sondeurs. Le prix de l'opération est relativement élevé, mais compensé par une grande rapidité, puisqu'on arrive à forer 7 mètres par jour.

Les terrains traversés sont souvent très friables. Ils s'éboulent et doivent être maintenus après le passage du trépan. De plus, le trou de sonde rencontre souvent des nappes d'eau souterraines qu'il faut tarir. Pour obvier à toutes ces difficultés, on « tube », c'est-à-dire qu'on introduit dans le trou de sonde une

série de conduites emboîtées les unes dans les autres qui permettent enfin l'adduction du pétrole dès qu'on l'a atteint.

Lorsque le sondage rencontre une couche profonde, contenant des gaz sous forte pression, le pétrole jaillit en gerbe à des hauteurs atteignant parfois 130 mètres. Ce jaillissement dure en moyenne une quinzaine de jours, quelquefois des années. Généralement le débit journalier ne dépasse pas 40 tonnes; cependant à Campina, un sondage a donné en un an plus de 60 000 tonnes de pétrole représentant une valeur de 2 000 000 de francs.

Le plus souvent, malheureusement, le pétrole ne jaillit pas et il faut pour l'extraire avoir recours à des cuillères ou à des pompes à sable. On peut ainsi recueillir à chaque manœuvre de 5 à 600 kilogrammes de pétrole. Calculer le prix de revient est chose difficile, car le prix d'achat des terrains est fort variable, et les difficultés de sondage ne sont pas toujours les mêmes. On admet cependant une dépense moyenne de 20 francs par tonne extraite. Le débit d'un puits à main est en général assez minime, car le puits ne descend pas assez profondément pour atteindre les couches jaillissantes; il est en moyenne de 100 kilogrammes par jour; il a atteint exceptionnellement 150 tonnes.

La région de Campina est la plus riche et la plus productive. En 1880, il existait seulement un petit nombre de puits à main. En 1885, 35 puits sont déjà en exploitation sur le bord de la rivière Doftana : leur profondeur *maxima* est de 130 mètres. En 1886, s'exécute le premier sondage et en 1887 on en compte 4. La société *Steaua romana* obtient en 1898, grâce à un sondage heureux, 700 tonnes par jour. Son sondage n° 65, d'une profondeur de 380 mètres, fournit en 1904 trois éruptions évaluées à 10 000 tonnes. A Tzintea, le sondage n° 5 de la même société, qui avait donné par éruption en sept mois 50 000 tonnes de pétrole d'une valeur de 1 500 000 francs, avait vu le jaillissement s'arrêter; on procéda alors à un curage et le pétrole rejaillit depuis le 19 janvier 1910. Ce sondage donne actuellement 300 tonnes par jour.



Les pétroles roumains ont une couleur en général très foncée, variant du brun noirâtre au brun olivâtre. On trouve cependant des pétroles presque limpides comme le pétrole jaune du district de Bacau et du pétrole teinté en rouge du district de Prahova. Mais tous ont une fluorescence verdâtre qui leur est particulière. On peut les diviser en trois catégories : les uns ont une densité inférieure à 0,82 et sont de la catégorie dite légère, comme à Campeni-Parjol ; d'autres sont très lourds et atteignent parfois une densité de 0,94 comme certains pétroles du district de Dambowitza. La majorité des pétroles roumains forme la troisième catégorie avec un poids spécifique variant de 0,83 à 0,86.

Ce pétrole brut ne peut être employé commercialement ; il faut le raffiner ; car il contient plus de 100 corps étrangers bien définis, et des distillations fractionnées permettent d'en extraire trois sortes de produits distincts : d'abord les benzines qui distillent les premières jusqu'à 130° et dont l'un des constituants les plus connus est l'essence d'automobile ; puis viennent les huiles lampantes qui distillent entre 130° et 280° (saxoléine, oriflamme, etc.) ; enfin, les produits, qu'on appelle résidus, servent à préparer la vaseline et le paraffine et peuvent être consommés comme combustible.

En Roumanie, environ cinquante raffineries, placées à proximité des puits ou reliées à eux par des conduites ou *pipe lines*, traitent le pétrole extrait. Il existait en 1908, 514 kilomètres de *pipe lines* ; mais on s'en tient encore généralement pour le transport des pétroles aux chariots traînés par des bœufs. Quelques usines possèdent tout le matériel moderne. Les produits qu'elles raffinent ont des compositions très variables :

Benzines	4 à 40	p. 100
Huiles lampantes	25 à 50	—
Résidus.	16 à 60	—

Une partie des produits soit bruts, soit raffinés, sont consommés dans le pays même.

Le pétrole lampant n'est utilisé en Roumanie qu'en petite quantité, puisque chaque habitant n'en consomme que 5 kilogrammes par an, tandis qu'en France la consommation [pétrole lampant et essence] ressort annuellement à 106 kilogrammes. Les débouchés à l'intérieur du pays sont difficiles à atteindre : souvent aucun débitant n'existe dans les villages, qui sont parfois très éloignés des villes. Au début, le produit fourni par certaines petites raffineries était si mal travaillé et dégageait des vapeurs tellement inflammables que l'État a dû fixer à 10 p. 100 la proportion *maxima* d'impuretés que pouvait contenir le pétrole lampant. L'intermédiaire, de son côté, entrave la vente du liquide par ses exigences. Une société filiale de la *Standard Oil Company* a essayé de supprimer cet intermédiaire en réduisant le prix de vente de 38 à 22 francs les 100 kilogs et en envoyant à cet effet dans les villages des voitures de vente au détail. De son côté, le gouvernement roumain, soucieux d'augmenter la consommation dans le pays, a fixé par décret du 1er octobre 1909 le prix maximum à 8 fr. 80 l'hectolitre pris à l'usine.

Les résidus ont trouvé un meilleur emploi sur place comme combustibles dans les usines et pour le chauffage des locomotives et des navires.

Pour l'exportation, la Roumanie est dans une situation exceptionnelle. Tandis que les pétroles américains et russes ont de grandes distances à parcourir, soit par terre, soit sur mer avant d'atteindre l'Europe, la Roumanie, grâce au port de Constanza, sur la Mer Noire, ou à la voie du Danube est en relations faciles avec sa clientèle.

Constanza n'est éloignée que de 300 kilomètres par chemin de fer des centres productifs et le pétrole est transporté par wagons citernes, au prix de 2 centimes la tonne kilométrique. L'augmentation constante de la production fait prévoir le jour où ces moyens de transport insuffisants devront être remplacés par des *pipe lines*. Malheureusement les raffineries étant installées près des exploitations, ce serait du pétrole déjà raffiné que les conduites transporteraient, ce qui nécessiterait l'établissement de quatre *pipe lines* distinctes, pour le pétrole brut, les benzines, les huiles lampantes et les résidus. La dépense de construction serait bien près de 50 millions de francs. Il

serait donc préférable de transporter les raffineries d'exportation à Constanza, les raffineries du centre continuant à fabriquer pour la consommation du pays.

Le gouvernement roumain a prêté une aide puissante au développement du port de Constanza. Il y a un an, le roi Carol a inauguré le bassin pétrolier, avec une station de réception à six voies de garage, de 36 wagons citernes chacune, et quatre voies de déchargement. Des conduites transportent le pétrole des wagons dans les réservoirs d'emmagasinage au nombre de 25, jaugeant 5 000 mètres cubes chacun. Dans la station de chargement, quatre pompes aspirent le pétrole dans des réservoirs et l'envoient dans les navires pétroliers. On peut charger en une heure quatre bateaux-citernes de 5 000 tonnes chacun. Le quai du bassin à pétrole a près de deux kilomètres de long et peut recevoir des bateaux de 9 mètres de tirant d'eau. L'exportation de 1 500 000 tonnes par an est maintenant assurée. Constantgza n'est séparée de Marseille que par 3 000 kilomètres, alors que Batoum en est à plus de 3 700 et New-York à 6 300.

La voie du Danube est encore peu employée. Le pétrole est embarqué à Giurgevo sur des bateaux de 1 000 tonnes qui remontent le Danube jusqu'à Budapesth. Transbordé sur des bateaux d'environ 400 tonnes, il gagne Ratisbonne. Le voyage dure un mois. Le gouvernement bavarois a muni Ratisbonne d'un bassin à pétrole de 400 mètres de long sur 60 de large, avec tous les appareils perfectionnés.

Les pays européens sont d'excellents clients pour la Roumanie. L'Angleterre lui prend surtout ses résidus, l'Allemagne une partie de son pétrole lampant. La France est son meilleur client et figure pour 30 p. 100 dans le chiffre de son exportation : en 1909, nous avons acheté à la Roumanie 810 656 hectolitres d'essence pour automobile, soit 40 p. 100 de notre importation globale, laquelle est de 3 859 000 hectolitres, d'une valeur de 64 903 000 francs.

Grâce à l'intelligente direction du gouvernement, grâce aussi aux 100 millions de capitaux allemands et aux 35 millions de capitaux français qui sont engagés en Roumanie, l'exploitation du pétrole sera bientôt l'un des facteurs importants de la production mondiale. Pour faciliter l'accès du pétrole

roumain dans notre pays, la *Société des Pétroles-transports* de Marseille vient de lancer un nouveau *steamer* de 5 000 tonnes : Marseille a importé, en 1908, 783 166 hectolitres d'essence roumaine, contre 546 078 des États-Unis et 151 908 de Russie.

Un autre commerce pourrait être aussi important, celui des résidus ou sous-produits. Les chemins de fer roumains qui appartiennent à l'État imposent à ces résidus une densité de 0,85 à 0,94 et un point d'inflammabilité d'au moins 80°. Leur puissance calorifique par kilogramme est supérieure de 30 p. 100 à celle des charbons de Cardiff. D'où l'immense avantage que présente le combustible liquide. Ajoutez une économie en poids de 12 p. 100 sur le charbon, la diminution de fatigue chez les chauffeurs, l'absence d'étincelles...

La Roumanie, manquant de houille, employait autrefois le charbon de Cardiff. En 1887, elle aménagea pour le chauffage aux résidus une locomotive qui remorqua, sur un parcours de 128 kilomètres entre Bucharest et Buzeu, un train de 162 tonnes. On construisit sans retard 10 nouvelles locomotives. Mais les résidus étant passés brusquement de 36 francs à 48 francs la tonne, on essaya alors du chauffage mixte, lignite roumain et résidus. En 1903, 353 locomotives de ce type circulaient en Roumanie. En 1908, sur 603 locomotives, 122 étaient aux résidus seuls et 368 au chauffage mixte. Depuis, on a encore mis en construction 18 locomotives marchant aux résidus seuls et 73 au chauffage mixte. La consommation des chemins de fer roumains s'est élevée en 1908 à plus de 130 000 tonnes de résidus.

L'exemple a été suivi sur le réseau galicien : notamment à Cracovie, des réservoirs d'approvisionnement ont été construits. L'État autrichien possède depuis peu 773 locomotives pour le combustible liquide sur la ligne Bregenz-Trieste, et s'en trouve d'autant mieux que sur cette ligne les nombreux tunnels résistaient mal autrefois, paraît-il, à la fumée des machines chauffées au charbon. A Philadelphie, on vient de terminer une locomotive à pétrole géante, destinée aux rapides pour voyageurs et qui peut contenir 53 000 litres d'eau et 18 000 litres de résidus : sa force de traction est de 53 000 tonnes, tandis que les meilleures locomotives au charbon remorquent au maximum 35 000 tonnes.

Sur ses navires, la Roumanie a procédé à de pareils essais. En 1900, des expériences furent tentées sur le *Roi Karol Ier*, paquebot à 2 hélices allant de Constantza à Constantinople et jaugeant 2 360 tonneaux. Le service de ses chaudières exigeait avec le charbon 24 chauffeurs, coûtant environ 34 000 francs par an ; avec le pétrole, il suffit de 6 hommes payés 8 500 francs. C'est dans la marine de guerre que les innovations de la Roumanie paraissent devoir donner des résultats surprenants. Deux qualités maîtresses du torpilleur sont la vitesse et le grand rayon d'action; ces qualités s'excluent l'une l'autre avec le chauffage au charbon : il faut en effet recharger fréquemment; il faut nettoyer les feux toutes les trois heures. Avec le pétrole, on chauffe tant qu'il y a du combustible; le rechargement est automatique et l'encrassement n'existe pas. De plus avec le chauffage au charbon, les flammes la nuit, la fumée le jour décèlent au loin la présence de ces petits bâtiments, inconvénient grave qui n'existe pas avec le pétrole. 38 pieds cubiques suffisent à emmagasiner une tonne de résidus alors que le même poids de charbon en nécessité 43.

Tous ces avantages ont été bien compris de l'Amirauté anglaise. Elle a lancé douze torpilleurs du type *Tartar* de 800 à 1 000 tonneaux chacun, portant 180 tonnes de résidus. La vitesse de ces petits navires est de 38 nœuds avec une force de 15 000 chevaux : 17 chauffeurs suffisent, alors que les torpilleurs du type *Scout* marchant au charbon donnent 16 000 chevaux en nécessitant l'emploi de 107 chauffeurs. L'Amirauté a commandé cette année 100 000 tonnes de résidus pour sa flotte, et les États-Unis, prévoyant l'emploi exclusif de l'huile minérale dans la marine de guerre, s'occupent de la nationalisation de leurs districts prétrolifères.

En terminant, je ne voudrais pas mettre le cœur de mes lecteurs à une trop rude épreuve en leur parlant du pétrole alimentaire : on aurait, paraît-il, trouvé en Amérique, un beurre de pétrole qui serait supérieur à tous les beurres naturels. Mais l'Amérique a peut-être, en fait de beurre, des goûts qui ne sont pas les nôtres.

MARCEL MAGNAN

STATISTIQUE ÉLECTORALE

La bataille électorale a été livrée, cette fois encore, dans les petits champs clos des arrondissements. En de nombreux départements, pourtant, le combat n'a pas offert l'aspect habituel. Le public, qui comprend mal la stratégie des luttes politiques et qui paraissait, d'ailleurs, cette année, s'y intéresser médiocrement, s'est tout de même un peu rendu compte que les élections générales commencent à être autre chose et mieux que cinq cents et quelques duels simultanés et distincts, si bien qu'il s'est réveillé de sa torpeur, au ballottage. Trois choses sont à remarquer dans les élections dernières : le grand nombre des candidatures sérieuses [1], je veux dire de gens en état de faire figure de compétiteurs véritables ; — le grand nombre des ballottages, conséquence logique de la multiplicité des candidatures (348 résultats définitifs seulement, au lieu de 437 en 1906) ; — enfin le grand nombre de députés sortants non réélus, 205, c'est-à-dire plus d'un tiers de la Chambre.

Pourquoi cette multiplicité de candidatures ? Et pourquoi les électeurs n'ont-ils pas simplement renouvelé, comme ils le

1. En fait, le nombre des candidatures déclarées a été considérable, 2987 pour le premier tour, soit environ 5 par circonscription, et 354 nouvelles pour le second tour, — ce qui fait plus de mille déclarations de plus qu'en 1906. Les « quinze mille » ont éveillé beaucoup de vocations politiques.

font le plus souvent, les pouvoirs des députés sortants? Et comment ces faits, qui sembleraient indiquer, de la part du corps électoral, une attention éveillée à la politique, sont-ils conciliables avec cette apathie, que la presse de tous les partis constatait la veille des élections? Je voudrais essayer de répondre à ces questions, d'expliquer ce qu'il y a eu de nouveau dans les élections dernières, et comment ce nouveau s'est produit. Je le ferai, bien entendu, en toute objectivité, sans appréciations politiques. Ce qui nous importe à tous, de quelque parti que nous soyons, c'est de voir clair dans nos affaires et de discerner le sens où nous marchons. Pour cela, quelque peu d'histoire est nécessaire.

J'ai déjà signalé à cette place[1], à propos des élections de 1906, la tendance des partis à s'organiser. Cette tendance, faible encore, en ce temps-là, s'est depuis quatre ans accentuée, au point qu'elle a déjà transformé la préparation des élections, et les élections elles-mêmes, en attendant qu'elle assure le succès de la représentation proportionnelle. Mais depuis quatre ans le public a commencé à vivre cette vie politique nouvelle. En parlant, aujourd'hui, de partis organisés, on ne signale plus une nouveauté, mais bien un fait connu de chacun. Car les citoyens qui n'adhèrent à aucun parti, et qui sont les plus nombreux, se sont tout de même habitués à lire dans leur journal que tel parti a tenu un congrès, que le comité central de tel autre parti s'est prononcé sur telle question, etc. Le mot « parti », qui autrefois désignait simplement une opinion, suggère maintenant, de façon plus concrète, l'idée d'une association formée pour soutenir cette opinion. En 1906, bien des gens ignoraient encore que les anciens petits comités électoraux groupant un petit nombre d'amis personnels et de clients des candidats, se fussent élargis en groupes permanents, ouverts, nombreux, en communication entre eux et avec des organismes régionaux et centraux. Aujourd'hui, on s'est si bien accoutumé à l'existence des partis organisés qu'il semble qu'ils aient toujours existé. Aussi convient-il de rappeler d'abord combien l'institution en est récente; c'est au cours des dix dernières années seulement qu'ils se sont formés.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin 1906.

Le *Parti républicain radical et radical-socialiste* a été fondé en 1901 ; l'*Alliance républicaine démocratique*, la même année ; l'*Action libérale populaire* a tenu son premier congrès en 1904 ; le *Parti socialiste* a été unifié en 1905 ; le premier congrès de la *Fédération républicaine* a eu lieu en 1906. Mouvement bien rapide et presque universel : il n'y a plus guère d'opinion politique à laquelle ne corresponde une vaste association.

Le *Parti socialiste* a la réputation d'être le mieux, le plus fortement organisé, d'être le modèle des organisations de parti. Qu'est-ce qui lui vaut ces éloges? Il compte un peu moins de 60 000 adhérents, c'est-à-dire de membres cotisants, et son accroissement est, sans doute, continu, mais très lent. Il n'est pas riche, ses membres ne l'étant pas. On sait qu'il n'est guère uni, et que les diverses « tendances » s'y combattent, souvent, sans nulle courtoisie. Mais le Parti socialiste est celui où la notion moderne de parti est le plus nette. Ses membres ont généralement le sentiment qu'il doit s'opposer à tous les autres, les partis « bourgeois ». En outre, son organisation est complètement démocratique. Les groupes socialistes, antérieurs au parti unifié, ont été des associations d'éducation mutuelle et de propagande avant de songer à l'action électorale. Ces groupes envoient des délégués aux congrès départementaux et aux congrès nationaux ; ces délégués gouvernent le parti, c'est-à-dire désignent les organes centraux et arrêtent le programme et la tactique. C'est le groupe, ou la réunion des groupes de chaque circonscription, qui, sous réserve de l'approbation des fédérations départementales, désigne en chaque circonscription le candidat du Parti.

Le Parti socialiste est un parti fermé, c'est-à-dire que nul ne peut en être membre s'il est en même temps affilié à un autre parti. Il a le très vif souci d'être autonome, d'exercer son action propre, indépendamment de tout autre parti, et c'est pourquoi les socialistes sont presque unanimement partisans de la représentation proportionnelle, qu'ils appliquent, à l'intérieur du parti, pour l'élection des délégués et des commissions. Aussi, aux élections, le Parti socialiste s'efforce de présenter partout des candidats, même lorsqu'il sait n'avoir que quelques voix à recueillir. Il a présenté, cette fois, environ

350 candidats, — jamais deux candidats dans la même circonscription. Les noms des candidats socialistes ont été intégralement publiés dans *l'Humanité* et dans le *Socialiste*, journal officiel hebdomadaire du parti, avant les élections, en sorte que le compte des voix recueillies par le parti peut être obtenu très exactement.

En ce qui concerne les ententes avec les autres partis pour les ballottages, une proposition du Parti radical à ce sujet fut dédaigneusement rejetée, et, au congrès de Nîmes, le 9 février dernier, le soin fut laissé aux fédérations départementales de prendre les décisions utiles entre les deux tours de scrutin. En fait, les fédérations, le plus souvent, ont décidé le désistement du candidat socialiste, lorsque le candidat de gauche plus favorisé au premier tour n'était ni un ancien membre du parti, ni un radical trop notoirement modéré. Mais ce n'était pas là une règle, c'était seulement la condition évidente pour obtenir ailleurs, sans pourparlers, le retrait de candidatures radicales.

Le *Parti républicain radical et radical-socialiste*, depuis quatre ans, ne semble pas s'être beaucoup transformé, si on le juge seulement du dehors, par les articles de ses principaux leaders et les manifestations de ses congrès et de son Comité exécutif. Ce qui frappe, c'est surtout son manque d'homogénéité, déjà révélé par son titre. Non que les autres partis soient remarquablement homogènes : mais le désaccord est ici plus profond ou plus apparent. Une raison particulière, au cours de la dernière législature, a aggravé le dissentiment entre les fractions du parti, l'une étant résolument ministérielle, tandis que l'autre avait des velléités parfois vives de passer dans l'opposition. Ce fait, qu'à droite et à gauche les partis voisins ne manquaient pas de signaler, était reconnu par le Parti radical lui-même, et une sorte de théorie de l'impartialité des partis à l'égard du gouvernement a été esquissée, qui aurait bien étonné les parlementaires anglais. M. Bouffandeau, dans une déclaration présentée [1] au nom du bureau du Comité exécutif, disait :

1. A la séance plénière extraordinaire du 31 mars 1909. Cf. *Bulletin du Parti Républicain Radical et Radical-Socialiste*, sixième année, n° 182.

... Votre bureau, ne s'inspirant que de l'intérêt du Parti, s'est toujours élevé au-dessus de la question gouvernementale et ne s'est pas préoccupé de savoir si le candidat radical était ministériel ou non, de même que, dans ses rapports avec le gouvernement, il a conservé à notre Parti toute son indépendance et sa liberté d'action, laissant aux parlementaires, responsables devant les électeurs et devant le Parti, leur liberté entière dans les votes qui comportaient la défiance ou la confiance.

Qu'un parti gouvernemental compte quelques dissidents individuels, cela est ordinaire. Mais qu'un parti puisse comprendre deux fractions, l'une favorable et l'autre hostile au ministère, et que ce parti, avouant cette situation avec naïveté, n'y voie qu'un motif de resserrer son unité, cela est étrange et nouveau. Évidemment, c'est une absurdité. Il n'y a pas de conception des partis politiques, connue ou nouvelle, qui puisse justifier l'union dans le parti d'un groupe ministériel et d'un groupe antiministériel. Mais qu'est-ce qui a rendu cette absurdité tolérable? C'était, d'abord, la tradition du « bloc » et la croyance qu'elle assurait les succès électoraux. C'était, ensuite, la conception des partis doctrinaires, dont la doctrine s'exprime, sous forme concrète, par des projets de loi. Divisé au sujet de l'action ministérielle, le Parti radical était à peu près uni pour appuyer l'œuvre législative du gouvernement, ce qui a suffi pour l'empêcher de se scinder. Mais cette dualité a gêné son développement organique, du moins dans ses organes centraux. Tandis que partout, en province, les groupes croissaient en force et en nombre, atteignant, parfois, dans de petites villes, plusieurs centaines de membres, l'autorité des congrès et du Comité exécutif n'en était pas accrue. Le lien paraît assez lâche entre les groupes, devenus puissants et restés trop autonomes, et l'organisation centrale — Comité exécutif et congrès, — où les députés occupent une place trop prépondérante, et se considèrent trop comme les directeurs du Parti radical. On comprend que, dans ces conditions, les progrès mêmes du Parti peuvent lui nuire, si les organes directeurs heurtent le sentiment des groupes, devenus puissants.

L'*Alliance républicaine démocratique*, toujours présidée par M. Adolphe Carnot, et qui formait l'aile droite de l'ancienne

majorité connue sous le nom de « bloc de gauche », s'est modifiée davantage, bien que la transformation n'en soit pas, non plus, très apparente. Elle n'est pas un simple comité électoral central, comme il en a existé, avant l'ère nouvelle des partis organisés, et que fondait quelque groupe d'hommes politiques et de financiers pour distribuer aux candidats patronnés le viatique nécessaire à leur campagne : comités éphémères, dont les directeurs agissaient sans contrôle, et même, souvent, n'étaient guère connus. Elle est pourtant, comme ces anciens comités, une association souverainement gouvernée par quelques hommes. La Commission centrale exécutive, composée de 35 membres, se renouvelle, tous les trois ans, par un procédé compliqué, mais qui équivaut, à peu près, à la cooptation.

Mais, depuis quatre ans, l'Alliance, parce qu'elle exprimait une nuance d'opinion non représentée par un parti organisé, a, naturellement, reçu les demandes d'affiliation d'un nombre croissant de groupes politiques, puis, aux approches des élections, elle a provoqué elle-même la formation de sections et de comités départementaux, ce qui a fini par lui donner figure de parti, au moins dans une grande partie du Sud-Ouest, à Paris et dans la Seine-Inférieure. Seulement, c'est un parti gouverné de haut, où les membres et les sections n'ont aucune influence, qui n'est donc, à aucun degré, démocratique dans sa forme.

L'Alliance, donc, a eu cette fois, plus nettement qu'en 1906, ses candidats, au lieu d'une liste de candidats simplement « recommandés ». Mais, parmi ces candidats, un certain nombre sont, en même temps, des membres du Parti radical. Car ni le Parti radical, ni l'Alliance, ne sont des partis fermés. Ce fait, que les deux organisations ont une part d'adhérents communs, met en évidence une dualité, qui existe, en effet, dans l'Alliance, aussi bien que dans le Parti radical. Dualité manifeste dans le programme même de l'Alliance, fondée, comme on sait, par les progressistes dissidents qui suivirent Waldeck-Rousseau. D'une part, cette association se déclare anticléricale et antinationaliste, et d'autre part, fidèle aux idées des progressistes en matière économique et sociale, elle est hostile, notamment, aux monopoles d'État. Elle paraît être

plus à gauche, lorsque les problèmes politiques sont en tête de l'ordre du jour, plus à droite, lorsque c'est le tour des problèmes sociaux. Elle a nécessairement évolué vers la droite, depuis que la Séparation est un fait accompli, et elle a peu à peu retiré les concessions que, par solidarité politique, elle avait d'abord paru faire à la gauche dans l'ordre économique.

Les relations, toujours délicates entre deux grands partis alliés, mais distincts, ont été parfois assez tendues, quoique toujours courtoises, entre le Parti radical et l'Alliance à l'approche des élections. Deux faits ont déterminé cette attitude.

Plusieurs élections partielles, au commencement de 1909, ayant été favorables aux socialistes, le Parti radical intervint officiellement dans l'élection du Var, pour opérer, au ballottage, en faveur d'un radical qui semblait peu authentique, la concentration des voix radicales qui s'étaient dispersées au premier tour, contre le socialiste qui avait obtenu la majorité relative. C'était abandonner la règle du désistement en faveur du candidat de gauche le plus favorisé au premier tour.

Malgré les plaintes des radicaux extrêmes, le Comité exécutif du Parti, dans sa séance plénière du 31 mars, approuva son bureau, mais décida de proposer au prochain congrès le principe de la candidature unique, afin que les candidats radicaux vinssent moins souvent, au premier tour, après le candidat socialiste.

D'autre part, la grève postale émut vivement l'Alliance, et M. Ad. Carnot écrivit en son nom une lettre à M. Clemenceau, disant qu'elle comptait sur le gouvernement pour assurer le maintien de l'ordre « par la ferme application des lois existantes, complétées au besoin » (25 avril). La formule était menaçante, et depuis cette époque, l'Alliance affecta de plus en plus de confondre dans la même réprobation la droite et tous les socialistes, qu'elle accusait de « faire ouvertement alliance avec les pires réactionnaires et mener avec eux l'assaut contre la République et tout pouvoir organisé »[1]. La Commission exécutive décidait, le 28 avril, d'exiger, « de tous les candidats auxquels elle donnerait son patronage, l'engagement écrit de

1. *L'Alliance républicaine démocratique*, bulletin officiel, 25 avril 1909, sous la signature de l'Alliance.

ne pas se désister au second tour de scrutin, pas plus au profit d'un socialiste unifié ou d'un socialiste révolutionnaire, qu'au profit d'un réactionnaire ». Et quelques jours plus tard, elle abordait l'étude d'un « programme plus précis », et déclarait : « Nous entendons ne faire appel qu'aux républicains professant les mêmes doctrines que nous. Il est manifeste que le Parti radical et radical-socialiste traverse une crise... » Et, dans le Parti radical, elle distinguait un groupe Delpech, avec lequel elle comptait cinquante parlementaires communs, un groupe Lafferre, avec lequel elle trouvait l'entente possible, et un groupe de radicaux socialisants, tels que M. Buisson, avec lesquels elle ne pouvait marcher [1].

On voit que l'Alliance, se rapprochant des progressistes, oubliait son ancien rôle de lien entre les partis de gauche (elle avait admis autrefois M. Buisson dans son Conseil supérieur), et tendait à devenir un parti distinct.

Au commencement d'octobre, le congrès radical se réunissait à Nantes, se déclarait pour le maintien du scrutin uninominal, adoptait le principe de la candidature unique dans chaque circonscription et confirmait la tactique électorale décidée dans les congrès antérieurs, c'est-à-dire le désistement, au ballottage, du candidat radical en faveur du candidat de gauche le plus favorisé au premier tour.

Ainsi, le Parti radical ne faisait aucune différence entre les candidats de gauche, et s'il en avait fait une, le Parti socialiste en aurait été, sans doute, le bénéficiaire, puisque M. Lafferre, au nom du Comité exécutif, avait fait des offres de pacte aux socialistes. Pourtant, l'Alliance, en janvier dernier, proposa au Parti radical le traité suivant :

En vue du second tour, les candidats des deux organisations devront prendre l'engagement de désistement réciproque en faveur du plus favorisé d'entre eux, au moins dans tous les cas où le total des voix obtenues par eux formerait la majorité.

Or, le congrès de Nîmes venait de décider la tactique électorale du Parti socialiste et n'avait pas fait à la représentation proportionnelle, dans sa motion, une place aussi grande que

1. *L'Alliance républicaine démocratique*, bulletin officiel, 9 mai 1909, sous la signature de l'Alliance.

le craignaient les radicaux. Le Comité exécutif du Parti radical, dans sa séance plénière du 16 février, se référant aux décisions de ses congrès, repoussa le pacte offert par le Comité Carnot.

Devant ce refus, l'Alliance, rappelant les engagements écrits qu'elle comptait exiger des candidats qu'elle patronnerait, déclarait que, là où elle n'aurait pas de candidats, elle prendrait parti pour ceux « qui se déclareront opposés à la création de nouveaux monopoles industriels d'État ».

C'est ainsi que les organisations centrales des partis de gauche prenaient leurs dispositions de combat. En même temps, elles intervenaient dans les opérations préparatoires des groupes et fédérations de groupes, dans les circonscriptions. Mais les initiés seuls, chacun en ce qui concerne son parti, peuvent connaître les méthodes nouvelles auxquelles la complication de tous ces rouages oblige les politiciens spéciaux que la langue politique anglaise appelle les « tireurs de ficelles » (*wirepullers*). La réunion de congrès pour la désignation des candidats, le nombre souvent considérable des congressistes, la fréquence relative des votes acquis à une faible majorité, tout cela prouve que beaucoup de simples électeurs, qui ne sont pas des clients ni des politiciens professionnels, se sont donné la peine de se déranger et n'ont pas simplement obéi à un mot d'ordre. Tout de même il est inévitable que les congrès, parfois, soient truqués et que bien des influences s'exercent, astucieuses et imprévues. Le simple adhérent de parti ne sait guère les démêler et il ne peut se dépêtrer des ficelles, même s'il les voit. Il est probable que, trop souvent, le choix du candidat est déterminé par les tireurs de ficelles, de même qu'autrefois il était imposé par les grands électeurs locaux.

Le premier en date de ces congrès de désignation paraît avoir été celui de Corbeil, qui réunit les radicaux organisés des deux circonscriptions de cet arrondissement. Toutefois, les délégués de chacune d'elles votèrent d'abord séparément. — Première circonscription. Inscrits : 964. Votants : 724. Dalimier, député sortant, 722 voix. (Il est habituel que le vote soit une simple formalité pour les députés sortants du parti.) — Deuxième circonscription. Inscrits : 999. Votants : 738. Léon

Robelin, 377 voix; Franklin-Bouillon, 200; Raynal, 130, etc. — M. Léon Robelin aurait été élu candidat, si l'on ne s'était avisé que les votes devaient être émis par tous les congressistes des deux circonscriptions. On procède au vote de nouveau, cette fois au scrutin de liste, pour deux noms. Le résultat est : Dalimier, 1 436 voix; Franklin-Bouillon, 629; Robelin, 526. MM. Dalimier et Franklin-Bouillon sont déclarés candidats. Ils ont, d'ailleurs, obtenu la ratification du Comité exécutif, et ont tous deux été élus. Cet exemple de congrès a été signalé, dans son *Bulletin*[1], par l'Alliance républicaine démocratique, qui demandait au Parti radical des explications, estimant que M. Léon Robelin, adhérent des deux organisations, avait été valablement élu par le premier vote.

La méthode nouvelle de la désignation des candidats par des congrès n'a pas été universelle aux dernières élections, sauf pour le Parti socialiste. On peut citer des départements, comme le Loir-et-Cher, où le système des petits comités électoraux à l'ancienne mode et de la candidature plus ou moins ouvertement posée par simple initiative personnelle est encore en vigueur. Pourtant, les congrès, tels que celui de Corbeil, ont été très nombreux, et, l'exemple étant contagieux, on en a vu même dans les partis de droite, notamment parmi les catholiques et les plébiscitaires. Mais c'est, bien entendu, dans les milieux radicaux qu'ils ont été le plus fréquents, et il ne semble pas qu'ils aient rapporté au Parti radical aucun avantage électoral. Au contraire. Il peut arriver qu'une organisation insuffisante soit nuisible, même si elle apparaît comme un progrès.

L'organisation du Parti radical fut certainement insuffisante. Il y a eu parfois conflit entre les groupes radicaux et le Comité exécutif. Le principe de l'unité de candidature n'a pas été partout respecté. Même, dans certaines circonscriptions, le congrès local des radicaux s'est prononcé, malgré la décision du congrès national, en faveur de la multiplicité des candidatures radicales. Dans ces cas-là, le Comité exécutif refusait sa ratification, si bien que la comparaison des listes de candidats publiées par le bulletin du Parti radical en 1906 et en 1910 conduit à ce résultat paradoxal : le nombre des

1. Numéro du 9 mai 1909.

candidats radicaux serait tombé de 350 à 315. Cela tient, d'abord, à ce que la liste de 1906 était une liste de candidats « recommandés », comprenant des membres d'autres partis. Cela tient aussi à ce que le bulletin officiel de 1910 n'a pas donné les noms des candidats. membres du Parti, qui n'ont pas été agréés par le Comité exécutif, soit à cause des candidatures multiples, soit pour toute autre raison. D'après les renseignements officieux qui m'ont été donnés au siège du Comité exécutif, j'ai pu compter 66 circonscriptions où il en a été ainsi, dont 21 où un candidat du parti a été élu. Je ne compte pas, bien entendu, comme membres du Parti, les candidats, assez nombreux, qui ont démissionné pour se présenter sans désignation régulière, ou ont été exclus parce qu'ils se présentaient malgré la désignation régulière d'un autre candidat du Parti. Car il faut compter comme radicaux indépendants. c'est-à-dire inorganisés, bien des candidats qui étaient membres du Parti la veille des élections. Surtout lorsque les désignations de candidats n'ont pas été faites, dans les congrès, à une forte majorité, il est généralement arrivé que le membre évincé s'est présenté comme dissident, et a entraîné avec lui un certain nombre de groupes. En pareil cas, l'animosité est vive, et les deux adversaires risquent de rester tous deux sur le terrain.

Dans la troisième circonscription de Rouen. par exemple, le député sortant, M. Maille, radical authentique, déjà recommandé par le Parti en 1906, se vit préférer par le congrès de sa circonscription M. Muller, président de la fédération départementale. radical plus accentué, et le choix fut ratifié par le Comité exécutif. M. Maille se présenta quand même. sous les auspices de l'Alliance. Résultat : l'élu est M. Mouchel, d'étiquette également radicale. mais qui n'appartient à aucune organisation.

L'Alliance. de son côté. agissant plutôt comme comité électoral que comme parti, n'avait pas à surveiller ces opérations préparatoires. Elle n'intervenait, en principe, qu'après, lorsque les candidats, déjà présentés, lui demandaient son appui. Elle faisait alors une enquête, surtout politique, et accordait ou refusait son investiture. Pourtant, elle a souvent surveillé tous les jeux d'intrigues locales et personnelles. Et

l'Alliance a aussi préconisé, non comme une règle constante, mais comme une méthode préférée, les congrès formés, non pas de délégués de groupes, — puisqu'elle n'en a guère et n'accorde aucune autorité à ceux qui lui sont affiliés, — mais d'élus républicains (conseillers généraux et d'arrondissement, maires, adjoints, délégués des conseils municipaux). Selon cette méthode, les députés seraient désignés et proposés à la ratification du suffrage universel, par des corps à peu près composés comme ceux des électeurs sénatoriaux. C'est de cette manière, pour donner un exemple, qu'un « Comité départemental de concentration républicaine », entre bien d'autres, a été formé dans la Mayenne et adhère à l'Alliance. Il comprend les progressistes. La « concentration républicaine » est d'ailleurs une expression très en faveur dans les groupes affiliés au « Comité Carnot », et, tandis que le Parti radical tend à se délimiter avec plus de précision, c'est-à-dire à devenir un parti véritablement organisé, l'Alliance, plus préoccupée des programmes que des groupements, cherche à diriger la politique de la majorité, suivant une patiente tactique d'enveloppement. A propos de la représentation proportionnelle, M. C. Pallu de la Barrière, secrétaire général de l'Alliance, prophétise : « On ne trouvera plus que trois partis en présence : le nôtre, celui du progrès libre dans l'ordre, celui des hommes qui nient le progrès, et le parti sans nom des destructeurs plus ou moins collectivistes d'étiquette [1] ».



Si nous passons maintenant à la droite, nous trouvons encore deux partis organisés : la Fédération républicaine et l'Action libérale populaire. La Fédération républicaine [2] n'est guère connue du public, qui est habitué à voir les candidats de ce parti classés sous l'épithète de « progressistes ». Elle compte environ 6 000 membres, et ses fédérations les plus

1. *L'Alliance républicaine démocratique*, n° du 21 nov. 1909, sous la signature « Un homme des champs ».

2. Président : M. Thierry, député des Bouches-du-Rhône. Secrétaire général : M. J. Exbrayat.

puissantes sont celles du Rhône, des Bouches-du-Rhône et de la Seine-Inférieure. Comme tous les partis, elle a une droite et une gauche, et l'on dit même qu'elle pourrait, dans un délai prochain, se scinder. La gauche, très voisine du Comité Carnot, compte avec lui plusieurs adhérents communs et soutient volontiers ses candidats, notamment dans la Gironde. Sa droite est caractérisée par un « libéralisme » particulièrement accentué à l'égard de la liberté religieuse. Cette association existait déjà lors des élections de 1906. Mais c'est après ces élections qu'elle a tenu son premier congrès, et qu'elle s'est véritablement organisée en parti. Le congrès élit tous les ans le cinquième renouvelable du Conseil général qui la dirige. Le dernier congrès, en novembre 1909, comprenait 1187 membres ou délégués des comités affiliés. La direction du Conseil général et de son comité directeur n'y a d'ailleurs pas été discutée. La Fédération républicaine est, de tous les partis, celui qui s'est le plus nettement et le plus fortement prononcé pour la représentation proportionnelle, tandis que les catholiques et les réactionnaires s'y sont ralliés peu à peu, plutôt, semble-t-il, par esprit de discipline, lorsque le mot d'ordre a été lancé par l'Action libérale. Aussi la Fédération républicaine, sur la proposition de M. Charles Benoist, a-t-elle décidé de ne donner son appui qu'à des candidats résolument proportionnalistes.

L'Action libérale populaire, c'est-à-dire le parti catholique, prétend compter 250 000 adhérents. Elle réclame, d'abord, des négociations avec le pape en vue d'un nouveau concordat, puis, ce qu'elle appelle les trois R. P. : la Représentation proportionnelle pour les élections politiques, la Représentation professionnelle pour la formation d'une sorte de Conseil d'État consultatif, chargé d'étudier les intérêts économiques, et la Répartition proportionnelle des fonds publics destinés à l'instruction primaire entre toutes les écoles, publiques ou libres, suivant le nombre de leurs élèves. L'Action libérale est une association très active, qui répand une foule de tracts et multiplie les conférences et les fêtes : mais il est difficile d'en discerner, en consultant, soit son bulletin officiel, soit le compte rendu de ses congrès annuels, le fonctionnement intérieur. Elle est une association, où le groupement d'un grand nombre de membres est un simple enrôlement.

Lorsque l'on veut faire une statistique électorale, le classement des candidats des partis de droite est bien plus difficile que le classement des candidats de gauche.

On a vu, en effet, que ceux du Parti socialiste sont complètement connus, et de façon certaine, par les publications du parti. De même pour les candidats « ratifiés » du Parti radical, et j'ai pu obtenir une liste officieuse des radicaux du parti qui n'ont pas été ratifiés. Le Comité Carnot a publié dans son *Bulletin* la « liste des candidats, membres de l'Alliance républicaine démocratique ».

Par contre, la Fédération républicaine n'a pas d'organe officiel et n'a pas publié de liste. J'ai pu, du moins, par l'obligeance de M. Exbrayat, secrétaire général du parti, inscrire de façon certaine, dans une colonne distincte, non pas, sans doute, tous les membres de la Fédération qui se sont présentés, — il se peut qu'il en manque un petit nombre — mais du moins uniquement des membres de la Fédération.

Pour l'Action libérale, la détermination des candidats adhérents du parti est impossible, et je n'ai pu, au siège de l'association, obtenir de renseignements précis : les candidats d'opposition, m'a-t-on répondu, se différencient par des nuances si insaisissables qu'il n'est pas commode de les classer. Je ne sais s'il est plus difficile de distinguer un monarchiste d'un progressiste, que de classer dans des partis distincts deux « radicaux » faisant campagne l'un contre l'autre. Mais il est certain que dans 26 circonscriptions seulement, il y a eu concurrence entre progressistes et monarchistes. La distinction, dès lors, même si elle était facile entre les candidats, serait impossible entre leurs électeurs, et j'ai pu me résigner plus facilement aux indications fournies par le bulletin officiel, où l'Action libérale populaire a publié une analyse de la situation électorale dans toutes les circonscriptions, avant le 24 avril, et ensuite, un tableau des élections. « Presque partout, dit un avis placé en tête de cette analyse des candidatures, les candidats de l'A. L. P. ont adopté le nom de libéral ou de *républicain libéral.* » J'ai donc inscrit dans la colonne de l'Action libérale tous les candidats qualifiés dans ce bulletin « lib. » ou « rép. lib. », en quoi faisant, il est très probable que je n'ai guère pu laisser échapper de membres de l'Action libérale.

mais il est non moins probable que je lui ai attribué un assez grand nombre de candidats qui sont de ses alliés, non de ses adhérents effectifs. Du moins, ceci est sans grand inconvénient, car l'attitude parlementaire de tous les candidats ainsi groupés serait certainement la même, ou fort analogue.



Le total des voix obtenues par les candidats ainsi classés a été de 6 millions et demi environ, sur un peu plus de 8 millions et demi de suffrages exprimés, c'est-à-dire près des quatre cinquièmes. Un cinquième seulement des suffrages se sont portés sur un grand nombre de candidats non encore classés, et qui n'appartiennent à aucun grand parti organisé. Heureusement, le risque d'un classement arbitraire, d'après les indications peu sûres des journaux, se trouve bien réduit, non seulement parce qu'elle concerne seulement des candidats n'ayant réuni guère plus de deux millions de voix, mais surtout parce que l'hésitation est très rarement permise entre leur attribution aux partis de droite ou de gauche, presque tous s'étant qualifiés : les uns, au moins progressistes, sinon conservateurs, les autres, au moins radicaux, sinon socialistes.

Mais la distinction est souvent difficile à faire entre les socialistes indépendants et les radicaux indépendants.

Les socialistes indépendants comprennent des éléments très divers. Quelques-uns d'entre eux sont groupés dans le « Parti socialiste français » : il comprend la fraction des socialistes ayant pris part aux pourparlers en vue de l'unité, et qui n'y sont pas entrés. Ce parti secondaire compte encore, paraît-il, environ 8 000 membres, principalement dans la Seine, le Rhône, les Bouches-du-Rhône et l'Isère. Il existe aussi, notamment dans la Loire, des « fédérations socialistes autonomes », qui sont également un souvenir des groupements faits en vue des négociations pour l'unité socialiste. D'autres socialistes indépendants sont simplement d'anciens membres du parti socialiste, qui ont individuellement quitté le parti, soit pendant sa formation, soit depuis. Tous ceux-là forment une pre-

mière catégorie de socialistes indépendants, que les « unifiés » se plaisent à désigner sous le nom de « parti des renégats ».

Il y a aussi d'autres candidats non unifiés qui sont qualifiés constamment de « socialistes » par toute la presse, ou « rad.-soc. » ou « rép.-soc. » ou « socialistes démocrates » etc. La plupart ne se rencontrent guère que dans des milieux peu atteints par la propagande du Parti socialiste, et principalement dans des milieux ruraux. Ces candidats représentent, non plus des électeurs qui se sont éloignés du parti, en conservant son étiquette, mais plutôt des électeurs qui s'en rapprochent. Cette seconde catégorie de socialistes indépendants est impossible à délimiter exactement : elle comprend un assez grand nombre de candidats que l'on pourrait aussi bien classer comme radicaux indépendants. Je les ai, le plus souvent, classés parmi les socialistes indépendants, dont l'étiquette, en ce qui concerne l'opinion des électeurs, sinon des candidats. est moins vague que l'épithète de « radical indépendant ».

Il y a une autre catégorie de socialistes indépendants formée d' « intellectuels » socialisants, mais peu disposés à s'enrôler dans un parti trop discipliné, comme MM. de Monzie, A. Métin, etc., ils se sont incorporés au parti radical ou même à l'Alliance républicaine démocratique. On peut enfin mentionner des socialistes révolutionnaires pour qui le parti est trop réformiste, et des « antivotards » qui ont recueilli peu de voix, mais tout de même quelques-unes.

Quant aux radicaux indépendants, il serait vain de chercher à distinguer des groupes parmi eux. Ce sont, tout simplement, ceux qui restent, après que l'on a classé tous les autres candidats de gauche. Ils comprennent donc à la fois des partisans de tout le programme minimum du Parti socialiste, et des républicains très modérés, dont la place naturelle serait dans les rangs du Comité Carnot.

A droite, la distinction des nuances est beaucoup moins importante, parce que l'opposition doit, bien entendu, être le plus souvent unie dans ses votes, à la Chambre, et parce qu'elle est certainement unie dans ses votes électoraux. Sur 436 circonscriptions où elle a présenté des candidats, la droite (y compris les membres communs à la Fédération républicaine et à l'Alliance républicaine démocratique), a presque partout

réalisé l'unité de candidature. D'ailleurs, les « libéraux » ou « républicains libéraux » du Bulletin de l'Action libérale sont parfois classés, dans d'autres numéros de ce Bulletin, comme « conservateurs » ou même « monarchistes ». J'ai donc considéré, en principe, comme « réactionnaires » — pour employer un terme usuel de polémique — tous les candidats de droite non classés encore d'après les règles précédentes. Peut-être, il aurait été préférable de réunir les libéraux et les « réactionnaires » en un groupe unique, puisque je n'ai pas réussi à les distinguer suffisamment. Mais, je me suis efforcé de mettre à part les progressistes, en désignant ainsi tous ceux qui certainement sont plus près, par leurs opinions, de la Fédération républicaine que de l'Action libérale.

On remarquera qu'un certain nombre des candidats ainsi classés, appartiennent à la fois à deux groupes : ceux de l'Alliance étant souvent membres du Parti radical, et parfois adhérents à la Fédération républicaine, et ceux de la Fédération républicaine étant souvent qualifiés de libéraux par le Bulletin de l'Action libérale. J'ai tenu compte de ces doubles adhésions et totalisé d'abord pour chaque département, puis, pour la France entière, les voix obtenues par les candidats de ces diverses catégories. Les chiffres ont été pris sur les procès-verbaux des commissions de recensement réunies le 28 avril, après le premier tour de scrutin, et je n'ai tenu aucun compte des élections de ballottage. Celles-ci, en effet, sont beaucoup moins expressives de l'opinion des électeurs, puisque les concentrations nécessaires amènent plus souvent des coalitions. La nécessité de terminer à temps ce travail statistique ne m'a pas permis, toutefois, d'attendre un certain nombre des procès-verbaux. Mes chiffres, pour cette raison, seront par suite à rectifier en ce qui concerne 40 circonscriptions sur les 587 que comprennent la France et l'Algérie. Les colonies n'ont pas été comprises dans ce travail.

Voici la répartition des suffrages entre les catégories de candidats ainsi définies[1] :

1. Malgré le soin pris pour faire ce classement d'une manière méthodique, et par conséquent contrôlable, il reste, dans le classement d'un grand nombre de candidats, une part d'arbitraire bien réduite, mais encore importante. Tout le détail des attributions et des chiffres sera donné dans un

Parti socialiste	1 110 766
Socialistes indépendants.	339 185
Parti radical	1 761 181
Radicaux de l'Alliance républicaine démocratique	569 415
Radicaux indépendants	955 609
Alliance républicaine démocratique . . .	868 112
Membres de l'Alliance et de la Fédération républicaine	70 666
Fédération républicaine.	705 571
Libéraux de la Fédération républicaine .	271 745
Progressistes	183 853
Libéraux.	1 144 747
Réactionnaires	495 786
Total.	8 476 636

Il reste, naturellement, un résidu de candidats dont je n'ai pu déterminer l'opinion, mais presque tous ont obtenu un nombre infime de voix, sauf trois, que je dois signaler : MM. Lemire, député du Nord, Doussaud, député de la Corrèze, « républicain agricole », et Marc Sangnier.

Beaucoup plus considérable est le nombre — pour les mêmes 547 circonscriptions — des bulletins blancs et nuls : 320 000. Et c'est surtout leur répartition qui est intéressante. Dans la plupart des circonscriptions il y en a une centaine ou deux, puis, brusquement, pour telle circonscription, on en trouve 1 000, ou davantage, et jusqu'à 5 095 (Redon) et 6 662 (Yvetot). Cela se produit lorsqu'une seule candidature est proposée aux électeurs, et même parfois lorsqu'il y en a plusieurs, mais toutes très à droite, ou toutes très à gauche.

Et pourtant, ces dernières élections ont été calmes. L'apathie, l'indifférence des électeurs, tant remarquée avant le 24 avril, étaient réelles. Dans la statistique électorale que j'ai publiée à cette place, à la suite des élections de 1906, le nombre des suffrages accordés aux candidats dont j'avais déterminé l'opinion dépassait de 325 933 le nombre des suffrages correspondant cette fois-ci. La population ayant à peine varié, mais la population majeure ayant certainement augmenté, la

Tableau des élections de 1910 qui sera prochainement publié par les soins du Comité républicain de la représentation proportionnelle.

diminution dans le nombre des suffrages qualifiés est donc plus forte que ne l'indique ce chiffre.

Si l'on veut comparer les résultats de 1906 et 1910, on le pourra d'autant mieux que mes deux statistiques ont été faites d'après le même principe. Toutefois, en 1906, les progrès de l'organisation des partis étant moins avancés qu'aujourd'hui et, notamment, l'Alliance républicaine démocratique n'ayant encore à cette époque aucun des caractères d'un parti organisé, les groupes politiques dans lesquels j'avais rangé les candidats étaient moins nombreux. Pour rendre les deux statistiques comparables, je suis obligé de réunir : sous le nom de radicaux, tous les membres du Parti radical, membres ou non de l'Alliance; sous le nom de progressistes, tous les membres de la Fédération républicaine (y compris ceux qui adhèrent en même temps à l'Alliance) et les « progressistes » de la classification précédente; sous le nom de « réactionnaires », les deux derniers groupes du précédent tableau. Enfin, il convient d'observer que le groupe des « républicains de gauche » de 1906 était un peu plus étendu que le groupe actuel de l'Alliance et correspondait, en partie, au groupe actuel des radicaux indépendants :

	1906.	1910.	Gains et pertes.
Socialistes	877 221	1 110 766	+ 233 545
Socialistes indépendants.	205 081	339 185	+ 134 104
Radicaux	2 514 508	2 330 596	— 183 912
Radicaux indépendants	692 029	955 609	+ 263 580
Républicains de gauche.	703 917	868 112	+ 164 195
Progressistes	1 238 048	1 231 835	— 6 213
Réactionnaires	2 571 765	1 640 533	— 931 232

On voit apparaître un chiffre formidable. La Droite a perdu près d'un million de suffrages. Cette perte de 937 245 suffrages exactement se partage en :

Voix qui ne sont plus exprimées	325 933
Voix gagnées par l'ancien bloc de Gauche.	377 967
— par le Parti socialiste.	233 345
Total	937 245

Ainsi se marque cette poussée générale vers la gauche, cons-

tamment observée à chacune des élections générales depuis que la République existe, mais plus sensible en 1906, et plus accentuée encore cette fois-ci. Dans son ensemble, la Droite perd, par rapport à ses voix de 1906, 24,4 p. 100, tandis que l'ancien bloc de Gauche gagne 9,1 p. 100, et le Parti socialiste gagne 26,60 p. 100. La Droite perd seule, et le Parti socialiste est le grand gagnant.

Les progressistes se maintiennent presque exactement à leur chiffre antérieur, et la perte de la Droite est tout entière subie par les cléricaux, les nationalistes et les anti-constitutionnels. Ceux-ci, en effet, ont vu diminuer leurs voix de 36,2 p. 100, soit plus d'un tiers, entre 1906 et 1910, tandis que de 1902 à 1906 ils avaient conservé leurs forces électorales, même avec un très léger accroissement. On ne s'est pas encore rendu compte de ce fait, parce qu'il ne s'est pas traduit par une diminution correspondante aussi marquée dans le nombre des sièges. Même, les libéraux ont crié victoire dans leur Bulletin.

Et la Gauche a donné, par avance, de la baisse des voix cléricales, une explication. Les radicaux, en effet, ont vivement reproché aux socialistes d'avoir eu avec les cléricaux une entente plus ou moins tacite, à laquelle ils devraient leurs succès. D'autre part, les socialistes ont reproché aux radicaux d'avoir souvent affaibli leurs professions de foi, afin de se concilier les voix cléricales. Et l'on pourrait citer bien des cas qui donneraient raison aux uns et aux autres, ce qui m'est une occasion de faire observer que cette constatation donne un argument très fort aux promoteurs de la réforme électorale. Que signifierait, en effet, un scrutin où une minorité composée des adversaires les plus irréductibles du régime politique pourrait, en sacrifiant une légère part de sa propre représentation, exercer une influence décisive sur le choix des représentants de tous les autres partis? Ainsi, on aurait bien des élus d'étiquette radicale, mais ceux-là seulement qui agréeraient à la Droite. Et l'on aurait des socialistes, et même un considérable accroissement de leur groupe, mais parce que la Droite l'aurait permis en vue d'un intérêt particulier et provisoire. Cela ne serait pas tolérable un instant, si cela était aussi vrai que le feraient croire les récriminations entre radicaux et socialistes.

Et parce que l'on s'aperçoit enfin, aujourd'hui, que cela est vrai en quelque mesure, la représentation proportionnelle s'impose avec une force accrue.

Cependant de telles coalitions ne peuvent expliquer tout le recul de la Droite. Le renoncement à combattre pour soi serait, déjà, une forme de recul bien grave pour un grand parti. Mais, au premier tour, la Droite n'a renoncé à combattre que dans 151 circonscriptions, puisqu'elle a posé des candidatures dans 436 circonscriptions. Celles où la Droite n'a pas lutté pour elle-même sont évidemment celles où elle ne pensait pouvoir recueillir qu'un nombre infime de voix. Dans la plupart, elle n'avait pas non plus posé de candidatures en 1906, en sorte que, là, on ne peut parler de perte de voix. Il ne faut pas oublier, non plus, que les chiffres du tableau précédent, tant pour 1910 que pour 1906, sont ceux du premier tour. Et c'est surtout au ballottage que se produisent les coalitions sur lesquelles les partis récriminent si âprement. Ces chiffres conservent donc toute leur valeur indicative.

Il est vrai que, dans la Droite, on a beaucoup parlé, avant les élections, de pratiquer la « politique du pire », et annoncé que l'on conseillerait aux électeurs de voter pour les socialistes, soit à cause de la représentation proportionnelle, soit parce que les socialistes sont, moins que les radicaux-socialistes, hantés par le spectre clérical. Mais, en fait, parmi les candidats recommandés par le Bulletin officiel de l'Action libérale, je n'ai trouvé que deux membres du parti socialiste, qui n'ont été, ni l'un ni l'autre, élus, tandis que l'on peut compter un bien plus grand nombre de radicaux, surtout, il est vrai, de radicaux indépendants ou de membres du Comité Carnot. Il est juste d'ajouter, cependant, que ce concours donné par la Droite aux socialistes a été réel : mais cela, au ballottage, et la valeur indicative des chiffres du tableau précédent n'en est pas diminuée.

Remarquons, en passant, que ce recul énorme de la Droite supprime définitivement une objection des radicaux contre la représentation proportionnelle. On pouvait craindre, en effet, dans un pays agité de crises périodiques où la forme républicaine du gouvernement semblait toujours remise en question, que la minorité de Droite reprît une importance dangereuse

pour le régime. Cette crainte est désormais manifestement vaine.

L'accroissement des voix socialistes est, depuis vingt-cinq ans, un phénomène universel et constant. On se demande seulement, à chaque élection nouvelle, s'il est plus rapide ou plus lent. Les socialistes indépendants voient aussi le nombre de leurs suffrages augmenter notablement. Mais il y aurait lieu de distinguer entre ceux qui ont été membres du Parti socialiste unifié et l'ont quitté ensuite, les « renégats », et les autres socialistes indépendants. Et cette statistique est difficile à faire. Si, en effet, la distinction est facile pour les députés sortants, elle ne l'est pas pour la masse des candidats. Il est certain, pourtant, que la catégorie des « renégats » est en baisse : d'où l'affirmation maintes fois répétée, depuis les élections, par l'*Humanité* et par l'organe officiel du Parti socialiste, d'après laquelle les socialistes indépendants auraient subi une écrasante défaite. Les socialistes « unifiés » sont surtout préoccupés de l'existence des « renégats », dont le succès serait pour eux une menace, parce que l'exemple pourrait être contagieux : l'adhésion au Parti unifié n'étant plus qu'une étape pour parvenir plus vite à des situations élevées dans la majorité détentrice du pouvoir et combattue par le Parti, celui-ci aurait peine à se maintenir comme parti politique et parlementaire, et les électeurs socialistes, en nombre croissant, renonceraient à cette forme d'action légale. On conçoit la gravité de la question. Or les « renégats » ont presque tous perdu des voix, souvent beaucoup, et plusieurs ont perdu leur siège ; cette catégorie de socialistes indépendants est en baisse, sans que je puisse dire, de combien de voix.

Nous arrivons à la grande question du moment : la majorité ministérielle qui va des socialistes indépendants à l'Alliance républicaine démocratique, comment a-t-elle été affectée par les élections ?

P. G. LA CHESNAIS

(A suivre.)

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LE ROI ÉDOUARD

En janvier 1901, avec la reine Victoria, finissait l'un des plus grands règnes, le plus grand règne peut-être de toute l'histoire anglaise : en mai 1910, avec Édouard VII, disparaît le plus grand roi que l'Angleterre ait eu depuis Élisabeth. L'opinion britannique ne s'y est pas trompée : les honneurs mêmes, rendus à la dépouille des deux souverains, ont clairement traduit la différence des sentiments nationaux. En regard des panégyriques d'apparat et des pompes traditionnelles, qui firent cortège à la vieille reine, combien sont plus éloquents les *satisfecit* unanimes et les couronnes civiques et les regrets sincères, accordés par ce peuple d'affaires à ce roi d'affaires qui, recevant en 1901 la direction d'une *firme* un peu ébranlée, sut en dix années de gérance lui rendre plus de crédit et plus d'influence mondiale qu'elle n'en avait jamais connus.

*
* *

En Victoria, l'Angleterre de 1901 semblait se pleurer elle-même : aux angoisses de la guerre sud-africaine, c'était comme

une défaite de plus, une crainte nouvelle que cette mort ajoutait, un présage de revers plus grands encore, de ruine peut-être définitive. Ce peuple, superstitieux comme un joueur en déveine, se demandait si la bonne reine n'emportait pas dans la tombe le fétiche de grandeur et de succès qui avait valu à l'empire soixante-cinq années de réussites presque ininterrompues.

L'empire! le plus grand empire que, depuis les Romains, peuple d'Europe eût bâti sur la face du monde! l'empire des mers et l'empire des Indes! l'empire de l'Afrique et l'empire des Antipodes! la tache « rouge-anglais » agrandie sur tous les continents! la route anglaise bouclant la boucle au nord de l'équateur, de Liverpool à Québec, à Vancouver, à Hong-Kong, à Singapoore, à Colombo, Aden, Port-Saïd, Malte, Gibraltar, Porstmouth! Au sud de l'équateur, un autre monde anglais se constituant de l'Afrique australe et des républiques australiennes! Cinquante-cinq ou soixante millions de citoyens dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne et dans les États autonomes de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Océanie; trois cent-quarante millions de sujets dans l'Inde et les terres tropicales ; un domaine total de onze millions de milles carrés : cinquante fois l'étendue de notre France; deux cent-vingt fois l'étendue de la seule Angleterre!

Dans l'érection de ce colossal empire, l'ère victorienne avait eu le rôle principal. Malgré les efforts de cinq générations et malgré les cent-cinquante années d'aventures et de guerres qui, de 1689 à 1836, avaient frayé la route anglaise sur tous les océans, qu'était l'empire de 1830 comparé à celui de 1900? L'ère victorienne en avait doublé la superficie totale, doublé la population sujette, triplé la population citoyenne. La Grande-Bretagne de 1830 avait 14 millions d'Anglais, 10 millions d'Irlandais et d'Écossais, 80 millions peut-être de livres sterling à l'importation (2 milliards de francs), 55 ou 60 millions à l'exportation (1 milliard et demi de francs). En 1900, 41 millions d'Anglo-Saxons, dont 32 millions pour la seule Angleterre; 521 millions de livres sterling à l'importation (plus de 13 milliards de francs); 354 millions à l'exportation (près de neuf milliards de francs).

Mais dans cette œuvre colossale, les Anglais de 1901 sen-

taient bien que l'ère victorienne avait été un couronnement et ils craignaient qu'elle ne fût l'aube du déclin.

De 1836 à 1900, de 1865 à 1896 surtout, l'Angleterre de Victoria n'avait fait qu'engranger les moissons de semailles antérieures. C'est aux trois générations héroïques de 1740 à 1836 qu'en toute justice les Anglais de 1901 reportaient le mérite du principal effort, aux réformateurs et aux inventeurs, aux penseurs et aux vaiqueurs, qui, les uns, par l'idée et le travail, avaient fait l'Angleterre nouvelle, l'Angleterre de la houille et de la machine à vapeur, les autres, par le fer et le feu, avaient bâti l'empire, conquis l'Inde, annexé le Canada et le monde austral, disputé et enlevé le contrôle des mers à la France des Bourbons, puis abattu dans la France napoléonienne le seul rival que le Continent pût opposer à la suprématie des Insulaires : les Pitt et les Wesley, les Clive et les Watt, les Nelson et les Stephenson, les Bentham et les Wellington, vaillants ou géniaux ouvriers, dont les Palmerston, les Disraeli et les Salisbury étaient venus ensuite pour toucher le salaire.

Des trois générations victoriennes, la première (1836-1867), continuant en toutes directions le viril effort des précédentes, s'était montrée leur égale aussi bien au travail qu'à la guerre. Accomplissant la réforme radicale au dedans, développant et perfectionnant les inventions mécaniques et chimiques, renouvelant sous Sébastopol, sur l'Indus, en Afghanistan, en Chine, les « galanteries » de Torres Vedras et de Waterloo, elle s'était fait de la vie et de la morale publiques une idée si allègrement optimiste que l'on ne savait quoi le plus admirer, la hardiesse de ses inductions expérimentales ou son mystique abandon aux desseins de la Providence. Elle avait pris pour devise et pour règle : laisser aller le monde et laisser faire les hommes; et personne n'aurait pu lui ôter la certitude qu'au bout de la route, on atteindrait le bonheur de l'humanité par le triomphe de l'Anglais, serviteur de Dieu!

La seconde génération victorienne (1867-1898) avait gardé la même vaillance physique, la même capacité d'endurance et d'exploits : de la révolte des Cipayes à la révolte du Mahdi, trente années durant, elle avait abattu tout ce qui s'était mis en travers de l'œuvre britannique; du Sénégal à Pékin, de

Kaboul à Khartoum et Fachoda, d'Alexandrie à Mandalay, des Afghans aux Cafres, des Achantis aux Maoris, elle avait aménagé toutes les avenues et supprimé tous les gêneurs de l'empire; par l'étalage de sa force et l'habileté de ses diplomates, elle avait tiré le Turc des mains du Russe triomphant.

Mais cette seconde génération, sportive et guerrière, n'avait déjà plus la même ardeur au travail, la même hardiesse de conceptions, le même besoin de perfectionnements ininterrompus, ni la même confiance en sa destinée. Après le double coup de fortune que lui avaient valu les États-Unis régénérés par la guerre de Sécession et le Continent transformé par la guerre franco-allemande; après les vingt années de 1864 à 1883 où, toutes cheminées fumantes, toutes machines grondantes, tous comptoirs et tous quais gorgés, déblayés et regorgés sans arrêt, elle avait enregistré une hausse quasi fantastique sur les chiffres de son commerce (5 milliards de francs à l'importation en 1860, 10 milliards et demi en 1883; 4 milliards à l'exportation en 1860, 7 milliards et demi en 1883) : il semblait que le bien-être, l'habitude du succès trop facile, une vanité ignorante des besoins de la clientèle mondiale et des progrès de la concurrence extérieure, bref tout un poids mort de préjugés et de défauts « insulaires », — disaient les consuls et diplomates de Sa Majesté — eussent un peu détendu son courage et son ingéniosité. Deux générations de richesse héritée avaient empâté et alourdi ces champions du commerce mondial. Une nouvelle foi s'implantait chez eux : les fils des apôtres du libre-échange demandaient à être protégés désormais contre leurs rivaux; peureusement, ils se réfugiaient sous les ailes de l'aristocratie et de l'Église, pour être défendus, eux et leur domaine des Trois Royaumes, contre le laisser-faire du *Home Rule* irlandais, et ils voulaient se préparer, dans un empire ceinturé de douanes, un asile encore mieux abrité contre le laisser-passer des marchandises étrangères.

En 1898-1899, la troisième génération victorienne se mettait à l'œuvre pour réaliser ce programme d'unionisme conservateur et d'impérialisme marchand : proclamant que le Commerce suit le Drapeau, que le Fer appelle l'Or, elle se jetait dans l'aventure sud-africaine... Deux années de revers mérités étalaient alors aux yeux du monde les mêmes défaillances de

l'armée anglaise, les mêmes routines, les mêmes ignorances, les mêmes défauts « insulaires » que, depuis quinze ans bientôt, les consuls signalaient dans les comptoirs et les usines : le Drapeau suivait le Commerce sur le chemin de la défaite, et les mines d'or convoitées appelaient tant de fer et de sang, que l'on se demandait si jamais la nation, même en se donnant tout entière, pourrait y suffire.

L'Angleterre dut constater que plus rien chez elle n'était à jour pour la lutte vitale, ni les affûts de ses canons, ni les bielles de ses grues, ni l'instruction de ses *clerks*, ni celle de ses officiers, ni les prospectus de ses *offices*, ni les cartes de son état-major, pas même les approvisionnements de sa flotte et de ses hauts fourneaux, pas même les tarifs de ses transports et la remonte de sa cavalerie. Tout était désarroi et grossier empirisme, chaos de vieilles recettes et d'usages surannés, de transmissions emmêlées et d'ordonnances contradictoires.

Le sort de l'Angleterre fut aux mains d'une bande de *fenians* irlandais, qui, s'ils l'eussent voulu, auraient de leurs bombes libéré l'île-sœur. La fortune de l'Angleterre fut à la merci de la moindre coalition continentale : si la France, moins consciente de ses véritables intérêts, plus oublieuse aussi de ses inguérissables regrets, eût prêté l'oreille aux offres qui lui venaient de Berlin par le canal de Pétersbourg, Londres aujourd'hui aurait en face de ses docks, sur l'autre rive de la mer, à l'entrée de la Meuse ou de l'Escaut, le grand emporium germanique, qui, ramenant sur le continent l'entrepôt mondial du Nord, eût restitué à Anvers ou à Rotterdam le rôle qui durant des siècles était échu à Bruges, à Gand, à Amsterdam : par l'un de ces retours si fréquents et si prompts dans l'histoire des communautés maritimes et dont Cadix, Venise et Tyr restent les illustres victimes, Londres eût peut-être en 1900 rendu aux Pays-Bas la suprématie navale que Guillaume III vers 1690 lui avait donnée, quand ce stathouder de Hollande, devenu roi d'Angleterre, avait fait passer la mer à la clientèle des Hollandais.

Tyr! Tyr! nom fatal que les Prophètes d'Israël faisaient entendre maintenant aux oreilles de ces lecteurs de Bible, qui, du Livre n'avaient retenu jusqu'ici que les psaumes d'allégresse et de confiance en le Seigneur qui était leur Rocher!

Tyr! Tyr! lugubre refrain de l'éternelle leçon que ce Maître du Sinaï se plaisait à donner au monde quand il se vantait de n'élever les empires que pour les abaisser et faire éclater sa gloire dans le ciel assombri par leur disparition.

C'est alors que mourut la reine Victoria (22 janvier 1901).



Dans la salle de Wesminster où l'Angleterre de Cromwell jugea et condamna un roi malfaisant et crut peut-être condamner à jamais la royauté inutile, dans cette même salle où Charles Ier reçut la sentence de mort, l'Angleterre de 1910 est venue durant quatre jours saluer, louer et bénir le roi serviteur du pays et faire comme un nouveau pacte avec la royauté gardienne des destinées nationales. Pas une parole discordante ne s'est élevée; pas un regret ne s'est tourné vers cette république d'Angleterre qu'acclamaient les puritains du XVIIe siècle, et les hommages les plus cordiaux sont venus peut-être des hommes que l'on eût cru les moins monarchiques.

A M. Balfour, au chef des conservateurs qui proclamaient « que la monarchie de cet empire est notre bien le plus précieux », le délégué du *Labour Party*, M. Enoch Edwards, répondait par une déclaration de loyalisme à la dynastie, « car les classes ouvrières savent qu'elles ont perdu dans le roi Édouard leur ami le meilleur, que la vie du roi a été noble et ses services héroïques ». — « Aucun des hommes de notre temps ne mérita davantage d'être aimé », concluait le chef du gouvernement libéral, M. Asquith. Et tous ces hommes libres, respectueux de la fonction, mais connaisseurs de l'homme, trouvaient les deux ou trois formules pour estimer au plus juste ce roi : « Il avait une forme suprême du génie : le bon sens [1]... Il y avait en lui un pouvoir incommunicable qui lui permettait, grâce à sa parfaite simplicité de se faire aimer et comprendre de tous [2]... Il

1. Discours de M. Asquith.

2. Discours de M. Balfour.

mit au service du pays sa connaissance du Continent, son absolue franchise, son absence des préjugés insulaires[1] ».

La nation anglaise et l'histoire retiendront sûrement cette dernière formule. La foule même de Westminster Hall, qui, par centaines de milliers de tout rang et de tout culte, défilait au long du cercueil royal, si on lui eût demandé un verdict sur celui qui commençait là son dernier sommeil, deux considérants, je crois, eussent en fin de compte motivé son jugement unanime : « Il fut vraiment notre roi, après avoir été vraiment notre prince de Galles, parce que, de la tête aux pieds et du cœur aux lèvres, il était tout entier des nôtres. Il fut un grand roi parce que, néanmoins, il s'était délivré de notre *insularity*, de nos tares et de nos préjugés trop spéciaux, et qu'il avait su prendre chez nos anciens rivaux du Continent quelques défauts peut-être, une liberté de fréquentations et de mœurs, que notre pieuse Angleterre d'aujourd'hui abomine, dont la joyeuse Angleterre de Shakespeare souriait et dont il nous semblait inutile de faire scandale, mais aussi quelques grandes qualités du cœur et de l'esprit, la plus belle largeur de pensée et de manières, et ce maniement des hommes qui ne s'apprend pas toujours en trop austère compagnie ».

Depuis trois cent quinze ans (1586-1901), depuis le glorieux « roi » Élisabeth, les Anglais n'avaient pas eu un monarque des leurs.

Aux Stuarts (1586-1689), moins étrangers par leur sang écossais que par leur propension au papisme et leur vénal attachement au service de notre Louis XIV, avaient succédé une reine toute dominée par l'influence ou par la tradition de son époux hollandais (1689-1714), puis des Hanovriens (1714-1836), plus allemands encore par le regret de leur Allemagne et par le souci de leur royaume continental que par les mœurs allemandes et la langue allemande auxquelles, jusqu'au bout, ils étaient restés fidèles.

Victoria, qui vint après (1836-1901), gardait peu de l'hérédité de ses ascendants hanovriens. Mais après son mariage, sa déférente admiration pour son cher Albert de Saxe-Cobourg et son émulation de femme jalousement amoureuse lui incul-

1. Discours de lord Crewe..

quèrent tout l'idéal de la bonne épouse allemande et, puisque sa situation de reine l'obligeait à se mêler aussi de la cuisine de son royaume, elle pratiqua dans son ménage politique avec son peuple les mêmes vertus, plutôt allemandes, que dans son ménage familial : une soumission apparemment complète, masquant un entêtement foncier, un ordre et une application un peu mécaniques dans le tran-tran quotidien, et l'immuable respect de quatre ou cinq principes érigés en règles sacro-saintes. De nature, elle eût été impétueuse et hautaine, encline au favoritisme et à la tyrannie. Son prince-consort fit d'elle le meilleur des souverains constitutionnels, le monarque souhaité par l'Angleterre du laisser-passer et du laisser-faire. Mais jamais le peuple anglais, qui admira d'abord la belle, riche et vertueuse dame, qui vénéra ensuite la « vieille dame », ne sentit vers elle l'un de ces élans de la camaraderie ou de l'amour populaires, qui donnent aux rois le cœur des foules et aux dynasties le plein dévoûment de l'âme nationale.

Définition que j'ai recueillie sur le quai de Marseille, à l'appontement d'un yacht qui déversait sa cargaison de riches insulaires : « Les Anglais, c'est des civils qui montent à cheval. des princes qui se mettent en bourgeois. »

Par son goût du cheval et des sports, par son aisance princière à porter le veston et même la casquette. Édouard incarna l'Angleterre des marchands et des lords, comme Napoléon Bonaparte incarnait cent ans plus tôt la France des soldats ou, voici trois siècles, Henri IV la France des ruraux. En tous trois, seul indice de la race, demeurait un accent de terroir : comme Napoléon de ses italianismes, comme Henri IV de ses gasconnades, jamais le fils des Cobourg, le petit-fils des Hanovre ne put se défaire entièrement de sa diction germanique.

Mais par tout le reste, durant un demi-siècle, prince de Galles ou roi, Édouard fut le premier Anglais de son temps, le modèle — ce qui veut dire aussi : le faiseur de modes — pour son peuple entier et pour tous ceux qui, dans l'univers contemporain, — c'est la moitié de l'humanité blanche, — se piquent d'imiter la tenue, les allures et les goûts de l'Anglais, son amour de l'aise et du voyage, sa joie du grand air, et des muscles en travail, son plaisir du pari et du jeu, sa recherche

dans la simplicité, sa sobriété dans la richesse, son élégance dans la correction, sa distance dans la politesse et ce bel équilibre de réflexion et de premier mouvement, de *self domination* et d'expansion soudaine, qui, tour à tour, met dans sa conduite la plus froide réserve ou le plus loyal abandon.

Durant un demi-siècle, *chic* anglais et prince ou roi Édouard restèrent quatre mots indissociables, et il ne faut pas sourire de cet éloge. Roi de la mode, souverain modeleur du costume, de la conversation et du geste : n'obtient pas et surtout ne conserve pas qui veut ce principat difficile. Napoléon lui-même, qui voulait donner le ton à l'Europe, ne cessait pas de détonner et, tout puissant empereur, de ne paraître qu'un acteur médiocre à un vieillard, son captif. Dans notre Europe de 1900, parmi ses confrères en royauté politique, Édouard eut un compétiteur à la royauté de la mode : à qui ne saurait apprécier le goût et le doigté du maître anglais, il suffirait d'envoyer quelques-unes de ces cartes postales où l'Allemagne enrichie s'efforce de nous faire admirer les *smokings* vert-chou, les boutons d'or et de nacre, les cravates dentelées, brodées, endiamantées, les frisures pommadées, les moustaches terribles et les poses héroïques d'un autre empereur.

Dans ses palais de ville et des champs, comme sur l'asphalte de ses rues ou sur les automobiles de nos routes ; à son club, au *golf*, au tir aux pigeons, à la table de baccara, comme en son Parlement et sur son trône ; ramenant au *paddock* son cheval victorieux ou recevant l'onction du sacre, Édouard VII sembla toujours en sa place et dans son rôle, sans jamais qu'il parût être en scène. Un témoin auguste, qui voulait expliquer les succès de ce diplomate couronné, a dit de lui : « En toute affaire et chez tout le monde, il entrait comme de plain-pied. » Pour apparaître en prince charmant, il n'eut longtemps qu'à paraître. Pour apparaître en roi, il n'eut besoin de se guinder ni sur un socle ni sur des étriers, pas même de se hausser sur ses talons : jamais souverain depuis Louis XIV ne donna au monde pareille impression de concordance parfaite entre l'homme et la charge.

Ce n'est pas au physique seulement, c'est au moral aussi, que ce souverain en cheviotte — et peut-être est-il plus difficile d'être roi en macfarlane de grosse laine qu'en habit de

velours et jabot de dentelles, — méritera de personnifier dans l'histoire l'Angleterre de notre temps, comme le Roi en perruque personnifie la France du XVII[e] siècle.

Bien avant que les penseurs américains en eussent formulé, et les publicistes anglais propagé la théorie, Édouard VII, d'instinct, avait mis en actes — parfois en actions — ce « pragmatisme » universel qui semble la philosophie foncière de l'Anglo-Saxon. Ne voir dans les idées et dans les systèmes que les moyens de vivre en cherchant le bonheur ; ne s'embarrasser ni des problèmes insolubles ni des angoisses infinies ; s'en rapporter à l'expérience de sa propre carrière, de sa propre génération, mais aussi aux acquisitions des générations précédentes et à la tradition universelle, en vue d'acquérir le plus solide confort matériel et moral ; n'espérer de progrès et d'épreuve pour la théorie, quelle qu'elle soit, que dans les suggestions de la pratique : cette sage méthode supprime bien des embarras et bien des doutes, qui encombrent la vie des peuples continentaux et de leurs chefs. Également éloignée de l'incrédulité et de la superstition, la religion devient un cadre héréditaire où mettre en belle vue les anciennes et nouvelles règles de morale et de politique, nécessaires à la conduite des particuliers et des États. Également éloignée aussi de l'esclavage envers les formules traditionnelles et de l'anarchique snobisme pour les principes nouveaux, la morale devient un directeur de conscience avisé, sachant s'accommoder sinon à tous les caprices de l'individu et de la communauté, du moins à tous leurs intérêts bien compris. Et l'Art et la Science deviennent les studieux, mais complaisants et joyeux constructeurs, les tapissiers de la demeure confortable, les intendants et les ordonnateurs de la vie heureuse. Ainsi toutes ces puissances, dont le Continent se fait parfois des entités et des dieux, sont remises à leur place utile dans le service de l'humanité, et chacun peut les appeler à son aide, au gré de ses désirs ou de ses besoins, et les appliquer au travail dont il garde la surveillance et récolte le profit.

Dégagé de l'idéologie française et de l'idéalisme allemand, le pragmatisme anglo-saxon, qui transforme en forces vitales toutes les énergies de la pensée, est en somme l'industrie électrique du bonheur. Même au temps où l'Angleterre en était

encore à la seule industrie de la houille puritaine, Édouard, prince de Galles, avait deviné et, d'avance, installé dans sa propre vie ces accumulateurs de confort.

La Foi, le Rêve, l'Idée; les trois Vertus théologales, les quatre Vertus cardinales, et sa Majesté la Morale, et sa Grandeur l'Église, et son Éminence l'Université, hautes et nobles personnes un peu moyen-âgeuses, auxquelles Édouard rendit toujours en public et dans le particulier les honneurs qui leur sont dûs, mais dont il ne pensa jamais à faire sa compagnie d'habitude, pas plus qu'il ne se liait d'intimité avec d'autres personnes plus affables ou plus jeunes, la Musique, la Peinture, la Sculpture, la Poésie, la Chimie, la Physique et toute la caste des Sciences pures et appliquées. Il ne les fréquenta les unes et les autres que pour en tirer les services que, moyennant courtoisie et salaire, elles devaient à l'État et au souverain, comme à la fortune et au bonheur de l'homme privé.

Dans le magnifique et coûteux *Albert Memorial*, que l'exubérante reconnaissance de Victoria fit élever par son peuple à la gloire du prince-consort, non seulement l'Agriculture, le Commerce, l'Industrie et la Construction, non seulement l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique montent la garde autour du kiosque gothique où se dresse la statue d'Albert; mais les peintres, les sculpteurs, les architectes, les musiciens et les poètes de l'univers, l'élite de l'humanité créatrice de beau, Sophocle et Corneille auprès de Shakespeare, Virgile, Dante et Cervantès auprès de Gœthe, Michel-Ange auprès de Haendel, — tous, grandeur nature, viennent déposer leurs hommages aux pieds de cet ancien étudiant de la savante et romantique Allemagne, qui, toute sa vie, leur avait tenu sa porte ouverte, mais qui, de bonne heure, avait renoncé pour son fils à leur fréquentation : « Laissez faire, disait-il : Édouard sera tout de même un bon roi, qui lira son *Times* tous les matins et saura le comprendre. »

Devant le cercueil d'Édouard VII, nous avons vu défiler des soldats, des chevaux, des fanfares, des aides-de-camp, des attachés militaires et navals, des généraux, des amiraux, et ces gardiens de l'arche sainte, qui s'appellent les Lords de l'Amirauté, et ces représentants du cérémonial antique, que sont le lord maréchal de la Cour et les trois lords gardes-parti-

culiers du roi : sur le cercueil, la couronne, le globe et le sceptre : derrière, le cheval et le chien favoris, une famille nombreuse et bien établie, une domesticité innombrable et sincèrement affligée, et les plus belles relations que, de mémoire d'homme, même de tous les temps anciens et modernes, un mortel ait eues dans l'Europe, dans l'univers, — mais toutes relations d'affaires, empruntées au seul monde diplomatique, la diplomatie ayant été l'affaire à laquelle, par goût autant que par métier, s'était adonné cet ouvrier du bonheur national ; — en queue, lord Knollys, le secrétaire et le confident, le contre-maître suprême de cette royale industrie.

Derrière ces « royaux », derrière ces instruments, associés, correspondants ou serviteurs de l'œuvre politique, Londres n'a pas vu se bousculer les robes multicolores, les beaux porteurs de chaînes et de masses et les pacifiques porteurs de panaches et d'épées, que la France convoque à ses deuils nationaux pour représenter le Bien, le Beau et le Vrai. Personne dans les Trois Royaumes n'a trouvé qu'on eût le droit d'imposer à ce roi défunt d'autre compagnie que celles que, vivant, il avait préférées : l'Utile et l'Agréable, conseillers auliques et intimes de Sa Majesté britannique.

Et pourtant cet Anglais « représentatif » n'eût été qu'un roi ordinaire, il n'eût pas été le grand roi qu'en lui le monde s'accorde à reconnaître, s'il n'avait pas su aux heures convenables dépouiller l'Anglo-Saxon ; pour le juger, il faut revenir à la formule de lord Crewe : « S'il put mettre à profit toutes les occasions de servir l'intérêt de l'empire britannique, sans jamais travailler au détriment d'aucun autre pays, ce fut grâce à sa parenté avec tant de princes et de souverains, grâce à sa franchise absolue et à sa connaissance du Continent, — mais grâce surtout à son absence de préjugés insulaires. »

VICTOR BÉRARD

(La fin prochainement)



J'ai entretenu mes lecteurs de « l'Avenir de Monaco ». A la suite de mon article, la note suivante a été publiée par le *Journal de Monaco*, organe officiel de la principauté.

Certains journaux français ou étrangers et même une Revue parisienne ont publié dernièrement quelques articles visant la succession dynastique dans la Principauté de Monaco.

Ces articles, pour la rédaction desquels leurs auteurs n'ont sollicité aucune information des sources officielles, portent l'empreinte d'une légèreté trop fréquente chez les nouvellistes modernes. C'est ainsi que les uns voient une renonciation de S. A. S. le Prince Héréditaire à ses droits, parce qu'il n'assistait pas à l'inauguration du Musée Océanographique pour laquelle il avait été invité.

D'autres s'étonnent de la présence de S. A. S. le duc d'Urach, cousin germain du Prince Albert, né au Palais de Monaco, élevé jusqu'à l'âge de douze ans au collège de cette ville et qui n'a jamais interrompu les rapports que sa parenté étroite lui crée avec la Famille Princière.

Qui pouvait trouver étrange sa présence à une solennité dont l'intérêt scientifique mondial était attesté par le concours de toutes les Puissances, de toutes les Académies, de toutes les Associations invitées?

Il est sans doute un peu léger de faire des déclarations aussi solennelles sur l'avenir d'un pays parce que, dans une journée historique telle que celle du 29 mars, le Prince a convié les membres de la Famille Princière.

Ceux qui voulaient traiter cette question se seraient montrés plus sérieux et plus équitables en la présentant sous toutes ses faces après avoir interrogé ceux qu'elle concerne.

Tous renseignements pris, je suis arrivé aux certitudes suivantes :

1° Le prince-héritier de Monaco n'a jamais renoncé, ne renoncera jamais à ses droits héréditaires. Cet ancien élève de Saint-Cyr et de Saumur, cet ancien officier de nos chasseurs d'Afrique croirait manquer à ses devoirs aussi bien envers la France qu'envers sa Maison, s'il semblait, même par son silence, se prêter aux intrigues de ceux qui veulent installer un prince allemand et l'absolutisme allemand à Monaco.

2° Le prince héritier a-t-il été invité aux dernières fêtes? la veille seulement de l'inauguration, à la suite d'interventions amicales, à la suite aussi de démonstrations populaires où la personne même du prince-régnant avait senti la pression de ses fidèles sujets, il a été convoqué par un avis télégraphique auquel, même s'il l'eût voulu, il n'aurait pas eu le temps matériel de se conformer.

3° C'est par un même esprit que, depuis deux ans, le prince-héritier a été écarté de toutes les cérémonies où il aurait dû accompagner ou représenter le prince-régnant : hier encore, des funérailles du roi Édouard.

4° Je me suis trompé en disant que le duc d'Urach est colonel de dragons dans l'armée allemande : il est aujourd'hui général de brigade. Mais on se moque du public quand on tâche de lui insinuer que, pour avoir passé quelques semestres de sa prime enfance chez les Jésuites de Monaco, ce prince wurtembergeois n'a pas à l'égard de la France actuelle les doubles sentiments d'un pangermaniste et d'un catholique allemand.

5° Il est regrettable qu'en mars dernier nos gouvernants, avant de se rendre à Monaco, n'aient pas tenté entre le père et le fils une réconciliation que souhaitaient tous ceux qui, dans le prince-régnant, admirent le savant, le philanthrope et plaignent la victime du chagrin et de la maladie. Cette réconciliation, un témoin tout proche et qu'autorisait son rôle habituel de médiateur entre les intérêts français et les désirs du prince-régnant, la jugeait en novembre dernier possible et même aisée. Il eût peut-être dépendu de nos hommes d'État qu'elle se fît.

6° Il n'est pas douteux que cette réconciliation est aussi nécessaire à la tranquillité de notre avenir national et à la durée du règne actuel qu'au maintien de la dynastie et de la principauté. Une occasion se présentera bientôt où nos gouvernants auront chance de la tenter à nouveau et de l'obtenir : en novembre prochain, quand le prince Albert viendra inaugurer le monumental *Institut Océanographique*, qu'il a fondé près de l'Université de Paris, il verra quel accueil il recevra de tous, jeunes et vieux, étudiants et professeurs, s'il nous présente son fils comme le continuateur de ses études et de ses bienfaits.

V. B.

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LES LIMITES DU CŒUR

— COMÉDIE —

PERSONNAGES

GLADYS ET HENRI

La scène se passe à Lugano, et — il faut le supposer — dans le salon d'une villa qui donne sur le lac. C'est le matin, vers onze heures. Ce petit salon sera meublé le mieux possible : on y remarquera pourtant une installation hâtive, imparfaite.

Au moment où le rideau se lève, Gladys entre, lente, visiblement ennuyée. Quelque temps, elle tourne, ne sait que faire, regarde l'heure, trouve une lettre qui a été posée sur un plateau, lit cette lettre, longuement, et puis la plie, la glisse dans sa ceinture, s'assied, à deux ou trois reprises relit des passages de la lettre, la remet à sa ceinture et, enfin, les yeux au mur, elle la relit mentalement, elle y songe, elle est très absorbée.

Henri entre, sans faire de bruit et sans que Gladys l'aperçoive. Il a un bouquet de fleurs à la main. Il s'approche de Gladys, à pas de loup ; et il lui baise la nuque... Elle sursaute.

GLADYS. — Ah!... J'ai eu peur... Fais donc attention!...

HENRI. — C'est tout?...

GLADYS. — Mais oui...

HENRI. — C'est tout ce que tu as de gentil à me dire?...

GLADYS. — Pardon... Embrasse-moi...

HENRI. — Voilà...

GLADYS. — Tu m'apportes des fleurs?...

HENRI. — Mais... oui... je t'apportais des fleurs...

GLADYS. — Tu ne me les apportes plus?...

HENRI. — Ah! qu'est-ce que j'en sais?... Maintenant, c'est raté...

GLADYS. — Quoi donc?...

HENRI. — Mais oui... Regarde-les : de quoi ont-elles l'air?... Je ne connais rien de plus ridicule que des fleurs qui se sont faites belles pour venir souhaiter une fête et qui arrivent... si maladroitement!... Oh! les pauvres fleurs!... Elles me font pitié... et elles me dégoûtent!... (*Il jette les fleurs par la fenêtre.*)

GLADYS. — Henri!... Mais qu'est-ce que tu as?...

HENRI. — Tu me demandes ce que j'ai, Gladys?... C'est admirable!... Ces petites transpositions de responsabilité sont tout le caractère des chères femmes...

GLADYS. — Quoi?

HENRI. — Mais c'est moi qui pourrais te demander ce que tu as!... Voyons... Je viens, avec des fleurs, pour te souhaiter ta fête...

GLADYS. — Ma fête?...

HENRI. — Enfin, je voulais te souhaiter notre fête... la fête de notre amour... Mais oui, mais oui... Tu ne te rappelles plus!... Tu ne te rappelles plus du tout?

GLADYS. — Notre fête?...

HENRI. — Eh! oui, notre fête!... C'est aujourd'hui le 5 mai... Il y a aujourd'hui un mois que nous avons quitté Paris... que nous sommes partis, tous les deux... oui, deux fugitifs, deux criminels d'amour... afin de cacher ici notre amour... afin de cacher ici notre tendresse...

GLADYS. — Oui... Seulement, nous ne sommes arrivés que le lendemain!

HENRI. — Ah! c'est vrai... Cela, c'est vrai!... Alors, voilà tout... ce sera pour demain... si nous y pensons!...

GLADYS. — Méchant!...

HENRI. — Tu as raison : je suis évidemment un méchant... Il faudrait être... il faudrait être homme pour ne pas comprendre que je viens d'être méchant...

GLADYS. — Embrasse-moi... (*Il l'embrasse.*) Quelle heure est-il?...

HENRI. — Oh! l'heure que tu voudras... (*Il regarde une petite pendule sur la cheminée...*) onze heures, par exemple...

GLADYS. — Tu t'es promené?...

HENRI. — Oui...

GLADYS. — Veux-tu que je te dise ce que tu as fait?...

HENRI. — Non...

GLADYS. — Tu as longé le quai cinq ou six fois, tu as grimpé le petit sentier par où passent les femmes qui vont à la fontaine, tenant

sur la tête leur seau comme ceci... (*Elle fait le geste de soutenir avec ses mains un seau qui serait sur sa tête.*) Et puis, tu es entré dans la petite église de Santa Maria degli Angeli; tu as regardé la fresque de Luini... Tu n'as pas fait ta prière... Et puis, tu es revenu...

HENRI. — Voilà...

GLADYS. — Voilà...

HENRI. — Et toi?...

GLADYS. — Oh! moi, rien!...

HENRI. — Voilà...

GLADYS. — Ri!... Ne sois pas fâché!...

HENRI. — Mais non... Toi non plus, d'ailleurs!... Voyons, voyons, petite Gladys, nous ne sommes pas bien raisonnables, ce matin... Nous aurions pu célébrer mieux ce jour de fête... C'est pourtant une belle histoire d'amour que la nôtre!... Il était une fois Gladys et Henri qui s'aimaient... comme jamais on ne s'est aimé...

GLADYS. — On croit toujours ça!...

HENRI. — Eh bien! alors, crois-le!... Seulement, quand Gladys était encore une imprudente jeune fille, on l'avait mariée...

GLADYS. — Tais-toi!...

HENRI. — Oh!...

GLADYS. — C'est la première fois que tu me parles de mon mari, depuis que nous sommes partis ensemble...

HENRI. — Qu'est-ce que ça prouve?...

GLADYS. — Ça ne prouve pas que tu m'aimes davantage... J'ai reçu une lettre de lui, ce matin...

HENRI. — Non, vrai?...

GLADYS. — Une pauvre lettre, écrite au lendemain de notre fuite, et qui lui est revenue avec *Inconnue à l'adresse indiquée*... Elle était allée à Nice, à Menton, à Venise, à Florence... est-ce que je sais?...

HENRI. — Il est acharné, ton mari!...

GLADYS, *continuant.* — Dans toutes les villes d'amour et de roman... Et puis, elle est arrivée!...

HENRI. — Tout arrive!... Et... qu'est-ce qu'il te dit?

GLADYS. — Il me dit adieu...

HENRI, *impatient.* — Eh bien, adieu!... Et... pour moi... rien?...

GLADYS, *indignée.* — Henri!...

HENRI. — Ah! je ne sais pas, moi... Pendant qu'il était en veine de politesse!... Il ne te dit qu'adieu?...

GLADYS. — Et puis, il ne croyait pas que c'était pour de bon...

HENRI. — C'est ça!... Pour qui me prend-il, ce monsieur?...

GLADYS. — Il croyait que je lui reviendrais...

HENRI. — C'est étonnant, ce que les gens ont de peine à comprendre qu'on ne les aime plus!... Montre...

GLADYS. — Non... Tu ne l'as pas mérité... Ou plutôt, si, tu l'aurais mérité!

HENRI. — Enfin, c'est lui qui t'a souhaité notre fête?...

GLADYS. — Henri!...

HENRI. — Ah! il n'a pas beaucoup de tact, ton mari!...

GLADYS. — C'est un homme très bien élevé.

HENRI. — Oui... Il rendait notre amour ridicule... Au fond, c'est pour ça que nous avons été obligés de partir...

GLADYS. — Et puis... tu m'aimais?...

HENRI. — Toi aussi, tu m'aimais!... Oh! oui, je me rappellerai toujours notre arrivée ici, à Lugano. C'était un dimanche soir... Nous nous étions sauvés la veille... Et nous avons traversé tout un coin de France, toute la Suisse, des villes et des montagnes, sans nous en apercevoir...

GLADYS. — Excepté la frontière...

HENRI. — Oui, la frontière... Ça, c'est vrai... Et il faut avouer que notre patriotisme n'y était pour rien...

GLADYS. — Non, c'est la douane!...

HENRI. — C'est la douane!... Mais nous étions blottis l'un contre l'autre, sans penser à rien, qu'à nous aimer... sans y penser, même, tant c'était vrai!... Et puis nous sommes arrivés dans la douce lumière blonde d'Italie...

GLADYS. — Mais non... c'était la nuit!...

HENRI. — Oui... Et nous sommes entrés dans cette petite villa, que j'avais retenue pour y cacher ma belle et mon amour... Nous sommes restés quelque temps sur la terrasse, à regarder le lac... Les petites lumières s'y reflétaient en longues traînées. On aurait dit, dans l'eau, les colonnades d'un palais de fées... Et puis, je t'ai prise dans mes bras, comme ça, et je t'ai menée dans notre chambre... qui était pleine de fleurs... et d'un lit... Te rappelles-tu?...

GLADYS, *frissonnante*. — Oh! oui... Tout mon corps se rappelle!...

HENRI. — Glad!... (*Il va l'étreindre.*)

GLADYS, *sèche*. — Prends garde... tu vas me déchirer!...

HENRI. — Mais non...

GLADYS. — Mais si!... Nous sommes partis si précipitamment... je n'ai plus rien à me mettre!...

HENRI. — Gladys!...

GLADYS. — Si tu m'avais laissé le temps... Nous serions partis quinze jours plus tard...

HENRI. — Un mois!...

GLADYS. — Eh bien! un mois, oui!... Si nous étions partis un

mois plus tard, nous serions partis aujourd'hui... Ce serait si amusant, si doux!... Et nous aurions devant nous... quoi?... nos premiers jours, nos premières semaines, si tu veux... Est-ce que ça ne serait pas plus gentil?

HENRI. — Mon Dieu, oui!... Je suis bien forcé de m'en apercevoir!... Seulement, Gladys, réfléchis : il aurait toujours fallu en venir... où nous sommes... à ce vieil amour... à cet amour vieux de tout un mois!

GLADYS. — Évidemment!...

HENRI. — Tu dis : « Évidemment », Gladys?...

GLADYS. — Eh bien! oui, je suis de ton avis...

HENRI. — C'est-à-dire que tu es de mon avis d'une manière... qui dépasse mes espérances!...

GLADYS, *impatiente.* — Ah! que veux-tu?...

HENRI. — Dieu que tu es sincère, aujourd'hui!...

GLADYS. — Tu me le reproches?...

HENRI. — Plutôt, je le constate avec un peu d'appréhension...

GLADYS. — Écoute, Henri, je ne te reconnais pas... Quand nous avons commencé de nous aimer...

HENRI. — Non...

GLADYS. — Quoi?...

HENRI. — Nous n'avons pas commencé de nous aimer. C'est moi qui ai commencé... Mais oui, sans te consulter, sans même t'avertir... Et, quand tu m'as aimé, moi je t'aimais déjà depuis... une quinzaine, au moins.

GLADYS. — Enfin, quand je t'ai dit que je t'aimais...

HENRI. — Gladys!... Mais oui, c'est vrai, tu m'as dit ça!...

GLADYS. — Tu m'as priée d'être toujours sincère avec toi. Tu me l'as fait promettre... Je te l'ai promis!...

HENRI. — C'est qu'avant toi j'avais aimé une jeune femme qui avait maintes qualités : elle était jolie, aimable, indulgente... mais dépourvue de sincérité au point qu'elle ne mentait pas toujours...

GLADYS. — Alors tu t'embrouillais?...

HENRI. — Je m'embrouillais... Je me demande quelquefois si le jour où elle m'a dit qu'elle ne m'aimait plus n'est pas celui précisément où elle a commencé de m'aimer... Du reste, ce n'est pas évident!... Passons... Mais, toi, tu étais si loyale, si vraie, que j'y ai pris un grand plaisir... Et je t'ai suppliée de me garder cette douceur délicieuse et fraîche de ta sincérité...

GLADYS. — Tu vois!...

HENRI. — Mais oui... A ce moment-là, c'était bien facile! Plus tu étais sincère, et plus tu me disais de gentilles choses... A présent... Oui, oui, je t'ai priée d'être sincère... comme on signe un

billet à un banquier... On ne pense qu'à l'agrément de recevoir... ce qu'on désire : on ne pense pas à l'échéance.

GLADYS. — Tu veux que je mente?...

HENRI. — Oh! non... c'est trop!... Mais ne sois pas sincère, maintenant, avec le même acharnement... qu'il y a... un mois!...

GLADYS. — Enfin, je t'aime encore!...

HENRI. — Mais oui, tu m'aimes encore... Seulement, tu ne m'aimes plus... déjà!... (*Il s'éloigne, va regarder à la fenêtre, puis revient à Gladys.*) Tu pleures?... Oh! Gladys, est-ce que tu pleures?...

GLADYS. — Mais oui.... Tu es si spirituel!... Tu n'étais pas spirituel comme ça, les premiers jours... Tu étais bête comme tout!... et si gentil!... Je voulais te parler, je te parlais... Et toi, tu me disais : « Ta voix est jolie!... » ou bien tu m'embrassais... Voilà tout!... Un jour, je t'ai demandé : « Crois-tu qu'en ce pays le clair de lune dure tout l'été?... » Au lieu de répondre, tu m'as mis un baiser dans le cou, à la nuque, sous mes petits cheveux qui sentent bon... J'ai insisté : moi, je n'ai pas l'habitude de la campagne, je ne savais pas... Tu m'as répondu : « Je t'adore!... » Au fond, je n'en demandais pas davantage!...

HENRI, *tendrement.* — Gladys!...

GLADYS. — Tu étais bête!... je t'adorais!... C'est loin, tout ça!...

HENRI. — Mais non, ça n'est pas loin...

GLADYS. — Oh! si... Je le sens bien. Si, aujourd'hui, je te demandais la chose du clair de lune, tu me répondrais *oui* ou *non*... Et je saurais combien de temps dure le clair de lune à la campagne, mais je ne saurais pas que tu aimes encore l'odeur de mes petits cheveux dans mon cou!...

HENRI, *l'embrassant ainsi.* — Tiens!...

GLADYS. — Oh! non, laisse-moi!...

HENRI. — Veux-tu que je te dise, Glad?...

GLADYS. — Oui.

HENRI. — Il y a une chose dont tu ne te rends peut-être pas bien compte, mais qui est grave...

GLADYS. — Qu'est-ce que c'est?...

HENRI. — Tu t'ennuies, Glad!...

GLADYS. — Et toi?...

HENRI. — Oh! moi... Figure-toi que j'ai rencontré, ce matin... je te le donne en mille... Fernand!...

GLADYS. — Non?...

HENRI. — Lui-même!...

GLADYS. — Oh! raconte-moi!...

HENRI. — Eh bien! il est ici pour vingt-quatre heures...

GLADYS. — Tout seul?...

HENRI. — Non...

GLADYS. — Avec une drôlesse?...

HENRI. — Oui.

GLADYS, *indignée*. — Oh!...

HENRI. — Seulement, il ne la trouve pas drôle, sa drôlesse... Et il s'embête!... Tu n'imagines pas comme il a été content de me rencontrer...

GLADYS. — Il était avec elle!...

HENRI. — Non, non... Il se promenait sur le quai, au bord du lac. Il prenait le frais, tandis que la demoiselle faisait la grasse matinée ou bien lambinait à sa toilette...

GLADYS. — Eh bien! il n'est pas très amoureux, on dirait!...

HENRI. — Très amoureux!... Seulement, il est comme ça. Je l'ai toujours connu comme ça. A peine une dame lui a-t-elle été affectueuse, il n'a plus qu'une idée en tête : c'est de trouver le prétexte qui lui permettra de s'en aller et de fumer un joli cigare au grand air...

GLADYS. — Quelle ingratitude!...

HENRI. — Oh! pour ça, oui, l'ingratitude même!... Une fois, il était follement épris d'une petite veuve qui, depuis des mois, l'ajournait. Il l'adorait!...

GLADYS. — Bien sûr, puisqu'elle l'ajournait!...

HENRI. — Elle céda... Ou, du moins, elle annonça qu'elle céderait... Seulement, pas à Paris...

GLADYS. — Pourquoi?...

HENRI. — Ah! tu sais bien comment sont les femmes... « Où vous voudrez, pas à Paris!... »

GLADYS. — Elle avait des souvenirs à Paris... C'est pour ça qu'elle réclamait la province... par délicatesse... Voilà comment sont les femmes!...

HENRI. — Probablement... Mais Fernand, qui n'est qu'un homme, c'est-à-dire un être dénué de toute délicatesse, aurait bien préféré Paris...

GLADYS. — Pourquoi?...

HENRI. — Je ne sais pas s'il avait des souvenirs à Compiègne... Mais il redoutait la complication de ce voyage et, disons-le, l'ennui d'un séjour prolongé en compagnie d'une jeune femme...

GLADYS. — Qu'il aimait?...

HENRI. — Oui, précisément.

GLADYS. — C'est ça!... c'est ça!... Voilà comme vous êtes!... Ah! folles que nous sommes!...

HENRI. — Je crois que cette histoire t'impatiente...

GLADYS. — Va.

HENRI. — Comme Fernand était très épris...

GLADYS. — Peuh!...

HENRI. — Très épris, fou de cette femme, il accepta toutes ses conditions... Seulement, avant de partir pour Compiègne, il me donna l'adresse de l'hôtel où il abriterait ses amours; et il me pria de lui télégraphier, le lendemain matin : *Présence indispensable à Paris*.

GLADYS. — Tu as fait ça?...

HENRI. — J'ai fait ça. Fernand, au plus fort de sa passion, devinait qu'un petit nombre d'heures suffirait à le contenter et que bientôt il désirerait de fumer un cigare, tout seul, dans les rues de Paris... C'est un garçon très circonspect...

GLADYS. — C'est un mufle!...

HENRI. — Ah! non, ne dis pas ça... C'est le garçon le plus poli que je connaisse. D'ailleurs, cette dépêche qu'il m'a fallu lui envoyer indique assez son grand souci de ne pas offenser la femme qu'il aimait. Ce scrupule raffiné le distingue entre les hommes. C'est un garçon qui sait les limites de son cœur, voilà tout.

GLADYS. — Mais, à Lugano, qu'est-ce qu'il va faire?...

HENRI. — Oh! ils ne vont pas rester ici!... Fernand fait un essai... Il se demande si, en voyageant, il pourra continuer d'aimer quelques semaines la jeune femme qu'il adorait hier encore.. C'est à voir, en effet...

GLADYS. — Est-ce qu'il t'a raconté des histoires de Paris?...

HENRI. — Oh! mais oui... Et de belles!...

GLADYS. — Raconte-moi!...

HENRI. — Curieuse!...

GLADYS. — Raconte-moi... raconte-moi!... Depuis le temps que nous ne savons rien!...

HENRI. — Eh bien! les Saint-Méhin divorcent...

GLADYS. — Non?... Ils sont mariés depuis trente-cinq ans!

HENRI. — Trente-deux à peine!...

GLADYS. — Tout de même!... Qu'est-ce qu'ils vont faire de leur liberté?... Et puis?...

HENRI. — Un autre divorce...

GLADYS. — Qui ça?...

HENRI. — Devine...

GLADYS. — Non... Dis-moi!...

HENRI. — Les petits Bélougan!...

GLADYS. — Les petits Bélougan?...

HENRI. — L'un et l'autre!...

GLADYS. — Oh!... mais ils n'étaient pas mariés depuis six mois!...

HENRI. — Onze mois, au moins!...

GLADYS, *effarée*. — Tout de même!...

HENRI. — En somme, les Saint-Méhin divorcent trop tard et les petits Bélougan trop tôt... Après combien de temps veux-tu qu'on divorce?...

GLADYS, *mélancolique*. — Ah! je ne sais pas... C'est toujours triste... (*S'égayant.*) Mais crois-tu que voilà de jolis potins!...

HENRI. — Magnifiques!...

GLADYS, *très gaie*. — Oh! la mère Saint-Méhin... Et cette petite Bélougan avec son air de mijaurée!... (*Elle pouffe.*) Mais la mère Saint-Méhin, c'est plus drôle... tu ne trouves pas?...

HENRI. — Je trouve...

GLADYS, *dans la joie*. — Hi!... La mère Saint-Méhin qui avait un amant!... Cette caricature!...

HENRI. — Mais non, c'est Saint-Méhin qui trompait sa femme...

GLADYS, *déçue*. — Ah!... Et elle?...

HENRI. — Elle, rien... Elle a surpris son mari en flagrant délit d'adultère; et elle s'est écriée : « En vérité, je ne sais plus de qui sont mes enfants!... »

GLADYS, *pouffant*. — Non?

HENRI. — Si. C'est une âme très pure.

GLADYS. — Et les Bélougan?...

HENRI. — Ça, je ne sais pas...

GLADYS. — Comment, tu ne sais pas?... Fernand ne t'a pas dit?...

HENRI. — Non...

GLADYS. — Qu'est-ce qu'il t'a dit, alors?...

HENRI. — Rien.

GLADYS. — Comment, rien?...

HENRI. — Il m'a dit que ça n'allait pas, du côté des Balkans...

GLADYS. — Quoi?...

HENRI. — Mais oui... On se bat, à Nitchich...

GLADYS. — Laisse-moi donc tranquille avec les Balkans : si tu crois que ça m'intéresse!... Nitchich, Nitchich! On ne sait seulement pas où c'est... Les petits Bélougan, c'est de Paris. Et puis, ça, au moins, c'est vrai... Je les connais!...

HENRI. — Glad!...

GLADYS. — Quoi?...

HENRI. — Glad, veux-tu que je te dise exactement ce que tu éprouves, pour le moment?

GLADYS. — Si tu veux!...

HENRI. — La nostalgie... il n'y a pas d'autre mot pour désigner ce sentiment-là... tu as la nostalgie aiguë et presque douloureuse du potin de Paris.

GLADYS, *impatiente*. — Enfin, tu aurais bien pu demander à Fernand...

HENRI. — Tu le lui demanderas...

GLADYS. — Quoi?... comment?...

HENRI. — Tout à l'heure : je l'ai invité à déjeuner.

GLADYS. — Henri!... tu es fou?... Tu as invité Fernand à déjeuner, ici, chez nous?... Tu lui as dit que j'étais ta maîtresse?...

HENRI. — C'est lui qui me l'a dit... Je le savais... mais il me l'a dit.

GLADYS. — Comment!... on le sait?...

HENRI. — On le sait!...

GLADYS. — Dieu, que je suis malheureuse!...

HENRI. — Il prétend que c'est toi qui le lui as dit...

GLADYS. — Ah! je ne savais pas qu'il le croirait... à ce point-là!... Et toi, en tout cas, tu ne pouvais pas nier?... Ah! Henri, tu n'es pas un galant homme!... Et puis, tu invites un étranger à déjeuner chez nous, aujourd'hui, le jour de notre fête, le jour anniversaire de notre amour!...

HENRI. — Puisque c'est demain.

GLADYS. — Oui, mais tu croyais que c'était aujourd'hui!...

HENRI. — Je le croyais... Ah! j'en ai cru bien d'autres!... Si tu savais tout ce qu'un homme est capable de croire, Gladys, tu en rirais, avec un peu de pitié!...

GLADYS. — Ah! Ri, tu ne m'aimes plus comme autrefois!... Quand nous sommes partis, quand nous nous sommes sauvés, tu n'avais qu'une idée en tête, c'était de nous cacher. Nous ne voulions plus voir personne au monde... Nous voulions être tous les deux, tout seuls, réfugiés dans une solitude d'amour... un nid de silence et de rêve... une retraite toute chaude de nos baisers... Tu disais : « Je t'embrasserai toute la journée et toute la nuit... Nous ne saurons pas s'il fait jour ou s'il fait nuit... Nous ne serons que des baisers... Nous ne saurons pas si c'est toi qui m'embrasses ou moi qui t'embrasse... Glad, ma chérie, nous serons bien, dans la maison de nos baisers... » Moi, je t'ai demandé : « Où veux-tu que nous allions?... » Tu m'as répondu : « N'importe, pourvu que nous soyons tout seuls, absolument tout seuls, roulés dans nos baisers!... » Te rappelles-tu?...

HENRI. — Mais oui!...

GLADYS. — Et alors, nous sommes partis... Et aujourd'hui, tu invites du monde à déjeuner!...

HENRI. — Oh! du monde?... Fernand... c'est bien sans cérémonie!...

GLADYS. — Tu disais : « Personne, personne... Il n'y aura personne, que toi et moi, que nous, ces deux amoureux, Glad!... »

HENRI. — Dame! qu'est-ce que tu veux? je sens bien que j'aurais dû te dire, pour être tout à fait exact : « Il n'y aura personne,

personne, que toi et moi, si ce n'est, un jour, à déjeuner, Fernand!... » Seulement, ma foi, je n'y ai pas pensé... Et puis, je ne savais pas!

GLADYS. — Moi non plus, je ne savais pas!

HENRI. — Écoute, c'est tout simple... Je vais envoyer un mot à Fernand... Je lui dirai que tu as la migraine... Veux-tu?...

GLADYS. — Non, je ne veux pas que tu lui parles de moi... Tu m'as déjà assez compromise!...

HENRI. — Veux-tu que je lui dise que c'est moi qui ai la migraine?...

GLADYS. — Il ne le croira pas... Il t'a vu, ce matin, si pimpant!...

HENRI. — Ah! si pimpant?....

GLADYS. — Mais lui, ça ne lui fait rien de laisser sa belle déjeuner toute seule?...

HENRI. — Absolument rien.

GLADYS. — Et puis, il faut que je m'habille : je ne peux pas recevoir comme ça!...

HENRI. — Mais si! Tu es délicieuse... Courroucée, oui, mais ravissante.

GLADYS. — Si seulement tu n'avais pas jeté tes fleurs par la fenêtre, tout à l'heure, quand tu étais si en colère...

HENRI. — Quoi?...

GLADYS. — Eh bien, je les aurais mises à ma ceinture... Ça m'aurait un peu habillée... Une dans les cheveux... et j'étais présentable.

HENRI. — Je vais t'en chercher d'autres!...

GLADYS. — Oui, fais ça, mon Ri... Tu seras gentil... Tu veux bien?...

HENRI. — En passant, veux-tu que je dise à Fernand de ne pas venir?... C'est bien facile, au bout du compte!...

GLADYS. — Alors, ça ne serait pas la peine de prendre des fleurs.

HENRI. — Alors?...

GLADYS. — Alors, fais comme tu voudras!...

HENRI. — On dit ça aux gens quand on veut les empêcher de faire ce qu'ils voudraient : seulement, ce qui m'embarrasse, c'est que je n'ai pas de préférence...

GLADYS. — Moi non plus!...

HENRI. — Si tu savais, Gladys, à quel point tu préfères que Fernand vienne déjeuner avec nous, tu en serais toi-même étonnée!...

GLADYS. — Pas du tout!...

HENRI. — Mais si!...

GLADYS. — Pas du tout!.., Et je te prie de me croire!...

HENRI. — Eh bien! je te crois. J'ai eu tort. Je me suis trompé. C'est une affaire entendue. L'idée que Fernand vienne déjeuner avec nous te fait horreur, c'est l'évidence même. (*On frappe.*)

GLADYS. — Entrez!... (*Entre une petite bonne qui apporte une lettre et qui sort bientôt.*) Tiens, une lettre... Ça fait deux aujourd'hui... Nous n'avions pas eu ça depuis longtemps!... Oh! mais c'est pour toi...

HENRI, *s'approchant.* — C'est de Fernand... je te parie qu'il ne vient pas déjeuner!...

GLADYS. — Zut!...

HENRI, *lisant.* — C'est ça... il ne vient pas!...

GLADYS. — Pourquoi?... Qu'est-ce qui l'a pris?

HENRI. — Il s'en va... Ils s'en vont... Par le train d'une heure... Il trouve le pays très embêtant...

GLADYS. — Ça ne l'empêchait toujours pas de venir déjeuner avec nous!...

HENRI. — Certes!... D'ailleurs, il le dit lui-même... Seulement. alors. il ne pouvait partir que demain matin; et. à la seule idée de rester dix-huit heures de plus dans ce pays.... il s'en va!...

GLADYS. — Charmant!...

HENRI — Enfin. tu es contente?...

GLADYS, *ironique.* — Oh! très contente!...

HENRI. — Tu n'es pas contente?...

GLADYS. — Mais non, mais non!... Et tu le sais bien!...

HENRI. — Je le sais. en effet. Mais toi. tu n'étais pas censée le savoir!...

GLADYS. — Ce qui me faisait de la peine, ça n'était pas que Fernand vînt déjeuner... C'était que tu l'eusses invité. le jour de notre fête. au mépris de notre amour...

HENRI. — Gladys!...

GLADYS. — Mais oui!.. Et ça. c'est fait, on n'y peut rien... tu l'as invité!... Et puis. en outre, il ne vient pas...

HENRI. — C'est vrai...

GLADYS. — Et tu veux que je sois contente?... Tu l'exiges. parce que c'est logique. Quand un homme a dit : « C'est logique », il a tout dit!...

HENRI. — Du reste, je ne l'ai pas dit...

GLADYS. — Non, tu ne l'as pas dit, tu t'en serais bien gardé... Mais tu l'as pensé...

HENRI. — Non...

GLADYS. — Mais si, voyons!... Un homme pense toujours que c'est logique. N'essaye pas de te singulariser!...

HENRI. — Enfin, tu es fâchée de ce que Fernand ne vienne pas déjeuner avec nous?...

GLADYS. — Dame! il n'est pas plus désagréable qu'un autre... Et c'était quelqu'un avec qui bavarder un peu... quelqu'un de Paris... Qu'est-ce que tu veux? Ça nous aurait un peu changés... Toi aussi... Mais oui, toi aussi!... Et c'est bien naturel... On ne s'établit pas sauvages, comme ça, du jour au lendemain!... (*Quelques secondes de silence.*)

HENRI. — Glad!...

GLADYS. — Quoi, mon chéri?...

HENRI, *très tendre.* — Ma petite Glad, veux-tu que nous causions tous les deux, un peu simplement, un peu gentiment?...

GLADYS, *émue.* — Mais oui, je ne demande pas mieux...

HENRI. — Comme ceci... je vais m'asseoir à côté de toi, tout près... là... Et ne pleurez pas, je vous prie... Donnez-moi votre main... Vous allez m'écouter, et puis me répondre... Et vous ne serez pas sincère, sincère... jusqu'à me dire des choses que vous ne pensez pas...

GLADYS. — Non; mais, toi, tu ne seras pas spirituel, spirituel!...

HENRI. — Voici... Glad, vous vous ennuyez...

GLADYS. — Oh! non...

HENRI. — Je recommence... Glad, vous vous ennuyez... (*Elle pleure.*) Ne pleurez pas... répondez-moi...

GLADYS. — Oh! si je m'ennuyais, ce serait la fin de tout!...

HENRI. — Mais non... Ce serait la fin de quelque chose... et le commencement d'autre chose, par conséquent... Et puis, nous n'y pouvons rien, Glad!...

GLADYS. — Eh bien! oui... je m'ennuie un peu... Mais toi aussi!...

HENRI. — Moi aussi... un peu!...

GLADYS. — C'est triste, n'est-ce pas?...

HENRI. — C'est un peu triste, en effet...

GLADYS. — Jamais je n'aurais cru ça, jamais!...

HENRI. — Moi non plus!...

GLADYS. — Quand nous sommes partis, tous les deux, il me semblait que, désormais, tout serait beau, tout serait doux... et amusant... oui, amusant!... Toi aussi, tu l'as cru...

HENRI. — Je l'ai cru!...

GLADYS. — Et toi, c'est plus étonnant, parce que tu avais l'habitude...

HENRI. — Oh! l'habitude, non...

GLADYS. — Enfin, tu avais de l'expérience...

HENRI. — Mais non... Le cœur n'a pas d'expérience... Un

nouvel amour est le seul amour qu'on ait eu... Alors, pour chaque nouvel amour, on est aussi naïf que la première fois...

GLADYS. — Alors, qu'est-ce que nous allons faire?...

HENRI. — Eh bien, mais, je ne sais pas trop...

GLADYS. — Je ne vois rien...

HENRI. — Moi non plus...

GLADYS, *avec un petit désespoir.* — Ah! tu as eu tort, tu as eu tort... de me faire avouer ça...

HENRI. — Quoi donc?...

GLADYS. — Que nous nous ennuyons dans notre bonheur... Je ne me l'avouais pas à moi-même... Et ça allait à peu près... Mais, maintenant, depuis que nous en parlons, si tu savais...

HENRI. — Je sais!... Dis donc, si nous voyagions?...

GLADYS. — Comme Fernand?...

HENRI. — Dame!...

GLADYS. — Peut-être...

HENRI. — Oui, Glad, c'est ce que nous avons de mieux à faire... Ce lac est écœurant...

GLADYS. — Écœurant!...

HENRI. — On ne peut pas, tous les matins, aller voir la fresque de Luini dans la petite église de Santa Maria degli Angeli!... D'ailleurs, elle empeste, cette église, avec son odeur de cierges et d'encens!...

GLADYS. — Tu te rappelles, pourtant... le premier jour...

HENRI, *souriant.* — Oh! non, le premier jour, nous ne nous sommes pas levés; le deuxième jour, nous ne sommes pas sortis!...

GLADYS. — Nous étions fous, nous étions fous... C'était gentil!... Et puis le troisième jour, quand nous avons tout de même été faire un tour dehors, nous sommes entrés dans cette église!... Je te disais : « Le bon Dieu ne sera pas content!... » Tu as ri... Nous sommes entrés... Il y avait cette odeur de cierges qui fument et de vieil encens. Tu m'as dit : « Quelle étrange et douce odeur de vie enclose!... C'est l'odeur de la vie qui a fermé toutes ses fenêtres sur le dehors et qui ne veut plus rien connaître du dehors... C'est l'odeur d'une vie d'amour toute confinée en elle-même... » Tu me disais de jolies choses, tu sais!...

HENRI. — Eh bien, restons!...

GLADYS, *avec vivacité.* — Oh! non, non, non!... Des petites églises, nous en trouverons tant que nous voudrons!... Et puis des musées...

HENRI. — Ça, c'est vrai!...

GLADYS. — Ici, il n'y a qu'un tableau... et encore, c'est une fresque!... Si tu veux que je te dise, je ne l'ai jamais bien vue, la fresque de Luini! Et toi?...

HENRI. — Nous pourrons aller la voir avant de partir...

GLADYS. — Ah! non, tant pis pour elle! Et... où irons nous?... Tu as une idée?...

HENRI. — Aucune. Mais nous irons où tu voudras... En Italie, en Grèce, à Constantinople, en Égypte...

GLADYS. — C'est bien des choses!...

HENRI. — Choisis.

GLADYS. — Écoute... Tu ne vas pas te fâcher?...

HENRI. — Je ne crois pas... Au point où j'en suis, Glad, on ne se fâche plus!...

GLADYS. — Pourquoi me dis-tu ça?...

HENRI. — Pour te donner du courage.

GLADYS. — J'en ai. Voici ce que je voulais te dire... Tu dois bien comprendre que, pour un si grand voyage, je ne suis pas équipée... Nous sommes partis comme des fous...

HENRI. — Alors?...

GLADYS. — Alors, il faut que je me fasse faire des robes...

HENRI. — C'est facile...

GLADYS. — Pas à Lugano!...

HENRI. — Non, pas à Lugano; mais, puisque nous partons!...

GLADYS. — Alors, où?...

HENRI. — Je ne sais pas... A Milan... à Constantinople...

GLADYS. — Ah! non, je ne veux pas m'habiller en Italienne... ni en Turque!...

HENRI. — Alors?...

GLADYS. — Je crois que le plus raisonnable... mais j'ai peur que ça ne te déplaise...

HENRI. — Le plus raisonnable?...

GLADYS. — Ce serait d'aller passer quinze jours à Paris... (*Un peu de silence...*) Qu'est-ce que tu en dis?...

HENRI. — Je n'en dis rien... Mais, toi, tu disais que tu ne voulais plus mettre les pieds dans cette ville détestable, où on ne peut pas s'aimer tranquilles...

GLADYS. — Je disais ça quand tu disais que la petite église de Lugano sentait bon!...

HENRI. — Évidemment!... Mais aller à Paris, comment veux tu?... Il faudra que nous nous cachions...

GLADYS. — Nous nous cacherons... C'est si amusant!...

HENRI. — Tu ne pourras pas sortir... Tu ne pourras pas voir tes amies!...

GLADYS. — Pas toutes, non!... Mais Alice, Ginette et Claire, très bien!... Et ça me suffit : par elles, je saurai tout!...

HENRI. — Tout quoi?...

GLADYS. — Tout ce qu'on raconte... Enfin, nous revivrons!... Dieu que ça serait agréable!... Tu iras au cercle?...

HENRI. — Si tu y tiens...

GLADYS. — Mais oui, mon chéri!... Je ne veux pas te faire l'existence d'un ermite du désert... On peut s'aimer et ne pas vivre comme des moines!...

HENRI. — Pas d'impiétés, Gladys!... Mais si ton mari te rencontre?...

GLADYS. — Ah! qu'il serait content, le pauvre!...

HENRI. — Content?...

GLADYS. — Oh! oui... La lettre qu'il m'a écrite est si pleine de tendresse!... Ça te fait de la peine?...

HENRI. — Moins que je ne crois!...

GLADYS. — Oh! ce n'est pas un méchant homme!... Au fond, nous aurions très bien pu rester à Paris...

HENRI. — Tu étais lasse de cette hypocrisie...

GLADYS. — Oui...

HENRI. — Seulement, tu t'es reposée?...

GLADYS, *riant.* — Peut-être!...

HENRI. — Alors, nous voilà bien!...

GLADYS. — Quoi?...

HENRI. — Je dis : « Alors, nous voilà bien!... »

GLADYS. — Qu'est-ce que cela veut dire?...

HENRI. — Ça veut dire, en d'autres termes, que si nous allons à Paris... et nous irons, note que nous irons!... nous n'en partirons plus... (*Quelques secondes de silence.*)

GLADYS. — Ça n'est peut-être pas ce que nous pourrions faire de plus bête...

HENRI. — Alors, divorce... Je t'épouserai... et puis nous demeurerons à Paris...

GLADYS. — Puisque Lucien ne veut pas!...

HENRI. — Oh! après ce scandale...

GLADYS. — Ce scandale?... Est-ce qu'il y a du scandale, à Paris?... Oui, pendant quinze jours... ou trois semaines... Je suis sûre qu'on ne parle déjà plus de nous... Surtout avec le divorce des Saint-Méhin et celui des petits Bélougan!... Ça leur suffit, ça, tu sais!... Il n'y a jamais plus de deux scandales à la fois, à Paris... Si tu savais comme notre aventure doit être passée de mode, à l'heure qu'il est!...

HENRI. — C'est bien possible.

GLADYS, *confiante.* — C'est certain!...

HENRI. — Voyons, Gladys, parlons franc... Tu as envie de retourner à Paris?...

GLADYS. — Oui...

HENRI. — De t'y réinstaller?...

GLADYS. — Dame, oui... nous ne pouvons pas vivre comme l'oiseau sur la branche...

HENRI. — Ce n'est pas tout, Gladys... Tu as envie de te réinstaller chez ton mari...

GLADYS. — Oh! si ça doit te faire de la peine!...

HENRI. — Oh! moi...

GLADYS. — Si tu dois être jaloux... Ah! tu aurais bien tort, de l'être... Tu sais, Lucien!...

HENRI. — Oui, oui, je sais!... Mais crois-tu qu'il te reprendrait chez lui, comme ça, comme si de rien n'était?...

GLADYS. — J'en suis sûre!... D'ailleurs, il me l'a écrit.

HENRI. — Ah! c'est un homme de cœur!...

GLADYS. — Mais oui, c'est un homme de cœur!... Et je ne vois pas du tout pourquoi tu le dénigres...

HENRI. — Pour m'excuser...

GLADYS. — Veux-tu que je te dise, Ri?... Nous avons fait une chose... tout à fait excessive...

HENRI. — Probablement...

GLADYS. — Oui, nous avons fait une chose... pour Paolo et Francesca... une chose pour Tristan et Yseult!... une chose de légende, une chose qui n'est pas d'aujourd'hui...

HENRI. — Je vois... Si le farouche Malatesta et si le terrible roi Marke avaient sérieusement voulu recouvrer leurs femmes, ils les auraient envoyées passer un mois à Lugano avec leurs amoureux...

GLADYS. — Est-ce que tu plaisantes de tout ton cœur?...

HENRI. — Non... pas de tout mon cœur... Il y a une partie de mon cœur qui plaisante...

GLADYS. — Et l'autre?...

HENRI. — Elle ne plaisante pas...

GLADYS. — Elle pleure?...

HENRI. — Elle n'en est pas loin...

GLADYS. — Ri!... mon petit Ri!... Alors, restons!...

HENRI. — Maintenant?... après que nous nous sommes dit tout ça, sans mourir de chagrin?... Non, ma petite Glad, non!...

GLADYS. — Pourtant, si tu dois souffrir?...

HENRI. — Oui, mais si tu ne dois pas souffrir!...

GLADYS. — Je souffrirai autant que toi...

HENRI. — Oui, mais pas plus!... Alors, tu vois, ça n'est pas assez, à nous deux, pour que nous restions...

GLADYS. — Peut-être...

HENRI. — Nous nous sommes dit des choses qui sont exactement comme si nous avions fait nos malles!...

GLADYS. — Ah! que j'ai de peine!...

HENRI. — Mais non... Et c'est bien ça qui est grave!... Mais,

dis moi, Glad, à Paris, est-ce que... est-ce que nous serons encore des amants?...

GLADYS. — Si tu veux!...

HENRI. — Ça t'est bien égal?...

GLADYS. — Ne me dis pas de méchantes choses... Ce que je trouve, c'est qu'après avoir été l'un à l'autre, ici, tout le temps, délicieusement, sans gène, sans relâche, nous ne pourrons jamais nous contenter... Tu ne trouves pas que ce serait plus raisonnable?...

HENRI. — Oh! raisonnable, oui...

GLADYS. — Tu vois?...

HENRI. — Je vois... Mais alors, Gladys, nous serons des étrangers l'un pour l'autre?...

GLADYS. — Des étrangers?... Oh! mais, tu n'y penses pas!... Nous serons toujours des amis... des amis très tendres... des amis qui ont de très doux souvenirs, tous les deux!... Est-ce qu'à ton avis, ça ne sera pas gentil?...

HENRI. — Très gentil!...

GLADYS. — Par exemple, tu arriveras... J'aurai du monde à dîner... tu seras toujours invité...

HENRI. — Ah! non, non, non!...

GLADYS. — Ri, si tu ne dois pas dîner chez moi quand je t'inviterai, j'aime autant... j'aime autant rester ici!... Donc, tu viendras?...

HENRI. — Je viendrai...

GLADYS. — Tu arriveras, comme les autres... Tu me diras que tu me présentes tes hommages... Moi, je te tendrai cette main que tu aimes... et tu y mettras un baiser... un petit baiser cérémonieux, mais qui nous fera penser à tous les autres baisers dont tu l'as couverte, dont tu l'as habillée si bien que plus jamais elle ne sera nue...

HENRI. — Alors, j'aurai envie de pleurer...

GLADYS. — Oui, et de rire!... Ce sera délicieux!... Et puis, je serai décolletée... On me dira que j'ai de belles épaules... Toi aussi, tu le diras, comme les autres!... Seulement, toi, tu le sauras mieux que les autres... Et je serai un peu décolletée... Mais, toi, tu te rappelleras tout, oui, toute moi... Et nous rirons, à peine... Et nous frissonnerons!...

HENRI. — Glad, Glad, ma petite Glad!...

GLADYS. — Quoi, Ri?...

HENRI. — Je t'aime, je t'aime... Tu es jolie... Je n'ai pas fini de t'aimer!...

GLADYS. — Mais non, tu n'as pas fini de m'aimer... Et c'est pour ça que c'est encore gentil de nous quitter... Songe comme ce serait vilain de nous quitter en ne nous aimant plus! Nous nous disputerions... Comme ça, nous nous aimerons toujours!...

HENRI. — Oui, à condition de ne plus nous aimer!...

GLADYS. — Sans doute!...

HENRI. — Gladys, elle était pourtant douce, notre petite maison d'amour!... Regarde...

GLADYS. — Oh! oui, merveilleusement douce!...

HENRI. — Un peu laide, je l'accorde... un peu « meublée »... Je m'en aperçois maintenant... Oh! comme c'est laid, quand j'y songe, ces meubles de bambou..., ces tableaux!... Nous aurions changé tout ça, peu à peu... Notre petite maison aventureuse serait, de jour en jour, devenue plus pareille à nous... Oui!... Mais, telle que nous la laisserons, elle était bien la demeure insignifiante de deux amoureux qui ne regardent rien, que l'un et l'autre... Ah!... Alors, Glad, nous allons laisser cette petite maison là toute seule?....

GLADYS. — Si encore nous la laissions toute seule!... Mais il y viendra d'autres gens!... Ah! c'est triste, c'est triste!... Si je pouvais y mettre le feu!...

HENRI. — Oh! non, ne fais pas ça...

GLADYS. — Bien sûr que non, je ne le ferai pas!... Il faut avoir du courage...

HENRI. — Quand partirons-nous?...

GLADYS. — Demain.

HENRI. — A quelle heure?...

GLADYS. — Veux-tu que je sonne pour demander l'indicateur?...

HENRI. — Non... ne sonne pas... Tu ne serais pas d'avis de rester encore une huitaine?...

GLADYS. — Je veux bien... Mais ce sera tout à recommencer...

HENRI. — Oui...

GLADYS. — Et... pendant que nous y sommes...

HENRI. — C'est vrai, que nous y sommes!... Seulement, je vais te dire... Après-demain... et même le lendemain d'après-demain... et puis, je crois, quelques jours encore... quand reviendront les heures de nos plus chères habitudes... il ne faut pas nous le dissimuler, nous aurons du regret... Moi, je le sens déjà, ce regret-là, je le sens!... Alors, nous nous dirons... chacun à soi-même, et loin de l'autre... nous nous dirons que nous avons été bien fous, pendant que nous étions les maîtres, de renoncer à ces jours et à ces heures-là... Nous aurons tort... mais nous nous le dirons... Tu sais, Glad chérie, c'est couru... Je te préviens!...

GLADYS. — Oh! je sais bien!...

HENRI. — Alors, décide...

GLADYS. — Eh bien, restons!... Combien de jours?...

HENRI. — Non, Glad, partons demain...

GLADYS. — Je trouve que c'est plus raisonnable...

HENRI. — Beaucoup plus raisonnable... Beaucoup!... Est-ce que nous rentrerons ensemble à Paris?...

GLADYS. — Oh! oui...

HENRI. — Nous nous dirons adieu à la gare?...

GLADYS. — Nous nous dirons adieu ici... Et puis, à la gare, nous nous dirons... au revoir!...

HENRI. — Oui, mais à partir de quelle station ne faudra-t-il plus t'embrasser?...

GLADYS. — Tu sais, il y aura peut-être du monde, dans notre compartiment!....

HENRI. — Oui, oui, c'est vrai!... Vois-tu, Glad, notre petite erreur, c'est d'avoir cru que l'amour suffisait à lui tout seul pour emplir une vie... pendant tout un mois!...

GLADYS. — Oui, oui... Comme c'est vrai ce que tu dis là!... Qu'est-ce que tu veux? Le cœur a ses limites.

HENRI. — C'est dommage.

GLADYS. — Alors, chéri, je vais chercher l'indicateur...

ANDRÉ BEAUNIER

NOTES SUR
LA CRISE ANGLAISE[1]

12 janvier.

Les deux meetings auxquels j'ai assisté jusqu'ici ne sont pas du type général ; ils ne suffisent pas à renseigner. L'autre jour, à Peckham, pour entendre M. Lloyd George, il n'y avait que des ouvriers et des enthousiastes, et l'auteur du budget se bornait à parler du péril allemand. A Lambeth il n'y avait qu'une populace hostile, et Lord Ashbourne ne pouvait point parler. Ce soir, comme si j'étais électeur, je suis simplement allé entendre le candidat radical de mon quartier, Sir Richard Stapley, qui parlait au temple méthodiste de Whitefield.

J'y ai suivi jadis une mission évangélique. Aujourd'hui l'impression est presque la même, toute d'ordre et de gravité. Ce temple changé en salle de meeting politique reste religieux. Le public ressemble à celui du dimanche : commerçants de Tottenham Court-Road et d'Oxford-Street, commis de magasins, employés de la Cité qui logent en des *boardings* du quartier. Tout ce monde est bien mis, tranquille, *decent*, discipliné. Ils entrent en silence, les hommes découverts, et chacun s'assoit à la place que lui désigne l'un des graves personnages qui, volontairement, font le service d'introduction, — les mêmes, sans doute, qui, le jour du culte, accueillent les étrangers.

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

Devant chaque rang de chaises est le long pupitre où l'on s'accoude en s'agenouillant, plein de bibles, de livres d'hymnes et de prières. A la table du bureau plusieurs ministres dissidents sont assis, reconnaissables à leurs costumes noirs, à l'échancrure carrée du gilet, montrant le petit col droit. Les orgues préludent; la maîtrise, groupée dans une tribune, attaque le premier chant dont les huissiers viennent de nous distribuer le texte. Le public se lève, suit en silence les premières mesures, et puis entonne le chœur : « *Saint-George et joyeuse Angleterre! ce fut le cri de nos ancêtres : — Quand nous aurons tué le dragon Privilège, tel sera de nouveau notre cri! — Donc hurrah pour le Peuple et le Roi, et trois fois trois hurrahs! — De toutes les tours et de tous les clochers, criez ensemble : l'Angleterre sera libre! — Saint-George tuera le dragon : les Communes seront libres! — Pour Sir Richard Stapley travaillez donc de tout cœur! — Allez, marchez au vote! Soyez des hommes, et tuez le Privilège. — Donc hurrah pour le Roi et le Peuple, et trois fois trois hurrahs!*

Pendant que ces musiques se déroulent, je feuillette une petite brochure qui raconte la vie du candidat. Certainement nul n'est plus recommandable et digne de défendre au Parlement le budget que M. Lloyd George. C'est un homme d'ordre et un homme d'âge. Il est né en 1842; il est baronet; il a un *country seat* et de grandes fermes dans le Sussex; il a fait beaucoup pour le développement de la grande culture. Là-dessus vous le voyez tout entier : un *country-gentleman*, ancien élève d'Oxford ou de Cambridge, propriétaire de quelques milliers d'acres, certainement administrateur et patron local, promoteur d'œuvres sociales, membre d'un grand club, du *Reform* plutôt que du *National and Liberal*, et, probablement, qui chasse à courre. C'est le type de la classe qui, depuis deux cents ans, dirige les affaires de ce pays et donne le ton à la société. Vous l'avez vu chez Meredith, Tennyson, George Eliot; Taine l'a bien décrit. Il est classique, et l'insistante éducation, la forte discipline sociale qui en façonnent et répètent les exemplaires, réduisent en chacun les variations individuelles au minimum.

Pour un Français l'énigme qui se pose est celle-ci : comment une législation, où la plupart d'entre nous voient le commencement d'une révolution politique et sociale, a-t-elle pour

partisans, défenseurs actifs, tant d'hommes de cette formation, de cette classe et de ce milieu, tant d'autres, d'une catégorie très voisine, grands industriels, grands marchands, financiers, avocats et médecins indépendants de leur clientèle, tous gens de culture bourgeoise, intéressés au maintien de l'ordre établi, qui, dans un Parlement où les députés ne sont point payés et sont obligés de dépenser beaucoup, votèrent à une si grande majorité les articles du célèbre projet d'impôts? Voilà pour moi la question fondamentale : la résoudre, c'est expliquer toute la psychologie de ces élections, c'est démêler et définir les significations très spéciales pour des Anglais d'un programme de réformes qui, chez des Français, évoque certainement un tout autre dessous d'idées et de sentiments. Peu à peu, tout ce que je vois et entends depuis huit jours me suggère confusément les réponses : peut-être finiront-elles par se préciser. En voici deux, très générales, qui m'apparaissent assez claires.

En premier lieu, par définition, un gentleman n'est pas seulement un homme d'honneur, mais d'abord un homme de cœur et de conscience. Dans cette société, où la gentry fut si longtemps et si fortement la classe dirigeante, il occupe un poste de commandement. Comme l'ont dit les grands écrivains moralistes dont l'autorité fut si grande au XIX[e] siècle, essentiellement il est un chef naturel qui se doit à ceux dont il a charge, et dont il fait passer l'intérêt avant le sien. Voilà le modèle que l'école, la littérature, l'opinion, les suggestions muettes du milieu n'ont cessé pendant si longtemps de présenter aux âmes. Rien d'étonnant si, dans beaucoup d'âmes, nous retrouvons quelques-uns des beaux traits du modèle. Quelques-unes, d'ailleurs, sont idéalistes de nature, par élan spontané, à la façon de Gladstone et de Ruskin : et l'idéal qu'elles conçoivent est celui qui leur est présenté, d'ordre anglais, pratique et social [1]. De fait, presque toutes les grandes réformes démocratiques ont été conçues en ce pays par des hommes de cette classe. Elles ne furent pas imposées d'en bas, par la menace et la violence. Aujourd'hui encore, et dans le

1. Sur le pur idéaliste dans la gentry anglaise, voir l'admirable figure de Nevil Beauchamp dans *Beauchamp's Career*, de Meredith. On sait que Shelley, l'idéaliste type, était fils d'un pesant squire tory.

débat actuel, on peut dire que les meilleurs de la gentry, les moins soumis aux forces de routine et d'inertie, les plus généreux, les plus capables d'enthousiasme et de foi, ont pris parti pour la cause libérale. Et, sur ceux-là, si le prestige de l'idée est si fort, c'est qu'elle leur apparaît jeune et pure. Nul souvenir direct de désordre et de violence ne la discrédite en s'y associant. Elle n'a pas été traînée dans la fange et dans le sang. Elle n'a pas déchaîné des tumultes et délires de populace. Simplement et souverainement elle est le bien. Bonheur, santé, dignité de vie du grand nombre, du peuple, maître de lui-même et victorieux des influences qui dégradent, telle est la fin de toute société quand on considère celle-ci du point de vue pratique et moral. Et, dans un pays où la religion se réduit presque toute à la morale, telle est aussi la fin principale de la religion.

C'est ce que me disait hier avec ferveur un *clerk* de la Cité. « Il y a beaucoup de religion chez nous, monsieur, et nous devons beaucoup à la religion. La criminalité est moindre qu'il y a vingt ans ; on boit moins ; les enfants pauvres ne vont plus nu-pieds ; à l'école, on donne à manger aux plus misérables ; des médecins inspecteurs surveillent leurs santés. On démolit d'office les maisons insalubres. Les mœurs s'améliorent : les journaux, l'autre jour, citaient deux villages du pays de Galles où, faute de clients, les cabaretiers ont dû fermer boutique. Voilà l'effet de la religion, monsieur : elle n'a pas d'autre but. C'est pour des résultats de cet ordre que travaillent des chrétiens comme MM. Cadbury, comme M. Furness, M. Storey de Sunderland, le général Booth. Il ne s'agit de rien moins que d'élever matériellement et moralement le niveau de la vie du peuple (*raising the people*). »

A ces objets positifs, considérés comme le christianisme réalisé, s'applique aujourd'hui presque tout l'effort des églises et surtout des églises dissidentes, dont le zèle évangélique obéit de plus en plus aux directions de l'instinct social, si fort chez les Anglais. A la volonté de bien, aux énergies morales qui développent une société dans le sens de l'esprit, leur prédication fait surtout appel. Or, si nous cherchons le principe général qui commande la politique des Libéraux, c'est la même idée qui nous apparaît, nourrie par le même sentiment. Par

dix lois acquises et projets de loi que l'opposition des Lords empêcha d'aboutir, par leur administration municipale, et notamment dans le *County-Council* de Londres, ils n'ont cessé de la servir, cette idée. Ils ont lutté contre le chômage, le surmenage, l'alcoolisme. Par un ensemble de lois comme il n'en existe en aucun autre pays, et qu'on a pu nommer « la Charte de l'Enfance », ils ont fait effort pour défendre l'intégrité physique de la race. Ils ont essayé de ramener à la terre le paysan qui la quittait. Aujourd'hui, c'est au peuple anglais tout entier qu'ils rêvent de rendre peu à peu cette terre, accaparée par les grands *Landlords* qui, non contents de faire la solitude dans les campagnes, entravent la croissance de ces villes où le peuple est refoulé. En somme, l'œuvre de ces libéraux démocrates applique la plupart des idées, aujourd'hui tombées dans le domaine public, que Ruskin, aristocrate et tory, ce voyant, ce *nabi*, cet Isaïe dont Carlyle fut l'Ézéchiel, prêchait il y a cinquante ans. Il est naturel qu'un gentleman d'âme haute fasse campagne avec ces disciples de Ruskin, ces successeurs de Gladstone, avec tant de ministres chrétiens qui sont les professeurs de morale du pays, pour les idées et l'œuvre généreuses.

Les musiques se sont tues, et les discours commencent. Jolie petite allocution humouristique du président, brave homme rond, court, net, au teint rose, à la barbe de neige : je devine le bleu virginal du regard. Ce pourrait être un vieux mercier retiré de *Tottenham-Court-Road*. Cordial, en veston gris, il débite sa harangue, tout droit, avec une verve paternelle : on dirait un grand-père alerte et gaillard au dessert, dans un dîner de famille. Cette facilité si générale chez les Anglais à parler en public s'explique par leurs habitudes de *self government* et d'association. Probablement cet excellent homme a fait partie dans sa jeunesse d'un club de cricket, et de la « Société des jeunes gens chrétiens », — plus tard de ligues pour la propagation de la Bible ou des idées de tempérance. Peut-être siège-t-il en des conseils d'administration locale qui s'occupent des écoles ou des rues du quartier : sans doute il est membre d'une corporation : il s'occupe des comptes d'une église ; il a contribué à fonder tel hôpital ou telle biblio-

thèque ; bref l'élément social est très fort chez lui comme chez tous ses compatriotes. Il a toujours vécu en société, en relation active, directe avec des pareils, groupés pour des œuvres et des fins communes. D'où la nécessité, peu à peu l'habitude de parler en public comme il fait ce soir, non pas avec la solennité des rares occasions, en orateur de tribune, mais prosaïquement, bonnement, sans hausser le ton.

En ce genre de discours qui ne fait pas appel à l'émotion, l'anecdote qui amuse est le principal moyen. « Quelqu'un disait du dernier archevêque de Canterbury : c'est un animal, mais un animal juste. *He is a beast, but a just beast.* De même pour le budget : *It is a beast of a budget, but it is a just budget!* — on peut le trouver odieux : impossible d'en discuter la justice. Il ne taxe pas le pain du peuple, comme le voudraient les conservateurs : il taxe la richesse accumulée. C'est le principe de tout impôt : épargner le pauvre et charger le riche. Une mère de famille demandait un jour à son médecin : « Dites-moi, docteur, est-ce qu'il est mauvais pour un enfant d'être corrigé sur un estomac vide? — Sur un estomac vide, Madame? Tournez-le de l'autre côté! fouettez-le sur la partie la plus solide et charnue de lui-même! » De même la verge du budget ne doit point frapper les pauvres, mais la portion dodue de la nation. » Ceci donne le ton. L'un après l'autre il prend les points principaux du débat. Les pensions de vieillesse? « On dit que les marchands du quartier y sont opposés. Ils oublient que les huit millions de livres de ces pensions finissent par tomber dans les tiroirs des commerçants. » — *Le Tariff Reform?* « Les conservateurs s'engagèrent l'an dernier à ne pas frapper le lard et le maïs. Les choses ont changé depuis : le *Tariff Reform* a grandi avant de naître. C'est que l'appétit protectionniste n'est jamais satisfait : en Allemagne on s'est contenté d'abord d'un droit de deux shillings et demi par *quarter*[1] sur le blé ; c'est onze shillings et demi que l'on prend aujourd'hui. En Amérique il ne fut question, pour commencer, que de protéger de jeunes industries naissantes. Aujourd'hui ces tendres pousses sont des chênes qui se portent bien, mais leurs grillages de défense, au lieu de disparaître, se

1. Le *quarter* vaut environ 3 hectolitres.

sont mués en barreaux de fer. » — La question des Lords? « Une seconde Chambre peut être indispensable, mais, vraiment, est-ce que l'hérédité nous garantit la compétence? Suffirait-il, pour obtenir le droit d'exercer la médecine, d'être fils aîné d'un docteur? Les Lords sont des docteurs qui dérangent notre constitution. Nous devrions bien imiter les Chinois qui anoblissent, non pas les descendants d'un grand homme, mais ses ascendants. Ducs, marquis ou conseillers de l'empereur, au moins ces fantômes sont inoffensifs. » — Pour finir, présentation du candidat, et non seulement de celui-ci, mais de Lady Stapley, assise à la droite de l'orateur, et qui, paraît-il, est l'auteur des musiques que nous chantions tout à l'heure. « Vraiment, Sir Richard a bien de la chance d'avoir une femme capable de nous écrire des chansons. Trois acclamations pour Sir Richard, et un hourrah de plus pour Lady Stapley! »

Le baronet se lève. Son allure est celle des hommes de sa caste, que la chasse, le golf, les loisirs, le sentiment habituel de leur sécurité, le dédain de l'émotion, toutes les disciplines de la *gentry* maintiennent longtemps en bonne forme. Le corps est sec, le visage clair, avec des reliefs d'énergie : longue, fine moustache grise, et qui tombe. Tout en lui dit le gentleman de la vieille école. Il a cette voix qui va chercher les syllabes dans le fond de la gorge, ce *drawl* aristocratique qui prolonge les voyelles en aspirées et les module. Il coupe ses phrases de ces *eah eah* qu'un Anglais de cette classe prodiguait, il y a vingt ans, quand, le soir, le dos à la cheminée, il contait une historiette. Même diapason que le discours de tout à l'heure, mais le ton est plus simple encore ; il est aussi plus distingué. Le geste ne part que du coude ou du poignet. Pas un effort pour entraîner son public, pas même pour lier ses idées : les gens de cette catégorie sociale affectent de n'être point littéraires. Rien qu'une suite de petites phrases, de *remarks* : une seule formule de transition, la plus simple de toutes : *Well now*. — « *Well now*, prenons ce que nous avons fait pour le peuple : les pensions de vieillesse. Nous comptons bien ne pas en rester là ; il s'agit maintenant d'instituer l'assurance contre le chômage, contre la maladie. Et puis les bourses du travail. *Well now*, il faut de l'argent pour tout cela ; alors nous avons introduit dans le budget ces clauses nouvelles qui frappent la terre : un

sou par livre sur sa valeur de capital; vingt pour cent sur l'accroissement naturel de sa valeur; cinq pour cent sur le loyer des mines. Il y a aussi l'impôt complémentaire sur le revenu, la progression plus rapide des droits de succession. Les Lords se sentent frappés par tout cela; naturellement ils résistent. *Well now*, tout progrès est impossible tant que le chemin nous sera barré par cet obstacle-là. Cette fois-ci nous sommes décidés : *we have made up our minds*; nous allons nous atteler à l'obstacle et nous tirerons, tous ensemble, jusqu'à ce que nous l'ayons rejeté sur le côté de la route. S'ils s'entêtent, eh bien! nous les pousserons dans le fossé. Qu'ils se rappellent le compte que le peuple régla jadis avec une monarchie tyrannique! Le duel était entre le roi et le peuple : le roi y perdit sa tête. »

(Paraît une nouvelle figure sur l'estrade, toute fine, au grand front intellectuel — plus pâle sur le noir costume de clergyman : c'est le Révérend Campbell, que je reconnais bien, le prédicateur populaire, au *City Temple*, d'un christianisme panthéiste. Il s'assied discrètement à côté de ses confrères.)

« *Well now* », continue le digne Sir Richard, la réforme du Tarif... « Vous savez ; c'est toujours le consommateur qui payera. Je suis entré l'autre jour chez un boulanger : « Pas de doute, m'a-t-il dit, nous serons forcés de hausser le prix du pain si les droits sont votés. » Le pain plus cher, imaginez-vous ce que cela veut dire? Y a-t-il ici quelque vieillard qui se rappelle les jours de misère et d'émeutes des années *quarante*, avant le retrait des droits sur le blé? Une fois pour toutes, nos pères ont réglé cette question-là : *they've bottled it up and we won't let that cork be drawn again!* Je sais bien qu'il y a le chômage : il est inséparable de la grande industrie. Mais vous savez ce que nous voulons faire pour atténuer le mal : des assurances, des bourses de travail... mieux que cela, enrôler pendant les grandes crises les chômeurs au service de l'État, les employer à bâtir des routes, à reboiser les collines, à défricher les landes du domaine. Mais faire un saut dans l'inconnu! Changer le régime économique du pays, au moment où les enquêtes du *Board of Trade* nous enseignent que, dans chaque corps de métier, l'ouvrier anglais gagne plus, pour moins d'heures de travail, que l'Allemand et le Français, et

que le pouvoir d'achat de son gain est plus grand! Nous ne savons pas où de pareilles innovations nous mèneraient... peut-être à une *révolution*! *It might mean a revolution!!*

A ce dernier mot l'orateur n'a pas levé les bras au ciel, mais, pour la première fois, le ton de sa voix a monté, et nous avons senti les points d'exclamation, signalant l'épouvante.

D'autres discours suivirent, d'un autre style : discours de clergymen, fervents, et qui tournaient à la prédication. Le Révérend Campbell, strict, austère et jeune, sous ses cheveux touchés de neige, avec des grands yeux qui vivaient et flambaient dans sa pâleur, atteignit au vrai lyrisme religieux. Il fut violent; il déchira les voiles. Il commença par se déclarer socialiste, membre du *Labour Party*. Faute de candidat de ce parti, il voterait cependant pour Sir Richard, défenseur de la cause du peuple contre les Lords. « Et vous ferez de même! » s'écria-t-il. Puis, avec une souriante ironie : « Quel député pourrait inspirer plus de confiance aux habitants de ce quartier respectable? Lequel serait plus respectable que ce *Landlord* titré qui correspond avec des ducs? » Et changeant soudain de ton : « Notre christianisme anglais n'est-il que pharisaïsme? Sommes-nous un peuple, fils de Christ, membres les uns des autres? Pieusement nous allons au temple, et nous remercions notre Dieu de n'être point comme les nations infidèles. Mais quand Lazare se lève devant nous, qu'avons-nous pour lui que les murs froids, l'aumône stricte et sans âme, la pitance méprisée du *workhouse*? Je vous dis que le budget n'est qu'une première et pauvre tentative pour payer une dette énorme de justice, et que nous devons depuis longtemps — *long overdue!* »

Ces ministres dissidents sont les plus puissants excitateurs de la démocratie anglaise. Chez un peuple trop ami de ses habitudes, et trop habitué aux compromis et transactions des affaires, eux seuls prononcent les paroles absolues. Ils font sonner les musiques religieuses qui transfigurent la prose d'un débat comme celui-ci, l'exaltent en le rattachant aux idées éternelles du bien et du mal. Par eux cette démocratie qu'ils éveillent prend la nuance puritaine qui la distingue de toutes les autres. Elle n'a point son principe, comme ailleurs, dans une révolte; elle n'affirme pas seulement les droits de l'indi-

vidu; elle n'a point pour unique moteur l'anarchique appétit de jouissance et de licence. Elle s'appuie aux vieilles idées impératives du devoir et de la religion qui sont à l'origine et à la base de toute société, — et, par là se disciplinant, elle tend vers sa forme organique et durable.



Posons de nouveau la question principale : pour l'observateur qui vient de passer ici quinze jours. il est clair que la crise politique actuelle n'est pas ce qu'on imagine sur le continent. On peut même dire que cet observateur est désappointé. Quand il a suivi sept ou huit meetings. lu les principaux discours de MM. Asquith, Winston Churchill, Burns, et même de M. Lloyd George, ceux de lord Curzon. de lord Milner, de lord Cromer, cent articles de journaux, quand il a vu les hommes. les gestes de la lutte actuelle, quand il a respiré l'atmosphère humaine de la rue. le soir surtout, à l'heure où la foule s'épaissit autour des salles de réunions publiques et des *committee-rooms*. quand il a causé, non seulement dans les salons et les clubs avec des gens du monde, mais en chemin de fer, en tramway, avec le premier venu, *the man in the street*. une conviction naît en lui. c'est que l'Angleterre n'est pas, comme le répètent ceux qui suivent de loin les événements, à la veille de changements extraordinaires ; c'est que pour la moyenne des Anglais ces événements n'ont pas le sens que nous tendons à leur prêter. D'une part, ils n'y voient pas le combat d'une classe contre une classe, au cours d'une guerre sociale qui dure depuis des générations : il y a des gentlemen, des ouvriers et des paysans dans les deux partis. D'autre part, ils n'y voient pas une rupture profonde de l'Angleterre avec son passé, le premier moment d'un effort pour substituer à une société fondée sur la coutume et le précédent, à une constitution peu à peu évoluée, encombrée de mille survivances, complexe, par conséquent, autant que singulière. une construction neuve, de type moderne et logique. Il ne s'agit pas de fonder la cité nouvelle, mais d'ajuster encore une fois la vieille cité anglaise à ses circonstances qui changent, de

réformes anglaises à l'intérieur des formes anglaises, réformes analogues à celles qui furent opérées en 1832, en 1846, en 1867, et qui s'opéreront par les mêmes moyens et méthodes qu'alors, après un débat semblable, complet et discipliné, où des adversaires de même classe, de même culture et mentalité s'opposent dans les deux camps. Ceci ne veut point dire que, de réforme en réforme, la cité anglaise ne finira point par être très moderne. Par certains traits, déjà, on peut dire qu'elle est plus démocratique dans son esprit et sa législation que telle république, toute indépendante, semble-t-il, des vestiges du passé. C'est que la présence de la forme ancienne rassure : plus elle est respectée, et moins on a peur de l'innovation qui s'y dissimule en s'y appuyant. On ne tient qu'à cette forme ; du moment qu'elle est visible, évoquant les siècles de l'Angleterre, symbolisant sa personne originale et propre, la discipline et la continuité de sa vie collective, niant par sa présence l'idée d'une révolution ou d'une destruction, on peut soit en modifier le contenu — ce fut le cas pour la monarchie, — soit la vider peu à peu de tout contenu, la réduire à l'état de symbole ou d'ornement — c'est le cas pour l'infini du cérémonial politique anglais, notamment pour des rites où semble s'affirmer la prééminence du souverain et de la Chambre Haute sur les Communes. Ce serait le cas pour la Chambre Haute elle-même, si l'on finissait par la borner aux fonctions d'une chambre d'enregistrement. Remarquez bien qu'il en est de même pour la religion. D'une part, beaucoup d'Anglais qui, au fond, ne sont plus des croyants seraient choqués si vous leur proposiez de ne plus assister à l'office du dimanche : ils y vont avec une satisfaction grave, un sentiment de respect, d'attachement à la règle, à la coutume anglaise. D'autre part, c'est en conservant tous les rites et textes de leur liturgie traditionnelle que certains pasteurs réussissent à modifier si profondément le sens des formules chrétiennes, jusqu'à les réduire à n'être plus que des symboles de l'idéal, jusqu'à les pénétrer de significations panthéistes. Dans l'Église anglicane, me disait l'un d'eux, ce sont les ministres les plus agnostiques qui tiennent le plus aux rites compliqués et suggestionnants du *High-Church*. Plus leur pensée est audacieuse, et plus ils espèrent se garantir contre son

audace en s'obligeant à des formes fixes, précises et consacrées auxquelles sont liés, par une association vingt fois séculaire, des sentiments de haute vertu morale et sociale. Surtout, en politique ainsi qu'en religion, le point de vue qui domine est tout pragmatique : il ne s'agit jamais de définir et proclamer des dogmes, d'opposer en de provoquantes et stériles manifestations des principes à des principes. « Le seul principe anglais », me disait un homme d'État anglais, « c'est qu'il n'y a pas de principes ». Telle institution ou coutume qui a perdu sa raison d'être, et dont souvent l'idée primitive contredit une tendance générale et dominante aujourd'hui, est maintenue, respectée même, à condition que dans la pratique *elle ne soit point gênante.* Par exemple, aux partisans d'un budget qui dépasse en témérité démocratique ce qu'oseraient tenter les radicaux de France, il est indifférent que les Communes, au début de la session, soient obligées par l'usage de se rendre en corps à la Chambre des Seigneurs pour y recevoir humblement, de la bouche du Lord Chancelier, la permission royale de se réunir dans leur salle ordinaire de séances et d'y commencer leurs travaux. A ces mêmes partisans, qu'ils soient catholiques, dissidents ou libres-penseurs, il est encore indifférent qu'à la personne du président (*speaker*) de ces mêmes Communes, un aumônier (*chaplain*) anglican soit attaché, et que chaque séance de la Chambre s'ouvre par des prières du rite officiel. Personne ne s'y méprend : ce sont là de pures formes, et qui ne valent que comme souvenirs historiques. Il y en a tant d'autres, et, tellement plus étranges! par exemple, tous les ans, le 5 novembre, la descente dans les caves de Westminster de cinq membres du Parlement qui, lanterne en main, précédés de *policemen*, cherchent gravement si Guy Fawkes ne serait point revenu cacher là des tonneaux de poudre. On tient à ces vieilles cérémonies qui parlent à l'imagination : au milieu du présent prosaïque elles participent des prestiges du passé. Quelques-unes, par exemple celle du couronnement, si étranges, compliquées, mystérieuses, s'imposent avec le caractère du sacré. Par elles la personne ancienne et distincte de l'Angleterre apparaît et parle du fond de ses siècles aux individus périssables qui la composent aujourd'hui. Avec la puissance suggestive des rites et des images, bien supérieure à celle des

formules abstraites et des raisonnements, elles suscitent en eux le sentiment de la famille historique dont ils sont une génération.

Or, et c'est là pour nous le paradoxe, si les hardis projets de lois du cabinet libéral lèsent des intérêts, ils ne blessent pas ce sentiment. Nul principe nouveau, antagoniste des formes consacrées ne s'y affirme avec une évidence agressive. A la tactique des conservateurs qui font appel à l'instinct traditionniste anglais, et dénoncent dans le nouveau budget un germe caché de révolution, les libéraux répondent en se proclamant fidèles aux traditions. C'est la thèse que me présentait l'autre jour avec conviction un baronet, membre des Communes, chef du groupe radical le plus avancé, et dont la lignée d'ancêtres remonte à Henri VII. « Ne vous y trompez pas, me disait-il : laissez là vos idées françaises, pour nous le budget n'innove rien. A tous ses articles on trouve des précédents et des analogues dans nos coutumes et nos lois. L'évaluation de la terre, qui fait tant crier, existe déjà. Elle est faite chaque année par les autorités locales en vue de l'impôt local, *rates*. Il ne s'agit que d'étendre ce pouvoir à l'État afin d'astreindre la terre, proportionnellement à sa valeur actuelle, non plus seulement aux *rates* mais aux *taxes*, à l'impôt national. La taxe sur l'accroissement naturel de valeur des terrains ressemble à beaucoup d'autres. Du moment que vous les imposez, le moins choquant, c'est encore de frapper cette portion de leur valeur que le propriétaire n'a payée ni de son labeur ni de son argent, et qui, venue du dehors, l'enrichit à la façon d'une aubaine. Cet impôt est du même ordre que celui qui frappe les successions, et il se justifie plus facilement encore. En effet la fortune transmise par un héritage est, en général, le fruit d'un travail individuel ; au contraire, cette plus value dont il s'agit aujourd'hui de prélever une fraction au profit de la communauté, c'est le travail de la communauté qui l'a produite. Eux-mêmes, les nouveaux droits de succession, que sont-ils qu'un développement modeste des *death duties* progressifs créés en 1894 par Sir William Harcourt? Quant à l'impôt sur le revenu, vous savez que nous le payons depuis plus d'un siècle : il remonte à Pitt. Il fut parfois de deux shillings par livre. On l'appelle dégressif : question de mots ; de fait, lui aussi est pro-

gressif. Le taxe complémentaire (*super-tax*) ne fera qu'en accélérer la progression en frappant les revenus supérieurs à 125 000 francs; elle n'ajoute rien, par conséquent, à son principe. Vous voyez bien que nous ne sortons pas de nos habitudes. »

Un autre libéral ajoutait : « Comprenez bien notre point de vue : Il y a un Parlement anglais; le même, par la continuité de la tradition, qui légiférait sous Guillaume d'Orange et sous Cromwell, et dont les usages n'ont point varié. Son rôle est, suivant sa procédure traditionnelle, sous la présidence du *speaker* en perruque, en présence de la Bible et de la masse d'armes royale, d'adapter la législation aux besoins et conditions d'un peuple qui, de siècle en siècle, change et se développe. En 1832, une adaptation de ce genre était nécessaire : trente-cinq bourgs, qui ne comptaient plus chacun que deux ou trois électeurs, nommaient au Parlement, et la majorité de la Chambre des Communes représentait moins de quinze mille votants. Aujourd'hui, c'est d'un redressement de même ordre qu'il s'agit : entre les nécessités modernes et le régime actuel et suranné de la terre, le désaccord est scandaleux. La sixième partie de cette terre est aux mains de trente-six familles. Moins de cinq mille *Landlords*, jaloux de leur monopole, en possèdent la moitié; les campagnes sont vides, et les trois-quarts de la population étouffent en des villes qui doivent payer à des prix prohibitifs l'espace nécessaire à leur croissance. Or il est remarquable que, vers 1692, la terre participait pour un tiers à l'impôt total, et qu'elle n'en paye pas aujourd'hui la deux-centième partie. Nous ne parlons ni de Karl Marx, ni même de Henry George, à qui nous devons pourtant quelques idées, ni surtout de la république future, et nous ne sommes pas assez révolutionnaires pour revenir à 1692. Simplement, par un mécanisme légal, ancien, par l'instrument d'une loi de finances qui, d'ailleurs, n'a rien de définitif, — l'impôt n'est jamais voté que pour un an, et nous y insistons, — nous voulons déplacer un peu le fardeau qui opprime le pays, pour le faire porter davantage sur les épaules des *Landlords*. Par là nous espérons donner à ceux-ci des motifs d'abandonner une partie de cette terre qu'ils accaparent depuis cent cinquante ans. »

Certes M. Lloyd George, l'enfant terrible du parti, s'exprime

plus audacieusement. Mais ces sages et rassurantes allures, ce langage mesuré, nous les retrouvons chez M. Asquith, chez M. Birrel, chez Sir Edward Grey, en général dans toute la gentry libérale. C'est que celle-ci, au fond, diffère peu de la gentry conservatrice. Même origine, même éducation, même milieu. Souvent, dans une même famille, les deux opinions sont représentées; parfois même, à la campagne, c'est une tradition que deux grandes maisons cousines présentent aux élections, l'une le candidat whig, et l'autre le candidat tory. De même, au Parlement, l'amitié est fréquente entre hommes politiques de camps opposés. Ils sont d'accord sur l'essentiel : aux deux partis le régime apparaît comme une donnée naturelle et que l'on ne songe pas à discuter, la constitution comme un cadre fixe où tout l'horizon politique s'enferme. C'est de bonne foi que M. Asquith s'indignait récemment que l'on traitât son budget de révolutionnaire; de bonne foi qu'il appliquait cette épithète aux lords qui rejetèrent une loi de finances au mépris des précédents. « Le socialisme que l'on prétend voir dans le budget, disait-il à Salisbury, est un fantôme (*a bogey*) inventé par les unionistes pour épouvanter le pays. Le budget marque seulement une étape sur la route où nous marchons depuis que Pitt inventa l'*income tax*. A chaque borne que nous avons franchie sur cette route, les Tories ont poussé la même clameur. Oui, en 1846, au moment du retrait des droits sur les blés, en 1853, quand Gladstone présenta le premier projet d'impôt sur les successions, ils ont crié au socialisme... « Nous ne sommes pas des socialistes. » Rien dans nos programmes ne ressemble aux projets impratiques, visionnaires, insensés de ceux qui voudraient tarir les sources de l'entreprise et de l'initiative individuelles. Nous poursuivons simplement le vieil idéal des libéraux, celui de justice et de charité. » M. Lloyd George lui-même, si compromettant par ses insolences, n'affirme pas d'autres principes. Certainement un germe de socialisme, et dont l'idée est empruntée à Henry George, se cache dans les clauses du budget qui concernent les impôts fonciers. Mais le Chancelier de l'Échiquier se garde bien de prononcer le mot défendu. Comme ces prêtres qui acheminent la *High Church* vers les pratiques romaines sans parler de catholicisme, sans admettre qu'ils y tendent, il sait que l'essentiel pour conduire

insensiblement ce pays vers les fins socialistes. c'est d'éviter de les définir. Ainsi déjà l'Angleterre conservant son roi, ses lords, son Église établie, le plus étrange appareil héraldique et féodal, s'est muée en une démocratie ; on a pu dire, de fait, en une république. M. Lloyd George prend soin de ne pas inquiéter le pays en employant la phraséologie de nos partis avancés. Il fait appel au sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, aux consciences. en signalant tels faits particuliers, conséquences réelles, évidemment iniques du système actuel d'impôts fonciers. Par exemple tels terrains de l'*East End*, maintenus vides par les propriétaires à côté de régions surpeuplées, et qui. jusqu'au jour où ils se vendent trois mille. six mille. huit mille livres l'acre. n'acquittent que l'impôt local (*rates*) des propriétés agricoles, trois livres l'acre, — moins que cela. trente shillings. puisqu'ils bénéficient des deux millions de livres qu'un Parlement tory a votés pour aider les cultivateurs à payer cet impôt. Par exemple encore, le duc de Cumberland vendant neuf cents livres au conseil de Comté un champ nécessaire à la construction d'une école. et dont la valeur officielle n'avait jamais été fixée par les assesseurs à plus d'une livre et demie[1]. Par exemple encore, à l'expiration d'un de ces baux à long terme qui mettent aux mains du *Landlord* tout ce qu'a construit sur son terrain le locataire, le duc de Westminster exigeant d'un négociant. M. Goringe, qui jusque-là payait cinq ou six cents livres par an, un loyer de quatre mille livres, plus une véritable amende (*fine*) de cinquante livres pour lui permettre de rester dans la maison qu'il a bâtie. et qu'il ne saurait quitter sans nuire à ses affaires. Et par exemple, enfin. tel propriétaire d'un terrain minier — taxé toujours au taux infime de la terre agricole — recevant un loyer de plusieurs milliers de livres des compagnies minières qui, l'une après l'autre. risquent chez lui leurs capitaux, et dont les ouvriers risquent leurs vies, cependant que lui ne risque rien.

Sur de tels exemples la verve de M. Lloyd George peut se déployer. « Quand je viens frapper à la porte de ces grands

1. Autre exemple : un *Landlord* de Greenock vendant 27 000 livres à la marine une terre évaluée jusque-là 11 shillings 2 pences pour l'impôt. (Discours de Lime house.)

Landlords, et que je leur tiens le discours que voici : « Dites donc! vous savez ces pauvres garçons qui tirent de la terre, au péril de leur vie, l'argent de vos primes, *royalties*, et de votre loyer, *rent*; il y en a qui sont vieux; ceux-là ont échappé aux dangers du métier, mais ils sont usés; ils ne peuvent plus gagner leur vie : est-ce que vous refusez de donner quelque chose pour leur éviter le *workhouse*? » — ils nous regardent de travers; ils grondent. Ils nous appellent voleurs lorsque nous leur disons : « Allons, un sou! Rien qu'un petit cuivre! » Et si, vraiment, c'est du brigandage, de la confiscation, de dire au duc de Westminster que, l'État ayant besoin d'argent pour les services publics, nous prendrons dix pour cent des milliers de livres qu'il demande à M. Goringe pour lui permettre de continuer son commerce dans la maison qu'il a bâtie, comment donc appellerons-nous cette exigence? Je ne sais qu'un mot pour qualifier une telle opération, — j'attaque le système et non les individus — c'est du chantage! Au duc de Cumberland, enfin, aux propriétaires des terrains de l'*East End*, nous disons : si vos champs valent, du fait de la ville voisine, quatre mille livres l'acre et non plus quatre livres, eh bien! qu'ils soient évalués à ce prix pour l'impôt! Et si, par le seul effet de l'énergie, de l'industrie de la communauté vous réussissez à vendre quatre mille livres ce que vous avez payé quatre livres, eh bien! gardez 80 pour 100 de ce profit! A partir d'aujourd'hui la communauté vous en réclame un vingtième. »

Et M. Lloyd George ajoutait à Cardiff : « Qu'y a-t-il en tout cela de socialiste? Un tel système de taxes n'est pas socialiste : simplement il est juste. Nous ne voulons rien que la justice! »

Ainsi parle de plus en plus, à mesure que se rapproche la date des élections, le chancelier de l'Échiquier, présentant son budget, non du point de vue révolutionnaire, comme l'attaque d'une classe par une classe, non du point de vue philosophique, comme une application de principes nouveaux, mais du point de vue moral et puritain, comme la réforme d'un intolérable abus, comme le redressement d'une vieille iniquité. Auprès d'un peuple chez qui le sentiment du juste et de l'injuste est naturellement très fort, et que le protestantisme a dressé à tout rapporter aux critères de la morale, cette attitude est la bonne.

Elle a d'autant plus de chances de réussir que l'idée fondamentale du nouveau projet d'impôts est depuis longtemps familière aux Anglais. Que le riche doit payer pour le pauvre, cela pour eux n'est pas une doctrine récente; cela n'est pas du socialisme. C'est un principe dont un siècle d'*income-tax*, trois siècles de *poor rates* ont fait un axiome. La moderne idée socialiste se soude en Angleterre à la vieille idée aristocratique, ou plutôt elle s'y substitue insensiblement en paraissant la continuer. Encore un exemple de l'indifférence anglaise aux formules, encore une habitude qui survit à sa raison d'être, encore une forme qui persiste et peu à peu s'emplit d'un nouveau sens, tandis que s'élimine son idée primitive. En ce pays une démocratie n'a point succédé tout d'un coup à une société d'essence aristocratique. Aujourd'hui encore, dans beaucoup de coutumes et de préjugés anglais, dans la formation, la culture, les manières, les types d'une certaine classe, dans la notion de l'idéal de culture, qui, propagée de haut en bas, gouverne à présent la majeure partie de la nation, l'élément aristocratique est visible, et là est la dualité de principe qui fait le caractère singulier de cette société. Il persiste, cet élément, il agit à côté de l'idée nouvelle et de tout ce qui, chaque jour, la manifeste davantage. Jadis l'idée oligarchique dominait seule. Les lords et les squires de l'ancienne Angleterre furent, au sens complet du mot, une aristocratie. Ils l'étaient par la supériorité du type physique — voyez les admirables figures de cette classe chez les peintres du XVIIIe siècle, — par leur énergie, par leur force et leur simplicité de certitude, par toutes les qualités naturellement ou systématiquement développées qui firent leur aptitude à entreprendre et commander. De fait, ils étaient seuls à commander. Maîtres de la terre, du Parlement, du gouvernement national et local, administrateurs et juges de leurs tenanciers et fermiers, ils composaient toute l'Angleterre officielle. A côté de la plèbe de leurs clients et serviteurs, à côté de la nouvelle classe industrielle et marchande, concentrée en des villes et dépourvue de droits politiques, ils s'apparaissaient comme le *populus* anglais, quelques milliers de familles dont la chose anglaise était proprement la chose. Parce qu'elle était à eux, il leur semblait naturel d'en supporter les charges. A la campagne toute l'administration

locale leur incombait, surtout l'entretien des pauvres de la paroisse, de cette basse caste paysanne, issue des anciens *yeomen* que, par leurs lois d'*enclosure*, accaparant peu à peu les biens communaux, ils avaient dépossédés. De là une tradition à laquelle correspond aujourd'hui encore un sentiment : payer une large part des *rates*, subvenir libéralement aux œuvres locales d'éducation et de charité, ouvrir souvent sa bourse pour les clubs et jeux populaires, les concours agricoles, la bibliothèque du village, l'entretien de l'église, voilà le fait d'un gentleman soucieux de son prestige et de l'estime de ses pairs. Et inversement, tomber à la charge de la paroisse, vivre sur les *rates*, voilà qui signale l'inférieur, le dépendant, l'homme de cette classe méprisée que le *workhouse* et l'assistance continuelle à domicile ont faite en quelques générations si incapable et si passive [1]. Ainsi est né l'ancien et fort préjugé anglais qui conclut d'avance à la respectabilité du riche et à l'indignité du pauvre. Peu à peu la vieille *gentry* a perdu ses privilèges; de *reform bill* en *reform bill* le pouvoir politique est descendu aux mains du peuple, mais l'idée subsistait : non seulement que la classe possédante doit porter plus que sa part proportionnelle du fardeau public, mais qu'un gentleman déchoit s'il ne contribue volontairement, et pour une portion notable de son revenu, aux œuvres locales de bienfaisance et d'utilité publique. Dans un pays où cette conception est ancienne, le budget de M. Lloyd George étonne moins que, chez nous, les projets d'impôts de M. Caillaux.

En voici une autre raison. L'idée que se fait un Anglais de sa fortune privée n'est pas tout à fait la même que la nôtre, et cela parce que l'idée anglaise de la famille est différente. En France les enfants apparaissent bien plus aux parents comme un prolongement d'eux-mêmes. Par suite il semble que les enfants possèdent ce que possèdent les parents. Ceux-ci leur sont comptables de cette fortune que la loi, qui consacre les mœurs, leur assure presque tout entière, et dont les filles

1. C'est pourquoi les membres du gouvernement, dans leurs discours en faveur des pensions de vieillesse, — et de même les journaux libéraux, — ont répété avec insistance, que ces pensions, étant servies par l'État, comme celle que reçoit, par exemple, lord Roberts, honorent, au lieu d'humilier, comme celles que les pauvres reçoivent de l'administration locale, et qui sont prélevées sur les *rates*.

reçoivent d'avance une portion sous forme de dot. Non seulement ils doivent leur bien à leurs descendants, mais encore ils épargnent sur leur revenu pour leur laisser davantage, et s'ils ne vivent que du fruit de leur travail, ils s'efforcent d'en réserver une partie pour leur .constituer un commencement de capital. Telle n'est point la conception anglaise. D'abord, dans beaucoup de familles, il est entendu que les cadets ne posséderont presque rien, et bien souvent, même si les parents vivent dans l'aisance, tel est aussi le cas de l'aîné. Je pourrais citer tel professeur d'université que j'ai connu, qui, pendant trente ans, a reçu un traitement de 25 à 40 000 francs, et n'a rien laissé à ses huit enfants. Ceux-ci furent élevés dans la grande aisance, j'ose dire dans des formes de vie de type aristocratique[1] ; ils ont reçu cette éducation-là du corps et de l'esprit que l'opinion considère ici comme la meilleure possible, celle qui, d'avance, en Angleterre, et aujourd'hui encore, confère un titre à des postes de commandement; ils peuvent compter sur l'appui de leur milieu social, mais surtout ils ont appris à compter sur eux-mêmes. Dans un pays où le champ des activités humaines est bien moins limité d'avance que chez un peuple de rentiers, fonctionnaires et paysans propriétaires, où de la richesse nouvelle se crée avec chaque génération, et dont les colonies se colonisent, on estime que ces avantages constituent une valeur positive (*an asset*), que ce point de départ heureux dans la vie, ce *good start in life* suffit à l'enfant, que ses parents ne lui doivent pas davantage, et que c'est à lui, par son énergie et son travail, de remonter jusqu'au niveau de vie matérielle et d'aisance qui lui semble son niveau naturel, et dont ses souvenirs de jeunesse lui font un besoin qui l'aiguillonne. De fait, quand il le peut, un bourgeois anglais laisse en général un capital à ses enfants, mais très souvent diminué d'une portion notable dont un père

1. Par exemple, dans cette famille (le chef de la branche aînée est pair du royaume), parents et enfants prenaient la peine de s'habiller — habits noirs et robes de soirée — pour dîner cérémonieusement entre eux. L'une des filles s'est faite *nurse* d'hôpital. Une autre fut d'abord institutrice, puis maîtresse dans une école particulière de filles. Elle est aujourd'hui directrice d'une école secondaire de comté. Son origine lui fut certainement comptée comme un titre à cette position. Elle même considère qu'un des buts principaux d'une telle école, c'est d'enseigner à des filles de la petite *middle class* les manières et les sentiments d'une *lady*.

de famille français ne voudrait pas, s'il le pouvait légalement, les priver, et qu'il lègue à des institutions et sociétés auxquelles il s'est activement intéressé dans sa vie. C'est que, chez un Anglais, le sentiment de la famille est moins vif que chez un Français, et celui de la communauté est plus vif. Celle-ci le tient par tout le fort élément social qui est la portion la plus considérable de lui-même. Bref il appartient un peu plus à cette communauté et un peu moins à sa famille que s'il était Français, et c'est pourquoi sa fortune ne lui apparaît pas comme le patrimoine intangible des siens. De là une certaine idée de son droit et de son devoir qui n'est pas tout à fait celle d'un bourgeois de France, et, par exemple, quand il pense aux nouvelles taxes, d'autres réactions de sentiment.

Reste la question des Lords. Celle-là, non plus, n'a pas tout à fait le sens que nous inclinons en France à lui prêter. Elle n'est pas le signe fatidique des temps; elle n'annonce pas un changement profond de l'esprit anglais, soudain devenu rationaliste, et commençant, un siècle après nous, cette critique des croyances et formes du passé qui doit logiquement aboutir à la ruine du trône et de l'autel, à la Révolution. Avant même d'en connaître le détail et la signification vraie, on s'en doutait à voir soixante-seize pairs — et, parmi eux, un archevêque de York, cinq ou six seigneurs spirituels, — des ministres du type de Lord Crewe, de Lord Loreburn, de M. Asquith, de sir Edward Grey, tant d'hommes de la gentry libérale, tous les pasteurs des églises dissidentes, beaucoup de clergymen de l'église anglicane, bref une si notable portion de l'Angleterre traditionaliste, loyaliste et religieuse, prendre avec ferveur parti contre les Lords. C'est que nul principe neuf et général, comme jadis ceux que proclamait Rousseau, n'est en jeu. Il ne s'agit pas de l'égalité naturelle des hommes : l'argument le plus populaire contre la Chambre Haute, c'est que la plupart des quartiers de noblesse y sont trop neufs. Une brochure de propagande libérale que j'ai sous les yeux m'apprend qu'il y a cinquante-deux Lords dont le titre date du vingtième siècle, cent soixante-seize qui ne remontent pas plus haut que 1850, cent quatorze dont l'origine est postérieure à 1800, et que l'on en compte tout juste trente-sept dont les ancêtres por-

taient blason sous le premier Stuart. Probablement si tous descendaient des Croisés leur prestige serait indiscutable.

Donc rien de général. Tout se limite à une question de droit et de fait. Voici pour le droit. Suivant les libéraux, les Lords, en rejetant le budget, ont usurpé la prérogative des Communes en matière de finances, prérogative établie par tels et tels précédents que les libéraux ne se lassent pas de rechercher dans le passé lointain. Comme jadis Charles Ier, ils ont violé la Constitution non écrite, fondée sur l'autorité de la coutume, et qui confère au peuple d'Angleterre la plus précieuse de ses franchises[1]. Les Lords ont rompu avec le vieil usage ; ils innovent ; ils sont des révolutionnaires. *La Révolte des Lords*, c'est le titre que le plus véhément des journaux radicaux, le *Daily News*, donnait à la série d'articles qu'il consacrait en décembre dernier à la Chambre Haute à propos du budget. Trait paradoxal et significatif, ces Lords, il les appelait jacobins, disciples de Rousseau, parce que méprisant l'autorité des Communes, ils en appellent au peuple, comme si le peuple ne pouvait déléguer sa souveraineté. Au contraire les partisans du budget — M. Asquith le répétait, l'autre jour, à Brighton — sont les amis de la coutume, de l'ordre et de la loi.

Et voici maintenant pour la question de fait. Depuis longtemps les Pairs rejettent systématiquement tous les projets de réformes qui émanent des libéraux. De 1906 à 1910 ils ont repoussé, non seulement l'*Education bill*, si cher aux nonconformistes, et que les Communes avaient voté à une majorité de près de deux cents voix, mais encore les projets de loi sur l'abolition du vote plural, sur l'emploi des artisans étrangers pendant les grèves, sur l'évaluation de la terre en Écosse, sur la réduction du nombre des cabarets, sur la limitation à huit heures du travail souterrain dans les mines, le budget de 1909 enfin, — et tout cela sans presque discuter, annulant en une séance des réformes étudiées pendant des mois par les Communes. De fait, quelle que soit cette majorité des libéraux, d'avance ils la réduisent à l'impuissance. C'est en vain que le pays affirme sa volonté, comme il l'a fait en 1906, en nommant

1. « Pour ce droit d'octroyer ou de refuser l'impôt, disait M. Lloyd George aux électeurs d'York, vos pères se sont battus à York, il y a trois cents ans. »

503 députés libéraux sur 670 membres des Communes : cette volonté est condamnée à se briser contre l'obstacle d'une Chambre Haute dédaigneuse par ce qu'indépendante des mouvements de l'opinion, et où, toujours, les tories l'emportent de plus de cinq cents voix. Cet obstacle permanent qui fausse le mécanisme de la Constitution est intolérable, et chaque fois qu'il s'est ainsi manifesté, en 1832, à propos du *Reform Bill*, en 1846 à propos du retrait des droits sur les blés, en 1861 à propos des droits sur les journaux, il a semblé intolérable. Généralement il n'apparaît pas avec cette évidence, et ce peuple, habitué aux transactions et compromis, épris de tout ce qui lui parle de son passé, accepte, respecte une vieille institution décorative, qui lui semble un trait historique, original, anglais de l'Angleterre politique. Conservateur, traditionaliste d'instinct, il a gardé dans sa constitution des formes féodales dont s'étonne un Français, qui font sourire un Américain. Mais il est plus jaloux de son droit et de ses franchises que de ses souvenirs : il fut le premier à conquérir sa liberté, et il se croit le peuple le plus libre de la terre : *Britons never, never will be slaves!* Indifférent aux définitions et formules, il a supporté, admis, souvent passionnément aimé ce qui, en théorie, en pure logique, semblait contredire ses idées et tendances. Mais toujours à condition que, dans le fait, sa volonté, son indépendance, ses habitudes de *self-government* n'en fussent point gênées. « Il est probable, dit un historien anglais, que si le catholicisme de Jacques II, restant d'ordre privé, ne s'était point fait agressif, le sentiment loyaliste l'eût emporté sur le sentiment protestant. Mais Jacques II lésa des intérêts matériels et menaça la liberté des consciences. » Pareillement, fait remarquer le même auteur, à une époque où l'opinion n'était pas tolérante aux étrangers, George Ier, si allemand, qui ne parlait pas l'anglais, George II qui le parlait mal, ne furent pas impopulaires : c'est qu'ils ne tentèrent point d'exercer d'action politique. Au contraire, George III, tout à fait anglais de langue et d'allures, et que l'on acclama d'abord avec enthousiasme, fut détesté dès qu'il entreprit de gouverner personnellement. Et, au rebours, aussitôt que l'âge et la maladie le réduisirent à l'impuissance, les sympathies de son peuple lui revinrent. « C'est en vain qu'un jacobin anglais

eût alors tenté de démontrer l'absurdité d'un système qui peut placer un dément à la tête de l'État. On eût répondu : « *Poor old man!* Qu'importe? puisqu'il fait ce que lui disent ses ministres[1]. » Voilà le vrai point de vue anglais, celui de la pratique.

C'est pourquoi le plan actuel des libéraux n'est ni de supprimer la Chambre Haute, ni de la réformer — ce serait lui conférer une autorité nouvelle, — mais de rogner ses pouvoirs et de la réduire à la condition d'une assemblée décorative qui tiendrait à la fois de la *debating society* et de la chambre d'enregistrement. Ce sont les conservateurs, les Lords eux-mêmes qui méditent d'introduire dans la Chambre Haute l'élément électif, et par là de lui rendre une évidente raison d'être. Trait paradoxal et caractéristique de l'esprit anglais, le rêve de leurs adversaires est de la laisser telle quelle, mais en la dépouillant de son autorité active et constitutionnelle, en lui retirant tout *veto* pour les lois de finances, en ne lui accordant qu'un *veto* temporaire pour toutes les autres lois. Cela fait, il en serait d'elle comme de tant d'institutions du passé qui subsistent à l'état de glorieuses reliques et qui valent par le sentiment national qu'elles suscitent, — tels les *regalia*, les royales masses d'armes, l'épée de merci, les éperons d'or que l'on conserve à la Tour de Londres, tels les personnages héraldiques, poursuivants de l'Unicorne, Bâton d'Or, Rouge Dragon ou roi d'armes de Clarenceux qui figurent au couronnement, — tel, on peut dire, le Souverain lui-même. Probablement, ainsi privée de pouvoirs politiques, et si l'on pouvait en éliminer les brasseurs et autres pairs trop récemment sortis de la roture, la Chambre des Seigneurs, souvenir visible des vieux siècles aristocratiques, deviendrait pour la démocratie un objet indiscuté d'amour et de respect comme ce Souverain.

Elle est encore fort respectée. Évidemment, au moment de la bataille, les professionnels, les militants du parti libéral jettent leurs haros et cris de guerre; leurs journaux sont violents; leurs affiches illustrées nous présentent les Lords en des attitudes odieuses ou piteuses. Mais de même, depuis cent ans, à chaque conflit des deux assemblées : ces rudesses ne

1. Jenks, *Parliamentary England*.

sont point aussi nouvelles que nous l'imaginons en France. En 1832 les clameurs des réformateurs étaient autrement furieuses : *To Hell with the bloody Tyrants!* disaient les grands placards du parti. Le tumulte ne se propageait guère. Du moins la réforme votée, le fait accompli, qui donnait une satisfaction pratique à la volonté populaire, on ne songeait plus à critiquer le système, et les Lords retrouvaient leur prestige. Il est grand. Inertie ou indifférence, le grand public semble résister aux excitations passionnées des politiciens : on dirait qu'il ne s'est encore ému qu'à propos du *Tariff Reform* et du chômage. Aussi bien il est entendu que si les attaques personnelles sont défendues en temps d'élection, il est permis de parler fort et de malmener avec une rude humour le parti de l'adversaire. De même, autrefois, dans les réunions électorales des campagnes, les rustres jetaient des œufs pourris à la tête des candidats qu'ils saluaient le lendemain. Ces grosses paroles, ces caricatures ne sont pas prises très au sérieux. Enfin la vertu la plus prisée de ce peuple est le bon sens, et ce qu'il appelle bon sens, c'est la persistance dans la coutume. Détruire une forme consacrée par l'usage, un organe de cette vieille machine politique, critiquable assurément, mais dont on peut dire : *it works*, quitter le terrain solide et connu du réel pour les mirages de l'idéal, voilà du *nonsense*. « *I shall/ vote tory* », m'écrivait un universitaire anglais, qui se prenait jusqu'ici pour un radical : « *They are talking a great deal of nonsense about the Lords.* » Depuis si longtemps l'aristocratie anglaise apparaît comme une institution nationale, *a grand old institution*, sujet d'orgueil pour la nation, quand on la compare aux aristocraties du continent! Par exemple, grande différence de valeur entre le mot *count* et le mot *earl* : à l'imagination du populaire un comte italien ou français semble un personnage pittoresque et sans substance, de théâtre et de roman. Au contraire un *nobleman*, pair du royaume, est une sérieuse, solide, digne et magnifique réalité anglaise. Nul préjugé hostile et ancien, nul ressentiment séculaire contre les Lords. Ils n'ont pas été pendant des siècles des oisifs dédaigneux et brillants, exemptés de l'impôt, à qui le paysan payait impôt. Ils furent jadis les champions des causes populaires; ils firent alliance avec le peuple contre le roi; ils ont conquis pour la nation ses premières et plus

précieuses libertés, et, dans la multitude, ce souvenir persiste obscurément. L'institution parlementaire est née de leur courage et de leur entreprise ; sous la pointe de leurs épées le roi Jean signa la Grande Charte ; trente sept fois ils obligèrent ses successeurs à la confirmer; ils imposèrent à Charles Ier la pétition des droits, à Charles II l'acte de l'*Habeas corpus*, garantie de liberté personnelle que ne possède pas encore un citoyen français. Ils sont demeurés personnages publics ; ils collaborent aux affaires de la paroisse et du pays, et souvent les dirigent : nul cabinet libéral où plusieurs pairs n'aient fait figure. Ils paraissent dans les meetings ; ils parlent, et souvent avec quel talent, quel zèle de propagande, quelle inlassable activité, on l'a vu au cours de la campagne électorale qui s'achève. Ils inaugurent des écoles, des hôpitaux, ils écrivent aux journaux ; bref on les voit, on les entend, on commente leurs gestes. Le dernier duc de Devonshire était si connu que, pour parler de lui, on disait simplement *the Duke*. Longtemps les jeux, les folies mêmes des jeunes *noblemen*, leurs paris, leurs duels, l'impeccable correction de leurs *mail coaches*, les combats de boxe où leurs champions portaient leurs couleurs, les victoires de leurs chevaux sur les champs de courses ajoutaient à leur popularité. C'était une bande brillante et pittoresque, les *young bloods*, sur qui les yeux de la foule étaient fixés, et dont les aventures, les audaces, les querelles, les amours et les mariages jetaient un rayon de roman sur l'univers obscur et reclus de la *middle class* et du peuple [1]. Par l'imagination ce peuple participait à leur magnificence; il en était fier; vaguement et profondément, il éprouvait à leur endroit le sentiment qu'il garde à la famille royale. Cette aristocratie lui semblait sa chose, un antique et brillant ornement, attestation de la richesse et de l'historique dignité de la nation. Et ce sentiment n'est pas éteint : avec quel intérêt, quelle évidente satisfaction personnelle, un puissant cocher d'omnibus me désignait, récemment encore, du bout de son fouet, les massives résidences citadines des grands nobles! Il savait leurs histoires de famille,

1. Voir dans *The Amazing Marriage* de Meredith, les commentaires de *dame Gossip* sur les faits et gestes du jeune Lord Fleetwood et de sa bande de jeunes nobles.

leurs alliances, leurs sports, les noms de leurs châteaux : suivant les légendes courantes sur la vie et le caractère de chacun, il nuançait ses opinions. Cette noblesse anglaise était bien une partie de son univers : en disparaissant elle eût laissé son univers plus terne et plus gris. De ce sentiment de la foule les journaux tiennent compte. Tous les jours ils consacrent des paragraphes aux faits et gestes, allées et venues, non seulement de la famille royale, mais des grands. Le *Daily News*, le *Daily Chronicle*, si avancé, ne manquent de donner la biographie de ceux qui meurent : l'autre jour, c'était Consuelo, duchesse de Manchester. Les placards des camelots annonçaient en énormes lettres : *Death of a famous duchess !* Longs détails sur sa fortune, sa villa de Biarritz, ses domaines et châteaux en Angleterre, sa maison de Cowes, Egypt House, où elle suivait les régates et recevait le roi, sa passion pour les courses, ses divers séjours chez sa belle-mère, Louise, duchesse de Devonshire, ses petits-fils, le vicomte de Maundeville, lord Edward Montague, âgé de trois ans. Tout cela était lu sans haussements d'épaules, avec intérêt, bienveillance, — j'ose dire, dans la portion féminine de la *middle class*, avec une studieuse admiration.

Hier soir, le long de la noire et solitaire Tamise, sur l'impériale d'un de ces puissants *tramcars*, éblouissants d'électricité, du *London County Council*, mon voisin, un vieil ouvrier tory en casquette, à mine sèche et rechignée, et qui fumait sa pipe de terre, me parlait de la campagne contre les Lords. Il semblait la regarder de haut et de loin, en homme sage qui trouve que le monde change trop vite, avec une expression de mépris méditatif. Nous passions devant le *Liberal and National Club*, un des centres les plus actifs du jeune parti avancé. Une immense affiche illustrée s'étalait en transparent à la hauteur du troisième étage : la figure grotesque et falote d'un vieux lord en hermine, couronne ducale sur la tête, penché sur un sac d'écus, comptant de ses maigres doigts crochus le produit de ses fermages. Mon voisin me montra l'image du bout de sa pipe, avec une moue de dédain. « *They are making it a bitter fight*, ils sont en train d'en faire une guerre au couteau », me dit-il. « *They strain every muscle*, ils font flèche de tout bois. Ils ne respectent rien. Ils se servent d'un genre

d'arguments qu'on n'a jamais employé dans ce pays-ci. Vous avez vu ce que disait, l'autre jour, ce Lloyd George, ce Welshman, ce fils d'instituteurs : « Après tout, qu'est-ce qu'un membre de la Chambre des Lords? Le premier né d'une portée, *the first born of the litter*. On n'appliquerait pas ce principe au choix d'un chien de chasse. » Je ne comprends pas que son parti ne lui mette pas un bâillon. Un mot comme celui-là, ça suffit à leur faire perdre des milliers de voix... On n'aime pas ça, Sir, ça n'est pas anglais. *I call it unenglish.* »

Il se tut, tira quelques bouffées de sa pipe. « Tenez, reprit-il, c'est comme ce Winston Churchill, ce gamin, *that boy*. Comprenez-vous qu'il aille faire chorus avec ces gens-là? Un homme qui descend de Marlborough! C'est son ancêtre qui a fait l'Angleterre. Avant lui l'Angleterre n'était pas respectée sur le continent! Et voilà son petit-fils qui va se commettre avec ces gens de rien, — *with that low crowd*! On voit de drôles de choses aujourd'hui... »

Nouveau silence de réflexion. Puis, tout d'un coup : « Voulez-vous que je vous dise? Grattez le radical et vous trouverez l'étranger du dehors — *the foreign alien*[1]. Tout ça, c'est des nouveautés qui viennent du continent. Tenez, moi, dans mon temps, j'ai connu un Allemand, un nommé Haupt, qui tenait une boutique de thé et de saucisses dans Whitechapel. J'ai retrouvé son fils, l'autre jour, un gars de vingt-cinq ans aujourd'hui, un mécanicien. Eh bien, pour sûr, c'est un radical avancé, un meneur, et qui parle, qui parle! Faut l'entendre! Il voudrait tout démolir. Ça lui est bien égal, l'Angleterre, et tout ce que nous respectons! Il n'a pas une goutte de sang anglais dans les veines. Encore un fumeur de cigarettes, celui-là, un de ces jeunes gens d'aujourd'hui qui se croient des malins, ceux qu'on appelle le nouveau type! *One of those cigarette smoking young chaps who think themselves so clever; what they call the new type!* »

Voilà, chez un homme du peuple, le fort et sérieux tempé-

1. Peut-être par opposition aux Irlandais, Gallois, Écossais, qu'un Anglais ne confond pas du tout avec les Anglais, et que les gens du peuple appellent souvent des étrangers (*foreigners*). Un paysan du Devonshire me disait un jour : *I can see by your face that you belong to Ireland or Germany, or those parts.*

rament tory : résistances aux idées nouvelles, prédominance du sentiment et de l'habitude sur le raisonnement, dédain de l'étranger, volonté de persister dans les formes et coutumes nationales, puissant parti pris héréditaire, refus de se poser à part, pour juger rationnellement, du dehors, en pur individu, le système dont on fait partie et que l'on s'enorgueillit de respecter religieusement.

Un autre ouvrier, un vieillard aussi, grand, taciturne, raidi par l'âge et par un demi-siècle de travail, un homme aux yeux de rêve et de foi, et que Carlyle eût aimé, répondait laconiquement à un jeune bourgeois, *canvasser* radical qui le harcelait devant nous, au pas de sa porte, de son raisonnement volubile : « Voyez-vous, mon garçon, ce que je respecte le plus, ce que je mets au-dessus de tout, c'est le roi, et juste après le roi, la noblesse, — *next to the King, the Lords* ». Sans doute, ce n'est pas ainsi que pense ce qu'on appelle ici *the new man*, la jeune génération ouvrière, « les fumeurs de cigarettes » qui discutent en lisant les journaux. Dans les régions industrielles du Nord, dans le Lancashire surtout, les idées du *Labour Party* sont en progrès, excitant les travailleurs, sinon à l'attaque des vieilles institutions, du moins à la défense pratique, méthodique et résolue de leurs intérêts de classe. Mais, dans les campagnes, chez les fermiers qui sont nés dans le « système », qui le constituent au même titre que les squires et les Lords, le sentiment tory subsiste, aussi conscient et tenace. Dans la plèbe agricole, chez les journaliers attachés à la glèbe, qui végètent de père en fils dans les cottages, sans jamais parvenir à monter d'un degré l'échelle sociale, il est moins fier et plus obscur. *The Lords?* disait l'un d'eux, *I ain't got nothing against the Lords! What should we do without 'em*[1]?

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

1. Les Lords? J'ai rien contre les Lords. Quoi que nous ferions sans eux.

LA MORT ET LA VIE[1]

Après la mort de M. Sulis, la maison devint plus triste qu'un couvent. Il fallait observer le deuil d'une façon rigide, au moins pendant deux ans, et, durant les six premiers mois, les fenêtres qui donnaient sur la rue devaient rester fermées. Gavina se consumait de chagrin. Elle avait vu son père mort : pâle et haletante, elle s'était penchée sur son visage calme, regardant au fond de ces yeux glauques, entr'ouverts, comme dans un lieu mystérieux, dans un lac vitreux sans lumière ni mouvement; et elle avait eu le sentiment que cet espace immobile et froid était, non l'abîme de la mort, du néant, mais l'abîme de la vie elle-même. Hélas! voilà comment tout finissait. Son père, qui, la veille encore, était gai, souriant, gisait maintenant immobile et muet pour l'éternité. Qu'est-ce que la vie humaine? Le vol d'un oiseau... Et elle alla s'appuyer aux vitres de la fenêtre close, et elle pleura en se disant que, par son péché, elle avait peut-être hâté la mort de son père...

Quoi qu'il en fût, non seulement elle ne se révoltait pas contre ce Dieu vengeur qui lui infligeait un châtiment si cruel, mais elle l'adorait avec la terreur et l'admiration primitive des sauvages pour tout ce qui est force destructrice. La mort de son père, survenue en cette circonstance, fut pour elle comme un de ces ouragans d'été, qui purifient l'air, mais dévastent les jardins. Sa petite âme devint pure et candide comme une cime alpestre. Elle ne pensa plus à Priamo que pour se procurer

1. Voir la *Revue* du 1er juin 1910.

l'âcre volupté de chasser cette pensée : si elle tressaillait chaque fois qu'elle voyait Michela, dans la crainte que son amie ne lui apportât une lettre, elle désirait recevoir cette lettre pour la déchirer sans la lire. Sa prière habituelle : « Mon Dieu, faites-moi souffrir », devint chez elle une espèce d'idée fixe.

Elle se demandait parfois si elle souffrait réellement, et elle ne trouvait jamais que c'était assez. Ce fut ainsi que s'accrut en elle, spontanément, une faculté d'analyse de plus en plus aiguë.

Huit jours s'étaient écoulés depuis la mort de M. Sulis, et, encapuchonnée d'un châle noir, assise dans un coin du salon où un souffle de mort semblait avoir aussi éteint la lumière, la veuve recevait encore les barbares visites de condoléance.

Tous lui répétaient :

— Patience! nous sommes nés pour mourir.

Et la veuve, pâle et immobile, ne pleurait pas, ne parlait plus, comme si, à force de se l'entendre dire, elle était convaincue désormais qu'il faut vivre avec patience, uniquement pour attendre la mort.

Près d'elle se tenait Luca, vêtu de noir, gras, avachi, écarquillant les yeux, pareil à un vieux de soixante ans. Gavina s'asseyait aussi dans un coin, entre la console et le canapé, mais les personnes qui passaient dans le salon à peine éclairé comme dans un chemin lugubre, en parlant de la mort, ne faisaient pas attention à elle.

Le chanoine Felix fut le seul à parler de la vie :

— Du courage, madame Zoseppa! Il vous reste vos enfants, et ils ont besoin de vous. La vie les attend; oui, ils ont bien besoin de vous...

Mais ensuite vint le chanoine Bellia, l'air sombre et bourru, les yeux baissés :

— Nous sommes nés pour mourir. Tout meurt ici-bas. Telle est la destinée; et nous sommes de la poussière que le vent disperse...

Gavina se replia sur elle-même, comme cinglée par le vent funèbre dont parlait son confesseur. On n'y voyait presque

plus dans le salon, et, sur la console, la Vénus elle-même paraissait triste, et comme changée en mélancolique madone.

Pendant ce temps-là, zio Sorighe et le domestique soutiraient le vin dans la cave, en ayant soin de ne pas faire de bruit. Le vieux bonhomme regrettait bien de ne pas pouvoir chanter, mais il marmottait parfois quelques vers ; il adressa ce compliment à l'entonnoir :

Non bi at imbriagolu in custu mundu
Chi biat cantu a tie in d'unu die[1]...

Paska pleurait, mais surveillait les deux hommes, parce qu'il y avait encore un baril plein de vin vieux, et elle remarquait une chose étrange : de temps en temps, Luca descendait à la cave, sur la pointe des pieds, s'approchait du tonneau, se baissait pour ouvrir la cannelle ; puis il se reculait, comme saisi d'une frayeur subite, et sortait sans avoir bu.

Un soir, le chanoine Sulis, après avoir conféré avec la veuve de son frère, appela Gavina et Luca, et leur dit :

— Votre père a vécu honorablement, en travaillant pour vous. Maintenant, c'est à vous d'honorer sa mémoire. Il n'a pas fait son testament, mais vous savez que ses biens appartiennent en commun à vous et à votre mère. Elle continuera d'être la maîtresse ici... Qu'en dites-vous ? Parle, toi, Gavina.

— Oui, oui ! Elle est la maîtresse.

— Et toi, Luca ?

Et Luca répondit en pleurant :

— Oui, oui, elle sera toujours la maîtresse. Je lui obéirai au moindre signe... Moi aussi, je vivrai honnêtement, comme mon père. Je travaillerai, je serai un fils respectueux...

Gavina n'en crut pas un mot, et elle enragea en voyant que le chanoine Sulis avait la larme à l'œil ; mais, pour ne pas troubler cette scène émouvante, elle s'en alla dans le jardin, où Michela la rejoignit peu après :

— Tu ne sais pas... tu ne sais pas ce qui m'est arrivé ?... Priamo Felix voulait me donner une lettre pour toi...

— Tu l'as prise !... toi ? — demanda Gavina, très pâle. —

1. Il n'y a pas d'ivrogne au monde
Qui boive autant que toi en un jour...

Non, non, n'est-ce pas?... Gare à toi, si tu osais le faire, gare à toi!... Il est fou...

— Mais, s'il insiste, que faut-il lui dire?

— Que moi... que moi... je ne veux entendre parler ni de lui, ni d'autres... de personne, de personne... Je suis comme morte pour lui... pour tout le monde...

Le lendemain, zio Sorighe prépara son sac pour partir; il alla saluer le chanoine Sulis, prit congé de sa maîtresse, et, après avoir mis son sac sur son dos, il soupira :

— Du courage, madame Zoseppa! *Lui*, maintenant, il est plus heureux que nous. Il est arrivé, tandis que nous marchons encore.

Il demanda où était Gavina, et, ayant appris qu'elle arrosait dans le jardin les chrysanthèmes qu'elle cultivait avec soin pour avoir des fleurs à porter sur la tombe de son père, il alla lui faire ses adieux :

— *Dami sa manu, bellita, bellita...*

— Vous partez?... Bon voyage! — répondit-elle, et elle n'eut pas un sourire, ni un regard pour lui.

Il s'en alla, avec son sac, comme un chemineau.

Un instant après, en allant chercher de l'eau, elle vit par terre une lettre cachetée, perdue sans doute par zio Sorighe. Elle se baissa, ramassa la lettre et pâlit : elle avait lu son adresse, et reconnu l'écriture de Priamo.

Sur le premier moment, elle eut un accès de fureur contre zio Sorighe; mais sa colère s'apaisa tout d'un coup, pour faire place à une sombre tristesse. Que faire, que faire? La lettre lui brûlait les doigts; elle était bien tentée de l'ouvrir, mais elle avait déjà un tel empire sur elle-même que, non seulement elle surmontait ce désir, mais elle le jugeait cruellement. Il fallait renvoyer la lettre; mais de quelle manière? Elle songea d'abord à Michela; puis elle repoussa cette idée comme abominable.

Elle resta longtemps rêveuse et inquiète. Le soir tombait, tiède, vaporeux; Gavina se souvenait, en respirant l'odeur des herbes sèches et des chrysanthèmes humides : tous les jours, vers cette heure-là, elle pensait à son père et priait pour lui... Et, ce soir-là aussi, elle se mit à réciter une longue

kyrielle de *requiem æternam*, mais elle s'aperçut qu'elle ne priait pas avec assez de recueillement. Elle pensait toujours à la lettre, et soudain elle reconnut avec douleur que l'envie de la lire devenait de plus en plus intense. Alors elle tomba à genoux, consternée, et sa prière habituelle lui monta aux lèvres :

— Mon Dieu, pardonnez-moi !... Mon Dieu, faites-moi souffrir ! faites-moi souffrir de toutes les façons...

Et elle résolut de garder la lettre, de la porter sur sa poitrine, comme un cilice, pour se tourmenter par le désir inassouvi de la lire.



L'automne approchait, et la vie chez les Sulis devenait aussi triste et monotone que la saison. Tant que le soleil d'octobre donna sur le jardin, il éclaira de ses reflets les pièces mélancoliques ; puis ce fut partout l'ombre, la désolation. Le jour des Morts, la veuve et Paska, qui parlaient continuellement du cher défunt, pleurèrent comme s'il était mort quelques heures auparavant ; et ce fut précisément ce jour-là que Gavina surprit son frère aux aguets, près de l'armoire.

Lui, qui n'avait plus jamais bu pendant tout ce temps-là, comme s'il avait encore peur de son père, il retombait dans ses mauvaises habitudes ; et Gavina, pensant que ce n'était pas le cas de recourir à sa mère, s'approcha de lui et le regarda avec des yeux farouches :

— Tu n'es pas honteux ?... Va-t'en, va-t'en bien vite, ou tu auras affaire à moi !... C'est aujourd'hui que tu veux te griser ? C'est ainsi que tu honores la mémoire de notre père ? Je te ferai chasser de la maison...

— Toi, sotte ?... Est-ce qu'elle est à toi, la maison ?

— Oui. elle est à moi, à moi ! Mets-toi bien dans la tête que dorénavant je veux être ici la maîtresse. Ne l'oublie pas !

— C'est notre mère qui est la maîtresse. Tu as promis...

— Et toi, toi, misérable, qu'est-ce que tu as promis ? — s'écria-t-elle, en le menaçant du poing. — As-tu promis de te perdre et nous aussi ?... Mais moi, je ne le permettrai jamais...

jamais!... Je te ferai plutôt crever de rage, je te chasserai d'ici... Va-t'en, as-tu compris, oui ou non?... Tu n'entends pas comme elle pleure, cette malheureuse mère, tu n'entends pas?...

On entendait, en effet, madame Zoseppa sangloter dans la cuisine.

Frappé de la douleur maternelle, Luca recula sans dire un mot.

Et, pendant quelque temps, il sembla redevenir sage, ou du moins animé de bonnes résolutions.

— Un jour viendra où, vous tous qui me tourmentez en prétendant me conduire comme un enfant, vous me respecterez comme maître, — disait-il à Paska. — Tu verras, tu verras!... Si mon projet réussit, je gagnerai en une semaine ce que tu n'as pas gagné en quarante ans...

— Dieu le veuille! — répondait Paska, convaincue. — Ce n'est pas le talent qui te manque; si seulement tu avais un peu de bonne volonté!...

Mais les jours passaient, et il ne mettait pas son projet à exécution; accroupi au coin du feu comme une femmelette, il se contentait de bougonner contre Paska, et contre le domestique qui n'était pas là.

Un jour, en décembre, le chanoine Felix et son neveu firent une visite à la veuve Sulis, et, tandis que l'oncle disait, avec son rire placide : « Ah! ah! aujourd'hui je n'ai pas vu une seule dame avec son éventail... », Priamo promenait autour de lui des yeux sombres, attendant Gavina qui ne se montrait point...

Et l'hiver continua, avec ses rafales de vent et ses neiges silencieuses : les montagnes en furent entièrement couvertes, et les plus éloignées apparaissaient proches, blanches sur le ciel bleu, tels des nuages printaniers, ou confuses dans la brume. Quelquefois la lune surgissait derrière les cimes neigeuses, froide et pure comme si elle avait été longtemps ensevelie sous la neige; et tout le paysage avait l'aspect du marbre et semblait destiné à rester toujours ainsi. Dans le jardin, on ne voyait que les têtes des plantes, pareilles à d'étranges fleurs noires écloses sur la neige cristalline. Gavina regardait à

travers les vitres, avant de se coucher, et pensait à son père, qui devait avoir froid, là-bas, dans le petit cimetière, au flanc de la montagne : elle était en proie à une tristesse maladive; mais souvent elle s'exaltait, songeait à la mort, à Dieu, contente de souffrir, et son âme reflétait la pureté froide et désolée de la nuit neigeuse.

Au commencement du printemps, on rouvrit les fenêtres, et alors elle put sortir. Elle s'en fut à l'église, se confessa, exprima au chanoine Bellia son désir de se faire religieuse; mais, à son grand étonnement, il l'en dissuada et lui dit de rester auprès de sa mère.

— Il n'y a pas de meilleur cloître que votre maison. Allez en paix, ma fille, et chassez-moi ces idées-là!

Le soir du jeudi saint, six mois après la mort de son père, Gavina suivit avec Michela la procession du Christ mort.

Dominant le lent cortège, la Vierge, qui allait à la recherche de son fils défunt, se dressait noire sur le ciel glauque, avec les sept glaives étincelant sur la poitrine, et le visage pâle comme la lune. La foule murmurait une cantilène triste et monotone, semblable à un bourdonnement d'abeilles sorties des ruches à l'improviste, au milieu du silence de la nuit.

Gavina marchait parmi un groupe de jeunes filles qui n'étaient pas toutes aussi dévotes qu'elle, et se laissaient même reluquer avec plaisir et frôler par des étudiants. Elle entendit quelqu'un lui chuchoter à l'oreille :

Oh! dolce, nella tiepida
Sera d'april, vagare
Al fianco tuo..., Gavina!... [1]

Elle se retourna brusquement, l'air furieux :

— Finissez donc, imbécile!

Ses yeux brillants d'indignation rencontrèrent les yeux gais et intelligents du locataire de Michela. Et celui-ci, au lieu de se formaliser, lui sourit. Il était exubérant de joie, de poésie, de jeunesse...

1. Oh! qu'il est doux, par cette tiède
Soirée d'avril, de se promener
A ton côté..., Gavina!...

Elle se fâcha contre Michela, lui reprochant de loger chez eux un garçon aussi effronté, aussi impertinent.

— Après tout, — répondit l'autre, pour se défendre, — il deviendra peut-être un grand médecin, peut-être un député!... Ses professeurs disent qu'ils n'ont jamais eu un élève si intelligent... Et puis il fait de belles poésies!

— Zio Sorighe aussi est un poète! — répliqua Gavina avec mépris. — Du reste, quel qu'il soit, je lui défends de me faire la cour. Je ne me marierai jamais.

— Moi non plus...

On vint à savoir cette résolution des deux jeunes filles, et, sur la petite place où, au grand chagrin de madame Zoseppa, la tante Itria avait de nouveau réuni autour d'elle la bande de mauvais sujets, on en parlait avec ironie.

Du moment que M. Sulis ne pouvait plus l'écouter, la veuve médisante alla aussi faire partie de la bande; et l'on entendit alors de belles discussions entre elle et l'ancien soldat. Ils assistaient, l'un et l'autre, aux audiences de la cour d'assises, et, le soir, ils ne causaient que de cela, prenant parti pour ou contre les accusés, citant les plaidoiries des avocats et les réquisitoires du ministère public.

Lorsque la discussion dégénérait en dispute, la tante Itria tapait dans ses mains et fredonnait une chansonnette qui faisait rire tout l'auditoire :

Adamo, capo stipite
Della famiglia umana,
Per causa di una femina
Perdi la tramontana[1]...

Luca, qui était de si mauvaise humeur à la maison, s'amusait aussi aux réunions de la tante Itria. Le nain et l'ancien moine le cajolaient et lui demandaient sans cesse de leur prêter de l'argent; mais il n'en avait pas, et il parlait souvent de son mystérieux projet qui, une fois mis à exécution, devait le rendre millionnaire... Il y eut un moment où les deux cor-

1. Adam, la première souche
Du genre humain,
A cause d'une femme
Perdit la tramontane...

donniers parvinrent à le décider à partir avec eux pour l'Amérique, où le nain voulait s'exhiber là-bas comme « phénomène ». Le projet échoua, faute d'argent. Alors l'ancien moine suggéra au jeune bourgeois l'idée de réclamer sa part de l'héritage paternel. Luca en dit un mot à Paska, laquelle fondit en larmes et le traita de fou.

— Il est malade, certainement! — affirmait-elle ensuite à sa maîtresse. — Observez-le bien : il boit à mesure que la lune croît, et il ne s'arrête que quand elle est à son déclin. Alors il a l'air de se corriger : il a des regrets sincères et prend de bonnes résolutions, mais il recommence dès que la nouvelle lune monte dans le ciel.

Madame Zoseppa n'était pas éloignée de croire à la découverte de Paska : elle, qui n'excusait guère les défauts des autres, ne pouvait pas ne pas excuser ceux de son fils. Mais il ne se contentait pas de cela, et disait à Paska :

— Vous me haïssez toutes les trois; je le lis dans vos yeux. Vous voudriez que je sois mort. Mais je m'en irai d'ici; dès que j'aurai touché ma part, je m'en irai, et je deviendrai si riche que je ne te regarderai même plus.

— Que Dieu t'exauce!

Un jour, il disparut vraiment. Sa mère, désespérée, envoya le père de Michela le chercher à la vigne; mais, à la nuit, le paysan n'était pas encore de retour. De son côté, Michela, inquiète pour son père, se fit accompagner par Francesco Faïs et sa mère, et alla chez les Sulis demander de ses nouvelles.

Madame Zoseppa et la servante, assises dans la cour, pleuraient comme si Luca était mort.

— Ah! moi aussi, je connais ces longues heures d'attente! gémit la veuve Faïs.

Et elle s'assit par terre, les yeux encore pleins d'effroi.

Les enfants allèrent dans le potager, en quête de Gavina. C'était la première fois que Francesco entrait dans cette maison, dans ce potager dont il voyait le hêtre quand il se promenait par la vallée; et, en s'approchant de l'arbre, au tronc duquel s'appuyait la silhouette noire de la jeune fille, il n'essayait pas de cacher son trouble.

Gavina, qu'il supposait désolée de l'absence de son frère, s'écria en riant :

— Qu'est-ce que vous cherchez par ici?... des voleurs?...

Il rit, mais avec des lèvres tremblantes, et, sans demander la permission, il grimpa sur le mur et regarda autour de lui : le jardin, par ce beau clair de lune, lui paraissait un lieu enchanté.

— Il me semble que j'aperçois ton père sur la route, — dit-il à Michela.

— Quels yeux de lynx! — répondit Gavina. — Zio Bustiano est justement de l'autre côté...

— Francesco a la berlue, ce soir! — murmura Michela, en la poussant du coude.

Et elles se mirent à le taquiner jusqu'au moment où l'on entendit la voix de zio Bustiano :

— Luca s'est enfermé dans la maison de la vigne, et fabrique des feux d'artifice. Il s'est engagé à fournir ceux qu'il faudra pour la fête de la Madone des Neiges. On les lui paiera, et il espère continuer « la carrière » et gagner beaucoup d'argent, — expliquait le paysan, d'un ton ironique. — Je n'ai pas pu le décider à revenir; mais cela vaut peut-être mieux : ce n'est pas un mal de travailler.

— Quelle dégradation! Il est devenu complètement fou! — s'écria Gavina.

Puis, regrettant d'avoir parlé ainsi devant les Faïs, elle ajouta orgueilleusement :

— S'il le fait, c'est pour s'amuser : il n'a pas besoin de ce métier-là.

— Ce n'est pas un métier déshonorant, — repartit Francesco. — La pyrotechnie est un art difficile et presque poétique. On dirait l'art de fabriquer... les étoiles!

— Eh! alors, mettez-vous pyrotechnicien!

— Pourquoi non? C'est ce que je ferais, si j'étais riche; et, même, je voudrais être une fusée, — répliqua-t-il, la considérant bien en face, — et ressembler à une étoile... au moins un instant...

— Pourquoi donc? — demanda Michela.

— Pour qu'on me regarde...

— Au moins un instant! — ajouta Gavina.

Et il répéta :

— Oui, oui, au moins un instant!

Le lendemain, elle reçut par la poste une carte sur laquelle étaient calligraphiés quelques vers intitulés : *la Fusée*. Le poète anonyme répétait ce que Francesco Faïs avait dit la veille au soir : elle y fut très indifférente...

Cependant Luca, enfermé dans la maison de la vigne, continuait à travailler, et les bergers dans le maquis attendaient la nuit avec impatience, pour jouir du spectacle extraordinaire des fusées qui traversaient le ciel glauque, pareilles à des comètes et à des météores lumineux.

Mais, deux jours avant la fête, un gros pétard éclata entre les mains de l'artificier : il tomba évanoui, la figure brûlée, et il dut rester au lit plus d'un mois. Dans son délire, il accusait Gavina d'avoir causé l'accident, et sa mère pleurait en se demandant pourquoi ses enfants, au lieu de s'aimer comme Dieu l'ordonne, étaient pires que deux ennemis.



Les années passèrent, et, dans la petite ville, rien ne venait modifier le trantran de la vie habituelle.

A vingt ans, Gavina conservait son air triste et fier d'adolescente, ses foulards de couleur sombre, ses robes mal taillées, plus mal cousues. Son âme non plus ne changeait pas ; mais ses sentiments religieux étaient devenus plus profonds, plus calmes, plus réfléchis. Elle réussissait à les analyser, et les trouvait grands, sublimes. L'unique raison de vivre, pour elle, c'était de « ne pas pécher », de même que, pour l'avare, c'est de « ne pas dépenser ».

Les jours se suivaient, longs et monotones. Seuls, quelquefois, les coups frappés à la porte de la rue, par le facteur, arrivaient à la tirer de son engourdissement. C'étaient des coups forts et précipités qui retentissaient dans toute la maison ; Gavina courait ouvrir : l'homme lui remettait quelques journaux littéraires, où se trouvaient des poésies de Francesco Faïs, et des cartes postales illustrées, des vues de Rome, — signées d'un tout petit *P* qui se cachait parmi les ruines et les buissons... En recevant les premières cartes, elle s'était effrayée, comme si cette simple consonne était un ennemi en embuscade.

Les poésies de Francesco Faïs la troublaient moins que les

cartes postales. Un jour, il lui envoya même un petit journal qui le vantait avec enthousiasme :

Ce jeune poète ne parle presque jamais de lui, et pourtant on sent dans ses vers toute sa forte personnalité. Il voit tout en beau : c'est un poète amoureux de la vie; tout est pour lui une source de joie et d'admiration. Né dans la douleur, on croirait qu'il est sûr de ne jamais rencontrer d'obstacles sur son chemin; il sera un triomphateur, etc., etc.

Michela et le chanoine Sulis lurent aussi l'article, et, un soir, on en causa avec animation, chez Gavina. Le chanoine se gonflait les joues et demandait, en secouant le journal :

— Mais enfin qu'a-t-il l'intention de faire, ce garçon-là?... Être médecin?... Alors comment peut-il écrire des chansonnettes?... Un médecin doit être sérieux : sa profession n'engendre pas la gaieté.

— Il se fera médecin communal[1]; et il aura du temps de reste... — dit Gavina.

— Médecin communal?... Il sera médecin du Roi! — prophétisa Michela.

Gavina sourit; le chanoine Sulis, tout en admettant que l'on vantât Francesco Faïs comme poète et comme futur savant, finit par déclarer que souvent un homme très louangé par ses semblables est un homme moralement perdu. Et il cita l'exemple de Nabuchodonosor et d'autres célébrités bibliques.

Gavina avait alors un troisième prétendant, un capitaine d'infanterie, — un homme d'une quarantaine d'années, petit et replet, rose et joufflu comme un enfant. — Il cherchait une femme ayant une belle dot, et il avait appris que Gavina était la fille la plus riche du pays.

Elle refusa sa demande, si flatteuse qu'elle fût; mais les voisins, voyant le capitaine passer et repasser dans la rue, assuraient que le mariage était bel et bien décidé...

Un soir, le facteur frappa à la porte, et remit à Gavina une carte où, tel un ennemi sortant à l'improviste de sa cachette, le petit *P* se montrait grand et menaçant :

Gavina, rappelle-toi ta promesse!... Si tu oublies, moi, non, je n'oublie pas. Je vis toujours de ce souvenir : je suis toujours le

1. Médecin à qui la commune paye un traitement.

même que ce jour-là *dans la vigne... Si tu ne veux pas être à moi, tu ne dois être à aucun autre : tu seras fidèle à ton serment. Je te le remets en mémoire, puisque tu l'as oublié !*

Elle comprit : il exigeait d'elle le même sacrifice stérile qu'on prétendait obtenir de lui; séparés pour toujours, ils seraient unis par la même condamnation...

Et, puisqu'il ne réclamait pas davantage, elle ne s'en tourmenta point; mais tous les jours, vers le crépuscule, elle guettait, à la fenêtre, le passage du facteur. C'étaient de longues heures d'attente inutile, de vague mélancolie. La rue déserte, sous le ciel d'un gris lilas, doré à l'occident, semblait celle d'une petite ville morte; et le facteur ne venait pas, ou il passait au galop, sans s'arrêter. C'était un moment d'émotion fugitive, puis de nouveau le morne silence. Gavina s'en allait à la fenêtre qui donnait sur le jardin, et récitait une infinité de ces *requiem* que désormais ses lèvres marmottaient machinalement. Par là aussi le paysage avait la même teinte, les monts paraissaient endormis, et le cri du grillon était comme la plainte de la végétation malade, rongée par les chenilles et par la poussière.

Elle regardait au loin, et quelquefois, tout en récitant les prières des morts, elle songeait au monde des vivants qui était bien au delà de ce vaste cimetière clos par les montagnes. Que faisait Priamo parmi ce monde-là? Elle se le figurait au milieu d'une foule étrange, versicolore, dans une rue large, étincelante de lumière; et elle était incapable de définir le sentiment qu'elle éprouvait pour lui. De l'amour, non, ce n'en était sûrement pas.

Elle ne l'aimait pas, elle n'aimait personne : le souvenir de Priamo lui restait dans le cœur, triste et froid comme un cadavre dans sa tombe...

Un soir d'août, elle rêvassait à la fenêtre : Paska l'appela, en lui annonçant qu'il y avait une visite!... C'était Francesco Faïs. Dès qu'il la vit, il lui lança un regard pénétrant, mais qui ne l'intimida point, tant il était limpide et sincère. Et il se mit à plaisanter, lui tâtant le pouls, et l'appelant « ingrate enfant », parce qu'elle ne lui avait jamais envoyé même une carte postale, tandis qu'il avait toujours pensé à elle.

Elle le regardait, d'abord sérieuse et fière, puis d'un air toujours plus ironique, et elle le trouvait presque laid, négligé dans ses vêtements, avec ses cheveux ras, noirs et luisants comme une calotte de velours. Seule une petite moustache ornait sa lèvre supérieure : c'est vrai qu'il n'était pas beau. mais, quand il riait, on voyait toutes ses dents très blanches, — et ses yeux un peu obliques flamboyaient dans son visage sombre, comme illuminés par une lumière intérieure plutôt que par un reflet du dehors. — On aurait dit que tout brillait autour de lui, qu'il dégageait de la chaleur et de la lumière; et lui-même il respirait cet air ardent avec des narines palpitantes, et les lèvres entr'ouvertes, prêtes à sourire.

Il s'informa de Luca, voulut avoir des nouvelles de tout le monde, puis il parla de ses projets :

— Aussitôt que j'aurai mon diplôme, je viendrai m'établir ici : vous verrez combien je tuerai de malades!... Si vous avez quelque vengeance à m'ordonner...

— Mais Michela disait que vous vouliez aller à Rome?

— Oui, je me présenterai au concours pour être médecin des hôpitaux... Mais c'est difficile de réussir.

— Pour vous?... Pour vous. tout est facile! — répliqua-t-elle, toujours quelque peu ironique. — Vous aurez du succès : les journaux le proclament... Allez, allez dans une grande ville!

— Ne vous moquez pas de moi, je vous en prie! — dit-il en rougissant. — Moi, je serai tout au plus une fusée... Vous vous rappelez?...

— Quoi, « une fusée »?...

Elle feignit de ne pas se souvenir. Il n'insista pas, et bien qu'elle l'eût accueilli avec une froideur presque dédaigneuse, il s'en alla souriant et heureux...

Vers le soir, il revint avec Luca, qui l'emmena boire à la cave, et. du jardin, Gavina entendit leur conversation.

Luca se plaignait, disait qu'il était malade et qu'il y avait des nuits où il croyait étouffer.

— Et tout cela. parce que je suis mal vu à la maison! — expliquait-il, — mais je veux ma part des biens. Je la veux. Je désire m'en aller loin d'ici, me mettre à travailler tranquillement... Si je n'avais pas tant d'ennuis, je travaillerais, je deviendrais riche; mais on ne me laisse jamais en paix, et

j'ai la tête en feu... Il faudra que tu m'indiques un remède : aussitôt que j'irai bien, je partirai. Tu peux le dire à ma mère, et tu lui diras aussi qu'elle me donne ma part d'héritage...

— Et à moi, l'autre part! — conclut Francesco en riant.

Gavina frémissait de colère, non pas tant pour les niaiseries de Luca que pour le ton goguenard de l'étudiant.

Les jours suivants, on vit constamment les deux jeunes hommes ensemble, et Francesco avait l'air d'écouter avec intérêt les doléances de Luca...

Un soir qu'elles descendaient à la fontaine, Gavina dit à Michela :

— Tu diras à monsieur Faïs qu'il peut se dispenser de berner mon frère.

— Est-ce que tu ne pourrais pas le lui dire toi-même? Il va chez vous assez souvent! — répondit l'autre avec dépit.

— Il y vient pour se moquer de nous.

— Tu te trompes : il y va pour toi. C'est uniquement pour toi qu'il est revenu ici...

— Mais Gavina n'en veut guère, Gavina n'en veut pas! — s'écria Paska subitement. — Gavina épousera un noble, un riche, un sénateur; et elle ira à Rome, elle ira à la cour du Roi!

Michela se mit à pleurer de rage : Gavina rit, mais d'un rire plus triste que les larmes de Michela...

La nuit, elle fut réveillée par un cri rauque, qui semblait celui d'un blessé. Elle sortit sur le palier et resta aux écoutes : le cri se répéta, et elle s'imagina qu'un malfaiteur s'était introduit dans la chambre de Luca et l'assassinait.

Elle poussa la porte, qui était fermée à clef; elle frappa, appela : Luca redoubla ses hurlements, mais il n'ouvrit que quand Paska et madame Zoseppa accoururent, à demi vêtues, épouvantées.

Il tremblait de tous ses membres; il avait la figure blême, et ses yeux exprimaient une terreur folle. Aussitôt qu'il vit Gavina, il s'en fut à reculons se réfugier derrière sa mère, et balbutia :

— C'est elle... c'est elle... Elle voulait me tuer...

— Luca! tu es fou! — s'écria Gavina, tandis que les deux femmes la considéraient avec épouvante.

— Elle... elle... oui! — affirma-t-il de nouveau sans la regarder. — Elle avait un couteau : elle l'a jeté sous le lit... Là, là... plus loin... cherchez-le!...

Paska se baissa pour chercher. Gavina poussa un cri de rage et d'angoisse.

— Imbécile, qu'est-ce que tu cherches? Tu ne vois pas qu'il est fou?

— Va-t'en, Gavina! — murmura la mère.

Elle s'en alla, mais resta derrière la porte. Les deux femmes contraignirent Luca à se recoucher, et il se mit à raconter, avec un accent de franchise navrante, que sa sœur avait pénétré dans sa chambre pendant qu'il dormait, et qu'elle avait voulu lui donner des coups de couteau.

— Je vous dis qu'il est là-dessous! Cherchez-le, mais cherchez-le! — répéta-t-il, en s'emportant. — Sinon, elle essaiera encore de me tuer... Ne me laissez pas seul, non, non, ne me quittez pas, ne me quittez pas!...

Gavina pleurait derrière la porte. Elle résolut de rentrer, de le rassurer ; mais, dès qu'il la vit, il fut repris de terreur, et empoigna la main de sa mère comme un enfant apeuré.

— Veux-tu qu'on appelle le médecin? — demanda Zoseppa.

— Je ne suis pas malade! — protesta-t-il. — Maintenant, il ne manque plus que cela, de dire que je suis malade. Non... non!... Vous voulez m'empoisonner pour la sauver, elle...

Paska eut alors une bonne idée : elle alla chercher Francesco Faïs.

A bout de patience, Gavina se tordait les mains; elle alla à la fenêtre qui donnait sur le jardin, et se mit à sangloter en pensant à ce que dirait Francesco lorsqu'il apprendrait de quoi l'accusait Luca, bien qu'on ne puisse pas s'en rapporter à un fou.

Dehors, la nuit était tiède et si limpide que l'on apercevait les ombres sur les flancs des montagnes les plus rapprochées, et les cimes plus éloignées étaient à peine dessinées par une ligne bleue sur le ciel d'une teinte plus claire. Pour la première fois de sa vie, Gavina songeait à franchir cette muraille fantastique, à s'enfuir afin d'avoir la paix. Elle avait pitié de Luca, mais c'était en elle un sentiment si nouveau qu'il lui était pénible à l'égal d'un remords.

Elle entendit Francesco monter l'escalier et entrer dans la

chambre du malade; mais elle n'eut pas le courage de se remettre à écouter derrière la porte. Accablée de honte et de chagrin, elle avait de violentes palpitations, car elle s'imaginait que l'étudiant devait ajouter foi aux paroles insensées de Luca...

Francesco ayant demandé à la voir, elle le reçut dans sa chambre éclairée seulement par la lune, et se tint debout, immobile, devant la fenêtre ouverte.

— Vous avez dû être bien effrayée! — fit-il, en restant à une certaine distance.

— Comment ne l'aurais-je pas été? Je l'ai entendu crier comme si on l'assassinait : j'ai couru à sa porte, je l'ai poussée; mais il n'a pas ouvert tant que maman n'est pas montée... Et il dit que je voulais... le tuer, moi! moi... moi... comprenez-vous cela?... Mais pourquoi...

— C'est une forme de *delirium tremens*. Cela se passera. Calmez-vous. Allez vous reposer, — interrompit Francesco, inquiet de la voir si exaltée. — Ne vous montrez pas devant lui.

— Ah çà! que lui ai-je donc fait?... Qu'est-ce qui l'amène à dire des choses pareilles?... Je n'ai jamais été méchante avec lui... L'ai-je été?... C'est lui, lui seul, qui est la cause de son malheur... et du nôtre...

— Ne pensez pas à cela pour l'instant. La cause... la cause..., — murmura-t-il, en baissant la tête et en regardant ses mains. — Ce n'est pas nous qui sommes la cause de nos malheurs... Allez vous reposer, Gavina; calmez-vous...

Il se rapprocha d'elle, comme pour la forcer à obéir; mais elle s'était déjà calmée, et son visage avait repris son expression orgueilleuse.

— Mais je suis calme!... oui, oui, je vais me coucher... J'avais peur que Luca ne soit fou... Permettez-moi de vous reconduire jusqu'en bas.

Il la laissa faire; mais, le long de l'escalier, il lui répétait :

— Allez vous reposer, allez vous reposer...

Quand ils furent dans le corridor, — éclairé par une lampe que la servante avait posée par terre, — il eut l'air de vouloir dire quelque chose; il s'arrêta, clignota des yeux, remua les lèvres, mais fut incapable de parler.

Elle vit son menton qui tremblait, et prononça d'une voix émue :

— Bonne nuit!... et merci de tout cœur... Dites-moi, ce n'est pas nécessaire d'appeler le médecin?

— Non, pas pour le moment. Nous verrons : je reviendrai à l'aube...

Il revint à l'aube. Luca dormait encore, en tenant la main de sa mère dans les siennes.

A huit heures, il dormait toujours ; mais, à sa troisième visite, Francesco Faïs ordonna de le réveiller pour l'empêcher d'avoir une nuit blanche, et durant la journée il lui tint compagnie.

Le malade sursautait chaque fois qu'on ouvrait la porte, mais ne persistait plus dans sa folle accusation contre sa sœur, et vers le soir il allait beaucoup mieux ; seulement, avant de se rendormir, il eut encore un court accès de frayeur.

Francesco Faïs conseilla de l'emmener à la campagne, au moins pour quelque temps.

— Nous irons à la vigne, — dit la mère.

Et elle pleura, en se rappelant sa dernière villégiature.

Gavina et Paska demeurèrent seules à la maison. Pendant le peu de jours qu'il passa encore au pays, Francesco alla plusieurs fois à la vigne et rapporta à Gavina des nouvelles de Luca et de sa mère. Elle le recevait parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, mais son accueil était presque hostile, et toute la bonté, la gentillesse, la gaieté de l'étudiant se brisaient contre sa maussaderie, comme le flot contre les écueils.

— Luca va bien, à présent, et recommence à prendre de bonnes résolutions, — lui annonça-t-il, quelques minutes avant son départ. — Mais... pour combien de temps?... Il faudrait le mettre dans une maison de santé, l'obliger à suivre un régime...

— Il n'y consentira jamais, — répondit Gavina, — et ma mère non plus.

— Et vous, que ferez-vous?

— Moi? Ce que j'ai fait jusqu'ici.

— Il faut penser à changer d'existence.

— Pourquoi? Je suis contente de la mienne, et je ne pense pas à la modifier...

Elle y pensait, au contraire; mais l'idée de se marier, et surtout avec un garçon comme Francesco, qui n'était ni beau, n religieux, ni de bonne famille, lui répugnait. Et pourtant i fallait agir : elle le savait, tout comme celui qui fait un rêv épouvantable, en ayant vaguement conscience de rêver, et qu cherche à se réveiller pour se délivrer du cauchemar. Les paroles de Francesco lui restèrent gravées dans la mémoire.

« Pour combien de temps?... » se demandait-elle aussi, et toutes les nuits, elle rêvait que Luca était repris par le délire et elle croyait revoir le regard soupçonneux de sa mère...

Un jour, avant que Luca et madame Zoseppa eussent quitté la vigne, zio Sorighe vint se proposer de nouveau comme gardien.

Il était absolument le même que sept ans auparavant, et i portait le même sac avec lequel Gavina l'avait vu parti comme un chemineau.

— Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps-là? — demanda Paska.

— J'ai vécu comme un rentier... Il y a six ans, je suis entré au service d'une riche veuve qui a tenu à m'épouser malgré l'opposition de sa fille déjà mariée. Mais, il y a deux mois, Lussulja, ma femme, est morte. Ma belle-fille ne faisai que m'insulter : alors j'ai repris mon sac, j'ai secoué les semelles de mes souliers sur le seuil, et je me suis remis en route... Qui sait?... qui sait?...

— Qui sait si vous ne trouverez pas quelque autre veuve Seulement, choisissez-en une qui n'ait pas d'enfant! — di Gavina.

Il lui tendit la main en répétant son ancien refrain, mai d'un ton mélancolique :

— *Dami sa manu, bellita, bellita...*

Les jours suivants, il frappa à toutes les portes de la petit ville pour demander de l'ouvrage : personne ne voulait de lu parce qu'il était trop vieux, et, le soir, il revenait près d Paska, s'asseyait dans un coin de la cour, chantonnait e bâillait.

Un soir, elle lui donna un pain d'orge : il le prit et se mit pleurer.

— Un homme comme moi, un homme de talent... un qui aurait pu vivre comme un seigneur... en être réduit là!

Et ses larmes tombaient sur le gros pain bis, comme des gouttes de pluie sur les feuilles sèches. Naturellement, la vieille servante pleura aussi.

Mais, le lendemain, il revint avec une bonne nouvelle :

— Le chanoine Felix, Dieu le bénisse! m'a fait avoir la place de gardien de la chapelle de San Teodoro. Tu sais où elle est? Pas loin de notre pays, dans la montagne : la fête a lieu en juin... Vous viendrez me voir? Je vous ferai cuire des fèves avec de la menthe sauvage... Bon! je vivrai comme un ermite, et je prierai toujours pour mes bienfaiteurs... J'ai l'idée que c'est Pilimeddu[1] qui m'a fait obtenir cette place.

— Comment! Priamo est revenu? — s'écria Paska.

— Hier, oui. Je le reconnaissais à peine : il a l'air d'un évêque, tant il est devenu beau et sérieux!... Maintenant il va recevoir les ordres : c'est pour cela qu'il est revenu. Il viendra sûrement vous voir...

En effet, un peu après midi, en fermant les fenêtres du second étage, Gavina vit Priamo debout devant la porte du chanoine Sulis. Il avait vraiment l'air d'un élégant *monsignore*, et sa soutane et sa pèlerine luisaient comme du satin ; mais son visage, plus pâle que de coutume, d'une pâleur maladive, rappelait celui de certains condamnés sortant de prison après avoir subi leur peine.

Comme il regardait les fenêtres du rez-de-chaussée, Gavina put le voir sans être vue ; mais son cœur battait à se rompre, et, pour se calmer, elle dut s'asseoir sur une marche de l'escalier.

« Il va venir! il va venir!... Comment faire?... Je lui ferai dire par Paska qu'il n'y a personne », pensait-elle. Mais soudain elle releva fièrement la tête, et, parlant à haute voix :

— Pourquoi aurais-je peur?

Elle bondit sur ses pieds, alla dans sa chambre, se coiffa, changea de robe. Mais elle ne se faisait pas belle pour lui, non ; par instinct de dissimulation, elle voulait même changer d'aspect : elle voulait lui paraître tout autre que d'habitude, de même qu'elle voulait lui cacher ses pensées intimes.

1. Diminutif de Pilimu (Priamo).

Un coup violent frappé à la porte la fit tressaillir. Paska, occupée dans le potager, sans doute, n'ouvrit pas ; un second coup retentit, et Gavina, croyant que c'était le facteur, descendit en courant.

Elle trouva Priamo devant la porte. Calme, presque indifférent, son manteau roulé sur son bras, il lui souhaita le bonjour comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Ils entrèrent dans le salon.

— Comment va Luca ?

— Pas très bien : il est à la vigne avec ma mère.

Le mot « vigne » les fit rougir tous les deux. Alors il la regarda, de son air sombre et avide à la fois, et elle eut presque peur.

— Je vais dire à Paska d'apporter le café, — reprit-elle en se reculant.

Et elle glissa, leste et silencieuse, le long du mur, sortit, rentra, laissa la porte ouverte.

Il se tenait devant la console, et, quand ses yeux se fixèrent de nouveau sur ceux de Gavina, ils étaient pleins de larmes ; et elle eut l'impression de se trouver devant un Priamo qu'elle ne connaissait pas encore, un Priamo timide et malheureux.

— Tu as peur de moi ? — lui demanda-t-il d'une voix qui tremblait d'ironie et de douleur. — Pourquoi es-tu allée appeler Paska ? As-tu peur que je veuille t'embrasser ?... Oh ! ce n'est pas la peine d'embrasser une personne qui n'aime pas... Et toi, tu n'aimes pas, tu ne peux pas aimer : tu n'as pas de cœur.

Rassurée, elle le regarda bien en face, avec des yeux étincelants de fierté :

— Tu ne sais pas ce que tu dis, Priamo !

— Je dis ce que tu me fais dire. Si tu voulais que je parle autrement, tu n'avais qu'à agir autrement.

— J'agis comme je crois que c'est mon devoir...

— Ton devoir ? — éclata-t-il alors, en se penchant un peu et en s'avançant comme pour s'élancer sur elle. — Tu parles de devoir, toi ?... Sais-tu seulement ce que c'est ?... Tu parles et tu agis comme on t'a enseigné à le faire.

Il se redressa de toute sa hauteur, s'arrêta frémissant devant elle, et continua :

— Si ton confesseur te disait que ton devoir est de tuer, de jurer le contraire de la vérité, de te suicider... tu le ferais. Voilà comment tu le comprends, ton devoir.

— Mon Dieu, comme tu es!... Comme tu es devenu!... — balbutia-t-elle, plus étonnée qu'offensée.

Alors il la saisit par les poignets, avec ses mains blanches, maigres, tenaces comme celles d'un malade pris de convulsions.

— Je suis devenu ce que tu m'as fait devenir... J'ai bien des choses à te dire, vois-tu... Il faut que je te les dise : c'est pour cela que je suis revenu... Je n'ai rien oublié, moi... et je veux lutter encore...

— Laisse-moi! — dit-elle, toute frémissante de rage et d'amour. — Je n'ai rien de commun avec toi... J'étais une enfant alors... Je ne savais pas, je ne comprenais pas.

— Mais aujourd'hui tu comprends?... Tu comprends que je ne peux pas vivre sans toi?... Le comprends-tu?

— Lâche-moi! — ordonna-t-elle en se débattant ; puis elle se fit suppliante : — Lâche-moi, Priamo! voilà Paska.

Et lui, comme excité par le danger d'être surpris, il se pencha sur elle et l'embrassa ; et il eut à peine le temps de la quitter et de s'asseoir, quand Paska entra, portant un plateau.

— Par ma foi, si je t'avais rencontré dans la rue, je t'aurais pris pour un prêtre du continent! — s'écria la servante en s'approchant, puis en s'éloignant de lui pour mieux l'examiner.

Il rit nerveusement :

— Pourquoi donc? Les prêtres du continent sont-ils plus beaux que les Sardes?

— Mais... je crois!...

— Ils sont beaucoup plus vilains, au contraire!... J'en rencontre un, souvent, avec un costume si sale et si usé qu'il me fait pitié...

— Est-ce qu'ils sont si malheureux? — demanda Paska, étonnée. — Ils auront donné aux pauvres tout ce qu'ils avaient... Et toi, comment vas-tu? Je te trouve un peu maigre...

Elle regardait les mains du jeune homme, qui tremblaient en prenant la tasse sur le plateau. Il pensa : « Elle a dû s'apercevoir de quelque chose... Maintenant elle veillera... »

— Il faut que je te parle, — dit-il à Gavina dès que la

vieille s'en alla. — Il le faut... il le faut absolument. Cette nuit, à onze heures, je serai devant ta porte... Tu pourras me recevoir?

— Va-t'en! Et ne reviens pas : je ne te recevrai plus, — répondit-elle en se cachant la figure entre les mains. — Va-t'en!

Il se leva, roula son manteau sur son bras, prit son chapeau, et, se courbant devant Gavina :

— Si tu ne me reçois pas, cette nuit, je me tuerai sous tes fenêtres.

Aussitôt seule, elle se jeta sur le canapé en pleurant amèrement. Elle mourait de honte, de terreur, de remords; elle regrettait de n'avoir pas chassé brusquement Priamo, et elle était résolue à ne plus le revoir; et elle éprouvait en même temps une sorte d'ivresse en pensant qu'il l'aimait avec tant de passion : ils étaient tous les deux restés les mêmes, en dépit des années écoulées, de leur long éloignement, de leur vie différente, — et ils s'aimaient encore.

Elle comprenait cela; et elle comprenait vaguement qu'elle aimait Priamo à cause de ce qu'il était, à cause de l'horreur qu'il lui inspirait, à cause de l'obstacle qui les séparait, mais surtout parce qu'il représentait pour elle le monstre charmant qu'elle cherchait sans cesse à éviter : le péché.

Cependant, peu à peu, elle fut dominée par la crainte qu'il ne se tuât réellement devant sa porte. Que faire?... A qui demander conseil?... Elle se rappelait ses paroles : « Ton devoir?... si on te disait que ton devoir est de tuer, tu tuerais... » Elle se leva fièrement, et se répéta encore une fois qu'elle était bonne, consciencieuse, fidèle à ses engagements. Elle n'avait pas besoin de conseils.

— Mon devoir? je le connais, — déclara-t-elle bien haut, en fronçant les sourcils.

Et elle alla à sa fenêtre, et se tint droite et sévère en face des montagnes couvertes de vapeurs et comme plongées dans un rêve ardent... Oui, la nature aussi rêve, et les plus âpres montagnes se laissent caresser par le vent du midi : l'âme qui a appris à haïr la vie est plus aride que les montagnes les plus désolées...

Gavina repoussa l'impression agréable que le langage et le

baiser de Priamo lui avaient laissée, et elle sentit qu'il se passait en elle une chose monstrueuse : elle était presque heureuse d'aimer, pour avoir la satisfaction d'étouffer son amour.

Elle résolut de recevoir Priamo. Elle était forte : que pouvait-elle craindre ? Pendant le reste de la journée, elle prépara les phrases qu'elle dirait, les affilant comme des armes ; et elle croyait être calme et froide, tandis qu'elle avait l'obsession du sacrifice.

« Je souffrirai : tant mieux! — pensait-elle. — Peut-être qu'il m'insultera, peut-être qu'il me tuera!... Ah! s'il faisait cela!... »

Et comme un reste du délire barbare des martyrs chrétiens se réveillait en elle.

Mais, à mesure que l'heure approchait, Gavina se laissait aller à une profonde tristesse. Les cris et les éclats de rire des vauriens montaient de la cour de la tante Itria ; puis les bruits s'éteignirent, et les heures sonnées par l'horloge de la cathédrale retentirent seules dans la nuit avec des sons grêles qui avaient quelque chose de vivant, comme les cris lointains d'un être mystérieux qui se plaindrait de la longueur du temps.

Étendue sur son lit, Gavina se répétait les phrases préparées pour Priamo. A onze heures, elle glissa en bas du lit, se pencha par la fenêtre, et, pendant un instant, elle eut une espèce d'hallucination : dans le cercle de lumière rougeâtre du réverbère à pétrole qui était à la grille d'Elia, elle crut voir deux personnes, une jetée par terre et une autre debout à côté de la première, et elle s'imagina que Priamo avait déjà mis à exécution sa triste menace. Mais bientôt la personne vivante releva la tête et fit quelques pas : l'ombre disparut.

Gavina descendit et ouvrit la porte. Priamo était en habits laïques, et elle, qui n'avait pas prévu cela, s'en trouva gênée rassée.

Une lampe brûlait dans le salon, et tout était calme et silencieux : les livres, penchés les uns sur les autres, dormaient sur les rayons, et la petite Vénus inclinait la tête, vaincue par le sommeil.

Il n'y avait là rien de dramatique, mais Priamo, intimidé par l'austérité de cette pièce, marcha sur la pointe des pieds, posa son chapeau sur la console, et demanda tout bas :

— Paska dort?

Gavina le regarda, vit qu'il était très pâle, avec les lèvres blanches et le front mouillé de sueur, et elle se sentit aussitôt plus forte que lui.

— Paska sait que je te reçois, — répondit-elle à voix haute.

— Ce n'est pas vrai... Mais tu n'as certainement pas peur! dit-il d'un ton ironique.

Et, sur-le-champ, il parut regretter ces mots-là, et se mit à parler rapidement, comme s'il avait hâte de s'en aller.

De temps en temps, il faisait un geste avec les deux mains, ayant l'air de chercher les pans de son manteau, qu'il ne portait pas.

— J'ai bien des choses à te dire, mais je serai bref... Je ne t'ai pas écrit, parce qu'il est inutile de t'écrire, à toi... Tout d'abord il faut que je te pose cette question... *Dois-je* recevoir les ordres, Gavina? le dois-je?... Il est encore temps... Réponds-moi. Pense que c'est de toi que dépend... que dépend... tout... tout...

— Oui! — répondit-elle avec énergie, avant même qu'il eût achevé sa phrase, — tu dois recevoir les ordres.

Il s'essuya le front avec la paume de la main.

— Penses-y bien, Gavina, penses-y!... je n'ai aucune vocation, tu le sais. On m'a conduit jusqu'où j'en suis, comme un poulain que l'on dresse... Peut-être m'a-t-on demandé quand j'étais enfant : « Veux-tu être prêtre? » Moi, j'ai peut-être répondu : « Oui. » Et l'on m'a pris au mot... Seul, un autre « oui » pouvait et peut encore aujourd'hui rompre le mauvais sort : le tien... Dis-le-moi ce « oui », Gavina! mais pas celui que tu as prononcé tout à l'heure...

— Quel autre donc?

— Tu le sais bien, tu le sais bien... Oui : que tu m'aimes...

Alors elle prononça les paroles qui, depuis tant d'heures, lui bourdonnaient dans la tête :

— Je ne t'aime pas. Je n'aime personne.

— Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!... On t'a enseigné à dire cela, mais ce n'est pas vrai. Tu m'aimes : sans quoi, tu ne m'aurais pas ouvert la porte, cette nuit... Je sais tout : ne me prends pas pour un imbécile. Je te connais, moi! Tu as

peur... tu veux sauver mon âme. Tu n'as que cette idée-là... C'est ridicule! Mon âme est déjà perdue...

— Et alors?

— Alors? Tu m'as perdu... Tu m'as perdu! Le sais-tu aussi, cela? Pourtant... dis-moi encore trois fois que te ne penses plus à moi, et puis je te dirai, à mon tour...

Il se rapprocha d'elle, mais se recula bien vite : il craignait, apparemment, de la toucher :

— Répète-le donc!

— Mais qu'ai-je besoin de le répéter? Non, je ne pense plus à toi : je ne pense à personne, je ne serai jamais à personne. Cela te suffit-il?

— Eh bien, je te dirai, Gavina, que tu mens aussi à toi-même. Tu es victime de tes illusions. Le temps te le prouvera, tu verras... Rappelle-toi mes paroles : le temps te prouvera que ton âme n'est que mensonge, comme tout ce qui est l'objet de ta croyance... Dieu... le Ciel... l'Enfer.

Atterrée, elle couvrit avec les deux mains son visage rouge de fureur.

— C'est toi qui n'es que mensonge. Oui, toi!... Pourquoi te fais-tu prêtre?

— Précisément parce que je ne crois pas et que je n'espère pas. C'est un métier comme un autre; et mes parents me l'ont imposé parce qu'ils le trouvaient relativement lucratif.

— Tu me fais pitié, va!... Si ton oncle t'entendait...

— Ah! vraiment? — reprit-il, le visage si pâle et les yeux si sombres et si ardents qu'en le regardant Gavina repensait à Lucifer, l'ange du mal. — Si ton confesseur m'entendait, hein?... s'il m'entendait!... Il dirait : « Ainsi donc le sacrifice de Gavina a été inutile... nuisible, même... »

— Je te répète que je n'ai fait aucun sacrifice... D'ailleurs il y a bien d'autres femmes dans ce monde... Je veux vivre seule, indépendante. Que t'importe le reste?

— Si j'avais été capable d'aimer d'autres femmes, je ne serais pas ici...

— Et puis, raisonnons! — poursuivit-elle, sans faire attention à cette dernière phrase. — Tu dis que tes parents veulent te forcer à être prêtre parce que c'est un métier lucratif... Mais, moi, ne suis-je pas riche? N'aurait-il pas mieux valu...

— Mes parents, mes parents! Ce n'est pas eux qui nous ont séparés : ils ne savaient rien. Ce sont les autres... ceux que tu connais bien... C'est eux qui t'ont suggestionnée, qui nous ont séparés, parce qu'ils ont la haine de tout ce qui est la vie, l'amour...

— Ce n'est la peine de continuer : tu ne raisonnes plus, je ne te comprends pas... — dit-elle, découragée. — Finissons-en, finissons-en!... Un jour, tu riras de toi, de moi, de cette aventure... Tâche de réfléchir : tu verras que ta rage, tes soupçons, ta folie, tout cela passera. Tu retrouveras la foi, tu seras un bon prêtre... tu seras heureux... Eh bien! qu'est-ce que tu as, maintenant?... Mon Dieu, mon Dieu... mais, Priamo!...

Le coude appuyé sur la console, le visage sur le dos de la main, il sanglotait éperdument; et la petite Vénus, la tête penchée, semblait regarder avec chagrin et avec curiosité l'homme qui pleurait d'amour à ses pieds.

Il murmura :

— Heureux... heureux!... je serai heureux!... Tout est fini, je le vois bien : tu raisonnes, toi... tu n'aimes pas, toi...

Elle finit par avoir un accès de douleur : elle sentit qu'elle mentait, et qu'il ne s'en apercevait pas... Elle sentit qu'en ce moment leur lien se rompait, et, elle aussi, pendant un instant, elle eut le désir instinctif de le renouer : il lui suffisait de tendre la main, de prononcer un seul mot. Mais elle ne tendit pas la main, et ne prononça pas le mot : elle resta inébranlable, tandis que Priamo pleurait et débitait des choses incohérentes.

— J'ai toujours espéré en toi, Gavina... Quand je t'écrivais et que tu ne me répondais pas, je me disais : « Elle a juré de ne jamais se marier : je pourrai penser à elle, et elle pensera à moi... » A Rome, ton image me suivait partout comme mon ombre. Vers le soir, je regardais le Tibre éclairé par des milliers de lumière, et je me disais : « Cette eau-là va se jeter dans la mer, et peut-être qu'elle rencontrera l'eau de notre torrent. Pourquoi Gavina et moi ne devrions pas nous rencontrer aussi?... » Dès que je voyais quelque chose de beau, je songeais à toi. Quand je sortais et que je voyais la foule, les femmes, les fleurs, la lumière des lampes électriques, les voi-

tures avec des personnes élégantes qui allaient se divertir, j'avais des envies folles, pas pour moi, mais pour toi. Je me disais : « Gavina est enterrée là-bas, au lieu d'être ici avec moi, et je suis trop pauvre pour la sortir de son trou... » Et il me venait l'idée de quitter le couvent, de chercher une place... J'ai même cherché, mais je n'ai pas trouvé... Et je t'envoyais des cartes postales, dans l'espoir que la vue de Rome t'exalterait... Un jour, on m'annonça que tu voulais te marier : alors je devins presque fou... Ah! tu ne t'endormais pas comme je le croyais : tu voulais donc vivre!... C'est pour cela que je suis venu... Mais je m'aperçois maintenant que je me suis trompé. Tu n'aimeras pas ; tu n'es pas capable d'aimer et de vivre... Il n'y a que cela qui me console : tu vivras seule... Et moi, je vivrai seul.

— Oh! quant à cela, tu peux être tranquille! — dit-elle en se levant. — Et puis en voilà assez!... Va-t'en, va-t'en!

Et elle fut surprise de voir qu'il lui obéissait : il s'en allait. Il était comme un homme ivre. Il prit son chapeau, regarda vaguement autour de lui, et, avant d'être au bout du corridor, il tituba deux fois.



Tout semblait donc fini.

Après cet entretien nocturne, elle alla se confesser, et, cette fois, elle le fit presque avec orgueil; mais le chanoine Bellia, dont la tristesse et la rigidité croissaient au cours des années, l'accueillit mal, lui disant qu'il faut éviter les occasions, car bien souvent nous affrontons le péché avec l'apparente résolution de le surmonter, tandis que nous sommes, au contraire, poussés par un occulte désir d'y succomber.

Et elle devint aussi sombre et aussi triste que son confesseur. Elle se rappela qu'en attendant Priamo elle s'était avoué à elle-même qu'elle l'aimait encore, et qu'elle avait été émue de le voir pleurer. Oui, le chanoine Bellia avait raison! Elle se promit de se surveiller pour vaincre aussi « l'occulte désir » de pécher.

Accoudée à la fenêtre qui donnait sur le jardin, elle se livrait

à des réflexions toutes nouvelles. L'automne s'avançait, ni plus beau ni plus laid que les années précédentes ; mais elle le trouvait plus doux et plus mélancolique parce qu'elle sentait une subite affinité entre elle et la nature. Elle vieillissait, lui semblait-il, et quelque chose jaunissait en elle, comme les feuilles dans le jardin. Tout mourait ou se flétrissait de même autour d'elle : sa mère, Paska, Luca, les voisins... Mais c'était une vieillesse paisible, tranquille, un lent déclin de la vie...

Le jour de la Toussaint, zio Sorighe, venu en ville « pour affaires », lui apporta une brassée de feuillages et de fleurs de clématite : elle reçut ce cadeau avec défiance, et emporta les fleurs dans la cour, en disant qu'elle voulait en faire un bouquet pour la tombe de son père.

Quand elle fut seule, elle dénoua le paquet, et, à l'intérieur, elle trouva un billet de Priamo : il lui annonçait, tout simplement, qu'il devait être ordonné dans cinq jours. Elle fit son bouquet, prépara les petites lanternes de couleur à déposer sur la tombe, et pleura : elle croyait pleurer en se souvenant du cher défunt, et elle ne s'apercevait pas, ne voulait pas s'apercevoir que c'était aussi pour tout ce qui était mort en elle.

La nuit venait. Les cloches sonnaient le glas, avec des appels graves et lugubres, auxquels répondaient au loin d'autres cloches dont les coups résonnaient comme le galop d'un cheval sur un pont métallique. Peut-être les morts galopaient-ils dans la nuit violacée, parmi les nuages couleur de schiste ; les vivants oubliaient et pensaient à s'amuser. Des groupes de gamins et de fillettes parcouraient les rues, frappaient aux portes des gens à leur aise, demandaient le *morto-morto* en tendant leur tablier, — dans lequel une aimable servante, ou une gracieuse dame, versait des fruits secs, des petits pains au raisiné, ou, pour rire, des pommes de terre et de la sciure.

Par ordre de sa maîtresse, Paska préparait derrière la porte une corbeille d'amandes et une écuelle pour les distribuer, tandis qu'on entendait dans la rue des éclats de rire enfantins, et que, de temps en temps, la main de fer cognait à grands coups sur la porte.

— Vous nous le donnez, le *morto-morto*, zia Paska?

— Je vais vous donner le *vivo-vivo* avec mon balai, si vous continuez à faire ce tapage-là !

Elle ouvrait : les gamins se sauvaient, puis, ne voyant pas le balai, ils se rapprochaient, la casquette à la main :

— Donnez, donnez, zia Pà!... Mettez cela dans ma casquette... Oh! rien qu'une écuelle?... Et à moi, non?... Encore une écuelle : vous en récoltez tant, d'amandes!

— Ah! tu le sais bien, petit maraudeur! Tu en as croqué plus d'une.

— Et vous, zia Pà, est-ce que vous n'avez plus de dents pour les manger?... plus du tout?...

Plus tard passèrent des femmes du pays, puis les sacristains de la cathédrale, qui tiraient derrière eux des chevaux chargés de sacs, et, de temps à autre, agitaient une sonnette. Ceux-là, il fallait les bien traiter, et après les amandes, ils reçurent un pain blanc, des gâteaux et des figues sèches.

Les sacristains étaient à peine partis, quand Paska dut ouvrir de nouveau, et elle se fâcha en voyant encore les gamins avec leurs casquettes. Cette fois, ils ne demandaient pas d'amandes : ils riaient, mais en se serrant les uns contre les autres, un peu effrayés, et ils annonçaient le passage d'un mort.

— Mais un vrai, zia Pà!... Attendez, attendez! Il est tout blanc... Sauvons-nous!

Ils se sauvèrent, pendant qu'au bout de la rue apparaissait un fantôme qui portait une musette en toile blanche enfilée à son bras. Paska fit un geste de conjuration, mais le fantôme s'approcha tout de même, et lui dit d'une voix lamentable :

— Quelque chose pour un pauvre mort, s'il vous plaît! Ne serait-ce qu'un verre de vin...

— Ah! c'est toi, Francesco Faïs... Que le bon Dieu te bénisse! tu m'as fait une peur!... Entre.

Il ne se fit pas prier. Luca, Gavina et madame Zoseppa finissaient de dîner : ils étaient tristes et avaient l'air de songer à leurs morts; mais, dès qu'ils virent le fantôme, ils s'égayèrent, et la figure abrutie de Luca rayonna de joie. Francesco enleva de dessus sa tête le coin du drap qui lui enveloppait le corps et regarda Gavina.

— J'avais une petite affaire à régler en ville : c'est pourquoi j'ai passé par ici; je pars demain, — dit-il en souriant.

Elle pensa aux affaires que zio Sorighe prétendait avoir, lui aussi, à régler en ville, et se mit à rire dédaigneusement. Francesco s'assit à côté de Luca, prit le verre que lui offrait madame Zoseppa, et, se tournant vers Gavina :

Salute, o genti umane affaticate!
Nulla trapassa e nulla può morir [1]...

— Tout trépasse, — corrigea Gavina.

— Nous mourrons tous, — ajouta la veuve, qui ne comprenait pas bien les vers récités par le fantôme, et qui cependant lui répondait avec empressement.

Francesco étant parti, Gavina s'en alla dans la cour, prit les restes de clématite et s'y cacha le visage. Que lui voulait Francesco Faïs? Il était vraiment un fantôme pour elle.



Sur la petite place de la tante Itria, le vieux brave racontait ses histoires, les jeunes gens riaient, et seul le fils de la veuve médisante, qui était revenu de la relégation, — « de l'exil », disait poétiquement sa mère, — se permettait de le contredire.

Et, un soir, à propos d'une histoire racontée par le vétéran, l'ancien forçat et l'un des cordonniers jouèrent du couteau. Le cordonnier mourut de ses blessures; le fils de la veuve retourna en prison.

Du haut de sa fenêtre, Gavina entendait la veuve maudire le sort, et voyait la vieille mère aveugle du pauvre cordonnier passer en rasant les murs, les mains tendues en avant; mais elle était trop indifférente à toutes choses pour pouvoir s'intéresser aux misères d'autrui.

De jour en jour, elle perdait le goût de la vie; et son âme s'atrophiait comme un membre dont on ne se sert pas. Elle ne semblait se réveiller que pendant les crises du terrible mal qui affligeait Luca : son âme alors redevenait fière et vigilante, comme si la douleur seule lui montrait la raison de vivre... Il n'y avait que cela de vrai et d'utile, pour elle; son monde

1. A votre santé, hommes fatigués!
Rien ne trépasse et rien ne peut mourir...

devenait de plus en plus misérable et mort, et, dans ce monde froid et terne comme celui de la lune, elle vivait seule avec sa douleur.

Les journaux et les cartes postales que Francesco Faïs lui envoyait de Rome, — il avait obtenu là-bas la fonction de suppléant dans les hôpitaux, — cartes où il y avait les mêmes fontaines, les mêmes ruines, les mêmes jardins qu'elle avait déjà vus autrefois sur celles de Priamo, ne parvenaient pas à la tirer de son engourdissement.

Certains soirs, elle descendait encore à la fontaine, en compagnie de Michela, et elles parlaient de Francesco et de Priamo, mais avec autant d'indifférence que du chanoine Bellia et du chanoine Felix. Un soir, pourtant, elle remarqua une chose étrange : Michela, quand elle parlait de Priamo, avait l'air gênée.

— J'ai été à la messe à la cathédrale, et il a chanté l'Évangile selon saint Luc. Mais sais-tu qu'il a une voix merveilleuse?... Il y avait des femmes qui pleuraient.

Gavina ne répondit rien ; mais, le dimanche suivant, elle alla à la grand'messe, célébrée par Priamo.

Pendant qu'il psalmodiait, toutes les femmes tenaient les yeux fixés sur lui, comme fascinées par sa belle et puissante voix de ténor. L'orgue jouait : *Va pensiero*... Et le vieil évêque, pour qui la voix de Priamo avait été une révélation, écoutait sans remuer les paupières, immobile dans sa chape d'or, pareil à une idole à qui le chant mélodieux et la musique nostalgique remémoreraient les contrées où jadis on l'adorait.

Gavina écoutait, le visage entre les mains, et avait bien de la peine à retenir ses larmes : elle se rappelait la vigne, le daim, les crépuscules d'automne, le chant du berger errant dans le maquis, et elle se demandait le motif de son émotion, et, en le découvrant, elle s'irritait. Elle releva fièrement la tête, et vit Michela qui s'essuyait les yeux avec le coin de son mouchoir...

Et il advint que bien des femmes, des dévotes, qui jusqu'alors n'avaient jamais regardé Priamo, s'éprirent de lui après l'avoir entendu chanter. Michela rougissait en parlant de lui, et, un jour, vers la fin de février, pendant qu'elles descendaient la ruelle, Gavina et Paska rencontrèrent Priamo devant la

maison du paysan, et virent que Michela se retirait vivement de la fenêtre.

Gavina en eut froid dans le dos : elle passa son chemin. sans inviter Michela à l'accompagner, et il lui sembla qu'elle descendait dans un lieu sombre et glacé, tandis que la magnifique vallée, au contraire, n'avait jamais été plus belle, d'une beauté pure et douce. L'hiver avait rafraîchi la couleur des roches ; les plants d'oliviers apparaissaient au loin comme des touffes argentées sur le fond brun des coteaux labourés, et des montagnes glissaient mille petits ruisseaux silencieux, étincelants parmi la verdure de l'herbe déjà haute. Le torrent bouillonnait en bas, au fond de la vallée, entre les pêchers et les amandiers en fleurs ; et tout était pur, jeune et frais sous ce grand ciel clair, à l'horizon duquel se profilaient mollement les cimes des montagnes encore blanches de neige.

Gavina marchait en rasant le parapet, et, dans son trouble, se rappelait les nuits d'été, les feux des défricheurs, les récits de Michela ; et, au lieu du paysage frais et pur, elle voyait une vallée sombre, fantastique, couverte d'ombres informes et de lueurs sanglantes.

Michela aussi péchait, et, au lieu de se sauver, Priamo s'enfonçait de plus en plus dans l'abîme !...



La veuve médisante fut la première à faire courir le bruit que des relations intimes existaient entre Michela et Priamo, et elle ajoutait que la fille du paysan était presque toujours seule à la maison et pouvait recevoir librement qui bon lui semblait. Le chanoine Sulis soufflait comme un bœuf, rabrouait la veuve, mais ensuite il donnait un coup d'œil à sa soutane graisseuse et disait :

— Il est trop élégant, trop élégant, ce garçon-là. Il porte de la soie et des rubans comme une femme : que Dieu lui soit en aide !

Gavina traitait avec mépris Michela, tout en s'obstinant par orgueil à la croire innocente :

« Non, elle n'est pas de la même race misérable que ses voi-

sins; elle ne peut pas être menteuse et corrompue : autrement. je ne l'aurais pas choisie pour amie!... »

Mais, un jour, Francesco Faïs lui envoya une revue contenant un article de lui sur certains phénomènes hystériques qu'il avait observés chez les femmes d'un petit pays sarde où régnait une espèce d'épidémie religieuse. Ces femmes avaient d'étranges visions érotico-mystiques; quelques-unes se croyaient possédées du démon, d'autres *voyaient* des saints et des anges.

Pour la première fois de sa vie, Gavina soupçonna la vérité : elle comprit que Michela avait le cerveau malade. Mais il y a des vérités qu'il est pénible de découvrir. Elle devint mélancolique et irritable; elle se mit à tourner Michela en dérision. si bien qu'un jour celle-ci pleura devant elle en criant :

— Tu crois aux calomnies, toi! Eh bien, pour te prouver qu'on se trompe, je t'annonce que je suis décidée à me marier. J'ai un prétendant, un paysan comme mon père. J'accepterai sa demande... Mais, afin que tu sois plus sûre de moi, je te dirai pourquoi Priamo vient chez nous...

— Moi? je ne sais rien de ce qui se passe chez toi ni chez les autres.

— Ne parle pas avec tant de mépris!... Tu le sais, au contraire. qu'il vient me voir... Il vient pour me parler de toi : est-ce que je peux le chasser? Il pleure comme un enfant et dit qu'en étant près de moi il lui semble qu'il est près de toi... Est-ce que je peux le chasser?

Gavina sourit dédaigneusement; mais le cœur lui battait fort, de peur et d'angoisse.

« Il pense à moi, toujours, toujours! » — se disait-elle, et quand, à l'église, elle écoutait la voix claire et mélodieuse de Priamo, elle avait un léger frisson : la voix retentissait comme une cloche d'argent parmi le chœur grave et somnolent des chanoines; et elle paraissait venir de loin, de la vallée fleurie sur laquelle donnaient les fenêtres à vitraux de la vieille cathédrale. Et, tandis que les voix des chanoines grondaient à propos de lieux ténébreux où tout était mort et douleur, la voix éclatante répétait un chant de vie et d'amour. Et Gavina se répétait : « Il pense à moi... »

Lorsqu'il passait devant ses fenêtres, elle ne se retirait pas,

mais restait à écouter le bruissement de la soutane et le grincement des souliers du jeune prêtre...

Un jour, à la fin de mai, il fit une visite à madame Zoseppa; et, quand il s'en alla, il laissa dans le salon une odeur de « foin coupé » qui troubla Gavina. Elle se mit à la fenêtre, et entendit qu'il repassait dans la rue, où il n'y avait personne à cette heure du crépuscule. Elle ne s'éloigna pas, et, lui, en rasant le mur, il lui jeta une rose qu'il tenait à la main.

Elle saisit la rose et l'approcha de ses lèvres; mais soudain elle frémit d'horreur, elle eut peur et honte d'elle-même... Ah! le drame n'était donc pas fini, peut-être même pas commencé!

« Demain... demain matin, il faudra me confesser », pensa-t-elle.

Et, comme elle faisait souvent, elle alla prier Michela de l'accompagner le lendemain, de bonne heure, à l'église.

La nuit venait : la ruelle était déserte, et de la vallée montait une odeur d'herbe et de genêts en fleurs. Chez Michela, les fenêtres étaient closes, mais par la porte ouverte on voyait de la lumière dans la cuisine. Peut-être Michela était-elle allée chez une voisine : en attendant qu'elle revînt, Gavina entra dans la cuisine et s'assit auprès de la porte.

Au bout d'un instant, on entendit dans l'escalier extérieur, qui descendait du premier étage à la cour, un frou-frou de jupes, un grincement de souliers... puis la voix de Priamo... le bruit d'un baiser...

Gavina bondit, épouvantée, et s'agrippa à la porte pour ne pas tomber évanouie : elle étouffait, se sentait défaillir... Heureusement, Michela remonta dans sa chambre et Gavina put s'en aller sans être vue.

Elle ne retourna plus chez Michela, et elle lui fit savoir que leur amitié était à jamais rompue...

C'est en vain que Michela fit part à ses voisines de ses fiançailles avec le jeune paysan : les gens continuèrent à jaser, et Gavina fut inexorable; elle refusa une lettre que lui écrivit son amie, et, un soir, elle annonça au chanoine Sulis qu'elle voulait quitter le pays et se faire religieuse.

— Pourquoi donc? pourquoi, pourquoi? — se mit-il à crier,

rouge de colère. — N'y a-t-il plus à manger ni à boire chez vous?... Et si vous voulez vous faire religieuse, ne le pouvez-vous pas en restant avec vos parents?

— Je ne peux plus sentir Luca... et lui ne peut plus me sentir.

— Toutes les familles souffrent de pareilles plaies, vous devez le savoir. Pourquoi donc le Seigneur nous a-t-il donné la force d'âme, si ce n'est pour supporter les adversités?... Si tu tiens à t'en aller, — conclut-il, en baissant la voix. — marie-toi. Ne tarde pas plus longtemps, marie-toi : c'est ta mission, si tu veux la comprendre: sinon...

— Taisez-vous! — s'écria Gavina, offensée — je ne vous ai jamais entendu parler ainsi.

Il continua de souffler et de grommeler. Elle le planta là, et pria Paska de l'accompagner à la fontaine : elle avait besoin d'air, elle suffoquait, il lui semblait que tout autour d'elle avait une odeur de tombeau.

« Moi aussi, j'ai tremblé quand il m'a jeté la rose, — pensait-elle, en se jugeant impitoyablement. — Qu'adviendra-t-il de moi, si je reste au milieu de ce monde-là?... »

Et, pendant que Paska remplissait sa cruche à la fontaine, elle regardait les montagnes bleues sur l'horizon lunaire, et, en écoutant le cri du coucou, pareil à un appel insistant, elle éprouva un désir sauvage : celui de grimper à travers les rochers, de se cacher dans le nid du coucou, de ne plus retourner parmi les hommes...

Elles ne s'arrêtaient plus en passant devant la maison de Michela, mais le souvenir de la malheureuse ne les quittait pas, et Paska ne parlait pas d'autre chose.

— Tu as bien fait de ne plus la laisser venir chez nous, cette figure de singe! — dit-elle à Gavina. — Moi, du reste, je n'ai jamais eu grande confiance en elle. Tu t'en souviens? Rappelle-toi comme elle parlait de Francesco Faïs... avec quelle effronterie!...

Au nom de Francesco Faïs, Gavina se secoua, et, un peu pour dépiter Paska, un peu pour fortifier une idée qui lui germait dans la tête, elle dit :

— Et pourtant, je finirai par devenir sa femme!... Il ne gagne pas grand'chose pour l'instant, mais qu'importe? Je suis

assez riche, moi... Nous vivrons tranquillement, mais loin, loin d'ici.

— Qu'est-ce que nous t'avons fait, enfant du bon Dieu? — demanda Paska, en s'essuyant les yeux. — Ah! non, tu n'épouseras pas le fils d'une ouvrière!

— C'est ce qu'on verra.

Et elle se mit à vanter celui qu'elle avait méprisé jusqu'alors et qu'elle voyait maintenant sous un jour différent, comme un libérateur, ou tout au moins comme un homme qui l'aiderait à se venger... Pendant ces longs crépuscules de juin, elle attendit de nouveau le facteur avec impatience...

Avec le retour des chaleurs, Luca était repris par son triste mal : le médecin ordonna de l'emmener à la campagne, et, si possible, dans la montagne. Mais, quand il s'agit de partir, le malade se tordit d'angoisse et de terreur.

— Je ne reviendrai plus ici, — gémissait-il, — je mourrai hors de la maison. C'est *elle* qui me chasse, pour me faire mourir plus vite... Vous voulez me conduire dans un lieu rempli d'insectes, de limaces, de vers; vous voulez me faire dévorer par les rats... Il me semble que je les sens, là... sur mes mains... Ah!...

Tandis qu'il se frappait les mains l'une sur l'autre, Paska cherchait à le calmer, en lui disant :

— Tu divagues : Gavina t'aime bien, c'est ta sœur... Veux-tu que je l'appelle? Elle te dira...

Mais il balbutiait, d'un ton suppliant :

— Non, non!... non, je te dis... ne l'appelle pas!... Si elle le pouvait, elle me tuerait d'un regard.

Gavina savait tout cela, et ce qui la contrariait le plus, c'est que les autres le savaient aussi.

Un jour, elle entendit les jeunes désœuvrés réunis sur la petite place l'accuser nettement d'avoir toujours maltraité Luca. La tante Itria la défendait en vain. La veuve médisante riait avec perfidie et disait :

— Que le diable les emporte, et laissez-les s'arracher les yeux entre eux!... N'y a-t-il que les pauvres qui doivent souffrir? Les riches aussi doivent racheter leurs péchés.

— Quels péchés peut-elle avoir commis, cette pauvre

enfant?... Tais-toi, langue infernale! — cria la tante Itria.

— Cette pauvre enfant?... Ha! ha! elle a trente ans, et elle n'a pas encore compris qu'il faut avoir un peu de charité chrétienne...

— Gavina, trente ans? Tu es folle!... Maudit soit le péché mortel!

— Elle est du même âge que Michela, — dit un des jeunes gens.

Au nom de Michela, ils se mirent tous à rire.

Alors la tante Itria se fâcha pour de bon, et haussa la voix. Mais Gavina ne voulut pas en entendre plus long : elle ferma la fenêtre et ouvrit celle qui donnait sur le jardin. La nuit était tiède et azurée, et il semblait que du haut de la montagne on pourrait toucher les étoiles; l'air était embaumé par les lis, et le hêtre fleuri, éclairé par la lune, faisait l'effet d'un énorme bouquet. Mais de la fenêtre voisine sortait la voix lamentable de Luca, et les éclats de rire des vauriens montaient jusque-là.

Gavina pleura de désespoir, se figurant qu'elle était assiégée, elle aussi, comme son frère, par des monstres fantastiques.

Il fallait fuir, — franchir la muraille des montagnes...



L'automne dorait de nouveau les vignes; et les broussailles du maquis reflétaient la couleur rouillée des petits nuages immobiles à l'horizon.

Assise sous le chêne, Gavina regardait au loin : de même que le ciel bleu, ses yeux étaient voilés de tristesse, et vainement elle s'efforçait de chasser ses souvenirs : ils l'assaillaient comme le vent assaillait le chêne, et ils pleuvaient sur elle avec les feuilles que le vieil arbre lui jetait sur les mains et sur la tête.

Comme autrefois, elle attendait un homme; mais elle n'avait plus, et n'aurait plus jamais, cette sensation de mystère et d'attente, éprouvée en ce jour lointain pendant que Priamo gravissait la côte... Elle le savait : et elle guettait devant elle, attentive et mélancolique, et lui semblait tel que cet horizon d'automne, encore bleu mais embrumé déjà et, çà et là, taché de rouille.

Quand Francesco arriva, pédestrement, couvert de poussière, et que, de la route, il lui fit le salut militaire pour lui montrer qu'il n'était pas fatigué, elle se rappela *l'autre*, et se raidit. Francesco n'était nullement changé, et il portait les mêmes vêtements peu élégants de l'année passée, le même pantalon bleu marqué aux genoux, la même cravate noire flottante qui pâlissait encore la pâleur de son visage.

Elle lui tendit la main sans se lever et lui demanda :

— Vous avez vu Luca? Vous a-t-il dit qu'il a été bien malade?

Il la regardait fixement et cherchait en vain à dominer son émotion; il souriait en montrant toutes ses belles dents, mais haletait un peu.

— Oui, il m'a dit qu'il avait été un mois dans la montagne, et, à présent, il m'a l'air d'aller bien... Et vous, comment allez-vous?

— Bien, merci. Je suis aussi en villégiature, pour le moment. Je vous demande pardon de vous avoir fait venir jusqu'ici. Vous êtes las? Vous êtes monté à pied? Vous m'excuserez...

— Ne vous inquiétez pas de cela... Et madame Zoseppa?

Elle mit la main sur le petit mur, en faisant signe à Francesco de s'asseoir près d'elle.

— Elle est en bas, dans la maison. Si cela ne vous contrarie pas, nous causerons un peu avant d'aller retrouver maman. Il faut que nous parlions de Luca et... d'autres choses.

— Surtout d'autres choses. — répondit-il, en s'asseyant bien en face d'elle et sans jamais la quitter des yeux.

Mais les yeux de Gavina évitaient ce regard, et son visage restait grave : Francesco s'assombrit.

— Parlez, parlez! — lui dit-il, presque humblement. — Ne me tenez pas en suspens!

— Écoutez, — commença-t-elle, en se repliant sur elle-même d'un air las, et en s'appuyant les coudes aux genoux et la figure sur les mains. — Vous m'avez écrit que vous veniez pour moi, pour me demander si finalement je vous aimais. Vous l'espérez parce que, dans ces derniers temps, je vous ai envoyé quelques lignes affectueuses. Or je dois tout vous dire... Oui, j'ai toujours pensé à vous, mais... pas très passionnément. Je vous aime, oui, mais peut-être pas comme vous le désirez... Je vous aime, mais...

— Pas très passionnément. Je le sais, je le sais...

— Je suis incapable d'éprouver une passion, — ajouta-t-elle aussitôt pour le rassurer, le réconforter. — Cependant... ma mère dit que ce n'est pas nécessaire pour un bon mariage. Je vous aimerai bien, Francesco, j'ai pleine confiance en vous et en moi : je tâcherai de vous rendre heureux, du mieux que je pourrai : j'y mettrai tous mes efforts... Mais il faut d'abord que nous nous entendions sur plusieurs choses... Parlons de Luca...

Il fit un geste comme pour dire : « Parlons-en, quoique je n'y tienne pas du tout ! » mais il parut regretter ce geste et il écouta avec attention.

— Luca est complètement alcoolique, vous le savez. Sa manie de la persécution augmente. Je ne lui ai jamais fait aucun mal. Certes, j'ai toujours été sévère à son égard : je croyais bien faire, j'ai peut-être mal fait, mais involontairement. Il a été un tourment continuel pour nous : et il est possible qu'il me cause un jour des ennuis, à moi, et, aussi à vous... Pensez-y, Francesco : ce n'est pas gai d'épouser une femme qui a de semblables parents !

— C'est vous que j'épouserai, ce n'est pas Luca ! — dit Francesco, presque ironique. — Quels ennuis pourra-t-il nous causer ? C'est un malheureux, un malade : s'il se trouvait dans un autre milieu, son état s'améliorerait probablement... Vous vous rappelez ? j'ai proposé de le mettre dans une maison de santé... Nous pourrions aussi le faire venir chez nous...

Gavina releva la tête, épouvantée :

— Oh ! cela, non ! non... cela, non !... Le mieux que l'on puisse faire, c'est plutôt de m'éloigner de lui. Il a peur de moi, une peur folle... mais ce qu'il y a de pis, c'est que je commence aussi à avoir peur de lui.

— Ne vous préoccupez pas de cela. Je ferai ce que vous voudrez : je vous le promets.

— Vous me le promettez réellement ? — insista-t-elle, en le regardant pour la première fois bien en face.

Et ses yeux, tout pleins d'une douleur presque physique, étaient si tristes, si suppliants, que Francesco en fut très ému.

— Voulez-vous que je vous le promette par écrit ? — lui

demanda-t-il, en badinant pour cacher son inquiétude. — Tout ce que voudrez!... Maintenant, parlons des autres choses.

Elle parut chercher dans sa mémoire : elle regarda devant elle, et reprit la même posture qu'auparavant.

— Attendez... j'avais tant de choses à vous dire!... à présent, je ne m'en souviens plus... Une chose à laquelle je tiens énormément, plus même qu'à toute autre, c'est celle-ci : je suis croyante... vous ne l'ignorez pas; jadis je l'étais davantage, j'étais presque bigote... Je sais que vous êtes un mécréant... Je ne vous ennuierai pas en exigeant votre conversion, mais vous me laisserez libre de pratiquer ma religion.

— Vous serez libre de faire ce que vous voudrez : désormais je vous connais, Gavina, et il n'y aura pas grand mérite de ma part à vous accorder pleine et entière liberté... car je suis sûr que vous êtes incapable d'en abuser... Vous le voyez... moi... je suis en de bonnes dispositions...

Elle le voyait, oui, il était prêt à accepter toutes les conditions qu'il lui plairait de stipuler; mais elle continuait à trouver son langage ironique. Il prétendait la connaître : oh! non, non, s'il l'avait bien connue, il n'aurait pas parlé ainsi.

— ... J'ai toujours eu pour vous la plus grande estime et la plus vive admiration. Vous étiez et vous êtes différente de toutes les femmes que j'ai vues; et je me suis épris de vous quand vous étiez une fillette, avant que vous fussiez femme, parce que je lisais l'intelligence et la sagesse dans vos yeux... Vous vous rappelez? vous veniez chez Michela; moi, j'étais à la fenêtre, et je me retirais parce que vous m'intimidiez.

— Oui, mais, un soir de la semaine sainte...

— Oui, je m'en souviens très bien... Oui, oui, j'étais comme ivre, ce soir-là... Et puis je me souviens de la nuit où le père de Michela est venu ici pour chercher Luca... Je me rappelle toujours ce soir-là, le jardin, le hêtre, la fusée... Vous riiez de moi : j'étais heureux tout de même... Vous ne faisiez jamais attention à moi; peut-être que je vous aimais encore plus pour cela : vous étiez pour moi la cime étincelante qui nous attire sans nous appeler... et nous marchons, nous marchons, grisés par notre fatigue, par notre soif, par notre douleur...

— Et là-haut il n'y a que de la neige.

— De la neige pour apaiser notre soif; mais aussi du soleil et la poésie d'horizons immenses.

— De la poésie!... Ah! c'est vrai, vous êtes aussi poète, et même plus poète que savant, — répliqua-t-elle, en prenant, à son tour, le ton ironique. — Et moi!... Vous prétendez me connaître; mais voici encore une chose que je voulais vous dire... Je suis méchante... Jadis je croyais être bonne; maintenant... je suis persuadée du contraire... Je suis froide, incapable d'aimer passionnément, et, en même temps, jalouse et vindicative, sévère pour moi et pour les autres... J'ai déjà tant souffert! Je suis presque lasse de la vie.

— Mais ne me dites pas cela! — se récria-t-il, s'irritant. — Vous n'avez pas connu la souffrance, non!... Oh! si vous saviez, si vous saviez!... Vous êtes lasse, non pas de la vie, mais de votre vie : vous êtes comme une plante vigoureuse dans un vase trop étroit. Permettez-moi de vous le dire, vous n'avez pas encore vécu : qu'est-ce que vous avez vu?

— Il n'est pas nécessaire d'aller dans les hôpitaux pour voir souffrir.

— Taisez-vous, je vous en prie!... Qui parle d'hôpitaux? Je me garderai bien de vous y mener, dans les hôpitaux : c'est là, justement que le cœur s'atrophie; on n'y est plus sensible à la douleur. Ne craignez rien...

Elle eut peur de l'avoir offensé; toutefois elle ne lui en demanda point pardon.

— Mais alors, de quoi parlez-vous?

— Je parle de la joie, et non de la douleur. Ne la cherchons pas, celle-ci; laissons-la en paix, comme le lion qui dort... Si vous saviez la belle et grande ville qu'est Rome!... Vous verrez quel changement d'existence ce sera pour vous... A Rome, je pensais toujours à vous. Je me disais : « Elle vit entre quatre murs, dans un monde mesquin, tandis qu'ici elle sera parfaitement libre, elle connaîtra enfin la vie... »

Gavina sentait son cœur palpiter, en se rappelant le langage à peu près identique de Priamo.

— Moi, j'ai l'espoir de vous rendre heureuse : ne vous inquiétez de rien!... Vous ne m'aimez pas. Et c'est parce que vous n'aimez pas, que vous êtes lasse de la vie. Mais peut-

être m'aimerez-vous... peut-être m'aimez-vous déjà un petit peu... Dites-le-moi; regardez-moi... Allons, redressez-vous, levez les yeux, au lieu de les baisser... et ne pensez plus aux choses inutiles qui vous ont encombré le cerveau jusqu'ici... Je vous ai fait une comparaison tout à l'heure; en voici une autre. Vous n'avez jamais vu une barque chargée de sable... Non... vous n'avez même pas vu de barque, c'est honteux!... Et vous dites que vous avez vécu!... Vous êtes précisément comme une barque remplie de sable; et vous ne pouvez presque plus vous mouvoir : jetons le sable par-dessus bord, et nous voguerons!

— Je n'aime guère aller sur l'eau.

— C'est vrai, vous n'aimez rien! Voilà pourquoi tout vous paraît triste et laid. La vie est belle, quand nous savons l'aimer; mais il faut sortir du cercle de notre « moi », pour être heureux. Il faut, et cela suffit, vivre un peu avec les autres, comparer notre bonheur aux chagrins d'autrui, nos souffrances au bonheur d'autrui, et tâcher de savoir, de lutter, de vivre en communauté avec la nature, de l'admirer lorsqu'elle est belle, de la combattre lorsqu'elle est mauvaise, et être fiers d'être hommes, heureux d'être bien portants, contents d'être utiles à nous et aux autres... Vous comprenez ces choses-là; il faut aussi les mettre en pratique... Faites un petit effort, Gavina : je serais désolé de m'apercevoir, non que je me suis trompé en vous croyant capable de m'aimer, mais que je me suis trompé en vous croyant capable d'aimer la vie... Gavina?...

Il s'animait en parlant, devenait presque beau. Il lui prit la main, la baisa plusieurs fois, en répétant d'un ton interrogateur :

— Gavina?... Gavina?...

Elle n'était pas habituée à ces manières, à ce langage, et elle était émue malgré elle par l'image de la vie qu'il faisait surgir devant ses yeux las de contempler un horizon vide. Mais cela ne dura qu'un instant. Elle avait trop appris à mésestimer la vie, et à la considérer comme un simple droit de passage sur une terre étrangère, pour se réjouir à l'idée de disposer entièrement de la sienne.

— Mais, moi, je suis heureuse, — dit-elle en relevant fière-

ment la tête. — Oh! moi... je me contente de si peu! Mais les autres... les autres...

— Mais c'est justement parce que vous n'avez jamais pensé à vous, à votre droit de vivre, que vous êtes lasse de la vie! — répliqua-t-il, en devenant de plus en plus hardi, et cherchant à l'enlacer dans ses bras. — Notre premier devoir est de penser à nous, afin d'être forts et sereins avec les autres... Et souvent l'altruisme n'est qu'un excès d'égoïsme. Ne vous est-il jamais arrivé de mal faire en voulant faire trop bien?

Elle songea derechef à Priamo.

— D'ailleurs, — poursuivit-il, — je suis convaincu que les discussions sont inutiles. On bavarde sans aboutir à rien; tandis que les faits seuls, même les plus insignifiants, apportent de profondes modifications à notre façon de vivre et de penser. J'ai eu cent fois l'intention de vous écrire; mais à quoi bon? Vous auriez lu mes lettres sans approuver mes idées: peut-être même les auriez-vous mal interprétées. Si, au contraire, vous avez confiance en moi, et si vous suivez mes conseils, je suis certain que votre caractère changera complètement. Vous serez heureuse... vous verrez... Je suis très peu exigeant, et je vous donnerai tout ce que je pourrai vous donner...

Et, pour lui prouver par les faits, comme il venait de dire la vérité de ce qu'il affirmait, il lui baisa encore les mains et l'étreignit dans ses bras, sans lui demander autre chose.

Elle se troublait de plus en plus. Le contact de cet homme jeune et ardent lui mettait la tête en feu; mais, au lieu de se réjouir de ce divin souffle de vie, elle éprouvait un malaise étrange, une sorte de colère contre sa faiblesse. Et, comme l'autre insistait, et que des mains ses lèvres montaient aux poignets, puis au visage, et enfin cherchaient hardiment les siennes, elle s'écarta de lui en tremblant, et dit :

— Allons voir ma mère.

Madame Zoseppa et le gardien, très occupés à éplucher un tas de gros raisins de table, ne s'étaient pas aperçus de l'arrivée de Francesco; et, tout en ôtant les grains gâtés, ils discutaient tranquillement sur le meilleur moyen d'empêcher les renards et les lièvres de pénétrer dans la vigne.

— Pour moi, — disait avec conviction le gardien, — il n'y a que le laurier cueilli la nuit de la Saint-Jean. Une feuille ici, une feuille-là, sur le mur, et le renard ne passera pas, je vous le garantis... J'en avais cueilli une brassée, cette année : eh bien, on me l'a volé ! Je ne sais pas encore qui, mais je ne désespère pas de le trouver, et, si j'y réussis, je lui casserai la figure... Mais qui est-ce qui vient, madame ?... Regardez donc ! Mademoiselle Gavina avec un monsieur...

Madame Zoseppa comprit pourquoi Francesco venait : ses joues se couvrirent d'une rougeur juvénile, et son cœur battit avec violence. Elle était si habituée désormais au chagrin que la joie l'effrayait.

Gavina et Francesco s'avançaient, l'air tranquille : tous deux de la même taille, modestes et vêtus sans recherche, ils formaient un couple presque fraternel ; et cela donnait bon espoir à madame Zoseppa. Elle se leva, et s'essuya les mains avec son tablier ; mais Francesco, plus prompt qu'elle, passa au milieu des grappes de raisins dorés, et l'embrassa... Elle fit comme Paska : elle pleura... Le gardien, qui avait deviné, voulut sortir ; mais, en s'éloignant, il heurta la table sur laquelle une bouteille de vin se renversa.

— *Allegria ! allegria !*[1] — s'écria-t-il, devant ce bon augure.

Et il s'en alla, — mais il lui sembla que Gavina, encore debout sur le seuil, n'était pas aussi gaie qu'elle aurait dû l'être en cette conjoncture.



Pendant les deux semaines qu'il resta dans la petite ville, Francesco eut la permission de venir voir tous les jours sa fiancée. Les visites les plus gaies pour lui furent les premières. Il était heureux comme un enfant ; tout lui plaisait et l'enthousiasmait : le paysage, la saison, l'endroit où lui et Gavina se tenaient longtemps assis, le chêne qui murmurait parfois comme s'il prenait part à leur conversation. Mais ce qui l'exaltait surtout, c'était Gavina, quoiqu'elle fût toujours la même,

1. « Joie ! joie !... »

toujours froide et dépourvue de coquetterie. Il croyait la connaître à fond, et il persistait dans son idée de la faire changer de caractère, de réussir à la rendre amoureuse, de la réveiller, de la « vivifier », selon son expression.

Au fond, c'était un primitif : il ne demandait pas l'impossible, et il aimait avec passion la vie, tout bonnement parce que c'était la vie. C'est peut-être pour cela qu'il avait choisi la profession de médecin, la lutte contre les embûches de la mort; peut-être Gavina l'intéressait-il parce qu'il voyait en elle un être moralement malade, une âme morte à ranimer. En outre, il était doué d'un orgueil qui paraissait une volonté tenace et patiente. Voulant se faire aimer de Gavina, aussi pour lui faire oublier qu'elle était riche et lui pauvre, il se mit à la courtiser avec ardeur; mais elle comprenait, et, plus il se montrait passionné, le devenait réellement, plus elle était gênée, réservée.



Parmi les conditions qu'elle lui avait imposées, il y avait celle de n'annoncer leurs fiançailles à personne jusqu'à la veille du mariage.

— Il n'est pas nécessaire d'apprendre notre bonheur aux autres, — disait-elle.

Assise sous le chêne, la tête fièrement relevée, elle paraissait vraiment dédaigner tout contact avec le monde lointain; et pourtant, lorsqu'elle était seule, elle frémissait chaque fois qu'une feuille tombait. On aurait cru que le vieil arbre lui reprochait le passé, et, dans les nuits limpides, son bruissement lui murmurait des choses étranges et lamentables. Alors, en son demi-sommeil, elle confondait l'image de Francesco avec celle de Priamo. Et ces deux figures ardentes lui inspiraient des désirs confus; mais elle les chassait avec terreur, s'imaginant qu'elle péchait doublement...

Le jour de la vendange, Francesco arriva de bon matin avec Luca et le chanoine Sulis; mais, pour ne pas donner des soupçons aux vendangeurs, il évitait de s'approcher de Gavina, aidait, au contraire, les vendangeuses et plaisantait avec elles.

A un moment, il disparut, et revint dans la vigne affublé de la soutane qu'avait enlevée le chanoine Sulis : les femmes rirent tant qu'elles s'en tenaient les côtes.

Installé sous le chêne, le chanoine Sulis, en manches de chemise, avec deux profondes poches de toile bleue qui pendaient sur ses flancs, lisait son bréviaire; et, quand sa nièce alla lui demander s'il n'avait besoin de rien, il la fit asseoir à côté de lui, et lui ébouriffa les cheveux, en riant lourdement parce qu'elle se fâchait.

— Vous — lui annonça-t-il (il lui disait « vous » dans les grandes circonstances), vous serez une bonne femme.

— Espérons-le! — répondit-elle en riant.

— Certainement! — répéta-t-il en fourrant son bréviaire dans l'une de ses poches, où il se mit à fouiller en cherchant quelque chose. — Vous avez de qui tenir... Pourtant je ne vous cacherai point que j'ai certaines craintes à propos de votre séjour dans la capitale, parce que les capitales sont devenues maintenant le champ où le diable moissonne le plus de victimes... J'ai été à Rome; je me rappelle bien : là, tout brille!... il y a des vitrines pleines d'objets de luxe, inutiles et dangereux, devant lesquelles vous vous arrêterez toute la journée, en commettant des péchés de convoitise... Et les endroits où l'on s'amuse? les cafés, les théâtres... on ne les compte pas!... Ce sont les vrais repaires du démon... Attention, ma fille! ne vous laissez pas éblouir : la grande ville est comme un fleuve; il est scintillant, mais c'est où il miroite le plus qu'il cache les pires tourbillons... Nous avons vu jusqu'à des saints se corrompre dans ces lieux. Attention! attention!... Celui qui arrive là demi-diable, en revient diable tout à fait... A propos, je vous dirai encore...

Elle rajustait ses cheveux, et ses lèvres étaient plissées par un sourire qui pouvait signifier le mépris pour les tentations dont lui parlait son oncle, mais qui pouvait aussi bien signifier la compassion pour la simplicité du brave chanoine. Elle devinait qui était le « demi-diable » auquel il faisait allusion.

— Je ne suis pas une nigaude, moi! — déclara-t-elle avec orgueil.

Son oncle la gronda. Se fier à ses propres forces et dire : « Je ne pécherai pas », c'est un des plus graves péchés de pré-

somption. Saint Pierre aussi a péché, et pourtant ce n'était pas un nigaud!

— Autre chose encore... On a aujourd'hui la mauvaise habitude de permettre aux femmes mariées de lire tous les livres... Est-ce qu'une femme mariée est différente d'une jeune fille? En quoi le serait-elle? je te le demande...

Gavina fut incapable de l'expliquer.

— Eh bien! — reprit-il, en fouillant toujours les profondeurs de ses poches, — dans les grandes villes principalement, les femmes lisent tout, et cela finit d'accomplir l'œuvre du diable... Tu te garderas bien de suivre l'exemple des autres femmes.

Elle n'avait jamais été une liseuse passionnée de romans, et elle désirait d'autant moins en lire, maintenant, qu'elle croyait connaître les émotions et les amours coupables décrites dans ces ouvrages.

— Mais, mon oncle, qu'est-ce qui vous passe par la tête? Je serai toujours telle que j'ai été jusqu'ici.

— Je le sais! je le sais! — déclara-t-il triomphant.

Puis, soudain, son visage s'assombrit.

— J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer, mais bien mauvaise.

Saisie d'un pressentiment, elle se leva et s'appuya au tronc du chêne, tandis que le vieillard devenait presque aussi lugubre que le chanoine Bellia.

— Eh bien, Priamo partira dans quelques jours : il ira en qualité de vicaire dans son pays. Le curé est très âgé... On fait courir un vilain bruit... (Il hésita un instant.) Oui, il vaut mieux que je te l'apprenne, puisque tout le monde le sait : ta belle amie s'était fiancée avec un paysan, mais continuait à recevoir Priamo... et aujourd'hui, il paraît qu'elle est enceinte, et, quoiqu'elle affirme que le père de son enfant est son fiancé, celui-ci l'a plantée là... Qu'en dis-tu?

En proie à la même émotion qu'elle avait éprouvée, certain soir, dans la cuisine de Michela, Gavina ne répondit rien.

— Ah! voilà, tiens! — s'écria son oncle qui avait fini par trouver ce qu'il cherchait dans sa poche. — Ainsi, crois-moi, Gavina, il ne faut jamais dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ».

Elle prit la dragée ronde qu'il lui tendait, mais la regarda fixement, comme un objet extraordinaire, et ne la mangea pas : il lui semblait être engloutie, attirée par un tourbillon noir et putride, tandis qu'au-dessus de sa tête le chêne grondait comme une voix menaçante.

Tout à coup elle se demanda pourquoi Francesco, qui habitait pourtant chez Michela, ne lui avait pas encore parlé de cette « vilaine chose »... En doutait-il?... Croyait-il qu'il lui causerait du chagrin?... Cela suffit pour rendre à Gavina au moins l'apparence de son calme superbe...

Après le repas, tandis que les vendangeurs retournaient à l'ouvrage, Francesco et le chanoine allèrent s'asseoir sous le chêne. Poussée par son inquiétude, Gavina se hâta de les rejoindre : ils causaient avec animation; mais, quand elle s'approcha d'eux, ils se turent, et le chanoine se leva et alla se coucher près du petit mur.

— Je vais vous chercher un oreiller, — proposa Gavina.

— Voilà le meilleur oreiller qu'il y ait au monde! — cria-t-il en frappant sur le sol.

Puis il ferma les yeux et se mit aussitôt à ronfler...

Elle s'assit sur le mur, et Francesco lui saisit une main et la porta à ses lèvres. Personne ne les voyait : les vendangeurs travaillaient à l'autre bout de la vigne, d'où la brise apportait par moments un cri de femme ou un éclat de rire. Le ciel était d'un bleu intense, et l'air aussi transparent que dans les après-midi printanières; on sentait le parfum du maquis, et le chêne avait un bruissement continuel et monotone. En fermant les yeux, les deux fiancés auraient pu se faire l'illusion d'être au bord de la mer, et passer une heure délicieuse, même sans se dire un mot : il suffisait d'entre-croiser leurs doigts frémissants et de se serrer l'un contre l'autre. Mais Gavina pensait à autre chose, et retira la main qu'il baisait.

— Est-ce vrai, ce qu'on dit de Michela? — demanda-t-elle tout bas.

— Pauvre Michela! quel malheur!

Elle haussa la voix :

— Ah! tu appelles cela un malheur?

— Que veux-tu que cela soit? Toutes les fautes humaines sont des malheurs.

Elle ne protesta pas, pour ne pas avoir l'air d'être animée par un sentiment de jalousie.

— Tu le savais déjà? Pourquoi ne m'en disais-tu rien?

— Je l'ignorais : c'est ton oncle qui me l'a appris tout à l'heure... Tu t'étonnes d'une chose si naturelle?

— Naturelle? — répliqua-t-elle d'un ton âpre. — Tu trouves naturelle une pareille énormité?

— Tout est naturel dans la vie, — répondit-il, en se retournant pour regarder le chanoine Sulis qui ronflait et soufflait si fort qu'il semblait le faire exprès. — Pourvu que ton oncle ne m'entende pas!...

Mais elle criait :

— Naturel?... Ah! non, non, non!

— Cela dépend de la façon d'envisager les choses,

— Ah! non, mon cher, non! C'est aussi une question de sens moral. Je peux avoir pitié de ces deux-là, mais je ne considère pas leur faute comme naturelle.

— Sais-tu quelle est la faute, en cette aventure? C'est l'entêtement de Priamo à ne pas vouloir jeter son masque odieux. Cette faute-là, je ne l'excuse pas, non... parce qu'il n'est pas un inconscient. C'est un homme intelligent, bien portant et robuste... Mais qu'il ailie donc travailler la terre, s'il n'est pas capable de faire autre chose!

Gavina s'irritait : pour quelque raison obscure, peut-être pour dépiter Francesco, elle défendit Priamo, et prononça un mot qui fit rire son fiancé :

— La fatalité!...

— Comment? comment?... La fatalité?... Ah! je t'y prends!... Et le libre arbitre?

— Ah! il y a des choses, vois-tu, où le libre arbitre n'entre pour rien! — dit-elle, en fixant de nouveau les yeux au loin. — Nous croyons faire du bien et, au contraire, nous faisons du mal...

— Pas une feuille ne tombe sans que Dieu le veuille, — repartit Francesco.

Mais la figure de Gavina devenait si sombre qu'il jugea prudent de ne pas pousser plus avant la plaisanterie.

Elle se demandait si elle ne devrait pas tout lui raconter; mais il se serrait derechef contre elle, en lui caressant la main, et murmurait :

— Regarde-moi... regarde-moi... à quoi penses-tu, Gavina?

Comme toujours lorsqu'il l'interpellait ainsi, en s'apercevant qu'elle avait l'esprit ailleurs, elle sortit de son triste rêve, elle se retourna vers lui et réfléchit :

« Mais que faut-il que je lui raconte? Je n'ai rien à me reprocher, après tout, et je ne dois pas le faire souffrir, lui aussi... »

— Dis-moi que tu m'aimes, Gavina!...

Elle ne répondit pas, mais, pour la première fois, malgré la présence de son oncle, ses lèvres n'évitèrent pas celles de Francesco. Il semblait qu'elle voulût se griser pour oublier...

« Tout est fini : le passé n'existe plus. A quoi bon me tourmenter? » se disait-elle. Elle continua de répéter la même chose pendant des journées entières; mais en attendant, elle s'inquiétait pour l'enfant qui naîtrait de Michela, se demandant ce que deviendrait cette innocente créature qu'elle s'imaginait destinée à endurer toutes les douleurs et toutes les humiliations. Pourquoi Dieu permettait-il que ce malheureux petit être vînt au monde? C'était la première fois qu'elle demandait à Dieu le pourquoi d'une faute humaine, et des conséquences de cette faute, et c'est en vain qu'elle se donnait des explications confuses, se répétant que les volontés de Dieu sont impénétrables : elle s'apercevait que s'éveillait en elle, un peu comme dans les entrailles de Michela, quelque chose de nouveau, quelque chose de monstrueux et de sublime tout à la fois : la révolte contre Dieu.

Un soir, pendant qu'elle était assise sous le chêne, elle se dit : « Et si, moi aussi, je perdais la foi?... » Et elle eut l'impression de tomber dans un gouffre, comme si la roche s'effondrait à l'improviste sous elle.

Puis elle se créa des remords, et, pour ne point accuser Dieu, elle s'accusa elle-même d'avoir causé le malheur de Michela et l'inconduite de Priamo...

La veille de son retour en ville, elle se promena dans la vigne vendangée, et, tandis qu'elle attendait Francesco, elle pensait encore à l'autre. Rien ne lui paraissait changé : les brebis jaunâtres paissaient parmi les broussailles du maquis, et le

pâtre chantait une chanson d'amour monotone et plaintive ; à l'horizon montaient les petits nuages avant-coureurs du froid. On aurait dit que la saison chaude avait disparu avec les grappes, et que le soleil pâlissait, maintenant que les vignes n'avaient plus besoin de sa chaleur. La terre prenait un aspect mélancolique, et, lorsque Francesco arriva, son cri de bonjour et ses éclats de rire semblèrent détonner dans cet endroit silencieux.

— Il y aura clair de lune, ce soir, — lui dit-il avant de s'en aller ; — je reviendrai... Attends-moi là, sous le chêne. Nous ne nous reverrons plus dans ces conditions : ce sera un de nos plus doux et de nos plus poétiques souvenirs.

Elle rougit, mais n'accepta pas le rendez-vous, et elle feignit même d'être froissée parce que Francesco insistait...

Et pourtant, le soir venu, elle alla s'asseoir sous l'arbre. La nuit était tiède, pleine de mystère et de mélancolie : les plants de vigne, d'une teinte grise, éclairés par la nouvelle lune, se confondaient avec les broussailles du maquis ; des bandes de petits nuages blancs couraient à l'horizon sur les dernières lignes argentées des montagnes, et faisaient l'effet de troupeaux qu'aurait menés un pâtre caché dans les vapeurs lunaires.

Et elle, qui aurait pu, comme disait Francesco, garder un souvenir poétique de cette heure-là, un de ces souvenirs que l'on conserve comme de précieux bijoux, qui sont si agréables dans les jours de bonheur, et si utiles dans les mauvais jours, elle se plongea dans une triste rêverie.



Le mariage avait été fixé à la première quinzaine de janvier, et, le jour de l'Épiphanie, la mère de Francesco arriva.

— On croirait que tu viens du pays des Mages ! — lui dit Paska, non sans ironie.

A califourchon sur une jument grise chargée de sacs, la petite femme ressemblait, en effet, à une de ces figurines que l'on voit dans les crèches de Noël, apportant des présents au Messie.

Gavina, qui jadis avait tant méprisé la veuve, l'aida à descendre de cheval, l'embrassa, lui offrit du café, tandis que la

bonne femme abasourdie ne s'offensait pas de la boutade lancée par la servante, et n'en revenait pas de ce que des personnes comme les Sulis la traitaient en égale...

Dans l'après-midi, Gavina lui montra sa robe et son trousseau, et, pour témoigner son admiration, la petite femme se frappait la poitrine et faisait des signes de croix comme si c'étaient des objets sacrés qu'elle voyait.

— Vous viendrez aussi quelquefois à Rome, — lui dit Gavina.

— Je ferais belle figure à côté de vous! Tout le monde se retournerait et dirait : « Quelle pauvre belle-mère a Gavina Sulis! »

Gavina se mit à rire : elle avait l'air très gaie. Mais, restée seule, elle prépara ses affaires pour le voyage qui devait tracer une ligne de démarcation dans sa vie; quelques larmes tombèrent de ses yeux dans la caisse de linge, comme dans un tombeau. Il lui semblait qu'elle ensevelissait son passé.

Quand la caisse fut pleine, Gavina se releva et reprit son air accoutumé : elle sortit d'un tiroir les lettres et les cartes postales signées *P*, les enveloppa dans son tablier, descendit à la cuisine, où il n'y avait personne en ce moment, s'assit devant la cheminée et jeta le paquet dans le feu. Adieu! Tout était fini depuis longtemps; il ne restait que le souvenir, et celui-ci se réduisait à un peu de cendres. Immobile, les yeux fixés sur les papiers qui se consumaient au milieu des flammes rougeâtres, elle croyait entendre derrière elle, pour la dernière fois, le chant monotone de ce souvenir lui-même, accompagné par le bruit du moulin à café :

Torrat su corpus meu,
Pustis chi est sepultadu,
A sett' unzas de terra...

La voix fluette de sa mère la tira de sa méditation.

— Il est tard, ma chérie : tu ne vas pas t'habiller?

Francesco devait arriver à cinq heures. Gavina remonta dans sa chambre et enfila une robe de drap violet, son premier costume élégant; et, en se mirant dans la glace, à la lueur du crépuscule frais et limpide qui éclairait encore la chambre, elle se trouva tout autre.

Presque heureuse de cette première transformation, elle descendit les escaliers en courant; mais au milieu du corridor, elle s'arrêta, saisie d'émoi.

Le facteur frappait furieusement à la porte, et les coups résonnaient dans toute la maison. Elle n'attendait pas de lettres, mais elle devina aussitôt que celle-là était de Priamo; et, quand elle ouvrit la porte, et que le facteur lui donna un pli recommandé, elle ne fit pas le moindre signe de surprise, mais se raidit.

Elle rentra dans le salon pour signer; elle regarda l'enveloppe couverte de cachets, et un éclair farouche brilla dans ses yeux.

La lettre, volumineuse, n'était certes pas un simple mot de félicitations : c'était tout le passé qu'elle croyait avoir détruit, le passé qui renaissait de ses cendres comme une flamme se rallume à l'improviste.

Elle eut cet accès de cruauté de l'assassin résolu à en finir avec sa victime qui résiste : elle écrivit trois mots sur l'enveloppe, sans l'ouvrir, puis l'enferma dans une autre. Et sa main ne trembla pas en traçant une dernière fois le nom de Priamo.

A la gare, pendant que Luca et le chanoine Sulis causaient avec sa mère, elle réussit à mettre, sans qu'on la vît, la lettre dans la boîte; et ce n'est qu'après s'être débarrassée de ce sujet de tourment qu'elle parut s'abandonner à une inquiétude toujours plus vive. Mais les autres excusaient son embarras, qui semblait naturel en ce moment d'attente.



Après le dîner, auquel on avait invité seulement quelques parents, les fiancés allèrent s'asseoir au coin du feu, dans la cuisine. Paska les laissa seuls, et Francesco se pencha aussitôt pour embrasser Gavina comme il n'avait pas encore pu le faire.

« Faut-il que je lui parle de la lettre?... » se demanda-t-elle.

Mais, malgré la fatigue du voyage, Francesco était gai, heureux : pourquoi choisir ce moment, le premier où ils se trouvaient seuls, pourquoi troubler sa joie par une confidence douloureuse?

« Demain... demain, peut-être... », pensa-t-elle. Et elle se remit à lui raconter les événements de ces derniers jours :

— Personne ne se doutait de notre mariage. Quand on nous a vus aller à la mairie, avec ton vieux tuteur, pour les publications, tout le monde prétendait que c'était lui que je devais épouser... Figure-toi les réflexions, les rires, les cancans !...

— Je suis content que nous ayons beau temps, — dit-il, sans attacher d'importance à ces histoires. — Nous aurons une bonne traversée. Hier, à Rome, on se serait positivement cru au mois d'avril... Tu verras, c'est superbe : devant la maison que nous habiterons, il y a un *villino*[1] avec un jardin tout fleuri de roses.

— De roses? — répéta-t-elle, émerveillée.

Et, tandis que Francesco lui décrivait encore une fois le petit appartement de la rue de Piémont, qu'il avait repris d'une jeune dame française, en achetant aussi son joli mobilier, elle fit observer :

— Ta mère dit qu'hier il a neigé, au contraire, sur les montagnes... Ça doit être laid, dans ces villages perchés là-haut! Il doit y faire froid...

Puis, au bout d'un instant, suivant le fil de ses pensées :

— Tu... tu te confesseras?... Tu me l'as promis.

— Mais oui! je l'ai déjà dit à ton oncle; je m'accuserai même de choses horribles, pour l'épouvanter.

— Pas de plaisanteries! — répliqua-t-elle, en fronçant les sourcils.

Et elle voulut aller dans le jardin.

La nuit était si claire que l'on distinguait les buissons sur les flancs de la montagne. On entendait bouillonner le torrent, et, dans le jardin, le hêtre seul, avec son feuillage intact, décrivait une ombre circulaire.

Gavina s'appuya au mur, regarda la lune, regarda les montagnes, dont la blancheur ressortait sur le ciel bleu, et se remit à pleurer.

Alors seulement Francesco parut s'apercevoir de son trouble, et pensa aux adieux qu'elle faisait, en ce moment, aux poétiques nuits de son enfance, et il en fut ému.

1. Petit hôtel.

— Allons... ne pleure pas! — pria-t-il, en l'attirant contre lui.

Elle pleura plus fort, en se cachant le visage sur la poitrine de Francesco.

« C'est maintenant... c'est maintenant... que je dois tout lui dire... », pensa-t-elle.

— Allons, que ce soit fini!... Pardon, ma chérie, mais tu le vois... tu me fais pleurer comme un enfant, — murmura-t-il, en l'emmenant vers la maison.

Et elle n'eut pas le courage de parler, de l'attrister d'avantage.

Ils rentrèrent, en versant des larmes comme des amants malheureux...

Le lendemain, le chanoine Sulis, à qui Francesco avait fait savoir qu'il lui en raconterait « de belles », annonça qu'il se refusait à confesser son futur neveu : il ne voulait en entendre ni de belles ni de laides; il tenait à garder l'illusion que Francesco était « un excellent jeune homme ».

Alors Gavina conduisit son fiancé chez le chanoine Bellia, qui reçut leur confession à tous les deux, avec la même gravité tragique qu'il recevait celle des mourants. Pour lui, il n'y avait pas de bonheur dans la vie, et le mariage était simplement un « pas » quelquefois plus triste et plus difficile que celui de la mort.

Gavina lui parla de la lettre qu'elle avait reçue et refusée; non parce qu'elle s'imaginait avoir commis un péché, mais parce qu'elle avait besoin de se délivrer de son inquiétude et, en quelque sorte, d'avertir le chanoine pour qu'il surveillât Priamo.

Mais le confesseur n'eut pas l'air de comprendre toute l'importance de la chose... Voilà qu'elle parlait encore d'un péché qui n'était pas le sien!... Et il lui avait si souvent recommandé de ne pas s'occuper des péchés d'autrui!

Dans l'après-midi, Francesco alla voir Michela, qui ne sortait plus parce que sa grossesse était très avancée; puis, à la demande de la tante Itria, il fit une visite à l'ancien moine, qui avait une pneumonie, et, en dernier, lieu, il entra chez la vieille obèse.

Quelques-uns des habitués de la petite place étaient assis avec elle autour d'un brasero ardent, et. dès que Francesco annonça que l'ancien moine allait très mal, le nain gémit :

— Et s'il meurt, avec qui partirai-je?

— Que le diable t'emporte! — s'écria la vieille, — tu ne penses qu'à toi... Ah! vous êtes tous les mêmes! tous les mêmes!

Puis elle demanda à Francesco des nouvelles de Michela; et les autres se mirent à rire, en bafouant ce paysan qui, au lieu de chasser sa fille, l'obligeait à bien se nourrir et à se tenir tranquille.

— Il est plus indulgent que le bon Dieu...

— Et aussi que le prochain! — riposta la tante Itria.

— C'est un philosophe, — conclut Francesco.

— Que le diable vous emporte! — cria la vieille à ces bons apôtres. — Vous n'êtes que des mauvaises langues... C'est moi qui serai la marraine de cet enfant-là, et, si c'est une fille, je lui ferai un beau cadeau...

Francesco répéta à Gavina et aux autres femmes, très affairées à la cuisine, les propos de la tante Itria, et madame Zoseppa fronça les sourcils et déclara qu'en vérité le paysan ne donnait pas un bon exemple.



Gavina allait et venait, soucieuse, parce que le temps menaçait de se gâter.

— J'ai peur de la mer! — disait-elle à Francesco, qui se tenait continuellement près d'elle, en fredonnant des airs d'opéra adaptés à la circonstance.

Bien qu'il eût la voix fausse et qu'il chantât en badinant, elle se troublait, cherchant à éloigner d'elle des pensées qui lui semblaient impures...

Vers le soir, il commença de neiger, comme elle le craignait; mais, le jour du mariage, le ciel s'éclaircit, et la montagne et la vallée parurent couvertes, elles aussi, d'une robe nuptiale.

Francesco n'avait pas l'air de se préoccuper beaucoup de la cérémonie toute proche : il sortit dans le jardin et jeta sur

le hêtre force boules de neige, qui en faisaient tomber les broderies étincelantes.

D'après la volonté de Gavina, la cérémonie devait être fort simple : on n'avait pas lancé d'invitations, et, en recevant les cadeaux que les parents envoyaient néanmoins, Paska pleurait, à l'idée que sa jeune maîtresse aurait pu se marier pompeusement avec un sous-préfet, au lieu d'épouser un méchant médecin, et d'une façon si modeste!

— Qu'est-ce que vous avez, zia Pà? — lui demanda le domestique. — Souffrez-vous des yeux? Vous les avez gros comme des figues vertes!

— C'est le froid, c'est le froid, — répondit-elle; — ne t'imagine pas que je pleure! Je suis gaie, très gaie... Mais toi, pourquoi restes-tu là à ne rien faire? Va au moins balayer la neige devant la maison!

Il obéit, mais Luca se précipita derrière lui, et se mit à le rabrouer.

— Toujours rageur, monsieur Luca! — cria une voix sur la place, où beaucoup de monde s'était déjà rassemblé pour voir passer les mariés.

Luca regarda, et vit un vieillard, qui avait l'aspect d'un moine, enveloppé dans un long manteau serré à la taille par une corde de laine.

— Comment! vous êtes encore vivant, zio Sorighe!

— Plus que vous, monsieur! — répondit-il en s'avançant.

Et, sans demander la permission, il entra dans la cour, puis dans la cuisine, où Paska l'accueillit avec bienveillance, quoiqu'elle eût fort à faire.

— Où est la mariée? — demanda-t-il. — Pourrait-on lui dire un mot?

— En ce moment? C'est impossible. Elle est en train de s'habiller pour aller à l'église. Revenez plus tard : vous mangerez un morceau.

Alors le vieux retourna sur la place. On accourait de partout, et les femmes et les enfants se montraient aux fenêtres; Elia, lui-même, en pardessus doublé de fourrure, se posta sur son balcon.

Les mariés ne tardèrent point à passer. Il y avait peu de monde pour les accompagner; entre autres, les chanoines

Felix, Bellia et Sulis. Le chanoine Felix tournait à droite et à gauche sa figure souriante et placide, et les curieux réunis sur la place éclatèrent de rire parce qu'il faisait mine de s'éventer avec la main, comme s'il avait très chaud, tandis que le chanoine Bellia, triste et sombre, les yeux baissés, avait l'air d'un spectre au milieu du cortège.

Celui-ci, d'ailleurs, n'était pas trop gai : tout le monde marchait en silence, et la mariée, pâle et raide en sa robe blanche, donnait l'idée d'une statue taillée dans la neige qui l'entourait...

Elle ne vit zio Sorighe qu'au retour de l'église. Il y avait une heure à attendre jusqu'au départ : et. pendant que les invités causaient dans le salon. elle alla dans le jardin dire un dernier adieu au hêtre, à la treille, au paysage.

Zio Sorighe, décemment vêtu avec la veste en velours noir des veufs, était assis dans un coin de la cuisine, son manteau plié sur les genoux, et paraissait attendre quelqu'un.

— Oui, là-haut, je suis comme un pape, — racontait-il à Paska et à la cuisinière, en parlant de la chapelle dont il était le gardien. — Mais je suis trop seul. Si je venais à mourir subitement, il n'y a que les corbeaux qui s'en apercevraient.

— N'y a-t-il pas des bergeries tout près?... Vous ne voyez jamais personne?...

— Il y a seulement un prêtre, suivi de quelques femmes, qui vient de temps en temps célébrer la messe, et il s'en va tout de suite... Ce matin encore, il en est venu un autre, à la pointe du jour ; mais il était seul.

— Par ce temps-là?

— Eh! c'était un jeune prêtre, et il n'a pas peur de la neige, celui-là! — dit malicieusement le vieil homme ; — il est plus solide que moi... Je suis décrépit maintenant ; je ne vais pas très bien. Toujours gai, pourtant!... Que la mort vienne si elle veut : c'est une visite que nous devons recevoir.

A ce moment, la mariée traversa la cuisine. Le vieillard se leva d'un bond, et lui tendit la main, en répétant son refrain d'autrefois :

— *Dami sa manu, bellita, bellita...*

Mais, au lieu de « la robe de soie bleue », il lui apportait

pour cadeau un petit portefeuille en cuir jaune orné de broderies primitives. Elle eut aussitôt le pressentiment qu'il devait y avoir dedans une lettre de Priamo : elle hésita comme s'il lui répugnait de toucher à ce cadeau ; enfin elle le prit et le montra aux femmes, sans l'ouvrir.

Puis elle sortit dans la cour, alla dans le jardin et s'avança jusqu'au hêtre, enfonçant les pieds dans la neige qui fondait. Le soleil brillait sur le ciel d'un bleu intense ; la neige tombait de dessus la treille, et les cimes des arbustes étaient humides et luisantes ; et le toit de la cuisine était bordé de stalactites, comme pour rivaliser de beauté avec le décor fantastique du paysage. Le hêtre s'était déjà dépouillé de sa parure, et l'on aurait dit que toutes les choses environnantes s'efforçaient de quitter leur manteau blanc pour se montrer une dernière fois à celle qui s'en allait. Mais elle serrait dans sa main le présent de zio Sorighe, avait l'intuition de la triste vérité et ne comprenait rien autre. Quand elle fut sous le hêtre, elle ouvrit le portefeuille, et, à l'intérieur, y trouva une carte enfermée dans une enveloppe sans adresse. Pendant un instant, elle fut tentée de rendre le tout au vieil homme ; mais l'idée que Francesco pourrait s'en apercevoir la retint. Francesco!... elle sentait qu'elle le trompait, et pourtant elle s'obstinait à se persuader qu'elle accomplissait un devoir en gardant pour elle son pénible secret.

« Il faut en finir, il faut en finir ! » — pensa-t-elle, et elle décacheta l'enveloppe.

D'un côté de la carte, elle lut le nom de Priamo imprimé en grosses lettres ; de l'autre, quelques lignes tracées par lui :

Tu as écrit : « Laisse-moi tranquille ». en me renvoyant ma lettre sans l'ouvrir. C'est ainsi que tu m'as toujours repoussé aveuglément...

Oui, je te laisserai tranquille. Tu n'as pas su tenir ta parole ; mais moi, je tiens la mienne. Tu vas au-devant de la vie, et moi au-devant de la mort. Je disparais pour te prouver que, si je vivais, c'était seulement parce que je croyais encore en toi. Adieu !

Elle relut le billet, s'arrêtant aux mots : « je croyais encore en toi ». puis elle le retourna et resta quelques minutes les yeux grands ouverts, pleins de terreur.

Ce nom imprimé en noir sur le carton blanc lui donnait une vision : le cadavre de Priamo étendu sur la neige... Et, avant qu'elle se fît une idée exacte de la manière dont le drame s'était déroulé, elle fut prise d'une peur enfantine, — de l'instinct de fuir pour ne pas être rendue responsable de cet événement.

Fuir, se taire : elle ne songea plus qu'à cela, comme le criminel dès qu'il a commis son crime.

GRAZIA DELEDDA

(Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER.)

(A suivre.)

ARTHUR DILLON[1]

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DES ARDENNES

— 1750-1793 —

III

L'attitude qu'ont adoptée vis-à-vis de Dillon, d'abord le Conseil exécutif tant que les Girondins y ont été les maîtres, puis le premier comité de Salut public, tant que leur influence s'y est maintenue, — et elle a persisté même après le 31 mai, — s'explique à merveille. Dès le 4 mars 1791, Dillon avait directement et formellement mis en cause l'incorruptible Brissot à propos des menées de la Société des Amis des noirs. « Vous dédaignerez, avait-il dit, les discours d'une société de soi-disant philanthropes qui, si on l'écoutait, mènerait la France dans un désert, d'une société qui a voulu faire parler d'elle et qui est peut-être vendue... » Sont-ce là les termes dont il s'est servi, cela est douteux et il a dû être singulièrement plus net, plus même que dans les motifs imprimés dont il fait le lendemain donner lecture à l'Assemblée : « Peut-on voir des journalistes, peut-être stipendiés, attaquer les décrets et des membres de cette assemblée qui, vraiment hommes d'État, ont sauvé les Colonies... » Ce qui est sûr c'est que, sur ce coup de fouet, Pétion a couru à la tribune ainsi que Mirabeau, un tumulte

1. Voir la *Revue* des 1er mai et 1er juin 1910.

s'est élevé tel que le président pour y mettre fin n'a trouvé qu'à lever la séance et que, le lendemain, il a recommencé de plus belle. Cela est loin, mais les Brissotins ont bonne mémoire et d'ailleurs on s'est chargé sans doute de la leur rafraîchir.

Dans son *Discours dans le Procès de Louis XVI sur la question de l'appel au peuple*, Camille avait écrit : « Brissot, grand maître de l'ordre des intrigants et des Tartuffes, dont on ne peut expliquer la conduite qu'en convenant qu'il est vendu à Pitt, comme le général Dillon affirmait il y a trois ans à la tribune de l'Assemblée Nationale qu'il en avait les preuves. » Et trois mois plus tard, dans son *Histoire des Brissotins*, il a écrit : « Quand le général Dillon affirmait il y a quatre ans à la tribune du corps constituant, qu'il savait, de source certaine, que Brissot était l'émissaire de Pitt et sonnait du cor pour le compte du gouvernement anglais, on n'y fit pas beaucoup d'attention, parce que Dillon était du côté droit. Mais ceux qui ont suivi les marches et contre-marches de Brissot depuis ses écrits sur la traite des noirs et les colonies jusqu'à l'évacuation de la Hollande et de la Belgique, peuvent-ils nier qu'on ne trouverait pas peut-être une seule page, dans cette masse de volumes, qui ne soit dirigée au profit de l'Angleterre et de son commerce et à la ruine de la France? »

Il faudrait penser que Camille qui, à quatre mois d'intervalle, répète ainsi, presque dans les mêmes termes, les oracles de Dillon, en avait appris le texte dès le temps où ils furent fulminés, si l'on ne savait que Dillon lui-même n'ignorait point l'art de raviver à propos les souvenirs. Bien qu'il n'eût plus de maison, car il habitait en garni, — avant qu'il fût employé maison Bourbon rue Jacob, et, depuis le 28 octobre 92, hôtel Mirabeau rue du Mont-Blanc, — il avait pris quelque habitude de réunir à dîner, chez le traiteur, certains membres de la Convention et, vraisemblablement, comptait-il que, moyennant une attaque combinée contre le comité de Salut public qui lui était si notoirement hostile, mais dont les pouvoirs allaient expirer et pouvaient n'être point renouvelés, il obtiendrait un commandement d'armée, but suprême de son ambition. Il conviait à ces dîners Drouet (le Drouet de Varennes), Chabot, Bazire, Fabre d'Églantine, Alquier, Merlin de Thionville,

Jay de la Gironde, Cambacérès, surtout Camille Desmoulins. Depuis quand et d'où connaissait-il Camille? Certainement depuis février 1792, et vraisemblablement des maisons de jeu dont Camille s'était alors institué le défenseur, et pour qui il avait fait cette affiche réimprimée dans le *Brissot dévoilé*. Car, malheureusement pour lui, Dillon continuait à jouer gros et cela avait pu avancer ses relations avec divers montagnards. D'autre part, tout cet argent, que Dillon avait dépensé depuis 1791 n'avait-il passé qu'aux tripots? « Madame Dillon a calculé, écrivait à Dillon son agent à la Martinique, que, d'après les envois qu'elle a faits, les sommes que vous avez tirées sur MM. Robertson, Boydter, Teissier, etc., celle que vous avez retirée de votre régiment, les traites qu'elle a payées ici, vous aviez dépensé en trois ans cinq cent mille livres. »

Avec cinq cent mille livres, on a un parti, même à moins. On ne saurait dire pourtant qu'il y ait là un parti, mais il y a un groupement d'individus, presque tous se rattachant à ce qu'on a — peut-être mal à propos — appelé le Dantonisme, car vraisemblablement n'y avait-il point, entre Danton et la plupart de ceux qu'on a prétendus ses hommes, partie liée et, à diverses reprises, les trouve-t-on en conflit. Donc, si l'on veut, les Dantonistes sans Danton. L'on peut croire que ces hommes, unis la plupart par des *affaires* et médiocrement délicats, pouvaient être mis d'accord par des moyens que Dillon trouvait à sa portée, et se flatter d'attirer ou de rencontrer, dans d'autres fractions de la Convention, des alliés contre certains des membres du comité de Salut public, soit pour des motifs politiques (ainsi Bréard), soit pour des questions de *finances* (ainsi Cambon). On sait que le premier comité de Salut public composé de vingt-cinq membres, n'exerça que durant dix jours, du 25 mars au 5 avril, des pouvoirs de fait assez restreints. Il avait été remplacé le 5 avril par un comité de neuf membres, investi en fait de la dictature. Ce Comité était composé de Barère, Delmas, Bréard, Cambon, Danton, Guyton-Morveau, Treilhard, Lacroix (d'Eure-et-Loir) et Jean de Bry, lequel, démissionnaire, fut remplacé par Robespierre. En juin, Jean Bon Saint-André, et Gasparin avaient remplacé Robert Lindet et Treilhard.

Le 14 juin, l'attaque a commencé aux Jacobins; très violente,

elle a porté sur la nomination de Beauharnais, ex-noble, au ministère de la Guerre ; et de là toute une discussion est sortie où Cordeliers et Jacobins se sont mis d'accord pour qu'aucun noble ne fût désormais employé. A la séance du 16, Terrasson a proposé de rendre publiques les séances de tous les comités et cela encore était dirigé contre le comité de Salut public : il n'a fallu rien moins que l'intervention de Robespierre pour qu'on passât à l'ordre du jour; le 27, attaque nouvelle à propos de tentatives de conciliation que le Comité a suivies avec les insurgés du département de l'Eure, et il a fallu cette fois l'intervention de Jean Bon-Saint-André. Le 23, Vadier s'écrie : « Il y a dans le comité de Salut public des endormeurs, des gens qui soufflent le froid et le chaud et qui viennent comme des porteurs d'eau. » On applaudit. Le 24, Vadier dénonce formellement Delmas; le 3 juillet, Gateau dénonce Delacroix. « Je déclare, dit-il, qu'il faut que le comité de Salut public soit composé d'insouciants ou de traîtres. » C'est là, semble-t-il, la monnaie courante des dénonciations, mais, le 8 juillet, la discussion s'engage avec une extrême vivacité. « C'est dans trois jours, dit Bourdon de l'Oise que le comité de Salut public doit être renouvelé; il aurait dû déjà l'être; mais fait-on tout ce qu'on veut ou ce qu'on désire? » Et, tout en se montrant presque modéré, en invoquant au moins les circonstances atténuantes, Bourdon propose un nouveau recrutement, un nouveau mode de travail, une quotidienne reddition de comptes. Chabot, un des convives de Dillon, insiste avec violence et dénonce nominativement Mathieu qui a indigné les Sœurs, patriotes ardentes, de la Société Révolutionnaire, Ramel qui a déclaré que les propriétaires seuls pouvaient sauver la chose publique, Cambon, un fou qui ne voit qu'avec une loupe, Guyton-Morveau, un quaker qui tremble toujours, Delmas qui a fait des choix horribles; il attaque les généraux, les ministres, les ambassadeurs, et il réclame « que chacun refuse à haute voix le membre qu'il croit incapable d'y être utile ». Robespierre, plus modéré, n'entend point briser l'instrument de son règne : « Il serait impolitique d'appeler la défaveur du peuple sur un comité en qui réside le salut de l'État. Quoiqu'il n'ait pas l'agrément des Sœurs révolutionnaires, il devra bien tâcher de s'en passer. »

Tel est donc le champ à la veille du jour où le Comité devrait normalement être renouvelé. On sent du flottement, car, si les agresseurs sont nombreux et s'ils paraissent forts, derrière le Comité se tient Robespierre. D'ailleurs, le Comité lui-même a pris ses précautions; la délation, souveraine maîtresse de la Convention, des sociétés jacobines et des assemblées de section, est l'instrument du gouvernement. On trouve d'autant plus facilement des délateurs contre Dillon que sans doute on les suscite et que l'agent provocateur se fait lui-même le dénonciateur. A la séance du comité de Salut public du 30 juin[1], l'arrestation de Dillon a été décidée, mais l'on s'est contenté d'inscrire en marge du registre *Félix Dillon conspirateur*. L'arrêté est pris le 1er juillet[2] et il est ainsi conçu : « Sur la dénonciation faite au Comité d'un complot trainé contre la liberté publique et dont le citoyen Arthur Dillon paraît être le chef;

« Le Comité de Salut public arrête que le maire de Paris demeure chargé de prendre toutes les mesures convenables pour l'arrestation du dit Arthur Dillon, ainsi que des deux individus dont la désignation est faite par la note qui sera remise par copie au dit citoyen maire;

« Qu'il sera procédé de suite à l'apposition des scellés sur leurs papiers;

« Arrête également que le jeune Louis, fils de Capet, sera séparé de sa mère et placé dans un appartement à part, le mieux défendu de tout le local du Temple;

« Et sera le dit arrêté mis au carton des pièces secrètes avec la dénonciation qui y demeurera annexée, après qu'expédition du tout aura été transmise au citoyen maire de Paris. »

L'arrêté a été exécuté le même jour, Dillon a été mis au secret absolu à la prison de la mairie. On ne lui a permis de communiquer avec aucun des patriotes qu'il a désignés, ni Camille, ni Chabot, ni Drouet. Le 8 seulement, il est parvenu à faire passer une lettre à Camille. Il l'a appelé à son secours : Il

1. Présents : Guyton, Cambon, Delmas, Lindet, Barère, Ramel, Saint-Just, Hérault, Jean Bon Saint-André, Berlier.

2. Présents : Cambon, Guyton, Hérault, Jean Bon Saint-André, Lindet, Barère, Delmas, Danton, Couthon, Berlier. Mais cela signifie-t-il que les membres inscrits présents aient assisté à toute la séance?

est certain que Camille a déjà fait des démarches pour le faire sortir du secret où on l'a mis depuis huit jours « comme dans le temps de M. Lenoir ». Mais on aura colorié cette persécution, vis-à-vis de ceux qui s'intéressent à lui, du prétexte du bien public. Or il n'a pas le moindre petit tort; il n'a pas commis la moindre imprudence. « Le seul fait qui peut me regarder, dit-il, est qu'une espèce de fou, que je n'ai pas vu six fois dans ma vie, m'a entretenu un matin de projets aussi bêtes qu'extravagants. Je lui imposai silence et ne le revis plus. Interrogé si je le connaissais, j'ai dit, avec la franchise et la loyauté que vous avez toujours vue en moi, tout ce que j'en savais. » Et il raconte que tous ses papiers ont été pris et visités; qu'on lui a refusé de voir des patriotes connus, qu'on lui a refusé de le confronter à ses accusateurs, d'être jugé par la police, d'être renvoyé devant un tribunal, même d'être mené devant le comité de Salut public. Et c'est le Comité qui en a donné l'ordre. « Voilà ma position, dit-il en terminant. Une âme honnête, témoin de tout ce que je souffre ici dans une fournaise ardente et privé d'air, et convaincu de mon innocence, se charge de vous remettre cette lettre. C'est à votre amitié et à votre justice à vous dicter les démarches que vous devez faire vis-à-vis du comité de Salut public. Sa conduite envers moi, depuis deux mois, me le rend suspect de partialité, d'autant que j'y ai des ennemis personnels. Mon seul désir est que les patriotes de la Convention puissent connaître mon affaire. Si j'ai le plus léger tort, je consens qu'ils m'abandonnent à la tyrannie qui m'opprime ».

Ce grief de l'arrestation de Dillon s'ajoute à tant d'autres. Il faut donc en finir. Le 10 juillet, les conjurés sont à leurs postes. C'est un anonyme qui timidement ouvre la tranchée : « Nul, dit-il, ne discute le patriotisme des membres du Comité. Cependant, pour l'investir de plus de confiance, on demande que la loi qui porte qu'il sera renouvelé tous les mois soit exécutée et qu'on y procède incessamment. » Drouet réclame que le Comité soit réduit à neuf membres; Bentabolle appuie; un autre membre demande que les fonctions du Comité soient déterminées. C'est là la petite pièce : voici Camille à la tribune, Camille qui va parler guerre, armée, et le reste, Folard commenté par Arlequin. « Je sais, dit-il, qu'il y a au comité de

Salut public des patriotes. Ils ont toute ma vénération, mais, cependant, on ne peut se dissimuler que c'est sous son règne que sont arrivés les désastres les plus humiliants pour la République ; je vais vous le prouver. C'est depuis à peu près trois semaines que, sur 91 pièces de canon qui étaient à l'armée de la Vendée, 70 sont tombées au pouvoir des rebelles. L'Armée du Nord, campée à Famars, au nombre de 40 000 hommes, surprise par huit colonnes d'ennemis qui marchaient à petites journées et dont l'approche ne pouvait être ignorée ; car je vous demande s'il est possible que huit colonnes ennemies marchent pendant trois jours sur notre territoire sans qu'on en soit informé? Eh bien ! le fait est arrivé au camp de Famars. A trois heures du matin, l'ennemi avait déjà surpris trois redoutes. L'armée entière était livrée au sommeil et si, par un heureux hasard, les Autrichiens n'eussent pas été reconnus par le 7e régiment de dragons qui avait été commandé cette nuit pour une expédition, si ce brave régiment ne s'était pas fait presque entièrement tuer pour arrêter pendant quelque temps la marche de l'ennemi, notre armée entière eût été détruite. Cette même armée a perdu 52 pièces de canon. Je vous demande si ces événements ne supposent pas une complication de trahisons pour laquelle je n'accuse pas les intentions du Comité, mais que son incapacité n'a pu déjouer. Je conclus au renouvellement du Comité et je demande qu'il ne s'érige plus en chambre haute et qu'il ne royalise plus ses fonctions. »

Le dernier mot porte et Saint-André proteste que le Comité n'est qu'une émanation de la représentation nationale, mais on accueille par des murmures cette sorte d'apologie. Heureusement, Lacroix trouve des arguments plus directs contre Camille « qui n'assiste jamais à nos séances » et Bazire le taxe d'aristocratie. Enfin, Bréard met les points sur les i : « Je ne suis plus membre du comité de Salut public; mais je dois faire connaître Camille et le motif de sa haine contre le Comité. Camille s'absente fréquemment de l'assemblée et ses liaisons les plus intimes sont avec des aristocrates ; et, lorsqu'on lui en fait le reproche, il répond ridiculement que c'est afin de connaître leur façon de penser et de les dévoiler. Citoyens, vous connaissez tous Arthur Dillon : je vous demande

s'il mérite la confiance de la nation (*Des voix : Non! Non!*) Eh bien Camille a proposé au Comité de donner à ce général le commandement de l'Armée du Nord. Sans cet homme, dit-il, nous ne pouvons vaincre nos ennemis. Le Comité n'a point obtempéré à sa proposition et c'est là le motif de la haine qu'il vient de faire éclater contre lui. »

Camille veut improviser une réponse, mais il est moins heureux là qu'au Palais-Royal. Il s'attache aux absences qu'on lui reproche; il propose des certificats de médecin pour prouver qu'il était malade; il n'attaque plus, il se défend : « Citoyens, dit-il, j'ai partagé votre opinion sur Dillon; j'avoue que j'ai eu de la peine à lui accorder ma confiance et ma liaison avec lui ne date que de six mois... Dillon est un homme de talent qui a de grandes vues. Il y a six mois qu'il m'a prédit tout ce qui est arrivé et, si l'on eût suivi son avis, on eût prévenu bien des maux. Dillon est un homme qui n'est ni royaliste, ni aristocrate, ni républicain. (*On rit.*) Quoi! citoyens, c'est moi qu'on accuse d'être aristocrate, moi qui, depuis 1789, n'ai pas cessé de prêcher le républicanisme; mes écrits l'attestent. Bréard ne peut me pardonner de ce que, dans mon dernier ouvrage, j'ai osé mal parler du Comité dont il a été membre. L'opinion que j'ai émise dans cet écrit est le résultat de plusieurs conférences que j'ai eues avec un homme très instruit dans l'art militaire. Il m'a prouvé, la carte en main, que l'ineptie et l'ignorance seules avaient combiné les plans de campagnes adoptés par le comité de Salut public.

« Au commencement de l'institution du comité de Salut public, un de ses membres dit à Dillon : Vos talents militaires sont connus, mais votre patriotisme ne l'est pas de même; faites un plan militaire; je le présenterai au Comité, il en demandera l'auteur; je vous nommerai et alors son opinion à votre égard changera. Dillon fit ce travail : j'en fus enthousiasmé; le député auquel je le confiai, en donna lecture au Comité où on avait convoqué tous les généraux. Tous dirent : « Mais vous avez donc dans votre comité des hommes bien instruits dans l'art militaire! » Alors, le membre qui lisait, au lieu de dire que le travail était de Dillon, s'en fit passer pour l'auteur. Sur la surprise qu'on montra de ce qu'à son âge il avait combiné un plan aussi sage, il répondit, en se rengor-

geant : « Oui, cela n'est pas étonnant, dès mes plus jeunes ans, j'ai étudié Turenne et Montecuculli. »

Ici Camille est arrêté par une tempête. Bréard et Lacroix veulent qu'il déclare qu'ils ne furent point ce précoce stratège ; d'autres exigent qu'il le nomme. « C'est Delmas », dit-il, — et il achève : « Je finis par cette observation ; hommes de bonne foi n'ai-je pas dû être indigné de me voir désigné comme un aristocrate? Je vous le demande? Est-ce un crime, lorsque tant de plébéiens ou ci-devant tels ont trahi la patrie (et Brissot, Guadet, Buzot en offrent un exemple), est-ce un crime d'avoir pensé qu'un noble pouvait la sauver? Je le répète en terminant : L'ignorance du comité de Salut public nous a fait beaucoup de mal... » Et c'est tout.

La réplique très basse et sotte de Lacroix n'est point pour réfuter Camille. Drouet et Bentabolle insistent pour le renouvellement par appel nominal, du Comité, réduit à neuf membres, et la Convention décrète que, le soir même, elle y procédera dans une séance extraordinaire. On pourrait donc croire à une victoire de Camille, d'autant que les membres nommés dans la séance du soir étant : Jean Bon Saint-André, Barère, Gasparin, Couthon, Thuriot, Saint-Just, Prieur (de la Marne), Hérault et Robert Lindet, les Lacroix, les Cambon, les Delmas, se trouvent exclus. Mais les membres de l'ancien Comité, ainsi chassés par les conjurés, ne devaient pas se laisser faire sans crier. Cambon a été chargé du rapport général des opérations du Comité. Il le fait dans la séance du 11, passe en revue les diverses opérations militaires, s'étend en une apologie de son honnêteté et de son patriotisme, et puis, à la fin, il arrive à ce complot que, depuis huit jours, le Comité tient en réserve. « Il y a quelques jours, dit-il, que les officiers civils d'une section de Paris sont venus lui dénoncer qu'il y avait un projet d'aller le 15 juillet, enlever le fils de Capet et le proclamer Louis XVII ; que, pour y parvenir, le général Dillon devait être à la tête des conjurés avec douze autres officiers généraux ; que les auteurs de ce projet étaient cinq qui en avaient conféré avec Dillon ; que ces cinq personnes se subdivisaient de manière qu'à chacune étaient attachés cinq conspirateurs subalternes ; que, par ce moyen, on irait dans les sections, qu'on s'emparerait de la majorité sous prétexte

de combattre les anarchistes et de rétablir l'ordre; qu'on était sûr de soixante personnes par section; que le premier moyen que les conjurés emploieraient serait d'enclouer le canon d'alarme, de venir sur la place de la Révolution, qu'ils viendraient ensuite sur la même place en prenant pour prétexte de ces rassemblements le premier recrutement qui se fera pour la Vendée; que, de là, ils se diviseraient en deux colonnes, l'une irait par les boulevards enlever le petit et l'autre viendrait ici nous forcer de le proclamer roi; que Marie-Antoinette devait être proclamée régente pendant la minorité; que ceux qui auraient fait cette révolution formeraient sa garde privilégiée; qu'on leur donnerait des médailles, avec un ruban blanc moiré, sur lesquelles serait un aigle renversé avec ces mots : *A bas l'anarchie! Vive Louis XVII!* Voilà le complot qui nous a été dénoncé par quatre personnes qui ont signé.

« Le même jour, un de nos collègues reçut d'un citoyen, à dix heures du soir, une dénonciation semblable : voilà donc deux dénonciations que nous avions sous les yeux. Dès lors, le comité de Salut public ne regarda pas s'il était comité de Sûreté générale; nous avons de suite fait chercher le général Dillon; les dénonciateurs avaient indiqué par leur signalement deux autres personnes comme devant être avec Dillon à la tête du complot. Le même jour, la municipalité de Paris les trouva; on les a interrogées; il en est résulté que Dillon est convenu qu'on lui avait proposé de se mettre à la tête d'un complot pour combattre les anarchistes et abattre la Montagne, seconder les mouvements des départements et donner le dessus à ce qu'on appelle *honnêtes gens*. On l'a interrogé sur les détails de ce complot et ceux de la dénonciation se sont trouvés cadrer exactement avec les réponses, hors l'aveu du projet de couronner Louis XVII... Les deux autres personnes arrêtées ont tout nié. Beaucoup d'autres personnes ont été entendues dans cette affaire et ont donné des renseignements qui ont confirmé les premières dénonciations. De suite, le comité de Salut public a cru qu'il devait prendre des mesures pour mettre en sûreté le fils de Louis Capet, et il a signé un ordre de séparation du fils et de la mère. Dès lors, une foule de calomnies ont plu sur lui : il les méprise. Le nouveau comité de Salut public renverra sans doute au Tribunal révolutionnaire les renseigne-

ments que nous lui laissons : voilà l'affaire pour laquelle nous avons lancé trois mandats d'arrêt. »

Camille s'est contenu à peine durant que Cambon, le financier Cambon, racontait cette étrange histoire. Il faut qu'il parle à présent : « Il n'y a rien d'absurde, s'écrie-t-il, comme la fable qu'on vient de débiter », mais on ne le laisse pas continuer, des murmures violents lui coupent la parole et Cambon reprend une nouvelle dénonciation, et il termine en proposant à la Convention, d'abord d'approuver les mandats d'arrêt que le Comité a décernés à cause de la gravité et de l'urgence des circonstances, puis de prendre ce décret : « La Convention nationale, ouï le rapport de son comité de Salut public, approuve la conduite qu'il a tenue en chargeant le maire de Paris d'éloigner Capet, détenu au Temple, de sa mère et de mettre en état d'arrestation le général Arthur Dillon, Esprit-Boniface Castellane, Ernest Bucher dit l'Épinay, Edme Rameau, Louis Levasseur, sur la dénonciation qui lui a été faite d'un projet de conspiration pour rétablir la royauté. »

Camille demande la parole : Levasseur s'écrie : « Je demande que la Convention ne permette pas à Camille de se déshonorer »; et Legendre : « Je demande que, si Camille veut devenir le défenseur officieux de Dillon, il aille au Tribunal ». Et l'assemblée passe à l'ordre du jour.

Il faudra quinze jours à Camille pour qu'il réponde à Cambon par cette *Lettre au général Dillon en prison aux Magdelonettes* qui, plus peut-être que *le Vieux Cordelier*, devait attirer la foudre sur son auteur. « A moi ma plume! », s'écrie Camille que la parole a trahi. « Je m'en acquittai fort mal en raison de la matière, dit-il. Le *Moniteur* a rendu fidèlement mon discours dont la naïveté ne laissa pas de causer un cuisant chagrin aux aggresseurs et de mettre les rieurs de mon côté... Mais, si j'avais eu plus de présence d'esprit, quel beau champ s'offrait à moi pour couvrir de confusion mes dénonciateurs! » Il prend revanche, trop tard, mais quelle revanche! Il y a de tout dans ce pamphlet, des pages merveilleuses d'ironie et de désinvolture, des pages inquiétantes de mauvais goût et de bassesse, des faits mal prouvés ou controversés, mais tant d'esprit, et si vif, et si gamin, et des pointes si cruellement barbelées! n'est-ce pas là qu'il écrit de

Saint-Just? « On voit dans sa démarche et son maintien qu'il regarde sa tête comme la pierre angulaire de la République et qu'il la porte sur ses épaules avec respect et comme un Saint-Sacrement. » Mais Saint-Just n'est pris là à partie qu'en note et parce qu'il est du Comité. De fait, c'est Bréard d'abord qui est en cause. Dillon est détesté du Comité parce qu'il a sur l'impéritie de Bréard renseigné Desmoulins qui, dans son *Histoire des Brissotins*, en a donné des preuves. Robespierre lui a fait retrancher le passage, mais qui sait si Bréard n'en a point eu connaissance. « Quelqu'un vous aurait-il joué le tour de vous faire dénoncer pour envoyer le démonstrateur au secret? » écrit Camille à Dillon.

Et c'est Bréard, l'ami, le protégé des hommes du côté droit, ceux contre qui Camille a provoqué « la sainte insurrection du 31 mai », c'est Bréard qui l'a accusé : « Citoyens, s'écria-t-il, il faut que vous connaissiez Camille Desmoulins. — A ce début, toutes les oreilles se dressent. — Depuis six semaines on ne le voit presque plus à la Convention et il passe le temps avec les aristocrates : par exemple, vous connaissez le général Dillon, est-ce un aristocrate celui-là? — Murmure universel d'assentissement de la tribune à droite qui répondit à Bréard par un chorus approbateur. — Eh bien! Citoyens! Camille Desmoulins dîne avec Dillon! — Murmure plus fort et presque universel des tribunes. — Miséricorde! semblait-on s'écrier de toutes parts; qui l'aurait jamais cru? — Oui, citoyens, continue Bréard, il dîne tous les jours avec Dillon. »

Ce dîner, ces dîners plutôt, deviennent le motif sur lequel Camille avec infiniment d'art, développe toute la première partie de sa justification, y faisant intervenir tous les patriotes que Dillon hébergeait — à crédit — « son traiteur étant obligé de lui donner à crédit le dîner qu'il partageait avec nous ». Et il y a, sur ce motif, la guerre d'Amérique, et la côte de Biesme, et la reprise de Verdun, et les plans de campagne, et d'admirables notes sur la délation, sur la suspicion contre les nobles; et, à chaque ligne, revient en refrain le nom de Dillon. « Dillon qui a si bien servi dans la guerre d'Amérique, qui a sauvé la République à la côte de Biesme, qui se faisait fort, il y a trois mois, de nettoyer la Vendée en quinze jours; qui a présenté le plus beau plan de campagne; qui nous prévenait, longtemps

avant, que Dumouriez nous jouerait quelque mauvais tour, que Beurnonville nous trahirait également, qu'il ne s'entourait que des plus mauvais sujets de l'armée; qui nous montrait sur la carte les endroits où l'ennemi passerait le Rhin et où nous serions battus, et comment le camp de Famars et les hauteurs d'Anzin seraient prises; qui, il y a cinq mois, avait donné un conseil excellent pour que la France ne pût manquer de blé et que le pain y fût toujours à un prix modique, conseil dont je me rappelle avec regret l'inutilité quand je passe devant la porte assiégée des boulangers; qui, il y a cinq mois, avait donné un moyen sûr de s'emparer de la Dominique et de prendre, dans l'Amérique, des îles aux Anglais au moment où on leur déclarait ici la guerre, au lieu que ce sont les Anglais qui nous prennent aujourd'hui Tabago et s'emparent de nos colonies... »

Et quel parallèle avec les hommes du Comité. « Je reviens à vous, citoyen Dillon, quel dommage que je n'aie pu faire cette réponse victorieuse à Bréard et que de semblables raisons, quoique très simples et coulant de ma plume d'un seul jet, n'aient jamais pu être par moi improvisées et couler de même de mes lèvres. » Mais ce qu'il a dit a suffi pour piquer au jeu le Comité et Cambon est sorti de la salle pour « aller à la queue du rapport qu'il rédigeait coudre la page qui concerne Dillon et le récit de la grande conjuration ».

« En effet, Cambon vint le lendemain et il termina le rapport par cette dénonciation qui n'en est pas moins ridicule pour être signée, dans laquelle le Comité s'était laissé conter que Dillon conspirait avec un organiste et deux prêtres réfractaires, trois personnages également obscurs dont il n'avait jamais entendu parler, pour couronner Louis XVII sous quinze jours. » Et Camille raconte à sa façon ce qu'on lui a rapporté : « Qu'un nommé Ernest, dit Lepinoy, pauvre diable et moitié fou, reconnu tel par la police, était venu chez vous vous offrir amicalement l'épée de connétable de Louis XVII pour vous venger ainsi de l'ingratitude de la République et avait terminé par vous emprunter de l'argent sur les appointements de cette grande charge; que vous vous étiez contenté de le mettre à la porte et de refuser de l'argent à ce fou qui, vous prenant pour Sancho, vous offrait le commandement de l'île de Bara-

taria ; qu'il était allé de même chez Henry Castellane à qui il avait fait les mêmes offres d'honneurs et la même demande d'argent ; ayant été également mis à la porte et n'ayant point reçu d'argent, Ernest s'était peut-être rabattu sur le comité de Salut public à qui il avait dénoncé qu'il vous était allé faire une ouverture de contre-révolution sans que vous l'ayiez dénoncé, en quoi vous avez eu grand tort. »

Et, ici, Camille discute si Dillon devait ou non dénoncer cet Ernest, dit Lépinoy, Dillon a eu assurément le plus grand tort. « Vous vous êtes contenté, dit Camille, de lui défendre de mettre les pieds chez vous et de continuer à faire votre malle pour partir sous trois jours pour l'Amérique, sur le vaisseau où vous aviez déjà payé votre passage, avec un passeport en règle. Vous aviez dit comme Curiace : s'il faut, pour être patriote parfait, faire guillotiner ce pauvre hère au lieu de laisser à la misère le soin de faire justice de ses extravagances, je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain. Mais vous n'en avez pas moins eu un tort véniel et le Comité a fait son devoir en s'assurant de votre personne. » Aussi n'est-ce point contre l'arrestation que Camille prétend à présent s'être élevé ; ce qu'il voulait « c'était un décret d'accusation, et la translation de Dillon au Tribunal révolutionnaire pour le tirer du secret et le mettre en présence du peuple et des juges, libre de confondre la calomnie et sur le chemin de ses pénates ou de la guillotine ».

Grand merci ! Et Camille y insiste : c'est une scène de la parade qu'il raconte : « Malheureusement, dit-il, dans le bouillonnement de mes idées, mon premier mot fut l'idée qui me frappait davantage, le ridicule de l'accusation. Je commençai par m'écrier que c'était un conte à dormir debout. On sut bien profiter de cet exorde maladroit et de la défaveur du nom d'Arthur Dillon. De ce moment, il me fut impossible de me faire entendre. Inutilement j'étais accouru à la tribune, et m'appuyant contre l'oreille gauche du président, je lui criais mon projet de décret. Sans doute Thuriot est sourd de cette oreille, ou bien il faudrait avouer qu'il avait pris admirablement la balle au bond pour venger le Comité de mon attaque de la veille. J'avais beau m'égosiller et lui crier : Citoyen président ! je ne veux point défendre Dillon ! Citoyen président ! que je dise un seul mot, le décret d'accusation ! Plus je

lui criais que je demandais le décret d'accusation, plus fort il sonnait et se servait en même temps de la supériorité de ses poumons pour étouffer la faiblesse de ma voix et accompagnait le tout de gestes paternels qui disaient aux tribunes et à l'assemblée que je voulais absolument défendre Dillon et que lui, soignant ma popularité, ne voulait absolument pas qu'un des enfants de la Montagne, ternît sa vie en se chargeant d'une si mauvaise cause. »

Et, sur ce thème, Camille développe. Il s'amuse, mais c'est jouer avec le feu : de même qu'après une histoire que, s'il défend Dillon, c'est que sa femme le voit souvent, et ce dialogue : « Vous n'êtes pas un joli garçon. — Tant s'en faut. — Votre femme est charmante, Dillon est encore vert, le temps que vous passez à la Convention est bien favorable et les femmes sont si volages... » et un couplet de là à la gloire de Lucile ; il tape à droite, il tape à gauche, il exalte « le dévouement héroïque d'un écrivain courageux et d'un si grand caractère que Marat », et il se compare à cet homme illustre. « Citoyen Dillon ! dit-il enfin, vous voyez que je me suis fait anathème pour vous défendre. Il ne me reste plus qu'à vous exhorter, comme l'administrateur qui vous a interrogé, à prendre patience et à réfléchir que la chambre où vous êtes à la mairie n'est pas aussi insupportable pour la chaleur que les plombs de la république de Venise. Peut-être ma plume, où est toute ma force vous servira-t-elle mieux dans l'opinion que ma voix dans la Convention. J'aurai fait du moins, en demandant contre un accusé le décret d'accusation pour le mettre sur le chemin de la justice et le retirer du secret et des mains de l'arbitraire, mon devoir de député et mon devoir de citoyen en rendant témoignage à vos connaissances militaires et à votre patriotisme pratique et non pas seulement spéculatif. »

Cela était fort bon : mais il n'est point si sotte accusation qui ne porte ; il n'est point, en république, délation de complot dont les gouvernants républicains ne tirent parti, et s'ils l'ont suggérée, s'ils ont eux-mêmes construit ou fourni la conspiration qu'ils se font dénoncer, — et c'est ainsi qu'ils agissent d'ordinaire — à quoi sert qu'on leur démontre que leur invention est ineptе et que leurs agents provocateurs sont de ridicules fantoches ? Est-il possible qu'eux-mêmes se condamnent

et qu'ils fassent justice de leurs propres imaginations? Ici, l'absurdité des accusations apparaissait tellement au premier regard, que pour les prendre un instant au sérieux, il fallait évidemment que les membres du Comité en fussent eux-mêmes les auteurs [1].

Même dans les pièces originales tout cela demeure assez confus, car l'on n'a point pris la peine d'ordonner et de rédiger les chefs d'accusation.

Il semble qu'un nommé Ernest Bucher, dit Lépinois, ou l'Épinay, peut-être noble, ayant servi comme dragon au régiment de la Reine de 1765 à 1774, et en étant sorti avec le grade de sous-lieutenant à la suite, ayant écrit, avant et depuis la Révolution, des folies, sur les impôts. l'agriculture, le commerce, l'art militaire. les cultes, la réorganisation de l'Église, la peine de mort et quantité d'autres matières, avait été trouver Esprit-Boniface Castellane, le vicomte de Castellane, le joueur, fort mauvais sujet et disqualifié. — c'est sa petite-nièce qui l'a dit — et lui avait révélé un complot où Marat devait délivrer Louis XVII et supprimer la Convention; il lui en avait offert le commandement général, lui avait demandé de l'argent que l'autre ne lui avait pas donné et avait tiré de lui une recommandation pour que Dillon le prît comme aide de camp. Là-dessus, était-il allé dénoncer Castellane, Dillon, et par-dessus le marché Edme Rameau. prêtre assermenté de Saint-Laurent, qui était en rapport avec lui, cela est fort possible, aussi bien qu'il n'avait pu contenir son zèle ni comprimer ses espérances, et qu'en bon fol qu'il était, il éprouvait les besoins d'en donner part à tout un chacun, surtout aux mouches du Comité.

Du 1er juillet 1793, où Dillon fut arrêté, au 10 avril 1794 où il fut jugé — et certes sur d'autres motifs — il ne fut plus une fois question de ce fameux complot; il avait suffi au vertueux Cambon, organisateur de la banqueroute, qu'ainsi le comité de Salut public se fût vengé de ceux qui l'avaient osé critiquer,

1. L'auteur d'une monographie récemment publiée sur *Cambon et la Révolution française*, MM. Bornarel, docteur ès lettres, énonce que le Comité ordonna l'arrestation du général Dillon et que « *celui-ci trouva un défenseur dans Camille Desmoulins qui publia sa lettre à Dillon le 10 Juillet.* Publier le 10 JUILLET une lettre sur des faits qui se sont produits le 11, c'est de la prophétie, M. Bornarel n'a assurément point lu la lettre à Dillon.

les prisonniers étaient dans l'*In-Pace* et le mieux qu'ils pussent faire eût été de s'y faire oublier. Pourtant Dillon grouillait : convaincu que « sa monstrueuse affaire était devenue simple grâce à l'amabilité de Camille, à son courage et surtout à sa loyauté », il était assuré qu'elle ne tenait plus qu'à un fil allongé indéfiniment par la paresse de Fouquier-Tinville. Et, Fouquier étant cousin de Camille, rien n'était plus simple : « Depuis trois jours, écrit Dillon, le président du Tribunal le presse de faire son rapport ; le terme fatal à lui accordé est demain samedi. Voyez-le, je vous prie, engagez-le à finir comme il a promis ; il connaît mon innocence ; ma requête est digne de vous, mon aimable et honnête défenseur. »

Cette lettre était du 28 juillet : Le 1er août, le nom de Dillon est de nouveau prononcé à la Convention : Il s'agit de lettres et de papiers saisis à Lille sur un Anglais. La lettre qu'on trouve la plus compromettante est singulièrement niaise : Dillon n'y figure point ; mais, sur un memorandum, il y a, à la date du 2 avril : *Lettre de Dilon* (sic). Et cela est tout, mais Dillon a appris ce que coûte l'honneur d'être nommé : « Je ne puis concevoir, écrit-il le 2 à Camille, quelle est la nouvelle indignité qui se prépare et comment, ni par quelle raison, mon nom se trouve fourré dans l'histoire du porte-feuille dont on a parlé hier à la Convention. Rendez-moi le service de savoir ce que c'est, afin que je puisse confondre cette nouvelle calomnie. Il ne faut pas que celui que vous avez si loyalement défendu puisse même être soupçonné par les bons patriotes.

« Au surplus, je vous jure sur mon honneur que, depuis huit mois, je n'ai écrit que trois lettres, une au département de la Meuse pour mes chevaux, une à mon correspondant du Havre pour me retenir un passage pour l'Afrique (?) et une à mon correspondant de Dunkerque pour lui demander de l'argent. Depuis le même temps j'en ai reçu à peine six, toutes de mon ami le général Gobert, ou de F... quand il était chez lui.

« Je vous jure de plus que je n'ai vu ni connu aucun Anglais depuis plus de deux ans ; que la dernière lettre que j'ai écrite, même à mon frère, Lord Dillon, est de la fin de 89 et que, depuis, je me suis brouillé avec lui parce qu'il n'a pas pensé comme moi.

« Je vous conjure de savoir les détails de cette nouvelle

fable. Je réponds d'en démontrer la stupidité ou la noirceur dans une minute. »

Le 3, exaspéré de cette détention par lettre de cachet, il parvient à faire afficher sur les murs de Paris un placard où il réclame sa mise en liberté.

Le 4, s'étant procuré « un exemplaire de la fameuse lettre anglaise et des notes du portefeuille, le tout imprimé chez Baudouin », par suite, « l'imprimé officiel », il argue le tout de faux. Il a la certitude physique et morale que la lettre n'est point anglaise : « Que l'on me conduise au comité de Salut public, en présence d'experts dans la langue et dans l'écriture anglaise, écrit-il à Camille. Trouvez-vous-y. Je m'engage à vous démontrer, ainsi qu'à tout le monde, que ces deux pièces sont fausses, archifausses et controuvées... Quoiqu'il y ait en Angleterre ou en Irlande environ dix mille personnes qui s'appellent Dillon, comme il n'y en a qu'un aux Madelonettes et que c'est moi, il m'est permis, je pense, comme mon nom est imprimé, de prouver la fausseté des pièces où il se trouve et à quel point le comité de Salut public a été trompé. »

Mais le comité de Salut public n'échafaude plus d'espérances sur cette conspiration anglaise, œuvre des plus médiocres d'un policier peu ingénieux. Il n'en tire point *alors* grief contre Dillon, et n'en retarde point la solution de son affaire.

Le 7 août, sans qu'aucun jugement soit intervenu sur ce monstrueux complot qui devait aboutir, selon le citoyen Cambon, au massacre de la Convention et à la proclamation de Louis XVII, le comité de Sûreté générale et de Surveillance de la Convention, où siègent au moins deux des convives de Dillon, prend cet arrêté :

« Du 7 août 1793, l'an second de la République française une et indivisible :

« Le Comité, après avoir entendu le rapport qui lui a été fait sur la conspiration d'Ernest Boucher (sic) convaincu d'avoir communiqué son plan à Castellane et à Dillon ;

« Arrête que les dits Castellane et Dillon seront mis en arrestation chez eux, sous la surveillance d'un gendarme et sous caution de se représenter à toute réquisition soit du comité de Sûreté générale, soit du Tribunal révolutionnaire

et qu'Ernest Boucher sera traduit au Tribunal révolutionnaire pour être poursuivi comme conspirateur. » Cela est signé par Chabot, Amar, Guffroy, Drouet et Ingrand. Il était encore des estomacs reconnaissants.

Vu la loi qui bannit de Paris les ex-nobles, Dillon, qui a quitté tout aussitôt les Madelonettes, va s'établir à Vitry, chez un certain citoyen Bosquet où il porte ses meubles et prend pension, en même temps qu'un citoyen Husson, avec son secrétaire Lapierre et ses gens. La vie qu'il mène à Vitry semble des plus calmes, la table est frugale et les convives, lorsqu'il en vient, et cela arrive quelquefois d'après les comptes du traiteur, se contentent de peu.

Cela va tant bien que mal jusqu'au 21 octobre 1793, que l'on appelle le 20 du premier mois, où, ce qui prouve comme la concordance est suivie en ces premiers jours de l'ère républicaine, sous la date du 23 brumaire an II, le lieutenant-colonel commandant la Garde nationale non montée de la première division, en vertu de l'arrêté du comité de Sûreté générale de la Convention portant que les individus mis en arrestation dans leur domicile seront traduits dans les maisons d'arrestation de cette ville, ordonne que « le citoyen Arthur Dillon sera traduit dans la maison d'arrêt *du Lusanbour parre le brigadier* ».

Le vicomte de Castellane, moins confiant que son camarade, a jugé bon de s'évader. Dillon, soit qu'il fût embarrassé de trouver un asile, soit qu'il craignît de compromettre son protecteur, n'a point cherché les occasions qui ne manquaient point aux détenus à domicile. Il se laissa donc prendre à Vitry *parre le brigadier* et conduire au Luxembourg où il paraît être entré le vingt-neuvième jour du deuxième mois de l'an II. Il y attendit une fortune meilleure. Un de ses codétenus a dit qu'il se consolait en buvant beaucoup, et que, quand il n'était pas ivre, il jouait au trictrac. Cela peut être, mais à Vitry, les comptes du traiteur sont fort loin de témoigner d'habitudes d'intempérance et ne montrent qu'une consommation de vin et d'eau-de-vie normale.

L'on peut bien penser que, à présent, toutes les espérances de Dillon reposaient sur Camille; mais que pouvait Camille pour un ex-noble qui avait tant de raisons de paraître suspect; lui-même ne s'était-il pas compromis et devait-il être fort

pressé, lorsqu'une telle connaissance devenait aussi périlleuse, d'achever de lier son sort à celui du général?

Le 24 frimaire de l'an II (14 décembre 1793) eut lieu à la société des Jacobins un scrutin épuratoire; Camille fut tout aussitôt interpellé sur ses liaisons avec Dillon et il répondit en se justifiant. « Il a bien fallu qu'il vît le général Dillon. Il avoue qu'il a cru reconnaître de grands talents dans ce général. Trompé sur son compte, depuis trois mois il n'a parlé de lui ni en bien ni en mal. » Et, en terminant son apologie, il dit : « J'ai toujours été le premier à dénoncer mes propres amis, — du moment où j'ai vu qu'ils se conduisaient mal; j'ai résisté aux offres les plus brillantes et j'ai étouffé la voix de l'amitié que m'avaient inspirée de grands talents. » *Un citoyen* vient à son secours : « Desmoulins vient de nous avouer ingénument qu'il avait mal choisi ses amis, prouvons-lui que nous savons mieux choisir les nôtres en l'accueillant avec empressement. » La Société a l'air de se ranger à cet avis, mais il faut que Robespierre, le pion Robespierre, applique à son ancien camarade une correction de collège : « J'engage Camille Desmoulins à poursuivre sa carrière; à n'être plus aussi versatile et à tâcher de ne plus se tromper sur le compte des hommes qui jouent un grand rôle sur la scène politique. » Et, par Robespierre, Dillon est mis au même degré d'infamie que Lameth et Mirabeau dont Camille jadis avait fait ses patrons. Courbant le front sous l'algarade, Desmoulins est admis au milieu de nombreux applaudissements.

Mais Dillon ne laisse point ainsi passer l'accusation qui le concerne. De sa prison, il écrit à Robespierre, l'interroge et le reprend (29 frimaire II-19 décembre 93) : « Ai-je jamais rien eu de commun, lui dit-il, avec l'avide immoralité ou l'intrigue? J'ai, comme toi, donné des preuves certaines d'un désintéressement pur. J'ai toujours fui jusqu'à l'ombre d'une intrigue, méprisé et détesté les intrigants que j'ai vu s'élever et tomber tour à tour, en défiant mes plus mortels ennemis de me reprocher aucune liaison avec eux. » Il évoque ses succès à l'armée, fait appel à l'humanité de son correspondant : « Adieu, Robespierre, lui dit-il, repousse comme indignes de toi les préventions injustes. Guerre aux méchants, secours aux malheureux, telle doit être ta devise. »

Dillon, aux yeux de Robespierre, ne compte pas; mais qui commence à compter c'est Camille; contre lui, tout ce qui est anarchiste est déchaîné. Dès le 1er nivôse (21 décembre), voici contre lui une nouvelle dénonciation par un nommé Nicolas, du comité de Surveillance du département de Paris, un des tape-dur de Robespierre, sur ce que Camille est venu plusieurs fois demander l'élargissement d'un nommé Vaillant, seigneur de Fresnes. « Il a obsédé et menacé le comité de le dénoncer auprès du comité de Sûreté générale s'il ne rendait pas la liberté audit Vaillant » et Nicolas prononce : « Camille Desmoulins frise depuis longtemps la guillotine. »

C'est qu'en effet depuis quinze jours Camille a superbement engagé la lutte : le premier numéro du *Vieux Cordelier* a paru le quintidi frimaire, deuxième décade de l'an II; le n° 2, le 20 frimaire, le n° 3, le 25 — et c'est le numéro sur *les proscriptions* — le n° 4 a paru la veille, 30 frimaire. Sans doute, lors du scrutin épuratoire, avait-on cru donner à Camille une leçon dont il profiterait, mais il n'en est devenu que plus agressif et plus entreprenant, et le Nicolas qui l'a accusé le verra bien au numéro 5. Mais, à présent, Dillon est loin et la grande bataille est engagée entre le comité de Salut public et Camille, qui entraînera avec lui Danton et tous les autres. Que Dillon ait été l'occasion, sans doute; que son étonnante proscription ait été la goutte d'eau qui ait fait déborder le vase, il semble bien; mais, à présent, il disparaît : à peine si, une fois, dans le numéro 5 du *Vieux Cordelier* son nom sera prononcé : « Des hommes, mes ennemis à découvert et en secret ceux de la République, écrira Camille, ne savent que me reprocher éternellement depuis cinq mois d'avoir défendu Dillon. Mais, si Dillon était si coupable, que ne le faisiez-vous juger? Pourquoi ne veut-on voir qu'un général que j'ai défendu et ne regarde-t-on pas cette foule de généraux que j'ai accusés? Si c'était un traître que j'eusse voulu défendre pourquoi accuser ses complices? Si l'on veut que je sois criminel pour avoir défendu Dillon, il n'y a pas de raison pour que Robespierre ne soit pas criminel aussi pour avoir pris la défense de Camille Desmoulins qui avait pris la défense de Dillon. Depuis quand est-ce un crime d'avoir défendu quelqu'un? Depuis quand l'homme est-il infaillible et exempt d'erreurs? »

Et il dira encore : « Voilà, à propos de Dillon, une bien longue thèse, tandis que, pour ma justification, j'avais seulement à observer que les meilleurs patriotes ne sont pas exempts de prévention, que Collot d'Herbois lui-même avait défendu des gens plus suspects que Dillon ; bien plus, je pose en fait qu'il n'est pas un député à la Montagne à qui on ne puisse reprocher quelque erreur et son Dillon. »

Ainsi là, comme dans le discours du 24 frimaire aux Jacobins, ce n'est plus l'apologie qu'il présente, c'est l'excuse qu'il plaide ; presque les circonstances atténuantes : Quoique Dillon essaie de se rappeler à lui en lui adressant mémoire sur mémoire sur les opérations militaires, car, dit-il : « Dussai-je être soupçonné jusqu'à la mort, je ne cesserai de désirer et d'indiquer le bien (14 nivôse) », Dillon est lâché, ce n'est plus même un ami, c'est une *relation*.

Mais, faute de Dillon, voici pour Camille d'autres occasions de bataille : on a arrêté son beau-père, le père de Lucile, le citoyen Duplessis, et son cas est fort mauvais ; voici qu'à présent, en ce même mois de nivôse, du 1er au 21, Camille occupe presque toutes les séances des Jacobins, accusé en même temps que Fabre d'Églantine, Bourdon (de l'Oise), Laveaux, et sommé d'avoir à se disculper. Déjà l'attaque se dessine contre lui si vive que Collot s'en fait l'interprète ; un citoyen — d'ailleurs inconnu — déclare que « le jour où on l'admit dans la Société fut un jour de calamité publique » ; l'on propose que lui, Fabre et Bourdon, « ces trois accusés, soient entendus et jugés sans désemparer » ; entre lui et Hébert, face à face, le combat est engagé ; Camille se solidarise avec Philippeaux qui, revenant de Vendée, en a rapporté, lui aussi, des vérités déplaisantes pour la faction hébertiste, et ainsi il grandit la lutte, mais la rend pour lui-même de plus en plus dangereuse ; Robespierre même l'excommunie à cause du *Vieux Cordelier*, malgré les tentatives d'apaisement de Danton ; enfin, dans la même séance du 21 (10 janvier), il est au début radié, à la fin rétabli par pitié, mais c'est fini de sa gloire ; le bourreau guette « le procureur de la lanterne ».

Dans ce même mois de nivôse, le 24 (12 janvier 94), Fabre, un de ses intimes amis, a été arrêté, incarcéré au Luxembourg, mis au secret ; il sera renvoyé, le 29 ventôse, devant le Tribunal

révolutionnaire, avec Chabot, Bazire, Julien (de Toulouse) et Delaunay (d'Angers); le 25 ventôse (15 mars) on arrête Hérault de Séchelles et Philippe Simond; dans la nuit du 10 germinal (31 mars), Danton, Delacroix (d'Eure-et-Loir), Camille et Philippeaux : ils sont accusés « d'avoir conspiré contre le peuple français en voulant établir la monarchie, détruire la représentation nationale et le gouvernement républicain ».

De ces députés, arrêtés ainsi, depuis le 12 janvier jusqu'au 31 mars, sur des dénonciations individuelles, Robespierre, Saint-Just, Collot, Amar, Cambon, Billaud-Varennes font une fournée à laquelle on adjoint l'abbé d'Espagnac, Gusman, qui est espagnol, les Frey qui sont allemands, Deisderichen qui est danois, le baron de Batz qui est un financier suspect, et Westermann que le Dix août fit adjudant général.

On sait que le procès, ouvert le 13 germinal par l'acte d'accusation, continué le 14 par les interrogatoires, semblait le 15 tourner à la confusion des accusateurs. Les accusés se défendaient victorieusement, ils réclamaient des témoins à décharge et tournaient même en leur faveur les dépositions des témoins à charge, les seuls qu'on eût cités. Alors, comme on sait, le président Herman et l'accusateur public Fouquier de Tinville, cousin de Desmoulins, écrivirent au comité de Salut public qu'il leur fournît, par un décret, les moyens légaux de bâillonner la défense. « Les accusés, en forcenés, réclament l'audition des témoins à décharge... ils en appellent au peuple du refus qu'ils prétendent éprouver... Nous vous invitons à nous tracer définitivement une règle de conduite sur cette réclamation, l'ordre judiciaire ne nous fournissant aucun moyen de motiver ce refus sans un décret. »

Ce décret, Saint-Just va le fournir; mais encore y faut-il une apparence, et cette apparence, Dillon la donnera. « Dillon, qui ordonna à son armée de marcher sur Paris, a déclaré que la femme de Desmoulins avait touché de l'argent pour exciter un mouvement pour assassiner les patriotes et le Tribunal révolutionnaire. » On va rendre le décret sur cette déclaration, mais Billaud-Varennes demande que la Convention entende la lecture de la lettre que les Comités ont reçue de l'Administration de police; elle prouvera quel péril menace la liberté et

quelle intimité règne entre les conspirateurs traduits au Tribunal et ceux des prisons. Et il lit une déclaration du citoyen Alexandre La Flotte, ci-devant le ministre de la République à Florence[1], détenu depuis six jours au Luxembourg. Ce La Flotte, se trouvant le 14, entre six et sept heures du soir, dans la chambre du citoyen Arthur Dillon qu'il ne connaissait que depuis sa détention, « Dillon, après l'avoir tiré à part, lui avait demandé s'il avait eu connaissance de ce qui avait eu lieu ce jour au Tribunal révolutionnaire ; sur une réponse négative de La Flotte, Dillon lui aurait dit que les accusés avaient déclaré ne vouloir parler qu'en présence des membres de la Convention, Robespierre, Barère, Saint-Just et autres ; que le peuple avait applaudi ; que le jury, embarrassé, avait écrit une lettre à la Convention qui était passée à l'ordre du jour ; qu'à la lecture dudit décret, le peuple avait donné de fortes marques d'improbation qui s'étaient répandues jusque sur le pont ; que sa crainte était que les comités de Salut public et de Sûreté générale ne fissent égorger les prisonniers détenus à la Conciergerie et que le même sort ne fût réservé aux détenus dans les autres maisons : qu'il fallait résister à l'oppression ; que les hommes de tête et de cœur devaient se réunir, qu'il voulait la République mais la République libre. Et Dillon aurait ajouté qu'il avait concerté un projet avec un député détenu, nommé Simond, qu'il voulait le communiquer à La Flotte, qu'il amènerait Simond à cet effet avec un autre prisonnier, Thouret, et là dessus il appela un porte clef et lui donna une lettre : « Sur l'observation du porte clef, Dillon coupa la signature ; il dit alors que cette lettre était pour la femme de Desmoulins, *qu'elle* (la lettre) *mettait à sa disposition mille écus à l'effet de pouvoir envoyer du monde autour du Tribunal révolutionnaire* ; après quoi il sortit de la Chambre. »

Voilà l'essentiel, le grief principal contre les accusés, le grief que retient Saint-Just, car il ne s'arrête point au complot que, d'après La Flotte, Dillon et Simond ont formé à eux deux ; et que La Flotte se réserve, « sous le bon plaisir des comités de Sûreté générale et de Salut public, d'aller lui-même leur en faire le rapport, croyant que la prudence l'exige ainsi ».

1. J'ai eu occasion de raconter dans *les Diplomates de la Révolution. — Hugou de Basseville à Rome* — quel était ce La Flotte.

Il ne vérifie point si, telle que l'énonce l'administrateur de police l'accusation de La Flotte est absurde, si elle modifie du tout au tout lès rôles respectifs. La Flotte a déclaré que Dillon lui avait dit « qu'il venait d'écrire à la femme de Camille Desmoulins qu'il mettait mille écus à sa disposition pour pouvoir soudoyer du monde pour entourer le Tribunal révolutionnaire », et, selon l'administrateur, c'est Lucile qui met cet argent à la disposition de Dillon ; selon Saint-Just, Lucile a touché cet argent. Qu'importe? cela suffit pour que la Convention — combien étaient-ils? — rende ce décret : « Tout prévenu de conspiration qui résistera ou insultera à la justice nationale sera mis hors des débats sur le champ. »

Ainsi armé, le lendemain 16 germinal, le président du Tribunal révolutionnaire donne lecture du décret, refuse toute citation de témoin ; l'accusateur rend compte « des tentatives faites dans les prisons par le général Dillon pour mettre les détenus en insurrection et des sommes répandues dans le public pour sauver les accusés ». En un tour de main, les débats sont clos, les accusés mis hors de la cour, les questions posées au jury, le verdict rendu, l'arrêt prononcé, la sentence exécutée.

Mais ce n'est pas assez de ces têtes. Le complot imaginé pour hâter la mort de Danton et de ses accusés, devait porter d'autres fruits : Vadier, dans quel style! raconte à la Convention ses impressions du Palais et flétrit les conspirateurs qui insultaient les jurés et les juges : « Dans ce moment même, dit-il, Dillon et Simond, notre collègue, conspiraient dans leur prison. Ils avaient organisé une bande de scélérats qui devaient sortir du Luxembourg avec un mot d'ordre, s'emparer des avenues des comités de Salut public et de Sûreté générale, tomber sur les membres qui les composent et les immoler à leur fureur. » On voit le chemin qu'a fait la dénonciation de La Flotte : Ce n'est rien encore près de l'envolée que Couthon va lui donner : « Dans la nuit d'hier, dit-il, les portes des prisons devaient être ouvertes à ces monstres par les soins d'un concierge qu'ils avaient gagné. Tous les prisonniers et leurs complices du dehors devaient se réunir sous le commandement de Dillon et se porter d'abord au comité de Salut public dont ils savaient bien que les membres étaient en permanence continuelle, pour égorger, avec le sang froid du crime, ces

membres. Ils devaient ensuite délivrer les conjurés, immoler les juges du Tribunal révolutionnaire, s'emparer des avenues de la Convention et des Jacobins, massacrer tous les députés et les patriotes les plus ardents, se porter ensuite au Temple, en extraire l'enfant Capet, et le remettre aux mains de cet infâme Danton dont le peuple et nous avons été si longtemps dupes, pour que ce fût Danton qui le présentât au peuple et proclamât la tyrannie qu'il a affecté de combattre avec une hypocrisie si perfide. »

Et, en relatant l'exécution de Danton et de ses complices, le *Moniteur* annonce que, à présent, les dénonciations et les preuves affluent contre eux, il ajoute : « L'ex-général Dillon, Thouret ex-constituant, doivent être mis incessamment en jugement. » C'est à présent Legendre qui, pour pallier son ancienne liaison avec Danton, annonce que, par une lettre anonyme, il a eu la preuve que les coupables ayant péri sur l'échafaud avaient des complices dans la prison du Luxembourg. Ne l'a-t-on pas invité à s'armer de deux pistolets et à assassiner dans le sein de la Convention Robespierre et Saint-Just? Et Bourdon de l'Oise n'a-t-il pas reçu la même proposition? Cela se peut-il tolérer? Nul doute qu'il n'y ait eu un complot et recruté sûrement dans les milieux les plus variés, car l'on y comprend d'abord Arthur Dillon et le député Simond, les premiers dénoncés par La Flotte; puis Chaumette (Anaxagoras) agent national, l'évêque Gobel, toute la queue du père Duchesne : l'acteur Grammont devenu adjudant général et son fils officier dans la cavalerie révolutionnaire, quelques membres de Comités révolutionnaires, un lieutenant de gendarmerie, un membre de la Commune, deux commis, quelques soldats; cela pour les enragés; ensuite, pour les modérantistes, le général Beysser, l'adjudant général Duret; puis les prétendus complices de la première conspiration de Dillon : Bucher dit Lépinois et le prêtre Rameau; puis un marchand de tableaux, un brocanteur, un porte-clef — celui-là que La Flotte a dénoncé comme ayant porté à Lucile une lettre de Dillon, — enfin, deux femmes, et ce sont la veuve d'Hébert et la veuve de Camille.

Par quel prodige d'imagination a-t-on amalgamé ces êtres sans nul rapport des uns aux autres? Cela n'a même point la

prétention de s'équilibrer ou de se tenir sur le papier, cela est une succession d'inepties déclamatoires; mais, en ce qui touche Dillon, il faut entendre Fouquier : « Les différentes trames et conspirations ourdies par Dillon et ses complices n'ont pu, dit-il, échapper à la surveillance des représentants du peuple et doivent être considérées comme des branches de ce vaste complot. En effet, il est constant que, depuis le 10 août 1792, Dillon n'a cessé de conspirer contre la République; c'est lui qui, quand le tyran est renversé par le peuple, veut forcer les citoyens à lui prêter serment et essaie d'anéantir la victoire de la liberté sur le despotisme; c'est lui qui, lors de la reprise de Verdun par les défenseurs de la patrie, complice des trahisons, des perfidies de Dumouriez, facilite aux ennemis la sortie du territoire français et négocie avec les despotes qu'il pouvait vaincre et anéantir sur le sol même qu'ils avaient souillé; enfin, c'est Dillon qui est l'âme de tous les projets de contre-révolution qui ont été formés et qui ont échoué depuis que la République est établie. Le conspirateur Ernest Bucher était partout son agent dans ce projet de contre-révolution formé au moment du recrutement pour la Vendée et qui avait pour objet d'exciter la guerre civile, d'égorger les représentants du peuple, de rétablir la royauté, en mettant le petit Capet sur le trône, projet auquel était associé le prêtre Rameau et divers autres conjurés que la fuite a dérobés à la vengeance nationale. C'est encore Dillon que Pitt indique sur les listes trouvées dans la commune de Lille comme l'un de ses principaux agents. Le tribunal a encore trouvé dans les papiers du conspirateur O'Moran des preuves de ses manœuvres et de ses intelligences avec les ennemis de la République. Enfin, il a mis le comble aux attentats dont il s'est rendu coupable par la dernière conspiration qu'il a ourdie avec Simond, député, complice du traître Hérault-Séchelles, la femme de Camille Desmoulins et le porte-clef Lambert, leur agent, dans la maison d'arrêt où il était détenu, et dont le but était d'arracher des bras de la justice les infâmes complices des conspirations de Dillon, de massacrer les représentants du peuple et de replacer sur le trône le fils du tyran, en anéantissant pour jamais la liberté, soulèvement qui a été combiné si bien que, dans la nuit dernière, il s'est manifesté dans différentes maisons de

Paris des mouvements de sédition et de révolte dans lesquels on a crié *Vive le Roi!* »

C'est à Dillon, mis à la tête des accusés, que sont réservés les honneurs du fauteuil ; c'est contre lui que dépose le premier témoin, La Flotte, mais d'une façon si embarrassée et si confuse qu'on ne saisit plus même le fameux chef d'accusation : « Pour connaître davantage les ressources des conjurés, dit La Flotte, j'observai à Dillon qu'il lui fallait de l'argent pour soudoyer tout son monde et, à ce sujet, je lui offris une somme de mille écus dont je pouvais disposer. » Ainsi, ce n'est plus Lucile qui offre mille écus à Dillon ; ce n'est plus Dillon à Lucile ; c'est La Flotte à Dillon. Le président d'ailleurs ne s'arrête point à cette subtilité et passe tout de suite à cette lettre qui coûtera la vie à trois personnes. Il dit à Dillon : « Avez-vous écrit une lettre dont vous avez fait lecture à deux citoyens, l'avez-vous présentée à Lambert qui a refusé de l'apporter, et n'avez-vous pas eu soin, sur les observations de ce Lambert de couper votre signature; et à qui adressiez-vous cette lettre?

— J'adressais cette lettre, répond Dillon, à la femme Camille à laquelle j'avais de grandes obligations pour quelques services reçus d'elle: je lui mandais : « Femme vertueuse, ne perds pas courage, ton affaire et la mienne sont en bon train et bientôt les coupables seront punis et les innocents triompheront. »

Alors, on interroge Lambert, on le presse de questions : « Dillon, dit-il à la fin, déconcerté de mes refus en conçut des craintes et mit la lettre en morceaux » ; ce qui n'empêche pas le président de demander à la veuve Camille : « Avez-vous reçu la lettre de Dillon? — Je n'en ai reçu aucune », répond-elle.

Puis, à chaque question qui lui est posée Dillon répond de même avec une entière franchise. Ainsi : « J'ai dit que, si les journées du mois de septembre se renouvelaient dans les prisons, il était du devoir d'un homme courageux de défendre ses jours et de demander à être entendu et jugé avant de se laisser immoler. » Envers Lucile, il garde une attitude de pitié respectueuse : N'avez-vous pas envoyé trois mille livres à la femme Desmoulins? Il nie, et Lucile à qui la question est posée dit de même que pour la lettre : « Je n'ai rien reçu ». « Connaissiez-vous Dillon? lui demande alors le président. Avez-vous

quelque liaison avec lui? Est-il venu quelquefois chez vous? » Elle répond : « J'ai vu quelquefois Dillon; il m'a obligée en différentes rencontres; mais il est venu rarement chez moi. » Et lui dira : « Lorsque j'ai eu le bonheur d'obliger la veuve Camille, je n'en ai rien exigé de contraire au bien public. » Ce serait presque tout ce qu'il y aurait à retenir de ces interrogatoires, si une phrase de Dillon en jetant le jour sur les mœurs de la prison ne rendait intelligibles les discours qui s'y tenaient : Dillon dit de La Flotte : « Le jour que j'ai conversé avec lui, il était un peu échauffé par les liqueurs et cependant il avait apporté des citrons pour préparer du punch. »

Dillon a répondu à tout; soit qu'il nie franchement les faits, soit que, aussi franchement, il les explique ou les commente. Aussi Fouquier semble-t-il craindre qu'il ne fasse impression sur le jury : « Il est de toute évidence, dit-il, que Dillon avoue toutes les machinations qui lui sont reprochées : tous ses efforts se bornent à les colorer, à leur donner des explications forcées, mais les jurés sauront bien distinguer la vérité exempte de toute tergiversation d'après le mensonge qui cherche à s'envelopper de mille subterfuges. »

Toutefois, la conspiration du Luxembourg semblant en mauvais point, on passe à la conspiration du Dix août et à la fameuse proclamation, dont on apporte un texte nouveau : « Tout entier à défendre la patrie, répond Dillon, de faux rapports peuvent m'avoir induit en erreur sur ce qui se passait à Paris, mais je déclare n'avoir jamais eu aucune mauvaise intention et avoir secondé de tout mon pouvoir le mouvement révolutionnaire »; et, de la conspiration du Dix août, on passe à la conspiration dite du savon, celle où cet étrange personnage Bucher, Lépinoy ou L'Epinay, qu'on n'appelle qu'Ernest, joue le rôle principal. Fouquier pour le faire condamner dit aux jurés : cet Ernest est auteur de plusieurs écrits, qui *n'indiquent pas un délire continuel* : on a trouvé chez lui son plan de conjuration : on y voit son abdication de la couronne de Saint-Domingue... »

Voici à présent l'homme « qui a lu les conjurations de Catilina pour mieux se pénétrer de son rôle de conspirateur », et qui déclare que Dillon se croyait assuré de 400 hommes qui avaient servi sous ses ordres ». Voici Grammont qui accuse

Dillon d'avoir été « l'auteur des craintes par lui conçues sur le sort des prisonniers ».

Au surplus, n'est-ce pas? les jurés sont suffisamment éclairés; sauf sept individus des Comités révolutionnaires, tous les accusés sont convaincus des chefs d'accusation portés contre eux : « Il est constant qu'il a existé une conspiration contre la liberté et la souveraineté du peuple, tendant à troubler l'État par une guerre civile en armant les citoyens les uns contre les autres et contre l'exercice de l'autorité légitime, par suite de laquelle, dans le courant de ventôse dernier, des conjurés devaient dissoudre la représentation nationale, assassiner ses membres et les patriotes; détruire le gouvernement républicain, s'emparer de la souveraineté du peuple, rétablir la monarchie et donner un tyran à l'État. » C'est pourquoi ils sont condamnés à la peine de mort, leurs biens acquis et confisqués au profit de la République et le jugement, exécuté dans les vingt-quatre heures sur la place de la Révolution, imprimé, publié et affiché dans toute la République ».

Lorsque la charrette s'avança pour que les condamnés, mains liées, y montassent, l'on dit que Dillon s'approcha de Lucile et, de cette tête qui allait tomber, la salua. « Je regrette, dit-elle, d'être la cause de votre mort. » Dillon sourit, répondit qu'elle en était tout au plus le prétexte et se mit alors à la plaindre : elle l'interrompit : « Regardez donc, lui dit-elle, si mon visage est celui d'une femme qui a besoin d'être consolée. » Puis, elle salua Dillon « avec enjouement » et monta sur la seconde charrette. Lui était de la première. On a raconté, après la restauration des Bourbons, « qu'il périt sur l'échafaud révolutionnaire après avoir crié : vive le Roi! d'une voix aussi forte que s'il avait commandé une évolution militaire. Il est incontestable, a-t-on ajouté, que ce sentiment avait toujours été au fond de son cœur et il devait y être ». Nul des contemporains ne fait la moindre allusion à ce cri qu'il eût poussé; nul journal ne le rapporte, et l'on serait fort empêché de donner une base quelconque à cette légende, imaginée sans doute par la fille d'Arthur Dillon, madame de la Tour du Pin Gouvernet ou par son beau gendre, M. le duc de Fitz-James. N'avait-on pas, dans toutes les biographies, tenté de le présenter comme un général royaliste, sans

s'apercevoir qu'ainsi on justifiait la Révolution de l'avoir condamné?

Madame Dillon, née Girardin, était, comme on sait, restée à la Martinique avec ses trois enfants : les deux La Touche, son fils Alexandre, qui ne se maria point et sa fille Élisabeth-Alexandrine, qui avait peu d'agréments physiques, fut d'abord promise à M. de Bouillé, puis mariée au duc de Fitz-James avec lequel elle fut passablement malheureuse; et sa fille Dillon, Fanny Dillon qu'elle ramena de la Martinique en Angleterre vers le milieu de 1795 et qui trouva alors, près des parents de son père, un accueil dont il est impossible de n'être point touché. Dès le début du Consulat, elle rentra en France et Joséphine, oublieuse des intrigues de madame de La Touche, leur fit le meilleur accueil. Ce fut l'Empereur qui, en 1808, maria Fanny Dillon à son aide de camp le général Bertrand et il dota l'un et l'autre.

Cela n'a à faire que de loin avec feu Arthur Dillon. On est embarrassé pour porter sur lui un jugement. D'abord l'erreur sur la personne semble démontrée; ce n'est point ici *le beau Dillon*; les grâces qu'il obtint de la Cour n'ont point été telles qu'elles marquent un favori; il est un soldat et un beau soldat; s'il fut colonel au berceau, il a gagné, l'épée en main, les étoiles de maréchal de camp: il semble avant tout soldat, avec l'ambition de commander, le goût du militaire, la passion de remuer des troupes. Autrement, que de choses en lui inexplicables. Viveur? Sans doute, gros joueur et buveur : cela expliquerait certaines critiques et certains actes; sauf preuve contraire, et l'on n'en rencontre aucune, nullement disposé à conspirer pour la Royauté. Tout ce qu'on a allégué contre lui au procès ne tient pas debout. S'il avait eu la moindre velléité de déserter la République, sinon de la trahir, que d'occasions il aurait eues et quel accueil il eût trouvé en Angleterre! Après novembre 92, durant six mois pour le moins, jusqu'au moment de son arrestation, ne pouvait-il fuir? N'en pouvait-il trouver les moyens? Il veut un passeport en règle et c'est pour aller sur terre française, à la Martinique. Il a rompu avec sa famille entière, avec sa caste, avec ses amis de

jadis; il ne voit, ne fréquente que des patriotes, des républicains, des montagnards. Ce qui est le plus étrange, c'est que nul, aux Jacobins, à la Convention, même au Tribunal révolutionnaire, ne lui reproche d'être noble — et combien l'est-il plus que ces misérables à savonnette auxquels on en fait un crime! — d'être anglais, d'être comte, d'être le beau Dillon, d'avoir été un favori de Marie-Antoinette; il faut qu'un siècle ait passé pour que des historiens imaginent le flétrir avec des épithètes dont ses ennemis plus acharnés n'ont pas voulu. Qu'est-ce donc à dire? Ne serait-ce pas que Dillon a formellement embrassé le parti de la France et de la Révolution et qu'il est sincère en son dévouement pour elles, peut-être parce qu'il y voit plus de gloire à acquérir, plus de moyens pour exercer ses talents — mais s'il le fait loyalement, au profit de la France, que lui reproche-t-on? Pour les contemporains, c'est bien moins à Valmy qu'à la côte de Biesme qu'échoua l'invasion prussienne. L'on a prodigué les honneurs à Kellermann, nul n'a pensé à Dillon. En ce temps où les monuments commémoratifs sortent du sol comme une moisson de pierres, de marbres et de bronzes, croit-on qu'il serait d'un exemple mauvais qu'à l'endroit le plus escarpé de la côte de Biesme, sur un roc, au milieu des grands arbres, s'érigeât une statue, telle la *Victoire* de Brescia qui, sur son bouclier, grave les noms des héros morts et qu'on lût au piédestal,

ARTHUR DILLON

ANGLAIS PAR NAISSANCE, FRANÇAIS PAR ADOPTION,

GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE DES ARDENNES,

ARRÊTA A LA CÔTE DE BIESME L'INVASION DES PRUSSIENS,

REPRIT VERDUN SANS COUP FÉRIR,

ET PÉRIT VICTIME DES FACTIONS.

FRÉDÉRIC MASSON

MINES D'OR ET LOI MINIÈRE

C'est un document compliqué, mais intéressant, que la loi des Mines du Transvaal de 1908[1] et que rend plus intéressant pour nous, Français, l'agitation peut-être plus fébrile que fondée, qui se fait autour des gisements aurifères français : nous disons gisement et non mine, car il y a gisement et gisement, et, de même que tout petit poisson ne devient pas grand, de même, à plus forte raison, tout gisement ne devient pas mine. Cette loi des Mines du Transvaal de 1908, étant le plus récent document de cet ordre, représente la somme d'expériences accumulées par le monde en cette matière de mines. Voici, sauf erreur et omission, comment elle peut se résumer.

Tout d'abord la loi institue un régime spécial pour l'or et l'argent : quel métal appartiendrait au souverain plus justement que l'or et l'argent, les deux métaux monnaie ?

Sont dites mines de métaux précieux (or et argent) toutes mines où il existe de l'or ou de l'argent ou tous les deux, mais où peuvent coexister d'autres métaux, pourvu que la valeur du

1. La loi des Mines du Transvaal en anglais, bien entendu, est adressée — contre un prix très modique — à ceux qui la demandent au *Government printing Office, Pretoria* (Transvaal). Dans un but de simplicité nous avons traduit les termes techniques par des paraphrases approchées.

ou des métaux précieux dans le minerai dépasse le coût total d'extraction et de traitement.

Première phase : la découverte.

Celui qui a découvert, « l'inventeur », a droit à une concession perpétuelle spéciale, une « concession d'inventeur ». La concession d'inventeur diffère en un point seulement de la concession perpétuelle ordinaire : pendant les trois premières années à dater de son octroi, aucune redevance fixe n'est due au fisc. Il y a cependant à cette faveur une restriction. La « découverte » étant reconnue par l'administration des Mines, le filon est bien trouvé ; mais la prospection n'est qu'ébauchée. Avant qu'on puisse aborder l'extraction, une deuxième phase de prospection doit mettre les choses au point. Si le prospecteur se relâche dans ses efforts, il perd le privilège d'exemption de la redevance fixe.

Pour mesurer l'étendue de la concession d'inventeur, le *claim* sert d'unité : 0 hectare 5946.

L'étendue de la concession d'inventeur varie entre des minima de 10 *claims* (hectares : 5,9459) et 25 *claims* (hectares : 14,8647) et un maximum de 50 *claims* (hectares : 29,7294). Si l'inventeur, pour faire sa découverte, a poussé avec la perforatrice mécanique au delà d'une profondeur de 1 000 pieds (mètres : 314,8), son maximum de 50 *claims* s'augmente d'un supplément de 50 *claims* et chaque 1 000 pieds de plus de profondeur ajoute 50 *claims* au maximum.

Les *claims* ne peuvent pas être choisis ici ou là, au hasard ; c'est un travail que de les choisir et un travail qui prend du temps à l'inventeur. Il procédera à ce travail en paix : l'Administration devra écarter les indiscrets, les frelons, toujours avides de s'approprier la découverte et les idées d'autrui et qui tenteraient de creuser à côté, dans le voisinage, prétendant se créer à leur tour des droits. L'Administration décide d'ailleurs, dans son pouvoir discrétionnaire, des périmètres au dedans desquels les nouveaux venus ne pourront pas travailler, parce que les droits de l'inventeur, la liberté de ses mouvements et de son choix s'en trouveraient gênés. Ces mesures de précaution sont d'autant plus équitables que la publicité est donnée dès le début à la découverte : l'inventeur avise aussitôt l'Administration ; celle-ci publie dans le *Journal officiel* et dans un journal local.

Il faut, dans une société ordonnée, qu'il en soit ainsi : c'est seulement par la publicité donnée aux découvertes que toutes les bonnes volontés susceptibles de concourir à l'inventaire minéral du pays peuvent être éveillées et orientées. C'est ainsi que la loi, à peine s'est-elle occupée de l'inventeur, s'occupe déjà de ceux qui viendront s'établir auprès. Elle commence même de les protéger avant de les connaître, car elle décide que l'inventeur ne pourra, en concession, prendre plus de deux longueurs sur l'affleurement contre une en profondeur : il faut laisser de l'affleurement comme entrée de jeu aux nouveaux venus.

Tous ces détails étaient nécessaires : on ne crée une industrie des mines qu'à condition de protéger l'effort premier, celui de l'inventeur, et d'appeler aussitôt après d'autres efforts. Il y a plus que de l'intérêt, il y a de la justice, il y a de la pitié à protéger l'inventeur. Qu'on se figure, si on ne l'a pas vue, la tristesse d'un inventeur regardant son trou, son œuvre, son filon, son beau filon — inutile de dire que pour les inventeurs le filon est toujours beau, comme pour les mères le nouveau-né est régulièrement un chérubin, — et se disant qu'on lui a pris avec ce trou toutes ses espérances...

Chez nous on ne donne à l'inventeur qu'une aumône et une aumône arbitraire. Et cependant, de toutes les formes de propriété, celle à laquelle s'applique le moins la définition de Proudhon est justement celle qui consacrerait la paternité de l'inventeur. La loi du Transvaal fait mieux que de protéger l'inventeur : elle lui permet d'exister. Supposons une législation qui, chaque fois qu'un bout de filon est mis à nu, sans même qu'on puisse encore savoir si les teneurs en permettront une exploitation profitable, accorde en concession perpétuelle non seulement ce bout de filon, mais tout le filon, non seulement tout le filon, mais toute une énorme région autour, des milliers d'hectares, avec tous les filons inconnus qui dorment ou ne dorment pas au-dessous de la surface : on arriverait au bout d'un certain temps à un état de choses facile à décrire : il ne resterait plus un pouce de terre où le prospecteur indépendant, travaillant à son compte, le plus intéressant à former, à cultiver, à récompenser, pût exercer d'une façon plausible et avec quelques chances de succès son industrie ou

la loi ne limite ni en nombre ni en étendue —. faute de pouvoir y prendre le très grand nombre d'échantillons à analyser ensuite, qui leur sont pourtant nécessaires. Le détenteur du permis sur les points « occupés » est chez lui, comme les propriétaires de la surface, ou ceux qui se sont substitués à eux. Enfin si, satisfaits d'une inspection superficielle, les tiers de bonne volonté sont disposés à entreprendre des travaux de recherches, ils peuvent en être empêchés : en effet la loi ne limite pas les étendues quant auxquelles les propriétaires peuvent avoir cédé leurs droits de prospection, ni l'étendue couverte par un permis de recherches.

Il est vrai : le permis de recherche est temporaire, il n'a qu'un à deux ans au plus à courir. C'est bien assez pour conduire jusqu'à la demande de concession pleinement motivée. L'État est libre d'accorder la concession à qui bon lui semble : il n'est lié ni par le permis de recherches ni par quoi que ce soit et la loi prescrit une très large publicité de la demande de concession, publicité qui dure deux mois.

Si la publicité recrute des tiers de bonne volonté, ceux-ci peuvent, du chef des obstacles précités, ou ne pas se mettre sur les rangs ou ne pas garantir, faute d'une conviction assez assise, l'emploi, dans la mise en valeur de la concession, des capitaux jugés utiles par l'Administration.

A défaut des obstacles précités, les nouveaux venus, recrutés par la publicité de la demande de concession, seraient bien empêchés de faire en deux mois des travaux de prospection à leur compte suivant leurs idées et les satisfaisant — car chacun a sa manière de prospecter — de nature à leur permettre une pleine conviction ou à leur créer des titres aux yeux de l'Administration. Or, à compter d'un délai de deux mois du jour de la première publicité — qui suit presque immédiatement le dépôt de la demande de concession, — la concession peut être à tout moment accordée : le prix étant adjugé à l'un, la partie peut être définitivement perdue pour les autres. Alors à quoi bon tenter la partie?

Ainsi en France la publicité de la demande de concession, au point de vue des résultats pratiques, est en grande partie illusoire.

En fait, le processus existant écarte des amateurs possibles,

plus aptes parfois et plus dignes que le bienheureux élu. Ce bienheureux élu serait-il le plus apte et le plus digne, que le but ne serait pas atteint : une législation qui se propose de développer une industrie aussi délicate que celle de la mine métallique — nous ne parlons ici ni du fer, ni du charbon, — celle qui dévore le plus d'initiatives et qui meurt sans elles, doit appeler tout le monde afin que la foule accoure, hommes de tous tempéraments et de tous moyens : la vie sort du chaos, l'initiative de la diversité.

Mais revenons au Transvaal.

L'étendue « proclamée » a été jalonnée, dépecée : chacun possède ses *claims*. Ce sont d'abord des *claims* de prospection, ensuite, automatiquement, sur demande, des *claims* d'exploitation. A chacune de ces deux phases, correspond une redevance mensuelle — beaucoup plus élevée pour la seconde phase. — La redevance de prospection est majorée, élevée presque jusqu'au niveau de la redevance d'exploitation, en cas d'insuffisante activité de ces premiers travaux. Par contre, l'administration des Mines peut remettre tout ou partie de la redevance revenant à l'État — c'est-à-dire tout ou partie de la moitié de la redevance fixe, puisque la moitié revient à l'État, la moitié au propriétaire de la surface — à celui qui n'ayant que 15 *claims* (hectares : 8,9188) les travaille en personne. C'est une reconnaissance de droits nécessaires à celui qui fait œuvre de sa personne et ne peut guère faire œuvre d'autre chose que de sa personne.

En sus de la redevance fixe, existe une redevance d'un certain pourcentage sur les bénéfices nets, comme chez nous.

Reste une forme de concession, la plus intéressante de toutes, qui hier encore semblait à beaucoup ne pouvoir fleurir que dans l'éther de la théorie : la concession à bail. La loi des mines du Transvaal de 1908 prévoit ce mode et l'organise.

Une étendue quelconque étant « proclamée », l'administration des Mines peut la diviser en lots de dimensions convenables et louer ces lots. Ici plus de course de vitesse pour jalonner des *claims*, plus de dons gracieux du souverain à charge seulement d'acquitter la redevance fixe et la redevance d'un certain pourcentage des bénéfices nets, pourcentage qui est le même pour tous et pour toutes les mines, riches ou pauvres. Non :

une discrimination, cette fois, s'établit. L'État possède une certaine chose. Il n'est plus qu'un particulier qui discute; il prétend la louer son prix. La redevance fixe est maintenue, par symétrie, et parce que c'est pour moitié le bien du propriétaire de la surface; d'ailleurs ce n'est qu'un détail, si le gisement est beau et promet — et l'État ne peut songer à louer qu'un gisement de cette nature.

La loi prévoit un fermage en tant pour cent sur les bénéfices nets. Mais combien ne peut-on pas imaginer de modalités de ce tant pour cent? La loi n'en suggère aucune, ne précise pas. C'est donc que l'administration des Mines est libre, et le grand avantage de ce système en matière aussi variée que les mines d'or, — telles mines d'or pouvant ne rien rapporter tout en coûtant beaucoup, ce qui est peut-être le cas général, telles autres pouvant rapporter 5 p. 100 ou 100 p. 100 ou plus, — c'est qu'il est varié.

Des enchères annoncées par le *Journal officiel* et par tous autres journaux que l'administration des Mines peut juger bons, comme s'il s'agissait de travaux publics ou de services publics en adjudication, doivent inviter tous les amateurs à se mettre sur les rangs et, de crainte peut-être d'une entente tacite entre les amateurs, la possibilité d'une exploitation d'État, comme une menace, paraît à l'arrière-plan. Mais une mine d'État ne peut être établie sans une sanction du Parlement qui n'est cependant pas nécessaire quand il s'agit de cas de détail, hors du droit commun. Le sous-sol au-dessous des villes, villages, constructions, cimetières, jardins publics, rues, routes, chemins de fer, sources, puits, cours d'eau, eaux quelconques pour les usages domestiques ou ceux du bétail et de l'irrigation, espaces enclos, cultivés au moins depuis deux ans à la date où le propriétaire est avisé — comme il doit l'être — de l'intention de « proclamer », espaces affectés aux réservoirs d'eau, comme il en faut notamment pour le traitement du minerai, aux amas de résidus comme en laisse ce même traitement, et aux installations de machinerie, tout ce sous-sol jouit en principe d'un statut spécial.

Là, l'État est absolument chez lui et il peut toujours, à tout moment, par le ministère de son administration des Mines, faire tous travaux de recherches, de développement et d'exploi-

tation, et s'il ne les fait pas, il doit — ce n'est plus une faculté cette fois, c'est un devoir — louer ou vendre, au moment et en les conditions les plus opportunes, et nous rentrons dans le cas précédent de la mise aux enchères, avec beaucoup plus d'avantages toutefois pour l'État — si l'étendue d'un seul tenant est assez grande pour permettre une exploitation distincte avec profit — puisque l'Exécutif sans avoir besoin d'un vote du Parlement peut mettre au pied du mur les amateurs, dont les conditions ne seraient pas satisfaisantes, en exploitant lui-même sur-le-champ. Ce ne sont pas là projets en l'air : il y a un ou plusieurs précédents.

Les anciennes lois du Transvaal avaient déjà, en plein cœur des mines du *Rand*, réservé à l'État des enclaves, correspondant à des surfaces spéciales comme celles que décrit la loi de 1908; de longues années se sont écoulées pendant lesquelles ces enclaves sont demeurées intactes, tandis que les concessionnaires d'à côté gagnaient à exploiter leurs concessions des sommes énormes et néanmoins souffraient, en regardant ces enclaves intangibles : leurs concessions à côté s'épuisaient, progressivement vidées de leur minerai; en les exploitant, ils avaient prouvé, au delà de toute contestation possible, la valeur minière de l'enclave voisine dont ils allaient être précisément appelés à devenir les locataires après avoir soumissionné aux enchères publiques. Et ils ont dû payer le prix, c'est-à-dire souscrire à une belle redevance, un tant pour cent sur les bénéfices nets qui paraîtrait exorbitant s'il n'était juste..., trop heureux encore car leurs usines de traitement eussent peut-être survécu au minerai de leurs concessions primitives et, sans cette aubaine de minerai nouveau à traiter, n'auraient plus eu de valeur que comme vieille ferraille. L'État de son côté n'a pas eu à se repentir d'avoir dormi près de vingt ans sur ses enclaves.

Une constatation très intéressante se dégage de ces expériences : l'État, en se réservant des enclaves dans un gîte, se ménage un beau denier pour plus tard, si le gîte est bon, car un jour viendra, certain, où il louera comme il voudra, et, si le gîte est mauvais... l'État n'a pas lésé les particuliers demandeurs en concession.

Comme si le gouvernement du Transvaal se défiait des

recettes de fortune qui n'ont qu'un temps et ne manquent jamais d'engendrer des dépenses permanentes en proportion, la loi de 1908 édicte que les sommes à revenir au fisc du chef de ces enclaves minières sous les surfaces spéciales iront droit à l'amortissement de la dette publique : vider une mine, c'est prendre quelque chose à l'avenir ; rembourser un emprunt, c'est remettre dans l'avenir quelque chose qu'on y avait pris.



Nous espérons en avoir assez dit pour montrer combien est désuète notre vieille loi de mines de 1810 et combien il est fâcheux que des concessions soient encore accordées sous le régime et d'après les dispositions de cette loi, particulièrement en ce qui concerne les gisements où l'or présente une valeur qui compte. En vérité cette loi ne devrait pas s'appliquer à l'or, puisqu'en 1810 on ne pouvait pas soupçonner chez nous l'existence de ce métal en quantité industriellement payante : or, une loi, en équité, n'est bonne que pour son objet perceptible au moment où le législateur légifère.

En ce qui concerne les mines d'or en France, deux choses peuvent être avancées avec quelque apparence de certitude. La première est que le public français, achetant sans discernement des titres d'affaires majorées, risque de ne pas revoir tout son capital. La seconde est qu'une occasion inespérée s'offre à la France de se constituer des cadres pour la recherche et l'exploitation des mines d'or dans celle de nos colonies où la présence de l'or est connue ou ailleurs encore : cadres de capitalistes ayant pris un contact direct, personnel, actif avec l'industrie, cadres de prospecteurs, de maîtres mineurs, de mineurs, d'ingénieurs du fond et de la surface.

Le développement d'un peuple d'Europe dans les pays d'outre-mer, colonies ou non, est intimement lié à l'existence de ces cadres que l'Angleterre et l'Allemagne possèdent et qui nous manquent totalement.

Les mines d'or n'ont pas une importance telle en France qu'on ne puisse leur appliquer des mesures d'exception. Tout le personnel, jusqu'au dernier ouvrier, devrait être fran-

çais [1]. Il faudrait aussi que le traitement du minerai fût poussé en France même, jusqu'au produit définitif, jusqu'au lingot, ce qui interdirait l'exportation de concentrés ou minerais enrichis.

La loi des mines du Transvaal montre avec trop d'évidence ce qu'on peut faire à l'égard des prospecteurs pour qu'il soit utile d'insister.

Ce qu'on peut faire dans l'intérêt de l'État et du propriétaire de la surface, nous n'en parlons pas parce que les meilleures mesures demeureraient inutiles sans la richesse des gîtes. Et, de même qu'en justice on doit toujours présumer l'innocence du coupable, laissant à l'accusateur le soin de faire la preuve, de même, et à plus forte raison, en matière de gisements aurifères ou supposés tels, on doit toujours présumer la stérilité, c'est-à-dire des teneurs, des épaisseurs et des longueurs excluant une exploitation profitable. Mais ce sur quoi il faut avant tout insister, c'est sur la publicité des découvertes, la publicité des prospections, la publicité effective et le morcellement des concessions.

Il faut que les Français voient, parce qu'il faut qu'ils s'instruisent. Il faut qu'ils voient le minerai, le fond, et l'usine quand il y en a une. C'est un admirable exemple donné par l'industrie anglaise du Transvaal que d'ouvrir ses portes, en pratique, à tous les visiteurs. Et pourquoi pas? l'or est public; il ne se vend pas; il n'a pas à se cacher. Le prix variable des autres produits — qui se vendent — rend les autres industries secrètes.

Sans la publicité des découvertes, sans la publicité des prospections, sans la publicité effective et le morcellement des concessions, le personnel capitaliste français, aussi nécessaire que celui des prospecteurs et des mineurs, ne se formera pas. Je ne parle ici ni des actionnaires, ni des financiers qui

1. Citons, à ce propos, le curieux trait suivant. En vertu d'interprétations données à un ukase de 1887, l'administration russe exige que, dans toutes les mines de certaines régions de l'empire, tous les ingénieurs en rapport avec le personnel ouvrier et qualifiés pour lui donner des ordres aient passé leurs examens d'ingénieurs des mines russes, examens qui se passent naturellement en russe et qui, par cela seul, excluent, le plus souvent, les étrangers : quant aux directeurs de mines dans ces mêmes régions ils doivent, obligatoirement, être sujets russes. Cependant beaucoup de mines de ces régions sont, en fait, la propriété et la création de capitalistes étrangers qui les dirigent, astreints ainsi, jusqu'à un certain point, à faire les frais d'un double état-major, l'un de leur nationalité, l'autre russe.

manipulent des actions : les seconds ne m'intéressent pas ; les premiers ne sont pas une force vive. Je parle de ceux qui mettent de l'argent dans une affaire et la surveillent en personne. Si tant est qu'en dehors des deux ou trois exploitations qui produisent actuellement, il doit y avoir des mines d'or en France — ce que nul ne peut dire et ce qu'il faut se garder de trop croire — à qui iront-elles ? à des groupes peu nombreux, initiés d'avance dans ce genre d'industrie, ou à de grandes sociétés automatiques, à des étrangers peut-être.

Avec une admirable exclusivisme national, d'autant plus admirable qu'il était allié à une parfaite courtoisie, l'industrie anglaise au Transvaal n'a pas, en pratique, accueilli de Français dans son personnel ; les Français ont eu beau acheter pour plus d'un milliard d'actions, avoir ainsi la majorité des actions, — parfois l'immense majorité — dans bon nombre de sociétés de mines sud-africaines, il n'est rien sorti du Transvaal, pour la France, rien, je veux dire ni personnel capitaliste ni personnel technique. En regard des gisements aurifères de la France et des colonies françaises, nous n'avons ni le personnel capitaliste qui mettrait l'argent parce qu'il saurait, ni le personnel technique. Les étrangers peuvent profiter de cette double impuissance qu'ils ont cultivée.

Ce n'est pas avec le régime actuel que beaucoup de Français de tous les points de la France s'intéresseront, personnellement, directement, activement — et c'est l'activité qui est essentielle — aux gisements aurifères de France. Ce n'est pas avec le régime actuel qu'un personnel capitaliste et technique se formera. C'est pourquoi ce régime doit avoir vécu. Le développement de la production d'or de France en sera retardé : soit. L'or, s'il est là, ne s'en ira pas. Il nous importe peu que de l'or sorte du sol de France si c'est sans profit solide pour la nation, sans exercice de sa volonté présente et de sa volonté future au delà des mers.

Ainsi penseront ceux qui, voyant le capital comme il doit être vu par sa face vie voient toujours derrière les chiffres l'homme, l'homme qui lutte, le seul intéressant. Ainsi penseront ceux pour qui les capitaux de la France ne sont qu'une autre patrie en marche.

MARCEL LABORDÈRE

LA PRISON DE VERRE[1]

XIII

Ah! les dernières minutes sur le quai de la gare! Ces : « Tu m'écriras dès demain et tous les deux jours ensuite... Et puis, que ça ne traîne pas, ma petite Jeanne!... Vois le docteur Métayer souvent : tu n'arriverais jamais, toute seule!... Si seulement j'avais le temps de rester!... C'est égal, le premier pas est fait!... Tu verras : après, ça ira tout seul! Tu partiras, nous nous retrouverons... Nous travaillerons ensemble... »

L'avenir!

Au moment où l'employé fermait les portières, elle l'avait encore vu si clairement, cet avenir!

Il lui apparaissait si proche qu'elle se figurait le toucher. Elle était persuadée qu'il n'y avait plus qu'à agir : elle agirait, aujourd'hui, ce matin même... Mais, le train disparu, elle s'était retrouvée seule avec elle-même, étonnée d'avoir vagabondé dans cette extase, ne sachant plus marcher hors du chemin qui la reconduisait droit à la maison Aristide, où les projets ne se réalisaient jamais.

Autrefois, en revenant d'accompagner son petit Christian, elle avait éprouvé cette sensation. Mais, à peine le tableau de ses jours futurs disparaissait-il dans la brume, qu'une lettre de

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 avril, 1er, 15 mai et 1er juin.

manipulent des actions : les seconds ne m'intéressent pas ; les premiers ne sont pas une force vive. Je parle de ceux qui mettent de l'argent dans une affaire et la surveillent en personne. Si tant est qu'en dehors des deux ou trois exploitations qui produisent actuellement, il doit y avoir des mines d'or en France — ce que nul ne peut dire et ce qu'il faut se garder de trop croire — à qui iront-elles? à des groupes peu nombreux, initiés d'avance dans ce genre d'industrie, ou à de grandes sociétés automatiques, à des étrangers peut-être.

Avec une admirable exclusivisme national, d'autant plus admirable qu'il était allié à une parfaite courtoisie, l'industrie anglaise au Transvaal n'a pas, en pratique, accueilli de Français dans son personnel ; les Français ont eu beau acheter pour plus d'un milliard d'actions, avoir ainsi la majorité des actions, — parfois l'immense majorité — dans bon nombre de sociétés de mines sud-africaines, il n'est rien sorti du Transvaal, pour la France, rien, je veux dire ni personnel capitaliste ni personnel technique. En regard des gisements aurifères de la France et des colonies françaises, nous n'avons ni le personnel capitaliste qui mettrait l'argent parce qu'il saurait, ni le personnel technique. Les étrangers peuvent profiter de cette double impuissance qu'ils ont cultivée.

Ce n'est pas avec le régime actuel que beaucoup de Français de tous les points de la France s'intéresseront, personnellement, directement, activement — et c'est l'activité qui est essentielle — aux gisements aurifères de France. Ce n'est pas avec le régime actuel qu'un personnel capitaliste et technique se formera. C'est pourquoi ce régime doit avoir vécu. Le développement de la production d'or de France en sera retardé : soit. L'or, s'il est là, ne s'en ira pas. Il nous importe peu que de l'or sorte du sol de France si c'est sans profit solide pour la nation, sans exercice de sa volonté présente et de sa volonté future au delà des mers.

Ainsi penseront ceux qui, voyant le capital comme il doit être vu par sa face vie voient toujours derrière les chiffres l'homme, l'homme qui lutte, le seul intéressant. Ainsi penseront ceux pour qui les capitaux de la France ne sont qu'une autre patrie en marche.

MARCEL LABORDÈRE

LA PRISON DE VERRE[1]

XIII

Ah! les dernières minutes sur le quai de la gare! Ces : « Tu m'écriras dès demain et tous les deux jours ensuite... Et puis, que ça ne traîne pas, ma petite Jeanne!... Vois le docteur Métayer souvent : tu n'arriverais jamais, toute seule!... Si seulement j'avais le temps de rester!... C'est égal, le premier pas est fait!... Tu verras : après, ça ira tout seul! Tu partiras, nous nous retrouverons... Nous travaillerons ensemble... »

L'avenir!

Au moment où l'employé fermait les portières, elle l'avait encore vu si clairement, cet avenir!

Il lui apparaissait si proche qu'elle se figurait le toucher. Elle était persuadée qu'il n'y avait plus qu'à agir : elle agirait, aujourd'hui, ce matin même... Mais, le train disparu, elle s'était retrouvée seule avec elle-même, étonnée d'avoir vagabondé dans cette extase, ne sachant plus marcher hors du chemin qui la reconduisait droit à la maison Aristide, où les projets ne se réalisaient jamais.

Autrefois, en revenant d'accompagner son petit Christian, elle avait éprouvé cette sensation. Mais, à peine le tableau de ses jours futurs disparaissait-il dans la brume, qu'une lettre de

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 avril, 1er, 15 mai et 1er juin.

Niort arrivait et éclaircissait tout cela : l'avenir surgissait encore, — pour un instant.

Cette fois, le train semblait avoir tout emporté.

Et la rentrée!... La maison qui résonnait comme une nef déserte! Le bruit de l'argenterie qu'on replaçait dans les écrins, et madame Aristide qui, heureuse de retrouver, enfin, son trantran, recommandait le service neuf à Flavie :

— Attention, en essuyant!

On remettait tout en ordre, pour l'éternité!

Le soir, on dîna, des restes, et madame Aristide s'excusa en disant que « les fêtes amenaient les jeûnes ». — On ne lui demandait rien.

Il y avait, jusque dans les bouteilles débouchées, les traces du bouleversement.

Et lequel de M. Aristide ou de sa femme s'était écrié : « Je tombe de sommeil! J'ai un compte de traversin en retard... »? Ils étaient montés les premiers, comme des vieux qui, le lendemain d'une nuit blanche, ont hâte de se glisser dans leur lit.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Dormir! Oui, dormir tout le temps pour échapper à ces menus grincements qui vous font trépider les nerfs! S'enfouir sous les couvertures, mourir insensiblement, puisque l'avenir, qu'on avait touché de la main, s'était évanoui!

Le jour s'était levé, le soleil s'était montré, la montagne de ses tristesses s'était découverte.

S'acharner à démolir une montagne?... Le découragement l'avait prise.

— Je sais — dit madame Aristide finement, en levant le petit doigt — que vous êtes allée au cimetière hier et que votre amie a jeté des fleurs sur la tombe de Christian... Cent sous de fleurs! excusez!... Cela se fait donc, à Paris?

A quoi bon répondre?

— Pour le même prix, il aurait eu une jolie couronne de perles blanches, le pauvre enfant!... Le gardien ne savait pas s'il fallait les balayer; mais les fleurs tachent la pierre en pourrissant : il les a balayées...

Elle courut en acheter de nouvelles, les éparpilla sur la tombe de son fils et dit en revenant :

— J'ai acheté des fleurs, je les ai mises sur la tombe de Christian et j'ai défendu au gardien d'y toucher!

Une révolte? Baste!

— Et votre ombrelle, Jeanne?

— Quelle ombrelle?

— L'ombrelle que votre amie vous a donnée. Vous ne la portez pas?

— Je suis en deuil.

— C'est vrai!

On aurait dit qu'on se doutait qu'elle en avait honte, de cette ombrelle.

Un peu plus tard, pour la dixième fois, madame Aristide demandait :

— Alors, votre amie est dans le journalisme?

— Je vous l'ai dit : elle dirige un journal de modes.

— Un journal de modes!... Elle ne fait que ça?

— Oui.

— Et elle trouve le moyen de vivre?

— Voyons!... Si elle ne trouvait pas le moyen de vivre avec ce qu'elle gagne!...

— Pardon, pardon! Entendons-nous, ma chère amie!... Après tout, j'ai bien le droit de vous poser des questions sur une personne qui a été reçue chez nous... D'abord vous m'avez dit qu'elle s'occupait de bonnes œuvres... Je la croyais riche, moi!... Enfin elle gagne sa vie, voilà!...

Et, après un silence, suivant tout haut son raisonnement :

— Un journal de modes!... Qu'est-ce que ça peut rapporter?...

Elle branla la tête, et dit encore :

— Il faudrait qu'elle en gagne des cents, et des mille, pour payer ses toilettes!... Vraiment, l'autre jour, on se retournait pour la voir...

Un temps de réflexion.

— Il faut qu'elle gagne beaucoup plus que ça...

— Elle gagne quarante mille francs par an.

— Quarante mille francs?... Ça n'est pas possible! Ou, alors, c'est une honte!

Elle s'était retirée, gloussant de rire, scandalisée.

Et M. Aristide qui prononçait cette admirable phrase, au moment où madame Chevallier pénétrait dans la salle à manger :

— Je ne m'étonnerais pas que cette femme soit en camp volant sur la limite du bien...

De qui parlait-il?

Ah! mon Dieu, ces battements de cœur de révolte, réprimés! Et ce battement de cœur de lâcheté, mou, long, flasque, lorsqu'elle entendit le docteur Métayer demander à Flavie :

— Madame Chevallier n'est pas ici?

Et cet autre battement de cœur, quand la première lettre d'Hélène lui parvint :

Ma petite Jeanne, qu'est-ce qui se passe? Je n'ai pas encore reçu de tes nouvelles. Écris-moi immédiatement.

Et la seconde :

Écris, ou je te télégraphie!

Et la dépêche qui était arrivée, révolutionnaire, dans cette maison où l'on voulait tout conserver!

Comme cela semblait commode de prendre la porte et le train pour Paris!... Mais le moyen, quand vous avez le choix de la minute, quand on peut se dire : « Ce sera seulement à la prochaine... »?

Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Dormir, dormir toujours!...

Il fallut bien, cependant, revoir le docteur Métayer.

— Alors?... — fit-il.

— Alors, docteur?

— Qu'est-ce que vous avez fait?

— J'ai... j'ai pris des dispositions...

— Quelles dispositions?

Il n'y avait qu'à faire ses malles.

— Voyons, ma chère amie, voici comment il faut agir, — fit le docteur Métayer. — D'abord, demandez des comptes... C'est insensé!... vous ne savez seulement pas où vous en êtes!... Ensuite, vous direz que vous êtes décidée à faire quelque chose, à vous occuper de votre fortune...

C'est cela, oui! elle le dirait. Après... oh! après, elle ne serait pas en peine!

Avant de la quitter, il lui dit :

— Elle est gentille, votre amie Duluc.

— N'est-ce pas?... Un peu...

— Un peu?...

— Un peu, « comme ça ». Enfin, ça étonne ici... mais, vous savez, c'est une très honnête femme!

Il s'esclaffa. En avait-il douté?... Ha! ha! ha!... Et quand elle ne serait pas une honnête femme?...

— C'est votre courant d'air! Un fameux courant d'air, dont vous aviez grand besoin... Mais c'est aussi une honnête femme, — ajouta-t-il; — tranquillisez-vous : j'en suis persuadé... Maintenant, n'hésitez plus. Prenez monsieur Aristide à part et allez-y carrément!

Pour se donner du courage, elle écrivit à Hélène une longue lettre, bien gaie, — bien lâche : — après quoi, pendant quarante-huit heures, elle se jugea héroïque; ensuite, elle laissa tomber son exaltation, et, lorsqu'elle voulut la remettre droite, elle eut conscience de n'être pas taillée pour la lutte et se persuada que, dans la vie, elle ferait triste figure.

Elle était de ces femmes qui disent ingénument qu'elles sont « faites pour le bonheur » et qui s'excusent avec cela de ne rien tenter pour s'en gagner un.

— Eh bien?... — demanda le docteur Métayer, un jour que, passant en voiture, il l'aperçut derrière la grille du jardin.

Elle lui répondit d'un signe de tête :

— Oui, oui... Patience!

Le cabriolet partit.

Encore une parcelle d'espoir gaspillée!...

Et voilà qu'une après-midi, seule dans sa chambre, lasse de tenter en vain d'éveiller son énergie, elle descendit au jardin, les bras ballants, les mains ouvertes.

Elle prit, sous la tonnelle, un petit binochon, et, pour se fatiguer, elle commença de désherber une allée.

Elle pensait à Antonine, qui avait ses migraines, à l'Œuvre, qui ne fonctionnait plus, aux Bertrand, qui s'étaient suicidés, — légèrement, sans approfondir.

— Ah! ma chère amie, — fit M. Aristide en la surprenant, — vous avez bien raison de vous distraire.

— Oui, — dit-elle en abandonnant son instrument. — Justement, j'avais à vous parler.

Ils se regardèrent, l'un et l'autre surpris.

— Voilà, — commença-t-elle! — J'ai envie de m'occuper de gérer ma fortune et je désire savoir où j'en suis.

— Mais... mais, c'est très naturel, — répondit M. Aristide.

Elle ne vit pas le vacillement qu'il eut, elle ne perçut pas le petit graillonnement de sa gorge : elle était bien trop troublée par ce qu'elle venait de faire.

Cependant M. Aristide se ressaisissait : il parla de la difficulté de faire de bons placements, de la mauvaise foi du siècle, et, tout à coup, n'y tenant plus, il lui demanda sèchement :

— Serait-ce que vous voudriez nous quitter?

— Peut-être... — dit-elle; — il faut que je pense à me faire une vie.

Il ouvrit la bouche, balança la tête, eut deux ou trois : « Bien!... très bien!... » et s'éloigna en ânonnant :

— Vous me laisserez bien... le temps... d'effectuer... la séparation de nos deux fortunes?... Car je vous avoue que... jusqu'ici, j'avais considéré que la mienne vous appartenait.

Le binochon était en travers de l'allée. Madame Chevallier le ramassa, et, jusqu'au soir, arracha les plaques de liserons sauvages et les pousses de chiendent.

Comme cela avait été facile!... Et la maison ne s'était pas écroulée!...

Un silence de quarante-huit heures, puis la vie avait recommencé.

Le docteur Métayer avait demandé :

— Eh bien?...

— Eh bien, c'est fait!

— Comment, c'est fait?... Vous avez eu une explication avec votre beau-père?... Bravo, sacrédié!... Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a dit qu'il lui fallait le temps de séparer nos deux fortunes.

— Ah!

Elle l'écrivit à Hélène Duluc et en informa Antonine.

— Vous avez eu raison, — fit Antonine doucement.

Mais, une bonne demi-heure après, à propos de rien, elle lâcha son ouvrage et, sans un cri, sans un soupir, elle s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, madame Chevallier la dorlotait en lui répétant :

— Antonine!... Que vous êtes sotte!... Nous nous verrons, allez!... Vous viendrez à Paris...

Antonine faisait : « Non, non, non! » de la tête.

— Nous nous écrirons...

— Oui, dit-elle doucement, — nous nous écrirons.

Comme si elle comprenait que leur intimité dût se terminer par cette correspondance.

— Vous comprenez, — expliquait madame Chevallier, — je ne pouvais cependant pas continuer à vivre en prisonnière!... Antonine!... Voyons, Antonine!... Vous n'êtes pas raisonnable!... Si j'avais su... je ne vous aurais rien dit, là!...

Antonine lui pressait les mains, à petits coups. Elle finit par demander :

— Quand partez-vous?

— Je ne sais pas, — répondit madame Chevallier, rêveuse. — Quand mon beau-père aura fait la séparation de nos deux fortunes.

— Vous irez rejoindre madame Duluc?

— Peut-être... Oui... Je ne sais pas...

— A Paris!

A Paris! C'est-à-dire qu'elle ne reviendrait jamais plus, jamais, jamais!

Elle se tut, mais Madame Chevallier devinait que la malheureuse fille pensait :

« Qu'est-ce que je vais devenir, ici, avec mon frère et les gens que vous connaissez?... Il n'y aura même plus de Croix d'Orgevault! Je passerai ma vie à la maison, je ne saurai plus pourquoi mon cœur battra quand la sonnette tintera. Aux fêtes, j'irai au cimetière prier *sur papa et sur maman*; je visiterai la tombe de votre petit Christian... Je recevrai une lettre au premier janvier, une à Pâques, une autre au premier janvier... Ensuite, ce sera fini... Ah! mon Dieu!... »

Madame Chevallier était à la fenêtre et se répétait : « Je partirai, je partirai!... Forgault, l'Œuvre, tout, tout m'est égal!... Je partirai! » avec entêtement, pour se convaincre, mais sans conviction.

Hélène écrivit :

Dépêche-toi! Quand arrives-tu? J'ai un projet pour toi...

Elle répondit :

Le principal est fait. Il faut laisser le temps de débrouiller les affaires.

Puis, un jour, le facteur présenta une lettre chargée : madame Duluc envoyait cinq cents francs pour les broderies. On réunit l'Œuvre. Ce fut une séance solennelle : madame Poulain se vit nommer trésorière, madame Delafosse essuya quelques sourires désobligeants, et on se sépara.

Il y avait cinq cents francs en caisse, mais on ne s'était pas décidé à reprendre les réunions. Il faisait trop chaud; d'ailleurs, pourquoi se réunirait-on? Il fallait connaître les intentions de madame Duluc : entreprendrait-on d'autres travaux pour elle?... Quant aux chandails, aux bérets, aux cache-nez, l'armoire en était pleine. Chacun tira de son côté, laissant à la zélatrice le soin d'aérer, de balayer la maison et de battre la provision de lainages. C'était comme une troupe d'enfants saturés d'un jeu et qui l'abandonnent derrière eux, sans se retourner...

Chez M. Aristide, il semblait qu'on s'épiait un peu moins.

Les Poulain, désœuvrés, apparurent, et, parce qu'ils savaient s'extasier sur tout ce qu'ils voyaient, dans le jardin, dans le vestibule, dans la salle à manger, madame Aristide les engageait à revenir... La geôle s'était entr'ouverte encore une fois.

En une semaine, il y eut deux révolutions : madame Aristide inaugura un corsage de couleur et on donna un déjeuner de dix couverts : — les ménages Poulain et Delafosse, le docteur Métayer, Belloche et Antonine. Madame Chevallier avait Belloche à sa droite.

— Vous comprenez, — fit M. Aristide, — nous sortons de notre deuil : nous voulons nous secouer... Je suis très content de vous avoir réunis; nous recommencerons.

Le docteur Métayer regardait M. Aristide, madame Chevallier, Belloche, — dont les tics s'aggravaient.

— Eh bien?... — demanda-t-il en faisant un tour de jardin.

— Je vous verrai tout à l'heure, — lui glissa madame Chevallier.

Mais on vint le chercher pour une consultation, et elle en fut comme soulagée.

A quelques jours de là, Antonine, qui continuait de venir passer les après-midi avec elle, lui apparut toute changée.

Elle arrivait, s'installait vite dans son coin, se mettait à broder, et, quand six heures sonnaient, elle pliait son ouvrage et se retirait vite, vite, pour préparer le repas de son frère. Madame Chevallier avait à peine le temps de l'accompagner jusqu'à la porte.

Une fois, elle n'arriva qu'à quatre heures; elle avait les cernes bouffis et portait des traces rouges aux poignets.

— Ah! — dit-elle en soupirant, — je suis bien en retard!

Et, un peu après, péniblement :

— Il faut que je jouisse de mon reste!

Madame Chevallier dressa la tête.

— Dame! — fit Antonine, — quand vous ne serez plus là...

Madame Chevallier sentit sa peau se glacer.

— Ensuite, — reprit Antonine, — vous vous remarierez?... Qui sait?

— Je ne crois pas.

— Vous ne voulez pas vous remarier?

— J'aime mieux garder ma liberté.

Antonine poussa un léger : « Ah! » et ajouta, incrédule :

— Si on vous proposait un beau, beau parti...

Un beau parti?... Elle se prit à rire aux éclats, et, tout à coup, redevenant sérieuse, elle dit :

— Ce que je voudrais, c'est un homme jeune, beau, qui m'aimerait. Le reste...

Et, honteuse d'avoir tant parlé sur un tel sujet, elle se remit à sa broderie, silencieusement.

Une heure plus tard, en partant, Antonine dit :

— Vous avez bien raison!

Mais elle n'était plus pressée de s'en aller. A sept heures,

on vit Belloche raser la grille de la rue et ouvrir la porte.

— Antonine n'est pas là? — demanda-t-il à M. Aristide qui surgissait, souriant.

Antonine quitta brusquement madame Chevallier, se dirigea vers lui, les paupières baissées, une main à plat sur la gorge : elle croyait défaillir.

— Tu sais l'heure? — fit Belloche aimablement.

Mais ses dents étaient découvertes comme pour mordre.

Il fit ses adieux aux Aristide et sortit, suivi par Antonine, qui semblait un chien qu'on mène à la correction.

— Elle m'a répondu... — dit Antonine au bout d'un instant.

Belloche s'arrêta sur place.

— Elle m'a répondu — reprit Antonine — qu'elle ne voulait pas se remarier.

Son frère demeurait là, les épaules levées, les lèvres séparées, stupéfait.

... Elle ne voulait pas se remarier!...

Jamais une femme ne lui avait tant tenu à la chair.

Depuis qu'il l'avait serrée contre lui et qu'elle s'était refusée, il n'avait cessé de penser à elle. Il la voulait, il la voulait! Ses sens en étaient exaspérés, et, chez lui, les sens tenaient lieu du cœur. Il avait hésité longtemps, et puis, ne pouvant désormais plus vivre sans elle, il s'était laissé aller à fréquenter M. Aristide, à traiter des affaires avec lui, à s'occuper de ses intérêts, à ne plus le quitter. Enfin, sa sœur lui ayant dit, le jour où madame Chevallier lui avait confié sa résolution de partir : « *Elle* va probablement quitter Forgault... », il avait bondi. Elle allait quitter Forgault?... Ah bien!... Le soir même, il était venu rôder autour de la maison Aristide. A la fenêtre, il avait aperçu l'ombre de celle qu'il souhaitait de toute sa volonté de brute, et il avait fait comme un gamin : il était resté à la guetter. Dès le lendemain il avait dit à sa sœur :

— Je veux me marier avec madame Chevallier.

Et Antonine qui, pauvre fille, aurait souhaité pouvoir garder cette amie près d'elle, toute sa vie, avait senti son sang se glacer. Jusqu'ici, il lui avait semblé qu'aucun homme ne serait digne de madame Chevallier, qu'aucun n'oserait jamais

l'approcher : elle l'avait connue avec sa toison blonde, elle avait entendu son rire qui était musical, généreux et qui devait, pensait-elle, troubler les hommes; elle revoyait sa grande démarche large, puissante, qui dégageait de la grâce et de l'orgueil, et sa peau lumineuse... Elle éprouvait pour cette femme une absolue vénération. Et voilà que son frère!...

Belloche lui dit :

— Elle est un peu baroque : aussi il ne s'agit pas de lésiner. Tu lui feras comprendre que je pourrais parfaitement lui demander sa main... et que nous sommes dans une jolie position... Je m'arrange du reste : Aristide!... buuut!... je sais ce qu'il veut! je le mets dans ma poche.

Depuis ce moment, tous les jours il avait répété la leçon. Antonine ne s'était pas décidée : quelque chose lui criait que cela tournerait mal, et, d'ailleurs, son frère épousant madame Chevallier... quel sacrilège! Elle en frissonnait... Pourtant, comme elle l'aurait aimée, cette sœur, quelle joie elle aurait eue à l'avoir là, près d'elle, à la choyer, à lui faire du bonheur !

Mais, la veille, Belloche, las d'attendre, avait parlé haut. Dès les premiers mots, Antonine était restée abasourdie, et, subitement, devant tant d'impudence, elle s'était dressée, elle aussi, hardiment, ne sachant plus trop ce qu'elle disait, outragée dans son culte. Belloche en avait eu cinq minutes d'hébétude. Tout à coup, une idée lui était passée par la tête : la face crapuleuse, il s'était avancé doucement vers la fenêtre et, poussant brusquement les volets, il s'était retourné en ricanant :

— Ha! la chouette! ha!...

Antonine avait tournoyé sous l'invasion du jour. Ses yeux, s'ouvrant sur du feu, ne pouvaient plus se clore; tout rougeoyait autour d'elle et la voix lui manqua.

Belloche lui avait saisi les poignets, et, face à face, lui soufflant son haleine d'alcool, monstres tous les deux, il lui avait craché des vérités et des vérités, à l'en rendre folle. Il l'appelait « la chouette », « la limande », « le cloporte », « la vache blanche »; ce qui lui avait fait plus de mal que tout, ç'avait été de l'entendre crier :

— Je veux qu'elle entre dans mon lit, c'est compris?... Je la veux ici du matin au soir. Elle est faite pour moi!...

Quand il s'était, enfin, calmé, encore tremblant de cet accès, il avait ajouté, en refermant les volets :

— Tu y trouveras ton compte. Tu resteras avec nous...

Et mille raisons dont aucune n'avait pu chasser l'atmosphère de meurtre qui vaguait dans la pièce.

— Elle t'a répondu qu'elle ne voulait pas se marier? — fit-il en rentrant chez eux. — Bien! bien!... Et, naturellement, tu n'as pas insisté?... Non?... Espèce de gourde!

Il sortit après son dîner.

Antonine avait barricadé la porte de sa chambre et laissé sa fenêtre et ses volets entr'ouverts.

Vers le matin, elle se leva, croyant qu'on avait marché dans la maison : c'était dans la rue, — des paysans qui se rendaient au marché de Fenioux. — Elle s'habilla, fit une longue prière et regarda en elle, où il n'y avait qu'un vide affreux et, au fond, du sang. Si elle avait eu cette vision pendant la nuit, elle serait morte de frayeur.

Du sang!... Le sien?... Peut-être... Ou celui de son amie?

Oh!

Elle prit sa broderie, mais ses doigts tremblaient. Elle se piqua deux fois... Du sang encore!...

Elle descendit et attendit son frère, décidée à une explication, coûte que coûte. Elle ne tenait pas tant à la vie!

Pourtant, elle se dit : « Je me placerai ici, devant le buffet; le tiroir aux couteaux est là... »

Mais à quoi pensait-elle, Sainte Vierge! Son frère voudrait-il donc la tuer?...

Lorsqu'il apparut, elle se trouvait dans la cuisine. Il lui parla, — sèchement, comme toujours, — et l'idée ne lui vint pas de courir au buffet prendre un couteau.

Quelle folie avait donc passé par le cerveau d'Antonine?...

— Je parlerai au père Aristide, — fit-il en pliant sa serviette.

Elle s'apaisa, mais il ne fut pas plus tôt parti que les tourments qui l'avaient torturée toute la nuit se ruèrent à nouveau sur son pauvre cœur. Elle se persuada qu'il fallait aviser.

Il parlerait à M. Aristide?... Elle parlerait à madame Chevallier!... Elle lui dirait... Ah! mon Dieu! Aurait-elle jamais le courage de lui dire : « Mon frère veut vous épouser. Il ne

faut pas accepter. C'est un homme taré... » Non, non! Elle lui dirait : « Vous éclairerez ma vie, vous serez la joie de la maison ; je serai votre servante. Venez!... »

Alors, honteuse de sa lâcheté, affolée par le crime auquel sa misère la poussait, elle s'enferma chez elle : ainsi, les événements marcheraient. Arriverait ce qui arriverait...

On vint la prévenir que Belloche déjeunait chez M. Aristide.

Voilà! les événements marchaient sans elle. Tant pis, tant pis!

Elle monta dans sa chambre, ouvrit la fenêtre et se plaça devant, face au jour, les paupières levées, pour s'aveugler, pour ne plus rien voir de la vie. Mais, insensiblement, une grande vague de joie monta en elle : une compagne!... *Désormais, elles seraient deux*...

Le loquet du vestibule claqua. Son frère revenait.

Mon Dieu! mon Dieu!...

Elle attendit, et, comme Belloche ne montait pas, qu'il ne l'appelait pas, que le silence l'effrayait, elle descendit, mais elle s'arrêta sur la dernière marche de l'escalier, cramponnée à la rampe, l'oreille tendue...

— Mon cher, — faisait la voix de Belloche, — il ne s'agit pas de nous rouler... Nous ne sommes plus des enfants; les chiffres sont les chiffres : trente mille francs avec Bertrand, six mille francs sur les mines espagnoles... et puis, mettons... mettons trente-cinq mille francs d'évaporés, « vous ne savez pas comment... »

— Pardon!... pas du tout!...

La voix de M. Aristide!

— Allons! je connais vos affaires mieux que vous!... Soixante et onze mille... Si votre bru vous lâche, vous aurez à lui rendre sa dot... Votre fils a payé ses dettes avec l'apport de sa femme. Je le sais, tout le monde le sait... vous aussi... et il y a des preuves. Alors, que les hommes de loi s'en mêlent, et vous goûterez à la sauce!... Eh bien! qu'est-ce que je demande donc de si extraordinaire?... Vous me faites une donation complète de votre fortune: je vous sers une rente de cinq mille francs et je vous débarrasse... parlons franc!... je vous débarrasse de votre bru... Plus de soucis pour vous, plus rien qu'à se laisser vivoter!...

Il s'interrompit.

Antonine croyait que M. Aristide s'apprêtait à riposter...

Belloche reprit :

— En somme, qu'est-ce que je fais?... J'assure à ma femme la dot qu'elle a apportée, qui est entre vos mains... et je vous assure, à vous, la tranquillité...

La voix se faisait cinglante :

— Savez-vous que je pourrais parfaitement me passer de vos services?... Hé! hé!... Vous vous débrouilleriez ensuite pour remettre à ma femme ce qui lui revient... Oui, enfin, qu'est-ce que je vous demande donc de si extraordinaire?... Je vous demande de m'aider : vous la travaillez doucement, vous me préparez les voies, et, au bon moment, allez, oust! ma demande!... Ah! nom d'un chien, vous la gagnerez facilement, votre rente!...

Antonine n'en voulut pas entendre plus long. Cette fois, elle savait où était son devoir.

Elle remonta doucement dans sa chambre, prit son chapeau et redescendit sans précautions.

Chez son frère, on s'arrêta de parler.

Elle ouvrit la porte de la rue, et, rasant les murs, courant presque, elle arriva chez M. Aristide, où madame Chevallier l'accueillit d'un :

— Et votre ouvrage, Antonine?

— Ah! — dit-elle, — il faut que je vous parle!

Et elles s'enfermèrent dans la chambre de Christian...

Madame Aristide, qui vint les déranger vers six heures, les trouva en larmes et les questionna.

— Nous pensons au moment où nous devrons nous séparer! fit madame Chevallier.

— Ma chère fille, — répliqua madame Aristide, — c'est bien vous qui le voulez! Votre beau-père ne cesse de me répéter : « Quelle drôle d'idée! Qu'est-ce qu'elle deviendra?... » Ah! ma chère fille!

Elle soupira, pleura, et elle s'en fut ranger son linge dans l'armoire de sa chambre.

Quand elle ne savait à quoi employer son temps, ou quand elle était ennuyée, c'était à cela qu'elle se résolvait. Elle comptait ses draps, ses serviettes, ses mouchoirs, les changeait

d'ordre, vérifiait l'alignement. La vue de ses richesses et l'odeur de lessive étaient des remèdes qui avaient toujours raison de ses tracas : lorsqu'elle refermait son armoire, elle avait repris sa sérénité...

Ce soir-là, Adèle vint plus de dix fois demander quand elle pourrait servir le dîner.

Enfin, lorsque M. Aristide rentra, madame Chevallier, qui guettait son retour, se présenta en même temps que lui dans le vestibule, et, très calme, dominant de furieux tremblements, elle lui dit :

— Je voudrais...

Les préambules étaient inutiles. Elle se reprit :

— Avez-vous terminé nos comptes? Il faut en finir... au plus tôt.

Il y avait là madame Aristide, Adèle qui portait la soupière, et Flavie.

M. Aristide était figé d'étonnement.

Que s'était-il donc passé? Il sortait de chez Belloche, il...

— Mais, — dit-il, un peu au hasard, — justement, je voulais vous en entretenir.

Ils pénétrèrent dans la salle à manger, et, aussitôt assis, madame Chevallier, dont le regard était ferme, la bouche sérieuse, le buste droit, lança un :

— Eh bien?...

C'était une invitation à laquelle on ne pouvait pas échapper.

M. Aristide sourcilla, fit tomber sa cuillère en passant sa main sur la nappe et, se baissant, dit, de dessous la table :

— Oui, je désirais vous en entretenir. Après le dîner, voulez-vous?... Après le dîner.

— Alors, après le dîner? — dit-elle.

C'était le dernier délai.

— C'est cela, — soupira madame Aristide. — Ah! ma chère fille, je ne peux pas me faire à l'idée que nous allons vous perdre!... Pourquoi?... Nous n'avions plus que vous!... Mon pauvre Ernest!... Et votre petit Christian que vous aimiez tant?... Cher petit!... Ah!

Elle geignit encore, sa poitrine se gonfla, et, plongeant la figure dans sa serviette, elle étouffa un grand cri.

— Qu'est-ce que ce sera quand vous serez partie! — marmonna M. Aristide.

Le ton n'y était pas.

Sa femme l'entendit pourtant, se leva et, repoussant sa chaise qui s'abattit devant le foyer, courut à la porte.

Ils ne mangeaient plus.

Madame Chevallier examinait cette pièce froide où elle avait passé tant d'années de sa vie, cette pièce dont elle n'emporterait rien que le souvenir glacé qui resterait dans son esprit. Ce portrait de son mari, ce lustre entouré de gaze verte, ces deux fauteuils, ces vases de sacristie, cette vaisselle écornée, aussi vieille que le ménage Aristide, ces rideaux aux plis stricts, ne lui appartenaient pas : tout était la propriété de M. Aristide! Elle partirait les mains vides. Elle se voyait déjà avec Hélène Duluc, à Paris... A Paris! Une immense avenue, plus vaste que l'avenue de la Gare, à Niort; des devantures d'orfèvres, de fondeurs de bronze, des fleuristes, et de formidables magasins pareils à ceux qui sont sur les couvertures de catalogues, avec des chevaux piaffant sur la chaussée, des bonshommes tout petits qui passent entre les voitures et, par-dessus les toits, des oriflammes... C'était ainsi qu'elle se représentait Paris.

Paris!... Qu'y ferait-elle?...

Madame Aristide vint reprendre sa place, mais, cette fois, elle ne tenta plus de bavarder. Elle était tout affaissée; ses oreilles, ses tempes et la base de son nez étaient décolorés et, sur cette face aux traits devenus plus longs, les pommettes faisaient deux taches plus rouges.

Il fallut attendre que la table fût desservie, pour s'expliquer. C'était sinistre.

Alors M. Aristide dit :

— Et maintenant, qu'on ne nous dérange plus!

Il prit sur le guéridon ce que sa femme nommait sa « serviette de financier », eut un : « Ah! » bref, qui signifiait : « Nous y voilà! » et, tapotant le maroquin, articula :

— Les comptes sont ici.

Il se frotta les mains :

— Avant de les examiner, ma chère amie, j'ai une mission à remplir, une mission pénible... pour nous, du moins...

Pour vous..., elle est flatteuse. Quand je m'en serai acquitté, je vous supplie de vous considérer toujours comme notre fille. Nous avons, Dieu merci! trop de choses communes derrière nous pour jamais vous oublier... Donc...

Un temps, et, d'un seul coup :

— Je suis chargé, par notre ami Belloche, de vous demander en mariage.

Madame Aristide bondit, en s'exclamant :

— En mariage!... Pour qui?

— Mais... pour lui!

— Je le savais, — dit madame Chevallier; — Antonine m'a prévenue.

— Tant mieux! Belloche m'avait supplié d'insister : ma tâche est allégée d'autant... Malgré tout ce que cette démarche a de dur pour moi, je n'ai voulu voir que votre intérêt... Vous connaissez Belloche...

— Ah! fichtre! — s'exclama madame Aristide. — Belloche!... Madame Belloche!... Il paraît qu'il est millionnaire!

M. Aristide s'interposa :

— Pardon! je connais sa fortune; il m'a mis au courant : il n'a pas tout à fait son million. Dans un an, deux ans au plus, il l'aura. On peut le tenir pour millionnaire. C'est un homme intelligent...

Madame Chevallier frémissait. D'un geste, elle arrêta son beau-père :

— C'est tout?

— Mais — fit M. Aristide — vous le connaissez!... Antonine est votre amie; cette fille vous adore... Elle vous est dévouée, corps et âme... Elle... elle ne se mariera pas!... Avec son infirmité, ce serait... difficile...

Ses yeux se retiraient dans leur cavité. Il voyait sa bru calme, résolue et, tout en parlant, il se demandait où elle avait puisé cette énergie. Elle le regardait sans fléchir, froidement, et il ne savait plus sur quel terrain il marchait. Il se répétait, jetait, dans ses périodes, Antonine, la fortune de Belloche, la mémoire de Christian, — déjà non plus pour convaincre, mais pour retarder le dénouement, — pareil à ces condamnés qui s'adressent aux gardes, à leur juge, au bourreau, à tout le monde, et qui veulent écrire, fumer, entendre

la messe, tandis que tout près, derrière le mur, la guillotine les attend.

A bout de souffle, la gorge desséchée, il s'arrêta.

— Fichtre! — s'exclama encore madame Aristide: — vous en aurez, de l'argent!... Madame Belloche!...

Tout à coup, elle étrangla : ses regards s'étaient accrochés à la photographie pendue au mur.

Madame Chevallier, les coudes sur la table, les poings fermés, prononça posément :

— Non!

— Non, quoi?

— Non, non, non! Vous pouvez le répéter à monsieur Belloche. Non!... Non!

— Ma chère amie, — fit M. Aristide mielleusement, — vous me soulagez. J'aurais eu... oui!... une grande peine si vous aviez accepté avec joie... Il faut cependant regarder l'avenir en face. Regardons l'avenir! Le parti qui s'offre est...

— N'insistez pas!

— ... inespéré.

— N'insistez pas!

Elle avait une voix à donner des frissons.

Il s'entêta cependant à « regarder l'avenir en face », — un avenir barré!

— Tandis que Belloche...

Il avait ouvert sa serviette.

— ...Nous ne pouvons pas nous le dissimuler, c'est un parti. On ne sait pas ce qu'il a... C'est énorme!... Il faut réfléchir. Tenez!...

Il ferma sa serviette :

— Je suis plus raisonnable que vous. Nous réfléchirons.

Et, se grimant d'un misérable sourire, il conclut :

— On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que la vie!... et pour une femme seule, donc!

Madame Chevallier ne bronchait pas. Elle repassait, à distance, toutes les scènes semblables à celle-ci, où elle avait laissé fuir sa volonté, bribe à bribe, et elle avait honte.

Belloche!... Ce serait un comble!

— Voudrez-vous — fit-elle — ne jamais plus me parler de cette affaire?... Et, maintenant, examinons nos comptes.

M. Aristide s'apprêtait à se retirer.

— Jeanne! Jeanne!... — supplia madame Aristide, — vous tenez donc à nous quitter?... Pas tout de suite?... Voyons, Jeanne!

— A la fin de la semaine.

— Vous...

M. Aristide resta frappé de stupeur. Il eut un haut-le-corps d'étonnement, demanda :

— On vous attend donc?

Madame Chevallier répéta :

— Examinons nos comptes!

Il regarda sa montre, prétexta de l'heure, soupira :

— Tout cela m'a mis à l'envers; je suis éreinté!... A demain!

Elle fit un bond vers la porte et jeta sèchement :

— Tout de suite!

Cette fois, M. Aristide ne se contint plus!... Il était chez lui, il était M. Aristide, il était...

— Qui est-ce qui commande ici?

Alors, elle découpla ses chiens : *la dot mangée par Ernest, les pertes maquillées, le marché Belloche*... Et les chiffres tombaient : trente mille, trente-cinq mille...

— Joli calcul!... Vous êtes...

Ah! ce mot qui s'obstinait à ses lèvres!... Elle le retint tant qu'elle put, et puis, à bout de force, elle le laissa s'envoler :

— Canaille!... Vous êtes une canaille!

M. Aristide s'avança, le bras levé.

— Tenez, — fit-elle en lui arrachant sa serviette, — les voilà, vos comptes!

Elle la retourna : pas un papier n'en tomba... rien!... Et elle la lança au milieu de la pièce.

— Canaille!... Parfaitement!

M. Aristide, qui gesticulait, chercha sa respiration, bégayant :

— Misé... misérable!

Ainsi, naguère, devant Bertrand : « Frip... fripouille! »

Et il s'effondra dans un fauteuil.

Un autocrate gisait là, sabré.

XIV

Le coup était porté.

Le docteur Métayer, qu'on avait mandé d'urgence, trouva M. Aristide dans son lit, geignant :

— Docteur!... mon bon docteur!...

Il l'examina longuement, hocha la tête et prononça :

— Vous n'avez rien du tout.

— Si, si, docteur! — faisait M. Aristide. — Ici!... ah!... ici!...

Il portait la main à son cœur :

— Vous ne sentez pas, docteur?... Ah! docteur!...

Madame Aristide était à genoux et tremblait comme au jour où son fils Ernest, crachant sa pitoyable vie, avait expiré.

— Voyons, monsieur Aristide! — dit le docteur Métayer. — Qu'est-ce qui s'est passé?

— Rien, docteur! Absolument rien. C'était... tout à l'heure, après dîner...

Mais la colère eut raison de lui; il laissa glisser entre ses dents :

— La misérable!...

Et aussitôt :

— Ah!... je ne sais déjà plus ce que je dis!... Le sang me monte à la tête!

Le docteur Métayer comprit.

— Allons, monsieur Aristide! allons!... ne vous agitez pas...

M. Aristide s'agitait tout de même et il soupirait :

— Il faudrait pouvoir...

Le docteur Métayer lui tapota les mains d'un air entendu et lui affirma que, dans son état, ce n'était pas le médecin qu'il fallait faire appeler.

— Un bon conseil! Vous avez des tracas, n'est-ce pas? Débarrassez-vous en donc au plus tôt.

Et il se retira, le laissant à son ahurissement, près de sa femme en prière au pied de son lit.

Madame Chevallier l'attendait en bas.

Il la tranquillisa :

— Voyez-vous, ma chère amie, un homme de sa trempe ne peut même pas arriver à se trouver indisposé quand cela le sauverait. Il est aussi bien portant que vous et moi, et tout à fait dans le cas de mériter quatre jours de salle de police pour simulation, s'il avait quarante ans de moins et s'il était soldat!... Aussi, pas d'ordonnance pour lui! Pour vous...

Il s'arrêta.

Ah! pour elle!...

— Moi, je n'entends rien aux affaires d'argent, — confessa-t-il. — Je sais bien!... vous non plus, parbleu! mais vous ne pouvez pas partir comme ça... Et pourtant il faut profiter de l'occasion!... C'est la dernière. Celle-ci ratée..., fini!... Je vous connais!...

Ils se concertèrent à voix basse, et, avant de se retirer, il lui donna l'adresse d'un avoué.

Il y avait branle bas dans la maison. On percevait le trottinement de madame Aristide dans la chambre. Adèle et Flavie attendaient des ordres, émues.

— Faites du tilleul, — commanda madame Chevallier.

Le lendemain, elle prit le premier train pour Niort.

Elle était auréolée de ses cheveux qu'elle avait tordus comme autrefois, d'un seul coup, victorieusement, et sa petite mèche rébarbative lui tremblait sur le front.

Les maisons basses, les pavés inégaux, les mains qui soulevaient sournoisement les rideaux sur son passage, l'heure qui tintait au clocher, lancinante et mortelle, n'existaient plus pour elle.

Antonine, le docteur Métayer, oui! il y avait toujours place pour eux dans sa mémoire; mais un tel bourdonnement d'abeille lui emplissait la tête qu'Antonine et le docteur lui apparaissaient tout petits.

Quand on la vit traverser Forgault, ce fut comme si elle avait crié : « Je pars, c'est fini! » Les femmes s'abordaient, les hommes se souriaient, de loin, en clignant des yeux. Les Juigné « ne fournissaient pas » à recevoir les voisins. On affirmait qu'elle avait loué la maison Barricault, qu'elle se remariait avec Belloche, ou avec le docteur Métayer...

Depuis le scandale Bertrand, l'émotion n'avait jamais été si vive.

On la guetta au train de deux heures. Un vieux monsieur à favoris blancs se tenait à ses côtés. C'était M. Montgenet, l'avoué, qui eut un long entretien avec M. Aristide.

Il ne s'agissait plus de se draper dans sa dignité, de s'ébrouer, de lancer des lieux communs, de brandir les sentiments de famille, l'autorité du chef : il fallait régler des comptes, et M. Montgenet s'entendait à préciser.

M. Aristide, qui était un tacticien de premier ordre pour les travaux d'approche, les mines, les simulacres et les démonstrations lointaines qui devaient effrayer l'ennemi dans la place, M. Aristide était un piètre combattant. On parla de « remplois », de « virements », et ces termes lui parvenaient menaçants, hérissés de pointes, ou fulgurants.

A la fin, cependant, voyant tout s'effondrer, il crut trouver une arme.

— Pardon! — fit-il, — et la pension?... Vous ne supposez pas que je vais faire cadeau à ma bru de douze années de pension chez moi?... Je demanderai qu'on en règle le prix, judiciairement...

— Oh! monsieur, — répliqua l'avoué froidement, — si vous vous embarquez sur ce terrain!...

Et on se salua cérémonieusement.

Madame Chevallier devait dîner chez le docteur Métayer en compagnie de M. Montgenet.

Antonine venait de la quitter; elle lui avait dit, la pauvre fille, courageuse jusqu'au bout :

— Il faut partir tout de suite!

Partir!... partir tout de suite!...

Formidable aventure!

Ses malles étaient faites, sa chambre débarrassée. Les meubles suivraient, — après l'inventaire.

Il fallait partir!

Un bien-être nouveau jaillissait des murs, un parfum insoupçonné, issu de l'intolérable parfum familier qui se décomposait, s'épandait dans la maison.

La glace de la cheminée contenait toute la chambre, — telle chaise basse où Christian s'asseyait, un livre rouge sur les genoux, tel vase où elle avait mis des fleurs aux jours où la gaîté de la saison avait vaincu l'ennui accablant de sa vie, le petit secrétaire où elle avait écrit ses quelques lettres d'amour, la fenêtre où — d'ici — s'encadraient un morceau de ciel, une troupe de toits dominés par l'aiguille du clocher; à côté, le coin d'ombre où se mussait Antonine.

Une longue histoire, apprise bribe à bribe, récitée d'un trait!...

Et, dans la chambre voisine, la table de Christian, l'étagère de Christian, le lit de Christian, aux grands rideaux de perse où des oiseaux fabuleux s'envolaient parmi les palmes!...

Comme il aurait été simple de dévider le fil des jours ici, dans ce demi-sommeil, sans espoirs, sans chimères, sans appétits, sans fièvres, doucement, avec de petites joies, de petites peines, le cœur apaisé!... Mais un courant d'air était venu du large.

Il fallait partir!

Les heures, qui, la veille, s'égouttaient régulièrement, avec lenteur, se précipitaient, désordonnées.

Il fallait partir!

M. Aristide se fit annoncer par Flavie. Tant de bouleversements l'avaient brusquement rendu poli.

— Votre avoué sort d'ici, — dit-il. — Je ne m'attendais pas à cet affront!

Il fit signe à madame Aristide, qui se trouvait dans le couloir :

— Deux mots, avant votre départ, et je tiens à ce que votre belle-mère soit présente. Vous vous souvenez de monsieur Colonna, n'est-ce pas?

Une eau glacée tomba sur la poitrine de madame Chevallier.

— Eh bien! vous... vous avez eu des relations avec lui!... Il y a deux ans que je le sais!

Il n'en avait jamais eu l'assurance, mais le bruit était venu jusqu'à lui.

— Parfaitement! — dit madame Chevallier.

— « Parfaitement », quoi?

— Il a été mon amant!

Cette fois, son orgueil s'était épanoui. Elle avait prononcé

« amant » de sa voix chaude : le mot est si beau quand il est dit sans honte!

Et M. Aristide qui s'attendait à une défaite!... Il jeta cependant :

— Et Ernest?

— Ernest était mort depuis longtemps.

— Et Christian?

« Christian?... »

Elle serra les lèvres, eut un léger recul, haussa les épaules pour ne pas paraître touchée, et partit.

Le sang lui battait aux tempes et aux poignets... Christian!

— Tu as entendu? — fit M. Aristide. — Un amant!... Elle a eu un amant!

Comme madame Aristide semblait ne pas comprendre, il précisa, indigné :

— C'était ce garçon qu'elle a invité ici!... le maître d'étude de Christian!... oh!

Madame Aristide ne répondait pas. Elle avait les yeux clos. Les taches livides qui, la veille, pour la première fois, avaient envahi ses tempes et ses pommettes étaient revenues. Elle ne soupirait pas, ne pleurait pas : c'était une tout autre madame Aristide.

— Tu es édifiée? — fit son mari.

Elle inclina la tête, et, tandis qu'il contemplait le lit d'une « veuve adultère » en lançant de grands gestes, elle descendit et s'en alla par le jardin, les bras ballants, anéantie... Elle s'appesantissait sur cette révélation : sa bru, *sa bru*, avait eu un amant!...

Avait-il fallu qu'elle eût souffert pour en arriver là!... Les filles des rues prennent un amant, les femmes d'ouvriers... Elle se souvenait de la femme d'un coiffeur qui avait pris un amant parce que son mari la battait, d'une femme de cantonnier qui avait pris un amant parce qu'elle avait cinq enfants qu'elle ne pouvait pas élever. Tout Forgault leur avait jeté la pierre, — elle, madame Aristide, comme les autres, malgré la pitié qu'elle avait senti palpiter en elle, mais il avait bien fallu crier avec tous les honnêtes gens : « Honte à ces misérables! » et sauver la morale!

Cette fois, c'était Jeanne!... Jeanne qui avait connu un homme, un autre mari, plus qu'un mari!

Les murs, la maison s'enfuyaient, le jardin les suivait.

Madame Aristide s'appuya au tronc d'un prunier...

Un amant!... Elle ne saisissait pas au juste ce que cela signifiait, mais elle éprouvait une sorte de joie, ou de déchirement, à se répéter que Jeanne avait eu un amant.

M. Aristide vint la relancer :

— Il y a autre chose qu'il faut tirer au clair... Ah! la gredine!... Christian est mort quelques jours après son maître d'étude...

— Laisse-moi! — fit-elle brutalement.

Jamais elle n'avait éprouvé une telle douleur.

Jeanne rentrait. Madame Aristide s'approcha d'elle et, sans un mot, l'embrassa.

Elle avait beau se répéter : « J'embrasse une femme qui a eu un amant », — c'était tout de même le premier baiser affectueux qu'elle lui donnait.

Il lui semblait qu'elle avait une grande fille qui avait commis une faute irréparable sur laquelle on ne pouvait plus que pleurer ensemble, tendrement. Les hommes ne comprendraient rien à cette peine. Elle lui chuchota :

— Ma pauvre Jeanne!... Il faudra penser à moi...

Madame Chevallier s'écarta d'elle, pour la contempler : était-il donc possible que cela ne fût pas encore de la comédie?

Cependant elle lui rendit son étreinte, un peu, pour l'illusion, refoulant l'amertume que lui causait ce mensonge. Mais, en voyant s'éloigner madame Aristide, de ce pas d'automate aux mouvements essentiels, elle eut envie de courir, de se jeter dans ses bras, en grande fille qui, elle aussi, a levé le voile d'une vraie douleur.

Si ses malles n'avaient pas été faites...

Allons! allons! c'était fini! Le départ sonnait.

Elle dînerait chez le docteur Métayer, passerait sa dernière nuit dans la chambre où elle avait dormi durant douze années, où elle avait veillé, où elle avait pleuré, où elle avait échafaudé des rêves jamais accomplis, où elle n'avait jamais été visitée par celui qu'elle réalisait; demain matin, au lever du jour, elle

irait, en costume de voyage, baiser la terre qui recouvrait Christian... Ensuite elle fermerait les yeux. se boucherait les oreilles.

Si l'on se retournait. si l'on écoutait la musique de sa propre histoire, à quoi emploierait-on la vie?

Et l'heure qui lui semblait si lointaine finit par tinter.

Ses bagages étaient chargés. Elle entendit un : « Diouc!... » La voiture du charron les emportait.

Il ne lui restait plus qu'à les suivre.

De sa fenêtre, elle regarda une dernière fois Forgault. Une silhouette se montra dans la rue : madame Juigné! Il soufflait un petit vent aigre qui annonçait la pluie.

Puis elle eut un grand coup d'œil vers la chambre, un de ces coups d'œil par quoi on s'imagine fixer dans sa mémoire, pour l'éternité, le spectacle qu'on veut garder; elle vint toucher encore une fois les rideaux de Christian, sa table, son étagère. — Elle exigerait qu'on les lui envoyât...

La répétition de l'heure tinta.

Antonine, qui avait promis de l'accompagner, n'apparaissait pas.

Elle descendit.

M. Aristide arpentait le couloir.

— En somme, — lui dit-il en se plantant devant elle, — où vous retirez-vous?

— Pourquoi?

— Mais... pour les lettres qui vous arriveront.

Elle sourit et répondit :

— Vous aurez mon adresse...

— Et qu'allez-vous faire, maintenant? — reprit-il.

— Je ne suis pas en peine.

— Ce sont des mots, ma chère amie! Enfin, quoi qu'il arrive, n'oubliez pas que vous portez toujours... (sa voix eut des vibrations...) le nom honorable de Chevallier... N'oubliez pas que ce nom m'appartient, que je ne souffrirai pas de le voir traîner dans le ruisseau!

Et, satisfait, il disparut dans la salle à manger en lançant :

— Adèle, servez mon café au lait!

Il se figurait avoir eu le dernier mot.

Mais madame Aristide surgit du coin de la cuisine, appela :

— Jeanne!

Au bas du perron, elle l'étreignit en lui glissant :

— Adieu!... Il ne faut pas m'en vouloir... si je vous ai fait de la peine... quelquefois!... Qu'est-ce que je vais devenir?...

Et elle se sauva dans le jardin, mais, au moment où lui parvint le choc de la grille, elle tournoya et s'abattit sur les cordons de pommiers. Adèle qui, les yeux brouillés de larmes, avait vu disparaître madame Chevallier, entendant Flavie crier : « Au secours! » accourut.

Madame Aristide était évanouie.

M. Aristide rédigea une dépêche pour un docteur de Niort : le docteur Métayer n'existait plus pour lui.

Il était de ces gens forts qui, dans les cas les plus désespérés, savent ne jamais oublier un outrage.

Madame Chevallier passait sur le quai, lorsque Antonine entra dans la gare.

— Ah! — fit-elle, — j'ai cru vous manquer!...

— Mais — dit madame Chevallier — que vous est-il arrivé?

Elle répondit :

— Je suis tombée tout à l'heure dans l'escalier.

Une ecchymose cernait son œil droit, et, sur la pommette, deux traces rouges de la grandeur d'un sou.

— Laissez donc! — reprit-elle, — j'ai des années pour me guérir : parlons de vous!

Et elle éclata en sanglots.

Ce fut déchirant.

Madame Chevallier avait conscience d'abandonner une victime à des bêtes fauves. Elle lui répétait :

— Nous nous reverrons! je vous le promets!...

Mais Antonine balançait la tête, longuement. Non! non!... On lui aurait prédit un beau mariage, une existence de plaisirs, la beauté des yeux, que cela lui aurait paru moins invraisemblable.

— Eh bien! — fit madame Chevallier, plus grave encore. — partez avec moi!

Allons donc! comme ça?...

— ... Ou venez me rejoindre!

C'était déjà plus atténué.

Au moment où on fermait les portières, le docteur Métayer traversait les voies. Il embrassa madame Chevallier qui lui dit à l'oreille :

— Docteur... Antonine!

Le train démarrait.

Madame Chevallier agita la main, mais Antonine ne pouvait déjà plus l'apercevoir.

Le docteur Métayer soupira :

— Il faut être courageuse, Antonine. Elle nous écrira... et puis, nous nous reverrons!... Ah çà?... — fit-il en la regardant.

— Je suis tombée dans l'escalier.

— C'est vrai?...

Elle eut un « oui », de la tête, et ils partirent ensemble, silencieusement.

Au premier carrefour, il s'arrêta et dit :

— Vous êtes tombée... dans l'escalier?... Il faudra vous baigner l'œil, Antonine... Et si jamais vous avez besoin de quelqu'un..., n'est-ce pas?...

Il la quitta là-dessus.

Il était neuf heures. La journée commençait.

Antonine se répétait en rentrant : « Si j'avais besoin de quelqu'un... »

Deux heures après, elle pensa : « Elle est à Poitiers. »

Ensuite : « Elle est à Tours... », « ... à Blois... »

A six heures : « Elle est à Paris... Ah! mon Dieu! »

GASTON CHÉRAU

NOTES SUR LES MŒURS MUSICALES

COURS DE CHANT ET MÉTHODES

De Belgique, l'hiver dernier, je recevais la lettre suivante :

J'ai recours à vous, mon cher ami, avant de prendre une décision importante. Notre chère fille Henriette est dans le plein épanouissement de sa vingtième année; elle a épuisé ici les ressources de l'enseignement local, et nous arrivons au moment critique où il faut se demander : « De quoi demain sera-t-il fait?... » Je ne la verrais pas sans déplaisir entrer au théâtre; mais j'ai le devoir de ne rien négliger pour son éducation musicale, à peu près complète, vous le savez, sauf peut-être le dernier coup de pouce nécessaire à une œuvre très soignée. La maman et la fillette sont disposées à passer une saison à Paris. Voulez-vous avoir l'obligeance de nous indiquer, pour quelques leçons de perfectionnement, un professeur de chant, sérieux, de réputation bien établie?... Vous avez carte blanche; votre choix sera le mien.

Cette lettre me flatta, non sans m'inquiéter. Elle était un témoignage de confiance; elle m'imposait aussi une délicate responsabilité. Indiquer un professeur de chant à une jeune fille très jolie et bien douée!... C'est aussi grave que d'indiquer une cure d'eaux thermales à un malade : les eaux peuvent le guérir, les eaux peuvent le tuer. Je résolus néanmoins de faire tout le possible pour donner satisfaction à mon corres-

pondant. Un secret amour-propre, personnel et chauvin à la fois, me stimulait. A cette requête d'une famille étrangère estimant que Paris est la seule école supérieure et définitive du talent, il eût été inélégant de se dérober.

Je ne connaissais encore que par ouï-dire le pays un peu spécial où j'allais faire un petit voyage d'exploration pour obliger un ami. Chez nous, les professeurs de chant sont légion, de valeur aussi inégale que leurs élèves, et soumis comme les camarades aux lois de la concurrence. Qu'on vende du chocolat, du papier imprimé ou des procédés pour faire des vocalises, c'est toujours du commerce : le commerce implique la lutte pour la vie, et dans toute lutte la ruse joue un rôle aussi grand que la force réelle. Il faut ruser pour conquérir la clientèle, ruser pour la conserver quand elle est conquise. Le client, de son côté, a donc le droit d'être méfiant et de tâter le terrain avant de choisir un maître... Quelle diversité dans cette province du monde des affaires! Il y a les commerçants très honnêtes, jaloux de maintenir la bonne qualité de la marchandise; il y a les habiles, soignant beaucoup l'étalage; il y a les inconscients et les ignares, dont l'art est surtout fait de confiance en soi-même.

Presque tous déclarent que l'enseignement collectif est bien préférable à la leçon individuelle; et tous ont des prix élevés, avec des stipulations adroites pour discipliner les rapports de l'offre et de la demande, des contrats ingénieux pour tirer de « l'amateur » un rendement régulier et prendre des sûretés contre les défaillances possibles de son zèle. Une élite, difficilement accessible, dédaigne ces petits calculs.

Monde séduisant et un peu mêlé, où des mirages nombreux amusent une jeunesse ardente! Des maîtrises illustres, justement exigeantes, y voisinent avec des incompétences professionnelles bien constatées, souvent meurtrières au talent, toujours accueillantes à la médiocrité.

Le grand attrait pour les jeunes gens, c'est, avec le plaisir de l'action en commun, l'illusion de jouer un rôle sur cette frontière indécise qui sépare le théâtre de la vie mondaine et où la personnalité d'un musicien apprend peu à peu à faire figure. Dame Musique cultive avec soin, par divertissements bien gradués, ce goût instinctif du cabotinage, et laisse croire

à chacun qu'elle est tout à lui; en secret, elle se fait entretenir par M. Snob.

Je cherchai d'abord dans mes souvenirs : je n'y trouvai que des causes d'élimination. Je me rappelais ce chœur à voix mixtes, organisé chez un professeur très connu, avec des répétitions prolongées dont on parlait ainsi dans un salon :

— Est-ce que la petite L... flirte toujours avec M. R..., le joli ténor?

— Oh! c'est très sérieux. Elle a déclaré qu'elle l'épouserait; et quand elle a une idée dans la tête!...

Et ce bout de dialogue entre deux jeunes femmes, un soir de gala, dans le théâtre privé de M. X... :

— Vous continuez toujours, chère amie, vos études de chant?

— Certes! nous sommes quatre *qui travaillons avec Z...* Nous *passons* ensemble : un quart d'heure chacune.

— Et... les conditions?

— C'est toujours la même chose : cent francs.

Ces derniers mots étaient dits le plus simplement du monde, sans la moindre nuance de résignation ou de forfanterie, comme s'il s'agissait du prix fixe d'une loge à l'Opéra ou d'un billet de chemin de fer pour Monte-Carlo. Z... est un admirable artiste retiré de la scène, propriétaire d'un hôtel comme en ont les princes de la finance. Était-ce cent francs pour la leçon d'ensemble et par contributions du quart, ou pour chaque personne qui « passait »? Je ne suis pas en mesure de préciser; je crois savoir cependant que c'était cent francs pour chaque élève. Mais est-ce bien « élève » qu'il faut dire? Le : « Nous travaillons *avec* Z... » est délicieux. C'est autre chose, remarquez-le, qu'un banal enseignement de maître à disciple, avec la subordination de celui qui ne sait pas à celui qui sait, comme dans une classe; c'est une sorte de travail au même titre, une recherche en parties égales du fin et du rare; en un mot, une vraie collaboration, comme celle de Scribe et de Meyerbeer. Le prix vous étonne? Il ne me paraît pas exagéré. Les amours-propres en quête de pareilles satisfactions peuvent être rançonnés sans trop de scrupules. Et puis, d'après quelle base déterminer la valeur marchande de certains articles? S'il est malaisé de dire la valeur exacte d'un joli chapeau de

femme quand on tient compte de l'essentiel, — le sens inspiré de la décoration et de la ligne! — n'en sera-t-il pas de même s'il s'agit d'une méthode qui vous procure cet irrésistible pouvoir de magie : l'art d'émouvoir et de séduire avec la voix? Entre le beau et l'utile il n'y a pas de commune mesure. Ajoutez que tel professeur, après avoir fait une brillante carrière d'artiste dans les théâtres d'Europe et d'Amérique, a nécessairement d'autres idées que vous et moi sur la question des salaires, et qu'au surplus, à l'heure où il goûte la retraite du *home*, il est possible qu'il surélève ses tarifs moins pour attirer les élèves que pour les tenir à distance de son repos.

Malgré cela, Z... ne faisait point mon affaire. Dire à un paisible bourgeois de Bruxelles, habitué aux prix doux en toutes choses, qu'il aurait à payer cent francs pour quinze minutes, je ne l'aurais jamais osé; et je ne pouvais lui demander de mettre sa fille en quatre pour obtenir la séance d'une heure!



Des musiciens connaissant la place de Paris me signalèrent un certain nombre de professeurs réputés; pour des motifs différents, je dus les écarter, — sauf un que je désignerai par cette figure symbolique : Madame ***. Elle me fut recommandée, un soir, au banquet de la Critique.

— Allez la voir! — me dit un journaliste. — C'est une femme très distinguée, intelligente, instruite, connaissant bien les choses qu'elle enseigne. Sa clientèle est *select*. Vous en serez content.

Dès le lendemain, je franchissais la porte d'un hôtel de très belle apparence, quartier des Champs-Élysées. Dans la cour intérieure, un valet de bonne mine achevait la toilette d'une automobile de luxe. La loge du concierge était une manière de salon Louis XV; en uniforme et cravate blanche, y régnait un personnage imposant comme un Ministre de l'ancien régime. Ces premières impressions, tout en me donnant une idée favorable du lieu et de ses hôtes, me mirent sur la défensive : j'étais résolu à ne me laisser séduire par aucune mise en

scène, je voulais avant tout me rendre compte, discuter, au besoin, exiger des garanties avant de m'engager.

— Madame *** peut-elle me recevoir?

Le concierge parut surpris de ma question et balbutia quelques mots insignifiants. Je lui tendis ma carte de visite. Il fixa au bout de son nez un binocle cerclé d'or, et, assez longtemps, comme s'il méditait sur des hiéroglyphes, il resta les yeux attachés sur mon nom accompagné d'une qualité qui, visiblement, n'éveillait aucune idée précise dans son esprit. Il me regarda ensuite en explorant tous les détails de mon costume : je sentis que je passais un examen. Étais-je un client sérieux? ou bien un pas grand'chose, un de ces hommes — petit rentier, professeur de collège, ingénieur, artiste peintre, etc., avec lesquels il n'y a rien à faire? L'honorable gardien semblait interroger la coupe de mon pardessus et la forme de mes souliers en leur demandant combien je « valais ». Il avait, sans doute, une consigne sévère ; mais l'appréhension d'une gaffe l'embarrassait.

— C'est bien simple, — lui dis-je sans trop de timidité : — vous savez qu'une porte doit être ouverte ou fermée : je demande si, en ce moment, la porte de madame *** est ouverte.

Il eut le sourire bienveillant d'un homme qui comprend la plaisanterie :

— Je crois — répondit-il — que madame sera heureuse de recevoir monsieur ; mais... monsieur a-t-il une lettre d'audience?

J'éprouvai un choc. Étais-je chez un professeur de musique ou dans l'antichambre d'un Président du Conseil?... Je sentis que mon examen était terminé et que, sans avoir mérité de boule noire, j'étais ajourné, faute d'avoir remis les pièces réglementaires. Un incident me rendit l'espoir.

— Voici, justement, la femme de chambre, — reprit le concierge, — qui descend de l'appartement : elle pourrait vous renseigner...

Je renouvelai ma demande et posai, une seconde fois, ma candidature. D'un air très aimable, la femme de chambre m'assura que « madame » recevrait monsieur, mais que « monsieur ferait bien d'écrire pour demander une audience ».

Fatigué de ces cérémonies, je donnai mon nom en ajoutant :

— Vous direz à madame que j'étais venu lui parler d'une jeune fille étrangère désirant des leçons, et que je regrette beaucoup de ne pas l'avoir rencontrée.

***

Le lendemain matin, vers dix heures, au moment où je songeais sans fierté à ma démarche de la veille, je recevais dans mon cabinet la visite d'une dame paraissant à peine âgée de cinquante ans, et dont la mise, très élégante en sa simplicité, annonçait un goût parfait. C'était madame *** en personne. Elle se confondit en regrets sur l'étourderie de son concierge et de sa caméristе; je me répandis en excuses sur le sans-gêne de ma visite et de mon insistance. Elle se dit enchantée d'entrer en relations avec moi; je me déclarai très honoré de faire sa connaissance. Le mot : « malentendu », adopté d'un commun accord pour expliquer un incident sans importance, servit de conclusion à cet assaut de courtoisie.

J'eus hâte de parler de ma jeune fille belge : j'annonçai qu'elle était désireuse de venir à Paris pour y compléter une éducation déjà presque finie. Mais ma visiteuse ne fut pas pressée de me suivre dans cette voie et d'aborder cet ordre de questions; elle imposa un caractère général à l'entretien :

— Je suis toujours étonnée, — me dit-elle avec bonne grâce, — quand je vois une personne demander des leçons de chant : car, aujourd'hui, monsieur, on ne chante plus et l'on juge inutile d'apprendre à chanter!... Au Conservatoire, où l'on néglige l'instruction du chanteur pour rechercher avant tout la beauté et le volume du son, on fabrique des produits assez brillants, mais fragiles et souvent cassés avant l'usage. Au théâtre, vous trouveriez difficilement deux ou trois sujets capables d'interpréter certaines pages de Hændel ou de Rossini. Le *bel canto*, qui est un art admirable, est un dieu tombé. Deux hommes lui ont porté un coup mortel : Richard Wagner et Antoine. Pour dire les récitatifs de Wagner, il faut être bon acteur, posséder un organe capable de lutter avec la tempête et une santé à toute épreuve; la justesse de l'intonation n'est même pas nécessaire. On nage dans un aquarium, on monte à cheval, on marche sur des nuages; on ne chante plus. Et les

continuateurs de Wagner, sauf les musiciens qu'on traite de réactionnaires, renchérissent encore en favorisant ce laisser aller! L'ancienne mélodie est un palais qui n'existe plus qu'à l'état de matériaux de démolition... Quant à Antoine, on ne dira jamais assez le mal qu'il a fait. Sous prétexte de vérité, il a mis à la mode une forme de déclamation qui est une copie très réaliste de la parole ordinaire; et, à son insu, cette influence a débordé sur les théâtres lyriques. Les artistes d'opéra rivalisent maintenant avec ceux de la Porte-Saint-Martin et du Vaudeville. On crie, on gémit, on sanglote, on se pâme; on ne chante plus! J'en fis, un jour, l'observation à un directeur officiel : figurez-vous qu'il la prit pour un éloge! « N'est-ce pas? — me dit-il, tout réjoui, — le public oublie complètement le chanteur et le chant : il a l'impression directe de la vie!... » J'aimerais mieux avoir l'impression du grand art.

Ces paradoxes ne laissaient pas de m'intéresser : ils témoignaient d'un sens critique original et s'accordaient assez bien avec mes propres opinions.

— Cette décadence est d'autant plus étrange, — poursuivit-elle, — que la virtuosité instrumentale n'a jamais été poussée plus loin. Les grands pianistes de notre temps sont certainement plus forts que n'étaient Thalberg, Prudent, Chopin même... Nos violonistes ont fait aussi des progrès étonnants. Pourquoi n'en est-il pas de même pour la virtuosité vocale? L'étude du chant est, en somme, analogue à l'étude du violon ou à l'étude du piano : de part et d'autre, il s'agit de mettre en valeur les ressources d'un instrument fabriqué par un luthier ou fourni par la nature, et de se rendre maître de toutes les difficultés d'exécution.

— Vous avez, madame, mille fois raison... Avec de pareilles idées, vous devez aimer les méthodes des maîtres d'autrefois?

Madame *** eut un geste qui semblait appeler mon attention sur un *credo* artistique :

— Il y a eu autrefois, cela est certain, des chanteurs de premier ordre qui, après avoir connu la gloire du théâtre, ont fait du professorat. Mais, chez la plupart d'entre eux, le théoricien était loin d'égaler l'artiste; je crois même que l'artiste était trop grand pour ne pas faire tort au théoricien. Quand ils ont donné des préceptes et essayé d'établir un corps

de doctrine, ils se sont bornés à ériger en système leurs propres habitudes. Ils ont fait époque; il n'ont pas fait école. Ils ont brillé comme la comète qu'on observe quelque temps dans le ciel et qui, après avoir disparu, ne laisse d'elle qu'un souvenir. Voici, par exemple, le fameux Duprez, si admiré dans le rôle d'Arnold, de *Guillaume Tell* : par son exemple, par son action personnelle et directe sur quelques sujets d'élite, il a pu former des élèves tels que Miolan-Carvalho, Van den Heuvel, Maria Battu, pour ne citer que des femmes; mais, si je prends sa méthode, telle qu'il l'a exposée dans ses livres, — dans son *Art du chant* et dans *Mélodie*, — il m'est impossible de l'approuver pour un usage général. Croirait-on que l'exercice de début recommandé par Duprez est la vocalisation sur une seule voyelle, — *a* « sombré », — avec la bouche ouverte horizontalement? C'est original, mais assez dangereux : un tel exercice suppose déjà une éducation avancée, et il exige un effort laryngien qui produit bientôt la fatigue. Duprez dit de très bonnes choses sur l'art de « phraser, accentuer et colorer », — car c'est la trinité dont il fait son idéal, — mais on peut lui reprocher des erreurs et des lacunes graves. Ses idées sur le timbre ne sont pas bonnes; il étend trop la voix de poitrine aux dépens du fausset; il est insuffisant pour tout ce qui concerne la mise de voix, la respiration... Enfin, on ne peut pas le considérer comme un guide!

« Oh! oh! — fis-je en moi-même, — nous voici sur la pente de la conférence technique. Est-ce une Béline musicienne que j'ai l'honneur de recevoir, ou un confrère de M. Marage? Comment vais-je faire pour lui tenir tête?... »

Mais ce déballage de notions précises m'instruisait et m'intéressait; et je voulus lui donner toute liberté :

— Les Italiens, madame, ont eu dans toute l'Europe, pendant trois siècles, la réputation de chanteurs incomparables. N'ont-ils pas une méthode traditionnelle, une méthode type, où l'on puisse trouver quelques-uns de leurs secrets?

— J'ai eu la même pensée que vous, — reprit avec empressement madame *** : — j'ai cherché dans les ouvrages techniques de nos voisins : grande a été ma déception! Ce que je disais de Duprez peut s'appliquer à tous les virtuoses qui sont montés sur les planches. Ils semblent dire : « Écoutez-moi

et tâchez de faire comme moi! » C'est le plus clair de leur enseignement. J'ai constaté d'abord que les deux méthodes pouvant être considérées comme représentatives de la manière italienne sont dues à deux hommes qui n'étaient pas italiens : Martini, l'auteur de *Plaisir d'amour*..., qui s'appelait Schwarzendorf et qui est né dans le Palatinat, vers le milieu du XVIIIe siècle; et Garcia, le père de la Malibran et de madame Viardot, qui était originaire de Séville. Garcia est certainement très supérieur à Martini : l'observation scientifique l'a conduit, le premier, à trouver le siège de la voix, — le larynx et les cordes vocales inférieures; — mais ni l'un ni l'autre ne sauraient être bien utiles aujourd'hui! Je crois qu'il n'y a pas plus d'école pour enseigner le charme et la beauté qu'il n'y en a pour le génie : le ciel du pays, la race, l'instinct naturel, sont d'abord les meilleurs maîtres. Si, après avoir fait la part du « don », de ce je ne sais quoi d'incommunicable dont le secret nous échappe, on veut bien voir dans l'art du chant autre chose qu'un recueil de recettes empiriques et l'étudier *scientifiquement*, il faut croire qu'en matière de théorie nous sommes plus avancés qu'à l'époque où Garcia chantait au théâtre italien[1]. Nous vivons dans le siècle des aéroplanes et de l'électricité, non dans celui des diligences et de l'éclairage à la chandelle. Dans tous les domaines du savoir, le progrès est visible... Il y a aussi un maître français qui avait beaucoup étudié le chant en Italie, et dont la méthode a fait autorité, chez nous, pendant plus de cinquante ans : c'est Panseron, qui était professeur au Conservatoire en 1836, et qui a laissé de nombreux ouvrages didactiques. Son système est simple, gradué, bien conçu ; mais ce n'est qu'une ébauche très incomplète! Je le rejette aussi.

» Vous allez me trouver bien vaniteuse, — ajouta très simplement madame ***, — car vous devinez comment je conclurai... Si vous pensez que, sans avoir fait de carrière au théâtre, je prétends avoir une méthode personnelle, différente des autres et préférable à toutes les autres, vous êtes dans le vrai. Je ne m'en cache pas : je suis très fière de mon enseignement, parce que j'ai foi en lui! »

1. De 1819 à 1824.

Ce langage fut loin de me déplaire. J'y voyais une compétence évidente, un sens critique assez fin, une netteté de pensée qui signifiait *quelqu'un*.

Nous échangeâmes encore quelques impressions sur le livre récent du Dr Pierre Bonnier[1], le physiologiste impitoyable à l'ignorance de la plupart des professeurs, le théoricien original, — un peu prisonnier de l'idée fixe, — qui assimile l'émission des sons au tir à la carabine, et qui demande au chanteur de regarder toujours le but à atteindre, au lieu de fixer les yeux sur le chien de son fusil... Mais cette promenade à travers les idées menaçait de nous conduire trop loin : je jugeai nécessaire de donner un brusque coup de barre pour rentrer au port :

— Eh bien, madame, consentiriez-vous à donner à cette jeune Belge, déjà fort bien préparée, les leçons qu'elle désire? et quelles seraient vos conditions?

Madame *** prit un temps, comme pour marquer la transition, et se recueillir; elle me répondit par ces mots, qui furent pour moi un nouveau choc :

— La fille de votre ami désire donc des leçons... *En a-t-elle besoin?*

Je crus avoir mal entendu. Eh quoi! si l'on demande des leçons à un professeur, n'est-ce pas parce qu'on a besoin de s'instruire?... J'allais donner des explications de caractère tout musical, lorsque passa dans mon esprit, comme un éclair, le souvenir de cette scène où Courteline fait dialoguer deux médecins :

— Qu'est-ce qu'a notre client? — demande le docteur appelé en consultation.

— Je crois qu'il va faire du tétanos.

— Je ne vous demande pas ce qu'il a comme maladie, — réplique le premier docteur; — je vous demande ce qu'il a comme fortune, en capital...

C'était bien une question de ce genre qui m'était posée. On voulait savoir combien « valait » le client, s'il était « sérieux », ou à la recherche d'un gagne-pain.

Il me répugnait d'entrer dans cette voie. Je revins à ma

1. *La Voix, sa culture physiologique* (1907). — Voir aussi, du même auteur, *la Voix professionnelle* (1909).

première idée, qui était la mauvaise, je veux dire la bonne, et jouai l'imbécile : ingénument, je répondis que ma jeune fille, ayant déjà fait des études complètes dans un Conservatoire belge, avait surtout besoin de quelques leçons de *style*...

Mais madame *** avait l'habitude de l'observation : elle comprit que je faisais semblant de ne pas comprendre. Elle voulut effacer au plus tôt, par sa franchise, l'impression fâcheuse qu'avait produite sa diplomatie :

— Ma question, monsieur, paraît indiscrète. Voici pourquoi je voudrais savoir si cette jeune fille a besoin de gagner sa vie, ou si sa famille est à l'aise. Les jeunes filles sans fortune sont pressées de débuter ; il faut donc tout leur enseigner avec une hâte extrême, c'est-à-dire en faisant de la mauvaise besogne. On n'a pas le temps nécessaire à un travail méthodique et complet.

Il fallait un peu de complaisance pour accepter cette explication ; je l'acceptai néanmoins.

Madame *** m'exposa ensuite l'organisation pratique de son enseignement. En tout, quarante-cinq élèves, appartenant aux familles les plus honorables de Paris, et partagées en trois groupes. Pour chacun de ces groupes, une leçon collective d'une heure et demie par semaine, dirigée par une répétitrice très au courant et absolument sûre. Prix : 180 francs par élève, payables d'avance, pour le trimestre. En dehors de ces cours d'ensemble, leçons particulières données par madame *** elle-même : 30 francs la demi-heure. A la fin de chaque mois, soirée mondaine et tout amicale pour l'exécution de quelques chœurs, l'audition des solistes, et l'entretien du bon esprit général...

Je demandai quarante-huit heures pour réfléchir, et promis une réponse.



« Je réfléchirai ! » répond le bourgeois qui, ne voulant pas payer plus de deux mille francs de loyer, vient de visiter un appartement qu'on lui offre à douze mille. C'est la formule ordinaire d'un refus : je m'en étais servi en lui donnant, *in petto*, le même sens. Il n'y avait rien à blâmer dans ce que

j'avais entendu. Tout, en somme, était sensé, naturel, correct; mais l'offre et la demande ne s'ajustaient pas très bien : au lieu de s'accommoder à mon projet on voulait le faire entrer dans des cadres d'exploitation régulière qui, évidemment, n'avaient pas été faits pour lui.

J'allai demander conseil à Y..., vétéran retiré de tout, un peu sceptique, toujours artiste, parlant volontiers de l'art lyrique dont il connaît merveilleusement les traditions et les secrets.

— Il y a une femme, — me dit-il en allumant une pipe, — que je considère comme la plus haute autorité, et qui plus d'une fois, à titre gracieux, a donné des directions à des jeunes filles de talent. Après avoir entendu votre sujet, elle lui dirait certainement des choses très utiles. Quel dommage qu'elle ait aujourd'hui plus de quatre-vingts ans et qu'il soit indiscret de la consulter! C'est l'inoubliable interprète de Fidès, madame Pauline Viardot. Autour d'elle, — cinq ou six noms très honorables étant mis à part, — je vois beaucoup de directrices d'agences matrimoniales, des veuves de commandants tués au Tonkin, des comtesses en ruolz qui amusent la galerie. On n'exige pas plus de diplôme pour le titre de professeur de chant que pour fonctions de percepteur ou de limonadier. Trop de gens en profitent. Quel « battage »! Quelles extravagances pour donner le change! Celui-ci vous dira qu'il faut ouvrir la bouche dans le sens horizontal, comme les masques antiques; celui-là, qu'il faut l'ouvrir verticalement; un troisième préconisera la forme en orifice de poule, sans parler de ceux qui n'ouvrent la bouche que d'un côté. J'ai connu un confrère qui soumettait un ténor en formation à un régime d'athlète : il le couchait sur le parquet de son salon, lui mettait sur le ventre le Dictionnaire de l'Académie, et, dans cette position, au commandement, lui faisait chanter le grand air de *la Juive*. On m'en a cité un autre qui, pour obtenir l'immobilité dans les premiers exercices, faisait chanter les vocalises de Bordogni à ses élèves avec un haltère de quinze kilos dans chaque main!...

» Méfiez-vous du professeur qui déclare avoir *une* méthode, et surtout une méthode établie sur des principes « scientifiques ». Ah! les savants! Qui nous en délivrera?... Les médecins intelligents disent qu'il n'y a pas de maladies, mais

des malades : les maîtres de chant devraient méditer cet aphorisme. Une méthode unique, capable d'imposer un ensemble de règles fixes, est une chimère. On pourrait citer autant de méthodes que de remèdes contre la coqueluche ou le mal de mer : quand il existe un si grand nombre de remèdes, c'est qu'il n'y en a pas un seul.

» Il y a, pour arriver à une correction moyenne, des recettes connues ; mais ce sont les bagatelles de la porte : quand on veut aller plus loin et faire de l'art, la diversité des tempéraments auxquels on s'adresse doit modifier constamment le point de vue et la manière. Le meilleur maître est celui qui étudie son propre élève : il doit s'adapter à lui. Son rôle n'est pas de livrer un talisman à l'aide duquel on deviendra beau et maître des cœurs, ou d'enseigner les gestes artificiels qui font le virtuose. La plupart de ses préceptes ont un caractère négatif : son objet est de maintenir le futur artiste dans l'état de nature, de donner à cet état son maximum de valeur et d'intensité, de le protéger contre les maladresses spéciales et les mouvements inopportuns qui altèrent son charme. Le *bel canto* doit être l'œuvre de l'instinct bien dirigé : or l'instinct a des formes multiples et chacune d'elles doit être respectée. On dit que le chant est une poussée de forces physiologiques : d'accord ! Mais, quand on l'étudie en vue de l'utilité pratique, la physiologie peut-elle garder la rigueur d'une « science » ? Ne varie-t-elle pas autant que les individus ?...



En tenant ma tête à deux mains, je pesais dans les plateaux d'une balance invisible un certain nombre de faits et d'idées contradictoires, lorsque je reçus une nouvelle lettre de Belgique, m'apportant le salut :

Mon cher ami, je viens vous demander une nouvelle preuve d'amitié : c'est de m'excuser pour le dérangement que je vous ai imposé. Le directeur d'un théâtre belge a entendu hier notre Henriette : il en a été si content qu'il a proposé tout de suite un engagement à mille francs par mois, — pour commencer. — Nous avons eu la faiblesse d'accepter !...

JULES COMBARIEU

STATISTIQUE ÉLECTORALE[1]

II

Comment la majorité, qui va des socialistes indépendants à l'Alliance républicaine démocratique, a-t-elle été affectée par les élections? C'est, avons nous dit, la question principale. Dans son ensemble, la majorité, depuis 1906, a gagné, 377 967 voix, et c'est là un des chiffres les plus certains qui puissent être obtenus dans cette statistique, les confusions entre candidats de la majorité et du parti socialiste étant impossibles, et, entre candidats de droite et de gauche, certainement très rares. Et c'est, pour cette majorité, une augmentation très sensible, et même notablement plus forte qu'on ne les constate, d'habitude, à quatre ans de distance.

Il semble que, dans une statistique électorale, l'essentiel est acquis, une fois bien démontré que la majorité est renforcée. Le surplus de l'analyse, l'examen des variations dans les éléments qui composent cette majorité, ne peut offrir qu'un intérêt secondaire. Pourtant, au lendemain des élections, alors que tous les partis, suivant l'usage, chantaient simultanément victoire, la presse était presque unanimement d'accord au moins sur un point : sans apercevoir le succès de la majorité, elle signalait un détail, le recul de la fraction principale de

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

cette majorité, qui est le parti radical organisé. Et celui-ci avouait indirectement ce recul, en renvoyant au parti socialiste, complice de la droite, la responsabilité de ses échecs. La constatation de cette baisse du parti radical n'était fondée sur aucune statistique des votes, mais uniquement sur l'observation de plusieurs accidents arrivés à divers radicaux notoires du parti. Faute de mesure exacte des forces des divers partis, on était bien obligé de se laisser guider, dans les appréciations, par quelques faits saillants.

Cette confiance faite aux résultats du scrutin uninominal n'a pas, cette fois, entièrement trompé la presse et le public. Si la majorité, dans son ensemble, a gagné un nombre imposant de suffrages, il reste vrai que les candidats du parti radical organisé ont perdu un peu plus de 180000 voix[1].

Voilà qui est presque étrange. La perte subie par le parti radical est compensée, et au delà, par les gains des radicaux indépendants. Anomalie singulière, si l'on songe que le fait de l'organisation est un fait naturel, produit par un mouvement spontané de la démocratie, mouvement subi malgré eux par les politiciens radicaux, surtout par les « arrondissementiers », dont l'idéal d'organisation est le petit comité électoral local, sans lien avec aucune association politique départementale, encore moins nationale. Ainsi, d'une part, les électeurs radicaux entrent en grand nombre dans les comités élargis du parti radical organisé et devraient par là lui donner une force nouvelle, rassembler d'abord en lui toutes les forces, éparses

1. On peut discuter la valeur de cette indication, et faire observer que les voix comptées comme « radicales » en 1906, étaient les voix de candidats « recommandés », tandis que, dans le chiffre de 1910, ne sont comptées que les voix de candidats, ratifiés ou non, mais membres authentiques du parti. Les nombres ne seraient, ainsi, pas tout à fait comparables, et l'admission dans la rubrique des radicaux étant devenue plus stricte, il est naturel qu'une baisse apparente ait accompagné ce changement. Cela est vrai, et cela prouve que des statistiques électorales deviendront seulement comparables et instructives lorsque les partis, mieux organisés, auront un peu plus de stabilité et feront mieux connaître leurs candidats. Mais, d'autre part, le parti radical ayant été, depuis 1906 surtout, dans une période d'organisation qui lui a rallié un nombre croissant d'anciens comités isolés, à étiquette radicale, il paraît juste de considérer les affiliés d'aujourd'hui comme correspondant aux recommandés d'hier. Il est, au moins, certain que les progrès d'organisation du parti radical n'ont pas donné les bénéfices électoraux que le parti devait, naturellement, escompter.

jusqu'ici, sur lesquelles il peut compter dans le pays. Et, d'autre part, les électeurs radicaux, abandonnant le parti dans la bataille électorale, font triompher en masse les dissidents du parti. C'est ce que l'on peut appeler le paradoxe des élections du 24 avril.

Une explication, au moins partielle, de ce fait est évidente. Le parti radical organisé, ayant adopté en son congrès le principe de l'unité de candidature, a empêché ainsi les électeurs radicaux de faire un choix parmi plusieurs candidats radicaux, et il se trouve que, cette année, les électeurs radicaux n'ont plus voulu se laisser imposer par « les comités » le choix de leur élu, alors que, jusqu'ici, presque partout, ils subissaient aisément le choix fait par des comités bien moins autorisés que ceux d'aujourd'hui. Des candidats « indépendants », qui bien souvent étaient, la veille, des membres réguliers du parti, ont profité de cette situation. Ou bien, souvent, le candidat « unique » du parti ne l'ayant emporté que de peu de voix, en congrès, sur son concurrent, celui-ci s'est présenté comme « indépendant ». Ainsi le parti radical a eu ses « renégats » tout comme le parti socialiste, et de même qu'il faudrait distinguer, parmi les socialistes indépendants, les anciens membres du parti socialiste, et les nouveaux socialistes inorganisés, de même, parmi les radicaux indépendants, il faudrait distinguer les dissidents du parti radical, et les simples radicaux d'étiquette. Cette distinction, si elle était possible, permettrait sans doute de retrouver, dans les suffrages obtenus par les dissidents du parti radical, les voix perdues par le parti radical organisé depuis 1906. Et peut-être bien au delà, puisque l'ensemble des radicaux a gagné plus de 80 000 voix.

Ceci est le fait : la masse des électeurs radicaux a voulu changer ses représentants, mais n'a pas changé d'opinion. Même, cette masse, loin de diminuer, s'est renforcée.

A quoi peut tenir ce désir de changer le personnel législatif? Une première raison, très particulière et passagère, est évidente : l'impopularité du vote par lequel les députés ont augmenté de 6 000 francs leur indemnité. Mais, en dehors d'une dizaine de circonscriptions où la campagne électorale s'est faite sur cette question, les « Quinze Mille » ont joué, en somme, un

rôle bien moins important que ne le prévoyaient l'Action libérale populaire et beaucoup de radicaux. Le mécontentement n'a été, par là, que légèrement accru, nullement créé, et l'expression : « les Quinze Mille », appliquée aux parlementaires, n'est pas devenue une formule magique contre le parlementarisme et la majorité radicale.

Une autre raison d'hostilité contre le personnel parlementaire a joué un rôle bien plus important. On a voté contre l'intervention des députés, et surtout des députés de la majorité, dans toutes les affaires locales, contre la part qu'ils ont au détraquement de la machine administrative, faussée au profit de leur clientèle, contre les mille petites infamies journalières commises dans l'intérêt des tyranneaux d'arrondissement. Quelquefois le député n'est pas personnellement responsable. Je pourrais citer un député d'hier, non réélu aux dernières élections, riche et peu ambitieux, qui s'est aisément consolé de son échec, tandis que tous ses « amis politiques » locaux en sont atterrés, car ils ont vu la fin de leur règne odieux. Ailleurs, le député est lui-même le grand organisateur et le plus gros « profiteur » de ce régime de favoritisme et de fraude, et le maître de la magistrature locale. Pour une part, le changement de personnel est une protestation contre « l'administration radicale », et n'a pas de signification proprement politique. Il est d'autant plus remarquable que cette protestation, que ce dégoût témoigné à un certain nombre de parlementaires, surtout radicaux, n'aient pas été accompagnés d'une certaine désaffection du programme représenté par ces hommes.

Mais, si ces mœurs se sont aggravées, elles ne sont pas nouvelles et n'expliquent pas à elles seules les échecs des députés sortants.

Et, puisque la politique et le programme des radicaux n'ont pas subi d'atteinte aux élections, bien au contraire, il faut bien attribuer le changement de personnel à une critique de la manière dont, en fait, le programme radical a été appliqué, dont la politique radicale a été suivie, pendant les quatre années écoulées, par le parti radical organisé. Il y a eu approbation accentuée de la politique radicale en principe, en même temps qu'une indication de blâme à la manière dont les radicaux, en fait, ont pratiqué leur politique.

Malheureusement, le tableau précédent ne permet pas d'aller plus loin. Comment préciser cette « politique radicale » qui a reçu l'approbation renouvelée, plus résolue, du corps électoral ? La simple statistique ne le permet pas. Si le système électoral permettait aux électeurs de toujours voter efficacement pour des candidats dont l'opinion s'écarterait peu de la leur, un progrès énorme se trouverait ainsi acquis à la démocratie, en prenant ce mot dans son sens précis, où il exprime le gouvernement par le peuple. Car on connaîtrait la volonté du peuple. L'orientation politique désirée, non par les parlementaires, mais par les électeurs eux-mêmes, serait déterminée avec certitude, et nulle Chambre, nul gouvernement ne pourraient éviter de se conformer aux indications du suffrage universel, — ou de paraître s'y conformer, car un souverain collectif se laisse facilement abuser. Mais aujourd'hui, il est vraiment trop facile de le tromper, puisqu'il n'a pas le moyen de se révéler à lui-même, par les élections, sa propre opinion collective.

On dit : « L'électeur ne distingue pas si subtilement parmi les politiques possibles. En majorité, il vote pour la gauche ; il ne faut pas lui faire une politique réactionnaire, sans quoi il se fâcherait. C'est tout ce qu'il peut indiquer par son vote. Les luttes d'influence entre fractions de la gauche sont jeux de politiciens auxquels il ne comprend rien, et il ne faut pas chercher dans la consultation du pays des indications que l'électeur est incapable de donner. » Il y a beaucoup de « démocrates » qui raisonnent ainsi. Qu'en savent-ils ? Leur affirmation, leur négation, plutôt, est fondée surtout sur ce fait, trop véritable, que les indications du suffrage universel ont été, jusqu'ici, très grossières. Mais ce n'est pas la faute des électeurs, auxquels il serait difficile, avec l'instrument si primitif mis à leur disposition pour manifester leur opinion, de le faire avec plus de clarté. Leur vote ne peut être qu'un à peu près, même s'ils ont des idées très nettes. Et le résultat est encore plus vague, s'il est possible, que leur vote même, parce que les candidats de chaque parti, et particulièrement les candidats radicaux, sous une étiquette commune, représentent, en réalité, des politiques notablement différentes : par quoi les partis,

en restant confus et ne précisant pas assez leur programme et leur politique, mettent peu de bonne volonté à solliciter du pays les indications plus nettes, où ils puiseraient, pourtant, une force plus grande. Mais l'intérêt électoral ne poussera décidément les partis à se distinguer entre eux et à se définir mieux que lorsque sera votée une représentation proportionnelle satisfaisante.

On ne peut donc pas conclure, du vague des indications du suffrage universel, tel qu'il fonctionne actuellement, contre la capacité politique des électeurs. Tout indique, au contraire, — et c'est une grande nouveauté — que les électeurs sont, sinon capables, du moins désireux d'exercer un peu plus réellement leur souveraineté théorique, de dire plus exactement la politique qui leur convient et d'en surveiller l'application. Ce désir s'est manifesté, depuis dix ans, par le progrès de l'organisation des partis. Il s'est manifesté, dans la préparation des élections, par la résistance des délégués de groupes, réunis en congrès électoraux, aux décisions préparées par les organisateurs de ces congrès et les « tireurs de ficelles » du parti. Il s'est manifesté encore, aux élections mêmes, par la multiplicité des candidatures sérieuses et par le grand nombre des ballottages, entraînant le renouvellement de plus d'un tiers du personnel parlementaire, ce qui ne s'était jamais vu. Il faut bien reconnaître là le signe d'une diminution dans la passivité du corps électoral, et le grand nombre des bulletins blancs, toutes les fois qu'un choix suffisant n'était pas offert au goût des électeurs, en est un autre signe. Tout cela est d'autant plus remarquable que l'on n'est pas à un de ces moments d'enthousiasme qui amènent aux urnes une foule d'abstentionnistes habituels. Les passions politiques sont apaisées. Les chefs de la droite n'ont pas réussi à soulever l'indignation de leurs troupes. Les anticléricaux, satisfaits de la Séparation, sont devenus moins combatifs. Le snobisme insurrectionnel de droite et de gauche est en baisse. Ce serait le moment propice pour une œuvre constructive, sage et solide, rapide sans être hâtive, que l'électeur attend — sans trop l'espérer. Mais la capacité politique de l'électeur, sa clairvoyance, est en ce moment assez grande pour qu'il puisse manifester son mécontentement sans se mettre en colère.

Quand même les électeurs seraient réellement incapables, ce que l'on ne peut affirmer, de tracer, avec plus de netteté qu'aujourd'hui, la direction politique qui leur convient, ils ont manifesté constamment depuis dix ans, ils ont manifesté, surtout, aux élections du 24 avril et du 8 mai, avec la clarté la plus grande qui leur fût possible, leur désir d'être mis à même de tracer cette direction. Une fois qu'ils auront en main un instrument bien approprié pour cela, ils ne pourront plus s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils n'y réussissent pas, et s'organiser pour mieux manier l'instrument nouveau qui leur sera offert. Mais, du moment que le souverain théorique a montré qu'il voulait s'exprimer, comment serait-il possible, aujourd'hui, de lui refuser le moyen reconnu le meilleur pour lui permettre de formuler sa volonté? C'est là tout le secret du succès de la représentation proportionnelle. Toute autre réforme et même toute orientation politique déterminée n'aurait, en ce moment, qu'une autorité précaire et incertaine, car la politique radicale est à double face. D'un côté, le parti radical, au moins par ses principes et par son programme, semble promettre une œuvre législative de réformes, non pas, certes, socialistes, mais de nature à être favorablement accueillies par les socialistes « réformistes » et par les éléments les moins impatients de la classe ouvrière organisée, en même temps qu'une politique bienveillante à leur égard. Et de l'autre, l'Alliance républicaine démocratique est beaucoup plus préoccupée de ce que les économistes appellent la richesse nationale, que de la manière dont les ouvriers seront appelés à la produire. L'Alliance a pu, un instant, se séparer des progressistes et enrôler un grand nombre de radicaux modérés; mais, les problèmes purement politiques passant au second plan, elle se retrouve beaucoup plus près des progressistes, majorité détrônée, que des radicaux, majorité nominale d'aujourd'hui.

Or, l'accroissement des voix, à gauche, s'est porté sur les socialistes, et aussi sur les socialistes indépendants, mais il s'est aussi porté, dans une proportion moindre, mais notable, sur les candidats de l'Alliance. Et il s'est porté principalement sur les radicaux indépendants, c'est-à-dire sur le groupe le plus composite, qui comprend à la fois des socialisants très proches

du parti socialiste et des républicains des plus modérés. D'où une trop grande facilité, pour la Chambre, guidée par le gouvernement, d'interpréter le verdict populaire à sa guise, et non selon les vœux de ses mandataires. Voici, en effet, ce que donne le tableau précédent, lorsque l'on calcule le pourcentage des voix obtenues par les divers partis, en 1906 et 1910, par rapport au total des suffrages exprimés :

POURCENTAGE DES VOIX

	1910.	1906.	Gains en 1910.
Parti socialiste	13,10	9,96	+ 3,14
Socialistes indépendants	4.00	2,23	+ 1,77
Parti radical	20,77		
Radicaux du parti et de l'Alliance	6,71	28,56	— 1,08
Radicaux indépendants	11.27	7,88	+ 3,39
Alliance républicaine démocratique ou républicains de gauche	10,24	7,99	+ 2,25
Membres de l'Alliance et de la Fédération républicaines	0.83		
Fédération républicaine	8,32	14.06	+ 0,45
Membres de la Fédération républicaine libéraux	3.20		
Progressistes	2.16		
Libéraux	13,50	29,21	— 9,87
Réactionnaires	5,84		

L'ensemble de la droite, c'est-à-dire, d'une part, les progressistes et, d'autre part, les libéraux et réactionnaires représente à peu près exactement un tiers des électeurs.

Le surplus de la moitié droite du corps électoral comprend tous les électeurs qui ont voté pour des candidats de l'Alliance républicaine démocratique, membres ou non du parti radical. Si donc le mouvement constant, qui a porté les électeurs, tous les quatre ans, un peu plus à gauche, continue, on doit prévoir la possibilité prochaine d'une majorité qui ne comprendrait plus les « républicains de gauche », tandis qu'ils forment, aujourd'hui, un appoint nécessaire de la majorité.

Telles sont les indications bien insuffisantes que fournit la statistique électorale. Il serait, d'ailleurs, parfaitement vain

de regretter que, faute de catégories plus précises, ces indications ne soient pas plus nettes, car, sauf le cas où elles s'affirmeraient par des chiffres écrasants, leur netteté serait illusoire. J'ai dû raisonner comme si ces chiffres donnaient un recensement exact des opinions dans le pays, et ils donnent le recensement le plus exact qu'il soit possible d'obtenir. Mais combien grandes sont les chances d'erreurs! Parmi les voix socialistes, par exemple, si des voix « libérales », même au premier tour, ont été comptées, il y a eu, en bien plus grand nombre, des voix radicales, et même des voix de partisans de l'Alliance. Cela veut-il dire que le nombre des voix socialistes a été, par le mode de scrutin, exagéré? Non. Car une foule d'électeurs, qui auraient plus volontiers voté pour un socialiste ont voté pour quelque autre candidat de gauche, dans des circonscriptions où ils croyaient ainsi émettre un vote plus utile et leur voix a été mise au compte d'un autre parti. Avec le scrutin uninominal, en effet, bien peu d'électeurs ont occasion de voter pour un candidat qui représente à peu près leur opinion, et l'on est conduit à voter, avant tout, contre le parti qu'on redoute. Il y a peut-être, en France, plus de socialistes que ne l'indique la statistique électorale. Il y en a peut-être moins. On ne sait pas. Et on ne sait pas davantage quelles sont les forces des autres partis.



Aussi n'est-ce pas dans la statistique des électeurs que l'on a coutume de puiser des indications politiques. C'est seulement dans la composition de la Chambre issue des élections. Ce qui revient à dire que l'on oublie le principe, qui est la théorique souveraineté du corps électoral, pour ne considérer que le fait concret, qui est la souveraineté plus réelle du corps élu. En sorte que l'élection doit être plutôt considérée comme le moyen en lui-même assez arbitraire et d'une importance secondaire, de créer le vrai souverain. Venons-en donc à l'examen de cette chambre élue, et voyons, d'abord, dans quelle mesure l'image qu'elle donne du pays politique ressemble à cette autre image, inexacte déjà, mais tout de même la plus fidèle que nous connaissions, dont les traits sont donnés par les votes du

premier tour. En appliquant la représentation proportionnelle aux chiffres globaux des suffrages obtenus par les divers partis, on a le tableau suivant, qui montre la différence entre la composition de la Chambre, telle qu'elle est, et la répartition des sièges, telle qu'elle devrait être.

Pour cela j'ai employé la méthode élémentaire : puisqu'il y a 8 476 636 suffrages exprimés et 587 sièges à pourvoir, on obtient le nombre de voix correspondant à un siège en divisant le premier nombre par le second, ce qui donne le quotient électoral général, 14 440. Donc les socialistes, qui ont obtenu 1 110 766 voix, ont droit à autant de sièges qu'ils ont eu de fois 14 440 voix, c'est-à-dire 76 sièges. Les sièges étant ainsi attribués, il en reste encore quelques-uns à pourvoir, qui sont ensuite donnés aux partis qui ont eu les plus grands restes dans ces divisions.

	Nombre des sièges obtenus.	R. P. globale.	Différences.
Parti socialiste	75	77	— 2
Socialistes indépendants. . .	24	24	»
Parti radical	148	122	+ 26
Radicaux du parti et de l'Alliance.	44	39	+ 5
Radicaux indépendants . . .	59	66	— 7
Alliance républicaine démocratique	67	60	+ 7
Membres de l'Alliance et de la Fédération républicaines.	5	5	»
Fédération républicaine . . .	48	49	— 1
Libéraux de la Fédération républicaine	18	19	— 1
Progressistes	8	13	— 5
Libéraux	57	79	— 22
Réactionnaires	32	24	— 8
Divers	2	»	»

On voit que la ressemblance est assez lointaine. Deux nombres frappent surtout : les membres du parti radical qui ne sont pas en même temps affiliés à l'Alliance républicaine démocratique obtiennent un excès de représentation de 26 sièges, tandis que les libéraux devraient occuper 22 sièges en plus. La représentation obtenue par ces deux partis est donc celle qui

correspondrait exactement au nombre de leurs voix, si les radicaux avaient recueilli 376 000 suffrages de plus, et les libéraux 321 000 de moins.

Ainsi les libéraux, qui perdent 900 000 suffrages, sont, en outre, lésés par le scrutin uninominal, et traités comme s'ils en avaient perdu 300 000 de plus. Quant aux radicaux du parti, bien qu'ils aient perdu 183 912 voix, le nombre de leurs sièges est celui qui conviendrait s'ils avaient gagné autant de voix qu'ils en ont perdu.

Mais une telle approximation, étant donné le scrutin uninominal, est très satisfaisante. Car ce suffrage aboutit, le plus souvent, à des inexactitudes autrement graves. On dirait que, cette année, le scrutin d'arrondissement menacé a fait un effort pour atténuer les griefs formulés contre lui. La comparaison avec les résultats des élections de 1906 montre ce progrès ; c'est la comparaison des élus dans la Chambre nouvelle et dans la précédente. Tous les journaux, ainsi que les communiqués du ministère de l'Intérieur, l'ont publiée dès le lendemain des ballottages, car c'est celle qui préoccupe le plus le gouvernement, les partis et l'opinion en général, parce qu'elle est la seule qui permette de présumer non pas quelle devrait être, mais quelle sera, en fait, la majorité parlementaire de demain. Je donne cependant aussi cette comparaison, parce qu'elle diffère assez sensiblement de celles qui ont déjà paru :

DISTRIBUTION DES SIÈGES

	1906.	1910.	Gains et pertes.
Parti socialiste	53	76	+ 23
Socialistes indépendants	18	23	+ 5
Radicaux du parti et de l'Alliance	241	192	— 49
Radicaux indépendants	39	59	+ 20
Alliance républicaine démocratique ou République de gauche	52	67	+ 15
Progressistes	69	70	+ 10
Réactionnaires	109	89	— 20
Divers		2	
	581	587	

On voit dans ce tableau la perte subie par les radicaux organisés apparaître avec un grossissement tel que cela semble le seul fait vraiment caractéristique des élections. Voilà pourquoi, au lendemain de ces élections, les « libéraux » ont pu ne pas se sentir trop diminués, et même se montrer fort satisfaits des pertes subies par leurs adversaires les plus haïs. Et voilà par quel mécanisme l'attention générale a été tout de suite fixée sur les plus retentissants échecs des radicaux. Même, cette impression première aurait dû être sensiblement plus forte, si les classifications n'avaient constamment confondu les radicaux indépendants les plus à gauche avec le parti radical et les radicaux indépendants les plus à droite, avec le Comité Carnot ou les républicains de gauche. Et comme les radicaux indépendants de gauche sont notablement les plus nombreux, leurs succès compensaient, pour moitié environ, dans les statistiques de la presse, les échecs du parti radical. La statistique la plus bienveillante, celle du ministère de l'Intérieur, réduisait leur perte à 10 sièges. Le Bulletin du parti radical, d'ailleurs, aussi bien que le Bulletin de l'Alliance, adoptaient ces classifications qui ne tiennent pas compte de l'existence des partis organisés. La perte d'un cinquième de ses sièges, par le parti radical, se trouvait ainsi réduite, dans l'opinion, aux simples proportions d'un avertissement donné par les électeurs radicaux ; la grossière exagération du scrutin uninominal, combinée avec des mauvaises habitudes traditionnelles dans la désignation des partis, aboutissait, une erreur compensant l'autre, à donner au public une impression qui n'était pas trop erronée. Il arrive, en effet, que des erreurs se compensent. Il peut arriver qu'elles s'ajoutent.

Comparons donc les erreurs du scrutin uninominal en 1906 et 1910. Pour cela, le nombre des sièges obtenus par les différents partis, afin d'être comparables, sont réduits en pourcentage de la représentation totale, et dans la colonne voisine est indiqué le pourcentage des suffrages obtenus par rapport à la totalité des suffrages exprimés. L'erreur du scrutin uninominal, pour chaque parti, s'obtient en faisant la différence de ces deux pourcentages.

L'ERREUR DU SCRUTIN UNINOMINAL

	1906.		
	Pourcentage des sièges.	Pourcentage des votes.	Différence.
Parti socialiste	9,12	9,96	— 0,84
Socialistes indépendants .	3.09	2.23	+ 0.86
Radicaux.	41.48	28.56	+ 12.92
Radicaux indépendants. .	6,71	7,88	— 1,17
Républicains de gauche. .	8.95	7.99	+ 0,96
Progressistes.	11,87	14.06	— 2,19
Réactionnaires	18,76	29,21	— 10,45

	1910.		
	Pourcentage des sièges.	Pourcentage des votes.	Différence.
Parti socialiste	12,77	13,10	— 0,33
Socialistes indépendants .	4,08	4,00	+ 0,08
Radicaux du parti et de l'Alliance	32,70	27,48	+ 5,22
Radicaux indépendants. .	10,05	11,27	— 1,22
Alliance républicaine démocratique.	11,41	10,25	+ 1.17
Progressistes.	13.44	14,51	— 1.07
Réactionnaires	15.17	19.34	— 4.17

On voit que l'erreur du scrutin uninominal s'est produite dans le même sens aux élections de 1910 qu'aux élections de 1906. Mais, tandis qu'en 1906 les erreurs — à l'avantage, surtout, du parti radical (12,92 p. 100 en trop) et au détriment, surtout, des partis de droite (10,45 p. 100 en moins) — avaient été exceptionnellement aggravées, en 1910, au contraire, elles se sont atténuées, ces deux erreurs principales ayant été réduites respectivement à 5,22 p. 100 et 4.17 p. 100. Cela explique qu'à un affaiblissement léger des voix du parti radical organisé a correspondu une perte assez considérable de sièges, tandis qu'à une perte énorme des voix par la droite, n'a correspondu qu'un fléchissement peu sensible du nombre de ses sièges.

Et il est facile de se rendre compte des motifs politiques qui font varier ces erreurs. Le scrutin uninominal est abusivement favorable à la plus forte coalition de partis, donc, à

la majorité, en général, et d'autant plus qu'elle est plus unie. Cette fois, moins unie, elle a été peu avantagée, et l'on a même entrevu la possibilité d'une union des oppositions en face d'une majorité divisée. Sérieux avertissement, pour les radicaux, de n'avoir pas à compter indéfiniment sur la bienveillance injuste que leur a jusqu'ici accordée le scrutin uninominal.

On peut se demander : qu'aurait donné la représentation proportionnelle, le 24 avril, si la dernière Chambre l'avait votée? Personne n'en peut rien savoir, par la raison que les électeurs auraient eu, dans tous les départements, le moyen de voter efficacement pour trois listes au moins, et, le plus souvent, pour quatre ou cinq, exprimant toutes les opinions. On n'aurait pas à enregistrer comme « socialiste indépendant » le vote d'un électeur progressiste qui a voulu faire échouer un candidat socialiste, ou comme « socialiste unifié » le vote d'un progressiste de l'Alliance républicaine démocratique, farouche antisocialiste, mais qui a voulu faire échouer un monarchiste. Le compte des voix de chaque parti ne serait pas le même. La droite aurait à en recueillir dans 151 circonscriptions où elle n'a pas eu de candidats. Dans 17 circonscriptions il n'y a eu aucun candidat de gauche; dans 18, le candidat socialiste était le seul candidat de gauche; et dans 143, il y a eu un seul candidat de gauche qui n'était pas un socialiste. L'opinion des électeurs est peut-être, en général, peu nuancée, mais sa faculté de distinguer les nuances n'est vraisemblablement pas épuisée dans les 305 circonscriptions où la situation électorale se présentait ainsi. Il y aurait donc, surtout dans ces circonscriptions-là (mais elles forment plus de la moitié du pays), une modification plus ou moins grande dans la répartition des voix entre les partis. Il y aurait, aussi, un assez grand nombre d'électeurs qui, aujourd'hui, ne votent pas, faute de pouvoir voter comme ils le désireraient, et qui ne s'abstiendraient plus : les 300 000 bulletins blancs, notamment, deviendraient des suffrages exprimés, et entreraient en compte[1].

1. Dans la Mayenne, on trouve que la proportion des abstentions, dans les circonscriptions où il y a eu des candidatures de droite et de gauche, est de 13 à 14 p. 100, tandis qu'elle est de plus de 20 p. 100 dans les cir-

Ceci ne veut pas dire, toutefois, que la répartition des voix entre les partis serait modifiée très profondément, et il est puéril d'effrayer les gens en parlant d'un « saut dans l'inconnu ». Les situations électorales sont extrêmement variées, et tel parti, auquel la représentation proportionnelle ferait gagner des voix dans tel département, en perdrait dans un autre. Les compensations s'établissant, il n'y aurait pas, au total, un changement bien considérable. On a tort de considérer, dans la représentation proportionnelle, la question arithmétique avant tout. Elle est, certes, importante, et un progrès dans la mesure des forces électorales des partis n'est pas un avantage négligeable. Mais elle n'est pas toute la représentation proportionnelle : je dirai même qu'elle n'en est pas l'essentiel. On peut considérer comme certain, en tout cas, qu'elle modifierait très peu les forces relatives de la droite et de la gauche. Et même si l'on admet que, dans l'ensemble des 305 circonscriptions dont il vient d'être parlé, la représentation proportionnelle pourrait modifier assez sensiblement les forces des partis, il n'en serait pas de même dans les 282 autres. Et encore sur les 305 circonscriptions où il y avait peu de choix, convient-il, peut-être, d'en retrancher 76, où la droite n'avait pas de candidats, mais où, la gauche en ayant plusieurs, il y avait des républicains modérés assez voisins de la droite. La caractéristique des élections de 1910, en effet, a été la multiplicité des candidatures (en ne comptant que celles qui ont rassemblé au moins 200 voix). Dans 368 circonscriptions, il y a eu multiplicité de candidatures de gauche, savoir : un socialiste et un candidat de la majorité, dans 116 circonscriptions; un candidat socialiste et divers candidats de la majorité dans 82 circonscriptions; enfin, divers candidats de la majorité, sans candidat socialiste, dans 55 circonscriptions.

Voyons donc, en prenant comme base la répartition des voix entre les différents partis dans chaque département, telle

conscriptions où il y a eu seulement des candidats de droite, et où les bulletins blancs, en outre, ont été nombreux. Il y a donc là 7 p. 100 d'électeurs qui auraient certainement voté s'ils avaient pu le faire pour un candidat qui leur convînt. — Par contre, si les candidats sont trop nombreux, comme ils le furent en Vaucluse, il semble que cela augmente aussi les abstentions, en désorientant les électeurs. A Carpentras, les abstentions ont dépassé 40 p. 100.

qu'elle résulte des élections du 24 avril, ce qu'aurait donné la représentation proportionnelle. Il suffit pour cela d'appliquer dans chaque département la simple *règle de trois* qui a, plus haut, été appliquée aux chiffres globaux. Cependant, une difficulté se présente. J'ai été conduit, par l'état actuel des organisations de partis, à distinguer douze rubriques d'opinion. Il est clair que, dans un département ayant droit à trois, quatre ou cinq sièges, si, dans les diverses circonscriptions, se sont présentés des candidats appartenant à huit ou neuf de ces rubriques, l'application de la représentation proportionnelle est absurde, et jamais les partis ne se présenteront en nombre supérieur au nombre des sièges. Soit qu'ils se réduisent à quatre ou cinq grandes organisations nationales, soit qu'ils présentent, dans les départements les moins peuplés, des listes de concentration communes à deux partis voisins, il est certain, quel que soit le mode de calcul qui serait adopté pour la représentation proportionnelle, que les partis s'efforceraient à réduire les listes, dans chaque circonscription, à un nombre non seulement égal, mais inférieur au nombre des sièges à pourvoir. J'ai donc, pour chaque département, lorsqu'il y avait lieu, additionné les voix des partis les plus voisins, de manière à réduire les rubriques à un nombre au plus égal à celui des sièges. Par exemple, pour un département auquel, à raison d'un siège par 75 000 habitants et fraction supérieure à 25 000 (proposition de loi de la commission du suffrage universel de l'ancienne chambre), il serait attribué trois sièges, les partis se sont trouvés réduits à : parti socialiste — bloc de gauche — droite. Aux masses électorales ainsi déterminées, j'ai appliqué le calcul de la représentation proportionnelle par les deux méthodes, savoir : la méthode rationnelle, exposée plus haut, c'est-à-dire la simple règle de trois, et le système d'Hondt[1], pratiqué en Belgique et proposé par la commission. Enfin j'ai totalisé pour toute la France et l'Algérie les résultats ainsi obtenus par chaque méthode de

1. On sait que la méthode de calcul imaginée par d'Hondt consiste à diviser la masse électorale de chacune des listes successivement par 1, 2, 3, etc., et à classer par ordre de grandeur les quotients ainsi obtenus, jusqu'à ce que l'on ait classé autant de quotients qu'il y a de sièges à répartir. On attribue alors à chaque liste autant de sièges qu'elle compte de quotients classés.

calcul. C'est ainsi que j'ai obtenu les chiffres du tableau suivant. Le nombre total des députés, pour la France et l'Algérie, serait, avec ce système, de 551. J'ai indiqué, dans une première colonne, le nombre de sièges qu'attribuerait à chaque parti la représentation proportionnelle globale, c'est-à-dire appliquée aux masses électorales globales [1], et par suite rigoureusement exacte.

APPLICATION DE LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE

	Résultats proportionnels globaux.	TOTALISATION DES RÉSULTATS PARTIELS	
		Système rationnel.	Système d'Hondt.
	—	—	—
Parti socialiste	72	65	69
Socialistes indépendants	22	20	17
Parti radical	115	116	130
Radicaux de l'Alliance républicaine démocratique	37	37	36
Radicaux indépendants	62	60	59
Alliance républicaine démocratique	56	58	59
Membres de l'Alliance et de la Fédération républicaines	5	5	6
Fédération républicaine	46	52	47
Libéraux de la Fédération républicaine	18	18	13
Libéraux	74	77	75
Progressistes	12	12	9
Réactionnaires	32	31	31
Total égal	551	551	551

Au moment où les projets de représentation proportionnelle vont bientôt être discutés dans le détail de leur texte, il importe de comparer entre elles les erreurs qui, nécessairement, subsistent encore avec l'un ou l'autre système de calcul, résultant du découpage en circonscriptions départementales. Pour cela, il est préférable de réduire en pourcentages les représentations ainsi obtenues. C'est d'ailleurs le seul moyen de les comparer aux erreurs du scrutin uninominal, par lequel ont été élus 587 députés et non 551. Pour établir ce dernier

1. V. ce tableau, p. 654, dans le n° du 1er juin.

tableau, il suffit de calculer le pourcentage des deux dernières colonnes du précédent, puis faire la différence des nombres ainsi trouvés avec le pourcentage des votes, donné p. 10. La dernière colonne donne les résultats des mêmes calculs appliqués au résultat des élections récentes, par le scrutin uninominal.

COMPARAISON DES ERREURS

	Système rationnel.	Système d'Hondt.	Scrutin uninominal.
Parti socialiste.	— 1,31	— 0,58	— 0,33
Socialistes indépendants . .	— 0.38	— 0.92	+ 0.08
Parti radical.	+ 0.28	+ 2.82	+ 4.44
Radicaux de l'Alliance républicaine démocratique . .	0	— 0.18	+ 0,78
Radicaux indépendants. . .	— 0.39	— 0,57	— 1.22
Alliance républicaine démocratique.	+ 0.28	+ 0,46	+ 1.17
Membres de l'Alliance et de la Fédération républicaines.	+ 0.07	+ 0.25	+ 0.02
Fédération républicaine. . .	+ 1.11	+ 0.20	— 0.15
Libéraux de la Fédération républicaine.	+ 0.06	— 0.85	— 0.14
Libéraux.	+ 0.47	+ 0.11	— 3.79
Progressistes	+ 0,01	— 0,53	— 0,80
Réactionnaires.	— 0.22	— 0.22	— 0.39

On voit que les résultats sont bien conformes aux conclusions de la critique connue des systèmes en présence[1]. Le scrutin uninominal, même cette fois où il est moins grossièrement inexact qu'en 1906, présente les deux plus gros chiffres de tout le tableau : 4.44 p. 100 en trop pour le parti radical, et 3,79 en moins pour les libéraux. Après le scrutin uninominal, la plus forte erreur se trouve dans la colonne du système d'Hondt : 2.82 en trop pour le parti radical, et cette erreur, suivant la tendance constante du système d'Hondt, est en faveur du plus fort parti. Le système rationnel, même avec des circonscriptions départementales très inégales, et dont un

1. Voir notamment, pour cette critique, mon livre : *la Représentation proportionnelle et les Partis politiques*, Société nouvelle de librairie et d'édition (chez Cornély).

grand nombre sont trop petites pour une application pleinement satisfaisante de la représentation proportionnelle, reste le plus exact.



J'aurais désiré, m'aidant des renseignements qu'a bien voulu mettre à ma disposition M. Georges Lachapelle, secrétaire général du « Comité républicain de la représentation proportionnelle », donner ici des renseignements précis sur les élections considérées comme manifestation du suffrage universel au sujet de la réforme électorale. Il aurait été particulièrement intéressant de pouvoir dire dans quelle mesure s'était modifié, à cet égard, le sentiment des radicaux, puisque leur parti est le seul qui, dans sa majorité, ait jusqu'ici refusé d'accepter la représentation proportionnelle. Il semble bien que cette réforme a joué, tout au moins au scrutin de ballottage, un rôle fort important, et qu'elle a beaucoup contribué à l'échec si remarqué d'un assez grand nombre de radicaux du parti organisé. En novembre dernier, la représentation proportionnelle a été votée, à la Chambre, par 281 voix contre 235, puis repoussée, par le rejet de l'ensemble de l'article premier, lorsque le gouvernement, posant la question de confiance, eut, en quelque sorte, proposé l'ajournement de la question à la prochaine législature. Mais 225 députés, sur 281, maintinrent leur premier vote. Or, parmi ces 225 proportionnalistes résolus, 31 seulement ont été remplacés par des antiproportionnalistes, tandis qu'inversement, parmi les antiproportionnalistes du premier vote, 81 ont été remplacés par des proportionnalistes. D'où un déplacement de 50 voix en faveur d'une réforme qui avait déjà la majorité. Aussi voit-on de nombreux hésitants, et même bien des opposants d'hier, qui se rallient à la réforme électorale. Mais c'est sans tenir compte de ces ralliés de la dernière heure que le Comité républicain de la R. P. arrive à un total de 329 députés proportionnalistes élus, chiffre supérieur à celui des statistiques ministérielles. Quant aux suffrages des électeurs, le Comité n'a pu encore établir le compte de ceux qui se sont portés sur

des candidats proportionnalistes, mais la statistique ministérielle les estime à 4 442 800, contre 1 652 522 seulement ayant voté pour les systèmes « majoritaires ».

Il était donc certain, dès le lendemain des élections, que la représentation proportionnelle serait en tête de l'ordre du jour politique, et elle a, malgré les résistances vives qui lui seront opposées, les plus grandes chances d'être votée, non plus en principe seulement, mais complètement. Mais il se peut qu'elle soit minutieusement discutée par ceux qui guetteront l'occasion d'introduire dans le texte de la loi quelque absurdité d'apparence bénigne. C'est le moment où les proportionnalistes peuvent commettre des fautes, soit par intransigeance, en se refusant à laisser perfectionner leur texte, soit par excès de souplesse et de concessions.

Quelles sont les conditions d'une bonne représentation proportionnelle? Ce n'est pas là un problème de théorie abstraite. Il faut qu'elle s'adapte le mieux possible aux formes actuelles d'expression de l'opinion, et la présente étude peut nous guider. Nous voyons que le manque de clarté des élections provient, pour une grande part, de la pénétration mutuelle des partis organisés, en même temps que du nombre, encore trop grand, des candidats non classés. Bien des gens, il est vrai, voient avec méfiance grandir la force des partis organisés, leur individualisme ne peut supporter l'idée de cet enrôlement, et de la passivité qu'elle semble imposer. Ils ne font pas attention que, si le fait des organisations de parti dans le pays est une nouveauté, l'enrôlement des hommes politiques est, au contraire, fort ancien, dans des groupes parlementaires, à la Chambre, où la surveillance directe et constante de leurs collègues exige d'eux une discipline bien plus exacte que ne peut le faire la lointaine fédération de parti, composée d'hommes trop nombreux et dispersés. Et ce n'est pas l'intérêt de l'élu qui importe, mais bien celui des électeurs. La dignité de l'élu est sa fidélité au mandat qu'il a accepté, et l'organisation de parti est le moyen de contrôle de cette fidélité. Mais pour que ce moyen de contrôle devienne efficace, les partis doivent être nettement distincts, afin qu'il ne soit plus aussi facile qu'aujourd'hui de glisser de l'un à l'autre, tout en conservant la même étiquette, et, d'autre part, ils ne doivent pas

être trop vastes, afin de ne pas englober sous le même nom des hommes d'opinions trop diverses.

Voilà, dira-t-on, une conception bien rigide des partis : si nettement distincts entre eux, ils vont enfermer l'infinie et mobile variété des opinions en des casiers séparés par des cloisons étanches. C'est ainsi que l'esprit a coutume de réduire à une absurde simplicité les idées dont il ne saisit pas tout d'abord la complexité. Il n'y a pas à craindre que les cadres des partis deviennent trop rigides. Ils évolueront toujours, et des tendances diverses se manifesteront dans chacun d'eux, et ils se scinderont, et leurs tronçons se ressouderont autrement, et il sera bon qu'il en soit ainsi, car ils manifesteront par là qu'ils sont des organismes vivants. Mais il convient que, dans l'intervalle de ces évolutions, ils agissent comme partis nettement distincts, et soient suffisamment homogènes. Les partis deviennent, pour l'électeur, les personnages collectifs qui occupent la scène politique. Comment comprendrait-il le spectacle joué par ces acteurs si l'un avait un double visage, ou si d'autres se ressemblaient trop? L'électeur a besoin d'un procédé de simplification, car, même s'il en était capable par son intelligence et ses connaissances générales, comment pourrait-il suivre tout le détail de l'action, à moins de s'y consacrer tout entier? Les partis servent à l'électeur de première approximation, comme diraient les mathématiciens, pour comprendre la vie politique.

Or les partis sont contrariés dans leur formation par le scrutin uninominal, mode de suffrage qui convient seulement au choix individuel, et aboutit presque fatalement à la réduction des partis à deux, diversement opérée dans chaque circonscription. Il faut même que les partis satisfassent un besoin politique actuel peu conscient, peut-être, mais bien impérieux, pour qu'ils se soient développés si vite alors que les élections continuaient à se faire suivant un système auquel ils s'adaptaient si mal. Quel qu'il soit, tout mode de scrutin qui réaliserait la représentation proportionnelle des partis les aiderait à se constituer très rapidement d'une façon beaucoup plus satisfaisante.

Mais il faut que ce soit un système de représentation proportionnelle. Un mode de représentation réduite des minorités,

dans de vastes circonscriptions régionales, où l'on accorderait plus que sa part à la liste qui obtiendrait la majorité relative, comme on y avait songé dans le groupe des « listiers », et comme, sous une forme encore aggravée, le gouvernement le propose aujourd'hui, produirait l'effet inverse : il écraserait les minorités et les partis ne pourraient s'en accommoder. Le scrutin uninominal vaudrait mieux. D'ailleurs, un système de ce genre est impossible. Il rend hommage au principe de la représentation proportionnelle pour le méconnaître. Il ne pourrait être, si l'on s'y obstinait, qu'une arme de défense contre elle. Passons.

Le programme minimum des proportionnalistes doit être la proposition de loi élaborée par la commission du suffrage universel de l'ancienne Chambre, alors que M. Étienne Flandin, aujourd'hui sénateur de l'Inde, en était rapporteur. Cette proposition était pleine de concessions aux habitudes, aux préjugés. Elle avait l'avantage d'être simple, claire, de tenir en peu d'articles, et elle a sans doute contribué à diminuer, dans l'esprit des parlementaires, l'idée que la représentation proportionnelle est une chose rébarbative et compliquée. Elle a ainsi rendu un réel service à la réforme. Ce n'est pas une raison pour en faire un fétiche, s'il est possible de l'améliorer. Un bon amendement ne peut pas faire tort à un projet de loi.

Par exemple : la proportion Flandin dit que les listes seront exclusives, en ce sens que nul candidat ne pourra être porté à la fois sur les listes proposées par deux partis différents. Et ainsi elle est excellente, et parfaitement conforme aux tendances des partis actuels; le parti radical, par exemple, veut devenir un parti fermé, c'est-à-dire ne plus admettre que ses membres soient, en même temps, membres d'un autre parti. Mais, d'autre part, afin de ne pas changer les habitudes du scrutin de liste municipal, ou la tradition des élections législatives au scrutin de liste de 1885, M. Flandin propose que chaque électeur compose son bulletin comme il l'entendra, c'est-à-dire réunisse, si cela lui plaît, les noms de candidats pris sur toutes les listes proposées, jusqu'à concurrence du nombre de sièges à pourvoir dans sa circonscription. C'est ce que l'on appelle le *panachage*. Mais, alors, le vote de l'électeur n'est

plus un vote de parti. Il n'est plus appelé à voter pour une liste et pour un parti, mais seulement pour des individus. M. Flandin a en outre admis que l'électeur, ayant à inscrire sur son bulletin autant de noms qu'il y a de sièges à pourvoir dans sa circonscription, pourrait écrire un même nom plusieurs fois.

Or, le panachage permettrait aux électeurs d'un parti de contribuer au classement des candidats des autres partis. De même qu'aujourd'hui, on verrait les « libéraux » choisir entre les candidats radicaux, s'il y en a plusieurs, ou entre un socialiste et un radical, s'ils se maintiennent tous deux au second tour. Afin d'éviter cet effet naturel de la loi proposée, les partis seraient conduits, profitant de l'autorisation du vote « cumulatif », à fabriquer des bulletins imprimés, où le nom de leur candidat préféré serait inscrit, par exemple, trois fois, tandis que le candidat n° 2 serait inscrit deux fois, et les autres, une seule fois. Et, comme on sait, par l'expérience des élections municipales et des élections législatives de 1885, qui eurent lieu au scrutin de liste, que la grande majorité des électeurs voterait sans modifier les bulletins imprimés, les partis organisés se trouveraient investis par la loi du pouvoir de présenter leur liste de candidats dans un ordre que les électeurs du parti seraient, en fait, obligés d'accepter aveuglément.

Cela est évidemment fâcheux. On sait que la crainte d'augmenter la tyrannie des comités électoraux est un des motifs qui font hésiter bien des gens à se prononcer pour la réforme électorale, parce que la R. P. serait la représentation proportionnelle des partis organisés, et il est curieux que, pour satisfaire, en apparence, ce juste souci de la liberté de l'électeur, on aboutisse, en fait, à renforcer la puissance des partis. Il ne faut pas présenter aux électeurs une carte forcée. Il faut trouver un système qui oblige les partis à permettre à leurs adhérents de manifester leur préférence pour l'une ou l'autre des tendances entre lesquelles tout grand parti est divisé. Il existe plusieurs tels systèmes. Une proposition de M. Adolphe Carnot, que la Ligue pour la représentation proportionnelle avait faite sienne, pourrait convenir. Suivant cette proposition, l'électeur souligne les noms, en nombre limité, des can-

didats qu'il préfère dans la liste pour laquelle il vote. Cette modification du texte peut faire l'objet d'un amendement qui n'aurait aucune répercussion sur les autres articles, et ne pourrait, par conséquent, nuire en rien au vote de l'ensemble.

C'est là un des plus importants articles de la future loi électorale. C'est celui qui peut le plus contribuer à moraliser les élections et à diminuer l'action des agents électoraux, « tireurs de ficelles » des partis, et tous bas « profiteurs » des influences parlementaires. Si, en effet, on trouve une formule qui assure à chaque électeur la liberté réelle, non seulement du choix entre plusieurs listes de partis, mais aussi d'un choix efficace entre les divers candidats de la liste qu'il préfère, on aura, dans une large mesure, prémuni les partis contre le tort qu'ils se font à eux-mêmes lorsqu'ils se mettent au service d'un chef de clientèle départementale. On ne peut, bien entendu, obliger les partis, par le texte de la loi, à offrir aux électeurs un plus large choix de candidats ; mais les dispositions de la loi peuvent les y obliger indirectement. Le système belge, avec son apparence de donner tout pouvoir aux partis, vaudrait pourtant mieux que le système, libéral seulement en apparence, de M. Flandin. Mais les Belges ont senti le besoin de perfectionner leur loi électorale sur ce point. On pourra choisir entre leur amendement et celui de M. Carnot. Ainsi seulement on pourra faire que les partis ne soient plus, en quelque sorte, la propriété d'un petit nombre, et qu'ils deviennent la chose de tous leurs électeurs [1].

On a beaucoup critiqué le mode de calcul pratiqué en Belgique, dit système d'Hondt, et il est certain que le système rationnel, ou système du quotient, est le plus exact. Mais aucun système imaginable ne peut parvenir à une exactitude parfaite, tant que l'on n'arrivera pas à baser le calcul de l'attribution des sièges aux divers partis sur les chiffres globaux des voix qu'ils

1. Le projet du gouvernement maintiendrait le panachage, et même admettrait que les listes présentées par les partis comprissent des candidats communs. Il serait donc plus mauvais encore que le projet Flandin, sur le point où celui-ci est le plus critiquable. Par cette disposition, aussi bien que par son absurde mode de calcul, le projet ministériel incite les partis à se coaliser le plus possible, et par suite va directement à l'encontre des idées et des faits qui ont déterminé le mouvement en faveur de la représentation proportionnelle.

ont obtenues dans le pays tout entier, ce dont il ne peut être question pour le moment. Il faut donc admettre une R. P. encore un peu approximative.

Les proportionnalistes français sont gens, la plupart, éminemment pratiques et « possibilistes », malgré leur réputation de théoriciens abstraits. C'est ainsi qu'ils se sont toujours, et avec grande raison, résignés aux circonscriptions départementales, afin de déranger les habitudes et de troubler les idées le moins possible. Mais voici que, paraît-il, se prépare une vaste réforme administrative, devant aboutir à la création de régions, dont chacune comprendrait trois ou quatre départements, et pourvues de conseils généraux à compétence étendue : ces circonscriptions seraient faites comme exprès pour un bon fonctionnement de la représentation proportionnelle. J'imagine que les sentiments des proportionnalistes, en apprenant qu'un tel projet prenait quelque consistance, ont dû être assez mêlés. La plupart d'entre eux, en effet, sont décentralisateurs, et même, beaucoup sont régionalistes. Ils se sont donc réjouis. Mais, en même temps, ils ont songé que la réforme administrative est une grosse affaire, qu'il se produirait contre elle des résistances, qu'elle soulèverait une foule de questions litigieuses, et qu'il en existe des conceptions contradictoires; ils ont donc redouté une magnifique promesse qui retardait leurs espérances, car ils sont, de leur nature, modestes et craintifs; mais il est entendu aujourd'hui que les deux questions seront disjointes.

La représentation proportionnelle, en effet, peut être étudiée et complètement votée sans tenir compte de la réforme administrative. Le jour où les régions seraient créées, il suffirait d'un simple article additionnel pour rendre la loi électorale applicable dans les circonscriptions nouvelles, sans que cela pût soulever aucune difficulté. Sans doute, il existe des anti-proportionnalistes acharnés, qui s'empareront de n'importe quel prétexte, et, par exemple, d'une décentralisation administrative prochaine, pour faire échouer ou pour retarder la représentation proportionnelle. Encore faut-il que le prétexte soit plausible.

Mais, si la décentralisation ne peut faire aucun tort à la représentation proportionnelle, celle-ci, par contre, peut faire

le plus grand bien à la décentralisation. Il est assez facile de grouper les départements qui constitueront les régions. C'est même la seule partie de la réforme administrative sur laquelle on puisse s'entendre rapidement sans trop de difficultés. Or, pour que la réforme électorale s'applique aux régions, cela suffit : il n'est pas nécessaire qu'elles aient acquis leur existence autonome. Et, grâce à ces circonscriptions électorales, l'avenir de la réforme administrative serait, du coup, presque assuré dans un avenir assez prochain.

Reste le renouvellement partiel. On donne, à l'appui, deux sortes de raisons. Les unes sont relatives à l'organisation du travail parlementaire, dont la continuité serait mieux assurée, dit-on : on pourrait aussi bien prétendre qu'il serait plus souvent troublé. Les autres sont d'ordre politique. Le renouvellement partiel serait une garantie contre les sautes de vent de l'opinion. En admettant qu'une telle garantie pût être efficace, elle serait sans doute nécessaire avec le scrutin de liste pur et simple, qui a pour effet d'exagérer les mouvements de l'opinion. Mais la représentation proportionnelle, au contraire, a pour effet d'en donner la mesure exacte, et l'expérience belge a montré combien les forces des partis, d'une élection à l'autre, varient peu. Certains, même, le regrettent et reprochent à la représentation proportionnelle cette trop grande stabilité, qu'elle constate, mais dont elle n'est pas responsable. Il serait singulier d'instituer des garanties contre les manifestations excessives des mouvements superficiels de l'opinion, justement à propos d'un mode de suffrage qui les réduit à leur juste valeur.

Le désir de plus en plus marqué des électeurs est de comprendre la politique que font leurs représentants, et d'exercer sur eux un contrôle. Pourquoi remplacer la consultation totale du pays par des consultations fragmentaires? C'est vouloir qu'il s'exprime moins clairement.

Le renouvellement partiel est lié, dans l'esprit de certains hommes politiques, à la prolongation du mandat législatif. La Chambre se renouvelant par tiers tous les deux ans, le mandat se trouverait être de six ans, et, comme les élections seraient plus fréquentes qu'aujourd'hui, le corps électoral, pense-t-on, ne s'en apercevrait pas trop. On conçoit fort bien qu'il serait

plus agréable, pour les parlementaires, de n'avoir à subir la corvée coûteuse et pénible des élections que tous les six ans. Mais, si le corps électoral, a, en somme, assez facilement accepté l'augmentation de l'indemnité parlementaire, il serait peut-être plus difficile de lui faire admettre la prolongation du mandat, et il serait singulier de vouloir diminuer la faculté de contrôle des électeurs, précisément après des élections où s'est affirmé leur désir de l'exprimer avec plus de précision. C'est ce que, sans doute, le gouvernement a compris. Tout en proposant la prolongation du mandat, il a déclaré qu'il n'en ferait pas une question de confiance.

La conclusion essentielle de cette étude est que les partis organisés, phénomène nouveau dans la vie politique, prennent une importance croissante. Le scrutin uninominal est le mode de suffrage qui s'adapte le moins aux partis organisés. Il nécessite entre eux des négociations qui les gênent et faussent leur fonctionnement. On n'a pas assez remarqué que la diminution de force qui en résulte pour les partis atteint les partis de gauche beaucoup plus que ceux de droite, qui savent mieux réaliser l'unité de candidature ou de liste. La formation des partis organisés est un moyen de rendre la vie politique plus claire et plus contrôlable. Bientôt les partis seront tous « fermés », c'est-à-dire plus nettement distincts, et les députés de chaque parti formeront le groupe parlementaire du parti. Alors le scrutin uninominal, s'il était conservé, serait de plus en plus absurde, et les négociations et coalitions, ouvertes ou tacites, qu'il entraîneraient, deviendraient un scandale. Le moment est venu où la représentation proportionnelle n'est plus simplement possible : elle est nécessaire.

P.-G. LA CHESNAIS

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN

